

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

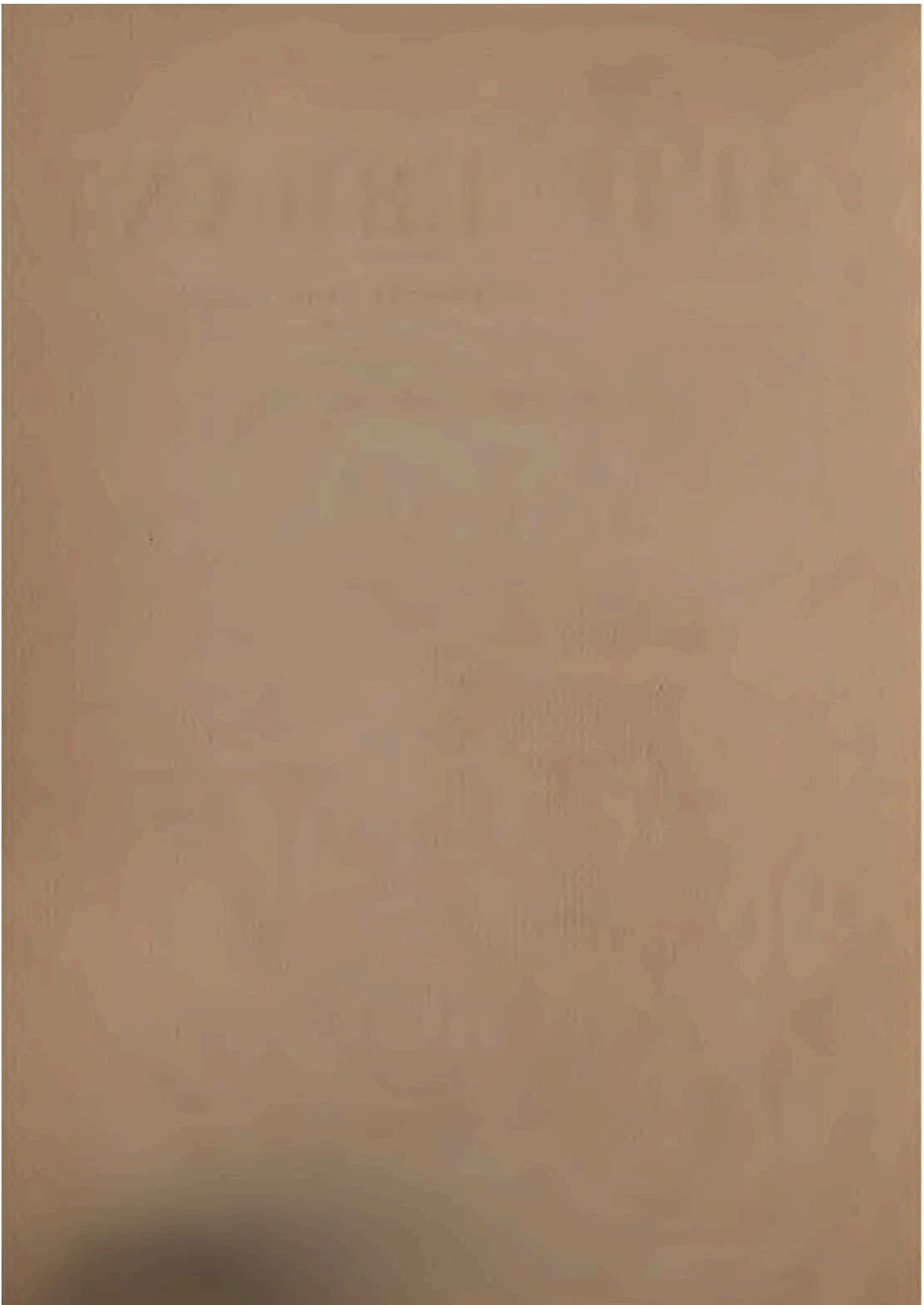
Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.62% accurate

^ÎSÊWO J«/ W.L. iif,^ Jîarbai* Colltp librato a





The text on this page is estimated to be only 7.43% accurate

ia: JUIF ERRANT PAR EUGENE SUE. O/'Z'-S' ÉDITION
ILLUSTKËE PAR GAVARNI. , "■ /// ^// v--



The text on this page is estimated to be only 5.75% accurate

iti0iiiijjii>. rtt ewhaiai an de iimnLigne» de glati', clitnt Im iwiM
ble [i Atrc!! (IUp.1 rjjsscnl au loin iljqi uni? brume nrigciw... Al'rtl, Ptitre
Icx tlcut pDhitet j do c»f Onlikini;, coa-' flo oriental de b Sibërlfl. an apfT^l
une , li^ncd'unvrtebiciirt niil.iincrclilirrie lenleiiiirni H l'tiDnncfe fîtçnns
NuMi'S... C'wi k détroit de Behring. ffnOn.aodeiidn détroit, i^t lu (loniiiunl,
w df eutnil Im muaacs ffniiiifjuM du cap de ^ Galks. pointe cKrf DM (le
TAmârique ila >'ord. Ce. D'appurticuneDt au DlDDde lubîLl' . par leur
froid l terrible, les picrn» éclilenl, les arbre* te kodent, le sol ae ctc*a«u eo
lancaat des n^bet de pailIctiGs gucdcs. il HvB humà ne . lin né par uuc
cAle 1 seuilile pouvoir affronter b soUlude de ce» régiin» do Trinu* «I de
tom: an pkd tk leur enlaKciHiil I ptW. de bniiae et de mort... Pourtant...
cboav uiraugcl on t " ' ^m t â



LE JUIF ERRANT

Illustré par Gavarni, etc.

PROLOGUE.

deux Mondes.

océan Polaire en-
d'une ceinture
ace éternelle les
déserts de la
ie et de l'Améri-
du Nord!... ces
ères limites des
mondes, que sé-
l'étroit canal de
ég.
mois de septem-
mèche à sa fin.
quinze à rame-
s ténébres et les
ventes boréales :



Cra

t
e
a
b
n
g
b
a
n
e
d
f
b
l
o
t
e
B
t
s

This page contains the following errors:

error on line 10 at column 5604: Double hyphen within comment: <!--...r.

Below is a rendering of the page up to the first error.

The text on this page is estimated to be only 4.46% accurate

, « " T rt :? EhK.!>T . -.*. . -.* A^n« m * » ^ » » » >É « m ^ _ I-
->.: :t-ifX-: r . ».rrr.. • ,» •i-s i: :-;•*. ir^TLi .1: -. * -« ^ .■ - * — .!•? »• -••ï.
tf* • . • iiiT*3*ri .•1: i. **. ^i. î . er»î ; ^.- . ' > . —' >- A.'r .-' cSi... û: ^.:e » •
>•• « fit: - .: f îl. . - ; . . i > . où :■:-: ■ n ^ i 1 .w > (. ♦.•-•-. I.' : ^- . i . .>:...
;,-.: .,-.: ^: ' , ^iT'.n î\, ^:..Kl.r.. foyjLL»:, t:l àè CCK Akf -.:*.! ru «^r*.
;.*.,:•. : - •.•-: i.-ï U:.. -bfT! r»-«l liM-.ût ; r/est à îf.w. «ÎK -• fjAT^ . ■
.■.•-•.r : I. :.T;4.f:a.:t. . ^ :.:«i . ^ • ,1 '*>•.- s i . .-- ' .-- . :.L' .!'A aj.p.r'^aiih
«i»: gru&dâ oiseaux : j.- K ♦.! ; ,••,- ...♦« "-. .: ' . l.Lr i .r.» ■: , , r-:»:, -.(,•:<.
u="" :i="" ri="" .-="" v="" :i="" .="" i="" p="" rt="">:..«i.l tout J OiUp...
./...: i.»' i.r. il'Trru-yÎM..»: -I * I.ÎL.Î.v. « l,jiî. liu croire de 'it '« . - ^ . ,■..
.».. . ^ * :iéi l .u.Ui^it ■ ■ • •»!•*:...• ^ d'- Uitti-.r*', f|ji, »•;• .'^ » .i 4 'I-A .
J.J. ' ,i.à^A, Jir.iLî - i.i-i r.;fi'-ril U: '■ 1 rî, i.i li;ir»: , Li '.*:f. . »...■*
■ î'-i *.. t , 1. :.:;•. ' .if.ilft': » • .. t î ;i : j m!:: ; ;I.-.-.*.iil ,ur -« 'Ti^". «2. >:
* ' . . <:.. u="" .iftr="" i="" d="" rjioiil="" dc="">""•. « ' , ' ri. '...•': 'i
/tXi'.u1ltk*:Ut tttkffthtu\m\ I l'irof: lit/j#;ili: pâlii ^Jà 4 r.«.i.. V*. •■' -. î. <:
.= "" r:v:i="" jtii="" m="">• iil ♦♦•I»» #« ! »■ . ' . • . Li.:io.i :•- •-. . . T:t i
;2aire becs éclair fectre eu fer-: r : : 7V î.r.i Le c îî : -r- , c ciT i.r_ ' . i i; oci
.J : ^.. rr u- < cl. -c. :-": .> :.i. r-i i^tfàécU U baie d'une . . . , .-.< ?^ _ :•-.
?-r .- iLi:.. - - ; >à ck&Io es defcr, dei • - : " .'-.-• : - *•.-.: _--; i.? ô< s*.^ - ie*
muselièrei < . ' ^L, té*sé d-f (•oigDëesde .',k-^l âeoiiiûble à ceux r> ^ -eL.
f^safc î: : le cturboD L-rr •«- llr: ri -T > 1 . . - -•. . " . -î s^; ^jfaBamer en u-
r l ^ . . ■k «. \ _ II-^* d»; fr- L-. J. : :M- î . . . • ■.. . ^- " . ' r.v,L"- i- ' û— i«: -
-»:--. ■... ;" . : étraîi^Iilrûl Ci»: o»: Ul.c ■...- L _ : .. dadics. d«» dçviai
iir . li-^ ' 9. qsi rc<>eiDbleot à Fai; zruriii:: lua âge reculé. ? . - :c\ i""^.
si fias, si lerrél ' .< c:e-.i . 'c ssr oA ooffte à .. :«ûz éui. garnis de lema > :
l^Dcs trLi::fubires à liaiii: Irsqoeli.'S us reiiian|ue de . . . !. i^j^ciTiâ, des

*mé« î - . 3A.n.*fDcadrée5:eih '* . ' :•■... '»' i, i-, ' : "a:- jfijt «l...i-. I«-, II;- •
 • i ■ i fpt*'t l' fu . . ÎJ ./ * ' - . 'J.'-», . ' .' * ij'.. 'jüil r.ijffir i F: .:• .zî z «r •>
 ^picr i leuiLv. Ii\rela ou luu r.:. •-:-! : J.. .r? uîrj lr> :...:•, "-.>?/.. : r«.»D
 cite uM]«:iire aiiiD^aphe d .- J.- .. ^sict^ér -^ un 6j. <. u.:=""" .=""">£ Lit
 eoâa, pour lo. années i»>! cl \i^t. les rrcl'.l'.L5 Ie> ^i^ eûrjjjcie contre la
 France Lijpie et r^ÎNoli: ! Lsalr-r. lot: de ces pciuiii i.s ?ar toi! .• i :«'. le?
 Lsiidcurs ornc&l h devanlure d<: jeuti=""" tii=""" f=""" .=""" cil=""" yarj-vi-
 jur=""" us=""" ies=""" p=""" transrersalei=""" de=""" li=""" toiurc=""" sala="""
 d.utc=""" pciir=""" te=""" i.:ueji=""" n=""" ci=""" e=""" pas=""" eo="""
 reslant=""" trop=""" longtemps=""" ruu=""" celte=""" toile=""" porte="""
 cette=""" l=""" :="" u=""" txiidiqci=""" et=""" he.xj:i2-e=""" o.e=""" h="""
 :i.i.="" ftciosb=""" if=""" fro=""" pa=""" kui="""> l'a^:'£! iS2S. a njocxc. Ce
 tableau, de f'roportions plu9> g.un-d-.^ quo tmure, doue couleur viuleotée,
 d'un caractère bai Lare, rsi di\Lx; eu tr>.(i Compartiments, qui oflrirnt en
 action t'uiâ phases iaip.*mine le sont les &au\ages peuplades du nord de la
 Sibérie; il p<>ric un tx^oueï de renard Ouïr, lf:rmiiie par t:ae tête do
 corbeau: ses t:ai:i eipriment la lerreor; courbé àur son irifneau, qui, aitelé
 de six graLJi ch:efi> Êiaves, gUsse sur la neige, il fuit la poursuite d'une
 bande de rei:ird>. de loups^ if ours monstreux, qui tous, la gueule béante ei
 araïee de denu C6riiûdaUes« semblent capables de déiorer cent lois
 l'homme . les chiens ei le tran nean. Au-dessous de ce premier tableau on fit
 : t.'! idIO, HORoi EST laOUTu. IL rm BIT15T LES litxs rsioen. Dans le
 second oomparlânent, 3!orok. candidement r^Téin de la robe blan'lie du
 ratécUunwne, est agn i.' :'.I , les maiiis j.tates« derani on hofiirm: [nntaut
 uue longue ru'jj n*

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

LE JLIF ERIVANT. bre, fier, superbe, trioinplinnt, sous sa longue robe bI(U««« à plis flotiuuls; la it'le allure, le |ioiiiig g ik hc ï»ur lu Iiaui-lii', la main droite éit^ndiie, il semble lenilier une Toulc de tigres, de hyènes, d'ours, do lions, «lui, teutrant leurs griffes, cachant leurs dents, rampent à ses pieds, soumis et craintifs. Au-dessous de ce dernier compartiment, on lit en forme de conclusiën morale : IG!nt le secret du double fond, il replace la caisse sur la tublcttc. Cette scène se passe sur les quatre heures de Taprès-dînée, à l'auboige do Paucon-Blanc, unique hôtellerie du petit village de Mockem, situé près "le Leipsick, en venant du >'ord vers la France. Au bout de quelques moments un rugissement rauque et souterrain lait rembler le grenier « Judas ! tai^toi! » dit le Prophète d'un ton menaçant, en tournant la lécCe ver? la trappe. Un autre grondement sourd, mais aussi formidable qu'un tonnerre k lin tain, se fait alors entendre. « Caûu! tais-toi ! » crie Morok en se levant. Un troisième rugissement d'une férocité inexprimable éclate tout à loup. c La Mort ! te tairas-tu ! » s'écrie le Propliôte : et il se précipite vers lj trappe, s'adress:mt à un troisième animal invisible qui |>orte ce nimi lugubre, la Mort. Malgré rhabitucUe autorité de sa voix, malgré ses menaces réitérées, le dompteur de bêtesne peut obtenir le silence ; bientôt, au contraire, les aboiements de plusieurs dogues se joignent aux rugissements des Uù'vs loroies. Morok saisit une pique, s'aproche de l'échelle, il va descendre, lors>|u'U \oit quelqu'un sortir de la trappe. Ce nouveau venu a une ligure brune et hâlée ; il porte un chapeau gris à forme ronde et à larges bords, une vi^ste courte et un lar^v* p.JiL.lon d(drap vert; ses guêtres de cuir poudreusis annoncent qu'il vi, car il e>t possible qu«* tu partes cet:e nuit pour Uipsick. — (ioiiune vous \oi:drez: j'ai dans mon cnrnier quelques provisions de r< .>-t SI.

The text on this page is estimated to be only 2.91% accurate

••. r ♦ t . V —k ,l ■u -i:-.-: rfrirr* -^ --iir^ " . •;I1 -! 1 "•"iLIf" r i
nii a-nMi n ■-Oft- iar m*- — -*. a -ru. •• ' .iir>iii- ' :u.»a<:C ir 9Si<r stjr*^.
Cul *zda^ . iruiiuû 0^: -«lu.^ .:»j'. _ i^-^— a «sne. ■ /s^avai kit. tmitr*? <-
r-." . •: 'M-'S.', ••■'. »^ -i— MMMHU^ # ••? ' V «t ' ^«ir bi U*iuni«fr^«
-»»».' * •«/»»: • .-y^* . i «.vu^iAi^Ai tae^ . ^q^^,f^ tft «*:*«ju'. ir.' • >mu- k
••■— • ■.!:V, Il #^iUa ill#3 r«>/ 1A VJT V vA/ f-u> 4i £« î/v f^ç^t^-^^y €U
1 f^^pyw'cyr. ,A»« ui y.^ Jkf^/". «^ *V* •'^- *s*""^fe •*"iil-rfwî-fTirn- IT"
i-Tiltr- : lir r'iU n^urHi. ULUâ VST m. m _n»ir=- 9rni:iiiairmi-lu. afi-*
»rr:~ ' -ni r>:i il u* dxk »* reltr ir -'■ - iuÇi' ..U: rriTs hjU14-?t ■ .»'irr
l.i!j»*îli ■ ' IIIISr*(IL : «ni •cil r"Jr -li.mliiJ* ;iUr3lii-. k li i •ir t* lUr
D^ .iJEÛCl-; : 'i*'.r ^-r ;ii- ni-»»: ' . r- -ir •-»••. : > d.'- DU* •;•* itrià n'^-<.
iiids=""">uiiài!& çb iaÎ5-.îi)-! . ••* •ji-.i'^ikiLu- • "iiiiHîr cf »i!^i:i ii^mmi-
î "wnwmiûa ne poo^ . • ' .-j'jii .-'Li- l— •':i-i-".ii-r. Il «niatt :i*.
■•rj.Tàiiiiii'-rnic lOMt cBrirOD, ; MUK -••liliX- U-Ui-L.'-r .«"«lE •* . : >
miD»-:***. * D-r > «iCka et ik ?^-oliuijii- »! ..-: ' "nii'i't. ii*r -icj— rsiLi:*.?
Cl :>-ir,ii*- tt-t-*aii& tx ipe camîM-r*ut ifr ii^r^ .r--- î.,a..- dl :i-o>^
î«.»û- j«-iir»^ ^ m nKc&ie t^ que - i^ji* *îya.: î.rriiTK::^ i". *i:a>^ si
iii:«îfcui»:»:»t çt?»^ - i:»!iriit- «i kmnkn î'-;aut »oy n. .-,-••* ; it».' .•.i?.-.
ir^ . :r«sqDt «* «"«si 4f«i Un '!•.«: * k.o y* € '.e^rLir^ z •• i s. *iî^'^-^
Jic&ont SK" s-ob «4 Bih ic.'t k ifeér* ^ai#'. -.-^t *rz,i^-. > v.' --îmi HK.ixr àt
ses reÎBiSi tiv^f^n^ ^ iî7> t*î; ^Th. *c ..l z^ .czt^ (K i*{Â>i« lèn à ÉMone -.
r-f>»r-r^ 4^ s^ p-fû^xr.>!L>. «^t ry.csû :»:^r ^ n|JiiiBn d'âne y. ' .-•..»:
:::-...••. 4 ai ^7n liit r« d^Tifrcuii .:#&:■•? =■ : kc»£. ^noçae rin ne fâl
tUjftiî^ IJ.V; r^rri-rf: OU d r* -xa nr.4 kiL. -l n :>a -;k*Fi! blanc qui
ser»iîl '!■; rv/r.Ui/*: a'ii or;A-^i^ . e: x i: ".-? sàL-rf>?* . ie« îragoes dents
uAit'rk!' .-ul 1 Â^*: re?; , *':ijifr: d-î':! f-f •: oirt clcASiri», î'nne aa flaoc, 1
kulr»: VI ^' Ur«il. prouvrji^ct q>r e «in* ^J iti.: aî^sisie a de chaudes
baiUilU:H. 4U-rî ii'éUiiKfr pis N*Lf ni^ -f-çarTr- >? >? Dr.tf qu'il secouait
lir4fi'tit Si vi*rîlk: bridr Diili air^-. .i.y_i Ij :->?>;;► f-r •.':f^Te i«ffriit
encore un uiifU: »rn r*:li":f: r/iD a.'l siv ci> t nrf ilirr-f. : ^"5:zii -t ierue;
son poil ■ vif, ViD Kiiiy.rj{/ che*ia\ i>;-:> *r*al p«ar le travail coritinii
ncsü? uifMtt d i:q l<. a=""" p=""">.es: ijuoiqn'il fûl i;ri roiJi^ d'-pui* plu^
drri si\ mois. c« brave aaîxaJ p-rtait au^^i aOcgrentf.ui t\U4*i i*:pin Ur^
dra\ orpbeliDes ri coe ^>&ex lourde valise attacti<>: 4*:T:i(T*: kur
^ll'*>i riou- avoriÂ p^rli: d^r la kiDgueor démessurée des dents lie ce

cheval (*i;;rif* irrérus;ib!c df^nde vieiltrsse . c'est e ir«>u^ait a la |ortce
de Jovbl, qui l qudque* insLiuîs: le chien, protégé par son /[•:ji-.M;
tois/in, et ^ins ilotite lutit>;ê dopuis longtemps au\ £icétics de «•on '
oii»;..i,:':iri!i, -'v curini^-ltait avec une c^mpLii^nce stoique; seulenu ni.
r|ti..iid l.i l'ijf'-iMilr'rif lui av;iit pj'u d'uuu ^u^i^anle durée, .RakitJoif: toij!
li^it *>:i t 'U- t'ii grond.ml. Jf^i.ii ;'onieniljil àdemi-oiot, eC-t^empr*î duile
pour éviter la riKiriol'iiiM'. îrivial mortlil!ait Ir^tTiMiUMit U* havre->
rjroiit jug»^r de re\ceIK'iit .u cord aiii régnait entre les dfli^s BWurs
jurii(l!c3, le vicui soldat, le clieval et le chien.

LE JUIF ERRANT. La petite caravane s'avance2
Iropaiicnte d'atteindre avant la DQit le village de Mockem. que l'on voyait
au sommet de la côte. Dagobert regardait par moments autour de lui, et
semblait rassembler SCS souvenirs : peu à peu ses traits s'assombrirent ;
lorsqu'il fut à peu de dbtance du moulin dont le bruit avait attire son
attention, il s'arrêta, et passa k plusieurs reprises ses longues mouslacles
entre son pouce et sou index, seul signe qui révélât chez lui une émotion
forte et conceo* Irée. Jovial avant lait on brosqe temps d'arrêt derrière son
maître. Blanche» éveillée en sursaut par ce mouvement, redressa la tête; son
premier regard chercha sa sœur, à qui elle sourit doucement, puis toutes deu
échangèrent un signe de surprise à la vue de Dagobert immobile, les mains
jomtes sur son long bâton, et paraissant en proie à une émotion pénible et
recueillie... Les orphelines se trouvaient alors an pied d'un tertre peu élevé,
dont le faite disparaissait sous le ieuilbge épais d'un chêne immense planté à
mi-côCe de ce petit escarpement. Rose, voyant Dagobert toujours immobile
et pensif, se pencha sur sa selle, et appuyant sa petite main blanche sur
l'épaule du soldat, qui lui loomait le dos, elle lui dit doucement : « Qu'as-to
donc, Dagobert? » Le vétéran se retourna ; au grand étonnement des deux
sœurs, elles Tirent une grosse larme qui, après avoir tracé son humide sillon
sur sa Jooe tannée, se perdait dans son épaisse moustache. « Tu pleures... toi
! — s'écrièrent Rose et Blanche* profondément ëmoes. — Nous t'en
supplions... dis-nous ce que tu as... » Après on moment d'hésitation, le
soldat pssa sur ses yeux sa main caUeuset et dit aux orphelines d'une voix
émue, en leur montrât le chêne centenaire auprès duquel elles se trouvaient :
* •.. « Je vais vous attrister, mes pauvres entants... mab pourtant c'est
comme sacré... ce que je vais vous dire... Eh bien ! il y a ^l .mitans.! la vdlle
de la ^nae bataille de Leipsick, j'ai porté votre père auprèl de cet arbre... il
avait deux coups de sabre sur la tête... un coup de feu à répaule... C'est ici
nue lui et moi, qui avais deux coups de lance pour ma part, nous avons ké
faits prisonniers... et par qui encore ! par un moEat... Oui. par on Français,
un mar({uis émigré, colonel au service des Riisses... et qui plus tard... Enlin
un jour... vous saurez toot cela... » Puis, après on sOence, le vâéran,
montrant du bout de son bAton le TiBage de Mockem, ajouta : « Oui... oui.
je m*y reconnais, voilà les hauteurs où votre briTe père, qui DOQS
commandait, nous et les Polonais de la g|arde, a cutt>ute les cmrassiers
russes après avoir enkîvé une batterie.... Ah! mes enfants. — ijouta

naïvement le soldat, — il aurait lallu le voir, votre brave père, à la tête de notre brigade de grenadiers à cheval, lancer one charge à Ibod aa mlfiea d'one grêle d'obus ! U n'y avait rien de beau comme U. » Fendant que Dagobert exprimait à sa manière ses regrets e; ses souvenirs, les deox orphelines, par un mouvement spontané, se laissèrent l'^èremment slisser de cheval et, se tenant par la main, allèrent s'agcnobiller an pied da vieux chêne. Pob là, prisées l'une contre l'autre, elles se mirent k pleurer, pendant goe. debout derrière elles, le soldat, croisant ses mains sur son long hàton. y appuyait son front chauve. « ADons... allons, il ne faut pas vqps chagriner, — dit^l doucement. M hoot de quelques minutes, en voyant des larmes couler sur les joues vermeilles de Rose ei de Blanche toujours k genoux : — peut-être retronverons-nous lejgénéral Simon k Taris, — ajouta-t-il; — je vous expHqnerai odà ce soir k la couchée... j'ai voulu exprès attendre ce jourci poar vous dire bien des choses sur votre père; c'était une idée k BOi... parce que ce jour est comme un anniversaire. — Nous pleurons, pnrce que nous pensons aussi â notre mère, ^ dit Rose. — A notre mère, que nous ne reverrons phis que dans le ciel, » — ajouta Blanche. Le soldat releva les orpbaines, les prit par la main, et les regardant tour à tour avec une expression d'inelEaible atuchement. rendue plus MKhanle encore par le contraste de sa rude fiaure : « IlneAnit pas vous diagriner ainsi, mes eolants. Votre mère était la meîDeure des femmes, c'est vrai... Quand elle habitait la Pologne, on l'appelait la Perle de Varsovie; c'estb perle du monde entier qiTon anfait dA dire... car dans le monde entier on n'aurait pas trouve sa pareiBe... Non... non. » La voix de Dagobert s'altérait; Il se tut. et passa seslonaues moustacs grises entre sonpouce et son index, selon son habitude. c Ecoutes, mes ennnts. —reprit-il après avoir surmonté son attendfMsement. «- votre mère ne pouvait vous donner que les meilleurs conseils, n'est-ce pas ? — Oui. Dagobert ? ^ Eh bien ! qu'est-ce qu'elle vous a recommandé avant de mourir? De penser souvent à die. mais "^^ vousattrister.— C'est virai; elle nous a dit que Dieu, toujours hou les pauvres mères dont les enfants restent sur terre, lui permettrait na entendre du haut du ciel, — dit Blanche. —Et qu'elle aurait toutes yeux ouverts sur nous. » ajouta Rose. Puis les deux sœurs, par un mouvement spontané rempli d'une grAce loachantCv se prvent par la main, tournèrent vers le del leurs r^^ards infénns, et

LE JUIF ERRANT. «- fl le (aUtard,parU>Ds; serrez bien celte médaile... et en route ! nom ' avons près d'une heure de marche avant d'arriver à l'étape... Allons, met pauvres enfinis* encore un coup d'œil à ce tertre où votre brave père est tombé... et à cheval ! à cheval ! » Les deux orphelines jetèrent un dernier et pieux regard sur la place qui avait rappelé de si pénibles souvenirs à leur guide, et avec son aide remontèrent sur Jovbl. Ce vénérable animal n'avait pas songé un moment à s'éloigner; mais, CD vétérane d'une prévoyance consommée*, il avait pro^ isoircment mis les moments à profit, en prélevant sur le *ol élranger une large dîme dlierbe verte et tendre, le tjut aux regards quelque peu envieux de Rabat-Joê, commodément établi sur le pré, son museau allongé entre tes deui (lattes de devant. An signal au départ, le chien reprit son poste derrière son maître. Dagobert, sondant le terrain du bout de son lonf bftton, conduisait le cheval par la bride avec précaution, car la praurie devenait de plus en plus marécageuse; au bout de auelques pas. Il ffit même obligé d'obliquer vers la gauche, afin de rejoindre la grande roofe. Dagobert ayant demandé, en arrivant à Mockem, la plus modeste anberge do viUage, on lui répondit qu'U n'y en avait qu'une : l'auberge du Pameon'Blane, < AOoos donc à l'auberge du FaMeon-BUmCt » avait répondu le soldat. GHAPITRB IIL L'arrhécb IM|à phisienrs fois Morok, le dompteur de bêtes, avait impatiemment ouvert le volet de la lucarne du grenier donnant sur la cour de Tauberge du Faucon-Blane, afin de guetter l'arrivée des deux qmUIVnes et ou soldat. Ne les voyant pas venir, il se remit à marcher]ea|inent, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, cherchant liTlhoyeu d'exécuter le plan qu'il avait conçu ; ses idées le préoccupaient sans doute d'une manière pénible, car ses traits semblaient plus sinistres encore que d'habitude. Ila%ré son apparence fiirouche, cet homme ne manquait pas d'intelligence; l'intrépidité dont il disait preuve dans ses exercices, et que, Er un adroit chariatanisme, il attribuait à son récent éUit de grâce, un isage quelnuerois mystône et solennel, une hypocrisie austère, lui avaient donne une sorte d'influence sur les populations qu'il visitait souvent dans ses pérégrinations. On se doute bien oue, dès lonatemp avant sa conversion, Morok s'était fiunlllarisé avec les mœurs aes bêtes sauvages... En efict, né dans le nord de la Sibérie, il avait été, jeune encore, l'un des plus hardis chasieurs d'ours et de rennes; plus tard, en 1810, abandonnant celle profession pour servir de guide à un ingénieur russe chargé d'explorations dans les régions polaires,

U l'avait ensuite suivi à Saint-Pétersbourg ; Uk, Morok, après quelques
 vicissitudes de fortune, fut employé parnu les courriers impériaux,
 automates de fer que le moindre capri<. du="" despote="" lance="" sur=""
 un="" fr="" tra="" dans="" l="" de="" depuis="" h="" perse="" jusqu=""
 la="" mer="" glaciale.="" pour="" ces="" gens="" qui="" voyagent=""
 jour="" et="" nuit="" avec="" rapidit="" foudre="" il="" n="" a="" ni=""
 saisons="" oosiacles="" fetines="" dangers="" projectiles="" humains=""
 faut="" qu="" soient="" bris="" ou="" ip="" arrivent="" au="" but.=""
 on="" con="" d="" lors="" vigueur="" r="" habitu="" une="" vie=""
 pareille.="" est="" inutile="" dire="" maintenant="" par="" suite=""
 quelles="" singuli="" circonstances="" morok="" avait="" abandonn=""
 ce="" rude="" m="" autre="" profeasion="" enfin="" entr="" comme=""
 cat="" maison="" religieuse="" fribourg="" apr="" quoi="" bien=""
 converti="" commenc="" ses="" excursions="" nomades="" dont=""
 ignorait="" se="" promenait="" toijoorsdans="" son="" grenier.=""
 venue.="" i="" trois="" personnes="" attendait="" si="" impatientmmcnl=""
 ne="" paraissaient="" cas.="" sa="" marche="" devenait="" plus="" en=""
 nerveuse="" coup="" s="" brusquement="" pencha="" tcte="" c6l=""
 ibn="" cet="" homme="" fine="" sauvage.="" les="" voilai...=""
 pmnelle="" brilla="" joie="" diabplique.="" venait="" reconn="" le=""
 pas="" cheval.="" allant="" volet="" grenier="" prudemment="" vit=""
 entrer="" cour="" deux="" jeunes="" filles="" cheval="" vieux=""
 soldat="" leur="" servait="" guide.="" venue="" sombre="" nunfffeuse=""
 :="" grand="" vent="" laissait="" vaciller="" lumi="" des="" lanternes=""
 clart="" desquelles="" recevait="" nouv="" signalement="" donn=""
 exact="" pouvait="" tromper.="" .="" proie="" ferma="" fen="" avoir=""
 encore="" quart="" sans="" doute="" cooraoduer="" projets="" au-
 dessus="" trappe="" o="" plac="" appela="" noli:tlh="" ma="" pondit=""
 voix="" nuque.="" viens="" ici.="" me="" voil="" je="" boui.="" j=""
 viande.="" montants="" trembl="" bient="" t="" apparut="" niveau=""
 plancher.="" goliath="" nomm="" six="" pieds="" carrare="" hideux=""
 yeux="" louches="" renfon="" sous="" bas="" saillant="" chevelure=""
 barbe="" fauve="" drue="" ooouno="" crin="" donnaient="" traits=""
 caract="" bestialement="" sauvage="" entre="" larges="" arm="" dents=""
 ressemblant="" crocs="" q="" tenait="" coin="" morceau="" b="" cru=""
 pesant="" dix="" douze="" livres="" troih="" vaut="" commode=""
 porter="" ainsi="" cette="" viande="" afin="" servir="" mains=""

grimper="" vacquait="" poids="" fardeau="" gros="" corps="" sortit=""
 tout="" entier="" cou="" liureau="" largeur="" poitrine="" grosseur=""
 bras="" jambi="" devinait="" que="" g="" crainte="" lutter="" ours=""
 p="" pantalon="" bleu="" bandes="" rouges="" garni="" basane=""
 sorte="" casaque="" plut="" cuirasse="" cuir="" tr="" ongles=""
 tranchants="" animaux="" lorsqu="" fut="" debout="" desserra=""
 ouvrit="" bouche="" bissa="" tomber="" terre="" quartier=""
 moustaches="" sanglantes="" gourmandise="" esp="" monstre=""
 conomie="" tant="" saltunbanques="" conmienc="" mander="" crac=""
 fouies="" moyennant="" public="" puis="" ayant="" pris="" lliabilude=""
 nourriture="" alliant="" go="" int="" pr="" aux="" exercices="" devant=""
 foule="" quelques="" chair="" crue="" part="" mort="" mienne="" sont=""
 celle="" gain="" judks="" dit="" montrant="" boeuf="" couperet=""
 deux...="" chatque="" gueule...="" viande...="" retroussant="" alors=""
 manches="" fit="" voir="" avants="" velu="" peau="" loup="" sillonn=""
 veines="" grosses="" pouce="" ah="" c="" voyons="" reprit-il=""
 cherchant="" instrument="" lieu="" demande="" proph="" plusieurs=""
 questions="" acolvie="" etais-tu="" quand="" nouveaux="" voyageurs=""
 arriv="" oui="" revenais="" hi="" boucherie="" quels="" ii="" y=""
 petites="" mont="" blanc="" bonhomme="" grandes="" accompagne=""
 ..="" mais="" couperet...="" ont="" feim...="" moi="" aussi...="" sais-
 tu...="" log="" lli="" conduit="" fond="" cour="" qm="" donne=""
 champs="" le...="" concert="" mugissements="" interrompit="" goliath=""
 entendez-vous="" faim="" rend="" furieuses="" pouvais="" ru=""
 ferais="" elles="" jam.ti="" vu="" judas="" soir="" ils="" font=""
 bonds="" cage="" briser...="" quant="" brillent="" dirait=""
 chandelles...="" pauvre="">1ort! » « Morok reprit sans avoir égard aux
 obsen'ations de Goliath : « Ainsi les jeunes filles sont logées dans le
 bâtiment du fond de la cour? — Oui, oui ; mais, pour l'amour du diable, le
 couperet. Depuis le départ de Karl, il faut que je fasse tout l'ouvrage, et ça
 met du retard à notre manger. — Le vieux bonhomme est-il resté avec les
 jeunes filles? » demanda Blorok. Goliath, stupéCiit de ce que malgré ses
 instances son maître ne songeait pas au souper des animaux, contemplait le
 Prophète avec une surprise croissante. « Réponds donc, brute 1 ... ^ Si je
 suis bnite, j'ai la force des brutes, — dit fioliath d'un ton bourru ; — et brute
 contre brute, je n'ai pas toujours le dessous. — Je te demande si le vieux est
 resté avec les jeunes filles, ~ répéta 3lorok. -* - Eh bienl non, répondit le

géant; —le vieux, après avoir conduit son cheval à Técurie, a demandé un baquet, de l'e^iu; il s'est établi sous le porche, et, à la clarté de la lanterne... il savonne... Un homme à moustaches grises... savonner comme une lavandière, c'est comme si je donnais du millet à des serins, — ajouta Goliath en haussant les épaules avec mépris. — Maintenant que j'ai répondu, maître, laissez-moi m'occuper du souper des bêtes ; puis, cherchant quelque chose des yeux, il ajouta : — Mais où donc est ce couperet? » Après un moment de silence méditatif, le Prophète dit à Goliath : c Tu ne donneras pas à manger aux bêtes, ce soir. » D'alM)rd Goliath ne comprit pas, tant cette idée était, en effet. Incompréhensible pour lui. c Plaîi-il, maître? dit-il.— Je te défends de donner à manger aux bêlei ce soir. • Goliath ne répondit rien, ouvrit ses yeux louches d'une grandeur démesurée, joicnii Ic-s mains et recula de deux pa^ «Ah cà, m'entends-tu? — dit Morok avec impatience.— Est-ce clair?— /le

LE JUIP ERRANT. pas manger ! quand notre viande est là, quand notre souper est drjà ne retard de trois lieures ! — s'écria Goliilli avec* une stupeur croissante. — Obéis... et ^is-toi ! — Nais vous voulez donc qu'il arrive un malheur ce soir?... Ia faim va rendre les bêtes furieuses ! Et moi aussi... — Tant mieux ! — Enragées!... — Tant mieux ! — Comment, tant mieux?... Hais... — Assez. — Mais, par la peau du diable, j'ai aussi faim qu'elles, moi... — Mange... qui t'empêche? ton souper est prêt, puisque tu le manges cru. — Je ne mange jamais sans mes bêtes... ai elles sans moi... ^Je te répète que si tu as le mallieur de donner à manger aux bêtes... je le cba^e. » Goliath tit entendre un gro^emeni sourd, aussi rauque que celui d'un oors, en regardant le Prophète d'un air à U fois stupéfait et courroucé. Morok, ces ordres donnés, marchait en loiu^ et en large dans le grenier, paraissant r^écabîr. Puis, s'adressant à Goliath, toujours plongé dans un âiahissement profond : « Tu (e Rappelles où est la maison du bourgmestre chez qui j'ai été ce soir laire viser mon permis, et dont la femme a acheté des petits livres et un chapelet? — Oui, — répondit brutalement le géant. — ^Tu vas aller demander à sa ser\ante si je peux être sûr de trouver demain le bourgmestre de bon matin. — Pourquoi fiiire?^J'aUrai f>eut-être quelque chose d'ûn|K>rtant à lui apprendre ; en tout cas, dis-lui que je le prie de ne pas sortir avant de m avoir vu. — Bon... mais les bêtes... je ne peux pas leur donner à manger avant d'aller chez le bourgmestre ?... Seulement à la ^nthère de Java... c'est la plus affamée... Voyons, maître, seulement à la Mort? Je ne prendrai qu'une bouchée pour la lui faire manger. Gain, moi et Judas nous attendrons. — C'est surtout à la panthère que je te défends de donner à manger. Oui, à elle, encore moins qu'à toute autre.. — Par les cornes du diable! — s'écria G(»liaih, — qu'estce que vous avez donc aujourd'hui? Je ne comprends rien à rien. C'est dommage que Karl ne soit pas ici ; lui qui est malin, il m'aiderait à comprendre pourquoi vous empêchez des bêtes qui ont faim... de manger. — ^To n'as pas besoin de comprendre. — Est-ce qu'il ne viendra pas bientôt, Kari? — Il est revenu... — Où est-il donc? — Il est reparti... — Qu'est-ce qu'il se passe donc ici? 11 y a quelque chose; Karl part, reTîeot, repart... et... — D ne s'agit pas de Karl, mais de toi ; quoique affamé comme im loup, tu es malin comme un renard, et, quand tu veux... aussi malin que Kaii... » Et Morok frappa cordialement sur l'épaule du géant, changeant tout à coup de physionomie et de langage. • « Moi, malin? — La preuve, c est qu'il y aura dix florins à

gagner cette nuit, et que tu seras assez malin pour les gagner, j'en suis sûr. — A ce compte-la, oui, je suis assez malin, — dit le géant en souriant d'un air stupide et satisfait. — Qu'est-ce qu'il faudra faire pour gagner ces dix florins? — Tu le verras. — Est-ce difficile? — Tu le verras. Tu vas commencer par aller chez le bourgmestre ; mais, avant de partir, tu allumeras ce rechaud.» Il le montra du geste à Goliath. « Oui, maître... — dit le géant un peu consolé du retard de son souper par l'espérance de gagner dix florins. — Dans ce réchaud tu mettras rougir cette tige d'acier, — ajouta le Prophète. — Oui, maître. — Tu l'y laisses ; tu iras chez le bourgmestre, et tu reviendras m'attendre ici. — Qui, maître. — Tu entreprendras toujours le feu du fourneau. — Oui, maître.» Morok lit un pas pour soiler, (mis, se ravisant : « Tu dis que le vieux bonhomme est occupé à savonner sous le porche? — Oui, maître. — N'oublie rien : la tige d'acier au feu, le bourgmestre, et reviens ici attendre mes ordres. » Ce disant, le Prophète descendit du grenier par la trappe, et disparut.

CHAPITRE IV. Morok et Dagobert Goliath ne s'était pas trompé... Dagobert savonnait avec le sérieux imperturbable qu'il mettait à toutes choses. Si l'on songe aux habitudes du soldat en campagne, on ne s'étonnera pas de cette apparente excentricité ; d'ailleurs, Dagobert ne pensait qu'à économiser la petite bourse des orphelines et à leur épargner tout soin. Toute peine ; aussi le soir, après chaque étape, se livrait-il à une foule d'occupations féminines. Du reste, il n'en était pas à son apprentissage : Ugo des Ibis, durant ses campagnes, il avait très-industrieusement réparé le dommage et le désordre qu'une journée de bataille apporte toujours dans les vêtements d'un soldat, car ce n'est pas tout que de recevoir des coups de sabre, il faut encore raccommoder son uniforme, puisqu'en entamant la peau, la lame fait aussi à l'habit une entaille incriminée. Aussi, le soir ou le lendemain d'un rude combat, voit-on les meilleurs soldats (toujours distingués par leur belle tenue militaire) tirer de leur sac à dos de leur porte-manteau une petite trousse garnie d'aiguilles, de fil, de lanières, de boutons et autres merceries afin de se livrer à toutes sortes de raccommodages et de reprises perdues, dont la plus sotte ménagère serait jalouse. • On ne peut trouver une transition meilleure pour expliquer le surnom de Goliath donné à François Baudoin (conducteur des deux orphelines) lorsqu'il était cité comme l'un des plus beaux et des plus braves grenadiers à cheval de la garde impériale. On s'était rudement battu tout le jour, sans avantage décisif... Le soir, la compagnie dont notre homme faisait partie avait été envoyée en grand'garde pour occuper les ruines d'un

village abandonné ; les vedettes posées, une moitié des cavaliers resta à cheval, et l'autre put prendre quelque repos en mettant ses chevaux au piquet. Notre homme avait vaillamment chargé sans être blessé cette fois, car il ne comptait guère pour mémoire une profonde égratignure qu'un kaiserl'Us lui avait faite à la cuisse d'un coup de baïonnette maladroitement porté de bas en haut. « Brigand! ma culotte neuve !... » s'était écrié le grenadier en voyant briller sur sa cuisse une énorme déchirure, qu'il vengea en ripostant. Faisant un coup de la main savamment porté de haut en bas, et qui transperça l'Autrichien, devant notre homme se montrait d'une stoïque indifférence au sujet de ce léger accrochage fait à sa peau, il n'en était pas de même pour l'accrochage désastreux fait à sa culotte de grande tenue. Il entreprit donc le soir même, au bivouac, de remédier à cet accident : tirant de sa poche sa trousse, y choisissant son meilleur fil, sa meilleure aiguille, armant son doigt de son dé, il se met en devoir de faire le tailleur à la lueur du feu du bivouac, après avoir préalablement ôté ses grandes bottes à l'écuillère, puis, il faut bien l'avouer, sa culotte, et l'avoir retournée, afin de travailler sur l'envers, pour que la reprise fût mieux dissimulée. Ce déshabillage partiel péchait quelque peu contre la discipline; mais le capitaine, qui faisait sa routine, ne put s'empêcher de rire à la vue du vieux soldat qui, gravement assis sur ses talons, son bonnet à poil sur la tête, son grand uniforme sur le dos, ses bottes à côté de lui, sa culotte sur ses genoux, cousait et recousait avec le sang-froid d'un tailleur installé sur son établi. Tout à coup une mousquetade retentit, et les vedettes se réveillèrent sur le détachement en criant aux armes! « A cheval ! » s'écrie le capitaine d'une voix de tonnerre. En un instant les cavaliers sont en selle; le malencontreux l'usage de reprises était guide du premier rang; n'ayant pu le temps de retourner sa culotte à l'endroit, hélas! il la passe, tant bien qu'il peut, à l'envers, et, sans prendre le temps de mettre ses bottes, il est à cheval. Un parti de cosaques, profitant du voisinage d'un bois, avait tenté de surprendre le détachement ; la mêlée fut sanglante; notre bonhomme écumait de colère : il tenait beaucoup à ses effets, et la journée fut fatale : sa culotte déchirée, ses bottes perdues! aussi ne s'abandonna-t-il jamais avec plus d'acharnement. Un clair de lune superbe éclairait le padlo; la compagnie put admirer la brillante valeur du grenadier, qui tua deux cosaques, et fit de sa main un officier prisonnier. Après cette escarmouche, dans laquelle le détachement conserva sa position, le capitaine mit ses hommes en bataille pour les complaire et ordonna au faiseur de reprises de sortir des rangs,

voulant le Kfcte publiquement de sa belle conduite. Notre homme se (fit passé de eetto ovation, mais il fallut obéir. Que l'on juge de la surprise du capitaine et de ses cavaliers, lorsAilb virent cette grande et sévère figure s'avancer au pas de son cheval, en appuyant ses pieds nus sur ses étriers et pressant sa monture entre ses jambes également nues. Le capitaine stupéfait s'approcha, et, se rappdant l'oeecupation de son soldat au moment où l'on avait crié aux armes, il comprit tout. « Ah ! ah ! vieux lapin ! lui dit-il, tu bis donc comme le roi Dagobertt toi? tu mets ta culolte à l'envers!... a Malgré la discipline, des écbts de rire mal contenus aeueilireiit ce bzzi du capitaine. Mais notre homme, droit sur sa selle, le pouce gauche sur le bouKm de ses rênes parfaitement ajustées, b poianee de son sabre afipuyée à sa cuisse droite, garda son imperturbable sanj|-firoid, 6t demi-tour, et regagna son rang sans sourciller, après avoir reçu les félicitations de son capitaine. De ce jour, Françob Baudoin reçut et garda le surnom de Dagobert. Dagobert éuit donc sous le porche de Pauberse, occupé à savonner, au grand ébahissement de quelques buveurs de bière, qui, de b grand'salle commune où ils s'asaembbient, le contempbient d'un oâl curieux. De fait, c'était un spectacle assex bbarre. Dagobert avait mis bas sa houppebnde grise et relevé lesmanehesde sa chemise ; d'une main vigoureuse il firottait à grand renfort de savon un petit mouchoir mouillé, étendu sur une planche, dont l'extrémité inféri< ure plongeait inclinée dans un baquet rempli d'eau ; sur son bru droit, tatoué d'emblèmes guerriers rouges et Meus, on voyait deux cicatrices profbndes à v mettre le doigt. Tout en fumant leur pipe et en vidant leur pot de bière, les ABemands pouvaient donc à bon droit s'étonner de b singulière occupation àt et ffran.1 vieillard à longues moustaches, au crâne chauve et i la figure réharbdtive, car les traits de Dagobert reprenaient une expression dure et refrognée lorsqu'il n'éult plus en prtace des petites filles.

10 LE JUIF ERRANT. ni prêtre,— eUes croyaient ^enlment, on l*a dit, que Dieu, juste et bon, aToû tant de pitié pour les pauvres mères dont les enfants restaient sur la terre , que , grâce à lui, du haut du ciel, elles pouvaient les voir toujours, les entemlre toujours, el qu'elles leur envoyaient quelquefois de beaux anges gardiens pour les protéger. Grâce a cette illu»on naïve, les orphdines, persuadées que leur mère veillait incessamment sur dles, sentaient que mal faire serait TaDliger et cesser de mériter la protection des bons anges. A cda se bornait la théologie de Rose et de Blanche, théologie suffisante pour ces Ames aimantes et pures. Ce soir-là, les deux sceurs causaient en attendant Dagobert. Leur entretien les intéressait beaucoup ; car, dq)uis çielques jours, elles avaient un secret , un grand secret , qui souvent Causait battre leur cœur virginal , agitait leur sein naissant , changeait en incarnat le rose de leurs joues , et voilait quelouefois en langueur inquiète et rêveuse leurs grands yeux d'un bleu si doux. Rose , ce soir-là , occupait le bord du Ht , ses deux bras arrondis se croisaient deirière sa tête, qu'eUe tournait à demi vers sa sœur; celleci, accoudée sur le traversôn, la regardait en souriant, et lui disait : < Crois-tu qu'A vienne encore cette nuit? — Oui, car hier... fl nous Fa promis. — U est si bon... il ne manquera pas à sa promesse. — Et puis si joU, avec ses longs cheveux blonds bouclés. — Lt son nom qud nom charmant... comme il va bien à sa figure !^Et quel doux sourire, et quc^e douce voix quand il nous dit, en nous prenant par la main... c Mes enfants, bénissez Dieu de ce qu'il vous a oonné la même Ame... Ce que l'on cherche ailleurs, vous le trouverez en vous-mêmes... » — « puisque vos deux cœurs n'en font qu'un... » a-Ml ajouté.— Quel bonheur pour nous, de nous souvenir de toutes ses paroles, ma sœur !— Nous sommes si attentives... tiens te voir l'écouter, c'est comme si je me voyais l'écouter moi-même, mon cher petit miroir ! — dit Rose en souriant et en baisant sa sœur au front. — Eh bien ! quand il parle, tes yeux... on plutô nos yeux sont grands, grands ouverts, nos lèvres B'adtent comme si nous répétions en nous-mêmes chaque mot après lui. .. n aest pas étonnant que, de ce qu'O dit , rien ne soit oublié de nous.— Et ce qvfl dit est si beau , si noble, si sâiéreux ! — Puis , n'est-ce pas, ma sœur, à mesure qu'il parle, que de Bonnes pensées on sent naître en soi ! Pourvu que nous nous les rappelions toujours... — Sois tranquille, dtes resteront dans notre cœur, comme de petits oiseaux dans le nid de leur u^bre. — Sais-tu, Rose, que c'est un grand bonheur qu'il nous aime toutes deux à la fois! —

Il ne pouvait faire autrement, puisque nous n'avons qu'un cœur à nous deux. — Comment aimer Rose sans aimer Blanche? — Que serait devenue la délaissée? — Et puis U aurait été si embarrassé de choisir! — Nous nous ressemblons tant! — Aussi, pour s'épargner cet embarras,— dit Rose en riant,— il nous a choisies toutes deux... — Cela ne vaut-il pas mieux? Il est seul à nous aimer nous sommes deux à le chérir -^ Pourvu qu'il ne nous quitte pas jusqu'à Paris. — Et qu'à Paris... nous le voyions aussi... — C'est surtout à Paris... qu'il sera bon de l'avoir avec nous... et avec Dagobert... dans cette ffrande ville... Mon Dieu, Rlanche, que cela doit être beau !... — Paris? ça doit être comme une ville d'or...— Une ville où tout le monde doit être heureux... puisque c'est si beau !... — Mais nous, pauvres orSheb'nes, oserons-nous y entrer seulement?... Comme on nous regardera ! — Oui... mais puisque tout le monde y est heureux, tout le monde doit y être bon. — Et l'on nous aimera... — Et puis nous serons avec notre ami... aux cheveux blonds et aux yeux bleus. — Il ne nous a encore rien dit de Paris...— Il n'aura pas songé... Il faudra lui en parler cette nuJt. — S'il est en train ae causer... car souvent, tu sais, il a Tair d'aimer à nous contempler en silence , ses yeux sur nos yeux... — Oui, et dans ces moments-là son regard me rappelle quelquefois le regard de notre mère chérie. — Et elle... combien elle doit être heureuse de ce qui nous arrive... puisqu'eUe nous voit! — Car si Ton nous aime autant, c'est que sans doute nous le méritons... — Voyez-vous la vaniteuse...» — * dit Blanche en se plaisant à lisser, du bout de ses doigts déliés, les cheveux de sa sœur séparés sur son front. Après un moment de réflexion. Rose lui dit : «Ne trouves-tu pas que nous devrions tout raconter à Dagobert? — Si tu le crois, faisons-le... — Nous lui disons tout, comme nous disions tout à notre mère; pourquoi lui cacher quelque chose?... — Et surtout quelque chose qui nous est un si grand bonheur? — Ne trouves-tu pas que, depuis que nous connaissons notre ami, notre cœur bat plus vite et plus fort? — Oui, on dirait qu'U est plus plein. — C'est tout simple, notre ami y tient une si bonne petite place l — Aussi nous ferons bien d'apprendre à Dagobert qiKDe a été notre bonne étoile. — Tto as raison. » A ce moment, le cnien grogna de nouveau sourdement. « Ma sœur, — dit Rose en se pressant contre Blanche^ — voilà encore le chien qui gronde ; qu'esl-ce qu'il a donc? Raba^-Jirie... ne gronde pas, ^ viens ici! » reprit Blanche en frappant de sa petite main sur le nord de son lit. Le chien se leva, fit encore entendre un ^ognement sourd, et vint poser sur la couverture sa grosse tête intelligente, en jetant obstinément un regard de

côté vers la croisée; les deux sœurs se penchèrent vers lui pour caresser son large front bossue vers le milieu par une protubérance itmarquable, signe évident d'une grande pureté ae race. c Vfu'est-ce que vous avez à gronder ainsi, Habat-Joie? — dit Blanche en \vA tirant légèrement les oreilles, — hcîn?... mon bon chien? — PaiH vre bête, il est touiours si inquiet ouand Dagobert n'est pas là ! — C'est vrai, on dirait qu'il sait alors qu'il raut qu*il veille encore phis sur nous. — Ma sœur, il me semble ^ue Dagobert tarde bien à nous dire bonsoir. — Sans doute û panse Jovial. — Cela me fait penser que nous ne lui avons pas dit bonsoir, à notre vieux Jovial. — J'en suis fâchée. — Pauvre bête... il a l'air si content de nous l^er les mains !... On croirait qu'il nous remercie de notre visite. — Heureusement, Dagobert lui aura dit bonsoir pour nous. — Bon Dagobert ! il s'occupe touiours de nous ; comme il nous gâte !... Nous fiiisons les paresseuses, et u se donne tout le mal — Pour l'en empêcher... comment faire? — Quel malheur de n'être pas riches pour lui assurer un peu de repos !— Riches... nous., hélas ! ma sœur... nous ne serons jamais que de pauvres orphelines. — Mais cette médaille, enfin? — Sans doute, quelque espérance s'y rattache, sans cela nous n'aurions pas fait ce grand voyage. — Dagobert nous a promis de nous tout dire ce soir. » La jeune fifle ne put continuer : deux carreaux de la croisée vol^ rent en éclats avec un grand bruit. Les orphelines, poussant un cri d'elfroi, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, pendant que le chien se précipitait vers la croisée en aboyant avec furie... Pâles, tremblantes, immobiles de frayeur, étroitement enlacées, les deux sœurs suspendaient leur respiration ; dans leur épouvante, elles n'osaient ps jeter les yeux du côté de la fenêtre. Rabat-Joie, les pattes de devant appuyées sur la plinthe, ne cessait pas ses aboiements irrités. « Hélas l... qu'est-ce donc ? — murmurerent les orphelines ; — et Dagobert qui n'est pas là... » Puis, tout à coup. Rose s'écria en saisissant le bras de Blanche : « Ecoute... écoute !... on monte l'escalier. Mon Dieu ! il me semble que ce n'est pas la marclie de Dagobert ; entends-tu comme ces pas sont lourds? Rabat-Joie! ici tout de suite... viens nous défendre! » s'écrièrent les deux sœurs, au comble de l'épouvante. En eCTet, des pas d'une pesanteur extraordinaire retentissaient sur les marches sonores de l'escalier de bois, et une espèce de frôlement singulier s'entendait le long de la mince cloison qui séparait la cluimbre du palier Enfin un corps lourd tombant derrière la porte l'ébranla violemment. Les jeunes filles, au comble de la terreur, se regardèrent sans prononcer une parole; la porte s'ouvrit : c'était Dagobort. A sa vue. Rose et Blanche

s'embrassèrent avec joie, comme si elles venaient d'échapper à un grand danger. ff Qu'avez-vous? pourquoi cette peur? — leur demanda le soldat surpris. — Oh ! si tu savais ! dit Rose d'une voix palpitante, car son cœur et celui de sa sœur battaient avec violence. — Si tu savais ce qui vient d'arriver... Ensuite, nous n'avions pas reconnu ton pas... U nous avait semblé si lourd... et puis ce bruit... derrière la cloison... — Mais, petites peureuses, je ne pouvais pas monter l'escalier avec des jami>es de quinze ans, vu que j'apportais mon lit sur mon dos, c'est-à-dire une paillasse que je viens ae jeter derrière votre porte, pour m'y coudier comme d'nabitude. — Mon Dieu ! que nous sommes folles, ma sœur, de n'avoir pas songé à cela ! » dit Rose en regardant Blanche. Et ces deux jolis visages, pâlis ensemble, reprirent ensemble Kenn fraîches couleurs. Pendant cette scène, le chien, toujours dressé contre la fenêtre, ne cessait d'aboyer. « Qu'estp-ce que Rabat-Joie a donc à aboyer de ce côté-là, mes enfants? — dit le soldat. ^ Nous ne savons pas... on vient de casser des carreaux à la croisée, c'est ce qui avait commencé à nous eflayer si] fort » \ Sans répondre un mot, Dagobert courut à la fenêtre, l'ouvrit vivement, poussa la persienne et se pencha en dehors ;... il ne vit rien... que la j nuit noire. . . il écouta . . . ^ n entendit rien, que les mugissements du vent, i « Rabat-Joie, — dit-il à son chien en lui montrant la fenêtre ouverte... ^- saute là, mon vieux, et cherche ! » Le brave animal fit un bond énorme et disparut par la croisée élevée seulement de huit pieds environ au-dessus du sol. Dagobert, penché, excitait son chien de la voix et du geste. « Cherche, mon vieux, cherche !.... S'U y a ([uelqu'un, saute dessoï, tes crocs sont bons... et ne lâche pas avant que je sois descendu. » Rabat^oie ne trouva personne. On l'entendait aller et venir, en cherchant une trace de côté et d'ai* tre, jetant parfois un cri étouffé, comme un chien courant qui quêle. « il n'y a donc personne, mon brave chien, car s'il y avait qudq'n'w .^ tu le tiendrais déjà à la gorge. — Puis se tournant vers les Jeunes ukêf ; qui écoutaient ses paroles et suivaient ses mouvements avec inquiétode : — Comment ces carreaux ont-ils été cassés? Mes enfants, l'avei-vov remarqué? — Non, Dagobert ; nous causions ensemble, nous avons an t(»idutin grand bruit, et puis les carreaux sont tombés dans la chat^hie. — 11 m'a semblé, ^ ajouta Rose, — avoir entendu comme un volet fd aurait tout à coup battu contre la fenêtre. » DaKobert examina la persienne, et remarqua un assez long croche^ mobile destiné à la fermer en dedans. « U vente beaucoup, — dit-U, — le vent aura poussé cette persienne.-. , et ce crochet aura brisé les carreaux... Oui, ouf, c'est cela...

Quel inté[^] rét d'ailleurs pouvailr-on avoir à faire ce mauvais coup?— Puis*
s'adni' sant à Babat-Joie * — Bb bien... n|on vieux, il n'y a donc personne?
»

The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate

LE JUIF ERRANT. H Le cliii^ⁿ répoiidii par un al>oicincent dont le soldat comprit sans doute l.' >oriN iit^^gatil, c»r il lui dit : tt i:ii bien alors, reviens... fais le grand tour... tu trouveras toujours u:i'- poi le ouverte... tu n'es pas embar^^{as}^^ë... » r>.ihiil-Juie suivit ce conseil : après avoir hoffné quelques iuslauls au liôil de la fenélie, il partit au galop pour faire le tour des bàliuienls et n nlrer dans la cour. 41 Allons, rassurez-vous, mes entants... dit le soldat en re^^{en}ani aunrô< dis #pheliiaes. — Ce n'était rien que le veut... — Nous avons eu ikirn peur, — dit Rose. — Je le crois... Mais j'^* songe, il peut venir par l.i un couiant d'air, et vous aurez froid,» dit le soldat en retournant \rrs la fraélrc ddgamie de rideaux. Après avoir cherché le moyen de remédier à cet inconvénient, il prit M!r une i-h:ii>e lapelisBC de pe;iu de renne, la suspendit à respncnolclle, et Awx hs pans boucha aussi berniétiqument que possible k^ di ux ouvt-riurcs faites par le brisemenl di'S carreaux. » ^!erii, Dagobert.... Comme tu es bon l Nous étions inquiètes de ne p.i- le voir — C'est vrai tu es resté plus longtemps que d liabiti:tli'. n i'uis, s'apercevant alors seulement do la |>&leur et de l'allératicm des ir;(-i> du soldat, qui était encoi-e sous la péuible impn>sion de sa scène av(*r >!orok, no'se ajiiUta : « Mais qu'est-ce que tu as?.... (iomme lu es]»ale !.... — Moi ! non, mes enfants.... Je o*ai rien... — Mais si , je l'asMii e ..Tu as la figure toute changée... Rose a raison. — Je vous assure... i\\w\i' u'ai rien, — répondit Ir soldat avec assez d'embarras, car il s;i\..iil peu mentir; puis, irouvant une excellente excuse à son émotion, il ajout.i : — >i j'ai l'air d'avoir quelque chose, c'est votre frayeur qui m'aura inquiété, car, après tout, c'est ma Èiute... ^ Ta faule? — Oui, si j'avais pîcTdu moins de temps i^ souper. J'aurais été là quand les carrraux ont été cas:rés... et je vous aurais épargné un vilain moment de peur. — l'e voilà... nous n'y [lensons plus... — £h bien! lu ne l'assieds pas.' — Si, mes enfants, car nous avons à causiT, — dit Dagobert en approchant une chaise et se plaçant au chevet des deux sirurs. — Ah ça, Otes-vous bien éveillées? — aioula-t-il en tâchant de sourire pour les rassurer. — Voyons, ces grands veux sont-ils bien ouverts? — Kegarde, I>agobeit, — dirent les petites fifles en souriant à leur tour, et ouvrant leurs yeux bleus de toute leur force... — Allons, allons, — dii le soldat, — ils ont de b marge pour se fermer; d'ailleurs il n'est que neuf huurc<.>ous avons aussi quelque chose à te dire, Dagobert, — reprit Rose après avoir consulté sa siusi|iii:meul sur ' ^

I II lise. — Oui, une vigile charmante... car il est blond ! — Comment !
 •i'rfllilc. il est bhiud/s'ei.Tia Dagobert avec un soubresiut. ~ Ulong... | nant
 par la main. — Oui, oui, je vous ai^ vues bien des fois ainsi toutes deux
 dans votre berceau... Je ne pouvais pas me lasser de vous regarder, t:int
 vous ét'iez sentilles. — Eh bien! il y a deux nuils^ nous venions de nous
 endormir, lorsque nous avons vu... —C'était donc en rêve! s'écria Dagobert,
 puisque vous étiez endormies... eu rêve! — Mais oui, en rêve... Comment
 veux-tu oue ce soit?.. —Laisse doue parler ma so'ur. — A la b(mne heure!
 — dil le soldat avec un sou|jir d(f**nlisfaction, — à la bonne heui-e!...
 Certainement, de toutes favons, j'ét.iis hien tranquille... parce que... mais
 euiin c'est ég.il... l'u rêve! j'aime mit n\ cela... rontiime/, petite Rose. — l^ne
 fois endormies, nous aviuis eu un son é\eill.iul. ntnis nous sommes rac nnii*
 ri> que nous venions de rêver. — Kl e'êl.iil tout seiuhlahle... — {'e>i
 e\ir,io!i|jii:iiit-ee qu'il disait ?>- IVins ce rê\e. lilamlie et niini n à côté l une
 de I autre : nous avons vu euirrr un bel .inpe, il avail une htngue rohe
 blanche, des chevous hhni'fs, des yeu\ bl-.u>, et nue figure ^i belle, si
 bonne, que uons avnus j siens. — Oui, — n-piit Ros4% ~ et il nous
 semblait que, tour à îour, son regard nous attirail ou nous allait au cœur... A
 notre |{r.iud cli»* grin, Gabriel nous a quittées en nous disant que la nuit
 d'ensuiUî uous le

The text on this page is estimated to be only 13.43% accurate

1« LE JUIF BRRAMT. TecrtoDS encore. — El il a Tc{>aniT — Sans doate, mai* lu juges avec qui^ impatience Dous nllendioas le momenl d'être eDdormies, pourvoir SI uutre aoii reTleudmil dous trouver pendaui notre toraméil. — Uum... ceci me rappelle, mcsdeniobelte&, que vous vous frottiez joliment les yeux avant-hier soir, — dit Dagobert en se graUnl le frât ; — vous î^rélcndiez tomber de sommeil... je parie que c'était pov BD renvoyer plus tôt, et courirplusvileà votrerùvc? — Oui, D.igobat.— Lefukesl que vous ne pouviez pas me dire comme à Rab»t.-Joie ; Va le coucher, IJ.igobert. Et l'ami Gabriel est revenu 7 — Gertaùement, maii cette fois Il uouB a beaucoup parié, et au nom de nMre aïse il nous a donné des la [cneire d« l'ïuberge. — mu t. es noire ami du jour, il est notre ami de nuit. — Entendoïis-nou» : Yo«s en parlez le jour et ri vod^ en rêvei la nuit, qu'est-ce qu'il merc conscHi si touchants, si généreux que, le lendemain. Rose et moi nous avons passé tout noire temps à nous rappeler les moindres paroles de noire auge gardien... ainsi que sa figure... et son regard... — Ceci rac fait souvenir, mcïidemoisetics, ^'hier vous avez chuchoté tout le long de l'étape... 61 quand je vous disais Uasc, vous me répondiez noir. — Uni, fogoben, nous pens is à Rabriel. — El depnis, nous l'aimons tomes deux autant qa'DDOus aime... — Habil est seul pour Tonsdenx? notre mère, D*était-elle pas seule pour nous deuïT — SlttA, Dagobert, n'et-tn pwBenl aussi pownowdenxî — CeslJiistel... &b çii, màtnTtt-TDi» que Je Aniraf pu ai ém ialoai de ce lalBard^ Biw T.. . ' lendgooi BoiT -UleNiten...l«idNi orpbdiDea que tnaïi





Goliath escaladant la fenêtre de l'auberge. — PAGE 4.

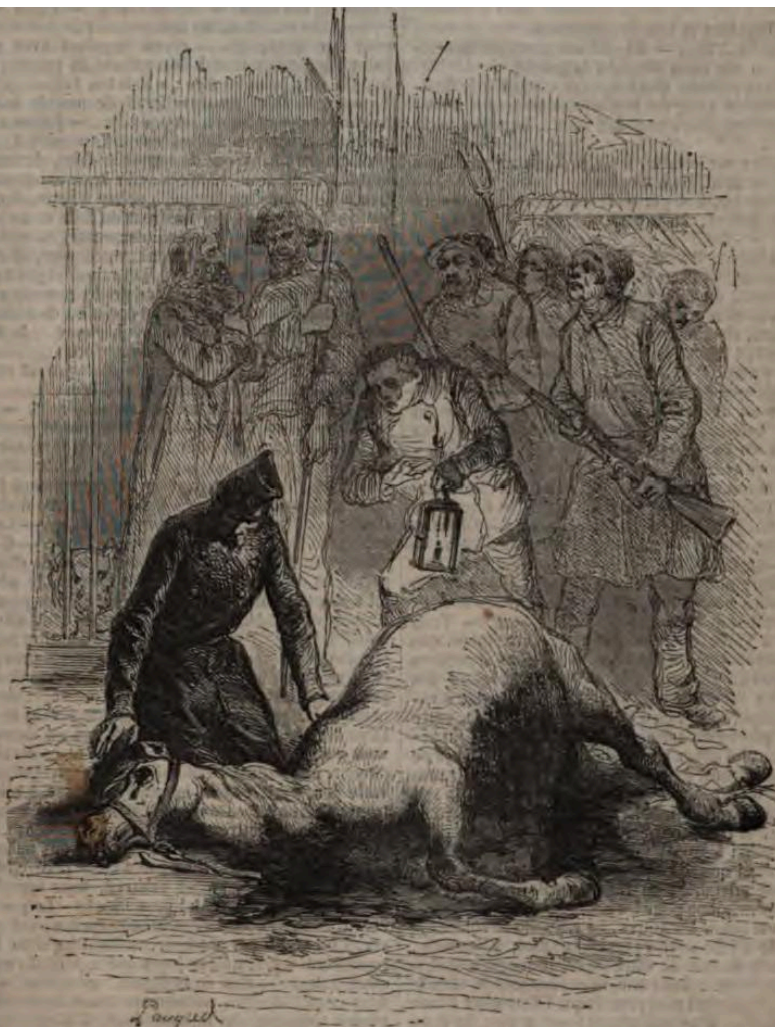


The text on this page is estimated to be only 12.54% accurate

f LR JUIF ERRANT. 13 bni ! — ilii Rose. — Et iru l'av.iit —«Un Français ' parler de rien avant le jour où niius Ir^ verserions le champ qui se bni couiro la Fr.inec n'est plus mou conipatriule ; ■ c'est un Ini)■té b'u prisonnier... ç» mcdοimait du trr. i-l je uc me rends tus à un Iraitā-, ■ — a té|undu le général; et, tergiverser. — Not» timl lilevé qu'il était, il s'esi traïiie auprès du grcuadier n * ' iu;ut CM venu... il i. muu brave. — t'ècoutuns. Dagobert, s répondirent ieà jéuiiia lilli-s d'un air atunlif et rem s son Kibre en ditant : — Je me rend) B^ncolique. | marquis en est devenu pale der.ige...i Apres un moment de sileooc, pendant lequel il s'était recueilli, le v6- { In er)riifflues se ri^Mnlerciit avec orgueil, un vif ineamal eolora ■tendit aux jeunes mies : ■ Votre nerc, le génénil .'iimiin. (Ils d'un ou- Icurajoucs, et elles s'écurenl : Uh! hr.ive perc, brave père... • — llum! nier «ul cal nsté ouvrier; car, malgré tout ce que le général avait pu ce» cnbnte... — dilllagobert en caressant sa moustaclic avec liertc, ^JfcuLtW. h bonbooMiie l'eat enWté * ne pas quitter son état ; tête de | coiuuie on voit qu'dlei ont du aaug de wUit ilaMlcaveiseir *^*'

avec tes plaisanteries!

— C'est vrai, tu ris de tout. — Oui, c'est étonnant comme je suis gai... je ris à la manière du vieux Jovial, sans desserrer les dents. Voyons, enfants, ne me grondez pas; au fait, j'ai tort: la pensée de votre digne mère est mêlée à ce rêve; vous faites bien d'en parler sérieusement. Et puis, — ajouta-t-il d'un air grave, — il y a quelquefois du vrai dans les rêves... En Espagne, deux dragons de l'impératrice, des camarades à moi, avaient rêvé, la veille de leur mort, qu'ils seraient empoisonnés par les moines... ils l'ont été. Si vous rêvez obstinément de ce bel ange Gabriel... c'est... que... c'est que... enfin, c'est que ça vous amuse... vous n'avez pas déjà tant d'agrément le jour... ayez au moins un sommeil... divertissant; maintenant, mes enfants, j'ai aussi bien des choses à vous dire, il s'agira de votre mère, promettez-moi de ne pas être tristes. — Sois tranquille; en pensant à elle nous ne sommes pas tristes, mais sérieuses. — A la bonne heure! par peur de vous chagriner, je reculais toujours le moment de vous dire ce que votre pauvre mère vous aurait confié quand vous n'auriez plus été des enfants; mais elle est morte si vite qu'elle n'a pas eu le temps; et puis, ce qu'elle avait à vous apprendre lui brisait le cœur, et à moi aussi; je retardais ces confidences tant que je pouvais, et j'avais pris le prétexte de ne vous parler de rien avant le jour où nous traverserions le champ de bataille où votre père avait été fait prisonnier... ça me donnait du temps... mais le moment est venu... il n'y a plus à tergiverser. — Nous



La mort de Jovial. — PAGE 21.

allez! mais, par exemple, il était tout le contraire de votre blondin d'ange gardien. Figurez-vous un brun superbe; en grand uniforme, c'était à vous éblouir, et à vous mettre le feu au cœur. Avec lui on aurait chargé jusque sur le bon Dieu! si le bon Dieu l'avait demandé, bien entendu... se hâta d'ajouter Dagobert, en manière de correctif, ne voulant blesser en rien la foi naïve des orphelins. — Et notre père était aussi bon que brave, n'est-ce pas, Dagobert? — Bon!! mes enfants! lui? je le crois bien!! il aurait plié un fer à cheval entre ses mains, comme vous plieriez une carte, et le jour où il a été fait prisonnier il avait sabré des canonnières prussiennes jusque sur leurs canons. Avec ce courage et cette force-là, comment voulez-vous qu'on ne soit pas bon?... Il y a donc environ dix-neuf ans qu'ici près... à l'endroit que je vous ai montré avant d'arriver dans ce village, le général, dangereusement blessé, est tombé de cheval... je le suivais comme son ordonnance, j'ai couru à son secours. Cinq minutes après, nous étions faits prisonniers; par qui?... par un Français! — Un Français? — Oui, un marquis émigré, colonel au service de Russie, — répondit Dagobert avec amertume.

me. — Aussi, quand ce marquis a dit au général en s'avançant vers lui : « Rendez-vous, monsieur, à un compatriote... » — « Un Français qui se bat contre la France n'est plus mon compatriote; c'est un traître, et je ne me rends pas à un traître, » — a répondu le général; et, tout blessé qu'il était, il s'est traîné auprès du grand d'acier russe. Lui et

1 « LE JUIF ERRANT. reprit : Nom voilà donc prisonniers. T^{le} dernier chef du général avait été tué sous lui ; pour faire la route, il monte Jovial, qui n'avait pu être blessé ce jour-là; nous arrivons à Varsovie; c'est là que le général a connu votre mère; elle était surnommée la Perle de Varsovie c'est tout dire. Aussi, lui, qui aimait ce qui était bon et beau, en devient amoureux tout de suite; elle l'aime à son tour; mais ses parents l'avaient promise à un autre... et cet autre... c'était encore... » Dagobert ne put continuer. — Rose jeta un cri perçant en montrant la fenêtre avec effroi.

■ \ CHAPITRE VIL Le voyageur. Au cri de la jeune fille, Dagobert se leva brusquement. « Qu'avez-vous, Rose? — Là... là... — dit-elle en montrant la croisée. — Il ne semble avoir vu une main déranger la pelisse. » Rose n'avait pas achevé ces paroles, que Dagobert courait à la fenêtre. Il l'ouvrit violemment après avoir ôté le manteau suspendu à l'espagnole. Il faisait toujours nuit noire et grand vent... Le soldat prêta l'oreille, il n'entendit rien... Revenant prendre la lumière sur la table, il tâcha d'éclairer au dehors en abritant la flamme avec sa main. Il ne vit rien... Fermant de nouveau la fenêtre, il se persuada qu'une bouffée de vent ayant dérangé et agité la pelisse, Rose avait été dupe d'une fausse peur. « Rassurez-vous, mes enfants... Il y a très-fort : c'est ce qui aura fait remuer le coin du manteau. — Il me semblait pourtant bien avoir vu des doigts qui l'écartaient... dit Rose encore tremblante. — Moi, je regardais Dagobert, je n'ai rien vu, — reprit Blanche. — Et il n'y avait rien à voir, mes enfants, c'est tout simple : la fenêtre est au moins à huit pieds au-dessus du sol ; il faudrait être un géant pour y atteindre, ou avoir une échelle pour y monter. Cette échelle, on n'aurait pas eu le temps de l'ôter, puisque dès que Rose a crié j'ai couru à la fenêtre, et qu'en avançant la lumière au dehors je n'ai rien vu. — Je me serai trompée, — dit Rose. — Vois-tu, ma sœur... c'est le vent, — ajouta Blanche. — Alors, pardon de t'avoir dérangé, mon bon Dagobert. — C'est égal, reprit le soldat en réfléchissant, — je suis fâché que Rabat-Joie ne soit pas revenu, il aurait veillé à la fenêtre, cela vous aurait rassurées ; mais il aura flairé l'écurie de son camarade Jovial, et il aura été lui dire bonsoir en passant... j'ai envie d'aller le chercher. — Oh non, Dagobert, ne nous laissez pas seules, — s'écrièrent les petites filles, — nous aurions trop peur. — Au fait, Rabat-Joie ne peut maintenant tarder à revenir, et tout à l'heure nous l'entendrons gratter à la porte, j'en suis sûre... Ah ça ! continuons notre récit, dit Dagobert, et il s'assit au chevet des deux sœurs, cette fois bien en face de

la fenêtre? — Voilà donc le général prisonnier à Varsovie, et amoureux de
voire mère, que l'on voulait marier à un autre, — reprit-il. — En 1814, nous
apprenons la fin de la guerre, l'exil de l'Empereur à l'île d'Elbe et le retour
des Bourbons : d'accord avec les Prussiens et les Russes, qui les avaient
ramenés, ils avaient exilé l'Empereur à l'île d'Elbe: apprenant cela, voire
mère dit au général : « La guerre est terminée, vous êtes libre ; l'Empereur
est malheureux, vous lui devez tout : allez le retrouver... je ne sais quand
nous nous reverrons, mais je n'épouserai que vous ; vous me trouverez
jusqu'à la mort... » Avant de partir, le général m'appelle : ((Dagobert, reste
ici ; mademoiselle Eva aura peut-être besoin de « toi pour fuir sa famille, si
on la tourmente trop; notre correspondance passera par tes mains; à Paris,
je verrai ta femme, ton fus, je les rassurerai... je leur dirai que tu es pour
moi... un ami. » — Toujours le même, — dit Rose attendrie, en regardant
Dagobert. — Bon pour le père et pour la mère, comme pour les enfants... —
ajouta Blanche. — Aimer les uns, c'est aimer les autres, — répondit le
soldat. — Voilà donc le général à l'île d'Elbe avec l'Empereur; moi, à
Varsovie, caché dans les environs de la maison de votre mère, je recevais
ses lettres et les lui portais en cachette... Dans une de ces lettres, je vous le
dis fièrement, mes enfants, le général m'apprenait que l'Empereur s'était
souvenu de moi. — De toi?... il te connaissait! — In peu, je m'en flatte. —
« Ah ! Dagobert? — a-t-il dit à votre père, qui lui parlait de « moi: — un
grenadier à cheval de ma vieille garde... soldat d'Egypte et « d'Italie, criblé
de blessures, un vieux pincé, que j'ai donné « corde ma main à
Wagram?... je ne l'ai pas oublié. » Dame, mes enfants, quand votre mère m'a
lu cela... j'en ai bien ri comme une bête... — L'Empereur!... quel beau
visage d'or il avait sur sa croix d'argent à ruban rouge que tu nous montrais
quand nous étions sages ! — C'est qu'aussi cette croix-là, donnée par lui,
c'est ma relique, à moi, et elle est là dans mon sac avec ce que j'ai de plus
précieux, notre boursier, et nos papiers... Mais pour en revenir à votre
mère : de lui porter les lettres du général, d'en parler avec elle, ça la
consolait, car elle souffrait ; oh oui, et beaucoup ; ses parents avaient beau
la tourmenter, s'acharner après elle, elle répondait toujours : Je n'épouserai
jamais que le Général Simon, Fièvre femme, allez... Résignée, mais
courageuse, il fallait voir ! Un jour elle reçoit une lettre du général : il avait
quitté l'île d'Elbe avec l'Empereur; voilà la guerre qui recommence, guerre
courte, mais guerre héroïque comme toujours, guerre sublime par le
dévouement des soldats. Votre père se bat comme un lion, et son cor(>s

d'année fait comme lui; ce n'était plus de la bravoure... c'était de la rage. » Et les joues du soldat s'enflammaient... Il ressentait en ce moment les émotions héroïques de sa jeunesse; il revenait, par la pensée, au sublime élan des guerres de la république, aux triomphes de l'empire, aux prf:mi»*rset aux derniers jours de sa vie militaire. Les orphelines, filles d'un soldat et d'une mère courageuse, se sentaient émues à ses paroles énergiques, au lieu d'être eflniyées de leur rudesse; leur cœur battait plus tort, leurs joues s'animaient aussi. « ijuel bonheur pour nous d'être filles d'un père si brave ! ...— s'écria Blanche. — Quel bonheur... et quel honneur, mes eniants,car, le soir do combat de Ligny, l'Empereur, à la joie de toute l'armée, nomma votre père, sur le champ de bataille, due de Ligny et maréchal de Cemfire. — Maréchal de l'empire! dit Rose étonnée, sans trop comprendre la valeur de ces mots. — Duc de Ligny! — reprit Blanche aussi surprise. — • Oui, Pierre Simon, fils d'un ouvner, duc et marérhal ; il faut être roi pour être davantage, — reprit Dagobert avec orgueil. — Voilà comment rEmpvereur trait;iit les enfants du peuple; aussi le peuple étiità lui. On avail beau lui dire : a Mais ton £mjN.Teur fait de toi de la ihnir à canon. — Tah ! un autre femlt de moi de la chair à misère^ — répondait le peuple, qui n'est pas bête; — j'aime mieux le canon, et risquer de devenir capitaine, colonel, maréchal, roi... ou invalide: ça vaut encore mieux que de crever de Cûm, de froid et de vieillesse sur la paille d'un grenier, après avoir travaillé quarante ans pour lrs autres, j) — .Même en France... même à Paris, dans celte belle ville... il y a des malheureux qui meurent de faim el de misère... Dagobert? — Même à Paris... Oui, mes enfants; aussi j'en reviens là... le canon vaut mieux, car on risque, comme votre père, d'être duc et m;!réch.:l; quand je dis duc et maréchal, j'ai raison et j'ai torl, car plus tard on ne lui a pas reconnu ce titre et ce grade, parce que, après Ligny... il y a eu un jour de deuil... de grand deuil, où de vieux soldats cofimie moi, m'a dit le général, ont pleuré, oui, pleuré... le soir de la biit;!ille; ce jour-là, mes enfants, s'appelle Waterloo. » Il y eut dans ces simples mots de Dagobert un accent de tristesse si profonde, que les orphelines tressaillirent. « Enfin, — reprit le soldat en soupirant, — il y a comme ça des jours maudits... (!e jour^là, à Waterloo, le général est toml>é couvert de blessures, à la tête d'une division de la garde. A peu près guéri, ce qui a été lon^, il demande à aller à Sainte-ilélène... une aulre île au bout du monuc, où les Anglais avaient emmené l'Empereur pour le torturer tranquillement; car s'il a été heureux d'abord, il a eu bien de la misère,

voyez-vous, mes pauvres enûmts... — tiomme tu disc«la... Dagobert!... tu nous donnes envie de pleurer. — C'est qu'il y a de quoi... l'Empereur a enduré tant de choses, tant de choses... Il a cruellement Sûgné au cœur, allez... Mais ilheureusement le général n'étiit pas avec lui à Sainte-Hélène, il aurait été un de plus pour le consoler; mais on n'a pas voulu. Alors, exaspéré comme tant d'autres contre les iionrbons, le général organise une conspiration pour rappeler le fils de l'Empereur. Il voulait enlever un régiment, presque tout composé d'anciens soldats à lui. il se rend dans une ville de l'ardie où était cette garnison; mais déjà la conspiration était éventée. Au moment où le génér.il arrive, ou l'arrête, on le conduit devant le colonel du régiment... Et ce colonel... — dit le soldat après un nouveau silen(?e, — savezvous qui c'était encore?... Mais, ban !... ce serait trop long à vous expliquer, et ça vous attristerait davant^... Enfin c'était un homme que voire père avait depuis longtemf>s " trouvant face à face avec lui, il \\ft vous me ferez mettre en liberté poifrijD à morî ; car je vous hais pour ci, jS'^ pour ça. Le colonel accepte, met voire père en lilM?flé jusqu'au lendemain. Le lendenrain, duel acharné, dans lequel le colonel resle pour mort sur la place. — Ah î mon Dieu ! — Le général essayait son épée, lorsqu'un ami dévoué vient lui dire qu'il n'avait que le temps de se sauver. En eflct, il p;irvinl heureusement à quitter la Erance... oui... heureusement... car, quinze jours après, il elait condamné à mort comme conspiraUûr. — Que de malheurs! mon hieu ' — Il y a eu un bonheur dans ce m^lhcur-là... votre mère tenait bravement s;i promesse et l'attendait toujours; elle lui avait écrit : L'Emp reur d nhnrd moiens^tife, — Ne |)ouvant plus rien ni pour l'Empereur, ni pour son fils, le général, exilé de IVanee, arrive à Varsovie. Notre mère venait de piliérie pour une conspiration militaire contre les Pusses: il s'échappe, votre père le cache chez lui; cela se découvre; des raisons de haïr. Aussi, se : Si vous n'êtes pas un lâche, le heure, et nous nous battons rous méprise pour ça, et encore

LE JUIF ERRANT. iS pendant la nuit du lendemain, un peloton de cosaques, commandé par un officier et suivi d'une voiture de poste, arrive à notre porte; on surprend le général pendant son sommeil, et on l'enlève. — Mon Dieu ! que voulait-on lui faire ? — - Le conduire hors de Russie, avec défense n'y jamais rentrer, et menacé d'une prison éternelle s'il y revenait. Voilà son dernier mot : Dagobert je te confie ma femme et mon enfant ; car votre mère devait dans quelques mois vous mettre au monde. Eh bien ! malgré cela, on l'envoya en Sibérie; c'était une occasion de s'en aller : elle faisait trop de bien à Varsovie ; on la craignait. Non content de l'exiler, on confisque tous ses biens ; pour seule grâce, elle avait obtenu que je l'accompagnerais ; et sans Jovial, que le général m'avait fait garder, elle aurait été forcée de faire la route à pied. C'est ainsi, elle a cheval, et moi la conduisant comme je vous conduis, mes enfants, que nous sommes arrivés dans un misérable village, où trois mois après vous êtes nées, pauvres petites! — Et notre père? — Impossible à lui de rentrer en Russie... impossible à votre mère de songer à fuir avec deux enfants... impossible au général de lui écrire, puisqu'il ignorait où elle était. — Ainsi, depuis, aucune nouvelle de moi. — Si, mes enfants... une seule fois nous en avons eu... — Et par qui? » Après un moment de silence, Dagobert reprit avec une expression de physionomie singulière : « Par qui ? par quelqu'un qui ne ressemble guère aux autres hommes... oui... et pour que vous compreniez ces paroles, je vous raconte, en deux mots, une aventure extraordinaire arrivée à votre père pendant la bataille de Waterloo... Il avait reculé l'Empereur Napoléon à emporter une batterie qui écrasait notre armée; après plusieurs tentatives malheureuses, le général se met à la tête d'un régiment de cuirassiers, charge sur la batterie, et va, selon son habitude, sabrer jusque sur les canons; il se trouvait à cheval juste devant la bouche d'une pièce dont tous les servants venaient d'être tués ou blessés; pourtant, l'un d'eux a encore la force de se soulever, de se mettre sur un boulet, d'approcher de la lumière et de la mèche qu'il tenait toujours à la main... et cela... juste au moment où le général était à dix pas et en face du canon chargé... — Grand Dieu! quel danger pour notre père ! — Jamais, — m'a-t-il dit, — il n'en avait couru un plus grand... car lorsqu'il vit l'artilleur mettre le feu à la pièce, le coup partait... mais au même instant, un homme de haute taille, vêtu en paysan, et que votre père jusqu'alors n'avait pas remarqué se jette au-devant du canon... — Ah ! le malheureux... quelle mort horrible ! —

Oui, reprit Dagobert d'un air pensif, — * cela devait arriver... Il devait être broyé en mille morceaux... et pourtant il n'en a rien été. — Que dis-tu? — Ce que m'a dit le général. — « Au moment où le coup partit, — m'a-t-il répété souvent, — par un mouvement d'horreur involontaire, je fermai les yeux pour ne pas voir le cadavre mutilé de ce malheureux qui s'était sacrifié à ma place... Quand je les rouvris, qu'est-ce que j'aperçus au milieu de la fumée? toujours cet homme de grande taille, debout et calme au même endroit, jetant un regard triste et doux sur l'artilleur, qui, un genou en terre, le corps recroisé en arrière, le regardait aussi épouvanté que s'il eût vu le démon en personne ; puis le mouvement de la bataille ayant continué, il m'a été impossible de retrouver cet homme... » a voulu votre père. — Mon Dieu, Dagobert, comment cela est-il possible? — C'est ce que j'ai

i6 LE JUIF ERRANT. CHAPITRE Vm. Fn^{enti} du Journal du général Simon. BiToaae det montagnei dfAn, 10 fénier 1810. c Chaque fois que j'ajoute aadqiies feuiDes à ce jooraalt écrit maiotenant au fond de Tlnde, où m'a jeté ma Tie errante et proscrire, journal quliètes! tu ne liras peuirêtre jamais, mon Bva bien-aimée, j'q)rouTe une sensation à la fois douce et cruelle, car cela me console de causer ainsi avec toi, et pounant mes regrets ne sont jamais plus amers que lorsque je te parte ainsi sans te voir. « Éofin, si ces pages tombent sous tes yeux, ton généreux cœur battrà au nom de l'être intrépide à qui aujourd'hui j'ai dû la vie, à qui je devrai peut-être ainsi le bonheur de te revoir un jour, toi et mon enfant, car il vit, n'est-ce pas, notre enfant? Il fout que je le croie; sans cela , pauvre femme, quelle serait ton existence, au fond de ton affreux exil?... Cher ange, il aoit avoir maintenant quatorze ans ; comment est-il? l l te ressemble, n'esi^e pas? il a tes grands et beaux yeux bleus, hisensé que je suis ! Combien de fois, dans ce long journal, je t'ai déjà fait involontairement cette folle question, à laudle tu ne dois pas répondre! Combien de fois je doK te la faire encore ! Tu apprendras donc à notre enfant à prononcer et à aimer le nom un peu iKirbare de Djakna. i» « Djalma, — dit Rose, — les yeux humides, en interrompant sa lecture. — Djalma, — reprit Blanche, partageant Témotion de sa sœur; — oh ! nous ne l'oublierons jamais , ce nom ! — Et vous aurez raison , mes en&nts, car il parait que c'est celui d'un fameux soldat, quoique bien jeune. — Continuez, ma petite Rose. » « Je t'ai raconté, dans les feuilles précédentes, ma chère Eva,— reprit Rose,— les deux bonnes journées que nous avons eues ce mois-ci : les troupes de mon vieil ami le prince indien , de mieux en mieux disciplinées à l'européenne, ont fait merveille. Nous avons culbuté les Anglais, et Us ont été forcés d*abandonner une partie de ce malheureux pays , envahi par eux au mépris de tout droit, de toute justice, ei qu'ils continuent de ravager sans pitié ; car ici, guerre anglaise, c'est dire trahison, pillage et massacre. Ce matin, après une marche pénible au milieu des rochers et des vent le pwncé indien, père de mon sauveur, ne demandait qu'à marcher au fig. L'afX^e a commencé sur les trois heures, elle a été sanglante, acharnée. Voyant chez les nôtres un moment d'indécision, car ils étaient bien inférieurs en nombre, et les renforts des Anglais se composaient de troupes fraîches, j'ai chargé à la tête de notre petite réserve de cavalerie. ff Le vieux prince était au centre, se battant comme il se bat : intrépidement. Son fils lîjalma, âgé de dix-huit ans

à peine, brave comme son père, ne me quittait pas ; au moment le plus chaud de l'engagement , mon cheval est tué, roule avec moi dans une ravine que je côtoyais, et je me trouve si sottement engagé sous lui, qu'un moment je me suis cru .a cuisse cassée... » ff Pauvre père! dit Blanche. —

Heureusement, cette fois, il ne lui sera rien arrivé de plus dangereux , grâc^ à Djalma. Vois-tu, Dagobert, ^ reprit Rose, — que je retiens bien le nom ! » El elle continm : « lies Anglais croyaient qu'après m'avoir tué (opinion très-flatteuse pour moi) ils auraient facilement raison de l'armée du prince; aussi , un oflicier de cipayes et cinq ou six soldats irréguliers, lâches et féroces brigands, me vovant rouler dans le ravin , s'y précipitent pour m'aclovcr. Au milieu du feu et de la fumée, nos montagnards, emportés par l'ardeur, n'avaient pas vu ma chule : mais Djalma ne me quittait pas : il sauta dans le ravin pour me secourir, et sa froide intrépidité m'a sauvé la vie ; il avait garde les deux coups de sa carabine : oe l'un , il étend r«flicier roide mort; de l'autre, il casse le bras à un irrégulier qui m'avait déjà percé la main eauche d'un coup de baïonnette; mais rassuretoi, ma bonne Eva, ce nest rien... une egraticnure...» • Blessé... encore blessé , mon Dieu ! — s'écria Blanche en joignant les mains et en interrompant sa sœur. — Rassurez-vous, — dit Dagobert, — ça n'aura été, comme dit le général, qu'une égratignure; car autrefois les bk»sures qui n'empêchaient pas de se battre, il les appelait des bUsturet blanchet. Il n'y a que lui pour trouver des mots pareils. » ff — mahim me voyant blessé,— reprit Rose en essuyant ses yeui, — se sert de sa lourde carabine comme d'une massue, et fait reculer les soldats; mais, ^ ce moment, je vois un nouvel assaillant, abrité derrière un massif de band)Ous dominant lé ravin, abaisser lentement son long fusil, poser le canon entre deux branches, souiller sur la mèche, ajuster Djalma, et le courageux enfant reçoit une balle dans la poitrine, sans que mes cris aient pu Fa venir... Se sentant frappé, il recule malgré lui de deux pas, tombe sur un genou, mais tenant toujours ferme et tâchant de me faire un rempart de son corps... Tu conçois ma rage, mon déses* malheureusement mes efforts pour me dégager Paient paralysés par une douleur atroce que je ressentais k la cuisse. Impuissant et désarmé, j'assistai donc peiûlant quelques secondes à cette lutte inégale. « Djalma perdait beaucoup de sang : son bras faiblissait; déjà un des irréguliers, excitant les autres de la voix, décrochait de sa ceinture une sorte d'âiorme et lourde serpe qui tranche la tête d'un seul coup, lorsque arrivent une douzaine de nos montagnank ramenés par le mouvement du combat. Djalma est délivré à son tour ; on me dégage : au

bout d'un quart d'heure, j'aff pu remonter à cheval. L'avantage nous est encore resté aujourd'hui, malgré bien des pertes. Demain, l'affaire sera décisive, car les feux du bivouac andais se voient d'ici... Voilà, ma tendre Eva, comment j'ai dû la vie à cet enfant. Heureusement sa blessure ne donne aucune Inquiétude ; la balle a dévié et glissé le long des côtes.» « Ce brave garçon aura dit, comme le général : Blessure blanche, — dit Dagobert. » « — Maintenant, ma chère Eva, — reprit Rose, — il faut que tu connaisses, au moms par ce récit, cet intrépide Djalma ; il a dix-huit ans à peme. D'un mot je te peindrai cette noble et vaillante nature ; dans son })ays, on donne quelquefois des surnoms ; dès qumze ans on l'appelait e Généreux, généreux de cœur et d'âme, s'entend ; par une coutume du pays, coutume bizarre et touchante, ce surnom a remonté à son père, que l'on appelle le père du Généreux, et qui pourrait à bon droit s'appeler le Juste, car ce vieil Indien est un type rare de loyauté chevaleresque, de fière indépendance ; 11 aurait pu, comme tant d'autres pauvres prmces de ce pays, se courber humblement sous l'exécrable despotisme anglais, marchander l'abandon de sa souveraineté et se résigner devant la force. — Lui, non. — « Mon droit tout entier, ou une fosse dans les montagnes « où ;? suis né. » — Telle est sa devise. Ce n'est pas forfanterie ; c'est conscience de ce qui est droit et juste. — Mab vous serez brisé dans la lutte, lui ai-je dit. — « Mon ami, si, pour vous forcer à une action hon« teuse, on vous disait : Cède ou meurs? » — me demanda-t-il. l^e ce jour je l'ai compris, et je me suis voué corps et âme à cette cause toujours sacrée du raible contre le fort. — Tu vois, mon Eva, que Djalma se montre digne d'un tel père. Ce jeune Indien est d'une bravoure si héro3ue, si superbe, qu'il cond>at conune un jeune Grec du temps de Léonias, la poitrine nue, tandis que les autres soldats de son pays , oui 'en effet restent habituellement les épaules, les bras et la pounne découverts, endossent pour la guerre une casaque assez épaisse ; la folle intrépidité de cet enfant m'a rappelé le roi de Nanles, dont je t'ai si souvent parlé, et que j'ai vu cent fois à notre tcte oans les charges les plus périlleuses, ayant pour toute arme une cravache à la main, i» c(Celui-là est encore un de ceux dont je vous parlais, 'et que FEmperetir s'amusait à fiaiire jouer au monarque, — dit Dagobert. — J*ai vu un officier prussien prisonnier, à qui cet enragé roi de Naples avait cinglé la figure d'un coup de cravache ; la marque v était bleue et rouge. Le Prussien disait en jurant qu'il était déshonoré ; qu'il aurait mieux aimé un coup de sabre... Je le crois bien... Diable demonaf^ue! il ne connaissait qu'une chose, marcher droit au

canon; dès qu'on canonisait quelque part, on aurait dit que ça l'appelait par tous ses noms, et il accourait en disant : Présent... Si je vous parle de lui, mes enfants, c'est qu'il répétait à qui voulait l'entendre : Personne n'entamera un carré que le général Simon ou moi n'entamerions pas. j>

Rose continua. « — J'ai remarqué avec peine que, malgré son âge, Djahna avait souvent des accès de mélancolie profonde. Parfois, j'ai surpris entre son père et lui des regards singuliers... Malgré notre attachement mutuel, je crois que tous deux me cachent quelque triste secret de famille, autant que j'en ai pu juger par plusieurs mots échappés à l'un et à l'autre : il s'agit d'un événement bizarre, auquel leur imagination naturellement rêveuse et exaltée aura donné un caractère surnaturel. c Du reste, tu sais, mon amie, (que nous avons perdu le droit de sourire de la crédulité d'autrui... Moi, depuis la campagne de France, où il m'est arrivé cette aventure si étrange, que je ne puis encore m'expliquer... » c C'est celle de cet homme qui s'est jeté devant la bouche d'un canon... — dit Dagobert. » c — Toi, — reprit la jeune fille en reprenant la lecture, — toi, ma chère Eva, depuis les visites de cette femme jeune et belle que ta mère prétendait avoir aussi vue chez sa mère... quarante ans auparavant... » Les orphelines regardèrent le soldat avec étonnement. a Votre mère ne m'avait jamais parlé de cela ni le général non plus... mes enfants ; ça me semble aussi si singulier qu'à vous. » Rose reprit avec une émotion et une curiosité croissantes : « — Après tout, ma chère Eva, souvent les choses en apparence très> extraordinaires s'expliquent par un hasard, une ressemblance ou im jeu de la nature. Le merveilleux n'étant toujours qu'une illusion d'optique, ou le résultat d'une imagination déjà frappée, il arrive un moment où ce qui semblait surhumain ou surnaturel se trouve l'événement le plus humain et le plus naturel du monde ; aussi je ne doute pas que ce que nous appelions nos prodiges n'ait tôt ou tard ce dénoûment terre à terre. » c Vous voyez, mes enfants, — cela paraît d'abord merveilleux... et au fond... c'est tout simple... ce qui n'empêche pas que (pendant longtemps on n'y comprend rien... — Puisque votre père le dit, il faut le croire, et ne pas nous étonner; n'est-ce pas, ma sœur? — Non, puisqu'un jour cela s'explique. — Au fait. — dit Dagobert après un moment de réflexion,—

LE JUIF ERRANT. « ne nipposition? Yoos TOasresMmblei tenemem, n'cs^-ce pas, mes enbols? que quelqo'un qui ii*aunit pas l'habitude de vous voir chaque Jour TOUS prcDdrail (kcileinent Tune pour Tautrc... Eh bien ! sll ne saTail pas ope tous éles, pour ainsi dire, doubles, voyez dans quels éionnements il poumlt se trouver... Bien sâr, il croirait au diable, à propos de bons petits anges comme vous. — Tu as raison, Dagobert; comme ceb bien des choses s'expliquent, ainsi que le dit notre père. » Et Rose continua fie lire. c — Do reste, ma tendre Eva, c'est avec quelque fierté oue je songe que DJalma a du sang français dans les veines ; son père a épousé, il y a plosieors années, une jeune fille dont la famille, d*origine française, éiait depois trèfr-longtemps établie à Batavia, dans Tile de Java : celte parité de position entre mon vieil ami et moi a encore augmenté ma sympathie pour lui, car ta bmille aussi, mon Eva, est d*origine française, et acpuis bien longtemps établie à rétranger ; malheureusement le pauvre prince a pcnfai dqjHiis plusieurs années cette femme qu'il adorait. « c Tiens, mon Eva bien-aimée, ma main tremble en écrivant ces mots, je sois biMe, je suis fou... mais, hélas! mon cœur se serre, se brise.... si on pareil malheur m'arrivait !... Oh ! mon Dieu ! et notre enfant... que deviendrait^ sans toi... sans moi... dans ce pays barbare?... Non ! non ! celle crainte est insensée.... Mais quelle horrible torture que Tinceriiode !... car enfin, où es-tu? que bis-tu? que deviens-tu?... Pardon... de cet noires pensées... souvent elles me dominant malgré moi... Moments fonesles... affircmx... car, lorsqu'ils ne m'obsèdent pas, je me dis : Je sais proscrit, malheureux ; mais au moins, à l'autre bout du monde, deox coeors battent pour moi» le tien, mon Eva , et celui de notre enfuit... » Rose pot à peine achever ces derniers mots, depuis quelques instants sa Toix était entrecoupée de sanglots. U y avait en effet un douloureux accord entre les craintes du général Simon et b triste réalité; et puis, quoi de plus touchant que ces confidences écrites le soir d'une bataOle, au feu du bivouac, par le soldat qui tâchait de tromper ainsi le chagrin d'une s^uuration si pénible, mais qu'il ne savait pas alors de¥oir être étemelle ! c Pftnvre général... il ignore notre malheur, — dit Dagobert après un momenl de sMence; maisll ignore aussi qu*au lieu dun enrant, il en a deux... Ce sera du moins une consolation... mais tenez, Bbnche, contiDoes de Gré, Je crains qœ ceb ne btigue votre sœur... elle est trop émoe... Et nuis, après tout, il est juste que vops partagiez le plaisir et le chagrin oe cette lecture. » Bbnche prit b lettre,

et Rose, essuyant ses yeux pleins de larmes, appuya à son tour sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur, qui continua de la sorte : < — Je suis plus saine, maintenant, ma tendre Eva ; on moment j'ai cessé d'écrire, et j'ai chassé ces noires idées : reprenons notre entretien. Après avoir ainsi longuement causé de l'Inde avec toi, je te parlerai un peu de l'Europe : hier soir, on de nos gens, homme très-sûr, a rejoint Doss avant-poc[^] ; il m'apportait une lettre arrivée de France à Calcutta ; enfin, j'ai des nouvelles de mon père, mon inquiétude a cessé. Cette lettre est datée du mois d'août de l'an passé. J'ai vu, par son contenu, que plusieurs autres lettres auxquelles il fait allusion ont été retardées ou égarées ; car depuis plus de deux ans je n'en avais pas reçu, aussi étais-je dans une inquiétude mortelle à son sujet. Excellent père ! toujours le même ; l'âge ne l'a pas affaibli, son caractère est aussi énergique, sa santé aussi robuste que par le passé, me dit-il ; toujours ouvrier, et s'en glorifie ; toujours fidèle à ses austères idées républicaines, et espérant beaucoup... » Car, (dit-il, à ses amis proches, et il souligne ces mots.... Il me donne aussi, comme tu vas le voir, de bonnes nouvelles de la famille de notre vieux Dagobert... de notre ami.... Vrai, ma chère Eva, mon chagrin est moins amer... quand je pense que cet excellent homme est avec toi • car. Je le connais, il t'aura accompagnée dans ton exil... cœur d'or... sous sa rude écorce de soldat... Comme il doit aimer Dotremont !... Ici Dagobert l'embrasse deux ou trois fois, se baise et eut l'air de chercher terre son petit mouchoir à carreaux rouges et bleus qui était, dit-il, de son père. Il resta ainsi quelques instants courbé. Quand il se releva, il essuyait sa moustache. « Gomme notre père te le dira bien !... — Comme il a deviné que tu en aimes ! — Bien, bien, mes enfants, passons cela... Arrivez tout de suite à ce que dit le général de mon petit Agricole et de Gabriel, le fils adoptif de ma mère... Pauvre femme, quand je pense que, dans trois ans peut-être... Allons, enfants, lisez, lisez... » et le soldat voulant contenir son émotion. « — requière toujours malgré moi, ma chère Eva, que peut-être un jour ces nouvelles te parviendront, et dans ce cas je veux y écrire ce qui peut aussi blesser Dagobert. Ce sera pour lui une consolation d'avoir quelques nouvelles de sa mère. Mon père, toujours chef d'atelier chez M. Remy, m'apprend que celui-ci a aussi pris dans sa maison deux de MM. Revanx et Dagobert ; Agricole travaille dans l'atelier de mon père, et est en cela enchanté : c'est, me dit-il, un grand et vigoureux garçon fait comme une phrygie son lourd marteau de forgeron : aussi gai que l'âne et borieux, c'est le meilleur ouvrier de l'établissement, ce qui le empêche

pas le soir, après sa rude journée de travail, lorsqu'il revient auprès de sa mère, qu'il adore, de lire des chansons et [es vers patriotiques des plus remarquables. Sa poésie est remplie d'élévation; on ne chante pas autre chose à l'atelier, et ses refrains échauffent les cœurs les plus froids et les plus timides. » « Comme tu dois être fier de ton fils, Dagobert! — lui dit Rose avec admiration. — Tu finis des chansons — Certainement, c'est superbe... mais ce qui me flatte surtout, c'est qu'il est bon pour sa mère, qu'il manie vigoureusement le marteau... Quant aux chansons, avant qu'il ait fait le Réveil du peuple et la Maneillade, il aura joliment battu du fer: mais, c'est égal, où le diable d'Agricol aura-t-il appris cela? Sans doute à l'école, où, comme vous allez le savoir, il albit avec Gabriel, son frère adoptif. » Au nom de Gabriel, qui leur rappelait l'être idéal qu'elles nommaient leur ange gardien, la curiosité des jeunes filles fut vivement excitée, Blanche redoubla d'attention en continuant ainsi : « — 1^{er} frère adouci d'Agricol, ce pauvre enfant abandonné que la femme de notre bon Dagobert a si généreusement recueilli, offre, me dit mon père, un grand contraste avec Agricol, non pour le cœur, car ils ont tous deux un cœur excellent : mais autant Agricol est vif, joyeux, actif, autant Gabriel est mélancolique et rêveur ; du reste, ajoute mon père, chacun d'eux a, pour ainsi dire, la figure de son caractère; Agricol est brun, grand et fort... il a l'air joyeux et hardi ; Gabriel, au contraire, est frêle, blond, timide comme une jeune fille, et sa figure a une expression de douceur angélique... » Les deux sœurs se regardèrent toutes surprises; puis, tournant vers Dagobert leurs figures ingénues. Rose lui dit : « As-tu entendu, Dagobert? Notre père dit que ton Gabriel est blond et qu'il a une figure d'ange... Mais c'est tout comme le nôtre... — Oui, oui, j'ai bien entendu, c'est pour cela que votre rêve me surprenait. — Je voudrais bien savoir s'il a aussi des yeux bleus, — dit Rose. — Pour ça, mes enfants, quoique le général n'en dise rien, j'en répondrais ; ces blondins ont toujours les yeux bleus; mais, bleus ou noirs, il ne s'en servira guère pour regarder les jeunes filles en face ; continuez, vous allez voir pourquoi. » » Blanche reprit : « — La figure de Gabriel a une expression d'une douceur angélique: un des frères des écoles chrétiennes, où il allait ainsi qu'Agricol et d'autres enfants du quartier, frappé de son intelligence et de sa bonté, a parlé de lui à un protecteur haut placé, qui s'est intéressé à lui. Tu es placé dans un séminaire, et depuis deux ans Gabriel est prêtre ; il se destine aux missions étrangères, et il doit bientôt partir pour l'Amérique... » — Ton Gabriel est prêtre... — dit Rose

en regardant Dagobert. — Et le nôtre est un anse, — ajouta Blanche. — Ce qui prouve que le vôtre a un grade de plus que le mien ; c'est égal, chacun son foût; il y a des braves gens partout; mais j'aime mieux que ce soit Gabriel qui ait choisi la robe noire. Je préfère voir mon garçon, à moi, les bras nus, un marteau à b main et un tablier de cuir autour du corps, ni plus ni moins que votre vieux grand-nère, mes enfants, autrement dit le père du innrcchal Simon, duc de Ligny ; car, après tout, le général est duc et maréchal par b grâce de rfnipereur; maintenant, terminez votre lecture. —

IlelasI oui, ~ dit Bbnche, il n'y a plus que quelques lignes. Et elle reprit : « ~ Ainsi donc, ma chère et tendre Eva, si ce journal te parvbnt, ta pouiTas rassurer Dagobert sur le sort de sa femme et de son fib, cpi'il a quittés pour nous. Comment jamais reconnaître un pareil sacrifice ! Mais je sub tranquille, ton bon et généreux cœur aura su b dédommager... c Adieu... et encore adieu pour aujourd'hui, mon Eva bien-aimée ; pendant un instant je viens d'interrompre ce journal pour aller jusqu'à la tente de Djalma; il dormait paisiblement; son père b veillait; d'un signe il m'a rassuré. L'intrépide jeune homme ne court plus aucun danger. Puisse le combat de demain l'épargner encore I... Adieu, ma tendre Eva; b nui4 e2»t silencieuse et c;ilme, les feux du bivouac s'éteignent peo à peu ; nos pauvres montagnards reposent, après cette sangbnte journée ; je n'entends d'heure en heure que b cri lointain de nos sentinelles... Ces mots étrangère m'attristent encore ; ils me rappellent ce que j'oublie parfois en l'écrivant... que je suis au bout du monde, et séparé de toi... de mon enfant! Pauvres êtres chéris! quel est... quel sera votre sort?... Ah! si du moins je pouvais vous envoyer à temps cette médailb qu'un hasard funeste m'a fait emporter de Varsovb, peut-être obiiendrais-tu d'aller en France , ou du moins d'y envoyer ton enfant avec Dagobert; car tu sais de quelb importance... Mais à quoi bon ajouter ce chagrin à tous les autres?... Malucureusement, les années se passent... b jour fatal arrivera, et ce dernier espoir, dans lequel je vis pour vous, me sera enbvé ; mab je ne veux pas unir ce jour par une pensée triste. Adieu, mon Eva bien-aimée! presse notre enfant sur ton cœur, : cou\Tc-le de tous les baisers que je vous envoie à tous deux du fond de l'exiL « A demain, après b combat. » A cette touchante lecture succéda un assez long iDflMe. Lsf bmies de Rose cl de Flanche coulèrent lentement. Dacobert, m froal appuyé sur sa main, était aussi douloureusement absorbé. " -^ , ' Au dehore, b vent augmentait de violence; une plub épabMeom

i8 LE JUIF ERRÂirr. mençait à fouetter les vitres sonores; le plus profond silence régnait dans l'auberge. Pendant que les flUes du général Simon lisaient avec une si touchante émotion quelques fragments du journal de leur père, une scène mystérieuse, étrange, se passait dans Vintérieur de la ménagerie du dompteur debéces. CHAPITRE nu Lef cages. Morok venait de scanner : par-dessus sa veste de peau de daim, il avait revêtu sa cotte de mailles, tissu d*acier, souple comme la toile, dur comme le diamant ; recouvrant ensuite ses bras de brassards, ses jambes de jambards, ses pieds de bottines ferrées, et dissimulant cet attirail défensif sous un large pantalon et sous une ample pelisse soigneusement boutonnée , il avait pris à la main une longue tige de fer chauffée à blanc, emmanchée dans une poiffnée de bois. Quoique depuis longtemps domptés par l adresse et par Téncrgie du Prophète, son tigre Gain, son lion Juaas et sa panthère noire la Morl avaient voulu, dans quelque accès de révolte, essayer sur lui leurs dents et leurs ongles ; mais, grâce à l'armure cachée par sa pelisse, ils avaient émoussé leurs ondes sur un épiderme d'acier, ébréché leurs dents sur des bras et sur des jambes de fer, tandis qu'un léger coup de la badine métallique de leur maître disait fumer et grésiller leur peau, en la sillonnant d'une brûlure profonde. Reconnaisant Tinulilité de leurs morsures, ces animaux, doués d'une grande mémoire, comprirent que désormais ils essaieraient en vain leurs griflies et leurs mâchoires sur un être invulnérable. Leur soumission craintive s'augmenta tellement, que, dans ses exercices publics, leur maître, au moindre mouvement d'une petite baguette recouverte de papier couleur de feu, les faisait ramper et se coucher épouvantés. Le prophète, armé avec soin, tenant à la main le fer chauffé à blanc par Goliath, était donc descendu par la trappe du ffrenier qui s'étendait au-dessus du vaste hangar où l'on avait déposé Tes cages de ses animaux; une simple cloison de planches séparait ce hangar de Técurie des chevaux du dompteur de bêtes. Un Êmal à réflecteur jetait sur les cases une vive lumière. Elles étaient au nombre de quatre, fin grillage de fer, largement espacé, Ramissaii leurs fiices latérales. D'un côté, ce grillage tournait sur des gonds comme une porte, afin de donner i)assage aux animaux que l'on y renfermait : le psutniet des loges rq[K>saît sur deux essieux et quatre petites roulettes de fer ; on les traînait ainsi facilement jusqu'au grand cbariot couvert où on les plaçait pendant les voyages. Lime d'elles était vide ; les trois autres renfermaient, comme on sait, une panthère, un tigre et un lion. La panthère, originaire de Java,

semblait mériter ce nom lugubre, la HoBT, à cause de son aspect sinistre et féroce. Complètement noire, elle se tenait tapie et ramassée sur elle-même au fond de sa cage ; la couleur de sa robe se confondant avec l'obscurité qui l'entourait, on ne distinguait pas son corps, on voyait seulement dans l'ombre deux lueurs ardentes et fixes... deux larges prunelles d'un jaune phosphorescent, qui ne s'allumaient pour ainsi dire qu'à la nuit, car tous ces animaux de la race féline n'ont l'entière lucidité de leur vue qu'au milieu des ténèbres. Le Prophète était rentré silencieusement dans l'écurie : le rouge sombre de sa longue pelisse contrastait avec le blond mat et jaunâtre de sa chevelure roide et de sa longue barbe ; le fanal, placé assez haut, éclairait complètement cet homme, et la crudité de la lumière, opposée à la dureté des ombres, accentuait davantage encore les plans heurtés de sa figure osseuse et écorchée. Il s'approcha lentement de la cage. Le cercle blanc qui entourait sa fauve prunelle semblait s'agrandir : son œil luttait d'éclat et d'immobilité avec l'œil éblouissant et fixe de la panthère... Toujours accroupie dans l'ombre, elle subissait déjà l'influence du regard Écarnateur de son maître ; deux ou trois fois elle ferma brusquement ses paupières en disant entendre un sourd râlement de colère ; puis bientôt ses yeux, rouverts comme malgré elle, s'attachèrent invinciblement sur ceux du Prophète. Alors les oreilles rondes de la Mort se collèrent à son crâne aplati comme celui d'une vipère ; la peau de son front se ridait convulsivement ; elle contracta son museau hérissé de longues soies, et par deux fois ouvrit silencieusement sa gueule armée de crocs formidables. De ce moment, une sorte de rapport magnétique sembla s'établir entre les regards de l'homme et ceux de la bête. Le prophète étendit vers la cage sa tige d'acier chauffée à blanc, et dit d'une VOIX brève et impérieuse : « La mort... ici ! » La panthère se leva, mais s'écrasa tellement, que son ventre et ses coudes rasaient le plancher. Elle avait trois pieds de haut et près de cinq pieds de longueur ; son échine élastique et charnue, ses jarrets aussi durs, aussi larges que ceux d'un cheval de course, sa poitrine profonde, ses épaules énormes et saillantes, ses pattes nerveuses

LE JUIF ERRANT. 19 lard... continue. — Quand j'ai entendu refermer la porsienne et la fenêtre, je suis de nouveau sorti du cellier, j'ai R'place mon Irétcju et je mis remonté; tirant doucement le loquet de la porsieiuie, je Tai ouverte, mais les deux carreaux étaient bouches avec les pans d'une pelisse ; j'entendais parler et je ne voyais rien ; j'ai écarté un peu le manteau et j'ai m... lies fillettes dans leur litme iaisaiintiac...lc vieux, assis à leur chevet, me tournait le dos. — Et son sac... son sac? ceci est rim|>ortant. — Son sac était près de la fenêtre, sur une table à côté de la lampe ; j'aurais pu y toucher en allongeant le bras. — Qu'as-tu entendu ? • — Comme vous m'aviez dit de ne penser qu'au sac, je ne me souviens que de ce qui regardait le sac; le vieux a dit que dedans il avait ses papiers, des lettres à un général, son argent et sa croix. ~ Don... Ensuite? — Comme ça m'était difficile de tenir la pelisse écartée du trou du carreau, elle m'a échappé... j'ai voulu la reprendre, j'ai trop avancé la main, et une des fillettes... Taura vu... car elle a crié en montrant la fenêtre. — Misérable!... tout est manqué... s'écria le Prophète en devenant pâle de colère. — Attendez donc... non, tout n'est pas manqué. En entendant crier, j'ai sauté à bas de mon tréteau, j'ai regagné le cellier: comme le chien n'était plus là, j'ai laissé la porte entr'ouverte, j'ai entendu oula fenêtre, et i'ai vu, à la lueur, (luc le vieux avançait la lampe en ddiors; il a regardé, il n'y avait pas d'échelle : la fenêtre est trop haute pour qu'un homme de taille ordinaire y puisse atteindre... — H aura cru que c'était le vent... comme la première fois... Tu es moins maladroit oue je ne croyais. — Le loup s'est fait renard, vous l'avez dit... Quand rai tu où était le sac, l'argent et les papiers, ne pouvant faire mieux pour le moment, je suis revenu... et me voiiù. — Monte me chercher la pique de Drêne la plus longue... — Oui, maître. — Et la couverture de drap rouge... — Oui, maître. — Va. » Goliath monta l'échelle ; arrivé au milieu, il s'arrêta. c Maître, tous ne Toulez pas que je descende... un morceau de viande pour la Mort?... Vous verrez au elle me gardera rancune... Elle nittlra lom sur mon compte... Elle n'oublie rien... et à la première occasion... — La pique et la couverture ! » répéta le Prophète d'une voix impérieuse. Pendant que Goliath, jurant entre ses dents, exécutait ses ordres, Morok alla entrouvrir la grande porte du hangar, regarda dans la cour, et écouta de nouveau. « Voici la pique de frêne et la couverture, — dit le géant en redescendant de l'échelle avec ces objets. — Maintenant, que faut-il faire? — Betoume au cellier, remonte près de la fenêtre, et quand le

viollard sortira précipitamment de la chambre... ~ Qui le fera sortir? — 11 sortira... qat t importe? — Après? — Tu m'as dit que la lampe était près de la croisée? — Tout près... sur la table, à côté du sac. — Dès que le vieux quittera la chambre, pousse la fenêtre, fais tomber la lamp« . et, si lu accomplis prestement et adroitement ce qui te restera à exécuter... les dix florins sontà toi... Tu te lappelles bien tout?... — Oui, oui. — Les petites filles seront si épouvantées du bruit et de l'obscurité, qu'elles resteront muettes de terreur. — Soyez tranquille, le loup s'est lait renard, il se fera serpent.— Ce n'est pias tout. — Quoi encore?— Le toit de ce hangar n'est pas élevé, la lucarne du grenier est d'un abord facile... la nuit est noire... au lieu de rentrer par la porte... — Je rentrerai par la lucarne. — Et sans bruit. — En vrai serpent. » — Et le géant sortit. c Oui ! — se dit le Prophète après un assez long silence, — ces moyens sont sûrs... Je n'ai pas dû hésiter... Aveugle et obscur instrument... ignore le motif des ordres que j'ai reçus; mais d'après les recommandations qui les accompagnent... mais d'après la position de celui qui ne les a transmis, il s'agit, je n'en doute pas, d'intérêts immenses... — dIntérêts, repritp-il après on nouveau silence, — qui touchent à ce qu'il va de plus grand... deph» élevé dans le momie... Riais comment ces dem jeunes filles, presque mendiante, commentée misérable soldat, peovent^ls représenter de tels intérêts?... 11 n'importe, — ajoutn-t-il avec humilité,— je suis le bras qui agit... c'est à la tête qui pense ei qui ordonne... de répondre de ses œuvres... » Bientôt le Prophète sortit du hangar en emportant la couverture roose, et se dirigea vers la petite écurie de Jovial; la porte, disjointe, était à peine fermée par un loquet. A la vue d'un étranger, Rabat-Joie se jeta sur lui ; mais ses dents rencontrèrent les jambards de fer, et le Prophète, malgré les morsures éi diien, prit Jovial par son licou, lui enveloppa la tête de b couvatore afin de l'empêcher de voir et de sentir, l'emmena hors de l'éctirie, et le fit entrer dans rintérieur de sa ménagerie, dont il ferma b pu.te. CnAUTREX. Lsitrpriis. Les orphdinss, après avoir hi le Journal de leur père, éuient restées ■sndant qoelque temps muettes, tristes et pensives, contemplant ces ffiJlftii ttwiit par le temps. Dagobert, égalcnicnt préoccupé, songeait à son fils, à sa femme, dont il était sépare depuis si]on{^tcmps, et (|u'il espérait bientôt revoir. Le soldat, rom|>aiU le silence qui durait depuis quelques minutes, prit les feuillets des mains de Blanche, hs plia soigaeuseuR'nt, les mit dans sa poche, et dit aux orphelines : « Allons, courage, mes enfants... vous voyez quel brave père vous avez; ne pen>ez qu'au plaisir de l'embrasser, et nipelez-vous toujours

le nom du digne garçon à qui vous devez ce plaisir: car sans lui votre père était tué dans l'Inde. — Il s'appelle Halma... Nous ne l'oublierons jamais, dit Hose. Et si notre ange gardien, Gabriel, revient encore, — ajouta Blanche, — nous lui demanderons de veiller sur Djalma comme sur nous... — Bien, mes enfants, pour ce qui est du cœur, je suis sûr de vous, vous n'oublierez rien... Mais pour revenir au voyageur qui était venu trouver votre pauvre mère en Sibérie, il avait vu le général un mois après les faits que vous venez de lire, et, au moment où il allait de nouveau entrer en campagne contre les AnRlai, c'est alors qu'il a confié ces papiers et la médaille. — Mais cette médaille, à quoi nous servira-t-elle, Dagobert? — Et ces mots gravés dessus, que signifient-ils? — reprit Rose en la tirant de son sein. — Dame, mes enfants... cela signifie qu'il faut que le 12 février 1832 nous soyons à Paris, rue Saint-François, n° 5. — Mais pourquoi faire? — Votre pauvre mère a été si vite saisie par la maladie, quelle n'a pu me le dire; tout ce que je sais, c'est que cette médaille lui venait de ses parents: c'était une relique gardée dans sa famille depuis cent ans et plus. — Et comment notre père la possédait-il? — Parmi les objets mis à sa hâte dans sa voiture, lorsqu'il avait été violemment emmené de Varsovie, se trouvait un nécessaire, appartenant à votre mère, où «était cette médaille; depuis, le général n'avait pu la renvoyer, n'ayant aucun moyen de communication et ignorant où nous étions. — Cette médaille est donc bien importante pour nous? — Sans doute, car, depuis quinze ans, jamais je n'avais vu votre mère plus heureuse que le jour où le voyageur la lui a apportée... — «Maintenant, le sort de mes enfants sera peut-être aussi beau qu'il a été jusqu'ici misérable, — me disait-elle devant l'étranger, avec des larmes de joie dans les yeux; — Je vais demander au gouverneur de Sibérie la permission d'aller en France avec mes filles... On trouvera peut-être que j'ai été assez punie par quinze années d'exil et par la confiscation de mes biens... Si l'on me refuse... je resterai, mais on m'accordera du moins d'envoyer à mes enfants en France, où vous les conduirez, Dagobert; vous partirez tout de suite, car il y a déjà malheureusement bien du temps «perdu... et si vous n'arrivez pas le 15 février prochain, cette cruelle séparation, ce voyage si pénible auraient été inutiles, si — Gomment? un seul jour de retard?... — Si nous arrivions le 14 au lieu du 15, il ne serait plus temps, disait votre mère; elle m'a ainsi donné une grosse lettre que je devais mettre à la poste, pour la France, dans la première ville que nous traverserions; c'est ce que j'ai fait. — Et crois-tu

que nous serons à Paris à temps? — Je l'espère; cependant, si vous en aviez b force, il faudrait doubler quelques étapes, car, en ne faisant que nos cinq lieues par jour, et même sans accident, nous n'arriverions à Paris au plus tôt que vers le commencement de février, et il vaudrait mieux avoir plus d'avance. ~ Mais, puisque notre père est dans l'Inde, et que» condamné à mort, il ne peut rentrer en France, quand le reverrons-nous donc ? — Et où le reverrons-nous ? — Pau\Tes enfants, c'est vrai... il y a tant de choses que vous ne savez pas ! Quand le voyageur l'a quitté, le général ne pouvait pas revenir en France, c'est vrai, mais maintenant il le peut. — Et pourquoi le peut-il ? — Parce que, l'an passé, les Bourbf>ns qui l'avaient exile ont été chassés i leur tour... b nouvelle en sera arrivée dans l'Inde, et votre père viendra certainement vous attendre k Paris, puisqu'fl espère que vous et votre mère y serez le 1 5 février de l'an prochain.-* Ah ! maintenant je comprends, nous pouvons espérer de le revoir,— dit Rose en soupirant. — Sais-tu comment il s'appelle, ce voyaSeur, Dagobert? — Non, mes enfants... mais qu'il s'appelle Pierre ou acques, c'est im vaillant homme. Quand il a quitté votre mère, cJle la remercié en pleurant d'avoir été si dévoué, si bon pour le général, pour elle, pour ses enfants. Alors il a serré ses mains dians les siennes, et lui a dit avec une voix douce qui m'a remué malgré moi : « — Pourgmi fM retnercier? n'a-l-il pat dii : Aiaiz-voui lis uns lis Aon»? • — Qui ça, Dagobert? — Oui, de qui voubit parler le voyageur ? — Je n'en sais rien : seulement, la manière dont il a prononcé ces mots m'a frapié, et ce sont les derniers qu'il ait dits. ^Aimez-toui le\$ unt Ut aulret,, — répéta Rose toute pensive. — Comme elle est belle, cette parole !... — ajouta Bbnche. - Et où albit-il, ce voyageur? — Bien loin, bien loin dans le Nord, a-l-il répondu à votre mère. En le voyant s'en aller, elle me disait en parbnt de lui : c Son langage doux et triste m'a attendrie c jusqu'aux bi mes : pendant le temps qu'il m'a parlé, je me sentab c meilleure, i'aimais davantage encore mon mari, mes enbnts, et nourtant, à voir rexpression de la figure de cet étranger, on dirait qu'il n'a UHAis RI SOURi m PLiURi, » ajoutait votre mère. Quand il s'en est allé, eDe et moi, debout à b porte, nous l'avons suivi des yeux Unt que nous avons pu, il marchait b tête baissée. Sa marche était lente... calme... ferme... on aurait dit qu'U comptait sed marque de ses pas éuit restée sur là ghise» et J'ai vu que «clous arrai«és«i mfi^ . — Gooiment ^ i

LE JUIF ERRAM*. donc, arrangez en croix ?— Tenez,— dit Dagobert en posant sept fois son doigt sur la couverture du lit, — tenez, ils étaient arrangés ainsi sous son talon : vous voyez, ça Tonne une croix. — Qu'est-ce que cela peut signifier, Dagobert? — Le hasard, peut-être... oui... le hasard... et pourtant, malgré moi, cette diable de croix qu'il lissait après lui m'a fait reflet d'un mauvais présage, car à peine a-t-il été parti que nous avons été accablés coup sur coup. — Hélas ! la mort de notre mère ? — Oui, mais avant... autre chagrin !... Vous n'étiez pas encore venues, elle écrivait sa supplique pour demander la permission d'aller en France ou de vous y envoyer, lorsque j'entends le galop d'un cheval : c'était un courrier du gouverneur général de la Sibérie. Il nous apportait l'ordre de changer de résidence, sous trois jours ; nous devions nous joindre à d'autres condamnés pour être conduits avec eux à quatre cents lieues plus au nord. Ainsi, après quinze ans d'exil, on redoublait de cruauté, de persécution envers votre mère... — Et pourquoi la tourmenter ainsi? — On aurait dit qu'un mauvais génie s'acharnait contre elle, car quelques jours plus tard le voyageur ne nous trouvait plus à Milosk, ou, s'il nous eût retrouvés plus tard, c'était si loin, que cette médaille et les papiers qu'il apportait ne servaient plus à rien... puisque, ayant pu partir tout de suite, c'est à peine si nous arriverons à temps à Paris. « On aurait intérêt à empêcher moi ou mes enfants d'aller en France, qu'on n'agirait pas autrement, — disait votre mère, — car nous exiler « maintenant à quatre cents lieues plus loin, c'est rendre impossible ce voyage en France, dont le terme est fixé. » Et elle se désespérait à cette pensée. — Peut-être ce chagrin imprévu a-t-il causé sa maladie subite? — Hélas ! non, mes enfants : c'est cet infernal choléra, qui arrive sans qu'on sache d'où il vient, car il voyage aussi, lui... et il vous frappe comme le tonnerre; trois heures après le départ du voyageur, quand TOUS êtes revenues de la forêt toutes gaies, toutes contentes, avec vos gros bouquets de fleurs pour votre mère... elle était déjà presque à l'affoie... et méconnaissable; le choléra s'était déclaré dans le village... Ce soir, cinq personnes étaient mortes... Votre mère n'a eu que le temps de vous passer la médaille au cou, ma chère petite Rose... de vous recommander toutes deux à moi... de me supplier de nous mettre tout de suite en route ; elle morte, le nouvel ordre d'exil qui la frappait ne pouvait plus vous atteindre; le gouverneur m'a permis de partir avec vous pour la France, selon les dernières volontés de votre... » Le soklat ne put achever ; il mit sa

maiù sur ses yeux pendant que les orphelines s'emorassaient en sanglotant. « Oh ! mais, — reprit Dagobert avec orgueil... après un moment de douloureux silence, — c'est là que vous vous êtes montrées les braves fiUes du général... Malgré le danger, on n'a pu vous arracher du lit de votre mère; vous êtes restées auprès d'elle jusqu'à la fin... Vous lui avez fermé les yeux, vous l'avez veillée toute la nuit... et vous n'avez vouhi partir qu'après m'avoir vu planter la petite croix de bois sur la fosse que j'avais creusée. » Dagobert s'interrompît brusquement. Un hennissement étranae, désespéré, auquel se mêlaient; des rugissements féroces, firent bonaîr le soldat sur sa chaise; il pâlit et s*ecria : « C'est Jovial, mon cheval ! que fait-on à mon cheval ? » Puis, ouvrant la porte, il descendit précipitamment l'escalier. Les deux sœurs se serrèrent l'une contre l'autre, si épouvantées du départ du soldat, qu'elles ne virent pas une main énorme passer à travers les' carreaux ca^és, ouvrir Tespagnolette de la fenêtre, en pousser violenunent les vantaux, et renverser la lampe pkicée sur une petite table où était le sac du soldat. Les orphelines se trouvèrent ainsi plongées dans une obscurité profonde. CHAPITRE XI. loTiil et 11 Mort. Morok, ayant conduit Jovial au milieu de sa ménagerie, l'avait ensuite débarrassé de la couverture qui l'empêchait de voir et de sentir. A peine le tigre, le lion et b panthère l'eurent-ils aperçu, que ces animaux afbmés se précipitèrent aux barreaux de leurs loges. Le cheval, frappé de siupour, le cou tendu, l'œil fixe, tremblait de tous ses membres , et semblait cloué sur le sol ; une sueur abondante et glacée ruissela tout à coup de ses flancs. Le lion et le tigre poussaient des rugissements effroyables, en s'agitant violemment dans leurs loges. La panthère ne rugissait pas... mais sa rage muette était effirayante. D'un bond furieux, au risque de se briser le cràue, elle s'élançait du fond de sa cage jusqu'aux barreaux ; puis, toujours muette, toujours acharnée , elle retournait en rampnnt a l'extrémité de sa loge, et d'im nouvel élan, aussi hnpétueux qu'aveugle, elle tentadt encore d'ébranler le grillage. Trois fois elle avait ainsi bondi... terrible, silencieuse... lorsque le cheval , passant de l'immobilité de la stupeur à l'égarement de l'épouvante, poussa de longs hennissements, et courut, effqré, vers la porte par laquelle on l'avait amené. La trouvant fermée, il baissa la tête, fléchit un peu les jambes, frôla de ses naseaux l'ouverture laissée entre le sol et les ais, comme s'il eût voulu respirer l'air extérieur ; puis, de plus en plus éperdu, il rcdoubU de hennissements en frappant avec force de ses pieds de devant. Le Prophète s'approcha de la cage de La Mon au moment où eUe allait reprendre son

élan. Le lourd verrou qui retenait la grille, poussé par la pique du dompteur de bêtes, glissa, sortit de sa gâche... et en une seconde le Prophète'cut gravi la moitié de réchdle qui conduisait à son grenier... Les rugi^onents du tigre et du lion, joints aux hennissements de Jovial, retentirent alors dans toutes les parties de l'auberge. La panthère s'était de nouveau précipitée sur le grillaffe avec un acharnement si fiirieux, que ce griUage celant, elle tomba

LE JUIF ERRANT. fl quel trouble dans mou auberge!... Au diable les montoeurs de bères et les négligents qui ne savent pas attacher le licou d'un clieval ik la mangeoire... Si votre bête est blessée... tant pis pour vous, il fallait être plus soigneux. » Au lieu de répondre à ces reproches, le soldat, écoutant toujours ce qui se passait en dedans du hangar, fit un geste de la main pour rédamer le silence. Tout à coup on entendit un écbt de ruffissement féroce , suivi d'un trand cri du Prophète, et presque aussitôt la panthère hurla d'une façon hmentable. « Vous êtes sans doute la cause d'un malheur, — dit au soldat l'hôte effrayé; — avez-voos entendu ! quel cri l... Morok est peut-être dangereusement blessé. 1» Dagobert allait répondre à l'hôte lorsque la porte s'ouvrit ; Goliath parut sur le seuil et ait : « Ou peut entrer, il n'y a plus de danger. » L'intérieur de b ménagerie offrait un spectacle sinistre. Le Prophète, pâle, pouvant à peine dissimuler son émotion sous son calme apparent, était agenouillé à quelques pas de la cage de la panthère, dans une attitude recueillie : au mouvenieutde ses lèvres on do ▼ioait qu'il priait. A la vue de l hôte et des sens de Tauberge, Morok se rdeva en disant d'une voix solennelle : « Merci, mon Dieu ! d'avoir pu wncre encore une fois p.ir la force que vous m'avez donnée. » Alors, croisant ses bras sur sa poitrine, le front alticr, le regard impérieux , il soo^la jouir du triomphe qu'il venait de remporter sur la Mort, qui, étendue au fond de sa loge , poussait encore des hurlements pUintib. Les spectateurs de cette scène, ignorant que la pelisse du domptpur de bêtes cachât ime armure complète, et, attribuant les cris de la panIbère à la crainte, restèrent frappés d'étonnement et d'admiration devant l'intrépidité et le pouvoir presque surnaturel de cet homme. ^ A queloues pas derrière lui, Goliath se tenait debout, appuyé sur la pique de frêne... Enfin, non loin de la cage, au milieu dune mare de iiiig, était étendu le cadavre de Jovial. A la vue de ces restes sanglants... déchirés, Dagobert resta immobile, el sa rude figure prit une expression de douleur profonde... Puis, se jeUnt à cenoux , il souleva la tête de Jovial. En retrouvant ternes, vitreux et a demi fermés ces yeux naguère encore si intelligents et si g tis lorsquills se tournaient vers un maitre aimé , le soldat ne put retenir nue exclamation déchirante... Hagobert oubliait sa colère , les suites déplorables de cet accident si htaà aux intérêts des deux jeunes filles qui ne pouvaient ainsi coniinner iear roule : il ne songeait qu'à la mort horrible de ce pauvre vieux clieviL son ancien compagnon de fati^e et de guerre, iidèle animal deux fcis blessé comme

lui... et que depuis tant d'années il n'avait pas quitté... Cette émotion poignante se lisait d'une manière si cruelle, si touchante, sur le visage du soklat, que le maître de l'hôtellerie et ses gens se s; ils tombèrent sur l'instant apitoyés à la vue de ce grand vieillard agenouillé devant ce cheval mort. Mais lorsque, raillant le cours de ses railleries, Dainobert songea que l'ancien avait aussi été son compagnon d'exil, que la mère des orphelines Sfiil aotreSMS, comme ses filles, entrepris un pénible voyage avec ce ■iBifnremt animal, les funestes conséquences de la perte qu'il venait de faire se présentèrent tout à coup à l'esprit du soldat; la fureur succédant à l'abattement, il se releva les yeux étincelants, courroucé, et se précipita sur le Prophète, d'une main le saisit à la gorge, et de l'autre; et bien administré militairement dans la poitrine cinq à six coups de poing lui s'amortirent sur la cote de mailles de Morok. « Brigand... tu me répondras de la mort de mon cheval ! » disait le soldat en continuant la correction. Norok • svelte et nerveux, ne pouvait lutter avantageusement contre Dainobert » quoi, servi par sa grande taille, montrait encore une vigueur commune. Il fallut l'intervention de Goliath et du maître de l'auberge pour arracher le Prophète, des mains de l'ancien grenadier. Au bout de quelques instants on sépara les deux champions. Morok continuait à blêmer de rage. Il fit de nouveaux efforts pour l'empêcher de se saisir de la poitrine, dont il voulait frapper Dainobert. — Ha! c'est abominable! — s'écria l'hôte en s'adressant au soldat, qui appuyait avec désespoir ses deux poings crispés sur son front chauve. — Vous exposez ce digne homme à être dévoré par ses bêtes, n'est-ce pas? — Vous voulez encore l'assommer... Est-ce ainsi qu'une barbe blanche se conduit? faut-il aller chercher main-forte? vous vous étiez montrés si raisonnables dans la soirée. Ces mots rappelèrent le soldat à lui-même; il regretta d'autant (*iis Si vivacité, que sa qualité d'étranger pouvait augmenter les ennuis et sa position : il-fallait à tout prix se faire indemniser de son cheval, et être en état de continuer son voyage, dont le succès pouvait être compromis par un seul jour de retard. Faisant un violent effort sur lui-même, il parvint à se contraindre. — Vous avez raison... j'ai été trop vif, — dit-il à l'hôte d'une voix douce « qu'il tâchait de rendre calme. — Je n'ai pas eu la patience de lui parler. Mais enfin cet homme ne doit-il pas être responsable de la mort de son cheval? Je vous en fais juge. — Eh bien ! comme juge, je ne suis pas de votre avis. Tout cela est de votre faute. Vous avez mal attaché votre cheval, et il sera entré sous ce cheval dont la porte était sans doute entrouverte » dit l'hôte prenant évidemment le parti du

dompteur de bêtes. — C'est vrai, — reprit Goliath, — je m'en souviens; j'avais laissé h porte entre-bàillde la nuit, afin de donner Peu important ces avis divers, — reprit Dagobert, dont la patience commençait à se lasser; — je dis , moi , qu'il me faut à l'instant ôe l'argent ou un cheval, oui, i l'instant, car je veux quitter cette auberge de malheur. — Et je d'is, moi, que c'est vous qui allez m'indonniser, — s'écria Morok , qui sans doute ménageait ce coup de théâtre pour la fin , car l1 montra sa main gauche ensanglantée, jusqu'alors cachée dans la manche de sa pelisse. — Je serai peut-être estro|)ié pour ma vie , ^gouta-t^il.— Voyez quelle blessure la panthère m'a nite f i» ^ans avoir b gravité que lui attribuait le Prophète, cette blessure était assez profonde. Ce dermer argument lui concilb la svmpathie générale. Comptant sans doute sur cet inckient pour décider d une cause qu'U regardait comme sienne, l'hôtelier dit au garçon d'écurie : «r Il n'y a qu'un moyen d'en finir... C'est d'aller tout de suite éveiller M. le bourgmestre, et de le prier de venir ici; il décidera qui a tort ou raison. — J'allais vous le proposer, — dit le soldat, — car, après tout, je ne peux pas me faire justice moi-même. — Fritz, cours chez M. le bourgmestre, — dit l'hôte. » Le garçon partit précipitamment. Son maître, craignant d'être comSromis par l'interrogatoire du soldat, auquel il avait la surveUe négligé e demander ses papiers, lui dit : «Le bourgmestre sera de très-mauvaise humeur.... d'être dérangé si tard. Je n'ai pas envki d'en souffrir, aussi je vous engage à aller me chercher vos papiers s'ils sont en règle... car j'ai eu le tort de ne pas me les faire présenter hier au soir k votre arrivée. — Us sont en haut dans mon sac, vous allez les avoir, » répondit le soldat. IHiis, détournant la vue et mettant sa main sur ses yeux lorsqu'il passa devant te corps de Jovial, i\ sortit pour aller retrouver les dieux sœurs. Le Prophète le suivit dlin regard triomphant, et se dit : « Le voUi sans cheval, sans argent, sans papiers.... Je ne pouvais faire plus.... puisqu'il m'était interdit de faire plus... et que je devais autant que possible agir de ruse et ménager les apparences... Tout le monde donnera tort à ce soldat. Je puis du moins rq)ondre que, de quelques jours, il ne continuera pas sa route, puisifue de si grands intérêts semblent se ratptacher à son arrestation et à celle de ces deux jeunes filles. » Un quart d'heure après cette réflexion du dompteur de bêtes, Karl, le camarade de Goliath, sortait de la cachette où son maître l'avait confiné pendant la soirée, et partait pour Leipsick, porteur d'une lettre que Morok venait d'écrire à la hâte, et que Kari devait, aussitôt sou arrivée, mettre à la poste. L'adresse de cette lettre était ainsi conçue : A MonticuT BÊomieur Rodin,

Rw du Milieu de l'Université. Surprise, une profonde obscurité régnait dans la chambre. « Mi-à l'encre... » s'écria-t-il, — pourquoi êtes-vous donc sans lumière ? » On ne lui répondit pas. Effrayé, il courut au lit à tâtons, prit la main d'une des deux sœurs.

The text on this page is estimated to be only 21.78% accurate

LE JUIF ERRAE et eUe se jeta entre les bras de Blanche. Celle-ci commençait à ressentir aussi les effets des soins du soldat. Le cri de Rose la tira complètement de sa léthargie ; parlageani de nouveau SB tnymr sans en savoir la cause, elle se pressa contre elle. ■ Les voilà revenues, c'est l'important, —dit Dagobert ; — maintenant la foDe peur passera bien vite. > Puis il alonta eu adoucissant sa voix : «Qibien! mesen&nts, courage! vous allei mieux... c'est moi qui suis U... mn IHea... qn'aa-tu donc? — munnnra Rose. — Les avez-vous... md ou non ? — s'écria d'une voix UHuanie te malheureux, égaré par la douleur. K c'est non... jepruidsiepraniercontean venu et jemcle... pfanieittravers le corps! — Hélas! loi si bon... pardonnenous si noua l'avons causé qodque peine TuDonsaîmes tut... ta ne voudrais pas nous bure de mal... a Et les orpnelines se prirent A {deurer en tendant leurs mains suppliantes vers le sddal. Celui-ci, sans les voir, les rc^rdait d'un œil hagard ; puis, cette espèce de vertige rit Blanche. Ces mots, ■ le bourgmestre i. rappelèrent lont h Dagobert, et coo^ pléterent pour ainsi dire le tableau de sa terriUe poriiion. Son cheval était mort, il se trouvait sans papera, sans argent, et un jour, un s^ jour de retard ruinait la dernière espérance des deux sœurs, rendait inutile ce long et pém'ble voyage. Les gensTortement trempu, et le vétéran toit de ce nombre, préft» rcnt les grands périls, les positions menaçantes, mais nettemeitt tranchées, i ces angoisses vagues qui précèdent nn malheur déUnltff. Dagobert, servi par son bon sens, par son admirable dévouemori, comprit qu'D n'avait de ressource aue dans la justice du bourgmestre, et que tous ses efforts devaient tendre i se rràdre ce magistrat Eivo> ' raMe ; il essuya donc ses yeux aux draps du lit, se releva droit, calme, j , résolu, et dit aux orphelines : ■ Ne craignez rien, mes enfants, U Ekk . dra bien que ce soit notre sauveur qui arrive. — AUez-vous appeler vo- ', tre chien ! — cria l'hôtelier, toujours retenu sur l'escalier par Rabat- ' Joie, seniineDe vigilante, i]ui continu:))! de lui disputer le passage. — Il Cet donc enrage, cet ammal-là? Altachcile donc! N 'avez-vous pas déjà assez causé de malheurs dans ma maison?... Je vous dis que H. le i b^jurpnclsre veut vous inieri'ogcr à votre tour, puisqu'il vient d'entendre " l ïioroli. » ;' : Dagobert passa la main dans ses cheveux gris et sur sa mons'acb^ . I agrafa le cul de sa houppelande, brossa, ses manches avec ses maina j

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

LE JUF ERRANT. 33 afin de 6e donner le meilleur air i^fisible, sentant que le son des orphelines allait déi)udre de son entretien avec ce niagistnit. Te ne fut pas sans un viukvit battement de cœur qu'il mit la main sur la serrure, après avoir dit au\ petites lilles, de plus en pins cftVayév'S de tant d*évcneiient8 : c Enfuneez-vuus bien dans votre lit, mes enJ'ants... ^*il faut absolument que quelqu'un entre ici , le bourgmestre y entrera »cul. » Puis, ouvrant la porte, le soldat s'avança sur le palier, et dit : « Â bas! Rabat-Joie, ici ! » Le chien ol»éit avec une répugnance marquée. 11 ûilhit que son maître lui ordonnât deux fois de s'absleiiir de loiite manife>taion maU'aisaute k rpiiruntre de l'hôtditT ; ce dernii-r, une lanterne d'une main et son bonnet de l'autre, précédait reNpееiueu>emcnt le bourgmestli'C, dont la figure magistrale se perdait dan^ la pénombre de rescalier. Derrière le juge, et quelques maiches plus bas que lui, on voyait, vaÎ[ueмент écbirés par une autre lanicrnc, les visages curieux des gens de 'hôtellerie. Dagobert, après avoir fait rentrer Rabat-Juie dans sa tliambre, ferma la porte, et avança de deux pas sur le palier, assez spacieux pour con* tenir plusieurs personnes, et à l'angle duquel se trou\ait un banc de bois à dossier. Le bourgmestre, arrivant à la dernière marche de l'escalier, parut surpris de voir Dagobert fermer la porte, dunt il scriblait vouloir lui interdire l'entrée. « Pourquoi fermez-vous cette porte?— demanda-t-il d'un ton brusque. ^- ir:iburd, parce que deux jeunes lilles, qui m'ont été confiées, sont couchées dans cette pièce ; et ensuite parce que votre interrogatoire inquiéterait ces enfants, -^ répoiuli' D.ignbert...— Asseyoz-vous sur ce banc et interrogez-moi ici, monsieur le bourgiiK-sliv; cela vous est égal, je pense! — Lt de quel droit préu iidcf-vous m'iinposcr le lieu de votre interrogatoire'/ - demanda le jw^'e d'un air mécontent.— Oh! je ne préti'nds rien, monsieur le bourgmestre, — se hàLi de dire le soldat, craignant avant tout d'indisposer son juge. — Seulement, comme ces jeunes lilles sont couchées et déjà toutes tremblantes, vous feriez preuve de bon cœur si vous vouliez bien m'interroger ici. — llum... ici. — dit le magistrat av(;e humeur. — Belle corvée ! c'était bien la peine de me dénmgcr au milieu de la nuit... Allons, soit, je vous inter» rogerai ici... » Puis, se louruauI vei's l'aubergiste : « l'osez votre lanterne sur ce b;inr, et laissez-non s... » L'aubergiste obéit, et d Il ne s'^lt pas d'oreilles... mais d'yeux, et, quoique les miens nne cuisent comnws i fe les :ivais frottés avec des orties... j'ai vu la main du dompteur de

>êtes horriblement blessée. — Oui, monsieur le bourgmestre, c'est bien vrai; mais songez que s'il avait formé ses cages et sa p4)rté... tout cela De serait paï arri\é... — Pas du tout, c'est votre faute : il fallait solidement attacher voire chevii à s;) mangeoire. — Vous avez raison, monfiieur le bourgmestre; certainement, vous avez raison, dit le soldat d'une voix de plus en plus a fiable et couz si cela vous fait pl.iisir, — se hâta de dire le soldat, - je n'ai pas le droit de vous rien comounder. — l^t pourquoi diable voulez-vous qu'on vous ait joué ce mauvais tour? —.le ne le sais pas, monsieur le bourgmestre, mais... — Vous ne le savez pas... Lh bien ! ni moi non plus, dit impaliemment le bourgmestre. — Ah ! mon Dieu ! que de sottises paroles pour une carcasse de cheval mort ! » Le vi:tre, un bien grand malheur; les jeunes tilles que j'accompagne étaient trop faibles pour entreprendre une longue route i pied, trop pauvres pour voyager en voiture... Pourtant il fallait (lue nous arrivassions à Par'is avant le mois de février... Quand leur mère est morte, je lui ai promis de les conduire en France, car ce» enfants n'ont plus que moi. — Vous êtes donc leur.. — Je suis leur fidèle serviteur, monsieur le bourgmestre, et, maintenant que mon cheval a été tué, qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Voyons, vous êtes bon, vous avez peut-être des enfants? Si un jour ils se trouvaient dans la position de mes deux pcliles or^thelines, ayant pour tout bien, Le digne bourgmestre de Moekem était coiiié d'un bonnet de drap et enveiop[-é d'un manteau; il s'assit pesamment sur le banc : c'était un S rus honnne de soixante ans environ, d'une figure rogue et renfroanée; c son poing rouge et gras il frottait fréquemment ses yeux gonués et rougis uur un bnisquc réveil. l'agobert, debout, tête nue, l'air soumis et respectueux, tenant son vieux bonnet de police entre ses deux mains, tâchait de lire sur la luaus&ide physionomie de son juge quelles chances il pouvait avoir de I intéresser à sou sort, c'est-à-dire à celui des ornhelines. Dans ce monkrnt critique, le pauvre soldat appelait à son aide tout son sang-froid, toute &i raison, toute son éloquence, tonte sa résolution : lui qui vingt luis av;iii bravé la mort avec un froid dédain ; lui qui, calme et assuréi pjrcequ il él^iit sincère et éprouvé, n'avait Jamais baissé lei yeux devant le regard d'aigle de ILmiiereur, son héros, son Hieu... se sentait inh rdit« tremblant, devant ce bourgmestre de village à figure malveillante. De mi'nut aussi, quelques heures auparavant, il avait dû subir, imp.)Sfible et itîsi^ué, les provocations du IVophcte, pour ne pas compnmieUre la mission sacaHî dont une mère mourante l'avait chargé, ■lontrant ainsi à quel héroïsme d'abnégation peut atteindre une ame honnête et simple. —

Vhi'^vcz-vous à dire... pour votre justification? voyons! dépêchons... — demanda brutalement le juge avec un bâillement d'impudence. — Je n'ai pas à me justifier... j'ai à me plaindre, monsieur le bourgmestre, — dit Dagobert d'une voix ferme. — Croyez-vous m'apprendre dans quels tenues je dois vous poser mes questions? » s'écria le gislrat d'un ton si aigre, que le soldat se reprocha d'avoir déjà si K iii.'gislratt d'un ton si aigre, que le soldat se reprocha d'avoir déjà; BaleDg:i{;é l'entretien. Voulant appaiser son juge, il s'empessa de pondre avec soumission : «Pardon, monsieur le bourgmestre, je me résume l'homme, incapable de mentir. — reprit le juge. — Je ne peux rien dire à ce sujet, mais vous êtes trop juste, et vous avez trop de bon cœur, monsieur le bourgmestre*. pour me donner tort sans m'écourphelines filles d'exilés... leur bonhi'ir se trouvait au bout de ce voyage, et que Kar la mort d'un cheval ce voyage doit être impossible, dites, monsieur le bourgmestre, est-ce que ça ne vous remuerait pas le fond du cœur? est-ce que vous ne trouveriez pas comme moi que la perte de mon cheval est irréparable?» Certainement, — répondit le bourgmestre, assez bon homme au fond, et partant; quel âge ont-elles? — Quinze ans et deux mois... elles sont jumelles... — (quinze ans et deux mois... à peu près l'âge de ma Frédénque. — Vous avez une jeune demoiselle de cet âge, — reprit Pagobert renaissant à l'espoir, — eh bien! monsieur le bourgmestre, franchement, le sort de mes pauvres petites ne m'inquiète plus... Vous nous ferez in-justice... — Faire justice... c'est mon devoir; après tout, dans cette affaire-là. les torts sont à peu près égaux : d'un côté vous avez mal attaché votre cheval ; de l'autre, le dompteur de bêtes a laissé sa porte ouverte. Il dit à cela :... J'ai été blessé à la main... mais vous répondez : Mon cheval a été tué... et pour mille raisons la mort de mon cheval est un dommage irréparable. •» Vous me faites parler mieux que je ne parlerai jamais, — monsieur le bourgmestre, — dit le soldat avec un sourire humblement câlin, — mais c'est le sens de ce que j'aurais dit; car, ainsi que vous le prétendez vous-même, monsieur le bourgmestre, ce cheval, c'était toute ma fortune, et il est bien juste que... — Sans doute, — rendit le bourgmestre en interrompant le soldat, — vos raisons sont excellentes... le Prophète... honnête et saint homme d'ailleurs, avait à sa manière très-libéralement présenté les faits; et puis c'est une ancienne connaissance; ici, voyez-vous, nous sommes presque tous fervents catholiques; il doit à nos femmes, à très-bon marché, de ficher livres très-édifiants; et il leur veut, vraiment à perte, des chapelets et des agnus Dei très-bien confectonnés... Cela ne fait

rien à l'affaire, me direz-vous, et vous aurez raison; Bourtant, ma foi, je vous l'avoue, j'étais venu ici dans l'intention... — e me donner tort... n'est-ce pas, monsieur le bourgmestre — dit Dagobert de plus en plus rassuré. — C'est que vous n'étiez pas tout à fait réveillé... votre justice n'avait encore

The text on this page is estimated to be only 19.29% accurate

LE JUIF EBRAIf. r le mUu. — r^oDclit k juge avec bMbonie, — ç* le pomnitUeB, car)e n'ai pas caché «l'abord i Horok que je lui donDais nism; alors il m'a dit, irês-génércuseiueDt du reste : Puisque voos condambei mou adversaire, je oe veux pas aggraver u poMliOD. et voua sure du Prophète. — Voyea purlani, mensienr le boui^mestre, comme les gens les plus justes et les plus capables peuvent £trc trompés.' — dit Dagoben redevenant courtisan; bien plus, il ajouta , en tâchant de prendre un air prodigieusement mahcieux: — Hais ils reconnaissent la vérité, et ce n'est pas eu I que l'on net dedans ; tout Pio* phèie que l'on est!...* Far ce pitoyable jeu de mots, le premier, le seul que Dûgobert cdt Jamais commis, l'on jnce de la gravité de la Bitoalion, et des cITorls, des tentatives de tuutes sortes que Taisait le malheureux |M)ur captiver la bienveillance de San juge. Le bourgmestre ne comiirit pns tout d'abord la plaiiianlerie ; t Il ne fut mis sur la vole que par l'air satisfait de Dagobert et p.tr son coup d'œil inlerrogalir.qiiiscmbllal dire r — Uein! c'est charmant , j'en suis étonné moi-même. — Le magistrat se prit donc â sourire d'un air paterne, en hochant la lêie ; puis il répondît en aggravant encore lejeudc niotst «Bh... eh. ..eh! vous avez raison, le Prophète aura mal prophétisé... Vous ne lui pajerei aucune iudeïnnilé ; je regarde les torts comme égaux, et les dommages comme compensés... U a été Messe, votre cheval a M tué, partant TOUS êtes quittes — Et alors combien croy eivous qu'il me redoive? — demanda le soldat avec one étrange naïveté... — Comment T — Oui, monsieur le boorgmeslre... quelle somme est-ce qn'il me payeraT — Quejle somme? — Uni ; mais, avant de la Axer, je dois vous avertir d'une chose, mondeor le bour^esiro : je crois être dans mon droit eu n'employant pas tout l'argent à l'acquisition d'im cheval... Je suis sûr qu'aux environs de Leipuck je trouverai une bête Â bon marché chez les paysans... Je vnus avouerai même, cnlru nous, qu'à la rigueur, si Je trouvais un bon petit Ine... je n'y mettrais pas d'araourpropre... Jlihnerais même mieux cela; car, voyez-vous, après ce paa~ m Jovia), b compagnie d'un autre cheval me serait pénible..- Auvi je '^"-s-Offl.iaani. dois TOUS... — Ah 'çl ! — s'écria Is boo^mesire en interrompant Dtgoherl, — de quelle sorofoe, de quel tee et de qnd autre cheval Tcne>vousme parler?... Je vous dis que vous ne devez rien au Prophète et qu'il ne vous doit rien. — Il oe me doit rien? — Voos avez la téie Jotfment dure, mon brave homme : ie vous répèle que, si les

animaux du Prophète ont tué votre cheval, Et le Prophète a été blessé grièvement... Ainsi donc, vous êtes responsables... ou, si vous l'aimez mieux, vous ne devez aucune indemnité et il ne vous en doit aucune...

Comprenez-vous, monsieur ? » Dagobert, stupéfait, resta quelques moments sans répondre, en regardant le bourgmestre avec une angoisse profonde; il voyait devant lui ses espérances détruites par ce jugement. « Maintenant, monsieur le bourgmestre, — reprit-il d'une voix altérée, — vous êtes trop juste pour ne pas (faire attention à une chose : la blessure du dompteur de bœufs ne l'empêche pas de continuer son état... et la mort de mon cheval m'empêche de continuer mon voyage: il faut donc que vous m'indemnisez... » Le juge croyait avoir dit beaucoup mieux pour Dagobert en ne le rendant pas responsable de la blessure du Prophète, car Horok, nous l'avons dit, exerçait une certaine influence sur les catholiques du pays, et surtout sur leurs femmes, par son débit de bibeloterie dévote; l'on savait, de plus, qu'il était appuyé par quelques riches bourgeois. L'insistance du soldat blessa donc le magistrat, qui, reprenant sa physionomie froide, répondit sévèrement : « Vous me feriez repentir de mon impartialité. Commencez, au lieu de me remercier, vous demandez encore!... — Hais, n'est-ce pas ? » — « Je demande une chose juste je voudrais être blessé à la main comme le Prophète, et pouvoir continuer mon métier. — Cela ne s'agit pas de ce que vous voudriez ou non ... j'ai prononcé... c'est fini. — Hais... — Assez... assez... Passons à autre chose... Vos papiers? — Oui, nous allons parler de mes papiers... maintenant. Je vous en supplie, monsieur le bourgmestre, ayez pitié de ces deux blessés »

qd sont la... Faites que noua puiSH



The text on this page is estimated to be only 15.82% accurate

D'en ont pas, od les arrête jusqu'i ce que l'aiitOTlté ait décidé .. Voyons vos papiers. Finissons, j'ai hlte de retourner chez La nositinn de Dngnberl devenait d'autant pliis accablante, qu'un moment Il s'était luissé enlratner à un viF espoir. — Ce fui un dernier coup à ajouter â ce que le vétéran souffrait depuis le commencement de celle ■ctne, épreuve aussi cruelle que dangereuse pour un hnmme de cette irempe, d'un caractère droit, mais entier-, loyal, mais rude el absolu: pouroB homme. eoGn, qui. longtemps soldai, et soldai victorieux, s'élail nulgré lui b^ibiiiié envers le bourgeois à de certaines formules singulièrcmenl despotiques. A ces mots : — Voi papier». — Dagiiben devint très-plie; mais il tlcha de cacher ses angoisses sous un air d'assurance qu'il croyait propre à donner au magistrat une bonne opinion de lui. "n deu\ n " l(! hoiircmcsire. je vais vous dire la cbose... Rien n'est plus simple... Ça peut arriver A uni le monde... je n'ai pas l^r d'un mendiant ou if un n^bond, n'est-ce pas? Et pa«s cnlln... vous comprenei i|u'nn lionnéte homme qui vnyage avrc deux jeunes tille.. — Que de paroles: Vos papieni > l)caï puiuants auiliiaires vimmt, par no bonheur inespéré, an tccnors du soldat. Les orphelines, de plus en plus inquiètes. et enitudanl toqôoara Dacoberl |>attcrsur le palier, s'étaient levées et bahUlées. de sorte qu'au moment où le magliitrat disait d'une Toïi brusque : Que •!* partilft ! Voi paiirn! Rose et Blanche, se tenant par la Rtaio, sortirvntde la chambre. A b vue de ces deux ravissantes Ggures, que lenrs pau^tn vêtements de deuil rendaient encore plus iuiéressanles. le bourgmestre se leva, Trajjpé de surprise cl d'admtl^or un mouvement spontané, rhaque sœur prit une ni:ilu de Dagobert et se scm contre lui en regardant le ougiAtral d'un air t la fois iiMiiiict et candide. C'était un tableau si loucliani que ce vieux soldai preseiiiani pour ainsi dire à son juge ces deux gincieui entants aux traita remplis d'iniMtrence et de charme, que le bourgmestre, par un e»u retour ti des seuils lùloyables. se senlil cnt ému. [lagoberl s'en .ut, et, tenant toujours ■ orpiieliiMM par la m.iin, il Xjê dit d'uue voix péuélréc . ' Les voili, ces pauvres peUln, monsieur le boui-giue»tre, les voib. Esi-cc que je ' U vous montrer un meilr pjMe-port 'i' b *t, vmincu par tant de aenfa'kbles, contenues, , Digoben teutil bgi I HS yeux devenir "^Miqoe naturellepw et rendu plus maussade encore par riulenupiinn de son t bourgmestre ne manquait ni de bon sens ni de sensiMIilé. I donc qu'un homme ainsi accoiij.igué devait dillicilemcnl e la défiance. s chères

enrants.. — dit-il en les examinant avec un intérêt, — oralielines ai
 jeunes... et elles viennent de Ucn loin ?... a Tend de la Sibérie , monsieur le
 bourgmestre . où leur mère était ! avant leur naissance... Voili plus de cinq
 mnis que nous voyaà petites journées ... N'est-ce pas déU assez dur pour des
 enfants de •^2^***P pronhcreni du soldat. Le front de celui-ci se rembrunit;
 il soniii de nouveau sourdement bnuïllonRer sa colère contre Mnmii . «use
 de SCS cruels embarras (il iguomil pouruïl que Goliatli ei)i, i r'msiigaiioo
 di> l'ro {ihi-lc, volé le poricfeuilc et les papiers). ■ Qucvoiriet-vous,
 Blorok? ~ lui dit k bourgnu-stre d'un air ninilié lûenveïllanl , n)nilié fâché.
 — Je voulais ^Ire seul , je l'avais dit A l'aubergiste. — Je viens vous rendre
 un service, roomdeur le bourgn>csire. — On service î — Un grand service:
 sans cela je ne me serais pas permis de vous déranger. Il m'est venu un
 nernpule. — Un scrupule T — Oui, moniit^ur le bourfRtesire; Je me suis
 reprocné de ne pas vous avoir dit ce qne J'avais k vous dire sur cet homme.
 dé)â nue (aus&e pitié m'avait égaré. — Mai& eniro, qu'avei-vous à dire? ■
 Horok s'approcha du juge '*'^' et lui parla tout bas pendant Bssci longtemps.
 D'abora trcs-éionnée , (leu à peu la physionomie du bour^uie^rc devint
 profoodéniciil alleniiivs et soucieuse ; de tem|>s en teuipn il laissait
 échapper une exclamallon de surprise el de doute, en jelanl des regards du
 cùté sur le groupe lornié (lar Dagoberl cl W deut Jeunes flUes. A
 l'etpession dp ses regards, de plus en plus inquiets, scrulalcurs d sévères,
 on *uy:iîl fac:i lemeiit que les paroles secrètes du Prophète chat^ geaieui
 progressivemeni l'iniérél que le magistrat avait rcisenti pour les orphelines
 cl pour le soldat, en un seniimeni rempli de déllauce el d'itov lillté. ^
 Dagoberl l'aperfui de ce revirenictil soudain ; ses craintes, un îi I



M LE JUIF ERRANT. calmées, revinrent plus vives que jamais. Rose et Blanche, interdites, et ne comprenant rien à cette scène, regardaient le soldat avec une anxiété croissante. « Diable ! ... — dit le bourgmestre en se levant brusquement, — je n'avais pas songé à tout cela ; où donc avais-je la tête / Mais que voulez-vous, Morok ? lorsqu'on vient au milieu de la nuit vous éveiller, on n'a pas toute sa liberté d'esprit ; c'est un grand service que vous me rendez à, vous me le disiez bien. — Je n'affirme rien, cependant... — C'est tout ; il y a mille à parier contre un que vous avez raison. — Ce n'est qu'un soupçon fondé sur quelques circonstances ; mais enfin un soupçon... — peut mettre sur la voie de la vérité... Et moi qui allais, comme un oison, donner dans le piège... Encore une fois, où avais-je donc la tête ? — Il est si difficile de se défendre de certaines apparences... -- A qui le dites-vous, mon cher Morok, à qui le dites-vous ? » Pendant cette conversation mystérieuse, Dagobert était au supplice ; il pressentait vaguement qu'un violent orage allait éclater ; il ne songeait qu'à une chose, 4 maîtriser encore sa colère. Morok s'approcha du juge en lui désignant du regard les orphelines ; il recommença de lui parler bas. « Ah ! — s'écria le bourgmestre avec indignation, — vous allez trop loin. — Je n'affirme rien, — se hâta de dire Morok, — c'est une simple présomption fondée sur... » Et, de nouveau, il approcha ses lèvres de l'oreille du juge. « Après tout, pourquoi non ? — reprit le juge en levant les mains au ciel ; — ces gens-là sont capables de tout ; il dit aussi qu'il vient de la Sibérie avec elles ; qui prouve (que cela n'est pas un amas d'impudents mensonges ? Mais on ne me prend pas deux fois pour dupe, » s'écria le bourgmestre d'un ton roucoulé ; car, ainsi que tous les gens d'un caractère versatile et faible, il était sans pitié pour ceux qu'il croyait capables d'avoir surpris son intérêt. a Ne vous bâtez pourtant pas de juger... ne donnez pas surtout à mes paroles plus de poids qu'elles n'en ont, — reprit Morok avec une componction et une humilité hypocrites ; — ma position envers cet homme — (et il désigna Dagobert) — est malheureusement si fautive, que l'on pourrait croire que j'agis par ressentiment du mal qu'il m'a fait : peut-être même est-ce que j'agis ainsi à mon insu... tandis que je crois au contraire n'être guidé que par l'amour de la justice, l'horreur du mensonge, et le respect de notre sainte religion. En On... qui voit... verra... ; que le Seigneur me pardonne si je me suis trompé ; en tout cas, la justice prononcera ; au bout d'un mois ou deux ils seront libres, s'ils sont innocents. — C'est pour cela qu'il n'y a pas à

hésiter : c'est une simple mesure de prudence, et ils n'en mourront pas. D'ailleurs, plus j'y songe, plus cela me paraît vraisemblable ; oui, cet homme doit être un espion ou un agiUiteur français ; si je rapproche mes soupçons de cette manifestation des étudiants de Francfort... — Et dans cette hypothèse, pour monter, pour exalter la tête de ces jeunes fous, il n'est rien de tel que... — Et d'un regard rapide Morok désigna les deux sœurs ; puis, après un mstant de silence significatif, il ajouta avec un soupir : — Pour le démon, tout moyen est bon. — Certainement, ce serait odieux, mab parfaitement imaginé... — Et puis enfin, monsieur le bourgmestre, examinez-le attentivement, et vous verrez que cet homme a une figure dangereuse : voyez. » En parLint ainsi, toujours à voix basse, Morok venait de désigner évidemment Dagobert. Malgré l'empire que celui-ci exerçait sur lui-même, la contrainte où il se tenait depuis son arrivée dans cetif auberge maudite , et surtout depuis le commencement de la conversation de Morok et du bourgmestre, finissait par être au-dessus de ses forces ; d'ailleurs, il voyait clairement que iiC^ efforts pour se concilier l'intérêt du juge venaient d'être complètement ruines par la fatale induencc du lus de moi. — Comment ! — dit le bourgmestre avec hauteur, — des ordres à moi... vous osez... — Je vous dis de faire «lesccndre cet homme, — reprit Dagobert hors de lui, ou il arrivera quelque malheur! — Dagobert... mon Dk?u... calme-toi, — s'écrièrenl les enfants en lui prenant les mains. — Il vous sied bien, miséi-able vagabond, pour ne pas dire plus, de commander ici ! — repril enlin le bourgnn^stre furieux ; — ahl vous croyez i^ue pour m'abuser il suffit de dire que vous avez perdu vos papiers ! Vous avez beau traîner avec vous ces deux jeunes filles, qui, malgré leur air innocent, pourraient bien n'être que... — Malheureux ! » s'écria Dagobert en inierrompant le bourgmestre d'un geste si tciTible, ojie le juge n'osa pas achever. Le soldat prit les enfants par le bras, et, sans qu'elles eussent pu dire un mot, il les fit, en une seconde, entrer dans la chambre ; puis, fermant la porte et mettant la clef dans sa poche, il revint précipitamment vers le Dourffmestre, qui, effrayé de l'attitude et de la pliysionomie menaçante du vétéran, recula de deux pas en arrière et se tint d'une main à la rampe de l'escalier. « Ecoutez-moi bien, vous ! — dii le soldat en saisissant le juge parle bras. — Tantdt ce misérable m'a insulté... (et il montra Morok). J'ai tout supporté... il s'agissait de moi. Tout à l'heure, j'ai écouté patiemment vos sornettes, parce que vous avez eu l'air un moment de vous intéresser à ces malheureux enfants ; mais, i)uisque vous n'avez ni coeur, ni pitié, ni justice... je vous préviens, moi,

que, tout bourgmestre que vous êtes... je vous crosserai comme j'ai crosse ce chien, — et il montra de nouveau le Prophète, — si vous avez le malheur de ne pas parler de ces den filles comme vous paileriez de votre propre enfant... entendezvous! -^ Comment... vous osez dire... — s'écna le bouri:mcstre balbu* tiant de colère, — que si je parle de ces deux aventurières...— Chapeau bas... quand on parle des filles du maréchal duc de Ligny ! a s'écna le soldat en arrachant le bonnet du bourgmestre, et le jetant à ses pieds. A cette agression, Morok tressaillit de joie. En effet, Dagobert, exaspéré, renonçant à tout espoir, se hissait malheureusement aller à la violence de sa colère si péniblement conteone depuis quelques heures. Lorsque le bourgmestre vit son bonnet à ses piedSi 0 regarda le mpteur de bêtes avec stupeur, comme s'il hésitait à croire à une padomptei reiUe énormité. Dagobert, regret;mt son emportement, sachant qu'il ne lui restait aucun moyen de conciliation, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, et, reculant de quelques pas, gagna ainsi les premières marches de l'escalier. Le bourgmestre se tenait debout, à côté du banc, dans un angle du palier: Morok, le bras en écharpe, afin de donner une plus sérieuse apparence à sa blessure, était auprès du magistrat. Celui-ci, trompé par le mouvement de retraite de Dagobert, s'écria : « Ah ! tu crois échapper toi... malheureux ! Tu veux recommencer à m'attendrir avec ton air câlin ! mais j'ai pénétré tes secrets desseins... Tu n'es pas ce que tu parais être, et il pourrait bien y avoir une affaire d'Etat au tond de tout ceci,— ajouta le magistrat d'un ton extrêmement diplomatique. — Tous moyens sont bons pour des cens qui voudraient mettie l'Europe en feu.— Je ne suis qu'un pamxe diable... monsieur le bourgmestre... Vous avez si bon cœur, ne soyez pas impitoyable !... — Ah ! tu m'arraches mon bonnet ! — Mais vous, — * lyouta le soldat en se tournant vers Bforok,— vous qui êtes canse de tout... avez pitié de moi... ne montrez pas de rancune... Vous quiêtes un saint nomme, dites au moins un mot en ma foveur à monsieur le bourgmestre. — Je lui ai dit... ce que je devais lui dire...— répondit ironiquement le Prophète. — Ah ! ah! te voilà bien penaud à cette heure, vieux vagabond... Tu croyais m'abuser par tes iérémiades, — reprit le bourgmestre en s'avançant vers Dagobert. — Dieu merci ! Je ne sub plus ta dupe. .. Tu verras qu'il y a à Leipsick de bons cachots pour les agitateurs minçais et pour les coureuses d'aventures, car tes donzelles ne valent pas mieux que toi... Allons, — ajouta-t-il d'un air bnportant en gonflant ses Joues, — allons, descends devant moi. Quant à toi, Morok, tu vas... » Le bourgmestre ne put achever. Depuis quelques

minutes, Dagobert ne cherchait qu'à gagner du temps: il étudiait du coin de l'œil une porte enl'ouverte, faisant face, sur le palier, à la chambre occunée par les or[])helînes ; trouvant le moment fit\ orable, il s'élança, rapioe comme la foudre, sur le boui ffmestre, le prit à la gorge et le Jeta si rudement contre la porte entre-bâillée, que le magistrat, stupéfait de cette brusque alLique, ne pouvant dire une parole ni pousser un cri, alla rouler au fond de la chambre complètement obscure. Puis se retournant vers Morok, qui, le bras en échaïpe, et voyant l'escalier libre, s'y précipitait, le soldat le rattrapa par sa longue chevelure flottante, l'attira à lui, t'enlaça dans ses bras de fer, lui mit I;i main sur la bourbe pour étoufi'er ses cri?, et, malgré sa résistance déses[»érée, te poussa, le traîna dans la chambre au fond de bquelle le bourgmestre gisait déjà coïfus et étourdi. Après avoir fermé la porte à double tour, et mis la clef dans sa poche, Dagobert, en deux bonds, desrendit l'escalier qui aboutissait à un cou' loir donnant sur la cour. La porte de l'auberge était fermée : impossible de sortir de r e côté. La pluie tombait à tomMits ; il vil à travers les carreaux d'une salle basse, écL>irée par la lueur du feu, l'hûte et ses gens at endant la décis'ion du bourgmestre. Verrouiller la porte du couloir, et intercepter ainsi toute conmiunica

LR JUIF RRUANT. « 7 lion aTec h cour, ce fut pour le soldat raiïaire d'une seconde, et il remonta rapidement rejoindre les orphelines. Morok, revenu à lui, appelait à Vaide de toutes ses forces ; mais, lors même que ses cris auraient pu être entendus malgré la distance, le bruit du Tent et de la pluie les eût étoufTës. l)agol)ert avait donc environ une heure à lui, car il fallait assez de temps pour que Tou s'étonnât de h\ loncueur de son entretien avec le magistrat; et, une fois les soupçoni ou les craintes éveillés, il fallait encore briser les deux portes, ceAe qui fermait le couloir de Tescalier et celle de la chambre où étaient renfermés le bourgmestre et le Prophète. « Mes enunts, il s'agit de prouver si vous avez du sang de soldat dans les veines , — dit Dngobert en entrant bniiqucment chez les jeunes filles, épouvantées du bruit qu'elles enteudaieut depuis quelques moments. — Mon Dieu! Dagobert! gu*arrive-t-il? s'écna Blanche. — Que veu!i-Ca oue nous fassions ? » repnt Rose. Sans repondre, le soldat courut au lit, en retira les draps, les noua rapidement ensemble, fit un gros nœud à l'un des bouts, qu'il plaça sur la partie supérieure du vantail gauche de la fenêtre, préalablement eutr'onvert, et ensuite refermé. Intérieurement, retenu par la grosseur du nœud, oui ne pouvait passer entre le vantail et l'encadrement de la croisée, le drap se trouvait ainsi solidement fixé ; son autre extrémité, Uotunt en dehors, atteignait le sol ; le second battant de la fenêtre, restant omrert, laissait aux fugitiCs un passage suffisant. Le vétéran prit alors son sac, la valise de ses enfants, la pelisse de peau de renne, jeta le tout par la croisée, fit un signe à Rabat*Joie, et renvoya, pour ainsi dire, garder ces objets. liO diien n'hésita pas, d'un bond il disparut. Rose et Blanche, stupéfaites, regardaient Dagobert sans prononcer une parole. c Maintenant, mes enfants, — leur dit-il, — les portes de l'auberge sont fermées... du courage... — et leur montrant la fenêtre : — Il faut passer là, ou nous sommes arrêtés, mis en prison... vous d'un côté... moi de l'autre, et notre voyage est flambé.— Arrêtés!... mis en prison! — s'écria Rose.— Séparées de toi! — s'écrb Blanche. — Oui, mes pauvres petites! On a tué Jovial... 11 faut nous sauver à pied, et tâcher de gagner Leipsick... Lorsque vous serez iaiiguées, je vous porterai tour à loor, et quand je devrais mendier sur la route, nous arriverons... Mais un quart d'heure plus tard, et tout est perdu... Allons, enfants, ayez confiance en moi... Montrez que les filles au général Simon ne sont pas poltronnes... et il nous reste encore de Tespoir. » Par un mouvement sympathique, les deux sœurs se prirent par la main comme si

elles eussent voulu s'unir contre le danger; leurs charmantes figures, pâlies par tant d'émotions pénibles, exprimèrent alors une résolution naïve qui prenait sa source dans leur foi aveugle au dévouement du soldat. « Sois tranquille, Dagobert... nous n'aurons pas peur, — dit Rose d'une voix ferme. — Ce (ju'il faut faire... nous le ferons, — saoula Blanche d'une voix non moins assurée. — J'en étais sûr... — s'écria Dagobert, — bon sang ne peut mentir... En route ! vous ne pesez pas plus que des plumes, le drap est solide, il y a huit pieds à peine d'au-dessus la fenêtre en bas... et Rabat-Joie vous y attendra. — C'est à moi de passer la première, je suis l'aînée aujourd'hui. » s'écria Rose après avoir tendrement embrassé Blanche. Et elle courut vers la fenêtre, voulant, s'il y avait quelque péril à descendre d'abord, s'y exposer à la place de sa sœur. Dagobert devina facilement la cause de cet empressement. « Chers enfants, — leur dit-il, — je vous comprends, mais ne craignez rien l'une pour l'autre, il n'y a aucun danger... j'ai attaché moi-même le drap... Allons, vite, ma petite Rose. » Légère comme un oiseau, la jeune fille monta sur l'appui de la fenêtre; puis, bien soutenue par Dagobert, elle saisit le drap, et se laissa glisser doucement d'après les recommandations du soldat, qui, le corps penché en avant, l'encourageait de la voix. « Ma sœur... n'aie pas peur... — dit la jeune fille à voix basse dès qu'elle eut touché le sol, — c'est très-facile de descendre comme cela ; Rabat-Joie est là qui me lèche les mains... » Blanche ne se fit pas attendre ; aussi courageuse que sa sœur, elle descendit avec le même bonheur. « Chères petites créatures, qu'ont-elles fini pour être si malheureuses ?... Mille tonnerres ! ! ! il y a donc un sort maudit sur cette famille ? » s'écria Dagobert le cœur brisé, en voyant disparaître la pâle et douce figure de la jeune fille au milieu des ténèbres de cette nuit profonde, que de violentes rafales de vent et des torrents de pluie rendaient plus sinistre encore. « Dagobert, nous t'attendons; viens vite... » dirent à voix basse les orphelines, réunies au pied de la fenêtre. » Enfin à sa grande taille, le soldat sauta, plutôt qu'il ne se laissa glisser à terre. Dagobert et les deux jeunes filles avaient, depuis un quart d'heure à peine, quitté en furtifs l'auberge du Faucon-Blanc, lorsqu'un violent craquement retentit dans la maison. La porte avait cédé aux efforts du bourgmestre et de Morok, qui s'étaient servis d'une lourde table pour boucher. Guidés par la lumière, ils accoururent dans la chambre des orphelins, alors déserte. Morok vit les draps flotter au dehors, et s'écria : « Monsieur le bourgmestre... c'est par ta fenêtre qu'ils se sont sauvés \ ils sont à pied... par cette nuit orageuse et noire, ils ne peuvent

être loin. — Sans doute... nous les rattraperons... Misérables vagabonds !... Oh! je me vengerai... Vile, Morok... il y va de ton honneur et du mien. — De mou honneur?... Il y va de plus que cela pour mtii, monsieur le bourgmestre, » — répondit le Prophète d'un ton courroucé; — puis, descendant rapklciiienl l'escalier, il ouvrit la porte de la rour, et s'écria d'une voix retentiiFsante : « Goliath... déchaîne les chieus !... et vous, l'hôte, des lanternes, des perches... Armez vos gens... faites ouvrir les portes. Courons après les fugitiÊ»; ils ne peuvent nous échapper... il nous les faut... morts ou

DEUIIÈME PARTIL U RUE OU MILiEU-DBS-URSINSt. GUAPITRE PRËMIkH. Les ménages (!)• Morok, le dompteur de bêtes, voyant Daftobert privé de son clieval« dépouillé de ses papiers, de son argent, elle croyant ainsi hors d'état de continuer ^sl route, avait, avant l'arrivée du bourgmestre, envoyé Kari à Leipsick porteur d'une lettre que celui-d devait Immédiatement mettre à la poste. L'adresse de cette lettre était ainsi eoocoe : « A mohiiieuT Rodin, rue du JVKtfti-dfi-C/rftru, à Paris, Vers le milieu de cette rue solitaire, assez ignorée, située au-dessous du niveau du quai Napoléon, où elle débouche, non loin de la rue SaintLandry, il existait alors une maison de modeste apparence, élevée au fond d'une cour sombre, étroite et isolée de la rue par un petit bàUnent de fiiçade, percé d'une porte cintrée et de deux croisées garnies d'épais barreaux de fer. Rien de pins simple que l'intérieur de cette silencieuse demeure, ainsi que le démontrait I ameublement d'ime assez grande salte située an reidc-chaussée du corps de logis princip;il. Pe vieilles boiMcrk» grises cou* vraient les murs ; le stA, carrelé, éuit peint en rouge et soigneusement ciré; des rideaux de calicot blanc se drafuiient aux croisétîs. Une sphère de quatre pieds de diamètre environ, placée sur un piédestal de chêne massif à l'autre extrémité de la chambre, Elisait face à la cheminée. Sur ce gl«>be d'une grande échelle, on remarquait une foule de petites croix rouges disséminées sur touti*s les parties du monde ; du nord au sud, du Irvant au couchant, depuis les pays les plus barbares, les Iles les plus lointaines, jusqu'aux nations les plus civilisées, jusqu'à Li France, il n'y avait pas une contrée qui n'oflrit plusieurs endroits marqués de ces petites croix rouges, servant évklcmment de signes indicateurs, ou de points de repère. Devant une table de bois noir chargée de papiers et adossée au mur k i)roximité de la cheminée, une chaise était vide ; plus loiu entre les deux enêtres on voyait un grand bureau de noyer, surmonté d'étagères ronplices de cartons. A la fin du mois d'octobre fN51, vers les huit heures do matin, aasb à ce bureau un homme écrivait.

Cet h(mime était M. Rodin, le correspondant de Morok le dompteur de bêtes. Agé de dnpiente ans, U poruit une vieille redingote olive, rftpée, au (1) c Ea litiDt dans les règles de Tordre dei Jôtuitet, loai le titre Dt fmmut[^] teribmH (Intt. Il, XI, p. 425-129), le dêTcloppenient de la builiône partie des Conslilutiona, on est enraya du nombre de lettroi, de relations, de regbtres, d'écrits de tout genre, consertés dans les archives de la Soctélé. c C'est une police infiniment plus exacte et mieux informée (|U6 ne l'a janais été celle d'aucun Etat. Le gouvernement de Venise lui-uième se trouvait surpassé pir les Jésuites; k>rsqu'il les chassa, en ItiOO, U uinit tous leurs papiers, et leur reprocha uva enAmc tr riiusLt cimicœiT<. cette="" police="" inquisition="" secr="" port="" un="" tel="" degr="" de="" perfection="" font="" comprendre="" toute="" la="" pui="" d="" gouvernement="" si="" bien="" instruit="" pers="" dans="" ses="" projets="" puissant="" gir="" l="" et="" comme="" le="" disent="" les="" constitutions="" psr="" tw="" dt="" m="" membret.="" n="" comprend="" sans="" peine="" q="" force="" immense="" aciuiert="" gouremement="" da="" soa="" comment="" g="" des="" j="" pouvait="" dire="" au="" duc="" bristae="" :=="" c="" ils="" ccm="" aiahmb="" aoxmeub="" a="" eoovnkb="" hos-seulenent="" pahis="" hais="" cuixk="" i="" ro="" cmiri="" u="" monc="" e.="" que="" rirsonne="" sacin="" coankht="" ccila="" fait.="" godstitiitions="" jeun="" tes="" arec="" loxta="" btin="" piagne="" p.="" paris=""/>

t» LE JIJIF ERRANT. ooUel graifiseox, ud moacboir à tabac pour cravate, un ailet et un pantalon de dm^ noir qui montraient la corde ; ses pieds, chaussés de gros souliers huiles, reposaient sur un petit carré de tapis vert placé sur le carreau rou^e et brillant. Ses cheveux gris s'aplatissaient sur ses teni\es et couronnaient son front diauve ; ses sourcils étaient à peine iridiques ; sa paupière supérieure, flasque et retombante comme la membrane qui Toile à demi les yeux des reptiles, cachait à moitié son petit œil rir et noir; ses lèvres minces, absolument incolores, se confondaient avec h teinte blaOarde de son visage mai^e au nez pointu, au menton pointu. Ce masque livide, et pour aiusi dire sans lèvres, semblait d'autant plus étrange qu'il était d'une immobilité sépulcrale ; sans le mouvement rapide des doigts de M. Rodin, qui, courbé sur son bureau, faisait grincer sa plume, on Teût pris pour un cadavre. A Taide d'un ehiffre (alphabet secret) placé devant lui, il transcrivait, d'une manière inintelligible , pour qui n eût pas possédé la clef de ces signes, certains passages d'une longue feuille d'écriture. Au milieu de ce silence profond, par un jour bas et sombre qui faisait paraître plus triste encore cette grande pièce froide et nue, il y avait quelque chose de sinistre à voir cet homme, à figure glacée, écrire on caractères mystérieux. Huit heures sonnèrent. Le marteau de la porte cochère retentit sourdement, puis un timbre firappa deux coups ; plusieurs portes s'ouvrirent, se fermèrent, et un nouveau personnage entra dans cette chambre. A sa vue, M. Rodin se leva, mit sa plume entre ses doigts, salua d'un air profondément soumis, et se remit à sa besogne sans prononcer une parole. Ces deux personnages offraient un contraste frappant. Le nouveau venu, plus âgé qu'il ne le paraissait, semblait avoir au plus trente-six ou trente-huit ans; il était d'une taille élégante et élevée : Cin aurait difticilement soutenu l'éclat de sa large prunelle grise, brilbnte comme de l'acier ; son nez, large à sa racine, se terinmait par un méplat carrément accusé ; son menton prononcé étant partout rasé, les tons bleuâtres de sa barbe, firatchement coupée, contrastaient avec le vif incarnat de ses lèvres et la blancheur de ses dents, qu'il avait trèsbeUss. Lorsqu'il 6ta son chapeau pour prendre sur la petite table un bonnet de velours noir, il laissa voir une chevelure chàiam clair que les années n'avaient pas encore argentée. Il était velu d'une longue redingote militairement boutonnée jusqu'au cou. Le regard profond de cet omme, son front largement coupe, révélaient uue grande intelligence, tandis que le développement oe sa poitrine et de ses

épaules annonçait une vigoureuse organisation physique; enfin, la distinction de sa tournure, le soin avec lequel il était ganté et chaussé, le léger parfum qui s'exhalait de sa chevelure et de sa personne, la grâce et l'aisance de ses moindres mouvements trahissaient ce que l'on appelle l'homme du monde, et donnaient à penser qu'il avait bien ou qu'il pouvait encore prétendre à tous les genres de succès, depuis les plus frivoles jusqu'aux plus sérieux. De cet accord si rare à rencontrer, force d'esprit, force de corps et extrême élégance de manières, il résultait un ensemble d'autant plus remarquable, que ce qu'il y aurait eu de trop dominateur dans la partie supérieure de cette figure énergique était, pour ainsi dire, adouci, tempéré par l'affabilité d'un sourire constant, mais non pas uniforme ; car, selon l'occasion, ce sourire, tour à tour affectueux ou malin, cordial ou gai, discret ou prévenant, ajoutait encore le charme insinuant de cet homme, que Ton n'oubliait jamais dès qu'une seule fois on l'avait vu. Néanmoins, malgré tant d'avantages réunis, et quoiqu'il vous laissât presque toujours sous l'influence de son irrésistible attraction, ce sentiment était mêlé d'une vague inquiétude, comme si la grâce et l'exquise urbanité des manières de ce personnage, richement de sa parole, ses délicatesses délicates, l'aménité caressante de son sourire, eussent caché quelque piège insidieux. L'on se demandait enfin, tout en cédant à une sympathie involontaire si Ton était attiré vers le bien... ou vers le mal. M. Rodin, secrétaire du nouveau vena, continuait d'écrire. « Y a-t-il des lettres de Dunkerque, Rodin? — lui demanda son maître. — Le facteur n'est pas encore arrivé. — Sans être positivement inquiet de la santé de ma mère, mais comme elle est en pleine convalescence, — reprit l'autre, — je ne serai tout à fait rassuré que par une lettre de madame la princesse de Sabt-Dizier... mon excellente amie... Enfin, ce matin, j'aurai de bonnes nouvelles, je l'espère... — C'est à désirer, — dit le secrétaire, aussi humble, aussi soumis que laconique et impassible. — Certes, c'est à désirer, — reprit son maître, — car un des événements de ma vie a été celui où la princesse de Sain-Dizier m'a appris que cette maladie, aussi brusque que dangereuse, avait heureusement cédé aux bons soins dont ma mère est entourée... par elle... sans cela je partais à l'instant pour la terre de la princesse, quoique ma présence soit ici bien nécessaire... Puis, s'approchant du bureau de son secrétaire, il ajouta : « Le dépouillement de la correspondance étrangère est-il fait? — En voici l'analyse... — Les lettres sont toujours venues sous enveloppes aux demeures indiquées... et apportées ici selon mes ordres? —

Touioiirs... — Lisez-^noi 1 analyst di celi» oorrêspoodanoë : s'il Y a des lettres auxquelles je doive répondre moi-même, je vous l6 dirai. » Et le maître de Rodin commença de se promener de long en large dans la chambre, les mains croisées derrière le dos, dictant à mesure des observations que Rodin notait soigneusement. ' Le secrétaire prit un dossier assez volumineux, et commença ainsi : « Don Ramon Olivarès accuse de Cadix réception de la lettre n. if» il s'y conformera et niera toute participation à l'enlèvement — Rien k classer. — Le comte Romanof de Risa se trouve dans une position embarrassée... — Dire à Duplessis d'envoyer un secours de cinquante louis ; j'ai autrefois servi comme capitaine dans le régiment du comte» et depuis il a donné d'excellents avis. — On a reçu à Philadelphie la dernière cargaison d'Histoire de France expurgée à l'usage des uèles ; on en redemande, la première étant épu>ée. — Prendre note, en écriture à Duplessis... Poursmvez. — M. Spindler envoie de Namur le rapport secret demandé sur M. Ardouin. — A aual^ser... ^ M. Ardouin envoie de la même ville le rapport secret demande sur M. Spindler. ~ A analyser... — Le docteur Van-Ostadt, de la même ville, envoie une note confidentielle sur MM. Spindler et Ardouin. — A comparer... Poursuivez. — Le comte Malipierri de Turin annonce que la donation des 5i»0,000 fir. est signée. — En prévenir Duplessis... Ensuite? — Don Stanislas vient de partir des eaux de Raden avec la reine Blarie-Ernestine. H donne avis que S. M. recevra avec gratitude les avis qu'on lui annonce, et y répondra de sa main. — Prenez note... J'écrirai moi-même à la reine.» Pendant que Rodin inscrivait quelques notes en marge du papier qu'il tenait, son maître, continuant de se promener de long^en large dans la chambre, se trouva en face de la grande mappemonde marquée de petites croix rouges; un mstant il la contempla d'un air pensif. Rodin continua : « D'après l'état des esprits dans certaines oarties de l'Italie, où quel3ues agitateurs ont les yeux tournés vers la rranCt le père Orsini écrit e Milan qu'il serait très-important de répandre k profusion dans ce pays un petit livre dans lequel les Français, nos compatriotes, seraient Erésentés comme impies et débauchés... pillards et sanguinaires... — 'idée est excellente, on pourra exploiter habilement les excès commis par les nôtres en Italie pendant les guerres de la RépubUque... 11 faudra charger Jacques Dumoulin de décrire ce petit livre. Cet homme est pétri de bile, de iiel et de venin: le pamphlet sera terrible... d'ailleurs je donnerai quelques notes; mais qu'on ne paye Jacques Dumoulin... qu'après la remise du manuscrit... — Bien entendu... Si on le

soldait d'avance, il serait ivre-mort pendant huit jours dans quelque mauvais lieu. C'est ainsi qu'il a lallu lui payer deux fois son virulent tactum contre les tendances panthéistes de la doctrine philosophique du professeur Martin. — Notez... et continuez. — Le négociant annonce que le commis est sur le point d'envoyer le banquier rendre à son maître devant qui de droit... » Après avoir accentué ces mots d'une façon particulière, Rodin dit à son maître : « Vous comprenez?... — Parfaitement... — dit l'autre en tressaillant. Ce sont les expressions convenues... Ensuite? — Mais le cominit, — reprit le secrétaire, — est tenu par un dernier scrupule. » Après un moment de silence, pendant lequel ses traits se contractèrent péniblement, le maître de Rodin reprit : « Continuer d'agir sur l'émaciation du commis par le silence et la solitude, puis lui faire relire la liste des cas où le régicide est autorisé et absous... Continuez. — La femme Sydney écrit de Dresde qu'elle attend les instructions. De violentes scènes de jalousie ont encore éclaté entre le père et le fils à son sujet ; mais dans ces nouveaux épanchements de haine mutuelle, dans ces confidences que chacun lui faisait contre son rival, la femme Sydney n'a encore rien trouvé qui ait trait aux renseignements qu'on lui demandait. Elle a pu jusqu'ici éviter de se décider pour l'un ou pour l'autre;... mais si cette situation se prolonge... elle craint d'éveiller leurs soupçons. Qui doit-elle préférer, du père ou du fils? — Le (ils... L'essentiments de la jalousie seront bien plus violents, bien plus cruels chez ce vieillard : et, pour se venger de la préférence accordée à son fils, il dira peut-être ce que tous deux ont tant d'intérêt à cacher... Ensuite? — Depuis trois ans, deux servantes d'Ambrosius, que l'on a placées dans cette petite paroisse des montagnes du Valais, ont disparu... sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. Une troisième vient d'avoir le même sort... Les protestants du pays s'émouvent, parlent de meurtre... de circonstances épouvantables... ~ Jusqu'à preuve évidente, complète du fait, que l'on défende Ambrosius contre ces infâmes calomnies d'un parti qui ne recule jamais devant les inventions les plus monstrueuses... Continuez. — Thompson de Liverpool est enfin parvenu à être admis comme homme de confiance chez lord Stewart, riche catholique irlandais dont la tête s'affaiblit de plus en plus. — Une fois le fait vérifié, cinquante louis de gratification à Thompson. Prenez note pour Duplessis... Poursuivez. — Fraidi Dichestein de Vienne, — reprit Rodin, annonce que son père vient de mourir du choléra... dans un petit village à quelques lieues de cette ville... car l'épidémie continue d'avancer lentement, venant du nord de la Russie par la Pologne... — (c'est

vrai, — dit le maître de Rodin en interrompant ; — puisse le terrible iléau ne pas continuer sa marche effrayante et épargner la France!... — Frank Dichestein, — reprit Rodin, — annonce que ses deux frères sont décidés à attaquer la donation faite par son père... mais (fie lui est d'un avis opposé)... — Consulter les deux personnes chargées du contentieux...

The text on this page is estimated to be only 16.02% accurate

LE iCIF EfUtAirT. - 1« eudlnal prince iTAiiulfl M coDronnen au
trois preirien p^nts do ménKrira. Il denunde i bire tet réserves pour le
^u>taliaie pobi. — Fuderéurres... acceptation pleine et absolue; buiod It
rwrre ; et noiet-le bien , entendei-Tous ! une guerre achamée , sans pinf ni
pour hd ni pour ses créatures... Ensuite?— Pra Paolo annonce qne le
palricMe Boccari, chef d'une sociëié «ecrète très-redooiabie, déâtipécé de
Tinr ses amis l'accuser de trahison, par suite des soupçons que loi, FnPaolo,
avait adroiiement jetés dans leur esprit, s'est donne la taon. — Boccari!! est-
ce possible?... Boccari!... le patriote Boccari I... cet euDeoii si dangereux?
— s'écria le maître de Kwliu. — Le palridte BoMari... — répéta le
secrétaire, lnujours impassibile. — Dire 1 DuplcsA é'taiojtr un mandat de
vingt-cinq louis â Fra l'aoEo... Prenez note. — Hausman annonce qne la
dintietise thini^alse Albedinc Ducornct est h maîtresse du prince régiaol :
clic a sur lut la plus coniplèti: ionueuce : on pourrait doue par elle arriver
sdreineut au liul qu'on se propose; nais celle Albertyie est domintle par son
amaul , coudamné eu France comme lauisaire. el elle ne bit rien wus U>
«ousiUter... — Ordonner i Hausman de s'abouclir avec cet bamme : si ses
prétentions sont raison^dea, y accéder : s'infunner si cete fille n'a pas
qtu'iques parnig à luis. — IJe duc d'Ûrbao annonce que Je roi son maître
auturisera le Doovel établissement pi'oposé, mais aux couditiius
prccedmineui noiiiftéa. — Pas de cuudiliois , une Iraucbe adltésion uu uu
refuî positif... 00 reconnaît ainù ses amis et ses etuiemis... 1 lus les
circonstances KO)blent débvoraUes... plus il faut nKwtrr de frnneté , et
im(ioser par la CDObuce en soi, — Le même annonce que le corps
dipluniuique tout entier cimibue d'appuyer les réclaoulous du père do cete
^unc Qlle protesiaole, qui ne veut quitter le couvent où die a trouvé asdc et
prolectioa que pour épouser ton amant contre la vuloute de son père. —
^Ah!... le corps diplomatique continue de récianter au nom de ce père? — U
cooiinae... — Alors, cgu[iuu<:r de="" lui="" r="" que="" le=""
pouvoir="">irilud n'a rien i démêler avec le pouvoir icuipurel. > A ce
moratnt le timbre de la porte d'entrée frappa deux coups. • Voyes ca que
c'est. » dit le naître de Kudin. CeU-cî se leva et sortit. Son uwUie continua
àv te promener, pensif, iUB bout i l'autre de la ckarobre. Ses pas l'ayant
encore amené auprès ! réoMme sphère, il s'y arrêta. U qudque temps U
coniempl», dans im profond silence, les in8 petites croix rouges qui

semblaient couvrir d'un immense réseau unies les contrées de la terre.
 Songt^nt sans doute à l'invisible Ktkn desoB pouvoir, qui paraissait
 s'étendre sur le monde entier, les traits de cet homme s'aaimèrL'nt, sa kirge
 prunelle grise élincela, ses nariaes se goBllèreiit, ta mâle Tigre prit une
 îiicmyable expression d'énergie, d'audace et de superbe. Le front altiit, la
 lèvre dédaigneuse, il s'approchb de b sphère et appuya sa vigoureuse maiu
 sur le pôle.. . A cette puissante étreinte, a ce owuvtnivnt impérieux ,
 po^sessil, on aurait dit que cet bonune se croyait silr de dominer ce glube
 qit'il cdhlemplaft de toute la hauteur de sa grande taUle, et sur lequel il
 posnil U Hkain d'un air si fier, si audacieux. Alors il ne sonriait pus. Son
 large front se lassait d'une manière romiid^ible, son regard menaçait ;
 l'artiste qui Mirait vouhi peindre le dénuui de l'urgueU et de la domination
 n'aurait pu choisir un plus elTrayant modèle. Lorsque Rodiu rentra, la ligure
 de son maître avait repris son expression babîluelle. ■ C'est le bcleur, — dit
 Kodin en montrant les letlres nu'it tenait l b «kaiu ; — il n'y a rien de
 Dunkerque. — Rien !!!...> s'éena son maître. Et sa douloureuse émotion
 contrastait singulièrement avec l'expression baoïaine H implncable que sou
 visage avait naguère. ■ Rien!!! aucune nouvelle de ma mère! — reprit-il, —
 encore trente, six benres d'inquiétude. — Il me semble que si madame \.t
 priiKesse avait en de mauvaises nouvelles à donner, elle eût écrit:
 probâlili'nient le mieux continue... — Vous avez sans doute raison , Rodin ,
 nnls, il a'inipone...Je ne suis pas tranquille... Si dunain je n'ai pus île
 noiïveBrâ «MnpKlement rassurantes , je parilrji pour L terre de In
 princesse... Pourquoi faut-il que ma mère ail viiuln aller passer l'autumue
 dins ce pays f.. . Je crains que les environs de Duukerque ne suteiK pas
 sains pour elle... > Après un moment de silence , il ajouta en coniiniunl de
 se promener : « EnGn... voyez ces lettres... d'où soni-elles?... » Rodin. après
 avoir examiné letir tbubre, répondit : ■ Sur les quatre, R y en a trois
 rehtivcs â Li grande cl iniporlanli; afLire des médailkâ... — Dieu soil Inné...
 pourvu que les nouvelles siiii-nl favorables. » s'écrl le maître de Rodiu avec
 une expression d'inquiétude qui lénwigndl de l'exirême boportnnce qu'il
 atlacliail à cette all'aire. m L'une, de Ohartesiown, est sans doute reblive i
 Gabriel le missionnaire, — répondit Itudin : — l'autre, de Batavia, a sans
 doute rapport k l'Indien D^lma... Celle-ci est de leipsick... Sans doute elle
 coulirme celle d'hi^, oà ce dompteur de béles leroces. nommé Monik,
 aimonçalt que, selon les ordres qu'il avait re^us. et sans qn'uu [.M l'aiiisiM'
 en rien, krs lilles vrei pat encore ces letlres de Leipsid, de Charlestown et de

Batavia ; les renseignements qu'en donnent, sans doute, se classeront tout à l'heure d'eux-mêmes. (Jelanouséparnera un double emploi de tenais. > Le secrétaire regarda son maître d'un air interrogatif. L'autre reprit : ■ Avez-vous terminé la note relative à l'affaire des médailles? — La voici... Je finissais de la traduire en chiffres.. — Usez-la-moi. et. selon l'ordre des bits, vous ajouterez les nouvelles formations que doivent renfermer ces traités. — En effet, — dit Roiffé, — ces informations se trouveront ainsi à leur place. — Je veux voir, — reprit l'autre, — si cette note est claire et suffisamment explicative, car vous n'avez pas oublié que la personne à qui elle est destinée ne doit pas tout savoir? — Je me le suis rappelé, et c'est dans ce sens que je l'ai rédigée... — Lisez. » U. Rodin lut ce qui suit, très-posément et très-lentement ; ■ Il y a cent cinquante ans. une famille française, protestante, s'est expatriée volontairement dans la prévision de la prochaine révocation de l'édit de Nantes, et dans le dessein de se soustraire aux rigoureux et sévères arrêts déjà rendus contre les réformés, ces ennemis du bon plaisir de notre sainte religion. ■ Parmi les membres de cette famille, les uns se sont réfugiés d'abord en Hollande, puis dans les colonies hollandaises, d'autres en Prusse, d'autres en Allemagne, d'autres en Angleterre. d'autres en Amérique. ■ On doit savoir qu'il ne reste aujourd'hui que sept descendants de cette famille, qui a passé par d'étranges vicissitudes de fortune, puisque ses représentants sont aujourd'hui à peu près placés sur tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le souverain jusqu'à l'artisan. ■ Ces descendants directs ou indirects sont ; ■ Filiation maternelle : « Les demoiselles Rom et Blanche Siam, mineures. (« Le général Simon a eu à Varsovie une descendante de bonne famille.) « Le sieur Prantmi Hardy, manufacturier au Plessis, près Paris. a Le prince Djalma, fils de Kari » le 3 février 1804, H cela, non par [l] Lct BiùwDi à » province correspondante de celle* de Paris ; elle sont luw en million dir«cl(avec le Kénûral, qui résidait à Kume. Im cinquantaine du Jf>uiw-i, li acliE, i inervuilleie. a Cr ghjdilu Cuumirinxcheftluu) uâ renivipnemnt* dont ils peuvent avoir lin : i;]iii|ui'iuur. lu i:âiûralj[e^il Une foule de rapports qui le contraindrait à l'usage de l'écriture. il ••iile

The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate

50 LE JUIF ERRANT. représentants ou fondeurs de pouvoir, mais en personne, qu'ils soient majeurs ou mineurs, mariés ou célibataires. < Mais d'autres personnes ont nu intérêt immense à ce qu'aucun des descendants de cette famille ne se trouve à Paris le 13 février... à l'exception de Gabriel Kennepont, prêtre des missions étrangères. ■ Il faut donc qu'à tout prix Gabriel soit le seul qui assiste à ce rendez-vous donné aux représentants de cette famille il y a un siècle et « Pour empêcher les six autres personnes d'être ou de se rendre à Paris le jour où, ou pour paralyser leur présence, on a déjà beaucoup tenté mais il est beaucoup plus à tenter pour assurer le bon succès de cette affaire, que l'on regarde comme la plus importante, comme la plus vitale de l'époque, à cause de ses résultats probables... ■ < Cela n'est que trop vrai, — écrivait-il le malin » de Bodin en l'instant même et en secouant la tête d'un air pensif; — s'ajoutait en outre : — que les conséquences du succès sont incalculables, et que l'on n'ose prévoir celles de l'insuccès... En un mot. qu'il s'agit presque d'être... ou de ne pas être pendant plusieurs années. Aussi faut-il. pour réussir, employer tous les moyens possibles, ne reculer devant rien, toujours en sauvant habilement les apparences. — C'est écrit, — dit Hodin après avoir ajouté les mots que son maître venait de lui dicter. — Continuez... > Rodin continua. « Pour faciliter ou assurer le succès de l'affaire en question, il est nécessaire de donner quelques détails particuliers et secrets sur les sept personnes qui représentent cette ramille. « Ou répond de la vérité de ces détails, au besoin on les compléterait de la façon la plus minutieuse : c'est-à-dire des informations contra dictoires ayant lieu, on possède des dossiers très-étendus. On procédera par ordre de personnes, et l'on parlera seulement des faits accomplis jusqu'à ce jour. (Solennel-f.) « — Les demoiselles Row et Blanche Sinum, sœurs jumelles, — Agrées de quatorze ans environ. — Figures charmantes, — se ressemblant tellement qu'on pourrait prendre l'une pour l'autre ; — caractère doux et timide, mais susceptible d'exaltation ; — élevées en Sibérie par une mère esprit fort et déiste. — Elles sont complètement ignorantes des choses de notre sainte religion. ■ Le général Simon, séparé de sa femme avant leur naissance, ignore encore à cette heure qu'il a deux filles. ■ On avait cru les empêcher de se trouver à Paris le 13 février, en faisant envoyer leur mère dans un lieu d'exil beaucoup plus reculé que celui qui lui avait d'abord été assigné : mais leur mère étant

morte le gouverneur général de la Sibérie, qui nous est tout dévoué d'ailleurs, croyant, par une erreur déplorable, la mesure seulement personnelle à la femme du général Simon, a malheureusement permis à ces jeunes gens de revenir en France sous la conduite d'un ancien soldat. ■ Cet homme, entreprenant, fidèle, résolu, eût été noté comme digne. ■ Les demoiselles Simon sont inoffensives. — On a pu espérer qu'à cette heure elles sont retenues dans les environs de Leningrad. > Le maître de Bodin, l'interrompant, lui dit : « Lisez maintenant la lettre de Leipsick reçue tout à l'heure, vous pourrez compléter l'information. » Bodin lut, et s'écria : ■ Excellente nouvelle ! les deux jeunes (filles et leur guide étaient parvenus à s'échapper, pendant la nuit, de l'auberge du Faucon-Itanc, mais tous trois ont été rejoints et saisis à une lieue de Hirschberg; on les a transportés à Leipsick, où ils sont emprisonnés comme vagabonds : le plus, le soldat qui leur servait de guide est accusé et convaincu de rébellion, voies de fait et séquestration envers un magistrat. — Il est donc à peu près certain, vu la longueur des procédures allemandes (et d'ailleurs on y pourvoira), que les jeunes filles ne pourront être ici le 13 février, — dit le maître de Bodin. — Joignez ce dernier à la note par un renvoi... » Le secrétaire obéit, écrivit en note le résumé de la lettre de Morok, et dit : « C'est écrit. — Poursuivez, » reprit son maître. Rodin continua à lire. (Wole 0" 2.) M. François Hardy, mathématicien au Polytechnique, Paris. • Homme fin. — riche, — intelligent, — actif, — probe, — intelligent. Si il lui ce livre avec une froide impartialité. Rédigée* dans un but d'histoire, ces biographies sont nécessaires, quand on a besoin d'ignorer un individu, on ouvre le livre, et l'on connaît immédiatement sa vie, son « caractère, le) l'analyse. Les défauts, ici précis, les mille, les amis, les liaisons) les plus accablent. C'est-à-dire, monsieur, l'importance d'action que donne à une biographie cet impulsion l'œuvre 'police qui embrasse le monde « tantôt Je ne vous parle pas li^gèrement de ces caractères : c'est de quel {u'UD Il a maintenant dix-huit ans, — caractère énergique et généreux, — esprit fier, indépendant et sauvage; — favori du général Simon, qui a pris le commandement des troupes de son père, Kadja-Sing, dans la lutte que celui-ci soutient dans l'Inde contre les Anglais. — On ne parle de l'homme que pour mémoire, car sa mère est morte jeune encore, du vivant de ses parents à elle, qui étaient restés à Batavia. — Or, ceux-ci étant morts à leur tour, leur modeste héritage n'ayant été réclamé ni par l'homme ni par le roi son père, l'on a la certitude qu'ils ignorent l'un des deux les graves intérêts qui se rattachent à la possession de la médaille en

quesliun, qni fait partie de l'héritage de la mère de Djalma. ■ Le maître de Hodin l'interrompit el bi dit : « Lisez maintenant la lellre de Batavia, afin de compléter llinformation snr Qjatn». » Hodin lut el dit : a Encore une bonne nouvelle... H. Josué Van Daël, n^ociant de Batavia (il a fait son éducation dans notre maison de Ptmdichéry j , a appris, par son correspondant de Catcatta, que le vieux roi indien a clé lue dans la dernière bataille qu'il a livrée aux Anglais. Son (ils lijalma, dépussédé du tr(me paternel, a été provisoirement envoyé dans une forteresse de l'Inde comme prisonnier d'Etat. — Ifoos sommes à la Su d'octobre , — dit le maître de Bodin. — En admellani que le prince Djalma fdt mb en liberté, el qu'il pôtt quitter l'Inde mai»tenant, c'est A peine s'il arriverai! à Paris pour le mois de rérieur... — M. Josué. — reprit Rodin , — regrette de n'avoir pu prouver son zèle en cette circonstance ; si, contre toute probabilité, le prince Djalma était reliché ou s'il pan'enail i, s'évader, it est certain qu alors il vietH drail à Batavia pour réclamer l'héritage maternel , puisqu'Q ne lui reste plus rien au monde. On pourrai! dans ce cas compter sur le dévouement de H. Josué Van Daél.. . Il demande, en retour, par le prochain courrier, des renseignements très-précis sur la fortune de H. le baron Tripeaud , manufaciurier et banquier , avec lequel il est en relations d'afTaires. — A ce sujet vous répondrez d'une manière évanve, H. Josué n'ayant encore montré que du zèle... Complétez l'information de Djalma... avec ces nouveaux reoseignemenis... » Rodin écrivit. Au boni de quelques secondes, son maître lui dît avec une expression singulière : ■ M. Josué ne vous parle pas du7général Simon , â propos de la mort du père de Djalma et de l'emprisonnement de celui-ci ? — M. Josué n'en dît pas un mot, sréponditle secrétaire en continuant son travail. Le maître de Rod'm garda le silence , et se promena pensif dans la chambre. Au bout de quelques instants, Rodin lui dit : « C'est écrit... — Pour(Noien*4.) Le tiew JaeqMee Rtnneponl, dit Couche- tout-nu. a — Ouvrier de la fabrique de M. le baron Tripeaud, le concurrent industriel de M. François Hardy. — Cet artisan est ivrogne, fainéant, — tapngeur et dépensierl; — il ne manque pas d'intelligence , mais la p:^ ressc et la débauche l'ont absolument perverti. Un agent d'afTaires très* adroit, sur lequel on compte, s'esl mis «i rapport avec une fille Céphise Soliveau, dite fa R'ine-Bacchanal, qui est la maîtresse de cet ouvrier. Grâce à elle, l'agent d'afTaires a noué quelques relations avec lui , et on peut le rmrder dès à présent comme a peu près en dehors des inlérêls qui devraieni nécessiter sa présence i Paris le 45 févrie^...» (NoMn*5.) Oabritl Rennepottt, préltTt det

miteiom étnngiret, « — Parent éloigné du précédent: mais il ignore l'existence de ce parent et de cette parenté. — Orphelin abandonné, il a été recueilli par rançoise Baudouin, femme d'un soldat surnommé Dagiibert. ■ Si, contre toute attente, ce soldat venait à Paris, on aurait sur lui un puissant moyen d'action par sa femme. — Celle-ci est une excellente créature. Ignorante et croule, d'une piété exemplaire, et sur laquelle on ■ depuis longtemps une influence et une autorité sans bornes. — C'est par elle que l'on a décidé Gabriel à entrer dans les ordres, malgré la répugnance qu'il éprouvait. a Gabriel a vingt-cinq ans, — caractère angélique comme sa figure;

89 LE JUIF ÈRRAPiT. eflinyant que sonmiiUre... lorsque oelui-clt debout el hauiaîn, avait impérieusement jeté sa main sur ce monde, qu'A semblait Youloir dominer à force d*orgiieil, de violence et d'audace. Le premier ressemblait à laigle qui • planant au-dessus de sa proie« peut quelquefois la manquer par l élévation même du vol auquel il se udsse emporter. Rodin ressemblait, au contraire, au reptile qui, se traînant dans Fomkre et le silence sur les pas de sa victime, ilnlt toi^ours par resserrer de ses nœuds homicides. Au bout de quelques instants, Rodin s'approcha de son bureau en se frottant vivement les mains , et écrivit la lettre suivante» à l'aide d'un ehiilre particulier, inconnu de son maître. Paris, 9 heures 3/4 du matin. « n est parti... mais il a Hisni ! ! « Sa mère mourante l'appelait auprès d'elle ; il pouvait peut-être, lui « disailr-on, la sauver par sa présence... Aussi s'est-il écrié : Ne pas me « rendre auprès de ma mère... ce serait un parricide ! c Pourtant... il est parti !... mais il a hbsité... c Je le wrvcilie toujours... c Ces lignes arriveront à Rome en même temps que lui... « P. 5. Dites an cardinal-prince qu'il peut compter sur moi, mais « ou'à mon tour j'enlends qu'il me serve activement. — D'un moment à « l'autre, les dix-sept voix dont il dispose peuvent m'être utiles... il « (aul donc qu'il tâdoe d'augmenter le nombre de ses adhérents. » Après avoir plie et cacheté cette lettre, Rodin la mit dans sa poche. Dix heures sonnèrent. C'était l'heure du déjeuner de M. Rodin. Il ransea et serra ses papiers dans un tiroir dont il emporta la clef, brossa du coude sou vieux chapeau graisseux, prit à la mahi un parapluie tout rapiécé et sortit (1). Pendant que ces deux hommes, du fond de cette retraite obscure, ourdissaient cette trame où devaient être enveloppés les sept descendants d'une fomille autrefois proscrite... un défenseur étrange, mystérieux, songeait à protéger celte famille, qui était aussi la sienne. CHAPITRE m. ÉpilogueLe site est agreste... sauvage... C'est une haute colline couverte d'énormes blocs de grès du milieu desquels pointent çà et là des bouleaux et des chênes au feuillage déjà jauui par l'automne ; ces grauds arbres se dessinent sur la lueur rouge que le soleil a laissée au couchant : on dirait la réverbération d'un incendie. De cette hauteur, l'œil plonge dans une vallée profonde, ombreuse, fertile, à demi voilée d'une légère vapeur par la brume du soir... Les Rrasses prairies, les massifs d'arbres touffus, les champs dépouillés de leurs épis mûrs, se confondent dans une teinte sombre, uniforme, qui contraste avec la limpidité bleuâtre du ciel. Des clochers de pierre grise ou d'arduisse élancent

ça et là leurs flèches aiguës du fond de cette vallée... car plusieurs villages y sont épars, bordant une longue route qui va du nord au couchant. C'est l'heure du repos, c'est l'heure où d'ordinaire la vitre de chaque chaumière s'illumine au joyeux pétilllement du foyer rustique, et scintille au loin à travers l'ombre et la feuillée, pendant que des tourbillons de fumée sortant des cheminées s'élèvent lentement vers le ciel. Et pourtant, chose étrange, on dirait que dans ce pays tous les foyers sont éteints ou déserts. Chose plus étrange, plus sinistre encore, tous les clochers sonnent le glas des morts... L'activité, le mouvement, la vie, semblent concentrés dans ce branle lunibre qui retentit au loin. Mais voilà que, dans ces villages, naguère obscurs, des lumières commencent à poindre... Ces clartés sont produites par le vif et joyeux pétilllement du foyer rustique... Elles sont rousseâtres comme ces feux de plâtre aperçus le soir à travers le brouillard. Et puis ces lumières ne restent pas immobiles. Elles marchent... marchent lentement vers le cimetière de chaque église. (1) Après avoir cité les Contilutum* de Jénitu et les excellentes et courageuses lettres de M.^e Libri, il est de notre devoir de mentionner aussi tant de hardis et consciencieux travaux sur la Compagnie de Jésus, récemment publiés par MM Dupin l'ainé, Micbelet, VA. Qumet, le comte de Saint-Friol: œuvres de haute et inappréciable importance, où se trouvent si admirablement dévoilées les vérités les plus cachées de cet ordre. Nous sommes heureux d'avoir pu ainsi porter notre pierre à la digue, puissante et, espérons-le, durable, que ces généreux <: que="" cet="" nobles="" espnts="" ont="" contre="" nn="" flot="" impur="" et="" toujours="" mena="" s.="" alors="" le="" glas="" des="" morts="" redouble="" l="" fr="" sous="" les="" oops="" pr="" cloches="" de="" rares="" intervalles="" chants="" mortuaires="" arriveal="" affaiblis="" jusqu="" filte="" la="" colline.="" pourquoi="" tant="" fun="" quelle="" est="" donc="" cette="" vall="" d="" o="" paisibles="" r="" succ="" au="" dur="" travail="" quotidien...="" sont="" remplac="" par="" mort="" repos="" du="" soir="" dont="" chaque="" tiuage="" pleure="" fois="" enterre="" m="" heure="" nuit="" h="" c="" mortalit="" si="" prompte="" nombreuse="" effrayante="" peine="" suffit="" enterrer="" morts...="" pendant="" jour="" un="" rude="" imp="" labeur="" attache="" survivants="" terre="" el="" seulement="" retour="" champs="" ils="" peuvent="" bris="" fatigue="" creuser="" ces="" autres="" sillons="" leurs="" vont="" reposer="" press="" comme="" grains="" bl="" dans="" semis.="" n="" pas="" seule="" vu="" ann=""

maudites="" bien="" villages="" bourgs="" villes="" contr="" immenses=""
 foyers="" denfl="" remplacer="" joie...="" bruit="" f="" pleur=""
 beaucoup="" enterr="" sinistre="" lueur="" torches...="" car="" terrible=""
 voyageur="" a="" lentement="" parcouru="" p="" fond="" aux=""
 glaces="" sib="" gr="" fran="" ce="" myst="" lent="" t="" inn=""
 placable="" destin="" main="" dieu...="" lb="" chol="" montait=""
 toujours="" profondeurs="" sommet="" colline="" une="" grande=""
 voix="" plaintive...="" torches="" s="" loin="" travers="" brume=""
 soir...="" cr="" durait="" encore="" qui="" donne="" formes="" plus=""
 arr="" apparence="" vague="" insaisissable="" fantastique...="" nais=""
 sol="" pierreux="" sonore="" montagne="" ferme...="" grands="" troncs=""
 noirs="" arbres...="" on="" homme="" pass="" sa="" taille="" haute=""
 il="" tenait="" baiss="" sur="" poitrine="" figure="" noble="" douce=""
 triste...="" ses="" sourcils="" unis="" entre="" eux="" tempe=""
 semblaient="" rayer="" son="" front="" marqti="" sinistre...="" ne=""
 semblait="" entendre="" tintements="" lointains="" pourtant="" deux=""
 jours="" auparavant="" calme="" bonheur="" sant="" ioic="" qu=""
 avait="" laissait="" derri="" lui="" mornes="" mais="" vova=""
 continuait="" route="" pens="" li="" approche="" pensait-il=""
 approchent...="" descendants="" ma="" bien-aim="" derniers="" reje=""
 tons="" notre="" race="" doivent="" paris...="" pour="" troisi="" y=""
 cent="" cinquante="" ans="" pers="" tion="" diss="" toute="" famille=""
 tendresse="" j="" suivie="" en="" dix-huit="" milieu="" migrations=""
 exils="" oe="" changements="" religion="" fortune="" nom="" tt="" oh=""
 issue="" nui="" moi="" pauvre="" artisan="" grandeurs="" mis=""
 gloire="" combien="" crimes="" elle="" souill="" vertus="" die=""
 honor="" famiue...="" llranlaiilt="" tout="" enii="" paissant="" g=""
 veines="" richr="" souverain="" bandit="" sage="" fou="" da="" brn=""
 saint="" sang="" perp="" heure="" faraide="" ..="" reste-t-fl=""
 aujourd="" sept="" rejetons="" :=="" lieux="" orphelines="" filles=""
 proscrire="" proscrit="" prince="" missionnaire="" conditiob=""
 moyenne="" jeune="" fille="" grand="" sait="" salon="" juif="" errant=""
 dordonn="" christ="" portant="" croix="" passa="" devant="" maison=""
 demanda="" se="" instant="" banc="" pieiie="" situ="" k="" porte=""
 marche="" dit="" durement="" iuif="" repoustant=""><< toi qui marcheras
 jusqu'à la fin des siècles! — lui répondit le Christ d'un ton sévère et triste.
 — Voir, pour plus de détails, l'éloquente et savante notice de M. Charles

M.ignin, pbcée en tête de la magnifique épopée à'ÀhMvstm^ par M. Ed.
Qoinet. . /

UBiUIP £RRàim « Eosuiteiin ariisaD. « A eux tous ils résument les vertus, le courage, les dégradations, les splendeurs, les misères de notre race !... « \jL Sibérie... rinde...rAmériQue... la France... voilà où le sorties ajeiés! « L'instinct m'avertit lorsqu'un des miens est en péril... Alors» dn nord au midi. . . de Forient à l'occident, je vais k eux. .. je vais à eux ; hier, sous les glaces du pôle, aujourd'hui sous une zone tempérée... demain sous le feu des tropiques ; mais souvent, hélas ! au moment où ma présence pourrait les sauver, la main mvisible me pousse, le tourbillon m'emporte, et... « ^ HaicbiL... lUicn!... — Qu'au moins ie finisse ma tAche! — minai L... — Une heure seulement!... une heure de repos!... — Mabcbi !... — Hélas ! je laisse ceux que j'aime au bord de l'abime !...—> M ARciE ! . . . Mabghk ! ! » « Tel est mon châtiment... S'il est grand... mon crime a été plus grand encore!... « Artisan voué aux privations, k la misère... le malheur m'avait rendu méchant... « Oh! maudit... maudit soit le jour où, pendant que je travaillais, sombre, haineux, désespéré, parce (Jue, malgré mon labeur acharné» les miens manquaient de tout... le Christ a passé devant ma porte ! c Poursuivi d'injures» accablé de coups, portant à grand'peîne sa lourde croix, fl m a demandé de se reposer un moment sur mon banc de pierre. . . Son front ruisselait, ses pieds saignaient, la fatigue le brisait. . . et avec une douceur navrante Û me disait : « Je souffre !... — Et moi aussi, ie souffre... — lui ai-je répondu en le repoussant avec colère» avec dureté; —je souffre, mais personne ne me vient en aide... Les impitovables font les impitoyables!... Harche !... marche ! » « Alors lui, poussant un soupir douloureux, m'a dit : « — Et loi, tu marcheras sans cesse jusqu'à ta rédemption; ainsi le « veut le Seigneur qui est aux cieux. » a Et mon châtiment a commencé... « Trop tard j'ai ouvert les yeux à la lumière... trop tard j'ai conmi le repentir, trop tard j'ai connu la charité, trop tard enfin j'ai compris ces paroles divines de celui que j'ai outragé, ces paroles qui devraient être la loi de l'humanité tout entière : « AlinZ-VOIJS un uns LIS aotkis. « En vain, depuis des siècles, pour mériter mon pardon, puisant ma force et mon éloquence dans ces mots célestes, j'ai rempli de commise* ration et d'amour bien des cœurs remplis de courroux et d'envie; en vain j'ai enflammé bien des âmes de la sainte horreur de l'oppression et de l'injustice. c Le jour de la clémence n'est pas encore venu !... « Et, ainsi oue le premier homme a par sa chute voué sa postée au malheur, on dirait que moi, artisan, j'ai voué les artisans à d'étemelles douleurs, et qu'ils expient

mon crime : car eux seuls» depuis dix-huit siècles, n'ont pas encore été affranchis. « Depuis dix-huit siècles, les puissants et les heureux disent à ce peuple de travailleurs... ce que j'ai dit au Christ implorant et souffrant : Marche.,, marekt,,. c Et ce peuple, éoane hii brisé de fatigue, comme lui portant une lourde croix... ^ comme lui avec une tristesse amère : « — Oh! par pitié... oielques instants de trêve... nous sommes épuisés... — Marché ! ! — nais si nous mourons à la peina^ que deviendront et nos petits enfants et nos vieilles mères? — Marche.,, marche, ..it c Et depuis des siècles» eux et moi nous marchons et nous souffrons, sans qu'une voix charitable nous ait dit assez!!! c Hélas... Id est mon châtement, il est immense... il est double... « Je souffre au nom de l'humanité, en voyant des populations misérables, vouées sans relâche à d'âpres et rudes travaux. « Je souffre au nom de la famille, en ne pouvant, moi, pauvre et errant, venir toujours en aide aux miens, à ces descendants d'une sœur chérie. « Mais quand la douleur est au-dessus de mes forces... quand je pressens pour les miens un danger dont je ne peux les sauver, alors, traversant les mondes, ma pensée va trouver cette femme, comme moi maudite... cette fille de reine (1) (lui, comme moi fils d'artisan» marche... marche, et marchera jusqu'au jour de sa rédemption... « Une seule fois par siècle, ainsi que deux planètes se rapprochent dans leur évolution séculaire... je puis rencontrer cette femme... pendant ta fatale étiatne de b Passion. « Et après cette entrevue remplie de souvenirs terribles et de douleurs immenses, astres errants de Vérité, nous poursuivons notre course Infinie. « Et cette femme» la seule qui, comme moi» sur la terre assiste à la fin de chaque siècle en disant: Encore 11 cette femme» d'un bout du monde à l'autre» répond à ma -pensée... vnlui 1) Stkm vme léf^de trè9-pea conniM, que Dont devons à k précieiiM Iknce de M. Maury, le smvani yoiit-bihliuth^caire do l'Institut, l'épique fut écondamnée k errer jusqu'au jugement dernier, pour avoir demandé la mort de Mintletrt Rtp«"«re f Elle» qui seule au monde partage mon terrible sort» a votthi partager l'unique intérêt qui m'ait consolé à travers les siècles... Cesdesoendantf de ma sœur chérie» elle lei aime aussi... die les protège ausaL four eux aussi, de l'orient à l'occident» du nord au midi... elle va... elle arrive. « Mais, hélas! la main faivisi>le la pousse aussi... le toorbUk» l'e»* porte aussi. Et : c Mascbi !... — Qu'au moins Je finisse Bia tâche» dk-eDe aomL

84 LE JUIF ERRANT. Ud ajùupa^ sorte de pavillon de repos, lait de nattes de jonc étendues sur de gros bambous profondément enfoncés dans le sol, s'élève au milieu de Tombre bleuâtre projetée par un massif d'arbres d'une verdure aussi éclatante que de la porcelaine verte; ces arbres, de formes bizarres, sont ici arrondis en arcades, là élancés en Oèches, plus loin om* belles en parasols, mais si feuillus, si épais, si enchevêtrés les uns dans les autres, que leur dôme est impénétrable à la pluie. Le sol, toujours marécageux malgré cette chaleur infernale, disparaît sous un inextricable amas de lianes, de fougères, de joncs touffus, d'une fraîcheur, d'une vigueur de végétation incroyables, et qui atteignent presque au toit de l'ajoupa, caché là ainsi qu'un nid dans l'herbe. Rien de plus suffocant que cette atmosphère pesamment chargée d'exhalaisons humides comme la vapeur de Veau chaude, et imprégnée des parfums les plus violents, les plus acres; car le cannellier, le gingembre, le stépbaouiis, le gardénia, mêlés à ces arbres et à ces lianes, répandent par bouffées leur arôme pénétrant. On voit de larges feuilles de bananier recouvrir cette cabane : à l'une des extrémités est une ouverture carrée servant de fenêtre et grillagée très-finement avec des fibres végétales, afin d'empêcher les reptiles et les insectes venimeux de se glisser dans l'ajoupa. Un énorme tronc d'arbre mort, encore debout mais très-incliné, et dont la latte touche le toit de l'ajoupa, sort du milieu du taillis ; de chaque gerçure de son écorce, noire, rusueuse, moussue, jaillit une fleur étrange, presque fantastique; l'aile d'un papillon n'est pas d'un tissu plus léger, d'un pourpre plus éclatant, d'un noir plus velouté : ces oiseaux inconnus que l'on voit en rêve n'ont pas de formes aussi bizarres que ces orchis, fleurs ailées qui semblent toujours prêtes à s'envoler de leurs tiges frêles et sans feuilles; de longs cactus flexibles et arrondis, que l'on prendrait pour des reptiles, enroulent aussi ce tronc d'arbre, et Y suspendent leurs sarments verts chargés de larges corymbes d'un Diane d'argent nuancé à l'intérieur d'un vif orange; ces fleurs répandent une violente odeur de vanille. Un petit serpent d'un rouge brique, gros comme une forte plume et long de cinq à six pouces, sort à demi sa tête plate de l'un de ces énormes calices parfumés, où il est blotti et lové... Au fond de l'ajoupa, un jeune homme, étendu sur une natte, est profondément endormi. A voir son teint d'un jaune diaphane et doré, on dirait une statue de cuivre pâle sur laquelle se joue un rayon de soleil ; sa pose est simple et gracieuse ; son bras droit, replié, soutient sa tête, un peu élevée et tournée de profil; sa large robe de

mousseline blanche, k manches flottantes, laisse voir sa poitrine et ses bras , dignes d'Anli^ Doûs ; le marbre n'est ni plus ferme ni plus poli que sa i^eau , dont la nuance dorée contraste vivement avec la blancheur de ses vêtements. Sur sa poitrine large et saillante, on voit une profonde cicatrice... Il a reçu ce coup de feu en défendant la vie du geuéral Simon, du père de Bose et de Blanche. Il porte au cou une petite médaille, pareille à celle que portent les deux sœurs. Cet Indien est Djahna. Ses traits sont à b fois d'une grande noblesse et d'une beauté charmante: seff cheveux d'un noir bleu, séparés sur son front, tombent souples, mais non bouclés, sur ses épaules; ses sourcils, hardiment et finement dessinés, sont d'un noir aussi foncé que ses longs cils, dont l'ombre se projette sur ses joues imberbes ; ses lèvres d'un rouge vif, légèrement entr'ouvertes, exhalent un souffle oppressé ; son sommeil est lourd, pénible, car la chaleur devient de plus en plus suffocante. Au dehors, le silence est profond. Il n'y a pas le plus léger soufile de brise. Cependant, au bout de quelques minutes, les fougères énormes qui couvrent le sol commencent à s'aeiter, presque imperceptiblement, comme si un corps rampant avec lenteur ébranlait la base de leurs tiges. De temps à autre, cette faible oscillation cessait brusquement; tout redevenait immobile. Après plusieurs de ces alternatives de bruissement et de profond silence, une tête humaine apparut au milieu des joncs, à peu de distance du tronc de l'arbre mort. Cet homme, d'une figure sinistre, avait le teint couleur de bronze TerdiUre, de longs cheveux noirs tressés autour de sa tête, des yeux brillants d'un éclat sauvage, et une physionomie remarquablement intelligente et féroce. Suspendant son souffle, il demeura un moment immobile ; puis, s'avancant sur les mains et sur les genoux, en écartant si doucement les feuilles, qu'on n'entendait pas le plus petit bruit, il atteignit aussi avec prudence et lenteur le tronc incliné de l'arbre mort , dont le faite touchait presque au toit de l'ajoupa. Cet homme, Malais d'origine et appartenant à la secte des Eiranfflurs, après avoir écouté de nouveau, sortit presque entièrement des broussailles ; sauf une espèce de caleçon blanc serré à sa taille par une ceinture bariolée de couleurs tranchantes, il était entièrement nu; une épaisse couche d'huile enduisait ses membres bronzés, souples et nerveux. S'allongeant sur l'énorme tronc du côté opposé à la . cabane, et ainsi masqué par le volume de cet arbre entouré de lianes, il commença d'y grimper, d'y ramper silencieusement, avec autant de patience que de précaution. Dans J'onduLition de stm échine, dans la flexibilité de ses mouvements, dans sa

vigueur contenue* dont la détente devait être terrible, il y avait quelque chose de la sourde et perfide allure du tigre guettant sa proie. Atteignant ainsi, complètement inaperçu, la partie déclive de l'arbre, qui touchait presque au toit de la cabane, il ne fut plus si près que par une distance d'un pied environ de la petite fenêtre. Alors il avança prudemment la tête, et plongea son regard dans l'intérieur de la cabane afin de trouver le moyen de s'y introduire. A la vue de Djalma profondément endormi, les yeux brillants de l'Etrangleur redoublèrent d'éclat ; une contraction nerveuse ou plutôt de rire muet et farouche, bridant les deux coins de sa bouche, les attira vers les pommettes et découvrit deux rangées de dents limées triangulairement comme une lame de scie, et teintes d'un noir luisant. Djalma était couché de telle sorte, et si près de la porte de l'ajoupa (elle s'ouvrait de dehors en dedans), que, si l'on eût tenté de l'entrelâcher, il aurait été réveillé à l'instant même. L'Etrangleur, le corps toujours caché par l'arbre, voulant examiner plus attentivement l'intérieur de la cabane, se pencha davantage, et, pour se donner un point d'appui, posa légèrement sa main sur le rebord de l'ouverture qui servait de fenêtre ; ce mouvement ébranla la grande fleur du cactus, au fond de laquelle était logé le petit serpent ; il s'élança et s'enroula rapidement autour du poignet de l'Etrangleur. Soit douleur, soit surprise, celui-ci jeta un léger cri... mais en se retirant brusquement en arrière, toujours cramponné au tronc d'arbre, il s'aperçut que Djalma avait fait un mouvement... En effet, le jeune Indien, conservant sa pose nonchalante, ouvrit à demi les yeux, tourna la tête du côté de la petite fenêtre, et une aspiration profonde souleva sa poitrine, car la chaleur concentrée sous cette épaisse voûte de verdure humide était intolérable. A peine Djalma eut-il remué, qu'à l'instant retentit derrière l'arbre ce glapissement bref, sonore, aigu, que jette l'oiseau de paradis lorsqu'il prend son vol, cri à peu près semblable à celui du faisan... Ce cri se répéta bientôt, mais en s'affaiblissant, comme si le brillant oiseau se fût éloigné. Djalma, croyant savoir la cause du bruit qui l'avait un instant éveillé, étendit légèrement le bras sur lequel reposait sa tête, et se rendormit sans presque changer de position. Pendant quelques minutes, le plus profond silence régna de nouveau dans cette solitude ; tout resta immobile. L'Etrangleur, par son habile imitation du cri d'un oiseau, venait de réparer l'imprudente exclamation de surprise et de douleur que lui avait arrachée la piqûre du reptile. Lorsqu'il supposa Djalma endormi, il avança la tête, et vit en effet le jeune Indien replongé dans le sommeil. Descendant alors de

l'arbre avec les mêmes précautions, quoique sa main gauche fût assez gonflée par la morsure du serpent, û disparut dans les joncs. * A ce moment, un chant lointain, d'une cadence monotone et mélancolique, se fit entendre. L'Etrangleur se redressa, écouta attentivement, et sa figure prit une expression de surprise et de courroux sinistre. Le chant se rapprocha de plus en plus de la cabane. Au bout de quelques secondes, un Indien, traversant une clairière, se dirigea vers l'endroit où se tenait caché l'Etrangleur. Celui-ci prit alors une corde longue et mince qui ceignait ses reins ; l'une de ses extrémités était armée d'une balle de plomb, de la forme et du volume d'un œuf; après avoir attaché l'autre bout de ce lacet à son poignet droit, l'Etrangleur prêta de nouveau l'oreille et disparut en rampant au milieu des grandes herbes dans la direction de l'Inaien, qui s'avavançait lentement sans interrompre son chant plaintif et doux. C'était un jeune garçon de vingt ans à peine, esclave de Djalma: il avait le teint bronzé : une ceinture bariolée serrait sa robe de coton bleu ; il portait un petit turban rouge et des anneaux d'argent aux oreilles et aux poignets... Il apportait un message à son maître, qui, durant la grande chaleur du jour, se reposait dans cet ajoupa, situé à une assez grande distance de la maison qu'il habitait. Arrivant à un endroit où l'allée se bifurquait, l'esclave prit sans hésiter le sentier qui conduisait à la cabane... dont il se trouvait alors à peine éloigné de quarante pas. Un de ces énormes papillons de Java, dont les ailes étendues ont six à huit pouces de long et offrent deux raies d'or verticales sur un fond d'outremer, voltigea de feuille en feuille et vint s'abattre et se fixer sur un buisson de gardénias odorants à portée du jeune Indien. Celui-ci suspendit son chant, s'arrêta, avança prudemment le pied, puis la main... et saisit le papillon. Tout à coup l'esclave voit la sinistre figure de l'Etrangleur se dresser devant lui... il entend un sifflement pareil à celui d'une fronde, il sent une corde lancée avec autant de rapidité que de force entourer son cou d'un triple nœud, et presque aussitôt le plomb dont elle est armée le frappe violemment derrière le crâne. Cette attaque fut si brusque, si imprévue, que le serviteur de Djalma ne put pousser un seul cri, un seul gémissement. Il chancela... l'Etrangleur donna une vigoureuse secousse au lacet... la figure bronzée de l'esclave devint d'un noir pourpré, et il tomba sur ses genoux en agitant les bras... L'Etrangleur le renversa tout à fait... serra si violemment la corde, que le sang jaillit de la peau... Un vit quelques derniers mouvements convulsifs, et puis ce fut tout. »•••

leurs tiges... puis tout retombait dans un silence, dans une inunobihie morues. La pesanteur de cette atmosphère brûlante, saturée d'acres parfums, devenait presque intolérable ; de grosses gouttes de sueur perlaient le fiont de nj.dma, toujours plongé dans un sommeil énorvaut... Pour lui, rc n'était pins du repos, c'était un accablement pénible. L'Ktriangleur se glissa comme un rcj-aile le long des parois de l'ajoupa, et, en rampant a plat ventre, arriva juMpi'à la natte de Djahna, anirès di:qiicl U sa blottit d'abord en s'aplalissmt, afin d'occuper le moins de plarc possible. .Mois commença une scène effrayante, en raison du mystère et du profond silenu\, le cou tendu, la prunelle lixe, dilatée, rcsUiit iminohiie comme uiHî bête féroce en arrêt... l'n lég«r taMiiblemont convulaif des mâchoires agitait seul son masque de bronzl^ dans 5.is>inai ue icvciavc veiaai cnrore ae surexcuer... et i oruii^ qu reçu de ne pas attenter aux j')urs de Dj.ilma, qu >i'évcillerail à d.ini, son n-; (.ird ne pût tomber sur f'iûiaii^^eu:-. (Icltii-. i. }our acconq llr ses projctb, devait redter pluMCUis minuiCM dans la ca)ane. le liel Id.axhit de plus en plus... La ehaleur arrivait à son deitiicr degré dinieu>i!é; tout concourait à jeter Djalma dans la lorpi-ur et f..vori:»ait les desseins de ri:^triangleur...S*agenouilljnlaloispivsdiltjaJm. , il commenta, du bout de ses Joints soupit^s et Irotlés d huile. dctiU-urer le frouit, les tempes et les paupières du jf^une liidie!), mai> avce uni^ si extrême délicatesse, que le contact dos d.ux épiilorines était à peine sensible... Après qiiclques secondes de cette espèce d'incanlation i:i::giu'lindaale; il pou-%>;a un soupir éloulté, puis, deux ou trois foi^^, les mus' li s d* son vis;i;'.i* tiessailirent : car ces attouchements, trop légci> pour ré^L-iiler, lui (au.-i.'ut un sentiment de malaise indéiinissable... Le couvant d'un œ'd biquiet, ardent, l'Etriangleur conlinua s:i mainruvre avec tant de patience, tant de devtérilé, cpit^ Djalma, l.>uj(Mlr^ eudoimi, mais ne pouvant supporter da va nLif;e celle seusalì:>n \a^ii.' ri agaçante, dml il ne se rendait pas comiite, porta machin.iieiiH :i{ si m:tin droite à sa figure, comme s'il eût voulu se débarrus^r du h-iMimi-nt imiortun d'uu insecte... Mai^ la force luimançua : pnsque aussitôt sa main inerte et appes;ntie retomba sur sa poitrine... Voyant, à ce symptôme, au'il touchait au but désiré. rEtnmgl m nitéta Si:s attouchements sur les paupières^, sur le Iront, sur les leuqies, avec la même adresse... Alors Djalma, de plus en plus accablé, ané^mti sous une loui-de somnolence, n'ayant pas sans doute la force ou la volonté de porter s:i main à son visage, détourna machinalement sa têtì", qui retomba laupuiA.<>ante sur sou épaule droite, cherchant, parco changement d'attitude, ù se

soustraire à l'expression désagréable qui le poursuivait. Ce premier résultat obtenu, l'Etrangleur put avoir librement. Voulait-il rendre alors aussi profond que possible le sommeil qu'il venait d'interrompre à demi, il tâcha d'imiter le vampire, et, simulant le jeu d'un éventail, il agita rapidement ses deux mains étendue: autour du visage, et un traité avec tant de prestesse, la pointe de l'aiguille était si fine, si acérée, que Djalma ne ressentit pas la légère érosion qui épléura son épiderme. Bientôt les signes que l'Etrangleur venait de tracer apparurent d'abord en traits d'un rose pâle à peine ébauchés, et aussi déliés qu'imprimés: mais tout était la puissance corrosive et lente du suc diabolique! L'élément était si subtil, qu'en s'infiltrant et s'extravasait peu à peu sous la peau, il donnait, au bout de quelques heures, devenir d'un rouge violacé, et rendre ainsi très-apparents ces caractères anormaux. L'Etrangleur, après avoir heureusement accompli son projet, jeta un dernier regard de triomphe sur l'indien croulant... Puis, s'éloignant de la natte marbrée, il reprit l'Ouvrière par Lupielle il s'était introduit dans la cabane, et joignit la main à la sienne. Ses deux lèvres de cette couleur de sang. Alors tout à coup, et d'un coup: au moment où le tonnerre commençait à gronder sourdement dans le lointain (1). (1; Uii lit ilLi* les lettres à feu Victor Jj(.it<>|le glqiiiSCDloijtj •)•• r:i!'iiiiil \m< l- li.

The text on this page is estimated to be only 10.28% accurate

LE JUIF ERRANT. Le coalrabudier. l.'orage dn matiu a depuis
longlempi cew^Le sotel est à EOD mcBb; quelques heures te sont totulées
depuis «M rElrat^ojT s'est Introduit daiu la cabane de DJahu et l'a tatoué
a'no sigue mystérieux pendant son sommeil. inentcnl le lomineil par dei
bruii, det ittouchementi. el foal prendre lU eor et l tout lei membre* U
potliion qui caniiient i leur dessein > M. le comle Edoiurd de Werren, dani
ion ciecUenl auvrige sur l'Inde ai gUiie, que nooi auront encore l'occasion
de ciler, l'ciprimc du la mf nie m nière tur l'iiKoaceiable adrcstc det Intlicni
: < Us Tont, dil-il, jusqu'à tous djpouiller, uni interrompre voire lommcil, i
■Inn BcmedoDl toui dormei enveloppi. Ce a'csi point iinp jil.ilsinii-iii-, nw
Ud cavalier s'a\ance rapidement au miBeu d'une longne avenue bordée
d'arbres touffus. Abritée 10» celte épaisse vodie île Terdve, i par tenre
gaianillemenia et par leurs Jau, cette des perrMueU verts et rou^
grimpaient, i l'aide tiendra ■'tecroo|nr en dehort, i l'ombre el duu un cwa oA
il ponm ei U Teepintion de chacun. Dia que l'Européen s'enduit, il ert «te d«
« l'Aiiiauque ne ràiten pis lon|tempt l l'aUnit dn loouneQ. Le moBieDt
tmw, m fait, i l endroit même où il se IrouTe, une coupure Teriide duu h
toâe de to tente; tJlo lui autil pour t'inlroduire. Il passe conune un EtnUtme,
mm hira crier le moindre grain de sable. l l est parfaitement nu, el tout son
coipi «il buïlf ; un couteau -poignard est suspendu i son cou. Il se blottira
prêt de votre couche, el, arec un lang-froid el une dciti?ritf incroyables,
plier* le dnp ea très-peiiis plis loul prit du corps, de Dsnière i occuper la
moindre aiuface poeûble: cela fait, il oasse de l'autre





Mahal.



The text on this page is estimated to be only 13.67% accurate

LE JUIF ERRANT. 37 à la dme des acacia* roses; îles maïoa-maiïiou, gros orseaux d'un bleu latHS, duni ta gorge et la loïiKue queue od(cette nature r- «nbéranie, luxuk ifuile de couleivs, '■ de parinms, de so- ' . _ '■ " ^lattserTanl.puur ~ BN (fire, de cadre t'anjearc et brillant ^ 'itnlîertiniarrivait ■ food de l'avenue. | siuu. Dans cette course biiarre, ses moindres mouvements «ilaleut renh plis d'une grice Bère> indé|jendanta et un peu sauvage. Djalma, dépossédé du lerriltùre paternel par les Anglais, cl d'abord incarcéré par eux comm' priaounier d'Elat après b mort do sou pô« lue les armes i la main (ainsi que H. Josué Van Daël l'avait écrit de Silaviaà H.Rodin), a été ensuite mis en liberté. Abandonnaniïiïors l'Inde continentale, accompagné du général Sirituti, i[ui n'avait pas quitté les abords de la prison do llls de son ancien ami, le roi Kadja-Sing , le }euoe Indien est venu k Bitav'ia. lieu de naisKince dcsanicrcipour y recueillir le modeste héritage de srs aient maternels. Dons cet tiérilage, « longtemps dédaigné ou oublié par son uilt-. se sont trouvés des papiers imponauls et la médaille en tout scnibLblc j celle qne porte m Rose et Blanche. Le général Simon, aussi surpris que charmé de ccUe découv.-rw. qui non-seulemt'ut éia> ^ blissait un lien dL> parenté cnlre sa remnw et la mère de Djalula, utaisquï sentit pMmettre l ce dernier de grands avantages k venir : le gétieni) Simon, laissaiïl Djalma i Baia\b pour y terminer qicb|ucs alTaires, est parti pour buinaira. •a#té»« dnhnbéi Mnoonest à b fois pïi» gral i 'cheval I Inle: ou It a fait espérer d'y trouver un bitimrni qui alUt direclL-raent et rapidement en Europe : car, des lors. il faUait qu'i luat prix le jeune Indien ii)t :iussi it l'aris le l3ri.-tni'rlH52. Si, ^KiDne lieurc, simple^«^«flJO ^ _ _ ArrtiUtion doi ftriugleuri J"ui brûlfent de '» narines diL, les lèvres enir'oavertes. D aspire avec délices la brise embaumée ttiïaa des fleurs el de ta seuleur de la feuillée, car les arbres sont « tanmides de l'aboudanie pluie qui a succ^ i l'orage, 'onne-l incarnai, assez semblable i la coilTure grecque, posé sur vêtu noirs de Hjalma, fait encore ressortir ta nuance dorée de jil ; son cou est nu : il est velu de sa robe de mousseliue blanche S manches, serine i la taille par une ceinture écarïale; un calejnpie. en tî&su blanc , laisse voir la moitié de ses Jambes nues, ~idjes: leur galbe, d'une pureté antique , se dessine sur les de sa cavsie , que Uj.ihna presse légèrement de son mollet n'a pas d'éiricrs : son pied, petit et étroit, est chaussé d'une le de

maroquin muge. c de ses pensées, tour i lour impétueuses et contenues,
s'exIl dire , par l'alture qu'il U^poeail t « cavale ; lUure)



88 LE JUIF ERRANT. HaiSt sans avoir positivement les dé&uU de ses qualités, Djalma en poussait du moins les conséquences à rexlrême : d*une opiniâtreië inflexible dans la foi jurée, dévoue a la mort, coniiant jusqu'à Vaveu^lement, bon jusqu*au plus complet oubli de soi , il eût été inflexible pour qui se fût montré, envers lui, ingrat, menteur ou perfide. Enfin, il eût fait bon marché de la vie d*un traître ou d'un parjure, parce qu'il aurait (rouvé juste, s'il avait commis une trahison ou un parjure , de les payer de sa vie. C'était, en un mot, Tbomme des sentiments entiers, absolus. Et un tel homme, aux prises avec les tempéraments, les calculs, les faussetés, les déceptions, les roses, les restrictions, les (aux semblants d'une société trcs^raffinée, ceUe de Paris, par exemple , serait sans doute un très^urieux sujet d'étude. Noos soulevons cette hypothèse, parce que, depuis que ce voyage de France était résolu, Djalma n'avait qu'une pensée uie» ardente... hlr\$ à Paris. À Paru.,, celte TiUe féerique dont, en Asie mémOf ce pays féerique, on faisait tant de mer'veilleux récits. (^e qui surtout enflammait l'imafiination vierge et brûlante du jeune Indien, c'étaient les femmes françaises...* ces Parisiennes si beUes, si séduisantes, ces merveilles d'élégance, de grâce et de charmes, qui éclipsaient, disait-on, les magnificences de la capitale du monde civilisé. A ce moment même, par cette soirée si)lendide et chaude, entoure de fleurs et de parfums cuivrants qui accéléraient encore les battements de ce cœur araent et jeune, DjaUna songeait à ces créatures enchanteresses qu'il se plaisait à revêtir des formes les plus idéales. Il lui semblait voir à l'extrônité de l'aUée, au milieu de la nappe de lumière dorée que les arbres entouraient de leur plein cintre de verdure , il lui semblait voir passer et repasser, blancs et svelles sur ce fond vermeil, d'adorables et voluptueux fantômes qui, souriant, lui jetaient des baisers du bout de leurs doigts roses. Alors, ne pouvant plus contenir les brûlantes émotions 2ui l'agitaient depuis quelques minutes, emporté par une exaltation trange, Djahna, poussant tout à coup quelques cris de joie mâle , profonde, d'une sonorité sauvage, fit en même temps bondir sous lui sa vigoureuse jument , avec une foUe ivresse... Un vif rayon de soleU , perçant la sombre voûte de l'aUée , Féclairait alors tout entier. Depuis quelques instants , un homme s'avavançait rapidement dans un sentier, qui, à son extrémité, coupait diagonalement l'avenue où se trou* vait Djalnia. Cet homme s'arréu un moment dans l'ombre, contemplant Djalma avec étonnement. C'était, en efiet, quelque chose de charmant à voir, au milieu

d'une éblouissante auréole de lumière , que ce jeune homme, si beau, si enivré, si ardent... aux vêtements blancs et flottants, si aUégrement campé sur sa fière cavale noire qui couvrait d'écume sa bride rouge et dont la lonffue queue et la crinière épaisse ondoyaient au vent du soir. Mais, par un contraste qui succède à tous les désirs humains, Djalma se sentit bientôt atteint d'un sentiment de mélancolie indéfinissable et douce ; il porta ki main à ses yeux humides et voilés, laissant tomber ses rênes sur le cou de sa docile monture. Aussitôt celle-ci s'arrêta, aUongea son encolure de cygne, et tourna la tête à demi vers le personnage qu'elle apercevait à travers le taiUi. Cet homme , nommé Mahal le contrebandier , était vêtu à peu près comme les matelots européens. Il portait une veste et un nantalon de toile blanche, une large ceinture rouge et un chapeau de paule très-plat de forme; sa figure était brune, caractérisée, et, quoiqu'il eût quarante ans, complètement imberbe. En un instant Mahal fut auprès du jeune Indien. « Vous êtes le prince Djalma?... — lui dit-U en assez mauvais français, en portant respectueusement la main à son chapeau. — Que veux-tu?.. — dit l'Indien. — Vous êtes... le fils de Kadja-Siug? — Encore une fois, que veux-tu? — L'ami du général Simon... — Le général Simon !!!... — s'écria Djalma. — Vous allez au-devant de lui... comme vous y aUez chaque soir depuis que vous attendez son retour de Sumatra? — Oui... mais comment sai&-tu?... — dit l'Indien en regardant le contrebandier avec autant de surprise que de curiosité. — Il doit débarquer à Batavia aujourd'hui ou demain. — Viendrais-tu de sa part?... — Peut-être — dit Mahal d'un afr défiant. — Mais êtes-vous bien le fils de Kadja-Sin^ ? — C'est moi... te dis-je... Mais où as-tu vu le général Simon? — Puisque vous êtes le fils de Kadja-Siug, — reprit flabal en regardant toujours Djalma d'un air soupçonneux, — quel est votre surnom?... — On appelait mon père le Père du Généreux^ » répondit le jeune Indien; et son regard de tristesse passa sur ses beaux traits. Ces mots parurent commencer à convaincre Mahal de l'identité de Djalma; pourtant, voulant sans doute s'éclairer davantage, il reprit : « Vous avez dû recevoir, il y a deux jours, une lettre du général Si« mon... écrite de Sumatra. — Oui... mais pourquoi ces questions? — Pour m'assurer que vous êtes bien le fils de Kadja-Sing... et exécuter les ordres que j'ai reçus... — De qui?... — Du général Simon... — Mais où est-il ? — iiorsoué j'aurai la preuve que vous êtes le prince Djalma, ie vous le dirai. On m'a bien averti que vous étiez monté sur une cavale noire bridée de rouge... mais... — Par ma mère!!... parleras-tu?... — Je vous dirai tout... si vous pouvez me dire quel était le

papier imprimé renfermé dans la dernière lettre que le général Simon vous a écrite de Sumatra. — C'était un fragment de journal français. — Et ce journal annonçait-il une bonne ou mauvaise nouvelle touchant le général? — Une bonne nouvelle, puisqu'on y lisait qu'en son absence on avait reconnu le dernier titre et le dernier grade qu'il devait à l'Empereur, ainsi qu'on avait aussi peur d'autres de ses frères d'armes exilés comme lui. — Vous êtes bien le prince Djalma, — dit le contrebandier après un moment de réflexion. — Je peux parler... Le général Simon est débarqué cette nuit à Java... mais dans un endroit désert de la côte... — Dans un endroit désert?... — Parce qu'il faut qu'il se cache. .. — Lui ? ... — s'écria Djalma stupéfait. Se cacher... et pourquoi? — Je n'en sais rien... — Où est-il? — demanda-t-il en éprouvant d'inquiétude. — Il est à trois lieues d'ici... près du bord de la mer... dans les ruines de Tchandi... — Lui... forcé de se cacher... — répéta Djalma, et sa figure exprimait une surprise et une angoisse croissantes. — Sans en être certain, je pense qu'il s'agit d'un duel qu'il a eu à Sumatra... — dit mystérieusement le contrebandier. — Un duel... et avec qui? — Je ne sais, je n'en suis pas sûr; mais connaissez-vous les noms de Tchandi?... — Oui. — Le général vous y attend; voilà ce qu'il m'a ordonné de vous dire... — Tu es donc venu avec lui de Sumatra? — J'étais le pilote du petit bâtiment du contrebandier qui l'a débarqué cette nuit sur une plage déserte. Il savait que vous veniez chaque jour l'attendre sur le bord du Môle; j'étais à peu près sûr de vous y rencontrer... Il m'a donné, sur la lettre que vous avez reçue de lui, les détails que je viens de vous dire, afin de vous bien prouver que je venais de sa part; s'il avait pu vous écrire, il l'aurait fait. — Et il ne t'a pas dit pourquoi il était obligé de se cacher?... — Il ne m'a rien dit... D'après quelques mots, j'ai soupçonné ce que je vous ai dit... un duel!... » Connaissant la bravoure et la vivacité du général Simon, Djalma crut les soupçons du contrebandier assez fondés. Après un moment de silence, il lui dit : « Peux-tu te charger de reconnaître mon cheval?... Ma maison est en dehors de la ville, là-bas, cachée dans les arbres, à côté de la mosquée neuve... Et pour éviter la montagne de Tchandi, mon cheval m'embarrasserait : j'irai bien plus vite à pied... — Je sais où vous demeurez; le général Simon me l'avait dit... j'y serais allé si je ne vous avais pas rencontré ici... Donnez-moi donc votre cheval... » Djalma sauta légèrement à terre, jeta la bride à Mahal, déroula un bout de sa ceinture, y prit une petite bourse de soie et la donna au contrebandier, en lui disant : « Tu as été fidèle et obéissant... tiens... C'est peu... mais je n'ai pas davantage.

— Kadja-Sing était bien nommé le Père du Généreux. » dit le contrebandier en s'inclinant avec respect et reconnaissance. Et il prit la route qui conduisait à Batavia, en conduisant en main la cavale de Djalma. Le jeune Indien s'enfonça dans le taUlis, et, marchant à grands pas, il se dirigea vers la montagne où étaient les ruines de Tcbandi, et où il ne pouvait arriver qu'à la nuit.

CHAPITRE IV. M. Jotoé Vin Ika. M. Josué Van Daël, négociant hollandais, correspondant de H. Rodin, était né à Batavia (capitale de l'île de Java) ; ses parents l'avaient envoyé faire son éducation à Pondichéry, dans une célèbre maison religieuse établie depuis longtemps dans cette ville et appartenant à la compagnie de Jésus. C'est là qu'il s'était affilié à la congrégation comme profès et trois vœux ou même laïque, appelé vulgairement coadjuteur temporel. M. Josué était un homme d'une probité qui passait pour intacte, d'une exactitude rigoureuse dans les affaires, froid, discret, réservé, d'une habileté, d'une sagacité remarquables ; ses opérations financières étaient presque toujours heureuses, car une puissance protectrice lui donnait toujours à temps la connaissance des événements qui pouvaient avantagusement influencer sur ses transactions commerciales. La maison religieuse de Pondichéry était intéressée dans ses affaires ; elle le chargeait de l'exportation et de l'échange des produits de plusieurs grandes propriétés que l'Europe possédait dans cette colonie. Parlant peu, écoutant beaucoup, ne discutant jamais, d'une politesse extrême, donnant peu, mais avec choix et à propos, M. Josué inspirait généralement, à défaut de sympathie, ce froid respect qu'inspirent toujours les gens rigoristes : car, au lieu de subir l'influence des mœurs coloniales, souvent libres et dissolues, il paraissait vivre avec une grande réserve, et son extérieur avait quelque chose d'austèrement composé qui imposait beaucoup. La scène suivante se passait à Batavia pendant que Djalma se rendait aux ruines de Tchandi, dans l'espoir d'y rencontrer le général Simon. M. Josué venait de se retirer dans son cabinet, où l'on voyait plusieurs casiers garnis de leurs cartons et de grands livres de caisse ouverts sur des pupitres. L'unique fenêtre de ce cabinet, situé au rez-de-chaussée, donnant sur une petite cour déserte, était, à l'extérieur, solidement grillagée de fer ;

LE JUIF ERRANT. 89

Où remplaçait les carreaux des croisées, à cause de la grande chaleur du climat de Java. M. Josué, après avoir posé sur son bureau une bougie renfermée dans « une verrière » regarda la pendule. « Neureux et denucé... — dit-il, — Habal doit bientôt venir. » Ce disant, il sortit, traversa une allée, ouvrit une seconde porte épaisse, ferrée de grosses têtes de clous à la hollandaise, gagna la cour avec précaution, afin de ne pas être entendu par les gens de sa maison, y tira le verrou à secret qui fermait le battant d'une grande barrière de six pieds environ, formidablement armée de pointes de fer. Puis, laissant cette issue ouverte, il regagna son cabinet après avoir successivement et soigneusement refermé derrière lui les autres portes. M. Josué se mit à son bureau, prit dans le double fond d'un tiroir une longue lettre, ou plutôt un mémoire commencé depuis quelque temps et écrit jour par jour. (Il est inutile de dire que la lettre adressée à M. Bodin, à Paris, rue du Milieu-des-Ursins, était antérieure à la libération de Djalma et à son arrivée à Batavia.) Le mémoire en question était aussi adressé à M. Rodin ; M. Josué le continua de la sorte : « Craignant le retour du général Simon, dont j'avais été instruit en interceptant ses lettres (je vous ai dit que j'étais parvenu à me faire choisir par lui comme son correspondant), lettres que je lisais et que je faisais ensuite remettre intactes à Djalma, j'ai dû, forcé par le temps et par les circonstances, recourir aux moyens extrêmes, tout en sauvant complètement les apparences, et en rendant un signalé service à l'Union ; cette dernière raison m'a surtout décidé. « Un nouveau danger d'ailleurs commandait impérieusement ma conduite. « Le bateau à vapeur le Ruyler a mouillé ici hier, et il repart demain dans la journée. « Ce bâtiment fait la traversée pour l'Europe par le golfe Arabique ; se passe par le détroit de Suez, le traversent, et vont reprendre, à Alexandrie, un autre bâtiment qui les conduit en France. « Ce voyage, aussi rapide que direct, ne demande que sept ou huit semaines; nous sommes à la fin d'octobre; le prince Djalma pourrait donc être en France vers le commencement du mois de janvier; et, d'après vos ordres, dont j'ignore la cause, mais que j'exécute avec zèle et soumission, il fallait à tout prix mettre un obstacle à ce départ, puisque, me dites-vous, un des plus graves intérêts de la Société serait compromis par l'arrivée de ce jeune Indien à Paris avant le 15 février. Or, si je réussis, comme je l'espère, à lui faire manquer l'occasion du Ruyler, il lui sera matériellement impossible d'arriver en

France avant le mois d'avril, car le Ruyler est le seul bâtiment qui fosse le trajet directement ; les autres navires mettent au moins quatre ou cinq mois à se rendre en Europe. € Avant de vous parler du moyen que j'ai dû employer pour retenir ici le prince Djalma, moyen dont à cette heure encore j'i^ore le bon ou le mauvais succès, il est bon que vous connaissiez certains faits. € L'on y/knt de découvrir dans F Inde anglaise une communauté dont les membres s'appelaient entre eux fret es de la bonne-œuvre, ou l'iuinsegars, ce qui signifie simplement btrangleurs; ces meurtriers ne répandent pas le sang, ils étranglent leurs victimes moins pour les voler que pour obéir à une vocation homicide et aux lois d'une infernale dUinité nommée par eux Bobwanie. c Je ne puis mieux vous donner une idée de cette horrible secte qu'en inuMnivant ici quelques lignes de l'avant-propos du rapport du colonel Sleeman, qui a poursuivi cette association ti'uébreuse avec un zcle infiuigabfe; ce rapport a été publié il y a deux mois. En voici un extrais; c'esl le colonel qui parle... f De idM à 1824, quand j'étais chargé de h magistrature et de l'adI mînistration civile du district de Nersingpoir, il ne se commettait pas < un meurtre, pas le plus petit vol , par un bandit ordinaire, dont je < n'eoase bnmédiatement connaissance ; mais si quelqu'un éuit venu me « dire à cette époque au'une bande d'assassins de profession héréditaire < demeurait dans le village de Kuudelic, à quatre cents mètres tout au < plus de ma cour de justice ; que les admirables bosquets du village de « Nundesoor, à une journée de marche de ma résidence, étaient un des « plus effroyables enUrepôts d'assassinats de toute l'Inde; que des ban« d» nombreuses de freres de la bonne-^mvre^ venant de l'Indoustan t et du iJékan, se donnaient aimiuellement rendex-vous sous ces ombra< ges comme à des fêtes solennelles, pour exercer leur eflroyaUe vo ^ t cation siur toutes les rentes «lui viennent se croiser dans cette localiié, ■ j'^iomis pris cet Indien pour un fou qui s'était laissé effrayer par des < contes . et cependant rien n'était plus vrai : des voyageurs, par cen< taines, étaient enterrés chaque année sous les bosquets de Biunde< Mor ; toute une tribu d'assassins vivait à ma poi te pendant que j'é< lais magistrat suprême de la province, et étendait ses dévastations < jusqu'aux cités de Poonali et d Uydenibad ; je n'oublierai ianviis que, I pour me convaincre, l'un des clîe& de ces Kti-angleurs, devenu leur t éënoodateor, fit exhumer, de l'emplacement même que couvrait ma Aeote, treize cadavres, et s'offrit d en feire sortir du sol tout autour I de loi on nombre illimité (1).» (1) Ce rapport ett eित्रait de rezcelleoi ouvrage de M. le comte Edouard de warea, nir l Inde

anglaise en Ifôl. c Ce peu de mots du colonel Sleeman vous donnera une idée de cette société terrible, qui a ses lois, ses devoirs, ses habitudes en dehors de toutes les lois divines et humaines. Dévoués les uns aux autres jusqu'à l'héroïsme, obéissant aveuglément à leurs cbefe, qui se disent les représentants immédiats de leur sombre divinité, regardant conune ennemis tous ceux qui n'étaient pas des leurs, se recrutant partout par un ef* frayant prosélytisme, ces apôtres d'une religion de meurtre allaient urèchant dans l'ombre leurs abominables doctrines, et couvraient l'Inde d'un immense réseau. pointe septentrionale de l'incte jusqu* Iaka, situé à très-m^ de distance de notre Ile; un contrebandier, quelque i>eu pirate, anilié à leur association, et nommé Mahal, les a pris à bord de son bateau côtier, et les a transportés ici, où ils se croient pour quelque temps en sûreté ; car, suivant les conseils du contrebandier, ils se sont réfugiés dans une épaisse forêt où se trouvent plusieurs temples en ruine dont les nombreux souterrains leur offrent une retraite. « Parmi ces chefe, tous trois d'une remarquable intelligence, il en est un surtout, nommé Faringhea, doué d'une énergie extraordinaire, de qualités éminentes qui en font un homme des plus redoutables : celui-là est métis, c'est-à-dire fils d'un blanc et d'une Indienne;' il a habité longtemps des villes où se tiennent des comptoirs européens, et parle trèsbien l'an&lais et le franç;iis; les deux autres chefiî sont un nègre et un Indien ; 1 adepte est un Malais. « Le contrebandier Ifahal, réfléchissant qu'il pouvait c^teoir une bonne récompense en livrant ces trois chefs et leur adepte, est venu à moi, sachant, comme tout le monde le sait, ma liaison intime avec une personne on ne i>eut plus influente sur notre gouverneur : il m'a donc of^ fert, il y a deux jours, à certaines conditions, délivrer le nègre, le métis, l'Indien et le Malais... Ces conditions sont : — une somme assez considérable, et l'assurance d'un passage stur an bâtiment partant pour l'Europe ou l'Amérique, afin d'échapper à l'Implacable vengeance des Etrangleurs. « J'ai saisi avec empressement cette occasion de livrer à h justice humaine ces trois meurtriers, et j'ai promis à Mahal d'être son intermédiaire auprès du gouverneur, mais ainsi à certaines conditions, fort innocentes en ellesHmêmes, et qm regardaient Djalma... Je m'expliauerai plus au long si mon projet réussit; oc que je vais savoir, car Mahal sera Ici tout à l'heure. ^ « En attendant que je ferme les dépêches, qui partiront demain pour l'Europe par le Ruyler, où j'ai retenu le passage de Mahal le contrebandier, en cas de réussite , j'ouvre une parenthèse au sujet d'une affaire assez importante. « Dans ma dernière lettre, où je vous annonçais la

mort du père de Djalma et l'incarcération de celui-ci par les Anglais, je demandais des renseignements sur la solvabilité de M. le iMiron Tripeaud, banquier et manufacturier à Paris, qui a une succursale de sa maison à Calcutta. Maintenant ces renseignements deviennent inutiles, si ce que l'on vient de m'appreiidre est malheureusement vrai ; ce sera à vous d'agir lelon les c'utïonstances. « Sa uuiison de Calcutta nous doit, à moi et à notre coUègne de Poudichéry, des sommes assez considérables, et l'on dit M. Trijieaud dans des aflaires fort dangereusement embarrassées, ayant voulu monter une Cibrique pour ruiner, par une concurrence iniplacable, un établissement immense, depuis longtemps fondé par M. François Hardy, très-grand industriel. On m'assure que M. Tripeaud a déjà enfoui et perdu dans cette entreprise de grands capitaux ; il a sans doute fait beaucoup de mal à M. François Hardy ; mais il a, dit-on, gravement compromis sa fortune à lui, Tripeaud ; or, s'il fait faillite, le contre-coup de son désastre nous serait très-funeste, puisqu'il nous doit beaucoup d'argent à moi et aux nôtres. « Dans cet état de choses, il serait bien à désirer que, par les moyens tout-|»uissnnls et de toute nature dont on dispose, on parvint à discréditer complrlomeut et à fah^ tomber la maison de M. François Hardy, déjà ébr:uiléi^ par la concurrence acharnée de M. Tripeaud ; cette combinaison réussissant, celui-ci regagnerait en très-peu de 'emps tout ce qu'il a perdu ; la ruine de son rival assurerait sa prospérité, à lui Tripeaud, et nos créances seraient couvertes. « Sans doute il serait pénible , il serait douloureux d'être obligé d'en venir à celle extrémité pour rentrer dans nos fonds, mais de nos joui'S n'est-on pas quelquefois autorisé à se servir des annes que l'on emploie incessamment contre nous ? Si l'on en est réduit là par l'injustice et la méchanceté des hommes, il faut se résigner en songeant que si nous tenons à conserver ces biens terrestres, c'est dans une intention toute à la plus grande gloire de Dieu, tandis qu'entre les mains de nos ennemis ces biens ne sont que de dangereux moyens de perdition et de scandale. « C'est d'ailleurs une humble proposition que je vous sou mets ; j'aurais la possibilité de prendre l'iniliative au sujet de ces oéances que je ne ferais rien de moi-même ; ma volonté n'est pas à moi... Comme tout ee que je possède , die appartient à ceux à qui j'ai juré obéissance aveugle. ■ Un léger bruit venant du deliore interrompit M. Josué et attira son attention. Il se leva brusquement, et alla droit à k croisée.

40 LE JUIF ERRANT. Trois peli coups furent aussitôt
 étonnement frappés sur une des fenêtres de la persienne* « C'est vous.
 Malial ? — dimiaida M. Josué à voix basse. — C'est moi, — répondit-il
 du dehors, et aussi à voix basse. — Et le Malais ? — Il a réussi... —
 Vraiment ? — s'écria-il Josué avec une expression de profonde
 satisfaction... Vous en êtes sûr ? — Très-sûr, il n'y a pas de démon plus
 adroit et plus intrépide. — Et Djalma ? — Les passages de la dernière lettre
 du général Simon, que je lui ai cités, Tout convaincu que je venais de la part
 du général, et qu'il le trouverait aux mines de Tchandi. — Ainsi » à cette
 heure ? — Djalma est aux ruines, où il trouvera le noir, le métis et l'Indien.
 C'est là qu'ils ont donné rendez-vous au Malais, qui a tatoué le prince pendant
 son sommeil. — Avez-vous été reconnaître le passage souterrain ? — J'y ai
 été hier... une des pierres du piédestal de la statue tourne sur elle-même...
 l'escalier est large... il soufflera. — Mais les trois chefs n'ont aucun soupçon sur
 vous ? — Aucun... je les ai vus ce matin... et ce soir le Malais est venu tout
 me raconter avant d'aller les rejoindre aux ruines de Tchandi ; car il était
 resté caché dans les broussailles, n'osant pas s'y rendre durant le jour. —
 Mahal... j'ai vous avez dit la vérité, si tout réussit, votre grâce et une large ré-
 compense vous sont assurées. Votre place est arrêtée sur le Ruyter ; TOUS
 partirez demain : vous serez ainsi à l'abri de la vengeance des Etrangleurs,
 qui l'aurait poursuivaient jusqu'ici pour venger la mort de leurs chefs,
 puisque la Providence vous a choisi pour livrer ces trois grands criminels à
 la justice... Dieu vous bénira... Allez de ce pas m'attendre à la porte de M. le
 gouverneur... je vous introduirai ; il s'agit de choses importantes, que je
 n'hésite pas à aller le réveiller au milieu de la nuit... Allez vite... je vous suis
 de mon côté. » On entendit au dehors les pas précipités de Mahal, qui
 s'éloignait, et le silence régna de nouveau dans la maison... M. Josué
 retourna à son bureau, et à ces mots en hâte au mémoire commencé : « Quoi
 qu'il arrive, il est maintenant impossible que Ojahna quitte Batavia... soyez
 rassuré, il ne son pas à Paris le 13 février de l'an prochain... » Ainsi que je
 l'avais prévu, je vais être sur pied toute la nuit, je cours chez le gouverneur,
 j'ajouterai demain quelques mots à ce long mémoire, que le bateau à vapeur
 qui ira portera en Europe. » Après avoir refermé son secrétaire, M. Josué
 sonna bruyamment, et au grand étonnement des gens de sa maison, surpris
 de le voir sortir au milieu de la nuit, il se rendit en hâte à la résidence du
 gouverneur de l'Ile. Nous conduirons le lelew aux ruines de Tchandi.

CHAPITRE V. Le « ndiief de Tchandi. A l'orage du milieu de ce jour, orage dont les approches avaient si bien 8er\i les desseins de TEtrangleur sur Djakua , a succédé une nuit cahne et sereine. Le disque de la lune s'élève lentement derrière une masse de ruines imposantes, situées sur une colline, au milieu d'un bois épais, â trois Heues environ de Batavia. De larges assises de pierre, de hautes murailles de briques rongées par le temps, de vastes portiques chargés d'une végétalicia parasite, se dessinent vigoureusement sur la nappe de lumière argentée qui se fond à rhorizon avec le bleu limpide du ciel. Quelques ra3M>us de la lune, glissant k travers l'ouverture de l'un des portiques , éclairent deux statues colossales placées au pied d'un immense escalier dont les dalles disjointes disparaissent presque entièrement sous rierbe, la mousse et les broussailles. Les débris de l'une de ces statues, brisée par le milieu , jonchent le sol ; l'autre, restée entière et debout, est efirayaute à voir... Elle représente un homme de proportions gigantesques : la tête a trois pieds de hauteur; l'expression de cette ligure est féroce. Deux prunelles de schiste noir et brillant sont incrustées dans sa fece grise; sa bouclie, large, profonde, est démesurément ouverte. Des repUles ont fait leur ni^t entre ses lèvres de pierre ; à la clarté de la lune, on y distingue vaguement un fourmillement hideux... Une large ceinture chargée d'ornements symboliques entoure le corps de cette statue, et soutient à son côté droit une longue épée. Ce géant a cjuatre bras étendus ; dans ses quatre grandes mains, il porte tmc tôle d'éléphant, un serpent roulé, un crâne humain et un oiseau semblable à un héron. La lune, éclairant cette statue de côté, hi profile d'une vive lumière* qui augmente encore l'étrangeté farouche de son aspect. Çà et là, enchâssés au milieu des murailles de briques à demi écroulées, on voit quelques fragments de bas-relicfs, aussi oe pierre, très-hardiment fouilles ; Fun des mieux conservés représente un homme à tête d'éléphant, ailé comme une chauve-souris, et dévorant un enfant. Rien de plus sinistre que ces mines encadrées de massife d'arbres d'un vert sombre, couvertes d'emblèmes effrayants, et vues â la clarté de la lune, ao milieu du profond sUence de la nuit. A I une des murailles de cet ancien temple, dédié à quelque mrst^rieuse et sanglante diviuiiié javanaise , est adossée une hutte grossière» ment construite de débris de pierres et de briques; la porte, faite de treillis de jonc , est ouverte ; il s'en échappe une lueur roogéâtne qui jette ses reflets ardents sur les hautes herbes dont la terre est couverte. Trois hommes sont réunis dans cette masure, éclairée par une lampe d'argile où brûle une mèche de fil

de cocotier hnbée d'huile de palmier. Le premier de ces trois hommes, âgé de quarante ans environ, est pauvrement vêtu à l'européenne ; son teint pâle et presque blanc annonce qu'il appartient à la race métisse ; il est issu d'un blanc et d'une Indienne. Le second est un robuste nègre africain, aux lèvres épaisses, aux épaules vigoureuses et aux jambes frêles ; ses cheveux crépus commencent à grisonner ; il est couvert de baillons, et se tient debout auprès de l'Indien. Un troisième personnage est endormi et étendu sur une natte dans un coin de la mesure. Ces trois hommes étaient les trois chefs des Etrangleurs, qui, poursuivis dans l'Inde continentale, avaient cherché un refuge à Java, sous la conduite de Nahal le contrebandier. « Le Malais ne revient pas, — dit le métis, nommé Faringhea, le chef le plus redoutable de cette secte homicide — peut-être a-t-il été tué par Djalma en exécutant nos ordres. — L'orage de ce matin a fait sortir de la terre tous les reptiles, — dit le nègre, — peut-être le Malais a-t-il été mordu... et à cette heure son corps n'est-il qu'un nid de serpents. — Pour servir la bonne œuvre, — dit Faringhea d'un air sombre, — Ufinut savoir braver la mort... — Et la donner, » ajouta le nègre. un cri étouffé, suivi de quelques mots inarticulés, attira l'attention de ces deux hommes, qui tournèrent vivement la tête vers le personnage endormi. Ce dernier a trente ans au plus ; sa figure imberbe est d'un jaune cuivré ; sa robe de grossière étoffe, son petit turban rayé de jaune et de brun, annoncent qu'il appartient à la pure race hindoue ; son sommeil semble agité par un songe pénible, une sueur abondante couvre ses traits, contractés par la terreur ; il parle en rêvant ; sa voix est brève, entrecoupée, il l'accompagne de quelques mouvements convulsifs. « Toujours ce songe I dit Faringhea au nègre ; toujours le souvenir de cet homme ! — Quel homme ? — Ne te rappelles-tu pas qu'il y a cinq ans, le féroce colonel Kennedy... le bourreau des Indiens, était venu sur les bords du Gange chasser le tigre avec vingt chevaux, quatre éléphants et cinquante serviteurs ? — Oui, oui, — dit le nègre, — et à nous trois, chasseurs d'hommes, nous avons fait une chasse meilleure qu'aucune : Kennedy, avec ses chevaux, ses éléphants et ses nombreux serviteurs, n'a pas eu son tigre... et nous avons eu le nôtre » — ajouta^{*} avec une ironie sinistre. — Oui, Kennedy, ce tigre à face humaine, M tombé dans une embuscade, et les frères de la bonne-œuvre ont offert cette belle proie à leur déesse Bob wa nie. — Si tu t'en souviens, c'est au moment où nous venions de serrer une dernière fois le lacet au cou de Kennedy que nous avons aperçu tout à coup ce voyageur... Il nous avait vus, il fallût s'en défaire... Depuis, i^{ta} Pari»^{*}

pbca, le souvenir du meurtre de cet homme le poursuit en songe... et il désigna l'Indien endormi. — Il le poursuit aussi lorsqu'il est éveillé, — dit le nègre en regardant Faringhea d'un air significatif. — Ecoute, — dit celui-ci en montrant l'Indien qui, dans l'agitation de son rêve, re* commençait à parler d'une voix saccadée, — écoute, le voilà qui répète les réponses de ce voyageur lorsque nous lui avons proposé de mourir ou de servir avec nous la bonne-œuvre... Son esprit est frappé... toujours frappé. » En effet, l'Indien prononçait tout haut dans son rêve une sorte d'interrogatoire mystérieux dont il faisait tour à tour les demandes et les réponses. « Voyageur, — disait-il d'une voix entrecoupée par de brusques silences, — pourquoi cette raie noire sur ton front? Elle s'étend d'une tempe à l'autre... c'est une marque fatale; ton regard est triste comme la mort... As-tu été victime? viens avec nous... Bohwanie venge les victimes. Tu as souffert? — Oui, beaucoup souffert... — Depuis longtemps? — Oui, depuis bien longtemps. — Tu souffres encore? — Toujours. — A qui t'a frappé, que réserves-tu? — La pitié. — Veux-tu rendre coup pour coup? — Je veux rendre l'amour pour la haine. — (Qui es-tu donc, toi qui rends le bien pour le mal? — Je suis celui qui aime, qui souffre et qui pardonne. — Frère... entends-tu? — dit le nègre à Faringhea; il n'a pas oublié les paroles du voyageur avant sa mort. — La vision le poursuit... Ecoute . il parle encore... Conune il est pâle ! » En effet l'Indien, toujours sous l'obsession de son rêve, continua . « Voyageur, nous sommes trois , nous sommes courageux, nous avons la mort dans la main, tu nous as vus sacrifier à la bonne œuvre. Sois des nôtres... ou meurs... meurs... meurs... Oh! quel repos!... Pas ainsi... Ne me regarde pas ainsi... » * En disant ces mots, l'Indien fit un brusque mouvement, comme pour éloigner un objet qui s'approchait de lui, et il se réveilla en sursaut. Alors, passant la main sur son front baissé de sommeil... il regarda au* tour de lui d'un œil égaré.

LE JUIF ERRANT. 41 1 ■ i i «Frère... toujours ce rêve? ** lui dit Faringhca. ^ Pour uo hardi diaisctir d'hommes... ta tête est (aible... Deureusement ton cœuret ton bras sont forts... » L'Indien resta an moment sans répondre, son front caché dans ses m.: lus; puis H reprit : « Depuis longtemps je n'avais pas rêvé de ce voyageur. — N'est-il pas mort?— dit Faringhca en haussant les épaules. — n'est-ce pas toi qui lui as lancé le lacet autour du cou?,— Oui, — dit l'Indien en tressaillant... — N'avons-nous pas creusé sa fs de neige étemelle, » m'avait dit le voyageur... Le choléra... s'en eu allé, lui aussi, vers le Nord... il a p;)ssé p:ir Blascate, Isp liquée) de cet épouvantable lléau, qui n'a jamais fait, on le sait, IM cinà ou six lieues par jour, n'apparaissant jamais simultanément eu «SX endroits. Kiende plus étrange, en efiet, que de suivre sur les cartes dresîsées à MOe époque l'allure lente, progressive de ce fléau voyageur, oui oflire à FœO étonné tous les caprices, tous les incidents de la inarce d'un Paaant ici plutôt que par L^... choisissant des provinces dans nu pays.- ém TiDes dans les provinces... un quartier dans une ville... une rue dans un quartier... une maison dans une rue... avant même ses lieux de stjour et de repos, puis continuant sa marche lente, mystérieusea terrible. Les paroles de l'Indien, en faisant ressortir ces effrayantes bizarreries, devaient donc vivement impressionner le nègre et Faringhca, natures farouches, amenées par d'effroyables doctrines à la mouomaue du meurtre. Oui... car (ceci est un fait avéré) il y a eu dans l'Inde des scctahvs de cette abominable coumiunauté, des gens qui, presque toujours, tuaient sans motif, sans passion... tuaient pour tuer... pour la volupté du meurtre... pour substituer la mort à la vie... pour faire d'un vivant un cadavre... ainsi qu'ils l'ont dit dans un de leurs interrogatoires... La pensée s'abîme à pénétrer la cause de ces monstrueux phénomènes... Par queUe incroyable succession d'événements des hommes se sont-ils voués à ce sacerdoce de la mort 7... Sans nul doute, une telle r^ ligion ne peut florir que dans des conln^ vouées commie l'Inde au plus atroce esclavage, à la plus impitoyable exploitation de rhomme par l*bomme... Une telle religion... n'est^ce pas la haine de l'humanité exaspérée jusqu'à sa dernière puissance par l'oppression? Peut-être encore cette secte homicide, dont l'origine se perd dans la nuit des âges, s'estelle perpétuée dans ces régions comme la seule protestition possible de rescilavaee contre le despotisme. Peut^tre enfin Dieu, dans ses vues impénétrables, a-tr-il créé la des Phansegars comme il y a créé des tigres et

des serpents... Ce qui est encore remarquable dans cette sinistre congrégation, c'est le lien mystérieux qui, unissant tous ses membres entre eux, les isole des autres hommes : car ils ont des lois à eux, des coutumes à eux; ils se dévouent, se soutiennent, s'aident entre eux ;... mais pour eux il n'y a ni pays, ni famille... ils ne relèvent que d'un sombre et invisible pouvoir, aux arrêts duquel ils obéissent avec une soumission aveugle, et au nom duquel ils se répandent partout, afin de faire des cadavres, pour employer une de leurs sauvages expressions... Pendant quelques moments, les trois é strangleurs avaient gardé un profond silence. Au dehors, la lune jetait toujours de grandes lumières blanches et de grandes ombres bleuâtres sur la masse imposante des mines ; les étoiles scintillaient au ciel ; de temps à autre, une faible brise faisait bruire les feuilles épaisses et vernissées des bananiers et des palmiers. Le piédestal de la statue gigantesque qui, entièrement conservée, s'élevait à gauche du portique reposait sur de larges dalles, à moitié caché sous les broussailles. Tout à coup une de ces dalles parut s'abîmer. De l'excavation qui se forma sans bruit, un homme, vêtu d'un uniforme, sortit à mi-corps, regarda attentivement autour de lui... et prêta l'oreille. Voyant la lueur de la lampe qui éclairait l'intérieur de la mesure trembler sur les grandes herbes... il se retourna, fit un signe, et bientôt lui et deux autres soldats gravirent, avec le plus grand silence et les plus grandes précautions, les dernières marches de cet escalier souterrain, et se glissèrent à travers les ruines. Pendant quelques moments leurs ombres mouvantes se projetèrent sur les parties du sol éclairées par la lune, puis ils disparurent derrière des pans de murs dégradés. Au moment où la dalle épaisse reprit sa place et son niveau, on aurait pu voir la tête de plusieurs autres soldats embusqués dans cette excavation. Le métis, l'Indien et le nègre, toujours pensifs dans la mesure, ne s'étaient aperçus de rien.

CHAPITRE VI. L'embouteillage. Le métis Farinuche, voulant sans doute échapper aux sinistres pensées que les récits de l'Indien sur la marche mystérieuse du choléra avaient éveillées en lui, changea brusquement d'entretien. Son œil brilla d'un feu sombre, sa physionomie prit une expression d'exaltation farouche, et il s'écria : « Bohwanie... veillera toujours sur nous, intrépides chasseurs d'hommes ! braves, courage... courage... le monde est grand... notre proie est partout... Les Anglais nous forcent de quitter l'Inde, nous, les trois chefs de la bonne-œuvre; qu'importe ? nous y hissons nos frères, aussi cachés, aussi nombreux, aussi terribles que les scorpions noirs qui ne meurent pas. — braves, à moi à l'Europe tout où il y a

des hommes, il y a des bourreaux et des victimes... Partout où il y a des victimes, il y a des cœurs gonflés de haine; c'est k nous d'enflammer cette liaiie de toutes les anleurs de la vengeance !! C'est à nous, à force de ruses, à force de séductions, d'attirer parmi nous, scr\itettrs de Bohwanie, tous ceux dont le aèle, le ceura|eel ra»> <

The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate

M LE JUIF ERRANT. dice penTent nous être utiles. Entre nous et pour nous, rtTalisons 6e déToueDMnt, d ubix^gaiwi : prêtous-uos furce, aide et aj^ni ! Qie tous ceux qui ne sont pas avec nous soient nuire proie ; iaulooï-uos au milieu de tous, contre tuus, malgré tous. Pour nous, qu'il n'y ait ni patrie ni fumilk. Noire famille, ce Eunt nos frères; notre pays... c'est le niunde. * Celte sorte d'ëlotjuence iaufage impressiomia vivement te uègre et riodien, qui subissaient ordinairement l'influence de Faringliea, dont l'intelligence était très-supérieure k b leur, quoiqu'ils fussent eux-mêmes deux des cbe& les plus émiuents de cette sanglante association. ■ Uni, In as raison, frère, — s'écria l'iDdien partascant l'euUalion de FariuBbea, — à nous le monde... Ici même, à Java, laissons une trace de notre passage... Avant notre départ, fondons b bonneKuvre dans celle tte;... elle y grandira vite , car ici b misère est grande, les UaDand^ sool aussi rudes que les Angbis... Frère, j'ai vu dans les rivières miécageuses de celle lie, toujours mortelles à ceux qui les euMvMii, des hommes que le besoin forçait à ce travail homicide, ils étaient livides comme des cadavres ; quelques-uns, étiénés par la mabdie, par b bligue et par b faim, sont tombés pour ne plus se relever.,. Frères, b bonne-œuvre grandira dans ce pays. — L'autre soir, — dit le métis, — j'étais sur le bord du bc, derrière un rocher ; une jeune femme est venue, quelques bmbeaux de couverture entouraient à peine COQ coips maigre et brt)lé par le soleil ; ànm ses bras elle tenait un enfant qu'elle serrait en pleurant contre son sein tari. Elle a embrassé trois fois tti enbat en disant : — Toi, au moins, tu ne seras pas malheureux comme ton père : — et elle l'a jeté à l'eau : il a poussé un cri en disparaissant... A ce cri, les cainiaos cachés dans les ruseaux ont joyeusement sauté dans le lac... Frères, ici les mères tuent leurs enfants par pitié, b boDDe-Œuvre grandira dans ce pays. — Ce matin, — dit le nègre, — pendant qu'on déchirait un de ses esclaves noirs à coups de RHKt, DU vieux petit homme, négociant de Batavia, est sorti de sa onim» des chamrô pour reg-i^ner la ville. Duus son palanquin, il recevait, avec une indolence blasée , tes iriËlcs caresses de deux des jeunes fiUea dont il peuple son harem, en les achetant à leurs familles, tiop pauvres pour les nourrir. Le palanquin où se trouvaient ce petit vieillard et ses filles était porté par douze hommes jeunes et robustes. Frère, il y a • Ici des mères qui, par misère, vendent leurs filles, des esclaves que l'on fouette, des hommes qui porient d'autres hommes comme

desbétèbdesfHnme... b bonne-oeuvre grandind;ins ce pays... — Hans ce pays... et dans tout pays d'oppression , de misère, de conuption et d'esclavage. — PniSsions-aous donc engager parmi nous Ujalmu, comme nous r« consolé Hahal le contrebandier! — dit l'Indien; — notre voyage à Java aurait un double profit : car, avant de partir, nous compterions parmi les nôtres ce jeune homme entreprenant et hardi , qui a tant de motifs de hair les hommes. — Il va venir... envenimons encoi'eses ressentiments. — R appel uns-lui la mort de son père. — Le massacre des siens... — Sa captivité. — Que la haine enDamme son cœur, et il esi à nous... ■ 'Le nègre, oui était resté quelque temps pensif, dit tout à coup : • Frères... ùHahal le conlrehandier nous trompait ? — Luil — s'écria l'Indien presque avec indignation ; — il nous a donné asile sur son bateau ebtier, il a assuré notre fuite du continml ; il doit nous embarquer ki i bord de b goélette qu'il va commander, et nous mener à Bombay, oA nous trouverons des bâtiments pour l'Amérique, l'Europe et l'Afrique. — Quel inierét aurait Hahal à nous trahir ? — dît Faringhea . — Rien ne le mettrait à l'abri de b vengeance des fils de Bohwaue, il le sait. — Enfin, — dit le noir, — ne nous a-t-il pas promb que, par ruse, il amcoerait Qjalma i se rendre ici ce soir parmi nous?... et unefolspanni nous... il budra qu'il soit des oftlres... — N'est-ce pas encore le contrebandier nui nous a dit : Ordonnez au HaLia de se rendre dans l'aioupa de Djalma... de le surprendre pendant son sommeil, et, au lieu de le tner comme il le pourrait, de lui tracer sur le bras le nom de Bohwanie ; l)jabna jugera ainsi de b résolution, de l'adresse , de la soumission de nos frères, et il comprendra ce que l'un doit espérer ou craindre deteb hommes... Par admiration ou par terreur, il faudra donc qu'il soit des uîtres! — Et s'il refuse d'être ■ nous, m:ilgré les raisous qu'il a de hair les hommes? — Alors... Bohwaue décidera de sou sort, — dit Faringhea d'un air sombre. — J'ai mon projet... - Hais le Malais réussira-l-il ii surprendre Djalma pendant son tommeil? — dit le nègre. — Il n'est personne de plus hann, de pins agile , de plus adroit que le Malais, —dit Faringhea. — Il a eu l'audace d'aller surprendre dans son repaire une panthère noire qui albilait!...il a luû b mère et enlevé b petite femelle, qu'il a plus lûd vendue I un capitaine de navira,européo. — l* Malais a réussi ! — s'écria l'Indien en prêtant l'oreille à un cri singulier qui retentit dans le profond silence de b nuit et des bois. — (Xii, c'est le cri du vautour emportant sa proie, — dit le nègre en écoutant à son tour, — c'est ie signal par lequel nos frères annoncent aussi qu'ils ont saisi leur proie. • Peu de temps après, le Malais paraissait â b

porte de b hutte. Hélaît drapé dans une grande pièce de coton rayée de couleurs tranchantes, « Eh bien, — dit le nègre avec inquiétude, — as-tu réussi ? — Djalma portera toute sa vie estgne de bbantM-oui-rr, — dit le Habis avec orgueil; — pour parvenir jusqu'à lui. . j'ai dû offrir à Bohwanie un nomme qui se trouvait sur mon passH&e;... j'ai laissé le corps sous des broumiilletprèsderi^upa. Ha» Mjaliua... porte notre signe. Hahalle dit celui-ci avec calme, — j'étais mort... puisque je devais épargner m vie. — Parce que sa vie peut nous Être plus utile que sa mort,— reprit le métis. — l'uis s'adressant au Malais : — Frère, en risquant ta vie pour h bonne-œuvre, lu as fait aujoui d'hui ce que nous avons fait hier, ce qgt nous ferons demain... Aujourd'hui tu obéis, un autre jour tu coinnuiMeras.— [Sous appartenons tous a Bubwanie,— dll le Matab, — Que fioi-il encore faire?... je suis prêt. ■ En parlant ainsi, le Habb faisait face à la porte de la mesure; tout à coup il dit à voix basse : ■ Voici Djalma, il a|>pnK.bc de b cabane; Habal ne nous a pas trompés... — Qu'il ne me voie pas encore, — dil Farin* . gtiea en se retirant dans un coin obscur de b cabane et se cachant saut une tulle, — tâchei de le convaincre... s'il résiste.. . j'ai mon projet... » A peine Faringhea avait-il dil ces mois et di^ru, que Djalma arrivait a b porte dé celle mesure. A la vue de ces trois personnages à b physionomie sinistre, Djalma recub de surprise. Ignorant que ces hommes appartenaient i b secte des Fhansegars, et sachant que souvent, dans ce pays où 3 n'y a pas d'auberges, les voy^eurs passent les nuits sous b tente ou dans les mines qu'Us rencontrent, il fil un pas vers eux. Lorsque son premier élonnenienl fut passé, reconnaissant au teint bronzé de l'un de ces hommes, et à son costume, qu'il était Indien, il lui dil en langue indone ■ • Je croyais trouver ici un Européen... un Français... — Ce Français... n'esl pas encore venu, — répondit l'Indien, — mais il ne tardera pas. ■ Devinant i, b question de l>jalma le moyen dont s'était servi Hahal Kur l'aitirer dans ce piège, l'Indien espérait gagner du temps en proigeant cette erreur. « Tu connais... ce Français? — demanda Djalma au Phansegar. — Il nous a donné rendez-vous ici... comment toi,— reprit l'Iudien. — Et ■ pour quoi faire? — dit Djalma de plus eu plus élonué.—A sou arrivée... tu le sauras. . . — C'est le général Simon qui vous a dit de vous trouver ici? — C'est le général Simon, s répondit l'Indien. ^Jll « Et qui êlés-vous? » demanda-l-il à l'Indien d'un air soupçonneux: car le morue silence des deux compagnons du Phansegar, qui se regardaient riiomenl, commençait à lui donner quelques soupçons... — Qui nou» sommes? — répondit l'iiidien, — nous sommes i loi... û tu veux être à nous. — Je n'ai

pas besoin de vous... vous n'avez pas besoin de moi. — Qui sait? — Moi...
 je le sais... — Tu te trompes... les Anglais ont tué ton père;... il était roi... on
 t'a fait captif... on t'a proscrit... tu ne possèdes plus rien... ■ A ce souvenir
 cruel, les traits de Djalma s'assombrirent. Il tressaillit, un sourire amer
 contracta ses lèvres. Le Phangar continua : « Ton père était juste, brave,
 aimé de ses sujets; on l'appelait le Père du Généreux, et il était le bien
 nommé... Laisseras-tu sa mort sans vengeance ? la haine qui te ronge le
 cœur sera-t-elle stérile? — Mon père est mort les armes à la main ; j'ai
 vengé sa mort sur les Anglais que j'ai tués à la guerre. Celui qui pour moi a
 remplacé mon père, et a aussi combattu pour lui, m'a dit qu'il serait
 bien insensé à moi de vouloir lutter contre les Anglais pour
 reconquérir mon territoire. Quand ils m'ont mis en liberté, j'ai juré de ne
 jamais remettre les pieds dans l'Inde, et je tiens les serments que je fais. —
 Ceux qui t'ont dépouillé, ceux qui t'ont fait captif, ceux qui ont tué ton père,
 sont des hommes... Il est ailleurs des hommes sur qui tu peux te venger...
 que ta haine retombe sur eux! — Pour parler ainsi des hommes, n'es-tu donc
 pas un homme? — Moi, et ceux qui me ressemblent, nous sommes plus que
 des hommes... Nous sommes au reste de la race humaine ce que sont les
 hardis chasseurs aux bêtes féroces qu'ils traquent dans les bois... Veux-tu
 être comme nous... plus qu'un homme? veux-tu assouvir sûrement,
 laidement, impuissamment, la haine qui te dévore le cœur, après le mal que l'on
 t'a fait? — Tes paroles sont de plus en plus obscures; je n'ai pas de haine
 dans le cœur, dit Djalma. Quand un ennemi est digne de moi, je le combat;
 quand, il en est indigne, je le méprise... Ainsi je ne hais ni les braves, ni les
 lâches. — Trahison ! » s'écria tout à coup le nègre en indiquant la porte
 d'un geste rapide, car Djalma et l'Indien s'en étaient peu à peu éloignés
 pendant leur entretien, et ils se trouvaient alors dans un des angles de la
 cabane. Au cri du nègre, Farineha, que Djalma n'avait pas aperçu, écarta
 brusquement la natte qui le cachait, tira son poignard, bondit comme un
 tigre, et fut d'un saut hors de la cabane. Voyant alors un cordon de soldats
 s'avancer avec précaution, il frappa l'un d'eux d'un coup mortel, en renversa
 deux autres, et disparut au milieu des ruines. Ceci s'était passé si
 précipitamment, qu'au moment où Djalma se retourna pour savoir la cause
 du cri d'alarme du nègre, Farineha venait de disparaître. Djalma et les trois
 Étrangers furent aussitôt couchés en joue par plusieurs soldats rassemblés
 à la porte, pendant que d'autres s'élançaient à la poursuite de Farineha. Le
 nègre, le Malais et l'Indien, voyant l'impossibilité de résister, s'élançèrent

rapidement queirpics paroles, et tendirent la oioin aux cordes dont quelques soldats éinêni munis.

LE JUIF ERRANT. 48 Le capitaine hollandais qui commandait le détachement entra dans la caverne à ce moment. « Et c'est ici? — dit-il en montrant Djahna aux soldats qui achevaient de garrotter les trois Phansegars. — Chacun son tour, mon officier, — dit le sergent, — nous allons à lui. » Djahna restait pétrifié de surprise, ne comprenant rien à ce qui se passait autour de lui; mais lorsqu'il vit le sergent et les deux soldats s'attacher avec des cordes pour le lier, il les repoussa avec une violente indignation, et se précipita vers la porte où se tenait l'officier. Les soldats, croyant que Djahna subirait son sort avec autant d'impas que ses compagnons, ne s'attendaient pas à cette résistance; ils reculèrent de quelques pas, frappés malgré eux de l'air de noblesse et de dignité du fils de Kadja-Sing. « Pourquoi voulez-vous me lier... comme ces hommes? — s'écria Djahna en s'adressant en indien à l'officier qui comprenait cette langue, servant depuis longtemps dans les colonies hollandaises. — Pourquoi veux-tu me lier, misérable ! parce que tu fais partie de cette bande d'assassins. Et vous, — ajouta l'officier en s'adressant aux soldats hollandais, — avez-vous peur de lui ? Serrez, serrez les nœuds autour de ses poignets, en attendant qu'on lui en serre un autre autour du cou ! — Vous vous trompez, — dit Djahna avec une dignité calme et un sang-froid qui étonnèrent l'officier, — je suis ici depuis un quart de siècle à peine; je ne connais pas ces personnes... je croyais trouver ici un Français. — Tu n'es pas un Phansegar comme eux !... et à qui prétends-tu faire croire ce mensonge ? — Eux ! — s'écria Djahna avec un mouvement et une expression d'horreur si naturelle, que d'un signe l'officier arrêta les soldats, qui s'avançaient de nouveau pour garrotter le fils de Kadja-Sing, — ces hommes font partie de cette horrible bande de meurtriers!... et vous m'accusez d'être leur complice !... Alors je suis tranquille, monsieur, — dit le jeune homme en haussant les épaules avec un sourire de dédain. — Il ne suffit pas de dire que vous êtes tranquille, — reprit l'officier ; — grâce aux révélations, on sait maintenant à quels signes mystérieux se reconnaissent les Phansegars. — Je vous répète, monsieur, que j'ai l'horreur la plus grande pour ces meurtriers;... que j'étais venu ici pour... » Le nègre, interrompant Djahna, dit à l'officier avec une joie farouche : « Toi l'as dit, les fils de la bonne-œuvre se reconnaissent par des signes qu'ils portent tatoués sur la chair... Notre heure est arrivée, nous dominerons notre cou à la corde.. . Assez souvent nous avons enroulé le cou de ceux qui ne servent

pas la bonne-œuvre... Regarde nos bns el regarde celui de ce jeune homme. » L'officier, interprétant mal les paroles du nègre, dit à Djalma : « Il est évident que si, comme dit ce nègre, vous ne portez pas au bras ce signe mystérieux... et nous allons nous en assurer ; si vous expliquez d'une manière satisfaisante votre présence ici, dans deux heures vous pouvez être mis en liberté. — Tu ne me comprends pas, — dit le nègre à Tofocier, — le prince Djalma est des nôtres, car il porte sur le bras gauche le nom de Bohwanie... — Oui, il est comme nous fils de la bonne-œuvre, — ajouta le Malais. — Il est comme nous Phansegar, » dit l'Indien. Ces trois hommes, irrités de l'horreur que Djalma avait manifestée en apprenant qu'ils étaient Phansegars, mettaient un farouche orgueil à faire croire que le fils de Kadja-Sing appartenait à leur horrible association. « Qu'avez-vous à répondre? » dit l'officier à Djalma. Celui-ci haussa les épaules avec une dédaigneuse pitié, releva de sa main droite sa longue et large manche gauche, et montra son bras nu. « Quelle audace! » s'écria l'officier. En effet, un peu au-dessous de la saignée, sur la partie interne de l'avant-bras, on voyait écrit, d'un rouge vif, le nom de Bohwanie, en caractères indous. L'officier courut au Malais, découvrit son bras; il vit le nom, les mêmes signes : non content encore, il s'assura que le nègre et l'Indien les portaient aussi. « Misérable, — s'écria-t-il en revenant furieux vers Djalma, — tu inspiras plus d'horreur encore que tes complices. Garrottez-le comme un Ikhe assassin, — dit-il aux soldats, — comme un lâche assassin qui est au bord de la fosse, car son supplice ne se fera pas longtemps attendre. » Stupéfié, épouvanté, Djalma, depuis quelques moments les yeux fixés sur ce tatouage funeste, ne pouvait prononcer une parole ni faire un mouvement; sa pensée s'abîmait devant ce fait incompréhensible. « Oserai-je me ce signe? — lui dit l'officier avec indignation. — Je le puis nier. « ce que je vois... ce qu'est... — dit Djalma avec accablement. — n'est heureux... que tu avoues enfin, misérable, — reprit l'officier; — et vous, soldats... veillez sur lui... et sur ses complices... vous en répondez. » Se croyant le jouet d'un songe étrange, Djalma ne fit aucune résistance, se laissa machinalement garrotter et emmener. L'officier espérait, avec une partie de ses soldats, découvrir Faringhea dans les ruines, mais ses recherches furent vaines; et au bout d'une heure il partit pour Batavia, où ressemblant des prisonniers l'avait devancé. Quelques heures après ces événements, M. Josië Van Daël terminait à Paris : «... Les circonstances étaient telles que je ne pouvais agir autrement; somme toute,

c'est un petit mal pour un grand bien. « Trois meurtriers sont livrés à la justice, et l'arrestation temporaire de Djahna ne servira qu'à faire brûler son innocence d'un plus pur éclat. « Déjà ce matin je suis allé chez le gouverneur protester en faveur de notre jeune prince : — Puisque c'est grâce à moi, — ai-je dit, — que ces trois grands criminels sont tombés entre les mains de l'autorité, que l'on me prouve du moins quelque gratitude en faisant tout au monde pour rendre plus évidente que le jour la non-culpabilité du prince Djalma, déjà si intéressant par ses malheurs et par ses nobles qualités. Certes, — ai-je ajouté, — lorsque hier je me suis hâté de venir apprendre au gouverneur que l'on trouverait les Pranségars rassemblés dans les ruines de Tchanni, j'étais loin de m'attendre à ce qu'on confondrait avec eux le fils adoptif du général Simon, excellent homme, avec qui j'ai eu depuis quelque temps les plus honorables relations. Il faut donc à tout prix découvrir le mystère inconcevable qui a jeté Djalma dans cette dangereuse position, et je suis, — ai-je encore dit, tellement sûr qu'il n'est pas coupable, que, dans son intérêt, je ne demande aucune grâce. Il aura assez de courage et de dignité pour attendre patiemment en prison le jour de la justice. « Or, dans tout ceci, vous le voyez, je disais vrai, je n'avais pas à me reprocher le moindre mensonge, car personne au monde n'est plus convaincu que moi de l'innocence de Djalma. « Le gouverneur m'a répondu, comme je m'y attendais, que moralement il était aussi certain que moi de l'innocence du jeune prince, qu'il aurait pour lui les plus grands égards ; mais qu'il fallait que la Justice eût son cours, parce que c'était le seul moyen de démontrer la fausseté de l'accusation et de découvrir par quelle incompréhensible fatalité ce signe mystérieux se trouvait tatoué sur le bras de Djalma. « Mahal le contrebandier, qui seul pourrait édifier la justice à ce sujet, aura dans une heure quitté Batavia pour se rendre à bord du *Iltyler*, qui le conduira en Egypte ; car il doit remettre au capitaine un mot de moi, qui certifie que Mahal est bien la personne dont j'ai payé et arrêté le passage. En même temps, il portera à bord ce long mémoire ; car le *Rftyier* doit partir dans une heure, et la dernière levée des bâteaux pour l'Europe s'est faite hier soir. Mais j'ai voulu voir ce matin le gouverneur avant de fermer ces dépêches. « Voici donc le prince Djalma retenu forcément ici pendant un moment : cette occasion du *Ruyter* perdue, il est matériellement impossible que le jeune Indien soit en France avant le 15 février de l'an prochain* « Vous le voyez. . vous avez ordonné, j'ai aveuglément agi selon les moyens dont je pouvais disposer, ne considérant que la fin qui les justifiera, car il s'agissait, m'avez-vous dit,

d'un intérêt immense pour b So* ciété. « Entre vos mams j'ai été ce que nous devons être entre les mains de nos supérieurs... un instrument... puisqu'à b plus grande gloire de Dieu nos supérieurs font de nous, quant à la volonté, des cadavres (4). ff Laissons donc nier notre accord et notre puissance : les temps nous semblent contraires, mais les événements changent seuls; nous, nous ne changeons pas. ff Obéissance et courage, secret et patience, ruse et audace, union et dévouement entre nous, qui avons pour patrie le monde, pour famille nos frères, et pour reine Rome. J. V. » A dix heures du matin environ, Mahal le contrebandier partit, avec cette dépêche cachetée, pour se rendre à bord du Ruyter. Une heure après, le corps de Mahal le contrebandier, étranglé à b mode des Pharaons, était caché dans des joncs sur le bord d'une grève déserte, où il était allé chercher sa barque pour rejoindre le Ruyter, Lorsque plus tard, après le départ de ce navire, on retrouva le cadavre du contrebandier, M. Josue fit en vain chercher sur la dépêche dont il l'avait chargé. On ne retrouva pas non plus la lettre que Mahal devait remettre au capitaine du Ruyter afin d'être reçu comme passager. Enfin, les fouilles et les battues ordonnées et exécutées dans le pays pour y découvrir Faringhea furent toujours vaines. Jamais on ne revit à Java le fameux chef des Étrangleurs. (1) On dit que la doctrine de l'obéissance passive et absolue, principale pîte de b Société de Jésus, se résume par ces terribles mots de Loyola mourant : Tout homme doit obéir »era, dant Ut maim de »m impératif, comme un cadavre (pian M AC CAOim.)

LE JUIF ERRANT. QUATRIÈME PARTIE LE CHÂTEAU DE
GARDOVILLE - CHAPITRE PREMIER. M. Rodin. Trois mois se sont
écoulés depuis que Djalina a été jeté en prison à Batavia, accusé
d'appartenir à la secte murtulière des Phansegars ou Elrangleors. La scène
suivante se passe en France, au commencement du mois de Janvier 1822, au
château de Gardoville, ancienne habitation féodale^ située sur les hautes
falaises de la côte de Picardie, non loin de Saint-Vallery, dangereux parages
où presque chaque année plusieurs navires se perdent corps et biens par les
coups de vent de nord-ouest, qui rendent la navigation de la Manche si
périlleuse. Au déchargement des échos du rivage : c'est la mer qui se brise avec
fureur sur les hautes falaises que domine l'antique manoir... Il est environ
sept heures du matin, le Jour ne paraît pas encore à travers les fenêtres d'une
grande chambre située au rez-de-chaussée du château ; dans cet
appartement, éclairé par une lampe, une femme de soixante ans environ,
d'une figure honnête et naïve, vêtue comme le sont les riches fermières de
Picardie, est déjà occupée d'un travail de couture, malgré l'heure matinale.
Plus loin, le manoir de cette femme, à peu près du même âge qu'elle, assis
devant une crasse table, classe et renferme dans de petits sacs des
échantillons de blé et d'avoine. La physionomie de cet homme à cheveux
blancs est intelligente, ouverte; elle annonce le bon sens et la droiture
égayés par une pointe de malice rustique ; il porte un habit-veste de drap
violet ; de grandes guêtres de chasse en cuir fauve cachent à demi son
pantalon de velours noir. La terrible tempête qui se déchaîne au dehors
semble rendre plus doux encore l'aspect de ce paisible tableau d'intérieur.
Un excellent feu brille dans une grande cheminée de marbre blanc, et jette
ses joyeuses clartés sur le parquet soigneusement ciré : rien de plus gai que
l'aspect de la tenture et des rideaux d'ancienne toile perse à chinoiserie
rouges sur fond blanc, et rien de plus riant que les dessus de portes
représentant des bergères dans le goût de Watteau. Une pendule de biscuit
de Sèvres, des meubles de bois de rose incrustés de marqueterie verte,
meubles pansus et ventrus, contournés et chantournés, complètent
l'ameublement de cette chambre. Au dehors la tempête continuait de
gronder; quelquefois le vent s'engouffrait avec bruit dans la cheminée, ou
ébranlait la fermeture des fenêtres. L'homme qui s'occupait de classer les
échantillons de grains était M. Dupont, régisseur de la terre du château de
Gardoville. « Sainte- Vierge ! mon ami, — lui dit sa femme, — quel temps

affreux ! Ce M. Rodin, dont l'intendant de madame la princesse de Saint-Dizier nous annonce l'arrivée pour ce matin, a bien mal choisi son jour. — Le fait est que j'ai rarement entendu un ouragan pareil... Si M. Bodin n'a jamais vu la mer en colère, il pourra aiyouard'hui se régaler de ce spectacle. — Qu'est-ce que ce M. Rodin peut venir (aire ici, mon ami ? — Ma foi ! je n'en sais rien ; Tintendant de la princesse me dit, dans sa lettra, d'avoir pour M. Rodin les plus grands égards, de lui obéir comme à mes maîtres. ()e sera à M. Rodin de s^expliquer et à moi d'exécuter ses ordres, puisqu'il vient de la part de madame la princesse. — A la rigueur, c est de la part de mademoiselle Âdrienne qu'il devrait venir... puisque la terre lui appartient depuis la mort de feu M. le comte-duc de Cardoville son père. — Oui, mais la princesse est sa tante; son intendant lait les affaires de mademoiselle Adrienne : que Ton vienne de sa pan ou de celle de la princesse, c'est toujours la même chose. — Peutêtre M. Rodin a-t-il dessein d'acheter la terre... Pourtant cette grosse dame qui est venue de Paris exprès, il y a huit jours, pour voir le château, paraissait en avoir bien envie. » A ces mots, le régisseur se prit à rire d'un air narquois. « Qu'est-ce que tu as donc à rire, Dupont?— lui demanda sa femme, très-bonne créature, mais qui ne brillait ni par l'intelligence ni par la pénétration.— Je ris, — répondit Dupont, — parce que je pense à la figure et à la tournure de cette grosse... de cette énorme femme. Que diable, Sjand on a cette mine-là on ne s'appelle pas madame de la Sainte-Colombe, ieu de Dieu... quelle sainte et qui'lle colontbe... elle est grosse comme an muid, elle a une voix de rosomnie, des moustaches grises comme un vieux grenadier, et, sans qu'elle s'en doute, je l'ai entendue dire à son domestique : Allons dooCt luou ûstou ... Et elle s'appelle Sainte-Colombe ! — Que tu es singulier, Dupont! on ne choisit pas son nom... Et pois ce n'est pas sa (aue, à celte dame, si elle a de b barbe.— Oui, mais c'est sa faute si elle s'appelle de la Samte-Colombe ; tu t'imagines que c'est son vrai nom, toi... Ah ! ma pauvre Catherine, tu es bien de ton village.,.— Et toi, mou pauvre Dupont, tu ne peux pas t'empêcher d'être toinoars par-ci par-lâ un peu mauvaise langue; cette dame a I air très-respectable... La première chose qu'elle a demandée en arrivant, c'a été la chapelle du château dont on lui avait parié... EDe a même dit qu'elle y ferait des embellissements... Et quand je lui ai appris qu'il n'y avait pas d'égfise dans ce petit pays, elle a paru très-fâchee d'être pnvée de curé dans le village. — Eh ! mon Dieu, oui, la première chose que font lesparvennSf c'est de jouer à la dame de paroisse, à la grande dame. — Madame de la

Sainte-colombe n="" pas="" besoin="" de="" faire="" la="" grande=""
 dame="" puisca="" l="" elle="" une="" mais="" oui="" d="" il=""
 avait="" qa="" voir="" comme="" bien="" mise="" avec="" sa="" robe=""
 ponceau="" et="" ses="" beaux="" gants="" violets="" ceux="" puis=""
 quand="" a="" son="" chapeaa="" sur="" tour="" feux="" cheveux=""
 blonds="" one="" ferlonni="" en="" dbmants="" des="" boutons=""
 boucfes="" diamants="" gros="" eoimne="" le="" pouce="" bagues=""
 tons="" les="" doigts="" ce="" certainement="" personne="" du=""
 petit="" monde="" qui="" mettrait="" tant="" diamancs="" plein=""
 jour...="" tu="" t="" connais="" joliment...="" tout="" bon...="" quoi=""
 encore="" ne="" m="" pari="" que="" ducs="" marquis="" comtes=""
 messieurs="" tr="" fr="" chei="" amis="" :=="" me="" demandait=""
 voyant="" ces="" ruines-iat="" je="" mi="" ai="" r="" temps="" alli=""
 pavillon="" incendi="" ah="" ma="" ch="" s="" bons="" ari="" cbers=""
 c="" eux="" restauration="" ont="" conmienc="" fortune="" alors=""
 mol="" vms-ta="" dupont="" suis="" dit="" tout="" suite="" ancienne=""
 madame="" sainte-colombe="" rire...="" pauvre="" femme="" femme...=""
 oh="" toi="" parce="" ta="" as="" trois="" ans="" i="" paris="" te=""
 crois="" un="" devin...="" catherine="" brisons="" ferais="" dire=""
 quelque="" sottise="" y="" choses="" exceilentes="" cr="" doivent=""
 loaious="" ignorer="" sais="" veux="" dve="" par="" mab="" donc=""
 si="" mauvaise="" langue="" car="" enfin="" saintecolombe="" ach=""
 terre...="" seras="" content="" qu="" gardepoor="" vrai...="" nous=""
 noin="" vieux="" bonne="" catnerine="" voil="" vingt="" sommes=""
 ici="" trop="" honn="" pour="" avoir="" song="" grappiller="" nos=""
 jours="" foi...="" serait="" dur="" notre="" chercher="" antre=""
 condition="" trouverions="" peut="" pas...="" regrette="" mademoiselle=""
 adrienne="" garde="" carfl="" parait="" voulu="" vendre...="" princesse=""
 cet="" avi="" non="" dieu="" tn="" trouves="" extraordniaire="" jeune=""
 disposer="" elle-m="" fortune="" smople="" plus="" ni="" p="" est=""
 sans="" compter="" au="" fameuse="" petite="" rappelles-ta="" dix=""
 m="" comte="" amen="" quel="" quelle="" malice="" quels="" yeux=""
 hein="" ils="" feh="" dans="" regard...="" expression...="" expression=""
 extraordinaire="" tee="" tenu="" promettait="" mine="" lutine=""
 chiffonn="" doit="" jolie="" pr="" malgr="" couleur="" peu="" hasard=""
 entre="" nous...="" bourgeoise="" lieu="" demoiselle="" naissance=""
 on="" dirait="" toat="" bonnement="" rousse="" allons="" contre=""

maaemoisene="" ciel="" devoh="" aussi="" jolie...="" lui="" tort=""
qne="" db="" rousse...="" contraire="" rappelle="" talent="" fñs=""
brillants="" dor="" allaient="" teint="" blanc="" neige="" noirs="" v=""
aorait="" voulus="" autrement="" maintenaot="" cette="" couler=""
aurait="" nui="" rend="" b="" figure="" piquante="" vraie="" diable.= ""
diable="" faut="" juste="" bien...="" tonjoors="" courir="" parc="" end=""
gouvernante="" grimper="" aux="" arbres...="" feire="" cent="" coups.= ""
mademoiseue="" incam="" gentillesse="" surtout="" bon="" ehe="" est-
ce="" fob="" die="" avis="" donner="" toute="" neuve="" pauvrese=""
tandis="" revenait="" jupon...="" nu-bras...="" vois="" oui="" devait=""
mal="" finir="" fait="" choses...="" an="" mon="" ami="" voyons...=""
eh="" ajouta="" digne="" sorte="" confusion="" prouvait="" combien=""
frayaient="" met="" jamt="" pied="" log="" toiue="" seule="" temple=""
idol="" bout="" jardin="" th="" v.="" s:i="" tante...="" se="" fiilt=""
servir="" femmes="" masqu="" />

The text on this page is estimated to be only 27.43% accurate

LE JUIF ERRANT. 45 toale la joarnée, parce qu'elle se grise... Sans coropler que toutes les uuUs elle joue d'un cor de chasse en or massî... ce qui fait, tu le sens bien, le désespoir et la désolulioii di* sa pauvre tante, la princesse. » Ici k* régisseur partit d'un éclat de rire oui interrompit s:i femiue. « Ah ça, — lui dil-il quand sou accès d'hilarité fut passé, — qui t*a (ait ces beau\ rnntcs-là sur uiadenioiselle Adriene ? — C*c>t la leiiuue de Henë, qui était allée à Paris poui chercher un nourrisson : elle a élé i IliAtel Sainl-Pizier, i)Our voir madame Urivois, sa marraine... Tu sais, fa première femme de clumibre de madame b princesse... Eh hien! c*est •Ile, madame (Jrivois, qui lui a dit tout (!ela; et assurément elle doit être bien informée, puis(luelle est de b nuiisou. — Oui, encore une, bonne pièce et une fuie mniiche que cette Crivois ! Autn^fuis c'était la \iUi> lierc hn-unne, et maintenant elli: bit commesainaître>se...!i s.iinte nil'i: !;l'... Li dévote; car, tel maître, tel valet... I^ princesse elIcHnème, iiii, à cette heure, est si collcl-monté, elle albit joliment bieu dans le temps... bein!... Il y a une qiiiuzaiuc d'années, quelle gailbrde ! Te rappclles-lu conduire dans cette cbambre, d'après l'autorisation de madame h prinviens ; mais tu es trop mauvaise langue. — 3Ia foi, non ! je dis la vérité: le colonel passait sa vie au château, et tout le monde disiiit qu'il éLiit très-bien avec b sainte princesse d'aujourd'hui... Ah! cet^iit le bon toiips alors. Tous les soirs féie ou spectacle au chatt>:iu. Quel Imute-enirain que ce colonel... couunc il jouait bien la comédie... Je me rappelle... » \Ai régisseur ne put continuer. Une grosse servante, portant le costume et le bonnet picards, entra précipiLimment, et s'adressant à sa maîtresse : « Madame... il y a là un bourgeois qui demande à parler tout de biiite à monsieur: il arrive de iikiint-Valery dans b carriole du maître de poste... il dit qu'il s'appelle M. Rodin. ~ M. Rodin ! —dit le régisseur en se levant, — bis entrer tout de suite. » Vn instant après, M. Rodin entra. Il était, selon »! coutume, plus que modestement vêtu : il s;dua très-humblcmenl le régisseur et sa femme ; celle-ci, sur un siffne de son mari, disparut. La figure cada\ereuse de M. Rodin, si's lèvres presque invisibles, ses petits veut de reptile à demi voilés par sa flasque paupière supérieur!', ses vêtements presque sordides lui doniMieut une itnvstouoniie tres-peu engageante ; pourtant cet homme, lors(lu'il le blbit, savait, avec un art diabolique, affecter tant de b(»nhomie, tiuit de sincérité. s:i parole devenait si aÔixtueuse, si subtilement

pénétrante, que peu à peu l'impression désagréable, répugnante, que son aspect inspirait d'abord, s'effaçait, et presque toujours il finissait par en arriver à se laisser tromper ou sa victime dans les plus tortueux de ses fautes aussi souple que mielleuse et perfide ; car on dirait que le bien et le mal ont leur base commune comme le beau et le bien... L'honnête régisseur regardait cet homme avec surprise; en songeant aux pressantes recommandations de l'intéressée de la princesse de Sainl-Dizier, il s'attendait à voir un tout autre personnage: aussi, pouvant à peine dissimuler sa surprise... et voici une nouvelle lettre de l'intendant de madame la princesse de Sainl-Dizier. — Veuillez, je vous en prie, monsieur, permettre que je vais lire cette lettre, vous approcher du feu... il fait un temps si mauvais ! — dit le régisseur avec empressement; — pourrait-on vous offrir quelque chose? — Mille remerciements, mon cher monsieur., je n'y pars dans une heure... » pendant que M. Dupont lisait, M. Rodin jetait un regard interrogateur vers l'intérieur de cette chambre ; car, en homme habile, il tirait souvent des inductions très-justes et très-utiles de certaines apparences, qui souvent révélaient un goût, une habitude, et donnent ainsi quelques notions caractéristiques. Mais cette fois sa curiosité fut en défaut. < Fort bien, monsieur, — dit le régisseur après avoir lu. — M. l'intendant me renouvelle la recommandation de ne mettre absolument à l'exécution que les ordres. — Ils se bornent à peu de chose, et je, ne vous dérangerai pas longtemps... — Monsieur, c'est un honneur pour moi... — Mon Dieu ! je me demande combien vous devez être occupé, car en entrant dans ce château M. OD est frappé de l'ordre, de la parfaite tenue qui y règne : ce qui prouve, cher monsieur, toute l'excellence de vos soins. — Monsieur... certainement... vous me flattez. — Vous flattez!... un pauvre vieux bonhomme comme moi ne peut guère à cela., mais revenons à notre affaire. Il y a ici une chambre appelée la chambre verte? — Oui, monsieur, c'est la chambre qui servait de cabinet de travail à feu M. le comte... je l'ai vue souvent sur la table de travail de M. le comte... elle doit se trouver dans le grand salon de billard dont vous aviez parlé. — certainement oui ! car, lorsqu'on a la beauté, la jeunesse et la santé se joignent à un dévouement, à un esprit de révolte et de persévérance... à un caractère... qui n'a sûrement pas son pareil sur la terre... il vaudrait mieux être privé de ces dangereux avantages... qui deviennent autant de causes de perdition... Mais, je vous en conjure, mon cher monsieur, parlons d'autres choses... (le sien lui est trop précieux... » dit M. Rodin d'une voix profondément émue, et il porta le bout de son petit doigt gauche au coin de son œil droit comme

pour y séclier une lanne naifrianie. Le rt^isseur ne vit pas la larme, mais il vit le mouvement, et il fut frap|)é de l'altération de b voix de M. Rodin. Aussi reprit-il d'un ton pénétré : « Monsieur... pardonnez-moi mon indiscretion... je ne savais pas... — C'est moi qui vous demande p;irdon de cet attendrissement mvolontaire... les larmes sont rares diei his vieillards... mais si vous aviez vu comme moi le désespoir de cette excellente nrincesse... qui n'a eu qu*un tort, celui d'avoir été trop bonne. .. trop bible pour sa nièce... et d'avoir ainsi encouragé ses... Mais, encore une fois, parlons d'autre chose, moo cher monsieur. » Après un moment de silence, pendant lequel M. Rodin parut se reroelti e de son émotion, il dit à Dupont : « Voici, mon cher monsieur, quant à la chambre verte, une partie de ma mission accomplie: il eu reste une autre... Avant d*Y arriver, je dois vous rapi»eler une chose que vou> avez peiit-4'tre oubliée... à savoir qu'il y a quinze ou seize ans M. le marquis d'Aigriguy, alors colonel de hussaids. en garnisim à Abbinille... a passé quelque temps ici. — Ab ! monsieur, quel bel oflicier ! j'en parlais encore tcnit à l'heure à ma feuune ! (l'était b joie du cliâteau: et comme il jouait bien la coinedîet surtout les mauvais sujets ; tenez, dans les Deux iSdmond^ il était à mourir de rire, dans le rôle du soldat qui est gris.... et avec ça une voix charmante... il a chanté ici Joeonde^ monsieur, comme on ne le chanterait pas à Paris, a Rodin, après avoir compbisaminent écoulé le régisseur, lui dit : «Vous Savez sans doute qu'après un duel terrilrfe qu'il eut avec im fortuné boiLi parti te, nomme le général Simon, M. le colouel marquis d'Aigrigny (dont à cette heure j'ai l'honneur d'être le secrétaire intime) a quitté le monde pour l'Eglise... — Ah ! monsieur, est-ont ne put s'empêcher de s'écrier : « Mais, monsieur, c'est supertie, ceb... — SuiKîrbe, mon Dieu, non, — dit M. Rodin avec une inimitable expn*ssion de naïveté, — c'est tout simple... quand on a le cœur de M. d'.Aigriguy... Mais parmi ses qualités il a surtcmt celle de ne jamais oublier les braves gens, les gens de probité, d'honneur, de conscience... c'est-à-dire, mon bon monsieur Dupont, mi'il s'est souvenu de vou<.

comment="" m.="" le="" nuirquis="" a="" daigne...="" il="" y="" trois="" jours="" j="" re="" une="" lettre="" de="" lui="" o="" me="" pariiiit="" vous.="" est="" donc="" paris="" sera="" d="" mometit="" l="" depuis="" environ="" mois="" parti="" pour="" pend.tut="" ce="" voyage="" appris="" bien="" cruelle="" nouvhle...="" la="" mort="" madame="" sa="" m="" qui="" avait="" passer="" dans="" des="" terres="" princesse="" saint-hizier.="" ah="" mon="" dieti...="" oui="" c="" un="" cruel=""

chagrin="" mais="" faut="" savoir="" se="" r="" aux="" vohrtilc="" l.i=""
providence.="" et="" propos="" quoi="" marquis="" bisait-il="" vous=""
parler="" moi="" je="" vais="" dire...="" but="" que="" sachiez=""
chiteau="" vemhi...="" contrai="" sign="" veille="" paris...="" moii=""
renouvelez="" toutes="" mes="" in="" en="" crains="" nue="" les=""
nouveaux="" propri="" ne="" me.="" gardent="" pas="" comme=""
voyez="" peu="" iieureux="" bas="" .="" i="" justement="" cette=""
pbee="" veux="" enlrelenir...="" serait="" certaiuemel="" sachant=""
porte="" beaucoup="" vouspussiei="" conserver="" fital="" tout=""
possible="" servir="" si...="" monsieur="" s="" dupont="" interrompant=""
rodin="" reconnaissance="" ciel="" envoie...="" votre="" tour...=""
flattez="" cher="" dois="" avouer="" suis="" oblig="" mettre=""
condition...="" appui.="" oh="" cela="" tienikn="" parlez...="" parlii...=""
pers="" doit="" venir="" habiter="" ch="" vieille="" daum="" digne=""
v="" tous="" s:iinte-col="" nom="" res="" dit="" eu="" int=""
monsieur..="" dame-l="" qni="" achet="" mailaiiie=""/>

46 LE JUIF ÊRftAm'. — Voo6 la connaîtseï donc? — Oui, monsieur» elle est Yeaiie voir h terre il y a huit jours... Ma femme soutient que c'est une grande dame... mais, entre nous... à certains mots que je lui ai entendu dire... — Vous êtes rempli de pénétration, mon bon monsieur Dupont... Madame de la Sainte-Colombe n'est pas une grande dame, tant s'en faut... je crois Su'clle ëiait simplement marchande de modes sous les galeries de bois u Palais-Royal. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert. — kt elle qui se vantait que des seigneurs français et étrangers fréquentaient sa nuiison dans ce temps-là ! — C'est tout simple, ils venaient sans doute lui commander des chapeaux pour leurs femmes : toujours est-il qu'après avoir amassé une ffrande fortune... et avoir été dans sa jeunesse et dans son âge mûr... indifTérente... hélas! plus qu'indifférente au salut de son àme, madame de la Sainte-Colombe est, à cette heure, dans une voie excellente et méritoire... C'est ce qui la rend, ainsi que je vous le disais, digne de véiération à tous égards, car rien n'est plus respectable qu'un repentir sincère... et durable... Mais, pour que son salut se fasse d'une manière eflicace, nous avons besoin de vous, mon cher monsieur Dupont. — De moi, monsieur... et que puis-je?... — Vous pouvez beaucoup. Voici comment : il n'y a pas d'église dans ce hameau oui se trouve à égale distance de deux paroisses ; madame de la Sainte-Colombe, voulant (aire un choix entre leurs deux desservants, s'informerait nécessairement auprès de vous et do madame Dupont, qui habitez depuis longtemps le pays... — Oh ! le renseignement ne sera pas long à donner.*, le curé de Danicourt est le meilleur des hommes. — C'est justement ce qu'il ne faudrait pas dire à madame de la Sainte-Colombe. — Comment? — Il faudrait, au contraire, lui vanter beaucoup et sans cesse M. le curé de Roiville, l'autre paroisse, afin de décider cette chère dame à lui confier son salut... — Pourquoi à celui-là plutôt qua Tautre, monsieur? — Pourquoi, je vais vous le dire ; si vous et madame Dupont parvenez à amener madame de la Sainte-Colombe à faire le choix que je désire, vous êtes certain d'être conservé ici comme régisseur... Je vous en donne ma parole d'honneur: et... ce que je promets, je le tiens. — Je ne doute pas, monsieur, que vous n'avez ce pouvoir, — dit Dupont convaincu par l'accent et par l'autorité des paroles de Hodin, — mais Je voudrais savoir... — Un mot encore, — dit Hodin en l'interrompant, — je dois, je veux jouer cartes sur table et vous dire pourquoi j'insiste sur la préférence que je vous prie d'appuyer. Je serais désolé que vous vissiez dans

tout ceci 1 ombre aune intrigue. U s'agit simplement d'une bonne action. Le curé de Roiville, pour qui je réclame votre appui, est un homme auquel M. l'abbé d'Aigrigny s'intéresse particulièrement. Quoique très-pauvre, il soutient sa vieille mère. S'il était chargé du salut de madame de la Sainte-(Jolombe, il y travaillerait plus eflicacement que tout autre ; car il est plein d'onction et de patience... et puis, il est évident que par cette digne dame il y aurait quelques petites douceurs dont sa vieille mère profiterait... Voilà le secret oe certe grande machination. Lorsque j'ai su que cette dame était disposée à aciu'ter cette terre voisine de la Saroisse de notre protégé, je l'ai écrit à M. le marquis ; il s'est souvenu e vous, et il m'a écrit de vous prier de lui rendre ce petit service, qui, vous le voyez, ne sera pas stérile. Car, je vuus le répète, et je vous le Çrouverai, j'ai le pouvoir de vous faire conserver comme régisseur. — ènez, monsieur, — reprit Dupont après un moment de réflexion, — vous êtes si franc, si obligeant, que je vais imiter votre franchise. Autant le curé de Danicourt est respectable et aimé dans le pays, autant celui de Roiville, que vous me priez de lui préférer... est redouté pour son intolérance... Et puis... — Et puis... — Et puis, enfin, on dit... — — Voyons... que dit-on ? — On dit que... c'est un jc^ite. » A ces mots M. Rodin partit d'un éclat de rire si franc, que le régisseur en resta stupéfait ; car la figure de M. Rodin avait une singulière expression lorsou'il riait. « Un jésuite ! ! — répétait M. Rodin en redoublant d'hilarité, — un iésuite... Ah ça, mon cher monsieur Dupont, comment vous, homme de Don sens, d'expérience et d'intelligence, allez-vous croire à ces sornettes?... Un jésuite !... Estp-ce qu'il y a des jésuites?... dans ce temps-ci surtout... pouvez-vous croire à ces histoires de jacobins , à ces croqueroitakes du vieux libéralisme ? Allons donc , je parie que vous aurez lu ceb«., dans le Constitulionnei ! — Pourtant, monsieur... on dit... — Mon Dieu... on dit tant de choses... Mais des hommes sages, des hommes éclairés comme vous, ne s'inquiètent pas des on dit, ils s'occupent avant tout de faire leurs petites affaires sans nuire à personne, ils ne sacrifient pas à des niaiseries une bonne place qui assure leur existence jusqu'à la fin de leurs jours ; car, franchement, si vous ne parveniez pas a faire préférer mon protégé par madame de la Sainte-Cfolombe , je vous déclare , à regret, que vous ne resteriez pas régisseur ici. — Mais, monsieur, — dit le pauvre Dupont, — ce ne sera pas ma faute si cette dame, entendant vanter l'autre curé, le préfère à votre protégé. — Oui ; mais si, au contraire, des personnes habitant depuis longtemps le pays... des personnes dignes de toute confiance... et

qu'elle verrait chaque jour... disaient à madame de la Sainte-Colombe beaucoup de bien de mon protégé, et un mal affreux de l'autre desservant, elle préférerait mon protégé, et vous resteriez régisseur. — Mais, monsieur... c'est de la calomnie... cela !... — s'écria Dupont. — Ah! mon cher monsieur Dupont, — dit M. Rodin d'un air affilé et d'un ton d'afflictueux reproche, — comment pouvez-vous me croire capable de vous donner un si vilain conseil?... C'est une simple supposition que je fais. Vous désirez rester régisseur de cette terre^ je vous en offre le moyen* ^ moyen certain... c'est à vous de vous consulter et d'aviser. — Mais, monsieur... — Il faut encore... ou plutôt encore une condition. Celle-là est aussi importante que l'autre... On a vu malheureusement des ministres du Seigneur abuser de l'âge et de la faiblesse d'esprit de leurs pénitentes pour se faire indirectement avantager, eux... on d'autres personnes; je crois notre protégé incapable d'une telle bassesse... Cependant, pour mettre à couvert ma responsabilité, et surtout... la vôtre... puisque vous auriez contribué à faire agréer ma créature, je désire que deux fois par semaine vous m'écriviez dans les plus grands détails tout ce que vous aurez remarqué dans le caractère, les habitudes, les relations, les lectures même de madame de la Sainte-Colombe; car, voyez-vous, l'influence d'un directeur se révèle dans tout l'ensemble de la vie, et je désire être complètement édifié sur la conduite de mon protégé sans qu'il s'en doute... et sorte que si vous étiez frappé de quelque chose qui vous parût blâmable, j'en serais aussitôt instruit par votre correspondance hebdomadaire très-détaillée. — Mais, monsieur, c'est de l'espionnage !... — s'écria le malheureux régisseur. — Ah! mon cher monsieur Dupont... pouvez-vous flétrir ainsi l'un des plus doux, des plus saints penchants de l'homme... la confiance... car je ne vous demande rien autre chose... Sue de m'écrire en confiance tout ce qui se passera ici dans les moindres détails... A ces deux conditions, inséparables l'une de l'autre, vous restez régisseur... sinon j'aurais la douleur... le regret d'être forcé d'en faire donner un autre à madame de la Sainte-Colombe. — Monsieur, je vous en conjure, — dit Dupont avec émotion, — soyez généreux sans condition... Moi et ma femme nous n'avons que cette place pour vivre, et nous sommes trop vieux pour en trouver une autre... Ne mettez pas une probité de quarante ans aux prises avec la peur et la misère, qui est si mauvaise conseillère... — Mon cher monsieur Dupont, vous êtes un grand enfant, réfléchissez... dans huit jours vous me rendrez réponse... — Ah ! monsieur, par pitié ! ! ! » Cet entretien fut interrompu par un bruit

retentissant que répétèrent bientôt les échos des falaises. A peine avait-il parlé que le même bruit se répéta encore avec [dus de sonorité. « Le canon... — s'écria Dupont en se levant, — c'est le canon , c'est sans doute un navire (lui demande du secours, ou qui appelle un pilote. — Blon ami , — dit la femme du régisseur en entrant bnisquement , — de la terrasse on voit en mer un bateau à vapeur et un bâtiment k vofles presque entièrement démâté:... les vagues les poussent k la c6le:ie trois-mâts tire le canon de détresse... il est perdu.— Ah ! c'est terrible!... et ne pouvoir rien... rien qu'assister à un naufrage!— s'écria le régisseur en prenant son chapeau, et se préparant à sortir. — N'y a-t-H donc ancon secours à donner à ces bâtiments?— demanda M. Rodin. — Dn scsjurs... s'ils sont entraînés sur ces récifs... aucune puissance humaine ne pourra les sauver ; depuis l'équinoxe , deux navires se sont d^à perons sur cette côte. — Perdus... corps et biens ! Ah ! c'est affreux, — dit M . Rch din. — Par cette tempête , il reste malheureusement aux passagers pea de chance de salut ; il n'importe , — dit le régisseur en s'adressant a sa femme , — je cours sur ces Malaises, avec les gens de la ferme , essayer de sauver quelques-uns de ces malheureux : fais faire grand fêu dans plusieurs chambres... prépare du linge, des vêtements, des cordiaux... Je n'ose espérer un sauvetage... mais enfin il faut tenter... Venez-vous avec moi, monsieur Rodin?— Je m'en ferais un devoir, si je poorab vous être bon à quelque chose; mais mon âge, ma faiblesse... me rendent de bien peu de secours,^^it Rodin, qui ne se souciait nullement d'affronter la tempête. — Madame votre femme voudra bien m'enseigner où est h chambre verte, j'y prendrai les objets que je viens chercher, et je repar tirai à l'instant pour Paris, car je suis très-pressé. — Soit, monsieur; Catherine va vous conduire. Et toi, fais sonner b grosse doche... dttt le régisseur à sa servante ; — que tous les gens de la ferme vienneirt ne retrouver au pied des falaises avec des cordes et des leviers. — Doit mon ami ; mais ne t'expose pas. — Embrasse-moi r ça me portera bonheur, » dit le régisseur. } Puis il sortit en courant et en disant : c Vite... vite, k cette benre i ne reste peut-être pas une planche des navires ! » « Ma chère madame, auriez- vous l'obligeance de me conduire ih chambre verte? — dit Rodin toujours impassible. — Veuilles me suivre, monsieur, » dit Catherine en essuyant ses larmes; car elle tremblait poir le sort de son mari, dont elle connaissait le courage.

CHAPITRE II. La tempête. La mer est affreuse... Dos lames immenses d'un vert sombre marbré d'écume blanche dessinent leurs ondulations, tour à tour hautes et profondes , sur une large

bande de lumière rouge qui s'étend à l'horizon. Au-dessus s'entassent de lourdes masses de nuages d'un noir bitumineux; chassées par la violence du vent, quelques folles nuées d'un gris rougeâtre courent sur ce ciel lugubre. liC pâle cu>leil d'hiver, avant de disparaître tu milieu 4en grands nua

The text on this page is estimated to be only 19.01% accurate

LE JUIF ERRANT. À 7 I gcs derrière lesquels il monte lentement, jetant quelques reflets oMiques sur L) mer en tourmente, dore ça et là les crêtrs transparente^ des vajiUiS liH. plus élevées. Une ceinture d'écume m'igrusc bouillonne et toin l»î!Inno à perte de \ue sur los rîiîifs dont celte côte âpre et dangereuse est hérissi'C. An loin, à mi-côte d'un proniontuire de r«»rlips, assez avancé djus la mtr, s'élève le château de Cardoville; un rayon de soleil fait liamlïoyer si»s viins. Ses murailles de briques et ses toîis d'ardoise aigus se drêss*»nt au milieu de ce ciel chargé de vapeurs. Un grand navire désarmé, ne naviguant plus qiie sous des laml>cau!(de voiles fixés à des tronçons de mAts, dérive vers la côte. Tantôt il roule sur la croupe monstrueuse des vagies, tantôt il plonge au fond de leurs abîmes. Un éclair brille... il est snivi d'un bruit sourd h peine perceptible au mil'en du fracas de h tempête... Ce coup de canon est le dernier signal di» dêrcsse de ce K^tlment, qui se perd et court malgré lui sur la côte. A ce moment, un bateau à vapeur, surmonté de son panac hede noire fumée, venait de Test et allait dans l'ouest; faisant tou^ ses cfTorls pour ic maintenir élolnsné de la côte, il laissait les récifs h sa gauche. Le navire démSté devait, d'un instant à l'autre , passer à l'avant du bateau h tapeur, en courant sur les roches oi^i le poussaient le vent et la marée. Tout h coup un violent coup de mer coucha le bateau à vapeur sur le Pane : la vague énorme, furieuse, s'abattit sur le pont : en une seconde, la cheminée fut renversée, le tambour brisé, une des roues de l.i machine mise hors de service;... une seconde lame, succédant à la premièi-e. prit encore le bAtiment par le travers, et augmenta tellement les avaries, que, ne gouvernant plus, il alla bientôt à la côte... dans la même direction que le troii^mâts. M:iis celui-ci, quoique plus éloigné des récifs, oiïrant au vent et à la mer une plus grande surlace que le bateau à vapeur, le gagnait de vii^C dans leur dérive commune, et il s'en rapprocha bientôt assez pour ijiril y eût h craindre un abordage entre les deux liAtiments... nouveau danger ajouté à toutes les horreurs d'un naufrage alors certain. Le trois-mâts, navire anglais, nommé /• Blark-Kagle, venait d'Alexandrie, d'ofi il amenait des passagers, qui, arrivés de flndc et de Java par Il mer Rouge sur le bateau à vapeur Is Ituyfr, avaient quitté ce batim^tit pour traverser l'isthme de Suez. Le lHock-Bagle, en sortant du délr< it de Gibraltar, avait été relâcher aux Açores, d'où il arrivait alors. Il faisait voile pour Portsuïouih lorsni'il fut assailli par le coup de vent 6k nord-ouest qui régnait

alors dans la Manche. le bateau à vapeur, nommé le Guillaume-TeU,
arrivait d'Allemagne par le Kibe ; après avoir passé à Hambourg, il se
dirigeait vers le Havre. Ses lieux bâtimens, jouets de lames énormes,
poussés par la tempête, entraînés par la marée, couraient sur les récifs avec
une effrayante rapidité. le pont de chaque navire offrait un spectacle
terrible; la mort de tous les passagers paraissait certaine, car une mer
affreuse se brisait sur des rochers vifs au pied d'une falaise à pic. Le
capitaine du lillac-haglr, debout à l'arrière, se tenant à un débris de mure,
donnait, dans cette extrémité terrible, ses derniers ordres avec un courageux
sang-froid. Les embarcations avaient été enlevées par les lames, il ne fallait
plus songer à mettre la chaloupe à flot ; la seule chance de salut, dans le cas
où le navire ne se briserait pas tout d'abord en touchant le banc des rochers,
était d'établir, au moyen d'une échelle portée sur les roches, un va-et-vient, sorte
de communication des plus dangereuses entre la terre et les débris d'un
navire. Le pont était couvert de passagers dont les cris et l'épouvante
augmentaient encore la confusion générale. Les uns, frappés de stupeur,
cramponnés aux râteliers des haubans, attendaient la mort avec une
insensibilité stupide; d'autres se tordaient dans leurs mains avec désespoir, ou se
roulaient sur le pont en poussant des imprécations terribles. Ici, des
femmes priaient avec une fureur; d'autres cachaient leurs figures dans leurs
mains, comme pour ne pas voir les sinistres approches (le la mort; une
jeune mère, pâle comme un spectre, tenant son enfant dans ses bras avec la ré-
signation « sans l'incertitude de sa vie; d'autres se débattaient dans l'attente
de la mort, se débattaient d'une paille (!« leurs tentatives, attendaient le moment
de tenter un dernier et fort peu de leur vie à la fureur des vagues :
d'autres, renouveau à tout espoir, attendaient la mort avec une indifférence
stoïque. « -lit Li des épisodes loucheurs ou terribles de la vie, si cela
peut leur être utile, -un un effluide de sombre et morne désespoir. In jeune homme de
dix-huit à vingt ans environ, aux cheveux noirs, au teint
enivré, aux traits d'une noblesse, d'une beauté; par sa figure, reflétait cette
scène de solitude et de terreur avec ce jeune homme le prit, se pencha
vers elle et la tête en bas, il vint se placer à cette femme éplorée...
mais son geste exprime tout il est si prononcé d'espoir; dy le s; Miver...
Alors la jeune fille, (l'in- ijsjc Ndle ivresse d'espoir, se mit à baigner de
larmes les mains du jeune homme au front enivré. Plus loin, un autre
passager du Bhrk-EaijU paraissait animé de la même activité. (-n lui

eût donné \ingt-cinq ans à peine. De longs dieux MorpI: et bon» lé<
 flottaient autfmr de sa figure angélique. Il porlail nue \\\: v.w noire et nn
 rabat blanc. S'atlachaut aux plu^ dé-cspeié^, allmt di* l'imi à l'anre, il leur
 dirait de pieuses paroles désespéranc.» on de ié^îî;i»i;in;j; à l'entendre
 consoler ceux-cl. cncoiiraj^er ceux-là, dan< nnl.mj.'. •_•]... Fufin on efii dit
 nu ange envoyé par le Cn*ateur ponr rendre mous cmels le> cnupsd'iuic
 inexorable' fatalité... Opposili(m bizarre l non loin de ce jeune homme beau
 connue un archange, on voyait nn être qui ressemblait au di-mon du m d.
 llMrdiment monté sur le tronçon du nu^t de iH^aupn", on il >e teii::ii à
 l'aide de quelques débris de conlage, e(t homme dominait la iccne terrible
 qui se paal, leisiie particulière aux gens issus d'un blane et d'une ciénlr
 nié!i>M>: il ne portait qu'une chemise et un caleçon dpoiiis. fl ^eioMaii
 hâter avec une féroce impatience l'o'uvre de destntctiou qui all;:ii
 s'accomplir. A le voir ainsi se renaître a^idement de toutes les an;^oI>srs,
 (li> ii.oîi's les terreurs, de tous les di^^esp qui, dans lre. Le coup de mer, en
 cnq)oriant le tambour et en I vi'* ml n'lie d.'s roues de la machine, avait
 aus>i emporté i re-rpe ton* le pl..i l>t>;'l «lu même côté; les vagues, entrant
 à chaque in>l;int p;r ci fie liru'.- \ i.che, balayaient le p(Uil avec une
 violence inoViii le. ri chne^iii- (ni^ «nlevaienl quelque victime. Parmi les
 passagers, qui semblaient n'avoir é« lr.i[ip«' à l l» d.'r.;« \ «nnpour être
 broyés «'outre les rocheis ou écre-és ^ol;s le \ hoc il.s ii-nx navires, dont la
 rencuilre devenait dt^ plus «n plti^ irniiii nmt* . e.ii groupe câil surtout
 digue du plus tendre, «lu { Iin diinl-iinu- iucM-f. l-ci'ngié à l arrière, un
 grand vie llard an f;n:ii (hauve, à la mntre s;» poitrine i^nx jeuiev lillo i|i-
 ipén/i? «i Seize ans, à demi enveloppées dans une in-lis^e d> pe. n >!•■
 r.>n:'i'... Un {rrand chien fau^e, rni-selaut il'eau et abt>yanl a^ec lin< nr
 c«»ntri' les lames, était à h uis pieds. Ces jeunes filles, entourées dn bras dn
 vieillaid, se]Messiienf iîc ■ pî l'une (•••nire l'autre: mais, loin de s'égnier
 autour «l » llr- avi-. v\ fïuva! le, litns yenx se levaient vers le cli l, c* mme
 si, | Irinesil'nni' • ciiffiance et d'une e-p.'ranee ingénues, elles ^e fnsseni
 aïendncs â • ire sauvées |iar l'inîi rveniïou d'une piusKan» e snruaturelli'. t'u
 épouvanta! le cii d'borrerir, de dé.M'spoir, pou-n'î a I* fois par tons lis
 passagrrs des denx uavins, n li-ntil tout a crMip an-d'ssn- du Tracas \\\y la
 tenjpt'ti'. Au moment on, plongeant profoudéménl cutn* deux lame«:, le
 balivïU à vafeur idfniit son travers à ra^anl tlu trois-unU, crlni-c i. cnîivîà
 une haulcur prod-iiim^e par une unuitagMe d'eau, s" liouva pour ainsi dire
 su!ai

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

48 Ainsi. lorsque le Bloek-SagU, souler^lar les flota, allaU s'ibatltre inr te GuUiaume-TtU, le jeune booiine i ngnre d'archange, anx cheveux blonds Itotlants, se tenait deboni i l'avant du trob-mits, prb k m jirëcipiierà la mer pour uoTer quelque TKtime... Tout à coup il aperçut à bora du nateau à vapeur, qn'il diHniaait de toute l'L-l(!vatlon d une vague immense, il aperçut les deux jeunes GUci étendant vers lui leurs bras suppliants... Elles semblaient le reconn^iltre et le contemplaient >tm nne sorte d'eiiase, d'adoration religieuse ! Pendant une seconde, malgré le Tracas de h tempête, malgré l'approche du naufrage, les regards de ces trois élree se reDcontrërenl... Les traits du jeune hotnme exprimèreot alors une commisérauon subite, profonde ; car les deux Jeunes ûlks, les maint jointes, l'io^iloraîeui comme un sauveur attendu... Le vieillard, renversé par la chute d'un bordage, gisait nr le pont. Bientâl tout disparut. Une enrayante masse d'ean lança impérieusement le IHaek-ÈagU sur le duillaume-TtU au milieu d'un nu;ge d'écume boiilloDnaiile. A l'clTroyubte écrasement de CCS deux masses de bois et de fer, qui, broyées lime contre l'autre, sonibri-rent auseil4l, se jo^iii seulement un grand cri... Un cri d'agonie et de mon. Un seul cri poussé par cent créatures humaines s'ablmaot 1 la fois duns . les

flots... Et puis l'on ne vit plus quelques moments après,



The text on this page is estimated to be only 12.61% accurate

r LE JUIF ERRANT. panni les [lenonnet sanTées T — Il jr a deux
ieuDes Dtlés... quiiue m Miie ans, loul au plus... des uDranU... et sijulics!...
— Pauvres fttâtes \... — dit ivi. RôdJD avec coinpouclicin. — Celui à
lesdeui jeunes Tilles qu'an venait de sauver avaient qulnieans; eOcs
rcuMnnent un peu abritée des lames par cinq ou m\ énormes blocs de
étaient values de deuil : elles se resumblaient l s'y méprendre : l'une roches
atsvt nvancés daus la mer Au fond de l'anse... qu'esl-ce que port.iU au cou
une médaille l'e broaic " ~ " " essayait de la gravir en s'; cramponnant d'une
main : on court I et bien beureusement encore! car ses torcesélaient a
bout : Uesttotntt. épuisé entre les bras de nos bonunes. C'est de lui qiK je te
disab : C'est un héros; car, non content d'avoir sauvé les deui jeune» llHes
avec un courage admirable. 3 avait encore voulu tenter de s.-iuver une
tTJènw personne, et il était retourne au milieu des rochersbaiiu» par la
mer...; nuis ses forces étaient à bout, et sans bos homuH» il aurait été bien
certainement enlevé des roches auxquelles il se cramponnait. — Ta as
raison, c'est nn lier courage... > H. ttodin, la tête b^dssée sur sa poitrine,
semblait étranger i la coitversatjon ; sa consternation, sa stupeur,
augmentaient avec u réilcxioo : M je le parle, évanouies, n-s pieth trempant
dans l'e.-in. mais uossees k une- roche, comme si elles eussent été plarées là
après avoir ^ retirées de la mer. — Cbers enbnts, c'est à (endre le ci' su>peu
il par une le même L Bodln se teuail jnt très derniers I dn régisseur, il -'-
"ssa bruMjue... e Wgêre roiir Ctdura SCS joues *"" .. l'our loui 9
tymplAmcs Hparuassein~iM: maisches la, babitué de .Kigves années 1
eeiMraindre. 1 dissi^ nwhr UMiIns ses émo l'UNtt, Bs annunçaient une
proroude rtn|>eiJ r; t j|ipriH-h:W-m l'en pouvait plus douter, il s'agissait lies
fiUa du général Simon. Comment les deux Bttnrs éta'ienl-elles au nombre
des nauhagés 7 Comment étaieal-cllcs sorties de b prison de Lci|isi(k?
lk>nunciit n'en avait-il pas été Instruit? S'éUieut«lles évadéesT
avBieat«Ues été mises en liberté? Comment n'en avakil pas Ole averti? Ce*
pensées aecundairet. qui se présentaient en lonle k l'esprit de M. Hodin,
s'cnacaieii devant ee dit : ■ Les rilles dn général Simon étaient !o qu'il <
venues i elles... En le voyant, elles se si du sauveur ffe cesdeû^ iciiues lilles,
— reprit le régisseur en s'adrcfisant l sa (femme et saus remarquer la
préoccupation de M. itodin, — tu l'attends peut-être, dapr^ rela, A
voiruiiQercnIc; eh* bien ' lu n'y es jeune, avec sa ligure douce et ses grands

cheveux bknids... im(In je lui ai LiiSf^ un manteau, carll n'avait que sa chemise et une culotte courte noire avec des bas de hine no:rs austi... ce qui m'a semldé



Les orphelines et Gabriel au château de Cardoville. — PAGE 52

The text on this page is estimated to be only 21.03% accurate

50 LB JUIF ERHAI NT. dirail un bruit ilc voix... Oui, rr. soii nos
iiiiuifragés.» Et \o ré^i-^senr et sa renuiio (^ouniiciU à la imrU'. dr la s:illo,
qui s'ouvrait sur uuc longue galerie, prudaiit que M. Iiodiii, ningoaiil
C'oiivulsiveiiu.>nt ses oncles plats, altiMidait avec une inquiéludr
cnurroucéc l'arrivcc des uaufi âges: un tableau touchant s'oITrit hit â si vue.
Du fond de celle galerie, assez sombre et seilornent |)ercce d*uu c6lé de
plusieurs fenêtres eu ogive, trois personnes ((uidiiites p:ir un paysan
s'avançaient lentement. (le groupe sti r:unqios;iit d, aussi pure qui* ce que
le pinceau de Kaphaël a produit de plus ide.il ; c;ir si:ul ce divin artiste
aurait pu rendre la grâce mélanrolque de ce vis:ige enchanleur, hi sérénité
de son regard célesti*, linipidt» et bleu comme celui d'un archange... ou
d*un martyr moulé au eiel. Oui, d'un martyr, car une sanglante auréole
ceignait déjà cette tête charmante... (J|iosert. flabriel était prêtre et martyr...
car, de nos jours, il y a encore des martyrs... comme du temps ou h^ (lésars
livraient les premiers chrétiens aux lions et aux tigres du cinpii'. Car de nos
jours, des enf.ints du peuple, c'est presque toujours chez lui que se recrutent
les dévouements héroïques et (lésintéiiSMis, des enfants du peuple, poussés
par une vocation respectable, comme ce qui est courageux et sincère, s'en
vont dans toutes les parties du monde tenter de propager leur foi, et braver
la torture, la inoit, avec une bienveillance ingénue. Combien d'eux, victimes
des barbares, ont péri, obscurs et ignorés, au milieu des s(»liludes des deux
mondes!... Kt pour ces simples soldats delà croix, qui n'ont que leur
croyance et que leur intrépidité, jamais an retour (et ils reviennent
rarement), jamais de fructueuses et somptueuses dignités ecclésiasticpies.
Jamais la pourpre ou la mitre ne cftchent leur front cicatrisé, leurs membres
mutilés : comme le plus grand nombre des soldats du drapeau, ils meurent
oubliés (I). ..*.... ..*....*■ ■#. Dans leur reconnaissance ingénue, les
fdles du général Simon, ane fois revenues à elles après le naufrage, et se
trouvant en état de sravir les rochers, n'avaient voulu laisser à personne le
soin de soutenir la démarche chancelante de celui qui venait de les arracher
à une mort certaine. Les vc^teincnts noirs de Rose et de Blanche
ruisselaient d'eau ; leur fleure, d'une grande pâleur, exprimait une douleur
profonde; des larmes recentiHi sillonnaient leurs joues : les yeux mornes,
baissés, tremblantes d'émotion et de froid, hs orphelines songeaient avec
désespoir qu'elles ne reverraient plus D:igol>ert, leur guide, leur ami... car

c'ékilt & lui que Gabriel avait tendu en vain une main secourable pour l'aider à gravir les rocliei-s ; malheureusement les forces leur avaient manqué à tous deux... et le soldat s'ét;it vu em|K)rtter par le retrait d'une lame. \a\ vue de (iabriel fut un nouveau sujet de surprise pour Rodin, qui s'cLiit retiré à l'écart, afin de tout examiner! mais crtie surprise était si heureuse... il éprouva tant de joie de voir lo mlssionn:ûrc sauvé d'dne mort cerUiine, que la cruelle impression qu'il avait n>ssentie à la vue des filles du général Simon s'adoucit un peu (on n'a pas oublié qu'il fallait ponr les projets de M. de Rodin que Gabriel filt à Paris le 15 février). Le l'égissiMir et sa femme, tendrement émus à l'aspect des orphelines, s'approchèrent d'elles avec empies-ement. « Monsieur... monsieur... Ixmne nouvelle, — s'écria un garçon de ferme (*n entrant. — Encore deux naufragés de sauvés ! — Dieu soit Irmé, Dieu soit béni ! — dit le missionnaire. — Où sont-ils? — demanda le régisseur en se dirigeant vers la porte. — Il y en a un qui peut marcher.,. (1| Nous nous rappellerons loujoura avoc émotion U fui d'une lettre écrite, il y a deux nu truis ans, par un île ces jeunes cl Tulourcux nnstionnairca. liis de iiallieunnix paysans «je I.i Deauce: il écrivait à 8.i nière, du Tô-'^d du Ja|»on, et terminait ainsi sa ii'tlre : « A'Iicu. nia clktc niJre; on dil qu'il y a bcaurnup de dan-rcr li où l'on m'cn« Toie ,. PrioZ Dieu pour moi, cl ditos à tous mes bons voisins ipic je l'-s ainip, « c*i que je pense bien souvent i eux. > Crllc naiTtt rec-onimandalion, s'adressant du milieu do l'Asie 4 de pauvres /*_*.>""-\')^ elles. — El le naufragé qui peut minher... où est-il/ — ilenianda la femme «lu rc'jji^ scur... — l.e vi>ilà, — dit le p iv>anen montrant quelqu'un qui s'avaiiç:it assi-^ riQMdenieiii du fond d- la ^':derie. — I)es qu'il a su que Uy deux j(rinies di Mioi^elles que Ton a saivëis étiiiiulici... quoiqu'il soit vieux et blessé à la t te... il a fait de si grandes enjambées... que c'c^l tout au plus si j'ai pu le d.vaut er... i» l.e paysan avait ik peine proutiucé cesi paroles, que Ho^c el lil.iiic!ie, se levant par un mouvement spontané, sciaient pi-écipitéi's vcis la pOltC/^.. Klles Y arrivèrent en même temps que l)iigert. Le soldat, incapable de prononcer une p.irole, tomba à genoux sur le seuil en tendant ses hrus aux tilles du général Mmou... pendant que liabal -Joie, courant à elles, leur léchait les mains... Mais rémotinn él:iil t:>tp violente pour Ha^oliert... hirsqu'il eut serré entre ses bras lesorphelmo. sa tête se penena en arriei*e, et illiit tomliô à la renveise sans les soins di^s pays:nis. Malgré les (diservations de la femme du lég^sseir sur leur failde>së et sur leur émotion, les deux jeunes fdles voulurent accompagner l):)gob:rt évanoui, que l'on transporta dans

une chambre voisine. A la vue du soldat, la figure de M. Hodiin s'était vite contractée, car jusqu'alors il avait cru à la mort du guide des tilles du général Simon. Le missionnaire, accablé de fatigue sur une chaise et ne pas encore aperçu, liodin. un nouveau personnage homme au teint jaune mat entra dans cette chambre accompagné de deux personnes : lui indiqua gabriel. l'un qui on avait prêté le pantalon de paysan du midi en France mais avec un accent : le prince pjalma vient de nous appeler. — (Que dit cet homme?... — s'écria Bodin en s'avancant vers gabriel. — Monsieur Rodin! — s'écria le missionnaire en reculant de surprise. — Monsieur Hodiin!... — s'écria l'autre navagé; et, de ce moment, son œil se peignit plus le caractère d'un Josué. — Vous ici... monsieur... — dit Gabriel en s'approchant de l'odin avec une déférence mêlée de crainte. — Que vous a dit cet homme? — répéta Bodin d'une voix altérée. — Il l'a-t-il pas prononcé le nom du prince Djalma? — Oui... monsieur, le prince Hjalma est l'un des passagers du vaisseau anglais qui venait de l'Inde et sur lequel nous avons naufragé... Ce navire avait relâché aux Açores, où j'étais; le bâtiment qui m'amenait de Harlestown ayant été obligé de rester dans cette île à cause de grandes avaries, je me suis embarqué sur le Black-Eagle où se trouvait le prince Itjema. Nous allions à Portsmouth; de là, mon intention était de revenir en France. >) Rodin ne songeait pas à interrompre gabriel ; cette nouvelle se contentait de paralyser sa pensée. Enfin, comme un homme qui tente son dernier effort, quoiqu'il en sache d'avance la vanité, il dit à Cabrid : « Elsa, vous quel est ce prince Djalma? — Le jeune homme au bon teint brave... le fils d'un roi indien dépossédé des suzerains de l'Inde? — Ce sont des contusions très-vieilles (dentées, mais qui ne sont pas mortelles, — dit l'autre. — Dieu soit huié! — dit le missionnaire en s'adressant à Rodin, — voici, vous le voyez, encurie un naufragé de sauvé. — Tant mieux, — répondit Rodin d'un ton indifférent et bref. -> Je vais aller auprès de lui, — dit gabriel avec soumission. — Vous n'avez aucun ordre à me donner?... — Sciez-vous en état de partir... dans deux ou trois heures, n'êtes-vous fatigués? — S'il le faut, donnez-moi un verre de la chambre, inaperçu de Rodin. Cet homme était Faringlieu, l'un des trois chefs des Hrausieus, qui avait échappé aux ennemis des soldats dans les ruines de Tchaidi; après avoir tué M. Hodiin le contrebandier, W lui

avait volé les dépêches écrites par M. Jo>ué Van iKu 1 à Piodiii, el la le Ire
^r.^ce à laJuelle le contrebandier d vait être reçu comme jiasiger a bord du
hiytr. Faringhea s'éUint échappé de l.i caltane des ruines do Tchandi sanb
être vu de Djalma, celui-ci le retrouvant à biu'd après sou évasi'Mi [que l'on
exuliquera plu \ Uird), ignorant qu'il appartint à la secte dv-s Phansegars,
l'avait traita ;:endant la tr.i\er>ée comme nu compatriote. Rodin, l'œil lixe,
haguu, le teint livide de ra^c muette, rongant >ps ongles jusqu'au vif,
n'apercoail pas le métis qi»i, après s'être silencieusement approché de lui,
lui mit liiinilieremenl la main sur l'éiaule ci iiii dil : « Vous vous apinilez
Riidiu? — (Ju est-ce? — dem.indà celui-ci en tre^:)aill.iiit et eu redressant
brusquemeul la tête. — Vous vous appelez Rodin ? — répifla Faringhea...
— Oui... qm* voulez-vous? — Vous dei:h:urey. lee du Milieu-des-Ursius, à
Paris?... — Oui... mais eucorc une

LE JUIF ERRANT. 51 fois* qm voolz-voQS? — Rien... maintenant... frère... — plus tard... beaucoup. » ,. « , Et Fariu^ea, s*éloignant à paalenU, laissa Rodin enrayé; car cet honinie. qui ne tremblait devant rien, avait été frappé du sinistre regard et die la sombre physionomie de FEtrangleur. CnilPITRB IV, Le départ pour Paris. Le plus grand silence règne dans le chftteau de GardovUle ; la tempête s*etl peu à peu calmée. Ton n'entend phis au loin que le sourd ressac eet Vignes qui s'abattent pesamment sur la côte. Dagobert et les orphelines ont été établis dans des chambres chaudes et confortables au premier étage du château. D}alma, trop grièvement blessé pour être transporté à l'étage supérieur, est reste dans une salle basse. Au moment du naufrase, une mère éplorée lui avait rerais son enfant entre les bras. En vain il vouhit tenter d'arracher cet infortuné à une mort certaine ; ce dévouement a gêné ses mouvements, et le jeune Indien a été presque brisé sur les roches. Faringhea, qui a su le convaincre de son affection, est resté auprès de lui à le veiller. Gabriel, après avoir donné quelques consolations à Djalma, est remonté dans la chambre qui lui était destinée ; fidèle à la promesse qu'il a dite à Rodin d'être prêt à partir au bout de deux heures, il n'a pas Touhi se coucher : ses habits séchés, il s'est endormi dans un grand fiuteuU i haut dossier, placé devant une cheminée où brûle un sSrdeni brasier. Cet appartement est situé auprès de ceux qui sont occupés par Dagobert et les deux sœurs. Rabat-Joie, probablement sans aucune méfiance dans un si honnête diÂteau, a quitté la porte de Rose et de Blanche pour venir se réchauffer et s'étendre devant le foyer au coin duquel le missionnaire est end«>rmi. Rabat-Jofe, son museau appuyé sur ses pattes allongées, jouit avec délices d'un parfait bfen-être, après tant de traverses terrestres et maritimes! Mous ne saurions affirmer qu'il pense habituellement beaucoup au ptovre Jovbl ; à moins ou'on ne prenne pour une marque de souvenir de sa part son irn^tlne besoin de mordre tous les chevaux blancs qa*fl avait rencontra depuis la mort de son vénérable compagnon, lui jusqu'alors le plus inollSensif des chiens à Tendrait des chevaux de toute robe. Au bout de quelques instants, une des portes qui donnaient dans cette tbamlMre s'ouvrit, et les deux sœurs entrèrent timidement. Depuis quelques instants, éveillées, reposées et habillées , elles ressentaient encore de l'inquiécude au sujet de Dagobert : quoique la femme du régisseur, après loi avoir conduites dans leur chambre, fût ensuite revenue leur apprendre que fe m^fecin du village ne trouvait

aucune ^vité dans Têlat ei dans la blessure du soldat, néanmoins elles sortaient de chez eOes. espérant s'informer de loi auprès de quelqu'un du château. Le haut dossier de l'antioque Ciuteuil où donnait Gabriel le cachait eonplètement ; mais les orphelines, voyant Rabat-Joie tranquillement cooGtié au pied de ce fauteuil, crurent que Dagobert y sommeillait; elles s'avancèrent donc vers ce siège sur la pointe du pied. A leur flrand étonnement, elles virent Gabriel endormi. Interdites, elcs s'arraèreat immobiles* n'osant ni reculer ni avancer de peur de réveiOer. Les longs cheveux blonds du missionnaire, n'étant plus mouillés, frisaient naturelleroent autour de son cou et de ses épaules ; h pâleur de aoB teint ressortait sur le pourpre foncé du damas qui recouvrait le dossier du feuteuil. Le beau visage de Gabriel exprimait alors une mébncolie amère, soit qu'il fût sous l'impressfon d'un souge pénible, soit qu'y eût rhabitude de cacher de douloureux ressentiments dont Texpresiôn se révélait à son insu pendant son sommeil; malgré cette appareoee de tristesse navrante, ses traits conservaient leur caractère aangâique douceur, d'un attrait inexprimable... car rien n'est plus touchant oiie la beauté qui souffre* Les deux Jeunes filles baissèrent les yeux, rougvent spontanément, et échangèrent un coup d'œil un peu inquiet en se montrant du regard le missionnaire endormi. f il dort, ma sœur, — dit Rose à voix basse. — Tant mieux... — r^ pondit lUanche aussi à voix basse en fusant à Rose un signe d'intedigence, — nous pourrons le bien regarder.. . — En venant de la mer ici avec lui, nous n'osions pas... — Yo» donc comme sa figure est douce! — Il me semble que c'est bien hil que nous avons vu dans nos rêves. — Disant ipil nous protégerait. *- Et cette fois encore... il n'y a pas manqué. — Mais, éa nmns, nous fe voyons... — Ce n'est pas comme dans la prison de ljeipaick... pendant cette Huit si noire. — Il nous a encore sauvées, ccde ims. — Sans lui... ce matin... nous périssions... — Pourtant, ma BOi rêfes» U me semble que son visage était comme édairé ! par une douce lumière. — Oui... tu sais, il nous éblouissait presque. — Et puis il n'avait pas l'air si triste. — C'est qu'alors, vois-tu, il venait du ciel, et maintenant il est sur terre... — Ma sœur... est-ce qu'il avait alors autour du front ceue cicatrice d*un rose vif? — Oh ! non... nous nous en serions bien aperçues. — Et à ses mahis... vois donc aussi cet cicatrices... — Mais s'il a été blessé... ce n'est donc pas uu archance? — Pourquoi, ma sœur ! s'il a reçu ces blessures en voulant empê Et les orphelines s'interrogèrent du regard avec une naïveté char* mante; leurs ravissantes figures se coloraient d'un vif incarnat, et leur

sein virginal palpitait doucement sous leur robe noire. « Tu as raison prions-le. — Mon Dieu, ma sœur, comme notre cœur bat, — dit Rlanche ne doutant pas avec raison que Rose ne ressentit tout ce qu'elle ressentait elle-même, — et comme ce battement ûÀi du bien ! On dirait qu'il va nous arriver quelque chose d'heureux, a Les deux sœurs, après s'être rapprochées du fauteuil sur la pointe du pied, s'agenouillèrent les mains jointes, l'une à droite, l'autre à gauche du jeune prêtre. Ce fut un tableau charmant. Levant leurs adorables figures vers Gabriel, elles dirent tout bas, bien bas, d'une voix suave et fraîche comme leurs visages de quinze ans : « Gabriel ! parlez-nous de notre mère... » A cet appel, le missionnaire fit un léger mouvement, ouvrit à demi les yeux, et, grâce à cet état de vague somnolence qui précède le réveil complet, se rendant à peine compte de ce qu'il voyait, il eut un ravissement à l'apparition de ces deux gracieuses figures qui, tournées vers lui, rappelaient doucement. « Qui m'appelle? — dit-il en se réveillant tout à fait et en redressant la tête. — C'est nous! — Nous, Rlanche et Rose ! » Ce fut au tour de Gabriel à rougir, car il reconnaissait les jeunes filles qu'il avait sauvées. « Relevez-vous, mes sœurs, dit-il, — on ne s'agenouille que devant Dieu... » Les orphelines obéirent et furent bientôt à ses côtés, se tenant par la main. « Vous savez donc mon nom?... — leur demanda-t-il en souriant. — Oh ! nous ne l'avons pas oublié. — Qui vous l'a dit ! — Vous... — Moi ! — Quand vous êtes venu de la part de notre mère... — Nous dire qu'elle vous envoyait vers nous et que vous nous protégeriez toujours. — Mon Dieu, mes sœurs... » dit le missionnaire, ne comprenant rien aux paroles des orphelines. — Vous vous trompez... Aujourd'hui seulement je vous ai vues... — Et dans nos rêves? — Oui, rappelez-vous donc! dans nos rêves? — En Allemagne... il y a trois mois pour la première fois... Rlanche gardez-nous donc bien ! » Gabriel ne put s'empêcher de sourire de la naïveté de Rose et de Rlanche, qui lui demandaient de se souvenir d'un rêve qu'ils avaient fait; puis, de plus en plus surpris, il reprit : « Dans vos rêves! — Mais certainement quand vous nous donniez de si bons conseils. — Aussi* quand nous avons eu du chagrin depuis... en prison... vos paroles, dont nous nous souvenons, nous ont consolées, nous ont donné du courage. — N'est-ce donc pas vous qui nous avez fait sortir de prison, à Leiraick* pendant cette nuit si noire... que nous ne pourrions vous voir? — Moi.. — Quel autre que vous serait venu à notre secours et à celui de notre vieil ami !... — Nous lui disions bien que vous l'aimeriez parce qu'il nous aimait, lui qui ne voulait pas croire aux

anges.— Aussi, ce matin, pendant la tempête, nous n'avions presque pas peur. — Nous vous attendions. ^ Ce matin, oui, mes sœurs. Dieu m'a accordé la grâce de m'envoyer à votre secours ; j'arrivais d'Amérique, mais je n'ai jamais été à Leipsick... Ce n'est donc ^s moi qui vous ai fait sortir de prison Dites-moi, mes sœurs, — ajouta-t-1 en souriant avec bonté, — pour qui me prenez-vous? ^ Pour un bon ange que nous avons déjà vu en rêve et que notre mère a envoyé du ciel pour nous protéger. — Mes chères sœurs, je ne suis qu'un pauvre prêtre... Le hasard fait que je ressemble sans doute à l'ange que vous avez vu en songe et que vous ne pouvez voir qu'en rêve... car il n'y a pas d'anges visibles pour nous. — Il n'y a pas d'anges visibles ! — dirent les orphelines en se regardant avec tristesse. — D'importe, mes chères sœurs, -- dit Gabriel en prenant affectueusement les mains des jeunes filles entre les siennes, *- les rêves. .. comme toute chose... viennent de Dieu puisque le souvenir de votre mère était mêlé à ce rêve... bénissez-le doublement. » A ce moment une porte s'ouvrit et Dagobert parut. Jusqu' alors, les orphelines, dans leur ambition naïve d'être protégées par un archange, ne s'étaient pas rappelé que la femme de Dagobert avait adopté un enfant abandonné qui s'appelait Gabriel et qui était prêtre et missionnaire. L' soldat, quoiqu'il se fût opiniâtre à soutenir que sa blessure était une blessure blanche (pour se servir des termes du général Simon), avait été soigneusement pansé par le chirurgien du village ; un bandeau noir lui caclut à moitié le front et augmentait encore son air naturellement rébarbatif. En entrant dans le salon, il fut très surpris de voir un 49.

55 LE JUIF ERRANT. BComiD tenir fiMnilièmmeni entre wc% mains les mains de Blanche et de Rthse. Cet étouement se conçoit ; l'affobert Ignorait que le mibsiunnaire eût sauvé les orphelines, et tenté de le secourir lui-même. Le matin, pendant la tempête, tourbillonnant au milieu des vagues, tâchâDl enfin de se cramponner à un roctier, le soldat n'avait que trèsimparÊtitemeoi va Gabriel au moment où celui-ci, après avoir arraché l« deui sœurs à une mort certaine, avait en vain tâeiié de lui venir en aide. Loreque après le naufrage Dâgobert avait retrouvé les orphelines dans la safle basse du château, il était tombé, on l'a dit, dans un com•leC évanouissement, causé par la fotigue, par l'émotion, par les suites de sa blessure; à ce moment, non plus, il n'avait pu apercevoir le misdoonaire. Le vétéran commençait à froncer ses épais sourcils gris sous son bandeau noir, en voyant un inconnu si familier avec Rose et Blanche, lorsque oeDes-ci coururent se jeter dans ses brus et le couvrirent de caicaaps tUiales : son ressentiment se dissipa bientôt devant ces preuves d'afflection, quoiqu'il Jetât de temps à autie un regard assez sournois du côté du missionnaire, qui s'était (evé et dont il ne distinguait pas parfaitement la figure. f Et ta blessure, — lui dit Rose avec hitérét, — on nous a dit qu'heureusement elle n'était pas dangereuse? ^ En souffres- tu encore ? — a^ta Blanche. — Non» mes enfants... c'est le major do viHace qui a voulu m'entortiller de ce bandage; j'aurais sur la tête une résille de coups (te sabre que je ne serais pas autrement embéguiiié; on me prendm f«oar m vîeui éélieat; ce n'est qu'une blessure blanche, et j'ai envie de...» Le soldat porta une de ses mains à son bandeau. « Veux-tu laiSKr cela! — dit Rose en arrêtant le bras de Dagobert. -«^ Es4a peu raisonnable... à ton âge ! — Bien, bien ! ne me grondez pas, je fîsrai ce oue vous voulez... je garderai ce bandeau. » Puis, attirant les orphelines dans un angle du salon, il leur dit à voix basse en leur roonlraul le jeune prêtre du coin de Tceil : « Quel est ce mottsîewr... qui vous prenait les mains... quand je suis entié?... ça m'a l'air d'un cmré... Voyez-vous, mes enfants... il faut prendre garde... parce que... - —Lui! ! ! — s'écrièrent Rose et Blanche en se retouinant vers Gabriel, — mais pense donc que sans lui... nous ne t'embrasserions nts à cette heure... - ^Comment? — s'écria le soldat en redressant brusquement sa grande taille et regardant le missionnaire. — C'est noire aqge gardien... — reprit Blanche. — Sans hii, — dit Rose, nous mourions ce matin dans le naufrage... — Lui!... c'est lui... qui... » Dagobert n'en pot dire davantage. Le

corar gonfle, les yeux humides, il courut au missionnaire et s'écria avec un accent de reconnaissance impoable à rendre, en lui tendant les deux mains : « Monsieur, je vous dois la vie de ces deux enfants... je sais à quoi ça m'engage... je ne TOUS dis rien de plus... parce que ça dit tout... — Mais, trappe d'un souvenir soudain, il s'écria : — Mais, attendez dune... est-ce que, lorsque je tâchais de me cramponner à une roche... pour n'être pas entrainé par les vagues, ce n'est pas vous qui... m'avez tendu la main ?... oui... vos cheveux blonds... votre figure jeune... mais certainement... c'est VMS... maintenant... je vous reconnais. — Malheureusement... mottsienn... les forces m'ont manqué... et j'ai eu la douleur de vous voir retomber dans la mer. — Je n'ai rien de plus à vous dire pour vous remercier... que ce que je vous ai dit tout à l'heure, — reprit Dagobert avec une simplicité touchante. — En me conservant ces enfants, vous aviez déjà plus fait pour moi que si vous m'aviez conservé la vie... mais (j)iel courage!... quel cœur!... — dit le soldat avec admiration. — Et si jeune!... l'air d'une fille. — Comment! s'écria Blanche avec joie, — noire Gabriel est aussi venu à toi ! — Dagobert ! — dit Dagobert en interrompant Blanche, et s'adressant au prêtre : — Vous vous appelez Gabriel? Possible... c'est mon supérieur... je dois obéir. — Ton supérieur?... il est babillé en bourgeois. — n'est pas obligé de porter le habit ecclésiastique... — Ah bah ! puis* qu'il n'est pas en uniforme, et que dans ton état il n'y a pas de salle de police, envoie-le... — Lroyez-moi, je n'hésiterais pas une minute, s'il était possible de rester. — J'avais raison de trouver à cet homme une mauvaise figure, dit Dagobert entre ses dents. Puis il ajouta avec une impatience chagrine . — Veux-tu que je lui dise, — ai(Hita-t-il) pkis bas, — qu'il nous satisferait beaucoup en filant tout seul ? — Je vous en prie, n'en faites rien, — dit Gabriel : ce serait inutile.... je — connais mes devoirs... ma volonté est celle de mon supérieur. A votre arrivée à Paris j'irai vous voir, vous, ainsi que ma mère adoptive et mon bon frère Agricola. — Allons... soit. J'ai été soldat, je sais ce que c'est que la subordination, * — dit Dagobert vivement contrarié ; — il Haut fiire contre fortune bon cœur. Ainsi, à après-demain matin... rue BriseMiche, mon garçon ; car je serai à Paris demain soir, m'assure-l'on, et nous partons tout à l'heure. Dis donc, il paraît qu'il y a aussi une crâne d'homme chez vous ? — Oui... elle est grande, elle est sévère, — répondit Gabriel en tressaillant et en élançant un soupir. — Allons, embrassemoi.... et hieulùt... Après tout, vingt-quatre heures sont bientôt passées. — Adieu... Adieu... — répondit le missionnaire d'une voix émue en répondant à l'accent du vétéran. —

Adieu, Gabriel... — s'effondrèrent les orphelins en soupirant aussi et les larmes aux yeux. *- Adieu, mes sœurs... » dit Gabriel. Et il sortit avec Rodin, qui n'avait perdu ni un mot ni un incident de cette scène. Deux heures après, Dagobert et les deux orphelins avaient quitté le château pour se rendre à Paris, ignorant que Djalma restait à Gardoville, trop blessé pour pouvoir partir encore. ^ le métis raringhea demeura auprès du jeune prince, ne voulut pas* disait-il, abandonner son compatriote Nous condu'u*ons maintenant le lecteur rue Brise-Miche, c'est-à-dire la femme de Dagobert.

GIRQUIÈME PARTIE. La RUE brise-miche. CHAPITRE PREMIER. Il s'agit de Dago^rt. Les scènes suivantes se passent à Paris, le lendemain du jour où les naufragés ont été recueillis au château de Cardoville.

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

LE JUIF ERBANT. Rien de plus sinistre, de plus sombre, que l'aspect de la rue Brise-Hicbe, depuis l'une des extrémités jusqu'à l'autre. He ce côté. cetu- ruelle, qui n'a pas plus de huit pieds de largeur, est omise entre deux fenêtres murées noires, baignées, lubrifiées, du l'excessive bauffur prive en tout leniepe ceUe Toie d'air et de lumière : à peine peodaot le plus longs jours de l'année le soleil peul-il ; ET quelques rayant : aussi, lors des fruids humides de l'hiver un quartier glacial, pénétrant, obscurcit coataimment cetia espèce de puits aboutissant au pavé lingeux. Il était environ huit heures du soir ; à la plie côté du réverbère dont la lumière rougeâtre perçait à peine la nuit, on arrêta dans l'angle de l'un de ces murs énormes, échangeant quelques paroles. ■ Ainsi, — disait l'un, — c'est bien entendu... tous remercier dans la rue jusqu'à ce que tous les ayez vos entrer au numéro 5. — C'est évident... — Et quand tous les ayez entré, pour m'en aller encore rassurer de la chose, vous m'avez dit que Pirandello Baudouin... — Sans le prétexte de demander si ce n'est pas là que demeure l'ancienne bossue, la sœur de cette créature somnolente que relue Bacchus... — Frère-bien... J'ai vu à l'heure-ci, l'absence de savoir cuculement too adresse par la bossue ; car c'est très-important : la femme de cette espèce dénichent comme des oiseaux, et on a perdu sa trace... — Soirée traouille... je Tirai tout mon possible auprès de la Immsuc pour savoir où « l'ancienne sa sœur. — Et pour vous donner connue, j'ai vais vous attendre au cabaret en face du cluttre, et nous boirons un verre de vin effaout à votre retour. — Ce ne sera pas de refus, car il fait ce soir un froid diablement noir. — Je m'en parle pas ? ce n'est pas l'eau gélée sur le goupillon, et j'étais rigide comme une momie sur une chaise à la porte de l'église. Ah ! mon garçon tout cela n'est pas dans le métier de digne (Teau bête... — Heureusement, il y a les prénoms... — Allons, bonne chance... N'oubliez pas : numéro 5... la petite allée à côté de la boutique du teinturier. — C'est dit, c'est dit... » Et les deux hommes se séparèrent. L'un gagna la place du Caire, l'autre s'en alla, au contraire, vers l'extrémité de la rue où débouche la rue Saiul-Herri. et ne fut pas longtemps à retrouver le lieu de sa recherche, un haut et étroit, et, comme toutes les rues de cette rue, d'une triste et ■ l'émble apparence. De ce moment-là, l'homme commença de se promener de large en large devant la porte de la rue du numéro 5. S. S. l'extérieur de ces

demeures étuit repoussant, rien ne saurait donner une idée de leur intérieur lugubre, uauBéaliond ; b mais«m numéro i était surtout d^ins un état de dcbbrement et de malpropreté alTreux â voir. L*eau qui suintait des murailles nilsselait dans l'escalier sombre et boueux; au second étage, un avait mis sur l'étruit oalier (Quelques krascûes de paille pour environ : elle portiit um eamisute d'bidieiiue blinenrde Kranciiise Baudoin ; car die avait été et était toujours d'une piété peu éclairée, mais excessive. Cette femme était une de ces natures d'une simplicité, d'une bonté adorables, im decrsmanyndcdiivoueinenls ignonS qui loucbenl quelauefois à l'héroïsme... Ames saintes, naives, chci lesquelles l'instiit u cœur supplée k l intelligence. Le heul déraut ou plutAtla seule conséquence de cette candeur arengle cLiil une obstination iuviudblu lorsoiie FrauçiiiM; croyait devoir obéir à l'intlucncc de sim corilcsM'ur, qu'elle était bahitiH'C à sulur dti>iiis longues années : cette iuflueuce lui p.iraissait des plus véu).rables, de* plus saintes, aucune pui[is;ince. aucune considéiittiHi lium.iine n'auraient pu l'cmpêcher de s'y siiuincttre : en cas de discussion à i-e sujet, rien an monde ne faisait fléchir cette excellente fciiRue : sa résistance, sans colère, sans emportements, était douce coinioe son ciiraclère, calme comme sa conscience, mais aussi, comme elle... inéhraulable. Françoise Baudoin était, en un mol, un de ccst'tres purs, ignorants et crédules, qui peuvent, quelquefois i leur insu, devenir des iustruuients terribles entre d'habiles et dangereuses mains. Depuis asseï longtemps le mauvau éLil de sa santé, et surtout le coutidérable aflaibUssement de sa vue, lui hnposaicut un repus forcé: car î peine puuvail-dle travailler deux ou Iroisheuretpar jour: elle passait k reste du temps i l'égliae. Au bout de quelques instants Françoise se leva, débarrassa nn des cités da b table de plnsieurs aacs de grosse tuile crise, et disposa le couvert de son Gis avec nu soin, avec une sollicitutle maternelle, tlb alla prendre dans l'armoire un iH-tii sac de (leau renfermant une vieille timbale d'argent bomuéc et no léger couvert d'argeni, si mince, si usé, que la cuilbr était iranbanle. t^lle esMiya, fnitti le lout de son mieux, et pbça prêt de l'aHieUe de sou lils oelte argenterie, pi'éscent de noce de Hagoberl. C'était ce que Françoise ponédait de plus précieux, autant par aa mince valeur oue par le* souvenirs qui s'y nttacbaient; aussi avait-elle souvent versé des bnnes amres lorsqu'il lui avait bllu, daus des eitrcinilés pretaanlea, eiisnile de maladie ou de (.hùm^ge, porter au Dont de piété ce couvert et cette timbale sacrés pour die. Françoise piil enanlle, sur b pbucbe inférieure de l'armoire, une boultiOe d'eM et une bouteille de vin aux trois

quarts nin|ilie, et les pbfî près de rassieile de son fib, puis elfe retourna
snrveillep fe souper. Qwiquie Ap-iml ne fOt pas fort en retard, la
pliysinnuni'ie de sa mère esprtanaii autant d'inquiétude que de tristesse : on
voyait i sea yeux rougis qu'elle avah beaucoup pleuré. La pauvre femme,
après de douloureuses et longues incertitudes, venait d acquérir la
conviction que sa vue, depuis longtemps très affaiblie, BC hil permettrait
bientôt plus de travailler mente deux im trois heures par jour, ainsi qu'elle
avait contume de le dire. D'abord exct^enle ouvrii^re eu lingerie, i mesure
cpie ses yeux s'étaient btigués elle avait M s'occuper de couture de \Av< en
plus gro»sii-n-. et ion gain avait nécxisaircment diminué en proportion:
culm elle s'était tne réduite i b confection de sacs de camuemeiit , qui
omipurtent eoviron doute picdi de coulure : on lui payait ses sirs en raison
de deux loua chacun, et elle fournissait le lit. Cet ouvrage éiani trèvjî^niMe,
elle

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

M LE JUIF ERRAWT. pMTait an plus parfaire trais de ces sacs en me jomnée; soa tabire Aail ainsi de six sous. On frtiniit quand on pense au grand nombre de malbenreuses (emmes dont l'épuisement, ks privations, lifre. la maladie ont UDement dimmoé le* forces, niind la santé, que tout le labeur dont enes sont capables leur penli peine rapporter quotidiennement cette somme si minime... Ainsi (ear ^m décroît en prcKtortion des aouveani besoins que la vieilleMC et les infirmité leur créent... Heuteoseotent Françoise avait dans «m fib uo (Unie soutien : «cell«Qt oorrier, profitant de b Juste répartition des salairee et des bénéBcM «coHdés par M. Hard;, son labeur lui rapportait cinq i six Tnittcs par Jour, c'est-à-dire plus du double de ce que gagnaient les ouvriers d'antrei étabteements ; il aurait donc pu, même en admettant (pie sa mère ae cagnlt rien, vivre aisément lui et elle. Mais la pauvre lemme, ù merueilleusement écooMne qu'elle se reA^ ■ut presqne le oëcessaire, était devenue, depuis qu'elle fréquentait quotidiennoeoient et asiMûmenl sa paroisse, d'une prodigalité ruineuse i l'endrok de la sacristie. Il ne se passait presque pas de jour où elle ne Ot dire une ou deux messes et brdier des cierges, soit à l'intention de DunJkert. dont elle était séparée depuis si loogiemps, soit {xnir le salut de l'Ime de son Tils, qu'elle croyait en pleine voie de perdition. Agricol avait un ù Ikhi, un si généreux cœur; il aimait, il vénérail tant sa mère, et le MOlimeni qui inspirait celle-ci était d'ailleuTs si louchant, qoe }lDlis il ite s'était plaint de ce qu'une grande partie de sa paje ((|u'0 lemetlait ecrupuleweinient à sa mère chaque samedi) passif ainsi eo onvTM fie». Qudquefois setdement il avait bit obsicver ik Françoise, avec autant de respect que de tendresse, qu'il souffrirait de h voir supporter de* priratioas que son Ige et sa santé rendaient doublement &dienes , et ceh parce qu'elle voulait de pré(ér«ice subvenir à ses D^tes dépenses ûè dévotion. Mais que répondre k cette excellente mère, HRwu'elle lui disait les tannes aux yeux ; ■ Mon oibnt, c'est pour le sauit de ton père et pour le Uen... > Vouloir discuter avec Françoise l'elticacité des messes et l'inlhience des eierges sur te sahit présent et futur du vieux Dagoberi, c'eUi été aborder une de ces questions qu' Agricol s'était à jamais interdit de soulever par respect pour sa mère et pour ses croyances ; il se résinait donc î ne pas la voir entourée de tout le liieu-être dont il eât déliré la v^ jouir. A un petitcoupbi» discrètement frappé à la porte, Françoise répondit : « Sntrex. ■ On entra. chapithb u. La personne erçant ruiné, avait

réserve son aveugle et absurde tenAresse, n'ayant pour sa fille disgraciée que dédains et duretés ; ceHe^i venait pleûer tiyès de F^tançuse, qui la consolait, qui l'encourageait. i& e le Mir à b vdHée, hd montnit à lira et ft nab'iiués par l'exemple de leur mire i b eonunisation, an lieu d'imiter les antres eufanU, asseï enclins i raiUer, i tourm^ter et smivaC même i battre la petite Mayeux, Agrico) et Gabrid l'anueat, la protfr* geaient, la dél^ubient. EUe avait quime ans et sa sœur Céphyse dix-sept ans, lorsque b» ère mourut, les laissant lotiles deux dans une dheuse nûsère. Céphyse était ùtteWcente. active, adr(dte ; mais, an contraire de ■ BUT, G était une de ces naturcB vivaces, remuantes, alertes, cbet qol b vie surabonde, uni ont besoin d'^, de mouvement, de plaisirs ; honm fille, du reste, quoique stujddement gilée par sa mère. Ûphyse écoula d'ahord les sages conseils de François, se contnignit. ràigna, apprit i coudre et travailla, cooime sa sœur, pendant une lée ; mais, iocapaUe de résister plus longtemps aux atroces privations , E loi knposait l effrovaUe modicité de son sabire, malgré soo bbeir assidu, privations qui suaient jusqu'à endurer le btAâ, tl surtout b lUm. Céphyse, jeune, joue, ardente, entourée de séductionm ti. d'olfres hiibntes... briibnies pour eUe, car eBes se réduisaient à lui donner le moyen de msnger à sa blm, de ne pas souffrir du froid, d'être proprement vaine, et de ne pas travailler quiuie heures par jour dans im tandis obscur et mab^, Céphyse écouta les vceui d un clerc d'avoué, qui l'abandonna phis tard; akm eUe se lia avec un commis marchand, qu'à son tour, instruite par l'exenqde, elle quitta pour un commb voyageur... qu'elle déliissa pour d'autres bvoris. Bref, d'abandons en cbangements, au bout d'une on deux années, Céphyse. devenue l'idole d'un monde de griseltes, d'étudiants et de commis, acquit ime tdie répntation dans m bals des barrières par son caractère décidé, par son tspnt vraiment original, par sou ardeur infatigable pour tous les pbiùrs, et surtout par sa gaieté folle et tapaseuse. qu'elle fut unat^mement surnommée la reine Bacchaul, et die se montra de tous points digne de cette étourdissante royauté. Depuis cette bruyante intronisation, b pauvre Hay^tx n'entendit jds parler de sa sœur abée qu'à de rares intervalles ; elle b regretta toujours et continua à travailler assidOmcnt, gagnant à gnnd'peine quatre francs par semaine. Li jeune lille, ayant appris de François b couture du linge, coofettionnait de grosses chemises pour le peuple et pour l'armée ; ou les hd payait trois francs la douzaine ; il laliait les ourler, ajuster les cols, les échancrer, taire les boutonnières et coudre les boulons : c'est donc toM au plus si elle parvenait, en travaillant douze ou ([uinie heures par

jov, à confectionner quatorze ou seize chemises en huit jours. Résultat de travail qui lui donnait en moyenne un salaire de quatre francs par semaine ! Et cette malheureuse fille ne se trouvait pas dans un cas exceptionnel ou accidentel. Non... des milliers d'ouvrières n'avaient pas alors, n'ont pas de moins* jours un gain plus élevé. Et cela, parce que la rémunération du travail des femmes est d'une injustice révoltante, d'une barbarie sauvage; on les paye deux fois moins que les hommes qui s'occupent de couture, tels que tailleurs, gantiers, etc., etc.; cela, sans doute, parce que les femmes travaillent autant qu'eux... cela, sans doute, parce que les femmes ont des besoins, délicats, et que souvent encore la maternité vient doubler leurs besoins. La Blaise vivait donc avec quatre enfants par semaine... Elle vivait... c'est-à-dire qu'en travaillant avec ardeur pendant dix-huit heures chaque jour, elle parvenait à ne pas mourir tout de suite de faim, de froid et de misère, tant elle endurait de cruelles privations. — Privations... non. Privations expriment mal ce dénuement continu, terrible, de tout ce qui est absolument indispensable pour conserver au corps la santé, la vie que Dieu lui a donnée, à savoir: — on a l'air et un abri salubres, une nourriture saine et suffisante, un vêtement chaud... tout cela exprimerait mieux le manque complet de ces choses essentielles à la vie, qu'une société équitablement organisée devrait, oui, devrait forcément tout travailler actif et probe, puisque le travailleur a été dépouillé de tout droit au sol, et qu'il naît avec ses bras son seul patrimoine. Le sauvage ne jouit pas des avantages de la civilisation, mais du moins il a pour se nourrir les animaux des forêts, les oiseaux de l'air, le poisson des rivières, les fruits de la terre, et, pour s'abriter et se chauffer, les arbres des grands bois. Le civilisé, déshérité de ces dons de Dieu ; le civilisé, qui regarde la propriété comme sainte et sacrée, paie donc en retour de son mode de vie quotidien, qui enrichit le pays, peut donc demander — un salaire satisfaisant pour vivre sans peine, rien de plus, rien de moins*. Car est-ce vivre que se traîner sans cesse sur cette limite extrême qui sépare la vie de la tombe, et d'y heurter contre le froid, la faim, la mort ? Et pour montrer jusqu'où peut aller cette mortification que la société impose incessamment à des milliers d'êtres honnêtes et laborieux, par son impitoyable insouciance de toutes les questions qui touchent à la rémunération du travail, nous allons constater de quel état est le pauvre Jeune Français qui peut exister avec quatre francs par semaine. —

LE JUIF ERRANT, 55 de nporter avec r signatioD cette horrible
 eiisence, ani leur donoe jutle asse  de vie pour ressentir toulet les douleurs
 de rLuinauil . Oui... vivre à ce prix... c'est de la vertu : oui, une société ainsi
 orSD s e* qu'elle tolère ou qu'elle iniDose taut de misères, perd le droU
 bl oier les infortunées qui se vendent, non par débauche, niais presque
 toujours parce qu'elles ont froid, parce qu'elles ont fiiiui. Voici donc
 conunent vivait cette jeune  lle avec ses quatre francs par Trois kilog. de
 pain 2* qualité, 84 cent. — Deux voies d'eau, fO cent. — Graisse ou
 saindoux (le beurre est trop cher V, S(0 cent. — Sel gris, 7 cent. — Un
 boisseau de cliarbou, 40 cent. — lin litre de légumes secs, B  cent. —
 Trois litres de pommes de terre, 20 cent. — Qiandelle, n cent. ^ Fil et
 aiguilles, 25 cent. — Total : 5 fr. 9 cent. Enfin, pour économiser le charbon,
 la Mayeux préparait une espèce de soupe seulement deux ou trois fois au
 plus par semaine, dans un poêlon, sur le cari  du quatrième étage. Les deux
 autres jours elle la mangeait froide. Il restait donc à la Mayeux , pour se
 loger, se vêtir et se chaufler, 91 cent, par semaine. Par un raie bonheur, elle
 se trouvait dans une position exceptionndie : afin de ne pas blesser sa
 délicatesse, qui était extrême, Agricoi t'entendait avec le portier, et celui-ci
 avait loué à l.i jeune flUe, moyennant 42 fr. par an, un cabinet dans les
 combles, où il y avait juste la place d'un petit Ht, d'unu chaise et d uue
 table; Agricoi payait iB fr., qui complétaient les 30 fr., prix réel de la
 location du cabinet ; il res* tait donc à la llayeux environ 1 fr. 70 cent, par
 mois pour son eutn;tien. Quant aux nombreuses ouvrières qui, ne gagnant
 pas plus que la Mayeuxi ne se trouvent pas daus une position aussi h ureua
 que la sienne, lorsqu'elles n'ont ni logis ni fimiille, elles achètent un
 morceau de pain et quelque autre aliment pour leur journée, et, moyennant
 un ou deux sous |)ar nuit, elles partagent la couche d'une compagne dans
 une misérable chambre garnie où se trouvent gi'nci'alemeiit cinq ou six lits,
 dont plusieurs sont toujours occupés par des bonmies, ceux-ci étant les
 hôtes les plus nombreux. Oui, et malgré l'horrible dégoût qu'une
 malheureuse fille honnête et pure  priMive a cette communauté de
 demeure, il faut qu'elle s'y soumette : un logeur ne peut diviser sa maison en
 chambres d'hommes et en cliambres de femmes... Pour qu'une ouvrière
 puisse se mettre dans \$e\$ meubles^ si misérable que soit son installation, il
 lui faut dépenser au moins 30 ou 40 francs l'omptant. Or, comment prélever
 50 ou 40 fraiics comptant sur un salaire de 4 ou 5 francs par semaine, qui

suflit, ou le répète, à peine à se vêtir et i ne pas absolument mourir de faim? Hon, non, 11 faut que la malheureuse se résigne à cette répugnante cohabitation : aussi peu à peu Tinstiuct de la pudeur s'éiiioussse forcément; ce sentiment de chasteté naturelle qui a pu jusqu'alors la défendre des obsessions de la débauche... s'afTaiblit chez elle; dans le vice elle ne voit plus qu'un moyeu d'améliorer un peu un sort intolérable... elle cède alors... et le premier agioteur qui peut donner uue souveruaute à Kt filles s'exclame sur la corruption, sur la dégradation des enfants du peuple. tt encore Texistence de ces ouvrières, si pénible qu'elle soit, est relativement heureuse... Et si l'onvrse manque un jour, deux jours? Et si la nuladie vient? Maladie presque toujours due à l'insuflisance ou i l'insalubrité de la nourriture, au manque d'air, de soins, de repos; maladie souvent assez énervante pour empêcher presque tout travail, et pas assez dangereuse pour mériter la laveur d'un lit dans uu hôpital... Alors que devienheut ces infortunées ? En vérité, la pensée liésîte à se reposer sur de si lugubres tableaux. Cette msuflisance de salaires, source unique, effrayante de tant de douleurs, de tant de vices souvent... cette insuffisance de salafres est générale, surtout chez les femmes : encore une fois il ne s'agit pas ici de misères individuelles, mais d'une misère qui atteint des classes entières. Le tpe que nous allons lâcher de développer daus la llayeux résume la cooâilion morale et matérielle de milliers de créatures hmuaines obligées de vivre à Paris avec 4 francs par semaine. • ..• •• .••.•«■•••••.••, La i^nvrç ouvrière, malgré les avantages qu'elle devait, sans le savoir, à L générosité d' Agricoi, vivait donc misérablement; sa sauté, d«*jâ chélive, s'était profondément altérée à la suite de tant de mortifications ; pfiurtant, par un sentiment de délicatesse extrême, et bien qu'elle ignorât \c léger sacrifice fait |>our elle |»ar A|[ricol, la Mayeux prétendait gagner un peu plus qu'elle ne gagnait réellement afin de s épargner des ofTns de senriccs qui lui eussent été doublement pénibles, et parce qu'elle savait la position st-nôc de Françoise et de son fils, et parce qu'elle se fût sentie blessée dans sa susceptibilité naturelle, encore exallée par des chagrins et des humiliations sans nombre. Mais, chose rare, ce corps difi'orme renfermait une Ame aimante et cénércuse, un esprit cultivé... cultivé jusqu'à la poésie; hàtons-nous d'à* Jouter que ce plnnomène était dû à l'exemple d'Agricol Baudoin, avec qui b Mayeux avait été élevée, et chei lequel l'instinct poétique s'éuit aalnrclement révélé. U pauvre fille avait été la premièie confidenle des eisate littéraires du Jeune forgeron : et lorsqu'il lui parla du channc, du

délasserment extrême qu'il trouvait, après une dure Journée de travail, dans la rêverie poétique, l'ouvrière, douée d'un esprit naturel remarquable, sentit à son tour (le quelle ressource pourrait lui être cette distraction, à elle toujours si solitaire, si dédaignée. Un jour, au grand étonnement d'Agicoi, qui venait de lui lire une pièce de vers, la bonne Mayeux rougit, balbutia, sourit timidement, et enfin lui fit aussi sa confidence poétique. Les vers manquaient peut-être de rh^thorée, d'harmonie; mais Us étaient simples, touchants comme une plainte sans amertume confiée au cœur d'un ami... Depuis ce jour, Agicoi et elle se consultèrent, s'encouragèrent mutuellement ; mais, sauf lui, personne au monde ne l'a instruite des essais poétiques de la Mayeux, qui du reste, grâce à sa timidité sauvage, passait pour sotte. Il fallait que Vime de cette infortunée fût grande et belle, car jamais dans ses chants ignorés il n'eut un seul mot de colère ou de haine contre le sort fatal dont die était victime ; c'était une plainte triste mais douce, désespérée mais résignée; c'étaient surtout des accents d'une tendresse infinie, d'une sympathie douloureuse, d'une angélique charité pour tous les pauvres êtres voués comme elle au double fléau de la laideur et de la misère. Pourtant elle exprimait souvent une admiration naïve et sincère pour la beauté, et cela toujours sans envie, sans amertume ; elle admirait la beauté comme elle admirait le soleil... Mais, hélas !... il y eut bien des vers de la Mayeux qu'Agicoi ne connaissait pas et qu'il ne devait jamais connaître; le jeune Sirgeron, sans être régulièrement beau, avait une figure mile et loyale, autant de bonté que de com^e» un cœur noble, ardent, généreux, un esprit peu commun, une gaieté douce et franche. Le jeune fils*, élevée avec lui, l'aima comme peut aimer une créature infortunée, qui, dans la crainte d'un ridicule atroce, est obligée de cacher son amour au plus profond de son cœur... Obligée à cette réserve, à cette dissimulation profonde, la Mayeux ne chercha point à fuir cet amour. A quoi bon? Qui le saurait jamais? Son affection fraternelle, bien connue pour Agicoi, suffisait à expliquer l'intérêt qu'elle lui portait ; aussi n'était-on pas surpris des mortelles angoisses de la jeune ouvrière, lorsqu'en 1830, après avoir intrépidement combattu, Agicoi avait été rapporté sanglant chez sa mère. Enfin, trompé comme tous par l'apparence de ce sentiment, jamais le fils de Dagobert n'avait soupçonné et ne devait soupçonner l'amour de la Mayeux. Telle était donc la jeune fille pauvrement vêtue qui entra dans la chambre où Françoise s'occupait des préparatifs du souper de son fils. « C'est toi, ma pauvre fille, — lui dit-elle; — je ne t'ai pas vue ce matin;

tu n'as pas été malade?... Viens donc m'embrasser. » La jeune fille embrassa la mère d'Agricol, et répondit : « J'avais un travail très-pressé, madame Françoise ; je n'ai pas voulu perdre un moment, je m'y suis mis seulement de le terminer... Je vais descendre pour chercher du charbon : n'avez-vous besoin de rien? — Non, mon enfant, merci. Mais tu me vois bien inquiète. Voilà huit heures et « l'émie, Agricoi n'est pas encore rentré. — Puis elle ajoura avec un soupir : — Il se tue de travail pour moi. Ah ! je suis bien malheureuse, ma pauvre Mayeux, mes yeux sont complètement perdus : au bout d'un quart d'heure ma vue se trouble, je n'y vois plus, plus du tout, même à coudre ces sacs. Être à la charge de mon fils, ça me désole. — Ah ! madame Françoise, si Agricoi vous entendait!... — Je le sais bien, le petit enfant ne songe qu'à moi ; c'est ce qui rend mon chagrin plus grand. Et puis enfin, je songe toujours que, pour ne pas me quitter, il renonce à l'avantage qu'ont tous ces camarades qu'on a tant chéri. M. Ilardy, son digne et excellent bourgeois... Au lieu d'habiter ici cette triste mansarde, où il fait à peine clair en plein midi, il aurait, comme les autres ouvriers de rétablissement, et à peu de frais, une bonne chambre bien claire, bien chauffée dans l'hiver, bien aérée dans l'été, avec une vue sur des jardins, lui qui aime tant les arbres ; sans compter (lui il y a si loin d'ici à son atelier, qui est situé hors Paris, que c'est pour lui une fatigue de venir ici... — Mais il oublie cette fatigue-là en vous embrassant, madame Baudoin ; et puis il sait combien vous tenez à cette maison où il est né... M. Ilardy vous a bien offert de venir vous établir au IV^e arrondissement, dans le bâtiment des ouvriers, avec Agricoi. — Oui, mon enfant ; mais il aurait fallu abandonner ma paroisse... et je ne le pouvais pas. — Mais, tenez, ma chère Françoise, rassurez-vous, le voici... je l'entends, » dit la Mayeux en rougissant. En effet, un chant plein, sonore et joyeux, retentit dans l'escalier. c Qu'il ne me voie pas pleurer au moins, — dit la bonne mère en essuyant ses yeux remplis de larmes, — il n'a que cette heure de repos et de tranquillité après son travail ; que je ne lui rende pas du moins pénible. »

CHAPITRE m. Agricoi Baudoin. Le poète forgeron était un grand garçon de vingt-quatre ans environ, alerte et robuste, au teint liâle, aux cheveux et aux yeux noirs, au nez

56 LE JLIF FJWAAi. aqiiilin, à la phynoiHiinie hardie,
 CTpressive et oaverCe; ta resaemblaiice avec Uagoberl était d'autant plus
 frappante qu'il portait* Beloo la mode d'alors, une épaisse moustache brune,
 et que sa irârbe, taillée en pointe, bi couvrait seulement le menton : ses
 joues étaient d'ailleurs rasées depuis l'angle de la mâchoire jusqu'aux
 tempes ; un pantalon de velours olive, une blouse bleue bronzée à la fumée
 de la forge, ime cravate noire Diligemment nouée autour de son cou
 nerveui, une casouette de drap à courte visière , tel étiit le cosiume
 d'Agricol ; la seule chose qui contrastât singulicrenieut avec ces habits de
 travail était une magnifique et large fleur d'un pourpre Ibncé , à pistils d'un
 blanc d'argent , que le torgcron tenait à la mam. « Bonsoir, bonne mère... —
 dit-il en entrant et en allant aussîtM embrasser Françoise : — puis, faisant
 un signe de télé amical à la jeune fille, il ajouta : — 6onsf>ir, ma petite
 Mayeux. — U me semble que tu es bien en retard, mon enfant...— dit
 Françoise en se dirigeant vers le petit poêle où était le modeste repas de sou
 fils ; — je commençais à m'inquiéter... — A t'ioquiéter pour moi... ou pour
 mon souper, chère mère? — dit gaiement Agricol. — Oiable... c'est que tu
 ne me pardonnerais pas de tiire attendre le bon petit repas que tu me
 prépares, et cela dans la crainte qu'il fAt moins bon... Gourmande... va.' t Et
 ce disant le forgeron voulut encore embrasser sa mère. « Mais finis donc...
 vilain enfant... tu vas me taire renverser le pot^lon. -* Ça serait dommage,
 bonne mère, car ça embaume... Laissez-moi \oir ce que c'est... — Mais
 nou... attends donc... — Je parie qu'il s'agit de certaines pommes de terre au
 lard que j'adore. — Un samedi, n est-ce pas? — dit Françoise d'un ton de
 doui reproche. — C'est vrai,— dit Agricol en échangeant avec la Mayeux
 un sourire d'innocente malice; — mais i propos de samedi, — ajouta-i-il, —
 tenez, ma mère, voilà ma paye. — ftlerci, mon rnt'aut, meis-la dans
 l'armoire. — Oui, ma mère. — An ! mon Dieu ! — dit tout à coup la jeune
 ouvrière au moment où Agricol aDait mettre son argent dans l'armoire, —
 quelle belle fleur tu as à la main, Affricol !... je n'en ai jamais vu de pareille
 .. et en plein hiver encore... Regardez donc, madame Françoise. — Hein,
 ma mère ! — dit Agricol en s'anprorhant de sa mère pour lui montrer la
 fleur de plus près. — Regardez, admirez, et surtout sentez... car il est
 impossible de trouver une odeur plus douce, plus agréable... c'est un
 mélange de vanille et de fleur d'oranger (1). — C'est vrai, mon enfiut, ça
 embaume. — Mon Dieu ! que c'est donc beau ! — dit Françoise en joignant

les mains avec admiration. — Où as-tu trouvé cela? — Trouvé, ma b[^]nne mère? — dit Ajp'iool en riant. — Diable ! vous croyez que l'on fait de ces trouvailles-là en venant de la barrière du Maine à la rue Brise-Miche? — Et comment donc l'as-tu, alors? — dit la Mayeux, qui partageait la curiosité de Françoise. — Ah! voilà... vous voudriez bien le savoir... eh bien ! le vais vous satisfaire... cela t'expliquera pourquoi je rentre si tard, ma bonne mère... car autre chose encore m'a attardé : c'est vraiment la soirée aux aventures... Je m'en revenais donc d'un bon pas; j'étais déjà au coin de la rue de Babylone, lorsque j'entends un petit jappement doux et plaintif; il faisait encore un peu jour... je regarde... c'était la jplus jolie petite chienne qu'on puisse voir, gros^{^^}e comme le poing, noire et feu, avec des soies et des oreilles traînant jusque sur ses pattes. — C'était un chien perdu, bien sûr, — dit Françoise. — Justement. Je prends donc la pauvre petite bête, qui se met à me lécher les mains; elle avait autour du cou un large ruban de satin rongé, noué avec une grosse bouffette; ça ne me disait pas le nom de son maître ; je regarde sous le ruban, et je vois un petit collier fait de chaînettes d'or ou de vermeil, avec une petite plaque;... je prends une allumette chimique dms ma boîte à tabac ; je frotte, j'ai assez de clarté pour lire, et je lis : « Littikb : appartient à mademoiselle Adrienne de Cardoville, sans doute d'un grand hôtel situé à l'autre bout du mur du parc, car ce jardin a l'air d'un parc ; je regarde en l'air et je vois le numéro 7, fraicbement peint au-dessus d'une petiie porte à guichet; je sonne: au mon enfant? — Parce que j'aurai l'air de vous faire un conte de fées. Un conte de fées? — dit la Maveux. — Absolument, car je suis encore tout ébloui, tout émerveillé Je ce que j'ai vu... c'est comme le vague souvenir d'un rêve. — Voyons donc, voyons donc, — dit la bonne mère, si intéressée qu'elle ne s'apercevait pas que le souper de son fils commençait à répandre une légère odeur de brûlé. — D'abord, — reprit le forgeron on souriant de l'impatiente curiosité qu'il inspirait, — c'est une jeune demoiselle qui m'ouvie, mais si jolie, mais si coquettement et si gracieusement habillée, qu'on eût dit un charmant portrait des temps passés ; je n'avais pas dit un mot qu'elle s'écrie : — Ah ! mon Dieu, monsieur, c est l utine : vous l'avez trouvée, vous la rapportez; combien mademoiselle Adrienne va être heureuse î Venez tout de suite, venez; elle regretterait trop de n'avoir pas eu le pkûsir de vous remer(I) Fleur QMgoifique du crinum mitÊbtU, admirable plante bulbeuse de ferre der elleHménie. Et, sans me laisser le temps de rendre, cette Jemia fille me fait signe de la suivre... Dame, ma bonne mère, vous raconter œ que j'ai pu

voir de magnificence en traversant un petit salon à demi éclairé qui embaumait, ça me serait impossible ; la jeune fille marchait trop vite. — Une porte s'ouvre : ah! c'était bien autre chose! C'est alors que j'ai eu un tel éblouissement, que je ne me rappelle rien qu'une espèce de mlroiti^ment d'or, de lumière, de cristal et de fleurs, et, au milieu de ce scintillement, une jeune demoiselle d'une beauté, oh ! d'une beauté idéale... mais elle avait les cheveux roux ou plutôt brillants comme l'or... C'était charmant; Je n'ai de ma vie vu de cheveux pareils!... Avec ça, d^ yeux noirs, des lèvres roses et une lilianteHr éblouissante, c'est tout ce que je me rappelle... car je vous le répète. J'étais si surpris, si ébahi, que Je voyais comme à travers un voile... — Mademoiselle, — dit la jeune fille, que je n'aurais jamais prise pour une femme de chambre, tant elle était élamment vêtue, — voilà Lutine, monsieur l'a trouvée, Q la rapporte. — Ah! monsieur, — me dit d'une voix douce

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

LE JUIF ERRANT. 57 ga^re ; J'ai engngc le père loriof , qui est bavard comme ud geai, à retoiiuer à sa cave, vu que d'étie espiuiuc devait lui îuipoter aussi peu qa*a moi... » En disaut ces mots, Agricol alla disposer le petit sac de cuir qui contenait sa paye daus le limir du milieu de l'armoire. Au moineut où Frauçoise iosait son poclon sur on coin de la Cahle, la Hayeui, sortanl de sa rêverie, remplit une cuvette d'eau et vint Taf^ porter au jeuue foracron, en lui disant d'une voix douce et timide : ne la donnes l... -^ s'écria l'ouvrière d'une voix altérée, peudint qu'un Ttf incarnat colorait son pâle et intéressant vis:)ge, — tu me la donnes... cette superbe fleur... que cette demoiselle si belh-, si riche, si bonne* si gracieuse, t*a donuée..* — Rt la pauvre Maycux répéta avec une stup^ur croissante : — Tu me la donnes ! !... — Que diable veux tu que j'en fuisse?... que je la mette sur mon cœur?... que je la fas«^ monter en épingle? —dit Agricol en riant. —J'ai été très-sensible, il est vrai, à la manière charmante dont cette di^moiselie m'a remercié. Je suis ravi de lui avoir retrouvé sa petite chienne, et très-heureux de te donner cette Oeur, puisqu'elle te Dût plaisir... Tu vois que b journée a été bonne... » Et ce disant, pendant que la Mayeux recevait la (leur en tremblant de bonheur, d'émotion, de surprise, fe jeune forgeron s'occupa de laver ses mains, si noircies de limaille de fer et de fumée de charoon, qu'en un inskmt l'eau limpide devint noire. Agricol, nionlrant du coin de l'œil cetle métamorphose à la Mjyeux, lui dit tout bas en riant : « Voilà de remerc économiuee |K)ur nous autres barbouilleurs de papier... Hier, j'ai fini des vers aont je ne suis pas trop mécontent ; Je te lirai ça. » En parlant ainsi, agricol essuya naïvement ses manis au devant de sa blouse, pendant que la Mayeux reportait la ruvette sur la coiunuKle, et pos;iit religieusement sa belle ticur sur un des cotés de la cuvette. « Tu ne peux pas me demander une ser^iette ? — dit Françoise à son Gis en haussant ivs épaules. — Essuyer tes mains a La blouse ! — Elle est incendiée toute la journée par le feu de la Ibi-gc... Ça ne lui fait pas de nul d'être rafraîchie lu soir. Hein ! suis-je dé!>obéissimt, ma botme mère!... Gronde-moi donc... si tu loses... Voyons... » Pour loutt' réponse, Frauçoise prit entre ses mains la tête de son fils, cette tête si belle de (iranchise, de résolution et d'intelligence, le regarda un moment avec un orgueil maternel, et le baisa vivement au front à plusieurs n-prises. « Voyons, assieds- toi.... tu restes debout toute la iournce à ta forge... et il est tard. — Bien... ton

fauteuil... notre rs prouvennoi que tu es heureuse en prenant un (leu de distraction. Feutp-êtr aussi mademoiselle... nous fera-t-elks l'houieur de nous accompagner comme la dernière fois, dit Agricol en l'inclinant devant la Mayeux. Celle-ci rougit, baissa les yeux; sa figure prit une expreisioa de doukmreuse ameriume, et elle ne répondit pas. « Mon eilaDt, J'ai mes oQices toute la journée... tu sais bien, -^ di| François à son fils. — A h bonne heure! eh bien, le soir !... Je ne le proposerai pas d'aller au spectacle : mais on dit qu'il y a un faiseur de - tours de gobelets très-amusant. -^ Merci, mon enfant : c'e>l toujours nu j spectacle... — Ah! ma l>oiiue mère, ceci est de l'exafér.ition. — Mon I pauvre enfant, est-ce que j'empêche jama'is les autres de faire ce qu'il I leur plaît?... — C'est juite...)ardon, ma mère: eh bien, s'il fait beau» n(»us irons tout bcmnement nous promener sur les boulevards avec cette pauvre Mayeux ; vo'dà près de trois mois qu'elle n'est pas sortie avec nous., car sans nous... elle ne sort ps. — lion, sors seul, mon enfant... fais ton dimanche, c'est bien le moins. — Voyons, ma lionne Mayeux, aide-moi donc à décider ma mère. — Tu sais, Agricol, — dit la coutiH rière en rougissant et en baissant les yeux, — tu s^iis fyiie je ne dois plus sortir avec toi... et ta mère... — Kt pourquoi, madtmifHSelle?... Pourrait* on sans indiscretion vous demander la raison de ce refus? » dit gaiement Agricol. La jeune fille souri' tristement, et lui répondit : « Parce que je ne veux plus jamais t'exposer à avoir une querelle à cause de moi, Agricol... — Ah !... pardon... pardon, » dit le forgeron d'un air sincèrement peiné; et il se frappa le front avec impaticiice. Voici à quoi la Mayeux faisait allusion : Quelquefois, bien rarement, car elle y mettait la plus excessive difrcréiiou, la pau're fille avait « té se promener avec Agricol et sa mère; pour la couturière c'avait été des fêtes sans pareilles: elle avait veillé bien des nuits, jeAué bien des jours pour pouvoir s'arheter un bonnet IKissable et un pi tit chale, alin de ne pas faire honte à Agricol et à sa mère ; ces cinq ou si\ pntmenades, laites au bras de celui qn'e'le idul^ trait en secret, avaient été les seuls jours de bonheur qu'elle eût jamais connus. Lors de leur dernière promenade, un homme brutal et grossier ravalt coudoyée si rudement (luc la pauvre fille n'avait pu retenir un léger cri de douleur... auquel cri cet homme avait répondu...— Tant pis pour loi. mauvaise bossue ! Agrieol était, comme son père, doué de cette bonté pat'e te que la fon-e et le courage donnent aux cœurs généreux : mais il étut d'une ex« trême violence lorsqu'il s'agissait de cliatier une lâche bisulte. Irrité de la méchanceté, de la grossièreté de cet lioniine, Agricol avait quitté lo bras de

sa mère pour appliquer à ce brutal, qui était Je son Age, de sa taille et de sa
 foix-e, lus deux me'illeurs souDlels que jamais larse et robuste main de
 forgeron ait appliueés sur une face bmnaine ; le brutal voulut riposter,
 Agricol redcmbla U f^rrcctitm, à la grande satistiction de la foule ; et l'autre
 dispnnit au milieu des huét*s. C est cetie aventure que ki pauvre Mayeux
 venait de rappeler en diseaC qu'elle ne voulait plus sortir avec Agricol, afin
 de lui épargner toute querelle à son sujet. Vu conçoit le regret du forgeron
 d'avoir involontùrcment réveillé le souvenir de cette pénible circonstance....
 hélas! plus pénible encore pour la Mayeux que ne pouvait l' sup|K>ser
 Agricol, car elle l'aimait passionnément... et elle avait été cause de cette
 querelle par une inUrmitè ridicule. Agricol, malgré sa force et sa résolution,
 avait une sensibilité d'enfant; en songeant à ce que ce souvenir devait avoir
 de douloureux pour la jeune tille, une grosse larme lui vint aux yeux, et, lui
 tendint fréter^ nellement les bras , il lui dit : « Pardimnc-moi ma sottise ,
 viens m'embrasser... » Et il appuya deux bons baisers sur les joues pâles et
 amaigries de la Mayeux. A C(*tte cordiale étreinte, les lèvres de la jeune
 fille blanchirent, et son pauvre cœur battit si violemment qu'elle fut obligée
 de s'appuyer à l'angle de la table. c Voyous, tu me panlonnes, n'est-ce pas?
 — lui dit Agricol. — Oui, oui, — dit-elle en cherchant à vaincre son
 émotiou, ^ pardon, k moo tour, de ma faiblesse... nuis le S4mvenir de cetle
 qui*relle me fait mal... j'étais si effrayée pour toi... Si la foule avait pris le
 parti de cet lioiiuie... — Hélas! mon Pieu ! — dit Françoise en venant en
 aide à la Mayeux sans le savoir, — de ma vie je n'ai eu si grand' peur ! —
 OU I cuuut k ça... ma chère mère... — reprit Agricol, afin de changer le
 si^et de cette conversiition dés;igréable pour lui et pour la ctmturiere, —
 toi, la femme d'un soldat.... d'un ancien grenadier à cheval de la gai'de
 iinfériale... tu n'es guère crâne ..Oh ! bra>e père!... Non... tieus... vois-tii...
 je no veux lias penser qu'il arrive ça me met trop sens dessus dessous... — il
 arrive... — dit Franço'ise en soupirant. -- Dieu lo V(uillel... — tlomment,
 ma mère. Dieu le veuille?... il faudra bien, pardieu, qu'il le veuille... tu as
 fait dire arasez de niei«es pour ça... — Agricol... mou enfant, — dit
 François.'«e en intt'rioiipant son fils et en lecuuant la tcle avec tristesse, —
 ne parle pas ainsi... et |Niis il s'agit de ton père... — Allons... bien... j'ai de la
 chance ce soir. A ton tour maiuleuant. Ab ça» Je deviens décidément bête ou
 fou... Pardon, ma mère... je n al que ce mot-là à la bouche ce soir; pardon...
 vous savez h en que quand je m'échappe à iHxipos de certaines choses...
 c'est malgré moi, car je sais la peine que je vous cause. — Ce n'est pas

moi... que tu ofleuses... mon pauvre cher enfant. — Ça revient au même»
car je ne uîs rien de pis que d'offenstT sa mère... Mais quant k ce que je te
disais de la prodiaïue anivée de mon pèi e... il n'y a pas i en duuler... — >
Mais depuis qiiatra mois... nous n'avons pas reçu de leUres... — Rappelle-
toi, ma mère ; dans cette lettre jqpi'il dictait, parce eue, nous disait-il avec sa
frauchiaie de soldat, l'il lisait pasaMement, il n eu allait pas de nèam de
rAcritwe:

88 LE JUIF ERRANT. OTHm« leb: dns cette lettre il nous disait de ne pas nous inquiéter de lui, qu*il senil à Pairts à la ûu de janvier, et que trois ou (quatre jours avant son arrirée il nous ferait savoir par quelle barrière il arriverait, afin que î*aflle Fy chercher. — C'est vrai, mou enfant... et pourianl nous voici «inoMMS de février, et rien encore... — Raison de plus pour que nous ne raUeudioos pas longtemps ; je vais même plus loin, je ne seraispas étonné qÊt et bon Gabriel arrivât à peu près à cette époque-ci... & dernière lettre d'Amérique me le fiisait espérer. Quel bonheur... ma mère, si toute h fiadle était rcuue ! — Que Dieu t'entende, mon enfant ! ... ce serait un beisjoar pour moi... — Et ce jour-là arrivera bientôt, crovez-moi. Avec père... pas de nouvelles... bonnes nouvelles... — Te rappelles-tu toB père, Agricol? — dit h Mayeux. — Ma foi, pour être juste, ce je BM rappelle surtout, c*est son grand bonnet à poil et ses mousq« me taisaient une peur du diable. Il n'y avait que le ruban de sa croix sur les revers blancs de son uniforme et la brillante foipiée et son sabre qui me raccommoassent un peu avec lui, n'est-ce n sKre?... Mais qu*as-tu donc? tu pleures. — Hélas ! pauvre Bau.. l a dA tant souOnr... depuis qu*Q est séparé de nous ! A son âge, mÊt ans passés... Ah ! mon cher enfant... mon cœur se fend quand je pcBse qpil va ne faire peut-être que cluinger de misère. — Que dites¥«as?... — Hélas; je ne gagne plus rien... — Eb bien ! et moi, donc? ?e qpK ne voia pas une chambre pour lui et i)our toi, une table pour et pov loi?... Seulement, ma bonne mère, puisque nous parlons mé, — ajoala le forgeron en donnant à sa voix une nouvelle expresse taéresse afin de ne pas choquer sa mère... —laisse-moi te dire cko» : lorsque mon père sera revenu aiusi que Gabriel, tu n'auras besoÎB lie faire dire des messes ni de fiiire brûler des cierges pour , aTesi-ce pas? Eh hke ! grâce à cette économie-là... le brave père avoir sa hoaleîUe de vin tous les jours et du tabac pour fumer sa P^ les dânaoches, nous lui ferons faire un bon petit dtner chez traîleur. » QiKlqa» coups frappés à la porte interrompirent Agricol. « Entra !» dk-fl. Mais, as iiea d'entrer, la persomie qui venait de frapper ne 6t qu'entrela porte, et l'on vit un bras et une main d'un vert splendide faire des 9gaes d*inteDigence au forgeron. « Tiens, c'est le père Lorient... le modèle des teinturiers, — dit Agricol ; — entrei donc, ne Êiites pas de Caiçons, père Lorient. — Impossfle, WÊOa garçon, je nûsselle de teinture de la tête aux pieds... Je mettrai au ymti tout le carreau de madame Françoise. — Tant mieux, ça aura l'air d'un pré, moi qui adore la

campagne ! — Sans plaisanterie, Agricol, il Cml que je vous parle tout de smte. — Est-ce à propos de l'homme qui espionne? Rassurez-vous donc, qu'est-ce que ça nous fait? — Non, il me semble qu'il est parti, ou plutôt le brouillard est si épais que je ne vois plus... mais ce n'est pas ça... venez donc vite... c'est... c'est pour une âffiûre importante, — ajouta le teinturier d'un air mystérieux, — une affûre qui ne regarde que vous seul. — Que moi seul? — dit Agn[^]l en se levant assez surpris ; — qu'est-ce que ça peut être ? — Va donc voir, mon enbnl, — dit Françoise. — Oui, ma mère ; mais que le diable m'emporte ii ry comprends quelque chose. » tt le forgeron sortit, laissant sa mère seule avec bi Mayeux.

CHAPITRE IY. Le retour. Cinq minutes après être sorti , Agricol rentra ; ses traits éuient pÀles, bouleversés, ses yeux remplis de larmes, ses mains tremblantes ; mais sa figure exprimait un bonheur, uu attendrissement extraordinaires. Il resU un moment devant la porte, conune si l'émotion l'eût empêché de s'approcher de sa mère... La vue de Françoise était si aflaiblie, qu'elle ne s'aperçut pas d'abord du changement de physionomie de son fils. « Eh bien ! mon eniant, qu'est-ce que c'est? » lui demanda-t-eUe. Avant que le forgeron eût répondu, la Mayeux, plus clairvoyante, s'éerla : « Mon Dieu !... Agricol... qu'^r a-t-il? comme tu es pâle !... — Ma mère, ^ dit alors l'artisan d'une voix altérée, en allant précipitamment auprès de Françoise, sans répondre à la Mayeux, — ma mère, il faut vous attendre à quelque chose qui va bien vous étonner ; prometlei-moi d'être raisonnable. — Que veux-tu dire? Connie tu trembles!... reprde-moi... mais la Maveux a raison... tu es bien pâle!... — Ma Donne mère... — et Agrii*ol, se mettant à genoux devant Françoise, prit ses deux mains dans les siennes, — il faut... vous ne savei pas... mais... » Le forgeron ne put achever; des pleurs de joie entrecoupaient sa ITQÎZ,. « To lOeures, mon cher enfant... Mais, mon Dieu! qu'y a-lU donc? tine fois peur... — Peur... oh ! non... au contraire, — dit Agricol en CHuyani ses yeux, — vous allez être bien heureuse... Mais, encore une fois, i fout être raisonnable, parce que la tnm grande joie fait auunt de ■al que le trop grand chapin. — Comment? — Je vois le disais bien, moêf qfTû arriveraît... — Ton père!... » s'éciia ffrançoise. Elle se lev.i de son faulenO. Nais sa surprise , son émotion , forent si vives, qu'elle mit une main sur son cœur pour en comprimer les battements. .. puis elle se sentit faiblir. Son iils fa soutint, et l'aida à se rasseoir. La Mayeux s'était jusqu'alors discrètement tenue î l'écart pendant cette scène, qui absorbait complètement Agricol et sa mère ; mais elle s'approcha timidement, pensant qu'elle pouvait être utile,

car les traits de Françoise s'altéraient de plus en plus. « Voyons, du courage, ma mère, — reprit le forgeron ; — maintenant le coup est porté : il ne vous reste plus qu'à jouir du bonheur de revoir mon père. — Mon pauvre Baudoin... après dix-huit ans d'absence... je ne peux pas y croire, — reprit Françoise en fondant en larmes ; — est-ce bien vrai, mon Dieu, est-ce bien vrai?... — C'est si vrai que, si vous me promettiez de ne pas trop vous émuvoir, je vous dirais quand vous le verrez. — Oh ! bientôt... n'est-ce pas? — Oui... bientôt. — Mais quand arrivera-t-il? — Il peut arriver à un moment à l'autre... demain... aujourd'hui peut-être... — Aujourd'hui?... — Eh bien! oui, ma mère, il faut enfin vous le dire... il arrive... il est arrivé... — Il est... il est... » Et Françoise, balbutiant, ne put achever. « Tout à l'heure il était en bas ; avant de monter, il a prié le teinturier de venir m'avertir, afin que je te prépare à le voir... car ce brave père craignait qu'une surprise trop brusque ne te fit mal. — Oh ! mon Dieu!... — Et maintenant, — s'écria le forgeron avec une explosion de bonheur indicible, — il est là... Qu'attend... Ah ! ma mère, je n'y tiens plus... depuis dix minutes, le cœur me bat à me briser la poitrine... » Et, s'élançant vers la porte, il ouvrit. Dagobert, tenant Rose et Uanchepar la main, parut sur le seuil... Au lieu de se jeter dans les bras de son mari, Françoise tomba à genoux, et pria. Elevant son âme à Dieu, elle le remerciait avec une profonde gratitude d'avoir exaucé ses vœux, ses prières, et ainsi récompensé ses offrandes. Pendant une seconde, les acteurs de cette scène demeurèrent silencieux, immobile. Agricol, par un sentiment de respect et de délicatesse qui luttait à grand-peine contre l'impétueux élan de sa tendresse, n'osait pas se jeter au cou de Dagobert : U attendait avec une impatience à peine contenue que sa mère eût terminé sa prière. Le soldat éprouvait le même sentiment que le forgeron, tous deux se comprirent : le premier regard que le père et le fils échangèrent exprima leur tendresse, leur vénération pour cette excellente femme, qui, dans sa préoccupation de sa religieuse ferveur, oubliait un peu trop la créature pour le Créateur. Rose et Blanche, interdites, émuës, regardaient avec intérêt cette femme agenouillée, tandis que la Mayeux, versant silencieusement des larmes de joie à la pensée du bonheur d'Agricol, se retirait dans le coin le plus obscur de la chambre, se sentant étrangère et nécessairement oubliée au milieu de cette réunion de famille. Françoise se releva, et fit un pas vers son mari, qui la reçut dans ses bras. Il y eut un moment de silence solennel. Dagobert et Françoise ne se dirent pas un mot ; on entendit quelques soupirs entrecoupés de sanglots, d'aspirations de joie... Et lorsque les deux

vieillards reôressètetA fa tête, leur physionomie était cakne, radieuse, sereine, car la satisfaction complète des sentiments simples et purs ne hisse jamais après soi one agitation fébrile et violente. « Mes enfants, — dit le soldat d'une voix émue, en montrant aux orphelines Françoise, qui, sa première émotion passée, les regartiait avec etonnement,— c'est ma bonne et digne femme... eHe sera pour les fiUes du général Simon ce que j'ai été moïnmême... — Alors, madame, vous nous traiterez comme vos enfants, — dit Rose en s'approchant de Françoise avec sa sœur.— Les filles du maréchal Simon !...— s'écria fa femme de Dagobert. de plus en plus surprise. — Oui. ma bonne Françoise, ce sont elles... et je les amène de loin. .. non sans peine... Je te conterai tout cefa plus tard. — Pauvres petites... on dirait deux anges tout pareifa, — dit Françoise en contempfant les orphelines avec autant d'intérêt que d'admiration. — Maintenant... à nous deux... — dit Dagobert en se retournant vers son fils. — Enfin ! i s'écria cehn-ci. Il faut renoncer à peindre h foUe joie de Dagobert et de son fils, h tendre ftveur de leurs embrassements, que le soldat interrompait pour regarder Agricol bien en face, en appu]raiDt ses mains sur les farees épaules du jeune forgeron pour mieux admirer son mâle et firanc visage, sa taille svelte et robuste; après quoi 3 l'étreignit de nouveau contre sa poitrine en ifisant : « Esl-il beau garçon!... est-il bien bâti! a-i-il l'air bon!...» La Mayeux, toujours retirée dans un coin de fa chambre, jooissaît du bonheur d* Agricol : mais eUe craignait oue sa présence, jusqu'alors inaperçue, ne fût indiscrete. EUe eût bien oésiré s'en afier sans être remarquée; mais eUe ne le pouvait pas. Dagobert et son fils cachaient presque entièrement fa porte ; elle resta donc, ne pouvant détacher ses yeux des deux charmants visages de Rose et de Bhnche. Elle n'avait jamais rii^n vu de plus joli au monde, et fa ressemblance extraordinaire des jeunes filles entre elles aucmentait encore sa surprise ; puis enfin leurs modestes vêtements de demi semblaient annoncer qu'elles étaient pauvres, et InvolontaireoMOt fa Mayeux se sentait encore plus de sympathie pour

The text on this page is estimated to be only 10.85% accurate

LE JUIF ERRANT. 50 « TIhtos oufjnts! cll-jila'l'i'S, ri li):
piixiait i|ue na;:nluTl i>t son (ils si; lîMaient à nu l'iKim Ihmuimil eir
:cialif^M' rmlonn... AnNsiini (|iii' l'ranruiv» eut dit ipie Ir po-h' l'ail l'N'ijil,
la MavMix, .*in|»ii>-«n* «H* SI» hmmmIm' iilili' ponr f.iln* rvrn-ii': sa
|rn'M'ir<', pi-ai-i'lu.' ii>i|i|ioiiiiMi'. ruiirni ai: pi ti(r.iliinrl «mi rtaient
rtiif.'inu'N le (-li..ilM)ii rt il' ii(ii>, m prit «[iii-lipsis menus niukraix;
rr'iint ^/^\p'ionilii r pro dn jMulir fu Iniiti', tM, a l'aiiK; (le (pudipio pi'U di;
l>rais«* cai iliv snus la «rnIre, paninl à ralliiner Iffen, ipii huMitul fnyf o(
rjrowl», poursi' servir .!< s r\pir»>ii>nN coi.sMivrs: puis, r(impliss;iiii
ni.iM'ufi'tirriMl «>an, i'!k< !:) pl.i<;a dan- !a cavité du pm le, pensant à la
net (s^ite de qn< lipie lirt'iiVi^e i lKind pnnr K*s jiMims litlrs. î.:i
M.iUMiv î>»ur(iipa de ci's suins avec si peu de bniil,aver tant de ('t;li\it%
i)ii pi'isail n.ituivll-m'nl si peu à elle au milieu d«s \ivi-b énit:t:n!i> lit<
edr suicié', ipie lianenll', tout orrupée de l'dse et d>' iiancite, ne s'apereit
dn Hamliolrment iln p(rèle (l'U à la dnuie < li.ilenr «pi'il riidil, et bienlùt
après an rmmi>si.Mnent de l'eau bouillante d.ms l.i eaf tieie. (le
pliénnmèur d*mi (tn ipd se rallumait de lui-mémi' uV^onna p^en ee
uitinent Li feinne de Pa^olterl, rnmplement al)>ii< ... r'est m<>n \ii*n
l*aliat-Joie, — dit Dajiolu'rl en ail., ni onvMr à son ilni-n, — il il.>in.inde à
entier pnnr connaitre au>>i t.i lamille. Il !\d< .'.Id'i* entra en liondissaut ;
au Ixuit d'une seconde, il fiif, ainsi «pi'un le dii vuli^airenieit, nnumr rfuz
lui, .\piis avoir frott' s-ui lon^ MilMseiiii s:n-la main de Dai^obert, il alla
tour à tour l'aire fêie à Hom' et à ri.>n< li.i ;, ini, il avisa l.i .\la'eu\, qui se
tenait timidt ment dans un coin olisnit dt- la I baudire; niellant alors en
actiou eel antre dieinn popnlai:e : Le'» nin\i lie iws amis smt nos amis,
Habal-Jule vint leeber le» mains di.l.i jenn* onviiêreoublie de tous ou ee
moment. iVr un lesseutimont singulier, cette caressu énnl la Mayeu\
juMpùux laiu!' il... I lie passa plnsietii-s l'ois sa main loii!ue. maigre et
blan.lie, sur ! I t'i. ioti Higente du < lien: et puis, ne so vuvant (dus bonne
à rien, ear ■ lie. l*1 .lit r.ndn ton^ les petits services (lu'elli croyait pouvoir
rendre, • li!' pi il la bille leur qiiAgiicol lui a'ail don^L^!t ouvrit diuicement
l.l P<'He, el SOI lit si iliserètement que personne iio s'aperçut de son
■:p:it. 'pi «s re> epanrli> Mients d'une aliection DUiluelle, D.igediert, si
lemai. il .- .n li:s vinient à penser aux ré. dites de la vie. M i'iuue l'ianvoise,
— dit le soldat ennmntrant Ruso et Illanelie d ou ri i i, — lu ne l'attendais

pas à une si jolie surprise? — Je Mûs seule! ieiit UH'liée, mou ami, —
 KpoUilil Francolse, — tpio le > demois^lles du :'. ■. nei. 'l SihKHi n'aient pas
 nu nu'iliMir logis iue relie pauvre cha idire... 1.0 ;i\ei la mausarded'Agiii
 (d... — (lacouipoHC notre bôlel, et il yen a de ;l(i< l.t'.ou ; mais, rassme toi.
 les pauvres enfants soûl babij;iv. nou< ileiix. .Nous inuis trouver le père du
 géi.i:: 1 Mur: on a la falirique de M. Hardy {louf causer .ill'aires... —
 Demain, lit 'Il piTe. — dit Agiiced à P'igoberi. — vous iw liniveiez à la
 lahriipie • li M. Hardy ni le p. re de .M. le iiaréi liai SinuHi... — (.luVs're
 ((uo tu dis l.i... m .n garou»'. ' — dit viviiin nt Dagoberl, — le mariMial'. —
 . *^aus doile, depuis iM.'i), des amis dii général Snnoii nul l'ail neoim.dre
 le l'lie f-i le gradi! que rilmp'r' nr Ini a\ait conférés apiv^ la iia taille d«!
 M^!iY. — V raimi.nl ? — s'écria Dagr^tiert avec ûumliuii, — i.a ne déviait
 pas ;ii' to!iiier... p.r e qui, a.iès tout, c'esl justice... et quand l'Knipereir
 :.«iil I ne < h'iM'. l'e-i Itii n îe moins qu'im dibO eoine lui;. . mais c'est •.
 r i! ..ea me va la... druï an e/-viiii-, m ^ l uriiN... \on< ariivez à l'arls tdii s
 ■\i 'lue l l d'un inare .h.il... Il <> t t'ii q'i'ii ne !• d'i. il «;iii :e a \iins :.
 il'ns 'elle niodesie (li.imliie, m-s jiatrics pt'iis iliii lies^is .. I . i .ilii nec,
 loî:f s'arranî,ei'a. I.i' peie 'r.i. :i a «ij .t. !- l.;i :; .-»•.. 'u\ •. ;,i ;■?■ d. îî i ii«.
 li n ii!res . «<. pour —"" revoir —"" sfui —"" i.n... —"" ear —"" l —"" piiii l —""
 iii —"" .i. —"" m —"" i —"" du —"" o.i —"" htdii —"" il —"" et —"" ii —"" un —"" lui —""
 e —"" t —"" : —"" >ti(e ... du reste, on ■ :• l iu' t ^>.iiiiicieil L H' ma éi b l, t. «r
 -i's «itri.i.ri .» lell. .•« .e l'ind* an' r. li ht son arii'.ée.D \re» mois, t'ios*^
 e'. lil.UK lie se regai di'rent : leurs vœux -^i t. :irnt remii.«>l('doiiieb
 larmes. ' iiecu tneit i ! moi el ces enl'iii; n so:il pa'i- d'j.Mis dix j..nrs pj.«r
 :;li.; e%aniînier et -" I r iioo usiie : .n^!ai. C élalilie d.'ii> le j'idi : mai, ds
 seiimt de re■ ■ . il'iui j'Hir a l aiiire. — hi.iMe... ii t.t me l oiitr.Mî' a
 >se/... :le r.imhl ■ •• iir le pi-re du g< iieial pour causer d'all'dies
 iiiiiorlatiles. Du reste, O'i liiiii Mvoir où Ini écrire. Tu lui fera^ «loue. de.s
 «lemaiM, «>av(ér. mon garçon, que ses |. el ti es-filles snnl arrivées ici. En
 attendant, mes entiiis, — ajouta le >oldat eu se retournant vers Hose et
 Blaiielie, — la boime femme vou> dinnera s>n lit, et, A la guerre comme à
 la guerre, Çauvies pétilla, vnu^ ne sen'7. pas du moins plus mal ici qu'Vn
 route. — u s:is que nous iioib trouverrui toujours bien auprès de toi et de
 madame, — dit Itose. — H piiio, nous ne pensims qu'au bonheur d'être eolin
 à Paris... puisipie c'e^t ici que nous retrouverons bientôt notre père, —
 ajouta Hanehe. — Ri avec eet espoir-L^, on patiente, je le sais bien, — dit
 Pag4d)ert : — mais c'est egil, d'après ce que vous alleudiez d^ Paris... V'His

devez être nèrement étonnées... mes euEuits. Haine! jusqu'à pré[^]t nt, vous
 ne tn»uve7 pris tout à fait la ville d'or que vous aviez ivvée, liiot s'en fUt;
 mais patience... patience... vous verrez que ce Taris ii'e[^]. I as si vilain qu'il
 en a l'air... — Kl puis, — dit gaiement Agricid, — je [^]uis sft^r que, pour ces
 demoiselles, ce sera l'arrivée du mare* chal Simiin (piê changera Paris en
 nue véril;dde ville d'or. — Vous avez raisitn, monsit*ur Agricol, — dit
 Rost* en souriant ; — vous nous avez deNinéis — (lomuuiil!
 niailemoiselle... voussa*c/ m cela qu'il n'y a \:i\> de jiurs marqués pour le
 bonheur! Et conimeit l'avez-vous rêuCMMin*, mon jiere? — Comment,
 vous! toujours vous!... Ah çà!... dis donc, mon ;[^]:irçon, e.Nt-ce que parée
 que tu fais des chansons In te crois liop[^]ros s'[^]ignem p(»nr me tutoyer? —
 Mon père... — C'est qu'il va r.dloir qm* tn m'en dises beit'ment des tu et
 des toi, pour que je rattrape toiN ceux que lu m'aurais dits pendant dix-huit
 ans. (Jiiant à (ialiriol, je te roiti rai timl à rheure où el eoiument nous
 l'avons renr(Jtiii(" car ri (ii riois dormir, lu te trompes: lu me donner.is la
 moitld de la (hai'.d»»:e, el nous r.insinms. nubal JtMe : estera en dehors de
 la \)t\U: de (rl!..- < 1; ('('«i une vieillu habitude à lui d'être près de ces
 entimls. — Mon l)leu, mon ami, je nu pense à rien ; mais Jans un tel
 momen\.. linllu, si ces ilinoiselles et loi vous voulez souper, Agricol irait
 eb'.reier (J)Uelque elio>e loitil de suite chez le tr.i illeur. — Le cœur vous eu
 dit-il, nies enfants r — Non, merci, Ihigobert, nous n'avons pas faim, nous
 soinnOB trou coitenies. — Vmis prendre/ bien toujours de l'eau suérée
 bien (bnuiie avec nu peu de vin, pour vous réchauUer, mes chères
 demoiselles, — dit rranvoise: — inalhenrei)S4Mnent, je n'ai pas autre
 elms(»). — t[^]L'il ça, lu as raison, rrançoise, n s l hères enfails -on!
 fatiguées : tu vas les coucher. Teuilaut ce lemp-lâ je monterai chez mon
 garçon avec lui, el demain matin, avant que l'ose el Blam lie soient
 rêveill'es je descendr.ii (au>er avec ttd, pour laisser un peu de répit à
 Agritid. » A ce moment (Ui l'r.ippa assi'Z fort à la porte. a 0 est I.I luMine
 M.iveux qui vient demander si l'on a besoin d'elle, — dit \.grieul. — .M; iis
 il me semble qu'elle était ici quand mo!i maii est entre, - répiiiiidit Fiançoise.
 — Tu as raise el Mir llânche. « Tel met t« z-iiKri de Vî.ns laite observer,
 in(»n[^]iez pu attendre i)n'on \iin.[^] dit d'entrer... Enlin... que désTez-vou[^]!
 — Je voii[^]d'ULMid" paid > !i. «non .leur, — dit loit poliment eet homme,
 qui p.rl.iit tiè[^]-l iiteiim'iit. iH'iil-êtri' jour iv méia[^]i-r l* droit de ivnlit
 plus |o:igle.hps d.ms la «hainhn', — je vous !.ii> nu millinu d'excuse... je
 suis d'-o!é H* mon indi[^]ei«iioit... je sir, cemfns de... — Soit, mon.Menr,

~~flit Ag ie I imp.dii'ili"; ejri. - vo'ili / -vous? .Monsieur... u'est-re pas~~
~~i.i que~~

The text on this page is estimated to be only 19.66% accurate

LE JUIF ERRANT. «xcnsiei ainsi)a longueur de vos excoses... et il n'y aura pas de raigou poor que cda finisse. > A ces mois d'AgiicoI , qui Qrrat sourire Rose et Blanche , Da^obert froUa sa moustache avec orgueil : a Mon garçon a-t-ii de l'e^nl ! — di(-il tout lus à sa TcnuDe; — ça ne t'élonne pas, toi, tu es bite à ça.» Pendant ce temps-tà, l'homme cërëmonteux sortit après avoir jel^ un long et dernier regard sur les deui sœurs, sur Agricol et sur Dagoberl. Quelques ioRtanls après, poidant que Françoise, après avoir nûs pour elle un matehs par lerre et garni son lit de draps bien blancs pour les orohelines, présidait à leur coucher avec une solliditude maternelle, Dagobert et Agricol montaient dans leur mansarde. Au moment où le foi^eron, qui, une lumière ii la main, précédait son S ère. passa devant la porte de la |tetite chambre de la Hayeux, celle^i, demi cacitée dans l'ombre, lui dit rapidement i voix basse : « Agricol, un grand danger le menace... il &ul que je te parie... » * Ces mois avaient été prononces si vile, si bas, que Dagobert ne tes enteudit pas ; mais comme Agricol s'était brusquement arrête en tressaillani, le soldat lui dit: «Eb bien! mon garçon, qu'est-ce qu il y a? — Rien, mon père, — dît le forgeron en se retournant ; — je craignais de ne«pas t'ëcuîrer assez.— &)is tranquille... j'ai, ce soir, des yeux et des jambes de qu i axe a us . > Et le soldai, ne s'apercevant pas de l'^ tonnenteot de son fils, entra avec lui d;ins la petite mansarde oA ions deux devaient passer la nuit. Une heure après ces diflérenles scènes, le plus prorond sUcnce régnait dans la maison de la rue Brise-Hiche. Une lueur vacillante, passant à travers les deux carreaux d'une porte vitrée, annonçait que la Hajeux veillait encore, car ce sombre réduit, sans air, sans lumière, ne recevait de jour que par cette porte, ouvtaïit sur un passage étroit et obscur pratiqué dans les comble». Un méchant lit, une table, une vieille malle et une cliaise remplissaient lellement cette demeure glacée, que deux personnes ne pouvaieoi s'y asseoir, à moins que l'une ne prit place sur le lit. La magnifique fleur qu'Agricol avait donnée a la Hayeui, préQuelques minutes après avoir quitté la maison, l'homme aux fermes si polies, qui était venu demander ta May eux chez la femme de Dagoben. se rendit à l'extréinilé de la rue Brisc-Micbc. n s'approclta d'un ûacre qui stationnait sur la petite pince du cluitrc Saint -Merry. Au fond de ce fiacre était H Rodin enveloppe d'un manteau < Eb bien" — dit il d'un ton ininterrogatif — Les deux jeunes filles et I hum lie a mouslaLliesgrbcsont

entrées cliéi Françoise Baudou) — répond i faillre — av nt de frapper ta porte jai Su écouter et enienre pendant quelques mm u les l&S jeunes filles partageront cd te nuit, la chambre de Françoise Baudoin... le vieillard à moushdies grises pariaf;era la chambre de l'ouvrier forgeron. — Très-bien! — dil Rodin. — Je n'ai pas osé iiisler, — reprit l'homme poli, — pourvoir ce soir la couturière bossue au si^ct de ia reine Bacchanal ; je reviendrai demain pour savoir l'elfet de la teUre qu'elle a dû recevoir dans b soirée parla poste, an sujctdu jeune forgeron... —N'y manquez pas; maintenant vous allez vous rendre, de ma part, chez le confesseur de Françoise Baudoin, quoiqu'il soit fort lard ; vous lui direz que je l'attends rue du Jilieu-des-Ursins ; qu'il s'y rende à l'instant même... sans perdre une . minute... voasl'accompagnerez^sijen'étais pasrentré, il m'aliendrait... car il s'aeil , lui dircz-vuus , de choses de la dernière importance... — Tout ceci sen fidèlement exécuté, » ré|>ondit l'homme poli en saluant proTcndémcnl Bodin, dont le fiacre s'éloigna rapidement. dans I placésurla table chargée de linge, rcpendail son suave {ûrfum, épanouissant son ca~ lice de pourpre au milieu de ce miscralile cabinet aux murailles déplâtre gris et humide qu'une maigre cbandelte éclairait aiblemeoi. La Ha veux, assise tout habAlée sur soa lit, h figure bonlerer^ sée, les ycoxicnidii de larmet, fa^apH d'une main aa dietet deEacoucbe,MMUt saiete dD dW*b porte. prêtaBtlVmA avec anim, avérant i chtqoe nitrate enlatdre)« pu d'A-" ■ Tdeb Arrirée de* niufrigù au ebllelo de Cudonllfl. — pasi main: celle leUn.ir rivée dans In mM« parhposte. availâe déposée par le po^ tier-teintnri(i anr h UMe de b Hayeux, pendant que ceOe-d assisiai i l'enlrevne de DambcM et de sa bmiBe. Anboatdeqndqnei eoteodil ouvrir dooeemeni une porte, trèsEnBu... le voilà ! » s'ëcri*-t«lle. En effet. Agri< voisioe de b sienne, col entra. « J'attendais que mon père fdt endormi, — dit i voix basse le forg»ron, dont U physionomie révélait plus de cariosilé que d'inquiétude: — qu'est-ce qu'il y a donc, ma bonne Mayeui? comme la figure cet itérée !.. tu pleures ; que se passe-l-il? de quel danger veux-tu me pêlerT Tiens... lia...» lui dit la Mavcux d'une vûx tremblante en nd présentant précipitamment une lettre ouverte. Agricol s'approcha delà lumière el lut < qui sait *. • Une personne qui ne peut se faire connaître, mais qui lalt VtaiéiH I fnlemel que vous portez i Agricol Baudoin, voua préviont ^ue en



The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

LE JDIF ERRANT. i «I honnête ouvrier sera prob. ibk'nienl arr^lé
«laos la journée de Ul... — s'écrii Agricol en regardanl la jeune fille d'un
air«iipêfc. Qa'ey-cc que cela vinil dire? — Cimiinue,.. ■ dil viveinciïi la En
enjoignant les mains. M. reprit, n'cD pouvant croire aa fcui. .. chmt des
TUtULims Arrikneim a été incrimim!: on en i plnrietirt exemplaires parmi
les papiers d'une so Et Agricol continua : « Dn mandat d'arrêt vient d'Ctro
Uincé contre Agricol Baudoin: aanyl ■ doute son innocence sera reconnue
tAt ou lard... mai» il re_ra bien dtt J fl se mettre d'nbord le plus Uil
potmihle A l'abri des poursuites... pour! a échapper h une détention
préventive de deut ou troi'* inois, qui aemU I « un coup terrible pour sa
mère, dont il est le seul soutien, ' a Un ami sincère qui eât rorcii de rester
inconiJU. ■ H Uupoot.— »meU. Après un moment de silence, te CorgerOD
haussa les épaules, sa ligure J se raffiéréna, et l1 dit en riant k la couturih^ :
■ Rassure-loi, ma bonne l MsycuK : ces mauvais pbisants se sont trompés
de mob... «.-'est iout|l bounement un poisson d'avril anticipé... — Agricol...
pour l'amour da I ciel... — dit h couturière d'une vmx suppliante. — ne
itaïic pas ced l légérentent... Crois mc« pressentiments... Ecoule cet avis...
— Encort I une fois... ma pauTrc cjinmi, voilik plus de deux mois que mon
chant dea TVaratIfnri a été imprimé ; il n'estnuOctnentjwlitique.
etd'aOleurton n'aiimit pas attendu jusqu'Ici... pour le poursuivre. — Hais
songe doue que les circonstances ne sont plus les munies:... il jr a il peine
deux jours que ce complot a été découvert ici près, riiede»nmvaires... F.l si
lesvcrs, peut-être inconnus jusqu'ici. ontAé saiabcbet des personnes
arrêtées-, pour cette conspiration... il n'en but pas davantage pour U
compromettre. — Me compromettre... des vers... oti Je vante ramoar < du
travail et h charité... C'est nour le coup... que li justice serait tn>e j Hère
aveugle ; il budrail alors lui donner un chien et un bilon pour s« J conduire.
— Agricol, — dit la jeune Glle disolée de voir le forgeron ptak! l santer
dans mi pareil momrnl, —je l'en conjure.., écoute-moi. Saw ' doute (u
prêches dans les vers le saint amour du travail : nais U déplorée
douloureusement le sort injuste des pauvres travailleort vooés sans
espérance i touiea les misères de la vie... Tu prêches l'évaiu^iqne fntemilé. .
. ma» ton bon et noble cœur s'indigne contre les égoiuea et les méchaats».
Enfin tn hAtM de toute l'ardeur de tes vœux l'amnchisscnient des artisans
qui, moins hcurcnx que toi. n'ont pas pour patron h' géiiénux M. Uardy. Kh

bien! dis, Agricola, dans ces temps de trouhl





The text on this page is estimated to be only 23.03% accurate

C2 LK jriF KHKAIN. (le Uomî... ton raiiiarade d'alelier ! — Rémi? — Oui, une leltro do lui... lellrc ixmrtjnt bien iisi^Difiaite. n iîié trouvée chez uue personne nr» rèl('e, Tan passé, pour < onspiralion;... il est resté nu nioiti eu prison. — C'est vrai, ma bonne 3layeu\; mais on a bicnlùt recotuni l'injustice de cette accusation, et il a élé remis eu liberté. — Après avoir passé un mois eu prison... et c'est ce qu'on te conseille avec raison d'éviter... Agiicol, songi;s-y, mon Dieu; un mois eu orisou... et tanière... » i^cs paroli» de la Mayeui firent une profoude impression sur Agricol ; il prit Kl lettre et la relut attentivement. tt Et cet homme qui a rodé toute la soirée autour de la maii'OU ? — reprit la jeune lille. J'en reviens tniyours là... Ceci n'est pas naturel... ilélas! mon Uicu, quel coup pour ton ptTC, pour ta pauvre mère qui ne pagne plus rien !... N'es-tu pas maintenant leur seule ressource?... Songes-) 'uonc; s;tns toi, sans Ion travail, que deviendraient-ils? — KniMfet.. ce serait terrible, dit Agrif-ol en jetant la lettre sur la table; — ce que tu me dis de Hemi csl ju^te... il était aussi iiniocent que moi, une erreur de jnslîi-e... erreur involontaire, s;ms doute, n'en est pas moins cruelle. . Mais encr)re une fois... on n'arrête pas un homme sans l'entendre. — On l'arrête d'abord... ensuite on l'entend, — dit la Mavcu^ avec amertume; — puis, au bout d'un mois ou deuK on lui rend sa liberté... et... s'il a unefiMume, des enfants qui n'ont pour vivre que >on travail quotidien... (jue font-ils pendant que leur soutien est en prison?., ils ont faim, ils ont troid... et ils pleurent... » \ ces simples et touchantes p.iroles de la 5layeux, Agricol tressaillit. R Un mois sans travail... — reprit-il d'un air triste et [lennf. — Et ma mère... et mon père... et ces deux jeunes filles qui fout partie de notre f:unille jusqu'à ce que le maréchal Simon ou son père soient .irrivés à Paris... Ah ! tu as raison, malgré mol cette pensée m'effraye... — Agticol, — s'écria tout à coi:p la Mayeux, — si tu l'adrcss;iis à M. Hardy, il est si bon, son caractère est si estimé, si honoré, qu'en otîirant sa caution pour toi on cesserait peut-être les poin*suite8? — Malheureusement, M. llardy n'est pas ici, il est en voyage avec lo père du maréchal Simon. » Puis, après un nouveau silence, Agricol ajouta, cherchant à surmonter ses craintes : a Mais non, je ne puis croire à cette lettre :... après tout, j'aime mieui attendre les événements... J'aurai s le complot de la rue des Prouvaies, un très-grand nombre d'arrestations préventives eurent lieu dans la classe ouvrière, par suite d'une violente

réaction (contre les idées démocratiques. Telle à coup la Mayeux rompit le silence qui durait depuis quelques secondes ; une vive rougeur colorait ses traits, empreints d'une indclinissable expression de contrainte, de douleur et d'espoir. « Agricol, tu es sauvé! — s'écria-t-elle, — (Dis-tu? — Cette demoiselle si belle, si bonne, qui, en le donnant cette lettre (et la Mayeux la montra au forgeron], a su réparer avec tant de délicatesse une offense blessante... cette demoiselle doit avoir un cœur généreux... il faut l'adresser... à elle. » A ces mots, qu'elle semblait prononcer en faisant un violent effort sur elle-même, deux grosses larmes coulèrent sur les joues de la Mayeux. Pour la première fois, il me semble que tu n'auras plus rien à craindre. — Ah!... ma pauvre enfant... demander un tel service à quelqu'un... qu'on ne connaît pas... c'est dur. — Crois-moi, Agricol, — dit tristement la Mayeux, — je ne le conseillerai jamais rien qui puisse l'abaisser aux yeux de qui que ce soit, et surtout... entends-tu... surtout aux yeux de celle personne... Il ne s'agit pas de lui demander de l'argent pour toi, mais de fournir une caution qui te donne les moyens de continuer ton travail, afin que ta famille ne soit pas sans ressources. Crois-moi, Agricol, une telle demande n'a rien que de noble et de digne de ta part... Le comte de cette demoiselle est généreux... elle te comprendra; cette caution, pour elle, ne sera rien... pour toi ce sera tout. Ce sera la vie des liens. — Tu as raison, ma bonne Mayeux, — dit Agricol avec accablement et tristesse: — peut-être vaut-il mieux risquer ce que tu as revu? Aie confiance en moi pour ce qui est du cœur. Je ne suis qu'une pauvre créature qui ne doit se comparer à personne; Je ne suis rien, je ne puis rien; eh bien! pourtant, je suis sûre oui, Agricol je suis sûre que cette demoiselle si au-dessus de moi... éprouvera ce que je ressens dans cette circonstance ; moi, comme moi, elle comprendra ce que ta position a de cruel, et elle fera avec joie, avec bonheur, avec reconnaissance, ce que je ferais... si, hélas! Je pouvais autre chose que me dévouer sans utilité... » Malgré elle, la Mayeux prononça ces derniers mots avec une expression si navrante; il y avait quelque chose de si poignant dans la comparaison que Celle infortunée, obscure et dédaignée, misérable et humiliée, faisait d'elle-même Avec Adrienne de Cardoville, cette (elle) resplendissante de jeunesse, de beauté, d'opulence, qui Agricol fut étonné jusqu'aux larmes. Pendant une de ses visites à la Mayeux, il lui dit d'une voix altérée : « (Dis-tu) tu es bonne !,... qu'il y a en toi de noblesse, de bon sens, de délicatesse ! — Malheureux ! — Je ne peux que cela... conseiller... — Et les conseils seront suivis, ma bonne Mayeux : ils sont

ceux de l'âme la plus élevée que Je connaisse. Et puis, lu m'as rassuré sur celle démarche en me persuadant que le cœur de mademoiselle de Cardo* ville... valait le lien... « A (tî rapprochement naïf et sincère, la &layeux oublia presque tout eMes et timides joies, inconnues aussi. Le nioindre mot de tcmle afTeclion qui les relevé à leurs propres yeux est si bienfaisant, si inellable pour ces pauvn*s êtres habituelleuient voués aux dédains, aux duretés et au doute désolant de soi-même! a Aiuhj, c'est convenu, lu iras... demain matin chez celle demoiselle, u'esl-cepas? — s'écria la Mayeux, renaissant » l'espoir. — Au point da jour, je descendrai veiller ù la'iNMte de la rue, afin de voir s'il n'y :i rien de suspi'ct, Cl de pouvoir t'avertir... — lionne et excellente fdle! — dit Agi icol de plus en plus ému. — Il faudra tâcher de partir avant le réveil de ton père... Le quartier où demeure celle demoiselle est si dé.>iert, que ee iiera déjà presque te cacher... que d'y aller... — Il me semble entendre la voiv demim père, » dit loul à coup Agiirul. En eiïet, l.i chambre de la Mayeux était si voisine de la mansarde du forerou, ([ue ei*lui-ci et la couturière, prêtant l'oreilic, entendirent I)agt (lu lllX(^.. causons dans le noir... ça me fera un nouvel effet de le voir demain inaiiu, au pouil du jour; ee sera comu.e si je te voyais uue seconde fois... (lour la première fois. » La porte de la chambre d'Agrieol se referma; l.i Mayeux n'entendit plus rii-u... La pauvre créature se jt^a tout habilléi^ sur sou lit cl ne ferin.i p:\s l'cvil ue la nuit, alieuilait avir ai!;;nise que le jour panU, afin de veiller sur Agrietd. Poiirtaut, malgré se; vives inquiétudes pour le lendemain, elle se laissait «luelqnelois aller an^; n'veries d'une mélancolie umèrc; elle

LE JUIF ERRANT. GUAPITRS VI. Le réreil. bnmid et brumeux pendant une partie de la nuit, était, au BU clair et froid. A travers le petit châssis vitré qui éclairait où Agricol avait couché avec sou père, on apercevait un Uen. it du jeune forgeron était d*un aspect aussi pauvre que celui parce que ce rare et excellent génie a aimé, a éclairé le chanté ses gloires et ses revers. le jour commençât de poindre, Dagobert et Agricol étaient Je dernier avait eu assez d'empire sur lui-m : Voilà le père et le fils. Ah ça ! arranre journée... Tu \as écrire au père du maréchal Simon que r-fiUes sont arrivées, et qu'il faut qu'il se liâte de revenir à Faft'agitd'aflaiM^ très-importantes pimrclh^... Peiid:uit que tu I descendrai dire bonjour à ma ft^mme et à ces chères petiUs : {eroDS un morceau ; ta inè'c ira à sa messe, car, je vois qu'elle «ijoars, k digue femme; tant mieux, si ça l'amuse ; peudaiit •ttt nous ferons une course ensemble. — Mon père, — di| Agricol avec embarras, — ce matin. Je ne pourrai pas vous tccompa guer. — Comment, tu ne pourras pas? mais c'est diinanche! — Oui, mon père, — dit Agricol en bésuot, — mais j*aî promii de revenir toute la matinée à Tatelier pour terminer un ouvrace prcHé..; Si J'y manquais... je causerais quelque dommage à M. Hirdj. TaoUM Je serai libre. — C'est difiérent, — dit le soldai avec un sourire de regret, — je croyais étrenner Paris avec loi... ce matin... ce sert pour plus lard, car le travail... c'est sacré: puisque c'est lui qui soutKem U mère... C'est é|^l, c'est vexant, diablement vexant, et encore... Nod, ie suis Injuste... Vois donc comme on s'habitue vite au bonheur... voilà que Je grogne en vrai grognard pour une promeuade reculée de quelques heures, moi qui, pendiint dix-huit ans, ai espéré te revoir sans trop y compter... Tiens, je ne suis qu'un vieux fou, vivent la Joê et mon Agricol... » Et, pour se consoler, le soldat embrassa gaiement el cordialement sou fils. Cette ciresse fit mal au forgeron, car il craignait de voir d'un moment à l'autre se réaliser les craintes de la Mayeux. « Maintenant que je suis remis, — dit Dagobert en rlanl, — parlons d affaires : sai&-tu où je trouverai l'adrese de tous les notaires de Paris? — Je ne sais pas... mais rien n'est plus facile. — Voici pourquoi : j'ai envoyé de Busmc par la poste, et par ordre de la mère des deux enfants que j ai amenés ici, des papiers importants à un notaire de Paris. Gomme je devais aller le voir dès mon arrivée... l'avais écril son nom et son adrese sur un portcifeuille ; mais on me l a volé en route... et, comme j'ai oublié ce diable de nom, il me semble que si je le voyais sur cette liste, je me le rappellerais... Deux coups

fi^appés à la porte de la mansarde firent Iressailir Agricol. Involontairement il pensa au mandat d'amener lancé contre lui. Son père, qui, au bruit, avait tourné la tête, ne s'aperçut pas de son émotion, et dit d'une voix forte : « Entrez. » La porte s'ouvrit ; c'était Gabriel. Il portait une soutane noire et un chapeau rond. Reconnaître son frère adoptif, se jeter dans ses bras, ces deux mouvements furent, chez Agricol, rapides comme la pensée. « Mon frère ! — Agricol ! — Gabriel ! — Après une si longue absence ! •* Enfin te voilà!...» Tels étaient les mots échangés entre le forgeron et le missionnaire étroitement embrassés. Dagobert, ému, ébloui de ces fraternelles étreintes, sentait ses yeux devenir humides. Il y avait en effet quelque chose de touchant dans l'affection de ces deux jeunes gens, de cœur si pareil, de caractère et d'aspect si différents ; car la mâle lippe d'Agricol faisait encore ressortir la délicatesse de l'angélique physionomie de Gabriel. « J'étais prévenu par mon père de ton arrivée, —

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

64 LE JUIF ERRANT. ivec toi* commenl ne font- Os pas défendu? — s[^]écria ifn|)étiieusenieDi Aicricol. — J'clais seul... mon frère. — Seul... — Oui, seul, avec un Ekle. — Comment ! lu es allé seul, désarmé, au milieu de ce pavs barre ? — répéta Daguliert, ne pouvant croire à ce qu'il entendait. — C*esi sublime, dit Agricol. — la foi ne peut s'imposer par la force, — reprit simplement Gabriel, — la persuasion peut seule répandre l'évangélique charité parmi ces pauvres sauvages. — Biais lorsque la persuasion écboue... — dit Agricol. — Que veu\~tu« mon frère ?... on meurt pour sa croyance... eu plaignant ceux qui la repoussent... car die est oienlaisante à rhumanité. i l l y eut on moment de profond silence après cette réponse faite avec une simplicité touchante. Dagobei't se connaissait trop en courage ponr ne pas comprendre cet héroïsme à la fois calme et résigné: ainsi que son Ūls, il contemplait Gabriel avec une admiration mêlée de respect. Gabriel, sans affectation de fausse modestie, semblait complètement étranger aux sentiments qu'il faisait naître; aussi, s'adressant au soldat : « Qu*avez-vous donc ? — Ce que j'ai ! — s'écria le soldat, — j'ai qu'après trente ans de guerre. . je me croyais à peu près aussi brave que pereonne... et je trouve mon maître... et ce maître... c'est toi. . — Moi... que voultf-vous dire?... qu'ai-je donc bit ? — Mordieu ! sais-tu que ces braves blessures-là, ^ et le vétéran prit avec transport les mains de Gabriel, — sont aussi glorieuses... sont plus glorieuses que les nôtres... à nous autres, batailleurs de profession... — Oui, mon père dit vrai ! — s'écria Agricol; — et il ajouta avec exaltation : — Ah !... voilà les prêtres comme je les aime, comme je les vénère; charité, courage, résignation ! ! ! — Je vous en prie... ne me vantez pas ainsi... — dit Gabriel avec embarras. ^ Te vanter l... — reprit U;igobert, — ah ça! voyous... quand j'allais au feu, moi, est-ce que j'y allais seul? est-ce que mon capitaine ne me voyait pas ? est-ce que mes camarades n'étaient pas là ?... est-ce qu'à défaut de vrai courage je n'aurais pas eu l'amour-propre... pour m'eperonncr, sans compter les cris de la bataille, l'odenr de la poudre, les Lmlares d(^ trompettes, le bruit du canon, l'ardeur de mon cheval qui me bondissait entre les jambes, le diable et son train, quoi ! sans compter enfin que je sentais rtm|»ereur là, qui, pour ma peau hardiment trouée, me donnait nii bout de galon ou de ruban pour compresse... Grâce à tout cela, je passais pour crâne .. bon... mais n'es-tu pas mille fois plus crâne que moi, toi, mon brave enfant, toi qui t'en vas tout

seul... désarmé... alTnmter dt» ennemis cent fois plus fëioces que ceux que nous n'abordions, nous autres, que par escadrons et à grands coups de latte avec accompagnement d'obus et de mitraille? — Digue père... — s'écria le forg(^)ii, — comme c'est beau et noble à lui de te rendre cette justice f ... — ^Ah ! mon frère... sa bonté pour moi lui exagère ce qui est naiurrl... — Naturel... pour des gailkiras de ta trempe, oui ! — dit le soldai, > et cette trempe-là est rare... — oh ! oui, bien rare, car ce courage-Ki est le plus admirable des courages, «» reprit AgriC(»l. — Comment ! lu s;)is aller à une mort presque certaine, et tu pars seul un crucifix a la main pour prêcher la cnarilé, la fraternité chez les sauvagt^s ils te prennent, ds te torturent, et toi, tu atteiKb la nioit s:ins te plaindre, sans haine, sans colère, sans vengeance... le pardon à la bouche... le sourire aux lèvres... et cela au fond des bois, seul, s:ins qu'on le sache, sans qu'on le voie, sans autre espoir, si tu en réchappes, que de cacher tes blessures sous ta modeste robe noire... Mordieu... mon père a raison, viens donc soutenir encore que tu n'es pas aussi brave que lui ! — Et encore, — reprit Uagobert, — le pauvre enlmt (ait tout cela potir U roi 4e Pruut^ car, comme tu dis, mon çarçim, son courage et ses blessures ne changeront jamais sa robe noire en robe d'cvèqie. — Je ne suis pas si désintéressé que je le parais — dit Gabriel à Uagobert en souriant doucement; — si j'en suis digne, une grande récompense peut m'atteadre là-haut. — Quant à cela, mon garçon, je n'y entends rien... et je ne disputerai pas avec toi là-dessus... Ce que je soutiens. . c'est que ma vieille croix serait au moins aiusi bien placée sur ta soutane auc sur mon uniforme. — Mais ces récompenses ne sont jamais pour 'humbles prêtres comme Gabriel, — dit le foi^roii, — et pourtant si tu savais, mon père, ce qu'il y a de vertu, de vaillance dans ce que le parti prêtre appelle insoknnment le bfeu clergé.. Que de mérite caché, que de dévouements ignorés chez ces obscurs cl dignes curés de campagne si inhumainement traités et tenus sous un juug impitoyable par leurs évéques ! Comme nous, ces pauvres prêtres sont des travailleurs dont tous les cœurs généreux dtiivent demander l'affranchissenienl ! Fils du peuple comme nous, utiles comme nous, que justice leur soit rendue comme à nous... Est ce vrai, Gabri(*l?... 'lu ne me démentiras pas, nioD bon firère, car ton ambitiiim, me disais-tu, eût été d'avoir une petite cure de campagne, parce que tu savais tout le bien qu*on y pouvait faire... — Mon désir est toujours le même, — dit tristiMnent sais... Voyez-vous, mes enfants, plus d'une fois, quand le soir d'une grande bakiille j'étius en vedette... seul... la nuit... au

clair de la lune, sur le terrain qui nous ressemblait, mais qui était converti de cinq à six mille cadavres, parmi lesquels j'avais de vieux camarades de guerre... alors ce triste tableau, ce grand silence me désolait de l'envie de sabrer... (griserie comme une autre) et je me taisais : Voilà bien des hommes tués... Pourquoi?... pourquoi?... ce qui ne m'empêchait pas, bien entendu, lorsque le lendemain on sonnait la charge, de me remettre à sabrer comme un sourd... Mais c'est égal, quand, le bras fatigué, j'essuyais après une charge mon sabre tout sanglant sur la crinière de mon cheval... je me disais encore : J'en ai tué... tué... tué... Pourquoi ? » Le missionnaire et le forgeron se regardèrent en entendant le soldat faire ce singulier retour vers le passé. « Hélas ! — lui dit Gabriel, — tous les cœurs généreux ressentent ce que vous ressentez, à ces heures solennelles où l'ivresse de la gloire a disparu et où l'homme reste seul avec les bons instincts que Dieu a mis dans son cœur. — (C'est ce qui te prouve, mon brave enfant, que tu vauds mieux que moi ; car ces nobles instincts, comme tu dis, ne t'ont jamais abandonné. Mais comment diable es-tu sorti des griffes de ces enragés sauvages qui t'avaient déjà crucifié ? » A cette question de Dagobert, Gabriel tressaillit et rougit si visiblement, que le soldat lui dit : « Si tu ne dois ou si tu ne peux pas répondre à cela... suppose que je n'ai rien dit... Je n'ai rien à vous cacher ni à mon frère... — dit le missionnaire d'une voix altérée. — Seulement j'aurai de la peine à vous faire comprendre... ce que je ne comprends pas moi-même... — Comment cela ? — dit Agricole surpris. — Sans doute, dit Gabriel en rougissant, — j'aurai été dupe d'un mensonge de mes sens trompés... Dans ce moment suprême (où j'attendais si muet avec résignation... mon esprit, affaibli malgré moi, aura été trompé par une apparence... et ce qui, à cette heure encore, me paraît inexplicable, m'aurait été dévoilé plus tard ;... nécessairement, j'aurais su que c'était cette femme étrange... » Dagobert, en entendant le missionnaire, restait stupéfait : car lui aussi cherchait vainement à s'expliquer le secours inattendu qui pouvait lui sortir de la prison de Leipsick, ainsi que les orphelines. « De quel côté la femme parles-tu ? — demanda le forgeron au missionnaire. — De celle qui m'a sauvé. — C'est une femme qui fait sa vie des maux des sauvages ? — dit Dagobert. — Oui, — répondit Gabriel absorbé dans ses souvenirs. — une jeune fille et une mère... — Et qui était cette femme ? — dit Agricole. — Je ne sais... quand je lui ai demandé... elle m'a répondu : « Je suis la sœur des affligés. » — Et d'où venait-elle ? où allait-elle ? — dit Dagobert singulièrement intéressé. — « Je vais où le souffre... » m'a-t-elle répondu, -

repartit le missionnaire, — vi elle a ^ conthiué son chemin vers le nord de
 l'Amérique, vers ces pays dé>oltt | où la neige est étenu-ile... et les nuits
 sans (in . . — Conmie eu >ibéfié... , — dit Dag bcrd devtiuu pensif. — Mais,
 reprit Asricol en s*adressaot à j. Gabriel, qui semblait au*tif. c Agricol. —
 dit une voix douce derrière la porte, — je voudrais le. parler à l'instant
 même.. » i^ forgeron reconnut la voix de la Maveux, et alla ouvrir. La jeune
 fille, au lieu d'entrer, se recula d'un pas dans le sombre corridor, et dit d'une
 voix inquiète : « Mon hieu. Agricol, il y a une heure (jn'il fait grand jour, et
 tu 0*61. pas encore parti... quelle imprudence!... J ai veillé en bas... dans la
 nie.jusqu'à présent, je n'ai rien* vu d'alarmant... mai^ on peut venir pour \
 ('arrêter d'un moment à l'autre... Je t'en conjure... hàte-loi de]»artir cl j
 d'aller chez mademoiselle de CardoviUe... il n'y a pas une minute à pe^ . I
 drc... — Sans l'arrivée de Gabriel, je serais parti... Mais pouvairjc nK^ !
 sister au bonheur de rester quelques inskinls avec lui? — tsabri^ eil^i ici?
 — dit la Maycnx avec une douce surprise; car, on l'a dit, elle avaîl.^.* été
 élevée avec lui » l Agricol. — Oui, — reprit .Agricol, — d

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

LE JUIF ERRANT. Je remonterais vite l'avertir; mais ne tarde pas. — Sois tranquille descendit prestement l'escalier pour aller veiller à la porte et Agricola entra dans la mansarde. Le père, — dit-il à Dagobert, — voici une lettre que ma mère te donne à lire; elle vient de la recevoir. — Eh bien ! lis pour moi. » Le père lut ce qui suit : « Madame, «rends que votre mari est chargé, par M. le général Simon, d'une affaire de la plus grande importance. Veuillez, dès que votre mari sera à Paris, le prier de se rendre dans mon étude, à Chartres, sans retard. Je suis chargé de lui remettre, à lui-même et non à d'autres, des pièces indispensables aux intérêts de M. le général Simon. » Le notaire à Chartres. » Le père regarda son fils avec étonnement, et lui dit : « Un fils aura pu le dire monsieur de ma prochaine arrivée à Paris? » Peut-être ce fils vous avez perdu l'adresse, et à qui vous aviez envoyé des lettres. » Le père, — dit Agricola. — Mais il ne s'appelait pas Durand, car souvent bien, il était notaire à Paris, non à Chartres... Le fils ajouta le soldat en réfléchissant, ^ s'il a des papiers d'identité [le général Simon, qu'il ne devait remettre qu'à moi... — Vous ne pouvez pas sembler, vous dispenser de partir le plus tôt possible, — dit presque heureux de cette circonstance qui éloignait son père environ deux jours, durant lesquels son sort, à lui Agricola, se jouait d'une façon ou d'une autre. — Ton conseil est bon, — lui dit-il. — Cela contrarie vos projets? — demanda Dagobert. — Un instant : car je comptais passer ma journée avec vous autres... le devoir avant tout. Je suis bien venu de Sibérie à Paris... ce fils pour craindre d'aller de Paris à Chartres, lorsqu'il s'agit d'une affaire importante. En deux ou trois heures je serai de retour. Mais, c'est singulier ; que le diable m'emporte si je m'empresse de quitter aussitôt le bureau pour aller à Chartres ! Heureusement je me hâte à ma place... à mon retour de Chartres. » Le père dit encore une fois et dit : « Uve-toi. » » que Dagobert avait parlé à Dagobert de contrainte, d'oppression était resté pensif... Au moment où Agricola s'approchait de la main et lui dit adieu, le missionnaire lui dit d'une voix solennelle, et d'un ton décidé qui étonna le forgeron et le fils. Mon bon frère... un mot. . J'étais aussi venu pour te dire que j'aurai besoin de toi... de vous aussi, mon frère-mère vous donner ce nom, — ajouta Dagobert d'une voix en se tournant vers Dagobert. — Connue tu nous le dis... qu'y a-t-il ? — s'écria le forgeron. — Oui, — reprit Dagobert, — j'ai des conseils et de l'aide... de deux hommes d'honneur, de de résolution . je puis compter sur vous deux, n'est-ce heure... quelque jour que

ce soit... sur un mot de moi... mlez? » et son fils se regardèrent en silence, étonnés de l'accent de . Agricola sentit son cœur se serrer comme si c'était un prisonnier. « MO frère aurait besoin de toi, comment dire ? » Le jour de la nuit et du jour, mon brave enfant, tu peux me rassurer ! — dit Hagbert aussi surpris qu'intéressé, — tu as un frère... sers-l'en... — Merci... merci, — dit Gabriel, — rendez bien heureux. — Sais-tu une chose? — renchérit le soliste n'était ta robe? je croirais... qu'il s'agit d'un duel... d'un or... de la façon dont tu nous dis cela !... — D'un duel !... dit-il en tressaillant, — oui... il s'agira peut-être d'un duel étrange... terrible... pour lequel il me faut deux témoins de ta part... un P... et un F... » Quelques instants après, Agricola, de plus en plus fatigué, se rendait en hâte chez mademoiselle de Cardoville, où nous allons conduire le lecteur. SIXIÈME PARTIE

L'HOTEL SAINT-DIZIBIEN ♦ CHAPITRE PREMIER. Le pavillon. L'hôtel de Saint-Omer était une des plus belles et des plus bitonnées de la rue de Babylone à Paris. Plus sévère, de plus imposant, de plus triste que l'aspect de cette antique demeure : de grandes fenêtres à petits carreaux, peintes en gris-bleu, paraissaient plus sombres encore ses assises de pierre de taille noircies par le temps. Cet hôtel ressemblait à tous ceux qui avaient été bâtis dans ce quartier vers le milieu du siècle dernier : c'était un grand corps de logis à fronton triangulaire et à toit coupé, exhausté d'un premier étage et d'un rez-de-chaussée auquel on montait par un large perron. L'une des façades donnait sur une cour immense, bornée de chaque côté par des arcades conduisant à de vastes communs : l'autre façade regardait le jardin, véritable parc de douze ou quinze arpents : de ce côté de l'entrée en retour, attenants au corps de logis principal, formaient deux galeries latérales. Comme dans presque toutes les grandes habitations de ce quartier, on voyait à l'extrémité du jardin ce qu'on appelait le petit hôtel ou la petite maison. C'était un pavillon Pompadour qui avait été gratté et restauré ; sa pierre blanche éblouissait comme du marbre de Paros, et sa tournure coquette et jeune contrastait singulièrement avec le sombre bâtiment. On apercevait à l'extrémité d'une immense pelouse semée çà et là de gigantesques bouquets d'arbres verts. La scène suivante se passa le lendemain du jour où Dagobert était arrivé avec Brise-Miche avec le général Simon. Huit heures du matin venaient de « ruiner à régler » voisine ; un beau soir d'hiver se levait brillant dans un ciel pur et bleu derrière les grands arbres qui, élevés, formaient un dôme de verdure au-dessus du petit pavillon Louis XV. La porte du vestibule s'ouvrit, et les rayons du

soleil érlairèreot une charmante créature, ou plutôt deux charmantes créatures, car l'une d'elles, pour oc'cuper une |4;ice modeste dans l'éclielle de la création, n'eu avait pas moius nue beauté n kitive fort remarqiiabks. Lu d'autres teimes, une jeune tille, une ravissante petite chienne anglais!», de cette espèce nommée King-Illuirks's, apparurent tous le péristyle de la rotonde. La jeune fille s'appebit Georgettc, ki petite chienne Lutine. Georgettea dix-liuit ans; jaiuais Flonne 4iu Martou, jamais soubrette de Marivaux n'a eu ligure plus espiègle, œil filus vif, sourire plus malin, dents plus bkinclies, joues plus roses, taille plusconiiette, pied phis mi8 non, tournure plus agaçmte. Uuoiqu'il fût encore «le trèa-boone heure* eorgette était habillée avec soin et reclierche; un petit bonnet de valencieunes à barbes pkites façadeo deint-paysanne, garai de rabaoi roses et posé un peu en arrière sur i!es bandeaux d admiraides cheveux tdonds, encadrait son frais et pM|uant visiige: une robe de levantine grise, drapée d'un Achu de linon, altaclié sor sa miitriue par ime gn«se bouffette de satiu rose, dessinait son c«irsage él^nement arrondi ; un tablier de loBe de HeUande bbndie comme nnge , garni par le bet de Irob brges

66 LE JUIF EWVANT. oariets surmontés de points à jours, ceignait sa taille ronde et souple comme un jonc ; ses manches courtes et plates, bordées d'une petite ruche de dentelle, laissaient voir ses bras dodus, fermes et longs, que ses longs gâius de Suède, montant jusqu*au coude, défendaient de la rigueur du l'roid. Lorsque Georgettc retroussa le bas de sa robe pour descendre plus prestement les marches du péristyle, elle montra aux yeux indifférents de lutine le commencement d'un mollet potelé, le bas d'une jambe fine, chaussée d'un bas de soie blanc, et un charmant petit pied dans son brodequin noir de satin turc. Lorsqu'une blonde comme Georgelte se mêle d*être piquante, lorsqu'une vive étincelle brille dans ses ^eux d'un bleu tendre et gai, lorsSu'unc joyeuse animation colore son teint transparent, elle a encore plus e bouquet, plus de montant qu'une brune. Cette accorte et fringante soubrette, qui la veille avait introduit Agrtcol dans le pavillon, était La première femme de chambre de mademoiselle Adrienne de Cardoville, nièce de madame la princesse de Saintp-Dizier. Lutine, si heureusement retrouvée par le forgeron, poussant de petits jappements joyeux, bondissait, courait et folâtrait sur le gazon ; elle était un peu plus grosse que le poing ; son pelage, onde d'un noir lustré, brillait comme de l'ébâie sous le large ruban de satin rouge qui entourait son cou ; ses pattes, frangées de longues soies, étaient d'un feu ardent, ainsi que son museau démesurément camard ; ses grands yeux pétillaient d*inreilgence, et ses oreilles frisées étaient si longues qu'elles traînaient k terre. Georgette paraissait aussi vive, aussi pétulante que Lutine, dont elle partageait les ébats, courant après elle et se faisant poursuivre à son tour sur la verte pelouse. Tout à coup, à la vue d'une seconde personne qui s'avavançait gravement, Lutine et Georsette s'arrêtèrent subitement au milieu de leurs jeux. La petite King-Charles's, qui était quelques pas en avant, hardie comme un diable et fidèle à son nom, tint ferme son arrêt sur ses pattes nerveuses, et attendit fièrement l'ennemi, en montrant deux rangs de petits crocs qui, pour être d'ivoire, n'en étaient pas moins pointus. L'ennemi consistait en une femme d'un âge mûr, accostée d'un carlin très-gras, couleur de café au lait ; la panse arrondie, le poil lustré, le cou tourné un peu de travers, la queue tortillée en gimblette. il marchait les jambes très-écartées, d'un pas doctoral et béat. Son nmseau noir, hargneux, renfrogné, .que deux dents trop saillantes retroussaient du côté gauche, avait une expression singulièrement sournoise et vindicative. Ce désagréable animal,

type parfait de ce que l'on pourrait appeler le chien de dévote, répondait au nom de Monsieur, La maîtresse de Monsieur, femme de cinquante ans environ, de taille moyenne et corpulente, était vêtue d'un costume aussi sombre, aussi sévère que celui de Georgette était pimpant et gai. il se composait d'une robe brune, d'un inantelet de soie noire et d'un chapeau de même couleur ; les traits de cette femme avaient dû être agréables dans sa jeunesse, et ses joues fleuries, ses sourcils prononcés, ses yeux noirs encore très-vifs s'accordaient assez peu avec la physionomie revêche et austère qu'elle tâchait de se donner. Cette matrone, à ki démarche lente et discrète, était madame Augustine Grivois, première femme de madame b princesse de Saint-Dizier. Non-seulement l'âge, la physionomie, le costume de ces deux femmes offraient une opposition frappante, mais ce contraste s'étendait encore aux animaux qui les accompagnaient : il y avait la même diiïcreuce entre Lutme et Monsieur qu'entre Georgette et madame Grivois. Lorsque celle-ci aperçut la petite Kin^Charles's, elle ne put retenir un mouvement de surprise et de contrariété qui n'échappa pas à la jeune fille. Lutine, qui n'avait pas reculé d'un pouce depuis l'apparition de Monsieur, le regardait vaillamment d'un air de défi, et s'avança même vers lui d'un air si décidément hostile, que le cariin, trois fois plus gros que la petite King-Charles's, poussa un cri de détresse et chercha un refuge derrière madame Grivois. Celle-ci dit à Georgette avec aigreur : « Il me semble, mademoiselle, que vous pourriez vous dispenser d'agacer votre chien, et de le lancer sur le mien. — C'est sans doute pour mettre ce respectable et vilain animal à l'abri de ce désngrément-lâ, qu'hier soir vous avez essayé de E ordre Lutine en la cliassaiit dans la rue par la porte du jardin. Mais, eucuscment, un brave et digne garçon a retrouvé Lutine dans b rue de Babylone, et l'a rapportée à ma maltresse. Mais à quoi dois-je, madame, le bonheur de vous voir si matin? — Je suis chargée par la princesse, — reprit madame Grivois ne pouvant cacher un sourire de satisfaction triomphante, — de voir à l'instant même mademoiselle Adrienne... Il s'agit d'une chose très-importante que je dois lui dire â elle-même. » A ces mots, Georgette devint pourpre, et ne put réprimer un léger mouvement d'inquiétude, qui échappa lieureusemeni â madame Grivois, occupée de veiller au salut de Monsieur, dont Lutine se rapprochait d'un air très-menaçant. Ayant donc surmonté une émotion passagère, elle répondit avec assurance : « Mademoiselb s'est couchée tres4ard hier;. . elle m'a défendu d'entrer chez elle avant midi. — C'est possible ;...niai8 comme il s'agit d'obéir â un ordre

de la princesse sa tante... vous voudrez bien, s'il vous plait, mademoiselle, éveiller votre maîtresse... à l'instant même. — Ma maîtresse n'a d'ordres à recevoir de personne; elle est ici chez elle ; or, je ne l'éveillerai qu'à midi. — - Alors Je viendrai moi-même... — Ifébé ne vous ouvrira pas... Vous n'avez pas la clef du salon... et par le salon seul... on peut entrer chez mademoiselle. — Comment! vous osez vous refuser à me laisser exécuter les ordres de la princesse? — - Oui, j'ose commettre le grand crime de ne pas vouloir éveiller ma maîtresse. — Voilà pourtant les résultats de l'aveugle bonté de madame la princesse pour sa nièce, — dit la matrone d'un air coolril. — Mademoiselle Adienne ne respecte plus les ordres de sa tante, elle s'entoure de jeunes évaporées qui, dès le matin, sont parées comme des châsses. — Ah ! madame, comment pouvez-vous médire de la parure, vous qui avez été autrefois la plus coquette, la plus séduisante des femmes de la princesse !.. cela s'est répété dans l'hôtel de général de la génération jusqu'à nos jours. — Comment, de génération... ce genre de génération! ne dirait-on pas que je suis centenaire!., voyez l'impertinence!... — Je parie des générations de femmes de chambre... car, excepté cela c'est au plus si elles peuvent rester deux ou trois ans chez la princesse. Elle a trop de qualités... pour ces pauvres filles. — Je vous défends, mademoiselle, de parler ainsi de ma maîtresse... dont on ne devrait prononcer le nom qu'à genoux. — Pourtant... si l'on veut médire. — Vous osez... — Pas plus tard qu'hier soir... à onze heures et demie. — Hier soir.? — Un fiacre s'est arrêté à quelques pas du grand hôtel;... un personnage mystérieux, enveloppé d'un manteau, en est descendu, a frappé discrètement, non pas à la porte, mais aux vitres de la porte du condage... et à une heure du matin le fiacre stationnait dans la rue... attendant toujours le mystérieux personnage au bout pendant tout ce temps-là... prononçait sans doute, comme il l'a fait, le nom de madame la princesse... à genoux... » Soit que madame Grivois n'eût pas été instruite de la visite faite à madame de Saint-Dizier par Rodin (car il s'agissait de lui) la veille au soir, après qu'il se fut assuré de l'arrivée à Paris des filles du jeune Simon, soit que madame Grivois dût paraître ignorer cette visite, elle répondit en haussant les épaules avec dédain : « Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mademoiselle ; je ne suis pas venue ici pour entendre vos impertinentes sornettes; envoie une fois, va les voir ou non, m'introduire auprès de mademoiselle Adrienne ? — Je vois à peine, madame, que ma maîtresse dort, elle qu'elle m'a défendu d'entrer chez elle avant midi. » Cet entretien avait lieu à quelque distance du pavillon , dont on voyait le péristyle au bout d'une

assez grande avenue tennioée m qumconce. Tout à coup madame Grivois s'écria en étendant b main dans cett direction : « Grand Dieu!... est-ce possible !... qu'esl^œ que j'ai va! — Quoi donc? qu'avez^vous vu? — répondit Georgette en se retournant. — Qui j'ai vu?... — répéta madame Grivois avec stapcv. -r P Mais sans doute. — Mademoiselle Adrienne ! ! — Et où eeb ? — Mon- f ter rapidement le péristyle... Je l'ai bien reconnue à se dëmarcbe, i p son chapeau, à sou manteau... Rentrer à huit heures du matin, ^ se- |cria madame Grivois, — mais ce n'est pas croyable !— Mademdselte?... f* vous venez de voir mademoiselfe? — et Georgette se prit â rire au |> écbls. — Ah ! je comprends... vous voulez renchérir sur ma vMf- '* que histoire du petit hacre d'hier soir... c'est très-adroit... — Je VMI :■ répète qu'à l'instant même... je viens de voir... — Allcms donc, mi- ^ dame Grivois, vous avez oublié vos lunettes... — Dien merci. J'ai de bons yeux... La petite porte qui ouvre sur b rue donne dans le friiconce près du pavillon, c'est par là sans doute qœ mademoisflile vieM de rentrer... Oh ! mon Dieu ! c'est à renverser... que va dire b priih cesse?... Ah ! ses pressentiments ne b trompaient pas... TcÂà OË n biblese pour les caprices de sa nièce devaient b condnin; €*€« monstrueux... si monstrueux, que, quoique je vienne de le Toirde ws yeux, je ne puis encore le croire... — Puisqu'U en est ainri, nadaaei c'est moi maintenant qui tiens à vous conduire chez mademoiaelfet aii que vous vous assuriez par vous-même que vous avez éié dope d'aï vision. — Ah ! vous êtes fine, ma mie... mab pas phis que nm.- Vos me proposez d'entrer maintenant ; le b crou bien.. . vous èlee ilrei à cette heure, que je trouverai mademoiselle Adrienne dbei ela...— \ Mais, madame, je vous assure. .. — Tout ce que je pub vont dire» c'ol ique vous, ni Florine, ni Ilébé ne resterez pas vingt^piatie heona id; p la princesse mettra un terme à un aussi horribte scandale; Je vabir l'instant Tinstruve de ce qui se passe. Sortir la nuit, mon Dien ! m* ■ trer à huit heures du matin... mais j'en suis toute boulevenée... je ne l'avais pas vu... de mes yeux vu... je ne pourrab b croln tout, cela devait arriver... personne ne s en étonnera... Non... nement, et tous ceux à qui je vais raconter cette honeor ma j'en suis sûre : — « (/est tout simple, cela ne pouvait finir aoln Ah ! quelle douleur pour cette respectable princesse, quel eoay pour elle ! » Et madame Grivois retourna précipitamment vers l'hôtel, tnhrb Monsieur, qui paraissait aussi courroucé qu'elle-même. Georgette, leste et légère, courut de son côté vers b pavfflon, al de prévenir mademoisdlc Adrienne de

CardoviDe que m^m^ Mm l'avait vue... ou croyait l'avoir vue rentrer furtivement par b pili porte du jardin.

LE JUIF ERRANT. 67 CHAPITRE II. U toilette d'Adricne. m
une heure s*était passée depuis que madame Grivois avait vu cm voir
mademoiselle Adricune de Gardoville renlrer le matin MvilloD de l'hôtel de
Saiut-Dizier. iaire, non pas excuser, mais comprendre l'excentricité des
taohrants, il uiut mettre en lumière quelques côtés saillants du e original de
mademoiselle de Gardoville. MÎi^ualité consistaiien une excessive
indépendance d'esprit Jointe trreur naturelle de ce qui était laid et
repoussant, et à un hemontahlc de s*entourer de tout ce qui était beau et
attrayant. m le plus amoureux du coloris, le statuaire le plus épris de la
l'éprouvaient pas plus qu'Adrienne le noble enthousiasme que e u beanlé
partaite inspire toujours aux natures d'élite. Et ce M seulement le plaisir des
yeux que cette jeune GUE aimait à); In modulations harmonieuses du
chant, la mélodie des insU la cadence de la poésie, lui causaient des plaisirs
infinis, tanne voix aigre, un bruit discordant, lui faisaient éprouver la
ipression pénible, presjque douloureuse, qu'elle ressentait invonent à la vue
d'un objet hideux. Aimant aussi passionnément it les senteurs suaves, elle
jouissait des paHums comme elle de la musique, comme elle Jouissait de la
beauté plastique... nfin avouer cette énormilé f Adrienne était friande et
apprésnx que personne la pulpNe fraîche d'un beau fruit, la saveur déBisan
doré cuit a point, ou le bouquet odorant d'un vin géMrienne jouissait de tout
avec une réserve exquise ; elle met* eligion à cultiver, à rafliner les sens
que Dieu lui avait donnés; regardé comme une noire ingratitude d'émoosscr
ces dons dn ' des excès, ou de les avilir par des choix indignes dont elle se
d'ailleurs préservée par l'excessive et impérieuse délicatesse de t. an et le
laid remplaçaient pour eUe le bien et le mal. mile pour la grâce, pour
Télégance, pour la beauté physique, ooduite au culte de b beauté morale;
car, si l'expression d une Diéchante et basse enlaidit les plus beaux visages,
les plus laids loblis par l'expression des sentunents généreux. I mot,
Adrienne était la personnification la plus complète, la lie de b sensualité...,
non de celte sensualité vulgaire, ignare, pente, mabpprise, toujours faussée,
corrompue par l'habitude ou lécessité de jouissances grossières et sans
recherche, mais de Moalité exquise qui est aux sens ce que l'atticisme est à
l'esprit. mdance du caractère de cette ieuiie fille était extrême. Oeri^létions
humilbntes, imposées a la femme par sa position soI révoltaient surtout ;
elle avait hardiment résohi ae s'y sous, il n'y avait rien de viril chez
Adrienne ; c'était b femme Ruine qu on puisse s'imasiner : femme par sa

grâce, par ses caparot son charme, par son éblouissante et féminine beauté ; femme d'infatigabilité comme par son audace ; femme par sa haine du brutal au profit de l'homme comme par le besoin de se dévouer follement, OMO, pour celui qui pouvait mériter ce dévouement ; femme à son esprit piquant, un peu paradoxal ; femme supérieure enfin d'édam juste et raisonnable pour certains hommes triomphaient placés qu'elle avait parfois rencontrés dans le salon de sa tante, es de Saint-Dizier, lorsqu'elle habitait avec elle, indispensables explications données, nous ferons assister le lecteur à d'Adrienne de Gardoville, qui sortait du bain, qui paraissait posséder le coloris éclatant de l'école vénitienne pour cette scène charmante, qui semblait plutôt se passer au seizième dans quelque palais de Florence ou de Bologne, qu'à Paris, au faubourg Saint-Germain, dans le mois de février 1859. La chambre de toilette d'Adrienne était une sorte de petit temple dédié au culte de la beauté... par reconnaissance envers son prodigue tant de charmes à la femme, non pour qu'elle les aime, non pour qu'elle les couvre de cendre, non pour qu'elle les aie par le contact d'un sordide et rude cilié, mais pour que l'infatigable gratitude elle les entoure de tout le prestige de la beauté de toute la splendeur de la parure, afin de glorifier l'œuvre de la nature. Le jour arrivait dans cette pièce demi-circulaire à travers ces doubles fenêtres formant serre chaude, si heureusement dessinée d'Allemagne. Les murailles du pavillon, construites en pierres très épaisses, rendaient très-prometteuse la baie de la croisée, qui était au dehors par un châssis formé d'une seule vitre, et au dedans à grande glace dépolie ; dans l'intervalle de trois pieds environ entre ces deux clôtures transparentes, on avait placé une caisse, remplie de terre de bruyère, où étaient plantées des lianes grimpantes couvertes d'une épaisse rampe de feuilles et de fleurs. Une tenture de damas grenat, nuancé d'arabesques d'un ton plus clair, couvrait les murs : un épais tapis de nacre couvenait s'étendait sur le parquet. Ce fond sombre, pour ainsi dire neutre, faisait merveilleusement valoir toutes les nuances des ajustements. Au-dessous de la fenêtre, exposée au midi, se trouvait la toilette d'Adrienne, véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Sur une large tablette de lapis-lazuli on voyait épars des boîtes de vermeil au couvercle précieux émaillé, des flacons de cristal de roche, et d'autres ustensiles de toilette, en nacre, en écaille et ivoire, incrustés d'ornements en or. Sur une table de fleurs naturelles, chaque jour renouvelée comme un bouquet de bal. Deux énormes vases du Japon, bleus, pourpre et or, de trois pieds de diamètre, placés sur le tapis de chaque côté de la toilette, et remplis de camélias,

d'ibiscus et de gardeniu en pleine floraison, formaient une sorte de buisson diapré des plus vives couleurs. Au fond de b chambre, btsant bce k b croisée, on voyait, entourée d'une autre masse de fleurs, une réduction en marbre bbnc du groupe enchanteur de Daphnis et Ghloé, le phis chaste idéal de b grâce pudique et de la beauté juvénile... Deux lampes d'or, à parfums, brûbient sur le socle de mabchite qui supportait ces deux charmantes figures. Un grand coffre d'argent niellé, rehaussé de figurines de vermeil et de pierreries de couleur, supporté sur quatre pieds de bronze doré, servait de nécessaire de toilette ; deux glaces Mvché, décorées de giraiH doles; quelques excellentes copies de Raphaël et du Titien, peintes par Adrienne, et représentant des portraits a'hommes ou de femmes d'une beauté parfaite : plusieurs consoles de jaspe oriental supportant des aiguières d'argent et de vermeil, couvertes d'ornements repoussés, et remplies d'eaux de senteurs; un moelleux divan, quelques sièges et une table de bob doré, complétaient l'ameublenient de cette chambre impr^née des parfums les plus suaves. Adrienne, que l'on venait de retirer du bam, était assise devant sa toilette ; ses trois femmes l'entouraient. Par un caprice, ou plutôt par une conséquence logique de son esprit amoureux de b beauté, de l'harmonie de toutes choses, Adrienne avait voulu que les jeunes filles qui b servaient lussent fort jolies, et hablflees avec une coquetterie, avec une originalité charmante. On a d^ vu Georgette, blonde piquante, dans son costume agaçant de soubrette de Marivaux : ses deux compagnes ne lui citaient en rien pour b gentfl« lesse et pour la srâce. L'une, nommée Florine, grande et svelte fiUe, à b tournure de Dbne chasserresse, était pâle et brune; ses épis cheveux noirs se tordaient en tresses derrière sa tête et s'y attachaient par une longue épingle d'or. Elle avait, comme les autres jeunes filles, les bras nus pour la facilité de son service, et portait une robe de ce vert gai si familier aux peintures vénitiens; sa jupe était très-ample, et son corsage étroit s'écbancrait carrément sur les plis d^une gorgerette de batiste bbiiche plissée à p^ tits plis, et fermée par cinq boutons d'or. La troisième des femmes d'Adrienne avait une figure si fraîche, si ingénue, une taille si mignonne, si accomplie, que sa maltresse la nommait Ilébé ; sa robe, d'un rose pâle et faite à b grecque, découvrait son cou charmant et ses jolis bras jusqu'à l'épaule. La physionomie de ces jeunes tilles était riante, heureuse ; on ne lisait pas sur leurs traits cette expression d'aigreur surnoise, d'obéissance envieuse, de bmiliarité choquante, ou de basse déférence, résultats onlinaîres de la servitude. Dans les soins empressés qu'elles

donnaient à Adrienne, il semblerait y avoir autant d'affection (jeu de respect et d'attention) ; elles paraissaient prendre un plaisir extrême à rendre leur maîtresse charmante. On eût dit que l'embellissement et la parure était pour elles une œuvre d'art, remplie d'agrément, dont elles s'occupaient avec joie, amour et orgueil. Le soleil éclairait vivement la toilette préparée en face de la fenêtre; Adrienne était assise sur un siège à dossier peu élevé ; elle portait une longue robe de chambre d'étoffe de soie d'un bleu pâle, brochée d'un feuillage de même couleur, serrée à sa taille, aussi fine que celle d'une enfant de douze ans, par une cordelière flottante ; son cou, élégant et svelte comme un col d'oie, était nu, ainsi que ses bras et ses épaules, d'une incomparable beauté: malgré la vulgarité de cette comparaison, le plus pur ivoire donnerait seul l'idée de l'éblouissante blancheur de cette peau, satinée, polie, d'un tissu tellement frais et ferme, que Quelques gouttes d'eau, restées en suite du bain à la racine des cheveux à Adrienne, roulaient dans la ligne serpentine de ses épaules, comme des perles de cristal sur du marbre blanc. Ce qui doublait encore chez elle l'éclat de cette carnation merveilleuse, particulière aux romaines, c'était le pourpre foncé de ses lèvres humides, le rose transparent de sa petite oreille, de ses narines dilatées et de ses ongles luisants comme s'ils eussent été vernis; partout enfin où son sang pur, vif et chaud, pouvait colorer l'épiderme, il annonçait la santé, la vie et la jeunesse. Les yeux d'Adrienne, très-grands et d'un non-velouté, tantôt netoyaient de malice et d'ennui, tantôt s'ouvraient languissants et voilés, entre deux lignes de longs cils frisés, d'un noir aussi foncé que celui de ses fins sourcils, très-nettement arqués... car par un changement de position de la tête.

The text on this page is estimated to be only 17.93% accurate

LE JUIF ERRANT. db et des Mnrclb noln itcc dea chevem nwi ;
«nu iroDl, peiit comme ce'iii de« UaUws Brecqun, lurinoiitail md vitage
d'un nvale parfiit ; son nei, A une courbe délieale, élail tégeremcnt iquiliD :
l'émail du ses denU étinceliil. et u bouche vermeille, udorableneal leiuiielle,
sembbtit appeler)i g doui baiurs. les %aM suuri'es et les déteciaUoi» d une
friandise déliraie. On ne pouv;iit eute voir im port de tête ^lus libre , plus
fler. plus rilégant, grâce à la grande disUoce qui liparaii le cou et l'oreille de
l'atieabe de ses larges ^ules k toùelies. Nous l'avoas dit, AdrieuneÂait
rousse, nuis runsw ainsi que le sont plusieurs des admi •
nblesportraiUdefemmesdeTiltenoude Léonard de ^inci... C'est dire qoe l'or
Eiiide n'atfn pas de rellets pli» chatoyanis, plus lumineux que •a masse de
che*euil naturellemenl ondes, doux et 611s comme du la ■oie, etsMoi^, si
longs... qu ils loucbaîcai i lerre lorsqu'elle était debout, et qu'eBc pouvait
s'en enveloppor comme la Vénus Aplirodite. A M momenl sonout ils étalent
nvissauls à voir, iieorgette. les bras ma, debout derrière sa maîtresse, avait
réuni i grand peine, dans une de ses pMiles mtins blanches, cette splendide
chevelure dont le soleil doublait encore l'ardent écbt... Lorsque la jolie
caiiiériste pluncea le peigne d'ivcûre au milieu des flols ondoyanis et dorés
de cet énorme echcTeaii de soie, on edt dii que mille éii'ncelles en
jaillissaient ; la lomicro et le soleil jelaient des reflets non moins vermeils
sur les grappes de nombreux et légers lire^uchons , qui , bien écarli^ du
front , [oidInient le long des joues d'Adrienoc, et daus leur souplesse
élastique caressaient la missauce de son sein de neige, dont ils suivaient
l'oodulaTsndis m» Georgeile, debout, peignait les beaux cheveux de sa
nnltreaae. Hâté, on genou en terre, cl ayauil sur l'autre le pied mignon de
DuriemoiieUe de Cirdoville, s'occupait de la chausser d'un tout petit •oolier
de sntm ooir. et croisait ses minces cothurnes sur un bas de soie devmer la
Manqueur rosée de la peiiu et accusiit tu la plus déliée qu'un pdi voir; l-
luriue, un peu plus lit* ■ ■ .- ■ à Joar qui bissait d cheville la pl«t dm. ... O)
arrière, présentait * sa maîtresse, dans une boîte do vermeil, u pftte
parfumée dont Adrienne tnitta légèreroeni ses éblunissantes mai aux ooigls
effilés, qui semblaicut t«iuu de camiin à leur eiLtrcmité... EnBn n'oublions
pas Lvline, qui. couchée sur les geooux de sa maîtresse, ouvrait ses grands
yeux de toutes ses forces et semblait suivre les diversM phases de la tuilelte
d'Adrienne avec une sérieuse attention. Un timbre argentin ayant rëmunë au

dehors, Florine, à un signe de sa maîtresse, sortit et revint bientôt, portant une lettre sur un petit plateau de vermeil. Adrienne, pendant que ses femmes finissaient de la chauffer, de la coiffer et de l'habiller, prit cette lettre, que lui écrivait le régisseur de la len« de CtêrdoviUe. et qui était ainsi conçue : it votre bon cœur et votre générosité, je me permets de n'adresser à vous en toute confiance. Pendant vingt ans, j'ai servi iêu N. le comte-duc de Cardoville. votre père, avec lèle et probité ; je crois pouvoir le dire... Le château est vendu, de sorte que moi et ma femme nous voici à la veille d'être renvoyés et de nous trouver sans aucune ressource, et, à notre Ige, hélas ! c'est bien dur, mademoiselle... ■ ■ Pauvres gens.. — dit Adrienne en s'interrompant de lire, — mon père, en effet, me vantait toujours leur dévouement et leur probité ■ Elle continua : ■ Il nous resterait bien un moyen de conserver notre place... mais il s'agirait pour nous de faire une bassesse, et, quoi qu'il puisse nous arriver, ni moi ni ma femme ne voulons d'uo pain acheté à ce prix« Bien, bien... toujours les mentes... — dit Adrienne, — la dignité dans la pauvreté... c'est le parfm dans la fleur des prés. ■ « Pour vous expliquer, mademoiselle, l' chose indigne que l'on exigerait de nous, je dois vous dire d'abord que, il y a deux jours, H. Rodin est venu de Paris... » « Ah ! M. Rodin, — dit mademoiselle de Cardoville en s'interrompant de nouveau. — le secrétaire de la héd'Aigripiy f... je ne m'étonne plus s'il s'agit d'une perfidie ou de qikhjne léuébrëuse intrigue. Voyous. > ■ H. Rodin est venu de Paris pour nous annoncer que la terre était vendue, et qu'il était certain de nous conserver notre place si nous l'aidions à donner pour confesseur à la nouvelle propriétaire un pn'ire décrié, et si, pour mieux arriver à ce but, nous consentions à calomnier un autre desservant, excellent homme, très-respccle, très-almié dans le pays : ce n'est ^s tout, je dev.tis sccrclemeiit écrire à M. Rodin, deux Ibis par semaine, tout ce qui se passerait dans le château. Je dois vous avouer, mademoiselle, que ces honteuses propnsilinos ont été autant que possible dégnis Adnenne reprit : Après vous avoir parié de à plorer votre protection pour d'ai l, mademtriselle. ^ , ^ car il serait onl de ne — , _ qu'i Eoi : deux bitiments ont lait naufrage sur noa dMcft II ; ■ Irais jours ; queligncs passagers ont seulement pu être aanvéa «t «caMb Kl, où mui et ma femme leur avons duuné tous les soina m"!»!!!!, plusieurs de ces passagers sont partis pour Paris, mas il ea M mià m. Jusqu'à préseul ses blessures l'ont empêché de quitter le cUIbm, et l'y reticudroot encore quelques jours... i:esi ud ieuoe prian iiAn de vingt aus environ, et qui paraît

aussi boa qo il eat Mas, ee qii n'est pas peu dire, quoiqu'n ait le teint cuivré
 cuqnM les (eaa de aa pays, dit -on. s ■ Dn prince indien! de vingt ans!
 jeune, bon et beau! — s'éorfa|ii» ment Adiicune,— c'est charmant, et
 surtout ires-peu vulgaire ; ce pnna naufragé a déjà toute ma sympathie...
 mais que puisse pour cel Ad» nis de> bords du Gange qui vient échouer sur
 les ctûes de ncànliêT ■ Les trois femmes d'.Xdiicune la regardèrent sans
 trop d'éUtnnaieK, habituées qu'elles étaient aux siugularités de son
 caractère. GenrMM et Uébé se prirent mcine i sourire discrètement ;
 Florine, b paadeMli fille brune et pâle, Klurine sourit ainsi que ses jolies
 companics.BÛm peu plus tard et pour ainU dire par rénexiuD, comme si
 elle ett M fabord et surtout occupée d'écouter et de retenir les moindres
 pamlea^ sa maîtresse, qui, fort intéressée i l'cndruit de l'Adouis des bords il
 (îaDge, comme elle le disait, coutiaua U h»:ture de la lettre dn i^psacor. ■
 Un des compatriotes du prince indien, qui a voulu realcr auprts A lui pour le
 soigner, ma Li>sé entendre que le jeune pr'utce avait podi d^ins le naufrage
 tout ce qu'il possédait... et qu'il ne savait emmol l'aire pour trouver le moyen
 d'arriver à Paris, oii sa proinpiepiéMMl était indispensable pour de grands
 intérêts... Ce n'est pâa dn priata que je liens CCS déLiils, il parait trop
 digne, trop fier poar ae pbaifa; niai^ son conipalriote, plus commit nicalif,
 m'a tait cea coiWetM. m ajoutant que son jeune compatriote avait éprouvé
 déjà de griadi ût lieurs, et que son itère, roi d'im pays de l'Inde, avait été
 dansai ment tué et dépossédé par les Anglais... • « C'est singulier, — dit
 Adrienne en réfléchissant, — ces elrcMM» ces me npi^llent que souvent
 mon père me parlai! d'une de nos aar» tes qui avait épousé dans l'Inde un
 roi iadioe auprès duquel le («ni Simon, qu'on vient de faire maréchal, avait
 pris dn service... — Ni, s'inlenompant, elle ajouta en souriant : — Mon
 Dieu, qneceacnitdnc rre... il n'y a uu'a luui que ces cbu^es-là arrivent, et l'un
 dit Mejl originale!... le n'est pas moi, ce me semble, c'est la frertltaca qui. en
 vérité, se montre quelquefois très^^xcentrique. Hais voyona im SI ce
 pauvre Hupoil me dit le nom de ce bean prince... » K Vous excuserez sans
 doute notre indiscretion, madeniobefle: WÊk nous aurions cru être bii-n
 égoïstes en ne vous parlant ((ue de ma |elnés l(A«qu'it y a aussi près de
 nous un brave et digne pruce aonl Mai pLiiitdre...EuGu, mademoiselle,
 veuillez me croire, je suia vieux, /aiassez d'expi-riure des Itumincs ; eh
 bien ! rien qu'à voir b uohlcase el kl douceur de la Agiire de ce jeune Indien,
 je jurerais qu'il ettd^^di l'intiiri-t que je vous demande pour lui : il suflirail
 de lui "*" petite somme d'argent pour lui aibeter quelques vé' car il a perdu

tous ses vĚtĉnieots indiens dans le nai ■ Ciet! des vêtements europĉens...
— s'ĉcria gaĥi . Pauvre jeune prince, lieu l'eu prĉsĉrve et moi aum ! Le
voie du fiind de l'Inde un mortel assez Eivorlsĉ pour n'avoir JaoĥAfHil' cet
abominable costume europĉen, ces hideux habita, ces aften dM* peaux qui
rendent les hommes sf ridicules, si bida. qu'es vĉritĉ Bl'i a aucune vertu Ĺ
les trouver on ne peut moins sĉduiaanta... Ilm'iarflV enfin un beau jeune
prince de ce pays d'Orient, oĹ les hodunes iHtvfr tus du suie, de mousseline
et de cacItemire : certes je. ne DBanaMniJ'* cette rĥire et unii|ui: occasion
d'ĉtre tres-sĉrKusumeui tentĉe... A donc, pas d'habits europĉens, quoi qu'en
dise le pauvre Dupont... ^ le nom, le nom de ce cher priui-c? Kucure une
fois, quelle aiapV rencontre, s'il s'agissait de ce cousin d'au delā du (iangc !
i'ti «IM dire, djiis mon euliinee, tant de bien de son royal pĉre, que Ja M»
ravie de faire Ĺ son lils bon et digne accueiL.. Hais vojonat *e|«i ■ le nom...
■ Adrienne cĥtinua ; ■ Si eti outre du cette pi-titG somme, madcmoĥille.
vooenoniaaJM assez bonne pour lui donner le moyeu, ainsi qu'Ĺ si g-.iguer
l'aris, ce serait un grand service Ĺ rendre kcĹ f 1 prĥnoe dĉiĹ si maUteureus,
bizarre.

The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

LE JUIF ERRANT. 60 Ib. mademoiselle, je connais assez voire délicatesse pour savoir l-êlre il vous louvieudrail d'adrebser ce secours au priuce saus mue ; daus ce cas, veuillez, je vous ei> piie, di* poser de moi et r sur ma disi-réliou. Si, au contraïie, vous dédirez le lui faire r directeiïieoi, voici son nom tel que me Ta écrit sim compati Le priuce Dj^lina, (ils de Kadja-Sing, roi de Muudi. » Iraa .. * dit vivement Adrieuue en paraiss;iut rassembler ses rS| — - K: idjsi-Sing... oui... c'est cela... voici bien des noms que •re m*a souvent répétés... en me disiint qu'il n*f avait rien de ifvaleiesque, de plus béioique au monde que ce vieux roi indien, mot |>ar alliance... Le (ils n*a pas déroge, à ce qu'il paraur ceintures et |K>ur turbans six m;igui(tiles de cailiemiie longs, dont deux blancs, deux rougt*s et di-ui : rien ne sied mieux aux teints bnms que ces couleurs-là. I fiy| (et je vous donne tout au plus deux ou tiois \o\\rA^ vous 1 poste dans ma berline pour le chatenu de (iardoville, que ^Kz bien ; le régisseur, l'excellent hupont, uu dte vos anvous conduira auprès d'un jeune priuce indieu nommé voui direz à œ haut et puissant seigneur d'un autre monde • venez de la part d'un ami inconnu, qui , agissant en frère, lui ies-bl6u, à ccrsace juste, brodée sur le devant en b> eets de soie noire, selon la mode d'alors, dessinait sa taille de nymphe et sa poitrine arrondie ; un petit col de bstiste uni et carré se rabattait sur un large ruban écossais noué en rosette, qui lui servait de cravate ; sa inaffnilk|ue chevelure dorée em-adrait sa Manche figure d'une incroyable profusion de longs et légers tire4>ouchons qui atli»ifnaïenl presque son corsage. Agricol, afin de donner le change à son père, et de lui bire croire 3u'il se rendait véritablement aux ateliers de M. Ibrdy, s'était vu forcé e revêtir ses habits de travail ; seulement il avait mié une blouse neuve, et le col de sa cliemise, de gn»sse tolfe bien bbnche, retouib:iit sur une cravate noire négligemment nouée autour de son cou ; son brge panta* Ion gris bissait voir des bottes très-proprement cirées, et il tenait entre ses mains musculeuses uue belle casquetle de drap toute neuve ; somme toute, cette blouse bleue, brodée de rouge, qui, dégageant renoohire I brune et nerveuse du jewie forgeron, dessinant ses robustes épaules, retombait en plis grjcieux, ne gênait en rien sa libre et franche aUure, lui sc*yait bi*aucoup raieiix «m> ne l'aurait (ait un habit ou une redingote. Ln'atlendant mademoiselle de Cardoville, Agricol examiuiit macninalement un magniliqiie vase d'argent admirabkment ciselé: une petite I pLique de

même métal, attachée sur son socle de brèche antique, portait ces mots :
CieléparJea»Marie, ouvrier et«/eirr, IHil. Adrienne avait marché si
k^èrenient sur le tapis de son saloot seiH lement séparé d'une autre pièce
par des portières, qu'AgrIcel ne s'aperçut pas de la venue de b june lille ; il
tressaillit et se retourna viv^ ! meut loi-si|u'il entendit une voix argentine et
perlée lui dire : « Voici un beau vase, n'est-ce pa.^, monsieur? — Très-
4Men, mn, demoiselle, — répondit Agricol, assez embarrassé. — ^oua
voye^ ! que j'ahne Téquild, i«oota madmeiidlr de Cardofille en M mm^

70 LE JUIF ERRANT. irâDt du doigt la j[^]te plaque d'argent, — un peintre signe son tableau... un écrivain son livre, je tiens à ce qu'un ouvrier signe son œuvre. — Gomment, mademoiselle, ce nora?... — Est celui du pauvre ouvrier ciseleur qiii a fait ce rare chef-d'œuvre pour un riche orfèvre... Lorsuue celui-ci m'a vendu ce vase, il a été stupéfait de ma bixarrerie, il m'aurait presque dit de mon injustice, lorsque, après m'avoir fait nommer l'auteur de ce merveilleux ouvra|e, j'ai voulu que ce fiftt son nom au lieu de celui de l'orfèvre qui fût mscrit sur le socle. A déÊiut de richesse, que l'artisan ait au moins le renom, n'est-ce pas Juste, monsieur?» Il était impossible à Adrienne d'engager plus gracieusement l'entretien ; aussi le forgeron, commençant à se rassurer, répondit : « Etant ouvrier moi-même, mademoiselle, je ne puis qu'être doublement touché d'une pardlle preuve d'équité. — Puisc[^]ue vous êtes ouvrier, monsieur, je me feficUe de cet à-propos : maïs veuUei vous asseoir. « Et d'un geste rempli craflabilité elle lui indiqua un fauteuil de soie pourpre broché d'or, prenant place elle-même sur une causeuse de même étoffe. Voyant l'hésitation d'Agricol, qui baissait de nouveau les yeux avec embarras, Adrienne lui dit gaiement, pour Tencourafier, en lui montrant Lutine : c (lette pauvre petite bête, à laquelle je suis très-attachée, me sera toujours un souvenir vivant de votre obligeance, monsieur : aussi votre visite me semble d'un heureux augure, je ne sais quel bon pressentiment me dit que je pourrai peut-être vous être utile à quelque chose. — Mademoiselle... — dit râolûroent Agricol, — ie me nonune Baudoin, je suis forgeron chez M. Uardy, au Plessis près Paris; hier, vous m'avez ofiert votre bourse... j'ai refusé... aujourd'hui je viens vous demander peut-être dix fois, vingt fois la somme que vous m'avez généreusement proposée... Je vous dis cela tout de suite, mademoiselle... parce que c'est ce qui me coûte le plus... ces mots-là me brûlaient les lèvres; maintenant je serai plus à mon aise... — J'apprécie la délicatesse de vos scrupules, — dit Adrienne; mais si vous me connaissiez, vous vous seriez adressé à moi sans crainte; combien vous faut-il? — Je ne sais pas, mademoiselle. — Comment, monsieur!... vous ignorez queUe somme? — Oui, mademoiselle, et je viens vous demander... nonseulement kl somme qu'il me faut... mais encore quelle est la somme qu'il me fiiut ! — Voyons, monsieur, dit Adrienne en souriant, — e\pliquezHOAoi cela... Malgré ma bonne volonté, vous sentez que je ne devine pas tout i lait ce dont il s'agit... — Mademoiselle, en deux mots voici le lait : J'ai une bonne vieille mère

qui, dans sa jeunesse, s'est ruiné la saule à travailler pour m'élever, moi et un pauvre enfant abandonné qu'elle avait recueilli; k pré.-ent c'est à mon tour de la soutenir; c'est ce que j'ai le bonheur de faire... Mais pour cela je n'ai que mon travail. Or, si je suis hors d'état de travailler, ma mère est sans ressources. — Maintenant, monsieur, votre mère ne peut manquer de rien, puisque je m'intéresse à elle... — Vous vous intéressez à elle, mademoiselle? — Sans doute. — Vous la connaissez donc! — A présent, oui... — Ah! mademoiselle, dit A[gricol avec émotion après un moment de silence, je vous comprends... lenez... vous avez un noble cœur; la Maveux avait raison... — La Mayeux? » dit Adrienne en regardant Agricol d'un air très-surpris; car ces mots pour elle étaient une énigme. L'ouvrier, qui ne rougissait pas de ses amis, reprit bravement: c Mademoiselle, je vais vous expliquer cela. La Mayeux est une pauvre jeune ouvrière bien laborieuse avec qui j'ai été élevé ; elle est contrefaite, voilà pourquoi on l'appelle la Mayeux. Vous voyez donc que d'un côté elle est placée aussi bas que vous êtes placée haut. Mais pour le cœur... pour la délicatesse. .. Ah ! mademoiselle... je suis sûr que vous la valez... C'a été tout de suite sa pensée, lorsque je lui ai raconté comment hier vous m'aviez donné cette belle fleur... — Je vous assure, monsieur, — dit Adrienne touchée, — que cette comparaison me flatte et m'honore plus que tout ce que vous pourriez me dire... Un cœur qui reste bon et délicat, malgré de cruelles infortunes, est un si rare trt;sor!... Il est si fiicile d'être bon, quand on a la ieuuesse et la beauté ! d'être délicat et généreux, auand on a la richesse ! J'accepte donc votre comparaison... mais à condition que vous me mettez bien vite à même de la mériter. Continuez donc, je vous prie. » Malgré la gracieuse cordialité de mademoiselle de Cardoville, on devinait chez elle tant de cette dignité naturelle que donnent toujours l'û»dépendance du caractère, l'élévation de l'esprit et la noblesse des srntiments, qn'Agricol, oubliant l'idéale beauté de sa protectrice, éprouva bientôt pour efle une sorte d'affectueux et profond respect qui contrastait singulièrement avec l'âge et la gaieté de la jeune fille qui lui inspirait ce sentiment. a Si je n'ava'n que ma mère, mademoiselle, à la rigueur je ne m'inquiéteraï pu trop d'un chômage forcé ; entre pauvres gens on s'aide, ma mère est adorée dans la maison, nos braves voisins viendraient à son secours ; mais ils ne sont pas heureux, et ils se priveraient pour elle, et leurs petits services lui seraient plus pénibles que la misère mène ; et puis enfln ce n'est pas seulement pour ma mère que j'ai he~ soin de travailler, mais pour mon père ; nous ne

l'avions pas vu depuis dix-huit ans : il vient d'arriver de Sibérie... il y était
reste par dévouement à ton ancien général, aujourd'hui le maréchal Simon.
— Le maréchal SfanoD...-* dit vivement Adrienne avec une expression de
surprise. — Vow le Goonaissez, mademoiselle ? — Je ne le connais pas
person' I a éptuté wm ptraonne du D«tra fuaïk., — Quel bonheur!... ^
s'écria le forf^eron. —Alors tes den demoiselles m mon père a ramenées de
Russie... sont vos parentes?... — Le maréenl a deux filles? — demanda
Adrienne de plus en plut étonnée et inlëiosée. — Ah ! mademoiselle... deux
petits anges de quinze oa wétt ans^ et si jolies, si douces, deux jumelles qui
se ressemMent à s'y miçte^ dre... Leur mère est morte en exil; le peu
«pi'elle possédsls sysBtélé confisqué, elles sont venues ici avec mon père du
fond de la Sibérie; voyageant bien pauvrement ; mais il tâchait oe leur fiiire
oublier tant de privations à force de dévouement... de tendresse... Brave
père!... vok ne croiriez pas, mademoiselle, qu'avec un courage de Fion il est
boa... comme une m^... — Et où sont ces cliers enfants, monsleorT —A
Adrienne. — Chez nous, mademoiselle... (î'est ce per à ce nnlheur, Je venais
vous demander, dans le cas où je risquerais d'être arrêté, de m fournir une
caution ; de la sorte je ne serais pas forcé de quitter TaldMr pour la prison,
et mon travail suffirait à tout, j'en réponds. — DieB merci, — dit gaiement
Adrienne, — ceci pourra s'arranger pariaitemetfs désormais, monsieur le
poète, vous puiserez vos inspirations damlî bonheur et non dans le chagrin...
triste muse!... D'abord votre cstfîm sera faite. — Ah ! mademoiselle... vous
nous sauves. —Ose trouve» suite que le médecin de notre famille est fort lié
avec nn ministre trèsimportant (entendez-le comme vous voudrez, — dît-
elle en aonriaot,— vous ne voi s tromperez guère) ; le docteur a sur ce
grand homme ntâ beaucoup d'influence, car il a toujours eu le bonheur de
loi conseBer, par raison de santé, les douceurs dç la vie privée, la Teille dn
Jswsi ou lui a ôté son portefeuille. Soyez donc parCiitenient trsnqnlb, ri 11
caution était insufisante nous aviserions à d'autres moyens, i IWsdcmri
selks — dit Agricol avec une émoti(H) profonde, — Je vous devrai le lepos,
peut-être la vie de ma mère... croyez-moi, je ne serai Jmnais npaL — C'est
tout simple... Maintenant autre chose : û âintlnen que eenx qri en ont trop
aient le droit de venir en aide à ceux qui n'en ont pasames.. Les filles ou
maréchal Simon sont de ma famille! elles loferont ici, ims moi ; ce sera plus
convenable ; vous en préviendrei votre bonne m' et, ce soir, en allant la
remercier de l'hospitalité qu'elle a donnée à jeune

The text on this page is estimated to be only 13.86% accurate

LE JUIF ERRANT. 7i , — an>si f.inl-il la iîé;oiïiT. Qn'as-tu
rc])ondii. iium enfant? — llo i'ii >M\i s> ni à riïi! iiïo. —
Ma(KiïiïiïisirIU>...j'ai rrjiouilu que lis j).,. t!i' ipii 0:1 \«,nl.til p-.rltT.— A
iiutx f *iIK- 1 . . El riiniunn' itiiiV — Il Sf>l i'!.«i;iii:', iii.ulriiiniM-ll.'. —
Sans doute pour milù, — {\{\ '^\ui\|. — iVrA l^l'^v-p^(^!^ahll^ — lopril
Adricuuo. uioii iiMii, I. ul-il vt!iK n'^i {;uor à icslcr iciqneltiïics hciïies...
illiiniM-^.'incul ol)li^^■o (le iiïe rcuilrc à l'iiiMatU chrz madaïue !;se (K'
Saiiii-lïi/ior, ma tiiiïe, pour uiïo entrevue très-iuiporne pouvait «Icjà
>ounrn' aucun retard, mais qui ebt rendue plus : eni nre par re que vous
Ïeue/ de m'apprendre au Mtjel des naréclial >iinyA ..i*este/d 'Ue ici,
monteur, puisque en sortant lez (rrtâûemi'ul arrié. — MademoixîiU',
pardomiez nidnies, ennr»; une fois, je ne dois nasai eeptiT celle oUve
nénéieuM*. nqui'i/ — (In a lente dti m attirer au dehors alin de ne pas
lênEU'i r li'^'.icmi'Ut e) ni vous: mais à cello lienre, mademoie ne*0J^ pa-
nn entrera, et jamais je ne vous exposerai à un agrénuil. .^■ ne ^ui^ plu^
impiïeidema nuTe, (pie m'impoile ? — Llie (lia^Minque votre mère
ns^rnlira, cl sesimpiïéludo, linteN, n'rst-re dtuie rirn.' \A voire père, el telle
pauvre oui Vitus aime (onnuo un fnre, et que je vaux par le cœU!*,
dimonsieur, roul»ru/-vons aus>i?.. !lroyez-moi, cpar^'nex eus s «î votre
famille... liest^-z ici; avant ce 8oir je suis eertaine, antion, mmI aulremenl,
de vous délivrer de ces clilllils. — Mdis, selle, en admriKml que j*aree|»le
votre offH* génLTeuse...dll era iri. — Tas du tout. .. il y a d.ins ce pavillon,
qui servait tflî pelile n);iiM.n, — \ou^ voyez, monsieur, — dit Adriëiïiïe eu
— que j'Iiahile un lieu bien prolane : il v a dans ce pAvUlou ette si nx
rv(ill|'ire. — Ah! madenioisi'ïle, que de bontés! — s'écria — Conunent ai-je
mériïé? — Conuneutif monsieur, je vais vous adnietlcz qu(> \ulre caraetère,
que votre p»sili(ui, ne niëritiMit lérèt : admettez que je n'aie pas contracte
nm* dette s;k rée envpèie t»our lis soins touchants qu'il a eiis des tilles du
maréclial lies parenle-^... mais songez au moins... Il Lutine, monsieur, —
'une en lianl, — à Luiiui; que voilà... et que vous avez rendue
idusse...Senj'Usement...si je ris, — reprit cette siu;j;ulièrc et itnie, — c'e>l
«lu'il n'y a pas le moindre (Lmger pour vous, el e trouve dan^^ un accès de
bonlieur : ainsi donc, monsieur, rcrivî!c voire adres>e et celle de votre mère
sur ce portefeuille; îorgrtle, et failts-moide très-jiïilis vers si vous ne vous
ennuyez daiisietle p!i>on où vois fuyez... une pri-^on. » nt que Ce-tr^ette

condui>ail le fiugiTon dans la rachette, llébé t à sa mMlii»e un pciil
 elu|H'au de casior gris a plume grise: . *nne devait travers r le parc pour se
 rendre au grand hôtel oc' madame la princssi^ de Saint-l^izier. art d'heure
 après cette scèm*, Florine entrait inystdrieusement liambre de madame
 Grivois, première (enune de la princesse de Kier. liten? — demaunenienl j'ai
 bonne mémoire... — A quelle uju-^le, esf-elie rentrée ce niatni? dit
 vivement la duègne. — lame? — Madomoin-lle Adrieune. — Mais elle
 n'e>t pas sr)rtic, ;... nou^ l'avons miH* au bain à neuf hem-e-^ . — .>lais
 avant neuf ello Cï-l rentrée après avoir pas-é la nuit dehors. Car voilà où *St
 univée pourtant. » en'gardiil mad.nne (îrivois avec un profond élonnement.
 ic v-us comprends pas, madame. — Gomment, mademoiselle î rentrée rc
 matin, à huit benrcs, par la petite porte du jardin? ne mentir? — J'avais été
 soulirante hier, j*ine soi»* descendue r heures, pour aider Georgeiie et llébc
 à sortir ntademoisetle du îçnoie ce mil s'est pa*sé auparavant, je vous le
 jure, mad^unc. dllfénMit... Vi us vons i'iformere/ d»' ce que je >iens de
 vous dire » de vos coiiipagnis; elles ne .-e détient pas de vous, elles vous
 lut... -- fui, liia'lame. — i,hte l'ait mademoiseile ce matin, de! vous l'aU'Z
 \u«'? — Madwutûselle a dicté une lettre à tieorgriic >'orv.d : j'ai d< i..ante...
 — Malailroiiie! s'écria m:idame Gris oi.-«, --vous iez p.is me Tapi orliT? —
 Mais puispie mademoiselle a dicté tout eorçtlie, >«!on mui haliimle, je
 savais le contenu de retle lettre écrit tLiii.^ 1.1 note. — (e n'est pas la
 même eho^e... il était posil tût bon de ret srder Icosoi de cette lettre... I.a pi
 inceste va itrait'e .. — J'avais cru birii faire... madame. — Mon Dieu! je I
 que (e n'e t pas la b »nne volonté qui vous manque; depuis six ae^t >aii^lait
 de vous... mais, cette fois, vous avez couunis nue ipriideiKe... — Ayez del
 hululgence... madame... ce que je fais KpéiiiMe. M jeune lille élonffa nu
 ronpir. ne Gfi>ois la regarda tixement, et lui dit d'un ton sudoniquie : 'b! ma
 ciicre, ne luntinuez lias, si vous ascz des scrupules... M libre... ull"/-^!iis-
 eii... — \ous savtz bit 11 ipu' j« ue snis pa.1. Ilodiiiifipii m'a plaiée ici... —
 Ali»r>, à qui'i bon ce> smpiis? — .M.dgié stii, i»n a des l'einords...
 madeinoiM-Ili' est si bonne... si lonfianle... — Klh ot prfaile, as^UIénuMlt;
 m.iis voub n'êtes pas itipour me fane son éiuge. (ju'y U't-il (iisuik'? —
 l/oiivier «pu a liier ictiouvé el rap|H)rlé l.iitiite e>i \enu tout à l'heure
 dem.mder à pailer à inademoisi'Ile. — Kt cet homme est-il encdre chez
 elle? — .Teligoore... il eiitrail seulement h)r>que je suis soîtie avec la
 leltie... — \ oUs vous aiiangerez pou: savoir ce qu'ct venu faie (et (mvrier
 chez madcinoiM*Ile:... vous Irouvi-rcz un prétexl'î pour re\«nii' dans la

juu:n«'v m'en iiiMiniie. — IUii, mad.iieue... — Mademoiselle a-t-elte paru
 pié>i«'cupce, inquiète, clVrayée de \ nt revue qu'elle dtût avoir aujoind'hnt
 a\ee l.i iirineChSi*? Klle cache *>i peu ce «pi'elle pe:ïS'*, que \ou^ ij\"v/ le
 i:iv(»ip. — Mademoiselle a élt gaie connue à rnidi.i ire, die a inênie |
 l.iis.iiité là-di'ssus... — Ah! elle a plaisanté... » d'.t l.i du> \{u\ Et elle
 aj(Miia «'itri' .»i"> d>*>!ia le p:Me pour it gagner le pavilhm. Madame
 Grivois se niidil au-'lM aupiè.-^ de la princesse de SauilDIÉJer. ciuriii':i: IV.
 i'incnt avec le sombre luierieur de 1 nolci, iioot i:i pr ni e-> uis huigtemps
 mad.'uie «le Siiinl-liizier vait renoncé à ces splendeurs mondaines. La
 gra>ilède selle de t'ai dos ille, dailres éyénemeils avaient lieu dans le
 grand hôtel occupé p!r madame la princesse de Saini-lizier. L'élégance et la
 somptuosité du pavilhui du j:i i.Ihi emj'rasiaieni éU'uicéement avec le
 sombre intérieur de l'hôtel, dont hi pr ni e-> il:di l.* pre pre aval aues, tous
 âgés et vêtus de noir, le {M'oiond ^ ilence qui ivgiaiil dan> *a cuieure, on
 Fou ne parlait, pt«: et sévil'ie. l'n homme du monde, qui joignait un groid
 courage à une rare indépendance de caractère, parû.uit de madame la
 prince>se de Saint-Pi/ier (à qui Adienne de Gardovillf m allait, selon s(m
 expiessiiin, livrer une grande bataille »), disait ceci : « Afin dû ne pas avoir
 madame de Saut-1W/ier pour ennemie, moi qui ne suis ni plat ni lâche, j'ai,
 pour la première fois de ma vie, fait une platitude et une lâchebélé. » Kl eet
 hoMiine uailiii sincèrement. Blai9 madame de Saint-Dizier n'était pas tout
 d'abord arrivée à ce haut point d'«m/iornae«'. Quelques mots sont néi'«
 s>ai:es pour poser nellienient diveives pha-^^^ delà Tle de cette femme
 dangere:lse, inqdat able, qui, par son affili. li. n à l'oRDM, avait acquis mie
 piiii^>anet: od ulle 4*1 forni dalilif : car il y a quelque chose de plus nieu
 teunt qu'un j/>'f/ r... c'est une jV.«Hf7f «ir ; ri qtiiaid on a vu un ceiahi
 niuude, on sait qu'd existe malheireusement lXMU Coup de Ces rifiliées,
 tle robe phr. ou moins courte (I). .Mad.imo de ^aiiit-lji/.ier, auirelMi> fort
 bille, j'ivait été, pendant les di-riiieresannéifs de FRinpire et k«s premières
 Liniées de la llesianralion. mie d<s femmes les plus à la mode de Fars : d
 un esprit remuant, actif, aventurent, domin. leur: dnn eiriir fndd et dune
 imagination vive, elle s'ét.iit extrêmement livrée à la u:il.int"iie. non par
 tendresse de cœur, m:is liar amour pour l'intrigue, quilli* ;iinaii comme
 certains hommes aiim;nt le jed... à .iit toujours été l'aveu^lenniii ou
 l'insmieiinee de son mari, le prince de Saint-DI/ier ti'iere aiié du comte de
 Itemieponl, due (k' tlardoville, père d'Adriennei, que, dînant s:i vie, il ne dit
 jamais un mol qui pût faire penser qu'il souprounait hs :iventures de sa

femme. 'Aussi, ne trouvant p:is s:iiis dmile az de dilticuités dans ces
liaisons, d ailleni^ si commodes sons FFinpiie. I» princees>ie, Siins renoneer
à la galanttTie, crut lui donner plu< «h* mordant, jdiis de verdure, en la
eompliquant d«' quelques intrigik'S politiques. Saltaepier ii >'apoiénn,
en'iisiT une mine sous les pieds du coloss**, cela du moins promettait des
émotions capables de salislaîre le curaitere le plus exigeant, l'en» |l^ riii «ail
que les nioaibre* Ial>|ue9 de iuiâiv»*. .•^nin.iil ji':iule« Je ro4« itiurfr.

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

7S LE JUIF ERRANT. dani quelque lemf» tout alla au mieux ;
jolie el spirilucUe, adroite et fausse, perlide cl' s&luisaDtc, eutuée
u'udorateurs qu'elle fanulissait, DieUant uue sorte de coquetterie féroce à
leur ffire jouer leurs têtes dans de graves complots, la priucesse espéra
ressusciter la Fronde, et cutama uae correspondance secrète irès-actife avec
quelques personnages influents it l'étranger, bien connus pour leur liaine
contre l'Eropereur et contre la France; delàdalèreut ses premières récitions
épistolairesavec le maranis d'Aigrigny, alors colonel au service de la Russie
et aide de camp de Moreau. Mais un jour toutes ces belles menées Turent
découvertes, plusieurs chevaliers de madame de Saint-Diier furent envoyés
à VluceoneB, et l'Empereur, qui aurait pu sévhr terriblement, se conteata
d'exiler la pHncesse dans uuc de ses terres près de Uuokerqiic. A la
ResUuraiion, les persécutions dont niadame de Saiul-Diier avait
souTTertpour la bume cause lin furent comptées, et elle acquit inènte - alors
une assez graudeiijilulence, nialgré la légèreté de ses mœurs. Le marquis
d'Aigrigny, ayant pris da service en France, s'y était fixé; il était CDarmaot
et aussi fb I a la mode I ava t correspondu et con^ p ré a ec la pr ncessc «ans
U conna e ces p écedentsan cnercn nécessa rement une liaison entre eut L
amour prop c f f ené le goût des plas b b u)an s de gra d beso u de ba ne d
urguc l t de do nunaiiu lespcce de rappro he les natures per erses sans l'Esco
fond e ava u fa de la pnnc sse ci du marq s deux coinpl CCS plutôt que deux
amants Celte luison et t fondée sur des sent] nraits egu les amers surlappu re
dou table que deux caractères de cette (rempe dangereuse pou a>en se p ter
contre uu monde oit leur espr t d ntr gi e de p; I len et «de d g enjentic ava t
fa t beaucoup d ennem s ce e lia on dura jusqu au n ornent ou apr s son duel
avec le généra bm on le nar quus entra au séim nuire sans que Ion onnût U
cause de cette résolut on subite • La princesse ne trou Tant pas 1 heure de la
conversion sonnée pour el e couttnu de s abandonner a our>billon du
monde sTec une ardeur âpre, jalouse, haineuse, car ^' elle vovait fuir tontes
ses belles années. On jugera, par le (ait suivant, du caractère de celle
(emme. Encore fort agréable, elle voulut terminer sa vie mondaine par un
éclatant et dernier triomphe, aiusi qu'une grande comédienne sait se reliai^r
à temps du théâtre afin de laisser des regrets. Voulant donner cette
consolation suprême i sa vanité, la princesse choisit habilement ses victimes
; clic avisa dans le monde un jeune couple qui s'idolâtrait, et, à force

d'astuce, de manège, elle enleva l'amant à sa maîtresse, ravissante femme de dix-huit ans dont il était adoré. Ce succès bien constaté, madame de Saint-Dizier quitta le jour tout l'éclat de son aventure. Après plusieurs longs l'abbé Hénarquis d'Aigrigny, alors premier vicar forcé renommé, elle partit brusquement de Paris, et alla entretenir à Paris, nommé, elle partit brusquement de Paris, et alla passer deux ans dans sa terre près de Dunkerque, où elle n'emmena qu'une de ses femmes, madame de Rivois. Lorsque la princesse revint, on ne put reconnaître cette femme autrefois bête, galante et dissipée ; la métamorphose était complète, extraordinaire, presque effrayante. L'hôtel de Saint-Dizier, jadis ouvert aux joies, aux fêtes, aux plaisirs, devint silencieux et austère ; au lieu de ce qu'on appelle monde élégant, la princesse ne reçut plus chez elle que des femmes d'une dévotion retentissante, des hommes importants, mais cités pour leur sévérité outrée de leurs principes religieux et monarchiques. Elle sentira surtout de certains personnages considérables du haut clergé ; deux congrégations de femmes attirées sous son patronage ; elle eut confesseur, chapelain. Le marquis de... qui restait véritablement son guide spirituel ; il est inutile de dire que depuis longtemps leur relation de galanterie avait complètement cessé. Cette conversion se donna, coïncidant avec l'effrayant bruyamment prôné, frappa le plus grand nombre d'admiration et de respect plus rirent. Un trait, entre mille, fera connaître l'effrayante puissance que la princesse avait acquise depuis son exil. Ce trait montrera aussi le caractère et l'impitoyable de cette femme, qu'on dirait de Cardin s'apprêta à braver. Parmi les personnes qui sourirent plus modestement de la conversion de madame de Saint-Dizier se trouvait le jeune d'Arbinaut couple qu'elle avait désuni si endeuillé avant de partir pour toujours sa scène galante du boulevard. Tous deux, très passionnés que jamais, s'étaient réunis dans leur amour après cet orage panagier, bornant leur vengeance à quelques méchantes plaisanteries sur la conversion de la femme qui leur en avait fait tant de mal. Quelque temps après, une terrible catastrophe s'appesantit sur eux. Un mari, Joseph, lors de sa mort, méprisamment méfié par des révélations anonymes ; un épouvantable éclat se produisit, le jeune homme fut perdu. Quant à l'amant, des bruits vagues, peu précisés, mais remplis de fausses licences perilleuses calculées et mille fois plus odieuses que la forme formelle, que l'on petit au moins combattre et démentir, étaient répandus sur lui avec tant de persistance, avec une si diabolique habileté et par des voies si diverses, que ses meilleurs amis se retirèrent peu

i piu de lui, subissant â leur insu l'iiiHucnce lente et irrésistible de ce
M*donnemcni incessant et confus qui poiirWni peut se résumer par e»: i



The text on this page is estimated to be only 13.62% accurate

LE JUIF ERRANT. •W1 bieul vous &avti! — **'?_ Kual — Oq
dit de bien vibioes , leur doiioall, que d'alTectertlcs dehors pieux, de
comimiDirnjuokiuefol» kur lui I — Ah ! vrainieul. El quoi doucT — Je oe
sais, de mua■k»... dc« rameurs Ûuxcalui-nti^me, il ne parla que des con<
vcnan««, de l'exemple salulaire nu'ni pare9le résolniiion iirodulnit sur te
public. ■ — Monsieur l'abbé, —dit l'autre,— te respecu plus la refijion que
vous-même.)e resarderais comme une jonglerie MioM de communier sans
conviciiou. — Allons, allons, Jiomme intraitaUe. Âceste renfrogné, — lUt
le tnarqaiiabk' en souriant itnemenl, — ou mettra d'accord vos si'rupulcs et
II- priil'a que voin iiiirc/, * erfjyeij|irt.-s tout, que deiii^iodons-uous? r»|».
parcnce. » Or,unecnnuiiuniuu bbiirbe se pruliipM avec une husiio i ~
convcrée. L'abbé-manrais en fui MUT se« oOrcs r jetées avec indigiintion;
mais l'humBM! lie cour fui dcsiimé. Et cela ii'éiail p^t nn fait Isolé :
nialUcur k ceux qui se in vaêiail en upposilimi de |if incipcs et d'iulérets
avec madame do .l'aint-Diiier on amis! tUoutant. direeUviMal ou
indirectement, ils sa voyaient Irappéi d'une' r»nicre cniclle, praMiao
toujours irrépanbw: rcux-cldanslcm^rebl ions W plus cbires, ceux-U dans
Icurcrédll; d'autres dans leur honneur, d'autres enlln dans les fiinciuiouB
oflicirllcs dont ib vivaient ; el cda par l'action sourdi'. latente, continue, d'un
dissolvant terrible el mystérieux, qui uilnall iu> visiblenient les réputations,
les (brumes, les positions les nlui solidement établies, jusqu'nn niomeni où
cths s'abimiiienl k Jamnl» au milieu de la surprise et de l'épouvaute générale.
On concevra maintenatl que, sous la Hcsiauration. la princesK de Sainl-
Uiiier TAt devenue singulièrement influente cl redoutante. Lon de ta
révoluiiou de Juillet, elle t'était ralliée : et, chose Ijii:iirc! toui «4

donner la princesse, qu'il n'avait pas revue depuis son aventure
le. Voulant à toute force savoir la cause de cet abandon et de ces

rendre cette malice d'un fâcheux exemp
marquis d'Aigrigny : celui-ci, connaissant le car

ses anciens
elui-ci lui ré-
d'une manière
eusement éva-
autre s'empor-
anda satisfac-
Son adversaire

ouvez deux té-
de votre con-
ce et de la
et je me bats
ous. »

alheureux n'en
pas un.

i, délaissé par
ns avoir jamais
pliquer ce dé-
ent, souffrant
ent du sort de
ne qui avait été
pour lui, il de-
de douleur, de
e désespoir, et

ur de sa mort,
e de Saint-Di-
it qu'une vie
ontense devait
écessairement
reille fin; que
ni pendant si
ips s'était fait
les lois divines
aines ne pou-
miner sa misé-
ie que par un
crime... le sui-
Et les amis de
de Saint-Di-
étèrent et col-
nt ces terri-
roles d'un air
béat et con-

était pas tout :
du châtiment
ait la récom-

ens qui obser-
narmaient que
ris de la cote-
gieuse de ma-
e Saint-Dizier
nt à de hautes
s avec une ra-
ingulière. Les



The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

74 LR JUIF KRKAIS T. conservant des relations de (ainQle et de société avec (iuc|(|ue!» persanoes très-fidèles au culte de la monarchie déchue, on lui attribuait encore beaucoup d'action et de pouvoir» Disons enttn que le prince de Saint-^^i^ier étant décédé sans enfants depuis plusieurs annëet, sa fortune personnelle, tfès-con&idérable, é^i reK)urn(ée à son beau-frère putué, le père dWdrienne de rarduville ; ce dernier étant mort depuis dii*h"U nmis. cette jeune i\\e se trouvait donc alors la dernière et seule raprêsem^pta df^ cette branche de la famille des Rennepoot, La princesse de Saint-Dizier attendait S9 nêee dans un 9ssez gnind salon tendu de damas vert sombre; les meiibles, recouverts de p^ireille étoffe, étaient d*ébène sculpté, ainsi çie la bibliothèque, remplie de livres pieui. Queloues table^ui^ de sainteté, un gruud christ (Vivoire sur un fond de veious noir, achevaient de donner à cette pièce une apparence austère et lujpibre. Madame de Saint-Dizier, assise devant un grand bureau, achevait de cacheter plusieurs lettres, car elle avait une correspondance fort étoudue et fort variée. Alors âgée de quarante-cinq ans environ, elle était belle encore; les années avaiem épaissi sa taille, qui, autriiis, d'où il était parti pour Koiie i\ y avait de cela trois nioi^^ envlnm. Le niarqiiis étfil vêtu de gnind deuil, avec son élcgan'C aceoutiimi^ . Il ne p«irtait pas de S'-u'ane; sa redingote nnire, assez Juste, et miu gilet bien serre aux h;in<:hes

faisaient="" valoir="" l="" de="" sa="" taille="" son="" pantalon="" rasiinir="" noir="" difeouvrail="" pied="" jtarfaitement="" chauss="" bro="" vcniis="" enfin="" tonsure="" dis="" au="" milieu="" la="" calville="" qui="" avnit="" un="" peu="" d="" partie="" t="" hien="" dans="" ros="" ne="" pour="" ainsi="" dire="" le="" pnmre="" sauf="" peut-thre="" manque="" absolu="" fov="" remarquable="" sur="" une="" figure="" si="" virile="" intruton="" frafclienient="" ras="" s="" hautf="" et="" ample="" cravate="" poire="" nou="" avec="" cranerie="" militaire="" nnpelait="" que="" cet="" abb="" re="" pr="" en="" renom="" alors="" ots="" elh="" les="" plus="" actifs="" phis="" infrueuts="" ordre="" avait="" sous="" bestaur.iti="" command="" r="" hussards="" apr="" avoir="" fait="" guerre="" russes="" contre="" france.="" arriv="" senlemeut="" malin="" marquis="" n="" pas="" princesse="" depuis="" nue="" m="" lui="" marquise="" douairi="" u="" morte="" aupr="" dunkerque="" urte="" terre="" appartenant="" madame="" saintdizier=""

appellant="" vain="" sr="" fils="" adoucir="" ses="" derniers=""
 moments="" mais="" auquel="" m.="" sacrifier="" sacres="" nature=""
 ayant="" subitement="" transmis="" rome="" il="" aussit="" parti=""
 cette="" viile="" non="" sans="" mouveineni="" nfuiarqu="" par=""
 hodin="" car="" ranionr="" po="" seul="" sentiment="" pur="" e=""
 constamment="" invers="" vie.="" lorsipie="" valet="" chambre="" se=""
 fut="" discr="" retir="" marqiii="" vivement="" tendit="" main="" dit=""
 voix="" :=="" llermiuie="" p="" cach="" quelque="" chose="" vos=""
 lettres="" a="" s4="" moments="" ma="" mauilit="" mon="" fr="" ttle=""
 efil="" votre="" bient="" id="" sont="" troum="" c="" encore="" vous=""
 qu="" appelleut.="" oui="" amertume="" instinct="" maternel="" disait=""
 sims="" doute="" auniit="" peut="" pu="" rendre="" je="" prie=""
 bannissez="" tristes="" souvenirs.="" ce="" malheur="" est="" irr=""
 dituiere="" ftus="" vraiment="" cniellemeiit="" affc-t="" ab="" lille=""
 soup="" devoir="" imp="" ailleurs="" di="" lorsque="" machinalement=""
 troubl="" fallait="" beam="" eussiez="" eu="" temps="" rendu="" tous=""
 ai="" sujet="" lu="" exacte="" v="" .iirez="" vous.="" conscience="" dt=""
 tranquille="" j="" ob="" sacrifiant="" pourtant="" malgr="" moi=""
 jainai="" parvenir="" k="" complet="" nous="" coin="" iaiide="" ces=""
 terribles="" paroles="">ehil qui ne hait pas son père et s;i mère, et jusqu'à
 scm âme, ne peut être mon disf^lple (1). » — Sans doii'e, Fiiiderik, ces
 renoncements sont pénibles ; mal^ »*o échange que d'inlloence, que de
 pouvoir ! — Il est vnd,— dit \% martpiis après un moment de silence : —
 (pre ne «acritier ait-on pas pour régner d^uis l'ombre sur ces tout-puissants
 de la terre qui régnet au grand jour! (le voyagea Rome, que je viens de
 fnre... m'a doimé une nouvelle Idi'e du lUpre fonnidaiile pouvoir: car,
 voyez-vous, Herniinie, c'est surtout de Ronie, de ce point culminant qui,
 quoi qu'on fass(*, domine encore la plus bdle, la itlis grande partie du
 monde, s-it par la force de rhabitnde ou dt) la tradilion, soit n:!r la foi... c'est
 de ce point surtout qu'on prl>e contunicllement dans rinuiiuable
 persimualié de notre ordre. (Jiirle puissance nous avons l... vraiment, je
 suit toujours saisi d'un siMitiinent d'admiration, presque effrayée, en
 simgeant qu'avant de nous appartenir, l'homme pense, veut, croit, agit a son
 gré... et que lorsrpi'il est à nous, au bout de quebmcs mois... de l'homme il
 n'a plus que l'enveloppe : inlelliçence, esprit, raison, conscience, libre
 arbitre, tout est chez lui paralyse, desséché, atrophié, pjir l'habitude d'une
 oltéiesance muette et terrible, par . i la priitique de mystérieux exercices,

qui brisent et tuent tout ce qu'il y a de libre et de spontané dans la pensée humaine. Alors à ces corps \ Rrivés d'âm», muets, mornes, froids comme des cadavres, nous hisuf^ < uns l'esprit de notre ordre aussitôt ces cada^ res marchent, vont, asb- -• sent, exécutent, mais sans sfU'lir fin cercle où ils sont h jamaK eriÂTmes; c'est ainsi qu'ils deviennent membres de ce corps gigantesque dont ils exécutent macliuuulemeni la volonté, mais dont ils ignorent les d(*s^eins. ainsi que la main exéciiU' les travaux bs plus difficiles sans connaître, sans ccmiprendre la pensée qui la dirige. » Kn p^irlant ain-i, la physionomie du marquis d'MgrIgny prenait ime incroyable expression de superbe et de domination hautaine. « Oh ! oui , cette puissance est grande , bien grande , — dit la princesse, — et d'autant plus fiirmidable qu'elle s'exerce mystérieusemrnt (1) A propoi de c^ttc recommandation, on trouve ce eommentaire dans lei Consiituhont des Jr'fntn : • Pour ijuo h' cjrac'lir.» Au Imgapc vicnnn au accnur» des a^ntinn«nta, il csl d'iis'ui» (le «brfbitiier à «lire, non p)is j'ai des pnrcnls on i'ai dr-a fWrc», mais j'atai» des parent*, j'avii» des frère». » (Kramm gM^al, p. tO, Cùn\$HMhmi.)

LE JUIF ERRANT. 75 emrits et sur les consciences. — Tenez. Ilerininie, — dit le mar-jai eu sous mes ordres un régiment niagnilique; rien n'était btant que Tunifurme de mes hussards; bien souvent, le matin, beau soleil d'été, sur un vaste champ de manœuvres, j'ai éprouvé et prof4)ude jouissance du commandement. A ma voix, mes cavaïbranlaienl , les fanfares sonnaient , les plumes flottaient , les saisaient, mes oflîriers, élincelants de broderies d*or, couraient au ëuéter mes ordres : ce n'était que bruit, lumière, éclat ; tous ces , braves, ardents, cicatrisés par la bataille, obéissaient à un signe, Hirole de moi, je me sentais fier et fort, tenant pour ainsi dire la Qiain tous ces courages que je maîtrisais, comme je maîtrisais la de mon cheval de bataille... Eh bien! anjourd'hui, malgré nos is jours, moi qui ai longtemps et bravement fait la guerre, je puis sans vanité ; aujourd'hui, à cette heure, je me sens mille fois plus D» ^dus d'autorité, |dus de force, plus d'audace, à la tête de celte noire et muette, qui pense, veut, va et obéit machinalement selon dis: qui d'un sisiie se disperse sur la surface du dobe, ou se kHicement dans le ménage par la confession de la femme et par lieu de l'enfant, dans les intérêts de famille par les confidences «ranls , sur le Irftne par la conscience in(^uiète d'un roi crédule vé , à côté du saint-père enfin , cette manifestation vivante de la §, par les services i'u on lui rend ou qu'on lui impose. Encore une îles : cette domination mystérieuse qui s'étend depuis le berceau la tombe, depuis l'humble ménage de l'artisan jusqu'au trône... le trône jusqu'au siège sacré du vicaire de l)ieu ; cette dominacslF-elle pas laite pour allumer ou satisfaire lapins vaste aiubijudle carrière au inonde m'eût offert ces splendides jouissances? t>ronde d'édain ne dois-je pas avoir pour cette vie frivole et bril'aotrefois, qui , pourtant, nous faisait tant d'envieux , Uerminie! D souveneï-vous : — ajouta d'Aigrign^ avec un sourire amer. — m TOUS avez raison, Frédérik ! — reprit vivement b princesse. — joel mépris on songe au passé ! Comme vous, souvent, je compare 6 au pr^nt , et alors quelle satisfaction je ressens d'avoir suivi ueils ! Car enfin, n'est-ce pas à vous que je dois de ne pas jouer misérable et ridicule que joue toujours une femme sur le retour rîle a été belle et entourée! Que ferais^-je à cette heure? Je m'efis, en vain, de retenir autour de moi ce monde égoïste et higi-al, ■mes grossiers qui ne s'occupent des femmes que tant qu'elles t servir à leurs passions ou flatter leur vaiiilé ; ou bien il me resI ressource de tenir ce qu'on appelle une maison agréable... pour res... oui. de donner des fêtes, c'est-à-dire recevoir une foule ërents, et

offrir des occasions de se rencontrer à ces jeunes couloureux qui . se suivant
 chaque soir de salon en salon , ne venez vous que pour se trouver
 ensemble ; stupide plaisir en vérité lèberse cette jeunesse épanouie, riante,
 amoureuse, qui regarde et l'éclat dont on l'entoure comme le cadre obligé de
 ses joies et MDOurs insolents. » ivait tant de dureté dans les paroles de la
 princesse, et sa pliyie exprimait une envie si haineuse, que la violente
 amertume de rets se trahissait malgré elle. O, non, — reprit-elle, — grâce à
 vous, Frédérik, après un deréclatant triomphe, j'ai rompu sans retour avec ce
 monde qui m'aurait abandonnée, moi si longtemps son idole et sa reine; ngé
 de royaume. Au lieu d'hommes dissipés, que je dominais par rolié
 su)jérieura la leur. 'je me suis vue entourée d'hommes ^bles. redoutés, tout-
 puissants, dont plusieurs gouvernaient je me suis dévouée à eux comme ils
 se sont dévoués à moi. Alors ent j'ai joui du bonheur que j'avais toujours
 rêvé... j'ai eu une tive, une forte influence dans les plus grands intérêts du
 monde ; initiée aux secn^ts les plus graves, j'ai pu frapper sûrement qui t
 raiflée ou haie ; j'ai pu élever au delà de leurs espérances ceux servaient, me
 respectaient et m'obéissaient.— En quelnues mots, lie, vous venez de
 résumer ce qui fera toujours notre force... en M:nitant dt-s prosélytes... «
 Trouver la facilité de satisfaire sûrees haines et ses sympathies, et acheter
 au prix d'une obéissance (à h hiérarchie de l'ordre, sa part de mystérieuse
 domination reste du monde... » — Et il y a des fous... des aveugles qui nous
 l abattus parce que nous avons à lutter contre quelques mauvais — dit M.
 d'Aigrigny avec dédain, — comme si nous n'étions pas t fondés, organises
 pour la lutte... comme si dans b lutte nous ne IS pas une force, une activité
 nouvelles... Sans doute les temps auvais... mais ils deviendront meilleurs...
 Et vous le savez, il est e certain que dans quelques jours, le 15 février, nous
 disposerons oyen d'action assez puissant pour rétablir notre influence un
 m(H ébranlée... — Vous voulez parler de l'aftiire des médailles?... — i)at4',
 et je n'avais autant de hâte d'être de retour ici que pour asI ce qui. pour
 nous, est un si grand événement. — Vous avez su... lité qui, encore une fois,
 a failli renverser tant de projets si hboDeut conçus?... — Oui, tout à l'heure
 en arrivant j'ai vu Rodîn... roos a dit... — L'inconcevable arrivée de l'Indien
 et des filles du I Simon au château de tlardoville après le double naufrage
 qui les fur b côte... de Picardie... Et l'on croyait les jeunes filles à Uiprintden
 à Java... les précautions étaient si bien prises... Fn ve- ajouta le marquis
 avec dépit, — on dirait qu'une invis'ible puisirotége toujours cette fiuniUe !
 » Heureusement, Rodiu est homme de ressources et d'activiie, — reprit b

princesse, — il est Tenu hier soir... nous avons longuement causé, — ti le résultat de votre eotr^ tien... est excellent, le soldat va être éloigné pendant deux |oars... le confesseur de sa femme est prévenu, le reste après ira de soi-même... demain, ces jeunes filles ne seront plus à craindre... Reste l'Indien... il est à Cardoville, dangereusement blessée ; nous avons donc du temps pour agir... — Biais ce n'est pas tout, — reprit b princesse, — il y a encore, sans compter ma nièce, deux personnes qui, pour nos intérêts, ne doivent pas se trouver à Paris le i5 lévrier. — Oui, BI. llaidy;... ma'is son ami le plus cher, le plus intime, le trahit; il est à nous, et, par lui, on a attiré Bl. Uardy dans le Blidi, d'où il est presque impossible qu'il re\ienne avant un mois. Quant 4 ce misérable ouvrier vagabond, surnommé Couche-tout-nu... — Ah !... — fit b princesse avec une excbmaton de pudeur révoltée. — Cet homme ne nous 'mquiète pas... Enfin tiabriel, sur qui repose notre espoir certain, ne sera pas al)andonné d'une minute jusqu'au grand jour;... tout semble donc nous promettre le succès... et« plus que jamais, il nous faut à tout prix le succès. C'est pour nous une Juestion de vie ou de mort... car en revenant je me suis arrêté à Forli... 'ai vu le duc d'Orbano ; son influence sur l'esprit du roi est toute-puissante... absolue... il a complètement accaparé son esprit; c'est donc avec le duc seul qu'il estpo!>sibie de traiter... — Eh bien? — D'Orbano se fait fort, et il le |eut, je le sais, de nous assurer une existence légale, hau« tement protégée dans les Etats de son maître, avec le privilège exclusif de l'éducation de la jeunesse... Gr4ce à de tels avanUiges, il ne nous Cuidrait pas en ce pays plus de deux ou trois ans pour y être tellement enracines, que ce serait au duc d'Orbano à nous demander appui à son tour : mais aujourd'hui, qu'il peut tout, il met une condition abM>lue à ses services. — Et cette condition? — Cinq millions comptants, et une pension annuelle de cent mille francs. — C'est beaucoup!... — Et c'est peu, si l'on songe qu'une fois le pied dans ce pays, on rentrerait promptement dans cette somme, q\iu après tout, est à peine la huitième partie de celle que l'affaire des médailles, heureusement conduite, doit assurer à l'ordre... — Oui... près de quarante millions, — dit b princesse d'un air pensif. — Et encore... ces cinq millions que d'Orbano demande ne seraient qu'une avance... ils nous rentreraient p:ir les dons volontairest en raison même de l'accroissement de notre influence par l'éducation des enfants, qui nous donnerait b faiiiille... et peu à peu la confiance de ceux 2 ni gouvernement. Et ils hésitent l — s'écria le marquis en haussant les paules avec dédain... Et il est des gouvernements assez aveugles pour nous proscrire ! ils ne voient

donc |kis qu'en nous abandonnant l'éducation, ce que nous demandons avant toute chose, nous façonnons le peuple à cette obéissiance muette et morne, à cette soumission de serf et de brute, qui assure le repos des Etats par l'immobiliié de l'esprit ! et auand on songe pourtant que b majorité des cbsses nobles et de b riche oourgeoisie nous redoute et nous hait ! ces stupides ne comprennent donc p:is que, du jour où nous aurons pei'su:idé au peujile que son atroce misère est une loi immuable, éternelle de b destinée ; qu'il doit renoncer au coupable espoir de toute aiiiéloratiou à son sort; qu'il doit enfin r^ garder comme un crime aux yeux de Oieu d'aspirer au bien-être dana ce monde, puisque les récompenses d en haut sont en raison des douleurs d'ici bas, de ce jour-b, il faudra bien que le peuple, hébété par vdie conviction désespérante, se résigne à croupir dans sa fange et dans sa misère; alors toutes ses impatientes aspirations vers des jours meilleurs seront étoufTJes, alors seront résolues ces questions menaçantes, qui rendent pour les gouvernants l'avenir si sombre et si effrayant, t'es gens ne voient donc pas que cette foi aveugle, passive, que noua demandons au peuple, nous sert de frein pour le conduire et le mater «««« tandis que nous ne demandons aux heunnix du monde que des apparences qui devraient, s'ils avaient seulement l'intelHigeoce de leur corruption, donner un stimulant de plus à leurs pbisirs.

• — Il n'importe, Frédérik, — reprit b princesse; — ainsi ^ue vous le dites, un grand jour approche... Avec près de quarante millions que l'ordre peut possé> der par l'heureux succès de l'albire des médailles.. • on peut tenter au* rement bien des grandes choses... Comme levier, entre les mains de r

76 LE JUIF ERIVANT. vent le paraître : et, dans ce cas, nous n'aunoos pas de plus dangereuse ennemie, ^ Telle a été toujours mon opinion. Aussi, il y a six mois, TOUS ai-je engagée à prendre en tout cas les mesures oue vous avez prises, et qui rendent ficile aujourd'hui ce qui sans cela eut été impossible. — - Enfln, *- dît la princesse avec une expression de joie haineuse et amère, — ce caractère indomptable sera brisé ; je vais enfin être vengée de tant d*insolents sarcasmes que j*ai été obligée de dévorer pour ne pas éveiller ses soupçons; moi... moi, avoir tant supporté jusqu'ici... car cette Âdrienne a pris comme à tâche, Timprudente, de m'irriter centre eDe. — Qui vous offense m'offense. Vous le savez, Herminie, mes haines sont les vôtres. — Et vous-même, mon ami, combien de fois avez-vous été en butte à sa poignante ironie ! — Mes instincts m'ont rarement trompé ; je suis certain que cette jeune fille peut être pour nous un ennemi dangereux... très-dangereux, dit le marauis d*une voix brève et dure. — Aussi faut-H qu'elle ne soit phis à craindre, — répondit madame de Saint-Dizier en regardant fixement le marquis. — Avez-vous vu le docteur Baleinier et H. Tripeaud? — demanda-t-il. — Ils seront ici ce matin. .. je les ai avertis de tout. — Vous les avez trouvés bien disposés contre die? ^ Parfiitement. Adrienne ne se défie en rien du docteur, qui a toujours su conserver, jusqu'à un certain point, sa coutiance. Du reste, une circonstance qui me semble inexplicable vient encore à notre aide. -

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

LE JUIF ERRANT. 77 exœulimie, et sur la
sûdgiilièreexalution didécs où je la trouve parfois. — M. Baleïiier ne
manque j tmais d^iosister sur ces circonbiauces en apparence fort
insignifiantes, — dit madame de Saint-Dizier au marquis, d un air
significatif.— Et c'est, en effet, très-essentiel, — reprit celui-ci. —
Mademoiselle Adrlenne a répondu à mes observations, — reprit le docteur,
— en se moquant de moi 16 plus gaiement, le plus miriucllenient du
monde, car, il faut i'avouer, cette jeune flDe a bien mprit des plus
di>tingué8 que je connaisse. — fk>creur !... docteur !... — dit madame de
Suint-Ihzier, — pas de faiUease au moins ! » Au lieu de lui répondre tout
d'abord, N. Falciiiler nrit sa botte d*or dans la poche de son gilet, l'ouvrit et
y puîs;i une prise ue t;ibac qu'il aspira lentement en regardant la priucesse
d'un air teDement siguilicatif, qu'elle parut complètement rassurée. « l)e la
faiblesse !... moi, madame I — dit enfin M. Baleinier en serouant de sa
main blanrhe et potelée quelques grains de tabac épars sur k"^ plis de sa
chemise , — n*ai*je pas eu l honneur de m'ofTrir volontairement à vous
afiu do vous sortir de Tembari-as où Je vous voyais ? — Kl vous seul au
m*ait mo tenir au courant des variations de l'état moral de sa pénitenle, afin
que , par une médication trè^înoflensive, du reste, car l'étal de la malade est
peu grave, il me fût possible de fiiire éprouver à cefie-ci des alterii;itivcs de
bien-être ou de m.il-être assez sensibles , selon que son directeur serait
content ou mécontent d'elle, afin qu'il pût lui dire : « Vous le voyez,
madame : êtesvous dans la bonne vole ? la grâce réagit sur votre santé , et
vous vous trouvez mieux : retombez-vous au contraire dans la voie
nuuivaisc? vous é «roiivei certain malaise plivsiqne : preuve évidente de
l'infiucnc touteIrtiissanle de la fui, non-scñileuicnt sur l'âme, mais sur le
corps. » — Il est sans doute |>énible, — dit M. d'Aigrigny avec un sang-
froid parfait, — d'être obligé d'en arriver à de tels moyens pour arracher les
opiiiiâtre» à l:i nerdiion : mais il faut pourtiuit bii-n proportionner les
modes d'action a rinelligence ou au caractère des individus. — Du reste, —
i éprit le docteur, — m;id.inie la princesse a pu observer, au couvent de
Sainte-Marie, que j'ai maintes fois employé, trèsfinctueHsement pour le
repos et pour le s;dent de l'âme do quelques-unes énimuJades, ce moyen, je
le ré)H'te, extrêmement innocent, ('es alIhmIA varient, tout au plus, entre le
mieux et le moins bien; mais ai kMiPqve soient ces différences, elles

réagissent souvent très-efficacement sur certains esprits. Il en avait été ainsi à l'égard de madame de K Sainte-Colombe. Elle était dans une si bonne voie de développement morale et physique, que Kodin avait cru pouvoir engager Rhippint de faire une énorme rechute, morale... bien entendu, car le physique est maintenant dans un état de prospérité désemparante. Or, c'est la rechute physique ! caust le subnégateur de mademoiselle de Cardoville, dont il a géré les biens comme ancien agent d'affaires du comte-duc, — dit le manpiis visiblement préoccupé, — et sa présence nous est absolument indigeste. K Mis; dile : il sera bien à désirer qu'il tût ici avant l'arrivée de mademoiselle de Cardoville, qui peut entrer d'un moment à l'autre. — Il est donunage que stiu portr. ut ne poisse pas le remilaeaud. — Cet homme, qui se montre ainsi basement humble envers certaines supériorités sociales qu'il se montre insolent et grossier envers ceux qui dépendent de lui ; cet honune est l'incarnation vivante et effrayante de la partie mauvaise de l'aristocratie bourgeoise et industrielle de l'homme d'argent du siècle. Miilatenr cynique, sans cœur, sans foi, sans âme, qui jouerait à la hausse ou à la baisse ! >•; sur la mort de sa mère, si la mort de sa mère avait action sur le sentiment du peuple, parce que le peuple leur rappelle l'origine dont ils rougissent : misérables pour l'altreuse misère des masses sa vie à remplir de tristes et austères devoirs, et qui n'est pas mieux rétribué à la fin de ses jours ; c Du savant qui a illustré son pays par d'utiles travaux, ou du professeur* qui a initié des générations entières à toutes les connaissances humaines ; « Du mékreste et vertueux prêtre de campagne, le plus pur représentant de l'Évangile dans son sens charitable, fraternel et démocratique, etc., etc. 4 Dans cet état de choses, comment M. le baron de l'industrie n'aurait-il pas été plus insolent méprisant pour cette foule imbécile d'honnêtes gens, qui, après avoir donné au pays leur jeunesse*, leur âge mûr, leur sang, leur intelligence, leur savoir, se voient dénier les di-oils dont il jouit, lui, pour ce qu'il a gagné un million à un jeu défendu par la loi ou à une industrie déloyale? - ' « Il est vrai que les nptunistes disent à ces parias de la civilisation dont on ne saurait trop vénérer, trop honorer la vertu digne et fière : — Achetez des propriétés, vous sciez/ éligibles et électeurs. a Arrivons à la biographie de M. le baron : André Tripeaud, fils d'un palefrenier d'auberge... » A ce moment, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le valet de chambre annonça : « M. le kiron Tripeaud! » I Le docteur Baleinier remit sa broche dans sa poche, fit le salut le plus cordial au financier, et S4' leva même pour lui S4'rivr la main. M. le baron

entra en se confiind.inl d«-puis la ixirle vu s:iliilations. c J'ai l'honneur de
me rentire aux ordres de niad;une la pnncesse : elle s:iit qu'elle peut
toujours eoinplrr sur moi. — Lu efiel , j'y conii))te, ! monsieur Tripeaud. et
surtout ilans f-etle cirronsLmce. — Si lrs inl«'ntuuis di madame la
prince>se xnit loujou<> bs usines au suji;' de nr-drumi. selle de
Cardoville... — Toujours, monsieur, et c'est p«fur cela «lue nous

78 LE JUIF ERRANT. nous réunissons aujourd'hui. — Madame la princesse peut être assurée de mon concours ainsi que je le lui ai déjà promis. Je crois aussi que la plus grande sévérité doit être enfin employée, et que même s'il était nécessaire de... — C'est aussi notre opinion, — se bâta de dire le marquis en faisant un signe à la princesse et lui montrant d'un regard Tendre où était caché l'homme aux lunettes; nous sommes tous parfaitement d'accord, — reprit-il; — seulement convenons encore bien de ne laisser aucun point douteux dans l'intérêt de cette jeune personne, car son intérêt seul nous guide ; provoquons sa sincérité par tous les moyens possibles... — Mademoiselle vient d'arriver du pavillon du jardin; elle demande si elle peut voir madame, — dit le valet de chambre en se présentant de nouveau après avoir frappé. — Dites à mademoiselle que je l'attends, — dit la princesse; — et maintenant je n'y suis pour personne... sans exception... vous l'entendez... pour personne absolument. » Puis, soulevant la portière derrière laquelle l'homme était caché, madame de Sain-Dizier lui fit un dernier signe d'intelligence. Et la princesse rentra dans le salon. Chose étrange, pendant le peu de temps qui précéda l'arrivée d'Adrienne, les différents acteurs de cette scène semblèrent inquiets, embarrassés comme s'ils eussent vaguement redouté sa présence. Au bout d'une minute, mademoiselle de Gardoville entra chez sa tante. CHAPITRE VH. L'escarmouche. En entrant, mademoiselle de Gardoville jeta sur un fauteuil son chapeau de castor gris, qu'elle avait mis pour traverser le jardin ; on vit alors sa belle chevelure d'or qui tombait de chaque côté de son visage en longs et légers tire-bouchons, et se tordait en une grosse natte derrière sa tête. Adrienne se présentait sans hardiesse, mais avec une aisance parfaite ; sa physionomie était gaie, souriante ; ses grands yeux noirs semblaient encore plus brillants que de coutume. Lorsqu'elle aperçut l'abbé d'Aigrigny, elle fit un mouvement de surprise, et un sourire quelque peu moqueur effleura ses lèvres vermeilles. Après avoir fait un gracieux signe de tête au docteur, et passé devant le baron Tripeaud sans le regarder, elle salua la princesse d'une demi-révérence du meilleur et du plus grand air. Quoique la démarche et la tournure de mademoiselle Adrienne fussent d'une extrême distinction, d'une convenance parfaite et surtout empreintes d'une grâce toute féminine, on y sentait pourtant un je ne sais quoi de résolu, d'indépendant et de fier, très-rare chez les femmes, surtout chez les jeunes filles de son âge ; enfin ses mouvements, sans être brusques, n'avaient rien

de contraint, de roide ou d'apprêté , ils étaient, si cela se peut dire, francs et dégagés comme son caractère ; on y sentait circuler la vie, la sève, la jeunesse, et l'on devinait que cette organisation, complètement expansive, loyale et décidée, n'avait pu jusqu'alors se soumettre à la compression d'un rigorisme affecté. Chose assez bizarre, quoiqu'il fût homme du monde, homme de grand esprit, homme d'église des plus remarquables par son éloquence, et surtout homme de domination et d'autorité, le marquis d'Aigrigny éprouvait un malaise involontaire, une gêne inconcevable, presque pénible... en présence d'Adrienne de Cardoville; lui toujours si maître de soi, lui habitué à exercer une influence toute-puissante, lui qui avait souvent, au nom de son ordre, traité au moins d'égal à égal avec des têtes couronnées, se sentait embarrassé, au-dessous de lui-même, en présence de cette jeune fille, aussi remarquable par sa franchise que par son esprit et sa mordante ironie... Or, comme généralement les hommes habitués à imposer beaucoup aux autres sont très-près de haïr les personnes qui, loin de subir leur influence, les embarrassent et les raillent, ce n'était pas précisément de l'affection que le marquis portait à la nièce de la princesse de Saint-Dizier. Depuis longtemps même, et contre son ordinaire, il n'essayait plus sur Adrienne de cette séduction, cette fascination de la parole, auxquelles il devait habituellement un charme presque irrésistible ; il se montrait avec elle sec, tranchant, sérieux, et se relugiait dans une sphère glacée de dignité hautaine et de rigidité austère qui paralysaient complètement les qualités aimables dont il était doué et dont il tirait d'ordinaire un si excellent et si fécond parti... De tout ceci Adrienne s'amusait fort, mais très-imprudemment, car les motifs les plus vulgaires engendrent souvent des haines implacables. Ces antécédents posés, on comprendra les divers sentiments et les intérêts variés qui animaient les différents acteurs de cette scène. Madame de Saint-Dizier était assise dans un grand fauteuil au coin du foyer. Le marquis d'Aigrigny se tenait debout devant le feu. Le docteur Baleinier, assis près du bureau, s'était remis à feuilleter la biographie du baron fripeaud. Et le baron semblait examiner très-attentivement un tableau de sainteté suspendu à la muraille. « Vous m'avez fait demander, ma tante, pour causer d'affaires importantes? — dit Adrienne, rompant le silence embarrassé qui régnait dans le salon depuis son entrée. — - Oui, mademoiselle, — répondit la princesse d'un air froid et sévère, — il s'agit d'un entretien des plus graves. — Je suis à vos ordres, ma tante... Voulez-vous que nous passions dans votre bibliothèque?

LE JUIF ERRANT. nous éire ballu si longtemps contre la France .. pour ronnatlre le le bible de ses ennemis, bien entendu. » I mots qui lui rappelaient des souvenirs pénibles, le marquis rouillait répondre, iors4]iie la princesse s'écria : vérité, mademoiselle, ceci est d'une inconvenance intolérable. , ma tante, j'avoue mes torts ; je ne devais pas dire que ceci est II, car, en verilé, ça ne l'est pas du tout... mais c'est du moins rfeax... et peut-être ménie, — ajouta la jeune tille après un moe silence, — peut-être même assez audacieux... et l'audace me Puisque nous voici sur ce terrain, puisqu'il s'asit d'un plan de te auquel je dois obéir sous peine... de... — puis s interrompant et nnt a sa tante : — Sous auelle peine, ma tante?... — Vous le •• Poursuivez... — Je vais Jonc, aussi moi, devant ces messieurs, Sdarer d'une façon très-nette, très-précise, la détermination que le ; conmie il me fallait qneloue temps pour qu'elle fôt exécutée ne vous en avais pas parlé plus tôt, car, vous le savez... je n'ai ibitode de dire : Je ferai cela.... mais : Je fais ou j'ai Tait cela. — aflMot, et c'est cette habitude de coupable indépendance qn'il laer. — Je ne comptais donc vous avenir de ma détermination m tard ; mais je ne puis résister au plaisir de vous en faire p:irt rirai, tant vous me paraissez disposée à l'entendre et à l'accut^ilaïs, je vous en prie, ma tante, parlez d'abord... il se peut, après ne nous nous soyons complètement rencontrées dans nos vues. — I aime mieux ainsi, — dit la princesse, — je retrouve au moins I le courage de votre orgueil et de votre mépris de toute autorité: iriez d'audace... la vôtre est grande. — Je suis du moins fort dél bire ce que d'autres par fiaiblesse n'oseraient malheureusement ioi jToserai... Ceci est net et précis, je pense. — Très-net et très— dit la princesse en échangeant un agne d'intelligence et de ûoa avec les autres acteurs de cette scène. — Les positions ainsi I, simplifient beaucoup les choses... Je dois seulement vous averis votre inlériH, que ceci est très-grave, plus grave que vous ne «I9 et que vous n'auriez qu'un moyen de me disposer à l'indulee serait de substituer à l'arrogance et à l'ironie habituelle de angage la modestie et le respect qui conviennent à une jeune sourit, mais ne répondit rien. Em secondes de silence et quelques regards échangés de noum la princesse et ses trois amis, annoncèrent qu'a ces escarpins ou moins brillantes allait succéder un combat sérieux, moiselle de Cardoville avait trop de pénétration, trop de sagaNir ne pas remarquer que la princesse de Saint-Uizier attachait une mportancc à cet entretien décisif; mais la jeune fille necompres comment sa tante pouvait espérer de lui imposer sa volonté

abb menace de recourir à des moyens de coercition lui semblait lison une menace ridicule. Néanmoins, connaissant le caractère itif de sa tante, la puissance ténébreuse dont elle disposait, les s vengeances qu'elle avait quelquefois exercées; réfléchissant ne des hommes dans la position du marquis et du médecin ne se pas venus assister à cet entretien sans de graves motifs, un moi jeuie fille réiléchit avant d engager la lutte. . bientôt, par cela même qu'elle pressentait vaguement, il est vrai, iger quelconque, loin de faiblir, elle prit à cœur de le braver et érer, si cela était possible, l'indépendance de ses idées, et de nir, en tout et pour tout, la détermination qu'elle allait de son Miiler à la princesse de Saint-Dizier. CHAPITRE Vni. La révolte. Btaipisene... — dit la princesse à .Adrienne de Cardoville d'un llijlcévère, — 'y me dois à moi-roéine, je dois à ces messieurs l^èier en ptm de mots le** événemcnU qui se sont pas>é • de|Hiis le temps. Il y a six in\ qnî était assise de l'antré côté de la table, en bce de sa tante, posa son petit menton rose dan^ le creux de sa jolie main , avec un geste de grince moqueuse charmant à voir. « A dater de demain, — teprit la prince^se, — vous quitten*z le pavillon que vous habitez... vous renverrez vos femmes... vous revientirez occuper ici deux chambres, où l'on ne pourra entrer qu'en passant dans mon appartement... vous ne sortirez jamais seole... vous m'accompagnerez aux offices... votre émancipation cessera pour cause de prodigapalité bien et dament constatée : je me chargerai de toutes vos dé|iensés.. . je me chargerai même de commander vos robes, afin que vous vivez modestement vêtue, comme il convient... enfin, jusqu'à votre m •jortié, qui sera du reste indéliuiment reculé e, grâce à l'intervent'ou d'un conseil de famille... vou< n'aurez aucune somme d'argent 4 votre di^posi^

80 LE JUIF ERRANT. lion... teDe est ma volonté... ^ Et
certaÎDemenl on ne peut qu'applaudir à votre résolution, madame la
princesse, — - dit le baron Tripeaud, ^ on ne peut que vous encourager à
montrer la plus grande fermeté, car il faut que tant de désordres aient un
terme... — Il est plus aue temps de mettre fm à de pareils scandales.. . —
ajouta Tabbé. — La mzarrerie, l'exaltation de caractère... peuvent pourtant
faire excuser bien des choses, — se hasarda de dire le docteur d'un air
patelin. — Sans doute, monsieur le docteur, — dit sèchement la princesse à
M. Baleinier, qui jouait parfaitement son rôle ; — mais alors on agit avec
ces caractères-là comme il convient, i Madame de Saint-Dizier s*était
exprimée d'une manière ferme et précise; elle paraissiiit convaincue de la
possibilité d'exécuter ce dont elle menaçait sa nièce. M. Tripeaud et M.
d'Ai^rigny venaient de donner un assentiment complet aux paroles de la
pnucesse; Adrieune conunença de voir qu'il s'agissait de quelque chose de
fort grave ; alors sa gaieté Ût place à une ironie amère, à une expression
d'indépendance révoltée. Elle se leva brusquement et rougit un peu ; ses
narines roses se dilatèrent, son œU brilla; elle redressa la tête en secouaut
Incrément sa beUe chevelure ondoyante et dorée, par un mouvement
remPyi d'une fierté qui lui était naturel^, et elle dit à sa tante d'une voix
incisive, après un moment de sDence : « Vous avez parlé du passé, madame,
j'en dirai donc aussi ouelques mots, mais vous m'y forcez ;... oui, je le
regrette... J*ai quitte votre demeure, parce qu'il m'était impossible de vivre
davantage dans cette atmosphère de sombre hypocrisie et de noires
perûdies... — Mademoiselle... — dit >]. d'Aigrigny, — de teOes paroles
sent aussi violentes que déraisonnables. — Monsieur! puisque vous
m'interrompez, deux mots, — dit vivement Adrienne en regardant fixement
l'abbé. — Quels sont les exemples que je trouvais chez ma tante? — Des
exemples excellents, mademoiselle. — Excellents, monsieur? Est-ce parce
que j'y voyais chaque jour sa conversion complice de la ▼ ôtre?—
Mademoiselle... vous vous oubliez... — dit la princesse en devenant pâle de
rage. — Madame... je n'oublie pas... je me souviens... comme tout le
monde... voilà tout... Je n'avais aucune parente à qui demander asile... j'ai
voulu vivre seule... j'ai désiré jouir de mes revenus parce j'aime mieux les
dépenser que de les voir dilapider par M. Tripeaud. — Mademoiselle ! —
s'écria le baron, — je ne comprends pas que vous vous permettiez de... —
Assez, monsieur ! — dit Adrienne en lui imposant silence par un geste

d'une hauteur écrasante, — je parle de vous... mais je ne vous parle pas... » Et Adrienne continua : « J'ai donc voulu dépenser mon revenu selon mes goûts; j'ai embelli la retraite que j'ai choisie. A des servantes laides, mal-apprises, j'ai préféré des jeunes filles jolies, bien élevées, mais pauvres . leur éducation ne me permettant pas de les soumettre à une ^n^ilinnte domesticité, j'ai rendu leur condition aimable et douce ; elles '^Hbe servent pas, elles me rendent service ; je les paye, mais je leur Ws reconnaissante... Subtilités, du reste, que vous ne comprendrez pas, madame, je le sais. .. Au lieu de les voir mal ou peu gracieusement vêtues, je leur ai donné des habits qui vont bien à leurs charnants visa5 es, parce que j'aime ce qui est jeune, ce qui est beau ; que je m'habille 'une façon ou d'une autre, cela ne regarde que mon miroir. Je sors seule parce qu'il me plaît d'aller où me guide ma fantaisie. Je ne vais pas à la messe, soit; si j'avais encore ma mère, je lui dirais quelles sont mes dévotions, et elle m'embrasserait tendrement... J'ai élevé un autvl païen à la jeunesse et à la beauté, c'est vrai, parce que j'adore Dieu dans tout ee qu'il fiait de beau, de bon, de noble, de grand, et mon cœur, du matin au soir, répète cette prière fervente et sincère : Merci, mon Dieu! merci... M. Baleinier, dites-vous, madame, m'a souvent trouvée, dans ma solitude, en proie à une exaltation étrange ;... oui... cela est vrai... c'est qu'alors, écnappant par la pensée à tout ce qui me rend le présent si odieux, si pénible, si laid, je me réfugiais dans l'avenir; c'est qu'alors j'entrevois des horizons magiques... c'est qu'alors m'apparaissaient des visions si splendides que je me sentais ravie dans je ne sais quelle lublime et divine extase... et que je n'appartenais plus à la terre... » ^ En pronouç;fUt ces dernières paroles avec enthousiasme, la physionomie d' Adrienne sembla se transfigurer, tant elle devint resplendissante. A ce moment ce qui l'enloafidt n'existait plus pour elle. « C'est qu'alors, — reprit-eOd avec une exaltation croissante, — je respirais un air pur, vivitiant et4bM..» oh ! libre... surtout... libre et si salubre... si généreux à l'âme... Onlt au lieu de voir mes sœurs péniblement soumises à une domination égoïste, humiliante, brutale... à qui elles doivent les vices séduisants de res< la âge, la foiriberic gracieuse, la perfidie enchanteresse, la fausseté care.Nsaiite, la rMgnation méprisante, l'obéissance haineuse... je les voyais, ces nobles sœurs, dignes et sincères, parce qu'elles étaient libres; iidèles et dévouées, parce qu'elles pouvaient choisir; ni impérieu!>es ni busses, parce qu'elles n'avaient pas de maître à dominer ou à flatter : chéries et respectées, enfin, parce qu'elles pouvaient retirer d'une main déloyale une main loyalement donnée. Oh ! mes sœurs...

mes sœurs. .. je le sens... ce ne sont pas là seulement de consolantes visions, ce sont encore de saintes espérances ! » Entraînée malgré elle par l'exaltation de ses pensées, Adrienne garda un moment le silence afin de reprendre terre, pour ainsi dire, et ne s'aperçut pas que les acteurs de cette scène se regardaient d'un air radieux. « Mais... ce que De dit là... est excellent... — murmura le docteur à l'oreille de la princesse, auprès de qui il était assis ; — elle serait d'accord avec nous qu'elle ne parlerait pas autrement. — Ce n'est qu'en la mettant tant hors d'elle-même par une excessive dureté qu'elle arrivera au point où il nous la faut, » ajouta d'Aigrigny. Mais on eût dit que le mouvement d'irritation d'Adrienne s'était pour ainsi dire dissipé au contact des sentiments généreux qu'elle venait d'éprouver, S'adressant en souriant à M. Baleinier, elle lui dit : « Avouez, docteur, qu'il n'y a rien de plus ridicule que de céder à l'enivrement de certaines pensées en présence de [personnes incapables de les comprendre. Voici une belle occasion de vous moquer de l'exaltation d'esprit que vous me reprochez quelquefois... m'y laisser entraîner dans un moment à grave!... car il paraît décidément que ceci est grave. Mais que voulez-vous, mon bon monsieur Baleinier quand une idée me vient à l'esprit, il m'est aussi impossible de ne pas suivre sa fantaisie qu'il m'est impossible de ne pas courir après les papillons quand j'étais petite fille... — Et Dieu sait où vous conduisent les papillons brillants de toutes couleurs qui vous traversent l'esprit... Ah! la tête folle... la tête folle !... — dit M. Baleinier en souriant d'un air indulgent et paternel.— Quand donc sera-t-elle aussi raisonnable qu'elle est charmante? — A l'instant même mon bon docteur, — reprit Adrienne, — je vais abandonner mes rêveries pour des réalités et parler en langage parfaitement positif comme vous allez le voir. » Puis s'adressant à sa tante, elle ajouta : « Vous m'avez fait part, madame, de vos volontés ; voici les miennes : Avant huit jours je quitterai le pavillon que j'habite pour une maison que j'ai fait arranger à mon goût, et j'y vivrai à ma guise... Je n'ai ni père ni mère, je ne dois compte qu'à moi de mes actions.— En vérité, mademoiselle,— dit la princesse en haussant les épaules, — vous déraisonnez... vous oubliez que la société a des droits de moralité imprescriptibles et que nous sommes chargés de faire valoir; or nous n'y manquerons pas... comptez-y. — Ainsi, madame... c'est vous, c'est M. d'Aigrigny, c'est M. Tripeaud qui représentez la moralité de la société... (cela me semble bien ingénieux... Est-ce parce que M. Tripeaud a considéré, je dois l'avouer, ma fortune comme la sienne? Est-ce parce que... — Mais

enfin, mademoiselle... — s'écria Tripeaud... — Tout à l'heure, madame, — dit Adrienne à sa tante sans répondre au baron, — puisque l'occasion se présente j'ai voulu vous demander des explications sur certains intérêts que l'on nous cache... jusqu'ici... »

A ces mots d'Adrienne, M. d'Aigrigny et la princesse tressaillirent. Tous deux échangèrent rapidement un regard d'inquiétude et d'anxiété. Adrienne ne s'en aperçut pas, et continua : « Mais pour en finir avec vos exigences, madame, voici mon dernier mot : Je veux vivre comme bon me semblera... Je ne pense pas que si j'étais homme on m'imposerait, à mon âge, l'espèce de dure et humiliante tutelle que vous voulez m'imposer pour avoir vécu comme j'ai vécu jusqu'ici, c'est-à-dire honnêtement, librement et généreusement, à la vue de tous. — Cette idée est absurde ! est insensée ! — s'écria la princesse, — c'est pousser la démoralisation, l'oubli de toute pudeur jusqu'à ses dernières limites que de vouloir vivre ainsi ! — Alors madame, — dit Adrienne, — quelle opinion avez-vous donc de tant de pauvres filles du peuple, orphelines comme moi, et qui vivent seules et libres ainsi que je veux vivre ? Elles n'ont pas reçu comme moi une éducation raffinée qui élève l'âme et épure le cœur. Elles n'ont pas comme moi la richesse qui défend de toutes les mauvaises tentations de la misère... et pourtant elles vivent honnêtes et libres dans leurs détresses. — Le vice et la vertu n'existent pas pour ces canailles-là ! — s'écria M. le baron Tripeaud avec une expression de courroux et de mépris hideux. — Madame, vous chasseriez un de vos laquais qui oserait parler ainsi devant vous, — dit Adrienne à sa tante sans pouvoir cacher son dégoût. — Et vous m'obligez d'entendre de telles choses ! »

Le marquis d'Aigrigny donna sous la table un coup de genou à M. Tripeaud, qui s'émancipait juste à parler dans le salon de la prairie comme il parlait dans la coulisse de la Bourse, et il reprit vite à réparer la grossièreté du baron : « Il n'y a, mademoiselle, si paraison à établir entre ces choses-là... et une jeune personne comme vous. — Pour un catholique, monsieur l'abbé, celle distinction est un peu chrétienne, — répondit Adrienne. — Je sais la portée de mes paroles, mademoiselle, reprit sèchement l'abbé ; — d'ailleurs cette vie indépendante que vous voulez mener contre toute raison aurait pour l'avenir les suites les plus fâcheuses ; car votre famille peut vouloir vous marier un jour, et... — J'épargnerai ce souci à ma famille, monsieur ; si je veux me marier... je le ferai moi-même... ce qui est assez raisonnable, je pense, quoiqu'à vrai dire je sois peu tentée de cette lourde chaîne que l'égoïsme et la brutalité nous rivent à

jamais au cou. — Il est indécent, mademoi>elle, — dit la prin< esse, — de parler aussi légèrement de cette institution. — Devant vous surtout, madame... il c<bt vrai; pardon de vous avoir choquée... vous craignez que ma manière de vivre indépendante n'éloigne les prétendants... ce m'est une raison de plus pour persister dans mon indépendance, car j'ai horreur des prétendants. Tout ce que je désire c'est de les épouvanter, c'est de leur donner la plus mauviilse of>inion de moi ; et pour cela 'û n'y a pas de meilleur moyen que de paraître vivre absolument comme ils vivent euimêbies... Aussi je compte sur mes caprices, mes folies» mes cbers dé

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

L« JUIF ERRÂMT. 81 ftniB» poor Bw p>r joindre tous les luxes au bie de l'hospitalité du cœur. — i^ maxime est généreuse assurément, — dit b princesse de plus en plus agitée ; — U est seulement dommage que pour b mettre en action vous ne possédiei pastel flrilMsAl Muse. — C'est justement à propos d'une mine... et qne Ton prétend des plus riches, que je désirais vous entretenir, madame ; je ne pouvab trouver une occasion meilleure. Si considérable que soit ma fortune, elle serall peu de chose auprès de celle qui d'un mcmient à l'autre pourrait revenir a notre LmiUe... et ceci arrivant, vous excuseriez peut-être alors, ma« dame, ce que vous appelez mes prodigalités royales... » M. d'Aigrigny se trouvait sous le coup d'une position de pins en plus terrible. L atiaire des médaifies était si importante, qu'il l'avait cachée même au docteur Baleinier, tout en lui demandant ses services pour un intérêt immense ; M. Tripoaud n'en avait pas non plus été instruit, car la princesse croyait avoir fait disparaître des papiers du père d' Adrienne tous les iudioes qui auraient pu mettre celle-ci sur la voie de cette découverte. Aussi, non-seulement l'abbé voyait avec épouvante mademoiselle de Cardoville instruite de ce secret, mais il trembbait qu'elle ne le divulguât. La princesse partageait l'effroi de M. d'Aigrigny, aussi s'écrb-t-dle eu interrompant sa nièce : « Mademoiselle., il est certaines choses de bmille qui doivent se tenir secrètes, et, sans comprendre positivement à quoi vous dites allusion , je vous engage à quitter ce snjet d'en* tretien. — Comment donc, madame, ne sommes-nous pas Ici en b* nu'llo, ainsi que l'attestent les choses peu gracieuses que nous venons d'échanger? — Mademoiselle, il n'importe: lorsqu'il s'agit d'affaires d'intérêt plus ou moins contestables, il est parfaitement Inutile d'en parler, à nM»ms d'avoir les piètres sous les yeux. — Et de quoi p;irlon8-nous donc depuis une heure, madame, si ce n'est d'affaires olntérêt ? En vérité, je ne comprends pas votre étonnement, votre embarras. — Je ne suis ni étonnée... ni embarrassée... mademoiselle: mais, depuis deux heuies, vous me forcez d'entendre des choses si nouvelles, si extravagantes, qu'en vérité un peu de stupeur ost bien permis. ~ Je vous demande pardon, madame, vous êtes très-emb;irrassée, — dit Adrienne en regardant fixement sa tante» — M. d'Aigrigny aussi, ce qui, jobt à cer^ tains soupçons que je n'ai pas eu le temps d'éclaircir... » Puis, après une pause, Adrienne reprit : « Aurais-ie donc deviné Juste T nous allons le voir... — Mademoiselle, je vous ordonne

de vois taire! — s'écria b princesse perdant complètement la tête. ^ Ah ! madame» — dit Adrienne, — pour une personne ordinairement si maîtresse d'eDe» même, vous vous compromettez beaucoup. » La Pn>vidence, comme on dit, vint heureusement au secours de b princesse et de l'abbé d'Aigrigny, à ce moment si dangereux. Un valet de chambre entra ; sa figure était si efOirée, si altérée, que b princesse lui dit vivement : c th bien! Dubois, qu'y a-t-il? — Je dcmanoe pardon à madame b princesse de venir l'interrompre malgré ses ordres formels, mais M. le commi:vsaire de police demande à lui parler à l'instant même; il est en bas, et plusieurs agents sont dans la cour avec des soldats. » Malgré la prol'oude surprise que lui causait ce nouvel incidentt In princesse, voulant profiter de celte occasion pour se concerter promp* teineut avec M. d'Aigrigny au sujet des menaçantes révébtions d'Adimne, dit à l'ablki en se levant : c Monsieur d'Aigrigny, auriez-vous l'obligeance de m'accompagner, car je ne sais pas ce que peut signifier b préaeuce du comm'issaire de police chez moi. » M. d'Aigrigny suivit madame de Saint-Dizier dans b pièce voisine. CHÂPITRB UL Litrahifoo. La prin< esse de Saint-Dizier, accompagniée de M. d'Aigrigny, et suivie du valet de chambre, s'arrêta dans une pièce voisine de son cabmet od étaient Tvsin Adrionne, M. Tripeaud et le médecin. c Où est le ronunissaire de police? — demanda b princesse à celui de ses gons qui était venu lui annoncer l'arrivée de ce magistrat. — Bfadanio, il est là dans le salon bbu. — Priez-le de ma part de vouloir bien ro'attendre quelques insUuits. » 1 0 valoi do rh.imbre s'inclina et sortit. Dès qu'il fut dehors, madame de Saint-Dizier s'approcha vivement de M. d'Aigr^y, dont la physlono* mie, ordinairement forme et haulaino, était pâle el sôuibre. « ^ on^ le voyez, s'écria-t-elle d'une voix préci|»itée, — Adrienne sait toul niaint4'nani : que faire? que faire?... — Je ne sais, — dit l'abbé le regard tixo et absorbé. — cette révélation eî>t un coup lomble. — Tout est-il donc perdu? — Il n'y aurait qu'un moyen do salul, — dit M. d'Aïgriguy, ce sondt... le doct^^ur... — Mais comment? — s'écria la princesse, — si vite? aujourd'hui même? — Dans deux heures il sera trop lard ; celle fdle diattolique aura vu les filles du général Simon... — Mais* mon Rien! Frédérik, c'est impossibb.. M. Balemier ne p

LE JUIF ERRANT. — Rassurez- TOUS, par habUade de prévoir, on est toujours prêt. — Et comment prévenir le docteur à l'instant même?— reprit la prmcesse.— Le Êître demander... cela éveillerait les soupçons de votre nièci*, — dit M. d'Aigrigny pensif, — et c'e&t, avant tout, ce qu'il Taut éviter. — Sans doute, — reprit la princesse, — cette confiance est Tune de nos plus grandes ressources. — Un moyen,— dit vivement l'abbé ; — je vais écrire quelques mots à la hâte à Baleinier; un de vos gens les lui portera, comme si cette lettre venait du dehors... d'un malade pressant... — Exmarquis en s'asseyant près de la table avec un courroux contenu. — Grâce à cet interrogatoire, qui, du reste, a été au delà de nos espérances, et que notre homme caché par nos soins derrière la portière de la chambre voisine a fidèlement sténographié ; grâce aux scènes violentes qui doivent avoir nécessairement heu demain et après, le docteur, en s'entourant d'habiles précautions, aurait pu agir avec la plus entière certitude... Mais lui demander cela aujourd'hui... tout à Theure... Tenez... Herminie... c'est folie que d'^ penser ! — - Et le marquis jeta brusquement la plume qu'il avait à la mam, puis il ajouta avec un accent d'irritation tmère et profonde : — Au moment de réussir, voir toutes nos espérances Anéanties... Ah! les conséquences de tout ceci seront incalculables... Votre nièce... nous fait bien du mal... oh! bien du mal...» Il est Impossible de rendre l'expression de sourde colère, de haine imphcable, avec kiquelle M. d'Aigrigny prononça ces derniers mots. «Frédérrik! — s'écria la princesse avec anxiété en appuyant vivement sa main sur h main de l'abbé, — je vous eu conjure, ne désespérez pas encore... l'esprit du docteur est si fécond en ressources; il nous est si dévoué... essayons toujours. .. — Enfin, c'est du moins une chance, — dit l'abbé en reprenant la plume. — Mettons la chose au pis... — dit la princesse, — qu Adriene aille ce soir... chercher les filles du maréchal bimon... Peut-être ne les trouvera-t-eUe plus... — Il ne faut pas espérer cela, fl est ûnpossible que les ordres de Rodin aient été si promptement exéoités... nous eu aurions été avertis. — 11 est vrai... écrivez alors au docteur... je vais vous envoyer Dubois; il lui portera votre lettre. Courage, Frédéric; nous aurons raison de cette fille intraitable... — Puis, màudame de Samt - Dizier ajouta avec une rage concentrée : — Oh ! Adrienne... Adrienne... vous payerez bien cher... vos insolents sarcasmes et les angoisses que vous nous causez ! » Au moment de sortir, la princesse se retourna et dit à M. d'Aigrigny : « At!endez-moi ici ; je vous dirai ce que

signifie la visite du commissaire, et nous rentrerons ensemble. » La princesse disparut. H. d'Aigrigny écrivit quelques mots à la hâte d'une main convulsive.

.ifl^ \ CHAPITRE X. Le piège. Après la sortie de madame de Saint-Dizier et du marquis, Adrienne était restée dans le cabinet de sa tante avec M. Baleinier et le baron Tripeaud. En entendant annoncer l'arrivée du commissaire, mademoiselle de Cardoville avait ressenti une vive inquiétude, car sans doute, ainsi que l'avait craint Agricole, le magistrat venait demander l'autorisation de faire des recherches dans l'intérieur de l'hôtel et du pavillon, afin de retrouver le forgeron, que l'on y croyait caché. Quoiqu'elle regardât comme très-secrète la retraite d'Agricole, Adrienne n'était pas complètement rassurée; aussi, dans la précision d'une éventualité fâcheuse, elle intuit une occasion très-opportune de recommander instamment son protégé au docteur, ami fort intime, nous l'avons dit, de l'un des ministres les plus influents de l'époque. La jeune fille s'approcha donc du médecin, qui causait à voix basse avec le baron, et, de sa voix la plus douce, la plus câline, « Mon bon monsieur Baleinier, je désirerais vous dire deux mots. » Et du regard la jeune fille lui montra la profonde embrasure d'une croisée. « A vos ordres, mademoiselle, » répondit le médecin en se levant pour suivre Adrienne auprès de la fenêtre. M. Tripeaud, qui, ne se sentait plus soutenu par la présence de l'abbé, craignait la jeune fille comme le feu, fut très-satisfait de cette diversion ; pour se donner une contenance, il alla se remettre en contemplation devant un tableau de sainteté qu'il semblait ne pas se lasser d'admirer... Lorsque mademoiselle de Cardoville fut assez éloignée du baron pour n'être pas entendue de lui, elle dit au médecin, qui, toujours souriant, toujours bienveillant, attendait qu'elle s'expliquât : « Mon bon docteur, vous êtes mon ami, vous avez été celui de mon père... Tout à l'heure, malgré la difficulté de votre position, vous vous êtes courageusement montré mon seul partisan... — Mais pas du tout, mademoiselle, n'allez pas dire de pareilles choses, — dit le docteur en affectant un courroux plaisant; — peste! vous me feriez de belles affaires! voulez-vous bien vous taire... regardez, Salano! ce qui veut dire : Laissez-moi tranquille, charmant petit démon que vous êtes !... — Rassurez-vous, — dit Adrienne en souriant, — je ne vous compromettrai pas ; mais permettez-moi seulement de vous rappeler que bien souvent vous m'avez fait des offres de service ; vous m'avez parlé de votre dévouement. — Mettez-moi à l'épreuve, et vous verrez si je m'en tiens à des paroles, y- bien ! donnez-moi une preuve sur-le-champ, — dit vivement

Adrienne. — A la bonne heure, voilà comme j'aime à être pris au mot ; que lauril (aire pour vous? — Vous êtes toujours fort lié avec votre ami le ministre? — Sans doute : je le soigne justement d'une extinction de voix : U en a toujours b veille du jour où on doit l'interpeller; il aime mieux ça. — Il faut que vous obteniez de votre ministre quelque chose de très-knportant pour moi. — Pour vous!... et quel rapport?... » ' Le valet de chambre de la princesse entra, remit une lettre à M. Baleinier, et lui dit : « Un domestique étranger vient d'apporter à Finstant cette lettre pour monsieur le docteur : c est très-pressé... » Le médecin prit la lettre, le valet de chambre sortit. « Voici les désagréments du mérite, — lui dit en souriant Adrienne ;^ on ne vous laisse pas un moment de repos, mon pauvre docteur. — Ite m'en pariez pas, mademoiselle, — dit le médecin, qui ne put cacher un mouvement de surprise en reconnaissant l'écrivain de M. d'Aigrigny, — ces diables de malades croient en vérité que nous sommes de fer et que nous accaparons toute la santé qui leur manque ; fls sont impitoyables. Mais vous permettez, mademoiselle, »dit M. Baleinier en interrogeant Adrienne du regard avant de décacheter la lettre. Mademoiselle de Cardoville répondit [Kur im gracieux signe de tête. La lettre du marquis d'Aisrigny n'était pas longue; le médecin la lut d'un trait : et, malgré sa prudence habituelle, il haussa les épaules, et dit vivement : c Aujourd'hui... mais c'est impossible... il est fou... — Il s'a^ sans doute de Quelque pauvre malade mu a mis en vous tout son espoir, qui vous attend, qui vous appelle... AUons, mon cher monsieur Baleinier, soyez bon... ne repoussez pas sa prière... il est si doux de justifier la confiance ({u'on inspire!... » Il y avait à la fois un rapprochement et une contradiction si extraordinaires entre l'objet de cette lettre écrite à l'instant même au médecin par le plus implacable ennemi d'Adrienne, et les paroles de commisération que celle-ci venait de prononcer d'une voix touchante, que le docteur Baleinier en fut frappé. Il regarda mademoiselle de Cardoville d'un air presque embarrassé et répondit : a Il s'agit, en effet... de l'un de mes clients qui compte beao-^ coup sur moi, beaucoup trop même, car il me demande une chose impossible... Mais pourquoi vous intéresser à un inconnu? — S'il est malheureux, je le connais; mon protégé pour qui je vous demande l'appui de votre ministre m'était aussi à peu près inconnu , et malmenant je m'y intéresse on ne peut plus vivement; car, puisqu'il faut vous le dire, mon protégé est fils de ce digne soldat (lui a ramené ici, du fond de la Sibérie, les filles du maréchal Simon. — Comment ! votre iNH)t^ est... — Un brave artisan, le soutien de sa famille; mais je dois tout

vous dire : voici comment les choses se sont passées... » La confidence ou'Adrieune allait hïre au docteur Ait interrompue par madame de Saint-l)izier, qui, suivie de M. d'Aigrigny, ouvrit violemment la porte de son cabinet. On lisait sur la physionomie de la princesse une expression de joie infernale à peine dissunulée par un faux semblant d'indignation courroucée. M. d'Aigrigny, en entrant dans le cabinet, avait fêté rapidemem mi regard interrogatif et inquiet au docteur Baleinier. Celui-ci répondit par im mouvement de tête négatif. L'abbé se mordit les lèvres de rage muette ; ayant mis ses dernières espérances dans le docteur, il dut considérer ses projets comme à jamais rumés, malgré le nouveau coup que la princesse allait porter à Adrienne. « Messieurs, dit madame de Saint-Dizier d'une voix brève, précipitée, car elle suffoquait de satisfaction méchante, — messieurs, veuillez prendre place... j'ai de nouvelles et curieuses choses à vous apprendre m sujet de cette demoiseUe. » Et elle désigna sa nièce d'un regard de haine et de mépris impossible à rendre. c Allons .. ma pauvre enfant, qu'y a-t-U? que vous veut-on encore? — dit M. Baleinier d'im ton patelin avant de quitter la fenêtre où il se tenait à côté d'Adrienne ; — quoi qu'il arrive, comptez toiiyours sur moi. 9 f t ce disant, le médecin alla prendre place à côté de M. d'Aigrigny et de M. Tripeaud. A l'insolente apostrophe de sa tante, mademoiselle de Cardoville avait fièrement redressé la tête... La rougeur lui monta au front; impatientée, irritée des nouvelles attaques dont on la menaçait , elle s'avança vers la table où la princesse était assise, et dit d'une voix émue à M. Baleinier : c Je vous attends chez moi le plus tôt possible... mon cher docteur; vous le savez, j'ai absolument besoin de vous parler. » Et Adrienne fit un pas vers la bergère où était son chapeau. La princesse se leva brusquement et s'écria : a Que faites-vous, mademoisdle? — Je me retire, madame... Vous m'avez signifié vos volontés, je vous ai signifié les miennes : quant aux alËiïres d'intérêt, je chargerai quelqu'un de mes réclamations. » \

The text on this page is estimated to be only 16.53% accurate

LE JUIF ERRANT. »i ,Di»is;iiiU-i izii'i' voyant su ^»roi4> lui
ôckipper cou ut priM-ipit il &i uiou*, t'(. au iué|iris do luule couvouuucc,
lui s.asit vio t le bras d une main lunvuUivo eu lui dissinl : a ^ie^tl*z!!! —
ikidaue... — (il Adrienne avec uu aïeul de diaboliques dédain, unuieh-
uons doni' iri?... — Vous vuulrz >ous échapper... vous ur? » lui dit
ui.tdiinke de Saiul-Dizier eu la tuisau d'un air de ces mots : — Vou\$avez
peur,, ou aurait Ciit marcher AdiicDue i>viile daus la fournaise. Dégagt^nt
s->u hia^ de l'éieinte de sa ir un gt*^te rempli de noltle^se et de lierté« elle
ji.ta sur le : 'au.;ail mu qu elli' len.til à la ma u, et, reveuaut aupics de la
table, elle irifUMMuenl à la prin^es^e : c Il y a ipielipie < liosu de plus
fort luiloud di'goilt que tout «eci in'ilk^pie... eVst la crainte d'être de lai
heié; paile/, madame... je vous écoute. » li>ie haute, le teint léuerement
cobtré, le rc|;ard à demi voilé par nie d iudi^nalioii, le^ nias crolbés sur son
M'in, (itr, nialuré elle, l d*uiM> \ive émotion, frappant couvnMveinent le
Ltpis du bout joli pied, Xdrii'iine altatilU'r gouile à goutte le veuiu dout elle
uHée, el faire boniïrii s:i victime le plus longtemps possible, cerl'elle ne lui
é- happerait pas. ttieurs, — dit madame de .'^aiut-Lii/irT d'une voix
contenue, — ! qui Ment de se pas>er... dn m'a avertie que le coniiiiissaire
de ksiiait me parlirr; je me sui» rendue auprès de ce magistrat: il cilMî d un
air piine du devoir qu'il avait à renq)lir. In honune coup d'un mandat
d'amener avait été vu entrant diuis le pavillon D... » une tressaillit ; plus de
doute, il s'agi>sait d'Vgricol. Mais elle rein|>iissible, eu songeant à la
stlix'té de la cachette où elle l'avait Juire. magistral, — continua la
princesse, -~ me demantia de proerder cben he de cet liomuif, soit dans
l'hôtel, soit dans le pavillon. >ou dr«i!t. .le \f piiai de eonunenerr par le
|iavilliin,et je l'aceom.. Muljjrié la eoiiduile imiualitable de madeinoi>eile,
il ue me vin moment à la peusé\ je l'axone, de croire qu'elle fiU uk léc en ■
ehose à relie déplorable alTain^ do polire... Je me trompais. — ule/->nnv
dire, niad.iuie / — s e« ria Adriemc. — Vous aile/ le iikideHiois« lie, — dit
la prinee^sc d'un air triomphant. — (ihaeun r... Vous vous êtc^, tout à
l'heure, un peu trop tialée de vous r si railleuses et si alliciv. . J'acconqMf;ne
doue le eoniini>s;iiiie & ree à peumutruitut, la stu[K'ur iW ce magistrat à la
vue de ces Mois créaostuinécs I oinme des tilles de ihéatre... i e fait a été d
ailleurs, à ande, f on^igiié daus le prorès-vei bal, car ou ne saurait trop
couVeu\ de tous... de pareilles extravagances. — .Madame la prinlort

sagement agi, — dit h' Tripcaud en s'inclinant. — Il éi.iit dilUr aussi la Justicllc:... elb*s ont répondu a\ee une huro^able amlacc n'avaient vu nrtsonue entnT... — Les bra\cset honnêtes liiles! ta ma démo i Si 'lie de >.aidoville avec Joie: — ce pauvix* ou.rier est . la protection du docteur Haleinier fera le rt d'e. — lbMireu>e— reprit la princi'SSf% — une de mes fen^ne^, madame , arcouq»agiiee : cette exerllente peintune. se r.tpp< laul avoir vu oiselle icuirer chrz elle ee matin à huit heurt's, dit n'iïremrnt istrit qu'il >e ponirult fort bii n qur l'homun' que l'on eherchah se iiduil parla pt-rite porte du jardin, laissée involontaii émeut ou. fur iu.ul iiiiioisrjli'... en revenant. — il i-Ot été bon, madaii.'- la •e, — dii IViieaiid, — d< l'ain' au^si eoiiisiguer au prore.>-vrib.il demtH- ili' ê'ait ti'uliée rlp-y. elle à huit l:eur> du matin... - Je iU pa» la ui'ee^sié. — dil le (imIi ui, tid» le à sou rôle, — wr'i mii'léli'MK II! en délier^ de» relieri lies au\qnelt4:s .r(aMl qî:e la ehor ' U\ é' lidie • i-^-\« rI'.il. et j :ii Ml .-i: reia'd eouiii^ (I di>nl4Mueu\ «lu ini^i.l.r.st u il I li ëi.iit pénible d avtiir a eni l'gi^trer la seandaleusi' couihiile «'U;ie|erM>nm* plaée dans imesi haute po^iti.tu ««Nâle... — >aus m d une, — dit \drieune imp.tliiMiiëe, ^ je crois votn* pudeur à l'S t^ale à celle de iv caiidid'* eomiiis^aire de ptdite : m.d*« il me *M- Votre f'ouunune inuocenVOUS et bii auriez pu ré>« ajri»ite, — dit la ^ ^* avec drpit. — Je ne. nrexaiisi* |ias. madame, — lépiuidil lieivid.ieniic : — mais, coMiine M. Baleinier a bii n \^••\M diif un mot faxeur, par amit é pour iuim, je donne l'inle.) .l': "mm p ssible it qu'il ue me convient pas d*e\plani xère, aussi consigne au pio(es-\erl) il ? — Oui, oUl, mous eur, — du ta princesse d'un air triomphant. -> Mais cet homme, — dit le (kitlIÇUI' ll'nn air hypocrite, — était sins doute un voh'ur'.' tlrI.i s'expliquC llllli de soi-même; tout autre soupçnn... n'est pas vraisemblable. .I — ViAte indulgence pour mademoiselle vous égnre, monsieur B;ileiilef • — Ū\i sècheillent la princesse. — On connaît cetie espèce de voleui's-là, — dit Tripeaud, — ce sont opdinairement de licaux jeunes gens lrès-ricllM;»i — Vous vous trompei, monsieur, — reprit madame de Saint-llItM^t ^^ mademoiselle n'élève pas ses vues si haut... elk* prouve qtt'ilie eitCur peut être non-seulement criminelle, mais etlcOre Ifiiole... Alttsi^ Je ne m'étonne plus des sympa t. lies que mademoiselle amchalt tout à I mMre pour le populaire... C'est d autant l lus loucliadt H attendrissant, qUfecet homme, caché par inadeiuoi.ti*lle chi z elle, pdriait une Mouse. — Une blouse?... s'écria le baron av(*c l'air du plus piofoud déftoût, mab alors... c'était donc un iiouwnc. du peuple? c est A Eniire dresser les .chcviHilt sur la tête... —

Cet iKiiume est un ouvrier fbrgeh>n, i! Ta avoué, — dll la princesse: —
 mais il tant ctriï ju>te, c'c*st uii Assef beau garçon, el sans doute
 mademolsclie, dans la singulière religion qu'elle professe pour le beau... —
 Asa^ madame... assez, — dil tout à coup .\dienne, qui, déd.iiguanl de
 répoiH «Ire, avait Jusqu'alors écoulé s.i tante avec une iudic nation
 croissante et douloureuse : — J'ai été tout à l'heure sur le polut de me
 justifier à propos d'une de vos odieuses in^iimatiois... je ne m'exposerai
 pus une seei»iide fois à une paieille faiblesse... Un mot setllement,
 madinie... Cet honnête et b>yal artisan e^t arrêté saiiB doute ? — Certes, il
 a été arrêté vi conduit eir|U'i>fin sous bonne escptrti*... Cela vous fend le
 cœur, n'estce pa-^, matiein l'isi'lh;?... dit la princesse d'un air triomphant :
 il Ciut, eu ellef, (pie votre tendre pitié pour cet bitéressant forgeron soit
 bien grande, car vous jterdez votre assurance ironique. — Oui, madame,
 car j'ai mieux â faïie que de railler ce qui est otiieux et ridicule, — dit
 Xdienne. dont les yeux se voilaient de larmes en songeant aux hiquic*tudes
 enielles de la famille dWgricol piistimicr ; et, prenant son chapeau, elle le
 mit sur s;i tête, en noua les l ubaus,*et, s adressant au docteur : —
 .Monsieur Baleinier, je vous ai t(»ut à l'heure demandé votre proieeion
 auprès du ministre... — Oui. madeinoisidle... el je me ferai un plaisir d'être
 votre intermédiaire auprès de hii. — Votre voiture est en bas? - Oui,
 mademoiselle... — dit ht docteur* singulièrement surpris. — \ ors allez être
 assez bon pour me conduire à l'hitant chez le nnnistre... l'i'ésentéo \Mir
 vou>, il llo me refu>(M-a pas la grâce ou plutôt l.t justire (pie j'ai à
 solUelter de lui. — Comment, mademoiselle, dit la [»rinees^e. — vous
 osez prendre une telh; détermination satw mes 0ld I^(ul regard, et c'est à
 peine s'il put Contenir >a violente . motion, lorM]ue, adre.^s;int un coup d
 d'il aussi rapide (pre sigiilicatif au mé(le(rin, celui-ci lui réptmdit en
 baissant par deux fui M. d'Aigrigny dit â madame de >aiut-IMz'icr avec une
 iullexion de. voix partit ulierc : — Il me semble, madame, cpie l'on |ieut
 confiiT mademoiselte aux soins de monsieur le doi teur. » Le inaMpii^
 pnmonç.i ces mots : aux tottif de momimr U doeieur^ d'une manière si
 s^rnilicative, que la princesse, ayant regardé tour à l'Mir |e luêdecin et .M.
 irAigrigny, comprit tout, et k\ ligure rayonna. !ÛMi ^Mii I II- Mil e« ei
 s'était passi tro s- rapidement, mais la nuit était

The text on this page is estimated to be only 15.77% accurate

LE JUIF ERBÂNI'. d'ici presque venue : auui Adricone, plongi^e dans la préocc nption pëimc quclui cauuiL le sort d'Agricol, ne put s'apercevoir de ces diuércnU sicoes échangés eatre la princesse, le docteur et Vabbé, ugnés qtd, d'anicurs, eussent été pour elle iacompréiieusibles. cboqné des paroles de tnadame de Sitol-IHiier, éié Lndulgenl pour madeiww '~ " ' ' juste... Je suis Ji s - Je ne crois p» STolr Mspissi orarespi la coïduire chez le minisire, si elle le désire. J'ignore ce qo'dle veit soDiciier, mais Je la cn^e incapable d'abuser de la confiance que J'ai es die, et de me labe appuTer une recommandalton îmmérilée. » Adrienne, émue, teîidil cordialement sa main au docteur, et lui dit > « Soyez tranquille, mon digne ami... vous me sanrez gré de la démai^e chequeje-vousbis&ire, car vous serez de nxHtié dans une boime aelion... > Le Tripeaud, qui n'était pas dans le secret des iMTOveaux dessons di docteur et de l'âbbé, dit tout bas à celm-d d'un ab-stupébit : ■ Comment j on la laisse partir? — Oui, oni, » répondit bruscrument H. d'Aigrigny en lui taisant signe d'écouler b princesse, oui aUaîl parier. En eflél, ceDe-cî s'avanga vers sa nièce, et lui dji d'une voix lente ei mesurée, appuyanl sur cbacne de ses pûolei : a Un mot encore, madcHKHScUe... m dernier mot devant œs messieurs. — Répoodes : Halsré les cliarges terribles qui pèsent sur vous, êtes-voos loojours décidée S méconnawe mes volontés fonnellesT — Oui, madame. — Malgré le scandaleux éclat qui vient d'avoir lieu, vovs |H





Tripeaud.



The text on this page is estimated to be only 12.71% accurate

LE JUIF ERRANT. «S i septiUe partie. LS lestlITE DE HOBE
COURTE. GDAPITRB FRKHIEB. lait venue , sombre et Troide. Le ciel ,
pur jusqu'au cuucher ■ voil»U (Je plus eu plus de nuées grises , lividcB ; le

veut. jusqu'à un teateai duuloureux ; car A

là, par tour-
neige épaisse
çait à tom-
ternes ne je-
e clarté dou-
l'intérieur de
du docteur
ù il était seul
ne de Cardo-

nante figure
, encadrée
etit chapeau
gris, faible-
rée par la
antennes, se
nche et pure
sombre de
t était garni
e la voiture,
umée de ce
x et suave,
esque volup-
émane tou-
tements des
ne exquise
la pose de la
ssise auprès
, était rem-
ce; sa taille
svelte, em-
lans sa robe
e drap bleu,
a souple on-
noelleux dos-
s'appuyait ;
eds, croisés
re et un peu
posaient sur
peau d'ours
apis; de sa
e, éblouis-
, elle tenait
oir magnifi-
dé, dont, au
nement de
, elle essuya
nides de lar-

cette jeune
it alors la
s scènes pé-
elles elle ve-
er à l'hôtel
ier. A l'exal-
e, nerveuse,



D'Aigrigny

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

66 LK JUIF ERRANT. bire... c'est de l'aimer trop) brillante, trop belle... trop hiihnnicuse ; tuais, vous le savez, je me résigne à iuc^ dé auts... — Allons, allons, je suis plus tranquille, — dit le docteur giiienient, — vous smiriei... c'est bon signe... — Souvent, c'est le plus sage... el pour;inl... le devinis-je, après les menaces que ma tante vient de me fairu? l'ourUuit, cpie peutelh*? quelle était la signification de cette (^suc* c de conseil de famille ? Sdiicusrltieul, a-t-el!e pu croire que lavis d'un M. Aigrigny» d'un M. Irlpeauil prtt m iullueucei*?... Et puis, elle a parlé de mesures rigoureuses... Quelles mesures peut-elle prendre?... le savez-vous?... — Je crois, entre nous, que la pnncc&>e a voulu seulement vous lre compte agir «ur vous par persuasion... Elle a l Inconvénient de se croire une mère de TKglise, et elle rêve votre conversion. — dit malil"ieu^cment le dOclrtir, qui voulait surtout rassurer à tout prix Adienne: — mais ne pensoiâ plus h cela... il faut que vos beaux yeux brillent de leur é< lat, pour séduire, pour fasciner le ministre que nous allons voir... — Vous avez raison, tnou cber d.jcleur... on devrait toujours fuir le chagrin, car un de ses moindres dés;igréments est de vttus fain^ oublier les chagrins des autres ;... mais, voyez, j'u^e de votre bonne obligciince sans vous dire ce que j'attends de vous. — PÇons avons, luMueu^omenl, le temps de causer, car noire homme d'Etat demeure fort loin de chez vous. — En deux mots, voici ce dont il s'agit, — reprit Adrieum; : — je vous ai dit les raisons qoe j'avais de nk'intéri*sser à ce di^ue ouvrier ; ce matin, il e>t venu tout désolé m'avouer olutlon, peut-être étrange, de vous prier de me conduire, moi, jeune tille, chez ce ministre'? — .Mais... ^)Our recommander d'une manière plus prc;^sante encore votre protégé. — luii... et aussi pour couper cotirt, p:ir une démarche éclatante, aux caloiimies que ma tante ne va []as manquer de répandre .. el qu'elle a déjà, vous l'avez vu, Ciit inscrire au p:ocesverbal de ce conunissalre di* p(»lice... J'ai douc préféré m'adiCbser frall* chemeni, hauli'ment, à un hommie placé dans une position cniineule... Je lui dirai ce qui e^t, el il me eroii-n , parce que la véiité a un accent auquel ou ne se tronque pas. — Tout ceci, ma chère inadi-nioi^elle Adrienne, est sagement, parfaitemeht raistmné. V(nI^ ferez, connue on dit, d nue pierre deux ctuips... ou plutôt, vmis retirerez d'une bonne action deux acies de justice :... vous détruirez d'avance de dangereuses cahmmies, et vou le docteur, qu'elle ne douta pas uu instant de ce que ce dernier lui disait. Aussi repril-elle avec

joie : a Quel bonheur! ainsi je pourrai, en allant eliercher ensuite les lilies
 du nuiréchal Simon, rassurer ta pauvre mère de rou\rier, qui est peut-être à
 cette heure dans de cruelh^ angoisses en ne voyant pas l'cnircr son (ils. —
 Pui, vous aurez ce plaisir, — dit M. Baleinier en sonri.iut, — car nous
 allons solliciter, iiUrigher de telle sorte (pi'il faudra bien (Jue la bonne mère
 appi^iine par vous la mise en liherte de ce brave garçon, avant de savoir
 qu'il avait été arrclé. — Uue de bonté, que d obligeance de votre part! — dit
 Adrienne. — En vérité, s'il ne s'agiss;iii pas de nuilifs aussi graves , j'aurais
 honte de yoj.s faire perdre uu temps si jtrécieux, tinm cher monsieur
 Italeiuler; mais je connais votre cœur. — \ ous prouver mtm piotuid
 dévouement, mon siaecre attahemenf, je n'ai pas d'autre désir, » dit le
 d«Mleur en aspl:'ant une p: Ise de tubae. Mai^ en même temps il jeta d(
 eôli* un (oup d œil uiquiet par la portière, car la voilure travei.^ail alnr^ la
 place rie l'Odéon, (l malg.é les rafales d'une neige épaisse on vnyuil la
 fa(.ade du théâtre illuminée : or. Ad ienue, qui en c»' moment même
 tf)urn:ii{ ia tête de ce côté, pouvait s'étonner dn singulier chemin qu'on lui
 faisait prendre. Alin d'atti er son attention par une habile diversion, le do>,
 un des titres adopté.^ — N(m pas mainteuant... mais rai>on de plus ; et. si
 vous pouviez niéUie lais>er échapper uu ou deux Monseigneur, noire
 affaire serait emportée d'emblée. — Soyez tranquille, l)uisqu'ii y a des
 bourgeois-ministres comme il y a de^ bourginus-geutillslonnnes, je me
 souviendrai de .M. Joui^aln, et je rassisierai la gloutonne vanité de votre
 honuue d'Ktat. — Je vous raband(inne,*e[il >era entie bonnes mains, —
 reprit le médecin en voyant avec joie la voiture alors engagée dan^ les rues
 nombres qui coudui>ent de la place de l'Odéon au quartier du Panthéon:
 mais, dans cette circunst;uice, je n'ai pas le courage de reprocher à mon ami
 le ministre d'êth.' orgueilleux, puisque son orgueil peut nous venir eu aide.
 — dette petite ruse est d'ailleurs assez innoceuie, — ajouta mademoiselle de
 Cardo ville, — et je n'ai aucun sciupuie d'y avoir recours, je vous l'avoue...
 — Puis, se penchant \ers la {lortiore, elle dil : — Mou Dieu, que ces rues
 sont noiiies!... quel vent, quelle neige!... dans ^uel quartier sommes-noun
 doue?... — Coinuient! habitante ingrate et dénaturée... vous ne reeoiiuissiez
 pas, à cette absence de boutiques, votre cher qwirrier, le faubourg Saint-
 Germain? — Je croyais qUe nous l'avions quitté depuis longtemps. — Moi
 Atii<<>i, -^ dit le médecin en se penchant à la portière t: de la grande porte.
 » M..demol8tiiê de Cattloville, connue les persoimt^ qui sortent
 ordinairement eti toiture, cobbaissait si peu certaines rues de Paris et les

hahiiudeft EpinistérleHea, qu'elle ne douta pas uu moment de ce que Idi affirmait M. fialeinlef, en qui elle avait d'ailleurs la conlianee la plus etirêilw. Depuis te départ de l'hôtel Saint-Dizier, le docteur avait sur les lèvn?s une question uu'il hésitait pourtant à po>cr, craignant de se conq»rometÎre aux yeux u Adieuue. Lorsque cclle-ei avait parlé d'intérêts trèsr-inlimrtants dont on lui aurait caché l'existence, le docteur, très-lin, très-habile observateur, atait pai-Ëliement remarqué l'embarras et les anâoissi.'S de la princesse et de M. d'Aigrigny. Il m.' diuila pas que le complot irigé contre Adrienne (complot (|u il sirrvait avenglémeul par stiumisslou aux volontés de l'ordre) ne iOï relatif à ces intérêts qu'on lui avait cachés, el que psir cela même il brûlait de connaître; car, ainsi que chaÎ|ue membre de la ténébreuse congrépliou dont il fais:Kit partiis ayant orcéuient l'habitude de la dél.ition, il sentait nécessairement se developiHT en lui h*s vices odieux inhéicnts à tout état de complicité, à savoir, l'envie, la déliaùce et une curiosité jalouse. On coihpn>ndra que le docteur Balein'uT. quoique parfaitement résidu de servir les projets de M. d'Aigrigny. était fort aïde de s:ivoir ce qu'on lui avait dissunulé : aussi, surm(mt;int ses hé>itations, tnmvunt l'occa* ftioti opportune et surtout pie;>santi\ il dit à Adi ieniie après un moment, de silence : a Je vais peut-être vous faire une demande très-iiidi^crete • Kn ttmt cas, si vous bi trimvez telle .. n'y répondez pas... — CoutinueL». je vous en prie. — Tantôt... quelques nînuies a vaut que lou vint an — niuurer à madame votre tante l arri\ée du coumiissaire de pe, pensive, et après un silence de quelques Insiaiits elle lépondil à M. Baleinier : a l est à ce sujet des choses que jigimre... d'autres que jt* pui^ vous apprendre... d'autres enfin que le dois viMis taire... vous êtes >i bon anjourd'hui que je suis heureuse de v«'us donner une nouve!l«* marque de eontiauee. — Alois je ne veux rien s:ivoir, — dil le doeieur d'un air eontil et pénétré, — car j'auiai> lair d'iu-cepter une sorte de ré> ompense... tandis que je suis milie roiâp.irc par le plaisir mêmir que j cpirnivc à vous servir. — Ecoutez... — ait Adrienne sans paraître s'oeuper d(îs scrupuli s délicats de M. Baleinier, — j'ai de pnissiUJles rai>ons de croire qu'un inuncnse héritage doit être dans un temps i lus ou m prochain partigé entre les membres de ma famille... que je ne comiais pas tous... car. après la réviication de Tédit de Nantes, ceux dont elle descend se sont disper«fis dans les pays étraDSers, et ont subi des foituncs bien diverses. -* Vraiment! — s'ëtria le odeur, on ne peut plus Intéressé. — Cet héiltage, où esl-il? de qui vicikt-il? entre le^ mamsde qui

cst-H? — Je l'ieiiore... -* Et comment Cure valoir vos dioits? — Je le s;mrai bientôt. — Et qui vous en instruira? — Je ne puis vous le dire. — Et qui vous a appris que cet héritage c\i>Un't ? — Je ne puis non plus vous le dire... — reprit Adrienne d'un ton mélancolique et doux qui contrasta avec la vivacité habituelle de son entretien. — C'est un secret... un secret éironge... et dans ces moments d'exaltation où vous m'avez quelquefois surprise... Je songeais à des cir

LE JUIF ERRANT. 87 ?ft extraordinaires qui se rapportaient à ce secret... oui... et bieu grandes, de bien magnifiques pensées s'éveillaient en Irienne se tut, profondément absorbée dans ses souvenirs, minier n'essaya pus de l'eu distraire. l mademoiselle de Gardoville ne s'apercevait pas de la direcsulvait la voiture ; puis, le docteur n'était pas fâché de rélléquil venait d'apprendre; avec sa perspicacité habituelle H t vaguement qu'il s agissait pour l'abbe d'Aigrigny d'une affaire î, il se promit d'en faire immédiatement le su^et d'un rapport t deux choses l'une : ou M. d'Aigrigny agissait dans cette cirs d'après lle en montant le perron. — C'est ce qu'on appelle Mi du ministère, le \$anclui tanrtorum où notre homme d'Etat loin du bruit des profanes, — dit M. Baleinier en souriant. — DUS la peine d'entrer. »)U86a la porte d'un assez grand vestibule complètement désert, i bien raison de dire, —reprit M. Baleinier cachant une assez >tion soud une apparence de gaieté, — maison de ministre... le pr>-enu... pas un valrt de iiicd (pas un garçon de bureau, e dire) à l'antichambre. Mais neureusement. — ajouta-t-il en b porte d'une pièce qui communiquait au vestibule : Nourri dans le sérail, j'en connaît les diHoiirt. loiselte de Gardoville fut introduite dans un salon tendu de paà dessins veloutés, et modestement meublé de (baises et de uioicajou recouverts en \elours d'itreclit jaune . le parquet était soigneusement ciré: une Limpe circulaire, ani ne donnait plus que le tiers de sa clarté, était suspendue beaucoup pins haut qu'on ne les suspend ordinairement. Trouvant cette demeure singulièrement mo* deste pour l'habitation d'un ministre, Adrienne, quoiqu'elle u*eAt aacun soupçon, ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise, et s'arrêta une minute sur le seuil de la porte. M. Baleinier, qui lui donnait le bras, devina la cause de son étonnement, et lui dit en souriant : « Ce logis vous semble bien mesquin pour une Excellence, n'est-ce Bas? Mais si vou^ saviez ce aue c'est que l économie constitutionnelle !.. u reste, vous allez voir un Monseigneur qui a l'air aussi... mesquin que son mobilier. Mais veuillez m'atteiidre une seconde, je vais prévenir le ministre et vous annoncer à lui. Je reviens dans l'instant.» Et dégageant doucement son bras de celui d' Adrienne, qui se serrait involontairement contre lui, le médecin alla ouvrir une petite porte latérale par laquelle il s'esquiva. Adrienne de CardoviOe resta seule. La jeune fille, bien qu'elle ne pût s'exprbner la cause de cette impression, trouva sinistre cette grande chambre froide, nue, aux croisées sans rideaux ; puis, peu à peu remarquant dans son ameublement plusieurs singulai ités

Qu'elle n'avait pas d'abord aperçues, elle se sentit saisie d'une inquiétude insaisissable. Ainsi, s'étant approchée du foyer éteint, elle vit avec surprise qu'A était fermé par un treillis de fer qui condamnait complètement l'ouverture de la cheminée, et que les pincettes et la pelle étaient attachées par des chaînes de fer. Déjà assez étonnée de cette bizarrerie, elle voulut, par un mouvement machinal, attirer à elle un bouton placé près de la boiserie. Ce fauteuil resta immobile. Adrienne s'aperçut alors que le dossier de ce meuble était, comme celui des autres sièges, attaché à l'un des panneaux par deux petites pattes de fer. Ne pouvant s'empêcher de sourire, elle se dit : « A-t-on assez peu de confiance dans l'homme d'Etat que je sois » pour attacher les meubles aux murailles ? » Adrienne avait pour ainsi dire fait cette plaisanterie un peu forcée, afin de lutter contre sa pénible préoccupation, qui augmentait de plus en plus, car le silence le plus profond, le plus morne, régnait dans cette demeure, où rien ne révélait le mouvement, l'activité qui entourent d'ordinaire un grand centre d'affaires. Seulement, de temps à autre la jeune fille entendait les violentes furies du vent qui soufflait au dehors. Plus d'un quart d'heure s'était passé, M. Baleinier ne revenait pas. Dans son impatience inquiète, Adrienne voulut appeler quelqu'un afin de s'informer de M. Baleinier et du ministre ; elle leva les yeux pour chercher un cordon de sonnette aux côtés de la glace ; elle n'en vit pas ; mais elle s'aperçut que ce qu'elle avait pris jusqu'alors pour une tache, due à la demi-obscurité de cette pièce, était une grande feuille d'acier blanc très-luisant. En s'approchant plus près, elle heurta un flambeau de bronze... ce flambeau était, comme la pendule, scellé au marbre de la cheminée. Dans certaines dispositions d'esprit, les circonstances les plus insignifiantes prennent souvent des proportions effrayantes ; ainsi ce flambeau immobile, ces meubles attachés à la boiserie, cette glace remplacée par une feuille de fer-blanc, ce profond silence, l'absence de plus en plus prolongée de M. Baleinier, impressionnèrent si vivement Adrienne, quelle commença de ressentir une sourde frayeur. ^ Telle était pourtant sa confiance absolue dans le médecin, qu'elle en vint à se reprocher son effroi, se disant qu'après tout, ce qui le causait n'avait aucune importance réelle, et qu'il était déraisonnable de se préoccuper de si peu de chose. Quant à l'absence de M. Baleinier, elle se prolongeait sans doute parce qu'il attendait que les occupations du ministre le laissassent libre de recevoir. Néanmoins, quoiqu'elle tâchât de se rassurer ainsi, la jeune fille, dominée par sa frayeur, se permit ce qu'elle n'aurait jamais osé sans cette occurrence ; elle

s'approcha peu à peu de la petite porte par laquelle avait disparu le médecin, et prêta l'oreille. Elle suspendit sa respiration, écouta, et n'entendit rien. Tout à coup un bruit à la fois sourd et pesant, comme celui d'un corps qui tombe, retentit au-dessus de sa tête; il lui sembla même entendre un gémissement étouffé. Levant vivement les yeux, elle vit tomber quelques parcelles de peinture écaillée, détachées sans doute par l'ébranlement du plancher supérieur. Ne pouvant résister davantage à son effroi, Adrienne courut à la porte par laquelle elle était entrée avec le docteur, afin d'appeler quelqu'un. A sa grande surprise, elle trouva cette porte fermée en dehors. Tourmentée, depuis son arrivée, elle n'avait entendu aucun bruit de clef dans la serrure, qui du reste était extérieure. De plus en plus effrayée, la jeune fille se précipita vers la petite porte par laquelle avait disparu le médecin, et auprès de laquelle elle venait d'écouter. Cette porte était aussi extérieurement fermée. Voulant cependant encore lutter contre la terreur qui la gagnait insensiblement, Adrienne appela à son aide la fermeté de son caractère, et voulut, comme on dit vulgairement, se raisonner. « Je me serai trompée, — dit-elle; — je n'aurais entendu qu'une chute, le bruit d'un objet qui tombe n'existe que dans mon imagination. Il y a mille raisons pour que ce soit quelque chose et non pas quelqu'un qui a été

M LE JUIF ERRANT. tombe. Mais ces portes fermées. Peut-être on ignore que je suis ici, oA aura cm qu'il n'y avait personne dans cette clianibre. » En disant ces mots, Adrienne regarda autour d'elle avec anxiété; puis èDe sùoula d*une voii ferme : a Fas de faiblesse , il ne s'agit pas de cbercber à m*étourdir sur ma situation , et de vouloir me tromper moiméine ; il faut au contraire la voir bien en face. Evidemment je ne suis Bas ici chez un ministre... mille raisons me le prouvent mainleuant... I. Baleinier m'a donc trompée... Mais alors dans quel but, pourquoi m'a-t-il amenée ici, et où suisse? » Ces deux questions semblèrent à Adrienne aussi insolubles l'une que l'autre : seulement il lui resta démontré qu'elle était victime de la perûdie de M. Baleinier. Pour cette àme loyale , généreuse , une telle certitude étaii si horrible qu'dle voulut encore es»sayer de la repousser en songeant à la cou liante amitié qu'elle avait toujours témoignée à cet homme ; aussi Adi'ienne se dit avec amertume : « Voilà comme la faiblesse justes fernale qu dence ; appelons quelqu'un, c'est le seul moyen dé m'éclairier complètement. 1 Puist se souvenant qu'il n'y avait pas de sonnette, elle dit : « U n'importe, frappons, on viendra sans doute. » Et % de son petit poing délicat , Adrienne heurta plusieurs fois à la porte. Au bruit sourd et mat que rendit cette porte, on pouvait deviner qu'elle était fort épaisse. Rien ne répondit à la jeune lille. Elle courut à l'autre porte. Même appel de sa part, même silence profond, interrompu ça et là au dehors par les mugissements du vent. « Je ne suis pas plus peureuse qu'une autre, — dit Adrienne en tressaillant ; — je ne sais si c'est le froid mortel qu'il fait ici , mais je frissonne malgré moi : je lâche bien de me délëudre de toute Hiiblesse , cependant il me semble que tout le monde trouverait comme moi ce qui se pMse ici étrange, effrayant. Tout à coup des cris, ou plutôt des hurlements sauvâtes, aifrcux, écLàtèrent avec fîirie dans la pièce située au-dessus de celle où elle se trouvait, et peu de temps après une sorte de piétinement sourd, violent, saccadé, ébranla le plaïoud, comme si plusieurs personnes se fussent livrées à une lutte énergique. Dans son saisissement , Adrienne poussa un grand cri d'effroi , devint eàle comme nne morte, resta un moment immobile de stupeur, puis s'ètnça à l'une des fenêtres fermées par des volets, et louvrii brusquement. Une violente rafale de vent mêlée de neige fondue fouetta le visage d'Adriesne, s'engouffra dans le salon, et, après avoir fait vaciller et flamboyer la himière fumeuse de la lampe, I éteignit. Ainsi plongée dans une profonde obscurité , les mains crispées aux

barreaux dont la fenêtre était garnie , mademoiselle de l'ardoville , cédant à sa frayeur si longtemps contenue, allait appeler au secours, lorsqu'un spectacle inattendu la rendit nnette de terreur pendant quelques minutes. Un corps de logis parallèle à celui où elle se trouvait, s'élevait à peu de distance. Au milieu des noires ténèbres qui remplissaient l'espace , une large fenêtre rayonnait, éclairée. A travers ses vitres sans rideaux , Adrienne aperçut une figure blanche, h&ve, décharoét^, traînant après soi une sorte de linceul, et qui sans cesse ipassait et repassait précipitamment devant la croisée, mouvement à la fois brusque et continu. Le r gard attaché sur cette fenêtre qui brillait dans l'ombre, Adrienne resta comme Êiscinée par cette Ingubre vision : puis ce spectacle portant sa terreur à son comble, elle appela au secours de toutes ses forces sans quitter les barreaux de la fenêtre où elle se tenait crami)onnée. Au bout de quelques secondes, et pendant qu'elle appelait ainsi à son aide, deux ^ndes femmes entrèrent silencieusement dans le salon où se trouvait mademoiselle de Cardoville , qui , toujours cramponnée à la fenélre, ne put les apercevoir. Ces deu.c femmes , âgées de quarante à quarante-cinq ans, robustes, ?h*iles, étaient n^igemment et sordidement vêtues, comme des chambrières de basse condition par-dessus leurs lui bits, elles p')rtaient de grands tabliers de toile qui, montant jusqu'au cou où ils s'échancraient, tombaient jusqu'à leurs pieds. L'une, tenant une lampe , avait une large fice rouge et luisante, un gros nez bourgeonné , de petits yeux verts et des cheveux couleur de filasse ébouritfés sous son bonnet d'un blanc sale. L'autre, jaune, sèche, osseuse, portait un bonnet de deuil qui encadrait étroitement sa maigre figure terreuse, parcheminée, marquée de petite vérole et durement accentuée par deux gros sourcils noirs ; quelques longs poils gris ombrageaient sa lèvre supérieure. Cette femme tenait à la main, a demi déployé, une sorte de vêtement de forme étrange en épaisse toile p;rise. Toutes deux étaient donc silencieusement entrées par la petite porte au moment où Adrienne, dans son épouvante, s'atlaçnait au grillage de la fenêtre en criant : An secours !... D'un signe ces femmes se montrèrent la jeune fille, et, pfMidant que l'une posait la lampe sur la cheminée, l'autre (celle qui poitait le l'Onnet de deuil), s'approcliant de la croisée, appuya s;i gi.mde m.iiii osseuse nir r^ttle de mademoiselle de Cardoville. Se retournant brusquement, celle-ci poussa un nouveau cri d'effroi à la vue de cette sinistre figure. Ce premier mouvement de stupeur passé, Adrienne se rassura presque ; SI repoussante que fût celte fenime, c'était du moins quelqu'un à qui elle pouvait parler; elle s'écria donc

vivement d'une voix altérée : « Où est M. Baleinier? » Les deux femmes se regardèrent, échangèrent un signe d'intelligence et ne répondirent pas. « Je vous demande, madame, — reprit Adrienne, — où est M. Baleinier, qui m'a amenée ici ? je veux le voir à l'instant. — Il est parti, — dit la grosse femme. — Parti ! — s'écria Adrienne, — parti sans moi... Mais qu'est-ce que cela signifie ? mon Dieu ! » Puis, après un moment de réflexion, elle reprit : « Allez me chercher une voiture. » Les deux femmes se regardèrent en haussant les épaules. « Je vous prie, madame, — reprit Adrienne d'une voix contournée* de les lampes, comme vous venez de le faire... sans ça, — reprit l'autre femme appelée Cervaise, — nous nous fâcherons. » Adrienne, ne trouvant pas une parole, frissonnant d'effroi, regardait tour à tour ces horribles femmes avec stupeur; sa raison s'épuisait en vain à comprendre ce qui se passait. Tout à coup elle crut avoir deviné et s'écria : « Je le vois, il y a ici méprise... je ne me l'explique pas. Hais enfin il y a une méprise... vous me prenez pour une autre. Savez-vous qui je SUIS? Je me nomme Adrienne de Cardoville! Ainsi, vous le voyez... je suis libre de sortir d'ici ; personne n'a le droit de me retenir de force... Ainsi, je vous l'ordonne, allez à l'instant me chercher une voiture. S'il n'y en a pas dans ce quartier, donnez-moi quelqu'un qui m'accompagne et me conduise chez moi, rue de Babylone, à l'hôtel Saint-Dizier. Je récompenserai généreusement cette personne, et vous aussi. — Ah ça, aurons-nous bientôt fini ? — dit la Thomas ; — à quoi bon nous dire tout ça ! — Prenez garde, — reprit Adrienne, qui voulait avoir recours à tous les moyens, — si vous me reteniez de force ici... ce serait bien grave... vous ne savez pas à quoi vous vous exposeriez ! — Voulez-vous venir vous coucher, oui ou non? — dit la Cervaise d'un air impatient et dur. — Écoutez, madame, — reprit précipitamment Adrienne, — laissez-moi sortir, et je vous donne à chacune deux mille francs. N'est-ce pas assez? je vous en donne dix... vingt... ce que vous voudrez; Je suis riche... mais que je sorte... mon Dieu!... que je sorte... je ne veux pas rester... j'ai peur ici, moi... — s'écria la malheureuse jeune fille avec un accent déchirant — Vingt mille francs !... comme c'est ça, dis donc, la Thomas ! — Laisse donc tranquille, Cervaise, c'est toujours leur roïne chanson à toutes. — Eh bien ! puisque raisons, prières, menaces sont vaines, dit Adrienne puisant une grande énergie dans sa position désespérée, — je vous déclare que je veux sortir, moi, et à l'instant. Nous allons voir si l'on a l'audace d'employer la force contre moi ! » Et Adrienne fit résolument un pas vers la porte. A ce moment, les coups sauvages et rauques qui avaient précédé le bruit

de lutte dont Adrienne avait été si effrayée retentirent de nouveau; mais, cette fois, ces huricnients affreux ne furent accompagnés d'ancoQ piétinement. « Oh ! quels cris ! — dit Adrienne en s'arrêtant; et, dans sa firayeir, elle se ra))procha des deux femmes. — Ces cris... les entendei-vovs?..» IViis qu'est-ce donc que celte maison, mon Dieu, où l'on entend eda? Ei puis là-bas " ^ — ajimt ^ t-elle presque avec égarement en montrant l'autre cori»s de logis, dont une fenêtre brillait éclairée dans l'obsomté, fenêtre devant laquelle la figure blanche passait et repassait totqonn. — Là-lia ! voyez-vtius? Qu'est-ce que cela — Eh bien ! dit la Thomas, — c'est des personnes, qui, comme vous, n'ont pas été sages. — Qnedûesp vous ? — siNTia mademoiselle de (Cardoville en joignant les mains avec terreur. — Mais, mon Dieu! qu'est-ce donc que celte maison? qu'est-ce qu'on leur fait donc? — On leur lait ce qu'on vfuis fera si voua êtes aéchanto et si vous refusez de venir vous couchtT, — reprit la Genrtise. — On leur met... ça, — dit la Thomas en montrant l'objet qu'elle teaail sous son bras, — oui, on leur met la camisole. — Ah !! » fit Acfaieii en cachant son visage dans ses mains avec itTreiiir. Une révalation terrible venait de l'éclairer. Ënlin , elle compreni tout. Après les vives émotions de la journée, ce dernier coup devait avnir une réaclli(»n terrible : la jeune fille se sentit défiillT: ses mains reUND' bèrent, sou vis;(ge devint d'une effrayante pâleur, ton! son corj'S in ^)bla, et elle « ut à peine la force de dire d'une voix éteinte eo looodMfl à gt ^noux, et désignant la camisole d'un re ^iiard teiriiié : c Oh ! non... fé ^pitié, pas cela... grâce... madame... Je ferai .. ce... que... vousfOiH diez... » Pi.is, les forces lui iu;iuquant, elle baHaissa sur eUe-même« et, sans

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

LE JWP ERRANT. êo œs fenmMB, qui coururent à ell« el la reçurent évanouie dans leurs bras, elle retombait sur le parquet. « Un évanouissement, ça n'est pas dangereux... — dit la Thomas, — portons-la sur son lit... nous la dcshabillorons pour la coucher, et ça ne Fci a rien. — Transporte-la, toi, — dit b Gervaise. — 51oi, je vais prendre la bmpe. » Et la Thomas, grande et robuste, souleva mademoiselle de Cardoville comme elle eât soulevé un enfant endormi, l'emporta dans ses bras et suivit sa com|>agne dans la chambre par laquelle M. Halciniei' avait disparu. Cette chambre, d'une propreté parfaite, était d'une nudité glaciale; au napier verdâtre couvrait les murs, un petit lit de fer très-bas, à chevet formant tablette, se dressait à Tun des angles : un poêle, placé dans la cheminée, était entouré d'un grillago de fer qui en déft;ndait l'approche . une table attachée au mur, une chaise pbcée devant cette tanle eC aussi fixée au parquet, une commode d*acajou et un &uteuil de p:iille composaient ce triste mobilier ; b croisée, sans rideaux, âait intei icureinent pmie d'un grillage de fcr destiné à empocher le bris des car^ reaux. C'est dans ce sombre réduit, qui offrait un si pénible contraste arec son ravissant petit palais de la rue de Raby lone, qu*Adriennc fut apportée par la Thomas, qui, aidée de Gervaise, assit sur le lit mademoiselle de Cardoville inanuuée. La bmpe fut pbcée sur b tablette du ebeveC* Fendant que Tune des gardiennes b soutenait, l'autre déc^bit et 6tait h robe de drap de la jeune fille; celle-ci penchait bnguissamment sa télé sur sa poitrine. Quoique évanouie, deux srosses lannes coulaient lentement de ses gi-aiids yeux fermés, dont les longs cils noirs faisaient ombre sur ses joues d'une pâleur transparente. Son cou et son sein d'ivoire étaient inondés des Ilots de soie dorée de sa luagnifique chevelure dénouée lors de sa chute. Lorsque débçant le corset de s;itin, moins doux, moins frais, moins blanc que ce corps virpinal et charmant qui, souple et svelte, s'arrondissait sous b dmtelle el la batiste coiune une statue d*albâtre légèrement rosée, l'horrible niéffère toucha de ses grosse» mains rouges, calleuses et gtTcées, les épaules et les bras nus de la jeune 6lle... celle-ci, sans revenir complètement à elle, tressaillit involontairement à ce contact rude et brutal. « A-t-Hle des petits pieds ! — dit la gardienne, qui, s'é(ant ensuite agenouillée, déchaussait Adrienne ; ~ ils tiendraient tous deux d;uis le creux de ma main, a En effet, un petit pied vermeil et satiné comme un pied d'enfant, et ça et là veiné d'azur, fut bientôt

mis à nu, ainsi qu'une jambe à cheville et à genou roses, d'un contour aussi lin, aussi pur que celui de b Diane aatioie. « bt ses cheveux, sont-ils longs ! — dit la Thomas, — sont-ils longs et doux!... elle pourrait man^her dessus... ça serait pourtant domiii. gc de les couper pour lui mettre de la glace sur le crâne, b El ce disant, la Thomas tordit comme elle le put cete niaguîîque chevelure derrière b tête d' Adrienne. Hélas! ce n'était plus b légi're el Mmche iiiiaûi de Georgette, de Morine ou d'Hébé, qui coiflaient leur belle niailiesse avec tanl d'amour el d'orgueil ! Aussi, en sentant de nouveau le rude contact des mains de la gardienne, le même tressaillement nerveux dont b jeune fille avait déjà été saisie se renouvela, mais plus fréquent et plus fort. Fut-ce, pour ainsi dire, une sorte de répulsion instinctive, magnétitiueinmi perçue pend.)nt son évanouissement, fut-ce le froid de ta nuit... bienlôt Adrienne frissonna de nouveau, et peu à peu revint à elle... ^ Il est impossible de peindre son épouxaiito. sou horreur, son indignalkm chastement courroucé\ lorsque, v* artaiit de ses doux mains les nombreuses boucles de cheveux qui c(»uvraion(son visage baigné de bmies, elle so rit, en reprenant tout à f;«il ses rsj riis. elle >e vit de:iiinue entre ces deux affnMi<:es m="" adrimne="" d="" un="" cri="" de="" bcnle="" pudeur="" et="" puis="" afin="" aux="" re="" ces="" deux="" femmes="" par="" mouvement="" plus="" mpide="" aw="" la="" pen="">e4>, elle renversa bruiqueinenl la lampe qui était placée vur la tablette du chevet do son lit, et qui sêteignil en se bris;int sur le parquet. viors, au milieu des lénôhres, la mallu-urouso enfant, s'enveloppa nt dans ^o.-> 4'ouvertures, éclata en sanglots dé(hirants... Les gardiennes s'expliquèrent le cri el la violente action d'Adrienne CD les attribuant à un acei>s tle folie l'urieuxc. « Ah ! vous recoinuicnez à éteindre ot à biisi^r les lampes... il parait que r'ist là vo!ro idée, à vous ! — s'écri,i la Thom^is courroucée on inarchiïnl à tâtons dans l'olrscurité. — Bon... je vous ai avertie... vous allez iv

.. il os;iit se présenter devant elle! .. Mais lorsque le médecin répéta de sa voix douceuse et d'un ton pénétré d'aflèclueux intén^t : « lih bien, ma pauvre enfant.... comment avons-nous passé la nuit?... a qii l l lui tut impossible liculer un mot... La colère, rindignation, le mépris, et surtout ce ressdrienue; elle se leva, ses joues paies s'enflammèrent, son grand œil noir étinceb, elle redressa fièrement son beau visage; sa lè^re supérieure se releva légèrement par un sourire d'une dédngnense amertume; puis, silencieuse et courroucée, b jeune fille passa devant M. Baleinier, toujours

assis, el se dirigea vrs la porte d'un pas rapide el assuré, ('elle porte, à hquell^t* on remarquait un petit gnichet, était fermée extérieun^{*}ment. Adrienne se retourna vers le docteur, lui montra la porte d'un geste impérieux et lui dit : « Ouvrez-moi cotte porte ! — Voyons, ma chère demoiselle Adrienne, — dit le mén lit. « A la bonne heure, rej.rit M. Ibleinier, — sovez raisonnable... et je \ous le dis encore : causons en bons amis. — Vous avez raison, monsieur, — répondit Ad.iemic d'une voix brève, contenue et d>ni ton parfaiteuH'nt calme, — t'atiMuis en amis . Vous voulez me (aire passer pour folle... n'est-i^{*}e pas? — Je veux, ma chère enfant, au'on jour vous ayez pniir moi autant de reconnaissance que vous avez d aversioi» et cette aversion, je l'avais prévue... mais, si pénibles oue soient certains devoii^{*}s, il feu' se résigner à les accomplir, -^ dit m. Baleinier en smipirant, et d'un ton si natureHement CfHivaincn, qu'Adrienne ne pot (Tab«)rd n^tenir un mouvement de sur|irise. . Puis on rire amer effletinint ses lè\\ns : — .Ah !... décidément... tout ceci est pour mon bien?... — FianchouienI, ma

The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate

LE JUIF ERBAIST. trahiEOQ ! mab réfléchisseidanc, r « épaules
d'uD air peiné, — une ._. . . , ivre eiiriint... croyez-vous que si Je n'agissais
pas loyalement, consciencieusement, dins voire intérêt, je reviendrais ce
matin affronter votre indign:itiun, i, laquelle je devais m'alteodre?... Je suis
le médecia eu chef de ccite maison de santé qui m'apparlieiU... mnis... j'ai
ici ieux de mes élèves, médecins comme mol, qui me suppléent...)e pouvais
donc les chaT^er

LE JUIF ERRANT. •I devenues pour cet homme de dooces et chères habitudes... mais sympathie et habitudes devaient céder devant une implacable nécessité... Ainsi le marquis d'Aigrigny idolâtrait sa mère... mourante, elle rappelait... et il était parti malgré ce dernier vœu d'une mère à l'agonie... Après un tel exemple, comment M. Beleinier n'eût-il pas sacrifié Adnenne? les membres de Tordre dont il faisait partie étaient à lui... mais il était à eux peut-être plus encore qu'ils n'étaient à lui ; car une longue complicité dans le mal crée des liens indissolubles et terribles. Au moment où M. Beleinier finissait de parler si chaleureusement à mademoiselle de Cardoville, la planche qui fermait extérieurement le guirjiet de la porte glissa doucement dans sa rainure, et deux yeux regardèrent attentivement dans la chambre. M. Beleinier ne s'en aperçut pas. Adrienne ne pouvait détacher ses yeux du docteur, qui semblait la Cisciner : muette, accablée, saisie d'une vague terreur, incapable de pénétrer dans les profondeurs ténébreuses de l'âme de cet homme, émue malgré elle par la sincérité moitié feinte, moitié vraie de son accent touchant et douloureux... la icune tille eut un moment de doute. Pour la première fois il lui vint à l'esprit que M. Beleinier commettait une erreur aflreuse... mais que peut-être il la commettait de bonne foi... D'ailleurs, les angoisses de la nuit, les dangers de sa position, son agitation fébrile, tout concourait à jeter le trouble et l'indécision dans l'esprit de la jeune fdle ; elle contemplait le médecin avec une surprise croissante ; puis, faisant un violent effort sur elle-même pour ne pas céder à une faiblesse dont elle entrevoyait vaguement les conséquences effrayantes, elle s'écria: « Non... non, monsieur... ie ne veux pas... je ne puis croire... vous avez trop de savoir, trop d'expérience pour commettre une pareille erreur. — Une erreur... — dit M. Beleinier d'un ton grave et triste, — une erreur... laissez-moi vous parler au nom de ce savoir, de cette expérience que vous m'accordez ; écouiez-moi quelques instants, ma chère enfant, et ensuite je n'en appellerai qu'à vous-même ! — A moi-même, — reprit la jeune iille stupéfaite, vous voulez me persuader que... — Puis, s'interrompant, elle ajouta en riant d'un rire convulsif : — Il ne m'aurait, en effet, à votre triomphe que de m'ameuer à avouer que je suis iblle... que ma place est ici... que je vous dois... — De la reconnaissance... oui, vous m'en devez, ainsi que je vous l'ai dit au commencement de cquels, disiez-vous, vous n'apparteniez plus à la terre... et puis surtout, je vous en conjure, | euidant qu'il en est tenips encore, à cette

licure où votre esprit a consenté assez de lucidité pour com|)arer... comparez
 votre vie à celle des autres jeunes filles de votre âge. En est-il une seule qui
 vive comme vous vivez? qui pense comme vous pens^t^z ? à moins de vous
 croire si souverainement supérieure aux autres femmes que vous puissiez
 faire accepter, au nom de cette supériorité, une vie et des habitudes uniques
 dans le monde. — Je n'ai jamais eu ce stupide orgueil, monsieur, vous le
 savez bien, — dit Adrienne en regardant le docteur avec un air
 croissant. — Alors, ma pauvre enfant, à quoi attribuer votre manière de
 vivre si étrange, si inexplicable? Pourriez-vous jamais vous persuader à
 vous-même qu'elle est sensée? Ah ! mon enfant, prenez garde, spirituelle
 de votre intelligence, ayant encore le dessus, imprime son cacliet à vos
 étrangetés. Mais vous ne savez pas, voyez-vous, avec quelle violence
 effrayante la partie insensée se développe et étouffe l'autre à un moment
 donné. Alors ce ne sont plus des bizarreries gracieuses comme les vôtres,
 ce sont des insupportables ridicules, sordides, hideuses. — Ah ! j'ai peur, — dit la
 malheureuse enfant en passant ses mains tremblantes sur son front brûlant.
 — Alors, — continua M. Baleinier d'une voix altérée, — alors les dernières
 lueurs de l'intelligence s'éteignent : alors... la folie... U faut bien
 prononcer ce mot épouvantable... la folie prend le dessus ! tantôt elle éclate
 en transports furieux, sauvages. — Comme la femme de là-haut... »
 murmura Adrienne. Et, le regard brûlant, fixe, elle leva lentement son doigt
 vers le plafond. Tantôt, * dit le médecin, effrayé lui-même de l'effroyable
 conséquence de ses paroles, mais cédant à la fatalité de sa situation, —
 tantôt la folie est sordide, brutale ; l'infortunée créature qui en est atteinte
 ■e conserve plus rien d'humain, elle n'a plus que les instincts des animaux ;
 comme eux, elle mange avec voracité, et puis comme eux elle va et vient
 dans la cellule où l'on est obligé de la renfermer. C'est là toute sa vie, toute...
 — Comme la femme de là-bas. » . . Et Adrienne, le regard de plus en plus
 égaré, étendit lentement son bras vers la fenêtre du bâtiment que l'on voyait
 par la croisée de sa chambre. « Eh bien ! oui... — s'écria M. Baleinier, —
 comme vous, malheureuse enfant... ces femmes étaient jolies, belles,
 spirituelles ; mais, comme vous, hélas ! elles avaient en elles ce germe fatal
 de folie qui, n'ayant * été déchaîné à temps... a grandi... grandi... et pour
 toujours a étouffé l'esprit. — Oh ! grâce... » s'écria mademoiselle de
 Cardo. vie, bien bouleversée par la terreur, — grâce... ne me dites pas ces
 choses-là. — Bocore une fois... j'ai peur... tenez... emmenez-moi d'ici, je
 vous dis de m'emmener d'ici ! — s'écria-t-elle avec un accent déclamatoire, —

je finirais par devenir foDe... » Puis, se débattant contre les redoutables angoisses qui venaient l'assaillir malgré elle, Adrienne reprit : « Non ! oh ! non... ne l'espérez pas ! je ne deviendrai pas IbUe ; j'ai toute ma raison, moi ; est-ce que je suis assez aveugle pour croire ce que vous me dites là !!... Sans doute, je ne vis comme personne, je ne pense comme personne, je suis choquée de choses qui ne choquent personne ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Que je ne ressemble pas aux autres... Al-je mauvais cœur ? suis-je envieuse, égoïste ? Mes idées sont bizarres, je l'avoue, mon Dieu, je l'avoue ; mais enfin, monsieur Baleinier, vous le savez bien, vous... leur but est généreux, élevé... — Et la voix d'Adrienne devint émue, suppliante ; ses larmes coulèrent abondamment. — De ma vie je n'ai fait une action méchante ; si j'ai eu des torts, c'est à force de générosité : parce qu'on voudrait voir tout le monde trop heureux autour de soi, on n'est pas folle pourtant... et puis, on sent bien soi-même si l'on est folle, et je sens que je ne le suis pas, et encore, maintenant est-ce que je le sais ? vous me dites des choses si effrayantes de ces deux femmes de cette nuit... vous devez savoir cela mieux que moi... mais alors, — ajouta mademoiselle de Cardoville avec un accent de désespoir, — il doit y avoir quelque chose à faire ; pourquoi, si vous m'aimez, avoir attendu si longtemps aussi ? vous ne pouviez pas avoir pitié de moi plus tôt ? tout ce qui est affreux, c'est que je ne sais pas seulement si je dois vous croire, car c'est peut-être un piège... mais non... non... vous pleurez, c'est donc vrai » alors, puisque vous pleurez, — ajouta-t-elle en regardant M. Baleinier » qui, en éilet, malgré son cynisme et sa dureté, ne pouvait retenir ses larmes à la vue de ces tortures sans nom. — Vous pleurez sur moi... mais, mon Dieu ! alors, il y a quelque chose à faire, n'est-ce pas ? Oh ! je ferai tout ce que vous voudrez... oh ! tout... pour ne pas être comme ces femmes... comme ces femmes de cette nuit . et s'il était trop tard ? oh ! non, il n'est pas trop tard, n'est-ce pas, mon bon monsieur Baleinier ? Oh ! maintenant, je vous demande pardon de ce que je vous ai dit quand vous êtes entré.... C'est qu'alors, vous concevez.... moi, je ne savais pas... • A ces paroles brèves, entrecoupées de sanglots et prononcées avec une sorte d'égarement fiévreux, succédèrent quelques minutes de silence, pendant lesquelles le médecin, profondément ému, essuya ses larmes. Ses forces étaient à bout. Adrienne avait caché sa figure dans ses mains ; tout à coup elle redressa la tête : ses traits étaient plus calmes, quoique agités par un tremblement nerveux, à Monsieur Baleinier, — dit-elle avec une dignité touchante, — je ne sais pas ce que je vous ai dit tout à

l'heure ; la crainte me faisait délirer, j'trois ; je viens de me recueillir. Ecoutez-moi : je suis en votre pouvoir, je le sais ; rien ne peut m'en arracher... je lésais ; êtes-vous pour moi un ennemi implacable?... êtes-vous un ami ? je l'ignore ; craignez-vous réellement, ainsi que vous me l'assurez, que ce (lui n'est chez moi que bizarrerie à cette heure ne devienne de la folie plus tard, ou bien êtes-vous complice d'une machination infernale?... vous seul savez cela... Malgré mon courage, je me déclare vaincue. Quoi que ce soit qu'on veuille de moi... vous entendez?... quoi que ce soit... j'y soubcris d'avance... j'en donne ma parole, et elle est lople, vous le savez... Vous n'aurez doue plus aucun mterêt à me retenir ici... Si, au contraire, vous croyez sincèrement ma raison en danger, et, je vous l'avoue, vous avez éveillé dans mon esprit des doutes vagues, Uiais enrayants... alors, dites-le-moi, je vous croirai... je suis seule à votre merci, sans amis, sans conseil... Eh bien ! je me confie aveuglément à vous... Est-ce mon sauveur ou mon bourreau que j'implore?... je n'en sais rien... mais je lui dis :... Voilà mon avenir... voilà ma vie... pre* nez... je n'ai plus la force de vous la disputer... » Ces paroles d'une résignation navrante, d'une confiance désespérée* portèrent le dernier coup aux indécisions de M. Baleinier. Déjà cruellement ému de cette scène, sans réfléchir aux conséquences de ce qu'il aUait faire, il voulut du moins rassurer Adrienne sur les tei^ ribles et injustes craintif qu'il avait su éveiller en elle. Les sentiments de repentir et de bienveillante qui animaient M. Baleinier se lisaient sur sa physionomie. Ils s'y lisaient trop... Au moment où il s'approchait de madenioiselle de Cardoville pour lui prendre la main, une)etite voix tranchante et aiguë se fit entendre derrière le guichet et prononça ces seuls mots : « Monsieur Baleinier... — Bodin... — munnura le docteur ' eiïrayé, — il m'épiait ! ! — Qui vous appelle?... — demanda la jетиuc I fille à M. Baleinier. — Quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous ce ina' tin... pour aller dans le couvent de Sainte-Marie, qui est voisin de cette I maison, — dit le docteur avec accablement. — Maintenant, qu'avez, vous à me répondre ? » dit Adrienne avec une angoisse mortelle. Après un moment de silence solennel, pejMlant lequel il tourna la tête vers le guichet, le docteur dit d'une voix profoiidément émue : a Je suis... ce que j'ai toiïyours été... un ami... incapable de vous tromper. 9 Adrienne devint d'une pâleur mortelle. Puis elle tendit la main à M. Baleinier, et lui dit d'une voix qu'elle tâchait de rendre cahnc : « Merci... J'aurai du courage... Et ce sera-t-il bien long ? — Un nioii peutp-être... la solitude... la réflexion, un régime approprié, mes soins dévoués... Rassurez-vous ; tout ce qui sera

c(»mpatible avec votre état... vous sera pei'iu: on aura pour vous toutes
sortes d'égards... Si cette chambre vous déplaît, on vous eu donnera une
autre... — Celle-ci ou I

»3 LE JUIF ÉARANT. une autre... peu importe, répondit Adrieque avec un accablémeut morne et profond. -* Allons! courage... rien n'est désespéré. — Peut-être... TOUS me flattez, — dit Adricune avec un sourire sinistre. — Puis elle ajouta : — A bientôt donc... mon bon monsieur Baleinier! mon seul espoir est en vous maintenant. » Et sa tête se pencha sur sa poitrine ; ses mains retombèrent sur ses Senoux, et elle resta assise au bord de son lit, pâle, immobile crasee... « Folie, — dit-eHe lorsque M. Baleinier eut disparu, — peut-être folle... » Nous nous sommes étendu sur cet épisode, beaucoup moins romanesque qu'on ne pourrait le penser. Plus d'une fois des intérêts, des vengeances, des machinations perfides ont abusé de rimpnidente facilité avec laquelle on reçoit quelâuefois de la main de leurs familles ou de leurs a ois des pensionnaires dans quelques maisons de santé particulières destinées aux aliénés. Nous dirons plus tard notre pensée au sujet de la création d'une sorte d'inspection ressortissant de Tautorité ou de la magistrature civile, oui aurait pour but de surveiller périodiquement et fréquemment les établissements destinés à recevoir les aliénés... et d'autres établisse» menls non moins importants, et encore plus en dehors de toute surveillance... nous voulons parler de certains couvents de femmes, dont nous BOUS occuperons bientôt. HUITIÈME PARTIE. LE CONFESSEUR. CHAPITRE PREMIER. Prefsoutimenls. Pendant que les faits précédents se passaient dans la maison de santé du docteur Baleinier, d'autres scènes avaient lieu, environ à la même lieure, rue Brise-Miche, chez Françoise liàhidoin. Sept heures du niatm venaient de sonner à l'églistr de Saint-Metry, l* lotir était bas et sombre, le givre et le grésil pétillaient aux fenêtres de la triste chambre de la fenmie de Oagobort. fgnoraut encore l'arrestation de son tils, Françoise l'avait attendu la veille toute la soirée, et ensuite une partie de la nuit, au milieu d'inquiétudes navrantes; puis, cédant enfin à la fatigue, au sommeil, vers les trois heures du matin elle s'était jetée sur un matelas à côté du lit de Rose et de lilanciie. Dès le jour (il venait de paraître), Françoise se leva pour monter dans la mansarde d'Agricol, espérant, bien faiblement il est vrai, qu'il serait rentré depuis quelques heures. Rose et Blanche venaient de se lever et de s babiller. Elles se trouvaient seules dans cette chambre triste et froide. Rabat-Joie, que Dagobert avait laissé à Paris, était étendu près du poêle refroidi, et, son loue museau entre ses deux pattes de devant, il ne quittait t>as de l'œil les deux sœurs. Celles-ci, ayant peu dormi, s'étaient aperçues de l'agitation et des

angoisses de la femme de Dagobert. Elles l'avaient vue tantôt marcher en se parlant à elle-même, tantôt prêter l'oreille au moindre bruit qui venait de l'escalier, et parfois s'agenouiller devant le crucifix placé à l'une des extrémités de la chambre. Les orphelines ne se doutaient pas qu'en priant avec ferveur pour son fils, l'excellente femme priait aussi pour elles. Car l'état de leur âme leur épouvantait. La veille, après le départ précipité de Dagobert pour Chartres, Françoise, ayant assisté au lever de Rose et Blanche, les avait engagées à faire leur prière du matin: elles lui répondirent naïvement qu'elles n'en savaient aucune, et qu'elles ne priaient jamais autrement qu'en invoquant leur mère qui était dans le ciel, lorsque Françoise, émue d'une douloureuse surprise, leur parla de catéchisme, de confirmation, de communion, les deux sœurs ouvrirent de grands yeux éblouis, ne comprenant rien à ce langage. Selon sa foi candide, la femme de Dagobert, épouvantée de l'ignorance des deux jeunes filles en matière de religion, crut leur âme dans un péril d'autant plus grave, d'autant plus menaçant, que, leur ayant demandé si elles avaient au moins reçu le baptême (et elle leur expliqua la signification de ce sacrement), les orphelines lui répondirent qu'elles ne le croyaient pas, car il ne se trouvait ni église ni prêtre dans le hameau où elles étaient nées pendant l'exil de leur père en Normandie. En se mettant au point de vue de Françoise, on comprendra ses terribles angoisses ; car, à ses yeux, ces jeunes filles qu'elle aimait déjà tendrement, qui n'avaient de charmes et de douceur, étaient, pour ainsi dire, de pauvres idolâtres innocemment voués à la damnation éternelle ; aussi, n'ayant pu retenir ses larmes ni cacher sa frayeur, elle les avait serrées dans ses bras, en leur promettant de s'occuper au plus tôt de leur salut, et en se désolant de ce que Dagobert n'eût pas songé à les faire baptiser en route. Or, il faut l'avouer, cette idée n'était nullement venue à Tex-greudier à cheval. Quittant la veille Rose et Blanche pour se rendre aux offices du dimanche, Françoise n'avait pas osé les emmener avec elle, leur complète ignorance des choses saintes rendant leur présence à l'église, sinon scandaleuse, du moins inutile; mais Françoise, dans ses ferventes prières, implora ardemment la miséricorde céleste pour les orphelines, qui ne savaient pas leur âme dans une position si désespérée. Rose et Blanche restaient donc seules dans la chambre en l'absence de la femme de Dagobert: elles étaient toujours vêtues de deuil, leurs charmantes figures semblaient encore plus pensives que tristes ; quoiqu'elles fussent accoutumées à une vie bien malheureuse, dès leur arrivée

dans la rue Brise-Miche elles s'étaient senties frappées du néoUile contraste qui existait entre la pauvre demeure qu'elles venaient habiter et les merveilles que leur imagination s'était figurées en songeant à Paris, cette ville d'or de leurs rêves. Bientôt cet étonnement si concevable fit place à des pensées d'une gravité singulière pour leur âge; la contemplation de cette pauvreté digne et laborieuse fit profondément réfléchir les orphelines, non plus en enfants, mais en jeunes filles ; admirablement servies par leur esprit juste et sympathique au bien, par leur noble cœur, par leur caractère à la fois délicat et courageux, elles avaient depuis vingt-quatre heures beaucoup observé, beaucoup médité. « Ma sœur, — dit Rose à Blanche lorsque Françoise eut quitté la chambre, — la pauvre femme de Dagobert est bien inquiète. As-tu remarqué, cette nuit, son agitation? (Comme elle pleurait! comme elle priait ! — J'étais émue comme toi de son chagrin, ma sœur, et je me demandais ce qui pouvait le causer... — Je craignais de le deviner... Oui, peut-être est-ce nous qui sommes la cause de ses inquiétudes. Pourquoi, ma sœur? parce que nous ne savons pas de prières, et que nous ignorons si nous avons été baptisées? — Cela a paru lui faire une grande peine, il est vrai; j'en ai été bien touchée, parce que cela prouve qu'elle nous aime tendrement... Mais je n'ai pas compris comment nous courions des dangers terribles, ainsi qu'elle disait... — Mais moi non plus, ma sœur, fions-nous tâchons de ne rien faire qui puisse déplaire à notre mère, qui nous voit et nous entend... — Nous aimons ceux qui nous aiment, nous ne haïssons personne, nous nous résignons à tout ce qui nous arrive... quel mal peut-on nous reprocher? — Aucun... mais, vois-tu, ma sœur, nous pourrions en faire involontairement... — Nous? — (Oui... et c'est pour cela que je te disais : je crains que nous ne soyons cause des inquiétudes de la femme de Dagobert. — (Comment donc cela? — Ecoute, ma sœur... hier madame Françoise a voulu travailler à ces sacs de grosse toile... que voilà sur la table... — Oui... et au bout d'une demi-heure... elle nous a dit bien tristement qu'elle ne pouvait pas continuer, qu'elle n'y voyait plus clair... que ses yeux étaient perdus... — Ainsi elle ne peut plus travailler pour gagner sa vie... — Non, c'est son fils, M. Agricol, qui la soutient... il a l'air si bon, si gai, si franc, et si heureux de se dévouer pour sa mère... Ah! c'est bien le digne frère de notre ange Gabrielle... — Tu vas voir pourquoi je te parle du travail de M. Agricol... Notre bon vieux Dagobert nous a dit qu'en arrivant ici il ne lui restait plus que quelques pièces de monnaie. — C'est vrai... — Il est, ainsi que sa femme, hors d'état de gagner sa vie : un pauvre vieil homme comme

lui, que ferait-il? — Tu as raison... il ne sait que Dons aimer et nous iioigner comme ses enfants. — Il faut donc que ce soit igit de sa mcre... de son père, fait de bon cœur... — Oui, ma sœur... mais à nous, il ne nous doit rien... — Que dis-tu. Blanche? — Il va donc aussi être d)liKé de travailler pour nous, puisque nous n'avons rien au monde... — Je n'avais pas songé à cela... 'est juste. — Vois-4u, ma sœur, notre père a beau être duc et maréclial de France, comme dit l>agobert... nous avons beau pou* voir espérer bien des choses de cette médaille ; tant que notre père ne sera pas ici, tant que nos espérances ne seront pas réalisées, nous ferons loujouï's de pauvres orphelines, obligées a'être à charfie à ctue brave famille à qui nous devons tant, et qui après tout est si gênée... S lue... — Pourquoi finterromps-tu, ma sœur? — Ce que je vais te dire erait rire d'autres pers ! mon Dieu, il mange comme une personne... La manièie dont elle a dit cela m'a donné envie de pleurer ; juge s'ils sont pauvres... et pourUmi, nous venons encore augmenter leur gêne... » Et les (feux sœurs se regardèrent tristement, tandis que Rabal-Joie faisait mine de ne pas entendre ce qu'on disait de sa voracité. « Ma sœur, je te comprensitiou se décide, regardons-nous comme des filles d'ouvriers... Apra tout, oooue

The text on this page is estimated to be only 24.72% accurate

LE JUIF ERRANT. 98 grand- père n'ëtiit-il pas artisan lui-magner savie... comm*' on doit être ti«*rc... heureuN«; ! — Bonne |>elite sœur ! — dit RlanHie en (tnbrassant \\o^; — quel bonheur!... tu m'as prévenue... euihr,iss^moi! — (lonimenl? — ion projet .. c'était aussi le mien... i)ui, hier, en entendant la rciniie de hagobort s'ecrii*r si tristement que ki vue était perdue... j'ai regardé tes bon» srande yeux qui m'ont tait penser aux miens, et je me suis dit : Mais il me semble que si la piiuvre femme de notre vieux DagoU^rt a perdu la vue... mesdemoiselles Rose et Hlanehe Simon y voient trèsclair... ce qui est une compiMisation, — ajouta Rlanelie en sourbnt. — Et après tout, mesdcMUoiselles Shnon ne sont pas asses maladroites, — reprit Rose on souriant à son tour, — {tour ne pouvoir coudre de pnts siic< de toile grise qui leur écorclieront piut-être un pou les doigts, mais rV^i égal. — Tu le vois, nous pensions à deux, i-4»hune toujours; seulement, je voul is tu ménager une surprise et attendre que nous fussions seules p avou^, comme il le dit lui-même, du sang de s(»ldat dans les veines. — Tu préleods que niHii^ serons p(*ul-être riches un jour, mon hou Dagoliert?... — lui dirons-nous: — eh bien ... tant mieux ; nous nous rapiK'lhTOus ce temps-ci avec phis de plaisir encore. - Ainsi, c*t>sl contenu, n'estee pas. Ruse? la première fois que nous nous trouverons avec la Mayeux, Qiaudra lui faire notre confidence et lui demander des rensrigiiemoiits : elle est si bonne personne, qu elle ne nous refusera |»as. - Aussi, quand Dotfi? pèn^ reviendra, il nous s;)ur:i gré, j'en suis sûre, de notre courage. — - Et il nous applaudira d'avoir voulu nous siiHlire à nou>-inèmes. eouuDe si nous étions si nies au monde. » \ ces roots de sa sœur, Kosi^ tnss:iillit. Un nuagr de tristi'sse, presque d'etfiroi, passa sur sa charmante ligure, et elle s'éciaa : « tMon Dieu ! ma sœur, quelle horribl*^ pensée !... — Ou'as-tu donc? tu mo Tais peur... ^ \n miais si, en arrivant ici, tu hasard... un mallieur... nous avait séparées de Dagol»ert; si nous ihu:« étions trouvées... seules... aband(»nuées sans ressources d;uis cette g* amie TiUe? ~ Ah ! nui sœur... ne dis pas cela... Tu as raisou... c'est IrrHble... goe devenir! mon Dieu! » A cette triste pensée , les deux jeunes lilles restèrent un moment silracitises et aceablées. Leurs jolies figures, ju^^qu'alors animéts d'une •oUe es|»éraD(*e, pâlirent et s'attristèrent. Après un assez hmg sik^nee, Ros leva la tête : ses yeux étaient humides de larmes. c Von Dieu ! - dit-elle d'une voix treinbl:>nte, —pourquoi donc cette pensée nous

attriste»tp-ellt! atitant, ma sœur?... J'ai le cœur navré comme m ee malheur < levait nou»; arriver un jour... — Je ressens, comme toi... Me grande frayeur.. Ilclas!... toutes deux |ierdues dans cette ville iii■cnse... qu'est-ce que nous ferions? — Ticms. . Rlauche... n'ayons pas 4t CCS idées-là., ne sommes-nou.^ pas ici chei hagobert... au milieu de bien bonnes gens?... — Vois-tu, ma so'ur, — reprit Kose d'un air pensif, — e'eal peut-être un bitHD... que veiW |)ensé«* nous soit venue. - i our— ' donc ? — Maintenant , nous trouvenms ce p:mvre h 'gis d'autimt eor, que nous y serons à labri de toutes nos cnintes... Kt lorsque, à notre travail, nous serons sù-es de n'être à chaige à piTSoiine... noos manquera-i-il en attendant l'arrivée de notre |HTe? — Il ne manquera rien... tu as raison... mais enfin poun|uoi cette p«>nsêe cit eie tenue ? Pourquoi nf»usaccabks-t-ell4>sidoului4'Ut? ^ M, ente... pourquoi? Apr«Hi tout, ne soïumes-noiis p:is ici an uulieu Amis fui noos aiment? Comment siippoMT que nous soyons jamais akandiianëea seules dans Pari« ' Il est impossible qu'un tel malheur nou< arrive... n'est-ce pas, ma sœur?— Impossible, — dit Rose en tressaillant,— et si la veille du jour de notre arrivée dans ce village d'Allemagne où le pauvre Jovial a ét.nt vaguement menaçante, comme ces noirs presstMitimenls qui vous épouvantent malgré vous... Comme ces funestes prévisions qui jettent souvent un éclair sinislie sur les profondeurs mystérieuses de l'avenir. Divinations bizarres, inconiprébensibles, quelouefois aussitôt oubli '«es qu'éprouvées, mais qui, plus tard, lorsoue les evéïu^ments viennent les justifier, vous apparaissent aU)rs, parle souvenir, dans tctute leur effrayante fatalfti'. Les filles du maréchal Simon étaient encore plonf;ées dans l'accès de tristesse que ces penséi's singulières avaient éveille en elles, lorsiue fai femme de Dagobert, redesis pas... J'attendais mon fils pii;ct, me \n\ii ni'iiitciMiit touriui'Uté" pour cette pauvre j<◇niie ouvrière qui demeure là- h lUt. — (iOinnient donc, madame? — Kn s >rtaul de chez mon fîN, je suis enflée chez elle pour iui «onti-r mon cliagiin : car elle est Isresipic une fille pour moi... je ne l'ai pas trouvé'... dans le petit cabinet qu'elle orcupe. !.ejour comnMMi tombaient incess;unmi ut de|.ii^ !.• veille : aus ' . ia rolte d'indienne de la jeune ouvrière, scm (letit chale de cottmnade, et S4m bonnet de tulle noir qui, découvrant ses deux épais b;indeaux de clie\cu\ I hàtaius, encidrail stui pale t*t iuléressiuit visage, étaient trempés d'eau: le Iroid avait nrudu livides ses mains blanche» et maigres : ' ou voyait seuleuH'iit à l'ëiit de m*s yeiix bleus, ordiuairemt^ut dou\ et timides, que -tu, ma bonne Mayeux? — lui dit Fran' Ç'*is

94 LE JUIF ERRAÏST. tu Tas vu ? lui as-tu parlé ? où est-il ?— Je ne lai pas vu, mais je sais où il est. 9 Puis, s'apercevant que Françoise pâissait, la Mayeux ajouta : « Rassurez-vous, il se porte bien, il ne court aucun danger. — Soyez béni, mon Dieu ! vous ne vous lassez pas d'avoir pitié d'une pauvre pécheresse. Avant-hier vous m'avez rendu mon mari ; aujourd'hui, après une nuit si cruelle, vous me rassurez sur la vie de mon pauvre enfant ! » En disant ces mots, Françoise s'était jetée à genoux sur le carreau en se signant pieusement. Pendant le moment de silence causé par le mouvement dévotieux de Françoise, Rose et Blanche s'approchèrent de la Mayeux et lui dirent tout bas avec une expression de touchant intérêt : « Comme vous êtes mouillée ! vous devez avoir bien froid. Prenez garde, si vous alliez être malade ? — Nous n'avons pas osé faire songer madame Françoise à allumer le poêle ; mais maintenant nous allons le lui dire. » Aussi surprise que pénétrée de la bienveillance que lui témoignaient les Gille du maréchal Simon, la Mayeux, plus sensible que toute autre à la moindre preuve de bonté, leur répondit avec un regard d'inépuisable reconnaissance, à Je vous remercie de vos bonnes intentions, mesdemoiselles. Rassurez-vous ; je suis habituée au froid, et je suis d'ailleurs si inquiète que je ne le sens pas. — Et mon (ils ? — dit Françoise en se relevant après être restée quelques moments agenouillée, — pourquoi a-t-elle passé la nuit dehors ? Vous savez donc où le trouver, ma bonne Mayeux ? Va-t-il venir bientôt ?... pourquoi tarde-t-il ? — Madame Françoise, je vous assure qu'Agricol se porte bien ; mais je dois vous dire que d'ici à quelque temps... — Eh bien ? — Voyons, madame, du courage. — Ah ! mon Dieu, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Qu'est-il donc arrivé ? pourquoi ne le verrai-je pas ? — Hélas ! madame, il est arrêté. — Arrêté ! — s'écrièrent Rose et Blanche avec effroi. — Que votre volonté soit faite en toute chose, mon Dieu ! — dit Françoise, mais c'est un bien grand malheur. Arrêté... lui si bon, si honnête. Et pourquoi l'arrêter ? Il faut donc qu'il y ait une méprise ? — Avant-hier, — reprit la Mayeux, — j'ai reçu une lettre anonyme ; on m'avertissait qu'Agricol pouvait être arrêté d'un moment à l'autre à cause de son ^i(des Travailleurs ; nous sommes convenus avec lui qu'il irait chez cette demoiselle si riche de la rue de Babylone, qui lui avait offert ses services ; Agricol devait lui demander d'être sa caution pour l'empêcher d'aller en prison. Hier matin il est parti pour aller chez cette demoiselle. — Tu savais tout cela et tu ne m'as rien dit... ni lui non plus...

Pourquoi me l'avoir caché? — Afin de ne pas vous inquiéter pour rien, madame Françoise, car, comptant sur la {générosité de cette demoiselle, j'attendais à chaque instant Agricol. Hier au soir, ne le voyant pas venir, je me suis dit : Peut-être les formalités à remplir pour la caution le retiennent longtemps. Mais le temps passait, il ne paraissait pas. J'ai ainsi veillé toute cette nuit pour l'attendre. — C'est vrai, ma bonne Mayeux, tu ne t'es pas couchée ! — J'étais trop inquiète aussi ce matin, avant le jour, ne pouvant surmonter mes craintes, je suis sortie. J'avais retenu l'adresse de cette demoiselle, me de Babylone... J'y ai couru. — Oh ! bien, bien, — dit Françoise avec anxiété, — tu as eu raison. Cette demoiselle avait pourtant l'air bien bon, bien généreux, d'après ce que me disait mon fils. » La Mayeux secoua tristement la tête ; une larme brilla dans ses yeux, et elle continua : « Quand je suis arrivée rue de Babylone, il faisait encore nuit ; j'ai attendu ar ce temps affreux encore... Ah ! tu es bien une vraie fiUe pour moi. —Agricol n'est-il pas aussi un frère pour moi ?— dit doucement la Maveux en rougissant légèrement; puis elle reprit: — Lorsqu'il a fait grand jour, je me suis hasardée à sonner à la porte du petit pavillon ; une charmante jeune fille, mais dont la figure était pâle et triste, est venue m'ouvrir. — Mademoiselle, je viens au nom d'une malheureuse mère au désespoir, — lui ai-je dit tout de suite pour l'intéresser, car j'étais si pauvrement vêtue que je craignais d'être renvoyée comme une mendicante ; — mais, voyant au contraire la jeune fille m'écouter avec b.iuté, je lui ai demandé si la veille un jeune ouvrier n'i'tait pas venu prier sa maîtresse de lui rendre i:n grand service. — Hélas, oui, — m'a répondu cette jeune fille , — ma maîtresse allait s'occuper de ce qu'il désirait : mais, apprenant qu'on le cherchait pour l'arrêter, elle l'a iail cacher ; mallieuieusement sa retraite a été découverte, et hier soir à quatre heures il a été arrêté et conduit en prison. » Quoique les orphelines ne prissent point part à ce triste entretien, on lisait sur leurs figures attristées et dans leurs regards inquiets combien elles souffraient des chagrins de la femme de Dagobert. « Mais cette demoiselle?... — s'écria Françoise,~tu aurais dû tâcher de la voir, ma bonne Mayeux, et la supplier de ne pas abandonner mon fils ; elle est si riche, qu'elle doit être puissante. Sa protection doit nous sauver d un affreux malheur. — llélas! — dit la Mayeux avec une douloureuse amertume, — il faut renoncer à ce dernier espoir. — Pourquoi? puisque cette demoiselle est si bonne, — dit Françoise, — elle aura pitié quand elle saura que mon fils est le seul soutien de toute une famille, et que la prison pour lui c'est plus

aiîreux que pour un autre, parce que c'est pour nous la dernière misère. — Celte demoiselle, — reprit la Mayeux, — à ce que m'a appris la jeune fille en pleurant, cette demoiselle a été conduite hier soir dans une maison de santé ; il paraît qu'elle est folle.— Folie! ah ! c'est horrible pour elle et pour nous aussi, hélas ! car, ma'mtejiant qu'il n'y a plus rien à espérer, qu'aDontnous devenir sans mon fils ? Mon Dieu ! mon Dieu ! » Et la malheureuse femme cacha sa figure entre ses mains. A l'accablante exclamation de Françoise il se fit un profond silence. Rose et Blanche échangèrent un regard désolé qui exprimait leur profond chagrin, car elles s'apercevaient que leur présence augmentait de plus en plus les terribles embarras de cette famille. La Mayeux, brisée de fatigue, en proie à tant d'émotions douloureuses, frissonnant sous ses vêtements mouillés, s'assit avec abattement sur une chaise, en réfléchissant à la position désespérée de cette famille. Cette position était bien cruelle en effet. Et, lors des temps de troubles politiques ou des agitations causées dans les classes laborieuses par un chômage forcé ou par l'injuste réduction des salaires que leur impose impunément la puissante coalition des capitalistes, bien souvent des familles entières d'artisans sont, grâce à la détention préventive, dans une position aussi déplorable que celle de la famille de Dagobert par l'arrestation d'Agricol, arrestation due d'ailleurs aux manœuvres de Rodin et des siens, ainsi qu'on le verra plus tard. Et à propos de la détention préventive, qui atteint souvent des ouvriers honnêtes, laborieux, presque toujours poussés à l'extrême par les coalitions par l'inorganisation du travail et par l'insuffisance des salaires, il est, selon nous, pénible de voir la loi, qui doit être égale pour tous, refuser à ceux-ci ce qu'elle accorde à ceux-là... parce que ceux-là peuvent disposer d'une certaine somme d'argent. Dans plusieurs circonstances, l'homme riche, moyennant caution, peut échapper aux ennuis, aux inconvénients d'une incarcération préventive ; il consigne une somme d'argent ; il donne sa parole de se représenter à jour fixe, et il retourne à ses plaisirs, à ses occupations ou aux douces joies de la famille. Rien de mieux : tout accusé est présumé innocent, on ne saurait trop se pénétrer de cette indulgente maxime. Tant mieux pour le riche, puisqu'il peut user du bénéfice de la loi. Mais le pauvre? Non-seulement il n'a pas de caution à fournir, car il n'a d'autre capital que son travail ; mais c'est surtout pour lui, pauvre, que les rigueurs d'une incarcération préventive sont (unestes, terribles. Pour l'homme riche, la prison, c'est le manque d'aises et de bien-être, c'est l'ennui, c'est le chagrin

d'être séparé des siens... certes cela mérite intérêt; toutes peines sont pitoyables, et les larmes du riche séparé de ses enfants sont aussi amères que les larmes du pauvre éloigné de sa fil mille. Mais l'absence du riche ne condamne pas les siens au jeûne, ni au froid, ni à ces maladies incurables causées par l'épuisement et la misère. Au contraire, pour l'artisan, la prison, c'est la détresse, c'est le dénuement, c'est quelquefois la mort des siens. Ne possédant rien, il est incapable de fournir une caution ; on l'emprisonne. Mais s'il a, comme cela se rencontre fréquemment, un père ou une mère infirme, une femme malade ou des enfants au berceau? (Que deviendra cette famille infortunée ? Elle pouvait à peine vivre au jour le jour du salaire de cet homme, salaire presque toujours insuffisant; et voici que tout à coup cet unique soutien vient à manquer pendant trois ou quatre mois. (Que fera cette famille infortunée? A qui avoir recours? Que deviendront ces vieillards infirmes, ces femmes valétudinaires, ces petits enfants hors d'état de pouvoir gagner leur pain quotidien? S'il y a, par hasard, un peu de linge et quelques vêtements à la maison, on portera le tout au mont-de-piété ; avec cette ressource on vivra peut-être une semaine, mais ensuite? Et si l'hiver vient ajouter ses rigueurs à cette effrayante et inévitable misère? Alors l'artisan prisonnier verra par la pensée, pendant ses longues nuits d'insomnie, ceux qui lui sont chers, pâles, décharnés, épuisés de besoin, couchés presque nus sur une paille sordide, et cherchant, en se pressant les uns contre les autres, à réchauffer leurs membres glacés. Puis, si l'artisan sort accablé, c'est la ruine, c'est le deuil qu'il trouve au retour dans sa pauvre demeure. Et puis enfin, après un chômage si long, ses relations de travail sont rompues ; que de jours perdus pour retrouver de l'ouvrage! et un jour sans labeur, c'est un jour sans pain. Répétons-le, si la loi n'offrait pas, dans certaines circonstances, à ceux qui sont riches, le bénéfice de la caution, on ne pourrait que gémir des malheurs privés et inévitables : mais, puisque la loi consent à mettre provisoirement en liberté ceux qui possèdent une certaine somme d'argent, pourquoi prive-t-elle de cet avantage ceux-là dont la liberté est indispensable, puisque la liberté, c'est pour eux même, l'existence de leurs familles? A ce déplorable état de choses, est-il un remède? Nous le croyons. Le minimum de la caution exigée par la loi est de cinq cent francs. Or, cinq cents francs représentent en terme moyen six fois le salaire d'un ouvrier laborieux. Qu'il ait une femme et deux enfants (et c'est même le terme moyen de ses charges), il est évident qu'il lui est matériellement impossible d'avoir jamais économisé une pareille somme. Ainsi, c'est de

lui cinq cents francs pour lui accorder la liberté de souvenir ta b* mille, c'est le mettre virtuellement hors du bénéfice de la loi, et qui plus que personne, aurait le droit d'en jouir de par les conséquences désastreuses que sa détention préventive entraîne pour les siens. Ne serait-il pas équitable, humain, et d'un noble, d'un admirable excès

The text on this page is estimated to be only 15.93% accurate

LE JUIF RRRANT. 95 p!o. ë de comparai! re au jour du jugement s«-rait toujours exécuté, lUiii-sculi'incnt avi^c (idéllté, avec loyauié, m:iis enrore avt^c une profonde reccmnaisftiini^, puiMpie s:) famille n*aurait pa> soufiert de son alHencts tfrâce à rindiilgence de la loi. il est d ailleurs un fait dont la Franre doit s enor^ueiHîr : c*esc que généralement sa nuigistialurc, aussi niisémhlenieit rctiibuée que l'armée, est savunte, intègr«\ humaine et indépendante : elle a eonscien(*e de son utile et imposant sacerdoie; plus que tout autn» corps elle peut et elib Sait ctiaritablemcut apprécier les ni:iu\ et les douleurs immenses (l^ cLik>es lalMirituises de la société avec la(|uelle elhr e^t si souvt>nt ei) oontact, lin ne saurait donc accorder trop de latitude aux magistrats dans i'apprêf iatiou des cas où la caution morale, la seule que pmsi-e donner l'bonne homme nécessaires* sera admise. tnlin, si oetis (lui funt les lois et ceux qui nous gouvernent avaient du peuple une opniun ass!toris. ne pourrait-on pas au nnuis titnnaïujer que le mluinnuo de la caution tiU tellement ah;ussë nu'il devînt Hbf>rd.iljle à ceui qui ont t:uit U-soin d'échapper an \ stériles rigueurs d'une détention préventive'/ Jiti pourrait-on prendrt*, pour dernière limite, le sakure moyen d'un arts:in pendant un moi!»? Soit : quatre-vingts francs, du moins quelquefois, et ce serait toujours plusieurs tauiHlea arraehés h d'affreuses niiNcres. néral Simon, OQ voit que quatre personnes se trouvnienl absolument SiUis ressources; m:ds il tant Tavouer, rexcellente niéi e |M'Usail moins à elle qu'au ch:igrin que devait éprouver son tils en songeant à la déplorable position où elle se trouvait. A ce mtmicnt on frappa à la porte. * tjui est là? — dit FrMUVoise. — C'est moi, madame Françohe. nioj, le pore Uiriot. — Entrez, » dit la femme de hagobeit. Le teinturier, qui remplis^iit les t'onctifms de portier, parut îk la porto de b chambre. Au lieu d'avoir les bras et les mains d'un viTt-pomme êltlouisKint, il les a\aitro jour-là d'un violet nugnilique. Mad une Fran^oise, — dit le (mm e Lorient, — c est ime lettre que le do»Tteu r d eau liénile de S:iint-Merry vient d'apporter de l\ part d" ^!. l'abbé btitiois, en recommandant de vous h) monter tout di; suite ; il a dit qui* «'rtait tres-pressé. — Une lettn» de nuuk ccuillesseur? — dit Pianvoisu éltinnée; puis, la prenant, elle ajouta : — Merci, père Lorient. — V'ou>i lûive/ iNrsoin de ru'U, mad:une Fraieioisc? — Non, père Lorient. — Ser>itrur, la compagnie, b kl ie teinturier sortit. « I a May<*ux, veux- tu me lire cette lettre? — dit Françoise, assez inliiieic de Cfle missive. —

Oui, madame. » Lt la jt^me tille hit ce qui suit : « Ma chère madame Uaudioiu, * J'ai i habitude de vous entendre les mnrdis et les snmcdis, m»is je ne s«THi libre ni demain ni sanuMli : vcnt^z donc ce matin, U* pins IM possible, à moins que v(ms ne prélériez rester une semaine sans appr(H cher du tribunal de la pénitence. ^ * t'nesemame... justi'ciel... — s'éc ria la femme de IKi^oberi, — Ih'îbs! je ne tens que imp le besoin tiem'cn approcher aujourd'hui même, (Lins le Iniuble et le rhagrin où je suis. » } uis s'adressant aux urjdieliies : a l^ lion Pieu a entendu les prient iRie j«- lui ai faites pour vous, mes chères demoiselles... puisipie aujourd'hui m^me je vais p-ci, ra s'adressant à la j t mon tils, et ju lui enverrai la moitié de la |H*iite s en prison. — Mais, j'y soiiize, — reprit la fenuie de lUgobert,— d*alier an mont-de-piété, ecla va le Cilre pra^si'-moi, du moins, — dît la femme de hagobert, les yeiiK lunuidis, — car tu es ce qu'il y a n'nt seules avec la M.iyeux ; enfin était arrivé, pour elle^, le moment qu'elles attendirent :ivrr tant d'impaticDce. |.a fcnine tle Pagtdx'rl arriva bientôt à l'église Saint-ilerry, où l'at? tendait son eonfe^seur. CHAPITRE III. Le confèMionnal Rien de plus triste que Taspect de la paroisse de Saint-Merry par ce jour d'hiver bas et neigeux, l'u moment Françoise fut ai rOtée sous le porciie par un lugutM-e sfiectacle. i*eiidant (|M'un prêtre ninrmurail qticlques parolrs à voix basse, deux ou trois:MCb:inlpM rroitéN en surpris s;de>, ps:ilmodi.ient la prieie des nmrls d'un air distrait et m:tnss:idi? autour d un p.iuMv (crciicil de sapin, qu'un viiillaid et un enranl misérablement vêtus ac(-omp;ignaient seuls en s:))Mi!Int»nt. M. le suisse ei \\. le brde:ni, fort cnutrarié? d'être dérangés pour un euterremenl si piteux, av. dent déd:iigiié di* re«rtir leiirli'rée. ei :itle!idai»Mit, en biiillant d inqnitieuce, la lin de eoite cérémonie, si ind'llérente pour la fabiicpie; enfin, qiiek|Ues gouttes d'eau sainte toiidierent sur le cercueil, le prêtre remit le goupilbm au bedeau et Si» riMir.i. ^lors il >s, m } :r.iiur messe, ni violons, car il y a maintenant des viidons pour les morts { l). Le vieillard tendit la main au bedeau pour recevoir de lui le goupilHon. fl Tenez... et faites vite, » dit l'homme de sacristie en soullint dans sesdoig(s. L'ém(»tion du vieillard était profonde, sa f.ublesse extrême; il resta un moment immobile , tenant la (•onpillon serré dans sa main li embliuite. Ilans cette bière et l'tt s:i tille.., h mcre de F ufaiit en liai(l>m> qui plenrait à côté de loi... le (o'ur de cet bonune stï bristit a le peui.'>: de ce dernier :idii*u... Il P'st.iit s:ms mouvement;... des s;in{;lots couviilsifs snt sa |H)i(i ine. « Ali ça ! d"pê(lu'7-vons dmic! — dit bnitalement le bedeau: — o^tce que v usroye? que nous

allons couchrr ii'i .' » U* vicill.inl se dépêrha. Il lit le signe de I:) eroix sur le crrueil, et, S4» h:iiss:int, il allait plici-r le goiq^litui d.tns la main de son |N'tit-|ils, lorsque le s:t(-ri-.tain. trouvant qiii- Li rlios4' avait suflisamuient duré, 6la l'aspersoir des mains de l'enfant, et fit signe aux boiuines du curhillaid d'riileviT pK^tcinent la bière : ce qui l'ut fait Vî], a Lt.'it-il IjuiIxii, ce vieux ! — dit tiuit bas le suisse an blie, — e'est à peine si nous aurons le temps de déjeuner et de iioiis liabiller pour l'enterrement fireii de ce niililn... A la bonne heure, voiLi un mort qin «mi vaut la peine... Kn avant la hallebarde!... — Kt les éianlettes de colonel. p

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

00 LE JUIF ERRANT. veux-tu, Cainiard ! on ot bel homim, et ça *e voit, — répooodii le suisse d'uD air triomphaul : —)« ue peux pu non ptui AwrgDer les femmet pour l^r trauqiilliré. » Et les deuï bommes entrèrent dam la sacristie. La vue de l'eDterreinment avait encore augmenté la tristesse de François. Lorsqu'elle entra dans l'église, sept on buit persooDes, dissànînées sur des chaises, Aaient seiuea dans cet édiBce numide etcbcial. L'un des donneux d'eau bënile, vieux drôle i figure rubiconde. Joyeuse et avinée, vovant François s'approcher do bénitier, lui dit i voix basse : < H. l'aboé Dubois n'est pas encore entré en boQe. dépfrchei-vous, tous aurei l'ârenne de sa barbe. » François, blessée de celte pbisanterie, remercia l'irrévérencien sacristain, se signa dévotement, fit quelques pas dans l'égUae et se mit i genoux sur la daHe pour bire u prière, qu'elle bisalt toqjoars avant d'apiHDcber du tribunal de h pénitence. Cette prière dite, elle se dirigea ver» un reofoncement obscur od te voyait noyé dans l'ombre un confefr■iouial de cbêne, dont la porte, à clair»vole, était blérieurement garnie d'un rideau noir. Les deux places de droite et de gancbe se trouvaient vacantes : François l'agenouiDa du cbté droit et resta qndque temps plongée dans ksréOeiioiu les plus Aubonide quelques minutes un prêtre de haute taille et à cheveux gris, d'une physionomie grave et sévère, portant une longue soutane noire, s'avança lenlement du fiHHJ de l'un des bascAlés de l'église. Un vieux petit homme vofité, mal vêtu, s'appu] [anl sur un païaplâe , accompagnait loi pariant quelquefois bas l l'oreille, alors le prêtre s'arrêtait pour l'écouler avec nue profonde et respectueuse déférence. Lorsqu'ib furent auprès du confessionnal , le vieux petit homme y ayant aperçu François agenouillée, regarda le prêtre d'un air mterrogatir. «C'est elle.. . — dit ce dernier. — Ainsi dans deux ou (rois heures on attendra les deux jeunes niles au convent de Sainie-Harie... j'y comiite, — dit le vieux petit homme. — Je l'espère pour leur salut, ■ répondit gravement le pré Ire en s'inclinam. Il entra dans le conressiounal. Le vieux petit homme quitta l'église. Ce vieux petit homme élail Ilodin ; c'est en sortant de Saint-Heny qu'il s'était rendu dans la maison de sauté, aBn de s'assurer que le docteur Baleinier eiécnlait iidèlemeDi ses instniclions à l'égard d'Adrienue de Cardoville. François était toujours agenouillée dans l'intérieur du confessionnal ; une des chatières Liiérales s'ouvrit, et une voix parla. Cette voix était celle du prêtre qui, depuis vingt ans, conressait la

femme de Dagobert, a avait sur elle une influence irrésistible et toute-puissante. I Vous avez reçu ma lettre? — dilla voix. — Oui mon père. — C'est bien... je vous écoute... — BéuisseK-moî, mon père> parce que j'ai péché, I dit Françoise. La voix prononça la formule de la bénédiction. La fbmme de Dagobert y répandit amtn, conune il convient ; dh son ConfUtoT jusqu'à : C'en ma fanU ; rendit compte de la bçon dontelle avait accompli sa dernière pénUence, et en vint i réanônàviioa dos nouveaux péchés commis depuis l'alnolution reçDe. Car cette exctilente femme, ce glorieux martyr du travail et de l'amoar maloBeli croyait toujours pécher; sa conscience étut faKeMamment boarreUs par ta crainte d'avoir comnds on ne sait quelles Ineomprébensiblei peecadilks. Cette douce et coimg«ne créature qui, a|H^ une vie moèn de dévouement, aurait dA le reposer dans le calme et dans la séréiAé de son ime. se r^rdail comme une grande pédieresse. et vivait dans une angoisse incessante, at elle doutait fort de son sahit. < Hou père, — dit Françoise d'une voix émne, — je m'accne da n'avtdr psît bit mn prière du soir aranl-bier... Mon mari, dont J'étais séparée if — '- " — dit la voii avec m' accent sévère qui !■guléla Francise. — Mon père... je m'a^ cuse d'être retombée dans le même pécbé hier sofa*... J'étais dios rentrait pas... Je l'attendais de minute... en minute ;... Vbean apassé dans ces bquiétudes... — Knante' — dit ht voix. — Mon père... je m'aocuse d'avtA' mend toute oeue semaine 1 roonfiben luidisaBl qu écoulant ses rtE roches sur la fit lesse de ma santé,] avais bu un peu it vtn à mon repas... J ai préléré le lui bisser il en a plus besoin que moi : il travaille tant ! — Conlnfoei — dit b voix. — Mon père, je m'tt^^ cuse d'avoir ce roatb ~-^ raanqié on moment J ^1=^ de résiliation en s|^ ' ^\ prenant que mon PSDvrelib était arféié:... au lieu de sdiir avec respect et leconnaissauce b nonvde épreuve que b Seigneur ..m envoyait., beba' jeme sus révoltée dans ma douleur et Je m'en accuse — «uvaiaei^ maioe — dit b voix de plus en plnssév^ re, — manvaie lemaine... toujours vom avei nns b créatwa avant fe Seipwr.. Enfin... poursnim... — Hélas 1 mon père^ ~ dit Françoise avec accablement, — je le sab, ie suis une grands pécheresse... et je crains d'dire sur h voie de pécnés bien njns graves. — Parlez ! — Mon mari a ramené du fond de b Siliérie oem jeunes orpheliaes... TiUes de H. le maréchal Simon... Hier matin, je les ai engagées i, faire leurs prières, et j'ai appris par elles, avec autant de frayeur que de désolation, qu'elle ne connaissaient aucan des mystères de la foi, quoiqu'elles soient Asées de quinn ans ; elles n'ont jamais approché d'aucun sacrement, et elles n'ont pas même reçu le baptême, mon pcre .- fas

même le baptême!... — Mata ce Boô(donc des idobtres ? — s'écria b voix
avec tm accent de suipriae coacroocée. — C'est ce qui me désole, mon père,
car moi M mon mari rcn



Faringhea

The text on this page is estimated to be only 10.28% accurate

LR JUIF KRaANT. 97 ^parente de ce> jeuice arptielinee, noua serions coupables leur peasioa, et malheireusemeai encurc moa fib vient il'i^ire mi» en Esu'elleB pourraicut cummltrc, n'est-ce pas, ntoo p«re ? — prisou pour des chiiiils qu'il » f^iits. — VoîU où nii'ue... Viupiéié... — ^,.. puisfliK' vous remplncei ceux qui iloi veut veiller sur dit sévercoieullj voix ; — vovez Gabriel... il h Miivi me* cuuHrib... e(, t paslenr répouil Je set brebis, dit la voli. — Aussi, mon à celle beure... il est le modèle de loules te& iciUi» chrêfPDset., — JB cai où elles seraicul eu péché mortel, mol et mou mûri Mou IIU l^gril'ol a aussi bien dM nualil^ . niou poru... il est d bou, m ■ eu (léché mortvl? — Oui, — dit lu voix;— vous rem pla- ^ dévoué..- — Saus religiou, — dit lu vuii avec uu i eduublemcut de k>""e el leur mère, el le père et mère sool coupables de tous i vérité, — ce que vousappeki des qualités soui tie vaiues appareiuts au miiiudre «ouflle du iléAion «Iles disparaibaeiit. ...enr le démoli deuHiure uu Ciud d« loole ime saut rcUgiou.— Ahlinogpau* vre lils! — dit trançoise eu plIvuRiol, — je prii- piiuitjiii bii'ii -li.^iuc loiir pour iiiiic ;.f.,iré.I.,,v...-Je vous uviv élé Intp (*ible pour lui-, li cette heure Dit'u vous m punit: il Ulh'tl tous liéparcr de te lils irrégieui, oe pa» ci>usacn.T EOD impiété ea raiiiiail comme vous riilles: quaiKl un a un membre gua^ruié, a dit l'Ecrilnro. ou se la reiraDCho...— Ilébi! mon père... votu le savM , c'est la iieule fois leiH ré bitn priésurellea — C lanettuilliMiB... ces mulbcureutca at durent avoir aucuue ^^ nobon du bien et du ^^ mal Leur Ame doit ^^ être un abîme de scandale et d'impurHén... éleiées par une mère raipie el par un soldat SJBS foi. — (Juaut i cela mon piTc. — dû uaiveUH'.ut t'raocoise. Conche^aubmn. ics... Votre responsabilité est immense... — Mon Dieu! c'est ce qui me désuie... je ne sais comment tuire. Venei k h «ioanei-moi vos conseils : depuis vingt ans, votre voix I b *oii do Seigoeur. — Eb bien ' il Tuut voua entendre avec II mettre ces iitortuRécs dans une maison religieuse... où ' I. — Nous sommes trop pauvres, mon père, pour payer »oni douces comiM des angeft, ei mon mari, qui no les a pu quittées depuis leur naibsaoce , dit qu'il u'y a pas de meiUeura cœurs. — Voire mari a été pendant toute sa râ en péché mortel, — dit durement b voix, — il ufl pas caractère pour Juger de l'état de* Imes, et. Je vous le répète, puisque vous remplacci les parents de ces inlortunées. ce u'eU pas de* main, c'est aujourd'hui, à l'heure mJmc. qu'il Taut travailler à leur soJul, sinon vous

encourrai une responsabilité terrible. — Mon Dieu, cela est vrai, je le sais bien, mon père... et cette crainte m'est au moins aussi affreuse que la douleur de savoir mon Ois arrêté... Mais, que faire ?

que com-
 urs enfants,
 eux-ci pè-
 arce qu'ils
 reçu une
 chrétienne.
 mon père...
 je faire? Je
 à vous com-
 u... Chaque
 que heure
 autres jeu-
 passent dans
 peut avan-
 damnation
 n'est-ce pas,
 ?... — dit
 d'une voix
 ent émue.
 — répondit
 — et cette
 sponsabilité
 atenant sur
 ur votre ma-
 avez charge
 — Hélas!
 ... prenez
 moi, — dit
 en pleu-
 ne faut pas
 ler ainsi, —
 oix d'un ton
 ; — heu-
 ur ces infor-
 les vous ont
 e dans leur
 lles auront
 et en votre
 ons et saints
 .. car votre
 efois impie,
 maintenant
 s religieux,
 ? — Il faut
 r lui, mon
 dit triste-
 çoise, — la
 a pas encore
 'est comme
 re enfant...
 pas encore
 n plus... Ah!
 — dit Fran-
 ssuyant ses
 — ces pen-
 nt ma plus
 ix. — Ainsi,
 ari ni votre
 atiquent....
 oix avec ré-
 — ceci est
 , très-gra-
 ucation reli-
 ces deux
 es jeunes
 tout entière
 Elles auront
 , à chaque
 as les yeux.



98 LE JUIF ERRAN I. I 'iislniire ces jo'ines filles chez nous, je ue le pourrais pas : je n'ai pas la sciem.'e je u'ai qiit* la fui; et puis uiioo pauvre mari, dans sou aveugkinent , plai>aule sur ces saintes choses , que mon III; ros|)€f(*te en ma présence par égard pour moi Kncore une roi>, mon père... je vous en conjure, venez à mou secours... que faire? < onscillez-moi. — On ne peut pourtant pas abandonner à une etVrovable iK'niilion ces deux jeunes âmes, — dit la voix après un moment de silence; — il n'y a pas deux moyens de salut... il n'y eu a qu'un seul... les placer dans tme maison religieuse, où elles né soient entourées ([ue de saints et pieux exemples. — Ah! mon père, si nous n'étions pas si pai|vres, ou si du moins je pouvais encore travailler, je lâcherais de pgncr de quoi payer leur pension, de luire coimne j'ai foitpour Gabriel.. Malheureusement, ma vue est complètement peitlue; mais, j'y peu-^, mon père... vous connaissez tant d âmes chanlableB... si vous poulies les intéresser en faveur de ces deux pauTres orphelines? — Mais leur père, où est-il? — Il ét;iit dans l'Inde; mon mari m'a dit qu'il doit arriver en France prochainement... mais rien n'est certain... et puis encore une chose, mon père : le cœur me saignerait de voir ces pauvres en* fants partager notre misèi-e... et elle va être bien crandc ;... car nous ne vivons que du travail demrmfils. — Ces jeunes uiles n'ont donc aucun parent ici ? — dit la voix. — Je ue crois pi|S, mon père. — Et c'est leur mère (pli les a couliées à votre mari pour les amener en France?— Oui, mon père : et il a été obligé de partir hier pour Chartres pour une a(&ire très-pres>sée, m'a-tril dit. » (On se rappelle que Dagobert n'avait pas iugé à propos d'instruire sa femme des espérances ({ue les filles du maiéchal Simon devaient fonder sur l:i niédaille, et qu'elles-mêmes avaient reçu du soldat l'expresse recommandation de n en pas parler même à Franvoise.) « Ainsi, — reprit la voix aiirès quchpies moments de silence, — votre m;«ri n'est pas à Paris ? — Non, mou père, il reviendra sans doute ce soir ou demain matui. — Ecoulez, — dit la voix après nne nouvelle pause, — chaque minute perdue pour le s;ilut de ces deux jeunes filles rfst un nouveau pas (qu'elles font dans une voie de perdition. D'un moment à l'autre, la main de Dieu peut s'appesantir sur elles, car lui seul sait l'heure de notre mort; et mourant dans l'état où elles sont, elles seraient daiunées peut-être peur l'éternité ; dès aujourd'hui même, U faut donc ouvrir leurs yeux à la lumière di\ine, et les mettre daus une mais(m religieuse. Tel est votre de\oir, tel serait votre désir? — Oh! oui... mon père !... mais

malheureusement je suis trop pauvre, je vous l'ai dit. — > Je le sais, ce n'est ni le zèle ni la foi qui vous manquent ; mais fussiez-vous capable de diriger ces jeunes filles, les exemples impies de votre mari, de votre fils, détruiraient quotidiennement votre ouvrage, d'autres doivent donc faire pour ces orphelines, au nom de la charité chrétienne, ce même que vous ne pouvez faire, vous qui répondez d'elles... devant Dieu. — Aïe ! mon père, si grâce à vous cette bonne œuvre s'accomplissait, quelle serait ma reconnaissance ! — Cela n'est pas impossible ; je connais la supérieure d'un couvent où les jeunes filles seraient instruites comme elles doivent l'être : le prix de leur pension serait diminué en faveur de leur pauvreté ; mais, si minime qu'elle soit, il faudrait la payer. Il y a aussi un trousseau à fournir. Cela, pour vous, serait encore trop cher ? — Hélas ! oui, mon père ! — En prenant un peu sur mon pécule d'aumônes, en m'adressant à certaines personnes généreuses, je pourrais compléter la somme nécessaire, et faire ainsi recevoir les jeunes filles au couvent. — Ah ! mon père, vous êtes mon sauveur, et celui de ces enfants. — Je le désire... mais, dans l'intérêt même de leur salut, et pour que ces mesures soient efficaces, je dois mettre plusieurs conditions à l'appui que je vous offre. — Ah ! dites-les, mon père, elles sont acceptées d'avance. Vos commandements sont tout pour moi. — D'abord elles seront conduites ce matin même au couvent par ma gouvernante, à qui vous les amènerez tout à l'heure. — Ah ! mon père, c'est impossible ! — s'écria Françoise. — Impossible ! et pourquoi ? — En l'absence de mon mari. — Eh bien ? — Je n'ose prendre une détermination pareille sans le consulter. — Non-seulement il ne faut pas le consulter, mais il faut que ceci soit fait pendant son absence. — Comment, mon père, je ne pourrais pas attendre son retour ? — Pour deux raisons, — reprit sévèrement la voix, — il faut vous en garder : d'abord parce que, dans son humeur endurcie, il voudrait certainement s'opposer à votre sage et pieuse résolution ; puis il est indispensable que les jeunes filles rompent toute relation avec votre mari, et, pour cela, il faut qu'il ignore le lieu de leur retraite. — Mais, mon père, — dit Françoise en proie à une hésitation et à un embarras cruel, — c'est à mon mari que l'on a confié ces enfants ; et disposer d'elles sans son aveu, c'est... » La voix interrompit Françoise, « Pouvez-vous, oui ou non, instruire ces jeunes filles chez vous ? — Non, mon père, je ne le peux pas. — Sont-elles, oui ou non, exposées à rester dans l'impénitence finale en demeurant chez vous ? — Oui, mon père, elles y sont exposées. — Êtes-vous, oui ou non, responsable des lieux aujourd'hui même ? — C'est pour leur salut,

mon père. — Eh bien ! maintenant choisissez... — Je vous en supplie, mon père, dites-moi si j'ai le droit de disposer d'elles sans l'aveu de mon mari. — Le droit ! mais il ne s'agit pas seulement de droit; Il s'agit pour vous d'un devoir sacré. Ce serait, n'est-ce pas, votiv devoir d'arracher ces infortunées du milieu d'un incendie, malgré la'défeiKe de votre mari ou en sou al>sence ? Eh bien ! ce n'est pas d'un incendie qui ne brûle que le corps nue vous devez les arracher, c'est d'un incendie ou leur âme brûlerait iHürrétemilé.— Excusez-moi, je vous en supplie, si j'insiste, mon père, dit la pauvre fiunme, dont l'indécision et les angoisses aiupmeotaient à chaque minute, éclairezrmoi dans mes doutes, puis-je agiTainsi après avoir juré obéis&mce à mon mari? — Obéissance pour fe bien, oui ; pour le mal, jamais ! et vous convenez vous-même que, grtoe à lui, le salut de ces orphelines serait compromis, impossible pâlrêtre. — Mais, mon père,— dit Françoise en tremblant, — lorsquill va être de retour, mon mari me demandera où sont ces enfants... ll me faudra donc lui mentir? — Le silence n'est pas un mensonge, vous lui direz qoe vous ne pouvez répondre à sa question. — Mon mari est le ipeilkur des hommes ; mais une telle réponse le mettra hors de luL.. il a été soldat, et sa colère sera terrible, mon père... — dit Françoise, en firémissant à cette pensée. — Et sa colère serait cent fois plus terrflile encore, que vous devriez la braver, vous glorifier de la subir pour une si sainle cause ! — s'écria ki voix avec hidigoalion. — Croyei-vous donc qoe l'oo fasse si facilement son salut sur cette terre ? Et depuis quand le pécbeur oui veut sincèrement servir le Seigneur songe-i-il aux pienes et aux épines où il peut se meurtrir et se déchirer ? — Pardon, mon père, pardon,— dit Françoise avec une résignation accablante. — PenneUes-moi encore une question, une seule ! Uélas ! si vous ne me gnidex, qui me guidera? — Parlez. — Lorsque M. le maréchal Simon arrivera, U demaodcra ses enfants à mou mari. Que pourra-t-il répondre, à son tour, à leur père, lui? — Lorsque M. le marécnal Simon arrivera, vous me le ierez savohr à l'instant même, et alors... j'aviseraï; car lm droits d'im p^ne sont sacrés qu'autant qu'il en use pour le salut de ses enfants. Avant le père, au-dessus du père, il y a le Seigneur, que l'on doit d'abord servir. Ainsi, réfiéchissez bien. En acceptant ce que je vous propose , ces jeunes filles sont sauvées — elles ne vous sont pas à charge — elles ne partagent pas votre misère — eDes sont élevées dans une sainte maison, selon que doivent l'être, après tout, les filles d'un maréchal de France. — De sorte que, lorsque leur père arrivera à Paris, s'ilist disu ai us iivo;r... au lieu de

trouver en elles de pauvres idolâtres à demi sauvans, il trouvera deux jeunes filles pieuses, instruites, modestes, bien élevées, qui, étant agréables à Dieu, pourront invoquer sa miséricorde pour leur père, qui en a grand besoin, car c'est un homme de violence, de guerre et de bataille. Maintenant, décidez. Voulez-vous, au péril de votre âme, sacrifier l'avenir de ces deux jeunes filles dans ce monde et dans l'autre, à la crainte impie de la colère de votre mari? » Quoiqu'un peu rude et entaché d'intolérance, le langage du confesseur de Françoise était (à son point de vue à lui) raisonnable et juste, parce que ce prêtre honnête et sincère était convaincu de ce qu'il disait; aveugle instrument de Rodin, ignorant dans quel but on le faisait agir, il croyait fermement, en forçant, pour ainsi dire, Françoise à mettre ces deux filles au couvent, remplir un pieux devoir. Tel était, tel est d'ailleurs le plus merveilleux ressort de l'Ordre auquel appartenait Rodin : c'est d'avoir pour complices des gens honnêtes et sincères qui ignorent les machinations dont ils sont pourtant les acteurs les plus importants. Françoise, habituée depuis longtemps à subir l'influence de son confesseur, ne trouva rien à répondre à ses dernières paroles. Elle le relâcha d'un coup, mais elle frissonna d'épouvante en songeant à la colère éternelle qu'éprouverait Dagobert en ne retrouvant plus chez lui les enfants qu'une mère mourante lui avait confiés. Or, selon son confesseur, plus cette colère et ces emportemens paraissaient redoutables à Françoise, plus elle devait mettre de pieuse humilité à s'y exposer. Elle répondit à son confesseur : « Que la volonté de Dieu soit faite, mon père, et, quoi qu'il puisse m'arriver... je remplirai mon devoir et chrétienne... ainsi que vous me l'ordonnez. — Et le seigneur vous en fera grand gré de ce que vous aurez peut-être à souffrir pour accomplir ce devoir méritant... Vous prenez donc, devant Dieu, l'engagement de ne répondre à aucune des questions de votre mari, lorsqu'il vous demandera où sont les filles de M. le maréchal Simon? » * Oui, mon père, Je vous le promets, — dit Françoise en tressaillant. — Et vous gardera le même silence envers M. le maréchal Simon, dans le cas où il reviendrait, et si ses filles ne me paraîtraient pas encore assez solidement établies sur la bonne voie pour lui être rendues? — Oui, mon père... dit Françoise d'une voix de plus en plus faible. — Vous viendras me rendre compte d'ailleurs de la scène qui se sera passée entre votre mari et moi lors de son retour. — Oui, mon père ; quand faudra-t-il conduire les enfants chez vous, mon père? — Dans une heure, je vais rentrer à l'école supérieure ; je laisserai la lettre à ma gouvernante ; c'est une personne sûre ; elle conduira elle-même les

jeunes filles au oouvenl. Après avoir é(outé les exhortations de son confesseur sur sa coofeH sion, et reçu l'absolution de ses nouveaux péché^moyennant péidleiCCi la (eiiinie de DagoI)ert sortit du confessionnal. ^ L'église n'était plus déserte ; une foule immense s'y pressait, attira par la pompe de l'enterrement dont le suisse avait parle au bedmdeQS heures auparavant. C'est avec la plus grande peine que Franco!» fil arriver jusiiu'à la porte de l'éfflise, somptueusement tendue. {Jud contraste avec' rhumble convoi du pauvre qui s'était le roslB fH tiniidement prêtante sous le porche 1 Le nombreux clergé de la paroisse, au grand complet, s'avavançait skfi I

LE JUIF ERRANT. 99 majestueusement pour recevoir le cercueil drapé de velours : la moire et la soie des chapes et des étoles noires, leurs splendides broderies d'argent Àocelaient à biueur de raille cierges. [^ suisse se prélassait dans 900 éblouissanie livrée à é^uleltes : le bedeau, portant atlèffrement son bâton de luileine, lui fiiisait vis-à-vis d'un air raagistral ; la voix des echantres en surplus frais et blancs tonnait en éclats formidables : les ronflemois des serpents ébranlaient les vitres : on lisait enfm sur la figure de tous ceux qui devaient prendre part à la curée de ce riche mort, de oel excellent mort* de ce mort de ffremiire daue, une satisfaction à là fiais jubilante et contenue, qui sembbit encore augmentée par raliiide et par la physionomie des deux héritiers, grands gaillards robustes au teint fleuri, qui, sans enfreindre les lois de cette modestie charmante qui eu la pudeur de la félicité, sembbient se compbire, se bercer, se dorloter dans Irar liwubre et svmbolique manteau de deuil. Malgré sa candeur et sa foi naïve, la femme de Dagobert fut douloureusement frappée de cette difSérence révoltante entre l'accueil fait au cercueil du ridê et Taccaeil fait au cercueil du pauvre à la porte de la maison de Dieu ; car si Tégailté est réelle, c'est devant b mort et l'éterCes deux sinntres spectacles augmentaient encore b tristesse de Françoise* qui, parvenant à grand'neine à quitter l'église, se bâta de revenir rue Brise-Midie, afin d'y prendre les orphelines et de les conduire au* près de b gouvernanle de son confesseur, qui devait les mener au couvent de Sainte^Marie, situé, on le sait, tout auprès de b maison de santé da docteur Baleinier, où était renfermée Adrienne de Cardoville. GHARTRE IV.

Monsieur et Rabbit-Joie. La fiemme de Dagobert, sortant de l'église, arrivait k l'entrée de la rue Brise-Miche, lorsqu'elle Ait accostée par le donneux d'eau bénite ; il accounit easoufDé b prier de revenir tout de suite à Saint-Merry, Tabbé Dubob avant à lui dve, à l'instant même, quelque chose de tr^-hnpor tanL An moment où Françoise retournait sur ses pas, un fbcre s'arrêtait à b porte de b maison qu'elle habitait. Le cocher quitta son siège et vint ouvrir b portière. « Cocher, — loi dit une assez grosse femme vêtue de noir, assise dans celte voiture, et qui tenait un carlin sur ses genoux, — demandez si c'est U que demeure madame Françoise Baudoin... --Oui, ma bourgeoise, • dit b cocher. On a sans doute reconnu madame Grivois, première femme de madime de Saint-Dizier, accompagnée de Jlotuteur, qui exerçait sur sa maîtresse une véritable tyrannie. Le teinturier, auquel on a déjà vu remplir les fonctions de portier, interrogé par b cocher sur b

demeure de Françoise, sortit de son officine, et vint gauchement à la portière pour répondre à madame Grivois qu'en effet Françoise Baudoin demeurait dans la maison, mais qu'elle n'était pas rentrée. Le père Lorient avait alors les bras, les mains et une partie de sa figure d'un jaune d'or superbe. La vue de ce personnage couleur d'ocre émut et irrita singulièrement Monsieur, car au moment où le teinturier portait sa main sur le rebord de la portière, le carlin poussa des jappements affreux et le mordit au poignet. « Ah ! grand Dieu ! » s'écria madame Grivois avec angoisse, pendant que le père Lorient retirait vivement sa main, — pourvu qu'il n'y ait rien de vénérable dans la teinture que vous avez sur ta main... mon chien est si délicat. » Et elle essuya soigneusement sa museau camus de Monsieur, çà et là tacheté de jaune. Le père Lorient, très-peu satisfait des excuses qu'il s'attendait à recevoir de madame Grivois, à propos des mauvais procédés du carlin, lui dit en contenant à peine sa colère : « Madame, si vous n'apparteniez à un autre sexe, ce qui fait que je vous respecte dans la personne de ce vieil animal, j'aurais eu le plaisir de le prendre par la queue et d'en faire à la rampe un chien jaune orange et le trempant dans ma chaudière de teinture qui est sur le fourneau. — Teindre mon chien en jaune !... — » s'écria madame Grivois, qui, fort courroucée, descendit du nœud en serrant tendrement Monsieur contre sa poitrine et toisant le père Lorient d'un regard irrité. — Mais, madame, je vous ai dit que madame Françoise n'était pas rentrée, — dit le teinturier en voyant la maîtresse du carlin se diriger vers le sombre escalier. — C'est bon. Je l'attendrai, — du séchement madame Grivois. — À quel étage demeure-t-elle ? — Au troisième. » dit le père Lorient en rentrant brusquement dans sa boutique. Il se dit à lui-même, souriant complaisamment à cette idée scélérale : « J'espère bien que le grand chien du père Daubert sera de mauvaise tenue, et qu'il fera faire en avant-deux par la peau du cou à ce monsieur ! » Madame Grivois monta péniblement le rude escalier, s'arrêtant à chaque palier pour reprendre haleine, et regardant autour d'elle avec un inquiétant dégoût. Enfin elle atteignit le quatrième étage. Elle s'arrêta devant la porte de la chambre où se trouvaient alors les deux sœurs et la Mayeux. La jeune ouvrière s'occupait à rassembler les différents objets qu'elle devait porter au mont-de-piété. Rose et Blanche semblaient bien heureuses et un peu rassurées sur l'avenir, elles avaient appris de la Mayeux qu'elles pourraient, en travaillant beaucoup, puisqu'elles savaient coudre, gagner à elles deux huit francs par semaine, petite somme qui serait du moins une ressource pour la famille. La présence de madame Grivois chez

Françoise Baudoin était motivée par une nouvelle détermination de l'abbé d'Aigrigny et de b princesse de Saint-Dizier : Us avaient trouvé plus prudent d'envoyer madame Grivois, sur bqueUe ib comptaient aveuglément, chercher bs jeunes filles chez Françoise, celle-ci venant d'être prévenue par son confesseur que ce n'était pas à sa gouvernante, mais à une dame qui se présenterait avec un mot de lui, que les jeunes filles devaient être confiées pour être conduites dans une maison religieuse. Après avoir frappé, la femme de confiance de b princesse de SamtDi^ier entra, et demanda Françoise Baudoin. « EUe n'y est pas, madame, — dit timidement b Maveux, assez étonnée de cette visite, et baissant les jeux devant le reaard de cette femme . — Alon je vais l'attendre, car j'ai à lui parier de choses très^4mportantes, » répondit madame Grivob, en examinant, avec autant de curiosité que d'attention, b figure des deux orphelmes, qui, tr^interdites, baissèrent aussi les yeux. Ce disant, madame Grivois s'assit, non sans quelque répugnance, aor le vieux fauteuil de la femme de Dagobert; croyant alore pouvoir blaser Monsieur en liberté, elb b déposa précieusement sur le carreau. Mais aussitôt, une sorte de grondement sourd, profond, caverneux* retentit derrière le fauteuil, fit bondir madame Grivois et pousser un jappement d'effroi au carlin, qui, frissonnant dans son embonpoint, se r^ fugb auprès de sa maîtresse avec tous bs symptômes drune frayeur courroucée. « Comment I est-ce qu'il y a un chien ici?... a s'écria madame Grivois en se baissant précipitamment pour reprendre Monsieur. Rabat-Joie, comme s'il eût voulu répondre lui-même à cette question, se leva lentement de derrière b fauteuil où il était couclié, et apparut tout à coup bâillant et s'étirent. A b vue de ce robuste animal et des deux rangs de formidables crocs acérés qu'il semblait compbisamment étaler en ouvrant sa brge gueute, madame Grivois ne put s'empêcher de jeter un cri d'effroi. l^ hargneux carlin avait d'abord tremblé de tous ses membres en se trouvant en face de Rabat-Joie ; mais, une fois en sûreté sur ks genoux de sa maîtresse, il commença de grogner insolemment et de jeter sur b ehien de Sibérie les reaards les plus provocants; mais b digne compagnon de feu Jovbl répondit dédaigneusement par un nouveau bâillement ; après quoi, flairant avec une sorte d'inquiétude les vêtements de madame Grivois, il tourna b dos à Monsbur et alb s'étendre aux pieds de Bose et Blanche, dont il ne détourna plus ses gramb yeux inlelligenis, eomoM s'il eût pressenti qu'un danser les menaçait. « Faites sortir ce chien d'ici, dit impâriensement madame Grivob; — il enarouche le mien et

pourrait lui faire du mal. — Soyez tranquille, madame, — répondit Rose en souriant; — Baba-Joie n'est pas méchant quand on ne l'attaque pas. — Un malheur est bientôt arrivé. Rien qu'à voir cet énorme chien avec sa tête de loup... et ses dents effroyables, on tremble du mal qu'il peut faire... Je vous débarrasse de le faire sortir... » Madame Grivois avait prononcé ces derniers mots d'un ton irrité dont le résultat sonna mal aux oreilles de Babat-Job : il aroigna en montrant les dents et en tournant la tête du côté de cette lanterne pour lui. € Taisez-vous, Babat-Joie, » dit sévèrement Blanche. Un nouveau personnage entrant dans la chambre mit un terme à cette position, assez embarrassante pour les jeunes filles. Cet homme était un commissionnaire; il tenait une lettre à la main. c Que voulez-vous, monsieur? — lui demanda le Mayeux. — C'est une lettre très-pressée d'un digne homme, le mari de la bourgeoise d'ici ; le teinturier n'en a pas dit de monter, quoiqu'il n'y soit pas. — On a une lettre de Dagobert ! — s'écrièrent Rose et Blanche avec une vive expression de plaisir et de joie, — il est donc de retour? et où est-il? — Je ne sais pas si ce brave homme s'appelle Dagobert, — dit le commissionnaire, — mais c'est un vieux troupier décoré, à moustaches grises; il est à deux pas d'ici, au bureau des voitures de Chartres. ^ (Test bien lui!... s'écria Blanche. — Donnez la lettre... a Le commissionnaire la donna, et la jeune fille l'ouvrit en toute hâte. Madame Grivois eût foudroyée. Elle savait qu'on avait éloigné Dagobert afin de pouvoir librement agir sûrement l'abbé Dubois sur elle; tout avait réussi : celle-ci consentait à confier les deux jeunes filles à des mains religieuses, et, au même instant, le soldat arrivait, l'un que Ton devait croire absent de Paris pour deux ou trois jours. Ainsi son brusque retour ruinait cette odieuse machination au moment même où il ne restait qu'à en recueillir les fruits. c Ah ! mon Dieu ! — dit Rose après avoir fait la lecture... -in quel malheur ! — Quoi donc, ma sœur? — s'écria Blanche. — Hier, à moitié chemin de Chartres, Dagobert s'est aperçu qu'il avait perdu sa n'a pu continuer son voyage : il a pris à crédit « ne place pour

100 LI-: JUIF RURANT. DÎr, et il deiTiiindc à sa femme de lui euvoyer de l'argent au bureau de lu diligence, où il attend. — C'est ça, — dit le commissionuaire, — car le digne homme m*a dit : — Dt'puleux un plus grand nombre d'agents de police et de sergents de ville que l'on n'en met ordinairement, la jeune ouvrière, bien qu'elle courbât sous le poids de son paquet, courait presque en longeant le trottoir ; au moment où elle passait auprès d'un sergent de ville, deux pièces de cinq francs tombèrent derrière elle, jetées sur ses pas par une grosse femme vêtue de noir qui la suivait. Aussitôt cette grosse femme fit remarquer au sergent de ville les deux pièces d'urgent qui venaient de tomber, et lui dit vivement quelques mots en lui désignant b Mnyeux. Puis cette femme disparut à srandspas du côté de la rue Brise-Miche. 1 e sergent de viUe, frappé de ce que madame Grivois venait de lui dire (car c'était elle), ramassa Tnrgcnt, et, courant après la Mayeux, lui cria : «Eh! dites dune, là-bas... arrêtez... arrêtes., la femme!... » A ces cris, plusieurs personnes se retournèrent brusquement: dans ces quartiers, un noyau de cinq ou six personnes attnmpées s'augmente en une seconde et devient bientôt un rassemblement ronsidérable. Ignorant que les injonctions du sergent de ville lui fussent adressées, la Mayeux hàuit le pas, ne songeant qu'à arriver le plus tôt poss'ble au mMi-de-piélë, et tâchant de m glbser entre les passants sans heurter personne, tant elle redoutait les railleries brutales ou craellei que son infirmité provoquait si souvent. Tout à coup elle entendit phiaieurspei^ sonnes courir derrière elle, el au même Instant une main s'appvya riH dément sur son épaule. C'était le sergent de ville, suivi d'an a^nt de police, qui accourait au bruit. U Mayeux, aussi surprise qu'efrayée, se retourna. EDe se trouvait déjà au milieu d'un rassembleinent, composé sortont de celte hideuse popubce oisive et déguenillée, mauvaise et effrontée, abrutie par V'mh rance, par b misère, et qui bat incessamment le pavé dea mea. Dans cette tourbe, on ne rencontre presque Jamais d'artisans, car lea oovriers bborieux sont à leur atelier ou à leurs travaux. « Ah ça ! tu n'entends donc pas? tu fan comme le chien de Jean de Nivelle, » dit l'agent de poHce eu prenant b Mayeux il rudement par te bras qu'elle laissa tomber son naquet i ses pieds. Lorsque b malheureuse enEint, jetant avec crafaite les yen autour d'elle, se vit le point de mire de tous eea regards insdenta, moqueun ou méchants, lorsqu'elle vit te cynisme ou la grossièralë grinneer sur toutes ces figures ignobles, craputeuses, eUe frémit de tons sea nendirea, et devint d'une pâleur elTra vante. L'agent de

police lui paraissait sans doute grossièrement : mais comment parler autrement à une pauvre fille contrefaite, pâle, éfarlée, aux traits altérés par le frayeur et par le chagrin, à une créature vêtue plus que misérablement, qui porte en hiver une mauvaise robe de tinte souillée de boue, trempée de neige fondue, car l'ouvrière avait été bien loin et avait marché bien longtemps... aussî rasant de police reprit-il sévèrement, toujours de par cette loi surprenante des apparences qui fait que la pauvreté est toujours suspectée : c Un instant, la fille, il paraît que tu es bien pressée, puisque tu bisses tomber ton argent sans le ramasser. — Elle avait donc caché dans sa bourse, son argent? » dit d'une voix enrouée un marchand d'allumettes chimiques, type hideux et repoussant de la dépravation précoce. Cette plaisanterie fut accueillie par des rires, des cris et des huées qui portèrent au comble le trouble, la terreur de la Mayeux : à peine put-elle répondre d'une voix faible à l'agent de police qui lui présentait les deux pièces d'argent que le sergent de ville lui avait remises : « Mais, monsieur... cet argent n'est pas à moi. — Tous mentez, — reprit le sergent de ville en s'approchant, — une dame respectable Ta vu tomber de votre poche. — Monsieur... je vous assure que non... — répondit la Mayeux toute tremblante. — Je vous dis que vous mentez, — reprit le sergent, — même que cette dame, frappée de votre air criminel et éfarouché, m'a dit en vous montrant : — Regardez donc cette Petite bossue qui se sauve avec un gros paquet, et qui bisea toirier de argent sans le ramasser, ce n'est pas naturel. — Sergent, — reprit de sa voix enrouée le marchand d'allumettes chimiques, — sergent, défiez-vous... tâtez-y donc sa bosse, c'est là son magasin... Je suis sûr qu'elle y cache encore des bottes, des manteaux, un parapluie et des penduliers! des draps... un couvert... une timbale d'argent... un chapeau... une couverture de laine... merci... ce coup n'était pas mauvais. Tu es mise comme une chiffonnière et tu as de l'argenterie... Excusez du peu! — Ces objets-là ne vous appartiennent pas? — dit le sergent de ville. — Non... monsieur... — répondit la Mayeux, qui sentait ses forces l'abandonner, — mais je... — An! mauvaise bosse, tu es plus grosse que moi! — J'ai volé ! — s'écria la Mayeux en joignant les mains avec horreur, car elle comprenait tout à l'heure... — moi... voler! — la garde!... Voilà la garde ! — crièrent plusieurs personnes... — lolo hé ! les pousse-cailloux! — les tourionnaires ! — Les mangeurs de Bédouins ! — Place au 45* dromadaire ! — nécessairement où l'on se fait des bosses à mort ! » Au milieu de ces cris, de ces quolibets, deux soldats et un caporal l'avaient

The text on this page is estimated to be only 24.63% accurate

LE JUIF ERRANT. 101 vaient à grand-peine ; on voyait
seulement, au milieu de cette foule liideuse et cuivreuse, luire k's
baïonnettes et les canons de fusil. Un officier était allé prévenir le
(on)nant du poste voisin de ce rassemblement blent considérable, qui
obstruait la voie publique. « Allons, voilà te garde : marche au poste ! — dit
l'agent de police en prenant la Mayeux par le bras. — Monsieur, — dit la
pauvre enfant d'une voix étouffée par les sanglots en joignant les mains
avec tremblement et en tombant à genoux sur le trottoir, — monsieur, grâce !
Laissez-moi vous dire... vous expliquer... — Tu t'expliqueras au poste...
n'est-ce pas ? — Mais, monsieur... je n'ai pas volé... — s'écria la Mayeux avec un
accent déchirant, — ayez pitié de moi — devant toute cette foule...
m'expliquer comme il veut... Oh ! grâce ! grâce ! — Je le dis que tu
t'expliqueras au poste. La rue est encombrée... marcheras-tu, voyous ! » Et,
prenant la malheureuse par k's deux mains, il la rentit pour ainsi dire sur
pied. A cet instant, le caporal et ses deux soldats, étant parvenus à traverser
le rassemblement, s'approchèrent du sergent de ville. « Caporal, — dit ce
dernier, — conduisez cette fille au poste... je suis agent de police. — Oh !
messieurs... grâce !... » dit la Mayeux en pleurant à chaudes larmes et en
joignant ks mains, — ne m'emmenez pas ayant de m'avoir laissé vous
expliquer... Je n'ai pas volé, mon Dieu ! je n'ai pas volé... Je vais vous
dire... c'est pour rendre service à quelque un... laissez-moi vous dire... — Je
vous dis que vous vous expliquerez au poste : si vous ne voulez pas marcher,
on va vous traîner, » dit le sergent de ville. Il faut renoncer à peindre cette
scène à la fois ignoble et terrible... Faible, abattue, épouvantée, la
malheureuse jeune fille fut entraînée par les soldats ; à chaque pas ses
jambes fléchissaient : il fallait que le sergent et l'agent de police lui
donnassent le bras pour la soutenir... et elle accepta machinalement cet
appui. Alors les vociférations, les huées éclatèrent avec une nouvelle furie.
Marchant défaillante entre ces énormes hommes, l'infortunée semblait gravir
son Calvaire jusqu'au bout. Sous ce ciel brumeux, au milieu de cette rue
étroite encadrée de grandes maisons noires, cette populace hideuse
et fourmillante rappelait les pires scènes d'élucubrations de Callot ou de
Goya ; des enfants en liailles, des femmes avimées, des hommes à figure
sinistre et flétrie, se heurtaient, se battaient, s'écrasaient pour
suivre en hurlant le sinistre cortège à la tête duquel, inanimée, cette

victime d'une déceivable méprise . D'une méprise ! en vérité, Ton frémit en songeant que de piteuses arrestations, suites de déplorables erreurs, peuvent se renouveler souvent Siens d'autres raisons que le soupçon qu'Inspire l'apparence de la misère, ou saïui autre cause qu'un renseignement niexact... Nous nous souviendrons toujours de celte jeune fille qui, arrêtée à ti»it comme coupable d'un honteux trafic, trouva le moyen d'échapper aux ^ens qui ki conduisaient, monta dans une maison, cl, égarée par le desespoir, se précipita par une fenêtre et se brisa la tête sur le pavé Après l'abominable dénonciation dont la Mayeux éUiit victime, madame Grivois était retournée précipitamment rue BrIM*-Miclic. Elle monta eo hAte les quatre étages... ouvrit la porte de la chambre de Françoise... que vit-elle? Dagobert auprès de sa lenune et des deux orphelines. GDAPITRE VI. Le coavenL ExpKqaons en denx mots la présente de Dagobert. Sa physionomie était empreinte de tant de lf>yaulé militaire, que le dirfcteur du bureau de diligence se fût contenté de s:i parole de revenir payer le prix de sa olacc; nuis le soldai avait olistiiiémont voulu rester en gage, comme il le disait, jusqu'à ce que sa fenune cAl répondu à sa lettre: aussi, au retour du commissionnaire, qui annonça qu'on allait appr»rter l'argent nécessaire, Dagobert, croyant sa délicatesse à couvert, le Uta de courir chez lui. On comprend donc ki stupeur de nutdaine Grivois, lorsqu'on entrant dans kl chambre elle vit Dagobert (quelle n*connul facilement au portrait qu'on lui en avait fait) auprès de sa fi mmc et des orphelines. L'anxiété de Françoise, h ras|>ect de niadaiiic Grivois, ne fut pas moins profonde. Rose et Blanche avaient parlé à la ftniue de Pagolieit d'une dune venue en son absence pour une afl'aiie tres-iniporlanl(i ; d'ailleurs, ta-tiuite par son confesseur, FrançoisMC ne pouvait douter que cette ferrane ne fût la personne chargée de conduire Rose et RLinehe dans une maison religieuse. Son angoisse ékiil terrible: bien décidée à suivre les coDseils de Tabbé Dubois, elle craignait qu'un mot de madanio (■ ri vois ne nit Dagobert sur la voie , alors tout eNi)oir était perdu ; alors les orphelines restaient dans cet état d'ignorance et de péi-hé mortel dont eUe le croyait responsable. Dagobert, qui tenait entre ses mains les mains de Rose et de Tianche, le)iev2 dos mic la femme de confiance de madaiiK* de Saint-Uizier cuira, et semb» interroger Françoise du ri'gard. Le mofm*nl était critique, décisif: mais madame Grivois avait profité An cscmples de la princesse de Saint-Dizier : aussi, prenant résolument > Mm parti, mettant à profit la |ré"ipit:itifm avec liquelle rlle avait monté j les quatre étagi-s apn's

se d'en •iieialion coiiilie la .M.tveux, et Témoiiion que lui cau>ail la vue si iuatteiuiliie de llagobrrt donnant à ses traits une vive expression d'iiiiipûétude et de chagrin, elle s'écili d'une voix altérée, après nu monieiiit de sileiiee qu'elle parut employer à calmer son agitation et à rassembler ses tsprits : « Ali ! maibme... je vi(*ns d'être lénM>iu d'un grand malheur... excusez mon trouble; mais, en vérité, it* suis si cniellenM'iit émue... — Qu'y a-t-il, mon Dieu'/ — dit Françoisi^ d'une voix trembkinte, n*doulant ti»ujnurs quelque indiscretion de mad:«me Grivois. — J'étais venue tout à l'heure, — reprit celle-ci, pour vous parler d'une ehose importante:... piMidant que je vous atti.'uoais, une jeune oiiivriiTe contrefaait; a réuni divers objets dans un paquet... — Oui... sans doute, — dit François>e, — c'est kl Mayeux... une excellente et digne créature... — Je m'en doutais bien, madame; voici ce qui est arrivé : vovantque vous ne rentriez ras, je me décide à faire nue eninse dans le voUinage.... je descends.. . arrive me Saint^Merry... ah ! iiKidame .. — Eh bien? — dit DagoU'rt, -^ qu'pr a-t-il'/ — J*a|ierçois un ra>semblement... je m'informo... on me dit ({u un sei geil de ville venait d'ai rêter une jeune lille comme voleuse, parre qu'on l'avait surprise emportant un paquet composé de différents objets qui ne paraissaient pas devoir lui appartenir.... Je m'approche.... que vois- je?... la jtHine ouvrièi-e qu'un instant auparavant je venais de rencontrer ici... — Ah ! ki pauvre enfant ! — s'écria Françoise en palissant et en joignant les iiiiahis avec efl'roi, — quel mallH.'ur ! — Expliqueloi donc ! — dit Dagobert à sa femme: — quel était ce paquet? — t!h bien ! mou ami, il faut te l'avouer : me trouvant un peu a court... j'avais prié celte pjiuvre Mayeux de p'ieir dans le fiaeri^ avant de reiiiioiiter, car les moments étaient précieux ; lançant un regard significatif à Françoise en lui remettant la lettre de Tablié Dubois, efie lui dit en appuyant >ur chaque mol avei* intention : « \ous verrez dans celle lettre, iiiadaiiie, quel était le but de ma visite que je n'ai pu eiii (irc vous expliquer, el dont je me félicite, du reste, puisqu'il me met en lappoit avec ces deux rliariiiiuii> demoiselles. » Rose et l'ilaiiclie se regardèrent louti*s surprises. Françoise prit la lettre en tremblant : il fallut les pressantes vi surtout les m* naçantes injonctions de son ctmfesseur pour vaincre U» derniers scnipulcs de la pauvre femme, car elle frt*niissait en songeant au terrible courroux de Dagobert; seulenii nt, dans sa cantleur. elle ne savait coinmeul s'y prendre pour annoncer aux jeunes filles qu'elles devaient suivre tetti^ dune. Madame Grivois devina son embarras, lui lit signe de se rassurer, et dit à Rose, pendant que Françoise lisait la lettre de son

cimfusfieur « Combien votre parente va être heureux; de vous voir, ma chère denHiiselle! — Notre parente, madame? - dit Rose de plus en plus éton* luie. — Mais certahiemnt: elle a su votre arrivée ici; mais comme elle est en(lire .soufl'ranle d'une asse7. longue iiialadis... et dans une heure vous serez de retour ici; mais demain oa après, elkĩ sera en état de sortir et de venir s'entendre avec madame et son mari, afin de vous» euunener chez elli*... car elle serait d(^lce que vous fushiez à charge à des uersonmrs qui ont été si bonnes pour vous. » Ces derniers mots de mauaine fBrivoi> liniit une excellente impressiõii sur les deux sœurs: ils dis.Nipèrenl Wur crainte d'être déMimiais l'occisiou d'une gène cruelle pour la (auilitt tU Dagobert. ^'il l'ékAĭt agi àê

103 LE JUIF ERRANT, quitter tout à fait la maison de la rue Brise-Miche sans l'assentiment de leur ami, elles auraient sans doute hésité ; mais madame Orivois parlait seulement d'une visite d'une heure, lilies ne conçurent donc aucun soupçon, et Hose dit à Françoise : « Nous pouvons aller voir notre parente sans attendre le retour de Dagobert pour l'en prévenir, n'est-ce pas, madame? — Sans doute, — dit Françoise d'une voix émue, — puisque vous serez de retour tout à l'heure. — maintenant, madame, je prierai ces chères demoiselles de vouloir bien m'accompagner le plus tôt possible... car je voudrais les ramener ici avant midi. — Nous sommes prêtes, madame, — dit Rose. — Eh bien, mesdemoiselles, embrassez votre seconde mère, et venez, » dit madame Crivois, qui contenait à peine son inquiétude, tremblant que Dagobert n'arrivât d'un moment à l'autre. Rose et Blanche embrassèrent Françoise, qui, serrant entre ses bras les deux charmantes et innocentes créatures qu'elle livrait, eut peine à retenir ses larmes, quoiqu'elle eût une conviction profonde d'agir pour leur salut. « Allons, mesdemoiselles, — dit madame Grivois d'un ton affable, dépêchons-nous; pardonnez mon impatience, mais c'est au nom de votre parente que je vous parle. » Les deux sœurs, après avoir tendrement embrassé la femme de Dagobert, quittèrent la chambre et, se tenant par la main, descendirent l'escalier derrière madame Grivois, suivies à leur insu par Rabat-Joie qui marchait discrètement sur leurs pas, car en l'absence de Dagobert l'intelligent animal ne les quittait jamais. Pour plus de précaution, sans doute la femme de confiance de madame de Saint-Dizier avait ordonné à son fiacre d'aller l'attendre à peu de distance de la rue Brise-Miche, sur la petite place du Cloître. En quelques secondes, les orphelines et leur conductrice atteignirent la voiture. « Ah ! bourgeoise, — dit le cocher en ouvrant la portière, — sans vous commander vous avez un maître de chien qui n'est pas caressant tous les jours : depuis que vous l'avez mis dans ma voiture, il crie comme un brulé, et il a l'air de vouloir tout dévorer ! » En effet, Monsieur, qui détestait la solitude, poussait des gémissements déplorables. « Tu es-voilà, Monseigneur, me voici, — dit madame Grivois ; puis s'adressant aux deux sœurs : — Donnez-vous la peine de monter, mesdemoiselles. » Rose et Blanche montèrent. Madame Grivois, avant d'entrer dans la voiture, donna tout bas au cocher l'adresse du couvent de Sainte-Marie, en ajoutant d'autres instructions, lorsque tout à coup le carlin, qui avait déjà grogné d'un air hargneux lorsque les deux sœurs avaient pris

pbce dans la voiture, se mit à japper avec furie. La cause de cette colère était simple : Rabat-Joie, jusqu'alors Inaperçu, venait de s'âancer d'un bond dans le fiacre. Le carim, exaspéré die cette audace, oubliant sa prudence habituelle, emporté par la colère et par la méchanceté, sauta au museau de Rabat-Joie, et le mordit si erueUenient, que de son côté le brave chien de Sibérie, exaspéré par la douleur, se jeta sur Monsieur, le prit à la gorge, et en deux coups de sa gueule puissante l'étrangla net... ainsi qu'il apparut à un gémississement étouffé du carlin déjà à demi suffoqué par l'embonpoint. Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en fiiut pour l'écrire, car c'est à peine si Rose et Blanche, effrayées, avaient eu le temps de s'écrier par deux fois : « Ici, Rabat-Joiej! — Ah ! grand Dieu ! — dit madame Grivois en se retournant au bruit, — encore ce monstre de chien... ll va blesser Monsieur... Mesdemoiselles, renvoyez-le.... faites le descendre.... il est impossible de l'emmener... » Ignorant à quel point Rabat-Joie était criminel, car Monsieur gisait kianimé sous une banquette, les jeunes filles sentant d'ailleurs qu'il n'était pas convenable de se faire accompagner de ce chien, lui dirent, en le poussant légèrement du pied, et d un ton ûché : « Descendez, RabatJoie, allez-vous-en... » Le fidèle animal hésita d'abord à obéir. Triste et suppliant, il regardait les orphelines d'un air de doux reproche» comme pour les blâmer de renvoyer leur seul défenseur. Mais à un nouvel ordre sévèrement donné par Blanche* RabatrJoie descendit, la queue basse, du fiacre, sentant peut^tre d'ailleurs qu'il s'était montré quelque peu cassant à l'endroit de Monsieur. Madame Grivois, très-empressée de quitter le quartier, monta précipitamment dans la voiture ; le cocher referma la portière, grimpa sur son siège; le fiacre partit rapidement, pendant que madame Grivois baissait prudemment les stores, de peur d'une rencontre avec Dagobert. Ces indispensables précautions prises, elle put songer à Monsieur, qu'efie aimait tendrement, de cette affection profonde, exagérée, que les gens d'un méchant naturel ont quelquefois pour les animaux, car ou dirait qu'ils épanchent et concentrent sur eux toute l'affecUon qu'ils devraient avoir pour autrui ; en on root, madame Grivois s'était passionnément a^ tachée à ce chien, hargneux, lâche et méchant, peut-être à cause d'une secrète affinité pour ses défauts ; cet attachement durait depuis six ans et semblait augmenter â mesure que l'âge de Monsieur avançait. Nous insistons sur une chose en apprence poérOe, parce que souvent les plus petites comes ont des effets désastreux, parce qu'enfin nous délirons foire comprendre au lecteur quels devaient être le désespon*, la

fureur, l'exaspération de cette femme en apprenant la mort de son chien;
 désespoir, fureur, exaspération dont les orphelines pouvaient ressentir
 bien. Le fiacre roulait rapidement depuis quelques secondes,
 lorsque madame Grivois, qui s'était placée sur le devant de la voiture*
 appela Monsieur. Monsieur avait d'excellentes raisons pour ne pas
 répondre. « Eh bien! vilain boudeur... — dit grondeusement madame
 Grivois » — vous me battez froid ce n'est pas ma faute si ce grand vilain
 chien est entré dans la voiture, n'est-ce pas, mesdemoiselles ?... Voyons...
 venez ici baiser votre maîtresse tout de suite et faisons la paix... mauvaise
 tête. » Même silence obstiné de la part de Monsieur. Rose et Blanche
 commencèrent de se regarder avec inquiétude; les connaissances les
 mères on peu brutales de Rabat-Joie, mais elles étaient loin pourtant de se
 douter de la chose. Madame Grivois, plus surprise qu'inquiète de la
 persistance du carlin à méconnaître ses affectueux appels, se baissa afin de le
 prendre sous la banquette où elle le croyait surnoisement tapi; elle sentit
 une patte, qu'elle tira assez impatiemment à soi en disant d'un ton moitié
 plaisant, moitié flâneur : « Allons, bon sujet... vous allez donner à ces chères
 demoiselles une jolie idée de votre odieux caractère... » Ce disant, elle prit
 le carlin, fort étonnée de la nonchalante façon de ses mouvements ;
 mais quel fut son effroi lorsque, l'ayant mis sur son genou, elle le vit sans
 mouvement ! • Une apoplexie!! — s'écria-t-elle le malheureux mangeait
 trop... « % j'en étais sûre. » Puis se retournant avec vivacité : c Cocher,
 arrêtez... arrêtez! » s'écria madame Grivois sans songer que le cocher ne
 pouvait l'entendre; puis, soulevant la tête de Monsieur croyant qu'il n'était
 qu'évanoui, elle aperçut avec horreur la trace saignante de cinq ou six
 profonds coups de crocs qui ne pouvaient lui laisser aucun doute sur la cause
 de la fin déplorable du carlin. Son premier mouvement fut tout à la douleur,
 au désespoir. « Mort... — s'écria-t-elle, — mort!... il est déjà froid!...
 Mort!... ah! mon Dieu !... » Et cette femme pleura. Les bruits d'un méchant
 sont sinistres ;... pour qu'un méchant pleure, il faut qu'il souffre beaucoup...
 et chez lui la notion de la souffrance, au lieu de détendre, d'amollir l'âme,
 rentre dans un dangereux courroux... Aussi, après avoir cédé à ce pénible
 attendrissement, la maîtresse de Monsieur se sentit transportée de colère
 au lieu de pitié... oui, de haine... et de haine violente contre les jeunes filles,
 causes involontaires de la mort de son chien : sa physionomie même trahit
 d'ailleurs si franchement ses ressentiments, que l'aise et Blanche firent
 remarquer de l'expression de sa figure empourprée par la colère, lorsqu'elle

s'écria d'une voix altérée en leur jetant un regard furieux : « C'est votre chien qui l'a tué, pourtant... — Pardon, madame, ne nous en voolez pas ! — s'écria Rose. — C'est votre chien qui, le premier, a mordu Rabat-Joie, » reprit Blanche d'une voix craintive. L'expression d'effroi qui se lisait sur les traits des orphelines rappela madame Grivois à elle-même. Elle comprit les funestes conséquences que pouvait avoir son imprudente colère; dans l'intérêt même de sa vengeance, elle devait se contraindre, afin de n'inspirer aucune défiance aux filles du maréchal Simon ; ne voulant donc pas paraître revenir sur sa première impression par une transition trop brusque, elle continua pendant quelques minutes de jeter sur les jeunes filles des regards irrités; puis, peu à peu, son courroux sembla s'affaiblir et faire place à une douleur amère ; enfin madame Grivois, cachant sa figure dans ses mains, fit entendre un long soupir et parut pleurer beaucoup. « Pauvre dame — dit tout bas Rose à Blanche, — die pleure, die aimait sans doute son chien autant que nous aimons Rabat-Joie... — Hélas ! oui, — dit Blanche, — nous avons bien pleuré aussi quand notre vieux Jovbl est mort... » Madame Grivois releva la tête au bout de quelques minutes, essuya définitivement ses yeux, et dit d'une voix émue presque affectueuse : « Excusez-moi, mesdemoiselles... je n'ai pu retenir un premier mouvement de vivacité, ou plutôt de violent chagrin... car j'avais tendrement attachée à ce pauvre chien.... oui depuis six ans ne m'a pas quittée. — Nous regrettons ce malheur, madame, — reprit Rose ; — tout notre chagrin, c'est qu'il ne soit pas réparable... — Je disais tout à l'heure & ma sœur que nous étions d'autant plus affligées pour vous que nous avons un vieux cheval qui nous a amenées de Sibérie, et que nous avons aussi bien pleuré. — Enfin, mes chères demoiselles... n'y pensons plus... c'est ma faute... je n'aurais pas dû l'emmener... Mais il était si triste loin de moi... Vous concevez ces faiblesses-là... quand on a bon cœur, on a bon cœur pour les bêtes comme pour les gens. .. Aussi c'est à votre sensibilité que je m'adresse pour être pardonnée de ma vivacité. — Mais nous n'y pensons plus, madame... tout notre chagrin est de vous voir si désolée. — Cleb passera, mes chères demoiselles... cela passera, et l'aspect de la joie que votre parente éprouvera en vous voyant m'aidera à me consoler : elle va être si heureuse !... vous êtes si charmantes!... et puis cette singularité de vous ressembler autant entre vous semble encore ajouter à l'intérêt que vous inspirez. — Vous nous jugez avec trop d'indulgence, madame. — Non, certainement... et Je sois sûre qu'elle vous vous ressemblez autant de caractère que de figure. — C'est

tout simple, madame, — reprit Rose, — depuis notre naissance noos ne noos sommes jamais quittées d'une minute, ni pendant b joqr ni pendant b nuit... Comment notre caractère ne seralt-îl pas pareil? — Vraiment» mes chères demoiselles ! ... vous ne vous êtes jamais quittées d'Otto ainote? — JamaU, madame. »

LE JUIF ERRANT. 403 Et les deux sœurs, se serrant la main, déchirèrent un inextinguible sou- ! rire. « Alors, mon Dieu ! combien vous seriez malheureuses et à pleurer si ▼ DUS étiez séparées l'une de l'autre ! — Oh ! c'est impossible, madame, — » dit Blanche en souriant. — « Comment ! impossible ? — Qui aurait le cœur de nous séparer ? — Sans doute, chères demoiselles, il faudrait avoir bien de la méchanceté. — Oh ! madame, — reprit Blanche en souriant à son tour, — même des gens très-ricchards... ne pourraient pas nous séparer. — Tant mieux, mes chères petites demoiselles ; mais pour* quoi ? — Parce que cela nous ferait trop de chagrin. — Cela nous ferait mourir... — Pauvres petites... — Il y a trois mois on nous a emprisonnées. Eh bien ! quand il nous a vues, le gouverneur de la prison, qui avait pourtant l'air très-pur, a dit : Ce serait vouloir la mort de ces enfants que de les séparer... Aussi nous sommes restées ensemble et nous nous sommes trouvées aussi heureuses qu'on peut l'être en prison. — C'est bien l'éloge de votre excellent cœur, et aussi des personnes qui ont compris tout le bonheur que vous aviez d'être réunies. » La voiture s'arrêta. On entendit le cocher crier : La porte, s'il vous plaît ! € Ah ! nous voici arrivées chez votre chère parente, » dit madame Grivois. Les deux battants d'une porte s'ouvrirent, et le fiacre roula bientôt sur le sable d'une cour. Madame Grivois ayant levé un des stores, on vit une vaste cour coupée dans sa largeur par une haute muraille, au milieu de laquelle était une sorte de porche formant avant-corps et soutenu par des colonnes de plâtre. Sous ce porche était une petite porte. Au delà du mur, on voyait la façade et le fronton d'un très-grand bâtiment construit en pierre de taille ; comparée à la maison de la rue Drisse-Miche, cette demeure semblait un palais ; aussi Blanche dit à madame Grivois, avec une expression de naïve admiration : « Mon Dieu ! madame, quelle belle habitation ! — Ce n'est rien, vous allez voir l'intérieur... c'est bien autre chose ! » répondit madame Grivois. Le cocher ouvrit la portière ; quelle fut la colère de madame Grivois et la surprise des deux jeunes filles... à la vue de Rabats-Joie, qui avait intelligemment suivi la voiture, et qui, les oreilles droites, la queue frétilante, semblait, le malheureux, avoir oublié ses crimes et s'attendre à être récompensé de son intelligente fidélité. c Comment ! — s'écria madame Grivois, dont toutes les douleurs se renouvelèrent, — cet abominable chien a suivi la voiture ! — Fameux chien tout de même, bourgeoise, — répondit le cocher, — il n'a pas quitté mes chevaux d'un pas... faut qu'il ait été

dressé à cela... c'est une crâne bête, à qui deux hommes ne feraient [pas] peur... Quel poitrail ! » La maîtresse de feu J/ojuûnr, irritée des éloges peu opportuns que le cocher prodiguait à Rabat-Joie, dit aux orphelines : « Jo vais vous^{Lu^} conduire chez votre parente, attendez un mstant dans le fiacre. » Madame Grivois alla d'un pas rapide vers le petit porche et y sonna. Une femme vêtue d'un costume religieux v parut, et s'inclina respectueusement devant madame Grivois, qui lui dit ces seuls mots : « Vuici les deux jeunes filles: les ordres de M. l'abbé d'Aigrigny et de la princesse sont qu'elles soient à Tinstaut et désormais séparées l'une de l'autre et mises eu cellule, — sévère... vous entendez, ma sœur? en cellule lèvre et au régime des impénitentes. — Je vais en prévenir notre mère , et ce sera lait, — dit Li religieuse en s'inclinant. — Voulez-vous venir, mes chères demoiselles? — reprit madame Grivois aux deux jeunes filles oui avaient à la dérobee fait quelques caresses à Rabat-Joie , tant elles étaient touchées de son instinct, — on va vous conduire auprès de madame votre parente, et je reviendrai vous prendre dans une demi-heure; cocher, retenez bien le chien. 9 Rose et Blanche qui, en descendant de voiture , s'étaient occupées de Rabai-Joie, n'avaient pas remarqué la sœur lourière, qui s'était du reste i demi eflacée derrière la petite porte. Aussi les deux sœurs ne s'aperturent-dles que leur prétendue introductrice était vêtue en religieuse, tue lorsque celle-ci, les prenant par h main , leur fit franchir le seuil de la porte qui, un instant après, se referma sur elles. ix>rsque madame Grivois eut vu les orphelines renfermées dans le couvent, elle dit au cocher de sortir de la cour et d'aller l'attendre à la porte extérieure. Le cocher obéit. Rabat-Joie, qui avait vu Rose et Bbncne entrer par la paille porte du porche , y courut. Madame Grivois dit alors au portier de rcnccinle extérieure, grand homme robuste : « D y a dix francs pour vous, Nicolas, si vous assommez devant moi ce gros chien, qui est là, accroupi sous le porche, v Nicolas hocha la tête en contemplant la carrure et la taille de RabatJoie, et répondit : « Diable ! madame, assommer un chien de cette kiiile, (a n'est dqà pas si commode. — Je vous donne vingt francs , là, mais tnez-le, Ui, devant moi. — H faudrait un fusil. Je n'ai \i\ qu'un merlin de fer. — Cela suffira, d'un coup, vous l'abattrez. — Enfin, madame, je vas toajours essayer, mais j'en doute. » Et Nicolas alla chercher sa masse de fer. a Oh ! si j'avais la force, » dît madame Grivois. Le portier revmt avec son arme et s'approcha traîtreusement et à pas knls de Rabat-Joie, qui iï^e tenait toujours sous le porche. fl Viens, mon garçon, viens ici, mon bon chien, » dit Nicolas en

frappant sur sa cuisse de la main gauche, et tenant de sa main droite le
■merlin caché derrière lui. Rabat-Joie se leva, examina avec l'oeil de l'homme de loi, puis, devinant sans doute à sa démarche que le portier méditait quelque
nouveau dessein, d'un bond il s'éloigna, tourna l'ennemi, vit clairement ce
dont il s'agissait et se tint à distance. « Il a éventé la mèche, — dit
Nicolas* — le gueux se défie... il ne se laissera pas approcher... c'est fini. —
Tenez, vous n'êtes qu'un maladroit, — dit madame Grivois furieuse, et elle
jeta cinq francs à Nicolas ; — mais au moins chassez-le d'ici. — Ça sera
plus facile que de le tuer, cela, madame. » En effet, Rabat-Joie, poursuivi et
reconnaissant probablement l'inutilité d'une lutte ouverte, quitta la cour et
gagna la rue ; mais, une fois là, se sentant pour ainsi dire sur un terrain
neutre, malgré les menaces de Nicolas, il ne s'éloigna de la porte qu'autant
qu'il le fallait pour être à l'abri du merlin. Aussi, lorsque madame Grivois,
pâle de rage, remonta dans son fiacre, où se trouvaient les restes inanimés
de Monsieur, elle vit avec autant de dépit que de colère Rabat-Joie, couché
à quelques pas de la porte extérieure, que Nicolas venait de refermer voyant
l'inutilité de ses poursuites. Le chien de Sibérie, sans avoir perdu le chemin
de la rue Brébis-Miche, avec cette intelligence particulière à sa race,
attendait les orphelines. Les deux sœurs se trouvaient ainsi recluses dans le
couvent de Sainte-Marie, qui, nous l'avons dit, touchait presque à la maison
de santé où était enfermée Adrienne de Cardoville. Nous conduirons
maintenant le lecteur chez la femme de Dagobert : elle attendait avec une
grande anxiété le retour de son mari, qui allait lui demander compte de la
disparition des filles du maréchal Simon. CHAPITRE VII Influence d'un
confeiteur. À peine les orphelines eurent-elles quitté la femme de Dagobert,
que celle-ci, s'agenouillant, s'était mise à prier avec ferveur ; ses larmes,
longtemps contenues, coulèrent abondamment ; malgré sa conviction sincère
d'avoir accompli un religieux devoir en livrant les jeunes filles* elle
attendait avec une crainte extrême le retour de son mari. (Jusqu'à aveuflée
|Kir son zèle pieux, elle ne se dissimulait pas que Dagobert aurait de
légitimes sujets de plainte et de reproche ; et puis, enfin, la pauvre mère devait
encore, dans cette circonstance déjà si fâcheuse, lui apparaître l'arrestation
d'Agricol, qu'il ignorait. À chaque bruit de pas dans l'escalier, Françoise
prêchait l'oreille en tressaillant : puis elle se remettait à prier avec ferveur,
suppliant le Seigneur de lui donner la force de supporter cette nouvelle et
rude épreuve. Enfin, elle entendit marcher sur le palier ; ne doutant pas
cette fois que ce ne fût Dagobert, elle s'assit précipitamment, essuya ses

yeux à b hâte , et , pour se donner une contenance , prit sur ses genoux un sac d'une grosse toile grise qu'eUe eut l'air de coudre, car ses mains vénérables tremblaient si fort, (ju'elle pouvait à peine tenir son aiguille. Au bout de quelques minutes ta porte s'ouvrit. Dagobert p[^]arut. La rude figure du soldat [^]it sévère et triste; en entrant il jeta violemment son chapeau sur la table , ne s'apercevant pas , tout d'admiration, de b dis* parution des orphelines, tant il était péniblement préoccupé. « Pauvre enfant... c'est affreux! — s'écria-t-elle.— Tu as vu b Mayeux*[^] tu l'as réclamée? dit vivement Françoise, oubliant un moment ses rancunes. — Un, je l'ai vue, mais dans quel état! c'était à fendre le cœur : je l'ai réclamée , et vivement , je t'en réponds; mais » on m'a dit : Il faut, avant, que te commissaire aille chez vous pour... » Puis l'obert, jetant un regard surpris dans b chambre, s'interrompit et dit à sa femme : « Tiens... où sont donc les enfants?... » Françoise se sentit saisie d'un frisson glacé. Elle dit d'une voix faible: c'est ton ami... je... » Elle ne put achever. « Rose et Blanche, où sont-elles ? réponds-moi donc... Rabat- Jote n'est pas là non plus. — Ne te fâche pas. — Allons, dit brusquement Dagobert, — tu les auras bissées sortir avec une voisine: pourquoi ne les avoir pas accompagnées toi-même, ou priées de m'attendre si elles voulaient se promener un peu?.... ce que je comprends du reste.... cette chambre est si triste !... mais je suis étonné qu'elles soient parties avant de savoir des nouvelles de cette bonne Mayeux, car elles ont de[^] cœurs d'anges.... Mais.... comme tu es pâle! [^] ajoute le soldat en n'gardant Françoise de plus près. — Qu'est-ce que tu as donc, ma pauvre femme?... est-ce que tu souffres? » Et Dagobert prit affectueusement b main de Françoise. Celle-ci, douloureusement émue de ces paroles prononcées avec une touchante bonté, courba la tête et baisa en pleurant b ma'm de son mari. Le soldat, de plus en plus inquiet en sentant les larmes braver couler sur sa main, s'écria : c'est Tu pleures... tu ne me réponds pas... mais dis-moi donc ce qui te chagrine, ma pauvre femme... Est-ce parce que Je t'ai parlé un peu fort en te demandant pourquoi tu avais bissé ces chères enfants sortir avec une voisine? Dame.... que veux-tu?.... leur mère me les a confiées en mourant.... tu comprends. ... c'est sacré....

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

104 LE JUIF RRRANT. cela... Aussi je suis toujn liônvne au fond :... puisque tu es bien sûre dt; cette voisine, il n'y a que tieini-nial... mais désomijiis, vois-tu, ma bonne Françoise, ne fais jamais rm\ à cet égard sans me consulter... Os enfants t'ont donc di^niandé à aller se pronu^ner un peu avec Rakit-Joie? — Non... mon ami. ..je... — Comment, non?... (Juelle est donc celte voisine à qui tu les a conllées? où les a-t-elhrs menées? k quelle heure les ramônera-lrelle? — Je... m; sais pas.... — murmura Françoise d*une voix éteinte. — Tu ne sais p:i8! — s'écria Dagobert ir^ rite ; puis , se coolenant , il reprit d'un ton de reproi'he amical : — Ta ne sais pas... tu ne pouvais pas lui fixer une heure, ou, mieux, ne t'en rapporter qu'à toi... et ne les conliiT à pei'sonne?... Il tant que ces enfants t'aient bien instamment demandé de s'aller promener. Elles savaient que j'allais rentrer d un nMtnieut à l'autre : comment ne m'ontelles pas attendu, hein! Françoise?... Je te demande pourquoi elles ne m'ont pas attendu ? Nais répondsnmoi donc... mordieu I tu iérais damner un saint!... — s'écria Dagobert en frappant du pied, — réponds-moi donc... » Le courage de Françoise était à bout ; ces interrogations pressantes, réitérées, qui devaient aboutir à la découverte de la vérité, lui faisaient endurer mdle tortures lentes et poignantes. Elle préféra en Gnrir tout d'uu coup ; elle se décida donc à supporter le poids de la colère de son mari en victime humble et résignée, mais opini:Urément fidide à la promesse qu'elle avait jurée devant Dieu à son C(tnfcsseur. N'ayant pas la force de se lever , elle baissa la tête . et , laissant tomber ses bras de chaque côté de sa chaise, elle dit à son mari d'une voix accablée : a Fais de moi ce que tu voudns... mais ne me demande plus ce que sont devenues ces enfants... je ne pourrais pas le répondre... » La foudre serait ionil)éc aux pi&ls du soldat qu'il n'eilt pas reçu une commotion plus viol«'n(e, j'iiis profs frêle, débile, et il ajouUi d'une voix tonnaul4; : — l'épondras-tu ? Ces enfants!!! — Tue-moi... ou pardonne moi... car je ne peux pas te nfpondre... — repomlit l'infortunie avec cette opiniâtreté à la fois inflexible et douce des caractères timides, lorsqu'ils sont convaincus d'agir selon le bien. — Midheureuse !...')»[b'éeria le soldat, lit, fou de colère, d(ï douleur, de désespoir, il souleva sa fcnune comme s'il eût voulu la lancer et la briser sur le carre;ui... Mais cet excelleni homme était irop brave pour commeltre une Idcbe cruauté. Après cet élan defui*enr involontaire, il laissa Françoise... Anéantie, elle tomba sur ses deux genoux,

joignit le[^] mains, et, au faible mouvement de ses lèvres, on vit qu'elle priait... Mais cet eut alors un moment d'étourdissement, de vertige; sa pensée lui échappait; tout ce qui lui arrivait était si soudain, si incompréhensible, qu'il lui fallut quelques minutes pour se remettre, pour bien se convaincre que sa femme, cet ange de bonté dont la vie n'était qu'une suite d'adorables dévouements, sa femme, qui savait ce qu'étaient pour lui les furies du maréchal Riimon, venait de lui dire : — Ne m'interroge pas sur leur sort, je ne peux te répondre. L'esprit le plus ferme, le plus fort, eût vacillé devant ce fait inexplicable, renversant. Le soldat, reprenant un peu de calme, et envisageant les choses avec plus de sang-froid, fit ce raisonnement sensé : « Ma femme peut seule m'expliquer ce mystère Inconcevable... Je ne veux ni la blesser ni la tuer :... employons donc tous les moyens possibles pour la faire parler, et surtout tâchons de me contenir. » Dagobert prit une chaise, en monta une autre à sa femme, toujours agenouillée, et lui dit : ■ Assieds-toi... » Obéissante et abattue, Françoise s'assit. « Ecoute-moi, ma femme, — reprit Dagobert d'une voix brève, saccadée, et pour ainsi dire accentuée par des soubresauts involontaires qui trahissaient sa violente impatience à peine contenue. — tu le comprends... cela n'est peut-être pas évident... tu le sais... je n'ai jamais de violence envers toi... Tout à l'heure j'ai cédé à un premier mouvement... j'en suis honte... je ne recommencerai pas... sois-en sûre... Mais enfin... il faut que je sache où s

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

LR JUIF ERRANT. 405 la pr[^]trr... dnns tout ceci. — Que vgux4u dire, mon ani[^]?... iR'iiii iitértH à me cacher Ifs eufants : tu es la oieilletire des ▼ois ce que je soutire: si tu »fissais de toi-mèin* tu aurais pilië '» Mon ami... — Je te dis d!... songes-y... un prêtre! — Un prêtre qui jette Li oisIrahisim et le malheur dans mon ménage, n'est qu'un miséne un autre... à qui j ai le droit de demander compte du mal moi et aux miens... Ainsi dis[^]noi à Tinstant où sont les en, sinon, je t'avertis que c'est à ton confesseur que je vais aller er. Il se trame iei quelque indignité dont tu es complice sitns mallieureuse fenum;... du re>te... j'aime mieux «voir à m'en un autre qu'à toi. — Mon ami, — dit Françoise d'une voix M1D», — tu t abuses si tu crois par la violeni-e imposer k un uérable qui, depuis vingt ans, s'est chargé de mon salut ; c'est tl respectable. — Il n v a pas d'Ape qui tienne... — Grand)k Tas-tu? tu es effrayant! — Je vais a ton église... tu dois être je demanderai ttm confesseur, et nous verrons. — Mon ami... plie, s'écria Françoise avec épouvante en se jetant au-devant rt, qui se dirigeait.vers la jporle; — songe à quoi tu t'exposes... ... outrager un pivtre... Mais tu ne sais donc pas que c'est an é!!!» liers mot; étaient ce que, dans sa candeur, la femme de Dayait pouvoir lui dire de plus redouiable ; mais le Sf»ldat, sans le de (*es paroli*s, se dégâffea des étreintes de sa femme, et il r tête nue, tant ét.iit violente son exaspération, lorsque la rrit. C'était le commissaire de police, suivi de la Mayeux et de (Miice portant le paquet saisi sur la jeune fille, mmissaire ! — dit Ihigobert eu le recounai>s;mt à son écharpe, t mieux, il ne pouvait venir plus à propos. » CHAPITRE Ylil.

L'interrogatoire. ae Françoise Baudoin ? — demanda le magistrat. -* C'est moi, .. — dit Franç4»ise; puis, apercevant la Mayeux qui, pâle, ', n'osait pus avancer, elle lui tendit les bras. — Ah ! ma pauvre — s*é(ria>t-elle en pleurant, — pardon... paidon... c est ennous... que tu as sontleii celte humiliation... » [ue la fcuune de hagobert eut tendrement embrassé la jeune celle-ci, se retounianl vers le coiunii>saii'e, lui dit avec une I de dignité triste et touchante : le voyez... monsieur... je n'avais pas volé. — Ainsi, madame, lagistrat eu s' adressant à Françoise, — la timbale d'agent, le » draps. . contenus dans ce jtaquet?... -^ M'ap|Kirtenaieut, .. c'était pour me rendre service ^ue celte chère enfant... la b I lus honnête dt» ci^atures, avait bien voulu se clurger de & objets au niont-de-piélé... — Monsieur, dit sévèrement le a l'agent de police, — vuiis avez commis une déplorable erB

rendrai compte... et je demanderai que vous soyez puni; •puis s'adressa il à
la Mayeux d'un air véritablement pehié : Miis malheureuseiiienl.
madt*moiselle, que vous exprimer des m sincères de ce qui s'est passé ..
croyez que ie c«mipatis à le celte méprise a eu de cruel pour vous... — Je le
crois... — dit la Mayeiix, — et je vous en remercie. » s'assit avec
accahleimMit, car, après tant de secousses, son l se> forces étaient épuisés.
islnit allait se i-eiirer, lorsque Dagobert, qui avait depuis quelins paru
profondément réfléchi, lui dit d'une voix fenne : r lecomnii>saire... veuillez
m'enlendre... j'ai une déposition rc. — l'arkrz, monsieur... — Ce que je vais
vous dite est très, monsieur; c'i*st devant vous, magistral, que je fitls cette
dé^ .. afin que vous en preniez acte. — l^t c'est comme magistrat is écoute,
monsieur. — Je suis arrivé ici depuis deux jours, — de Hiissie deux jeunes
(il le:» qui m'avaient été confiées par ... femme du iiirédial Simon... —
UeM. le maréchal duc de dît le euniiiissaiie tres-siir|iris. — Oui,
inonsicur... hier... ii»C4:s ici... j'étais obligé de parler iK>ur une alTairc Iri's-
prefre matin, pendant mon al»sence, elles ont disparu... et je suis ! connaître
rhomiie qui les a fait disparaître... — Mou ami... Françoise effrayée...—
Monsieur, — dit le magistrat, — voire o est de la plus haute gravité...
Di»|mrtritnde pei-sunnes... lion, ptmt-éire... Mais êtei»-voas bien sAr... —
Ce» jeunes .lit i(i... il y a une heure... Je vous répète, monsieur, que ion
af*vi'u* dispensabls... Vous allez voir :... Je sors, il y a une heure, pour
aller ri'clamer cette pauvre Mayeux... En rentrant, les |euiies filles avaient
disparu : je demande à ma femme, à qui je les avais laissées où elles sont...
elle tombe à genoux en sanglotant et médit : « Fais de moi ce que tu
voudras... mais ne me demande pas ce que sont devenues les enfants... je ne
peux pas te répondre. » — Serait-il vrai... madame?... s'écria le commissaire
en regardant Françoise avec une grande surprise. — Km|M)rtements,
menaces, prières, rien n'a fait, — reprit Dagobert ; — à tout elle m'a
répondu avec sa douceur de sainte : « Je ne peux rien dire... » Eh bien, moi,
monsieur, voici ce que je soutiens: ma femme n'a aucun iirilérèl à la
disparition de ces enCnls ; elle est sous b domi« nation entioi-e de son
confesseur ; elle a agi par son ordre, et elle n'est que l'instnimentl ; il est le
seul coupable, v A mesure que Dagobert jtailail, la physionomie du
commissaire devenait de plus en plus attentive en regardant Françoise, qui,
soutenue par b Blaycux, pleurait amèrement. Après avoir un instant réfléchi,
le magistrat fit un pas vers b femme de Dagobert, et lui dit : « Madame...
vous avez entendu ce que vient de déclarer votre mari? — Oui, monsieur.

— i. Pu'avez-vous à dire pour vous justifier?... — Mais, monsieur! — s'écria Dagobert, — ce n'est pas ma femme que j'accuse... je n'entends |ias eeki... c'est son confesseur! — .Monsieur... vous vous ^l4ïs adressé au masislrat... c'est donc au magistrat à agir coiiiine if croit devoir agir pncres, à toutes les instances de votre mari... vous n'avez pu répondre autre chose? Comment! vous ■ a\ez refusé de lui donner aucun renseignement? mais ceb n'est ni pro: bubble ni possible. ^ Cda est pourtant b vérité, monsieur. — Mais en\ fin, nuidame, que sont devenues ces Jeunes filles qu'on tous a con' fléi*s? — Je ne puis rien dire b-dessns... monsieur... SI Je n'ai pas répondu i mon pauvre mari... c'est que Je ne répondrai & personne... -^ Eb bien, monsieur, — reprit Dagobert, ^ aTai»-4e tort? une honn^ d excellente feimie comme elk, toujoqrt pleine de raison, de bon jèfti, de dévoueineil, parier ainsi... est-ce naturel? le vous répète, ttOll* sieur, que c'est une aftiire de confesseur... Agissons contre lui vive

106 LE JTJIP ERRANT. *jiient el promptement;... nous saurons tout... et mes pauvres enfants iÊût seront renoués. » Le commissaire dit à Françoise, sans pouvoir réprimer une certaine émotion : t Madame... je vais vous parler bien sévèrement ; mon devoir n'y oblige... Tout ceci se complique d'une manière si grave, que je vais de ce pas Instruire la justice de ces Csilts; vous reconnaissez que ces irapes filles vous ont été confiées, et vous ne pouvez les représenter... Malntenantt écoutez-moi bien... Si vous refusiez de donner aucun éclairclsiemenl à leur si^et... c'est vous seule... qui seriez accusée de leur disparition... et je serais, à mon grand regret, obligé de vous arrêter — Mol !... s'écna Françoise avec terreur. — Elle! — s'écria Dagobert, — jamais... Encore une fois, c'est son confesseur et non pas die que faccuse... Ma pauvre femme... l'arrêter!» fil il courut a elle, comme s'il eût voulu la protéger. « Monsieur, il est trop tard,— dit le commissaire; — ^vous m'avez déposé votre plainte sur l'enlèvement de deux jeunes filles. D'après les déclarations mêmes de votre femme, elle seule est jusqu'ici la seule compromise. Je dois la conduire au|)rès de M. le procureur du roi, qui, du reste, avisera. — Et moi, monsieur, je vous dis que ma femme ne sortira pas d'ici ! — s'écria Dagobert d'un ton menaçant. — Monsieur, — dit froidement fe commissaire, — je comprends votre chagrin ; mais, dans l'intérêt même de la vérité, \e vous en conjure... ne vous opposez pas à une mesure qu'il vous serait, dans dix minutes, matériellement impossible d'empêcher.» Ces mots, ditsivec cahue, rappelèrent le soldat àlui-même. c Mais enfin, monsieur, — s'écria-t^l, — ce n'est pas ma femme que J'accuse... — Laisse, mon ami, ne t'occupe pas de moi, — dit la femme martyre avec une hâroîque résig^nation, — le Seigneur veut encore m'épronver rudement ; je suis son indisne servante... le dois accepter ses volontés avec reconnaissance : ^ue l on m'arrête si l'on veut... je ne dirai pas plus en prison que je n'ai dit ici au sujet de ces pauvres enfants. . . — Mais, monsieur... vous voyez bien que ma femme n'a pas la tête à dfe... — s'écria Dagobert, -* vous ne pouvez pas l'arrêter. — Il n'y a aucune charge, aucune preuve, aucun indice contre l'autre personne que vous accusez, et que son caractère même défund. Laisscz-uioi cuh mener madame... Peut-être, après un premier interrogatoire, vous seral-elle rendue. Je regrette, monsieur, — ajouta le commissaire d'un tou pénétré, — d'avoir une telle mission à remplir, dans un moment où l'arreitation de votre fils... doit vous... — Hein... — s'écria Dagobert en regardant sa femme et la Mayeux

avec stupeur, — que dit-il?... mon fils... — Quoi !... vous ignoriez?... Ah ! monsieur... pardou miUe fois, — dit le magistrat douloureusement ému, — il m'est cruel de vous faire une tdie révélation. — Mon fils... répéta Dagobert en portant ses deux mains à son front, — mon fils... arrêté ! — Pour un délit politique... peu mve du reste, — dit le commissaire. — Ah ! c'est trop... tout m'accaEle à la fois... » dit le soldat en tombant anéanti sur une chaise et cachant sa figure dans ses mains Après dc& adieux déchirants, au mOieu desquels Françoise resta, malgré ses terreurs, fidèle au serment qu'elle avait Lit à l'abbé Dubois, Dagobert, qui avait refusé de déposer contre sa femme, était accoudé sur une table ; épuisé par tant d'émotions, il ne put s'empêcher de s'écrier : « liîcr, j'avais auprès de moi... ma femme... mou fils... mes deux pauvres orphelines... et maintenant... seul... seul... » Au moment où il prononçait ces mots d'un ton déchirant, mie voix douce et triste se fit entendre derrière lui, et dit timidement : « Monsieur Dagobert... je suis là... si vous le permettez, je vous servirai, je resterai près de vous... » C'était la Mayeux !

IEUVIÈME PARTIE. LA REINE BACCHAHAL.

CHAPITRE PREMIER. La mueande. Le lendemain du jour où b femme de Dagobert avait été conduite par le coinmisaaire de police auprès du juge d'instruction, une scène bruyante et animée se passait sur la pbce du Châtelet, en (ace d'une maison dont le ^premier étage et le rez-de-chaussée étaient alors occupés par les vastes ijjons d'un traiteur, à l'enseigne du Veau qui tetie. La nuit du jeudi gras vêlait de finir. Une assez grande quantité de masques grotesquement et panh'ement accoutrés sortaient des bals de cabarets situés dans le quar» Ibr tle l'Hôtel de Ville, et traversaient en chantant b place du Châtelet : îs en voyant accourir sur le quai une seconde troupe de gens déguisés» les premiers masques s'arrêtèrent pour attendre les nomreaox en pon»* sant des cris de joie, dans l'espoir d'une de ces luttes de pajito graveleuses et de bzzi poissards qui ont iUustré Vadé. Cette foule, plus ou moins avmée, bientôt augmentée de beaucoup de gens que leur état obligeait à circuler dans Paris de très-grand matin, cette foule s'était tout a coup concentrée dans l'un des angles de b place, de sorte qu'une jeune fille pâle et contrefaite, oui b traversait en ce moment, fut enveloppée de toutes parts. Cette Jeune fille était b Malj'reux ; levée avec le jour, eUe allait chercher pkuieiirs pièces de Ungerie chez b personne qui l'employait. On conçoit les craintes de b naa vre ouvrière, lorsque, involontairement engage au milieu de cette RNib joyeuse, elle se rappeb b cruelle scène de la velUe ; mab, malgré tous ses efforts, hélas ! oien chéUb, elle ne put bire un pas, car

la troupe de masques qui arrivait s'étant ruée sur les premières venues, une partie de ceux-ci s'écarta, d'autres reflurent en avant, et le Mayeux, se trouvant parmi ces derniers, fut pour ainsi dire portée par ce flot de peuple, et jetée parmi les groupes les plus rapprochés de la maison du traiteur. Les nouveaux masques étaient beaucoup mieux costumés que les autres ; ils appartenaient à cette classe turbulente et gaie qui fréquente habituellement le Chaumière, le Prado, le Colysée et autres réunions dansantes plus ou moins échevelées, composées généralement d'étudiants, de demoiselles de boutique, de commis marchands, de grisettes, etc. Cette troupe, tout en ripostant aux plaisanteries des autres masques, semblait attendre avec une grande impatience l'arrivée d'une personne singulièrement désirée. Les paroles suivantes, échangées entre Pierrot et Pierrettes, Débardeurs et Débardeuses, Turcs et Sultanes et autres couples assortis, donneront une idée de l'importance des personnages si ardemment désirés. « Leur repas est commandé pour sept heures du matin. Leurs voitures devraient être déjà arrivées. — Oui... mais le reine Bacchanal aura voulu conduire la dernière course du Prado. — Si j'avais su cela... je serais resté pour le voir, ma reine adorée. — Gobinet, si vous l'appellez encore votre reine adorée, je vous égratigne; en attendant, je vous pince !... — Céleste! finis donc... tu me fais des noires sur le satin naturel dont maman m'a orné en naissant. — Pourquoi appelez-vous cela Bacchanal votre reine adorée?... Qu'est-ce que je vous sub donc, moi? — Tu es mon adorée, mais pas ma reine... car, comme il n'y a qu'une lune dans les cieux, la nature, il n'y a qu'une Bacchanal dans les nuits du Prado. — Oh ! que c'est joli... très bien du tout, cela. — Gobinet a raison, elle était superbe, cette nuit, le reine ! — Et en train! — Jamais je ne l'ai vue plus jolie. — Et quel costume... étourdissant! — Renversant!! ~ Eboulimint!! — Pulvérisant!! — Fubiniant! — Il n'y a qu'elle pour en inventer de pareils. — Et quelle danse ! — Oh oui ! Voilà qui est à la fois déchaîné, ondulé et serpenté. Il n'y a pas une bayadère pareille sous la calotte des cieux. — Gobinet, rendez-moi tout de suite mon chapeau... vous me l'avez déjà assez abîmé en vous faisant une ceinture autour de votre gros corps. Je n'ai pas besoin de périr mes efforts pour de vains êtres qui appellent les autres femmes des bayadères. — Voyons, Céleste, calme ta fureur... je suis déguisé en Turc : en parlant de bayadères, je reste dans mon rôle ou à peu près. — Ta Céleste est comme les autres, va, Gobinet, elle est jalouse de le reine Bacchanal. — Jalouse ! moi? Ah ! par exemple... Si je voulais être aussi effrontée rien Gobinet, sobriquet quand on te regarde. — tiobinet, je

mettrai encore ça sur votre mémoire... — peine... Je voulais vous dire que votre nom angélique est en bisbilb avec votre ravissante petite miue bien autrement lutine que ceOe de b reine Bacchanal. — C'est ça, ma'mtenant, cilinez-moi, scélérat. — Je te jure sur la tête abhorrée de mon propriétaire que, si tu voubb, tu aurais autant d'aplomb que la reine Bacchanal, ce qui n'est pas peu dire! — Le fait est que pour avoir de l'aplomb, la Bacchanal en a... et un fier. — Sans compter qu'elle fascine les municipaux. — Et qu'eUe magnétise les sergents de vilb. — Us ont beau vouloir se fâcher... eUe finit toujoiffs par les bire rire... — Et ils l'appellent tous : Ma reine. — Cette nuit encore... cOea charmé un municipal, une vraie rosière, ouphitAtunpe* tit rosier, dont la pudeur s'était gendarmée (gendarmée ! avant bs (po rieuses, ça aurait été un joli mot). Je disab donc que b pudeur du uhh nicipal s'était gendarmée pendant que la reine dansait son bmeux pas de b Tulipe orageuse. — Quelle contredanse!! Couche-tout-Nu et la reine Bacchanal ayant pour vis-à-vis Rose-Pompon et Ninî-Moulîn! -^ Et tous quatre frétilant des tulipes de plu» en plus orageuses. — A propos, estr-ce que c'est vrai, ce qu'on dit de Nmi-Moulin? — Quoi donc? — Que c'est un homme de lettres qui Ciit des brochures sur b rellgioD? — Oui, c'est vrai ; je l'ai vu souvent chez mon patron, où il se fournil. Mauvais payeur... mais farceur! — Et il bit le dévot? — Je crois bien, quand il le faut. Alors, c'est M. Dumoulin gros comme b bras; ii roule des yeux, marche le cou de travers et les pieds en dedans... nu»? | une fois qu'il a fait sa parade, il s'évapore dans k» bab caneansqol ' idolâtre, et où les femmes l'ont surnommé Nmi-Moulin; joignez i ce signalement qu'il boit comme un poisson, et vous connattrei k gaillard* « I

The text on this page is estimated to be only 19.66% accurate

LE JUIF ERILANT. 407 Ce qTi! nt* Fcmpôcllic pas d errire dans les jnurnaiixjHigioux : ai:s!si los cagiUs, qu'il incl encore plus sotiveut dcNiaiiis qu'il ne s'y met luî-niruie, ne jurnil que par lui. Faut voir ses articles ou ses bnuluires (seulement les voir... p:is It^s lire) ; on y pi^rle à chaque page du diable et de ses coriK>... (les fritures désolantes qui :ittend: ut les impies et les révolntiouniûre»^.,. de l'autorité des ëvi-auc?, du l'ouvoir du pape... Esl-ee que je s:tis, moi?... Soir&ird de Nini->loulin... va... il leur en donne pour leur argent... — Le fait est qu'il est SMilTanî et crânement rlncard... (Jui'ls avaul-iiex il bombardait avec la frelitc Rose-' ompon dans la coutrediiwv de la tulipe orageuse î — El quelle bonne letc il a>aU... avec bou r:»sque romain et ses iKilles à revers!... — llose-Pompon danse joiniieul bien i`n»\; c'est poétinucment tortillé. — Et idéalement caneaut*!! — Oui, mais la relue Bacenanal est à six mille pieds au-dessus du niveau du cancan ordinaire. . J*en reviens toujours à son pas de cette nuit, la Tulipe orageuse. — C'était à Tadorer. — A la vénérer. — C'est-à-dire que et nûnissime; aussi le municipal s'approche d'elle et lui dit : « Ah va* voyons, ma reine, est-ce que c'est pour tout de bop, ce pas« là ! — Biais non, guerrier pudique! répond la reui< ; je l'essaye sfu« leniont une fois tous les sulrs, afin de le bien danser dans ma vieillesse. « c'est un vœu uue J'ai Hilt pour que vous deveniez brigadier... » — Oucle drôle de fiUe 1 — Moi, je ne comprends pas quo ça dure lonjoui-s avec Couche-tout^Nu. — Parce qu'il a été ouvrier? — (Joëlle bélise! Ca nous irait bien, à nous autres étudiants ou garçons de niag;lance à la reine Bacclianal et à sa cour ! » i'ans ce landau découvert, traîné par quatre chevaux étiques montés par deux postillons vêtus en diables, s'élevait une véritable pyramide d'hommes et de femmes, assis, debout, perchés, tous dans les costiunes les plus fous, les plus grotesques, les plus excentriques : c'était un iicrovable fouillis de couleurs éclatantes, de fleurs, de rubans, d'oripeaux et Je paillettes, lie ce moDceao de formes et d'accoutrements bizarres sortaient des têtes grotesques ou gracieuses, hiides ou jolies, mais toutes animées par l'excitation k*brile d'une folle ivresse, mais toutes tournées .ivec une expression d'admiration fanatique vers la second^' \oiture , où la reine Baechanal trftnall en souveraine , pondant qu'on la salu;4Ît de ces cris répétés par la foule : a Vive la reine Baechanal I ! » (!e.te seconde voiture, landau découvert comme la première, ne contenait que les qu.ttre coryphées

du fameux pas de la Tulipe or:i^'eii>e, >'i!ii -Moulin, Rose-Pompon, Coucbe-tout-Nu et ki reine Bac(hanal. Diimouliu, cet écrivain relisleux qui voulait dL«puter madame de la Sainte-rolombeà TinflueDce des amis de M. Rodin, son patron ; liiunoulit, •^uriioiiimé Mdî-MouUd, debout sur les coussins rc de la tête un c.isqiie romain en papier «rargenl ; un pluin(*au à BiaiH lie de bois rouge, surmonté d'une vihiniinuiMMoulTi- de plniies Mïres. était idaiilé sur le côté de celle c«iitTure, dont il roinpaï agn""aUement les lignes peut-être trop classiques. Sous ce casque ^'épaiioiisnit la face b plus ndûconde, la plus rej(missaute qui ail jamais été empourprée par les esprits subtils d'un vin généreux. Un nez très-saillant, nais dont la forme primitive se dissimulait mi^destemeui sous une luxuriante efilores< ence de bouigcons irÎM'S de rouge et de \i"lrî,:i'W(M:tii.iit très-«Irolaiiiiueinrnt cell»' f'pire al's.îlîînciîiî iinleriii', .; Iai[nrll.' une laigi; lioirhi' a l.'vies êpaiv^^ et évas M-scñ teVord d iuiait u «e e\pMSsjon dtr jo\i:tli!é surprenaiir, qui rayonnait d.ius sr^ ^m'osviiix grisa lleir de 'etc. \iu voyant ce joyeux l.'0!:!ioiv>i:ie à pan^e de >i]è;ie, un se deniaiiil.iit comment il n'avait pas cent fois u »y" dans le vin «e tiel, cette bile, rc ven II dont dégontt.iienl ses painpl.lèis i' calludiques pstivaient sniii.tgrr :>u milieu de ces dcltoHieinent^ bai liupies et chorégraphiques. WvIW ty* — tion (A(paru iiiSidiible si l'on n'iiH léi'éclii que les (oinedit-ns rliap^és des lôles les phiM noiis, les plus odieu\, soûl souvent, au detiieu .ni, les meilleurs lils du ni<>nde I e Iroid étant as^ez vif, Miil-Monliii portait un Caiiiek eutr'ouverl qui laissait \oir s:i cuirasse à écailles de poisson et son maillot couh'ur de chair, tranché biusquemeut au-dessous du iii(;liel par le revers jaune de >cs bottes, l'enché en avant de h voilure, il pouss;(il des cris de sauvage tulrecuupcs de ces mots: Vive hi reine !>;.«chanal ! après quoi il fai>ail grincer et évoluer rapidement une éiK-rme crécelle qu'il tenait à la main. (louclie-tout->'u, debout à (ôté de Mui-Moulin, faisait flotter un éu-ndard de soie blan< he où étaient éeriis ces mots : Amour et joie à la n iiii Haeclianal! (!ouclie-tout-Nu avait vingt-cinq ans environ. Sa figure, iuUlligeiite cl gaie, eucadn'C d'un coIUIT de favoris châains, ainaigrii* par Il s veilles et par les exeés. exprimait un singulier mélange d'insouciance, de liardiess<\", de nonclialoir et de moquerie ; mais .tucuue passion bas>e ou méeh uite n'y avait cucore laissé sa facile empreinte, (l'était le type parfait du Taiisi'-n, dans le S4'ns que Ton doime à cette appellaion, soii à raruM-e, soit on province, soit à bord des bâtiments de guerre ou de (oniiiiierce. (le n'est pas un complhneut, et pourtant c'est

bien loin d'être une injure : c'est une épithète qui tient à la fois du blâme,
 d'indignation et de crainte; car si, dans cette acceptation, le Parisien est
 si vaillant [Kierseux et insoumis, il est habile à l'œuvre, résolu dans le
 danger, et Mijouis terriblement railleur et goguenard. (Joueheloul>'u
 était coiffé, comme on le dit vulgairement, en fort : veste de velours noir
 à boutons d'argent, gilet écarlate, pantalou à larges raies bleues, chapelet
 cachemire pour cou, à longs bouts flottants, chauchet; police orange et
 vert galonné d'argent, lendaient encore plus vif l'éclat de ses yeux mûrs
 l'incarnat de ses Joues potelées; elle portait au cou une cravatte orange
 connue ga ceinture ilotante: sa veste juste, ainsi que son étroit gilet en
 Velours vert clair, garni de tresserjules, à l'air joyeux et tapageur; ainsi
 que sa sœur, elle avait de longs cheveux châtains et de grands yeux
 bruns; mais, au lieu d'être doux et timides comme ceux de la jeune
 ouvrière, ils étaient d'une infatigable ardeur pour le plaisir. Telle était
 l'énergie de cette orgueilleuse, que, quelque jour et
 plusieurs jours consécutifs en fêtes civiles, son teint était aussi pur, sa
 joue rosée, son épaule aussi fraîche, que si elle était si jeune
 même de quatorze ans ! la tête, accompagné d'une légèreté d'acier des épaules. 1 1
 de liaison, Si on allait suivre la cadence d'un ongles: hivi !!! «ijil elle
 marquait la mesure du bout de son pied droit Mir le icik, de la
 portée de la façon la plus provocante, car la reine l'acrobate tenait
 debout et fièrement campée sur les coussins de la voilure. Vu, sachez eux,
 nait en

The text on this page is estimated to be only 16.06% accurate

LE JUIF EBRANT. Il serail dilttcUc de rendre ce lablcau si bruyant, û aoiuR-, îi Lu, complélé par uiie (roiùcme voiture, remplie comme la première d'une pyramide de mosqui g gr»tesuic, uuc svulu [mrsoiini: coulenipliiit cette scëoG ntec une tristesse profonde ; c'ëtiit la Ma;eux, toujours maintenue au pri'inier raag des spectateurs, maigre m:s cflorts pour sortir de la foule, l'éparéc do sa sutur depuis bien luiiglemfts, elle la revoyait pour la première fois dans toute la pompe de son sjnguliiT triomphe, au milieu des cris de joie, des bravos Je se.- couipiiRiious de plJÎsir. Pourtant les ycuï de la jeune ouvrière se voilircut de larmes : quoique la reine Bacchanal pardt partager l'étourdissanic gaict«! de ceui qui l'entouraienl, quoique sa ûfun fut radieuse, quoiqu'elle parût jouir de tout l'écbt d'un luxe passager, elle la piaigiiait sincèrement..., elle... pauvre malheureuse, presque \iiiiie de haiDons, qui venait au point du jour chercher du travail ptiur la joumûe et pour la nuit... La Hayeux avait oublié h foule pnur contempler sa sœur, qu'elle aimait tendrement, d'autant plus tendreiitent qu'elle la croyait à plaindre-Les yeui 6iés but cette joyeuse et belle fllle, sa pile et douce figure ex|»imail une pitié touchante, un Inlérdi profond et douloureux... Tout i coup, le brillant et gai coup d'œil que b reine Bscchanal pro' uit sur la foule rencontra le triste et humide regard de li Hayeux... ¥a sœurj 1 — s'écria Cépbyse. [Nous l'avons dit, c'éuU le nom de e Bacchanal.] — Ma eceur... » Kt, leste coaune nue dansooMi H, la reine Bacchanal abtDdimu ton irAiw «nriMlut, beonnsemeni alur« immobile, et se troon deranl b Mayeux, qn'ele ei avec effusion. Tout ceci l'était passé si rafridement, mw les oooipagnoaa de b léat Bacchanal, encore stupéfaits de b hanueMe de son saut périDen.ne savaient à quoi l'attribuer; les masques qui enlooraieU b *amn a'^ cartèreot frappés de surprise, e(la Hayeui, toute an boaheor aen^msser sa sœur, à qui cUc rendait ses caresses, ne soojKapas an linffJief contraste qui devait bientôt exciter l'étoimemcot et fUtarilé de b baie. Céphyse y songea la première, et, voulant épargner nue bmailntiM i sa sœur, elle se retourna vers la voiture et dit : c fiose-FoinpoB, jette moi mon manteau... et vous, Kini-HouliD, oavrei vite b portière. > La reine Bacchanal reçut le manteau. EDe en enveloppa presteiMOt b Hayeux, avant que cellenù, stupélaite, edt pa bire un moarcmenti b Brenant par la main, e'ie lui ait: «Viens, viens. —Hoi! — s'écria h aveux avec elfroi,— tu n'y penses pas. — 11 bot absohunent qnejs le parle... Je demanderai un cibinet

i.u nous serons seules, r-^'-^-'* bonne petite Keur; devant tout le DMode
ne réaiate pas... La crabte de se dooner en spectacle décida la Hayeui, qui
d'aillean, tout étourdie de l'avuitiire, tremblante, enrayée, suivit presque
madiinalament u acMv, qvi l'eatralna duw b TOiutre, dont b pottièrfl venail







The text on this page is estimated to be only 13.94% accurate

LE JUIF ERRANT. e par Rmï-Motilin. Le mnneaii de b
reine Baccbaoa] caKrtteiDttiU et l'iDOrmitr di- la M;ijieu^, b fuulc Dcut
pas à rire, T(seulement do cctle rencontre peJidanl que les voilures arti■
porte du traiteur de la place du Chiirlct. a t'embrasse encore ! ■ 1^
Dulnlenanl ■ventetil que e Baccbanal V !■ Hayeux ' dil Céphyse k la jeune
ourriËre : — 109 sa sa rage de supporter la misère. * U douleur de Céplyse
était si navrante, ooe la Mayeui, toujours Indutgeuie et bonne, «o'ulut avant
loul consoler sa sceur, la relever un peu à ses propres yeni, el lui dit
lendremeul : ■ En la supportanl bravcmeni peiulanl une année, ainsi que tu
l'as hil, ma bonne Ci^physe. lu as eu plin de mérite e(de courage que je
n'en aurai, moi, à la supporter toute ma vie. — Ah ! ma sœur, ne dis pas
cela. — Voyons, franchomeni. — rL'pril la Mavcui, — il quelles lenialions
une créature comme moi est-elle ex)iosée! tsl-ce que naturellement je ne
reclicrche pas t'isolenteat et la solitude autant que la recbercbés la vie
bniyante ei le plai^r T Uui-lg besoins 1 h—i/ /—,y/~-/^ — li-je , diélive
comme je suis? Bien peu me saflit. — Et ce peu In ne l'as pas toujours? —
Non, mais il ed des privaiions que moi. tiéliilc ei maladive, je puis pourtant
endurer niieui que loi ; ainsi b faim mu cnuse uue sorte d'ongourdiss»meni
qui so lemûie par uue ^nde Uiblesse.Toi. robuste et vîvacc, la faim lewsptre.
le ifonne le délire! Hélas! tu l'es souviens? combien de foisje t'ai vue en
proie i ces crises douloureuses, lorsque dana notre Iriste mansarde, ensuite
d'un chômage de travail, nous m pouvions pas ra^me gagner nos quatre
francs par scmabe, el que nous n'avions ririi, .-ibsolumriil rien -il manger,
car notre firrl.- niiU4 euiiiùchnil ius. — Celle lloi^ lé-là au moins tu l'as
conservée, id. — El loi aussi ' ît'as-lu pas luiilé autant qa'3 est drimiL- h une
rréalure liiiiuaim- *le lutlerT M.iis les forces oui un iiTiic. Je te connais
liii", (lépbyse: c'est I ilevanl la bim « 'jiilig.ilion oun travail acharné qui ne
te donnait pas mi'me de quoi subvenir aux plus iodispciMablea besoins. —
Hais toi> ces privations, lu le* ., ., eudurab, lu les ea■ ta relenni son visage
inondé de larmes et pourpre de dures encore. — EsU-ce que ta peux me
comparer i toi? — Tiens, — n'était-H pas honteux à moi d'être vêtue de ces
oripeaux, dil la Mayeux en girenant sa sixar par la main c4 la conduisant
de» w tant d'argent en folies, lorsque tu es ainsi vêtue, lorsqiw vaut une
glace posée au-dessus d'un canapi-, rcgarde-iii... crois-tu que de tout,
lorsque tu meurs peui-iHre de misère et de besoin. Dieu, en le roisanl ai

belle, en le douant d'un saug vif et ardent, d'un Jamais vu la pamre ligure si pâle, si fatiguée ? — Rasçure- caractère joyeux, remuant, eipanùT, amoureux du iibiûr.ail voulu que Mte Eirur , ji- ne me porte pus niai, j'u un peu veillé celle ta Jeunesse se passAl au fond d'une man-ardc glacée, sans jamais voir pourquoi je suis |iiLle. Hais, je t'en prie, ne pleure pas, lu me | le soleil, cloiiiitc sur ta chaise, velue de haillons, el travaillant saut ceiM I et siins espoit ? Non, car Dieu nous a donné d'aulrcs besoins que cetlK Bacchanal venait d'arriver radieuse au milieu d'une roule de boire et ite manger. Même dans noire humble condition, b besiûé c'ébil la Hayeiix qui la consoljît. Un iuclilenl vint encore n'a-l-rlle pas bi-sotn d'un peu de parure ? ta jeunesse n'a-t-dle pas becontraste plus frappant. On entendit loul à coup des cris ' soin de mouvement, de plaisir et de gaieté? Tous les iges n'ooi-ib pas • b salle voisine, et ces mots riMentirent prononcés a Vive b reine Baccbanal ! vive la reine Baccbanal I » •et jen m Kuplireni de lanoet en wj ' besoin de distniclinns el de repos? Iii au is gasné u salaire sudisànI B»Çné pour manger i ta faim, pour avoir on jour ou oeui d'aroosmenU par ■emaine: apris m travail fintMhii de don» ' i MIT ^^n

bras, le man-
l'enveloppait
la vue de ces
les vêtements
avait à peine
aps de remar-
la place du
au milieu de
Céphyse joi-
moins et ne
nir une exclam-
le douloureuse
Puis, s'ap-
t de sa sœur
contempler de
s, elle prit en-
moins potelées
s maigres et
le la Mayeux,
mina pendant
minutes,
chagrin crois-
ette malheu-
réature souff-
rable, amaigrie
privations et
eilles, à peine
une mauvaise
toile usée, ra-
Ah ! ma sœur,
ainsi ! »
pouvant pro-
un mot de
reine Baccha-
eta au cou de
en fondant
es, et au mi-
ses sanglots
ta : « l'ardon !
— Qu'as-tu,
ne Céphyse ?
ne ouvrière,
ment émue,
gageant dou-
des étreintes
ur. Tu me de-
pardon, et de



La visite du docteur Balcinier à M^{lle} de Cardoville. — PAGE 89.

The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate

4iO LK JI'IP ERRANT. te procurer la fr:»î(;hc loiletlc que rë-
laine si iinpéricuscmonl ton (•h;>rin.tDt vi<>âgo, lu n'aurais rien doniandé
do plus, j en suis ccrtainef lu nie I as dit irnl 1" -is : lu as donc Mé à ne
ueres>ilé iné-ist ble, : an e que les licsoins sîuil i.lus grands que les uilc^ijs.
— (î't^sl vrai, — ri'lous par jour, ma vie aurait été tout autre, car d-ms \vf>
romnii^nnonients, vois-tu, ma sœur, j'étais cruolienieit humilié.' do vîre
aux dépens de quelqu'un. — Au>si as-tu été invincibli^nient onlraîiéc, ma
bonne t.épiysi* ; sans c;la je le IdAmcrais au lii'U de to plaindre. Tu n';s
pas choisi ta destinée, tu l'as subie, c-;nimc je subis la mî-nnc. — Pauvre
sœur, dit Céphyse en ombraspanl tendrement la ?»l.ivo!ix, loi si
malheureuse, tu m'encourages, tu me consoles, et ce serait a moi de te
plaindre. — Rassure-toi, — dit la Ma\eu\, — i)icu est ju-tc et bon : s il m'a
refusé bien des avnnlag**s, il ni':» donné mes joies comme il l'a donné les
tiennes. — Tes joies? — Oui, et de grandes. Sans elles, la vie me serait trop
lourde, W n'aurais pas le cour.ige de lu supporter. — Je te comprend*^, —
dit Céphyse avec ihnotion, — tu trouve.^ encore moyen de le dévouer pour
h'S autres, et cela adoucît tes ch:>.grins. — Je fais du moins tout mon
possible pour cela, quoique je pitisf-^ Ition peu; m::isau^si quand je réussis,
— ajouta la Mayeuv en souriant ilniicenicnl, — ie suis heureuse et lière
connue une pauvre petite f-u-mi qui, anrcs bien des peines, a appoitc Uii
gros brin de paille au nid comïnmn. Mais ne parlons plus de moi. — vM,
pailons-en, je t'en prie; et, au risque de te f:icher, — re[]ril tunidcp.ieiil la
reine llaci^han,!, je vais le faire uncpio; osition que tu as déjà repous-ée.
Ja(Miues(I) a, ji' rrois, cucore de l'argiuit; nous le dépensons en folies,
donnant ça cl là à de pauvres gens nuand l'occasion se rencoiil:c : je l'eu
supplie, Ltise-moi venir à ton ai(!e. Je le vois à ta pauvre ii{jurc, lu as beau
vouloir me le cacher, tu t'épuises à force de travail. — .ilerci, ma chère
Cépîyse... je coimais ton bon cœur; mais ic n'ai bes-jin de rien. Le peu que
je gi^^ne me suffit. — Tu me refuses, dit tiistcmcnl la reine Dacchanal, -
p.îrcc 3uetu sais que mes droits sur cet argent ne sont pas honorable;. Soit...
e comjTeuds ton scrupule. Mais du moins accepte un seivict: de Jacques; il
a été ouvrier comme nous. Entre camarades on s'aide. Je t'en suj^plie,
accepte, ou je croirai que lu nu) dédaignes.— l-t m ne {.OUI rai reprendre
l'habitude du travail, et renoncer à celte vie, hors, comme des oiseaux :
heureusement, nuand je l'ai aimé il ne possédait rien du tout ; j'avais vendu

pour cent iraRcs (iuel(JUCd bijoux qu'on m'avait donnés, et mis cette
 sonune à la loterie : connue les fous ont toujours du bonheur, j'ai gagné
 quatre mille francs. Jacques étail aussi gai, aussi fou, aussi en train que moi,
 nous nous sommes dit : Nous nous aimons bien : ttnt que l'argent durera,
 nous irons : quand nous n'en aurons plus, de deux choses Tune, ou nous
 serons las l'un de l'autre, ei alors nous nous dirons adieu, ou bien nous nous
 aimerons encore ; alors, pour rester ensemble, nous essayerons de nous
 remettre au travail ; si nous ne le pouvons pas, et que nous tenions toidours
 à ne pas nous séparer... un boisseau de charbon fera notre auaire.- Grand
 Dieu î —s'écria la Mayeux en pâissant. — Uassure-toi donc, nous n'avons
 pas à en venir là : il nous reslail encore quelque chos:» lorsqu'un agent
 d'affaires qui m'avait fait la cour,m..is qui était si lai.! qec ça nrenq)iîchail
 de voir qu'il était riche, sachant que je viv.is avec jacqies, m'a engagée à...
 Mais pourquoi t'ennuyer de ces détails? En \i\ mots, on a prêté de l'argent à
 Jacques sur quelque chose comme 3 (1) Nous rappelons au iecleur (pie
 CoucKe-tout-Nu se nonjinail Jacquiis RciiiiopoDl, et faisait partie fie la
 dc^ccnj.mcc de li situr rlu .^nif ernni. de*^^ droits assez douteox, dit-on,
 qu'il avait à une successibo. C'est cet ai gent-là que nous nous aumsons ;
 tant qu'il y en aura, ça ira. — M.iis ma bonne Céphyse, au lieu de dépenser
 si follement cet argent, pou. quoi ne pas le placer... et te marier avec
 Jacques, puisoae ta l'a^ mer>? — Oh ! d'abord, vois-tu, — répondit en rbnt
 la reine Bacchanal» dont le caractère insouciant et gai reprenait le dessus,
 —placer de ^a^ ^eni, ça ne vous procure aucun agrément : on a pour tout
 amusementl a reg. rdcr un polit morceau de papier qu*on vous donne en
 Change de ces belles petites pièces d'or avec lesquelles on a mille plaisirs.
 Quant i me marier, certainement j'aime Jacques comme je n'ai jamais aimé
 pe^ souue ; poui tant il me semble que si J*étais mariée avec lui tout notre
 boidieur s'en irait : car enlin, comme mon amant, il n'a rien î me dire du
 passé ; maL■ lui-Moulin ; puis à ce lumulie succéda un chœur de cris
 Inhumains au milieu duquel on distinguait ces mots qui firent trembler les
 vitres > « La reine Bacchanal, la reine Bacchual! ! » La Mayeux tresaaîDit
 i ee bruit soudain. o(G'e>l encore ma cour qui s'impatiente, — lui dit
 Céphyse en riant cette fois. — Mou Dieu ! — s'éciia la Mayeux avec efTrf)!
 , si on alfail venir te chercher ici? — Non, non, rassure-toi. — Mais si...
 entends-Ca ces pas? on marche dans le coriidor... on approche. Oh! Je t'en
 conjuie, nîa sœur, fais que je puisse m'en aller seule, sans être rae de tout ce
 monde. » Au moment où la porte s'ouvrait , Céphyse y courut. Klle vit dans

le coiTidor une députation à la tête de laquelle marchaient Nini-moufiQ, armé de sa formidable Ctëcelle, Rose-Pompon et Couche- tont-Tfu. 00 fr., je connais ça... — dit Couche-tout-?(u. — .Malheureusement cela a été impossible ; la personne sur laquelle on cooipait... » La reine Bacchanal interrompit la Mayeux, en disant à Couche-ioutNu : « Jacqtics... tu entends... Agricol... en prison» pour 500 fr Pardieu ! Je t'entends et Je le comprends» tu n'as pas bàoin de me fiûie de signes. Pau\Te garçon ! et Q fait vivre sa mère! — Hélas ! oui, ibobsieur, et c'est d'autant plus pénible que son père est arrivé de Bnsûe, et que sa mère... — Tenez, mademoiselle, —dit Couche-toot-Nu en ifttenomp.iul encore la Mayeux et lui donnant une bourse, — jarenez... tout est payé d'avance ici, voilà le restant de mon sac; il y a la-dediBS vingt-cinq ou trente napoléons ; Je ne peux pas mieux les Onir qn'en m'en servant pour un camarade dans la i>eine. Donnez-les au père d'Agried: ^ il fera les démarches nécessaires, et demain Agricol sera à aa forge, oi I j'aime mieux qu'il soit que moi. — Jacques, embrassc*moi tout desniiei ; ^ dit la reine Bacchanal. — Tout de suite, et encore, et tmqours, »dil .' ^ Jaccpies en embrassant joyeusement la reine. ■ ^ la Mayeux hésita un moment; niais songeant qu'après tout cette somme , qui allait être follement dissipée, pouvait rendre la vie et fen poir à la famille d'Agricol ; songeant enlin que ces 500 fr., remis piusUri ^ a Jacques, lui seraient peut-être alors d'une utile ressource, la Jeànefle ^ accepta, et, les yeux humides, dit en prenant la bourse : < Monsieor Ja^ ques, j'accepte .. vous êtes généreux et bon; le père d'Agricol aun à moins .".oj'urd'liui c

The text on this page is estimated to be only 17.91% accurate

LK JUIF ERRArrr. 441 ■demoiselle, — ijouta-tn en riiDl, — ma», vous le vuyei, la lesdivoirs... * !, émup, tondit lt^G bras à la Maycux, qui s'y jeia eu plmraut brnies. ■ El mMiulriiani , — dil-cllc à sa sœur, — quand le !? — Hifitiitt , quoique ricu ne me tatue jAiia de peine que de B une misère eue lu ne veux pas me permettre ae soubger... idras 7 tu me le (irumets? — C'est moi qui vous le prutnets — dit Jacques, — uuusiruDi vous voir, vous et votre voirâi ■ Allous , retourro à la fi'te, Céphyse. aoiuse-lai de bou cœur, , car H. Jacques va rendre une famille bien heureuse. > it, et après que Cuuche-tuui-Nu se fut assuré qu'elle pouvait ■■us t'Iro vue de ses joyeux et bruyants compagnons, la «ceacnt oITert par Jacques à ses compagiious de plaisir. Ces jeunes es Jeunes lilles strmt^ieiit avoir oublié les Taiigues d'un kil éi Mlle heures du soir et lenniné il six heures du iiaalUi; tous », aussi juyeux qu'amoureux et iutitigables, rbieni, DiunJuvaieni, avec luie ardeur juvénile et iKuitagraéliquu; aussi , a première partie du relus , on causa ueu , un u'cutcudil que a cJioc di-9 verres et des assîtes, la physionomie de la reine I était ntains joyciuiic mais beaucoup plus animée que de cou. joues colorées, ses yeux biilbnls aiUHiii(aicnt une surexcitale; elle voubil s'étourdira tout prix; son enlretieu avec sa meuaoi quelqucluis à l'esprit, elle tiebaïi d échapper à ces iveoîrs. s regardait Céphyse de temps à autre avec une adwatiuii p>sear, grâce à b siuguliêre cnufunnité de caractère, d'esprit, de i eiislait entre lui et la reiuc Bacchanal, leur liaison avait des eaucuup plus urufundes et plus solldcsque n'en ont d'ordiuair tiements éphénieres basés sur le pbiu-. Uphyse et Jacques l même toute la puissaucc d'un amotur jusqu'alors environné t de fêtes (pie nul évéueiueot sinistre n'avait encore contrarié. le Rose-Pompon, veuve depuis quelques jours d'un étudiant qui, Mivoir tt-n»iiit.T digiicmuut Mit carnaval, était retourné dans sa pour soutirer quelque argent à sa bmille sous un de ces Lbuleu i dont b tradition se cuiiscne et se cultive soigueusemeni daus > de droit et de niédecluc : Rose-fumpou , par un exemple de re. et ite voulint pas se coinproiuelte, avait choisi pour cbaloViiosif Nhii-Moulio. lier , débarrassé de sun casque , montrait une télc chauio cuiiioe bordure de clievoux nuirs et crépus assez longs derrière la ar uu pliéuuméuc bachique tres-renurçuable , à mesure que le gaguait , une sorte du zuue empourprée comme sa bce épa;iuit peu à peu sun front et euvahissaii b bbncheur hiisaute ^ue. Ruse-Pumuun , conuaissaiit la signiGcalioa de ce sympÛl

remarquer k la sociélé, et s'écria eu riant aux éclats : • Nî.preuds garde! b iunie du v lu monte drùlemeiil!! — Quand I par-dessus b tête. ., il sera noyé '. — ajouta b reine Caccluinat. ic ! ne chi'rchez |ias à me distraire... je médite... — répondit I, qui cuiuuu;uvail à être ivre , et qui tenait à lu uain, en)[uise ; antique, un bol â punch remidi de vin, car il mépriâit les dinakcft, qu'il appdail dédaignâiMami, «n nÎK» de leur niédiorre capacité, des gorgeltet. — II médke...— reprit Rose-PompoD i fiini-Moulin médite, >lieuion... — H métUlc-.. il esl doue milade? — (ju'est-ce qu'il mcdile? un pas cfaicard? — Due pose anacréoaliqiie et déTendue ? — Oui , je médite , — rtppt gravement DumouliB , —je m^ dite sur le vin en général et en particulier... le vin, dont le dmnBoMuel j Dumoulin avait rénorme incoavéuient de citer BoiHwt lorsqu'B était ivre], le vin , doule divin Butsucl, qui était counaiHeur, a dit : i Dam t le vin est le courage, b Torce, b joie, l'ivrerie •plrtaeNe (I). a (Quand ou a de l'esprit, bien entendu], — «jonia Fliiii-lloulin en manière de parenthèse. — Alors, j'adore ton Boisuete, — dit Rose-Pompoi. ^ Quant i ma méditation particiilière, elle porte sur b question de savoir li le vin des noces de CanaéUiU rouge ou blanc... tantAt j'interroge le vin bbnr, lantâl le rouge... tanlbt tous les deux i la Tois. — C'est aller au Tond do la oucstlon, — dit Couche-tout->u. — Et turlual au fond dea bouteilles, dit la reine Bacchanal — Comme vous le dites, b Mijetté... et J'ai déji Tait , à T'irce d'expériences et de recherches , une grande déconverle , k savoir : que si le vin drs noces de Cana élah roi^...— Il n'était pas bbnc, — dit judicieusement Rose-Pompon. — St st j'arrivais i la conviction (lu'il n'était ni bbnc ni mugef — demanda Dumoulin d'un air magistral, — C'est que vous seriez gris , mou gros, — répondit Ooucbelnut-Nu. — L'époux de la reine dit vrai... Voiti ce qui arrive lorsqu'im est trop altéré de science: mais c'est égal, d'élodea en éludes sur cette question, à laquelle j'ai voué ma vie , j'atteindrai b Dn de uu resprtlalile carrière, en donnant i ma soir nue couleur splRnnHnenl historique, théo... lo... gique et ar... chéb... lo... gique. ■ n but renoDcer à peindre b réjouissante grimace et le non moins réjouissant aEcent avec lequel Dumoulin prononça et scanda ces derniers mots, qui provoquèrent une hibrîté prufongée. ■ Archéologipc... — dit Rose-Pumpon, — qu'est-ce que c'est mie ç>1 çaa-t-il une queue , ' ça va-t-il sur l'eau? — Laisse donc, — reprît la rckie Bacchanal,— ce sont des mots de savant ou d'escamoteur, e esl comma les tournures en crinoline... ça bouiïe... et voilà loul... J'aime mieux boire... versez, Mni-Houlin... du Champagne. Rose-Pompou, i la santd de ton

Fhihimun... à son retour!... — Buvons plutôt au succès de la carotte de longueur qu'il espère tirer à son embêtante et pingre bmlle pour Unir son carnaval,- dit Rose-Pompon; ^bcuninement son plan de carotte n'est pas mauvais...— Rose-Pompon ! — s'écria Nini-Moulin, — si vous avez commis ce calembour avec ou lani inleotion, venca m'embrasser... nu lille. — Merci !... et mra épotu, «qu'est-ce qui! dirait?— Rose-Pompon... je peux vous rassurer... Saint Paul... enlendei-vous,l'apôtre saint Paul. ..—Eh bien! après...bonapA(reT— SauU l'aul a dit fonnellement que «ceux qui sont mariés doivent vivrecomme « s'ils n'avaient pas defemmes... » — Qu'est-ce que ça me lait, à moi? ça regarde Phllémnu. — Oui, — reprit Hini-Houlio. — Kais le divin Bo&> suei, tout gobichonneur et chalriolant ce jour-là, ajoute, en citant saint Paul : ■ Et, par conséquent, les femmes mariéi-s doivent vivre c«nme ■ n'ayant pas de maris (2)... * Il ne me reste plus qu'à vous tendre d'autant plus les bras, 6 Rosc-Pompun ! que Philémon n'est pas mème votre époux... — Je ne dis pas ; mais vous êtes trop Uid!... — C'est une raison.... alors je bois à b santé du pbn de Phileinon!... Faisons nos vœux |>our (ju'il produise une carotte moiisire!... — A b boimc heure, -dit Rose-Pompon, —à b santé de cet intéressant légume, si néressaircà l'existence diâétudbutsi — El autres caruttivorct ! a ajouta Dumoulin. Oc toast, rempli d'à-^ropos, fut iccueilli par d'unanimes Mclanulions. ■ Avec la permission de Sa Majesté â de ■• conr, — reprit Dumoulin, je propose un toast à la réussite d'une diose qui m'intéreve et qui a Suciqnc rcsscbl:ince analogique avec la carotte de Philémon... J'ai ans l'idée que ce tua^ me portera bimbeur. — Voyous b cImmc... — Eh bien ! à la fanté de mon mariage ! • dit llumoulin eo se levant. Ces mots provoquèrent une explosion de cris, d'écbs de rire, de tréE' [uementstormidiibles. Nini-Houlin criait, trépignait, riailplus fort qnt autres, ouvrant nue bouche énorme, et ajoutant à ce Untaniarre assoui-dissaul le bruit aigu de sa crécelle, qu'il reprit lous sa chaise où il l'avait déposée. Lorsque cet ouragan lui un peu calmé, b reine Bacchanal se leva et dit : « Je b

The text on this page is estimated to be only 26.97% accurate

lia LE JOIF ERRANT. posera MI sergents de rille.— Od leur dira : Respectez-la... votre mère auni peiit^tre un Jour son âge. » Tout à coup la relue Baochaual se leva. Sa physionomie avait une singulière expression de jule amère et sardonique; d'une main elle tenait son verre pkk. c On dit que le cholén approche avec ses hottes de sept Ueaes...s'écria-t-elle. — Je bois au choiera! > Et elle hut. Nalgi-é la gaieté générale, ces mots firent une impression sinistre ; une sorte de frisson électrique iMircourut rassemblée ; presque tous les visages deviurent toot à coup sérieux. « Ah ! l'épnysse... — dit Jacques d uu ton de reproche.— Au dioléra ! — reprit intrépidement la reine Baahanal ; — qu'il épargne ceux qoi ont euvie de vivre, et qu*il fasse mourir ensemble ceux qui ne veuleui pas se quitter!...» Jac(|iies et l^byse échangèrent rapidement un regard, qui échappa i leurs joyeux compagnons» et, pendant quelque temps, la reine Baccnanal resta muette et pensive. c Ah ! comme ça... c'est difflérent, — reprit Rose-Pompon d'un au* crâne.— Au choléra !... afin qu'il n'y ait plus que de bons enfants sur la terre.» Malgré cette variante, l'impression était toi^ours sourdement pénible. Dumoulin voulut couper court à ce triste sujet d'entretien, et s'écria : « Au diable les morts! vivent les vivants! Et à propos de vivants et de bons vivants, ie demanderai à porter une sauté chère à notre joyeuse reine, la saniede notre amphitryon ; malheureu^eme ni j'ignore son respectable nom,. puisque j'ai seulement l'avantage de le connaître depuis cette nuit; il m*excusera donc si je me home a porter la santé de Couche-tout-Nu, nom qui u'elTarouche en rien ma pudeur, car Adam ne se couchait jamais autrenient. Va donc pour Couche-tout- Nu.— Merci, mon gros, — dit Jacques; — si j'oubliais voire nom, moi, je vous appellerais Qui-vcul'Boire : et je suis bien sûr que vous répondriez : PrëH*nt! — Présent... présentissime, — dît Dumoulin en faisant le salut militaire d'une main et tendant son bol de raulre.— Du reste, quand on a trinqué ensemble, reprit cordialement Couchc-tout-Nu. — il faut se connaître à fond... Je me nomme Jacques Rennepont.— Rennepimt ! — s'écria Dumoulin en paraissant frappé de ce uom, malgré sa acmi-ivresse, — vous vous appelez Reunepont? — Tout ce qu'il y a de plus Rennepont :... ça vous étonne? — C'est qu'il y a une ancienne famille de ce nom... les comtes de Rennepont.— Ah bah! vraiment? dit (!ouche-limt-Nu en riant. — Les comtes de Rennepont, qui sont aussi ducs de Cardoville, ajouta Dumoulin. — Ah ça ! voyons, mon gros, est-ce (}ue je vous fais l'eilet de

devoir le jour à une pareille famille... moi, ouvrier en goguette et en gogailles? — Vous!... ouvrier? Ah ça, mais nous tombons dans les MÊME une Nviti! — s'écria Dumouliu de plus en plus surpris; — vous nous payez un repas de Balthazar avec accompagnement de voitures à quatre chevaux... et vous êtes ouvrier?... Dites-moi vite votre métier... j'en suis, et j'abandonne la vigne du Seigneur où je provigne tant bien que nuit. — Ah ça ! n'allez pas croire, dites donc, que je suis ouvrier en billets de banque ou en monnaie trompe l'œil ! — dit Jacques en riant ! — Ah! camarade... une telle supposition... — Est pardonnable à voir le train que je mène... laissez je vas vous rassurer... Je dépense un héritage. — Vous mangez et vous buvez un oncle si vous doutez? — dit gracieusement Dumoulin. — Ma foi... je n'en sais rien... — (l'homme ne vous ignorez rien de ce que vous mangez? — Figurez-vous d'abord que mon père était chiffonnier... — Ah ! diable... — dit Dumoulin assez découragé « n'importe quoi qu'il fût assez généralement peu scrupuleux sur le choix de ses compagnons de bouteille : mais, son premier éloignement passé, il reprit avec une aménité <:hannante :=" mais=" il=" y=" a=" des=" chiffonniers...=" du=" pins=" haut=" m=" fardieu=" vous=" croyez=" rire...=" dit=" jacques=" et=" avez=" raison=" mou=" p=" un=" homme=" d=" laineux=" allez=" parlait=" grec=" latin=" comme=" vrai=" savant=" me=" disait=" toujours=" que=" ptmr=" les=" math=" n=" pas=" son=" pareil...=" sans=" compter=" qu=" avait=" beaucoup=" voyagé=" alors=" reprit=" dumoulin=" ne=" la=" surprise=" pourriez=" bien=" de=" famille=" es=" comtes=" rennepont.==" dans=" ce=" cas-l=" kose-p=" en=" riant=" votre=" chij=" amateur=" pour=" l=" non=" mis=" dieu=" c=" vivre...=" sa=" jeunesse=" aise...=" paraît=" ou=" plutôt=" paraissait=" plus=" malheur=" s=" adresse=" parent=" riche=" le=" riclie=" lui=" merci=" voulu=" utiliser=" wm=" ses=" malh=" temp=" paris=" grouillait=" lavants.==" crever=" eim=" cherch=" pain=" au=" bout=" crochet=" ma=" foi=" trouv=" car=" j=" ai=" miin=" pendant=" deux=" ans=" hirsque=" je=" suis=" venu=" vivre=" avec=" apr=" mort=" tante=" qui=" campagne.=" res=" >eirtiable père était alors une nuinière de philosophe, — dit Dumoulin : — mais, à moins qu'il n'ait trouvé un héritage au (« in d'une borne... je ne vois pas trop venir l'héritage dont vous parlez. — Attendez donc la fin de la chanson. A l'âge de douze ans, je suis entré dans la fabrique de M. le rideau : deux ans après, mon père est mort d'accident .

me laissant le mobilier de notre grenier : une paille, une chaise et une table de plus, dans une mauvaise boîte à eau ôl* Cologne, des papiers, à ce qu'il [laraît, écrits en anglais, une médaille de brouze qui, avec sa chaîne, pouvait bien valoir dix sous... 11 M m'avait jama'is parlé de ces papiers. Ne Mchaut pas à auoi ils étaient bons, je les avais laissés au fond d'une vieille malle au Uen e les brûler; b'k*n m'en a pris, car, sur ces papiers-là, on m'a prêté de l'argent. — Qiu-1 coup du ciel ! — dit Duinmlin ; — ah ça ! mais on savait donc que vous les aviez ? — (lui, uu de ces hommes qui sont à la piste des vieilles créances est venu trouver Céphyse, qui m'en a parlé; après avoir lu les papiers, l'homme m'a dit que l'amière était dooicMik mais qu'il me prêterait dessus dix mille francs, si je voulais... 11x mille francs ! c'était un trésor : j'ai accepté tout de suite... — Mais vous ai-riez dû muser que ces créances devaient avoir une assez grande valeur... — Ma foi, non... puisque mon père, qui devait en savoir la valeur, n'en avait pas dré parti... et puis, dix mille francs en beaux et bons écos... qui vous tombent on ne sait d'où... ça se prend toujours, et tout de suite, et j'ai pris... Seulement, l'agent d'affaires m'a fait signer une lettre de change de... de garantie ; oui, c'est ça, de jpirantie.— Vous Tavei située? — (Ju'est-ce que ça me faisait ?... c'était une pure formalité, ma dit l'honni d'affaires ; et il disait vrai, peu qu'elle est échue il y a une quinzaine de jours, et que je n'en ai pas entendu parler... Il me reste encore un millier de francs. S chez l'agent d'affaires, que j'ai pris pour ça, vu qu'il avait la caisse... Et voilà, mon groo», comment je ribote à mort du malin au soir, depuis mes dix mille francs, joyeux comme moi, pinson d'avoir quitté mon gîte de bourgeois, M. Tripeaud. » En prononçant ce nom, la physionomie de Jacques, jusqu'alors Joyeux-Bon s'assombrit tout à coup. Céphyse, qui n'était plus sous l'empire d'un pénible qui l'avait un moment absorbée, regarda Jacques avec inquiétude, car elle savait à quel point le nom de Tripeaud l'irritait. « M. Tripeaud, — reprit Couche-tout-IHu, — en voilà un qui redonne les bons méchants, et les méchants pires... On dit bon cavaKer... bon cheval ; on devrait dire bon maître, bon ouvrier... Misère de l'homme ! qu'à je pense à cet homme-là !... — et Couche-tout-Nu ferra violette au poing sur la table. — Voyez. ^ je le hais, savez-vous pourquoi? c'est de sa faute autant que de la mienne si je suis devenu un bambocheur ; je ne dis pas ça pour me vanter, mais c'est vrai ... Etant gamin et apprenti chez lui, j'étais tout cœur, tout ardeur, et si ennuyé pour l'ouvrage que j'ôtak ma chemise pour travailler ; c'est inutile à propos de ça qu'on m'a bapiné (^ouelle-tou->^ii... Eh bien !

j'avais beau me tuer, m'êixânter... j'araaî un mot pour m'encouniger ;
j'arrivais le pñMnier à l'atelier, j'en sortais le dernier... rien : on ne s'en ap Le
père Arsène a filé : — oui... il a (lié... mais le soir , lui et sa riefle femme se
sont asphyxiés. Or voyez-vous, j'étais gamin ; mais Hûnoiie du père Arsène
m'a' appris une cnose : c'est qu'on avait beau se crefff de travail, ça ne
proliiaîi jamais qu'aux bourgeois, qu'ils ne vouseatt* valent seulement pas
gré. «H qu'on n'avait en perspecthre pour an rien jours que le coin d'une
borne pour y crever. Alors, tout mcm beau fie s'êkiit éteint , je me suis dit :
(>i*esl^-ce qu'il m'en reviendra de lù% plus que je ne dois? Est-ce que
quand mon travail rapporte des (1) Ce mot ttrece t été éA lort des
nalhevireat évéaeaieali de Lyon. 1

The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate

LE JUIF ERRANT. ils M. Tripetiid, j*en ai seuleniont un atome ^
Auf^si, comme je l'avantge d'amour- propre ou d'inlén*! i travulUer, j'ai
eu dégoût, j'ui l'uii tout jii>ie ce qu'il fal'ail poin* gagner HJis di'venu
flâneur, iMire^seux, bambueh(*ur, et je me dia m'ennuiera pur trop de
travailler, je ferai comme le père Reoune...» je Jacques se laissait emporter
malgré lui à ses pensées lres convives, avertis pria pnnloiiiiiiiie expressive
de bub reine Bacchaul, sēlaieil t;icitenieut concertés : aussi, la relue
Bacchanal , qui sauta sur la table, renversant du 'illes et les verres, Uni> se
levèrent en criant, avec accom* la cnk'elle de Niui-Mnulin : i OTigeube !....
on defuaiide le quadrille de la Tulipe orajoyeux, qui éclatèrent comme une
bombe, Jacques tresiprès avoir regardé ses convives avec étonnement, il
passa Ml flront comme pour chasser les idées pénibles qui le do* »ia : «
Vous avez raison: en avant d(*irx, et vive la joie ! » lenl, la table, enlevée
par des bras vigoureux, fut reléguée de b grande salle du banquet : les
spectateurs s'entassè:haiscs, sur des baiiquetles , sur le rebord des fenthres,
et, liœiir l'air si connu des Etudiants , r< niplacèreiU l'orchessomnagner la
rontredause formée par Coucbe -tout-Nu , la lal. Nini-Mouiii et Kose-
Pompon, confiant sa cré« elle à un des convives, reprit son exorbiMiaiii à
pinmesiu : il avait mis bas son carrick au cominenitin: il apparaissait donc
dans toute la splendeur de son dél cuirasse à éiaiiiles se lermait
coiigiûnient par une jants semhl:il)I*' à celle que portent les sauvages de
l'escorte ». Mni-Moiilin avait le ventre gros et les jambes grêles , is
fUittaieul à l'aventure dsins l'évascment de ses larges ^s. ose-Pompon , sou
bonnet de police de travers, les deux « po< he-» de stm pantnlon, le buste
un peu penché en avant le dniile à gaticlie sur ses hanches, lit vn avant deux
avec celui-ci, raiiia>sé sur lui même, s'avançait par soubresauts, dv*
repliée, la jamluî droite lancée en avant , la pointe du et le talon gliss:iut sur
le plancher ; de plus il frappait sa nulin giniclie, taudis que, p:ir un
mouvement siuniitané, il m'ul ^ou bras dnût comme s'il cāt voulu jeter de la
poudre ii's vib-à-vis. ^ul le plus grand succès : on rapplamilssait
bniyamment, [ut que rinn(»cent pnHude du pas de la Tulipe ôra|»eusc , à
coup la porte s'ou\ril; nu des garv'ons, ayant un msUmt lie-tuut^Nu des
yeux, courut à lui et lui dit quelques mots 'écrb Jacq«(5 en riant aux éclats,
^ quelle farce ! » ayant ajouté qi^elques mots, la ligure de (!ouch(Mout-Nu
à coup une asM'z vive inquiétude, et il ré|K)ndit au garçon: heure !. . j'v

vais. » Et il lit quelqui-s ikis vers la porte. e qu'il y a doue , Xicques ! — demanda la reine Haechanal . — Je reviens tout de suite... quelqu'un va me remplacer; Jrs, ~ dit ('ouclie-tout-Nu. Va il sortit précipitamment. — chose qui n'aura pas été porté sur la carte, — dit humoutîU'iiir. — tîest cela... dit • éphyse. — Maintenant le cadil-elle au reniplavanl de Jacques. Et la contanJanse conD venait de pn-ndre Hose-Rompon de la main droite et la lal de la main gauche, afin de balan(^*r entre élites deux, quelle il était éionidi.ssjiui de houflonuerie, lor>que la porte liuycan, et le garçon que Jacques avait suivi s'appriniia Ce d'un air consterné, et lui parla à l'oreille, ainsi iirie à t^nehe-lont-Nu. La reine Haechanal devint pâle , î perçani, mî prérépita vers la porte et sortit en cornant cr une p;irole, laisdaut ses» couvives stupéfaits. CHAPITRE IV. Les adieux. aechanal, suivant le garçon du traiUMir, arriva au bas de liai re était à la porte. Mans ce liaen* elle vit Cnnehe-tout's liDinnieN qui, deux heures auparavant, stationnaient sur Li telet. A l'arrivée de (léphyse. rhoinine descîMulil et dit à iraiit sa montre : « Je vous donne un quart d'heure... c'est ^ |M*u\ faire pour vous, mon brave garçon;... après cela... i essayez pas de nous é* h;ipper, nous veillerons aux por^ K le liacre notera là. b (. *éi>liysait que c'était seulement une formalité... Brigand!! — Mais, mon Dieu, tu as de l'argent cbex lui... qu'il prenne toujours cela en à-c4Riipct. — Il ne me rt'ble |»as un sou: il m'a lait tlire par les recors qu'il ne me donnerait pas les derniers mille francs, pni^ que je n'avais pas payé b lettre de change... — Alors, courons clicz lui le prier, le supplier de te laisser en lil)erti; c est lui quiest venu tepropiiser (!e te prêter cet argent: je le sais bien, puisque jc*est à moi qu'il s'est d'alioid adressé. Il aura pitié. — De b pitié.... un agent d'affaires!.... allons dune... — Ainsi rien.... plus rien.... » s'écria Céphyse en joignant les mains avec angoisse. — Puis elle repiil : « Mais il doit y avoir quelque chose k faire... Il t*avait promis... — Ses promesses, tu vois comme il les tient, — reprit Jaequi^s avec amertume; — J'ai signé sans savoir seulement ce que je signalais : ré<:h est="" pas="" il="" i="" en="" r="" ne="" me="" servirait="" de="" rien="">ister, on vient de m'expliqu4T tout cela... — Hais on ue fNMil te retenir longtemps eo prison! HVst im)ossible... — Cinq ans... si je ne paye pas... Et conmie je ne pourrai jamais payer, mon aftiire est sAre... ^ Ah ! quel malheur Iquel iulheur ! et ne pouvoir rien !! • dit l^ihysc en cac^hant sa tête entre ses iuiiis. « Ecoute , (léphyse, — reprit Jacques d'une voix douloureusemeiit émue, — deimis que je suis là , je ne |jense qu'à une chose .. à ce que tu vas devenir. — Ne t'imiuiete pas de

moi... — {fue je ue m'inquieto pas de toi ! mais tu es Iblle... (Comment feras^tu? Le mobilier de nos deux chambres ne vaut pas deux cents francs. Nous détteiisicms si follement que nous n'avons pas seulement payé notre loyer. Nous devons trois termes... il ne but donc i*as ccmqter sur b vente de nos uh'U* blés... je te laisse sans un son. Au muins, moi, eo prison, on me nourrit... mais toi... conmn:nt vivras-tu? — A quoi bon te chagriner d'avance ? — Je te demande comment tu vivras deniahi ? s'éena Jacques. — Je vendrai mon costume, qnehpies elTets, je t'euvernii b moitié de l'argent, je garderai le reste ; ça me fera quelques jours. — Kl après? après? — Après'... dame... alors... je ne sais |)as, moi: mon Dieu, que veux-tu que je le dise?... apri's, je verrai... — l'UNiute, hyse, — reprit JacqueM avec une amertume navrante, — c'est maintenant., que je vois connue je t'aime... j'.ii le cœur serré comme dans un étau en pensant que je vas te quitter... ça me donne des fri^tsuns de ne |ias savoir ce que tu deviendras... » Pois, passant b main sur son front, Jacques ajouta : « Vois-tu?... ce qui noib a peidus, c'e>t île nous dire toujours: heinain n'arrivera pas; et tu le \oi>, demain arrive. Une ftûsqne je ne sCRii plus près de tfii, une fois que lu auras dépensé le dernier sou de ces bardes que tu vas vendre... m^rapablç de travailler comme tu l'es maintenant... que feras-tu?... Veux-tu que je te le dÂ»e, moi... ce que tu feras? lu m'oublieras et... a Puis , connue s'il eût reculé devant sa |)ensée , Jacques s'écria avec r.i^e et désesi»oir : « Misère de Dieu ! si cela devait arriver je me briserais la tête sur un pavé, a réphyse devina la rcliccnce de Jacques : elle lui dit vivement en se jetant à son cou : « Moi? un autre ainaul... jamais! car je suis comme toi, maintenant je vois combien je Tainie. — Mais pour vivre?... ma {)au\Te I éphyse ! pour vivre ? — î\i bien !... j'aurai du courage, j'irai laliiter avec ma su'ur comme autrefois... jc^ travaillerai avec elle ; Çii me donnera loujour^ du imin... Je ue sortirai que pour aller te voir... D'ici à quiltpies jours, Thonnue d affaires, en relié' liiNSUil . peu>era que lu ne peux pas lui naver dix mille francs , et il le fera rcinetlie en liberté; j'aurai n'piis riabitndedn travail... lu verras ! lu reprendras aussi cette liabitudi*; nous vivrons pauvns , nuiis tranquilles;... après tout, nous nous serons an moins bien amusés {MMidanl six mois... tanttis que tant d'autres n'(ml de leur vie connu le pbi>ir; entis-inoi, mon bon Jacques, ce que h^ te dis est vrai... Cette leçiMi me profitera. Si tu m'aimes, n'aie pas la nM»indie inquiétude ; je le dis que j aimerais cent fois mieux mourir que d'avoir un autre amant. — hmbrasse-moi... — dit Jacques les yeux humides, — je te crois .. je le crois... tu me donnes du ctmrage... et

pour maintenant et pour plus tard;... tu as raison, il faut tâclier de nous
reuiette au travail, ou sinon... le boisseau de charbon dn père ArsiMie...
ea-, voisp-tu, - ajout;i Jacipies d'une voix basse et en frémisvsant, — depuis
six mois... j'étais comme ivre; maintenant je me dégrise... et je vois où nous
alli

414 LE JUIF ERRANT. s'apercevoir que la pente Ciiale oii il s'était jiiisqu*alonn laissé aveuglément eotrafoer le conduisait, lui et Ccplyse, droit à l'iuramie. Un des rcrors, ayant Trappe à la portière, dit à Jacques : «Mon garçon, fl ne vous reste que cinq muutes, dépêchei-vous. — Allons, mi tille... du courage, — dit Jacques. — Sois tranquille... { 'en aurai. . tu peux y compter. — Tu ne vas pa» remonter là-haut? — > bn, oli , non ! — > dit Cëphyse. — Cette Tête, je l'ai en horreur mainte nant. — Tout est payé d avance... je vais faire dire i un garçon de prévenir qu'on ne nous attende pas, ^ reprit Jacques. — Ils vont être bien étonnés, mais e*est égal... — Si tu pouvais seulement m'accompagner... jusqu'à chex nous, — dit Cépbyse, — cet homme le permettrait peulêtre, car enfin tu ne peux pas dler à Sainte-Pélagie habillé conune ça. — - C'est vrai, il ne te n^fusera pas de m'accompagner ; mais comme il sera avec nous dans la n oiture, nous ne pourrons plus rien nous dire devant lui... Ausâ... laisse-moi pour la première fois de ma vie te parler raison. Souvien»4oi bien de ce que je te dis, ma bonne Céphyse... (a peut d'ailleurs s'adresser à moi comme à toi, — reprit Jacques d'un Ion grave et pénétré, -* reprends aujourd'hui l'habitude du travail... Il a beau être pénible, ingrat , c'est égal... n'hésite pas, car tu oublierais bientôt l'effet de cette feçon; comme tu dis, plus tard il ne serait plus temps, et alors tu finirais comme tant d'autres pauvres malheureuses... tu m'entends... — Je t'entends... — dit Céphyse eu rougissant; — mais J'aimerais mieux cent fois la mort qu'une telle vie.... — Kt tu aurais raison... car dans ce cas-là, vois-tu,— ajouta Jacques d'une voix sourde et concentrée, — je t'y aiderais... à mourir. — J'y compte bien, Jacques... — répondit Céphyse en embrassant son amant avec exaltation; es eUe ajouta tristement : — Vois-tu, c'était comme un pressentiment sque, tout à l'heure , je me suis sentie toute chagrine, sans savoir pourquoi, au milieu de notre gaieté... et que je buvais au choléra... pour 3u'il nous bsse mourir ensemble... — Èh bien!... qui sait s'il ne vienra pas, le choléra ? — reprit Jacques d'un air sombre. — ça nous épargnerait le charbon , nous n'aurons seulement pas peut-être de quoi en acheter... — Je ne peux te dire qu*uue chose, Jacques, c'est que pour vivre et mourir ensrâible tu me trouveras toujours. — Allons, essuie tes yeux, — reprit-il avec une profonde émotion. — Ne fiiisons pas d'enftmtiUages devant ces hommes, i Quelques minutes après, le Aacre se dirigeait vers le logis de Jacques, où il devait changer de vêtements avant de se rendre à la prison pour dettes Répétons-le, à propos

de la sœur de la Mayeux (il est des choses ({u'on ne saurait trop redve) : L'une des plus funestes conséquences de l'inorganisation du travail est l'insuffisance des salaires. L'insuffisance du salaire force inévitablement le plus grand nombre des jeunes filles, ainsi mal rétribuées, à chercher le moyen de vivre en formant des liaisons qui les dépravent. Tantôt elles reçoivent une modique somme de leur amant, qui, jointe au produit de leur labeur, aide à leur existence. Tantôt, comme la sœur de la Mayeux, elles abandonnent complètement le travail et font vie commune avec l'homme qu'elles choisissent, lorsque celui-ci peut suffire à cette dépense : alors, et durant ce temps de plaisir et de fainéantise, la lèpre incurable de l'oisiveté envahit à tout jamais ces malheureuses. Ceci est la première phase de la dégradation que la coupable insouciance de la société impose à un nombre immense d'ouvrières, nées pourtant avec des instincts de pudeur, de droiture et d'honnêteté. Au bout d'un certain temps, leur amant les délaisse quelquefois lorsqu'elles sont mères. D'autres fois, une folle prodigalité conduit l'imprévoyant en prison ; alors la jeune fille se trouve seule, abandonnée, sans moyens d'existence. Celles qui ont conservé du cœur et de l'énergie se remettent au travail... le nombre en est bien rare. Les autres... poussées par la misère, par l'habitude d'une vie facile et oisive, tombent alors jusqu'aux derniers degrés de l'abjection. Et il faut encore plus les plaindre que les blâmer de cette abjection, car la cause première et virtuelle de leur chute était l'insuffisance de la rémunération de leur travail ou le chômage. Une autre déplorable conséquence de l'inorganisation du travail est, pour les hommes, outre l'insuffisance du salaire, le profond dépit qu'ils apportent presque toujours dans la tâche qui leur est imposée. Cela se conçoit. Sait-on leur rendre le travail attrayant, soit par la variété des occupations, soit par des récompenses honorifiques, soit par des soins, soit par une rémunération proportionnée aux bénéfices que leur main-d'œuvre procure, soit enfin par l'espérance d'une retraite assurée après de longues années de labeur ? Non, le pays ne s'inquiète ni ne se soucie de leurs besoins ou de leurs droits. Et pourtant il y a, pour ne citer qu'une industrie, des mécaniciens et des ouvriers dans les usines qui, exposés à l'explosion de la vapeur et au contact de formidables engrenages, courent chaque jour de plus grands dangers que les soldats n'en courent à la guerre, déploient une bravoure rare, rendent à l'industrie, et conséquemment au pays, d'incontestables services pendant une longue et honorable carrière, à moins qu'ils ne périssent par l'explosion d'une chaudière ou qu'ils n'aient quelque membre broyé entre les

dents de fer d'une machine. Dans ce dernier cas, le travailleur reçoit-il au moins une récompense égale à ceUe que reçoit le soldat pour prix de son courage, louable sans Joute, mais Stérile \^, «no ptacedans oneniiiisoD d'invalides? Non... Qa'ynpone au pays? et « le maître du tra^-aiHnir est ingrat, le mutilé, ina service, meurt de iaim dans quelque coin. Enfin, dans ces fêtes MMiipeuses de l'industrie, convo

LE JUIF ERRANT. lemenl du travail] ; mais celle-ci lui en avait refuse, pouvant, dilaître coirrectionniicr la ni reprit Li Mayeux, — car, lorsque Agricol a vu mademoiselle de Cardovulc pour la première fols... il est revenu firappé de sa grâce, de sa dâlcatessc et de sa bonté. — Comme tous ceux qui approclwnt de ma maltresse... — dil tristement Florine. — Ce matin , — reprit b Mayeux , ^ lorsque, d'après b recommandation d'Agricol, je me suis présentée chez son père, il était déjà sorti, car il est en proie à de grandes inquiétudes.... mais la lettre de mon fhère adoptif m'a jMru si pressante et devoir être d'un si puissant intérêt pour mademoiselle de Gardoville, qui s'était montrée remplie de irénérosiié pour hii... que Je suis vi*nue. — Malheureusement mademoiselle n'est plus ici, vous le savez. — Mab n'y a-t-il personne de sa famille à qui je puisse, sinon parler, du moh» bire savoir par vous, mademoiselle, qu Agricol désire faire connaître des choses très-importantes pour celle demoiselle? — Ceb est étrange, — reprit Florine en réfiéchlssantet sans répondre à b Mayeux : puis, se tournant vers elle : — Et vous en ignorez complètement le sujet, de ces révébiions ? — Complètement, mademoiselle: mais je connais Agricol : c'est l'honneur, b loyauté même; il a l'esprit très-Juste, très-aroit; l'on peut croire à ea qu'il affirme... D'ailleurs, quel intérêt aumilHl à... -*Mon D'ieu! — s'écrb tout à coup Florine, frappée d'un trait de lumière soudaine et en interrompant b Mayeux, — ie me souviens de cda maintenant : lora(ji'il a été arrêté dans une cachette où mademoiselle ravah fait conduire, je me trouvais là par hasard, M. Agricol m'a dit rapidement et tout bas : — Prévenez votre généreuse maîtresse qœ sa bonté pour moi aura sa récompense, et que mon séjour dans cette cachette n'aura nail-éire paa été inutile... — C'est tout ce qu'il a pu me dire, car on la emmené à l'instant. Je l'avoue, dans ces mots Je n'avais vu que l'expresion de sa reconnaissance et l'espoir de la prouver un jour à mademobelle... mab en rapprochant ces paroles de b lettre qu'il vous a écrite... — dit Florine en réfléchissant... — Fn effet, — reprit b Mayeux, — 3 y a certainement quelque rapport entre son séjour dans cette cachette et les choses importantes qu il demande à révéler à votre maltresse oo à aiielqu'mi de sa lamtUe. — Cette cachette n'avait été ni habitée, ni visitée depuis très-longtemps, — dit Florine d'un air pensif , — peut-être M. Agricol y aura trouvé ou vu quelque chose qui doit mtéresser ma maîtresse. — Si la lettre d'Agricol ne m'eât pas pani si pressante, reprit b Mayeux,-- je ne serais pas venue, et il se serait présenté Ici lui-même lors de sa sortie de

prison, qui maintenant, grâce à b générosité d'un de sea anciens camarades, ne peut tarder longtemps.... mais ianorant si, même moyennant caution, on le bisserait libre aujourd'hui.... j'ai voulu auil tonl accomplir fidèlement sa recommandation : b généreuse bonté t|oe voira maîtresse lui avait témoignée m'en bisait un devoir, i Comme toutes les personnes dont les bons instincta se réveiDeni encore parfois, Florine éprouvait une sorte de consobtîon à faire le bien lorsqu'elle le pouvait bire impunément, c'esl-àndire sans s'exposer aux inexorables ressentimenta de ceux dont elle dépendait. Grâce à b Mayeux, elle trouvait l'occasion de rendre probaMemeni un grand service à sa maltresse ; connaissant assez b haine de b princesse & Sbint-Dnier contre sa nièce pour être certaine du danger qu'il y aurait à ce que la révélation d'Agricol, en raison même de son importance, fttl bile a une autre qu'à mademoiselle de Cardoville, Florine dit à b Mayeax d'un ton grave et pénétré : « Ecoulez, mademoiselle. .. je vais vous donner un conseil profitable, ^ crois, à ma pauvre maîtresse: mais cette démarche de ma part pourrait m'être très-Aineste si vous n'aviez pas égard à mes recommandations.— Comment cela, mademoiseUe? dit la Mayenx en regardant Florine avec une profonde surprise. — Dans l'intérél de ma maltresse, M. Agricol ne doit confier à personne, si ce n'est à elle-même, les chosea importantes qu'il désire lui communiquer.— Mais, ne pouvant voir mado moiselle Adrienne, pourquoi ne s'adresserail-U pas à sa bmiOe? — C'est surtout à b famille de ma maîtresse qu'il doit taire tout ce qu'il sali.... Mademoiselle Adrienne peut guérir... Alors M. Agricol lui parlera; bien plus, ne dût-elle Jamab guérir, dites à votre frère adoptif qu'il vaut encore mieux qu'il garde son secret que de le voir servir aux ennemb de ma maîtresse... ce qui arriverait infailliblement, croyez-moi. — Je vous comprends, mademoiselle, — dil tristement b Maveux. — La bmOle de votre généreuse maîtresse ne l'ahne pas et la perséculenit pent-étre? — Je ne peux rien vous dire de plus à ce st^jet, maintenant; quant à ce qui me regarde. Je vous en conjure, promettez-moi d'obtenir de M. Agricol qu'il ne parle à personne au monae de la démarche qne vous avez tentée près de moi ... à ce sujet, et du conseil que je vous donne... fe bonheur... non pas le bonheur, — reprit Florine avec amertume, comme si depuis longtemps elle avait renoncé à l'espoir d'être heureuse, — non pas le honneur, mais la repos de ma vie dépend de votre discrétion. — Ah I soyez tranquille, — ait la Mayeux, aussi attendrie que surprise de l'expression douloureuse des traita de Florine, — je ne serai pas Ingrate ; personne an monde, sauf

Agricol, ne saura que je vous ai vue. — Merci, oh ! merci, mademoiselle, -- dit Florine avec effusion. — Tous me remerciez?—dit b Mayeux, étonnée de voir de grosses larmes rouler dans les yeux de Florine.---Oui... Je vous dois un moment de bonheur... pur et sans mélange; car j'aurai peut-être rendu un service à ma chère mattresse sans risquer d'augmenter les chagrins qui m'accablent déjà... — Vous, malheureuse! — C'est vous étonne: pourtant, croyez-moi : quel que soit votre sort. Je le changerai pour le mien, ^8'écrit Florine presque involontairement. — fléss! mademoiselle, dit b Mayeux, vous paraissez avoir trop bon espoir que je vous laisse invulnérable

lie LE JUIF ERRANT. Tœu, surtout aujourd'hui. — Que voulez-vous dire ? — Ah ! je l'espère bieu sincèrement pour vous, mademoiselle, — ropiël la Mayeux avec am«Ttunc, — jamais vous ne saurez ce qu'il y a a atlrœui à se voir privé de travail Iori»que le travail est votre unique ressource. — En êtes-vous riMuie là, moD Dieu?... » s'écria Florine eo regurdaot la Mayeux avec «Qxiéié. \a ji>uue ouvrière baissa la tête et ne répondit rieu; son excessive nœrté se reprochait presque cette couHdeuce, qui ressemblait à une plainte, et qui lui était échappée en songeant k l'horreur de sa position. « S'il en est ainsi, — reprit l-Kirine, — je vous plains du plus profond de mon cœur... et cependant je ne sais si mon iurortune n'est pas plus grande encore que b v6tre. » Puis, après un moment de réflexion, Florine s'écria tout à coup : c Mais, j y songe... si vous manquez de travail... si vous êtes à bout de ressources... je pourrai, je Tespcœ, vous procurer de l'ouvrage... — Serait-il possible, mademoiselle ! —s écria la Mayeux, — jamais je n'aurais osé \ous demander un pareil service,... qui pourtant me sauverait; muis uiiaiii tenant votre otire généreuse couuuaiide presque ma contiancp.... aussi je «lois vous avouer que ce matin même on m'a retiré un travail bien modeste, puisqu'il me rapportiit quatre francs par semaine... -^ Uualre francs par Si'maine ! s'écria Tlonne, pouvant a pterez-.. . si. au loutraire, ell<. vous="" semblent="" d="" votre="" libert="" de="" conscience="" les="" refuserez...="" position="" i="" pas="" empir="" e="" la="" mayeux="" n="" rien="" r="" cette="" conclusion="" qui="" lui="" plus="" parfaite="" latitude="" devait="" toute="" dt="" dk="" donc="" :=="" j="" offre="" mademoiselle="" et="" je="" eu="" rcmei="" fond="" du="" c="" mais="" me="" pr="" moi...="" demain="" li="" voulez.="" rensimgm="" que="" l="" prendre="" su="" peut="" respectable="" m="" sainte-perp="" siip="" couvent="" sainte-marie="" o="" est="" appr="" suis="" sarc="" sans="" qu="" soit="" besoin="" se="" renseigner="" sinon="" elle="" dira="" il="" sera="" facile="" satisfa="" ainsi="" codveiid...="" main.="" viendrai-je="" ici="" non.="" ali="" le="" dit="" but="" ignore="" venue="" m.="" agr="" une="" nouvelle="" visite="" pourrait="" connue="" ec="" don="" veil...="" en="" liacre...="" demeurez-="" rue="" miche="" puisque="" prenez="" peine="" mademoiaœuc="" prier="" teinturier="" sert="" portier="" venir="" avertir="" mayeux.="" rorine="" avec="" uni="" n.="" un="" triste="" sobriquet="" tout="" monde="" donne...="" tenez="">

Mayeux, ne pouvant retenir une larme, — c'est aussi à cause de sa fierté ridicule, à laquelle elle se soumettait (ce qui fait allusion, que je me suis en vain cherchée chez des étrangers... il y a tant de gens qui tombent ni sans savoir combien ils vous blessent!... — Mais, reprit la Mère essayant une larme, — je n'ai pas à choisir, je me résignerai... » Fibrine, péniblement émue, prit la main de la Nourrice et lui dit Rassurez-vous, il est des infortunes si touchantes qu'elles inspirent compassion et non la raillerie. Je ne puis donc vous en dire le véritable nom? — Je me nomme Madeleine Soliveau : mais, je vous le répète, mademoiselle, demandez la Mayeux, car on ne me connaît que sous ce nom-là. — Je serai donc demain à midi me Briser-les (Ah! mademoiselle, comment pourrais-je reconnaître vos bontés? — Ne craignez pas de cela ; tout mon désir est que mon entrée puisse vous être utile... ce dont vous seule jugerez. Quant à M. Agricole, ne lui dites rien : attendez qu'il soit sorti de prison, et dites-lui alors, je vous le dis, que ses révélations doivent être secrètes jusqu'au moment où il verra ma pauvre maîtresse... — Et où est-elle à cette heure? — Où est-elle? — Je l'ignore... Je ne sais pas où on l'a conduite. Je sonne à son appartement, Supérieure du couvent, elle chargeait elle-même le nom de Fécavre, elle prouve avec #

The text on this page is estimated to be only 28.54% accurate

LE JUIF ERRANT. 117 rdèle-', qui dôsiniioni prësérfer riiitëriciir de leurs maisons de la curni|>liuu du sî«*flo, stiit «tes demoiselles de romp:igiile pour les femmes leules uu igces, soit tk's serran les pour les méuages, soit enfin des ouvrières à k jiiumée, toutes personnes dont la pieuse moralité était garantie par l'œuvre. Rien ue semblerait pins digne d'intért^t, de sympathie et d*encouragcnient qu*un pareil établissement : mais tout a l heure se dévoilera le ▼asie et dangereux réseau d'intrigues de tiHites sortes que eaehiient ces charitable et saintes apparences. La supéri(*ure du couvent, mère Saiote-Perpétue, était une grande femme de quarante ans environ, vOtue de bure ciuileur cannélite, et portant un long rosaire à sa ceinture ; un bonnet bbnc à mentonnière accompigné d'un voile noir embéguinait éfroûiement son visage mait?re et blèine : une grande quantité de rides profitmdes et transversales siNcmnaient son front couleur d*ivoire jauni : •on nci, i arête tranchante, se recourbait (luelque peu en bec d'oiseau de proie : son œil noir était sagace et perçant ; sa physionomie à Li fois iatelligente, froide et ferme. Pour l'entente et la conduite des inlérém matériels de la communauté, h mère Sainte-Perpétue en eût remontré au pnicureur le plus retors et le plus rusé. Lorsque les femmes sont possédées de ce qu*on ap|R.'lle Tesprîl des afËiires, et qu'eltes y appliquent leur finesse de pénétration, leur perflévérance infatigable, leur prudente dissimulation, et surtout cette futesae et cette rapidité de coup d'œil qui leur sont natun^les, elles arrivent k des résultats prodigieux. Pour la mère &iinte-l'erpétue, fcimne dé tête solide et forte, la vaste comptabilité de la communauté n*était qu'un Jeu ; personne mieux qu'elle ne savait acheter des propriétés déSrécieés, les remettre eu valeur et les revendre avi.'C avantage. Le cours eli renie, le change, la valeur courante des actions de diflërenles entreprises lui étaient aussi très-familiers : jamais elle n'avait conunandé à ses nterroédiaires une fausse spéculation lorsqu'il s'était agi de placer les fonds dont de bonnes âmes faisaient journellement don k l'œuvre de Sâinie-lbrie. Elfe avait établi dans la maison un ordre, une discipline, et surtout une économie extrêmes : le but constant de ses elforts ét;inl d'enrichir, non pas elle, mais la communauté qu'elfe dirigeait ; car l'esprit d'asaociation, lorsqu'il est dirigé dans un but d'égoïsme collectif, donne aux corporations les défiuits et les vices de l'individu. Ainsi, ane congr^ation aimera le pouvoir et l'argent, comme nn ambitieux aime fe pouvoir pour fe

pouv(»ir, comme le cupide aime l'argent pour l'argent... Mais c'est surtout à l'endroit des immeubles que les congrégations agissent comme un seul homme. L'immeuble est leur rêve, leur idée fixe, leur fructueuse monomanie : elles le poursuivent de leurs vœux les plus sincères, les plus ardents, les plus chauds... Le premier immeuble est, pour une pauvre petite communauté naissante, ce qu'est pour une jeune mariée sa corbeille de noces : {Kier un adolescent, son premier cheval de course ; pour un noyé, son premier succès ; pour une lorette, son premier chapeau de paille ; parce qu'après tout, dans ce siècle matériel, un immeuble pose, classe, cote une communauté pour une certaine valeur à C(*tte espèce de bourse religieuse, et donne une idée d'autant meilleure de son crédit sur les simples, que toutes ces associations de salut en viennent à qui finissent par posséder des biens immenses, se fondent toujours modérément avec la pauvreté pour apporter sorbi et la charité du prochain comme garantie et équilibre. Aussi, l'on peut se figurer tout ce qu'il y a d'acre et d'urde rivalité entre les différentes congrégations d'hommes et de femmes à propos des immeubles que chacun peut compter au soleil, avec quelle {uellaie de complaisance une opulente congrégation écrase sous l'inventaire de ses maisons, de ses fermes, de ses valeurs de portefeuille une congrégation moins riche. L'en vint, la jalouse haïe, rendue plus irritée encore par l'oisiveté cloîtrée, naissent fréquemment de telles comparaisons : et pourtant rien n'est moins cléricale dans l'adorable acception de ce mot divin, rien n'est moins sémitique le véritable esprit évangélique, esprit si essentiellement, si religieusement communis*, que celle* âpre, que cette initialité ardeur d'acquiescer et d'accaparer par tous les moyens possibles : avidité dangereuse, qui est loin d'être excusée aux yeux de religion publique ou quelconque n'aign*s aumônes auxquelles préside un inexorable ciel d'Église et d'intolérance. Il se raconte que sainte-Perpétue était assise devant un grand bureau à cylindre, placé au milieu (un cabinet très-simple, mais très-commodément meublé ; un excellent feu brillait dans la cheminée de marbre, un moelleux tapis recouvrait le plancher, l'air supérieur, à qui on remettait chaque jour toutes les lettres adressées soit aux sœurs, soit aux penitentes du couvent, venait d'ouvrir les portes des soeurs. saïlou son droit, et de décrocher l'ès-dextièrme l'ès des pinsoimaires, se hâta de droit qu'elle s'attribuait à leur insu, mais toujours, bien entendu, au nom leul intérêt du salut de ces chères filles, et aussi un peu pour se tenir au courant de leur correspondance : car la supérieure s'imposait elle-même

il fallait de prendre connaissance de toutes les lettres qu'on écrivait du couvent, avant de les faire mettre à la poste. Les traces de sa perversité et innocente inquisition disparaissaient très facilement, bonne mère possédait tout un arsenal de charmants petits livres d'heures : les uns, très-aniliés, servaient à découper imperceptiblement le papier au milieu du cachet : puis, la lettre ouverte, lue et remplacée dans son enveloppe, on prenait tout autre genre d'instrument arrondi, on la ramenait l'encre, et on se promenait sur le contour de la tête du Maître qui fondait et s'éclaircissait un peu » recouvrait la primitive en silence ; enfin, par un sentiment de justice et d'égalité très-fort, il y avait dans l'arsenal de la bonne mère jusqu'à un petit fumigatoire on ne l'utilisait plus ingénuement, à la vapeur humide et dissolvante duquel on soumettait les lettres modestement et humblement fermées avec des pains à cacheter : ainsi détrenés, ils cédaient sous le moindre effort et sans occasionner la moindre déchirure. Selon l'importance des indiscretions qu'elle faisait ainsi commettre aux signataires des lettres, la supérieure prenait des notes plus ou moins étendues. Elle fut interrompue avant cette intéressante investigation par deux coups doucement frappés à la porte verrouillée. Mère Sainte-Perpétue abaissa aussitôt le vaste cylindre de son secrétaire sur son arsenal, se leva et alla ouvrir d'un air arabe et sidéral. Une sœur converse venait lui annoncer que madame la princesse de Saint-Ilizier attendait dans le salon, et que mademoiselle Florine, accompagnée d'une jeune fille contrefaite et mal vêtue, arrivée peu de temps après la princesse, attendait à la porte du petit corridor. « Introduisez d'abord madame la princesse, » dit la mère Sainte-Perpétue. Elle, avec une prévenance charmante, elle approcha un fauteuil du feu. Madame de Saint-Ilizier entra. [[Jolie sans prétentions coquettes et juvéniles, la princesse était habillée avec goût et élégance : elle portait un chapeau de velours noir de la meilleure faiseuse, un grand châle de cachemire bleu, une robe de satin noir garnie de martre pareille à la fourrure de son manchon. « (guelfe bonne fortune me vaut encore aujourd'hui l'honneur de votre visite, ma chère fille?... — lui dit gracieusement la supérieure. — Une recommandation très-importante, ma chère mère, car je suis très-pressée : on m'attend chez Son Eminence, et je n'ai malheureusement que quelques minutes à vous donner. Il s'agit encore de ces deux orphelines au sujet de laquelle nous avons humblement causé hier. — Elles continuent à être séparées, selon votre désir... et cette séparation leur a porté un coup si sensible... que j'ai été obligée d'envoyer ce

matin... parvenir le docteur Bafei nier... à sa maison de santé... Il a trouvé de la fièvre jointe à un grand abattement, et, chose singulière, absoiue! Ut les mêmes symptômes de maladie chez l'une que chez l'autre des deux sœurs... J'ai interrogé de nouveau ces deux malheureuses créatures. « je suis restée confondue... épouvantée... ce sont des idolâtres. — Aussi était-il bien urgent de vous les confier... Mais voici le sujet de ma visite. Ma chère mère, on vient d'apprendre le retour imprévu du soldat qui a amené ces jeunes filles en France, et que l'on croyait absent pour quelques jours ; il est donc à Paris. Malgré son âge, c'est un homme vaillant, entreprenant et d'une rare énergie ; il découvrirait que ces jeunes filles sont ici... ce qui est d'ailleurs heureusement presque impossible, dans sa rage de les voir à l'abri de son influence impie, il serait capable de tout... Ainsi, à compter d'aujourd'hui, ma chère mère, redoublez de surveillance... que personne ne puisse s'introduire ici impunément... Ce quartier est désert!...~ Soyez tranquille, ma chère fille... nous sommes suffisamment gardées : notre concierge et nos jardiniers, bien armés, font une ronde chaque nuit du côté du boulevard de l'Hôpital ; les minarets sont hauts et hérissés de pointes de fer aux endroits d'un accès plus facile... Mais je vous remercie toujours, ma chère fille, de m'avoir prévenue, on redoublera de précautions. — Il faudra surtout en redoubler cette nuit, ma chère mère! — Et pourquoi? — Tarée que si cet infernal scoundrel avait l'audace insoumise de tenter quelque chose... il le tenterait cette nuit... — Et comment le savez-vous, ma chère fille? — Nos renseignements nous donnent cette certitude, — répondit la princesse avec un léger embarras qui n'échappait pas à la supérieure : mais elle était si fine et trop réservée pour paraître s'en apercevoir seulement elle soupçonna qu'on lui cachait plusieurs choses. — Cette nuit donc, — répondit mère Saint-Perpétue, — on redoublera de surveillance... Mais, puis

118 LE JUIF ERRANT. nos parents, sans amis, et conGée absolument à mes soins, elle doit voir par mes yeux, écouter par mes oreilles, et que lorsque je lui afilmie Sue cette union lui convient de tout point, elle doit y donner son adhéiou sans la moindre objection ou réliexion. — Sans doute... on ne oeut parier d*une manière plus sensée. — Elle me répond qu'elle voudrait voir M. de Brisville et connaître son caractère avant de s'engager. . — C'est absurde... puisque vous lui répondez de sa moralité et (pe vous trouvez ce mariage convenable. — bu reste, ce matin, j'ai fait remarquer k mademoiselle Baudrîcourt que, jusqu'à présent, je n'avais employé envers elle que des moyens de douceur et de persuasion ; mais que si die m'^ forçait, je serais obligée, malgré moi et dans son intérêt même... d'agir avec rigueur pour vaincre son opiniâtreté, de la séparer de ses compagnes, de la mettre en cellule, au secret le plus rigoureux... Jusau'à ce qu'elle se décide, après tout, à être heureuse... et à épouser un nomme nononible. — Et ces menaces, ma chère mère... — Auront, je l'espère, un bon résultat... Elle avait, dans sa province, une correspondance avec une ancienne amie de pension... j'ai supprimé cette correspondance, qui m'a para dangereuse. Elle est donc maiiileuant sous ma seule influence... et j'espère que nous arriverons à nos fins. Mais, pour lui, que s'il épouse mademoiselle ftiudricourt... — Vous savez, ma chère fille, — dit la supéiieure en interrompant la princesse, — que, «'il s'agissait de moi, je refuserais : mais donner à l'œuvre, c'est donner k Dieu, et Je ne puis empêcher M. de Brisville d'augmenter la somme de ses bonnet œuvres ; et puis, il nous arrive quelque chose de déplorable... — De quoi 8'a||;it-il donc, ma chère mère? — Le Sacré-Cœur nous dispute et surenchérit un immeuble tout à fait à notre convenance... En vérité, il y a des gens insatiables. Je m'en suis, du reste, expliquée trèstertement avec la supérieure. — Elle me l'a dit, en effet, et a rejeté la faïute sur l'économe, — rendit madame de Saint-Dizier. — Ah !... vous la TO))|ez donc, ma chère fille? — demanda la supérieure, qui parut assez vivement surprise. — Je lai rencontrée chez Monseigneur, » répondit madame de Sami-Dizier avec une légère hésitation que la mère Sainte-Perpétue ne parut pas remarquer. Elle reprit : c Je ne sais en vérité pourquoi notre établissement excite tA violemment la jalousie du Sacré-Cœur . il n'y a pas de bruits fâcheux qu'il n'ait répandus sur l'œuvre de Sainte-IWaric. Mais certaines personnes se sentent toijours blessées des succès du prochain. — Allons, ma chère mère, — dit la princesse d'un ton

conciliant, — il faut espérer que la donation de M. de Brisville vous mettra à même de couvrir la surenchère du Sacré-Cœur ; ce mariage aurait donc un double avantage, ma chère mère... car il placerait une grande fortune entre les mains d'un homme k nous, qui emploierait comme il convient... Avec environ cent mille francs de rente, la position de notre ardent défenseur triplera d'Importance, flous aurons enfin un organe digne de notre cause, et nous ne serons plus obligés de nous laisser dérendre par des gens comme M. Dumoulin. — Il y a pourtant bien de la verve et bien du savoir dans ses écrits. Selon moi, c'est le style d'un saint Bernard en courroux contre l'impiété du siècle. — Bêlas ! ma chère mère, si vous saviez quel étrange saint Bernard c'est que ce M. Dumoulin!... mais je ne veux pas souiller vos oreilles... Tout ce que je puis vous dire, c'est que de tels défenseurs compromettent les plus saintes causes... Adieu, ma chère mère... au revoir... et surtout redoublez de précautions cette nuit... le retour de ce soldat est inquiétant!... — Soyez tranquille, ma chère fille... Ah ! j'oubliais... mademoiselle Florine m'a priée de vous demander une grâce : c'est d'entrer à votre service... vous connaissez sa fidélité qu'elle vous a montrée dans la surveillance de votre malheureuse nièce... Je crois qu'en la récompensant ainsi, vous vous l'attacheriez complètement, et je vous serais très-reconnaissante pour elle. — Dès que vous vous intéressez le moins du monde à Florine, ma chère mère... c'est chose faite, je la prendrai chez moi .. Et maintenant, j'y songe, elle pourra m'être plus utile que je ne pensais d'abord. — Mille grâces, ma chère fille, de votre obligeance. A bientôt, je l'espère... Nous avons, après-demain k deux heures, une longue conférence avec Son Eminence et Monseigneur, ne l'oubliez pas. — Non, ma chère mère, je serai exacte... Mais redoublez de précautions cette nuit, de crainte d'un grand scandale, a Après avoir respectueusement baisé la main de la supérieure, la princesse sortit par la même porte du cabinet qui donnait dans un salon conduisant au grand escalier. Quelques minutes après, Florine entra chez la supérieure par une porte latérale. La supérieure était assise ; Florine s'approcha d'elle avec une humilité craintive. « Vous n'avez pas rencontré madame la princesse de Saint-Dizier? » lui demanda k mère Sainte-Perpétue. — Non, ma mère, j'étais à attendre dans le couloir dont les fenêtres donnent sur le jardin. — La princesse vous prend k son service k compter d'aujourd'hui, » dit la supérieure. Florine fit un mouvement de surprise chagrine et dit : c Moi ! ... ma mère.. . mais. . . — Je le lui ai demandé en votre nom. .. vous acceptez, — répondit impérieusement la

supérieure. — Pourtant... ma mère... je vous avais priée de ne pas... — Je vous dis que vous acceptiez - dit la Supérieure en ton lieu, si positif, que Florine baissa les yeux et dit à voix basse : — J'accepte... — C'est au nom de M. Rodin... que je vous donne cet ordre. — Je m'en doutais... ma mère, — répondit tristement Florine; — et à quelles conditions entrerez-vous chez la princesse ? — Aux mêmes conditions que chez sa nièce. » Florine tressaillit et dit : « Ainsi, je devrai lier des rapports fréquents, secrets, sur la princesse? — Vous observerez, vous vous souviendrez et vous rendrez compte... — Oui, ma mère... — Vous porterez surtout votre attention sur les visites que la princesse pourrait recevoir désormais de la supérieure du Sacre-Cœur ; vous les noterez et tâcherez d'entendre... Il s'agit de préserver la princesse de fâcheuses influences. — J'obéirai, ma mère. — Vous tâcherez aussi de savoir pour quelle raison deux jeunes orphelines ont été amenées ici et recommandées avec la plus grande sévérité par madame de Saint-Dizier, femme de confiance de la princesse. — Oui, ma mère. — Ce qui ne vous empêchera pas de graver dans votre souvenir les choses qui vous paraîtraient dignes de remarque. De plus, d'ailleurs, je vous donnerai des instructions particulières sur un autre sujet. — Il suffit, ma mère. — Si, du reste, vous vous conduisez d'une manière satisfaisante, si vous exécutez fidèlement les instructions dont je vous parle, vous sortirez de chez la princesse pour être femme de charge chez une jeune mariée : ce sera pour vous une position excellente et durable... toujours aux mêmes conditions. Ainsi il est bien entendu que vous entrez chez madame de Saint-Dizier après m'en avoir demandé. —* Oui, ma mère... je m'en souviendrai. — Quelle est cette jeune fille contrefaite qui vous accompagne ? — Une pauvre créature sans aucune ressource, très-intelligente, d'une éducation au-dessous de son état ; elle est ouvrière en lingerie ; le travail lui manque, elle est réduite à la dernière extrémité. J'ai pris sur elle des renseignements ce matin en allant la chercher, ils sont excellents. —* Elle est laide et contrefaite ? — Sa figure est intéressante, mais elle est comblée. » La supérieure parut satisfaite de savoir que la personne dont on lui parlait était douce, d'un extérieur disgracieux, et elle ajouta après un moment de réflexion : « Et elle paraît intelligente ? — Très-intelligente. — Et elle est absolument sans ressource ? — Sans aucune ressource. — Est-elle pieuse ? — Elle ne pratique pas. — Peu importe, — se dit mentalement la supérieure, — si elle est très-intelligente, cela suffira. — Puis elle reprit tout haut : — Savez-vous si elle est adroite ouvrière ? — Je le crois, ma mère » La supérieure se

leva, alla un casier, y prit un registre, y paroi chercher pendant quelque temps avec attention, puis elle dît en replaçant le registre : « Faites entrer cette jeune fille... et allez m'attendre dans la lingerie. Contrefaite... inieUigente... adroite ouvrière, — dit la supérieure et réfléchissant, — elle n'inspirerait aucun soupçon... il finit voir. » Au bout d'un instant, Florine rentra avec la Mayeux, qu'elle introduisit auprès de la supérieure, après quoi elle se retira discrètement. La jeune ouvrière émue, tremblante et profondément troublée, car elle ne pouvait pour ainsi dire croire à la découverte qu'elle venait de faire pendant l'absence de Florine. Ce ne fut pas sans une vague frayeur que la Mayeux resta seule avec la supérieure du couvent de Sainte-Maria. CHAPITRE II. La tentation. Telle avait été la cause de la profonde émotion de la Mayeux : Florine en se rendant auprès de la supérieure, avait laissé la jeune ouvrière dans un couloir garni de banquettes et formant une sorte d'antichambre située au premier étage. Se trouvant seule, la Mayeux s'était approchée machinalement d'une fenêtre ouvrant sur le jardin du couvent, borné de ce côté par un mur à moitié démoli, et terminé à l'une de ses extrémités par une clôture de planches à claire-voie. Ce mur, aboutissait à une chapelle en construction, était mitoyen avec le jardin d'une maison voisine. La Mayeux avait tout à coup vu apparaître une jeune fille à l'une des croisées du rez-de-chaussée de cette maison, croisée gracieuse, d'ailleurs remarquable par une sorte d'auvent en forme de tente qui la surmontait. Cette jeune fille, les yeux fixés sur un des bâtiments du couvent, faisait de la main des signes qui semblaient à la fois encourageants et affectueux. De la fenêtre où elle était placée, la Mayeux, ne pouvant voir à qui s'adressaient ces signes d'intelligence, admirait la rare beauté de cette jeune fille, l'éclat de son teint, le noir brillant de ses grands yeux, le doux et benoît sourcil qui effleurait ses lèvres. On répondit sans doute à sa pantomime que la fois gracieuse et expressive, car, par un mouvement rempli de grâce, cette jeune fille, posant la main gauche sur son cœur, fit de sa main droite un geste qui semblait dire que son cœur s'en allait vers cet endroit qu'elle ne quittait pas des yeux. Un pâle rayon de soleil, percevant les nuages, vint se jouer à ce moment sur les cheveux de cette jeune fille, dont la blanche tresse, alors presque collée aux barreaux de la croisée, sembla, pour ainsi dire, tendre à elle. « r l r l)

The text on this page is estimated to be only 10.08% accurate

LR JUIF ERBANT. tlkiniiniie par les ébluiiisiiniis reflets de m
*\A- iiiiid« chmpli' cuuleir A or l-iinii. A)iis|. ^ rt tin -elle ni\ Miaiit.- de
riindi-iiin tlk deOardittUc lui tiitaussili'l .< l'(si>ril, vt t'Ik! »t']Mn>i:.iJa
■e^a ive .k irutiipiiil lusi qn'i^lii' uvait (loviiut k-s yeuii lu iirvletli'i'.e
trA).-: ii.-i lucifL-ilUnui-iiiGul bi;Ile, m K Bouvenanl du lu l>DD(é dL-
liculu avLt- lni)iii.-llG elle avuil, i|ucl((U"n joiin poiirt:iui, eu l'c\ :iii)iuaal
plus »tieiiiveui' iil euore, il lui wiidiUii qtie ['iuu.'lliKence et b prJrc
uniiiuiiciil (vuji)iirs M-t adiirubl. ri disparul siibiieiiienl. Songeant au\
réveillions si iiipurlaul^ s qu'A;: liinl iivull à luiiv .i luademoiil'le do
Cardo^illCt U !ll.iy<. ri=" d=" jilus=" de=" u=" aucun=" "
moyen=" uuiujn.-=" ijutvi=" jum=" elle=" car=" il=" lui=" "
scdiblul=" que=" ciitie=" ">'Uii>: li^k- éliil folli-, elle >e ti'.iuvuil du
lUtfiasdansuinoHiciillui'ik.-. t^i jiuuiL-uir.iii-Tvcuit |l(")n-""(llKics
tvSoxiuns rempliH d'inquil!ulle^• loi.Tiiu'i'ik* vil revenir l'luuie
ntconi|Mguii« d'une des religieux-» (In euiKi'ul. I.:i ^)ayi-n\ dm di>nr le
HlfiU'C sur lu déeuveile iin'cllc vniuil de r.iii\ :uncn de hi pliyüiomic de
u jtuue uuvrierci lui houv» l'iiii- h timide, si diu\, si b'tuni'lu, qu'elle crut
pouvoir ajouier C'inipléi'jiu'iU liii a:i\ ivni/ign'in^nl^ doriait n;:r Floriuc.
■fla cllélt' lillf. — dU L nirii: S;iiiili.-l i\ niHI..' d'uni; voi\ ufluilLieuP.
— Hurine m'a dit dans qiietlo.iTUiHf>iliuiiiu:i vousvou' li:'uvirz. Iteil
doue vrai... viiusniauqui-z;ibsulunh'nideir.>vuil? — llélus! nui, niad^ime.—
Aupelcjc-uniê vulre nièrc... nia i lieie lille i ce nom est plus doux. .. etc'eUla
ngle de celle lu-iisim... Je D'ai lia» besoin de voil> JrHinDder quels iöiil
TOi Iiineiuici?— J'ai loujouvs vëcu boim^lcnieil deiuiiu (ciitail... j'y
M)uger.iis. Uujul a présinl, voir! ce i(Ul chez une veuve nnnmit^ madame
de [irémont, perfionne rcniiJie de soGde piéié ;... vous o'aunz. je l'espère,
dans sa in;isuii,fluc d'evri-lleuts esemph.'S :... s'il eu iHail aiitrcmeiii, vous
viendik-z m eu rniviiilr, — Cimunenl ccti, mu nière'/ — dit ta Muyeul avec
surprise.— fccoulez-atoi bieu, inu cliùre lille,-- dit ta mère Sgint4v\icrpétiie
d'un Ion de phu eu pins atTeuliuru^, — l'iriivrc de Sainte-Marie a un iiiiut
ei diHiHe but. .. Vous rom|irenC)^, n'est-ce pas, que, s'il csl de imire devoir
de donner aux niatln-s touli s les Bar:inlie\$ déiüiables sur la mirubles sur
les luaitres à qui nous les adressons? — Ilien u'p-l |.tu> ju^u■ ei d'une plus
safc pi'évojjuee, ma mcre. — N'est-rc pas, ma (bere bile'/ car de même
qu'une servante de iuuuv^isf ronduile peut porU-i' un trouble Qi'hcux duns

une f.iniiiile lesiHMtbU-... de inAini- au-i un iiiaitix* ou une m^itresse de
mauvaises niiniisiHiiietil avoir une d.oie creuse induencc snr les
persuiurs qid les servent ou qui vont iraviilir daiis leur maiion, .. Ur, c'e^l
|iour olFHr une niutUflb- earaniie aux maiircs et aux serviteurs verlneuK
que notre (puvn- csl fondée... — Ahl nad^nie... — dit oaîvemrni Li Mayeux,
— ceux qui ont eu e.-llc|Hm.'«e méritent la bécndiciion de lous..^ — tt h:-
l>éué:lii tiim-« m; b'ur ni»nqneDlpas, ma eliere lille, pan« que l'nres. -•
Alors, reptit la supérieure, — û le cas im»» prail grave, nous cngagnim
notre prot^i^ i observer plH« alteiUivemi>nl encore, afln de bi. ii -.■e
ii.nviiii! le qu'i'lle uv.iil ^li^ -n de s'alanuer... lille nous Eut de itnuv'ir*
eoilidi'uees, cl si cUes «-'uiUrmi'dt Uns première* rniiles, tid !-s à imite
prni-e liiuUe, nous i>'Ei)-ous iius-itAl nuire prulépée de celle !'i.iison peu
eunviwbl'-... l'U re^e, emnnh- le p:u> p.-iiMl nmnbre d'i-ii*.(> dtet,
in.ilgré leur caiulL-ur ri l avisims pour elles, soit iii les y laiisiuil. son en b-
s reliraTil. !iuis avons dijà environ cent.]>er«onnrs, dt^oisi'lles de
oimjpir, rdtiiiH>i-ii|ue,iiip.iii-é suruii-vaslOii'liellerte>r

-parles]rotéi.'éesili>rii>iivre|iresqui-âK*iii in^ii, car ilétall en elV-i
didiiUc de di^uiser plus baliilement àleuisyt iix ceiti li^iLiudede
débliisVn'(limtassent. — :>i je suis eniré.- dm- ees l-ng- dél:uls, im
elicrc tille, — reprit la mère ^nlc-l'i-i pélue, iirenaut l; sileme de b
Maveux liniir tin assi-ntimeut, —c'est alin i|u>'vouiiiic vouseniviei pas
oblgi^'-dt- rester niulgi-é vous dans une umisui w, crmin- votre
;itten'i>, ^•• vous le véjti-le, v>pui:> peu de temps est venue liidnl' r
avec elle, n'est pas d'iim- enihliile parbtli^ ineul excmiibire, qu'elle ne
remplit pis e\< leiiient I l'ien l'absi'uee de smi m.iri, il ei-lle liein: eu
Aiu^riiiiic, elle r".is-iitncs d'un mou>ietir tlaaily, rietie ni •nulai'lurier.
a .u uoin du patron d'Agrii'ol, la Miyeux ne put retenir un inouveinenl
de suqirise, et rougit téget eiiH'ul. l.a supérkure r> il nalunllenii'ul
ectie rougeur et ce monveinenl pour util- i^irenvedela
pudibiinili'SUMeptibililéderiji'UiicuviiiTe, et ajouta: ■ J'ai dû tout
unii dire, ma iHtc lille, a'iii que vous l'ii.s>jez sur v os Ijiii'des. J'ai dil
iii> nie vti:is eiiiri-lenii' de bruits que je cmis compléti^ ineiil cnouirs.,
car I I illlc de iiiiad.mic de Itréoiinit a eu sans cesse de trop liiiUj.
exeinjili-^ sous te^)eu\ |>our lea oublier Jamais... U'aillcurs, étant
dans |j maiMui du iiMiin mi soir, mieux (pie ttersoiuc tous serez à
uieme dii tous apeii-ctiir si k-s bniils doui je vous p:irte sont lanx ou

fondés : si p:ir matlieur il- l'élaiiiiil, siln» vous, alors, nu elieru lille,
vous vii-odrtei nwcuntiiT luuli:s les eiiconslanecs qui vous auloriMiU
àlecroïie, et. si ju parLigi ais votre fl|>itii, dans le eus iù v^liv
Miséuioiil, i-omnii: vous pourriect être quelque Ictnjis Kins eniphii,
l'wut re, si elle est satisfaite d.- votre zêlc tl de voire ruuduïte, vous
duiwwra nu frinc par j'Uir jnsiju'au nioinent oi'i elle vous
rejlacera... Vuus voyez. ui:i clieie bile, qnil y a tout à gagner avic
iiMus... Il est donc cunveiin que vous (iireu'z après-demain eliei
madaine de DiAiiont. ■ I^ Hajciix se trouvait dms une position trèli-
soupçons enutines. cl. ni.d^-iv sa liuïidité, sa tViié se rëvoKait eu
sungi^ml nue, parec qu'on ti s:ivail nii-éri^tilc nu la croyait rniobl" di-
si- vriidic coiiiine une w|iioiine, inovenii:>ni im salaire éleui!: (anii'il.
nu inni:.iire. s:i ilt|i(-a! un' |!'.l d -seeDiliV à lui adiiis^ir iur de ces
|ir<silions aiKsi infiUMUli s j." .' celui qui l'arceple que (■■•lu iilni
ijui I I lait, elle se rcprorb il '■■s)■: iniers doutes, sc deuimidaul si
U sufi'-iiiiii] i-, nv:itil de reiii|>liiv>-r, r:^^' voiiâil p.is. jii^u'à un i-
rlain point, l'épmuM'r, et vir si -a ifrni n e s'til-'veniil »u-ili*^>us d un-
"(lie rcl itivi'uienl in-s-brilliiiUe. I a M lyw était si natnn lt.inei:l
|Hirn-i^-, se di-aïil qu'aore- inut. si elle ^e irunipaii, re >. i Eonr !..
sniH-rieiire la m.niii-re la nioiiii blesMUite de refuser ses lAr.
idi-,;i>es. hir itn inoovenien: qui ir:iv,iil rien de haulain, maU qui d-.
!! bt emiseiinee fpi'elle avait de si di;!iii(é, ta jeune ouvrière n-t'-va»!
I.i It'li-, q'i'elh? avait jiisqu'a|. Ma mên-; « Ab I mad'imos)r,;:

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

lao LE JUIF ERRArrr. hiiérét. IfoD, DOD, ottdime, Imalii et k
ucm pris, je ne lerai cipiUe d'âne délation. » L» Hayeux proDonçs ces
dernien moU avec tuil d'animitïon, que MD viuge se colora légèreoKDU La
supérieure avait trop de laci et d'eiLpérlence pour ne pu recoonattre ts
siocëriië des paroles de la Mayeux ; a'estinunt heureuse de voir la jeune fl."
■-!-...-■---- - et lui leodit V . ■n'embrasser... — Ha mère... je suis conttise...
de tant de boulé. — Ihm, car vos panries sont remplies de droiture;...
seulement persuH 4ei-vous que je ne vous ai pas ut subir d'épreuve... parce
quill n'y a rien qui ressemble moÎDi a mie dâalion que les marques de
conOaace . mais certaines personnes, ei, je te vois, TOUS êtes du nombre
ma chère fille, ont des prioctees asseï arrêtés, une Intelligence asseï avancée
pour pouvoir se passer de nos conseils, et ai^récier par ellesmêmes ce qui
peut nuire i leur salut;... c'esi donc une responsabilité qœ je vous laisserai
tout entière, ne vous demandant d'autres conHiences que celles que vous
croirei devoir me faire Toloniairement. — Ab! madame... que de boutés ! —
dit ta pauvre Hayenx, iporaat les mille ressources, les mille détours de
res]>rit monacal, et se croyant déjà certaine de gagner honorublemen un
sahire équitable. — Ce n'est pas de la bonté... c'est ae la justice , — reprit la
mère Sainte - Perpétue , dont l'accent devenait de plus en plus afl'ectueux:
— on DC saurait trop avoir de confiance et de le»dresse envers de saintes
GUes comme vous, que b pauvreté a encore épurées, si cela peut se ure,
parce qu'elles om toiijours fidèlement ob» aervé h loi du Seigneur. — Une
dernière ountioo , ma chère nlle : combien de fois par mois approchez- vous
de la sainte table? — " Bfadame, reprit la Hayeui, — je ne m'en suis pas
approchée dept^ ma première communion, que j'ai &î«il y a buil tns. C'est
k peine si eu travaillant chaque jomr et tout le jour je pais suffire i gagner
ma vie : Il ne me reste doncpasdeloisirpour... Ko*» — Grand Dien ! —
s'ésrk k supérieure en nlerrompant h Hayeux et Minant les mdna aree tons
les dgnes d'un j__i 1 uj^ _j g^^[vrai... voua ne pratiquez pas. devoirs
rdigieia... alors noas y — MadaiMe, — & la Hayenx le conu- gonflé de
bnoea, car die étak obligée de renoocer i une heureuse espérance, — je vous
demande pardon de f DUS avoir retenue si longtemps... pour rien. — C'est
moi, ma chère UBe, qui regrette TiventeiU de ne pomoir voua atladier i
l'œuvre ;... mais je ne perds pu loni espoir... snftoal parce que je désire voir
une personne «^ digne dlnldrM mértler m jour par sa piété l'appui durable

des personnel reliés... à Mm, ma chère fille... Ailes en paix, et que inen voos soU auiérieordlea, «■ attendant que vous soyei tout à bit revenue ilid...» Ce disant, la supénemv se leva et conduMt b Mareu porte, loujours avec les formes le* plus doncea et les pu» m puis, Hayei pas paraître aïlsi éplore acvant FbH rîne ei quelques retgieuses sans orie et s'avancer nptdement vers b clôtôre à claire-Toié qui séparait tes deux jardins... Au même instauL 1 sœurs dont b dispariliun déiespérait liagoberl, Rose Simon, pale, cbancelaote, abattue, s'approcher avec craittle et mquiétode de b claire-voie qui b serait de mademoiseHe oc Cardoville, comnte si l'orpheline tût redouté d'^iire aperçue. - .. je TOUS l'ai dit, le temps me manque, » reprit la Hneax en regardant b mère Sainie-Poiïétne d'un air interdit. Après on moment de silence, cdie-ci lui dit tristement : 5 Vous' me voyei désolée, ma chère l^... je vous l'ai dît : de même que nmis ne pb^ous nos protégées que dans les maisons pieuses, de même on nous Jjj^jlUJç, ... ____.! ____ J, e des personnes pieuses et qui pratiquent ; c'est une des cuodiugm lo^poisableB de l'œuvre... Ainsi, i mon grand regret, il m'-' InqHMSÎUe de vous eoqdoyer alnai que jerespérate... Cependant, si, \ La Hayeoi, émne. at lentive, inqui^, pOH Mupon- chée à l'une des feottret du couvent, sdvait dm yeux les monvementida mademoiselle de CardovîUe et de Rose Sidoo, qu'dle s'attendait si pei i trouver réunies dans cet endroit. L'orpbeline, s'approctiant tout à lait de b cbire-voie qui idparaît b jardin de b communauié de celui de la maison du docteur Balembr, dît quelques mots à Vdrieutie, dont les traits exprimèrent tout A coq) l'étonnement, l'ind^natioa et la pitié. A ce moment une retineuse accoiH rut en regardant de cdte et d'autre comme si elle edt cherdié quelqu'un avec inqjiétude: puis, apercevant Rose, qui, timide et craiulîve, se serrail cuutre la claire-voie, eUc la saisit par le bras, eu l'air de iâ (aire de «.«ves reprocbet, et, malgré quelques rives paroles que mide



The text on this page is estimated to be only 12.94% accurate

LE JUIF ERRAIST. ISI CardoviSe sembh lui adresser, la religieuse emmeDa rapêdc^ lieiioc. qui, éiiUirée, se retourna deux ou Irais fois vers ;celle-d, après lui a voir encore témoigné de son inuSrt^l par des rcssirs, ae retourna brusqui^meot, comme &i elle eût «oulu lannes. où se leDatl la Haj'eux pendant relie sctne louthanle au premier étage, l'ouvrière eut la |ii nénnntolna que cette Biiualioa m pouvait durer longteint». Elle Ignorai! I nrlion et la surveillance des lots : mais le simple tw^n sens lui disait iiu'une séqne^ tration de quelque» jours, admitemeDl appgy^ tnt des iipn;ircnei-s de déraiigemcnl d't^il plus ou moins pbaùbfcs, pouvait, à h rigueur, ^tre lcnlée et mime impoucroent «léculie ; mais à la condition di' ne pas se prolonger an delà de certxlnes liuilles, parce qu'après tout une jeune fille de sa coiultion ne dispaniissail pas brusquement du monde saot qu'au bout d'un cerlab temps l'on ne s'en inromil ; et alors un prétendu accès de loUe soudaine donnait liou i de sérienses inveiligaiiuns. Juste ou fausee, cet* te conviction avait suis pour redonner au caractère d'Adrienne son ressort et son énergie accouiuotés. Cependant , liait (jucluc en vain demandé la de cette séquestration. Ella connaissait trop madame de Sainl-IHik-r pour la croire capable d'agir si un but arn'lé, ei d'avoir hculcmcot voulu lui raturer an ■nt ju<'Il> r ' aentauiémotionslespiii-i" "" mais le raisonnement ilnn i-|ir!i _ I Adrienne sur les craintes que b' dortinr lijitiiiiier avait un ri In^irer. Elle ne crut mûmc i us à une erreur du savant le lut rbiremeni dans b conduite du cet homme, conduite table bvpucrisie et d'une rare audace, servie par une non k>btlek«. Trop tard enDn elle reconnut dans H. Bah^nicr un trament de madame de Saml-Diiicr Des lors elle se renferau ■DM. dans un cabne remplis de dlgutlé ; pas une plalut, |uts « M sortirait de sa boucH...eU«BUeudii... Pourtant, qnoiiloviHc, elle n'eu ëiall p.-tg moins révoltée. Rien n'était moii» hainenî, mcdus avide de vengeance que

l'tme 4e cette généreuse jeune Bile ;mali en son^nt A tout ce

que rios-
se lassât de
e, se hâta
marchant
léger, pré-
oreille de
autre avec
le, elle ga-
trémité du
; là, un petit
de trois ou
arches con-
u palier de
rie, puis,
une spirale
aboutissait
inférieur.
re, enten-
voix, se hâ-
scendre, et
a dans un
dardure
sée vers le
quel s'ou-
e porte vi-
nant sur
e du jardin
à la supé-
Une allée,
d'un côté
aute char-
buis, pou-
otéger la
contre les
elle s'y
arriva jus-
clôture en
ie qui en
oit séparait
du couvent
de la mai-
docteur Ba-
A quelques
l'ouvrière
moiselle de
e assise et
e sur un
tique.
neté du ca-
d'Adrienne
un moment
par la fa-
r le saisis-
par l'effroi,
espoir, lors
mit terrible
s'était vue
dans la
le fous du



Le réveil-matin. — PAGE 111.

juste ou fausse, cer-
te conviction avait
suffi pour redonner
au caractère d'A-
drienne son ressort
et son énergie ac-
coutumés.

Cependant, elle
s'était quelquefois
en vain demandé la
cause de cette sé-
questration. Elle
connaissait trop ma-
dame de Saint-Di-
zier pour la croire
capable d'agir sans
un but arrêté, et
d'avoir seulement
voulu lui causer un
tourment passager.
En cela, mademoi-
selle de Cardoville
ne se trompait pas :
le père d'Aiguigny et
la princesse étaient
persuadés qu'A-
drienne, plus in-
struite qu'elle ne
voulait le paraître,
savait combien il
lui importait de se
trouver, le 15 fé-
vrier, rue Saint-
François, et qu'elle
était résolue à faire
valoir ses droits. En
faisant enfermer
Adrienne comme
folle, ils portaient
donc un coup fu-
neste à son avenir ;
mais disons que
cette dernière pré-
caution était inuti-
le, car Adrienne,
quoique sur la voie
du secret de famille
qu'on avait voulu
lui cacher, et dont
on la croyait infor-
mée, ne l'avait pas
entièrement péné-
tré, faute de quel-
ques pièces cachées
ou égarées. Quel
que fût le motif de
la conduite odieuse
des ennemis de ma-
demoiselle de Car-

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

189 LE JmP EnRANT. yeai cachés sous sa main pauche. EHc avait déiiosë son chapeau à sob côtés, et la position incliure do sa iHa ran)cnaît sur ses joues frak'hcs et polies, qu'elles racliaieiit presque enlicrement, les long) .es l>ourles de ses cheveux d'or. Dans celte altitude penrhkî, remplie de grâce et d'aban(l(»n, le charmant et riciiC contour de sa taille se dessinait sous sa rohe de moire (1*00 v< rt d'émail: un large col fixé par un nœud de satin rose et des manchettes plates en guipure magnifique empêchaient que la couleur de sa robe tranchât trop vivement sur l'éblouissante blan(heur de son cou de cygne cl de ses mains raphaélesques, imperceptiblement veinées de petits sillons d'azur : sur sou coude-pied , très-haut et trèsnettement détaché, se croisaient les minces cothurnes d'un petit soulier de s;)tin noir : car le docteur Baleinier lui avait permis de s'habiller avec son goût habitue] ; et, nous l'avons dit, la recherche, l'élégance, n'étaient pas pour Adrienne coutume de coquetterie, m'ais devoir envers elle-mèinc que Dieu s'éuût complu à Taire si belle. A l'aspect de cette jeune fille, dont elle admira naïvement la mise et la louniure charmante, sans retour amer sur les haillons qu'elle portait et sur sa diffonnté à elle, pauvre ouvrière, la Mayeux se dit tout d'aboiti, avec autant de bon sens que de sagacité, qu'il était extraordin:.)ire qu'une foUe se vôlit si sagement et si gracieusement : aussi ce fut tv.ec autant de surprise que d'émotion qu'elle s'approcha doucement de la claire>voie qui la séparait d'Adrienne, réfléchissant néanmoins que peut-être cette infortunée était vériLiblcmcnt insensée, mais qu'elle se trouvait dans un jour lucide. Alors, d'une voix timide mais assez élevée pour être entendue, la Mayeux, afm de s'assurer de l'identité d'Adrienne, dit avec un grand battement de cœur : «Mademoiselle de Cardoville ! — Qdî m'appelle ? d dit Adrienne. Puis, redress^mt vivement la tête et apercevant la Mayeux, elle ne put retenir un léger cri de surprise, presque d'efiroi. En cfTet, cette pauvre créature, pâle, difforme, misérablement vêtue, lui apfKiraissant aussi bnisquemeni, devait inspirer à mademoiselle de Cardoville, si amoureuxi^ de la grâce et de la beauté, une sorte dt; répugnance, de frayeur ; et ces deux sentiments se trahirent sur sa physionomie expressive. La Mayeux ne s'aperçut pas de Timpression qu'elle causait : immobile, les yeux fixes, les mains jointes avec une sorte d'admiration ou plutôt d'adoration profonde, elle contemplait réblouiss;mte beauté d'Adrienne, qu'elle avait seulement entrevue à travers

le grillage de sa croisée ; ce que lui avait dit Agricol du charme de sa protectrice lui paraissait mille lois au-dessous de la réalité ; jamais la Mayeux, même dans ses secrètes aspirations de poète, n'avait rêvé une si rare perfection. Par un rapprochement singulier, l'aspect du beau idéal jetait dans une sorte de divine extase ces deux ieunes filles si dissemblables, ces deux types extrêmes de laideur et de beauté, de richesse et de misère. Après cet honunaf^e pour ainsi dire involontaire rendu à Adrienne, la Mayeux fit un mouvement vers la claire-voie. « y i:e voulez-vous?— s'écria mademoiselle de Cardoville en se levant avec un sentiment de réulsion qui ne put échapper à la Mayeux ; aussi, baissant timidement les yeux, celle-ci dit de sa voix la plus douce: — Pardon, mademoiselle, de me présenter ainsi devant vous; mais les moments sont précieux : je viens de la part... d'Agricol... » En prononçant ces mots, la jeune ouvrière releva les yeux avec une surprise, craignait que mademoiselle de Cardoville n'eût oublié le Doro u forgeron; mais, à sa grande surprise et à sa plus grande joie, l'effroi d'Adrienne sembla diminuer au nom d'Agricol. Elle se rapprocha de la claire-voie, et recada la Mayeux avec une curiosité bienvenue. « Nous venez de la part de Sf. Agricol Baudoin ! — lui dit-elle. — Et qui êtes-vous?— Sa sœur adoptive, mademoiselle ; une pauvre ouvrière qui demeure dans sa maison. » Adrienne parut rassembler ses souvenirs, se rassurer tout à fait, et dit en souriant avec bonté après un moment de silence : « C'est vous (qui avez engagé M. Agricol à s'adresser à moi pour sa caution, n'est-ce pas? — Comment, mademoiselle, vous vous souvenez...— Je n'oublie jamais ce qui est généreux et noble. M. Agricol m'a parlé avec attendrissement de votre dévouement pour lui... je m'en souviens, rien de plus simple... Mais comment êtes-vous ici, dans ce couvent ? — On m'avait dit que peut-être l'on m'y procurerait de l'occupation, car je me trouve sans ouvrage. Malheureusement j'ai éprouvé un refus de la part de la supérieure.— Et comment m'avez-vous reconnu? — A votre grande hauteur, mademoiselle, dont Agricol m'avait parlé.— >'e m'avait-elle pas plutôt reconnue à ceci? — dit Adrienne : et, souriant, elle prit du bout de ses doigts rosés l'extrémité d'une de ces longues et soyeuses tresses de ses cheveux dorés. — Il faut pardonner à Agricol, mademoiselle, — dit la Mayeux avec un de ces demi-sourires qui effleuraient si rarement ses lèvres, — il est poète, et en me faisant, avec une respectueuse admiration, le portrait de sa protectrice, il n'a omis aucune de ses rares perfections. — Et qui vous a donné l'idée de venir me parler? —

L'effort de pouvoir peut-il vous servir, mademoiselle... Vous avez accueilli Agricola avec tant de bonté, que j'ai osé partager sa reconnaissance. Je dois attendre que je sois hors d'ici. Ce n'est pas tout : il faut aussi arracher de ce couvent deux pauvres enfants bien plus à plaindre que moi. Les filles du maréchal Simon sont retenues ici malgré elles. ^ Vous savez leur nom, mademoiselle ? — M. Agricola, en m'apprenant leur arrivée à Paris, m'avait dit qu'elles avaient quinze ans et qu'elles se ressemblaient d'une manière frappante. Aussi, lorsque avant-hier, faisant ma promenade accoutumée, j'ai remarqué deux pauvres petites figures éplorées venir de temps à autre se coller aux croisées des cellules qu'elles habitent séparément, l'une au rez-de-chaussée l'autre au premier étage, un secret pressentiment m'a dit que je voyais en elles les orphelins dont M. Agricola m'avait parlé, et qui déjà m'intéressaient vivement, car elles sont mes parentes. — Elles, vos parentes, mademoiselle ? — Sans doute. Au surplus, ne pouvant faire plus, j'avais voulu leur exprimer par signes combien leur sort me touchait ; leurs larmes, l'altération de leurs charmants visages, me disaient assez qu'elles étaient prisonnières dans le couvent comme je le suis moi-même dans cette maison. — Ah ! j'ai compris, mademoiselle... victime de l'animosité de votre famille ? — Quel que soit mon sort, je suis bien moins à plaindre que ces deux enfants, dont le désespoir est alarmant. Leur séparation est surtout ce qui le leur accable davantage ; d'après quelques mots que l'un

LE JUIF ERRANT. IS5 PcOes m*! dits tout à l'heure, je vois qu'elles sont comme moi victimes ruDC odieuse machination. Mais, grâce à vous, il sera possible de les laoTer. Depuis que je suis dans cette maison, il m*a été impossible, je roos l'ai dit, d*avoir la moindre communication avec le dehors. On ne ii*É laissé ni plume ni papier, il m'est donc impossible d écrire. Maintenant, écoutezr-moi attentivement, et nous pourrons combattre une ni avait confiés ! — Il nul surtout qu'il se garde d'agir avec la moindre riolence, tout serait perdu. Prenez cette bague,— et Adrienne tira une bafae de son doigt, — rcmettez-la-lui. Il ira aussitôt... liais étesrvous lAre de vous rappeler un nom et une adresse? —Oh : oui, mademoille, soyez tranquille : Agricol m'a dit votre nom une seule fois, je ne Ta! pas oublié ; le cœur a sa mémoire. —Je le vois, ma chère enBînt... Rappelez-vous donc le nom du comte de Montbron... — Le comte de Nombron... je ne l'oublierai pas. — C'est un de mes bons vieux amis ; il demeure puce Vendôme, n« 7.— Place Vendôme, n* 7. Je retiendrai cette adresse. — Le père de M. Agricol ira chez lui ce soir : s'il n'y est pas, il l'attendra jusqu'à son retour. Alors il le demandera de ma part, en loi faisant remettre cette bague pour preuve de ce qu'il avance : une Rms auprès de hii, il lui dira tout, l enlèvement des jeunes filles, l'adresse Ja couvent où elles sont retenues ; il sjoutera oue je suis moi-même renfermée comme folle dans la maison de santé ou docteur Baleinier... I^a vérité a un accent que M. de Montbron reconnaîtra. C'est un homme f infinimoit d'expérience et d'esprit, dont l'influence est grande; à l'inUant il s'occupera des démarches nécessaires, et demain ou après-dc» main, j'en suis certaine, ces pauvres orphelines et moi nous serons libres... cela, grâce à vous. Mais les moments sont précieux, on pourrait nous surprendre. Hâtez-vous, ma chère enfant. » Pois, au moment de se retirer, Adrienne dit à la Mayeux, avec un UNirire si touchant et avec un accent si pénètre, si affectueux, qu'il fut impossible à l'ouvrière de ne pas le croire sincère : c M. Agricol m'a dit que je vous valais par le cœur... Je comprends mainlenant tout ce qu'il y avait pour moi d'honorable. . . de flatteur dans les paroles... Je vous en prie... donnez-moi vite votre main... » ajouta maoemoiseDe de CardoviUe , dont les yeux devinrent humides ; puis , passant sa main charmante à travers deux des ais de la claire-voie, eUe la tendit à la Mayeux. Les mots et le geste de la belle patricienne furent empreints d'une cordialité si vraie, que l'ouvrière, sans fausse honte, nk en tremblant dans la ravissante mnin d'Adrienne sa pauvre main mn^e... Alors

mademoiselle de Cardoville, par un mouvement de respect, la porta spontanément à ses lèvres en disant : « Puisque je ne puis vous embrasser comme ma sœur, vous qui me sauvez... que je baise au moins cette noble main glorifiée par le travail. » Tout à coup des pas se firent entendre dans le jardin du docteur Baleinier; Adrienne se redressa brusquement et disparut derrière les arbrisseaux verts, en disant à la Mayeux : « Courage, souvenir... et espoir ! » Tout ceci s'était passé si rapidement, que la jeune ouvrière n'avait pu faire un pas; des larmes, mais des larmes cette fois bien douces, coulaient abondamment sur ses joues pâles. Une jeune fille comme Adrienne ne pouvait pas traiter sa sœur, lui baiser la main, et se dire fière de lui ressembler par le cœur, à elle, pauvre créature végétant au plus profond de l'abîme et de la misère, c'était montrer un sentiment de fraternité aussi divin que la parole évangélique. Il est des mots, des impressions qui font ouvrir à une belle âme des années de souffrances, et qui semblent, par un éclair fugitif, lui révéler à elle-même sa propre grandeur; il en fut ainsi de la Mayeux : grâce à de généreuses paroles, elle eut un moment la conscience de sa valeur... Et quoique ce ressentiment fût aussi rapide qu'ineffable, elle joignit les mains et leva les yeux au ciel avec une expression de fervente reconnaissance; car si l'on ne pratiquait pas, pour nous servir de l'argot d'Uramontain, peut-être plus qu'il n'était doué de ce sentiment profondément, sincèrement religieux, qui est au dogme ce que l'immensité des cieux étoiles « à un profond d'une église Cinq minutes après avoir quitté mademoiselle de Cardoville, la Mayeux, sortant du Jardin sans être aperçue, était remontée au premier étage et frappait discrètement à la porte de la lingerie. Une sœur vint lui ouvrir. C'était mademoiselle de Florine, qui l'avait amenée, n'est-elle pas ici, ma sœur? — demanda-t-elle. — Elle n'a pu vous attendre plus longtemps; vous venez sans doute de chez madame notre mère la supérieure? — Oui... Merci, ma sœur... — répondit l'ouvrière en baissant les yeux; — auriez-vous la bonté de me dire par où je dois sortir. — Venez avec moi... » La Mayeux suivit sa sœur, tremblant à chaque pas de rencontrer la supérieure, qui se fût à bon droit étonnée et informée de la cause de son long séjour dans le couvent. Enfin, la première porte du couvent se releva sous la Mayeux. Après avoir traversé rapidement la vaste cour, l'approchant de la loge du portier, afin de demander qu'on lui ouvrit la porte extérieure, l'ouvrière entendit ces mots prononcés d'une voix basse : I Oparait, mon vieux Jérôme, qu'il faudra cette nuit redoubler de vigilance... Quant à moi, je vais mettre deux balles de plus dans mon chapeau : madame la

supérieure a ordonné de faire deux rondes au lieu ■ «M... — Moi» Nicolas, Je n'ai pas besoin de fusil , — dit l'autre voix, —j'ai ma hache bien aiguisée , bien tranchante , emmanchée à revers... C'est une arme de jardinier; elle n'en est pas plus mauvaise. » Involontairement inquiète de ces paroles , qu'elle n'avait pas cherché à entendre, la Mayeux s'approcha de la loge du conc'ierge et demanda le cordon. * ^ , ^ « D'où venez-vous comme ça? ^ dit le portier en sortant à demi de sa loge, tenant à la main un fusil à deux coups qu'il s'occupait de charger, et en examinant l'ouvrière d'un regard soupçonneux. -^ Je viens de parler à madame la supérieure , — répondit timidement la Mayeux. -« ien vrai?... — dit brutalement Nicolas: — c'est que vous m'avez parlé d'une mauvaise pratique ; enfin, c'est égal... filez, et plus vite que ça. » La porte cochère s'ouvrit, la Mayeux sortit. À peine elle avait fait quelques pas dans la rue, qu'à sa grande surprise elle vit Rabat-Joie accourir à elle, et plus loin, derrière lui, Dagobert arrivant aussi précipitamment. La Mayeux allait au-devant du soldat, lorsqu'une voix plaintive et sonore , criant de loin : « Eh ! ma bonne Mayeux ! te fit retourner la jeune fille... Du côté opposé d'où venait Dagobert, elle vit accourir Agricole. OAPITRE f. L'entr'acte. À la vue de Dagobert et d'Agricole, la Mayeux était restée stupéfaite à quelques pas de la porte du couvent. Le soldat n'apercevait pas encore l'ouvrière ; il s'avancait rapidement , suivant Rabat-Joie , qui , bien que maigre, efflanqué, hérissé, crotté, semblait frétiller de plaisir, et tournait de temps à autre sa tête intelligente vers son maître, auprès duquel il était retourné après avoir caressé la Mayeux. « Oui , oui , je t'entends , mon pauvre vieux , — disait le soldat avec émotion, -^ tu es plus fidèle que moi, toi, tu ne les as pas abandonnées une minute, mes chères enfants; tu les as suivies... tu auras attendu jour et nuit, sans manger... à la porte de la maison où on les a conduites, et, à la fin, las de ne pas les voir sortir... tu es accouru au loffis me chercher... Oui , pendant que je me désespérais comme un fou furieux... tu faisais ce que j'aurais dû faire... tu découvrais leur retraite... Qu'est-ce que cela prouve? que les l'âmes valent mieux que les hommes? C'est connu... Enfin, je vais les revoir:... quand je pense que c'est demain le 13, et que sans toi, mon vieux Rabat-Joie... tout était perdu... j'en ai le frisson. Ah ça ! arrivent-nous bientôt?... Quel quartier désert ! et la nuit approche. » Dagobert avait tenu ce discours à Rabat-Joie tout en marchant et en tenant les yeux fixés sur son brave chien, qui marchait d'un bon pas... Tout à coup, voyant le fidèle animal le quitter encore en bondissant, il leva la tête et aperçut à quelque pas de lui Rabat-

Joie faisant de nouveau fête à la Mayeux et à Agricol, qui venaient de se r^oindre à quelques pas de la porte du couvent. « La Mayeux!... — s'étaient écriés le père et le fils à la vue de la jeune ouvrière en s'approchant d'elle et la regardant avec une surprise profonde.— Bon espoir ! monsieur Dagobert, — dit-elle avec une joie insaisissable à rendre, — Rose et Blanche sont retrouvées... — Puis se retourneront. — Les enfants ! — s'écria Dagobert prenant dans ses mains tremblantes d'émotion les mains de la Mayeux. — Vous les avez vues? — Oui, tout à l'heure... bien tristes... bien désolées... mais je n'ai pu leur parler. — Ah ! dit Dagobert en s'arrêtant comme suffoqué par cette nouvelle, et portant ses deux mains à sa poitrine, — je n'aurais jamais cru que mon vieux cœur paraîtrait si fort. Et pourtant... grâce à mon chien , je m'attendais presque à ce qui arrive;... mais c'est égal... j'ai... comme un éblouissement de Joie... — Brave... père, tu vois, la journée est bonne, — dit Agricol en regardant l'ouvrière avec reconnaissance. — Embrassez-moi , ma digne et chère fille, ajouta le soldat en serrant la Mayeux dans ses bras avec effusion; puis, dévoré d'impatience, s'écria : — Allons vite chercher les enfants. — Ah ! ma bonne Mayeux , — dit Agricol ému , — tu rends le repos , peut-être la vie à mon père... Et mademoiselle de Cardoville , comment sais-tu? — Un bien grand hasard... Et toi-même... comment te trouvestu là? — Rabat- Joie s'arrête et il aboie, » s'écria Dagobert, qui avait déjà fait quelques pas précipitamment. En effet, le chien, aussi impatient que son maître de revoir les orphelins, mieux instruit que lui sur le lieu de leur retraite, eût allé se poster à la porte du couvent, d'où il se mit à aboyer afin d'attirer l'attention de Dagobert. Celui-ci comprit son chien , et dit à la Mayeux en lui faisant un geste indicatif : « Les enfants sont là? — Oui, monsieur Dagobert. — J'en étais sûr... Brave chien... Oh ! oui, les bêtes valent mieux que les hommes; sauf vous , ma bonne Mayeux , qui valez mieux que les hommes et les bêtes. Enfin, ces pauvres petites, je vais les voir, les avoir. » Ce disant, Dagobert, malgré son âge, se mit à courir pour rejoindre Rabat-Joie.

LE JUIF ÉARANT. « Agricola , — s'écria la Uayeux » — empêchoo too père de frapper i cette porte... il perdrait tout. » Éq deux bondis le fi)raeron utiégnitsop père. Celui-ci allait mettre la Buin sur le marteau de u porte. « Mon père, ne frappe pas, — s'écria le forgeron en saisissant le bras 4e Dagobert. — Que diable me dîs-tu là ?... — La Maveux dit qu'en frappant.... vous perdriez tout. — Comment?.... — Elle va vous Teipliquer. i En eOett li Mayeux, moins alerte qu'Agicola, arriva bientôt et dit au •okht : c MoQiêur Dagobert, ne restons pas d'avant cette porte ; on pourrait l'ouvrir, nous voir ; cela donnerait des soupçons ; smvons plut^ le mur... -^ Des soupçons !... — dit le vétéran tout surpris , mais sans s'éloigner de la porte, — quels soupçons ? — Je vous en conjure. .. ne restexpas là... — dit la Bfayeux avec tant d'instance, qu'Agicola. se joignant a elle, dit à son père : — Mon père... puisque la Muyeux dit cefi... c'est qu'elle a ses raisons : écoutron fera, auprès de personnes haut placées, les démarches nécessaires pour faire rendre la liberté à mademoiselle de (lardoville et aux filles du gépér^d Simon, et peut-être.... demain ou après-demain.... — Demain ou après-demain ! — s'écria Dagobert, — peiitpétrel! mais c'est aujourd'hui, à l'Instant, qu'il me les faut.... Après-demain.... et peut-être encore... il serait bien temps... Merci toujours, ma bonne Mayeux; mais gardez votre bpgue... J'ahne mieux faire mes affaires moi-mr^me .. Attends-moi là, mon garçon. — Mon père... que voulez-vous faire!... — s'écria Agricola en retenant encore le soldat, — c'est un couvent... pensez donc ! — Tu n'es qu'un cons(rit; ie connais ma théorie du couvent sur le bout de mon doigt. Kq Espagne je l'ai pratiquée cent fols... Voilà ce qui va arriver... Je frappe, une tourière ouvre; cNe me demande ce que je veux, je ne reponds pas : elle veut m'arrêler. Je passe; une fois dans le couvent , j'appelle mes enfiints de toutes mes forces, en le parcourant dp haut en oas. — Mais, monsieur Dagobert, les religieuses ! — dit la Mayeux en tâchant toujours de retenir Dagobert. — Les religieuses se mettent à mes trousses et me poursuivent en criant comme des pies déuichées ; je connais ça. A Séville, j'ai élé repêcher de la sorte une AnëakNiie que des b<Après?... — Elle vous demandera ce que vous voulez .monsieur Ihif^obert. — Ce que je veux... mordieu, mes enfents!... — Encore une minote de patience, mon père... Tu ne peux douter, d'après les précautions qoe Fon a prises , que Ton ne veuille retenir là mesdemoiselles Simon mal|:ré elles, malgré toi. — Je n'en doute pas... j'en suis sAr... c'est pour eo arriver là qu'ils ont tourné la

tête de ma pauvre femme... — Alors, mon père, la supérieure te répondra qu'elle ne sait pas ce que tu veux dire, et que mesdemoiselles Simon ne sont pas au couvent. — Et je lui dirai, moi, qu'elles y sont; témoin la Mayeux, témoin Babat-Joë. — La supérieure te dira qu'elle ne te connaît pas, qu'elle n'a pas d'explications à te donner... et elle refermera le guichet. — Alors j'enfoncerai la porte... tu vois bien qu'il faut toujours en arriver là .. Laisse-moi... mordieu! laisse-moi... ~ Et le portier, à ce bruit, à cette violence, court chercher la garde, on arrive et l'on commence par t'arrêter. — Et vos pauvres enfants .. que deviennent-elles alors, monsieur Dagobert? » oit la Mayeux. Le père d'Agricol avait trop de bon sens pour ne pas sentir toute la justesse des observations de son fils et de la Mayeux ; mais il savait aussi qu'il fallait qu'à tout prix les orphelines fussent libres avant le lendemain. Cette alternative était terrible, si terrible, que, portant ses deux mains à son front brûlant, Dagobert tomba assis sur un banc de pierre, comme anéanti par l'inexorable fatalité de sa position. Agricol et la Mayeux, profondément touchés de ce muet désespoir, échangèrent un triste regard. Le forgeron, s'asseyant à côté du soldat, lui dit : « Mais, mon père, rassure-toi donc :... songe à ce que la Mayeux vient de te dire :... en allant avec cette bague de mademoiselle de Cardoville chez ce monsieur qui est très-influent, tu le vois, ces demoiselles peuvent être libres demain... suppose même, au pis aller, qu'elles ne te soient rendues qu'après-demain... — Tonnerre et sang! vous veniez donc me rendre fou? — s'écria Dagobert en bondissant sur son banc et en regardant son fils et la Mayeux avec une expression si sauvage, si désespérée, qu'Agricol et l'ouvrière se reculèrent avec autant de surprise que d'inquiétude. — Pardon, mes enfants, — dit Dagobert en revenant à lui après un long silence, — j'ai tort de m'emporter car nous ne pouvons nous entendre... Ce que vous dites est juste... et pourtant, moi, j'ai raison de parier comme je parie... Ecoûte-moi... tu es un honnête homme, Agricol ; vous, une honnête fille, la Mayeux... Ce que je vais vous dire est pour vous seuls... J'ai amené ces enfants du fond de la Sibérie, savez-vous pourquoi? Pour qu'elles se trouvent demain matin rue Saint-François... Si elles ne s'y trouvent pas, j'ai trahi le dernier vœu de leur mère mourante. — Rue Saint-François, n° 5? — s'écria Agricol en interrompant son père, -r- Oui... comment s'appelle-t-elle ? — dit Dagobert. — Cette date ne se trouve-t-elle pas sur notre médaille en bronze? — Oui... — reprit Dagobert de plus en plus étonné, — Qui t'a dit cela? — Mon père... un instant... — s'écria Agricol, — Laisse-moi réfléchir... je crois deviner :... oui... et toi, mon

Mayeux, tu m'as dit que mademoiselle de Cardoville n'était pas folle... — Non, on la retient malgré elle dans cette maison, sans la laisser communiquer avec personne ; elle a ajouté qu'elle se croyait, ainsi que les filles de maître réchal Simon, victime d'une odieuse machination. — Plus de doute, — s'écria le forgeron, — je comprends tout maintenant... mademoiselle de Cardoville a le même intérêt que mesdemoiselles Simon à se trouver demain rue Saint-François... et elle l'ignore peut-être. — Comment? — Encore un mot, ma bonne Mayeux. mademoiselle de Cardoville IV t'a-t-elle dit qu'elle avait un intérêt puissant à être libre demain? — Mon... car, en me donnant cette bague pour le comte de Montbroo. elle m'a dit : « Uràce à lui, demain ou après-demain, moi et toi fidèlement »

The text on this page is estimated to be only 26.06% accurate

LE JUIF ERRANT, «25 flimcm Dou ktods libres... » — Malt expliau»>t(>i donc? dit bagobert À MO fUt iTee impsiUence. — Taotôc, » réuni le foiferoo, — longue tu es Tenu me cherclier à la prlioD, mon père, ie fai dit que j'avais ui éevoir sacré à rem) lir et que le tt rejoindra» à La maison... — Oui... «I J'ai dié de non côld lenler de nouvelles ddoiarches dont je vous parlerai tout à Theure. — J'ai couru tout de nite au pavillon de la rue et Babjrlone, ignorant que mademoiselle de Cardovlle fût folle, ou du ■Miios passât pour foUe... un donMstique m*ouvre et me dit que cette Bademoiselle a éprouvé un soudain accès de folie... Tu conçois, mon père, quel coup cela me porte... je demande où die est, et on me répond qu'on n'en sait rien : Je demande si Je peux parler é quelqu'un de tes parents. Comme ma blouse n'inspirait pas mnde confiance, on me répond au'l n'y a Id personne de sa famille... J'étais désolé; une idée me mit... le me dis : Ette est foBe, son médecin doit savoir où on fa conduite ; SI ele est en iM de m'eniendre, il me conduira auprès d'de ; ainon, à début de ses parents. Je parlerai à son médedn; souvent, un médedn, c'est un ami... Je demande donc à ce domestique s'il pourrait ■l'indiquer le médecin de mademoiselle de CardoviUe. On me donne son •dresse sans difficulté : M. le docteur Baleinier, rue Taranne, 19. J'y cours, il était sorti ; mais on me dit ches hri que sur les dnq heures le h trouverais sans doute k sa mafMm de santé : cette maison est voisine du couvent... voiU pourquoi nous nota sommes rencontrés.— Mais cette médaille... cette médaille, — dk Dagobert impatientement, — •É raa^^u vue? — C'est à propos de cela, et d'autres choses encore que f «vais écrites à h Mayeux, que Je désirais lidre à mademoiselle de ()arwmWki des révélations ImporUntes... •— Bt ees révélations? — Void, MM père : l'étais aBé chei die le jour de votre départ, pour la prier de me Ibvinr une caution ; on m'avait suivi; eBe apprend par une de ■sa iemines de dbambre; pour me mettre k Fabri de l'arrestation, elle me bit conduire dans une cachette de son pavillon : c'était une sorte 4a petHe pièce voAlée qui ne recevait de Jour oue par un conduit fait une cheminée; au bout de quelques Insunts j'y voyais très^ clair. N'ayant rien de mieui à bire uu*à regarder autour de moi, je — ^ ; les murs étaient recouverts de IK>iserles; l'entrée de cette cachette se compoait d'un panneau glissant sur des coulisses de fer, au mtivea de contre-poids et d'engrenages compliqués admirablement travaillés; c'est mon état, ça

mIntéressait : ie me meu à examiner ces ressorts avec curiosité malgré mes inquiétudes : je me rendais bien compte de leur Jeu, mais B j avait un bouton de cuivre dont je ue pouvais trouver l'emploi : j'avais beau le tirer à moi, i droite ou i gauche, rien dana le ressort ne fbnctkmnait. Je me dis : Ce boulon appartient «na doute è un autre mécaniame ; alors l'idée me vient, au lieu de tirer i B0i« de le pousser fortement: aussitôt j'entends un petit grincement. Cl je vols tout à coup, au-dessus de l'entrée de la cachette, un panneau de deux pieds carrés s'abaisser de h boiserie comme b uhletie d'un secrétaire; ce panneau était Etonné en forme de boite; comme j'avais ■ans doute poussé le ressort trop lirusquemeiit, h secousse fit tomber Kr terre une petite médaiBe en brome avec sa chaîne — Où tu as vu dresse... de b nw Si^nt-François? — s'écrb Dagobert. — Oui, mon père, et avec cette médaifle était tombée par terre une grande enve* loppe cachetée... En b ramassant, j'ai lu, pour ainsi dire mahrré moi, en groiae écriture : — « Pmur mademoisefle de Cardo^ilb. Bile doit ■ prendre connaissance de ces papiers à l'instant même ou Hs lui seront m remb. » — Puis, au-dessous de ces mots, je vois les initiales R. et C, acecuniagnési d'un parafe et de eetie date : Paris, i% novembre 1BS0. — Je retourne l'enveloppe, je vois, sur deux cachets qui b scdbient, fes mêmes initiales B. et C, surmontées d'une couronne. — Et ces caciieU étaient intacte? — denmndft b Nayeux. — Parfaitement intacte. ^ Phis de doute, alors; mademoiscBe de CardoviBe ignorait l'existence de ces jpapiere, ^ dit l'ouvrière. -* C'a été ma première idée, puisqu'i kn éteft recommandé d'ouvrir tout 'de suite cette enveloppe, et que, Bialgré cette recomasandation, qui dateit de près de deux ans, les cacheu éteieot resiés intacte. — C'est évident, — dit Dagobert; et alors qu'as-ta bit ? ^ J'ai renbcé k tout dans b secret, me prometunt d'en prévenir mademoisdte de Caidovilfe ; amis, qudques instente acres, on aaS entré ibns b cachette, qui avait été désouveite; je n'ai plus revu madfinitrBf de CardovBb : f ai seulement pu dire à une de ses femmes de rtiawhrr quelques mote à doubte entente sur ma trouvaiBe, espérant ceb donnerait révcB à sa maltresse. Enfin, aussitèt qu'il m'a été de t'écrire, ma bonne Mayeux, Je l'ai bit pour te prier d'aller mademoîseae de CardoviUe... — Mab cette médalBe... — dit ~ est pareiUe à celés que les filles du général Simon pos it: comment ceb se bi^il? — Riendepbssimpb, mon père.. .Je ■c te nppeUe maintenant : mademoisdle de GardovBw eu kur parente, aie am la dit. — EBe... parente de Rose et de Bbache? — Oui, sans — jjoute b Mayeux: die me l'a dit aussi tout i l'heure. — Eh nsainlenant, — • reprit Ibgeèert en

regardant son fib avec an^ ^ oomprênds-tu que je veuilb avoir mes enbnte
 aujomtl'liui (? Compifinds tu, aiûi que me l'a dit leur pauvre mère en
 mouquW jomr de rcurd pek tant perdre? tloasprends-tn enfin que le is pas
 me contenter d'un pcul-^lrr âmuamf quand ie viens du b k Sttérie avec ces
 enbate... pour les conduire demafai rae lis... Gampreads4u enin quil me tes
 but aiijonrd'hui, quand Jp dcvn b mettre b feu au eoufcnt? — Mab* mon
 père, encore usa fb, b fteteaoe.,. ^ Mais, nwdbu, sab-tu ce ^pm b
 coHunbaalre de police m'a répondu ce matin, quand J'ai été lui renouveler
 ma plainte contre le confesseur de ta pauvre mcn>? — Qu'il n'y a aucune
 pn^uvc; que l'on ne pouvait rien bire. — Mais roaintenaDt il v a des
 preuves, mon père, ou du moins on sait où sont ks jeunes filles... Avec cette
 certitude on est fort... Sois tranquille. U loi est plus puissante que toutes les
 supérieures de couvent du nwHide. — Et le comte de Moothron, à qui
 mademolsdk de Cardovilk vous prk de vous adresser, ^ dH la Mayeux, —
 n'est-il pas un homme puissant? Vous lui direz pour quelles raûioiis fl est si
 lm|>ortant aue ces demoiselles soient en liberté ce soir, ainsi que
 mademoisdle de Cardovilk... qui, vous le voyez, a aussi un gnnd Intérêt à
 être libre demain... Alors, certainement, k comte de Nonlbron biktera les
 démarches de la justice, et, ce soir... vos enfante vous seront rendues. — La
 Mayeux a raison, mon père... Va chez k comte; moi je cours chez k
 commissaire, lui dire que l'on ssit maintenant oà sont retenues ces jeunes
 filks. Toi, ma bonne Mayeux, retourne à la maison nous attendre, n'est-ce
 pas mon père?.Donuons-nous rendez-vous chez nous. » Dagobert était resté
 pensif: tout à coun Il dit à Agricd : « Soit... Je suivrai vos conseils... Mais
 suppose que le commissaire te dise : on ne rut pas acir avant demain.
 Suppose que le comte de Monibron me dise même chose... Crois^u que îc
 resterai les bras croisés Jusqu'à demain matfai. — Non père... — Il suflit, —
 reprit k soldat d*une voix hrè\'e, — je m'entends. .. Toi, mon garçon, eours
 chez le commissaire... Vous, ma bonne Mayeux, allez nous attendre; moi, je
 vab chez k comte... ik>nei-moi la bagne. Maintenant l'adresser — Place
 Vendôme, 7, le comte de Mnntbron. . Vous venez do b part de mademoiselle
 de Cardovilk, ~ dit li Mayeux. — J'ai iHiniie mémoire, — dit k soldat, —
 ainsi k plus tôt possibk à h me Rrise-Miche. -* Oui, mon père; bon
 counge... Tu verras que la loi défend et protège ks hoiiinét

426 LE JUIF KKRANT. ^Êm après une minute d*ex«men, avisant auprès du poêle une barre de fer do deux pieds cnriron, servant à enlever le couvercle de fonte de ce calorifère lorsqu'il était trop brûlant, il la prit, la considéra attentivement, la soupesa, puis la posa sur la commode d'un air satisfait. La Mayeux, surprise du silence prolongé de Dasobert, suivait ses mouvements avec une curiosité timide et inquiète : bientôt sa surprise fit place i Telfroi, lorsqu'elle vit le soldat prendre son bavre^ac déposé sur une cbaîse, l'ouvrir, et en tirer une paire de pistolets de poche dont il fil Jouer les batteries avec précaution. Saisie de frayeur, l'ouvrière ne put s'empêcher de s'écrier: «Mon Dieu !... monsieur Dagobert... que voukx-vous faire? » Le soldat regarda la Mayeux comme s'il l'apercoTait seulement pour la premfère fois, et lui dit d'une voix cordiale mais brusque : • Bonsoir» ma bonne fille... Quelle heure est-il? — Unit heures... viennent de sonner i Saint-Merri, monsieur Dagobert. —Huit heures... ^ dit le soldat en se pariant à lui-même, — seulement huit heures î ! » Et, posant les pistolets i côté de la barre de fer, il parut réfléchir de nouveau en jetant les yeux autour de lui. « Monsieur Dagogert,— se hasarda de dire la Mayeux» —vous n'a vei donc pas de bonnes nouveles?... — Mon. » Ce seul mot fut dit par le soldat d'un ton si bref, que la Mayeux, n'osant pas l'interroger davantage, alla se rasseoir en silence. Rabat-Joie vint appuyer sa télé sur les genoux de la jeune fille, et suivit aussi curieusement qu'elle-même tous les mouvement de Dagobert. Gehil-ci, après être de nouveau resté pensif pendant quelques moments, s'approcmi du lit, y prît un drap, parut en mesurer et en supputer la longueur, puis il dit i h Mayeux, en se retournant vers elle : « Des ciseaux.*. — Mais, monsieur Dagobert... -^ Voyons ma bonne fille... des ciseaux, » reprit Dagobert d'un ton bienveillant, nuis qui annonçait qu'il voulait être obéi. L'ouvrière prit des ciseaux dans le panier à ouvrage de François, et les présenta au soldat. « Maintenant, tenez l'autre bout du drap, ma fille, et tendez-le ferme.» En qudques minutes Dagobert eut fendu le drap dans sa longueur en quatre morceaux, qu*il tordit ensuite très-serré, ae fiaçon à en faire des espèces de cordes, fixant de loin en loin, au moyen de rubans de fil que lui donna l'ouvrière, la torsion qu*il avait imprimée au linge. De ces quatre tronçons, solidement noués les uns au bout des autre», Dagobert ht une corde de vingt pieds au moins. Gela ne lui suffisait pas, car il dit, en separlant à lui-même : « Maintenant il me faudrait im crochet.. . » Et il chercha de nouveau autour de lui. U Mayeux, de plus

en plus eflirayéf , car elle ne pouvait plus douter des projets de Dagobert, lui dit timidement: «Mai9, monsieur Dagobert... Agricol n'est pas encore rentré;... s'il tarde autant... c'est que sans doute lia de bonnes nouvelles... — Oui, — dit le soldat avec amertume, en cherchant toujours des yeux autour de lui l'objet qui lui manquait, — de bonnes nouvelles dans le genre des miennes. » — Et il a^joota : « -* Il me faudrait pourtant un fort grappin de fer... » En furetant de côté et d'autre, le soldat trouva un des gros sacs de toile grise à la couture desquels travaillait Françoise. Il le prit, l'ouvrit, et dit à la Mayeux : « Ma fille, mettez là-dedans la barre de fer et la corde : ce sera plus commode à transporter., là-bas... — Grand Dieu! — s'écria la Mayeux en obéissant à Dage^rt, — vous partirez sans attendre Âgricol, monsieur Dogobert... lorsqu'il a peut-être de bonnes choses à vous apprendre?... Soyez traiquidle, ma fille... j'attendrai mon garçon. Je ne peux partir d'ici au'à dix heures, j'ai le temps. — Hé^ ! monsieur Dagobert, vous avez donc perdu tout espoir? -* Au contraire... j'ai bon espoir... mais en moi... » Et ce oisant, Dasobert tordait la partie supérieure du sac, de manière à le fermer, puis 3 le plaça sur la commode à côté de ses pistolets. «Au moins, vous attendrez Agricol, monsieur Dagobert? — Oui... s'il arrive avant dix heures... -^ Ainsi, mon Dieu ! vous êtes bien décidé... — Très-décidé... Et pourtant, si j'étais assez simple pour croire aux porê€'malkmtrt, — Quelquefois, monsieur Dagobert, les présages ne trompent pas, — dit la Mayeux, ne songeant qu'à détourner le soldat de sa dangereuse résolution. » Oui, reprit Dagobert, — les bonnes femmes disent cela... et, quoique je ne sois pas une bonne femme, eeque j'ai vu tantôt... m'a serré le cceor... Après tout, j'aurai pris sans doule un mouvement de colère pour un pressentiment... — Et qu'avez-vous donc vu? — Je peux vous raconter cela, ma bonne fille... Ça nous aidera à passer le temps... et il me dure, allez. . » Puis, s'interrompant : « Est-ce que ce n'est pas une demie qui vient de sonner? — Oui, monsieur Dagobert, c'est huit heures ei demie. — Encore une heure et demie, *— dit Dagobert d'une Toix sourde; puis il ajouta : ^ Voici eeque j'ai va... Tantôt, en passant dans une rue, je ne sais laquelle, mes yem ont été machinalement attirés par une énorme affiche rongée, en tête do laquelle on voyait noe panthère noire dévorant un chera blanc .. A cette vue, mon sang n'a ail qu'un tour ; parce que vous saurez, ma bonne Mayeux, q«*iuie panthm noire a dévofé un pavre cheval bhoc aue i'aTals... k conpafiiiii de Babat-Jeîe que voilà... et qu'on «ppehlt fovial...» A ce non, aHtre&>ii sifemOier pour hii, Babat-Joie, cooché aux pîeds éà la Mayevx,

idevn hnsqucmeat la télé et reprda Dagobert. «Vo}«hvo«... toi béifla ont delà naémoire» Use la rappeUo. — dit le soldat en soupirant lui-même à ce souvenir. Puis s'adressant I son chien : — Tu t'en souviens donc, de Joiaal? » En entendant de nouveau ce nom prononcé par son maître d'une voix émue, Rabalr4oie hogna et jaf^ doucement, comme poor affirmer quH n'avait pas oublié son vieux camarade de route. « En effet, monsieur Dagobert, — dit la Mayeux, — c'est on tritta rapprochement, que de retrouver en tête de cette alfidie cette penlhère noire dévorant un cheval. ^ Ce n'est rien que cela, yooB aUea Toir le reste. Je m'approche de cette affiche, et je Us que le nommé Morok, a^ rivant d'Allemagne, fera voir, dans on théâtre, diflérents animaux féroces qu'il a domptés, et entre autres un lion superbe, un tigre et une panthère noire de Java nonunée la Mort. — Ce nom fait pevr, — dit h Mayeux. — Et il vous fera plus peur encore, mon enfant, qiând tous saurez que cette panthère est la même qui a étranglé mon cheval près de Leipsick, il y a quatre mois. — Ah! mon Dieu... tous aTCi raison, monsieur Dagobert, — dit la Mayeux, — c'est effrayant! — Attendes encore, — dit Dagobert, dont les traits s'assombrissaient de pins ei plus,— ce n'est pas tout... C'est à cause de ce nommé Morok, le maître de cette panthère, que moi et mes pauvres enfenla nous avons été emprisonnés à Leipsick. ^ Et ce méchant homme est à Paris L... et il vues en veut ! — dit la Mayeux ; — oh ! tous avez raison... monsieur Dagobert... il faut prendre çrde à vous, c'est un mauvais présage— — Oui... pour ce misénbfe... si je le rencontre,— dit Dagobert d'une toïk sourde, — > car nous avons de vieux comptes à régler ensemble... — Monsieir Dagobert, — s'écria h Mayeux eu prêtant l'oreille, — quelqu'un monta en courant ; c'est le pas d Agricol... il a de bonnes nouvelles... j'en sas sûre... — Voilà mon alEûre, — dit vivement le soldat sans répondre i la Mayeux*. — Agricol est forgeron... il me trouvera le crochel de fer qu'il me faut. » Quelques instants après, Agricol entra en effet; mais hélas!... do Ĩ premier coup d'œil l'ouvrière put lire sur la physionomie atterrée de 'ouvrier la ruine des esptonces dont elle s'était bercée. « Eh bien ! — dit Dagobert à son fils, d'un ton qui annonçait dairement le peu de foi qu'il avait dans le succès des démarches tent^par Agricol, — eh bien ! quoi de nouveau? — Ah ! mon père, c'est à en devenir fou, c'est à s'en briser b tête contre les murs ! s'écria le forgeron avec emportement. Dagobert se tourna vers h Mayeux, et lui dit : « Vous yo^^ez, ma pauvre fille... j'en étais sûre... — niais vous, mon père, — s'écria Agricol, — vous avez vu le comte de Montbron? — I e comte de Montbron

est depuis trois jours parti pour la Lorraine... Voilà mes bonnes nouvelles, — répondit le soldat avec une ironie amère; — voyons les tiennes... raconte-moi tout; j'ai besoin d'être bien convaincu qu'en s'adressant à la justice, qui, comme tu le disais tantôt, défend et protège toujours les honnêtes gens, il est des occasions où elle les laisse à la merci des gueux. Oui, j'ai besoin de ça... et puis après d'un crochet, et j'ai compté sur toi... pour les deux choses. — Que veux-tu dire, mon père? — Raconte d'abord tes démarches. Nous avons le temps... huit heures et demie viennent seulement de sonner tout à l'heure. voyons : en me quittant où es-tu allé? — Chez le commissaire qui avait déjà reçu votre déposition. — Que t'a-t-il dit? — Après avoir très-obligeamment écouté ce dont il s'agissait, il m'a répondu : « Ces jeunes filles sont après tout placées dans une maison très-respectable... dans un couvent; il n'y a donc pas urgence de les enlever de là... et d'ailleurs je ne puis prendre sur moi de violer un domicile religieux sur votre simple déposition ; demain je ferai mon rapport à qui de droit, et l'on avisera plus tard » — Plus tard... vous voyez : toujours des remises, — dit le soldat. — Mais, monsieur, lui ai-je répondu, — reprit Agricola, — c'est à l'instant, c'est ce soir, cette nuit même, qu'il faut agir; car, si ces jeunes filles ne se trouvent pas demain matin rue Saint-François, elles peuvent éprouver un dommage incalculable. — C'est très-grave, m'a répondu le commissaire; — mais, encore une fois, je ne peux, sur votre simple déclaration ni sur celle de votre père, qui, pas plus que vous, n'est parent ou allié de ces jeunes personnes, me mettre en contravention formelle avec les lois, qu'on ne violerait pas même sur la demande d'une famille. La justice a ses lenteurs et ses formalités auxquelles il dut se soumettre. » — Certainement, — dit Dagobert, — il faut s'y soumettre, au risque de se montrer lâche, traître et méchant... — Et lui as-tu aussi parlé de mademoiselle de Cardovine? — demanda la Mayeux. — Oui... mais il m'a à ce sujet répondu de même. C'était fort grave : je faisais une dépositi

LE JUIF ERRANT. 497 leax ou trob jours —C'est tout ce que je voubis savoir, —dit rt en se levant et en marchant de long en large dans la chamPourtant,— reprit son fls, ^ je ne me suis pas tenu pour battu. M, ne ponvant croire que la justice pût demeurer sourde à des liions SI équitables, j'ai couru au inlais de justice, espérant que ire là Je trouverais un juge, un magistrat qui accueillerait ma et y donnerait suite. — En bien? — dit le soldat en s'arrôtant. m'a dit que le parquet du procureur du roi était tous les jours I cinq heures et ouvert à dix heures. Pensant à votre désespoir, sition de cette pauvre mademoiselle de Cardoville, je voulus tenore une démarche : je suis entré dans un poste de troupes de Num.iudé par \in lieutenant... Je lui ai tout dit; il m'a vu si ému, arlaii avec tant de chaleur, tant de conviction, que je l'ai inléI Lieutenant, lui disais-ie, ^ accordez-moi seulement une grâce : aous-oflicier et deux nommes ae rendent an couvent aOn d'en ' l'entrée légale. On demandera à voir les Glles du maréclial Sin leur laissera le choix de rester on de rejoindre mon père, qui nenées de Russie... et l'on verra si ce n'est pas contre leur gré les retient. » -* Et que t'a-t-il répondu, Agricol? —demanda la L pcmdant que Dagobert, haussant les épaules, continuait sa pro* ^— A Mon garçon, — m'a-t-il dit, — ce que vous demandez là ossible. Je conçois vos raisons, mais je ne peux pas prendre sur e mesure aussi grave. Entrer de force dans un couvent ! il v a i me faire casser. — Mais alors, monsieur, que faut-il bire? cest irdre b tête. — Ma foi, je n'en sais rien, lie plus sûr est d'attente dit le lieutenant. Alors, mon père, croyant avoir fait humai: ee qu'il était possible de faire, je suis revenu, espérant que tu !té plus heureux que moi; malheureusement je me suis trompé.» isant, le forgeron, accablé de fatigue, se jcUi sur une chaise. Il y moment de silence profond après ces mots d'Agricol, qui miles dernières espérances de ces trois personnes, muettes, anéan* 18 le coup d'une inexorable fatalité. On nouvel incident vint angle'caractère sinistre et douloureux de cette scène. CHAPITRE VII. DécoovertM. orte, qu'Agricol n'avait pas songé à refermer, s'ouvrit pour ainsi aidement, et Françoise Baudoin, b femme de Dagobert , paie, nte, se soutenant à peine, i)arut sur le seuil. Le soldat, Agricol lyeux étaient plongés dans un si morne abattement, qu'aucune trois personnes ne s'aperçut d'abord de l'entrée de Françoise. i fit à peine deux pas dans b chambre et tomba à ffcnoux, les jointes, en disant d'une voix humble et fiiible : « Mon pauvre Hurdon. » s mots, Affricol et b Mayeux, qui tournaient le dos à b porte, se lèrent, et Dagobert rele\`a

vivement b tête. I mère!... — s'écria Agricol en courant vers Françoise. — Ma ! — s'écria Dagobert en se levant et bisant aussi un pas vers unée. -* Bonne mère!... toi à genoux, — dit Agricol en se courun Françoise, en l'embrassant avec etTiision ;— relève-loi donc ! I, mon enfant , — dit Françoise de son accent à la fois doux et — je ne nie relèverai pas avant que ton père m'ait oiirdonné... de grands torts envers lui... maintenant je le sais. — Te pardonluvre femme ! — dit le soldat ému en s'approchant. ^- Est-ce que amais accusée, sauf dans un premier mouvement de désespoir ? on, ce sont de mauvais prêtres que j'ai accusés, et j'avais nison le voilà, — iijouta-l-il en aidant sou fils à relever Françoise, ^ 1 chagrin do moins. On t'a donc mise en liberté? Hier je n'avais jre savoir où était ta prison. J'ai kmt de soucis que je n'ai pas eu ;r qu'à toi. Voyons, chère femme, assieds-toi b. — Bonne mère, I ta es bible ! comme tu as froid t comme tu es pâle ! —dit Agricol igoisse et les yeux remplis de brmcs.— Pourquoi ne nous as-tu ; prévenir? — ajouia-t-ii, — nous aurions été te chercher... Mais ! tu trembles, chère mère! tes mains sont glacées, —reprit le ta agenouillé devant Françoise.— Puis en se tournant vers b c : — Fais donc un peu de feu tout de suite. — J'v avais pensé ton père est arrivé, Agricol ; mais il n'y a plus ni bois ni char^ - Eh bien, je t'en prie, ma bonne Mayeux, descends en empninpère Lorient : il est si bonhomme qu'il ne le refusera pas. Ma mère est capable de tomber malade. Vob comme elle frissonne.» ine avait il dit ces mots que b Mayeux disparut. Le forgeron se Sa prendre b couverture du Ut et revint en envelopper soigneules genoux et les pieds de sa mère ; puis, s'agenouiuant de nouevant elle, il lui dit : a Tes mains, chère mère. » rricol, prenant les mains débiles de sa mère dans les siennes, le les rcrliauiier de son lialeine. Rien n'était plus loirrhant (fuc ce I, que de voir ce robuste garçon à b figure énergique et ixsolue, mprcinte d'une expression de tendresse adorable, entourer des ms les plus iéricatos cette pauvre vieille mère paie et ircmbbnie. Dagobert, bon comme son fils, a l l.i prendre m oreiller, l'apporta, et dit à sa feimiie : « rencbc-toi un peu en avant, je vais mettre cet ore'dler derrière toi ; tu seras mieux et ceb te réchauffera encore. — Comme vous me gêtez tous deux ! — dit Françoise en tâchant de sourire. — Et toi surtout, es-lu bon, après tout le mal que je t'ai bit! » dit-elle à Dagobert. El, dégageant une de ses mains d'entre celles de son fils, elle prit b main du soldat, sur laquelle elle appuya ses yeux remplis de larmes ; pub elle dit à voix basse : « En prison je me su» bien repentie... va... » Le cœur d'Agricol se brisait en songeant que sa mère avait dû étra

momentanément confondue dans sa prison avec tant de misérables créatures, elle sante et digne femme, d'une pureté si angélique. Il albit pour ainsi dire tâcher de b consoler d'un paué si douloureux pour elle ; mais il se lut, songeant que ce serait porter un nouveau coup à Dagobert. Aussi reprit-il : c Et Gabriel, chère mère? comment va-t-il, ce non firère ? Puisque tu viens de le voir, donne-nous de ses nouvelles. — Depuis son arrivée, — dit Françoise en essuyant ses yeux, — il est en retraile, ses supérieun lui ont rigoureusement défendu de sortir. Ueureusement ils ne lui avaient pas défendu de me recevoir, car ses paroles, ses conseils, m'ont ouvert les yeux ; c'est lui qui m'a apprô combien, sans le savoir, j'avais été coupable envers toi, mon pauvre mari. — Que veux-tu dire? reprit Dagobert. — Dame! tu dois penser que si je t'ai causé tant de chagrin ce n'était pas par méchanceté, fin te voyant si désespéré, je souffrais pressieux de ton vœu le plus cher. — Peu à peu pourtant, comme fraj brici Ci»! le meilleur cœur qu'il y ait au monde . la vocation lui est venue. C'est tout simple : consoler ceux qui souffrent, se dévouer à ceux

The text on this page is estimated to be only 15.38% accurate

128 LE JUD* ERRANT. qui snni milbnireiii, il élaH oë pour cela : lussî ne m'aDrali^U JamaiB parlé du posié mih notre entrelien de ce malin. BfaiB alors hii, tiKi)otm m doui. s) ikidde, }e l'ti la s'Indicner, a'eiaspérer, wrtont cmtrt K. Rodia et DHiOtre penonne qn'li SGeme... Il avait Aé^k conltre on, in'*-i-il dii, de lërieux pieti; n»b ee> décrâiertet combbttDt b A ces moi! de Prauçobe, Dagobert 11 an moarenient H poria vh^ nem la niiD à ion Iront, comme pour nsBcmbler tes soiivaain. Depuis quelques minulei il écoutait avec une surprbe profonde et presque avec ntenr le récit de ces menées loulemine, condnilea avec une boriie H habile M si imfDiMle. '-' « Enfln, _ ., 1 j'ai avoué i eabrW qoe, par tel conseil^ de M. FaUié Dnboia, mon confesseur, j'avafa livré a n e étrangère tn enbnts qn'on avait eonMes k mon mari.. . les ^ ■OD d'avoir voahi bire coaiullr« i ces pauvres de Mire trinie rdigion, mais de oe pat avoir conmlé non narl, qui ■eut T^MNHtail devau Dieu et devant les bommes 4a dAsM m*oo m »vak confié... Gabriel a vivement censnré la conduite de H. TaMé Dbbois. qui ■'avait donné, disrit-l, des conseils maavab et Mr6des : puta ensuite ce cher enlkui m'a coniolée avec ta douceur aange en ■"eogageant il vctdr tout le Are. Mon pauvre mari f H aurait Menvonlo n'accompagner, car e'eal à peine ri Joialt penser à rentrer iei, tant }'éuit di^siriée de hms torts envCT* toi; nala mabeureusement tiabrld dlail retenu k son séminaire par des ordres trfct tertres de tes tupérieurs; ii n'a pu veuir avec moi, et... ■ ~ ' ' Inlerrosqiil brusquement M Aanme: H iimbkiliai proie à i|^tatian. - dH-fl.— car, en vérité, tu mlllea de tant de •Demudeami « Dd moi, Fr soucis, de trames si noires et si diabtriiqnee, la mémoire te perd, la télé s'égare... Ta m'as dit, te jonr oA les enunta ont dispani, qu'en reco^llant Uabriel tu avais trouvé I son coo une médaille de bronte, et dnns sa poche an portefeuille rempli de papiers écrits en langue ëlrangre ? — Oui... mon ami. — Que m'avais pins lard remis ces papiers et cette BédaiUeltun coDhasearî— Ouf. mon ami.— Et Gabriel ne t'a-l-il jamais ^arlé depuis de cette médaille et de ees papiers ? — Non. ■ Agncul, entendant cette révélation de sa inère, la regardait avec torprise, et s'éi-ria : ■ Hall alors Gabrid a donc te même htérél qne tes ODes du général Sinioa et mademoiselle de CarduvIHe l se trouver debuId rue 3aint-Fran«ob? — CerUineoMiil. — dit Dagobert. — Et malnicnaM te louvteni-l qu'il naos a dit, lors de mon arrivée, qne daH quelques Jours il aurait beaiàa de nous, de notre appui, pour une clrconiteDce grave? — Oui,

mon père.— Et on k relieut prisonnier i ton ténrinaire ! Il i a lUt i ta mère qu'il avait k te plaindre de sel snpérieun ! Et il doos a denundé notre appnt, t'en souvieus-InT d'un air si triste d ri grave qneje hd ai di... —Qu'il s'agirait d'un duel k mort qu'il ne nous parleRiit pas aoiremeotl —reprit Agricol eu hMerrompanI Dagobert. — C'est vrai , mon père ; et pourtant, loi qui te connais en courdge, lu as reconnu b bravonre de Gabriel égale a la Itenne. Pour qu'il craigne tant ses Nipërieiirs, il bul qne te danger sait gmnd,— Maintenant que j'ai entendu ta mère, jecomprpndi tout, —dit Dagobert. — Gabriel ei>t comme Rose et Fllanrhp, ronime mndemolsdte de GantovUte, , comme la mère, comme nous te sommes peut-être Dous-nêmes, victime fane sourde UMdiination de Dwovais prétrte. — "nens, k eette henre pw jeeouMit leurs moyens lénébreux, leur persévéraoce infentaie, je le f Dagobert prononça ces mois avec un accent si sincère , i|De son fils tressaillit, car il partageait b m^e impression. Et ceta devait être ; les caractères firaucs, énergiques, résolus, habitoét k agir ei i cwibattre au grand jour, ne penvent ressentb- qo'mie crainte, celle d'être tnlacél cl fiappés dans les ténèbres par des ennemis insakteabtes -. ainsi Dagou grand jour, oe penvent ressentb- qo'mie crainte, celle d'être tnlacél A fiappés dans les ténèbres par des ennemis insakteabtes -. ainsi Dagobert avait vingt lois affronté la mort, etpourUnt, en enieudantta teamt exposer naivemeul ce sombre tissu de trahisons, de fourberies, de mea< s loager la vbite, ajouu : « Vo» n'aves pai bewlu d'antn cbMe, mtàMiaeFnacoletI — Herd, père Lârtot,aerd! — Ahm, kowA, h compagnie... a rab, l'adressant k b MiTeni, k lelotarbr ajouta : i R'nuUiet pas b lettre pour H. Dagobert... Je n'a! pH osé t toacber, j'y anrab ouqaé le* qnaln dolgis el b poueu en amaiiittc. BonHiIr, h compagnie, s Et te père LorfM sorill. « Konrienr Dagobert, v«ld celte lettrfl, s dit h VaTem. Et dte s'occupa d'aDumar b pofle, pendant qu' Agricol appreriaAaII da foyer b vieux boieoil de ai mm. ■ Vois ce me e'est, mon garçon, — dit Dagobert t ton Ab, — frib téletlbt%n«e qne j'y vobapeloedaî^...* Agricol prit b teltre, qui contenait tenboiefflt qudqnea ligne, et fat avant d'avoir regardé la rignilore ; ■ Bn OMT, ueécMibnlBsl. ■ Je profile de la rencontre et d'une communication de quelquei ni■ nuies avec un navire qui se rend en Europe, mon vieux camaïade, a pour l'écrire k b blie cea ligues, qui le parviendront, je l'emère, par ■ dois être m (Jene puis Unir.... le canot part.... un mol en bile.... J'arrive en < France... n'oublie pas te li février., l'avenir de ma femme et de mou «enbnl en dépend... « Adteu, mon and ! n «Snon. > ■ Agrieoi... ton père... vlia., ■ l'éerb b

Hsyeux. Dèi ba pyilm mots de eette lettre, k laqaelb les circonstances
 présentes doonkat ut si cruel l-propos, Ibgoherl était devenu d'une pikor
 moridte... V^ moiion, bbligine, r^msenMt,joinU k eadcrakr em^,
 lelnatcftMceler. Son fib courut k hii, te Soutint un Instant antre lea bras :
 aub bkut6t cet accès momentané de bibtMse se dbripa, Dsgobeii paaaa
 bMaie sur ion front, redressa sa grande tailte, ion regard éltaceln.ia rude
 figure prit une expression de résobtion démninée, et B s'écria avec
 uueeialtalion faroache : • Roo. nea, je ne serai pu intIre, Ut nu Mrs' I ne me
 faut plut pe«r, et cette «ma Kaaa * CHAPimK Vtll. Dagobert , un moment
 dpouvanté des macbioaUoos tdnâneuaes et souterraines ri daDgereuseneot
 poundvba par les robes ooirat, coobn riiAl après b lectnre de h btire du
 maréchal Simon, qui venait ri âxH ptnément lui rappeler des devoirs sacré*.
 A rabattement paaaafEr di soldat avait succédé une rdsolution d'une dne^
 calme et pour aini dire recueiffie. « Agricol , qoeRe heore esl-41 ? —
 denaùda-i-l k ton fils lU heures ont sonné tout à l'hanre, mon père. — U but
 me bbriquer tool de suite un crochet de fer solide... asseï solide pour
 supporter mas pohh, et assez ouvert pour s'adapter au chaperon d'un mur.
 Ce poéb de limle sera ta linfe et ton enclume ; lu trouveras un «mieim dans
 h mabon... et... quant â du fer, ~ dit k soldat en hésitant et en regar dant
 autour de lui,— qnant i du fer... liens, en voici... > Ce disant, k soldai prit
 auprès du foyer une paire de ^ocelles i trèsfortes branches, tes préseuia è
 son fib , et ^ouu : ■ AHoiti, niordka! mon garçon, attise te (eu, chauffe k
 bboc... et forge-moi ce fer... ■ A ces parole*, Françoise et Agricol se
 regardèrent avec surprise; b forgeron resta muet et inlardit, ignonol b
 wolulion (b ton përa et lu

The text on this page is estimated to be only 28.97% accurate

LE JUIF ERRANT. k9ê [iréi»nral1fs qiic celui-ci avait déjà commeDcés avec l'aide de la Mayeut. « Tu ue iireotcuds doue pus, Agricol? — répéta Daeobert tenant tou|ouTs la paire de pincettes a la main, — il faut tout oe suite me fiibri2uer uu crochet avec celât... — Un crochet... mon père... et pourquoi lire ? — Pour mettre au bout d'une corde que]*ai m ; il Eiudra le ter* Biiucr par une esiièce d'œillet assez large, pour qu'elle puisse y étrp soBdemeut attachée. — Mais cette corde, ce crociiet, à quoi bon? — A escalader les murs du couvent , si]6 ne puis m'y introduira par une porte. — Quel couvent? — demanda Françoise à son flis. — Comment, non père T — s'écria celui-ci en se levant brusquement, — tu penses SDCore... à cela? - Ah ça, à quoi veai-tu que Je pense? — Mais, mon É-e... c'est impossible... tu ne tenteras pas une pareille entreprise. — is quoi donc , mon enlant? — demanda Françoise avec anilété. — De lOD père veut-fl donr aller? — Il vent, cette nuit, s'introduire dans le couTcnt où sont renfermées les filles du maréchal Simon , et les enlefer. — Grand Dieu!.... mon pauvre mari!.... un sacrilège.... » s'écria Fhinçoise toujours fidèle à ses pieuses traditions; ei, joignant les mains, eBe fit un mouvement pour se leter et se rapprocher de Dagobert. Le soldat, pressentant qu'il allait aVoIr ii subir des observations, des prières de toutes sortes, et bien résolu de n'y pas céder, voulut tout o*abord couper court k ces supplications faïutiles, qui d'ailleurs hil Taisaient perdre on temps précieux ; H reprit donc un air grave , sévère, presque solennel, qui témoignait de l'inneiibilité de sa aétertniùadon : « Ecoute, ma femme, et toi aussi, mon fils : quand , i mon Age, on s^ décide à une chose, on sait pourquoi ;... et, une fois qu'on est décidé, il n'y a ni femme ni fils qui tiennent... on lait ce qu'on ooit... C'est ft quoi |e suis résolu .. Eparguet-moi donc des parole Inutiles... C'est votre deroîr de me parler ainsi, soit, ce devofa*, vous l'aves rempli : n'en parions phis. Ce s sa bande., et j'hésiterais i tenter de les sauver... par peur des galères!... tes galères ! a^uta-t-il avec un éclat de rire cmivulâf, qu'eslHie que ça me fait, à moi, It'S galères? Kst-ce i|u'ou y met votre cadavre? Kst- e qu'aprôs cette deniière tentative je n'aurai pas le droit, si elle avorte, de me brûler b cervenc ? Mets ton fer au feu, mon garçon... Vite, le tenipi presse, Ibrge... forge le fer. — Mais ton fils t'accompagne,— s'écria Françoise avec un cri de désespoir maternel. — Puis, se levant, elle se Jeta aux pieds de Dagobert en disaut :— Si lu et arrêté... il le aéra aussi... -- Pour s'épargner

les galères... 0 fera comme moi... j'ai deux pbtlets.— Mais moi... — s'écria
b malheureuse mère en tendant ses mains su|»r liantes, — tans toi... sans
lui... que deviendrai-Je?... —Tu as raison... étais égoïste... j'irai seul, — dit
Dagobert. — Tu n'fa-aa pas seul... mon père... — reprit Agricol. — Mais ta
mère!... — La Mayeux voit ce qui se passe, elle ira trouver M. Ibrdy, mon
bourgeon , et lui dira tout... c'eM le plus généreux des hommes ,... ma mère
aura un abri et du paiu jusqu'il la fin de ses Jours. — Et c'est moi... c'est moi
qui suis cause dé tout !... — s'écria Françoise en wt tordant les mains avec
désespoir. — Punissez-moi, mon Dieu... pnniasezHnoi.. . c'est ma faute... f
ai hvré cet

180 LE JUIF ERRANT. eoSuits... ie serai punie par la mort de mon enfant. — Agricol. . tu ne me suivras pas ! je te le défends, — dit Dagobert en pressant son fils contre sa poitrine avec énergie. — Moi... après t'avoir signalé le danger... je reculerais... tu n'y penses pas, mon père ! Est-ce que je n'ai pas aussi quelque chose à dire, moi ? Mademoiselle de Gardotille, si Madame, si généreuse, qui m'avait voulu sauver de la prison, n'est-elle pas prisonnière à son tour ? Je te suivrai, mon père, c'est mon droit, c'en est mon devoir, c'est ma volonté. » Ce disant, Agricol mit dans l'ardent brasier du poêle de fonte les pincettes d'acier à faire du crochet. c flâas ! mon Dieu ! ayez pitié de nous tous ! » disait la pauvre mère en sanglotant, toujours agenouillée, pendant que le soldat semblait en proie à un violent combat intérieur. c Ne pleure pas ainsi, chère mère, tu me brises le cœur, — dit Agricol en relevant sa mère avec l'aide de la Mayeux ; — rassure-toi. J'ai dû exagérer à mon père les mauvaises chances de l'entreprise ; mais à nous deux » en agissant prudemment, nous pourrions réussir presque sans rien risquer, n'est-ce pas, mon père ? dit Agricol en faisant un signe de confiance à Dagobert ; — encore une fois rassure-toi, bonne mère... je réponds de tout... nous sauverons les filles du maréchal Simon et la fille de Gardotille... La Mayeux, donne-moi les tenailles et le marteau qui sont au bas de cette armoire... » L'enfant, essuyant ses larmes, obéit à Agricol, pendant que celui-ci, à l'aide d'un soufflet, avivait le brasier où chauffaient les pincettes. c Voici tes outils... Agricol, » dit la Mayeux d'une voix profondément émue * en présentant, de ses mains tremblantes, ces objets au fils, qui, à l'aide des tenailles, retira bientôt du feu les pincettes rougies à blanc, qu'il commença de façonner en crochet à grands coups de marteau, se servant du poêle de fonte pour enclume. Dagobert était resté silencieux et pensif. Tout à coup il dit à Françoise en lui prenant les mains : « Tu connais ton fils : l'empêcher maintenant de me suivre, c'est impossible.... Mais, rassure-toi.... chère maman... nous réussirons... je l'espère.... Si nous ne réussissons pas. .. si nous sommes arrêtés, Agricol et moi, eh bien ! non... pas de lâchetés... pas de suicide... le père et le fils s'en iront en prison bras dessus, bras dessous, le front haut, le regard fier, comme deux hommes de cœur. Sont-ce là leur devoir... jusqu'au bout... Le jour du jugement viendra... nous dirons tout... loyalement, franchement ;... nous dirons que, poussés à la dernière extrémité... ne trouvant aucun secours, aucun moyen dans la loi, nous avons été obligés d'avoir recours à la violence...

Va, force, mon i[^]rçon, — ajouta Dagobert en s'adressant à son fils, qui martelait le fer rougi. — forge... forge... sans crainte : les juges sont hoimêtes gens , ils absoudront d'honnêtes gens. — Oui , brave père , tu as rafeon; rassure-toi, chère mère... les juges verront la différence qu'il y a entre des bandits qui escaladent la nuit des murs pour voler... et un vieux sddat et son fils qui, au péril de leur liberté, de leur vie, de l'inflonie, ont voulu délivrer de pauvres victimes. — Et si ce langage n'est pas entoMlu. — reprit Dagobert, — tant pis!... ce ne sera ni ton fils ni ton mari qui seront déshonorés aux yeux des honnêtes gens... Si Ton nous met au bagne... si nous avons le courage de vivre... eh bien! le jeune et le vieux forçat porteront fièrement leur chaîne... et le marquis ren[^]t... le prêtre infâme sera plus honteux que nous... Va, forge le fer sans crainte, mon garçon ! Il y a quelque chose que le bagne ne peut flétrir : une bonne conscience et l'honneur... — Maintenant, deux mots, ma bonne Ibyeux; l'heure avance et nous presse. Quand vous êtes des» ccndue dans le jardm, avez-vous remarqué si les étages du couvent étaient AevÀ? — Non, pas très-élevés, monsieur Dagobert, surtout du côté qui regarde la maison des fous, où est eniermee mademoiselle de Cardoville. — Comment avez vous (ait pour parler à cette demoiselle? — Elle était de l'autre côté d'une claire-voie en planches qui sépare à cet endroit les deux jardins. — Excellent... — dit Agricol en commuant de marteler son fer, — nous pourrons facilement entrer de l'un dans l'autre jardm... peut-être sera-t-il plus facile et plus sûr de sortir par la maison des fous... Malheureusement lu ne sais pas où est la chamore de mademoiselle de Cardoville. — Si... reprit la Maveux en rassemblant ses souvenirs, — elle habite un pavillon carré, et il y a au-dessus de la fenêtre où je l'ai vue pour la première fois une espèce d'auvent avancé, peint couleur de coutil bleu et blanc. — Bon... je ne l'oublierai pas. — Et vous ne savez pas, à peu près, où sont les chambres de mes pauvres enfants? » dit Dagobert. Après un moment de réflexion, la Mayeux reprit : « Elles sont en face jo pavillon occupé par mademoiselle oe Cardoville, car elle leur a fait depuis deux jours dès sipes de sa fenêtre; et je me souviens mâlnteant qu'elle m'a dit que leurs deux chambres, placées à des étages différents, se trouvaient, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier. — Et ces fenêtres sont-ell[^] grillées? — demanda le forgeron. — Je l'I» gnore. — Il n'importe, merci, ma bonne fille ; avec ces indications nous pouvons marcher, — dit Dagobert: — pour le reste j'ai mon plan. — Ma petite Mayeux, de l'eau, — dit Agricol, — que je refroidisse mon fcr. — Puis

s'adressant à son père : — Ce crochet est-il bien? — Oui, mon garçon; dès qu'il sera refroidi nous ajusterons la corde... » Depuis quelque temps, Françoise Baidoin s'était agenouillée pour prier avec ferveur : elle suppliait L^hieu d'avoir pitié d'Agricol et de Dagobert, rise désespérée. Au bout de quelques minutes, dix heures sonnèrent à Saint-Merry. Le tintement de l'horloge arriva bible et k demi couvert par le grondement des rafales de vent et de pluie, qui n'avaient pas cessé. c Dix heures... — dit Dagobert en tressaillant, — il n'y a pas une minute à perdre... Agricol. prends le sac. — Oin, mon père. » En allant chercher le sac, Agricol s'approcha de la Mayeux, qui se soutenait à peine, et lui dit tout bas et rapidement : « Si nous ne sommes pas ici demain matin... je te recommande ma mère* Tu iras chez M. Hardy ; peut-être sera-t-elle arrivée de voyage. Voyons* sœur, donne moi la rage, embrasse-moi. Je te laisse ma pauvre mère. » Et le forgeron, profondément ému, serra cordialement dans ses bras la Mayeux, qui se sentait défaillir. « Allons, mon vieux Babat-Joie, en route, dit Dagobert, — tu non » serviras de vedette. •• — Puis, s'approchant de sa femme, qui, s'étant relevée, serrait contre sa poitrine la tête de son fils, qu'elle couvrait de baisers en fondant en larmes, le soldat lui dit, avec autant de tristesse que de sérénité : — Allons, ma chère femme, sois raisonnable, faisons bon feu... dans deux ou trois heures nous ramènerons ici deux pauvres enfants et une belle demoiselle... Embrasse-moi... cela me portera bonheur.» Françoise se jeta au cou de son mari sans prononcer une parole. Ce désespoir muet, accentué par des sanglots sourds et convulsifs, était déchirant. Dagobert fut obligé de s'arracher des bras de sa femme, et, cachant son émotion, il dit à son fils d'une voix altérée : c Partons... partons... elle me fend le cœur... Ma bonne Mayeux, va dire à elle... Agricol... viens. » Et le soldat, glissant ses pistolets dans la poche de sa redingote, se précipita vers la porte suivi de Babat-Joie. « Mon fils... encore!... que je t'embrasse encore une fois! hélas... c'est peut-être la dernière, — s'écria la malheureuse mère, incapable de se lever et tendant les bras à Agricol. — Pardonne-moi, ... c'est ma faute. » Le forgeron revint, mêla ses larmes à celles de sa mère, car Dagobert pleurait aussi, et murmura d'une voix étouffée : c Adieu, chère mère... Rassure-toi... A bientôt... » Puis, se dérochant aux étreintes de Françoise, il rejoignit son père sur l'escalier. Françoise Baidoin poussa un long gémissement et tomba presque inanimée entre les bras de la Mayeux. Dagobert et Agricol sortirent de la rue Brise-Miche au milieu de la tourmente, et se dirigèrent à grands pas vers le boulevard de l'Hôpital, suivis de Babat-Joie. CHAPITRE IX.

Biealadê et efTinctioB. 6nit heures et demie sonnaient lorsque Dagobert et son fils arriva rent sur le boulevard de l'Hôpital. Le vent était violent, la pluie battante ; mais, malgré l'épaisseur des nuées pluvieuses, la nuit paraissait assez claire, grâce au lever tardif de la lune. Les grands arbres uoin et les murailles blanches du jardin du couvent se distinguaient au milieu de cette pâle clarté. Au loin, un réverbère agité par le vent, et dont on apercevait à peine la lumière rougeâtre à travers la brume et b pluie, se balançait au-dessus de la chaussée boueuse de ce boulevard solitaire. A de rares intervalles on entendait, au loin... bien au loin, le sourd roulement d'une voiture attardée ; puis tout retombait dans un morne silence. Dagobert et son fils, depuis leur départ de la rue Brise-Midie, a^-aient k peine échangé quelques paroles. \je but de ces deux hommes de cœur était noble,^énéreux ; et pourtant, résolu, mais pensife. Us se g&saient dans l'ombre comme des bandits à l'heure des cnmes nocturnes. Agricol portait sur ses épaules un sac renfermant la corde, le crochet et la barre de fer ; Dagobert s'appuyait sur fe bras de son fils, et Rabat-Joie suivait son maître. « « Le banc où nous nous sommes assis tantôt doit être par ici, — dit Dacobert en s'arrêtant. — Oui, — dit Agricol en cherchant des yeux* — le voilà, mon père. — Il n'est que onze heures et demie, H faut attendre minuit, — reprit Dagobert. — Asseyons-nous un instant pour nous reposer et convenir de nos fiaits. ...» Au bout d'un moment de silence, le soldat reprit avec émotion en serrant les mains de son fils entre les siennes : • Agricol, mon enfent.*il en est temps encore... je t'en supplie... laisse-moi aUer seul... je sao' rai bien me tirer d'affaire;... plus le moment approche... plus je crains de te compromettre dans cette entreprise dangereuse. — Et moi, brave père, plus le moment approche, plus je crois que je te serai utUe ^ quelque chose; bon ou mauvais, je partagerai ton sort... notre but est louable... c'est une dette d'honneur que tu dois acquitter... j'en veux

The text on this page is estimated to be only 22.39% accurate

LE JUIF ERRANT. 131 payer la moitié. Ce n'est pas
inadéquatement que je me dédierai... Aiubi iloiu', In;ive pore... songeons à uolrc
plaD de cainpngnc. — Allons, (u vioiitlias, — dit D;icol>ei't en étcUfTanl
un soupir. — Il faut donc, brave p IV, — reprit Agicol, — réussir sans
encombre, et nous réussirons. . Tu avilis remarqué lanU^t la pclile porte do
ce jardin, la, près . relie ions des bâlimeols que sépare un nuir terminé p;ir
une cl.:iie-v. le. — Oui... car d'un côté de ctltte cl;: ire-voie est le [lavillon
liabil-' par in;idemoiseUe de l^rdoville, et de l'autre la partie du cuuvent où
juni cnremiées les ûlies du général. » A ce moment RabaWioie, qui était
accroupi aux iïieds de Dagobert, se leva brus(iucmeal co dressant les
oreilles et scnbLait écouter. c On dirait que Rabat^oie entend quelque
chose, — dit Agricol, — ée ou tous. » On n'entendit rien que le bruit du
vent qui agitait les grands aibrcs du boulevard. « .Mal-, j'y pense, mon père
: une fois la porte du jardin ouverte, emmenons-nous Rabal-Joie? — Oui...
oui; s*il y a uu chien de garde, il s'en < hargera; et puis, il nous avertira de
rapj)ri)che des gens de rondo, et qui sait?... il a tant d intelligence, U est si
aliacbé à Uose et à lilancbe, qu'il nous aidera peut^tre k découvrir leudroit
où elles sont ; je l'ai vu vingt fols aller les rejoindre dans les bois avec un
instinct extraonliitaire. » In tintement lent, grave, sonore, dominant les
siftlements de la bi^e, ct.niuiença de sonner minuit. Ce bruit sembla retentir
douloureuxouint dans l'âme d Agricol et de son père ; muets, émus, ils
tressaillirent... Far un mouvement spontané, ils se prirent et se serrèrent
énergiquem'-hi la main. Malgnj eux, cliaque battement de leur cœur se
ré;^Ltit sur ehacun des coups de cette borloge, dont la vibration se
pr(ilonc< ait au milieu du morne silence de la nuit... \u dernier tmtemeni,
hagoLert dit à f;on Ūls d'une voix ferme : c Voilà minuit... embras>c-moi...
et en avant ! » Le nère et le fils s'embrassèrent. Le moment était décisif et
soltMiiul. - « M^iintenant, mon père, — dit Agricol, — agissons avec
autant de ruse et d'audace que oes bandits allant piller un coffre-fort. » Ce
disant, le for^ron prit dans le s;ic la corde et le crochet. l^Mgobert s'arma de
la pmce de fer, et tous deux, s'avançant le long du umr avec précaution, se
dirigèrent vers la petite porte située non loin de l'angle formé par la rue et
par le boulevard, s'arrêtant de temps à autre pour prêter l oreille avec
attention, tàcliant de distinguer les bruits (pii ne seraient causés ni par la
pluie ni par le grand vent, la nuit continuant d*être assez claire pour que

l'on pAt parfaitement distinguer les objets. le fiirgrron et le soldat atteignirent b petite porte; les aib parai-s;iiient vennoulus et peu solides. « lion, — dit Agricol à son père, — d'un coup elle cédera. » Et le forgeron allait appuyer vigoureusement son épaule contre la porte on s'arc-boutant sur ses jarrets, lorsque: tout à coup f(ai)at-Joic gro^D.i sourdement en se mettant pour aiu^i tiirc en arrêt. D'un mot l*agi>hcrt fit Uûre le chien, et saisissant son i\\- par le bras, il lui dit tout bas : a Ne bougeons pas... Rabat-Joie a senti quelqu'un... ils dans des llaques d'eau, puis un bruit de paroles qui, emportées p:i le vent, n'arrivèrent pas jusqu'au soldiit et au forgeron. a tie sont les gens de ronde dont nous a p^irlé la Nayeul, — dit AgriM>1 A soo père. — Tant mieux... ils mettront un intervalle entre leur ^N (inde tournée, cela nous assure au moins deux ht^ures de tranquil^ liié... Maintenant, notre aH'aire est sûre. » Lu elîet, peu à peu, le bruit des pas devint moins distinct, puis il se perdit tout a fait... c Allons, vite, ne jierdons pas de temps, — dit Dagobort à son fils au iHiut de dix minutes; ils sont loin ; maintenant tâi bons d'ouvrir cette porte. » Agricol V appuya sa puissante épaule, poussa vigourouM^meut. et la porte ne céda pas maigre sa vétu^sté. « .Malédiction! — dit Agricol, — elle e^t bavrée en dedans, j'en suis sâr; ces mauvaises plamhes n'auiaieut p:>s, s:uis cela, ré^i^té au choc. — Oomnoent faire? — Je vais mouler sur le uni:" à l'aide de la eurJe et du crochet... et aller l'ouvrir eu dedans. » (le disant, Agrici.'ud.e dans |. ja ru in. » Le sohl.it s*adi>^sa au itiur, joignit ^es deux main?, ilans leereu\ d(squi'lles : on fils jio^a uu pied. puis, nioia ut de là bur le» robuste- éii..i.les de soi) pèie, oii il j^rit uu point d appui, à l'aide de !a coi de « t «te que) ({ues di-g.adatiuns de la iniiraille, il eu alleigiit la er-le. M.;I:i'm:re(i^elueut le foigcion ne s'était pas :ipoi(;ii qiie Iech:ip>-!on i!u iir r était garni de morceau de vene de bou!eille> cas ées qui le bli^è:;>: r aux genoux et aux niaius; mais, di' piur d :ilariuer Uap*lerl, il rv(.* un premier cri de douleur, remplaça le crampon comui^* il fallait, 'i glis>er le long de la corde, et aftciguit h* ^o!; la porto étail ;iriHhe. il v courut : une !oite banc de bois la maih?eu:>it, eu riti-t, iuléi!i-uri;i!!ri.- : la sciruic était en si mauvais état, qu'elle ne résista p:is à un viol.' .1 effort d'Agricol; la porte s'ouvrit, Dagobert entra d.tiis le jardin a^e(Rabat- Joie. « Muintenant, — dit le soldat à son fils, — grâce à toi, li^ plus fort e 1 lait. Voici un iioycn de fuite assuré pour nus paihrcs euiaiiis et {•oui mademoiselle de t.'ardoville. Le tout, a cett** lieine, est de lrs trouver . sans faire de mauvaise rencontre... Rabat <. va="" luarchir="" devant="" eu="" mon=""

chien="" ajouta="" l="" surtout="" uv.vi.="" t="" aussit="" uigent=""
animal="" s="" de="" quelques="" pas="" et="" marchant="" avec="" la=""
prudence="" ratlention="" c-ireous="" d="" limier="" qu="" a="" demi-
clart="" lune="" voil="" par="" les="" nu.="" .="" ua="" son="" fils=""
ajier="" autour="" un="" qulncoufo="" cuornies="" auquel=""
aboutissaient="" plusieurs="" .ill="" ind="" sur="" i="" devaient=""
suivre="" agricol="" dit="" p="" :="" prenons="" qui="" eoioi="" le=""
mur="" elle="" nous="" m="" b="" c="" juste="" aior.-="" .=""
marclicuis="" bordures="" gazon="" au="" lieu="" mareher="" dans=""
lau="" bonciise="" nos="" feront="" moins="" bruit.="" pr="" rabat-joie=""
parcoururent="" pendant="" ique="" temps="" ime="" sorte=""
tournante="" peu="" mtnaille="" ils="" pour="" ou="" muir="" se=""
rendre="" pi="" udeiiuneui="" compte="" avant="" contmuer="" leur=""
marclie="" des="" mobiles="" aspects=""> arbres et des broussailles, qui,
agités par le vent et éclaires pai la pâle ciai té d(^ la lune, affectaient
souvent des formes singulien'é de la supéi it?iire du ervé. A] oine lo chien
fut-il entré dans cet endroit, qu'il d m i.a tous h*s signes d'une joie
extraordinaire; les oreilles dres^éi s , la q:ii-nt* balLuil ses lianes,
bondissait plutôt ((ue courant , il enl bicniMi :ti'. iiii la SI -parai ion eu
claire-\oie où le matin Rose Simon s'él >it m i:: f.iii eut:. riiUi* a\ee
uiadiiiiioiM'lle do !lardovil!e ; puis il s'arn-t;; un iiiManl en lit endroit,
inquiet et a faire, tomiuuil et \irant comme un ihit^n qui clieieic et démêle
une voie. Magol»ert et son liN, lai s^^^-, ut H abat .f.ie obéir à son iiiiistin*
t, suivaient se^ moindre- mouvenu'nts a -ce un iilci -i, avec une anxiété
indicibles, espérant tout de son iiii"Hii;e:'.(-e et do si»n attachement)our
les orphelines. « li'est >ans doute près de cette claire-voie que Rose se
trouvait !■ r que la .Mayeux l'a vue, — dit hagobert. — Rabat-Joie c>t snr
ses irai es, laissons-le faire. » Au lK)ut de quelques seeoudes, le chien
tourna la tête du côté iUt l)agobeit. et partit au galop, ^e dirigeant vers une
porte située au rez-ilrchau.; puis, arrivé à cette porte, le chien se courba,
semblant atieiidre lagobert. u i'ius de doute, c e-^l lûcn dans et> bàiiuieut
que so:it li*s i idants « — dit hagolxTt en allant rejoindre Rabal-Joie, ~ c'ot
la qu'

The text on this page is estimated to be only 14.57% accurate

ISS LE JUIF ERRANT. naferroé Rok. — Nous allnns voir à les
fcnf irc\$ soni ou non grillées, > dit Agricol en suivunl sun père. ToiK deux
anivéi'enl auprès de Uubal-Joie. ■ Èli bien ! mon vieux, — lui dit tout bas
le soldat eu lui montrant le bâtiment, — Rose et Blanche !^>iit donc là 7 »
Le chien redressa la lâlè et répondit par un grognement de Joie ,
loGMnpagnë de deux ou trois jappemiuts. Da^oberl n'eut que le temps de
saisir la gueule du cliicn entre ses mains. Agrictd se dirigea en hSte vers !a
grille, taudis que Dagobort, « é lant le loiig du mur, arriva devaut I>^
Teuélre^ du ret de-chaussée a étaient an nombre de quatre ; deux d'entre
elle* a'élaieot pas RrWi il regarda au premier étage, il éiaii peu élevé, et
ancune de sesRBéli 4 docteur BilMnier . € 11 va tout perdre!... . s'écria le
forgeron. Un l'a entendu penl-ëire... — Non, — dit Das(d)ert. — Hais, plus
de doute... les enlanla sont It.» A cet instant, \a grille de fer par laquelle le
soldat ei son fiU s'étaient Introduits du» le jardin réscivé, et qu'ils avaient
laissée ouverte, se refenn avec trtcM. « On nous enferme, — dit vivement
Agricol, — et pas d'autre issue ! » Pendant un instant le père et le fda se
regardèrent atterrés; mais Agricol reprit tout à coup : a Peut-être le ballant
de la grille se sera-t-il Ibrmé en roulant sur ses gouds par sou pioprc poids :
je cours m'en astiirer, cin rouvrir... si je puis. — Va vite, j'examinerai les
fenêtres. • l.e portier el Ribit-Joie, —MCi Ift". n'était garnie de barreaux :
celle des deux sœurs qui habitait cet èi pourrait donc, une lois prévenue,
attadHT un drap à la barre tTiff





Le docteur et Adrienne. — PAGE 87.



The text on this page is estimated to be only 13.20% accurate

LE JUIF ERRANT. 133 titre et se lais&er gli&ser, comoie
l'avaieDl Tait les orplielieue« ■drr de l'aubeige du Faucon blaoc; mais il
fallail. ebott Jinî1^ d'alxird i)uelte cbanibre elle occupait. Dagoben pensa
qo'il W ^Te in^lruit par celle des deut sœurs qui habitait le rciMe; aiais là,
autre diRîculté : painiî ces quHire IcDélres, à laBT*U-il Irapper? Aaricol
revint pr^cipilammeDt jit ie vcDi sans doute dit-il j Uagubert eu
s'iolrodulsanl daiis le jardin du docteur Baleinier. L-i lenêtre signalée par b
Muyeuv éuiil Tacile it recouualtrc : elle était haute et laiRe; une surte
d'auvent ta uirmonlaii, car cette c roi >^ avait él« précédemment une porte,
murée plus tard hiw)u'au ticrt deu hauteur ; des barreaui de Ter ■'■sei
espacés b défendaient. Depuis quelques instaou ta pluie avait cessé : là lune,
dé^a^ des unasî's qui l obscurcissaient nagu^ . éclairait eu plein le puvillou;
Agricil, s'aiw prochaal des carreau^, vit b chambre pluuaéediusrobscurité,
uuiiaau rond de cette pièce une porte entrebâillée luisbaîl échapper une assei
vive clarté. l.e Torgeron, espérant que mademoiselle de Uardovilh' vcilbit
encore, frappai Icgérfruiet au\ vilrM Jillo rt le ilodcur l'ileinier.'— w MO
pin, cet appel à voii haute? — Peut-être ne l'entendra.— liais si on reiiteod
tout est perdu. — Qui sait! avant kt lemps d'aller chercher les hnnmies de
ronde et d'ouvrir rtes, les enlants peuvent être délivrées, nous gagnons
l'is■devan) et nous sommes sauvés... — Le m'>>en est dange'Je n'en vois
pas d'autre. — S'il a'j a que di^x hommes, •Woie nous nous chargeons de les
maintenir s'ils accourent féntioa ne soit terminée; et pendant ce temps-là tu
enlèves Ik— Hon père, un moyen... et un moyen sdr, —s'écria tout ■Bjcol.
— D'après c« que nous a dit la Hayeui, mademoiselle pnlc > coTKspoudn
par signes avec Rose et Blanche. — Oui. — 'àeac où elles habitent, puisque
les pauvres enranls lui répoDte leurs fenêtres. — Tu as raison... il n'y a donc
que ccb i iBoos lu pavillon. Mais comment reconnaître T... — La Haveus it
: il y a une espèce d'auvent au-dessus de b croisée de la ^de mademoiselle
de Cardoville — Allons vite, ce ne sera ■ briser mie cbirv-voie eu
plauchies... As-tu la pince?— La I, aUons-.a S pas Dagoberl et son Ris
arrivèrenl auprie de celle bible Au bout de quelques instants, b porte du
fond s'ouVrit tout i bit ■ mademulselle do Carduville, qui ne s'clait pas
euore cnucbéc, entn dans la seconde chambre, vêtue comme ellel'élaîl lors
de son entrcIH!n avec la Mnycui : une bougie qu'Adrienne icnail A la main

éclaircit les traits et H-bancurs; ils exprimaient alors b suqiriM Cl
rinquié bde— U





The text on this page is estimated to be only 13.81% accurate

iM LE JUIF ERRANT. joiue fiUc posa fon bnu^wnir siir uue labla, «l jann «ioiH.t iiiii-iniüt"nioiit fa s'avauviiut vci-s la fi^HHre... >1:iis l'Wt à coup vWti ircsSiiHlil el B'ani^la brusqiHsnenl. tllc v<ii:iit du di-iiiiBiier \n^ieTiiiMii la Heure d'uu tionimc n'panlmiti Invera suscairftiux. Agricul, cniiienatii qtie maïk-iiiiiiUiïllu de Gardoville, effrayée, ne se réfugilt djus 1;» pièce voi9iiH>. Tiapp:) di> nouveau, et, risquiinl d'iHrc entendu au deliurs, il dit d'iiiiif VOIX assi'i hautu : «C'est Agricol llaudob. ■ Ces mots arrivèrent jusqu'à nilrienne. St? rappditnl aussiliM son entTÿti>-n ave"; la Mayeux, elle pensa qu'Agricol et Dagoberl s'étaient intrtidiiUH dan» le eouveat pour enlever Husc et Blanche : rouranl alors TCrs lu craisik>, elle recoonul parfaileuieut A([ricul â h brill;iu(e clarld de la iune, et ouvrii sa fem^lre avec précaution. ■ Mademoiselle, —lui dit préciititamment le forgerou, — il n'y a pas un iustUDt il peidri> ; le canitv de Honibron n'est pas à faris, mon pure et moi uous venons vous déli^Ter. — Merci, merci, monsieur A^ricol, — dil mademolscltc de Cardoville d'une voix nrcenluée par la jilus tuul Itiirs rem'lres. — L'une est au rei-dc-tbausscc , c'est la dernière du titié du jardin ; Fantre est située absolument au-dessus de ci-il -ti'e vous servir. — Cela nie vauilra une cilK'lle pour arriver i'i 11 reniHredu premier i maintenant il s'apil de vuiis, mademoiselle.—^e songez qu'à ces chères orpiielini-s, le temps pn'ssc. l'uurvu Æu'elhs soient libres cette nuU, il m'est indilléreut de rester un jour ou ituv de plus dans cette maison. — Nod, mademoiselle, — s'éeria le furgei'ou; — il est au contraire pour vous de b plus srande iiiiporlaiiec de sortir d'ici cette nuit : U s'agit d'intérêts que vous %norei, je n'eu duulc plitsmuinleuani. — Que voulei-vons dire? — Je n'ai pas le temps de u'expliquer davantage ; mab, je vous en conjure, mauemniselle... venez, je puis desceller deui barreaux de celte fenêtre... je cours clierclier une pince. —C'est inutile. On se contente de fermer et ile verrouiller en deliors b porte de ce pavillon, que j'habite seule : il vous sera donc ticile de briser la serrure. — Kt 6i\ minutes après nous si' rous sur le boulevard, — dit le forgeron. — Vite, mademoiselle, apprêtez-vous : prenez un chilc, un chapeau, car la nuit est bien Troiae. Je reviens i 1 iustant. — Mangeur Agncol, — dit Adrienne les larmes : yeux, — je sais ce que vous risques pour moi. Je prouversii, je l'espt que j'ai aussi bonne mémoire que vous. Ali ! tous et votre sœur aduj>iive, vous êtes de nobles et vaillantes créatures. Il m'est doux de vuus devoir kint à tous deus... mais ne revenez

me chercher que lorsque les lilli^s du maréchal Simon seront dellTrées. — Grftce k vos bdieations, c'e^ chose tiiite, madcuraiseUe ; je cours chercher mou père, et nous revenons vous eborcher. » Agriciil, suivant l'excellent conseil de mademotselle de Cai'doville, alla prendre II! long du mur delà chapelle une de ces longues et fortes [lerclies Ei-rvant aux cooslractions, l'enleva sur ses robustes épaules et rejoignit li-^itcment sonpère.

AMioeAtricolavait-Udépasséla claire-voir pour se diriger vers la chapelle, noyée d'ombre, que mademoiselle de Caidoville crut apercevoir une forme bumaine sortir d'un des massifs du jardii ducuuvi'iK,

travenCTrapIdemcntrilléeet disparaître derrière une haute cliarniille de buts.

Adnenne, elTrayée, appela en vain A^icol à voix basse aiii de l'avertir. U ne pouvait plus l'ealeodre ; déjà il avait rejoint sou père, qui, dévoré d'impatience, allait, écoutant, d'uue fenêtre a l'autre, avec une angoisse croissante. ■ ^ous sommes sauvés! — lui dit Agrieol i voix basse, — voici les feiiéires de tis pauvres enlanis :cellfr-cl au rei-de-chausséc... celle là au premier. — Eiifm! ■ dit Dagobert avec un ébn de joie Lnpossible tl il courut examiner les fenSlres. ■ Klles ne sont pas grQlées ! — s'écrb-t-U. — Asaurons-nous d'abord si l'une des eoEints est ll, — dit Agrieol, — ensuite, en appuyant cette jierche le long du mnrr, je me bisserai jusqu'à la fenêtre du premier... qui n'est pus haute. — Bien, mon sarcoo .' une fois là, lu Iraiipcrns aux carreaux, tu appelleras Rose ou Blanche ; quand clic t'aura rét>i>iidu, lu reiiscndras ; nous appuierons b perche à b barre d'appui de la fenêtre, et b pauvre enoot se laissera glisser : elles sont lestes et harhics... Yite.vileà l'ouvrage. — Et ensuite nouï irons délivrer niadeiioiselle de CardovUle. * l'endaut qn'Agricol, soulevant b perche, la plaçait convenable meni et s(^ disjiosait à y monter, Dagolwrt, frappant aux carreaux de la dernière fi-iiêtie du fcz-de-ihaiisséi-, dit à voix haute ; « C'est moi .. Dapbert. » Itose Sinmn habitait en cITet cette chambre. I^ malheureuse enfant, déM:S|M;ree d'être séparée de sa sepur, était en proie à luc lièvre brOIinite, ne donnjit pas, et arrosait son cbcvet de ses lamie^. Au bniil !|ue Tu Dagobert en fî^ppant aux vitres, elle trefloc*tioa, mail on liiau lu jé rniiaon r-l une fe\iK à Bourgei, 100,000 fr. — Notrc-Ihincd.'-l ii^ue, don fait en 1813, 00,000 fr. — Siuil-Acheul, miiaon du iiomHjt, JO11.OOU fr. - >'intra. une maiion. 100,000 tr. — Quimper. iimt. 4U.U0U ft. — Lai4l, iu:ilH>n et !-f\\%e. 150.00U fr. — Bennca, maUon. 30.000 [r - Vann.t, idrn. «J.OU'irr. — UeU, idtn, 40,000 fr. — Slraabourg, tdtm, EOODOFr Ruutn. idfm, tS,00Dfr. f On Tuil que cei diveraea propriêtiê^ forment, l pen de

choie prci, dnii million a. ! inportaoledede circonscriptiona. ci-lle do Lran tl
relie du l'iria) potttdent ci le Trêaor, en tcliani aor Vt mf l.illiquei
d'Autriche, ptna de 9U rJehiDL-renl tout i cuop b'ur* avances; l'éditeur
n'était paa en nnarc de rembonraer : lia In aa voient bien : mii« ili aiaienl il
lui donner nn iorrvW rii'he. an^c lequel iU iinuiiiient li'iiter à de< conilitimis
plui avje il* niinùr,!nt tan» pilië leur tociH* en liriiant \ti poiitiou dont ib bi
(rak-nienl garanti là durée, a

LE JUIP ERRANT. 135 Ires actions, ses plus légères impressions, et i en rendre compte à lomc. Malgré son habituelle inipashibUitë, Rodin semblait visiblement inquiet et préoccupé; il répondait d'une manière encore plus brève que le coutume au ordres ou aux questions du père d'Aigrigny qui venait le rentrer. c Y a-t-fl eu qudque chose de nouveau pendant mon absence ? — demanda-t-il à Rodin, — les rapports se sont-ils succédé Ëivorables ? — rrcft-favorables. — Usezr-les-moi. — Avant d'en rendre compte à Votre Révérence, — dit Rodin, — je dois la prévenir que depuis deiix jours Morok est ig. — Loi ! — dit l'abbé d'Aigrigny avec surprise. — Je cro Cette ibis, comme les autres, ce vieux juif est resté impénétrable il est d'ailleurs presque en enfance , et sa fiemme ne vaut guère mieux que lui. — Quand je songe, — reprit le père d'AipriKny« — que depuis un siècle et demi que cette maison de la rue Samt-lPrançots a été murée et fermée, sa garde s'est perpétuée de génération en génération dans cette famille de Samuels , ie ne puis croire qu'ils aient tous ignoré qui ont été et qui sont les dépositaires successif de ces fonds devenus immenses par leur accumulation.-' Vous l'avez vut — dit Rodin, par les notes du dossier de cette affaire, que l'ordre a toujours très-soigneusement suivie depuis 1682. A diverses époques on a tenté d'obtenir quelques renseinumiements à ce sujet, que la note du père fiourdon n'éclaircissait pas. Mais cette race de gardiens iui& est restée muette, d'où l'oa doit conclure qu'ils ne savaient rien. — C'est ce qui m'a toujours semblé ùnpossible... car enfin... l'aieul de tous ses Samuels a assisté à la fermeture de cette maison il y a cent cinquante ans, U était, dit le dossier» l'homme de confiance ou domcsiou de M. de Renoepoot. Il est impossible qu'il n'ait pas été instruit de bien des choses dont la tradition se sera sans doute perpétuée dans sa famiUc. — S'il m'était permis de hasarda- une petite observation, — dit humblement Rodin. — Parles... — U y a très-pieu d'années qu'on a eu la certitude, par une confidence de confessionnal, que les fonds existaient et qu'ils avaient atteint un cbiUre

486 LE JUIF ERRANT. Alorme. — Sans doate : c'est ce qui a
rappelé virement Inattention du réfèreod père général sar cette aiTaire... —
On sait donc, ce que probablement tous les dscend:ints de la famille
Rennepout iguoreul, l inimenie faleur de cet héritage? — Oui, — répondit
le père d'Aigrigny, — kl perMMfM qui a certifié ce ftilt à son confesseur
est digne de toute croyance... Derolèremenl encore, elle a renouvelé celte
déclaration;... nais. Malgré tontes les instances de son directeur, elle a
refusé de fiaïire connaître entre les fntiiis de qui étaient les fonds, affirmant
toutefois •e présenieni demain, malgré la loyauté qu'on lui prête ? Malgré
moi, phis le moment approche, plus mon antiéte augmente.. . Ah î — reprit
le père d'Aigrigny après on moment de silence, ^ c'est qu'U s'agit d mtréts
si immenses, (|iic les conséquences du succès stTaient incalculables...
BaÉn* da moins... tout ce qu'il était possible de fiiire aura été tenté.» A ces
ftiots, que le père d'Aigrigny adrci^sait à Rodin, comme s'H eût demandé
son adliëson, le sodut ne repondit rien. .. l/abbéf le r

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

LE JUIF ERRANT. 137 de Cardovnie pour ce prioce. Le médecin qui accompeigne il, et qui a été cnoisi par H. Baleinier, n'inspirera de la sorte au>çon... -^ Aucun, — reprit lYodiu. Sa lettre d'hier éuit comjiléasBurante. — Ainsi, rien à craindre non plus du prince indien, : père d*Aigrigny, tout va pour le mieui. — Quant à Gabriel , t nodin , il a écrit de nouveau ce matin pour obtenir de Votre ce rentretien qu'il sollicite vainement depuis trois jours: il est le h rigueur de la punition qu'on lui a infligée en lui défendant inq jours de sortir de notre maison. — Demain... en le conchiiSamt-François, je Técouterai... il sera temps... Ainsi donc à ire, — dit le père d'Aigrisny d'un air de satisfaction triomphante, les descendants de celte umille, dont la présence pouvait ruiner ets, sont dans l'impossibilité de se trouver demam avant midi t^iançois, tandis que Galiriel seul y sera... Enfin nous touchons » coups discrètement frappés inierrompirent le père d'AigrIgny. ^ei, » dii-îl. »x serviteur vêtu de noir se présenta et dit : « Il y a en bas un fui désire parler à Tinstant à M. Rodin pour alalre très-ur^ B nom? ^ demanda le père d'Ainigny. — Il n'a pas dit son ib 11 dit qu'y vient de la part de fi. Josué... négociant de l'Ile » re d'Algrigny et Rodin échangèrent un coup d'œil de surprise, de frayeur. et ce que c'est que cet homme.. •• — dit le père d'Algrigny à ns pouvoir cacher son inquiétude, — et venei ensuite me renpê. — Puis, s'adressant au domestique qui sortit : — Faites inl, le père d'Algrigny, après avoir échangé nn signe eipressif iln« disparut par une porte btérale. nlnute après, Paringbea, l'ex-cbef dS la secte des Etranoleurs, vaut Rodin, qui le reconnut aussitôt pour l'avoir vu au oijileau nrflle. iMi tressafifit, mais 0 ne voulut pas paraître se souvenir de ce ile. Cependant, toujours courbé sur son bureau, et ne semblant raringnea, il écrivit aussitôt quelques mots à la batc sur une s papier placée devant hri. sieur... — reprit le domestique, étonné du silence de Rodin, — le personne... » pna le billet qu'il venait d'écrire précipitamment et dit au ser« Faites porter ceci à son adresse.... On m'apportera la rémesdqne salua et sortit. Rodin , sans se lever, attacha ses petits yeux de reptile sur Faellni dit courtoisement : « A qui, monsieur, ai-je l'honneur de CHAPITRB XII. Lm deux friret d« la bonoe-ourfs. Wenient civilisé. B de répondre i la question de Rodin, il attachait sur lui un rci et pénétrant : le socius, impatienté de ce silence, et pressene une vague inquiétude que l'arrivée de Faringhca avait quelque direct ou indirect avec

la destinée de Djalma, reprit en affectant un sang-froid : « oui, monsieur, ai-je rhonnetir de parler? — Vous ne me reconnaissez? — dit Farinhea Élisant deux pas vers la chaise de Rodin. « Il n'a pas avoir jamais eu l'honneur de vous voir, — répondit « l'écrit-ci. Et moi, je vous reconnais, — dit Faringhea ; — il vint au château de Candoville le jour du naufrage du bateau à vapeur du trois-mâts. — Au château de Candoville? c'est possible... % J'y étais en effet un jour de naufrage. — Et ce jour-là je vous ai par votre nom. Vous m'avez demandé ce que je voulais de vous et j'ai répondu : « Maintenant rien, frère... plus tard peut-être » Le temps est venu... Je viens vous demander beaucoup. — monsieur, — dit Rodin toujours impassible, — avant de commencer l'entretien, jusqu'ici passablement obscur, je désirerais savoir, et répète, à qui j'ai l'avantage de parler... Vous vous êtes introduit par prétexte d'une commission de M. Josué Van Daële... respectueux de Raviva, et... — Vous connaissez l'écriture de M. Jodit Faringhea en interrompant Rodin. — je la connais parfaitement, gardez-la. » Et le métis, tirant de sa poche une lettre adressée à Rodin, lui dit : « Voici la lettre que vous m'avez confiée par M. Josué... vous devriez... — Cette lettre ne m'a pas été confiée par M. Josué, — dit Faringhea en interrompant l'indigne. — Comment l'avez-vous entre les mains? Un contremaître d'Java m'avait trahi : Josué avait voici... » L'étrangleur avait prononcé ces mots avec une jactance brouche ; son regard (ardant et intrépide ne s'abaissa pas devant le regard perçant de Rodin, qui, à cet étrange aveu, avait redressé vivement la tête pour observer ce personnage. Faringhea croyait étonner ou intimider Rodin par cette espèce de forfanterie iéroce ; mais, à sa grande surprise, le sochis, toujours impassible comme un cadavre, lui dit simplement : « Ah !... on étrangle ainsi... à Java? — Et ailleurs... aussi, — répondit Faringhea avec un sourire amer. — Je ne veux pas vous croire ;... mais je vous trouve d'une étonnante sincérité, monsieur. Votre nom? — Faringhea. — Eh bien ! moi, monsieur Faringhea, où voulez-vous en venir ? Vous vous êtes emparé, par un crime abominable, d'une lettre à moi

adressée ; maintenant vous nésitez à me la remettre... — Parce que je l'ai lue... et qu'elle peut me servir. — Ah!... vous l'avez lue? — dit Rodin nn uistant troublé. Puis il reprit : — il est vmi que d'après votre manière de vous charger de la correspondance d'autrui, on ne peut s'attendre à une extrême disiTctioa de votre part... Et qu'avez-vous appris de si utile pour voas dan^ cette lettre de M. Josué? ^ J'ai appris, frère... que vous étiez, comme moi, un fils de la bonne-œuvre. ^ i)e cruelle bonne œuvre voulea-vouà perler? » demanda Rodin assez étonné. Faringhea répondit avec une expression d'ironie amère : « Dans se lettre Josué vous dit : « Obéissance et courage, secret et patience, ruse et audace, union en« tre nous, qui avons pour patrie le monde, pour fiunille ceux de notre c ordre, et pour reine Rome. » — Il est possible que M. Josué m'écrive ceci. Mais uu'en concluezvous, monsieur? — Notre œuvre a , comme la votre, irère, le monde pour patrie; comme vous, pour Tamille nous avons nos complices, et pour reine Rohwaue. ^ Je ne connais pas cette siiintc, — dit humblement Rodin. — C'est notre Rome, k nous, — répondit l'Etrangleur, et Il poursuivit : — Josué vous parle encore de ceux de votre œuvre qui, répandus sur toute la terre, travaillent à la gloire de Rome, votre re»ne... Ceux de notre œuvre travaillent ainsi dans divers pays i la Kloire de Bobwanie. — Et quels sont cos lils de Rohwanio, monsieur taringhea? — Ues hommes résolus, audacieux, paicuts» rusés, opiniAuree, qui, pour faire trionipber la bonne-œuvre, sacrifient pays, père et mère, scpur et frère, et qui regardent connie ennemis tiHis ceux qui ne son! pas des leurs. — Il me paraît y avoir beaucoup de bon dans l'esiirit persévérant et religieusement exclusif de cette œuvre, — dit Rmlin d'un air modeste et béat... *-

Seulement, il faudrait connaître m» fins et son but. — Comme vous, frère, nous taisons des cadivres. -^ Des cadavres ! — s'écria Rodin. — Dans sa lettre, — n'^pondit Faringhea, — Josué vous dit : ff La plus grande gloire de noire oïdn est di* faire de « l'hoiii« me un cadavre (i\ . » Notre œuvre lait aussi de l'htiinme un cadavre... La mort des nommes e«ft douce à Boliwanie. — Mais, monsieur 1 — s'écria Rodin, — Il. Josué parle de l'^linie... de la volonté, de la pensée, qui doivent être anéanties par la disci|)line.— i/eat vrai, les vôtres tuent l'âme... nous tuons les corps. Voire main, frère : vous êtes, comme nous, chasseurs d'houunes. — Mais, encore une fois, monsieur, il s'agit de lucr b volonté, ki pensée , — dit Hodin. — Et que sont les corps privés d'âme, de volonté, de pensée, sinon des cadavres?... Allez, allez, frère, les morts que fait notre lacet ae sont pas plus

inanimés, plus glacés, que ceux que fait votre discipline. Ahons, touchez
 la, frère... loiie et Rohwaie sont so'urs. » Malgré son calme apparent,
 Rodin ne voyait pas sans une secrète frayeur un misérable de l'espèce de
 Faringhea détenteur d'une longue lettre de Josué, où il devait être
 nécessairement question de Iljalma. A la vérité, Rodin se croyait certain
 d'avoir mis le jeune Indien dans l'impossibilité d'être à Paris le lendemain ;
 mais, ignorant les relations qui avaient pu se nouer depuis le naufrage entre
 le prince et le métis, il regardait Faringhea comme un homme probablement
 fort dangereux. Plus le socxui était intérieurement inquiet, plus il affecta de
 paraître calme et dédaigneux. Il reprit donc : « Sans doute, ce
 rapprochement entre Rome et Bobwanie est fort piquant... mais qu'en
 pouvez-vous, monsieur? — Je veux vous montrer, frère, ce que je suis, ce
 dont je suis capable, afin de vous convaincre qu'il vaut mieux m'avoir pour
 ami que pour ennemi. — En d'autres termes, monsieur, — dit Rodin avec
 une ironie méprisante, — vous appartenez à une secte meurtrière de l'Inde.
 (1) Rappelez au lecteur que la doctrine de Poliohinee principale levée de la
 Compagnie de Amih, résumée par Loyola O'Mahony : par favi même et
 même même 4m » Im Il VW CABâTBI (mi!IDft AG CADà^U). paaave et
 abouluc, ■nota terrible de WB 99\$ ai^parMHra

i38 LE JUIF ERRANT. et TOUS voulez , par une transparente allégorie , me donner à réfléchir sur le son de l'homme à qui vous avez dérobé des lettres qui m'étaient adressées : à mon tour , je me permettrai de vous faire observer en toute humilité, monsieur Faringhea, qu'ici on n'étrangle personne, et que si vous aviez la fantaisie de vouloir changer quelqu'un en cadavre pour l'amour de Bohwanie, votre divinité, on vous couperait le cou pour l'amour d'une autre divinité vulgairement appelée la justice. — Et que me ferait-on, si j'avais tenté d'empoisonner (quelqu'un? — Je vous ferai encore humblement observer, monsieur Faringhea, que je n'ai pas le loisir de vous professer un cours de jurisprudence criminelle. Seulement, croyez-moi, résistez à la tentation d'étrangler ou d'empoisonner qui que ce soit. Un dernier mot : Voulez-vous ou non me remettre les lettres de M. Josué? — Les lettres relatives au prince Djalma? » dit le métis; et il regarda fixement Rodin, qui, malgré une vive et subite angoisse, demeura impénétrable, et répondit le plus simplement du monde: « Ignorant le contenu des lettres que vous retenez , monsieur, il m'est impossible de vous répondre. Je vous prie , et au besoin je vous supplie, de me remettre ces lettres... ou de sortir d'ici. — Vous allez, dans quelques minutes, me supplier de rester, frère. — J'en doute. — Quelques mots feront ce prodige... Si tout à l'heure je vous parlais d'empoisonnement, frère, c'est que vous avez envoyé un médecin... au château de Cardoville» pour empoisonner... momentanément... le prince Djalma. » Rodin, malgré lui, tressaillit imperceptiblement, et reprit : « Je ne comprends pas. — Il est vrai, je suis un pauvre étranger qui ai sans doute beaucoup d'accent: pourtant je vais tâcher de parler mieux. Je sais, par les lettres de Josué, l'intérêt que vous avez à ce que le prince Djalma ne soit pas ici... demain, et ce que vous avez fait pour cela. M'entendez-vous? — Je n'ai rien à vous répondre. » Deux coups frappés à la porte interrompirent la conversation. « Entrez, — dit Rodin. — La lettre a été portée à son adresse, monsieur, — dit un vieux domestique en s'inclinant ; — voici la réponse. » Rodin prit le papier qu'on lui présentait, et avant de l'ouvrir dit courtoisement à Faringhea : « Vous permettez, monsieur? — Ne vous gênez pas, dit le métis. — Vous êtes bien bon, — répondit Rodin, qui, après avoir lu, écrivit rapidement quelques mots au bas de la réponse qu'on lui apportait, et dit au domestique en la lui remettant : — Renvoyez ceci à la même adresse. » Le domestique s'inclina et disparut. « Puis-je continuer ? — demanda le métis à Rodin. —

ParCaitement. — Je continue donc, — dit Faringhea... — Avant-hier, au moment où, tout blessé qu'il était, le prince allait, par mon conseil, partir pour Paris, est arrivée une befie voiture avec ae superbes présents destuiés à Djalma par un ami inconnu. Dans cette voilure il y avait deux hommes : l'un envoyé par l'ami inconnu ; l'autre était un médecin... envoyé par vous pour donner des secours à Djuhna et l'accompagner jusqu'à son arriva à Paris... C'était charitable, n'est-ce pas, frère? — Continuez votre histoire, monsieur. — Djalma est parti hier... En déclarant que la blessure du prince empirerait d'une manière très-grave s'il ne restait pas étendu dans la voiture pendant tout le vo>age, le médecin s'est ainsi débarrassé de l'envoyé de l'ami inconnu, qui est reparti pour Paris, de son côté : le médecin a voulu m'éloigner à mon tour : mais Djalma a si fort iusbté, que nous sommes partis, le m^ecin, le prince et moi. Hier soir, nous arrivons à moitié chemin : le médecin trouve qu'il faut passer la nuit dans une auberge : nous avons, — disail-il, — tout le temps d'être arrivés à Paris ce soir, le prince ayant annoncé qu'il lui fallait absolument être à Paris le 12 au soir. Le médecin avait beaucoup insisté pour partir seul avec le prince. Je savais, par la lettre de Josué, qu'il vous importait beaucoup que Djalma ne fût pas ici le 15; des soupçons me sont venus ; j'ai demandé à ce médecin s'il vous connaissait ; u m'a répondu avec embarras... alors, au lieu de soupçons, j'ai eu des certitudes... Arrivé à l'auberge, pendant que le médecin était auprès de Djalma, je suis monté à la chambre du docteur, j'ai examiné une boîte remplie de plusieurs flacons qu'il avait apportés : l'un d'eux contenait de l'opiiun... J'ai deviné. — Qu'avez-vous deviné, monsieur? — Vous allez le savoir... Le médecin a dit à Djalma, avant de se retirer : c — Votre blessure est en bon état, mais la fatigue du voyage pourrait l'enflammer : il sera bon, demain dans la journée, de prendre une potion calmante que je vafe préparer ce soir, afin de l'avoir toute prête dans b voiture... » Le calcul au médecin était simple, — ajouta E^ringhea : — le Icmlemain (qui est aujourd'hui), le prince prenait la potion sur les quatre ou cinq neures du soir... bientôt il s'endormait profondément... Le médecin, inquiet, faisait arrêter h voiture dans la soirée... déclarait qu'il y avait du danger à continuer la route... passait la nuit dans une auberge, et s'établissait auprès du prince, dont I assoupissement n'aurait cessé qu'à l'heure qui vous convenait. Tel était votre dessein ; il m'a paru habilement projeté; j'ai vouhi m'en servh' pour moi-même, et j'ai réussi. — Tout ce que vous dites là, mon cher monsieur, — dit Rodin en ronseant ses ongles, — est de l'hébreu pour moi.

—Toujours, sans doute, à cause de mon accent... mais, dites-moi... connaissez-vous l'array-mw) ? — Non. — Tant pis ; c'est une admirable production de l'Oe de Java, si fertile en poisons. — Fh ! que m'importe ! — dit Rodin d'une voix brève et pouvant à peine dissimuler son anxiété croissante. — Cela vous importe beaucoup. Nous autres fils de Bohwanie, nous avons horreur de répandre le 8aog« -^ reprit Faringhea ; — mais, pour passer im{mnément le lacet autour du cou oe nos victmM^ nous attendent qii'des soient endormies... Lorsque leur sommeQ n'est pas assez profond, nous l'augmentons à notre gré ; nous sonmies très-adroits dios notre œuvre : le serpent n'est pas phis subtil, le lion plus audacieux, malma porte DOS marques... Warray-mow est une poudre impalpable ; en en uisant respirer quelques parcelles pendant le sommeil, ou en le mâam au tabac d'une pipe pendant qu'on veille, on Jette sa victime dans la assoupissement aont nen ne peut la tirer. Si l'on craint de donner une dose trop forte à la fois, on en Eait as|rrfrer plusieurs fois dorani le sommeil, et on le prolonge ainsi sans danger autant de temps que llioaaie peut rester sans boire ni manger... trente ou quarante neures enTiron... Vous voyez combien l'usage de l'opium est grossier auprès de ce divin narcotique... J'en avais apporté de Java une certaine qntntilé... par simple curiosité... sans oublnr le cottle-poison. — Ah ! n ? a on oon* tre poison ? — dit machinalement Rodin. — Comme Il y a dea giais qid sont tout le contraire de ce que nous sommes, f^ère de la boDne-œavK.M Les Javanais appellent le suc de cette racine le touhoe; fl dissipe l'eogourdissement causé par Yarray-mvWf comme le soleil dissipe les noases... Or, hier soir, étant certain des projets de votre dmiaBaire sor Djalma, j'ai attendu que ce médecin fût couché» endormi... Je me loli introduit en rampant dans sa chambre... et je lui ai Hait aspirer nne tdie dose d*array-mù>... qu'il doit dormir encore... — Malheureux ! — s'écria Rodin de plus en plus effrayé de ce récit, car Faringhea portait la coup terrible aux machinations du tocius et de ses amis ; — mais vov risquiez d'empoisonner ce médecin ? — Frère, coDune il risquait d'empoisonner Dialma. Ce matin nous sommes donc partis, laissant votre médecin dans l'auberge, plongé dans un profond sommeil. Je me suis trouvé seul dans la voiture avec Djabna. il fumait, en véritable indien. Quelques parcelles d'arrov-mov, mélangées au tabac dont j'ai rempU m longue pipe, l'ont d'abord assoupi... Une nouvelle dose qu'il a aspirée l'a endormi profondément, et à cette heure il est dans l'auoerge oà non sommes descendus. Maintenant, frère... il dépend de moi de laisser Dïilma plongé dans son assoupissement, qui

durera jusqu'à demain soir..* ou ae l'en faire sortir à l'instant... Ainsi, selon que vous sallsiereioa non à ma demande, Djalma sera ou ne sera pas demain rue Saini-FraBçois, n* S. a Ce disant, Faringhea th*a de sa poche la médaille de Djalma» et dit à Rodin en la lui montrant : « Vous le voyez, je vous dis la vérité... Pendant le sommeil de Djahna, je lui ai enlevé cette médaille, la seule indication qu'il ait de l'endroit où il doit se trouver demain... Je finis donc par où j'ai commencé, en vous disant : -^ Frère, je viens vous demander beaucoup ! » Depuis quelques moments, Rodin, scion son habitude lorsqu'O était en proie à un accès de rage muette et concentrée, se rongait les ongles jusqu'au sang. A ce moment, le timbre de la loge du portier sonna trois coups espacés d'une façon particulière. Rodin ne parut pas (attire attention à ce bruit, et pourtant tout à coup une étincelle brûla dans ses petits yeux de reptile, pendant que Faringhea, les bras croisés, le regardait avec une expression de supériorité triomphante et dédaigneuse. Le socius baissa la tête, garda le silence, prit machinalement une plume sur son bureau, et en mâchonna la barbe pendant quelques secondes, en ayant l'air de réfléchir profondément à ce que venait de lui dire Faringhea. Enfin, jetant la plume sur le bureau, il se retourna brusquement vers le métis, et lui dit d'un air profondément dédaigneux : « Ah ça, monsieur Faringhea, est-ce que vous prétendez vous moquer du monde, avec vos histoires ? » Le métis, stupéfait, malgré son audace, recula d'un pas. c Comment, monsieur,— reprit Rodin, — vous venez ici« dans votre maison respectable, vous vanter d'avoir dérobé une correspondance, étranglé celui-ci, empoisonné celui-là avec un narcotique ! Biais c'est du délire, monsieur ; j'ai voulu vous écouter jusqu'à la fin, pour voir jusqu'où vous pousseriez l'audace... Car il n'y a qu'un monstrueux scélérat qui puisse venir se targuer de si épouvantables forfaits; mais je veux bien croire qu'ils n'existent que dans votre imagination. » En prononçant ces mots avec une sorte d'animation qui ne lui était pas habituelle, Rodin se leva, et, tout en marchant, s'approcha peu à peu de la cheminée, pendant que Faringhea, ne revenant pas de sa surprise, le regardait en silence. Pourtant, au bout de quelques instants, il reprit d'un air sombre et farouche : « Prenez garde, frère... ne me forcez pas à vous prouver que j'ai dit la vérité.— Allons donc, monsieur \ il faut venir des antipodes pour croire les Français si faciles à duper. Voulez-vous, dites-vous, la prudence du serpent et le courage du lion. J'ignore à vous êtes un non courageux; mais pour serpent prudent... Je le nie. Comment ! vous avez sur vous une lettre de M. Josué qui peut me com*

gromettre (en admettant que tout ceci ne soit p.is une faUe); le prince jalma est plonsé dans une torpeur qui sert mes projets et dont voos setd le pouvez taire sortir; vous pouvez enfin, dites-vous, porter im coup terrible à mes intérêts, et vous ne réfléchissez pas, lion terrible, serpent subti*, qu'il ne s'agit pour moi que de gagner viugt-quatre heures ? Or, vous arrivez du fond de l'Inde à Paris : vous êtes étranger et inconnu à tous ; vous me croyez aussi scélérat que vous, puisque voos m'appelez frère, et vous ne songez pas que vous êtes ici en mon pouvoir, que cette rue est solitaire, cette maison écartée, que je puis avoir ici sur-le-champ trois on quatre personnes capables de vous garrotter en ' une seconde, tout étrangleur que vous êtes!... et cela seulement en ti

LE JI IF ERRANT. 480 rani le cordon de cctle sonucUe, — ajouta Rodin en le prenant en effet I la main. — N'ayez donc pas peur, — ajouta-t-il avec un sourire diabolique en voyant Karinghea faire un brusque mouvement de surnrise et de Fraveur ; — est-ce que je vous nrèviendraiSt si \e voulais agV de la sorte f... Voyons, repondez... Une (ois garrotté et mis en lieu de sûreté pendant vingt-quatre heures, comment pourriez-vous me nuire ? !^e me serait-il pas alors facUe de m'emparer des papiers de iosuë, de la médaille de Djalma, qui, plongé dans un assoupissement jusqu'à demain sor, ne m*inquiëteraitplus?... Vous le voyez donc bien, monsieur, vos menaces sont vaines... parce qu'elles reposent sur des mensonges, parce qu'il n'est pas vrai que le prince Djalma soit ici en votre pouvoir... Ailei... sortez d'ici, et, une autre fois, quand vous voudrez faire des dupes, adressez-vous mieux. » Faringhea restait frappé de stupeur : tout ce qu'il venait d'entendre lui sembbit très-probable ; Hodin pouvait s'emparer de lui, de la lettre de Josué, de la médaille ; et, en le retenant prisonnier, rendre impossible le réveil de Djalma ; et pourtant Rodin loi ordonnait de sortir, à lui, Faringhea, qui se croyait si redoutable. A force de chercher les motife de h conduite inexplicable du iocius^ le métis s'imagma, et en effet il ne pouvait penser autre chose, oue Rodin, malgré kî preuves qu'il lui apportait, ne croyait pas que Djalma fôt en son pouvoir ; de la sorte, le dédain du correspondant de Josué s'expliquait naturellement. Rodin jouait un coup d'une grande liardiesse et d'une grande habileté. Aussi, tout en ayant l'air de grommeler entre ses dents d'un air courroucé, il observait en dessous, mais avec une anxiété dévorante, la physionomie de l'Etrangleur. Cduî-ci, presque certain d'avoir pénétré le secret motif de la coudoîle de Roain, reprit : « Je vais sortir... mais un mot encore;... vous crojez que je mens. — J'en suis certain, vous m'avez débité un tissu de Bibles; j'ai perdu beaucoup de temps à les écouter, faites-moi grâce do reste... Il est tard, veuillez me bisser seul. — Une minute encore... voos êtes un homme, je le vois, à qui l'on ne doit rien cacher, — dit Faringhea. — A cette heure, je ne puis attendre de Dialma qu'une espèce d*auni6ne et un mépris écrasant, car, du caractère dont il est, lui dire : Donnezp-moi beaucoup, parce que, pouvant vous trahir, je ne i'ai pas bit... ce serait m'attirer son courroux et son dédain... J'aurais pu vingt fois le tuer... mais son jour n'est pas encore venu, — dit l'Etrangleur d'an air sombre, — et, pour attendre ce jour. .. et d'autres funestes jours, il me bot de l'or, beaucoup d'or... vous seul pouvez m'en

donner en nayant ma trahison envers Djahna, parce qu'à vous seul elle profite. Vous refusez de m'entendre, parce que vous me croyez menteur... J'ai pris l'adresse de l'auberge où nous sommes descendus, b voici. Envoyez quelqu'un s'assurer de la vérité de ce que je dis, alors vous me croirez; mais le prix de ma trahison sera cher. Je vous l'ai dit, je vous denunderai beaucoup. > Ce disant, Faringhea oËniii à Rodin ime adresse imprimée; le tocins, qui solTaitdoecoin de l'œil tous les mouvements de Faringhea, fit semblant d'être profondément absorbé, de ne pas l'entendre, et ne répon dit - ' c Prenez cette adresse... et assurez-vous que je ne mens pas, — reprit Faringhea en tendant de nouveau l'adresse à Rodin. — Uein... qu'est-ce ? — dit celui-ci en jetant à b dérobée un rapide regard sur l'adresse, qu'il lut avidement mais sans y toucher. — Lisez cette adresse, — répéta le métis, — et vous pourrez voos assurer que... — En vérité, monsieur, — s'écria Rodin en repoussant l'adresse de b main, — votre impudence me confond. Je voos répète que je ne veux avoir rien de commun avec voiii. Foor b dernière fois je vous somme de vous retirer... Je ne sais pas ce Ce disant, Rodin sonna violemment. Faringhea fit un mouvement conuie s'U eût voulu se mettre en défense. Un vieux domestique à figure drbonnaire et pbcide se présenta aussitôt. « Lapierre,... écbirez monsieur,» lui dit Rodin an lui montrant du |csle Faringhea. Celoi^i, épouvanté du cabne de Rodin, hésitait 4 sortir, c Mais, monsieur, — lui dit Rodin remarquant son trouble et son hèHlation, — qu'atteiidez-vous? Je désire être seul.'— Ainsi, monsieur, — W dit Faringhea en se retirant lentement et à reculons, — vous refusez Ks oUrfs? Prenez garde... demain il sera trop tard. — Monsieur, j'ai Tbonneur d'être votre très-humble serviteur.» Et Rodin s'inclina avec courtoisie. L'Etrangleur sortit. — La porte se referma sur lui... Aussitôt le père d'Aigrigny parut sur le seuil de la pièee voisine. Sa figure était pâle et bouHeversée. ■ Qu'aveï-vous bit? — s'écria-t-il en s'adressant à Rodin. — J'ai tout CBicodn... Ce misérable, j'en suis malheureusement certain, disait b vérité... rindien est en son pouvoir; il va le rejoindre. — Je ne le pense Pj^ — dit humblement Rodin en s'inclinant et reprenant sa phvsiooo>ie morne et soumise. — Et qui empêchera cet homme de r^indre le Prince? — Permettez... Lorsqu'on a mtroduit ici cet affreux scélérat, je rd reconnu : aussi, avant de m'entretenir avec lui, j'ai prudemment écrit quelques Itsnes à Norok, oui attendait le bon loisir de Votre Rcvénæe dans b salle basse avec dolbth ; plus tard, pendant le cours de h eoDvemtk», lorsqu'on m'a apporté la réponse de Morok, qui atten^ ait met ordres. Je lui ai donné da nouvelles

instructions, voyant b tour que prenaient les choses. — Et à quoi bon tout ceci, puisque cet homme vient de sortir de cette maison? — Votre I éiérance daignera peut-être remarquer qu'il n'est sorti qu'après m'avoir donné l'adresse de l'hôtel où est rindien, grâce à mon innocent stratagème de dédain... S'il eût manoué, Faringhea tombait toujours entre les mains de tioliatli et de Morok, qui l'attendaient dans b rue à deux pas de b porte. Mais nous eussions été très^embarrassés, car nous ne savions pas où habitait b prince Djalma. — Encore de la violence ! — dit le père d'Aigrigny avec répugnance. — C'est à regretter,... fort à re^retier, — repnt Rodin, «mais il a bien fallu suivre le système adopté jusqu'ici. — Est-ce un reproche que vous m'adressez? —dit le père d'Aigrijpiy, qui commençait a trouver que Rodin était autre chose qu'une machine à écrire. — Je ne me permettrais pas d'en adresser à Notre Révérence, — dit Rodin en s'inclinant presque jusqu'à terre; — mais il s'agit seulement de retenir cet homme pendant vingt-quatre heures. — Et ensuite?... Ses pbintes? — Un pareil bandit n'osera pas se plaindre ; d'aiUeurs il est sorti librement d ici. Morok et Gulialh lui banderont les yeux après s'être emparés de lui. La maison a une entrée dans b me VieiUe-des-Ursins. A cette heure et par ce temps d'ouragan il ne passe personne dans ce quartier désert. Le trajet déinysera complètement ce misérable ; on b descendra dans une cave ou bâtiment neuf, et demain, la nuit, à parellb heure, on lui rendra la liberté avec les mêmes précautions... Quant à l'Indien, on sait maintenant où le trouver .. il s'agit d'envoyer auprès de lui une personne de confiance; et s'il sort de sa torpeur... il est un moyen trèsasimple et surtout aucunement violent, selon mon petit jugement, — dit modestemf nt Rodin, — de b tenir demain éloigné toute b journée de b rue Saint-François. » Le même domestique à figure débonnaire, qui avait Introduit et éconduit Farinahea, rentra dans b cabinet après avoir discrètement frappé; il tenait à la main une espèce de gibecière en peau de daim, qu'il rnnit à Rodin en lui disant : « Voici ce que M. Morok vient d'apporter : il est entré par la rue Vieille. » Le domestique sortit. Rodin ouvrit b sac et dit au père d'Aigrigny en lui montrant ces objets : « I^ médaille... et la lettre de Josué... Morok a été habile et expéditif. — Encore un danger évité, — dit b marqub; — il est fâcheux d'en venir à de tels moyens. — A qui les reprooier, sinon au misérable qui nous met dans la nécessité d'y avoir recours?... Je vais à l'instant dépêcher quel^un à l'hôtel de l'Indien. — Et à sept heures du matin vous conduirez Gabriel rue Saint-François ; c'est là que j'aurai avec lui l'entretien qu'il me demande si

instamment depuis trois jours. — Je l'en ai fait prévenir ce soir ; il se rendra à vos ordres. — Enfin, — dit le père d'Aigrigny, — après tant de lutttes, tant de craintes, tant de traverses, quelques heures maintenant nous séparent de ce moment depuis si longtemps attendu. » •, Nous conduirons le lecteur à la maison de la rue Saint-François. mm ONZIÈME PARTIE. LE TREIZE FÉVRIER. CHAPITRE PREMIER. La maison de la rue Saint-François. En entrant dans la rue Saint-Gervais par la rue Doré (au Marab), on se trouvait, à l'époque de sa construction, en face d'un mur d'une hauteur énorme, aux pierres noires et vieillies par les années; ce mur, se prolongeant dans presque toute la longueur de cette rue solitaire, servait de contrefort à une terrasse ombragée d'arbres centenaires ainsi (à plus de quarante pieds au-dessus du pavé : à travers leurs épais branches apparaissaient le fronton de pierre, le toit aigu et les grandes cheminées de brique d'une antique maison, dont l'entrée était située rue Saint-François, n° 5, non loin de l'angle de la rue Saint-Gervais. dehors de cette demeure ; c'était encore la façade, percée de deux ou trois jours de soufflées formidables. une porte en fer, constellée d'énormes têtes de vache disposait depuis longtemps sous elle, de poussière et de rouille, s'arrondissait la voûture d'une baie enfoncée, ressemblant rien de plus triste que ce côté d'une muraille très française, sorte de demeure en chêne massif, sombre, et dont le couloir une couche épaisse sur le haut, et s'adaptait à une arcade profonde, tant les murailles avaient d'épaisseur; dans l'un des larges battants de cette porte massive s'ouvrait une seconde petite porte servant d'entrée au juif Samuel, gardien de cette sombre demeure.

uo LE JUIF ERRANT. • -*-»i r" Le senti franchi, on arrivaH sons
 une voAte fonnée par le bâtiment donoant sar la rue. Dans ce bélienient était
 pratiqué le logement de Samuel ; kê fenêtrés s'ouvraient sur une cuur
 intérieure très-spacieuse coupée far une crille an delà de laquelle on toyalt
 un jardin. Au milieu de ce Jardin s'élevait une maison de pierre de talHe à
 deux étages, si bnirrement eihaussée, «ni'il fallait fravir un perron ou plaint
 un douille escalier de vingt marwes pour arriver i la |)orte d'entrée murée
 depuis cent cinquante ans. Les contrevents des croisées de cette iMbItatlon
 avalent été remplacés par de larges et épaisses pbqnes de plomb
 beraiétiquemaot soudées et maintenues par des châssis de fer scellés dans la
 pierre. De plus, afin d'Interceptor complètement Talr, la lumière, et de paror
 de la sorte à toute dégradation Intérieure ou eité* riure, le toit avait été
 recouvert d'énaisscs plaques de plomb, ainsi que l'ouvtnrtne des hautes
 cheminées de KMriqiies, préalablement bouchées el maçonnées. On avait
 usé des mêmes procédés pour la clôture d'un petit belvédère carré situé au
 laite de la maison, en recouvrant sa cage vitrée d'une sorte de chappe
 soudée i la toiture. Seulement, par suite d'une fantaisie singulière, chacune
 des quatre plaques de plomb qui nasi|uaient In Êices de ee belvédère,
 correspondant aun quatre points cardmaui, était percée de sept petits trous
 ronds, disposés en forme de croix, que l'on distinguait fecellement à
 l'extérieur. Partout ailleurs, les paimeau plombés des croisées étaient
 absolument pleins. Grâce à ces précautions, à la solide construction de cette
 demeure, à peine quelques réparations extérieures avaient été nécessaires, et
 les appartements, com|>lét(inent soustraits à l'influence de l'air extérieur,
 devaient être, depuis un siècle et demi, aussi intacts que lors de leur
 fermeture. i/aspect de murailles lézardées, de volets vermouhis et brisés,
 d'une toiture à demi effondrée, de croisées envahies par des plantes
 pariétaires, eût été peut^tre moins triste que la vue de cette maison de Cerre
 bardée de fer et de plomb, conservée comme un tombeau. Le rdin,
 complètement abandonné, et dans lequel le gardien Samuel entrait
 seulement pour (aire ses inspections hebdomadaires, olfrait, surtout pendant
 l'été, une incroyable confusion de plantes parasites et de broussailles. Les
 arbres, livrés à euxnnémus, avaient poussé en tout sens et entremêlé leurs
 branches ; qneloues vignes folles reproduites par rejetons, rampant d'abord
 sur le sol, jusqu'au pied des arbres, y ^valent ensuite gnmpé, enroulé leurs
 troncs, et jeté sur les branchages les phis élevés I inextricable réseau de

leurs sarments. L'on ne pouvait traverser cette forêt vierge qu'en suivant un sentier pratique par le gardien pour aller de la nrUle à la maison dont les abords, ménagés en pente douce pour l'écoulement des eaux, étaient soigneusement dallés sur une largeur de dix pieds environ. Un autre petit cbemui de ronde, ménagé autour des murs d'enceinte, était chaque nuit k^tiu par deux ou trois énormes chiens des Pyrénées, dont la race fidèle s'était aussi perpétuée dans cette maison depuis un siècle et demi. Telle était l'habitation destinée à servir de rendei-vous aux descendants de la femille Rennepont. La nuit oui séparait le 12 février du 13 allait bientôt finir. Le calme succédant a la tourmente, la pluie avait cessé : le ciel était pur, étoile ; la lune, à son déclin, brillait d'un doux éclat, et jetait une clarté mélancolique sur cette demeure abandonnée, silencieuse, dont aucun pas humain n'avait franchi le seuil depuis tant d'années. Une vive lueur, s'échappant à travers une des feiiôlres du logis du gardien, annonçait que le juif Samuel veillait encore. Que l'on se figure une assez vaste chambre, lambrissée du liaut en bas en vieilles boiseries de noyer, devenues d'un brun presque noir à force de vétusté ; deux tisons a demi éteints fument dans l'àtre au milieu des cendres refroidies: sur la Liblette de cette cheminée de pierre peinte couleur de granit sris, on voit un vieux flambeau de fer garni d'une maigre chandelle, coiffée d'un étciguoir, et auprès une paire de pistolets à deux coups et un couteau de chasse à lame affilée, dont la poignée de bronze ciselé appartient au dix-septième siècle ; de plus une lourde carabine était appuyée à l'un des pilastres de la cheminée. Quatre esr:ibeaux sans dossier, une vieille armoire de chêne et une table carrée à pieds tors, meublaient seuls cette chambre. A la boiserie étalent symétriquement suspendues des cleC» de différentes grandeurs; leur forme annonçait leur antiquité; diverses étiquettes étaient fixées à leur anneau. Le fond de la vieille armoire de chêne, à secret et mobHe, avait glissé sur une 'coulisse, et l'on apercevait, scellée dans le mur, une larce et profonde caisse de fer, dont le battant ouvert montrait le merveilleux mécanisme de l'une de ces serrures florentines du seizième siècle, qui, mieux nue toutes les inventions modernes, défiait l'effraction, et qui de plus, selon les idées du temps, grâce à une épaisse doublure de toile d'amiante, tendue assez knn des parois de la caisse sur des fils d'or, rendait incombustibles en cas d'incendie les objets qu'efle renfermait. Une grande cassette de bois de cèdre, prise dans cette caisse, et déposée sur un escabeau, eontentit de nombreux papifK soigneusement rangés et étiquetés. A la lueur d'une lampe

de cuivre occupé à écrire sur un petit registre, il m'a dicté en lisant un carnet. Samuel avait alors environ quatre-vingt ans, une forêt de cheveux gris et petit, maigre, nerveux, et la pétulance faisait prouver qu'il n'avait pas atteint son apogée et son activité, quoiqu'il en soit, hier, où il apparaissait d'ailleurs très rarement, le vieux gardien Samuel est que sa femme Bethsabée n'en, et malgré cet âge avait sa tête : il était de ses mouvements affectés de paraître presque en enfance, ainsi que l'avait dit Rodm au père d'Aigrigny. Une vieille robe de chambre de bouracan marron, à larges manches, enveloppait entièrement le vieillard, et tombait jusqu'à ses fesses. Les traits de Samuel offraient le type pur et oriental de sa face : son teint était mat et jaunâtre, son nez aquiline, son menton ombragé d'un petit bouquet de barbe blanche ; ses pommettes saillantes jetaient une ombre assez dure sur ses joues creusées et ridées. Sa physionomie était remplie d'intelligence et de finesse et de sagacité. Son front, large, élevé, annonçait la droiture, la franchise et la fermeté ; ses yeux, noirs et brillants comme les yeux arabes, avaient un regard à la fois pénétrant et doux. Sa femme, Bethsabée « de quinze ans moins » âgée qu'elle, était de bonne taille et entièrement vêtue de noir. Un bonnet plat, en liège empesé, qui rappelait la sévère coiffure des graves matrones bohémiennes, encadrait son visage pâle et austère, autrefois d'une rare et fière beauté, d'un caractère tout biblique ; quelques plis du front, provenant d'un froncement presque continu de ses sourcils gris, l'indiquaient. Cette femme était souvent sous le poids d'une tristesse profonde. A ce moment même, la physionomie de Bethsabée trahissait une inquiétude : son regard était fixe, sa tête penchée sur sa poitrine ; elle avait laissé retomber sur ses genoux sa main droite dont elle tenait un petit carnet ; de son autre main, elle serrait convulsivement sa longue tresse de cheveux noirs comme elle l'avait portée au cou. Cette natte épaisse était garnie d'un fermoir en or d'un pouce carré : sous une plaque de cristal qui le recouvrait d'un côté comme un reflet qualitatif, on voyait un morceau de toile blanche carrément et presque complètement couvert de taches d'un rouge sombre, couleur de sang depuis longtemps séché. Après un moment de silence, pendant lequel Sanud écrivait sur son registre, il dit tout haut, en relisant ce qu'il venait d'écrire : « D'autre part, 5,000 métaux d'or (soit de 1,000 florins, et la date du 9 octobre 1850. » Ensuite de cette énumération, Samuel ajouta, en relevant la tête et en s'adressant à sa femme : « Est-ce bien cela, Bethsabée ? avez-vous comparé sur ce carnet ? » Bethsabée ne répondit pas. Samuel la regarda, et, le voyant

profea* dément accablée, lui dit avec une expression de tendresse inquiète : c
 Qu'avcz^vous?... mon Dieu, qu'avez-vous? — l>e 19 octobre iliM... — dit-
 elle lentement, les yeux toujours fixes, et en serrant plus étroitement encore
 dans sa main la tresse de cheveux noirs qu'elle portait au cou. ^ C'est une
 date flhneste, Samuel.. . bien funeste... c'est ceUe de la dernière lettre que
 nous avons reçue de... à Bethsabée ne put continuer, elle poussa un long
 gémliaeaieot et attacha sa figure dans ses mains. « Ah ! je vous entends, --
 reprit le vieilHard d'une voix altérée, -*ib père peut être distrait par de
 graves préoccupations, mais* hélas ! le cœur d'une mère est toujours en
 éveil. » Et, Jetant sa plume sur la table, Samuel appuya sa main sur les
 mains avec accablement. Bethsabée reprit bientôt, comme si elle se (IH
 doulourensementcoah lui dans ces cruels souvenirs : « Oui... ce jour est le
 dernier où notre Abel nous a écrit d'Allemagne en nous annonçant qu'il
 venait d'e» pte^er selon vos ordres les fonds qu'il avait emportés d'Ici* et
 qu'il allait se rendre en Pologne pour une autre opération.— Et en Pologne...
 il a trouvé la mort d'un martyr, — reprit Samuel. — Sans motif, sans preuve,
 car rien n'était plus faux, on l'a injustement accusé de venir organiser la
 contrebande... et le gouvernement russe, le traitant comme on traite nos
 frères dans ces pays de crue tyrannie, l'a condamné à l'affreux supplice
 du knout... sans même le voir ni l'entendre. A S •I qu'enferme le dégradant
 servage où on les plonge juif expirant sous le bâton ! Qui h^it s'en
 inquiéter? — Et notre pauvre Abel, si doux, si loyal, est mort sous le fouet,
 moitié de honte, moitié de douleur, — dit Bethsabée en tressaillant. — Un
 de nos frères de Pologne a obtenu à grand'peine la permission de
 l'ensevelir... Il a coquéso beaux cheveux noirs, et ces cheveux avec ce
 morceau de lingée, trempé du sang de notre cher fils, c'est tout ce qui nous
 reste de lui, a s'écrit Bethsabée. Et elle couvrit de baisers convulsifs la
 tresse de cheveux si précieuse. « Hélas ! — dit Samuel en essuyant ses
 yeux, qui avaient aussi à ce souvenir déchirant, — Seigneur, du
 moins, ne nous a redonné notre enfant que lorsque la tâche que notre famille
 poursuivait fidèlement depuis un siècle et demi touchait son terme... A quel
 bon désormais notre race sur la terre ? — ajouta Samuel avec une profonde
 amertume — notre devoir n'est-il pas accompli ?... Cette caisse ne renferme
 pas une fortune de roi? cette maison, murée il y a cent cinquante ans
 ne sera-t-elle pas ouverte ce matin aux descendants du bienfaiteur à mon
 aïeul?... » En disant ces mots, Samuel tourna tristement la tête vers la
 fenêtre qu'il apercevait de sa fenêtre. A ce moment l'aube paraissait, et

lune venait de se coucher: le belvédère, ainsi que le toit et les cheminées, se découpait en noir sur le bleu sombre du firmament étoilé. Tout à coup Samuel peült, se leva brusquement et dit à sa femme d'une voix tremblante en lui montrant la maison : « Bethsabée... les sept portails à l'entrée. comme il j'a trente ans... regarde... regarde! » « Viens te

LE JUIF ERRANT. 141 En effet* les sept oïverlores rondin, disposées en forme de croix autrefois pratiquées d;ins lrs plaques de plomb fiii recouvraient l^ croisées du belvédère, étincelèrent en sept points lumineux, comme si quelqu'un nt monté intérieurement an faite de la maison murée. CHAPITRB U. Doit cl avoir. Pendant quelques instants, Samuel et Bethsabée restèrent immobiles, lea yeux attacha a>'ec une frayeur inquiète sur les sept points lumineux qni rayonnaient parmi les dernières clartés de la nuit au sommet du belvédère, pendant qu'à i'lioriion, derrière la maison, une lueur d'un rose pile annonçait Taube naissante. Samuel rompit le premier le silence et dit à sa fiEmme en passant la main sur son Iront : « La douleur que vient de nous causer le souvenir de notre pauvre enfont nous a empéelles de réfléchir et de nous rappeler qu'après tout il ne devait y avoir pour nous rien d'effhiyant dans ce (lui se passe. — (Que dites-vous, Samuel? — Mon père ne m'a-t-il pas dit que lui et mon aïeul avaient plusieurs fols aperçu des clartés pareilles à de longs intervalles? — Uul, Sunud... mais sans pouvoir, non plus que nous, s'expliquer ces clartés. — Ainsi que mon nere et mon grand-père, nous devons croire qu'une bsue. inconnue de leur temps comme elle Test encore du nôtre, donne paasase à des personnes qui ont aussi ouelques devoirs mystérieux à remplir dans cette demeure. Encore une rois, mon père m'a prévenu de ne pas m'inquiéter de ces circonstances étranges... qu'il mav.ilt prédites* et qui dqwis trente ans se renouvellent pour la seconde fois. — 11 n'importe, Samuel... Cela épouvante comme si c'était quelque chose de surnaturel. — Le temps des miracles est passé, — dit le juif en secouant mélancoliquement la tête, — bien des vieilles maisons de ce quartier ont des communications souterraines avec des endroits éloignés - quelques-unes, dit-on, se prolongent même jusqu'à la Seine et jusqu'aux catacombes... Sans douto ortie maison estd:ins une condition IareiUe, et les personnes qui v viennent si rarement s'y introduisent par ce moyen. — Mais ce belvédère ainsi dilairé...— D'après le plan annoté du bâtiment, vous savez que ce belvédère forme le faite ou la lanterne de ce qu'on appelle la gi-ande salie de dcuiJ, située au dernier élace de la maison. Comme il y règne une complète obscurité, à cause de b fermeture de toutes les fenêtres, nécessairement on se sert de lumière pour monter jusqu'à cette salle de deuil, pièce qui renferme, dit-on, des choses bien étranges, bien sinistri*s... » ajouta le juif en IrpssaiUant. Bcths;ibée regankût attentivement, ainsi que

son mari, les sept points lumineux, dont l'éclat diminuait à mesure que le jour grandissait. « Ainsi que vous le dites, Samuel, ce mystère peut s'expliquer de la sorte... — reprit la femme du vieillard. — D'ailleurs ce jour est un jour si important pour la famille de Rennepont, que, dans de telles circonstances, cette apparition ne doit pas nous étonner. — Et penser, — reprit Samuel, — que depuis un siècle et demi, ces lueurs ont apparu plusieurs fois! Il est donc une autre famille, qui, de génération en génération, s'est vouée, comme la nôtre, à accomplir un pieux devoir... *- Mais quel est ce devoir? Peut-être aujourd'hui tout s'éclaircira-t-il... — Allons, allons, Bethsabée, — reprit tout à coup Samuel en sortant de sa chambre d'effectuer, à l'insu de l'oncle, les préparatifs nécessaires pour le lendemain.

The text on this page is estimated to be only 11.51% accurate

iVi LE JLIF ERRA>T. p^ri; »'y»Mt m tjmt p^nit^tumni k lui qiM
fféo de food» a g^er. Qooîr^4 «i UmîMîaU. aAn ^i« rarf^nt m reUM pat
poor aiiui npytrU^r étinUrH, U afail &mi une ffrande Vtapariu^ fmam.'Hrre
p^jor ar riv#!f à r« r«raiiliaC. «irUiul lor«i|u'U fut auetli'fn de
HfM|ianlaiDM de uni l'fMi #eUe t-MysuM . le dernier ^mu#i, d';illeuri in-
truit a l'érrole de um |p#!re, U d^^ya A un haut à^^ré, airiM flje le
dénootreroot des r^udlaU pfiHihMïu^miiUtrh^, ftlen iM aendile pluft
infif:h*nC. pliM n/iMe, pliM re%M:elable que b coudutUi de» memlirea de
ceMe Lunnle iara^lile qui, Kilidairi^ de l'i-ngagenM'Mt de gralitude pria ptr
un de« leur», le vcniennl peudann de si longie« ann^, avec auiaut de
d^iHnU^rM#inent que d înuUigeoce ei de prob»t4^, au lent sr/iroiMwnient
d'une fortune de roi dont ils u'aUendeni aiMune parli H qui, grAre à eut,
doit arriver iwre irl inimf;nse au mains ilmid^'Mrendanto du bieufaileur di:
leur aïeul. Itien enûn n'ea plus booralile p«Mir le pftm'jii qui bit le fV;p/il,
et pour le juif qui le reçoit, que t'u aiMi|ile ^!liange de panfles données,
sann autre gamiilie qu'une ronfinfieii et une rstinie féi.ïpriH^iw.%, lorsi|u'il
s'agit d'un ri-suliat qui ne doit se r^pHNliirif qu'au Iniut de rent einuanle
ans Apr'ts avoir relu atti^ntivrinent Min Inventnre, Sfamuel dit & sa femme
: • Je suis eertain de l'eiuititiide de rniïs additions ; foulet-vous mainte nant
collatliHiiier sur le cariM't quir vouHavi'xà la malu l'énoncé des valmrs
qiu^ Je vieu» d'é^Tîri! nur n* rry;^\\%ir**.'t }r. m'asMirrai en mi>me
temps que les titres simt rlassi:» par ordri; dans rv.iUi casseltis, car je dois
ce malin ri*iiiettrn k^ toilau iKitaiu*, li>riu|u'oii ouvrira !«* itrstaïuent. —
> !louimenrfX, mon ami, \t: vous miïn , » dit lletlisalMiC. Maiiuel lut l'état
suivant, v»rlllant k mesure dans sa caisse. Héêuméeu Cêmpêt d\$» HMiint
d^ M. ni niwiroiiT, r\$mu par Ilavid Sahiil. D^niT. Vf. t,imO,000 de rente
n 0/0 fraiivain en Inscriptions nominatives et au INiileur. Brlieli«i«s de IKil
k 1H5aut & l'appui. :i un iMiurs moyen do OU fr. Ml r 50,800,000 Fr.
INIO,^ro. ot plaiVsi sucros«iv^Huoot Mir lui « NHin p0 Mais a t^Mt Ml
do^turo, suIvmM Io dôlail c^swuoxo . |Hmr porto» o^r^m^oos dans dos
IsiUiio». IHmr tr^4wiM!4Û\mi «^ «>ourto|tos çs>^ A di\trk ot «ii»H |Hmr
J4H^HiiiotnoiMs ^ Ir^w gonorstkws do gorams (5»T75.00Q ANit. Il 11
Unîer im «1.175.01^ «C>w4 Mutc^ès» A>» iKir^nrr^ 4o II IW^ ^MNWl
aiffj^ a^MMT tlf^ ' ftOMM^MII» Il MMK 40 im C0T IQCS »:,El le
vidDard reprda sa femme arec ose ciprcrinoa êthk orgueil. c Cefa o'est pas

croyable 1 • — s'écœ Beihubée frappée àk — je savais que dloœMoses
rakors élaîeni entre sas wêê n'aurais jamais cru qœ 150,000 francs bbaës 3
y a eeat dm fussent la seule source de cette fortune nicroyable. — El c'est |
seule, Bellisabée... — répoœdil àèremœnt le TieiDard. Sus i grand'pere, mon
père el moi nous avons toiœoars WBm xmaM que d'exactitude dans la
gestU» de ces fonds ; sans dolc i a beaucoup de sagacité dans le cboix des
pbccnenis à Eure Ion de révolution et de crises commercbles ; mab ccia
nona d grâce à nos relations d'alaiires avec nos coreligionnaires de loi mab
jamab ni moi ni les miens nous ne nous «^w^nn pcn no pbcement, non pas
usurairœ, mab qui ne fût pas même on | sous du taux légal... Les ordres
formeb de M. de Rennœpol par mon grand-fère, le Toolaieni ainsi, et fl n*y
a pas na na tune plus pure que celle-ci... Sans ce d^intéresseœieot, et e
seufement de quekfues circonstances ÊiTorables, ce chiffre de douze
millions aurait peut-être de beaocono augmenté. — i sîUe? mon Dieu ! —
Rien de plus simpb, Betbsabée... lont sait qu'en quatorze ans un capital est
doublé par b s^ile no et composition de ses intérêts à 5 pour 100;
mainti»pynt^ r qu'en cent cinquante ans il y a dix fob qnatœne ans... qp
cinquante premiers milb francs ont été amsi donUés et m ce qui vous étonne
vous paraîtra tout simple : En 1682, ■. 1 pont a coulié à mon srand-père
150,000 fr.; cette somme. • ainsi que je vous Tai oit, a dû produire en 1696,
quatorze au 500,000 fr. —Ceux-ci, doubla en 1710, ont produit 600,00 de la
mort de mon grand-père, en 171!i, b somme à faire 1 d(^ de près d'un
milliou ; en 172*, elle aurait dû monter J 200,000 fr.; en 1738. à 2 millions
400,000 fr.; en 1752, den ma naissance, à 4 millions 800,00.^ fr.; en 1 766,
à 9 millions 0(eu I7H0, à 19 millions 200,000 fr.; en 1794, douze ans apr
(le mon pœrc, à 58 millions 400,000 fr. ; en 1 806, à 76 millions C en 1822,
à 153 millions 600,000 fr. Et aujourd'hui, en gobii iitérûts de dix années,
elle devrait être au moins de 1.^ n viron. Mais des pertes, des non-valeurs et
des frab inévitati compte est d'ailleurs ici rigoureusement établi, ont réduit
eei à 212 millions 175,000 francs en valeurs renfermées dans ce ---
MaiuliMiaul, je vous comprends, mon ami, — reprit Belfaa sive, —mais
quelle incroyable puissance que celle de Tacea et que d'admirables cboœs
on pourrait faire pour l'avenir ai blœs ressources au temps présent ! — Telle
a été, sans dont séc de M. de llœunœpont; car, au dire de mon père, qui k
mon aïœul, M. de Rennepont était un des plus grands espritt temps, répondit
Samuel en refermant b cassette de bob de Dieu veuiDe que ses descendants
soient dignes de celte forlH cl en fassent un noble emploi ! » dit Betbsabée

en se levant Le jour était complètement venu : sept heures du matin soit «
 Les matons ne vont pas tarder à arriver, — dit Samud en la boitant de côté
 dans sa caisse de fer, dissimulée derrière un coffre de chêne. — Comme vous,
 Bethsabée, — reprit-il, • curieux et inquiet de savoir quels sont les
 descendants de M. de pont qui vont se présenter ici...» Deux ou trois coups
 vigoureusement frappés avec le marteau de l'épaisse porte cochère,
 retentirent dans la maison. Mais chiens de garde répondit à ce bruit. Samuel
 dit à sa femme : « sans doute les matons que le notaire envoie avec un clerc
 ; je prie, réunissez-les ! liantes clés en trousseau avec leurs étiquettes pour
 les prendre » Ce disant, Samuel descendit assez lestement l'escalier, n'age.
 s'approcha de la porte, ouvrit prudemment un guichet, et manœuvres en
 costume de maçon, accompagnés d'un jeune valet de noir. «Où allez-vous-
 tous, messieurs? — dit le juif avant d'oser s'assurer l'identité
 de ces personnages. — Je viens ici de M^r Dumcsnil, notaire, — répondit le
 clerc. — pour asservir la porte muette : voici une lettre de son
 patron pour le maître de la maison.— C'est moi. n'ayez peur. — dit le
 valet. Je jeterai votre lettre dans la boîte. je vais la prendre. » Mais il
 désirait Samuel, mais il baissa les épaules lui semblait plus ridicule que celle
 demande du soupçonner le jeune homme à l'égard de M^rie. prit la lettre, alla à l'
 exirénité écrivit vk* U Lre un petit mot, compara soigneusement la sienne à
 une autre lettre du notaire qu'il prit dans la poche. après quelques
 minutes. J'infirmes des choses à la revint en lui ouvrir le battant de la porte
 au ciert en un instant « (S'il faut : RKH à bve bw«e,-.ifii le clerc en ean^e linu
 d^eH:Trir la porte d'un cabinet;ia f^ert. qu'a n'avait M wenuFrt^e. . » Le juif
 s'assit à la table. •I*-^" 3« '«» r» de la vvdse . 3 IMMUMU : -^
 voici. miHKKw. la petite kimbw .f -ii fa-r — n'ayez pas peur et de
 f^ewi^e la b w«e<

The text on this page is estimated to be only 20.91% accurate

LR JUIF RRUANT. 143 irquoî ne paR ouvrir Coutcfl les fenôlrcs ? — rtoin:»nieur, J>ourqnoi, depuis plusiiMirs jours, lossilile de parler à Sa Révérence le père d'Aigrigny ?pour«si celte maison pour m'acconlcr cet entretien? — Il m'e^t e répondre à ces questions, — reprit froidement Rodin. — 5 ne peut manquer d'arriver bientôt : elle vous entendra.— je puis vous dire, c'est que notre révérend père a, autant tte entrevue à cœur; s'il a choisi cette maison pour cet îst que vous avez un inlérêl â vous trouver ici... Vous le quoique vous ayez aiiecté quelque étouuement en entenen parier d'un notaire. » Rodin attacha un regard sciulateur et inquiet sur Gabriel, * n'exprima rien autre (host» que la surprise. us coini>remls pas, — réponlit-il à Rodin. — quel intérêt • à me trouver ici, dans cette maison? — Encore une fois, ible que vous ne le sachiez pas, — reprit Rodin, observant riel aveim, mez grave a. ail pu vous faire transgresser h» ordres du lévèreiid père d'Aigiig! y. ;ûlé d'une convenait ion très-import:mte avec votre mère adopfi.e. — C'est â un prêtre, et non à son (ilsadoptif que madame Haudoin a de-iid parler; — répondit gravement Gabriel, — v\j'ai cru pouvoir l'entend: e ; si J'ai fermé ma porte, c'est qu'il s'agissait d'une confession. — Et qu'aBlj*: VDlt voit d(mc Françoise Baudoin de si pressé à vous confesser? — C'est ce que vous saurez tout à I heure, lorsque je le dirai à Sa Révérence, s il lui platt que vous m'entendiez, » reprit Gabriel. Ces mots furent dits d'un ton si net par le missionnaire, qu'il s'ensuivit un assez long silence. Rappelons au lecteur tpic Gabriel avait jusqu'alors été tenu par m*s supérieurs dans la plus complète ignorance de la gravité des iuiérés de Êimille qui réclamaient sa présence rue Saint-François. La veille, Françoise Baudoin, absorbée par sa douleur, n'avait pas songé à lui dire que les orphelines devaient aussi se trouver à ce même rendez-vous, et, y eût-elle .d'ailleurs songé, les recommandations exprcs>es de Pagolx rt l'eussent empêchée de parler au jeune prêtre de cette circonstance. (j;ibriel ignorait donc absolument les liens de famille qui l'attachaient aux Allés uu maréchal Simon, à mademoisc liit retourne, Rodin eut le temps de dire tout b.is au réxérend père : « Il ne sait rien, et l'Indien n'est plus à craindie. » Malgré son ctlme aiiéclé, les traits du père d'Aigrigny étaient pâles et contractés, cimime ceux d'un joueur qui e^tsur le pail pas s.ins elfroi aux ipiatre heures qui restah^nt encore pour atteindre le terme fatal. Gabrii*! s'étant retourné, le père d'Aigngy hii dit, d'un ton ailertuecx et «ordial, en

*s'approchant de lui, le sourire aux lèvres et la main t[^]uiliie : « .Mo:i cher
nls, il m*en a coûté I eaucoup de vou.> avoir refu-é jwMpi'a t r uk»ment
l'entretien que vous désin'Z depuis votre ri-lour: il m'a è[^]ê inm moins
pénible de vous obliger à une tri! aile de qnelipics jous. Vuntpu; je n'aie
aucune explication à vous donner au sujet drs ehoves qii;* ji \t»r>>
ordonne, je veux bien vous dire q!ê je n'aj[^]is ain[^]i qj!.* d.:ni voîii- intérêt.
— Je dois croire Votre Révérence, » n-p'tudit liabriel vu s'iuelin.io!. I.e
jeune prêtre sentait malgré lui une va;:ne éinolion île cr lin»,* . j-.ir,
jusqu'à son départ pour sa nii[^]Nion en Ainériqni», le pi-re d\p.i.!ny, entre
les mains duquel il avait prêté K's vomix lônuidables qui le liai, ni
irrév*)eablement â la société tie Je us, le p«*re d'Aigrigny avait exiTr.sur
lui um* de ces inlluences effrayanl'[^]s qui, ne pnH'éilaiil que j. tp le
dopotisme, la compression et l'intinii.laiion, brisent toutes le-, foiii-s vives
de l'ame, et la laissentl inerte, tn[^]mblarile et terriliée. l es iiiîpns«:ion> sant
m.'lgré l'ii h's yeux devant l't'd liante et large prun-'lle priNf de son
supérieur. — J'ai aiN[^]-i, moi, de-i choNei d'un pranil inlénî .i vou[^]
::pprendit» : él. Ilodin, appela mnu attention sur vous en me parf*

The text on this page is estimated to be only 17.30% accurate

144 LE JUIF ERRAIN'. bnt d« progrès étonnais qm von baïet k l'école des Frères ; J'apprii «0 eSet qte votre excellente conduite, que voire caractère doux et niodésie, votre intelligence précoce éiaieai dignes du plus tendre intérêt : de ce moment, on eut les yeux ouverts Eur vous : au bout de ijuelque temps, voyant que vous De déniëriez pas, il nie parut qu'il j avait autre etiose en vous qu'un artisan ; on s'entendit avec votre mère adoptive, et par mes soins vous fûtes admis gratuitement dans l'une des écoles de notre compagnie : ain^, une chaîne de moins pesa sur l'excellente femme qui TOUS avait recueilli, et un enbint qui fuisait déjà concevoir de hautes espérances reçut par dos soins paternels tous les bienfaits d'une éducation rdigieuse...Cela n'es l-i) pas vrai, mon cher fUsT —Cela est vrai, mon père, ~- répondit Gabriel en baissant tes yeux. — A mesure que vous gTaitdis•ies, d'eicenentes et rares Tertot se développaient en vous : votre obéissance, votre douceur snrtont étaient • eien^lares; Tooa bisies de rapides progrès dans vos études. J'i^orah alors l nous. Ce rapide exposé i- ., arriver à ce qid suit ; car il s a^U, si b cImim était pmifto... de n rer davanUge encore ka Beos qui vous attaebent i wms. BcoMa __ donc bien, mon cher fils, ceci est conBdential el d'iM hatfe imm* tance, noD-seulement ponr vous, mate encore poor notm conpa^ue.. * ' — mon père... . — s'écria vivemeiu Gabrid en iDUrrainpiil It père d'Aigrigny, — je ne puis pas,)e ne dois pu vl ., Et le jeune prêtre devint pale; on vit, i l'allénikn ds m Hallt, qn'un violent combat se livrait en tnl; m^ raprenanl bienlAt h réiiH talion premUn, 0 rriava)t front, et, JetoBt h n e idle carrière vous vonMTloptm^^ Rsannient MMi 4a ■■Mte, I nfrft:c Jbtoh b lépUt, mOB ptoe. si s j'étais toutefois certain qne, dans toutes les conditions de votre vie vous resteriez toujours un fils bien-aimé de l'Eglise. Je ne m'étais pas trompé dans mes espérances, ou plutôt vous les avez, mon cber âls, Ue beaucoup dépassées. Apprenant par une confidence amicale oue votre mère aduptive désirait ardemment vous voir entrer dans les ordres, vous avez généreutemenl répondu aux désirs de l'excellente femme à qui vous (leviez tant... Hais comme lu SejsDCur est toujours juste d;ins ses récompenses, il a vuulu que la plus touch.inte preuve de gratitude que vous puissiez donni r à votre mère adoptive vous fat en même temps (livincment profitable, puisqiiVUc vous Etiiiait entrer junni les membres railitunis de notre sainte Eglise. D A ces motsdu père d'Aigrigny, Gabriel ne put retenir un mouvement en se rappel:) nt les a m

ères conliilnces de Françoise ; mais il se contentait pendant que fiodin. difboute et accoudé à l'angle de la cheminée, continuait de l'examiner avec une attention singulière et opiniâtre. Le père d'Aigrigny reprit : « Je ne vous le cache pas, mon cher fils, votre résolution me combla de notre compagnie. Ffos Lt refne épreuves, si dimciles, si pénibles, si nombreuses, vous les avez courageusement subies ; vous avez été jugé digne de nous appartenir, et, après avoir prêté entre mes mains un serment irrévocable et sacré qui vous attache à jamais à notre compagnie pour la plus grande gloire du Seigneur, vous avez déclaré répondre à l'appel de notre saint-père, aux âmes de bonne volonté, et aller prêcher (1), comme missionnaire, la foi catholique chez les barbares. Quoiqu'il nous fût pénible de nous séparer de notre cher fils, nous dûmes accéder à des désirs si pieux : « Pourqu'ontraepo » I pu m'er — ' ~ davanier — Je t'embrasse, ummi pcK. •vaut de vous à Tnlr, moi ■nasi, rapidement épuisé te passé... tu qatl m'a été donné de le jouer depuis quelque temps.. AoucoBprenerez alors, mon père, que je n'étais pas droit à vos confidences, car bientôt Ailia abbé va nous séparer sm* doBte. » A ces mots de Cabré il est impossible de pondre le regard que Maël le père d'Aigrigny échangeaient avec lui : le * (« » nul commença de ronger ses ongles en attachant son oeil de reptile vil à M. Rabriel : le père d'Aigrigny devint livide ; son front » | couvrit d'une sueur froide. Il se demandait avec une vaine si, au moment de le toucher au front, il viendrait de Gabrielle — t venir de qui t'embrasse | des avaient été éciMéli. Cette peine était d'ailleurs — l'attente. Pourtant le révérend père se contentait d'attendre [o>«it, resu odaw. et il y avait une UB'eatiiV (« » f tSOe de croire, nu tteL Bls,aMvoiBetBsdai C ianius séparés par on d- f me... si ce n'est par r^ f mededonleorquieMas- r terui quelque grave H- r tehite portée à voire •■ g hiti... mais... pariez... f' TOUS écoute... — n'y en a-t-il donc » ans, M père, — reprit Gabriel d'une voix ferme tH en s'animant peu à peu, que, par vos soins, je suis entré dans un collège de la compagnie ! Jésus... J'y entrai aimant, loyal et confiant... Comment a-t-on ennuagé tout d'abord ces précieux instincts de l'enfance ;... Le voici — UN jour de mon arrivée, le supérieur me dit, en me désignant deux enfants : N un peu plus âgés que moi : — ■ Voilà les compagnons que vous devrez — j'espère — vous promèner tous trois ensemble ; la règle défend tout entretien à deux personnes ; la règle veut aussi que vous écoutiez attentivement ce que diront vos compagnons, afin de pouvoir me le rapporter, car ces chers enfants peuvent avoir, à l' — ' —



The text on this page is estimated to be only 12.77% accurate

LE JUIF ERRANT. 44S miirai»es, on projeter de commettra des fautes ; »r, si vous I camarades, U Èiul m'averlir de leurs fâcheuses tcudaaces. alio cmoatrauccs pateruvlles leur ifpargDent \a puiiilion eu prcveEitites;... il vaut niteux urévenir le niai que oc le punir. ■ — Tels ■llet, moQ cher Gis, — dit le pêi« d'Aigrîguy, U rogledeoos ^1 le bn^aBB que l'un lieat à tons In élevés qui s'y préseolcui. ■it. laou pure... — répondît tiabrid avec unerUiue ; ~ aussi -sapns, pauvre eubut sumiik el crédule, j'épiuis aaivement mots, éctiutaot, releiiaii leurs eutrdJcasi et allaulluB rappar. i^rtcur, qui uie félicitait de mou lÈle... Ce que l'un me lai&ail l indiane... et pouriaol, Diea le sait. Je crovais uccmnplir un arlUOM : J litais heureux d'obéir aut oidrc» a'uu supérieur que ais.MdonIj'écoutais, dansma Toi cola nituc, les parules comme nnilv celles de Dieu... fins l:ard... un jour que ji- m'étais rendu d'nue intrat^liiin à la règle de la niaiiim , te sU|>crieuT nie dit : Haut, vuus avez méilé uue punition sévcre ; mais elle vuis sera si voui parvenez it surprendre uu de vos camarades d.ins b is avez commise (O- • El do peur que malgré ma sèment... mois k- ordres du sulj(?rieur m'avaicat tait bire un pas de plus dans ccUc voie indi^... J'élaïs devenu délateur pour échappcf à une punition uiéiiléc. Lt IcUes étaient ma foi. mon bmnllilé, ma ciin(iance. que je uruccuulunuui i remplir avec iunoi-ence et candeur un rôle doublement odieux: une foi». ceoeudaDl, je l'avoue, lounneuté par de vagues scrupules, denûer*élausae»upintioasBéiiér(UM>4)U'oii éloulbii en mol. je ne demandai si le bol cbariiaUe et r^gieui que l'on lUribualt à ce* déUtiooc à cet espionnage conliouel, suflUaii pour m'absoudrei je Ds part de me* eraioies au supérieur: il me répondit que je n'avais pas à discerner, piab k obéir, et qu'à Itn seul appartenait laresiwasabllilédemesBcitts. — Conttouet. mon cher Ok,— dit le père d'Aigrisny cédant malgré lui k un prtdond accablement i— bēlas ! j'avais raison de vouloir m'opposer A voire voyage en AmériqiK. — l^t l:i frovidence a voulu que ce (àl dans ce paysueul, ^tiuJ et libc«. qu'i-clairé par un hasard ûngulier sur le préseut et sur le pateé, mes yeus se soient enfin ouvei is, — s'écria Gabriel. — Oui, c'est en Amérique nue. sortant de Li suiiibre maison où j'avais paai laot d'annécH de ma jiwf(HS lace i face avec la majesté divine , au milieu i ' ^, et me irouvam pour la prâoière u riOQVis, IT I MARD AVJk!!». ; sorisitus l's iCabricl;-je :cat au nom de a de plus saint Di sacré parmi lea.qu'iiDùl'on ■ageaii au nul.

dter (ils, — dii Ib 'Aicrigny en tleaoier sous une e de dignité l>lessée sa
 terreur toujours croissante, — de vous MS paroles suni ju moins étranges. ■
 MMoeot, Rodin, quittant la cheminée où il s'était accoudé, con>I se
 promener de long en large dans la chambre d'un air méiDs discontinuer de
 ronger ses oiisles. !sl cruel.— ajoiiU le pérédAigrigoy. —d'être obligé de
 vous mon cher lils, que vnus nous devez l'educati IU uue vous avez Tels
 éuieut ses fruiis. mon père, — reprit Uabriel. — Jusépié les autres eufaus
 avec une sorte de déstnléresItitiwii à k> dclaliOD tauneoses solitudes que je
 parcourais... c'est lu. qu accablé devant laoi de magnlllcenco et tant de
 grandeur, j'ai lait ler* meut... — mais (îabriel s'iulerrumpaul, reprit : — Tout
 ï l'heure, nww père, je m'etpliqucrai sur ce tennenl-, nuis, criiyez-moi. —
 ajouta le missionnaire avec un accent proloudémeut douloureux , — ce fut
 uu Jour bien fatal, bien funeste, que celui où j'ui di ri:itouler et accuser ce
 que j'a\!iis bi'ni ci révére |K-nd,n père. — ajouta Ualiriel k'S yeux immides,
 — ce n'est pa* i^ur moi seul qu'alors j'in K' ^ré. — Je couuab la nié de
 votre cœur, mon dier eE été égaiv : mais coniei-vous i uuos comte à vos
 pên» s|>i. itue)s,Fl,ie l'tspêrr.uuus rallennirwns votre foi mal II eureuseuwo
 t ébrdu ■ lée, uuus diuiperoiii tes léui-'lircs qui sontvcimci obscurcir votre
 vue... car, hélas I mon citer nis, dnus votre Ulosion, vous aurez pris
 quelques lueun trompeuses pour le pur éclat du jour... Couiinuuz...B
 Pendant que le père d'Aigrigny narbil aius), Rodin s'arrêta, prit un
 porlèleuille dans sa poche, et écrivit quelques notes. Gabriel était de plus en
 plus pile et ému : il lui Cilbit un grand cotirage pour prier ainsi qu'il purliiil,
 car depuis son voyage en Amérique il avait appris ï connaître le redoutaUc
 pouvoir de b compagnie ; mal* celte révélation du passé, envisngéc au
 point de vue d'un pKsent plut éclairé, étant pour le jeune pn^lrc l'etcuie ou
 pIntAl b catbc de b détermination qu'il venait signifier à son kii|jérfa-ur. U
 vonUit loyalnnent lEs3>t<l jtjEiU ls Kl ttumu, Bvs'hm mon cnbnca, cet
 heureux hff: de b-andiise et de joie îonocente. Mx tueuse, se passa dans une
 aUnoopbrrc de crainte, de comprcsMon et de soupçonneux espiotmage.
 Comnienl. tiébs! aurais-je pu un: bisser :>1)er BU moindre mouvement de
 cairiiancc et d';>bandon. lorsou'ou me recommandait h chaque instant
 d'éviter les regards de celui qui me |>arlalt, afin de mieut cnchor l'impraion
 qu'il pouvait me causvr par ses

aute que vous avez commise (1)... » Et de peur que malgré ma [nesse, et me trouvant pour la première fois
 on obéissance
 cet encourage-
 délation basée
 érét personnel
 rât odieux, le
 ajouta : « Je
 arle, mon en-
 ns l'intérêt du
 : votre camara-
 s'il échappait
 nition, il s'ha-
 it au mal par
 ité; or, en le
 ant en faute et
 rant sur lui un
 ent salutaire,
 rez donc le dou-
 ntage d'aider à
 ut, et de vous
 ire, vous, à une
 n méritée, mais
 tre zèle envers
 hain vous ga-
 la rémission. »
 s doute, — re-
 ère d'Aigrigny
 en plus effrayé
 ge de Gabriel,
 érité, mon cher
 ceci est con-
 la règle suivie
 collèges et aux
 des personnes
 compagnie : —
 DÉNONCENT MU-
 ST SANS PRÉJUDICE
 UR ET DE LA CHA-
 PROQUES, ET POUR
 GRAND AVANCE-
 MENTUEL, SURTOUT
 SUPÉRIEUR L'A
 U DEMANDÉ POUR
 GRANDE CLOIRE DE
 — Je le sais...
 Gabriel; — je
 'est au nom de
 a de plus saint
 us sacré parmi



146 LE JUIF ERRANT. pirolet, de dilrimer tout ce que Je
ressenlai, de tout observer, tout écouter autour de moi? J'atteignis ainsi
l'âge de quatorze ans Peu à peu les très-rare visites que l'on permettait de me
rendre, mais toujours en présence de l'un de nos pères, à ma mère adoptive
et à mon Irère, furent supprimées, dans le but de fermer complètement mon
cœur à toutes les émotions douces et tendres. Morne, cernitif, au foud de
cette grande maison triste, silencieuse, glacée, je sentis que l'on m'isolait de
plus en plus du monde anéantuei et libre ; mon temps se partageait entre des
études mutilées, sans ensemble, sans portée, et de nombreuses heures de
pratiques minutieuses et d'exercices dévotieux. Mais, je vous le demande,
mon père, cherchait-on jamais à échauffer nos jeunes âmes par des paroles
empreintes de tendresse et d'amour évangélique?... Hélas! non... A ces mots
adorables du divin Sauveur : « Aimez-vous les uns les autres, » on semblait
avoir substitué ceux-ci : « Détalez-vous les uns des autres... » Enfin, mon
père, nous d'isait-on jamais un mot de la patrie et de la liberté? Non... oh !
non, car ces mots-là font bfttre le cœur, et il ne faut pas que le cœur batte...
A nos heures d'étude et de pratique, succédaient, pour unique distraction,
quelques promenades à trois... jamais à deux, parce qu'à trois la délation
mutuelle est plus praticable (1), et parce qu'à deux l'intimité s'éblouissait plus
fatâlerment, il pourrait se nouer de ces amitiés saintes, généreuses, qui
feraient battre le cœur, et il ne faut pas que le cœur batte... Aussi, à force de
le comprimer, est-il arrivé un jour où je n'ai plus senti. Depuis six mois, je
navais vu ni mon frère ni ma mère adérentien et de la tolérance : où Fou
interprétait l'éternelle parole du Christ dans son sens le plus large, le plus
lécond: où l'on se préparait enfin, par le paissordant de tendresse et de
charité! ! » En prononçant ces derniers mots avec une émotion profonde, les
yeux de Gabriel devinrent humides, sa figure resplendit d'une angélique
beauté. « Tel est, en effet, mon cher fils, l'esprit du christianisme ; mais il
faut surtout en étudier et en expliquer la lettre, — répondit froidement le
père d'Aigrigny. — C'est à cette étude que sont spécialement destinés les
séminaires de notre compagnie. L'interprétation de la lettre est une œuvre
d'analyse, de discipline, de soumission, et non une œuvre de cœur et de
sentiment... — Je ne m'en aperçus que trop, mon père... A mon entrée dans
cette nouvelle maison... je vis, hélas! mes espérances déçues; un moment
dilaté, mon cœur se resserra : au lieu de ce foyer de vie, d'affection et de
jeunesse, que j'avais rêvé, je retrouvai dans ce séminaire, silencieux et

glacé, la même compression de tout ébn généreux, b même discipline inexorable, le même système de délations mutuelles, b même délianre, les mêmes obstacles invincibles à toute liaison d'amitié... Aussi l'ardeur qui avait un instant réchauffé mon àme s'affaiblit : Je retombai peu à peu dans les habitudes d'une vie inerte, passive, machinale, qu'une impitoyable autorité régit avec une prédsion mécanique, de même que l'on règle le mouvement inanimé d'une horloge. — C'est que l'ordre, b soumission, la régubrité, sont les premiers fondements de notre compagnie, mon cher fils. — ^ Uébs ! mon père, c'était la mort, et non la vie, que l'on réffularlsait ainsi : au nrileu de cet anéantissement de tout principe généreux, je me livrai aux études de scolastique et de théologie. Etudes sombres et sinistres, science cauteleuse, menaçante ou hostile, qui totûours éveille des idées de péril, de lutte, de guerre, et jamais des idées de paix, de progrès et de liberté.— La théologie, mon cher fils, — dit sévèrement le père d'AiOoy, — est à la fois une cuirasse et une épée ; une cuirasse pour dire et couvrir le dogme catholique, une epée pour attaquer I hérc^i*. — Pourtant, mon père, le Christ et ses apAtres ignoraient cette scieuce ténébreuse, et à leurs simples et touchantes paroles les hommes se régénéraient, la liberté succédait à l'esclavage... L'Evangile, ce code divin, ne sufTitpil pas pour enseigner aux hommes à s aimer!... Maû^, hélas ! loin de nous bire entendre ce langage, on nous entretenait trop (1) L«8 statuts portent formellement que U compaignio peut expulser de son sein les membres qui lui paraissent inutilei ou dangereui; mais il n'est pas permis à un membre de rompre les liens qui l'attachent i la compagnie, si celle-ci croit de son intérêt de le consenrer.

LE JUIF ERRANT. 147 e guerres de religions, D'ombrant les vœux de saint qui avait cru pour être agréable au Seigneur et noyer l'hérésie. (les enseignements rendaient notre vie plus triste encore. A mesure qu'approchions du terme de l'adolescence, nos relations de sérenité prenaient un caractère d'amertume, de jalousie et de soupçon croissant. Les habitudes de délation, s'appliquant à des sujets laïcs, engendraient des haines sourdes, des ressentiments pour lesquels je n'étais ni meilleur ni plus méchant que les autres ; tous soumis des années au joug de fer de l'obéissance passive, déshabitués de tout examen, de tout libre arbitre, humbles et tremblants devant les supérieurs, nous offrions tous la même empreinte paternelle, effrayée... Enfin je pris les ordres : une Tois prêtre, vous m'avez dit mon père, à entrer dans la compagnie de Jésus, ou plutôt il trouve insensiblement, presque à mon insu, amené à cette vocation... Comment? je l'ignore... depuis si longtemps ma vie n'appartenait plus à moi ! Je subis toutes les épreuves ; la plus terrible... Pendant plusieurs mois j'ai vécu dans l'obscurité de moi-même, pratiquant avec résignation l'exercice étrange et machinal que vous m'avez ordonné, mon père. Excepté Votre Révérence, personne n'approchait de moi pendant ce long espace de temps ; aucune parole, si ce n'est la vôtre, ne frappait mon oreille ; la nuit je me réveillais de vagues terreurs... Mon esprit, affaibli par les austérités, par la solitude, était alors frappé de visions étranges : d'autres fois, au contraire, j'éprouvais un accablement, une sorte de quiétude, en songeant que prononcer mes vœux et délivrer à jamais du fardeau de la volonté et de la pensée, n'abandonnais à une insupportable torpeur, ainsi que ces malheureux, surpris dans les neiges, cèdent à l'engourdissement d'hiver... J'attendais le moment fatal... Enfin, selon que le voulaient, mon père, étouffant dans mon agonie (1), je hâtais le d'accomplir le dernier acte de ma volonté expirante : le vœu de l'extinction de ma volonté... — Rappelez-vous, mon cher père d'Aigrigny, l'effort et torturé par des angoisses, rappelez-vous le jour fixé pour la prononciation de ce vœu, je vous ai offert, selon la règle de notre compagnie, de rester des nôtres, vous laissant complètement libre, car nous sommes que des vocations volontaires. — Il est vrai, mon père. — Gabriel avec une douloureuse amertume, — lorsque, épuisé, après trois mois de solitude et d'épreuves, j'étais anéanti... inattendu un mouvement, vous avez ouvert la porte de ma cellule... saint : « Si vous le voulez, levez-vous... marchez... vous êtes fatigués ! les forces me manquaient ; le seul désir de mon âme était depuis si longtemps paralysée, c'était le repos du sépulcre... prononçai

des vœux irrévocables, et je retombai entre vos ymme un cadavre,,. — Et jusqu'à présent, mon cher tiis, vous imais failli à celte obéissance ae cadavre... ainsi que l'a dit, en Ire glorieux fondateur, parce que plus cette obéissance est abus elle est méritoire. » un moment de silence, Gabriel reprit : a Vous m'aviez toujours ion père, les véritables lins de la compagnie dans laquelle j'enl'abandon complet de ma volonté que je remettais à mes supé'était demandé au nom de la plus grande gloire de Dieu... mes Duoncés, je ne devais être entre vos mains qu'un instrument ibéissant : mais je devais être employé, me disiez-vous, à une lintc, belle et grande... Je vous crus, mon père ; comment ne ; croire'.'... J'attendis : un événement funeste vint changer ma ... une maladie douloureuse, causée par... — 5ton fils, — s'épère d'Aigrigny en interrompant Gabriel, — il est inutile de ces circonstances. — Pardonnez-moi, mon père, je dois tout)peler ;... j'ai le droit d'être entendu ; je ne veux passer sous siucun des faits qui m'ont dicté la résolution immuable que j'ai nnoncer. — Parlez donc, mon fils, — dit le père d'Aigrigny en les sourcils, et paraissant effrayé de ce qu'albit dire le jeune lont les joues, jusqu'alors pâles, se couvru^nt d'une vive rou• Six mois avant mon départ pour l'Amérique, -* reprit Gabriel int les yeux, — vous m'avez prévenu que vous me destiniez à KÎlon... et... pour me préparer à ce saint ministère... vous m'aisun livre... » 'I héMta de nomeau. Sa rougeur augmenta. Le père d'Aigrigny I peine un mouvement d'impatience et de colère, s m'avez remis un livre, — reprit le jeune prêtre en faisant un ir lui-même, — un livre contenant les questions qu'un confcsut adresser aux iounes garçons... aux jeunes filles... et aux mariées... lor^qu ils se présentent au tribunal de la pénitence... u 1 -~ ajouta Gaoriel en tress;ûllant à ce soavenir, — je n'ouimaïs ce moment terrible ;... c'était le soir... Je me retirai dans nbre, emportant ce livre, composé, m'aviez-vous dit, par un de es, et complété par un sahil évêque (2). Plein de respect, de le «xprcssion est textuelle... Il e5t expressément recommandé par les ions (i' utleudrc ce moment décisif de L'cpreuve pour bâter U pronou» vœux. IOU.H est impossible, par respect pour nos lecteurii, d*? donner, même en : idôe de ce livre intâine. \uici comment en pirlre M. Géuin, dans son x et excellent ourrage Des JétuHu et de VUmoenité : 'OQvf un grand embjrrts en commençant ce ch»pV.re ; il s'egit de faire confiance et de foi... j'ouvris ces pages... D'abord je ne compris nas... Puis enfin... jje compris.. . Alors Je fus saisi de honte el d'horreur, frappé de stupeur ; à peine j'eus la force de fermer d'une main tremblante cet abominable livre... et je courus chez vous

mon père«* ip'accoser d*a* voir involontairement jeté les yeux sur ces pages sans nom... que par erreur vous aviez mises entre mes mains... — Rappelez-vous au Ki, mon cher fils, — dit gravement le père d'Aigrigny, — que je calmai vos scrupules : je vous dis qu'un prêtre, destiné à tout entendre sous le sceau de la confession, devait tout connaître, tout savoir et pouvoir tout apprécier ; que notre compagnie exposait la lecture de ce Compendium, comme ouvrage classique, aux jeunes diacres, aux séminaristes et aux jeunes prêtres qui se destinaient à la confession... — Je vous enis. mon père : l'habitude de l'obéissance inerte était si puissante en moi, la discipline m'avait tellement déshabitué de tout examen, que malgré mon horreur, que je me reprochais comme une faute grave, en me rappelant vos paroles, je remportai le livre dans ma chambre et Je lus. Oh ! mon père ! quelle effrayante révélation de ce que la luxure de (l'homme criminel, déplus désordonné dans ses raffinements ! et j'étais dans la vigueur de l'âge... et jusqu'alors mon ignorance et le secours de L'Église m'avaient seuls soutenu dans des luttes cruelles contre les sens... Oh ! quelle nuit ! ! ! que l'Église nuit ! ! ! A mesure qu'au milieu du profond silence de ma solitude, j'épelais, en frissonnant de confusion et de frayeur, ce catéchisme de débauches monstrueuses, inouïes. Inconnues... à mesure que ces tableaux obscènes, d'une effroyable hybridité, s'offraient à mon imagination, jusqu'alors chaste et pure... vous le savez, mon Dieu ! il me semblait sentir ma raison s'effrayer. Coi... Et elle s'égarait tout à fait... car bientôt je voulus fuir ce livre infernal, et j'en ne sais quel épouvantable attrait, quelle curiosité dévorante me retenait haletant, éperdu, devant ces pages infâmes... je me sentais mourir de confusion, de honte ; et malgré moi mes joues s'enflammaient : une chaleur corrosive circulait dans mes veines ;... alors de redoutables hallucinations vinrent achever mon égarement.*. il me sembla voir des fantasmagories trop vives ; c'est à elle que devez attribuer cette impression funeste, produite par un livre excellent et irréprochable dans sa spécialité, autorisé d'ailleurs par l'Eglise. — Ainsi, mon père, — répondit Gabriel avec une profonde amertume, — je n'ai pas le droit de me plaindre de ce que ma pensée, jusqu'alors innocente et vierge, a été depuis à jamais souillée par des monstruosités que je n'aurais jamais soupçonnées, car je doute que ceux qui sont coupables de se livrer à ces horreurs viennent en demander l'excuse au prêtre. — Ce sont là des questions que vous n'êtes pas apte à jurer, — répondit brusquement le père d'Aigrigny. — Je n'en parlerai plus, mon père, — dit Gabriel, et il reprit : — Une longue maladie

succéda à cette nuit terrible ; plusieurs fois, me dit-on, l'on craignit que ma raison ne s'égarât. Lorsque je revins... le passé m'apparut comme un songe pénible... Vous me dites alors, mon père, que Je n'étais pas encore mûr pour certaines fonctions... Ce fut alors que je vous demandai avec instances de partir pour les missions d'Amérique... Après avoir longuement repoussé ma prière, vous avez consenti... Je partis... de mon enfance j'avais toujours vécu au collège ou au séminaire, dans un état de compression et de sujétion continuel ; à force de m'accoutumer à baisser la tête et les yeux, je m'étais pour ainsi dire déshabitué de contempler le ciel et les splendeurs de la nature... Aussi quel bonheur profond, religieux, je ressentis, lorsque je me trouvais tout à coup transporté au milieu des vagues imposantes de la mer, lorsque, pendant la traversée, je me vis entre l'Océan et le ciel ! / En fait, alors il me sembla que je sortais d'un lieu d'épaisses et lourdes ténèbres ; pour la première fois depuis bien des années je sentis mon cœur battre librement dans ma poitrine ! pour la première fois je me sentis maître de ma pensée, et j'osai examiner ma vie passée, ainsi que l'on regarde du haut d'une montagne au fond d'une vallée obscure... Alors d'étranges doutes s'élevèrent dans mon esprit. Je me demandai de quel droit, dans quel but, on avait pendant si longtemps comprimé, anéanti, l'exercice de ma volonté, de ma liberté, de ma raison, puisque Dieu m'avait doué de liberté, de volonté, de raison ; mais je dis. . . que peut-être les fins de cette œuvre • connaître un livre où il est impossible de traduire, difficile de citer textuellement, car ce latin n'est pas une honnêteté avec trop d'effronterie. En tout cas, j'invoque l'indulgence du lecteur ; je lui promets, en retour, de lui épargner autant d'obscénités que je pourrai. » Plus loin, à propos des questions imposées par le Compendium, M. Génin s'écrie avec une généreuse indignation : • Quels sont donc les entretiens qui se passent au fond du confessional entre le prêtre et une femme mariée?... Je renonce à parler du reste, mais EnGo, l'auteur des Découvertes d'un Bibliophile, après avoir cité textuellement un grand nombre de passages de cet horrible catéchisme, dit . qui me rassure. Dans l'Eglise de Jésus-Christ, d'après l'ordre admirable par Dieu, plus le mal est grand, « quand il s'agit de l'erreur, plus le remède est évident ., remède est prompt, plus il est efficace. La sainteté de la morale ne peut être endoctrinée que par un véritable élève la voie et *t* faste 'ntendre. a n

The text on this page is estimated to be only 18.73% accurate

LE JUIF ERRANT. i, bdle M niate, k IsqueUc je denb coacourir, me senient r dévoiléa et me r6compeiu»iiiieiU de mon obêteance et de ma k ee moment, Sodki notn. Le père d'Aigrigaj l'inrem^ea d'un reord ilgDiaeatif ; le toeitu s'approcDi et lui dit loul bas, sans que CaMel pdl l'entendre : «RicD de grave;... oa vient seulemeDt de m'aTOtir qpe le père du muéchil Knwo est arrivé à b fabrique de hik. Jetant on coup d'œil ma Gabriel, Rodin parut interroger le père d'Ugrinif.qoibaksau tēie d'un air accabU. Foorlanl il repnt, s'acuesMBt i unidt pendant que Rodin l'aecondait de nouveau i la chemiMée : «Coatimiei. mon aterlUs... j'ai bile de savoir i quelle réeotuUoD vow «mu êtes arrêta. — Je vais vous le dire dans un iosUnt, mon pire, j'mfnl i CbartMton... Le supérieur de notre établissement dans celte jOk, i qm je fis part de mea doutes sur le but de la c(»npagnie, M chargea de les éclaircir : avec une Tranchise eOt^yante, il me dévoila ce but,,, où I^daient non pas peut-être tous les membres de la cornpagide, car on grand nombre partageait mon ignorance, mais le but race cImA ont opiniiU'éaient poursaivi depuis la fondation de l'or.. le litt ^MHrranlé. . Je lns les casnlsies... Oh! alors, mon père, ce M me DOtnctle et etfrajante révélation, longue i chaque page de cetKma écrit par nrn pires je lus l'eicuse, la justification du vol, de * ' — lie, du viol, de l'addlère, du parjure, du nMurtre, du régi h cMe (1)... Lorsque je pemaï qne jMttee, de pardon et d^amour, j'a[.i, prēire d'un Dieu de cbarilé, de , j'apparleDais i une compagnie dont les chefc proléasaient de p^reOles doctnoes et s'en glorifiaient, je Gs i Dieu le Mraieat de rompre i iumils bs Hens qni m'attachaient i die A ces mois de Gabriel, le pire d'Aigngn)] et Rodin échangeËreni un regard terrôtie : tout était perdu, leur proie leur échappait. Gabriel, profondément ^u des souvenirs qu'il évoquait, ne s'aperçut pas de ee moaremail du révéresid pire et du toàui, et continua : ■ Malgré m résohillon, mon père, Se quitter ta compagnie, la découverte que rav^ bile me fui bien donloureuse... Ah! croyez-moi, pour une àme juate et bonne, rien n'est phis aifreni que d'avoir 1 renoncer i ce qu'elle _ 1 — . — ^ respecté el a le renier... Je soniïrais tellemcDi... qu'en ~i dangers de ma mission, J'esjiérais avec utie joie secrète nr mm avec une sollicitude providentielle. ■ Si ee disant, Gabriel treasaiDit au souvenir de la femme mystérieuse qni hd avait aanvé b vie en Amérique. Puis, après un moment de si■nee, E reprit -. « Ha mission terminée, je suis revenu ici, mon pire,

4Mllé i TOUS prier de me rendre la liberté et de me délier de mes
 aer■eott... Plmieun fois, mais en vain, je vousdanandaiunentreden... hier h
 Providence voulut que j'eusse une longue conversation avec nu ■ire
 adoptive ; par elle j'ai appris la ruse dont on s'était sari pour forcer ma
 voadou, l'abus sacrilège que l'on a bit de la confession pour l'engager à
 confier i d'autree personnes ke orphelines qu'une mère noaranle arut remises
 aui mains d'un loyal soldat. Vous le comprend, non pire, si i'avab pu hésiter
 encore l vouloir. rompre ces lieos, oe qne f ai appris nier eût rendu ma
 décision vrévocable... Haisàce moment solennel, mon pire, je dois tous dire
 que je n'accuse pas la coaqngirie tout entière; lucn des hommes simples,
 crâuka el confiants comme mcri en font sans doute partie... Sans leur
 aveuglement... instmmenU dociles, Is ignorent l'œuvre à laqueDe on les fait
 concourir.. . je les plains, et je prierai Dieu de les éclairer comme il m'a
 éclairé. — Ainsi, mon fils, — dît d'Aigrigny en se levant, livide el atterré,
 — vous venex me demander de briser les liens qui vous attachent à la
 compagnie? — Oui, mon père... j'ai Mt un seiment entre vos mains, et je
 voua prie de me délier de ce eermenl. — Ainsi, mon fils, vous enteodei que
 lotis les engagements librement pris aotrelbis par vous soient eonddérés
 comme vams et non avenus? — Oui, monpire. — Ainsi, mon fils, il n'y aura
 dé^nnaiss rien de commun entre vous et notre cooqtagnieT — non, mon
 père... puisque je vous prie de me relerer de mes vœni. — Hais vous savei.
 mon fils, que la «mipagnie peut TOns d^er... mais que vous nepouvexpas
 vous délier d'elle? — Ha démarche voos prouve, mon père, l'importance
 ([ue j'attache au seraient, puisque je viens vous demander de m'en délier...
 Cependant, si vous me refusiei... je ne me croirais pas engagé, ni aux yeux
 de Dlen ni anx yeux des hommes. — C'est paifaitement clair, » dit le pire
 d'Algrign à Rodin, et ^ voix eiçSn sur ses livres, tant son dese^ir "niiit à
 coup, pendant que Gabriel, les yeux baissés, attendait la réDonae du pire
 d'Aigrigny, qni restait immobile et muet, Rodin parut nppë d'une idée
 subite, en s'apercevani que le révérend père tenait encore Ib main son biilel
 écrit au crayon. Le loniu s'approcha vivement do pire d'Aigrigny, et lui dit
 tout bas d'un air de doute et d'abrme : « Estce que vous n'amiei pas In mon
 billet? — Je n'y ai pas songé, > reprit machinalement le révérend père.
 Hodfai parut bire un eltart sur lui-même pour réprimer un mouveie hutnU.
 Voir du ei t Strubourg, en tM3, ■ ment de vUent eoammi; pA lêt» pèM
 d'Ai|rip7 nfa calme : a Usei-le donc, alors... ■ A peine le révérend père enl-a
 Jeié let TCOi nr ce Ullet q^n rī rayon d'epoirlluidna sa

physioDoodeiaaqrakmdéseiyéréei aerraBl alors b main dn toeim atee vae
 exprwBon dBprofanfcerecennmiwrr il hii dit 1 voix basae ; ■ Vousavei
 rabon... OainMeet à now. » Le pire d'Aigrigny, art-. , , _ profondément ; aa
 physionomie, nagnire bogkrwade, ae naeérén» peu i peu. U semblait
 méditer, cakâtt les c0Hs de rAeqnemee ^pH allait dépk iTcr sur un thème
 eicelleU et d'oa At sOr, qm le aecnu, frappé du danger de b BitBaïkn, loi
 anil Iracé en qnelqMl lifMa »pkkÀnait écrites an crayon, ti qne, dau ion
 ibaHèownl, le wirém père avait d'abord négligé. Rodin reprit son poale
 d'obavniion en»-. debcbemhiée,oililaib s'accooder, après anr }eié •■■ le
 père cA grigny on regard de sopérioriië dédaigneuse et covroocée,
 aecomparcar d'un baDstemenl d'épaules lrè»«gnificalit Eusdie de cette
 manifestiailw. bvolontaire et heonïuemeni Inqierçae dn père d'Aigrigny, b
 Sfm cadavéreuse do toei** reprit son cahne gbdiil ; aee fluqoei peiqbrcs. un
 moment retevées par la colère et l'impaiieoce, retombirent et voilèrent ft
 demi ses petits yeux lemea. Il but l'avouer, le père d'Aigrigny, malgré sa
 parole âéganie et facile, malgré b sÂhiciion de ses mamires exquisés,
 maigre l'agrémeai de son visage et de ses ddiors d'homme du monde
 acconqdi et raffiné, le père d'Aigrigny était sooveoi elbcé, dominé par
 llnviloyaUe brmeié, par l'astnce et b profondeur Aabolique de Rodin, de ee
 vim homme repousant, crasseux, mùéraUemenl Têtu, qui sortait pemaii
 très-rarement do aon humble rMe de secrétaire et de mnet andllenr.
 L'inOuence de l'éducation est tà puissante que Gabrid, malgré b i^ lure
 formelle qu'il venait de provoquer, se sentait encore inlimidé ca présence du
 père d'A^ripiy, M il atUodail avec une dooloorenc anÎoisse la réponse du
 révérend pire i sa demande expreste de le dâier e ses anciens serraenu. Sa
 Révérence, ayant jsant doote babilwwat combiné son pbn d'atiaqoe, rtmipit
 enfin Ee sOence. ponaaa on prabad soupir, sut donner i sa physionomie,
 nunire sév&e et inme, mt touchante expression de mansuétude, et du i
 Gabriel d'nne nii affectueuse : « Pardonnei^noi, mon cher fils, dîavÀt gardé
 ai lonMcnp* le silence... mais votre bnique détermination m'a leUenent
 eloardi,a soulevé en moi tant de pénibles pensées... qne j'ai dt me recneib
 pe» dant quelques moments pour ticher de péiïéirer b cause de voire
 npture... et je crois avwr réussi. Ainti donc, mon cher Ua, Towara bien
 réOéchi i b gravité de votre démarche?— Oui, mon père.— Vom êtes
 absolument décidée abandonner b compagirie... même coure moe gré? —
 Ceb me senil pénible, mon pire, mais je me réaigùerab.— Cda vous devrait
 être, en efllet, irès-péniMe, mon cher Ob... cer vo» avei Lbremeot prété un

serment irrévocable, et ce sèment, admnoa statuts, vous aigageait i ne
quitter b conqaignie qn'avec ragrdmenlde vos supérieurs. — Mon père,
j'ignorais alors, vous le savez, b naïve de l'engagement que je prenais. A
celte heure, phiséeUré, je demande à meratirerjmonseal d'être est d'obtenir
mie cure dant qodqne vibgB éloigné de Paris. Je me sens une irrédscible
vocation pour ces hnmbw et utiles fonctions : il y « dans les camp^nes nne
mière à ulbtmt, mte ignorance « désobnle de l'ont ce qui pourrait coniribwf
l'améliorer on peu b condition du prolétaire agriculteur, dont reiblence ai
aussi mameareuse que celle des nègres esclaves, — car queOe est sa Ee est
son insmction, mon Dieu !— qu'il me seBd>b que, je pourrais, dans une
cure de vUb^, rendre melqMs airvices i l'bmnaaité. Il me s^aii donc pénible,
mon père, de vMS voir mereAtser ce que... — Oh I rassurez-vous, mon flb,
— reprit b père d'Aigrigny,— je ne prétends pas hiter plus longtemps contre
votie désir de vous séparer de nous. — Ainsi, ntonpère... vont me nleva = ir
cda,moncherlb;maisic Dieu ai de mes VŒUxT — 'ai pas pouvoir pour ■ '
lorae pour en ' i, mon père. é de ces Uens oui vous pèsent, a les booiMBqM
d'amertume ncn omimuaval pasmidnskpner Dieu vous préserve de plus
grands égarements... vous serei donc délivré d vous reniei avec tant d'à C
vous... afin que Dieu v< , , » vous crovei délié envers nous, mon cher fils: n
croyons pas dâiés envers vous ; on ne brise pas ainsi chea nous rnbilode
d'un attachement paternel, (jue voulez-vous? noua nous r^ardons, nous
autres, comme obligés envers nos créatures par les bKSfiitsmtmes dont
nous les avons comUées... Ainsi, vooa éllea panne el orphelin, nous vous
avons tendu tes bras, tant 4 cause de l'ntérél que vous méritiez, mon cher
fils, que pour épargner une diarge i votre excellente mère adoptive.— Mon
père... — dit Uabriel avec une émolioB contenue,— je nesuis pas ingrat. —
Je veux b cnrire, mon cberfibPeadaut longues années nous vous avons
donné comme k notre enbui

LE JUIF RRRANT. MO né le pain de rime el éa corm|;
aujourd'hui il vous plaît de nous re» nous abandonner : non-seulenienl nous
y consentons. Maintenant I pénétré la véritable cause de votre rupture avec
nous, il est de svoir de vous délier de vos serments. — De quelle cause
vouleiarler, mon père?— Hélas ! mon cher fils, je conçois votre crainte,
d'hui des dangers nous menacent... vous le savez bien. — Des s, mon père?
— s'écria Gabriel. —Il est impossible, mon cher e vous ignoriez que
depuis la chute de nos souverains légitimes, itiens naturels, l'impiété
révolutionnaire devient de plus en plus itte : on nous accable de
persécutions... Aussi, mon cher fils, je ends et j'apprécie comme je dois le
motif qui, dans de pareilles itanoes, vous engage à vous séparer de nous. —
Mon père ! s'ébriel avec autant d indignation oue de douleur, —vous ne
pensez II de moi... vous ne pouvez pas le penser. » èna d'Atfrigny, sans
avoir égard a h protestation de Gabriel, 1. !e tableau imaginaire des dangers
de sa compagnie, qui, loin 63 péril, commençait déjà k ressaisir sourdement
son influence. I ! SI notre compagnie était toute-puissante comme elle l'était
il y Tannées encore,— reprit donc le révérend père, — si elle était fo des
respects et des hommages que lui doivent les vrais fidèles, tant
d'abominables calomnies dont on nous poursuit, peut-être DOD cher fils,
aurions-nous hésité è vous dâier de vos serments, re aurions-nous cherché à
ouvrir vos yeui à la lumière, à vous er au fatal vertiae auqud vous êtes en
proie: mais, aiyouird'hui m sommes (aibles, opprimés, menacés de toutes
parts, il est de levoir, Q est de notre cnarité, de ne pas vous iaire partager
fort les périls auxquels vous avez la sagesse de voukur vous sous» lisant ces
mots, le père d'Aigrigny jeta un rapide regard sur son qui répondit par un
signe approbalif, accompagné d'un mouve'impatience qui semblait lui dire :
« Allez donc !... allez donc ! » "iel était atterré; il n'y avait pas au monde un
cœur plus génèaoÈ loyal, plus brave que le sien. Que l'on juge de ce qu'il
cfôvait r en entendant interpréter ainsi sa résolution. Ml père, — repritrl
d'une voix émue et les yeux remplis de lar- vos paroles sont cruelles, sont
injustes.. . car, vous le savez, je pas lâche. — ^Non...— dit Rodin de sa voix
brève et incisive en s'ait au père d'Aigrigny et lui montrant Gabriel d'un
regard dédai— monsieur votre très-cher fils est... prudent. » • mots de
Rodin, Gabrië tressaillit; une légère rouseur colora es pâles ; ses grands
yeux bleus étincelèrent d'un généreux courpois, fidèle aux préceptes de
résignation et d humilité chrétienne,)ta ce moment d'emportement, kiissa la

tête, et, trop à nu pour re, il se tut et essuya une larme furtive'. Cette brme
n'échappa àoeiui ; il y vit sans doute un symptôme favoriiUe, car il
échanDouveau regard de satis&ction avec le père d'Aigrigny. i-

4M LE JUIF ERRANT. « valeur de ces biens. Je jure, sous peine d*infamie, de remplir cette promesse irrévocable, dont, en mon âme et conscience, je regarde « accomplissement comme l'acquit d'une dette de reconnaissance et « on peut le dire. < Cette donation ayant pour but de rémunérer des services passés, et c de venir au secours des pauvres, l'avenir, quel qu'il soit, ne peut en « rien la modifier; par cela même que je sais que légalement je pourrais c au jour demander l'annulation de l'acte que je fais à cette heure de c mon plein gré, je déclare que si je songeais jamais, en quelque circonstance, à le ' « des honnêtes gens. « stances que ce — ^^^^ — ^^ ^^ V • ' ■ 1 — — révoquer, je mériterais le mépris et l'horreur c En foi de quoi j'ai écrit ceci le 15 février 1852, à Paris, au moment c de l'ouverture du testament de l'un de mes ancêtres paternels. « GABRIEL de RUFFINOIT. » Puis, se levant, le jeune prêtre remit cet acte à Rodin sans prononcer une parole. Le Socius lut attentivement et répondit, toujours impassible, en regardant Gabriel : o Eh bien ! c'est un serment écrit... voilà tout. » Gabriel restait stupéfait de l'audace de Rodin, qui osait lui dire que l'acte dans lequel vous êtes parfaitement décidé à rendre cette donation sérieuse... quelle objection auriez-vous à ce qu'elle fût légalement garantie? — Mais aucune, monsieur,— dit amèrement Gabriel, — puisque ma parole écrite et jurée ne vous suffit pas... — Mon cher fils, — dit affectueusement le père d'Aigrigny, — s'il s'agissait d'une donation faite à mon profil, croyez que si je l'acceptais, je me trouverais on ne peut mieux garanti par votre parole... Mais ici, c'est autre chose : je me trouve être, ainsi que je vous l'ai dit, le mandataire de la compagnie, ou plutôt le tuteur des pauvres qui profiteront de votre généreux abandon ; on ne saurait donc, dans l'intérêt de l'humanité, entourer cet acte de trop de garanties légales, afin qu'il en résulte, pour notre clientèle d'infortunés, une certitude... au lieu d'une vague espérance que le soudain changement de volonté peut renverser... et puis... enfin... Dieu peut vous rappeler à lui... d'un moment à l'autre... Et qui dit que vos héritiers se montreraient jaloux de tenir le serment que vous auriez fait? — Vous avez raison, mon père... — dit tristement Gabriel, — je n'avais pas songé à ce cas de mort... pourtant si probable. » A ce moment, Samuel ouvrit la porte de la chambre et dit : « Messieurs, le notaire vient d'arriver ; puis-je l'introduire ici ? A dix heures précises, la porte de la maison vous sera ouverte. — Nous serons d'autant plus aises de voir M. le notaire, — dit Rodin, que nous avons à conférer avec lui. Ayez l'obligeance de le prier

d'entrer. — Je vais, monsieur, le prévenir à l'instant, dit Samuel en sortant. — Voici justement ■n notaire, — dit Rodin à Gabriel. — Si vous êtes toujours dans les mêmes intentions, vous pouvez, par-devant cet officier public, régulariser votre donation, et vous délivrer ainsi d'un grand poids pour l'avenir Monsieur, — dit Gabriel, — quoi qu'il arrive, je me trouverai aussi irrévocablement engagé par ce serment écrit que je vous \^ne de conserver, mon père, — et Gabriel remit le papier au père d'Aigrigny, — que je me trouverai engagé [>ar l'acte authentique que je vais signer, — ajouta-t-il en s'adressant à Rodin. — Silence, mon cher fils, voici le notaire, » dit le père d'Aigrigny. En effet, le notaire parut dans la chambre. Pendant l'entretien que cet officier ministériel va avoir avec Rodin, Gabriel et le père d'Aigrigny, nous conduirons le lecteur dans l'intérieur de la maison murée.

CHAPITRE VI. Le salon rouge. û que l'avait dit Samuel, la porte d'entrée de la maison murée venait d'être dégagée de la maçonnerie, de la plaque de plomb et du châsÀ de fer qui la condamnaient, ses panneaux en bois de chêne sculptés apparurent aussi intacts que le jour où ils avaient été soustraits à 1 actK» de l'an* et du temps. Les manœuvres, après avoir terminé cette dérndition , étaient resté sur le perron , aussi impatiemment curieux que le clerc du notahre qui avait surveillé leurs travaux, d'assister à l'ouvcrtuie de cette porte, car ils voyaient Samuel arriver lentement par le jardin, tenant a la main un gros trousseau de clefs. « Maintenant, mes amis, — dit le vieillard lorsqu'il fut an bas de l'esVOUS n'y pensez pas; nous voici au moment le plus intéressant, le plus* curieux : moi et ces braves maçons nous grillons de voir rinleriemr de cette mystérieuse maison, et vous auriei le cœur de nous reovoyer?... C'est impossible... — Je regrette beaucoup d'y être obligé, Biouieir, mais il le faut ; je dois entrer le premier et absolument seul dans cette demeure, avant d'y introduire les héritiers pour la lecture du Cestmieot. — Mais qui vous a donné ces ordres ridicules et barbares? — s'écria le clerc, singulièrement désappointé. — Mon père, monsieur.... •» Bien n'est sans doute plus respectable; mais voyons, soyei bon homoie, moo digne gardien, mon excellent gardien, — reprit le clerc, — biwBE-iiioai seulement jeter un coup d'œil à travers la porte eatre-bàïUée. — Ob' OU), monsieur, seulement un coup d'œil, —ajouterait les companioDS de la trucDe d'un air suppliant. — Il m'est désagréable de Toot reftiser, messieurs, — reprit Samuel, — mais je n'ouvrirai cette porte q[M lorsque je serai seul. » Les maçons, voyant l'inflexibilité du vieillard, descendirent k regret les rampes de l'escalier ; mais le clerc entreprit de disputer le terrab

pied à pied, et s'écria : « Moi, j'attends mon patron, je ne m'en vais pas de cette maison sans lui ; il peut avoir besoin de moi... or, que je reste sur ce perron ou ailleurs, peu vous importe, mon digne gardien... » Le clerc fut interrompu dans sa supplique par son patron, qui du fond de la cour l'appelait d'un air affairé, en criant : « Monsieur Piston... vite... monsieur Piston... venez tout de suite. — Que diable me veut-il ? — s'écria le clerc, furieux, — voilà qu'il m'appelle de juste au moment où j'allais peut-être entrevoir quelque chose... — Monsieur Piston... — reprit la voix en s'approchant, — vous ne m'entendez donc pas ? » Pendant que Samuel reconduisait les maçons, le clerc vit, au détour d'un massif d'arbres verts, paraître et accourir son patron tête nue et l'air singulièrement préoccupé. Force fut donc au clerc de descendre du perron pour répondre à l'appel du notaire, auprès duquel il se rendit de fort mauvaise grâce. « Mais, monsieur, — dit M^r Dumesnil, — voilà une heure que je crie à tue-tête — Monsieur, je n'entendais pas, — fit M. Piston. — Il faut alors que vous soyez sourd... Avez-vous de l'argent sur vous ? — Oui, monsieur, — répondit le clerc, assez surpris. — Eh bien, vous avez à l'instant courir au plus voisin bureau de timbre me chercher trois ou quatre grandes feuilles de papier timbré pour faire un acte... Courez, c'est très-pressé. — Oui, monsieur, — dit le clerc en jetant un regard de regret désespéré sur la porte de la maison murée. — Hais dépêchez-vous donc, monsieur Piston, — reprit le notaire. — Monsieur, c'est que j'ignore où je trouverai du papier timbré. — Voici le gardien, — reprit M^r Dumesnil, — il pourra sans doute vous le dire. » En effet, Samuel revenait, après avoir conduit les maçons jusqu'à la porte de la rue. « Monsieur, lui dit le notaire, — voulez-vous m'enseigner où l'on pourrait trouver du papier timbré ? — Ici près, monsieur, — répondit Samuel, — chez le débitant de tabac de la rue Vieille-du-Temple, n^o 17. — Vous entendez, monsieur Piston ? — dit le notaire à son clerc : — vous en trouverez chez le débitant de tabac rue Vieille-du-Temple, n^o 17. Courez vite, car il faut que cet acte soit dressé à l'instant même et avant l'ouverture du testament ; le temps presse. — C'est bien, monsieur... je vais me dépêcher, » répondit le clerc avec dépit. Et il suivit son patron, qui regagna en hâte la chambre où il avait laissé Bodin, Gabriel et le père d'Aigrigny. » Pendant ce temps, Samuel, gravissant les degrés du perron, était arrivé devant la porte, récemment débarrassée de la pierre, du fût et du pignon qui l'obstruaient. Ce fut avec une émotion profonde que le vicard, après avoir cherché dans son trousseau de clefs celle dont il avait besoin,

l'introduisit dans la serrure, et fit rouler la porte sur ses gonds. Aussitôt il se sentit frappé au visage par une bouffée d'air humide et froid, comme celui qui s'exhale d'une cave bruyamment ouverte. La porte soigneusement refermée en dedans et à double tour, le Juif s'avança dans le vestibule, éclairé par une sorte de trèfle vitré mélangé au-dessus du cintre de la porte ; les carreaux avaient toute la longue perdue leur transparence, et ressemblaient à du verre dépoli. Ce vestibule, décoré de losanges de marbre alternativement blanc et noir, était vaste, sonore, et formait la cage d'un grand escalier conduisant au premier étage. Les murailles de pierre lisse et unie n'offraient pas la moindre apparence de dégradations ou d'humidité ; la rampe de fer forgé ne présentait pas la moindre trace de rouille ; elle était soudée, au-dessous de la première marche, à un fût de colonne en granit gris, qui soutenait une statue de marbre noir représentant un nègre portant une torchère. L'aspect de cette figure était étrange ; les prunelles de ses yeux étaient de marbre blanc. Le bruit de la marche pesante du juif résonnait sous la haute coupole de ce vestibule ; le petit-fils d'isaac Samuel éprouva un sentiment mélancolique, en songeant que les pas de son aïeul avaient sans doute retenti les derniers dans cette demeure, dont il avait fermée les portes cent cinquante ans auparavant ; car l'ami fidèle en faveur duquel N. de Hennepont avait fait une vente simulée de cette maison s'était plus tard dessaisi de cet immeuble pour le mettre sous le nom du grand-père de Samuel, qui l'avait ainsi transmis à ses descendants, comme s'il se fût agi de son héritage. A ces pensées, qui absorbaient Samuel, venait se joindre le souvenir de la lumière vue le matin à travers les sept ouvertures de la chapelle de plomb du belvédère ; aussi, malgré la fermeté de son caractère, le vieillard

LE JUIF ERRANT. 151 Lrd ne put s'empêcher de tressaillir, lorsque après avoir pris une se(M)Dde clef à son trousseau, clef sur Tétiquette de bquelle on lisait : eUf du talon rougtt U ouvrit une grande porte à deux battants, conduisant aux appartements intérieurs. La iènétre qui , seule de toutes celles de la niaisou, avait été ouverte , éclairait cette vaste pièce , tendue de damas di)nt la teinte pourpre-foncé n'avait pas subi la moindre altération ; un épais tapis de turquic couvrait le plancher ; de srande fauteuils de bois doré, dms le stylo sévère du siècle de Louis XiV, étaient symétriquement rangés le lons des murs; une seconde porte, donnant dans une autre pièce, faisait face à la porte d*enlrée; leur boiserie, ainsi que la corniche qui encadrait le plafond , était bbnche , rehaussée de fdets et de moulures d*or bruni. De cliaque côté de cette porte étaient pbcés deux grancb meubles de BouUe incrustés de cuivre et d*étain , supportant dies garnitures de vases de céladon ; la fenêtre, drapée de lourds rideaux de damas à crêpines surmontées d'une pente découpée dont cha* 306 dent se terminait par un gland de soie, uisait face a la cheminée e marbre bleu-turquin ornée de baguettes de cuivre ciselé. De riches candébbres et une pendule du même style que Tameublement se reliétalent dans une glace de Venise à biseaux. Une grande table ronde , recouverte d'un tapis de velours cramoisi, était placée au centre de ce s^alon. En s'approchant de cette table , Samuel vit un morceau de vélin blanc, portant ces mots : « D^ns cette salle sera ouvert mon testament ; les autres appartements m demeureront clos jusques après la lecture de mes dernières volontés. « M. DE R. » « Oui, — dit le juif en contemplant avec émotion ces lienos tracées depuis si longtemps, — cette recommandation est aussi celle qui m'avait été transmise par mon père, car il parait que les autres pièces de cette maison sont remplies d objets auxquels M. de Rennepont attachait un grand prix, non pour leur valeur, mais pour leur origine, et que la salle de deuil est une chose étrange et mysérieuse. « Mais, — ajouta Samuel en tirant de la poche de sa houppebnde un registre recouvert en chagrin noir, garni d un fermoir de cuivre à serrure, dont il retira b clef après l'avoir posé sur b table, — voici l'état des valeurs en caisse, et il m'a été ordonné de l'apporter ici avant l'arrivée des héritiers, j^ Le plus profond silence régnait dans ce salon au moment où Samuel venait de placer le registre sur la table. Tout à coup b chose du monde à b fois la plus naturelle, et cependant b plus effrayante , le tira de sa rêverie. Daus la pièce voisine, u entendit un timbre cbir, argentin,

sonner lentement dix heures... Et en effet il était dix heures. Saifluel avait trop de bon sens pour croire au mouvement perpétuel, c'est-à-dire à une horloge marchant depuis cent cinquante ans. Aussi se demanda-t-il avec autant de surprise que d'effroi comment cette pendule ne s'était pas arrêtée depuis tant d'années, et comment surtout elle marquait si précisément l'heure présente. Agité d'une curiosité inquiète, le vieillard Ait sur le point d'entrer dans cette chambre; mais, se rappelant les recommandations expressives de son père, recommandations réitérées par les quelques lignes de M. de Rennepont qu'il venait de lire, il l'arrêta auprès de la porte et prêta l'oreille avec la plus extrême attention. Il n'entendit rien, absolument rien, que l'expirante vibration du timbre. Après avoir longtemps réfléchi à ce fait étrange, Samuel, le rapprochant du fait non moins extraordinaire de cette clarté aperçue le matin à travers les ouvertures du bâtiment, conclut qu'il devait y avoir un certain nombre d'années auparavant. Il eût regardé comme une Indignité de le contredire. Il avait été

i5t LE JUIF ERRaINT. déjà assez cruel d'être soupçonné de
Iftcheté ;.... pour rien au monde U n'eût Toulou encourir le moindre reproche
de cupidité. Il fallait que le missionnaire fût doué d'une bien rare et bien
excellente nature pour que cette fleur de scrupuleuse probité n'eût pas été
flétrie par l'influence délétère et démoralisante de son éducation ; mais
heureusement, de même que le froid préserve quelquefois de la corruption ,
l'atmosphère glacée où s'était passée une partie de son enfance et de sa
jeunesse avait engourdi» mais non vicié, ses généreuses qualités, bientôt
ranimées par le contact vivant et chaud de l'air de la liberté. Le père
d'Aigrigny, beaucoup plus pâle et plus ému que Gabriel, avait tâché
d'expliquer et d'excuser ses angoisses, en les attribuant au chagrin que lui
causait la rupture de son cher fils avec la compagnie de 7^e. Aujourd'hui, calme
et parfaitement maître de soi, voyait avec un secret courroux la vive
émotion du père d'Aigrigny, qui aurait pu inspirer d'étranges soupçons à un
homme moins confiant que Gabriel : pourtant, malgré cet apparent sang-
froid, le ténacé était peut-être encore plus que son supérieur ardent
 impatient de la réussite de cette importante affaire. Samuel paraissait att^e...
aucun autre héritier que Gabriel ne se présentait... Sans doute le vieillard
ressentait une vive sympathie pour ce jeune homme ; mais ce jeune homme
était prêtre : avec lui s'éteindrait le nom de la famille Rennepont ; et cette
immense fortune, si laborieusement accumulée, ne serait pas sans doute
répartie ou employée ainsi que l'aurait désiré le testateur. Les différents
acteurs de cette scène se tenaient debout autour de la table ronde. Au
moment où, sur l'invitation du notaire, ils allaient s'asseoir, Samuel dit, en
lui montrant le registre de chagrin noir : « Monsieur, il m'a été ordonné de
déposer ici ce registre ; il est fermé ; je vous en remettrai la clef aussitôt
après la lecture du testament. ~ Cette mesure est en effet consignée dans la
note qui accompagne le testament que voici, — dit M^r Dumesnil, lorsqu'il
fut déposé, en 1682, chez maître Thomas Le Semelier, conseiller du roi,
notaire au Châtelet de Paris, demeurant alors place Royale, n^o 13. » Ce
disant. M^r Dumesnil sortit d'un portefeuille de maroquin rouge une large
enveloppe de parchemin jauni par les années ; à cette enveloppe était
annexée par un fil de soie une note aussi sur vélin. « Messieurs, — dit le
notaire, — si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir, je vais lire
la note ci-jointe qui règle les formalités à remplir pour l'ouverture du
testament. » Le notaire, Rod'ry, le père d'Aigrigny et Gabriel s'assirent. Le

jeune prêtre, tournant le dos à la cheminée, ne pouvait apercevoir les deux portraits. Samuel, malgré l'invitation du notaire, resta debout derrière le fauteuil de ce dernier, qui lut ce qui suit : « Le 15 février 1822, mon testament sera porté rue Saint-François, en" 5. « A dix heures précises, la porte du salon rouge, située au rez-de-chaussée, sera ouverte à mes héritiers, qui sans doute arrivés depuis « longtemps à Paris, dans l'attente de ce jour, auront eu le loisir nécessaire pour faire valider leurs preuves de filiation. « Dès (qu'ils seront réunis, on lira mon testament, et, au dernier coup « de midi, la succession sera close et fermée au profit de ceux qui, selon ma recommandation perpétuée, je l'espère, par tradition, pendant un « siècle et demi dans ma famille, à partir de ce jour, se seront présentés en personne, et non par fondés de pouvoir, le 15 février avant « midi, rue Saint-François. • Après avoir lu ces lignes d'une voix sonore, le notaire s'arrêta un instant, et reprit d'une voix solennelle: c M. Gabriel-François-Marie de Rennepont, prêtre, ayant justifié, par acte notarié, de sa filiation paternelle et de sa qualité d'arrière-cousin du testateur, et étant jusqu'à cette heure le seul des descendants de la famille Rennepont qui se soit présenté ici, j'ouvre le testament en sa présence, ainsi qu'il a été prescrit. » En disant, le notaire retira de son enveloppe le testament préalablement ouvert par le président du tribunal avec les formalités voulues par la loi. Le père d'Aigrigny se pencha et s'accouda sur la table, ne pouvant retenir* un soupir haletant. Gabriel se préparait à écouter avec plus de curiosité que d'intérêt. Rodin s'était assis à quelque distance de la table, tenant entre ses genoux son vieux chapeau, au fond duquel, à demi cachée dans les plis d'un sordide mouchoir de cotonnade à carreaux bleus, il avait placé sa montre... Toute l'attention du soigneur était alors partagée entre le moindre bruit qu'il entendait du dehors et la lente évolution des aiguilles de sa montre, dont son petit œil irrité semblait hâter la marche, tant était grande son impatience de voir arriver l'heure de midi. Le notaire, déployant la feuille de vélin, lut ce qui suit au milieu d'une profonde attention : c Hameau de Villeteuse, le 13 Février 1682. c Je vais échapper par la mort à la honte des galères, où les implacables ennemis de ma famille m'ont fait condamner comme relaps. « Et puis... la vie m'est trop amère depuis que mon fils est mort victime d'un crime mystérieux. « Mort à dix-neuf ans... pauvre Henri!... ses meurtriers sont inconnus... non... pas inconnus... si j'en crois mes pressentiments... « Pour consacrer mes biens à cet enfant, j'avais feint d'abjurer le protestantisme... Tant que cet être si aimé a vécu, j'ai

scrupuleusement € observé les apparences catholiques... Cette fourberie me révoltait, « mais il s'agissait de mon fils... » Quand on me l'a eu tué... cette contrainte m*a été insupportable... « J'étais épié; j'ai été accusé et condamné comme relaps... mes Ueni « ont été confisqués ; j'ai été condamné aux galères. « Terrible temps que ce temps-ci... « Misère et servitude ! despotisme sanglant et intolérance religieuse... « Ah ! il est doux de quitter la vie... Ne plus voir tant de maux, tant de « douleurs... quel repos... Et dans quelques heures... Je goûterai ce r^ « pos... « Je vais mourir, songeons i ceux des miens oui viveol» on pkrtèt € ceux qui vivront... peut-être dans des temjM meuleora... « Une somme de cinquante mille écus, dépôt confié è on ami» me raie « de tant de biens. « Je n'ai plus de fils, mais de nombreux parents exilés en Boroep. « Cette somme de cinquante mille écus, partagée eotre tout les wens. « eût été de peu de ressource pour eux... J'en ai dûposé autrement. « Et cela a'après les sages conseils d'un homme... que je vénèrecome « la parfaite image de Dieu sur la terre. .. car son intâligeoce, sa sageae « et sa bonté sont presque divines. « Deux fois dans ma vie j'ai vu cet homme, et dans des circonstances « bien funestes... deux fois je lui ai dû mon salut... une fois le safait de « l'âme, une fois le salut du corps. « Uélas !... peut-être il eût sauvé mon pauvre en&nt ; mais fl est a^ « rivé trop tard... trop tard... « Avant de me quitter, il a voulu me détourner de mourir.. . car 3 sa« vait tout ; mais sa voix a été impuissante : j'éprouvais trop de douleur, « trop de regrets, trop de découragement. a Chose étrange !... quand il a été bien convaincu de ma résohtios « de terminer violemment mes jours, un mot d'une terrible amertume « lui est échappé et m'a fait croire qfiW envoyait mon sort... ma mort!

LE JUIF ERRANT. 488 Depuis «quelques moments, Gabriel éveil devoit de plus en plus attentif à la lecture de ce testament ; il songeait que, par une bizarre coïncidence, un de ses aïeux avait, deux siècles auparavant, rompu avec la société de Jésus, comme il venait de rompre lui-même depuis une heure... et que de cette rupture datant de deux siècles... datait aussi l'espèce (de haine dont la compagnie de Jésus avait toujours poursuivi sa nation). Le jeune prêtre trouvait non moins étrange que cet héritage à lui transmis à près un siècle de cent cinquante ans par un de ses parents, Tictime de la compagnie de Jésus, retournât, par abandon volontaire qu'il venait d'en faire, lui Gabriel, à cette même société... Lorsque le notaire avait lu le passage relatif aux deux portraits, Gabriel, qui, ainsi que le père d'Aignigny, tournait le dos à ces toiles, fit un mouvement pour les voir. À peine le missionnaire eut-il jeté les yeux sur le portrait de la femme, qu'il poussa un grand cri de surprise et presque d'effroi. Le notaire interrompit aussitôt la lecture du testament en regardant le jeune prêtre avec inquiétude.

CHAPITRE Vm. Le dernier coup de midi. Au cri poussé par Gabriel, le notaire avait interrompu la lecture du testament, et le père d'Aignigny s'était rapproché vivement du jeune prêtre. Celui-ci, désemparé et tremblant, regardait le portrait de la femme avec une stupeur croissante. Bientôt il dit à voix basse et comme se parlant à lui-même : « Est-il possible, mon Dieu ! que le hasard produise de pareilles ressemblances ! Ces yeux... ils ont si souvent été si tristes... ce sont les traits... et ce front... et cette pâleur !... oui, ce sont ses traits !... tous ses traits ! — Mon cher fils » qu'avez-vous ? — dit le père d'Aignigny, aussi étonné que Samuel et que le notaire. — Il y a huit mois, — reprit le missionnaire d'une voix profondément émue, sans quitter le tableau des yeux, — j'étais au pouvoir des Indiens... au milieu des montagnes Rocheuses... On m'avait mis en croix, on commençait à me scalper... j'allais mourir... lorsque ta divine Providence m'envoya un secours inattendu... Oui... c'est cette femme qui m'a sauvé... — Cette femme !... » s'écrièrent à la fois Samuel, le père d'Aignigny et le notaire. Rodin seul paraissait complètement étranger à l'épisode du portrait ; le visage contracté par une impatience courroucée, il se rongait les ongles à vif en contemplant avec angoisse la lente marche des aiguilles de sa montre. « Comment ! cette femme vous a sauvé la vie ? reprit le père d'Aignigny. — Oui, c'est cette femme, — reprit Gabriel d'une voix plus basse et presque effrayée ; — cette femme... ou plutôt une femme qui lui ressemblait tellement, que si ce

tableau n'était pas ici depuis un siècle et demi, je croirais qu'il a été peint d'après l'œuvre... car je ne puis m'expliquer comment une ressemblance si frappante peut être reflet d'un hasard... Enfin, — ayons-t-il au bout d'un moment de silence, en poussant un profond soupir, tes mystères de ta nature et ta volonté de Dieu sont impénétrables, et dit Gabriel retomba accablé sur son fauteuil au milieu d'un profond silence, que le père d'Aigri y rompit bientôt en disant : c'est un dit de ressemblance extraordinaire, et rien de plus... mon cher fils... seulement, ta gratitude bien naturelle que vous avez pour votre libératrice donne à ce jeu bizarre de ta nature un grand intérêt pour vous, et Rodin, dévoré d'impatience, dit au notaire, à côté duquel il se trouvait : D me semble, monsieur, que tout ce petit roman est assez étranger au testament ? — Vous avez raison, — rendit le notaire en se rasseyant — mais ce fait est si extraordinaire, si romanesque, ainsi que vous le dites, que l'on ne peut s'empêcher de partager le profond étonnement de monsieur... et il montra Gabriel qui, accoudé sur un des bras du fauteuil, appuyait son front sur sa main, et semblait complètement absorbé. Le notaire continua de la sorte la lecture du testament : f Tes Oes ont été les persécutions auxquelles ma Dsunielle a été en butte à la part de ta société de Jésus. f Cette société possède, à cette heure, mes biens par ta confiscation, c Je vais mourir... Puisse sa flamme s'éteindre dans ma mort et épargner f ma race : f Ma race, dont ta sort est ma seule, ma dernière pensée à ce moment • solennel. < Ce matin, j'ai mandé ici un homme d'une probité éprouvée longtemps et éprouvée, l'abbé Samuel. Il me doit ta vte, et chaque jour je me suis f aperçu d'avoir pu conserver au monde une si honnête, une si excellente créature. € Avant ta confiscation de mes biens, l'abbé Samuel les avait toujours administrés avec autant d'intelligence que de probité. Je lui ai confié tes cinquante mille écus qu'un fidèle domestique m'avait rendus. et l'abbé Samuel, et après lui ses descendants, auxquels il léguera ce devoir de reconnaissance, se chargeront de ta valoir et d'accumuler cette somme jusqu'à l'expiration de la cent cinquantième année à dater de ce jour. et Cette somme, ainsi accumulée* peut devenir énorme » constituer une fortune de roi... si les événements ne sont pas contraires à sa gestion, et Puissent mes vœux être écoutés de mes descendants sur ta partage et sur l'emploi de cette somme immense ! f D arrive fatigué en un siècle et demi tant de changements, tant de variations, tant de bouleversements de fortunes parmi les générations successives d'une famille, que, probablement, dans cent cinquante ans, mes descendants se trouveront

appartenir aux d'UHen les classes de la société, et représenteront ainsi U divers événements de leur temps. « Peut-être se rencontrera-t-U parmi eux des hommes doués d'une grande intelligence, ou d'un grand courage, ou d'une grande vertu; peut-être des savants, des noms illustres dans la guerre ou dans les arts ; peut-être aussi d'obscurs artisans, de modestes bourgeois; peut-être aussi, hélas ! de grands coupables... » Quoi qu'il advienne, mon vœu est plus ardent, et plus cher, est que mes descendants se rapprochent et reconstituent ma famille par une étroite, une sincère union, en mettant parmi eux en pratique ces mots divins du Christ : Aimez-vous les uns les autres. « Cette union serait d'un salutaire exemple... car enfin il me semble que de l'union, que de l'association des hommes entre eux, doit surgir le bonheur futur de l'humanité. La compagnie qui a depuis si longtemps persécuté ma famille est un des plus éclatants exemples de toute-puissance de l'association même appliquée au mal. » Il y a quelque chose de si fécond, de si divin dans ce principe, qu'à force quelquefois au bien les associations les plus mauvaises, les plus dangereuses. « Ainsi les missionnaires ont jeté de rares graines de pures, de généreuses clartés sur cette ténébreuse compagnie de Jésus... ce peuple fondé dans le but détestable et impie d'anéantir, par une éducation homicide, toute volonté, toute pensée, toute liberté, toute intelligence chez ces peuples, afin de les livrer tremblants, superstitieux, abrutis et désarmés au despotisme des rois, que cette compagnie se réservait de dominer à son tour par ses confesseurs.. . ■ A ce passage du testament, il y eut un nouveau et étrange regard échangé entre Gabriel et le père d'Aigrigny. Le notaire continua. Si une association perverse, fondée sur la dégradation humaine, « sur la crainte, sur le despotisme, et poursuivie de la malédiction des peuples, a traversé les siècles et souvent dominé le monde par la ruse » et par la terreur... que serait-ce d'une association qui, procédant de la fraternité, de l'amour évangélique, aurait pour but d'affranchir l'homme et la femme de tout esclavage ? de convier au bonheur d'ici-bas ceux qui n'ont connu de la vie que les douleurs et la misère ? de glorifier et d'enrichir le travail nourricier et d'élever ceux que l'ignorance déprave ? de favoriser la libre expansion de toutes les passions que Dieu, dans sa sagesse infinie, dans son infinie bonté, a départies à l'homme comme autant de forces puissantes ? 4e « sanctifier tout ce qui vient de Dieu... l'amour comme la maternité, la force comme l'intelligence, la beauté comme le génie ? de rendre enfin les hommes véritablement religieux et

profondément reconnaissant « envers le Créateur, en leur donnant
 l'intelligence des splendeurs de la « nature et leur part méritée des trésors
 dont Dieu nous comble? « Oh ! si le ciel veut que, dans un siècle et demi, les
 descendants de « ma famille, fidèles aux dernières volontés d'un cœur ami
 de l'humanité, « se rapprochent ainsi dans une sainte communauté ! c Si le
 ciel veut que parmi eux se rencontrent des âmes charitables et passionnées
 de commisération pour ceux qui souffrent ! des esprits élevés, amoureux de la
 liberté ! des cœurs éloquents et chaleureux ! des caractères résolus ! des
 femmes réunissant la beauté, l'esprit et le bon cœur ! combien sera féconde et
 puissante la harmonieuse union de toutes ces idées, de toutes ces
 influences, de toutes ces forces, (de toutes ces attractions, groupées
 autour de cette fortune de roi qui, concentrée « par l'association et sagement
 régie, rendra praticables les plus admirables utopies ! c Quel merveilleux
 foyer de pensées fécondes, généreuses ! que ce rayon de biens salutaires et
 vivifiants jaillirait faiblement de ce centre « de charité,
 d'émancipation et d'amour ! c Que de grandes choses à tenter, que de
 magnifiques exemples à donner au monde par la pratique ! Quel divin
 apostolat ! Enfin, quel irrésistible élan vers le bien pourrait imprimer à
 l'humanité tout entière « une tempe ainsi groupée, disposant de tous les
 moyens d'action ! « Et peut-être alors cette association pour le bien serait
 capable de combattre la funeste association dont je suis victime, et qui
 peut-être dans « un siècle et demi n'aura rien perdu de son redoutable
 pouvoir. « Alors, à cette œuvre de ténèbres, de compression et de
 despolisation, « qui pèse sur le monde chrétien, les miens pourraient opposer
 une « œuvre de lumière, d'expansion et de liberté. 1 Le fœtus du bien et le
 génie du mal seraient en présence. € La nuit commencerait, et Dieu
 protégerait les justes... c Et pour que les immenses ressources pécuniaires
 qui auraient donné à tant de pouvoir à ma famille ne s'épuisent point et se
 renouvellent avec les années, mes héritiers, écoutant mes volontés,
 devraient placer, sous les mêmes conditions d'accumulation, la double de
 la somme que « j'ai percue... A travers, un siècle et demi après eux. ... que la
 nouvelle source

The text on this page is estimated to be only 18.42% accurate

154 LE JUIF ERRANT. « de puissance et d'action pour l'ars
descendaQls !! quelle perçeuil^ ■ dans le bien !! (On Irouvtra d'ailleurs
d.ins le grand meuble d'ébène de In salle dir I deuil quelques idées pratiques
au sujet de eeilc assoeiilion. • Telles sont mes ilemii.Tes volontés, ou |ilotô
mes dernières espé■ Si J'exige absolument que ceux du ma race se irouvnl
en personne « me Mint-Francoi» k juur de l'uuverlurc de ec (cslament, c'est
afin «que, rduuis à ce moment sole uuci, ils se voient, se connaissent :pcuta
être alors mes paroles les [rappcront : au l'eu de vivre ilivifis, ils s'ua Diront
; leurs intérêts mt^ioes y gagneront, et ma Toloaié sera aecoma plie. . t En
envoyant, il y a peu Je jours, à ceux de ma Taniille que l'exil a • dispersés en
turope une médaille où est gravée la date de ccltconI vocation pour mes
bériliers à un siècle et demi de ce jour, j'ai ûù tc■ oir secret son véritable
motif, disant scilleinent que ma descendance ■ avait un ^and intéri^t à se
trouver a ce rendcx-vous. ■ J'ai agi ainsi parce que je connais la ruse et la
persiitance de Li « compagnie nn ne soit pas vendue, qu'elle reste ■ ainsi
meoMcr, et qu'elle serve de point de réunion i mes descendants, ■ si,
comme je respi.re, ils é:'i)uteut nia dt-rnière prière. « Si. au contraire, ils se
div'iscul; si, au lieu de s'unir pour coneou■ fir à une des plus géiiJreises
eiiti«iiriw« qiii aient jamais sicnAlé un «ficilc, tUcrdeutà des nas^iouA
égoïstes; silspréfi'reuirmliTitlualité a stérile à l'assodatiun ucoitde ; si, dans
cctic fi>rtane immense, ils ne a viricut qu'une occaûou do di>âpatium Tiivolu
ou d'accumulation snr« dide... qu'ils soieni maudits [ar tous ceux «[u'ils
auraient pu ainier, se« courir et énianci]<... que="" cette="" mai="" si=""
d="" et="" ra="" tous="" les="" papiers="" dont="" isaac="" samuel=""
aura="" lai="" l="" soient="" ainsi="" a="" neux="" portraits="" du=""
salun="" rouge="" brfd="" par="" le="" g4r="" jien="" de="" ma=""
menre.="" j="" dit...="" maintenant="" mon="" devoir="" est="" acrnii=""
tout="" ceci="" suivi="" con-eils="" d="" riioinme="" qne="" je="" v=""
comme="" la="" ini="" dieu="" sur="" terre.="" fid="" qui="" m=""
remis="" li="" s="" cinquinte="" mille="" fortune="" sait="" seul=""
veux="" faire="" n="" pu="" refusera="" son="" amiti="" sare=""
preuve="" coonanee="" i="" mab="" aussi="" lui="" taire="" nom=""
:...="" c="" exposer="" ce="" dernier="" surtout="" ses="" descendants=""
grands="" ibingi="" cet="" ami="" ignore="" r="" mourir="" va=""
recevoir="" accomplissneul="" viendra="" ici.="" avec="" notaire=""

entre="" leurs="" mains="" qu="" formalit="" testament="" caclicie=""
telles="" sont="" mes="" derni="" volont="" mets="" leur=""
arconiplissement="" sous="" sauvegarde="" rrovidenec.="" ne="" peut=""
prot="" ces="" paix="" libert="" tesiamenlmyeuque="" avant=""
librement="" p.irmoi="" eteu="" ti="" main="" entends="" sriit=""
scrupnleua="" semeot="" ex="" d.ins="" cspnt="" dans="" sa="" letitc.=""
cejourd="" f="" une="" heure="" relev="" t="">i REt:tiFOM. ■ A mesure
que le notaire avait poursuivi la lecture du lesianKv1, Gabriel avuii élé
sueeossivement agité d imuressions pénibles et divers'.-s. D'abord, nous
l'avons dit, il avait trouve éirauge que la fatalité voulût que cette fortune
immense, provenant d'une vi<.tjnic de="" la="" compagnie="" revint=""
aux="" mains="" a="" cette="" grice="" duu.uion="" qu="" venait=""
renouveler.="" puis="" sim="" inic="" charitable="" et="" lui="" ayant=""
tiii="" aus.="" cumprendre="" quelle="" aurait="" pu="" l="" poi="" t=""
del="" g="" asmciaiod="" bmille="" ti="" iaslamment="" recommand=""
par="" renne="" cdt="" le="" loime="" cettmcr="" pir="" jar="" pont...=""
il="" songeait="" avec="" une="" profonde="" amertume="" que="" u=""
ivuonciaiian="" tout="" autre="" b="" grande="" pens="" inex=""
foruiue="" beaucoup="" plm="" condo="" ne="" cru="" allait=""
tomber="" malu="" d="" nerrant="" qui="" pouvait="" s="" servir=""
comme="" terrible="" moyen="" mais="" u6m="" dire="" gabriel=""
belle="" li="" pure="" n="" mit="" moindre="" regret="" personnel=""
en="" apprenant="" les="" bens="" anxqueh="" itan="" .="" renonc=""
pouvaicul="" valeur="" k="" ptnt="" mu="" on="" touchant=""
contraste="" avait="" ei="" ridie="" reporter="" sa="" vers="" presbyt=""
o="" esp="" aller="" bicblh="" vivre="" d:ins="" pratique="" phis=""
saintes="" vertus="" ces="" id="" se="" heurtaient="" confus="" dans=""
son="" esprit.="" tw="" du="" trait="" femme="" r="" sinistres=""
contenues="" lestamenl="" rndcur="" vues="" qtii="" manifest="" derni=""
volonl="" rennrponi="" tant="" extraordinaires="" jetaient="" galnid=""
dm="" sorte="" stupeur="" encore="" plong="" lorsqne="" smod="" dit=""
au="" notaire="" pr="" clef="" dn="" registre="" :=="" vous="" tronoiei=""
monsieur="" ce="" actuel="" des="" sommes="" qid="" sont="" cd=""
ma="" possession="" suite="" ca="" tiecumulation="" iso.ooa="" francs=""
contl="" mon="" grand-pere="" h.="" harins="" bennuonl.="" voire=""
grand-p="" p="" sn="" comble="" smpriac="" c="" donc="" votre="" bit=""
constamment="" vakrir="" cmle="" sonum="" oui="" e="" va=""

quelques="" instants="" apporter="" ici="" coff="" renferme="" valeurs=""
 i="" quef="" cbillre="" valeurs="" demanda="" rodin="" monde="" plus=""
 indifférent="" ainsi="" m="" lenotairepeuts="" cet="" samod=""
 simplicité="" pariaile="" seulement="" agi="" uranal="" primitifs=""
 caisse="" coure="" munoiededeoi="" cent="" douze="" millions...=""
 soixante...="" dites="" monsieur="" sans="" laisser="" samuel=""
 achever="" car="" immortaliasscipeuaur="" cbilr="" voix="" pa="" pour=""
 premi="" fois="" peut-="" vie="" perdit="" soo="" saog-froid="" cliq=""
 cbii="" chiffre="" je="" dis="" nwtuieor="" reprit="" vieillard="" j=""
 deux="" douie="" miliods="" soixante-quinze="" mille="" ..="" soit=""
 nominatives="" soif="" lu="" piirteur...="" allez="" assurer="" voici=""
 apporte="" ectei="" moment="" fietbsabce="" entra="" tenant="" entre=""
 ses="" bras="" cassette="" bois="" renlenn="" h="" posa="" sur=""
 table="" sortit="" apr="" avoir="" un="" regard="" ab="" samud.=""
 lorsque="" celui-ci="" eut="" chillrie="" somme="" questiod=""
 accueillit="" paroles="" saof="" tous="" acteurs="" sc="" croyaient=""
 jouet="" complaie="" quarante="" celte="" quintupl="" entendant=""
 lire="" passage="" testament="" question="" fortune="" roi="" ignorant=""
 prodiges="" capitalisation="" trois="" ou="">.i, le chilTre exorbitant qu'on
 venait de lui révéla létouilissail... Et, malgré son admirable
 déantéressement sa sempiternelle loyauté, il éprouvait une sorte
 d'éblouissement, de vertige, ensoti- 1 géant que ces biens immenses
 auraient pu lui appartenir... 1 lui setd... te notaire, presque aussi stupéfait
 que lui, examinait l'état de)■ caisse ! de Samuel, et paraissait à peiuc en
 croire ses yeux. Le juif, m net aussi. était douloureusement absorbé en
 songeant qu'aucun autre héritier De se présentait. Au milieu de ce profond
 silence, h pendule placée dans la chambre voisine commença de sonner
 lentement midi... Sanind tressaillit...puis poussa un profond soupir...
 Quelques secondes encore, c(le délai fatal serait expiré. Rodin, le père
 d'Aigrigny, CabrM el le notaire étaieOl sous la coup d'un sai^ssment si
 proioiM, qu'aucun d'eux ne remarqua combien il était étrat^ d'enteiulre la
 sonnerie de cette pendule... a Midi ! — s'écria Rodin ; et, par un
 mouvement involontaire, il ptfi brusquement ses deux mains sur la cassette,
 comme pour en preodrt possession— Enfin !.■ — s'écria le père d'Aigrigny
 avec une expressioD de joie, de triomphe, d'enivrement, impossibleà
 peindre ; puis, Uajouta eo a jetant dans les bras de Gabriel, qu'il embrassa
 avec exaltation : — Ah \ mon clierliiii...qiie de pauvres vont vous bénir!...

Vous êtes un saint Vincent de ?aul... Vous serez canonisé... je vous le jure.
 — RemerdoD: d'abord la Trovidence, — dit Rodin d'un ton grave et ému,
 en tombant à genoux, — remercioits la Proviilcncc de ce qu'elle a peroiis
 que lani i de bious (iisseni empluvés à la plu^ grande gloire du SMgneur. >
 * Le père d'AJ^'igny, après avoir encore embrassé Gabrid, le prit par la
 main et lui dit : a(lodmaraison...A genoux, mon cher fib, et rendons grâce à
 ta Providence. > Ce disant, le père d'Aigrignv s'agenouilla et entraîna
 Gabriel, qui. étourdi, ciinfondu, n'ayaut ii'us la li^te à lui, tant tes
 événements se précipituient, s'agen;iuilla'mactiualement. Le dernier coup
 de midi soudj. Tous se relevèrent. Alors le notaire dit d'une voix légèrement
 altéréL« car il y a^-ait quelque chose d'extraordinaire et de solcnnd dans
 telle scène-.s Aucun autre bériiir de H. Marins de Reunepnt ne a'étant
 présenté avant midi, j'exécute Li volonté du testateur en déelaraul, au o.m
 de b justice et de la loi, monsieur François-Marie-Gabriel de Rennepont, ici
 prés«'ni. si'ul et unique héritier, et possesseur des biens, n blés et
 immeubles, et valeurs de toute c^ece provenant de h sno.«iott do testateur :
 desquels biens le sieur Cibriel de ReoBepout, pnEtn

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

LR JUIF ERRANT. Il fait librement et volontairement don, par
accorde au sieur Frédéric Enimaniel de Dordeville, marquis
d'Aigrigny, prêtre, qui, par le même acte. Ira à acceptés, et s'en trouve ainsi
l'acte posé, aux lieux et place dudit Gabriel de Rennepont, par le fait
de cette donation entervifs, grossoyée par moi ce matin, et signée Gabriel
de Rennepont et Frédéric d'Aigrigny, prêtres. » A ce moment on entendit
dans le jardin un grand bruit de pas. Bethsabée entra précipitamment, et dit
à son mari d'une voix altérée : « Saniuci... un soldat... il vient... » Rethsabée
n'en put dire davantage. A la porte du salon rouvert apparut Dagobert. Le
soldat était d'une pâleur livide ; il semblait presque décoloré, portait
son bras gauche en écharpe et s'appuyait sur Agricola. A la vue de Dagobert,
les joues et blanchâmes paupières de Rodin s'inclinèrent subitement comme
si tout son sang eût reflué vers son cerveau. Puis le seigneur se précipita sur la
cassette avec un mouvement de colère de cette scène, tandis qu'Agricola
et Gabriel suivaient avec eux les moindres mouvements de Dagobert.
Quand à Rodin, il avait l'air de s'appuyer sur la cassette, afin de pouvoir
toujours la couvrir de son corps. Surmontant enfin l'embarras que lui
causait le regard inflexible du soldat, le père d'Aigrigny redressa la tête et
répéta : « Je vous salue, monsieur, qui vous êtes et ce que vous voulez ?
— Vous ne me reconnaissez donc pas ? — dit Dagobert en se contenant à
peine — Non, moulez-vous ? — dit le père d'Aigrigny se contenant à peine.
— Je veux vous démasquer, vous qui êtes un prêtre aussi infâme, aussi
exécré de tous, que Gabriel, que voilà, est un prêtre admirable et béni de
tous. — Monsieur !... — s'écria le seigneur devenu livide de colère et
d'émotion. — Je vous dis que vous êtes un infâme, » reprit le soldat avec
plus de force. — Pour dépouiller les filles du maréchal Simon, Gabriel et
mademoiselle de Gaitloville, de leur héritage, vous vous êtes servi des
moyens les plus affreux. — Que dites-vous ? — s'écria Gabriel, — les filles
du maréchal Simon ? — Sont-elles, mon brave enfant, ainsi que
cette digne demoiselle de Gaitloville... la bienfaitrice d'Agricola, au point ? Ce
prêtre, — et il montra le père d'Aigrigny, — a fait enrager l'une comme
folle dans une maison de santé... et séquestrer les orphelines dans un
couvent... Quant à toi, mon brave enfant, je n'espérais pas te voir ici, croyant
qu'on t'aurait empêché, ainsi que les autres, de t'y trouver ce matin ; mais.
Dieu merci, tu es là... et j'arrive maintenant ; je ne suis pas venu plus tôt à cause

de ma blessure. J'ai tant perdu de sang que J'ai eu toute la matinée des défaillances. — Kn effet, — s'écria Gabriel avec inquiétude. — je n'avais pas remarqué votre bras en écharpe... Cette blessure, quelle est-elle ? » A un signe d'Agricol, Dagobert reprit : « Ce n't^ rien... la suite d'une chute... Mais me voilà... et bien des infamies vcmt se dévoiler... » Il est impossible de peindre la curiosité, les aiigoiiiism. la surprise ou les craintes des difTérents acteurs de cette seène en entendant ces menaçanti'S paroles de Dagobert. Nais, de tous, le plus auerré était Gabriel Son angélique figure se pouleversait, ses genoux tremblaient. Foudroyé par la révélation de Da* goberi, apprenant ainsi l'exktence d'autre « héritiers, pendant quelques minutes il ne put prononcer nnejDarole; enfin, il s*écria d'u- :>«éfx déchirante : « Et c'est moi... mon Dieu... c'est moi... qui suis^ausede la spoliation de cette fomille ! -* Toi ! mon frère? — s'écria Agricol. — N'a-t on pas aussi voulu te dépouiller? — ajouta DagobtTl. — l^ testament , — n*prit Gabriel avec une angoisse croissante, portail que l'héritage appartiendrait à ceux des héritiers qui m présenteraient avant midi... — Eh bien ! - dit Pagobert effrayé de l émotion du jeune prêtre. — Midi a sonné, — reprit celui-ci. — Seul de la lamille, j'éuis ici présent; comi»renez-\ ous maintenant?... Le délai est passé... les héritiers sont dépossédés p;ir moi !... — Par toi , — dit Dagobert en balbutiant de joie,— jiar toi, mou brave enfant... tout est s:mvé alors !... — Oui, mais... — 'Tout est sauvé ! — reprit Dagobert radieux en inierrompanl Gabriel : — lu partageras avec les autres... Je te connala. — ^ Bhki« tous ces biens, je les ai abandonnés d'urne manière irrévocable, — a'écrfa Gabriel avec dés4^}>oir. — Abandonnés... ces biens!.... -^^U Dagobert pétrifié ; — mais a oui... à qui!.... — A mon.sicur — dit Gabriel en désignant le père d'Aigrigny. — A lui ! — réi>éta Dagobert, anéanti, — è lui!... au renégat... toujours le démon de celle fiimille ! — Mais, mon frère, s'écria Agricol, — tu connaissais donc t^s droits à cet héritaffet — Non, — répondit le jeune prêtre avec accablement, — non... je l ai aeilement ajipris ce matin inême par le père d'Aigrigny... Il avait été, m'a-t-ii dit, récemment instruit de mes droits)ar les papiers de famille autrelbli trouvés sur moi, et envoyés par notre mère à son confesseur, a Le forgeron parut fhippé d'un trait de lumière, et s'écria : « Je comprends tout maintenant :... on aura vu dans ces papiers que tu ponrr.ns être riche un jour:... alon on s'est intéressé à toi;... on t'a aitié dans ce collège, où nous ne pouvions jamais le foir... cl plus tard on a tromiié ta voi'atioo par d'indignes mensonges, afin de t'obliger à te faire prêtre el de

t'amenner ensuite à faire cette donation •.. Ah ! monsieur, — reprit Agricol en se tournant vers le père d'Aigrigny avec indignation, — mon père, a raison, une telle machination est infâme !...» Pendant cette scène, le révérend père et son loefu, d'abord effrayés et ébranlés dans leur audace, avaient peu à peu repris un sang-froid parfait. L'Unlin, toujours accoudé sur la cassette, avait dit quelques mots à voix basse au père d'Aigrigny. Aussi, lorsque Agricol, calmé (par l'indignation, avait reproché à ce dernier ses vices infâmes, celui-ci répondit... mais il s'agit de la bienfaitrice de mon frère adoptif, et je ne veux pas que vous la dépoussédiez... mais il s'agit des dernières volontés d'un mourant qui, dans son ardent amour de l'humanité, a légué à ses descendants une mission évangélique, une admirable mission de progrès, d'amour, d'union, de liberté, et moi, ne veux pas que cette mission soit étouffée dans son germe. Non... non... et je vous dis, moi, que cette mission s'accroîtra. Mais je révoque la donation que j'ai faite, • A ces mots, l'homme à laquelle Je m'honore d'appartenir, m'avait fait, comme représentant de cette compagnie, librement, volontairement, don des biens qui pourraient lui

The text on this page is estimated to be only 15.30% accurate

IS6 LE Uuir ERRANT. revenir an jour, et dont, ainsi que moi, il ignorait U valeur. » Le père d'Aigrigny iMerropa Gabriel du regard, coinine pour le prendre i téHioiu de ces paroles. ■ OI.1 f si vRii, — dil le jeune prêtre, — j'iii Tail librempt ce don. — Ce ninlin, ensiile d'une eonversalii>n p:irticulicremnt intime, et dont je kiiral lu siqet, cerkja d'avauce de hi; frobatiiiiti di M. l'abbé <>»bi inl .. — tu eflct, — rdpoiMlit géDëreuGemeni tînLriel ;• — peu importe de M. l'abbë Galniel, en k suppliant de AMêitr al l'aU M BM l» gagé, noD-sculoDent parle H ' ■ • ■ • • • un aeie parfaileowDI légat, p gagé, noD-sculoDent par le serinnit le plu fomil&ble, Baait aooort far île parfailenwDI légat ,paKBé devant mallre Uameua, quevoia... est vrai, — répondit Gabriel. — L'acte a iti drtMé par bmI, —, luU le notaire. — Hait Gabriel ne tous biFtitabawlMi que de ce qd lui apimnenaii, — s'écria Dago! ert. — Ce brave enEint k pouvait lopper que voua vous serviez de loi pour dépouiller lea aoirea! — Fait» moi la grice. moasieur, de me permettre de m'eipli(|uer, — reprit e(Nr tolBrrocol le père d'Aigrigny, — vou répoodes ensnbe. • Dagobert contial avec peine no mouTetMal de doulouteuae âip»igiicol et Dtghwi. — n Le révâ«nd père contîuua : ■ H. l'abbé Gabriel a dotK, par le double cufagement d'no acte et d'un senneol, confirmé sa donation : bien plus, ~- reprit le père d'Aicrigny, — lorsqu'à son profond élonnr'mcnt, comme BU n6irt.', le chlITre énorme de l'héritage a été connu, H. l'abbé Gabiêl, fidèle à son admirable généro»të. loin de le repentir de ses dons, les a pour ainsi dire consai rés de nouveau par un pieux mouveatent de reconnaissance envers la Providence, car H. le notaire se rappeSera sana duulc. qii :iprès avoir embrassé H. l'abbë Gabrid avec effuston en hi disant qu'il était pour la charité tm second saint Viocent de Paul, je l'ai pris par la main, ei qu'il s'est, ainsi que moi, agenouillé poor remercier le ciet de lui avoir in^iré la pensée de faire servir ces biens immenses à la plus grande gloire du Setâteur. — Cela est vrai, — répondit loyalement Gabriel ; — tant qu'il s est agi seulement de moi, ma^ré un moment d'élourdi&sement causé par la révélation d'une (bruine si énorme, je n'ai pas songé an instant, à revenir sur la donation que j'ai librement faite. — Dans ces circonstances, — reprit le père d'Aigrigny, — l'henre à laquelle la succession devait Êlrc fermée est venoe è soiuier ; H, l'abbé Gabriel, étant le seul héritier présent, s'est trouvé nécessairemrait liircémnt, le seul et légttime possesseur de ces biens

immenses... éotmes... sansduute, et je m'en rejuuis dans ma charité, qa 'Us soient énormes, puisque , grâce i eux, beaucoup du misères vont être secoameA > beaucoup de larmes vont être tancs. Hais voilii que tout à coup mousieur, — et le père d'Aigrigny désigna Dagobert, — monsieur, oans un ^iircmentqueje lui pardonne du phu proTood de mon Ime, et (m'Use reprochera, j'en suis sûr, accunrt, l'injure , la menace à h boudie, et ro accuse d'avoir fait séquestrer, je ik sais oit , je ne sais quels parents, afindelesempécberdese trouver ici... eu temps utile... — Oui, je voua accuse de cette infamie! — s'écria le soldat cuspérë par le calme et l'audace du révérend père, — Oui... et je vais... — uicore une foi». le sujet de cet entretien... — C'est donc ensuite de cette conversation , . que H, l'ai bé Gabriel m'a de nouveau manifesté le dé^ de maintenir monsieur, je vous en conjure, soyex asseibon pour me laisser con tî cette doiiut;,)n... je ne dirai pas enmabveur... carleaUens terrestres nuer... vous me répondret en)uiu>, — dit IiumUeraenl le père d'Aigrtme touchent fortpeu.., malsendveur d'œnvres eainlMetcharilableSi gny de la vois la pna douce et la ph» nlcUeai». — Onye voua répoudent Dotra eompagnie scnk la dlapeiràtric*. Fm appMbi i la Inyant' «te voweiwlbadnl. — l'éeria Dagëhcit. — Uime..-taiNe...





THE END OF THE ROAD

The text on this page is estimated to be only 14.56% accurate

LR JUIF ERRAWT. 157 I père , — dil Apîcol ; — tout i t'benre tu parieras, » Le soUliit se ^ pire d'Aigri^v conlinua avec une Douvelle assurance : ■ Saus Iti; , s'il CKKie reellemenî d'autres héritiers que H. l'abb*! Gabrif I . il ftcheui poar e»\ de n'ai-oir pu «e présenter ici en temps uiiln. Eh ! 0 Dieu !. si, au lieu de dcEeitdre la cause du elle .1. cumme les lilles du mared Sicnon , des droits à cet bérilsge. J'ai fait pour die les niêoies dérehcfl me mon oérc ■ faites pour les fillis du maréchal Simon. — Eh n î — demanda le noiairc. — Hallicurcusenienl, monsieur, — réponAsricol, — ou m'a dît, romme k mon père, que, sur ma simple itérilion. l'nn o» pnutail agli " A ce moment Delhsabée, a;ant entendu sonner k la porte du bADment de la rue, sortit du salon rouge à un signe de Samuel. Le notaire reprit, en s'adressaol i Agricol et A son père : • Loin de moi, messieurs, la pensée de mettre en doute votre Toyaulé, mais i) m'est impossible, à mon sraod regret. H'arcorder i vos accusations, dont rieu ne me prouve la italilé. asseï d'iinitorLtQce pour suspendre la marclie l^le deschoses; car enliu, messieurs, de votre propre aveu, le pouvoir judiciaire, auoucl vous vous fies adressés, n'a pas cru devoir donner suite â vos oépositions, et vous a dit qu'on s'infonnerail, qu'on aviseriit ; or, en bonne conscience, je m'adresse A vous, messieurs, puis-jc, dans une circoiisi^itice aussi grave, prendre sur moi une re valeurcjeineenaiautrenient. > ^ l*s ubsiTvaliona du notaire parabsaii'it tcllenient selou le droit rigoiH tva\, que Samuel, DBgnbcr et Agricol restèrent cousternés. Gabriel , tpria un niuroeut de réllcxioa. parut pmadrc une nbululion di^pérée, et' dil au notaire d'une voi» fcrue:*. Puisque la loi est, dans celle cin'OnsLince. imi>uissanle à suutcnir le bon droit. Je prendrai, monsieur, un parti rf trême : avant de m'y résoudre, je demande une dernière foisâ II.Tabbé d'Aigrigtiji l lel. decequlmerevical de ces biens, i la condition que les autres parts de l'héritage resteront entre des mains sDres, Jusqu'à ce que tes liériliersaunom desquebonréclauie aient pu justilicrdc leurs titres-'^ — A cette proposition je répondrai ce que j'ai déjà dit, — reprit le père d'Aigrignjr . — Il no s'agit plis ici de moi, mais d un immense intérêt de chanté; ic suis donc oliligé de rdlnter l'offre parlielle de M. l'abbé (!»briel, et de lui rappeler ses engagements de toutes sortes. — Absi. montictir, vous refuseï cet arranscmenl7— dit Gabriel d'une volt émue. — Iji cliariié me l'ordonne. — Vouî rcfusci. .. absoluiicut. — Je

jietise à tMies les •covras saintes qw ces trésors vtMW fonder pour la pin
grandt

— reprit le notaire d'une voix émue, — est de faire exécuter fidèlement la volonté du testateur. M. l'abbé Gabriel de Renneponts s'est seul présenté avant le dernier délai fixé pour la clôture de la succession. L'acte de donation est en règle; je ne puis donc refuser de lui remettre dans la personne du donataire le montant de l'héritage... »

A ces mots, Samuel cacha sa figure dans ses mains en poussant un gémissement profond; il était obligé de reconnaître la justesse rigoureuse des observations du notaire.

« Mais, monsieur! — s'écria l'agobert en s'adressant à l'homme de loi, — cela ne peut pas être... vous ne pouvez pas laisser ainsi dépouiller deux pauvres orphelines. C'est au nom de leur père, de leur mère, que je vous parle... Je vous jure sur l'honneur, sur mon honneur de soldat, qu'on a abusé de la confiance et de la faiblesse de ma femme pour conduire les filles du maréchal Simon au couvent et m'empêcher ainsi de les amener ici ce matin. Cela est si vrai que j'ai porté ma plainte devant un magistrat. — Eh bien! que vous a-t-il répondu? — dit le notaire. — Que



458 LK JUIF ERRANT. 1;Ioirc du Sdgneur, et je ne me sens ni le courage ni la volonté de faire a moindre concession. — Alors, monsieur, -* reprit le Jeune pr^tre d'une voix émue, — puisque vous m^y forcez, je révoque ma d(onation : j'ai entendu engager seulement ce qui m'appartenait, et non ce qui appartient aux autres. — Prenez garde, monsieur Tabbé, — dit le père d'Aigriffo, — je vous ferai observer que j'ai entre les mains un serment écrit... formel... — Je le sais, mousietir, vous avez un écrit par lequel Je fais serment de ne jamais révoquer cette donation, sous quelque pré* texte que ce soit, sous peine d'encourir Taversion et le mépris des honnêtes gens. Eh bien! monsieur, soit... — dit Gabriel avec une profonde amertume, — je m'exposerai à toutes les conséquences de mon parjure, vous le proclamerez partout; je serai en butte aux dédains, à l'aversion de tous... mais Dieu me jugera. » Et le jeune honune essuya une larme qui roula dans ses yeux. a Oh ! rassure-toi, mon brave enfant, — s'écria Dagobert renaissant à l'esnérance, — tous les honnêtes gens seront pour toi. — Bien, bien, mon nvrc ! — dit Agricoi. — Monsieur le notaire, — dit alors Rodin de sa petite voix aigre, — monsieur le notiire, faites donc comprendre k M. Gabriel ({u'il peut se parjurer tant qu'il lui plait, mais que le Gode civil est moins commode à violer qu'une promesse simplement et seulement... sacrée î ! ! — Parlez, monsieur, — dit Gabriel. — Apprenez donc à N. l'abbé Gabriel, — dit Rodin, — ou'une donation entre^vjfs, comme celle qu'il a laite au révérend père uAigrîgny, est révocable seulement I>our trois raisons, n'est-ce pas? — Oui, monsieur, trois raisons, — dit c notaire. — La première, pour surveuance d'enfants, — dit Rodlni — et je rougirais de parler à M. Tabbé de ce cas de nullité. Le si'cond motif d'annulation serait l'ingratitude du donataire... Or, M. l'abbé Gabriel {>eut être certain de notre profonde et éternelle reconnaissance. Enfin c troisième cas de nullité est l'inexécution des vœux du donataire relativement Â l'emploi de ses d(ms. Or, si mauvaise opinion que M. l'abbé Gabriel ait tout a coup prise de nous, il nous accordera du moins quelSue temps d'épi'cuve pour le convaincre que ses dons, ainsi qu'il k; dére, seront appliqués à des œuvres qui auront pour but la plus grande Sloire du Seigneur. — Maintenant, monsieur le notaire, reprit le père 'Aigrigny, c'est à vous de prononcer et de dire si M. l'ai)bé Gabriel peut ou non .révoquer la donation qu'il m'a faite. » An moment où le notaire allait répondre, Bethsabce rentra, précédant deux nouveaux personnages qui se présentèrent dans le salon

rouge, à peu de distance l'un de l'autre. CHAPITRE X. Un bon génie. Le premier des deux personnages dont l'arrivée avait interrompu la réponse du notaire était Faringhea. A la vue de cet homme à figure si nistre, Samuel s'approcha et lui dit : « Qui êtes-vous, monsieur ? » Après avoir jeté un regard perçant sur Rodin, qui tressaillit imperceptiblement et reprit bientôt son sang-froid hal)ituc], Fariuffhea répondit à Samuel : « Le priuce Djalma est arrivé depuis peu de temps de l'Inde, afin de se trouver ici aidoord'hui. ainsi que cela lui ét;iit recommandé par l'inscription d'une médaille qu'il porUiit au cou. . .—Lui aussi ! — s'écria Gabriel, qui, on le sait, avait été le com|K)gnnn de navigation de l'Indien depuis les AçoreSi où le bâtiment venant d'Alexandrie avait relâché, — lui aussi héritier !••. En effet, pendant la traversée, le priuce m'a dit que sa mère était d'origine française... Mais, sans doute, il a cru devoir me cacher le but de son voyage... Oh ! c'est un noble et courageux jeune homme que cet Indien ; où est^il ? » L'Ktrangleur jeta un nouveau regard sur Rodbi, et dit en accentuant lentement ses paroles : a J'ai quitté le prince hier soir... Il m'a confié que, quoi(Ju'il eût un assez grand intérêt à se trouver ici, il te pourrait Su'il sacrifiât cet intérêt à d'autres circonstances... J'ai pissé la nuit ans le même hôtel que lui... (le matin, lorsque ie me luii présentlé pour le voir, on m'a appris qu'il était déjà sorti... Mon amitié pour lui m'a engagé à venir dans cette maison, espérant que les informations que je pouvais donner sur le prince seraient peut-être utiles. » En ne disant pas un mot du guet-apens oi'k Il était tombé la veille, en se taisant sur les mathiualions de Rodin à l'égard de Djalma, en attri* buant surtout l'absence de ce dernier à une cause voInt;ûre, l'Elrangleur voulait évidemment servir le socius, comptant bien que celui-ci saurait récompenser sa discrétion. Il est inutile de dire que Faringhea mentait effrontément. Après être parvenu dans la matinée à s'échapper de sa prison, par un prodige de ruse, d'adresse et d'audace, il avait couru à l'hôtel où il avait laissé I>jalma : là, il avait su qu'un homme _ ^ dangereuse somnolence où il paraissait plongé, -« . • valent fait transporter dans leur voiture, afin de l'emmener chez eux et de lui donner les soins nécessaires. «Il est fâcheux,— dit le notaire, — que cet héritier ne se soit pas non plus présenté ; mais il est malheureusement déchu de ses droits à l'immense héritage dont il a'agk. — Ah!... il a'ariaaait d'na héritage ! » dit Fai inghea en regardant fixement Rodin» qui déumnn prudemment la vue. Le second des deux personnages dont nona avons parle entrain en ce moment. C'était le père du maréchal Simon, un vieillard de hanta nature, encore alerte et

visoureux pour son âge : ses cheveux étaient blancs et ras : sa figure, légèrement colorée, exprimait à la fois la finesse, la douceur et l'énergie. Agricoi alla vivement à sa rencontre. « Vous ici, monsieur Simon? — s'écria-t-il. — Oui, mon garçon, — dit le père du maréchal en serrant cordialement la main d'Agricol, — È irrive à l'instant de voyage. M. Hardy devait se trouver ici pour affaire d'héritage, à ce qu'il suppose ; mais, comme U est encore absent de Paris pour quelque temps. il m'a chargé de... — Lui aussi héritier... Bl. François Hardy... — s'écria Agricol en interrompant le vieil ouvrier. — Mais comme tu es pâle et bouleversé ! mon garçon ! Qu'y a-t-il donc? — reprit le père du maréchal en regardant autour de lui avec étonnement, de quoi s'agit-il donc ! — De quoi il s'agit? de vos petites filles que l'on vient de dépouiller, ~ s'écria Dagobert désespéré en s'approchant du chef d'atelier, — et c'est pour assister à cette hidi-té que je les ai amenées du fond de la Sibérie. — Vous... — reprit le vieil ouvrier en cherchant à reconnaître les traits du soldat; — mais tous êtes donc... — Dagobert. — Vous... vous... si généreusement dévoué à mon fils, — s'écria le père du maréchal ; et il serra les mains de Dagobert entre les siennes avec effusion. — Mais n'avez-vous pas parlé de la fille de Simon?... — De ses filles... car il est plus heureux qu'A ne le croit, — dit Dagobert, — ces pauvres curantes sont jumelles. — Et où sont-elles ? demanda le vieillard. — Au couvent. — Au couvent ! — Oui, par la trahison de cet homme : moi qui, en les y retenant, les a fait déshériter. — Quel homme? — Le marquis d'Xigrigny... — Le plus mortel ennemi de mon fils, — s'écria le vieil ouvrier, en jetant un regard d'aversion sur le père d'Xigrigny dont l'audace ne se démentait pas. — Et ce n'est pas tout, reprit Agricoi ; — M. Hardy, mon digne et brave patron, est aussi malheureusement déchu de ses droits à cet immense héritage. — (je dis-tu? — s'écria le père du maréchal Simon; — mais M. Hardy ignorait qu'il s'agissait pour lui d'intérêts aussi importants... Il est parti précipitamment pour aller rejoindre un de ses parents, j'y répondrais victorieusement par les laits qui viennent de se produire... Pourquoi attribuer à d'odieuses combinaisons l'absence des héritiers aux noms desquels ce soldat et son fils réclament si injurieusement ? Pourquoi leur absence serait-elle moins explicable que celle de ce jeune Indien ? que celle de M. Hardy, qui, ainsi que le dit son homme (le contenance, ignorait l'importance des intérêts qui l'appelaient ici ? N'est-il pas plus probable que les filles de M. le maréchal Simon et que mademoiselle de Tardovillo, par des raisons très-naturelles, n'ont pu se présenter ici ce matin ? Encore une

fois, ceci a trop duré; je crois que M. le notaire pensera comme moi que cette révélation de nouveaux héritiers ne change absolument rien à la question que j'avais l'honneur de lui poser tout à l'heure, à savoir : que, comme mandataire des pauvres, auxquels M. l'abbé Gabriel a fait don de tout ce qu'il possédait... je demeure, malgré sa tardive et illégale opposition, seul possesseur de ces biens, que je me suis engagé et que je m'engage encore, à la face de tous dans ce moment solennel, à employer pour la plus grande gloire du Seigneur... Veuillez répondre nettement, monsieur le notaire, et terminer ainsi une scène pénible pour tous... — Monsieur, — reprit le notaire d'une voix solennelle, — en mon âme et conscience, au nom de la justice et de la foi, fidèle et impartial exécuteur des dernières volontés de M. Marins de Rennepont, je déclare que, par le fait de la donation de M. l'abbé Gabriel de Rennepont, vous êtes, vous, monsieur l'abbé d'Aigrigny, seul possesseur de ces biens, dont à l'heure même je vous mets en jouissance, afin que vous en disposiez selon les vœux du donateur. Ces mots, prononcés avec conviction et gravité, renversèrent les dernières et vagues espérances que les défenseurs des héritiers auraient encore pu concevoir. Samuel devint plus pâle qu'il ne l'était habituellement ; il serra convulsivement la main de l'abbé, qui s'était rapprochée de lui, et de grosses larmes coulèrent lentement sur les joues des deux vieillards. Dagobert et Agricola étaient plongés dans un morne accablement ; frappés du raisonnement du notaire, qui disait ne pouvoir accorder plus de créance et d'autorité à leurs réclamations que les magistrats eux-mêmes ne leur en avaient accordé, ils se voyaient forcés de renoncer à tout espoir. Gabriel souffrait plus que jamais ; il éprouvait de terribles remords en songeant au, par son aveuglement, qui était la cause et l'instrument involontaire de cette abominable spoliation. Aussi, lorsque le notaire, après s'être assuré de la solidité des valeurs renfermées dans le coffret de cèdre, dit au père d'Aigrigny : « Prenez possession de cette cassette, monsieur. » Gabriel s'écria avec un découragement amer, un désespoir profond : « Hélas ! l'on dirait que, dans ces circonstances, une inexorable fatalité s'appesantit sur tous ceux qui sont dignes d'intérêt, d'affection ou de

LE JUPÉ ERRANT. 159 respect... Oh ! mon Dieu, — ajouta le jeune prêtre enjoignant les mains avec ferveur, votre souveraine justice ne peut pas permettre le triomphe d'une pareille iniquité!!! b On eût dit que le ciel exauçait la prière du misMonnaie... A peine eut-il parlé, qu'il se passa une chose étrange. Rudin, sans attendre la fin de l'invocation de Gabriel, avait, selon l'autorisation du notaire, enlevé b cassette entre ses bras, sans pouvoir retenir une violente aspiration de joie et de triomphe. A ce moment même où le père d'Aigrigny et le tocius se croyaient enfin possesseurs du trésor, la porte de l'appartement dans lequel on avait entendu sonner la pendule s'ouvrit tout à coup. Une femme apparut sur le seuil... A sa vue, (i)abriel poussa un grand cri p¹ resta foudroyé. Samuel et Betlisabée tombèrent à genoux les mains jointes. Les deux Israélites se sentaient ranimés par une inexplicable es>érance. Tous les autres acieus de cette scène restèrent frappés de stupeur... Rodin. ^odin lui-même... recula de deux pas et replaça sur la table la cassette d'une main tremblante. Quoiqu'il n'y eût rien que de très-naturel dans cet incident, une femme apparaissant sur le seuil d'une l)orte qu'elle vient d'ouvrir, il se fit un moment de silence profond, soennel. Toutes les poitrines étaient oppressées, halcuintes. Tous enfin, à la vue de cette femme, éprouvaient une surprise mêlée d'une sorte de frayeur, d'une angoisse indénissable... car cette femme semblait être le vivant original du portrait placé dans ce salon depuis cent cûiquante ans. C'était la même coiffure, la même robe à plis un peu traînants, la même physionomie empreinte d'une tristesse poignante et résignée, t^etle femme s'avança lentement, et s:ms paraître s'apercevoir de la profonde hnpression aue causait sa présence. Elle s'approcha de l'un des meubles incrustés ue cui\Te et d'étain, poussa un ressort dissimulé dans lf*s moulures de bronze doré, ouvrit ainsi le tiroi^upérieur de ce meuble, y prit une enveloppe de parchemin cacheté, J)uis, s'avancant aupri's do lu table, plaça ce papier uevaut le notaire, qui, jusqu'alors inunobde et muet, le prit machinalement. Après avoir jeté sur Gabriel, qui semblait fasciné par sa j^résence, un long regard mélancolique et doux, cette femme se dirigea vers la poite du vestibule restée ouverte. En passant auprès de Sanmel et defiethsalée, toujours agenouillés, elle s'arrêta un instant, inclua s;i belle tête vers les deux vieillards, les contempla avec une tendre S4)llidlude ; pui>, aprt*8 leur avoir donné ses mains à baiser, elle disapmt aussi lentement 3u'elle avait apparû, après avoir jeté un dernier regard sur Gabriel. Le épart de cette

femme sembla rompre le charme sous lequel tous les yeux ne me trompent pas... non... c'est bien l'homme au front rayé de noir que nous avons étranglé et enterré au bord du Gange, — se disait tout Ikis Faringhea en frémissant d'épouvante, — l'homme que l'un des fils de Boh'anie, Fan passé, à Java, dans les ruines de Tchandi... assurait avoir rencontré depuis le meurtre près de l'une des portes de Bomlie en Amérique? — C'est elle-même, — répondit Gabriel en tressaillant... — et pourtant elle m'avait dit qu'elle s'en allait vers le nord de l'Amérique... — ajouta le jeune prêtre en se relevant à lui-même. — Mais comment a-t-elle pu être ici, dans cette maison? — dit le père d'Aigrigny en s'adressant à Samuel. — Répondez, monsieur. Cette femme s'était donc introduite ici avant nous ou avec vous? — Je suis entré ici le premier et seulement lorsque pour la première fois, de ce silence qui durait encore, poussa légèrement du coude le père d'Aigrigny, lui fit un signe d'intelligence, et, prenant le coffret de cèdre sous son bras, se dirigea vers la porte. — Un moment, monsieur, — lui dit Samuel en se levant et lui barrant le passage; — je prie M. le notaire d'examiner l'enveloppe qui vient de lui être remise;... vous sortirez ensuite. — Mais, monsieur, — dit Rodin en essayant de forcer le passage, — la question est définitivement jugée en faveur du père d'Aigrigny... Ainsi, permettez... — Je vous dis, monsieur, — reprit le vieillard d'une voix retentissante, — que ce coffret ne sortira pas d'ici avant que M. le notaire ait pris connaissance de l'enveloppe que l'on vient de lui remettre. » (Les mots de Samuel attirèrent l'attention de tous. Rodin fut forcé de revenir sur ses pas... Malgré sa fermeté, le juif frissonna au regard implacable qu'à ce moment lui lança Roilin. Le notaire, s'étant rendu au vœu de Samuel, examinait l'enveloppe avec attention. — Ici ! — s'écria-t-il tout à coup, — que vois-je?... Ah ! tant mieux ! » A l'exclamation du notaire, tous les yeux se tournèrent vers lui. « Oh ! lisez, monsieur, — s'écria Samuel en joignant les mains, — mes pressentiments ne m'auraient peut-être pas trompé ! — Mais, monsieur, — dit le père d'Aigrigny au notaire, commençant à agiter les inquiétudes de Rodin : mais, monsieur... quel est ce papier? — Un codicille, — reprit le notaire, — un codicille qui remet tout en question. — Comment, monsieur, — s'écria le père d'Aigrigny avec fureur en s'approchant vivement du notaire, — tout est remis en question? et de quel droit ? — C'est impossible, — ajouta Rodin, — nous protestons. — Gabriel... mon père... Écoutez donc, — s'écria Agricol, — tout n'est pas perdu... il y a de l'espoir. Gabriel, entends-tu? il y a de l'espoir. — Que dis-tu?... — reprit le jeune

prêtre en se levant, et croyant à peu près ce que lui disait son frère adoptif. — Messieurs, — dit le notaire, — je dois vous donner lecture de la suscription de cette enveloppe... Elle change ou plutôt elle ajourne toutes les dispositions testamentaires. — Gabriel, — s'écria Agricol en sautant au cou du missionnaire, — tout est ajourné» rien n'est perdu !!! — Messieurs, écoutez, — reprit le notaire, et il lut ce qui suit : ' c(Ceci est un codicille qui, pour des raisons que l'on trouvera déduites « sous ce pli, ajourne et proroge au 1^{er} juin 1872, mais sans préjudice» car aucunement, toutes les dispositions contenues dans le testament « lues par moi aujourd'hui à une heure de relevée... La maison sera restée fermée et les fonds seront toujours laissés au dépositaire, pour être, pensés et comme non venus... puisque le délai pour la clôture de la succession est prorogé à trois mois et demi... » Lors(que le notaire eut prononcé ces derniers mots, les ongles de Rodin étaient saignants;... pour la première fois ses lèvres blafardes parurent rouges. « Oh ! mon Dieu ! vous m'avez entendu... vous m'avez exaucé... — s'écria Gabriel agenouillé et joignant les mains avec une religieuse ferveur et en tournant vers le ciel son angélique figure : — votre souveraine justice ne pouvait laisser l'iniquité triomphante. — Que dis-tu, mon brave cousin ?' — s'écria Dagobert, qui, dans le premier étourdissement de la joie, n'avait pas bien compris la portée de ce codicille. — Tout est réglé, mon père, — s'écria le forgeron ; — le délai pour se présenter est fixé à trois mois et demi, à dater d'aujourd'hui... Et maintenant que ces gens-là sont démasqués... — Agricol désigna Rodin et le père d'Aigrigny, — il n'y a plus rien à craindre d'eux ; Ils sera sur ses gardes, et les orphelines', mademoiselle de Cardoville, mon digne patron S

160 LE JUIF ERRANT. M. Haidy et le jeune Indien renireront dans leurs biens. » Il font renoncer à peindre l'ivressa» le délire de Gabriel et d'Agricol, de Dagobert et du père du maréchal Simon, de Samuel et de Betbsabée. Faringliea seul resta morne et sombre devani le portrait de l'homme au front rave de noir. Quant à la fureur du père d'Ajgrigny et de Rodin, en voyant Samuel reprendre le coffirel de cèdre, il faut aussi renoncer à la pendre... Sur Tobsevation du notaire, qui emporta le codicille (Mur le aire ouvrir selon les formules de la loi, Samud comprit qu'il était plus prudent de déposer à la banque de France les immenses valeurs dont on le savait détenteur. Pendant (fue tous les cœurs sénereux qui avaient un moment tant souffert débordaient de bonheur, d'espérance et d'allégresse, le père d'Aigrigny et Rodin quittaient cette maison la rage et la mort dausVâme. Le révérend père monta dans sa voiture et dit à ses gens : « Ath^tel Saint^izier ! » Puis, éperdu, anéanti, il tomba sur les coussins en cachant sa flure dans ses mains et poussant un lon^' gémissement. Rodin s'assit auprès de lui... et contempla avec un mélange de courroux et de mépris cet homme ainsi abattu et aifiissé. « Le lâche !... — se di^-il tout bas. — Il désespère... pourtant... » Au bout d'un quart d'heure, la voiture arriva rue de Babylone et entra dans la cour de l'hôtel Saint-Dizier.

CHAPITRE XL Let premiers sont les derniers, les derniers sont les premiers. La voiture du père d'Aigrigny arriva rapidement à l'hôtel de SaintDizier. Pendant toute la route, Rodin resta muet, se contentant d'observer et d'écouter attentivement le père d'Aigrigny, qui exhala les douleurs et les furies de ses déceptions dans un long monologue entrecoupé d'exclamations, de lamentations, d'indignations, à l'endroit des impitoyables coups de la destinée qui rument en un moment les espérances les mieux (ondées, lx>rsque la voiture du père d'Aigrigny entra dans la cour et s'arrêta devant le péristyle de l'hôtel de Saint-Dizier, on put apercevoir derrière U» vitres d'une fenêtre, et à demi cachée par les plis d'un rideau, la figure de Va princesse; dans son ardente anxiété elle venait voir si c'était le père d'Aigrigny qui arrivait. Bien plus, au mépris de toute convenance, cette grande dame d'apparences ordinairement si réservées, si formaûstes, sortit précipitamment de son appartement et descendit cruelqt:es-unes des marches de l'escalier pour courir au-devant du père a'Aiffrisny, qui gravissait les degrés d'un air abattu. La princesse, à l'aspect aeU physionomie livide, bouleversée du révérend père, s'arrêta brusquement et

pâlit... elle soupçonna que tout était perdu... Un regard rapidement échangé avec son ancien amant ne lui bissa aucun doute sur l'issue qu'elle rôutait. Rodin suivait humblement le révérend père. Tous deux, précédés de la princesse, entrèrent bientôt dans son cabinet. La porte fermée, la princesse, s'adressant au père d'Aigrigny avec une angoisse indicible, s'écria : « Que s'est-il donc passé ?... » Au lieu de répondre à cette question, le révérend père, les yeux étincelants de rage, les lèvres blanches, les traits contractés, regarda la princesse en tace et lui dit : « Savez-vous à combien s'élève cet héritage que nous croyions de quarante millions? — Je comprends, — s'écria la princesse, — on nous a trompés* .. cet héritage se réduit à rien.... vous avez agi en pure perte. — Oui... nous avons agi en pure perte, — répondit le révérend père, les dents serrées de colère. — En pure perte I ! ! et il ne s'agissait pas de quarante millions... mais de deux cent douze millions. — Deux cent douze millions !... — répéta la princesse avec stupeur en reculant d'un pas; — c'est impossible. — Je les ai vus, vous dis-je, en valeurs renfermées dans un cofret inventorié par le notaire. — Deux cent douze millions ! — reprit la princesse avec accablement ; — mais c'était une puissance immense, souveraine. . . Et vous avez renoncé... et vous n'avez pas lutté, par tous les moyens possibles, jusqu'aux derniers moments ? — Eh ! madame, j'ai fait tout ce que j'ai pu !! malgré la trahison de Gabriel, qui, ce matin même, a déclaré qu'il nous reniait... qu'il se séparait de la compagnie. — L'ingrat ! — dit naïvement la princesse. — L'acte de donation que j'avais eu la précaution de faire légaliser par le notaire était en si bonne forme, que, malgré les réclamations de cet enragé de soldat et de son fils, le notaire m'avait mis en possession de ce trésor. — Deux cent douze millions ! — répéta la princesse en joignant les mains. — En vérité... c'est comme un rêve. — Oui, — répondit amèrement le père d'Aigrigny, — pour nous cette possession a été un rêve, car on a découvert un codicille qui prorogeait à trois mois et demi toutes les dispositions testamentaires ; or, maintenant l'éveil est donné, par nos parents mêmes, à cette bande d'héritiers;... ils connaissent l'énormité de la somme:... ils sont sur leurs gardes; tout est perdu. — Mais ce codicille, quel est donc l'être maudit qui l'a fait connaître ? — Une femme. — Quelle femme? — Je ne sais quelle créature nomade que ce Gabriel a, dit-il, rencontrée déjà en Amérique, et qui lui a sauvé la vie. — Et comment cette femme se trouvait-elle là ? comment savait-elle l'existence de ce codicille? — Tout ceci, je le crois, était convenu avec un misérable juif, gardien de cette maison, et dont

la Euuille est déposluire des fonds depuis trois géoéntioni; B avait sans doute quelque instruction secrète... dans le cas où l'oo somooiiient les hâltiers d'être retenus; car, dans son lestament... ce Marins Rennepont avait prévu que la compagnie survdHeraît sa race. — Mais, ne peuiron plaiifer sur la valeur de ce codiciDe? — Plaider.. .dam ce temps-ci? plaider pour une af&dre de testament? nous expoicr saosecr tituoë de succès à mille clameurs? il est déjà bien assez fikdieiaqiiielOQt ceci doive s'ébruiter... Ah ! c'est affreux... et au moment de toucher an but... après tant de peines ! une affaire poursuivie avec tant de soins, tant de persistance depuis un siècle et demi! — Deux cent dooie millions...—dit la princesse; — ce n'était phis en pays élrancerqoel'onke s'établissait ; c'est en France, au cœur de h France qu'il s inqiaaail avec de telles ressources. — Oui,— reprit le père d'Aigrigny avec anectone. — et, par l'éducation, nous nous emparions de toute m génératiOD naissante... C'était politiquement d'une portée Incalcolabie; — pda»lhn pant du pied, u reprit : — Je vous dis que c'est à en derauDr km de rage, une afiidre si sagement, si habilement, si patiomnent oondrile!... — Ainsi» aucon espoir? — Le seul est que ce Galirîel ne léCraieipas m donation en œ qui le concerne. Ce qui serait d^ considérable... carsa part s'âèverait seule à trente millions. — Hais c'est énonne... mtk c'est presque ce que vous espériez, — s'écria la princesse; — alors poorqaoi vous désespérer? — Parce qu'il est évident que Gabrid plaidera contre cette donation; d légale qu'elle soit, il trouvera moyen de la fûre annuler, maintenant que le voilà libre, ëdairé sur nous, et entoore de sa fiunille adoptive; je vous dis que tout est perdu . il ne rette aocun espoir. Je crois même prudent d'écrire à Rome pour obtenir la permission de quitter Park pendant quelque temps. Cette ville m'est odieuse. — Oh ! oui, je le vVls... il fautqu'if n'y ait plus d'espoir... pour que vous, mon ami, vous vous décidiez presque à fuir... > Et le père d'Aigrigny restait complètement anéanti, démoralisé : ce coup terrible avait brisié en lui tout ressort, toute énergie; il se jeta dans un fauteuil avec accablement. Pendant l'entretien procédent» Rodm était modestement resté debout auprès de la porte, tenant son vieui chapeau à la mam. Deux ou trois fois, à certains passages de la conversation du père d'Aigrigny et de la princesse, la face cadavéreuse do Moeiut, qui paraissait en proie à un courroux concentré, s'était légère* ment colorée, ses flasques paupières étaient devenues rouges comme si le sang lui eût monté à la tête ensuite d'une violente lutte '-'^ — puis, son morne vi&i^e avait repris sa teinte bla£utie. a Il faut que j'écrive à l'instant à Rome pour

annoncer cet échec... qui devient un événement de la plus haute importance, puisqu'il renverse d'immenses espérances, » dit le père d'Aigrigny avec abattement. Le révérend père était resté assis; montrant, d'un geste, une table à Rodin, il lui dit d'une voix brusque et hautaine : « Ecrivez... » Le soc'si posa son chapeau par terre, répondit par un salut respectueux à l'ordre du révérend père, et le cou tors, la tête basse, la démarche oblique, il alla s'asseoir sur le bord du fauteuil placé devant le bureau; puis, prenant du papier et une plume, silencieux et immobile, il attendit dictée de son supérieur. « Vous permettez, princesse ? » dit le père d'Aigrigny à madame de Saint-Dizier. Celle-ci répondit par un mouvement d'impatience, qui semblait reprocher au père d'Aigrigny sa demande formaliste. Le révérend père s'inclina et dicta ces mots d'une voix sourde et oppressée : « Toutes nos espérances, devenues récemment presque des certitudes, viennent d'être ajournées subitement. L'affaire Rennepont, malheureusement, malgré les soins, toute l'habileté employés jusqu'ici, a échoué complètement et « sans retour. Au point où en sont les choses, c'est malheureusement plus qu'un insuccès... c'est un événement des plus désastreux pour la compagnie, dont les droits étaient d'ailleurs moralement évidents sur ces biens, distracts frauduleusement d'une confiscation faite en sa faveur... J'ai du moins la conscience d'avoir tout fait, jusqu'au dernier moment, pour défendre et assurer nos droits. Mais il n'y a rien, je le répète, à considérer cette importante affaire comme absolument et à jamais perdue, et n'y plus songer. » Le père d'Aigrigny disait ceci en tournant le dos à Rodin. Au brusque mouvement que fit le tocius en se levant et en jetant sa plume sur la table, au lieu de continuer à écrire, le révérend père se retourna, et, regardant Rodin avec un profond étonnement, il lui dit : « Eh bien !... que faites-vous ? — Il faut en finir... cet homme extravague ! ! ! — dit Rodin en se parlant à lui-même et en s'avancant lentement vers la cheminée. — Comment !... vous occupez votre place... vous n'écrivez pas ? — dit le révérend père stupéfait. Puis, s'adressant à la princesse, qui partageait son étonnement, il ajouta en désignant le tocius d'un coup d'œil méprisant : Ah ça ! mais il perd la tête... — Pourquoi donnez-vous, — reprit madame de Saint-Dizier, — c'est sans doute le souci que lui cause la ruine de cette affaire. — Remerciez-moi la princesse, retournez à votre place et continuez d'écrire, » dit le père d'Aigrigny à Rodin d'un ton de coïncidence dédaigneuse ; et d'un doigt impérieux il lui montra la table. Le tocius, par conséquent indifférent à ce nouvel ordre, s'approcha de la cheminée, et se tournant redressa son dos voûté, se campa

femme sur ses jarrets, frappa w tapb du talon de ses gros souliers huilés, croisa ses mains derriere^s pans de sa vieille redingote graisseuse, et, redrcF-'ant la tête, regardRxement le père d'Aigrigny . Le ioeios n'avait pas dit un mot, mais ses traits hidoux. alors légèrement cûljp;ii, réid4..

LE JIÏF ERRANT. 161 awnl tout à coup une telle conscience de sa supériorité, un si souve'ain mépris pour le père d'Aigrign^, une audace si calme, et pour amsi Hre si sereine, que le révérciKl père et la princesse restèrent confonlus. Ils se sentaient étrangement dominés et imposés par ce vieux oeil homme si laid et si sordide. Le père d'Aisrigny connaissait trop les îOQtomes de sa compagnie pour croire son numble secrétaire capable le prendre subitement, sans motif ou plutôt sans un droit positif, ces lîrs de supériorité transcendante... Bien tard, trop tard, le révérend [lère comprit que ce subordonné pouvait bien être a la fois un espion el une sorte d'auxiliaire expérimenté qui, selon les constitutions de VorIre, avait pouvoir et mission, dans certains cas urgents, de destituer ei de remphcer provisoirement l'aaent incapable auprès duquel on le [ilaçait prttablement comme surveiSant. Le révérend père ne se trompait pas : depuis le général jusqu'aux provinciaux, jusqu'aux recteurs les collèges, tous les membres supérieurs de la compagnie ont, auprès feux, souvent upis, à leur insu, dans les fonctions en apparence les ^los infimes, des nommes très-capables de remplûr leurs fonctions à un somenl donné, et qui, à cet eilet, correspondent incessamment et di"ectement avec Rome. Du moment où Roain se fut ainsi posé, les malîères ordinairement hautaines du père d'Ai^rigny changèrent à TiniUnt ; quouiou'il lui en coûtât beaucoup, il Im (fit avec une hésitation "emylie de déférence : « Vous avez sans doute pouvoir de me commanler... à moi... qui vous ai jusqu'ici commandé : » Rodin, sans répondre, tira de son portefeuille gras et éraillé un pli Jmbré des deux côtés, où étaient écrites quelques lignes en latm. iprès avoir lu, le père d'Aigrigny approcha respectueusement, religieusement, ce papier de ses lèvres, puis il le rendit à Rodin, en s'incllnaut irofondément devant lui. Lorsque le père d'Aigrigny releva la tête, il Stait pourpre de dépit et de honte ; malgré son habitude d'obéissance IMssive et d'immuable respect pour les volontés de Tordre, il éprouvait ■I amer, un violent courroux de se voir si brusquement dépossédé... le n'était pas tout encore... Quoique depuis très&-4onfftemps toute relalOD de galanterie eût cessé entre lui et madame de Saint-Dizier, celleû n'en était pas moins pour lui une femme... et souffrir cet humiliant ichec devant une femme lui était doublement cruel, car, malgré son ïntrée dans l'ordre, il n^avait pas complètement dépouillé l'homme du Donde... De phis, la princesse, au lieu de paraître peinée, révoltée, de cette ransformation subite du supérieur eu subalterne, et du subalterne en

supérieur, regardait Rodin avec une sorte de curiosité mêlée d'intérêt, l'homme
 femme... et comme femme àprement ambitieuse, cherchant à l'attacher à
 toutes les hautes influences, la princesse aimait ces sortes de contrastes ; elle
 trouvait à bon droit curieux et intéressant de voir «t homme, presque en
 haillons, cbétif et d'une laideur ignoble, na^re encore le plus humble des
 subordonna, dominer de toute Télé^tion delintelliffencequ on lui savait
 nécessairement, dominer, disonsKMis, le père d Aigrigny, grand seigneur
 par sa naissance, par l'été;ance de ses manières, et naguère encore si
 considérable dans sa comMgnie. De ce moment, comme personnage
 important, Rodin effaça onuplément le père d'Aijprigny dans l'esprit de la
 [trincesse. Le prenier mouvement a'humiliation passé, le révérend père
 d'Aigrigny, quoi|ue son orgueil saignât à vif, mit au contraire tout son
 amour-propre, out son savoir-vivre d'homme de bonne compagnie à
 redouoler de oartoisie envers Rodin, devenu son supérieur par un si brusque
 reviemende fortune. Mais Vex-toctut, incapable a apprécier ou plutôt de
 econnaltre ces nuances déli<. s="" carr="" brutalement="" et="" np=""
 dans="" sa="" nouvelle="" position="" non="" par="" r="" d="" roiss=""
 mais="" conscience="" de="" ce="" qu="" valait="" une="" longue=""
 pratique="" du="" hii="" avait="" l="" dernier="" vous="" avez="" jet=""
 la="" plume="" dit="" le="" p="" rodin="" avec="" xtr="" lorsque="" je=""
 dictais="" cette="" note="" pour="" rome="" ne="" ferez-vous="" gr=""
 m="" en="" quoi...="" j="" mal="" agi="" a="" instant="" reprit="" voix=""
 aigu="" incisive="" :=="" pendant="" odgtemps="" quoique="" affaire=""
 me="" au-dessus="" vos="" forces="" suis="" abstenu="" :...=""
 pourtant="" que="" fautes="" quelle="" pauvret="" quefle="" grossi=""
 les="" moyens="" employ="" i="" mener="" bonne="" fin="" peine=""
 comprendre...="" reproches...="" doucemoit="" quoiqu="" secr=""
 amerume="" per="" son="" apparente="" soumission="" succ="" n=""
 pas="" sans="" codicille="" t...="" contribu="" vous-m="" mesures=""
 bl="" heure="" commandiez="" alors..="" .="" sur="" point="" cause=""
 dont="" servi...="" malgr="" ces="" uadresse="" brutalit="" monsieur...=""
 se="" juste...="" faut-il="" donc="" des="" prodiges="" iliabuel=""
 enfermer="" quelque="" chambre="" fermer="" ensuite="" porte=""
 double="" tour="" heinlph="" bien="" avez-vous="" fait="" autre=""
 chose="" certes="" lies="" g="" simqp="" leipsici="" emprisonn="" ws=""
 enferm="" au="" couvent="" adrienne="" cardo="" ville="" goucheout-
 na="" prison...="" djalma="" un="" narcotique...="" seul="" moyen=""

mg="" mloe="" fois="" plus="" parce="" agissait="" moralement=""
roit="" m.="" hardy...="" quant="" autes="" pro="" allons="" donc:...=""
mauvais="" incertains="" dangereux...="" pourquoi="" laree=""
violents="" violence="" vioeoe="" ilort="" unr="" lutte="" fins=""
habiles="" opini="" voyant="" o="" ils="" marchent="" toi="" c="" on=""
combat="" crocheteurs="" grand="" soleil.="" comment="" agissant=""
cesse="" nous="" devons="" avant="" tout="" effacer="" dispara="" el=""
trouves="" rien="" intelligent="" sauvagerie="" retentissement="" myst=""
garde="" commissaire="" police="" sont="" is="" ge="" prenez=""
complices...="" cela="" piti="" pouvait="" faire="" pardonner="" paves=""
eu...="" monsieur="" vivemcjit="" bless="" car="" madame="" saint-
dizier="" pouvant="" cacher="" lui="" causait="" lu="" parole="" nette=""
cassante="" regardait="" ancien="" amant="" air="" qui="" semblait=""
dire="" il="" raison="" votre="" jugement...="" maifr="" dois="" dirai=""
halhtue...="" y="" choses="" ma="" foi="" auxquelles="" habitu=""
durement="" interrompant="" habituerex...="" jusqu="" fausse="" id=""
valeur="" vieux="" levahi="" batailleur="" mondain="" fermente=""
fmd="" lucidit="" doit="" avoir="" bc="" militave="" fringant=""
musqu="" couru="" guerres="" kg="" f="" plaisirs="" femmes...="" ont=""
us="" moiti="" serez="" jamais="" maintenant="" subalterne="" ju=""
manquera="" toujours="" vigueur="" concentration="" dominant=""
hommes="" si="" mol="" savez="" uniquement="" vou="" an=""
service="" notre="" compa="" toiyours="" laid="" sale="" vierge=""
oui="" vierge...="" toute="" virilit="" est="" pronon="" mots=""
orgueilleux="" cynisme="" e="" fmant.="" princesse="" trouva=""
presque="" beau="" sentant="" domin="" mani="" invincible=""
inexorable="" cet="" diabolique="" voulut="" tenter="" dernier=""
effort="" eh="" forfanteries="" nas="" preuves="" puissance...="" verra=""
verra...="" froidement="" rodin...="" savez-vous="" rocfin=""
affectionnait="" formule="" interrogativc="" celle="" abandonnez="" dites-
vous="" saint-diier="" stui="" trouvait="" parole.="" dis="" lentement=""
charge="" paffaire="" renueponi="" regardez="" comme="" jk="" moi...=""
nos="" man="" mieux="" sera="" oblig="" inventer="" habiles...=""
nous.="" tant="" difliciles="" certains.="" esp="" conseulir="" gabriel=""
donation...="" peiit="" eniach="" ferai="" rentrer="" coffres=""
compagnie="" deux="" cent="" douze="" millions="" courte="" vue...=""
foce="" cadav="" colora="" comprenez="" balancer="" ou="" seront=""

alors="" assur="" souveraine="" influence="" france="" telles=""
sommes="" v="" court="" ach="" gouvernement="" trop="" clier=""
accommodant="" allume="" guerre="" civile="" renverse="" restaure=""
apr="" milieu="" devant="" livrera="" tout="" prmcesse="" joignant=""
mains="" admiration="" contraire="" miflions="" restent="" entre=""
fomille="" rennepont="" ruine="" perte="" souche="" acharn=""
implacables...="" entendu="" ex="" sujet="" association=""
recoounande="" inou="" race="" maudite="" peut="" mer=""
veineusement="" songez="" aux="" immenses="" grouperaient=""
autour="" mar="" simon="" nom="" ses="" filles="" peuple="" duc=""
vain="" assure="" masses="" militaire="" bonapartisme="" incarn=""
repr="" encore="" yeux="" trad="" gloire="" nationale="" fran=""
liardy="" bourgeois="" lib="" ind="" type="" manufacturier=""
amoureux="" progr="" bien="" artisans="" puis="" bon="" pr="" disent=""
primitif="" contre="" pauvre="" cur="" campagne="" riche="" leur=""
jargon="" travailleur="" sainte="" vigne="" despote="" propa="" toutes=""
fraternit="" politique="" incendiaire="" christ="" religion="" charit=""
paix...="" parler="" parlent="" vient="" cardoville="" cle="" b="" beaut=""
sensua="" lit="" diviniser="" force="" raffiner="" cultiver="" parle=""
esprit="" audace="" connaissez="" />

102 LE JUIF ERRANT. / ^ que trop. Aussi rien ne peut nous ôtre aussi dangereux que cctie créalure, patricienne par le sang, peuple par le cœur, poète par l'imaginalion. C'est enOn ce prince hjalraa , chevaleresciue , hardi , prêt à tout, parce qu'il ne sait rien de la vie civilisée, implacable dans sa haine comme dans son aficction, instrument terrible pour qui saura s'en servir... Il n'y a pas cnfm dans cette famille détestable jusqu'à ce misérable Couchc-tout-Nu, qui isolément n'a aucune valeur, mais qui, épuré, relevé, régénéré par le contact de ces natures généreuses et expansives, comme ils appellent cela , peut avoir une large part dans l'influence de cette association, comme représentant de l'artisan.... Maintenant, croyez-vous que si tous ces gens-la, déjà exaspérés contre nous, parce que, disentils, nous avons voulu les spolier, suivent, et ils les suivront, j'en réponds, les détestables conseils de ce Rennepont , croyez-vous que s'ils as^tK'ient toutes les forces, toute l'action dont ils disposent autour de cette fortune énorme, qui en centuplera la puissance ; croyez-vous que, s'ils nous déclarent une guerre acharnée , ik nous et à nos principes , i's ne ser(mt pas les ennemis les plus dangereux que nous ayons jamais eus ? Mais je vous dis, moi , que jamais Ta compagnie n'aurait été plus sérieusement menacée ; oui, et c'est maintenant pour elle une question de vie ou de mort ; il ne s'agit plus à cette heure de se défendre, mais d attaquer, afin d'arriver à Faunihilation de cette maudite race des Rennepont, et à la possession de ces millions. » A ce tableau, présenté par Rodin avec une animation fébrile d'autant plus influente qu el!e était plus rare, la princesse et le père d'Aigrigny se resardèrent, interdits. « Je l'avoue, — dit le révérend à Rodin, — je n'avais pas songé à toutes les dangereuses conséquences de cette association en bien, recommandée par M. de Rennepont: je crois qu'en effet ses héritiers, d'après le caractère que nous leur connaissons, auront à cœur de réaliser cette utopie... Le péril est très-grand, très-menaçant; mais pour le conjurer... que faire? — Gomment, monsieur! vous avez à agir sur des natures ignorantes, héroïques et exaltées comme Djalma ; sensuelles et excentriques comme Adrienne de Cardoville : naïves et ingénues comme Rose et Blanche Simon : loyales et franches comme François Uardy; angéliques et pures comme Gabriel : brutales et stupides comme Couclie-toul->'u, et vous demandez : que faire? — En vérité, je ne vous comprends pas, — dit le père d'Aigrigny. — Je le crois bien, votre conduite passée, dans tout ceci, me le prouve assez, — reprit dédaigneusement Rodin :... —

vous avez eu recours à des moyens grossiers, matériels, au lieu d'agir sur tant de passions nobles, généreuses, élevées, qui, réunies un jour, formeraient un faisceau redoutable, mais qui, maintenant divisées, isolées, prêteront à toutes les surprises, à toutes les séductions, à tous les entraînements, à toutes les attaques! Comprenez-vous, enfin?... Non, pas encore? — El Rodin haussa les épaules, -y- Voyons, meurt-on de désespoir? — Oui. — La reconnaissance de l'amour heureux peut-elle aller jusqu'aux dernières limites de la générosité la plus folle? — Oui. — N'est-il pas de si horribles déceptions, que le suicide est le seul refuge contre d'affreuses réalités? — Oui. — L'excès des sensualités peut-il nous conduire au tombeau dans une lente et voluptueuse agonie? — Oui. — Est-il dans la vie des circonstances si terribles que les caractères les plus mondains, les plus fermes ou les plus impies... viennent aveuglément se jeter, brisés, anéantis, entre les oras de la religion, et abandonnent les plus grands biens de ce monde pour le cilice, la prière et l'extase? — Oui. — N'est-il pas en mille circonstances dans lesquelles la réaction des passions amené les transformations les plus extraordinaires, les dénouements les plus tragiques dans l'existence de l'homme ou de la femme? — Sans doute. — Eh bien, pourquoi me demander : que faire? et que diriez-vous si, par exemple, les membres les plus dangereux de cette famille Rennepont... venaient, avant trois mois, à genoux, implorer la faveur d'en vous êtes venu à nous, et vos biens sont devenus les nôtres... Comment! nous avons dompté des princes, des rois, des papes; nous avons absorbé, éteint dans notre unité de magnifiques intelligences, qui, en dehors de nous, rayonnaient de trop de clarté; nous avons dominé presque les deux mondes ; nous nous sommes montrés vivaces, riches et redoutables jusqu'à ce jour à travers toutes les haines, toutes les proscriptions, et nous n'aurions pas raison d'une famille qui nous menace si dangereusement, et dont les biens, dérobés à notre compagnie, nous sont d'une nécessité capitale?... Comment! nous ne serons pas assez habiles pour obtenir ce résultat sans maladroites violences, sans crimes compromettants?... Mais vous ignorez donc les immenses ressources d'anéantissement mutuel ou partiel que peut offrir le jeu des passions humaines, habilement combinées, opposées, contrariées, surdemandées au père d'Aignigny, qui, ainsi que la princesse de Saint-Dizier, ressentait alors une admiration mêlée de frayeur. — Oui, — reprit Rodin sans répondre au révérend père. — car ce formidable auxiliaire, s'il nous vient en aide, peut amener des transformations foudroyantes, rendre pusillanimes les plus

indomitable, cruelles les plus impies... féroces... les plus angéliques... — Mais cet auxiliaire... — s'écria la priemie opprimée par une vaine frayeur, — cet auxiliaire ai puisant* ai redoutable... quel est-il?... — S'il arrive enfin, *- reprit Bodin impassible et livide, — les plus jeunes, les plus vigoureux... avertit à chaque minute du jour en danger de mort... aussi imminent que Fat un moribond à sa dernière minute... — Uais cet auxiliaire? — reprit le père d'Aigrigny de plus en plus épouvanté, car plus Rodin affirmait ce lugubre tableau, plus sa figure devenait cadavéreuse. — Cet auxiliaire enfin pourra bien décimer des populations, emporter dans le linceul, qu'il traîne après lui, toute une famille maudite ; mais Q se force de résister la vie de ce grand corps immuable, que la mort de ses membres n'affaiblit jamais... parce que son esprit... L'esprit de la société de Jésus est impérissable... — Enfin... cet auxiliaire? — Eh bien, cet auxiliaire, — reprit Rodin, — cet auxiliaire, qui s'attache... s'avance... à pas lents, et dont les lugubres présages, répandus partout, annoncent la venue terrible... - • GV^t... - Le choléra, à ce mot, prononcé par Rodin d'une voix brève et stridente, la princesse et le père d'Aigrigny pâlirent et frissonnèrent. Le regard de Rodin était morne, glacé ; on eût dit un spectre. Pendant quelques moments, un silence de tombe régna dans le salon. Rodin interrompit le premier. Toujours impassible, il montra d'un geste impérieux au père d'Aigrigny la table où, quelques moments auparavant, il était, kii Bodin, modestement assis, et lui dit d'une voix brève: « Ecrivez! le révérend père tressaillit d'abord de surprise; puis, se souvenant qu'il était devenu subalterne, il se leva, s'inclina devant Bonn en passant devant lui, alla s'asseoir à la table, prit la plume, et, se retournant vers Rodin, lui dit : c Je suis prêt... » Rodin dicta ce qui suit, et le révérend père écrivit : « Par l'intelligence du révérend père d'Aigrigny, raffaïe de l'hérétique Rennepont a été gravement compromise aujourd'hui'. La succession se monte à deux cent douze millions. Malgré cet échec, ou eroit pouvoir formellement s'engager à mettre la faimille Reonepont bon c d'état de nuire à la compagnie, et à faire restituer à ladite compagnie les deux cent douze millions qui lui appartiennent légitimement. ([On demande seulement les pouvoirs les plus complets et les plus étendus. » Un quart d'heure après cette scène, Rodin sortait de Vhald SaiatDizier, brossant du coude son vieux chapeau gras, qu'il prit pour répondre par un salut profond au salut du portier. DOUZIÈME PARTIE. LES PROMESSES DE RODIN. -•eCUAPITRE PREMIER. L'inconnu. La scène suivante se passait le Ion

Jeuin du jour où le père d'Aigrigny avait été si rudement reje.é par Rodin dans la position subalterne naguère occupée par le tociut La rue Clovis est, on le sait, un des endroits les plus sulilai es de quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève; à l'époque de ce récit, U maison portant le n° 4, dans cette rue, se composait d'un corps de logis principal, traversé par une allée obscure qui conduisait à une pelUe cour sombre, au fond de laquelle s'élevait un second bâtiment singolièremcni misérable et dégradé. Le rez-de-cbausiée de la Êiçade formait une boutique demi-souterraine, où l'on vendait du charbon, du bois en fiailourdej:, quelques légumes et du lait. Neuf heures du matin sonnaient; la marchande, nommée la mère Arsène, vidlle femme d'ooe figure douce et maladive, portant une robe de fuUiine brune et un ficbo de rouennerie rouge sur la tête, était montée sur la dernière marche de l'escalier qui conduisait à sou antre, et finissait son étalage, c'est-à-dire (lue d'un côté de sa porte elle plaçait un sceau à lait en fer-blanc, et de I autre quelques bottes de Iéjj[umes flétris, accostés de têtes de cboui jaunâtres ; au bas de l'escalier, dans la pénombre de cette cave, oo voyait luire les reflets de la braise ardente d'un petit fourneau. Cette boutique, située tout auprès de l'allée, servait de loge de portier, et h fruitière servait de portière. Bientôt une gentille petite créature, sortant de la maison, entra, l^ère et frétilante , chez la mère Arsène. CetU jeimc l lie était Rose-Pompon l'amie intime de la reine Baochanal ; Rose-Pompon, momentanément veuve, et dont le bachique, mais respectueux sigisbé, était, onle sait, Nini-Moulin, ce chicard orthodoxe qoif le cas échéant, se transfigurait, après boire, en Jacques Dmnonlm, lé

LE JUIF ELIRANT. i68 ritaîn religieux, passaat ainsi allë^rement de la danse ëchevelée à la loléinique ultramontaine, de la Tulipe orageuse à un pamphlet cathoRose-Pompon venait de quitter son lit, ainsi qu'il apparaissait au alTigé de sa toilette matiuale et bizarre ; sans doute à défaut d'autre ITore, cfle portait crânement sur ses charmants cheveui blonds, bien)m6s et peignés, un bonnet de police emprunté à son costume de co« piet débardeur ; rien n'était plus espiègle que cette mine de dii-scpt kiHi rose, fraîche, potelée, brillamment animée par deux yeux bleus, piîi et pétillants. Rose-Pompon s'enveloppit si étroitement depuis le MW jusqu'aux pieds dans son manteau écosais à carreaux rouges et rerlB on peu fané, que Ton devinait une pudibonde préoccupation ; ses lieds nus, si blancs que l'on ne savait si elle avait ou non des bas, furent chaussés de petits souliers de maroquin rouge à boucle argenée... Il était facile de s'apercevoir que son manteau cachait un objet la'elle tenait à la -nain. « Boniour » « s^-^moiselle Rose-Pompon, — ^Hit h mère Arsène d'un lir aTetani, — vous êtes matinale aujourd'hui, vous n'avez donc pas hnsë hier ? — Ne m'en parlez pas, mère Arsène, je n'avais guère le MBor à la danse ; celte pauvre Geplyse { b reine Bac à peu près comme vous nie vovez. — Et les amoureux, mère Arsène ? — Les amoureux, ah bien oui ! d'abord j'étais laide, et puis j'étais trop bien préservéir. — ^ Votre mère vou.s surveillait donc beaucoup ^ — Non, mudemoiselle... mais j'étais attelée... — Comment, attelée ? — s'écria RosePompon ébahie en interrompant la fruitière.— Oui, mademoiselle, aîteléi^ à un tonneau de porteur d'eau avec mon frère. Aussi, voyez-vou?, quand nous avions tiré comme deux vrais chevaux pendant huit nu dix heures par jour, je n'avais guère le cœur de penser aux gaudrioles. — Pauvre mère Arsène, quel rude métier ! — dit Rosc-Pompi)n avec inîcrét. — L'hiver surtout, dans les gelées... c*ëi;iit le plus dur... moi et I mon frère nous étions obligés de nou:» faire clouter à çlace, à cause du verglas. — tt un** femme encore... faire ce métier-la!... ça fend le cœur... Et on défend d'atteler des chiens (1) ! — ajouta très-^n rais peut-être é!é comme tant de jeum^sscs qui conuncnent par me et qui hnissent... — Par tout le contraire, c'est vrai, mère Arsène; mais aussi tout le monde n'aurait ps le courage de s'atteler pour rester sage... Alors on se fait une raison, on se dit qu'il faut s'amuser tar ' qu'on est jeune et gentille... et puis qu'on n'a pas dix-sept ans tous les jours... En bi(*n ! après... après... la fin du monde, nubien on se ma rie. — Dites donc, mademoiselle, il aurait

peut-être mieux valu commencer par là. -«Oui, mais on est trop bête, on ne sait pas enjôler les hommes ou leur faire peur; on est simple, confiante, et ils se moquent de vous. Tenez, moi, mère Arsène, c'est ça qui serait un exemple à Êiire frémir la nature si je voulais: mais c'est bien assez d'avoir ru des chagrins sans s'amuser encore à s'en faire de la graine de souvenirs. — Comment ça, madt^moiselle?... Vous si jeune, si gaie, vous avez en des chagrins? — Ah ! mère Arsène, je croU bien! i quinze ans et demi j'ai commencé à fondre en larmes, et je n'ai tari qu'à seize ans. C'était assez gentil, j'cs|H're?— Ou vous a trompée, mademoisi'lle? — On m'a fait pis, comme on a fait à tant d'aiitn*s p:iuvre8 filles qui, pas plus que moi, n'avaient d'abord envie de m;il faire... Mon histoire n'est pas longue. Mon pèn* et ma mère sont des paysans do côté de Saint- Valéry, mais si pauvres, si pauvres, que sur cinq enfants que nous étions ils oiit été oMif;cs de in'envoyer à huit ans chez ma tante, qui était femme de menace ici à Paris, la bonne femme m'a prise par charité: et c'était bien à elle, car elle ne g.tj^nait pas gran;rciosc. A onze ans, elle m'a « nvoyée travailler dans une des manufactures du faubourg Saint-Antoine. C'est pas pour dire du m:il dt*s mailres des fabriques, mais ça leur est bien égal que les petites (ilics et l«s pciits girçons soient pclc-mèle avec des jeunes filU*s et dos jeunes geiw de dix-huit à vingt ans, aussi pèlcfiièle entre eux. Alors \ous concevez... il y a là-dedans comme partout des mauvais sujets : fls ne se gênent ni eiî paroles ni en actions, et je vous demande quel exemple pour des enfants qui voient et qui entendent |ilus qu'ils n'en ont l'air! Alors, que voulez- vous!... on s'habitue en grandissimt à entendre et à voir tous les jours des choses qui plus tard ne vous elTarouchent plus. — C'est vrai, au moins, ce que vous (I] On s :;l r|u i! y .l t-n tfTrt ilt.'ux onl inn l ne C!, rem plies d'un louchant intérêt •lur lj rjcc cJiPMC qui iilclr'Js'«-;it r3ltcl;

464 LE JUIF ERRANT. dites là, mademoiselle Rose-PompoD.

Psvres enfants! qui estpce qui s'en occupe ? ui le père ni la mère; ils sont à leur tâche... — Oui, oui, allez, mère Arsène, on a bien vite dit d'une jeune 611e qui a mal tourné : C'est une ci, c'est une ça ; mais, si on savait le pourquoi des choses, on la plaindrait plus qu*on ne la blâmerait... Enfin, pour en revenir à moi, à quinze ans j'étais très-gentille... Un jour, j'ai une réclamation à faire au premier commis de la fabrique. Je vais le trouver dans sou cabinet; il me dit qu'il me rendra justice, et que même il me protégera si je veux l'écouter, et il commence par vouloir m'embrasser. Je me débats... Mors il me dit : « Tu me refuses, tu n'auras plus d'ouvrage ; je te renvoie de la Cabrique. » — Ob ! le méchant honmie ! dit la mère Anène. — Je rentre chez nous tout en larmes, ma pauvre tante m'encourage à ne pas céder et à me placer ailleurs... Oui... mais impossible; les fabriques étaient encombrées. Un malheur ne vient jamais s^ : ma tante tombe malade, pas un sou à la maison ; je prends mon grand courage, je retourne à la fabrique supplier le commis. Rien n'y fait. « Tant pis pour toi, me dit-il; tu refuses ton bonheur, car, si tu avais voulu être gentille, plus tard je t'aurais peut-être épousée... » Que voulez-vous que je vous dise, mère Arsène? U misère était là, je n'avais pas d'ouvrage, ma tante était malade, le commis disait qu'il m'épouserait... J'ai fait comme tant d'autres. — Et quand, plus tard, vous lui avez demandé le mariage ? — n m'a ri au nez, bien entendu, et au bout de six mois il m'a plantée là... C'est alors que j'ai tant))lcuré toutes les larmes de mon corps... qu'il ne m'en reste plus. J'en ai fait une maladie... et puis entin, comme on se console de tout, je me suis consolée. De fil en aiguille, j'ai rencontré Philémon, et c'est sur lui que je me revenge des autres... Je suis iOD tyran, — ajouta Rose-Pompon d'un air tragique, et l'on vit se dissiper le nuage de tristesse qui avait assombri son joli visage pendant son récit à la mère Arsène. — C'est pourtant vrai, — dit la mère Arsène en réfléchissant. — On trompe une pauvre fille... qu'est-ce qui la protège, qu'est-ce oui la défend? Ah! oui, bien souvent le mal qu'on fait ne vient pas oe vous... et... ^Tiens! Nini-Moulin ! — s'écria Hose-Pompon eo interrompant la fruitière et en regardant de l'autre côté de la rue, est-fl matinal I... Qu'est-ce qu'il peut me vouloir? » Et Rose-Pompon s'enveloppa de j^lus en plus pudiquement dans son manteau. Jacques Dumoulin s'avancait en etict le chapeau sur l'oreille, le nez rubicond et l'œil brillant ; il était vêtu d'un paletot^^c qui dessinait la rotondité de son abdomen ; ses

deux mains, dont l'une tenait une grosse canne au port d'arme, étaient plongées dans les vastes poches de ce vêtement. Au moment où il s'avancait sur le seuil de la boutique, sans doute pour interroger la portière, il aperçut Rose-Pompon. « Comment! ma pupille déjà levée !... ça se trouve bien... moi qui venais pour la bénir au lever de l'aurore ! » Et Nini-Moulin avança, les bras ouverts, à rencontre de Rose-Pompon, qui recula d'un pas. « Gomment!... en&ntin^t, — reprit l'écrivain religieux, — vous refusez mon accolade matmale et paternelle ? — Je n'accepte d'accolades paternelles que de Philémon... J'ai reçu hier une lettre de lui avec un petit baril de raisiné, deux oies, une cruche de ratafia de famille, et une anguille, ilein! voilà un présent ridicule ! J'ai gardé le ratafia, et i'ui troqué le reste pour deux amours de pigeons vivants que j'ai installa dans le cabinet de Philémon, ce qui me fait un petit colombier bien gentil. Du reste, vMm époux arrive avec sept cents francs qu'il a demandés à sa respectable famille sotis le prétexte d'apprendre b basse, le cornet à pistons et le porte-voix, afin de séduire en société et de faire un marbge... cbicauoard... conune vous dites, bon sujet. — tlh bien, ma pupille chérie! nous pourrons déguster le ratafia de famille et festoyer en attendant Philémon et ses sept cents francs. » Ce disant, Nini-Moulin frappa sur les poches de son gilet, qui rendroit un son métallique, et il ajouta : « Je venais vous proposer d'embellir ma vie, aujourd'hui, et même demain, et même aprèsHdemain, si le coBor vous en dit... — Si c'est des amusements décents et paternels, mOD cœur ne dit pas non. — Soyez tranquille, je serai pour vous un aieul, on bisaïeul, un portrait de fiunille Voyons, promenade, dîner, roectade, bal costumé, et souper ensuite, ça vous va-tp-il? — A condition que cette pauvre Géphyse en sera. Ça la distraira. — Va pour Céphyse. — Ah ça ! vous avez donc &it un héritage, gros apôtre? — Mieux que cela, 6 la plus rose de toutes les roses-pompons. . . Je suis rédacteur en chef d'un journal religieux... Et comme u faut de b tenue dans cette repectaUe boutique, je demande tous les mois un mois d'avance et trois Joun de libi^; à cette condition-là, je consens à faire le saint pendant vinglHMMM iours sur trente, et à être (prave et assommant comme le journal. — Unjoiimali vous? En voilà un qui sera drôle, et qui dansera tout waà^ ma m tables des cafés, des pas défendus. — Oui, fl sera drôle. IMi •●■ mli pu pov tout temoDde! Ce sont toat sacristains cossus qui font les M M lecuderait pas à l'argent, pourvu que le journal morde. Ha» broie» esternine et assassine... Parole d'honneur! je teenét — ^^ota Nini-Moulin en riant d'un gros ""^^ mes toutes vives avec mon venin premier

mâmmuimmU! w faolin imki le brait que fidt en sautant le B ie
 CihunpflgDe» oe qui fit beaucoq> rire "■^ Jovnal de sacristains? — rq>rit
 — A la bonne heure ! voilà un Joli nom ! — Attendez donc, il en a un
 seibnd. — VoronsleieoQnd. — L Amour du Proeham, ou VSxUrmiMieur
 det Inerédiuêt. de\$ hr di/férenu, du Tièdêi ei aulre\$; avec cette épigraphe
 du grand Bossoet : Ceux qui ne toiU pae atee noue sont contre noui. —
 C'est aussi ce que dit toi^ours Philânnon dans ses bataiRes à b Chaumière en
 frissnt le niolinet. — Ce qui prouve que le génie de l'aide de Meaux est
 omvend. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est d'avoir été bloux de Molière.
 — Bah ! jalousie d'acteur, — dit Rose-Pompon. — Méchante!... — fC|ril
 Nini-Moulin en b menaçant du doigt. — Ah ça, voos aQes donc exterminer
 madame de b Sainte-ColomJSe... car efle est un peu tiède» eeDelà... et
 votre marbge? — Mon journal le sert au contraire. Pensez donc! rédacteur
 en chef... c'est une position superbe ; les sacristains me pr

LE JUIF ERRANT. 465 qM ndb noir parmi phiriMirs de ces racines, le divisa en deux, y fit un iim qa*èlle remplît de gros sd gris, rajusta les deux morceaux et les Jiça scngneusement auprès du pain, sur la feuille de < hou qui séparait m combustibles des coroestiUes. iVenant enfin à son fourneau quelques charbons aBamés, elle les mit dans un petit sabot rempli de cendres qn'èlle posa aussi dans le panier. Remontant alors jusqu'à la dernière marche de son escalier, la mère àiwkat dit à Bodin : « Voici voUre panier, monsieur . — Mille remerciâ■MBli, chère dame » — répondit Rodin; et, plongeant la main dans le fpiirt de son pantalon, il en tira huit sous qu'il remit un à un à la fruiUère, et |hii dit en emportant le panier : « Tantôt, eu redescendant de chei mol, je vous rendrai, comme d'habitude, votre panier. — A votre aerrice, mon brave monsieur, à votre service, » — dit la mère Arsène. Bodin prit son parapluie sous son bras gauche, souleva de sa main àroite le panier de la miîtère, entra dans l'allée obscure, traversa une petite cour, monta d'un pas allègre jusqu'au second étage d'un corps de IO||is fort délabré ; puis, arrivé là, sortant un^ef de sa poche, il ouvnt une première porte, qu'ensuite il referma soigneusement sur lui. La première des deux chambres qu'U occupait était complètement démeublée ; quant à la seconde, on ne saurait imaginer un réduit d*un aspect pi» triste, plus misérable. Un papier tellement éraillé, passé, déchire, que Ton ne pouvait reconnaître sa nuance primitive, cou^Tait les ■nnllca ; on lit de sangle boiteux, garni d'un mauvais matelas et d'une cowfettne de laine manœée nar les vers, un tabouret, une petite table et bois vermoolu, un poêle de fiôence grisâtre aussi craqmlée que de la ■orrHiinfi du Japon, une vieille malle a cadenas placée sous le lit, tel mil l'ameublement de ce taudis délabré. Une étroite fenêtre aux carreaux ■erdidet éclairait à peine cette pièce presque entièrement privée d*alr et Je Jour par la hauteur du bâtmiert qui donnait sur la rue; deux vieux mpuchotri à tabac attachés Tun à l'autre avec des épingles, et qui pounîm à volonté glisser sur une ficelle tendue devant la fenêtre, ~crvalent de rideaux ; enfin le carrelage, disjoint, rompu, laissant voir le ftltre de piancher, témoignait de la profonde incurie du locataire de Après avoir fermé sa porte, Rodin jeta son chapeau et son parapluie ler le fil de sangle, posa par terre son panier, on tira le radis noir rt le ■elD* qu'll plaça sur la table; puis, s'agenouillant devant son poêle, il b hoorra de combustibles et l'alluma en soufflant d'un poumon puissant ei vifonreux sur la braise apportée dans le sabot. Loreque, selon Texmtuon

consacrée, son poêle ftra, Rodin alla étendre sur leur ficer* les mx mouchoirs à tabac qui lui servaient de rideaux ; puis, se croyant bhen celé à tous les yeux, il tira de la poche de côté de sa redmgote la lettre qoe lamère Arsène lui avait remise. En faisant ce mouvement, il mena phnieurs papiers et objets différents : Tun de ces papiers, gras et Mmét plié en peiit paquet, tomba sur la table et s'ouvnt; il rtMifer■ait nne croix de la Légion d'honneur en argent noirci par le temps ; fe rahen ronge de cette croix avait presque pîerdu sa couleur primitive. A la vue de cette croix, qu'il remit dans sa poche avec la médaille éont Farioghea avait dépouillé Djalma, Rodin haussa les épaules en «^ourint d*an air méprisant et sardonique ; puis il tira sa grosse muutre fargenl, et la plaça sur la table à côté de la lettre de Rome. Il regaréa celte lettre avec un sln^lier mélange de défiance et d*csespoir, de cnÉite el d'impatiente curiosité. Après un moment de réflexion, U s'ap■rêCaît à décacheter cette enveloppe... Mais il la rejeta bnisquement sur h table, comme si, par un étrange caprice, il eût voulu prolonger de flidqoes instants l'angoisse d'une incertitude aussi poianante, aussi irntante que l'émotion du jeu. Regardant sa montre, Rodin se résolut de a'ouvrir la lettre que lorsque Taiguille marquerait neuf heures et dénie ; H s'en fidhit alors de sept minutes. Par une de ces bizarreries puéi ileneat Citalistea, dont de trè&-ffrands esprits n'ont pas été exempts, Roâi se disait : « Je brûle du désir d'ouvrir cette lettre ; si je ne l'ouvre ^à Dcnf heures et demie, les nouvelles qu'elle m'apporte seront favo' oiMes. » Pour employer ces minutes, Rodin fit quelques pas daî^ sa chambre, et aUa se placer, pour ainsi dire, en contemplation admiraI lh« devant deux vieiOes gravures jaunâtres, ron|^ de vétusté, atta' thées an mur par deux clous rouilles. Le premier de ces aitjiUé^ari^ seuls ornements dont Rodm eût jnmab ' Meore ce landis» était une de ces images a rossièremment desrâées et en' lamnées de rouge, de jaune, de vert et de bleu, que l'on vend dans les * fcires; one faHcription italienne annonçait que cette gravure avait été * HMqôée à Borne. Elle représentait une femme couverte de gneniUes, ' lirtaiil vie besace et ayant sur ses genoux un petit enfant ; une lior'. Aie diieiae de bonne aventure tenait dans ses mains la main du petit ' ttfeal, et semblait y lire l'avenir, car ces mots sortaient de sa bouche ' « inwacs lettres bleues : Sord papa (il sera pape). ^ U second de ces objets d'art, qui semblaient inspirer les profondes ^ aâilallona de Bodin, était une excellente gravure en taille-douce, ' tel le fini précieux, le dessin à la fois hardi et correct contrastaient ^ dagtfèremenl avec hi grasière enlum'mure de l'autre hnage.

Cette rare et magnifique gravure, payée par Rodin six louis (luxe énorme), représente un jeune garçon vêtu de haillons. La laideur de ses traits mise en évidence par l'expression spirituelle de sa physionomie vigoureuse. Le personnage est assis sur une pierre, entouré çà et là d'un troupeau de porcs qu'il gardait, il était vu de face, accoudé sur son genou et la main gauche dans la paume de sa main droite. L'homme se réfléchit, de ce jeune homme vêtu comme un mendiant, la puissance de son large front, la finesse de son regard pénétrant, la fermeté de sa bouche rusée, semblaient révéler une indomptable résolution jointe à une intelligence supérieure et à une astucieuse adresse. Au-dessous de cette figure, les attributs pontificaux s'enroulaient autour d'un médaillon au centre duquel se voyait une tête de vieillard dont les lignes, fortement accentuées, rappelaient d'une manière frappante, malgré leur sénilité, les traits du jeune gardeur de troupeaux. Cette gravure portait enfin pour titre : La Jérusalem Six-Tiens; et l'image enluminée, la Prédication (1). A force de contempler ces gravures de plus en plus près, d'un œil de plus en plus ardent et interrogatif, comme s'il eût demandé des inspirations ou des espérances à ces images, Rodin s'en était tellement rapproché que, toujours debout et repliant son bras droit derrière sa tête, il se tenait pour ainsi dire appuyé et accoudé à la muraille, tandis que, cachant sa main gauche dans la poche de son pantalon noir, il écartait ainsi un des pans de sa vieille redingote olive. Pendant plusieurs minutes il garda cette attitude méditative Rodin, nous l'avons dit, venait rarement dans ce logis ; selon les règles de son ordre, il avait jusqu'alors toujours demeuré avec le père d'Aigrigny, dont la surveillance lui était spécialement confiée : aucun membre de la congrégation, surtout dans sa position subalterne où Rodin s'était jusqu'alors tenu, ne pouvait ni se renfermer chez soi, ni même posséder un meuble fermant à clef: de la sorte, rien n'entravait l'exercice d'un espionnage mutuel, incessant, l'un des plus puissants moyens d'action et d'asservissement employés par la compagnie de jésuites. En raison de diverses combinaisons qui lui étaient toutes personnelles, bien que se rattachant par quelques points aux intérêts généraux de son ordre, Rodin avait pris, à l'insu de tous, ce pied-à-terre de la rue Clovis. C'est du fond de ce réduit ignoré que le Socius correspondait directement avec les personnages les plus éminents et les plus influents du Sacré-Collège. On se souvient peut-être qu'au commencement de cette histoire, lorsque Rodin écrivait à son père que le père d'Aigrigny, ayant reçu l'ordre de quitter la France sans voir sa mère mourante, avait hésité à partir; on se souvient,

disons-nous, que Rodin avait ajouté en forme de poff-«mplum, au bas du billoi qui dénonçait au général de l'ordre l'hésitation du père d'Aigrigny : a Dins au cardinal-prinre qu'il peut compter sur moi, ma'is qu'à son « tour il me ser\le activement, n Cette manière familière de correspondre avec le plus puissant dignitaire de l'ordre, le ton presque protecteur de la recommandation que Rodin adi-essait au cardinal-prince, prouvait assez que le toeiu\$^ malgré son apparente subaltemité, était, a cette époque, regardé comme un homme très-important par plusieurs princes de l'Eglise ou autres dignitaires, qui lui adressaient leurs lettres à Paris sous un faux nom, et d'ailleurs diiffrées avec les précautions et les sûretés d'usage. Après plusieurs moments de méditation contemplative passés devant le portrait de Sixte-Quint, Rodin revint lentement à sa table, où était cette lettre, que, par une sorte d'atermoïement superstitieux, il avait difléré d'ouvrir, malgré sa vive curiosité. Comme il s'en fallait encore de quelques minutes que l'aiguille de sa montre ne marnuât neuf heures et demie, Rodin, afin de ne pas perdre de temps, fit méthodiquement les apprêts de son frugal déjeuner; il plaça sur sa table, à cbié d'une écritoire garnie de plumes, le pain et le radis noir; puis, s'asseyant sur son tabouret, ayant pour ainsi dire le poêle entre ses jambes, il tira de son gousset un couteau à manche de corne, dont la lame aî^ê était aux trois quarts usée, coupa alternativement un morceau de pam et un morceau de radis, et commença son frugal repas ave un appétit robuste, l'œil fixé sur l'aiguille de sa montre... L'heure fatale atteinte, Rodin décacheta l'enveloppe d'une main tremblante. Elle contenait deux lettres. La première i^rut le satisfaire médiocrement; car, au bout de quelques minutes, il haussa les épaules , frappa impatiemment sur la tibic avec le manche de son couteau, écarta dédaigneusement cetu? lettre du revers de sa main crasseuse, et parcourut la seconde missive , tenant son pain d'une main , et, de l'autre , trempant par un mouvement machinal une tranche de radis dans le sel gris répandu sur un coin de la table. Tout a coup la main de Rodin resta immobile. A mesure qu'il avançait dans sa lecture il paraissait de plus en plus intéressé, surpris, frappé. Se levant brusquement, il courut à la cio se*', comme pour s'assurer, par un second examen des chiffres de la lettre, qu'il ne s'était pas trompé, tant ce qu'on lui annonçait lui paraissait inattendu. Sans doute Rodin reconnut qu'il avait bien déchiffré; car, laissant tomber ses bras, non pas avec abattement, mais avec la stupeur d'une satisfaction aussi imprévue qu'extraordinaire, il resta quelqiie temps la tête basse, le regard fixe, profond:... la seule marque de joie qu'il donnât se

manifestait par une sorte d'aspiration sonore, fréquente et prolongée. Les hommes aussi audacieux dans leur ambition que patients et opiniâtres dans leur sappe souterraine, sont surpris de leur réussite. Utrisque cette réussite devance et dépasse incroyablement leurs sages et prudentes prévisions. Rodin se trouvait dans ce cas. Grâce à des prodiges de ruse, d'adresse et de dissimulation -, grâce (1) Selon la tradition, il « eût été prêtre à la mère de Sixte-Quint qu'il le fit pape, et il eût été, dans sa première jeunesse, gardien de troupeaux.

468 LE JUIF ERRANT. à de puissantes promesses de corruption ; grâce enfin au singulier nuSlang d*admiralieu, de frayer et de conGance que son génie inspirait à plusieurs personnages inuents, Rodin apprenait du eouvernement pontifical que« selon une éventualité possible et probable, il pourrait, dans un temps donné, prétendre avec chance de succès à une position 3ui n*a que trop souvent excité la crainte, la haine ou ren>ie de bien es souverains, et qui a été quel(|uefois occupée par de grands lioimnes de bien, par d'abominables scélérats ou par des gens sortis des derniers rangs de la société. Mais, pour que Rodin atteignit plus sûrement ce but, il lui Cillait absolument réussir dans ce qu'il s'était engagé à accomplir, sans violence, et seulement par le jeu et par le ressort des passions habilement maniées, à savoir : c assurer à la compagnie de Jésus la possession des biens de la . famille Renneçont ; » possession qui , de la sorte . avait une double et immense conséquence ; car Rodin , selon ses visées Sersonnelles, songeait à se faire de son ordre (dont le chef était à sa iscrétieu) un marchepied et un moyen d'intimidation. Sa première impression de surprise passée, impression qui n'était pour '«Dsi dire qu'une sorte de modeslie d'ambition, de défiance de soi, assez commune aux hommes réellement supérieurs ; Rodin, envisageant plus froidement, plus logiquement les choses, se reprocha presque sa surprise. Pourtant bientôt après, par une contradiction bizarre, cédant encore à une de ces idées puériles auxquelles l'homme obéit souvent lorsqu'il se sait ou se croit parfaitement seul et caché, Rodin se leva brusquement, prit la lettre qui lui avait causé une si heureuse surprise, et alla, pour ainsi dire, l'étaler sous les yeux de l'image du jeune pâtre devenu pape; puis, secouant fièrement , triomphalement la tcte, dardant sur le portrait son regard de reptile , il dit entre ses dents en mettant .in doigt crasseux sur l'emblème pontiical : « Ilein ! frère ? et moi iussi... peut-être... » Après cette interpellation ridicule, Rodin revint à sa place, et, comme si rbeureuse nouvelle qu'il venait de recevoir eût exas|éré son appétit, il plaça la lettre devant lui pour la relire encore une fois, ei la couvant de^ yeux il se prit à mordre avec une sorte de furie joyeuse dans son pain dur et dans son radis noir en chantonnant un \ ieil air de litanies. U y avait quelque chose d'étrange, de grand et surtout d'eïiravant dans l'opposition de cette ambition immense, déjà nn^sque justifiée par les événements, et cunlenue, si cela peut se dire, a.-ms un si misérable réduit. Le père d' A igrigny, homme sinon très-supérieur, du moins d'une valeur

recRe , grand seigneur de naiss:mce, très-hautain, placé dans le meilleur monde, n'aurait jamais osé avoir seulement la pen-ée de prétendre à ce que prétendait Uodin de priine-saut; l'unique visée du père d'Aiffigny, il la trouvait impertinente, était d'arriver à être un jour élu général de son ordre, de cet ordre qui embrassait le monde. La ditl'éreuce des aptitudes ambitieuses de ces personnages est concevable. Lorsqu'un homme d'un esprit éminent, d'uue nature saine et vivace, concentrant toutes les forces de son âme et de son corps sur une pensée unique, pratique obstinément, ainsi que le hhikii Rodin, la chasteté, la fruS alité, enfin le renoncement volontaire à toute satisfaction du cœur ou es sens, presque toujours cet homme ne se révolte ainsi contre les vœux sacrés du Créateur qu'au profit de quelque passion monstrueuse et dévorante , divinité infernale oui, par un pacte sacrilège, lui demande, en échange d'une puissance redoutable, ranéantissement de tous les nobles penchants, de tous les inefTables attraits, de tous les tendres instincts dont le Sei^eur, dins sa sagesse éteruoUe, dans son inépuisable munificence, a si paternellement doué la créature Pendant la scène muetteqiiie nous venonsde dépeindre, Rodin ne s'ét^tit pas aperçu que les rideaux d'une des fenêtres situées au troisième étage du bâtiment qui driininait le cor|)s de log'is où il habitait s'étaient légèrement écartés, et avaient à ûvm\ découvert la mine espiègle de Rosre si claire et si évidente, de repwiser une erreur aussi fatale des peuples confiés & vos «oins, s C'est assez clair. Avis à nous autres qui sommes confiés aux soins des pas* leurs. Ce n'est pas tout. Voici qu'un moine italien, chef uitramontain de aai évoques, bilTe d'un trait de plume un de nos droits les plus aceres, un droit ^ a coulé au pays des torrents de sanir répandu dans les guerres religieuses. e De cette source infecte de l'indinémentisme, — poursuit le saint-père, *] découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'il fient umm et garantir à qui que ce soit la ueert < de coxseichex... On prépare U voie lertii' pernieieuse erreur par la liberté d'opinions pleine et sans bornes qui se -' *^ au loin pour le malheur de l l société religieuse et civile. »^ Il est évident que le saint-père ordonne à nos évêques d'inspirer i leurs ourii l'horreur d'une des lois fontiamenlales de notre société. Terminons par une" tie dudit saint-père, non moins violente et non moins concluante, toetre le gon do la presse : e Là se rapporte celle liberté funeste, et dont on ne peut avoir ««ex d'! reur, la liberté de libraiirib, pour publier quelque ferit qei ce sorr, liberté que qi quos-unt osent solliciter et étendre avec autant de bruit

que d'ardeur. » ^ (leUre «neycliène du pape Grégoire XVI aum éviquits de
Fronce.)

The text on this page is estimated to be only 27.07% accurate

LE JUIF ERRANT. 1«T' ihte. — Une novella pensée m'est venue hier, agira ici de concert. ^ J'ai fondé un Journal ultra-catholique : wr du Prochain. — A sa fhrla ultramcMlaine, — tyrannique, ^icide, — on le croira l'organe de Rome. — J'accrédllel oea .. — Nouvelles furies. a me va. ptpé Grégoire XVI Tenait i peine de monter tar le trône pontifical, apprit la reTolle de Dtilogne. Son premier mouvement fut d'appeler les BOfl et d'exciter les Son/rdùls*. — Le cardinal Albani battit les iih^raui i •et soldats pillèrent les églises, — saccagèrent la Tille, — Tiotèrent l avant trob mois ces deux cents millions seront à imius, — par la libre volonté des héritiers ; — il le faut. — Car, ceci manquant, le parti temporel m'échappe, — mes chanres diminuent de moitié. ^ J'ai demandé pleins pcnivoîrs ; — le temps pressas j'agis comme si je les avais. — un renseignement m'est indispensable pour mes projets ; je l'attends de vous : ~ il me le faut, ~ v(»tis nrenlendez? — la haute influence de votre frère à la cour de Vienne vous servira. — Je veux avoir les détails les plus précis sur la posititm actuelle du duc de Reiclistadt, — le Napoléon 11 des impérialistes. — Peut-on, oui ou non, nouer, par votre frère, une correspondance secrète avec le prince i l'insu de son entourage ? « Avez promptement, — ceci est urgent, — cette note part aujourd'hui, — je la compléterai demain... — Elle vous parviendra, comme toujours, par le petit marchand. » Au moment où Bodin venait de mettre et de cacheter cette lettre sous une double enveloppe. Il crut de nouvciiu entendre du bruit au dehors... Il écouta... Au bout de

The text on this page is estimated to be only 13.07% accurate

168 LE JIIIF EMtAirr. pondu KoM-Ponpoa d'ua loa miùauiedi, d
die «jonU d'un tir aatqiitria : — Nom >voi» dooc des cacbeilej ji la miDoo-
Ddoette, que moi tlungeoas de Doai7... Ftouaavoiiis peur que cnantan ItodiD
uons espionne? — Teuei, ma cbère lille, — dil le locim eo souriaot d un air
{tatene, — vont vous Mlressei bleo : je suis un vîeui boahomme qui ùme b
jeoDeue... b joyeuse Jeuiteue... Ainsi, unusci-vous, même i mes dépens...
mais làiwei-nioi passer, car l'Ieure me presse... — El Rodin fit de nouveau
un pas yers l'escalier. — Monsieur Kodln, — dit Bose-Pompoa d'une voix
aolenndle, — j'ai des choses très-imporiaDles i vous ' er, des conseils k
vous demander sur une anaire de cœur...— An ca, vojons, petite Mie, vous
n'avei donc personne ■ommer la reine apprenanl qn'dle logeait dans cette
■ùison. il trouva « AhimacUreOBB, — s'écrb-l-ll, - ,. , ■anioDspas-
S'ogiraiMI, parbasard, d'oneieDuUeqid porta ' nom et qui est sœur d'une
ouvrière contrebtle?... — (mi, noiw rdne Baccband est son samom, — dil
Itoe^Pooipon astet éU son tour: — elle s'appdie Téphyie Solfveao, c'eM
mon amÎD. ' c'est votre amie ! — dit Rodin en réOécbis&anl. — Oui,
mooiiea •mie intime... — Et voos l'aimeiT — Comme uie «car. Pauvre I &ii
ce que je peut pour elle I et ce o'eit mère... Hais et peclaMe bomme de voire
Age coanah-il u reine c'est ce qui prouve que vous portei des bu noi £' n'ai
pM* rlreinaiH — dUairii cell»«iT— Huisle lo^ ici, monsieur IkMÎn, —
n^ndii Bose -Pompon en VoosTahlbahli'ignorals un si Joli voisina^ . —
(Ipi... Jelogeicidepuissii nuis, monsieur Ro* din. — Vraimeni ! et où donc?
— Au Utiment du devant. C'eit donc vous qui chanlici si bien loot i l'heure
? — Mo>m6me,moisieur Rodin. — Vous m'avei bit le plus grand idaisir.
en vérilë. — Vous éies bien honnête, inonsii-ur Ho. din. — lit vous loget
avec votre respectable bmille, je suppose?— Je crois bii'U, moa^leur Rodin,
— dit RoBoPoupon en bais•anl les jtax d'on lir ingénu ;—j'baavec grandf
raveoient Inqniei, Ignorant de quelle manière Rose-Pootpon avait surpris
son vérilaUe nom : llncidenl désagréable soulevé par l'apparkiM de
RosePompon. Il imporuit en effet beaucoup i Rodin de savoir où trooTO- la
ttUne Bacchanal, maîtresse de Covd>»4oui-nu et de h Hayeux, de la
Mayens, s^malée comme dangi ratreiien avec la supérieure du couvent, et
depuis la part q 'inise au projeu de Mie de mademoiselle de GardovUle. De
Buse depuis irt qu'die a , B avait z projeu dé Mie de mademoiselle de
GardovUle. De phn, Bodin .espérait, griCe à ce qo'll venait d'apprendre,

amener adroilesMOt Bose'PoBOoon a hil confesser le noni de la personne dont die Icnail que H. Cbarlemagne s'appelait H. Hudin. A peine la jeune llUe eut-elle prononcé le nom de la reine Baccbaoal, nue Badin joignit les mains, paninani aussi surpris que vivement intéressé. êtes un très-brave l>omnw, vous ! — dit Bose-Pomp chantée de la philosophie de Rodin. — Hais pourquoi ne toom pas venir roh- Céphysé pour lui parler de Jacques^ ' relie Mit? Que Jacques est ea prison? Cé^oeji [prendre ce qu'elle sait? Que Jacques est en " " drais, moi.ce serait tirer ce pauvre garçon d .._ Oh ! monsieur, dites cela, lres Jjcques de prison, — s'écria tîi Rose-Ponipon, — el nous vous embrasserons, nous deux Céphl Ce serait du bien perdn, chère petite folle, — dit Rodin en souria mais rassnrei-vout, je n'ai pas besoin d^ récompense pour &



Nini-Moulin.

— dit si tris
Rodin, que
Pompon, se
chant sa pla
rie, lui dit :
enfin, comme
naissiez-vous
physe? — Hé
n'est pas elle
connais....
brave garç
l'aime com
fou!.... — J
Rennepont?
Autrement d
che-tout-Nu.
heure, il est
son pour det
reprit Rodin
un soupir. —
ai vu hier. —
l'avez vu hier
comme ça se
ve! — dit
Pompon en fr
dans ses mai
Alors, venez
venez tout d
chez Philémo
donnerez à C
des nouve
son amant...
si inquiète!
Ma chère fill
voudrais ne l
ner que de l
nouvelles, de
gue garçon q
me malgré se
(car, qui n'en
fait... des se
—ajouta Rodi
une indulgent
homie. — Pa
— dit Rose-P
en se balanç
ses hanches
si elle eût é
core costum
débardeur.
dirai plus, —
Rodin, — je
à cause de
lies; car,
vous, on a
dire, ma chère
il y a toujour
bon fond, u
cœur, quelq
se enfin, che
qui dépense
néreusement
argent pour

The text on this page is estimated to be only 10.67% accurate

LE JUIF CRRAIST. fOO peu de bien quaud je le puis. — Ainsi vous upërei tirer Jai^qiiiN d(> lulson?... > nodİD Kcmia la liSie et reorit d'un air chagriD el cootrarië : * Je l'espécii^... certainrUM-rit... jc^rcsptirais:... mais, ii celle heure... mie vouİrt-toiK? tout est echangc... — El pourquoi donc ? — detiundâ Hoiiei'ompUD, Hiriiriso, — C.rlle niaavaUe plaieanlerie que vous mo faili» eo m'appetant II. Ilodin iloil vous paraître tre^^inusautc, ma chère lİlle : je le cmnoreuds : voue n'êtes en rein lie» de H. Cliariemuue ' s" ■>! hos^ranpon tou adns1^ rcg e tan a ors b pbisanicnr qu araii tt tf^ a nstiu liun de N Moutn — Ha s ■nflu mo SHHir — repnt-ell — qu csi-ce que ceU pUtsanltric a de coin mun a c e M! 31 [eu s A Jac) H.a — 1 ne mcsł pj pe ms eliei M. 11iarłcni:ignc. Il m'a dil, à moi : • Kon, Il s'appelle Hodin, il bui loi bim uue brce : Ruse- Pompon, allci à sa porte, [rapita-y, afip«lei4e M. Iliidiu. Vouï verrez la drùlc de figure qu'il rrra... ■ J'avab prooi» i Ifutl-Houliii de ne pas le nommer; mais, de» que V P<>f ri''' raqwr de nnire Ji Jacques. .. lam pis, jo le Domme. > Au nom de Rini-^Mouli^, Dodin n'avaii pa retenir on mouvement de surprise, l'e («mphłtHaire, qu'il avait tiil dnr^ de la nSiacion '*~ J',tin"u)' du Pmc/'Hin, n'éiaii pa» pcrsonodlenMnt i craindre; ir Nini-Moulin, très-^iavarid el irt»«sjianstf après boire, pouvait èli« quiéunt, g^oant, siirtoul si Ilodin. aiiiM que cda était probable, de revenir {ilusivurs (ois dans ccUe maison pour eiùculcr se« projâs ^ Coui'he-(out>u, par l'inlonmidiBire de ta reine Bacchanal. Le iMfMi promii donc d'aviser t cet inconvenient. ■ Ainsi, ma cbère fdic. — dit-il k Bose-Pompon, - c'est Elesmouliiis qui vous a engagée i me Ciirc cette mauvaise pbïsantei — Cion pas liesmoulins... mais Damoalin. — nıprH Kuse-Porapon. écrit dans Ing journaux des sacrisUins, et il défend liveinent ttose-Pompon, — et cela lui viendra bien i propos... — Seulement il nu but pas qu'elle s'esaj^ire trop ce bonheur... je i>e promets pas positivement. ■. de faire sortir ce digne gnrcoée... — Hélas!... monsieur... — Ce que je promets, dİs-je. c'est nn petit secours... que votre amie recevra aujourd'hui, afin qu'elle ail le moyeu de vivre hoani'ftcmnt... cisi HkeM sage, eh bien I... si elleesi sage, plus lard on «erra... — Abl monticnr. vous ncıavci pas comme vousveneii temps... au secours dr r< lie t>au



The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

«70 LR JDIP ÉRRAN'r. nû Gôphyie... On dirait c[^]tic vous êtes son vrai bon ange... M:i foi, (yui ■ vous vous appclieE Bf . Rodui ou M. Ghaiiomagtie, Unit ce que je puis jurer, c'est que vous êtes un excoilent... — Allons, allons, n'exiigôî'oiis rien, — dit Rodiu en Intormmpïint Huso-Poiupon, — dites un bon vieux brave homme et rien de plus, nui chère fille. «Vais voyez donc roiniuc les choses sVnchatnent quelqucroÎA ! Je vous demande un peu qui ni'aur:\it dit, lorsque j entendais fi'appcr à ma porte, ce qui nrimpatienlait fort, j>' l'avoue, qui m'aurait dit que c'était une petite voîî[^]ine qui, sous le prdicxte d'une mauvaise plaisanterie, me mettait sur Li voie d*une bon!ie action?... Allons, donnez courage à votre amie... ce soir elle recevra un secours, et, ma fm, cnnflance et espoir! hieu merci! il est encore de bonnes gens sur la terre. — Ah ! monsieur... vous le pnmvoz bien. — Que voulez-vous! c'est tout simple : le bonheur des vieux * c'est de voir le bonheur de< jeimes... » Ceci ftit dit par Rodin avec uiu' bonhomie si parAiite, que Rose-Pompon seniil ses yeux humides, et i éprit lonl émue : « Tenez, mon-ieur, (iép'iyse et mtM, nous no soniiuos que do pauvres tiilcs: il y en a de phi s vertueuses, c'est encore vi ai ; mnis nous avons, j'osi' le dire, bon i*a»ur; aussi, voyez-vous, si jamais v(»ns otlez malade, appelez-nous; il n'y a pas de bonnes sœurs qui von-; *;oi;^neraicnl mieux que non-... t] e>l l Mit ce que nous pouvons vous oP.rir; sans compter l'liiîômon, que je ferais se .M'ier en nuatre uxorciMiis pour vou^;;em'y engage sur i lioiUK'ur ; comme Céphyse, j'en smIs S'ire, s'euf[^]agerait au.->i pour Jaeipie5, qui serait pour vous à la vi/, à la nKJil.— \ uns voyez doue bien, chôte lille, que j'avais raison de dire; lô(e folle, bon cœur... Adieu et nu revoir! » Puis Roilîn, reprenant -on paniiT. (pi'il avait posé à terre à côté de sou p.ir.\idr.il', se di>posa à descondre i cscilier. « D'abord vous allez me doini[^]f ee panier là, il vous gonerail ponr descndre, — dit Rose-Pompon en nli-.aiit en (iCet le panier des mains (U* Roriin, malgré la résislanre de cilui-ci. Puis elle ijouta : — Appuyez-vous sur mon Inaé : l'esealiorost si noir... vous pouniez laie un faux pas. — Ma foi, j'aceple volro olfre, ma cbcru fille, e4ir je ne buis pas birn vaillant. r> Kt s'appuyaut paternellemenl sur le bras droit de Rose-Pompon, qiii portail le panier de la main gauche, RodIn descendit rescalier et tra> versa la cour. « Tenez; voyez-\ouslà-haul, a\i Uoisième, cette gnisse face collé»; au carreaux ?— dit tout à coup Rose-Pompon a Rodin en s'urrétant au milieu de la petite cour, — c'est I[^]ini-

Moulin... Le reconnaissez-vous?... Kst^ re bien le vôtre? — C'est le mien, — dit Rodin après avoir levé la tête: et il fit de la main un salut très-à la Tectucux à Jacques Dumoulin, oui, stupéfait, se retira b^u^>quellement de la fenêtre. — Le pauvre garçon !... Je suis sûr qu'il a peur de moi... depuis» mauvaise plaisanterie, ^ dit Rodin en souriant, il a bien tort.,. » Kt il accompagna les mots il a bien /orl d'un sinistre pincement de lèvres d'»nt Rose-Pompon ne put s'apercevoir. 0 \h ça ! ma chère fille, — lui dit-il lorsque tons deux entrèrent dans l'allée, — je n'ai]dus besoin de votre aide; remontez vite chea voire amie, lui donner les bonnes nouvelles que vous savez. — Oui» monsieur, vous avez raison, car je grille d'aller lui dire quel brave homme vous êtes. » Et Rose-Pompon s'élança dans l'escalier. «Eh bien!... eh bien!... et mon panier qu'elle emporte, cette petite folle ! — dit Rodin. — Ah! c'est vrai... Pardon, monsieur, le voici... Pauvre Géphvse! va-i-elle être contente! Adieu, monsieur. » Et la gentille figure de Rose-Pompon disparut dans les limbei de l'es* ealier, qu'elle gravit d'un pied alerte et impatient. Rodin sorlil de l'allée . « Voici votre panier, chère dame, — dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la boutique de la mère Arsène. — Je vous lais nus très-hiimbles remerciements... de votre obligeance...— Il n'y a pas do quoi, mon digne monsieur; c'est tout à votre service... Eh bien, le radis éUiil-il bon? — Siiceulenl, ma chère dame, succulent cl excellent. — Ah î j'en suis bien aise. VoMs rcverra-t-on bientôt ? — J'espère que oui... Mais pou niezvous m'indiquer un bureau de poste voi^in? — En détournant la rue à Rnuche, la troisième maison, chez l'épicier. — Mille remerciements. — Je parie que c'est un billet doux pour votre bonne amie, — dit la mère Arsène, probablement mise en gaieté par le contact de Rose -Pompon et de >'hii-M(mlin.— Eh !... eh !.,. eh'.... chère dame,— dit Rodin en ricanant • ptiis, redevenant tout à coup parfaitement sérieux, il lit un profoml salut A la fruitière en lui disant ; — Votre serviteur de toul mou ctrnr... »Et ilgagna la rue r obéissant aux inspirations de Rodin) de resserrer plus étniilcmpRi vrdemoiselle de Cardoville, de redoubler de sévé: ilé à son ifgard, cl tk tâcher enfin de la contraindre, on verra par quels moyens, à renouccr aux poursuites qu'elle se proposait de faire plus tard contav^s persécuteurs. A l'aspect du docteur, mademoiselle de Cardoville ne put cacher l'aversion et le dédain que cet homme lui inspirait. M. Baleinier, au contraire, toujours souriant, toujours douxereux, s'approcha d'Adrinme avec une aisance, avec une confiance parfaites, s'an'cia :i quelques p>s d'elle comme pour examiner attentivement les traits de la jeune (-Jic; İiiis il ajouta, comme s'il

eût été satisfait des remarques qu'il veiaii de aire : « Allons ! les malheureux événements de ravant-

LE JUIF EIUIAIN r. 471 «n comptez in» : vous, monsieur, ma biutc et Fabbé d*Aigrigiiy... car telles sont sans (li>ulc les pf^rsoiiiics généreuses au nom desifuelles vous invoquez ma pilié. — Kb! luadanoiselle, il ue nagil ni de moi, ni de votre tante, ni de l'abbé d*Aigritfny. — I>e qui dtmc s agit-il alors, monsieur? — dit mademoiselle de Cardoville avce stnprise. — Il s'agit de deux pauvres diables qui, s:ms dtuite envoyés par ceux que vous appelez vos amis, se sont introduits dans ie couvent voisin pendant l'autre nuit, et sont venus du couvent dans ce jardin... I^es coups de feu que vous avez entendus ont été tirés sur eux. — Hélas ! je m'en douLûs... Kt l'on a refusé de m'apprendre s'ils avaient été blessés! — dit Adrienne avec une douloureuse émotion. — L'un d'eux a reçu, en effet, une blessure, mais peu grave, puisqu'il a pu marcher et échapper aux gens qui le pimrsuirjient. — Dieu soit loué ! — s'écria mademoiselle de ilardoville enjoignant les mains avec ferveur. — Bien de plus louable que votre joie en apprenant qu'ils ont échappé ; mais alors par quelle étrange contradiction voulez*-vous donc maintenant mettre la justice sur leurs traces?... Singulière manière, en vérité, de reconnaître leur dévouement. — Que dites- vous, monsieur? — demanda mademoiselle de Cardoville. — CarenOn, s'ils sont arrêtés, — reprit le docteur Baleinier sans lui répondre, — comme ils se sont rendus coupables d'escalade et d'effraction pendant la nuit, il s'agira pour eux des galères. — Ciel !... et ce serait pour moi ! — Ce serait pour vous, et, qui pis rst, par vous, qu'ils seraient condamnés. — Par moi , monsieur? — Certainement, si vous donniez suite à vos idées de vengeance contre votre tante et l'abbé d*Aigrigny (le ne vous parle pas de moi, je suis à l'abri), si, en un mot, 'TOUS persistiez à vouloir vous plaindre à la justice d'avoir été injustement séiiuestrée dans cette maison. — Monsieur, je ne vous comprends Eis, expliquez- vous, — dit Adrienne avec une inquiétude croissante. — ais, enfant que vous êtes. — s'écria le jésuite de robe courte d'un air convaincu, — croyez-vous donc qu'une fois la justice saisie d'une affaire on arrête son cours et son action où l'on veut, et comme I on \ eut 7 Quand vous sortirez d'ici, vous déposerez une plainte contre moi et contre votre fiiniille, n'est-ce pas? Bien ! qu'arrive-t-il ? la justice intervient, elle s'informe, elle fait citer des témoins, elle entre dans les iuTestigalions les plus minutieuses. Alors que s'ensuit-il? Que cette escalade nocturne que la supérieure du couvent a un certain intérêt à tenir cachée dans la peur du scandale, que cette tentative

nocturne, dis-je, que je ne voulais pas non plus ébruiter, se trouve forcément divulguée; et, comme il s'agit d'un crime fort grave qui entraîne une peine infamante, la justice prend l'initiative, se met à la recherche de ces malheureux, et si, comme il est probable, ils sont retenus à Paris, soit par quelques devoirs, soit par leur profession, soit même par la trompeuse sécurité où ils sont, probablement convaincus d'avoir agi dans un motif honorable, on les arrête ; et qui aura provoqué cette arrestation ? Tous- même, en déposant contre nous. — An ! monsieur, cela serait horrible... c'est impossible. — Ce serait très-possible, — reprit M. Baleinier. — Ainsi, tandis que moi et la supérieure du couvent, qui, après tout, avons seuls le droit de nous plaindre, nous ne devons pas mieux que de chercher à étouffer cette méchante affaire... c'est vous... TOUS pour qui ces malheureux ont risqué les galères, c'est vous qui allez les livrer à la justice. » Quoique mademoiselle de Cardoville ne fût pas complètement dupe du jésuite en robe courte, elle devinait que les sentiments de faiblesse dont il semblait vouloir user à l'égard de Dagobert et de son fils seraient absolument subordonnés au parti qu'elle prendrait d'abandonner ou non la vengeance légitime qu'elle voulait demander à la justice. En effet, Rodin, dont le docteur suivait sans le savoir les instructions, était trop adroit pour faire dire à mademoiselle de Cardoville : Si vous tentez quelques poursuites, on dénouera Dagobert et son fils (ils : tandis qu'on arrivait aux mêmes fins en inspirant assez de crainte ; inles à Adrienne au sujet de ses deux libérateurs pour la détourner de toute poursuite. Sans connaître la disposition de la loi, mademoiselle de Cardoville avait trop de bon sens pour ne pas comprendre qu'en effet Dagobert et Agricol pouvaient être très-délicieusement inquiétés à cause de leur tentative nocturne, et se trouver ainsi dans une position terrible. Et pourtant, en songeant à tout ce qu'elle avait souffert dans cette maison, en comptant tous les justes ressentiments qui s'étaient amassés au fond de son cœur, Adrienne trouvait cruel de renoncer à l'apaisant plaisir de dévoiler, de flétrir au grand jour de si odieuses iniquités. Le docteur Baleinier observait celle qu'il croyait se débattre avec une attention soutenue, bien certain de savoir la cause du silence et de l'hésitation de Cardoville. « Mais enfin, monsieur, — reprit-elle sans pouvoir dissimuler son embarras, — en attendant que je sois disposée à me fier, je l'espère bien, — répondez-moi le jésuite en robe courte avec confiance : quand ? je l'ignore... D'ailleurs, je dois vous en prévenir lianehement, toutes les précautions sont prises pour que des tentatives

pareilles à celle de cette nuit ne se renouvelaient plus : la surveillance la plus rigoureuse est établie afin que vous n'ayez aucune communication au dehors. Et cela dans votre intérêt, afin que votre pauvre tête ne s'exalte pas de nouveau dangeretiseiueut. — Ainsi, monsieur, — dit Adrienne presque effrayée, — auprès de ce qui m'itleiid, les jours passés étaient des jthirs de liberté? — Notre intérêt avant tout, jilépndit le docteur d'un ton pénétré. MademoLS4^lle de Cardoville, sentant rimmiissauce de son indignation et de son désespoir, poussa un soupir détiirant et cacha son visage dans ses mains. A ce moment, on entendit des pas précipités derrière la porte : une gard'ienne de la maison entra après avoir frappé. « Monsieur, — dit-elle au docteur d'un air effaré, — il y a en bas deux messieurs qui demandent à vous voir à l'instant, ainsi que mademoiselle. » Adrienne releva vivement hite ; ses yeux étaient baignés de larmes. V Quel est le nom des personnes? — dit M. Baleinier fort étonné. — L'un d'eux m'a dit, — reprit la gardienne : — c Allez prévenir V. le docteur que je suis magistrat, et que je viens exercer ici une mission judiciaire (^mccrnant mademoiselle de Cardoville. » — Uu magistrat, s'écria le jésuite de robe courte en devenant pourpre, et ne pouvant maîtriser sa suq)rise et son inquiétude. — Ah! hieu soit loué! — s'écria Adrienne en se levant avec vivacité, la figure rayonnant d'esi»érance à travers ses larmes : — mes amis ont été piévenus à temps !... l'heure de la justice est arrivée î — Priez ces personnes de monter, > dit le docteur Baleinier à la gardienne après un moment de réflexion. Puis, la physionomie de plus en plus émue et inquiète, se rapprochant d' Adrienne d'un air dur, presque menaçant, qui contrastait avec la placidité habituelle de son sourire nypocrite, le iésuite de robe courte lui dit à voix basse : « Prenez garde... mademoiselle !... ne vous félicitez pas trop tôt!... — Je ne vous crains plus maintenant! — répondit mademoiselle de Cardoville, l'œil brillimt et radieux. — M. de Montbron aura sans doute, de retour à Paris été prévenu à temps;... Il accompagne le magistral... il vient me délivrer!... — Puis Adrienne ajouta, avec un accent d'ironie ainère : — Je vous plains, monsieur... vous et les vôtres. — Mademoiselle, — s'écria M. Baleinier ne pouvant plus dissimuler ses angoisses croissantes, — je vous le répète, prenez garde... songez à ce que je vous ai dit... votre plainte entraînera nécessairement... vous enteudez, nécessairemeut, la révélation de ce qui s'rst passé l'autre nuit... Prenez garde! le sort, l'honneur de ce solda et di* son fils sont entre vos mains... Songez-y... il y va pour eux des ^':ilères. — Oh ! je ne suis pas votre du(>e, monsieur... vous me faites nue menace

détournée : ayez donc au moins le courage de me dire que si je me plains à ce magistrat... v(»us dénoncerez à l'instant le ^Idat et son fils. — Je vous ré|>ete que si vous portez plainte, ces gens-là sont perdus, » — répondit le jésuite de robe comte d'une manière ambiguë. Ebranlée par ce qu'il y avait de réellement dangereux dans les menaces du docteur, Adrienne s'écria : « Mais enfin, monsieur, si ce magistrat m'interroge, croyez-vous que je mentirai/ — Vous répoudrez... ce qui est vrai. D'ailleurs, — seliala de dire M. Baleinier dans l'espoir d'arriver à ses fins, — vous répondrez que vous vous trouviez dans un tel état d'exaltation d'esprit il y a quelques jours, que Ton a cru devoir, dans votre intérêt, vous conduire ici à votre insu : mais qiraujoniti'hui votre état est fort amélioré, que vous reconnaissez l'utilité de la mesure que Ton a été obligé de prendre dans votre hitérêt. Je confirmer.ii ces paroles... car, après tout, c'est la vérité. — Jamais! — s'écria mademoiselle de Cardoville avec indignatiou, — jamais je ue serai cimiplicc d'un mensonge aussi infanns jamais je n'aurai la lâcheté de justifier aiasi les mdignités dont j'ai kint souffert. — Yoiei le magistrat, — dit M. Baleinier en entendant uu bruit de pas derrière la porte. — Prenez garde...» En effet, la porte s'ouvrit, et, à la stii|»eur indicible du dir, d'une |ihysiouiNnie digne et sévère. Bodin, dans l'iiitérèl di* ses piojets et par des motif- de prudence rustn; que Ion saura plus tard, loin de prévenir le |iere d'Aigrigny et conséquemment le docteur de la visite inaltendiie (|u'U comptait faire à la inaist ofici^T judiciaire, dont la présence imprévue et l.i physionomie imposante l'intpiiélaieir. déjà extrêmement, lors

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

Ali LE JUIF ERRANT. d *UD pas, tendit vers lui son cou tors, et lui dit d'une voix très-haute : < Plait-il,... monsieur le docteur? » A ces mots, qui déconcertèrent complètement Baleinier, et qui rompirent le silence qji régnait depuis quelques secondes, le magistrat se retourna, et Rodin ajouta avec un imperturbable sang-froid : « Depuis noire arrivée, M. le docteur me lait toutes sortes de signes mystérieux... Je pense qu'il a quelque chose de fort particulier à me communiquer... Moi, qui n*ai rien de secret, je le prie de s'expliquer tout haut. » Cette réplique, si embarrassante pour M. Baleinier, prononcée d'un ton :)gressif et accompagnée d'un regard de fmldeur daciale, plongea le médecin dans une nouvelle et si profonde stupeur, qu il resta quelques instants sans répondre, ^ns doute le magistrat fut frappé de cet in(!ident et du silem.'e qui le suivit, car il jeta sur M. Balemier un regard d'une grande sévérité. Mademoiselle de Cardoville, qui s'attendait à voir entrer M. de Montbron, restait aussi singulièrement étonnée.

CHAPITRE VI. L'accusateur* M. Baleinier, un moment déconcerté par la présence inattendue d'un ma^trat et par l'attitude inexplicable de Rodin, reprit bientftt son sangiroid, et s'adressant à son confrère de robe longue : « Si j'essayais de me faire entendre de vous par signes , c'est que , tout en désirant respecter le silence que monsieur gardait en entrant chez moi (le docteur indiqua d'un coup d'œil le magistrat), je voulais vous témoigner ma surprise d*ane visite dont je ne savais pas devoir être honoré. — C'est à mademoiselle que j'expliquerai le motif de mon silence, monsieur, en la priant de vouloir bien l'excuser, — répondit le magistrat, et il s'inclina légèrement devant Adrienne, à laouelle il continua de s'adresser. — U vient de m'être fait à votre sujet une aédaration si grave, mademoiselle, que je n'ai pu m'empêcher de rester un moment nuïet et recueilli à votre aspect , tâchant de lire sur votre pliyسیونumie , dans votre attitude, si l'accusatitm que l'on avait déposée entre mes mains était fondée.... et j'ai trMit lieu de croire qu'elle IVst en effet. — Pourrais-je enfin savoir, monsieur, — dit le docteur Baleinier d'un ton parfaitement poli, mais terme, — à qui j'ai l'honneur de parler ? — Monsieur, je suis juge d'instruction , et je viens éclairer ma religion sur un fait que l'on m'a signalé... — Veuillez, monsieur, me faire l'honneur de vous expliquer, — dit le docteur en s'inclinant. — Alonsieur, reprit le magistrat, nommé M. de Gernande, homme de cinquante ans environ, rempli de fermeté , de

droiture, et sachant allier les austères devoirs de sa position avec une bienveillante politesse, — monsieur, on vous reproche d'avoir commis une.... erreur fort grave, pour ne pas employer une expression plus fâcheuse... Quant à l'espèce de cette erreur, j'aime mieux croire que vous, monsieur, un des princes de la science, vous avez pu vous tromper complètement dans l'appréciation d'un fait médical, que de vous soupçonner d'avoir oublié tout ce qu'il y avait de plus sacré dans l'exercice d'une profession qui est presque un sacerdoce.... — Lorsque vous aurez spécifié les faits, monsieur, — répondit le jésuite de robe courte avec une certaine hauteur, — il me sera facile de prouver que ma conscience scientifique, ainsi que ma conscience d'honnête homme, sont à l'abri de tout reproche. — Mademoiselle, — dit M. de Geniade en s'adressant à Adrienne, — est-il vrai que vous ayez été conduite dans cette maison par surprise ? — Monsieur, — s'écria M. Baleinier, — permettez-moi de vous le faire observer que la manière dont vous posez cette question est outrageante pour moi. — Monsieur, c'est à mademoiselle que j'ai l'honneur d'adresser la parole, — riposta son défenseur. Jusqu'alors, dans cette scène, le nom de Rodin n'avait pas encore été prononcé; mademoiselle de Cardoville avait entendu souvent parler du secrétaire de l'abbé de Wigrigny, sous de fâcheux rapports; mais, ne l'ayant jamais vu, elle ignorait que son libérateur n'était autre que ce jésuite; aussi jetta-t-elle aussitôt sur lui un regard mêlé de curiosité, d'intérêt, de surprise et de reconnaissance. La figure cadavéreuse de Rodin, sa laideur repoussante, ses vêtements sordides, eussent, quelques jours auparavant, causé à Adrienne un dégoût peut-être invincible: mais la jeune fille se rappela que la Mayeux, pauvre, chétive, dit-on, et vêtue presque de haillons, était douée, malgré ses dehors disgracieux, d'un des plus nobles cœurs que l'on pût admirer, ce souvenir fut singulièrement favorable au jésuite. Mademoiselle de Cardoville oublia qu'il était laid et sordide pour songer qu'il était vieux, qu'il semblait pauvre, et qu'il venait pour la secourir. Le docteur Baleinier, malgré sa ruse, malgré son audacieuse hypocrisie, malgré sa présomption d'esprit, ne pouvait cacher à quel point honteuse de lui-même le trouvait: sa tête se perdit en pensant que, le lendemain même de la séquestration d'Adrienne dans cette maison, c'était lui-même qui avait conduit de la main de Rodin, à travers le guichet de la chambre, qui l'avait empêché, lui, Baleinier, d'acquiescer à la pitié que lui inspirait la douleur désespérée de la Mayeux. Elle fut amenée à douter presque de sa raison. Et c'était lui-même, lui si inexorable, lui Târo-

damni-e, le subalterne dévoué du père d'Aigrigny, qui dénonçait le docteur, et qui amenait un magistrat pour obtenir la mise en liberté d' Adrienne, alors que, la veille, le père d'Aigrigny avait ordonné de redoubler de w'ériié envers elle! U' jésuite de rolMî courte se persuada que Rodin tnihiissait d*une abominable faeon kt père d'AigriM'e : « Kt c'est vous, mon>ieur vous qui avez le front de m'accuser... vous... qui... il y a peu de jours encore... » l'uis, réiléeh'Ksant au 'accuser Rodin de complicité, c'était s'accuser soi-même , il eut l'air ue céder à une trop vive éin(»lion , et reprit avec amertume : ((Ah! monsieur, mi»nsieur, vous êtes la dernière persomie que j'aunîs crue capable d'une si odieuse dénonciation... c'est nontens! — Kt qui donc mieux que moi |»ouvait o!r d i:oMu te i.onnne? Avertir M. le m.it\$istrat... lui pnuiver ce que j'avançais et l'acco^pn^ner iei.t'/esl ce que j'ai fait.*—

LE JUIF ERMET. 173 Ainsi, monsieur le magistrat • — reprit le docteur Raleuier, — ce n'est pas seulement moi que cet homme accuse, mais il ose accuser encore... — J'accuse M. Tabbé d'Aigrigoy, reprit Rodin d'une voix haute et trébuchante, en interrompant le docteur, — J'accuse madame de Salnudieler, je vous accuse, vous, monsieur, d'avoir, par un vil intérêt, soustrait mademoiselle de Gardoville dans cette maison et les filles de Bl. le maréchal Simon dans le couvent voisin. Est-ce clair? — Hélas ! ce n'est que trop vrai, — dit vivement Adrienne; — j'ai vu ces pauvres enfants bien éplorées me faire des signes de désespoir. » L'accusation de Rodin, relative aux orphelines, fit un nouveau et formidable coup pour le docteur Baleinier. Il lui fut alors surabondamment prouvé que le traître avait complètement passé dans le camp ennemi... ayant hâte de mettre un terme à cette scène si embarrassante. il dit au magistrat, en tâchant de faire bonne contenance, malgré sa vive émotion : c Je pourrais, monsieur, me borner à garder le silence et dédaigner de telles accusations, jusqu'à ce qu'une décision judiciaire leur eût donné une autorité quelconque... Mais, fort de ma conscience, je m'adresse à mademoiselle de Gardoville elle-même, et je la supplie de dire à ce matin encore je ne lui annonçais pas que sa santé serait bientôt dans un état assez satisfaisant pour qu'elle pût quitter cette maison. J'jure mademoiselle, au nom de sa loyauté bien connue, de me répondre si tel n'a pas été mon langage; et si, en le tenant, je ne me trouvais pas seul avec elle, et si... — Allons donc ! monsieur, — dit Rodin en interrompant insolamment Baleinier ; — > supposé que cette chère demoiselle avoue cela par pure générosité, qu'est-ce que cela prouve en votre faveur? Rien du tout... — Gomment, monsieur... — s'écria le docteur, vous vous permettez... — Je me permets de vous démasquer sans votre agrément ; c'est un inconvénient, il est vrai ; mais qu'est-ce que vous venez nous dire, que seul avec mademoiselle de Gardoville vous jurez d'avoir parlé comme si elle était vraiment folle!... Parbleu ! voilà qui jette bien concluant! — Mais, monsieur... — dit le docteur. — Mais, monsieur, — refusa Rodin sans le laisser continuer, — il est évident que, dans la prévision de ce qui arrive aujourd'hui, afin de vous ménager une débâcle, vous avez feint d'être persuadé de votre exécration mensonge, même aux yeux de cette pauvre demoiselle, afin d'invoquer plus tard le bénéfice de votre conviction prétendue... Allons donc ! ce n'est pas à des gens de bon sens, de cœur droit, que l'on fait de ces contes — Ab çà, monsieur... — s'écria Baleuier

courroucé. — Ah ça, monsieur, — reprit Rodin d'une voix plus haute et domiuant toi^ours celle 4|u docteur, — est-il vrai, oui ou non , que vous vous réservez le fauxJkiyant de rejeter cette odieuse séquestration sur une erreur scientifique? Moi, je dis oui, et j's^oute que vous vous croyez hors d'airaire parce que Toos dîtes maintenant : Grâce à mes soins, mademoiselle a recouvre sa raison ; que veui-on de plus? — Je dis cela, monsieur, et je le soutiens. — Vous soutenez une fausseté, car fl est prouvé t^ue jamais la raison de jDademoiselle n'a été un instant égarée. — Et moi, monsieur, je maintiens ou'c^ l'a été. ^ Et moi, monsieur, ie prouverai le contraire, — dit Rodin. ^ Vous ! et comment cela ? — s écria le doctrit Rodin avec dégoût. — Biais c'est un achumement inconcevable , i'ecria le jésuite de robe courte exaspéré, et il me semble que monsieur le magistrat fait preuve de partialité en laissant accumuler contre moi de si grossières calomnies \ — Monsieur, — répondit sévèrement M . deGernaude, —j'ai le dniit, non-seidement d'entendre, mais de prt>voiiiiiiTN pour di ttes à la lijieilé. Ce vœu vous paraît sans doute un peu moyen âge-. — ajoiiita-t-elle an mmi

474 LR JIJIF ERRANT. riant, — mais il ue foit pas preudre à celle noble épo,|ue ^'eulemeIII ses iieobles et ses vitraux... Merci doue doiibleiueul, mousieur, car je Yous fais complice de celle pensée de délivrance qui vient d'éclore, ▼DUS le voyez, au mOieu du bonheur que je vous dois, et dont vous paraissez émo, touché. Ah ! que ma joie vous dise ma reconnaissance, et qu'elle vous paye de votre généreux secours !» dit la jeune fille avec exaltation. Mademoiselle de Cardoville, en efict, remarquait une complète transfiguration dans la phYsiuomie de Rodin. Cet homme, naguère si dur, si tranchant, si inllexible à Tégard du docteur Baleinier, semblait sous rinfluence des sentiments les plus doux, les plus aflectueux. Ses petits yeux de vipère, à demi voilés, s*attachaient sur Adrienneavec une expression d'ineflable intérêt... Puis, comme s*il eût voulu s'arracher tout à coup à ces imprcii-sions, il dit en se parlant à lui-même :« Allons, all(^, pas d'attendrissement. Le temps est trop précieux!... ma mission n^t pas remplie... non, elle ne Test pas... ma chère demoiselle, — ajoutairA\ en s'adressant à Adrienne, — ainsi... croyezr-moi... nous parlerons plus tard de reconnaissance... Parlons vile du présent, si important pour vous et pour votre famille... Savez- vous ce qui se passe? j» Adrienne regarda le jésuite avec surprise, et lui dit : « Que se passet-il donc, monsieur? — Savez-vous le vérita bla motif de votre séquestration dans cette maison... savez-vous ce qui a fait agir madame de Saiut-Dizier et Tabbé d'Aigrigny ? » En entendant prononcer ces noms détestés, les traits de mademoiselle de Cardoville, naguère si heureusement épanouis, s'attristèrent, et elle répondit avec amertume : « La haine, monsieur... a sans doute animé madame de Siiint-Dizier contre moi... — Oui... la haine... et de plus le désir de vous dépouiller impunément d'une fortune immense... — Moi... monsieur, et comment? — ^\ous ignorez donc, ma chère demoiselle, Tintérêl que vous aviez à vous trouver, le 15 février, rue Saint-François, pour un héritage ? — J'ignorais cette date et ces diHails. monsieur ; mais je savais inconi|létement par quelques papiers de famille, et grâce à une circonstance assez extraordinaire, qu'un de nos aucêlres... — Avait laissé une somme énorme à partager entre ses descendants, n'est-ce pas? — Oui, monsieur... — Ce que malheureusement vous ignorez, m.) chère deniois4fle, c'est que les héritiers étaient tenus de se trouver réunis le t5 février à heure fixe; ce jour et celte heure passés, les retardataires devaient être dépossédés. Comprenez- vous, maintenant, |)ourquoi on vous a enfennée ici, ma chère

demoiselle ? — Oh oui ! je comprends, — s'écria mademoiselle de Cardoville : — à la haine qu'il me portait ma tante, se joignait la cupidité... tout s'explique. Les filles du maréchal Simon, héritières comme moi, ont été séquestrées comme moi. — Et cependant, — s'écria Rodin, — vous et elles n'êtes pas les seules victimes... — Quelles sont donc les autres, monsieur ? — Un jeune Indien — Le prince Djalma ? — dit vivement Adrienne. — Il a failli être empoisonné par un narcotique... dans le même intérêt. — Grand Dieu ! — s'écria la jeune fille en joignant les mains avec étonnement. — C'est horrible ! lui... lui... ce jeune prince que l'on dit a un caractère si noble, si généreux ! Mais j'avais envoyé au château de Cardoville... — Un homme de confiance chargé de ramener le prince à Paris ; je sais cela, ma chère demoiselle : mais à l'aide d'une ruse, cet homme a été éloigné, et le jeune Indien livré à ses ennemis. — Et à cette heure... où est-il ? — Je n'ai que de vagues renseignements ; je sais seulement qu'il est à Paris ; mais je ne désespère pas de le retrouver : je ferai ces recherches avec une ardeur presque paternelle ; car on ne saurait trop aimer les rares qualités de ce pauvre fils de roi. Quel cœur, ma chère demoiselle ! quel cœur ! ! oh ! c'est un cœur d'or, brillant et pur comme l'or de son pays. — Mais il faut retrouver le prince, monsieur, — dit Adrienne avec émotion. — Il faut ne rien négliger pour cela, je vous en conjure ; c'est mon parti... il est seul ici... sans appui, sans secours. — Certainement, — reprit Rodin avec commisération : — pauvre enfant... car c'est presque un enfant... dix-huit ou dix-neuf ans... jeté au milieu de Paris, dans cet enfer, avec ses passions neuves, ardentes, sauvages, avec sa naïveté, sa confiance, à quels périls ne serait-il pas exposé ! — Mais il s'agit d'abord de le retrouver, monsieur, — dit vivement Adrienne, — ensuite nous le soustrairons à ces dangers... Avant d'être enfermée ici. apprenant son arrivée en France, j'avais envoyé un homme de confiance lui offrir les services d'un ami inconnu ; je vois maintenant que cette folle idée, que l'on m'a tant reprochée, était fort sensée. . . Aussi, j'y tiens plus que jamais ; le prince est de ma famille, je lui dois une généreuse hospitalité... je lui destinais le pavillon que j'occupais chez ma tante... — Mais vous, ma chère demoiselle ? — Aujourd'hui même je vais aller habiter une maison que depuis quelque temps j'avais fait préparer, étant bien décidée à quitter madame de Saint-Dizier et à vivre seule et à ma guise. Ainsi, monsieur, puisque votre mission est d'être le bon pèlerin de notre famille, soyez aussi généreux envers le prince Djalma que vous l'avez été pour moi, pour les filles du maréchal Simon ; je vous en

conjure, tâchez de découvrir la retraite de ce pauvre fils de roi, >omme vous diUis; gardez-moi le secret, et faites-le conduire dans ce •pavillon, qu'un ami inconnu lui offre... qu'il ne s'inquiète de rien ; on pourvoira a tous ses besoins: il vivra comme il doit vivre... enpiiuce. — Oui, il vivra en prince, grâce à votre royale munificence... Mais)imais touchant intéH n'aura été mieux placé... Il suffit de voir, comme je l'ai vue, sa bell? et u>élancolique figure, pour... — Vous l'avez donc vu, monsieur ? ^ dit Adrienne en interrompant Rodio. ~ i^ui, ma chère demoiselle, je l'ai vu pendant deux heures enviroo... el il ue m'en a pas fallu davantage pour le juger : ses traits cbarmanls sont le miroir de son àme. — Et où Vavez^vous vu, monsieur? — A votre ancien château de Cardoville, ma chère demoiselle, non loin duqud la tempête l'avait jeté... et où je m*étais8 rendu afin de... ~- Pois, après on moment d'hésitation, Rodm reprit comme eroiiorté malgré lui par sa franchise : — Eh ! mon Dieu ! où je m'étais reodfu pour ùm one action mauvaise, honteuse et misérable... il fout bien l'avouer... — Vous, monsieur... an château de Cardoville? pour une mauvaise action ! — s'écria Adrienne profondément surprise... — Hélas! oui, ma chère demoiselle, — répondit naïvement Rodin. ~ En un mot, j'avais ordre de M. l'abbé d'Aigrigny de mettre votre ancien régisseur dans ralternative ou d'être renvoyé, ou de se prêter à une indignité... oui, & quelque chose qui ressemblait fort k de l'espionnage et à de la calomnie;... mais l'honnête et digne homme a refusé... — Mais qui êtes-vous donc, monsieur? ^ dit mademoiselle de Cardoville de pins en plus étonnée. ^ Je suis... Rodin... ex-secrétaire de M. l'abbé d'Aigrigny... bien pende chose, comme vous voyez. » Il ffiut renoncer à rendre l'accent â la fois humble et ingénu du j6> suite en prononçant ces mots, ou'il accompa^ d'un sahit respectueux. A cette révélation, madaoïoiseue de Cardoville se recula brusouement. Nous l'avons dit, Adrienne avait quelquefois entendu parier de Rodin. l'humble secrétaire de l'abbé d'Aigrigny, comme d'une sorte de obéissante et passive. Ce n'était pas tout : le régisseur de la terre de Cardoville, en écrivant à Adrienne au sujet du prince Djalma, s'était plaint des propositions perfides et déloyales de Rodin. Elle sentit donc s'éveiller une vâ^ue défiance lorsqu'elle apprit que son libérateur ^ait l'homme qui avait joué un rôle si odieux. Du reste, ce sentiment défavorable était balancé par ce qu'elle devait à Rodin et par la dénonciation qu'il venait de formuler si nettement contre l'abbé d'Aigrigny devant le magistrat ; e , puis enfin par l'aveu même du jésuite, qui, s'accusant lui-même, allait ainsi au-devant du reproche qu'on pouvait hii

adresser. Néanmoins, ce fut avec une sorte de froide réserve que mademoiselle de Cardoville continua cet entretien commencé par elle avec autant de franchise que d'abandon et de sympathie. Rodin s'aperçut de l'impression qu'il causait ; il s'y attendait : il ne se déconcerta donc pas le moins du monde, lorsque mademoiselle de Cardoville lui dit en l'envisageant bien en face et attachant sur lui un regard perçant : « Ah !... vous êtes monsieur Rodin... le secrétaire de M. l'abbé d'Aigrigny ? — Dites ex-secrétaire, s'il vous plaît, ma chère demoiselle, — répondit le jésuite ; car vous sentez bien que je ne remettrai jamais les pieds chez l'abbé d'Aigrigny... Je m'en suis fait un ennemi implacable, et je me trouve sur le pavé... Mais il n'importe... Qu'est-ce que je dis ! mais tant mieux, puisqu'à ce prix-là des méchants sont démasqués et d'honnêtes gens secourus. » Ces mots, dits très-simplement et très-dignement, ramenèrent la pitié au cœur d'Adrienne. Comme on se souvenait qu'après tout ce pauvre vieux homme disait vrai. La haine de l'abbé d'Aigrigny ainsi dévoilé devait être inexorable, et, après tout, Rodin l'avait bravée pour faire une généreuse révélation. Pourtant, mademoiselle de Cardoville reprit froidement : « Puisque vous saviez, monsieur, les propositions que vous étiez chargé de faire au régisseur de la terre de Cardoville si honteuses, si perfides, comment avez-vous pu consentir à vous en charger ? — Pourquoi, pourquoi ! — reprit Rodin avec une sorte d'impatience pénible ; — eh ! mon Dieu, parce que j'étais alors complètement sous le charme de l'abbé d'Aigrigny, un des hommes les plus prodigieusement habiles que je connaisse, et que je l'ai appris depuis avant-hier seulement, parmi des hommes les plus prodigieusement dangereux qu'il y ait au monde ; il avait vaincu mes scrupules en me persuadant que la fin justifiait les moyens... Et, je dois l'avouer, la fin (qu'il semblait se proposer était belle et grande ; mais avant-hier... j'ai été cruellement desabusé... un coup de foudre m'a réveillé. Tenez, ma chère demoiselle, — ajouta Rodin avec une sorte d'embarras et de confusion, — ne parlons plus de mon fâcheux voyage à Cardoville. Quoique je n'aie été qu'un instrument ignorant et aveugle, J'en ai autant de honte et de confusion que si j'avais agi de moi-même. Cela me pèse et m'opprime. Je vous en prie, parlons plutôt de vous, de ce qui vous intéresse ; car l'âme se dilate aux généreuses pensées, comme la poitrine se dilate à un air pur et salubre. » Rodin venait de faire si spontanément l'aveu de sa faiblesse, il l'expliquait si naturellement, il en paraissait si sincèrement contrit, qu'Adrienne, dont les soupçons n'avaient pas d'ailleurs d'autres éléments, sentit sa défiance beaucoup

diminuer. tf Ainsi, — reprit-elle en examinant toujours Rodin, — c'est à Cardoville que vous avez vu le prince Djalma ? — Oui, mademoiselle, et de cette rapide entrevue date mon affection pour lui : aussi je remplirai ma tâche jus

The text on this page is estimated to be only 14.18% accurate

tfépOovsDle, étaJtHl donc tramé? — Au protilde H. l'iitibéU Aigrigny I — npondil HtMlin. — Lui ! ci commem? de quel droU? il ii'éiall pas herbier ! — Ce «erail irop long à vous cxpliquit- r, ma chère dtmuitielle : TOM saura tout un jour ; savez «etileinent ronnincue que valti,- bniille n'avait pH d'ennemi pins acnnrné que l'abbë d'Aigi igny, — Honsirtir, — dit Adrienne, rédani i un dernier soupçon. —)ù vais vous |tarlor birn (ranchL- ntent. Domnwni ai-je pu mériter ou vous inspirer le vif inlér^I qw. tous nte léuioigaez et que vous éteidei mënïc sur toutes les persoimes de ma famille ? — Mon Hieu. ma clicrc dvmuiselle, — répou> dit Kodio en «ouriant. — si je vous le dis... vous ail» voos mo qu'au coomire, sachant ce que vous éiiec ma clière dummscllc. ma foi I je me suis révolté dans mon inlérïorité. Non, non, me tuis-je dit, mille fois non ! Une si belle ialelligence, un si grand cunnr, ne seront pas victimes (I un abtmiinable complot... Peut-être je serai brisé dans ta lutte, Biait do moins j'aurai lenlé de combattre. • Il est impossible de dire avec quel mélange de finesse , d'énergie , de mobilité, nodin avait accenlné ces paroles. Ainsi que ecla arrive fréquemment ta\ gens singulièrement disgracieux et repoussants dès qu'ils •ont parvenus ji fiiire ouliUer leur laideur, celte laideur même devient un ■DoUi d'inlérét, de commîsérjcion, et l'on se dit : ^iïel dommage qu'un t«l esprit, qu'onc telle une habile un corps pareil ! bt l'on se sent touché, presque attendri parce contraste. Il en était ainsi de ce qtte mademnisclle de Cardoville commentait à éprouver pour Rudiii, car autant il a'éuri montré hnital et iiMOleoi envers le docteur lialenûer, autaiil II éfciiil shiple etull i.-vouï parier, monsieur T t s'écria mademoitrlllo de Cardorille de plot en phn lutéressée. Après un moment d'hésitation a|>(uïrentc, Rodin reprit t ■ Non... non.. . il est inutile muintenaul de vous eu iïuïnïlr. „ Tout ce que je pui^< vous dire, ma chère demoiselle, c'est que, ou lecture finie, je courus chez l'abbé d'.tigrigny afin de le convaincre de l'erreur où je le voyais i voire «^ard... Impossible de leW^udre... mais liier matin je lui ai dit lîvemcM ma façon de pejisier ; il ne pam étonné qtK! d'une chose, de s'apercevoir que je pensais. Un dédaigneni «ileneë uccueillit toutes mes instances. Je crus sa bonne foi snrpriae; J'insistai encure, mai. «0 vaiui U m'ordonna de le suivre i la maison où devait l^uvrir le testaimnl de voire airul. J'étais tellement atcngir sur l'aUié TAigrigny qu'il bllul, pour m'novrir les yeux, l'arrivée sucel*AiBrigny:)epannmcoreidosavfc)e que lui. Cet hnmense héritage

aurait dd iniiMurtenir qiieje ue oiete» mis |)as montré plus Iprc, ploa
 impitoyable i la curée. Grle i ce str»tageme, l'abbé d'Aigngnv ne se. diwta
 de rien ; nn hasard pmvîdrâliel ayant sauvé cet bérît:ige ae ses mains, il
 quitta la maimo dans une giiih stemation profonde. Moi, dans une jnie
 indicible, car j'avais le nmyen de vous sauver, de vous venger, ma chère
 denioiM'Ile. hier soir, coron» tonioura, je me rendu ji mon bureau.
 Pendaöirabaeae de l'abbé. UoM tilt facileJe pareourirtoote sa
 cnrreepoiMiancc relative tlliértlage; de la sorte, je pus relier tous les fib de
 cette trame immeme... Oh) alors, dm clicre demoiselle, devant les
 découvertes que je lis... et que je o'iuraia jamais biles sans cette
 circonstance, je restai anéanti, épouvanté, Oiif'llus déi'ouverti's. monsieur?
 — Il est des secrets terribles piHir qui les possède. Ainsi, n'inïi»^« pas. ma
 chiure detooiseile : mais, dans cet cKamen. la ligue foniiée par une
 insatiable cnpiilité contre vous et eon* tre vos purciils m'apparut dans toule
 sa léuébreuse auda(«. Alors, le vif el profond intérêt que J'avais déjà
 ressenti puor vous, chère demoiselle, aïgnient:! encore et o'élenilil tox
 antres innocentes vicUines de ce eomplut iiifcinal. Halicréina làibicsse. je
 me promis de timl risquer pour di^ m:isauer l'abbé d .\igr^y... Je réunis les
 preuves séccMaires pour donner i ma dcclarsiion devant la jusiice une
 aotnrilé snlflante... Et ce uwitn... je quittai U maison de l'abbé., sans lui
 révéler mes projets... H pouvait employer, txmr me retenir, quelque moyen
 violent ; uonrianu il tûl été Uche à moi de l'attaquer sau» h; prévenir... (Joe
 fob hors de ciieilaî...)e kl ai écrit que j avais en manis aascs de preuves de
 tes indignités pour l'attaquer loyalement au grand jour... je raci'usais...il »«
 défendrait. Je suis allé chez un nwgistrat, el vinis aavei... * A Cil inoDieni,
 b porte s'ouvrit: une des gardiennci parut et dit i Rodin : i Monsieur, le
 rMnniîs'ioimaire que vous et mousêiir le juse ont envoyé rue Brise-Hiclie.
 vient de reveuir. — A-l*il laisse la letml — Oui. monsieur, on l'a montée
 tout de iuite. — €'(! bien' i:-^^ La gardienne sortitl Si mademoiselle de
 Cuidoville avait nu conserver ni complètement lesuiacbmaUoosde
 tuntmitre. le li^ni .m' ili i i . i - ih' de Carduiilk o'auraitélé dle-méni«?
 Quellearriri. , |. r m jésuite? tout 80 phucclededicrcher à t'auircr,|> [<
lio'iucu^ proteriton de la jeune fille. Et encore ni' m'hhh-il)i»i. rie
[irule^lcr cmiire celle supposition, en déclarant que ve irùLiit pas a
in.idcnioiNelle de CardoviAe, belle, noble elrichc qu il s'éiuit déviuK.',
mai j l:i jtiïii" lille au coeur fier et généreux ? Ki iuuls cnllo. uiti'.i que Ir*
disait lliidin liimême, quel homme, à muins d'itrc un ^li■^é^uble, ne xe lAl

*intéressé au sort d'Adritflnc? In ientiinent singulier, bliarre niéJange de
curiosité, du iürprtM' et d'iulér^l, se joignait à l.i gralliudc de nudenioiscle
de r.;irdiivlllt! pour Rodln: (lourlaiil, recnniuissant un eB)irtl Hi(H-neur
aou|*

476 LE JUIF ERRANT. cette humble enveloppe, on soupçon grave lui vint tout à coup à l'esprit. « Monsieur, — dit-elle à Rodin, — j'avoue toujours aux gens que j'estime les mauvais doutes qu'ils m'inspirent, à condition qu'ils se justifient en m'excusant si je me trompe. » Rodin regarda mademoiselle de Gardoville avec surprise ; et, paraissant soupçonner mentalement les soupçons qu'il avait pu lui inspirer, il répondit après un moment de silence : « Peut-être s'agit-il de mon voyage à Cardoville, de mes mauvaises propositions à votre brave et digne régisseur?.. Mon Dieu ! je... — Non, non, monsieur, — dit Adrienne en l'interrompant, — vous m'avez spontanément cet avis, et je comprends qu'aveuglé sur le compte de M. d'Aigrigny, vous ayez exécuté passivement des instructions auxquelles la délicatesse répugnait. Mais comment se fait-il qu'avec votre valeur incontestable, vous occupiez auprès de lui, et depuis longtemps, une position aussi humiliante? — C'est vrai, — dit Rodin en souriant, — cela doit vous surprendre d'une manière fâcheuse, ma chère demoiselle ; car un homme de quelque capacité qui reste longtemps dans une condition infime, a évidemment quelque vice radical, quelque passion mauvaise ou basse. — Ceci, monsieur, est généralement vrai. — Et personnellement vrai... quant à moi. — Ainsi, monsieur, vous avouez...? — hélas! j'avoue humblement à l'épreuve. — J'ai un petit boursicot; il me suffira pour rester ici jusqu'à ce soir ; — ainsi raisonnons un peu : éprouvant le besoin passionné de toutes ces jouissances vous en sentez le prix ou le manque plus vivement que personne, n'est-ce pas vrai? — En effet, monsieur, — dit Adrienne vivement intéressée. — — Votre reconnaissance et votre intérêt sont donc déjà forcément acquis à ceux-là qui, pauvres, laborieux, inconnus, vous procurent ces merveilles du luxe dont vous ne pouvez vous passer ? — Ce sentiment de gratitude est si vif chez moi, monsieur, — reprit Adrienne de plus en plus ravie de se voir si bien comprise ou devinée, — qu'un jour je fis inscrire sur mon chef-d'œuvre d'orfèvrerie, au lieu du nom de son vendeur, le nom de son auteur, pauvre artiste jusqu'alors inconnu, et qui depuis a conquis sa véritable place. — Vous le voyez, je ne me trompais pas, — reprit Rodin; — l'amour de ces jouissances vous rend reconnaissant pour ceux qui vous les procurent ; et ce n'est pas tout : moi-même, moi, par exemple, ni meilleur ni pire qu'un autre, mais habitué à vivre de privations dont je ne souffre pas le moins du monde. Eh bien ! les privations de mon prochain me touchent nécessairement bien moins que

vous, ma chère aeinoiselle, car vos habitudes de bien-être vous reudeut forcément phis compatissante que tout autre pour l'infortunue. Vous souffririez tnip de la misère)our ne pas plaindre et secourir ceux qui en souffrent. — Non Dieu, monsieur, — dit Adrienne, qui coiuiuençait à se sentir sous fe charme funeste de Rodin, — plus je vous entends, plus je suis convaincue que vous défendez mille ibia mieux

LE JUIF ERRANT. 177 inie niui ces idées, qui m'ont élé si
dureiiiiicul n^pi-ucliées par madame de Saiut-Dizier et par l'abbé d'Akrigny.
Oh l parlez... parlez, iiiioiisior : fe DC puis vous dire avec quel boiuieui...
avec quelle iierté je vous écoute. » Et, altoutive, émue, les yeux attachés sur
le jésuite avec autant d'intérêt que de sympathie et Je curiosité, Adnenne,
|iar un gracit'ux mouvement de tt^te qui lui était familier, rejetii en arrière
les longues boudes de sa chevelure dorée, comme pour aimix contempler
Kodin, qui reprit : a Et vous vous étonnc*z, ma chère dcmoÎM'Ue, de
n*avoir été comprise ni par votre tante ni par Tabbé dWigri^iy/Quel point
de con. tact aviez-vous avec ces esprits hypocrites, jaloux, rusés, tels que je
Euïs les juger maintenant? Voulez-vous une nouvelle preuve de leur aineux
aveuglement? Parmi ce qu'ils ap|)elaient vos monstrueuses i'olies, rMe était
la plus s<: la="" plus="" d="" c="" votre="" r="" vivre="" seule="" et=""
gul="" de="" dis="" librement="" pr="" avenir="" ils="" trouvaient=""
cela="" odieux="" immoral.="" pourtant="" dict="" par="" un="" fol=""
amour="" libert="" non="" une="" aversion="" tout="" joug="" toute=""
contrainte="" l="" vous="" singulariser="" car="" alors="" je="" aurais=""
durement="" bl="" misons="" m="" en="" effet="" giid="" monsieur=""
passure="" dit="" vivement="" adrienne="" devenant="" lr="" que=""
son="" caract="" pourrait="" inspirera="" rodin.="" eh="" le="" sais=""
bien="" vos="" motifs="" n="" ne="" pouvaient="" qu="" lents="" j=""
cette="" si="" attaqu="" pourquoi="" prenez-vous="" est-ce="" pour=""
braver="" les="" usages="" re="" i="" avez="" respect="" tant="" haine=""
madame="" saint-dizier="" a="" pas="" forc="" soustraire=""
impitoyable="" tutelle.="" voulez-vous="" surveillance="" monde=""
serez="" cent="" fois="" dans="" vie="" exceptionnelle="" autre=""
cona="" enfin="" mal="" employer="" mille="" fiire="" on=""
recherche="" pombre="" pos="" au="" contraire="" comme="" tous=""
yeux="" jaloux="" envit="" du="" troufieu="" vulgaire="" seront=""
constamment="" braqu="" sur="" vous...="" donc="" courageuse=""
rare="" est="" unique="" chez="" jeune="" persomie="" voule="" dise=""
moi...="" ma="" ch="" di.="" voulez="" prouver="" exemple="" femme=""
pur="" droit="" terme="" ind="" liante="" niiblement="" tteremeiit=""
sortir="" tutelle="" humiliante="" lui="" iuqk="" oui="" lieu=""
liitalemcut="" vou="" ou="" vici="" aux="" itms="" loyale="" entin=""
avoir="" connue="" rboiume="" libre="" arbitre="" res="" actes="" afin=""

constater="" compl="" livr="" elle-m="" peut="" raison="" sagesse=""
 droiture="" surpass="" di="" voil="" dessein="" demoisv="" il="" noble=""
 grand="" sera-t-il="" imit="" .mais="" s4tait-ii="" g="" tentative=""
 placera="" toujours="" haut="" croyez="" mademoiselle="" cardoville=""
 brillaient="" fier="" doux="" ses="" joues="" color="" h="" palpitait=""
 elle="" redressait="" sa="" t="" charmante="" mouvement=""
 involontaire="" coms="" sous="" charme="" cet="" homme=""
 duibolique="" s="" :=="" slais="" nuuisieur="" qui="" conna="" analyser=""
 ainsi="" mes="" pens="" p="" lire="" mon="" clairement="" y="" lis=""
 moi-m="" donner="" nouvelle="" nouvel="" ces="" id="" dt=""
 longtemps="" germent="" moi="">our me relever si fort a mespr4»pres
 yeux, que maintenant j'ai la conscience d'accomplir une mission honorable
 pour moi, et i>eut-être utile à celles de mes sa^urs qui souffrent dans un dur
 serrage?... Encore une fois, qui êtes-vous, monsieur? — (Jui je suis,
 mademoiselle ! — répondit Itodin avec un sourire d'adorable bonhomie ; —
 je vous l'ai dit« je suis un pauvre vieux btmhonmie qui, depuis quannte ans,
 après avoir chaque jour servi de machine à écrire les idées des autres, rentre
 chaque soir dans son réduit, où il se (lerinet alors d'élucubrer m'S idées a lui
 : un brave homme qui, de son gn^nier, assiste et prend même un ptni de part
 au mouvement des esprits généreux qui marchent vers un but plus pnH'haiu
 |M^ut-être qu'on ne le pense communément... Aussi, ma chère deinois«.lle.
 je vous disais tout à l'heure, vous et moi nous tendons aux mêmes tins, vous
 sans y rélléchir et eu continuant d'obéir à vos rares et divins instincts. Aussi,
 croyez-moi, %ivez, vive/, toujours belle, toujours libre, toujours iK'ureiisi^
 ! c'est votre mUson: elle est plus pro\i«leutielle que vous ne le pensez; oui,
 c«>uliniH*z à vous entourer de toutes les iner\eilles du luxe et des arts:
 ratlinez cnrore vus sens, épurez encore vos soilis par le ehoix exquis de vos
 |iul>siinc(N; dominez par l'esprit, par la grâce, par la pureté, cet iinliécilif
 et laitl troupeau d'hommes, qui, des demain, vous voyant seule et libre, va
 vous entourer : ils vous croinjut une proie Sicile, dévolue à leur cupidité, à
 leuron si vu'gaire, et pourtant si vraie, de l'efTrayante fascination du
 siM']MMit sur l'oiseau, pourrait uéamnoins donner une idée de cette
 impression étrange. La tactique de R(Klin était habile et sûre. Jusqu'alors
 mademoiselle de Ganloville n'avait raisonné ni ses goûts ni ses instincts :
 elle s'y était livrée parce qu'ils étaient iiioffensils et charmants. (Combien
 donc devaitelle être heureuse et fière d'entendre un homme doué d'un es|»rit
 supérieur, non-seulement la louer de ces tend«inces, dont elle avait été

naguère si amèrement blâmée, mais l'en féliciter comme d'une chose grande, noble et divine ! Si Rodin se fût seulement adressé à l'amour-propre d'Adrienne, il eût échoué dans ses menées perfides, car elle n'avait pas la moindre vanité : mais il s'adressait à tout ce qu'elle avait d'exalté, de généreux dans le cœur de cette jeune fille ; ce qu'il semblait encourager, admirer en elle, était réellement digne d'encouragement et d'admiration. Comment n'eût-elle pu être dupe de ce langage qui cachait de si ténébreux, de si funestes projets ? Frappée de la rare intelligence du jésuite, sentant sa curiosité vivement excitée par quelques invétérées paroles que celui-ci avait dites à dessein, ne s'expliquant pas l'action singulière que cet homme pernicieux exerçait déjà sur son esprit, ressentant une conquête respectueuse en songeant qu'un homme de cet âge, de cette intelligence, se trouvait dans la position la plus précaire, Adrienne lui dit avec sa cordialité naturelle : « Un homme de votre mérite et de votre cœur, monsieur, ne doit pas être à la merci du caprice des circonstances : quelques-unes de vos paroles ont ouvert à mes yeux de nouveaux horizons ; je sens que, sur beaucoup de points, vos conseils pourront m'être très-utiles à l'avenir ; enfin, en venant m'arracher de cette misère, en vous défendant aux autres infortunés de ma famille, vous m'avez donné des marques d'intérêt que je ne puis oublier sans ingratitude... Une position bien modeste, mais assurée, vous a été enlevée ; permettez-moi de — Pas un mot de plus, ma chère demoiselle, — dit Rodin en interrompant mademoiselle de Cardoville d'un air chagrin ; — je ressens pour vous une profonde sympathie ; je m'honore d'être en communauté d'idées avec vous ; je crois enfin fermement que quelque jour vous aurez à demander conseil au pauvre vieux philosophe : à cause de tout cela, je dois, je veux constamment envers vous la plus complète indépendance. — Mais, monsieur, c'est au contraire moi qui serais votre obligée, si vous vouliez accepter ce que je désirais tant vous offrir. — Ah ! ma chère demoiselle, — dit Rodin en souriant, — je sais que votre générosité saura toujours rendre la reconnaissance légère et douce : mais, encore une fois, je ne puis rien accepter de vous. Un jour peut-être... vous sçurez pourquoi. — Un jour ? — Il m'est impossible de vous en dire davantage. Mais puis, supposez que je vous aie quelque obligation, comment vous dire alors tout ce qu'il y a en vous de bon et de beau ? Loin tard, si vous ne devez rien beaucoup pour mes conseils, tant mieux, je n'en serai que plus à l'aise [à vous blâmer si je vous trouve à blâmer. — Mais alors, monsieur, la reconnaissance envers vous m'est donc interdite ? — Oh... non, — dit

Rodin avec une apparente émotion. — Oh ! croyez-moi, il viendra un moment où vous pourrez vous acquitter d'une dette envers vous et de moi. » Cet entretien fut interrompu par la gardienne, qui en entrant dit à Adrienne : « Madeleine, il y a en bas une petite ouvrière bossue qui demande à vous parler : comme, d'après les nouveaux ordres de M. le docteur, vous êtes libre de recevoir qui vous voulez... je viens voir si elle n'a rien de mieux à vous proposer... Elle est si malade que je n'ai pas osé. — Qu'elle monte ! — dit vivement Adrienne, qui reconnut la Madeleine au signal donné par la gardienne, — qu'elle monte... — M. le docteur a aussi donné l'ordre de mettre sa voiture à la disposition de madame ? — dit-elle : faut-il faire atteler ? — Oui... dans un quart d'heure, — répondit Adrienne à la gardienne, qui sortit ; puis, s'adressant à Rodin : — Maintenant le magistrat ne peut-elle pas, je crois, à amener ici les Simon ? — Je ne le pense pas, ma chère demoiselle ; mais c'est elle qui est cette jeune ouvrière bossue ? — demanda Rodin d'un air indifférent. — C'est la sœur adoptive d'un brave artisan qui a tout risqué pour venir m'aider de cette façon... monsieur, — dit Adrienne avec émotion. — Cette jeune ouvrière est une rare et excellente créature : jamais pensée, jamais cœur plus généreux n'ont été connus des autres... »

178 LE JUIF ERRANT. Mais s'arrêta en pensant à Rodin, qui lui semblait à peu près réunir les mêmes contrastes physiques et moraux que la Mayeux, Adrienne ajouta en regardant avec une grâce inimitable le jésuite, assez étonné de cette soudaine réticence : « non... cette noble (il n'est pas la seule personne qui prouve combien la noblesse de l'âme, combien la supériorité de l'esprit, font prendre en indifférence de vains avantages dus seulement au hasard ou à la richesse. » Au moment où Adrienne prononçait ces dernières paroles, la Mayeux entra dans la chambre.

TREIZIÈME PARTIE. UN PROTECTEUR. CHAPITRE PREMIER. Les soupçons. Mademoiselle de Cardoville s'avança vivement au-devant de la Mayeux et lui dit d'une voix émue en lui tendant les bras : « Venez.... venez.... il n'y a plus maintenant de grille qui nous sépare ! » A cette allusion, qui lui rappelait que naguère sa pauvre mais laborieuse main avait été respectueusement baisée par cette belle et riche ritricienne, la jeune ouvrière éprouva un sentiment de reconnaissance la fois ineffable et fier. Comme elle hésitait à répondre à l'accueil cordial d'Adrienne, celle-ci l'embrassa avec une touchante effusion, lorsque la Mayeux se vit entourée des bras charmants de mademoiselle de Cardoville, lorsqu'elle sentit les lèvres fraîches et fleuries de la jeune fille s'appuyer fraternellement sur ses joues pâles et malades, elle fondit en larmes sans pouvoir prononcer une parole. Rodin, retiré dans un coin de la chambre, regardait cette scène avec un secret malaise; instruit du refus plein de dignité opposé par la Mayeux aux tentatives perfides de la supérieure du couvent de Sainte-Marie, sachant le dévouement profond de cette généreuse créature pour Agricol, dévouement qui s'était si valement reporté depuis quelques jours sur mademoiselle de Cardoville, le jésuite n'aimait pas à voir celle-ci prendre à tâche d'augmenter encore cette affection. Il pensait sagement qu'on ne doit jamais dédaigner un ennemi ou un ami, si petits qu'ils soient. Or, son ennemi était celui-là qui se dévouait à mademoiselle de Cardoville : mais enfin, on le sait, Rodin alliait à une rare fermeté de caractère certaines faiblesses superstitieuses, et il se sentait inquiet de la singulière impression de crainte que lui inspirait la Mayeux : il se promit de tenir compte de ce pressentiment ou de cette prévision. Les cœurs délicats ont quelquefois dans les plus petites choses des instincts d'une grâce, d'une bonté charmantes. Ainsi, après que la Mayeux eut versé d'abondantes et douces larmes de reconnaissance, Adrienne, prenant un mouchoir richement garni,

en essuya pieusement les pleurs qui inondaient le mélancolique visage de la jeune ouvrière. Ce mouvement, si naïvement spontané, sauva la Mayeux d'une humiliation ; car, hélas ! humiliation et souffrance, tels sont les deux abîmes que côtoie sans cesse l'infortune : aussi, pour l'infortunée, la moindre délicate prévenance est elle presque toujours un double bienfait. Peut-être va-t-on sourire de dédain au puéril détail que nous allons donner pour exemple ; mais la pauvre Mayeux, n'osant pas tirer de sa poche son vieux petit moule pour la Mayeux, celle-ci avait rencontré le regard observateur et pénétrant de Rodin, fixé sur elle ;... seule avec Adrienne, la jeune ouvrière, en entendant parler du forgeron, n'eût éprouvé qu'un sentiment de gêne passagère ; mais il lui sembla malheureusement que le jésuite, qui lui inspirait déjà une frayeur involontaire, venait de lire dans son cœur et d'y surprendre le secret du funeste amour dont elle était victime... De là l'éclatante rougeur de l'infortunée, de là son embarras visible, si pénible, qu'Adrienne en fut frappée. Un esprit subtil et prompt comme celui de Rodin, au moindre effet recherche aussitôt la cause. Il procéda par rapprochement, le jésuite vit d'un côté une fille contrefaite mais très-intelligente et capable d'un dévouement passionné ; de l'autre un jeune ouvrier, beau, vaillant, spirituel et franc. « Elevés ensemble, sympathiques l'un à l'autre par beaucoup de points, ils doivent s'aimer fraternellement, — se dit-il ; — mais l'on ne rougit pas d'un amour éternel, et la Mayeux a rougi et s'est troublée sous mon regard : aimerait-elle Agricole d'amour ? » Sur la voie de cette idée ouverte, Rodin voulut poursuivre son enquête jusqu'au bout. Remarquant la surprise que le trouble visible de la Mayeux causait à Adrienne, il dit à celle-ci en souriant et en lui désignant la Mayeux d'un signe d'intelligence : « Hein ! voyez-vous, ma chère demoiselle, comme elle rougit... cette pauvre petite, quand on parle du vif attachement de ce brave ouvrier pour elle ? » La Mayeux baissa la tête, écrasée de confusion. Après une pause d'une seconde, pendant laquelle Rodin garda le silence, afin de donner au trait cruel le temps de bien pénétrer au cœur de l'infortunée, le bonhomme reprit : « Mais voyez donc cette chère fille, comme elle se trouble ! » Puis, après un autre silence, s'apercevant que la Mayeux, de pourpre qu'elle était, devenait d'une pâleur mortelle ; et tremblait de tous ses membres, le jésuite craignit d'avoir été trop loin, car Adrienne dit à la Mayeux avec intérêt : « Ah ! chère enfant, pourquoi donc vous troubler ainsi ? »
^ Eh ! c'est tout simple, — reprit Rodin avec une simplicité

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

LE JUIF ERRANT. 170 pnrfit'lo, cnr, sac li:ml ro qu il voulait
s:ivoir: il loimii ù fiaisilnr m* m* doiili-r do litMi, — i*\ ! c'est tout
>iinpl'\ colliî rliéro lille a li iiiiJcslic tl'iiii- h MUK* *l li'iiiln' ^^lî^ pour
son fivro. A force il« l'aimer, à force de* vVjss'FnîiT à lui (junni) ou le
loue, il lui semble qu'on la Inuc elle111.' .iK'... — El, comme elle est luis.i
modeste qu'excellente, — ajouta Adt ienne en prenant les mains de la
Mayeux, — la moindcc louange, ou pr>ur ^on fi-ère adtjptif («u pour elle,
la trouble au point où mais la vovtiii^... ce qui est uo vériluble enfantilhige
dont je veux la gronder bii'ii fort. B Mademoiselle de Cardoville parlait de
très-bonne foi, l'explicatioii (loiriér par Rodiu lui semblant et étant en eiïct
fort plausible. Ainsi que io-.:t('> le^ personnes qui, redoutant à chaque
minulo de voir pénétrer leur douloureux secret, se rassurent aussi vile
qu'elles s'effrayent, la Ma veux se persuada... eut besoin de se persuader,
pour ne pas mourir fie lionte, que les dernier^S p.irolcs de ilodin étaient
sincères, et qu'il ne «e doutiit pas de L'amour qu'elle res:f;ent;ut pour
Agiicol. Alors ses HDÇoisses diminuèix*nt, et elle trouva quelques paroles
a adresser à madt^iif)! selle de Cardoville « Excns au niilcn des plus
cruelles préoccupations; en un mol, di's aujoiiid'bui, si cela vous convient,
nous ne nous quilteronix tremblante, —mii» je... -- Ah ! rassurez-vous, —
dit \d\ ienne en l'interrompant et en la dtsvinant, — si vous ac(*epteZ, je
saurai concilier avec mon désir un peu égoïste de vous avoir auprès de moi
I indépendance de votre carieiere, vos habitudes du travail, votre goût pour
la retraite et votre besoin de vous dévouer à tout ce qui mérite
commisération ; et même, je ne vous le cael.e pas, c'est en vous donnant
surtout k^ moyens de saij-i'aire à CCS généreuses tendances que je compte
vous séduire et voui lixerpres de moi. — >lais qu'ai-je donc tdt,
madenioiNelle , — dit naïvement la Mayeux, — pour mériter tant de
reconnaissance de votre part ? Nesi-i c pas vous, a!i contraire, qui avez
conneneé par vous montrer si gnérucu-ie envers mon fn*re adoptif? — Oh
! je ne von-? parle pas de reeonn;iis ; la.iis je v un p.ui^; de l'iinjection, de
l'amitié sinrêre que je v(Ui- efire. — De runiiii'... a moi, riiademoiselle ? -■
Allons, allons, — lui dit Adri< nne avc un iludniant sourire, — ne soyez pas
oigueillouàc, parce que \ous avi-z lavaiitage de la position sur moi; et puis
j'ai mis dans ma li-te «pic \n^> S4Tiagi.bert a reçu une lettre dans laquelle
o:i le priait dt* se rendre ici, où il trouverait, disait-on, de b^>nnes nouvelk^

reI:itiM:iKiil , à ce qui rintér«Nse le plus au monde. Croyant qu'U s'agissait
 ri' nie.^dcnio!M*iL.'s Sitiion, il m'a dit : La Mayeux, vous avez pris tant
 d'int; vCl à ce «;ni n garde ces chères enfants, qu'il faut que vous veniez
 avec moi ; voi's veirez ma joie eu les retrouvant, ce sera votre
 léconq^en^e... » A«li ienne regarda Rodin. Celui-ci lit un signe de tête
 aftirmatif et dit : « (Uii. oui, chère demoiselle, c'est moi qui ai écrit à ce
 brave s Mat... mai> «sins signer et saus m'expliquer davantage; vous saurez
 pouitpMi. — \hH>. ma chère enfant, comment êtes-vous venue seule? —
 ul'')osé (^ue c'était vous qui aviez fait tenir cette lettre à M. Dagoberi ; je l-
 lui ai dit, il l'a cm comme moi. Arrive ici, son impaiienne «tait ^i Kniide
 qu*il a demandé dès la porte si les orphelines étaient dans cette ui.ki-oii, et
 il les a dépeintes. On lui a dit que non. Alors, malgié uks supplii-ations, il a
 voulu aller au couvent s'informer d'elles. — (Juelle impiudenc! — s'écria
 Adrienne« qu'on le renseinierait sans doute sur elles, il n'a pas voulu
 m'éroiit< r, et m'a dit : bi je n'apprends rien, j'irai vous rejoindre : mais elii's
 étaient avant-hier au couvent; maintenant tout est découvert, ou ne |Kut int*
 les refuser. — Et avec une tête pareille, — dit Rodin en souli.iut. ^il n'y a
 pas de discussion possible. — Pourvu, mon Dieu, qu'il rtr Hiit pas reconim,
 — dit Adrienneen songeant aux menaces de .M. liaI> i.iiiT. — Cela n'est
 pas présumable, — reprit Rodin, — (n lui refusera l.1 poile... Voilà, je
 l'espère, le plus grand mécompte qui l'attendra, i'n ie^ti>, le magistrat ne
 peut maintenant tarder à revenir avec ces jeu:.... Je u ai plus bcsin ici...
 d'autn^ soins m'ap|K'llent. Il faut iieju m'informe du prince Djalma; aussi
 veuillez dire (j^uand cl où je pf»unal vous voir, ma chère demoiselle, aÛn
 de vous tenir au courant ^i ■ mes recherches, et de convenir de tout ce qui
 regarde le jeune prMi*", >i, comme je l'espère, ces recherches ont de bons
 résultats. — «ous me trouverez chez moi, d:ins ma nouvelle maison, où je
 vais aller on !»(irtant d'ici, rue d'Aniou, à l'ancien hôtel de Reaulieu... Mais,
 j'y songi', dit tout à coup Adrienue après quelques moments de réflexion, —
 il ne me paraît ni convenable, ni peut-être prudent, pour plusieurs raisons,
 de loger le prince Djalma dans le pavillon que j'occupais â Tliùtel de Saint-
 iizier. J'ai vu H va peu de temps une charmante p.'tit<>. ni:)i.^un toute
 meublée, toute 'prt'*te ; quelques emlM*llissements ri'ali>ablés en yingt-
 (iua Ire heures en feront un très-joli séjfur. Oui, coNcra mille fois
 préférable, — ajouta madenioihelle de Cardi>ille a| n-s un nouveau silence
 ; — et puis ainsi je pourrai gauler sûrement le p!i:s strict inco};nilo. —
 Comment l — s'ccia liodin , dont hs pnjit^ se trouvaient dangereusement

dérangés par cette nouvell^{4'} rc^{^i}lurKui •'.> I:i jeune tille, — vous voulez au'il ig[^]norc... — Je vmx que le piiu* e Pj ilioa ignoie absolument (luel est Vami inconnu qui lui \ient eu aide . j.> de ire que mon nom ne lui soit pu prononi'é. et qu'il ne >aelic |..(S uv'wu- ip:e j'existe, quant à présent du moins... Phir» tard... dau^{^^} un i:ioi> p. i: !ê re... je viTrai, les circonstances me guideront. — Mai> < et i:iro[^]>.i; i, — dit Ilodin cachant son vif désappointc[^]meul, -* ni* sera-t-il pa[^] hieu dilixilo à garder I ^ Si le prince cfil habité mon pavil!.)iu !•• Mii- de votre avis, le voisinage de ma tante aurait pu Tédainr, iie est une des raisons qui me font renoncer a mon pn'miei pu ji !... M..U le priuf e habitera un quartier asseï éloigné... la rue l>latt< he. (^)i:i Tinstruirait de ce qu'il doit ignorer ? Un de mes vieux auii«.

M. Nnrval, vous mouMcur, et celte digne culant,— clic montra Li Mavenx, su; la di>ci-étion de qui je puis compter comme sur la vôtre, vou:. u[voi' eo:iMil ; bien des services â vous demander... moi ipii déjà... vnus d tan'.. — ^cu^ ne me devrez jamais assez, ma chère demoiselkï, jamais assi'/ — dit Hodin t^i se dirigeant discrettMnent vers la porte apre^ s'rii-e incline dev:int Adrienne. \n uMuncnt où il allait sortir, il se trouva face à fat'e a\ee i),.îj(>:i ii « Ail !.. enlio j'e!i tiens un... »s'éeria le "oKlat en s;ii.Mssant le jé^uift : 1 (mII t d'une muin vigoureuse. CHAPITRE 11 Lei eicuscs. M: id . — le iïM. J fais! répondit dun'ment le soldat ^ans lâcher Rodin et en iciir.Mri 1. UU' ilw côté d'Adrienne, qu'il ne recoim-tissait pas, — je pi liiii* it, juMprâ ce qu'il m'ait dit où sont m^s pauvre» enfanî^ . \ i.m'et: ;i!^-! /,... — dit le jésuite d'une voix syncopée en tÂclia:l d Ve!...;!p.T au so!ilnt.

— Où sont les orphelines, pui^q:i'elk^ft ne soni p.i» ii i i : qu'on m'a f rmé la porte du couvent sans vouloir me répondit-; — r>i. Dagnjiertd'ime voix tonnante. — A l'aide! — nrmura Rodin. — Ah' ce>t aflh'uxl » dit Adrienne. Kl pale. Irenddaiite, s'adress;tntà Pag(d)erl, le> mains joinle> : a lirai e mouMeurl... écoutez-moi... écoutez-le... — Monsieur Dagtdurll — s'écria la .Mayeux en courant saisir de ses faibles mains le lir;i> de D.igohert et lui montrant Adrienne... — c'est mademoii>ellc «le <.i-iiie> ville... Devant elle, quelle violence!... et puis, vous vou^t trompe/.. &tns doute. » Au nom de mademoiselle de Cardoville, la bienlaiiirro de son (IK, le soldat se retourna brusquement et lâcha Rodin : celui-ci, rendu cramoisi pur la colère et par la sufîoc;\tiop, se hàla de rajuster son collet et sa cravate. c l*ardou, mademoiselle... — dit Dagobert en allaut vers Adrienne encore pâle de frayeur,— je ne savais pas qui vous éliez ;...inai\ o piemier mouvement ih'a emporté malgré moi... — .Mai>, inon l>ieii! q-i'avez-vous

contre monsieur.' dit Adrienne. Si vous m'aviez écoutée. xiii" sauriez... — Excusez-moi si je vous interromp*, mademoiselle, — dit le soldat à Adrienne d'une voix contenue, il lui s'adressant à Rodin, qui avait repris son sang-froid : — Remerciez mademoiselle, et allez-vous en:... si vous restez là... je ne réponds pas de moi... — Un instant seulement, mon cher monsieur, — dit Rodin, — je... — Je vous dis que je ne le puis pas de moi si vous restez là! — s'écria Dagobert en français;»paill du pi^Ml. — Mais, au nom du ciel, dites au moins la cause de cette colère,... - reprit Adrienne, — et surtout ne vous liez pas; aux apparences: calmez-vous... — Uue Je me calme, mademoiselle! — s'écria

The text on this page is estimated to be only 15.88% accurate

»B0 LK JUIF ERRANT. DignbertBTec ddsesruir; — nuis je iie pense i^u'à une cliuse... madcmoiaene,... i l'arrivée du maréi-b^l biinou; il eera à Paria ui^our#hiii oa demain... -r l l lerait possible! » dit Adrieuoe. fiodia ât 00 mouTeaieut de surprise et de joie. t Nier wîr, — rcpril Duaoben, — J'ai reçu une leure du maréchal ; il a déilarqudaa Havre; depuis trois jours, j'ai lail démarches sur dëQurches, espëraut que les orphetiues me seraient reuducs, puisque la matliinalion de ces tnisérables avait échoué (et il moulra Rodin avec UQ uouveau geste de colère). — Eh bleu! non... ib comploleut encore queliiue iuramie. Je in'aUeo> \kt\, dont l'iiTilalion ei l'auiiéU: redoublaient eu soDgeant que (Tud ■uoiiiieul à l'autre le maréclul pouvait arriver â Paris ; — soriex... car, san:i mademoiselle,... je m:c serais au moins veugé sur quelqu'un... > liodin Gt un signe d'iultltii^ence à Adrienne, dont il se rapprocha piude iiiuenr, lui muulr:i l'agobert d un geste de commisénlion toucliaole, et Uil i ce dernier ; ■ Je soriirai donc, monsieur, et... d'autant plus vobuliersqueje «initiais celle chambre quand vous y éles entré. * l'uis, Kç rappiocliant luui à (ail de mademoiselle de Cardoville, le jé■uiiu lui dit â vûix basée : « Pauvre soldai!... la douleur l'égme ; il scruii incapable de m'entendre. tipUquei-ltii tout, ma cbére cl il sera bien attrapé, — ajouti-t-il d'un air flu; — maïs' en i ~ reprit Rodin en fouillant dans la poche de côté de sa rediugoU) et tirant un petit paquet, — remeltei-iui ceci, îe vous prie, nu cbére d^ niolEdle!...c'cit ma vengeance;... elle sera bonne. ■ Et comiM Adriaue. tenant le petit paquet dans m nain, regardait le Jésuite avec élonnemeot, cehn-d mit sou index sur sa terre choum pour recommander le sitence à ta jeune fflk, gana la porte eo mopchaot i reculons Mr b pointe dea pieds, et sortit après avoir encore d'un geste de pilîâ moiuré Dagobert, qui, dans uu [uome abattement, la télé bates^, us br» croisés sur la pobriue, rCïtaii muet aux consolations en^K-essées de la Hayeux . Lorsque Rocto evl quille la chambre, Adrienne, s'approcfaant du soldai, lui ditde sa voix douce et avec l'exuretsioa d'un profond intérêt : « Votre entrée si Imisque m'a empêchée de vous bire une question Inen intéressante pour moi... El voire blessore? — Nerci, madenwiseile, — dit Dagobért en sortaoi de sa pénible précoipaion, — mad ! ça n'est pas grand'cbose. mais Je n'ai pas le temps d'y songer... Je suis Ûché d'avoir été û brutal de^ant vous, d'avoir chasaé ce nùsérable;... mais c'est plus lbrt quemui; à la vue de ces gens-là mon sang ne ftit «ru'uu tour.

— Et pourtant, croycs-mn, vous avez été trop prompt à juger... la personne qui était là tout à l'beore. — Thw prompt... mademoisdie... mais ce n'est pas d'anjourdlioî que Je b connais,.. Il était avec ce renégat d'abbé d'Aigrigny... .

— Sans doole... ce qui ne l'empâche pas d'être un honnête et excellent boaune... — Lni7... — s'écria Dagobert. — Oui... et il u'est en ce montent même occupé que d'une chose .. de vous Taire rendre vos chères enfants. — Lui?... — reprit Dagobert en rerardaut Adrienne comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait, — lui me rendre mes enfants! — Uni... plus (61 que vous ne le pensez, peut-être.— Hademo'iseUe,— dit tout i coup Dagobert, — il vous trompe... vous êtes dupe de ce vieux gueuilà. — Non, — dit Adrieuoe en secouant la tête en souriant. — j'ai des preuves de sa bonne foi :... d'abord, c'est lui qui me Eait sortir de cette maison. — 11 serait vrai? dit Dagubert confondu. — Très-vrai, et, qui plus est, voici quelque chose qiu vous racommodera peut-êue avec lui, — dit Adrienne en remeliant â Dagoliert le petit paquet que Rodin venait de lui donner au muoieut de s'en aller ; — ne voulant pas vous eiaspéi-er davuuLige par s» présence, il m'a dit : > Hademoiselkv remettez ceci à ce brave soldât \ ce sera ma vengeance. » Dagobert regardait mflldcmaiselle de Cardoville avec surprise eu ouvrant macbinakiDcnt le petit piiçiuel. I orsqu'il l'eut dévclniyié cl qu'il eut reconnu sa croix d'argcn!, noircie par les années, et le vAui rulnn rou^ Êné qu'on lui avait dérobés à l'auberge du Kaiitou blanc avec set papiers, il s'écria, d'une voix eutrecoupée, te cfciiir palpitant ; ■ Ib croix T. .. ma croix!... c'est ma croix!... >





The text on this page is estimated to be only 8.39% accurate

LE JUIF EnRANT. IRL D de sa joie, il prcfouit l'éluile ifuTgciil
cmilre sa . Adrieiue et b Mujuux se senlaiuut proluinléinent D lerrice rendu
m tuardclial Sinioii, i Mvut ricu Taire tir t>lus |>imr moi.-. ee brave
hocnme. madeniuisellcT... El je l'ai lujiirid .. iiiallrjiliï itcisl fou«... Il a
idcnii:ul cl utlelgiiii Rodiu â * dernière marche. X émue, eu le Misiss:inl
par - U terril pouriait Ihui de m'en aliter. maiDiervini il s'vgil de rcvcDlr. A
quoi noos wt^Iods-duw ' — Toutàriwure, monsieur, j'avais lorl. elqusDdj'ai
un tort, je lenfpire. Je vous ai injurié, maltraité devant i^oiiu, je von* Turai
mes nciucs (levant léiuoias. — Mais, mon clior monsieur.. . je vom. . rendi
grAce... je ■uispresté...— Qu'est-ce qtiech me dit aie TuuvKoyex prtv
âé.'...Je 10US dis que vous aDei remonter tout 4e nuie... ou siuou... un
sinon, — reprit tlagobert en prenant la main du jésuite et en la serrau avec
autunl th curaùlité qae iTaticndrisseRieut, — ou sinon le bonbi^ur que vous
me causez en me rendant ma croix ne «cra pas complet. —Qu'A eda ne
tienne: alors, nioti bon ami. remiiutnns. . remontons... — El Don-seulement
vous m'avez rendu ma eroîx... tptP j'ai... eh bien oui! que j'ai pleiiréc, alkx.
sans le dira à personne, — s'écria Dagobert avec dliiihia : — inala cette
denwisdie m a dit que, grâce à tous.. . cet pso

l'exaltation de sa joie, il pressait l'étoile d'argent contre sa poitrine. Adrienne et la Mayeux se sentaient profondément



le l'émotion du soldat, qui s'écria en courant vers la
ait de sortir Rodin :



Rodin et la mère Arsène. — PAGE 170.



The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

182 LR JUIF ERRANT. vres enfunts! Voyons... pas de fuisse juie... Flst-ce bk*n vmi? mou Dieu ! est-ie bieu vrai?— lié! héi... voyez-vuuslc curieux, — dit Bodin eu souriant avec finesse. Puis il ajouta : — A lions, allons, soyez tiau^uille... on vous les rendra, vos deux anges... vieux diiible à quatre. El le jésuite remonta l'escalier. a On me les rendra... aujourd'hui? » s'écria D:igubert. ft, au moment où Rodin gravissait les marches, il l'arrêta brus^iurement par la manche. a Ah ça, mon bon ami, — dit le jésuite, — décidément nous arrêtonsnous? montons-nous? descendons-nous? Sans reproche, vous me laites aller comme un tonton. — C'est juste... lù-haul-uous nous expliquerons mieux. Venez... alors, venez vite... » dit Da^obert. Fuis, prenant Rodin sous le bras, il loi lit hâter le pas et le ramena tri'.>mphant dans la ch;irabre où Adrienne et la Mayeux étaient restées, irès-surprises de la subite disparition du soldat. « Le voilà... le voilà! — s'écria Dasobert en rentrant. Heureusement je l'ai attrapé au bas de l'escalier. — Et vous m'avez lait remonter d'un fier pas! — ajouta Rodin passablement essoufflé. — i^lainlenant. nn^n(^ieur, — dit Uugobert d'une voix crave, — je déclare devant mademoiselle que j'ai eu tort de vous brutaliser, de vous injurier; je vous en fais mes excuses, monsieur, et je reconnais avec joie que je vous dois... oh ! beaucoup.... oui.... beaucoup, et, Je vous le jure, quand je dois.... je pave. » Ht Dagobcrt tendit encore sa loyale madn à Rodin, qui la serra d'une fiiçon fort affable, en ajoutant : a Eb, mon Dieu ! de (^uoi s'agil-il donc? Ouel est donc ce grand service dont vous parlez? — Lt cela ! — dit Dagoberl en faisant briller sa croix anx yeux de Rodin ; — mais vous ne savez donc pas ce que c'est pour moi que cette croix ! — Supposant, au contraire, que vous deviez y tenir, je comptais avoir le piaibir de vous la renieltre moi-niêmtt. Je l'avais apportée pour cela... Mais, entre nous, vous m'avez . des mon arrivée, si... si familièrement accueilli... que je ij'ai pus eu le temps de... — Alonsieur, dit Dagobesi couius, ~ je vdPs a>^ure que je me repens cruellement de ce une j ai Lit. — Je le sais... mon bon ami... n'en parlons donc plus... Ah ça I vous y teniez même, en butte à la haine de cet homme si dangereux. — Comment diiu(cela? — dil Dagobert. — th, mon Dieu! vous-même, — dit Rodin, — vous êtes un exemple de ce que j'avance. — Moi!.... — Croyez-voui Sue le hasard seul ait amené la scène de l'auberge du Faucon blâuc. pri-? e Leipsick? — Qui vous a parlé de cette scène? — dit Dagobert coiifondu. —

Ou vous acceptiez la provocation de Morok, — couliuua lefrsuite sans répondre à L>a{j'obert, — et vous tombiez dans un guet-a|teiià ou vous la refubiez, et aloi*s vous éiiez arrêté &utc de papiers ainsi que vous l'avez été, puis jeté en prison comme un vagabond avec ces pauvres ornlielines... Maintenant, savez-vous qud était le but de celle vit^lence? De vous empêcher d'être ici le 13 février. — Mais plus je vuu* écoute, monsieur, — dit Adrienne, — plus je sui^ eiïra^'ée de iaud;icc de l'abbé d'Aigrigny et de l'étendue des moyens dont il dispose... En vérité, — reprit-elle avec une profonde surprise, — si vos paroles ne m': ritaient pas toute créance... — \ous en douteriez, u'esi-ce pas, uude* moiselle? — dil Dagobert; — c'est comme moi, je ne peux pas croire que, si méchant qu'il soit, ce renécat ait eu des intelligences avec iir montreur de bêtes, au fond de la baxe i et puis, comment au; ait-il s.; que moi et les enfants nous devions passer à Leipsick? C'est im|JOSSible. mon brave homme. — En eflel, monsieur, — reprit Adriemie, — je craiis que votre a nimad version, d'ailleurs ircs-légitime, contre l'abbé d'Aigrigny, ne vous égare, et que vous ne lui attribuiez une puissance et une étendue de relations presque fabuleuse. »

Après mi moment de silence, pendant lequel Rodin regarda tour ù tour Adrienne et Dagobert avec une sorte de commisération, il reprit : « Et comment M. l'abbé d'Aicrigny aurait-il eu votre croix en sa po session sans ses relations avec Morok? — demanda Bodin au soldat. — Mais aa fait, monsieur, — dit Dagobert, — la joie m'a empêché de réUécbir; comment se (ait-il que ma croix soit entre vos mains? — Justement parce que l'abbé d'Aigr'iguy avait à Leipsick les relations dont vous et cette chère demoiselle paraissez douter. — Mais ma croix, comment voii> estelle parvenue à Paris? -* Dites-moi, vous avez été arrôté à Leipsick faute de papiers, n'est-ce pas? ^ Oui... mais je n'ai jamais pu compreudrc comment mes papiers et mon argent avaient duparu de mon sac... Je croyais avoir eu le malheur de les perdre. » Rodin haussa les épaules et reprit : « Ils vous ont été volés à l'auberge du Faucon blanc par Goliath , un des aflidés de Morok , et celui-ci a euvoyé les papiers el la croix à l'abbé d'^Ugrij^ny pour lui prouver qui avait i-éussi a exécuter les ordres qui concernaient les orphelines et vousmême : c'est avant-hier que j'ai eu la def de cette machination téuébreuse : croix et papiers se trouvaient dans les archives de l'abbé d'Aigrigny : les papiers fermaient un volume trop considérable; on se serait aperçu de leur soustraction : mais, d'après ma lettre, espérant vous vuir ce matin, et sachant combien un soldat de l'empereur tient à sa crois. relique

sacrée, comme vous dites, mon bon ami, ma fol l je n'ai pas hésité : j'ai mis la relique dans ma poche. Après tout, me suis-je dil,

LE JUIF ERRANT. 488 GflAPITBE m. RéTéUtiont.

Mademoiselle de Cardoville, très-élonnée de la frayeur de Rodin lorsqu'il lui avait demandé quelque explication sur le pouvoir si formidable, M. Étendu, dont disposait l'abbé d'Aigrigny, lui dit : « Mais, inouïeur, qu'y a-t-il donc de si étrange dans la question que je viens de vous faire ? » Rodin, après un moment de silence, jetant les yeux autour de lui avec une inquiétude parfaitement simulée, répondit à voix basse : « Encore me connaissez-vous, mademoiselle, ne m'interrogez pas sur un sujet si redoutable ; les murailles de cette maison ont des oreilles, ainsi qu'on dit vulgairement. » Adrienne et Dagobert se regardèrent avec une surprise croissante. La jeune fille, par un instinct d'une persistance incroyable, continuait à éprouver un sentiment de défiance invincible contre Rodin. Quelquefois elle se regardait longtemps à la dérobée, tâchant de pénétrer sous le masque de cet homme, qui l'épouvantait. En ce moment le jésuite rencontra le regard inquiet de la jeune fille obstinément attaché sur lui ; elle fit aussi un petit signe de tête plein d'aménité ; la jeune fille, effrayée de se voir surprise, baissa les yeux et tressaillait. « Non, non, ma chère demoiselle, reprit Rodin avec un soupir, en voyant que mademoiselle de Cardoville s'étonnait de son silence, — ne m'interrogez pas sur la puissance de l'abbé d'Aigrigny. — Mais encore me le direz-vous, monsieur, — reprit Adrienne, — pourquoi cette hésitation à me répondre ? Que craignez-vous ? — Ah ! ma chère demoiselle, — dit Rodin en frissonnant, — ces gens-là sont si puissants !... leur animosité me si terrible ! — Rassurez-vous, monsieur, je vous dois trop pour que non appui vous manque jamais. — Écoutez, ma chère demoiselle, — s'écia (odio presque blessé, — jugez-moi mieux, je vous en prie. C'est donc moi que je crains ?... Non, non, je suis trop obscur, trop inoffensif « mais c'est vous, mais c'est M. le maréchal qui, mais ce sont les mêmes personnes de votre famille qui ont tout à redouter... Ah ! tenez, ma chère demoiselle, encore une fois, ne m'interrogez pas. Il est des secrets funestes à ceux qui les possèdent. — Mais maintenant, monsieur, ne faut-il pas mieux connaître les périls dont on est menacé ? — (Quand on voit la manœuvre de son ennemi, on peut se défendre au moins, — dit Dagobert. — Vaut mieux une attaque en plein jour qu'une embuscade. — Fais, je vous l'assure, — reprit Adrienne, — le peu de mots que vous n'avez dits m'inspirent une vague inquiétude. — Allons, puisqu'il le faut... ma chère demoiselle, — reprit le jésuite en paraissant faire un grand effort sur lui-même, — puisque vous ne

comprenez pas à demiBOI... je serai plus explicite ;... mais rappmpagnie de
 ^«sus. » Et fl tressaillit. « Les jésuites! — s'écria mademoiselle de
 Gardorille ne pouvant tenir un éclat de rire d'autant plus fhinc que, d'après
 les mystérieuses précautions oratoires de Rodin, elle s'attendait à une
 révélation, selon eDe, beaucoup plus terrible; — les jésuites! — reprit-elle
 en nant to«fours, — mais ils n'existent que dans les livres : ce sont des
 personnages listoriques très-elTrayants, je le crois ; mais pourquoi déguiser
 ainsi madame oe Saint-Dizier et M. d'Aigrigny? Tels qu'ils sont, ne
 justifient-ys pas assez mon aversion et mon dédain ! b Après avoir écouté
 silencieusement mademoiselle de CardoviRe, Rodin reprit, d'un air grave et
 pénétré : « Votre aveuglement m'effraie, ma chère demoiselle, le passé
 aurait dû vous faire craindre poiir 1 avenir» car, plus que personne, vous
 avez déjà subi la funeste action de cette compaguic dont vous regardez
 l'existence comme un rêve. —Moi, monsieur?— dit Adrienne en souriant,
 «quoique un peu surprise. — Vous... — Et dans quelle circonstance? —
 Vous me le demandez, ma chère demoiselle, vous me le demandez... et vous
 avez été enfermée ici comme folle ? N'est-ce donc pas vous dire que le
 maître de cette maison est im des membres laïques les plus dévoués de
 cette compagnie, et, comme tel, l'instrument aveugle de l'abbé d'Aigrignv?
 — Ainsi, — dit Adrienne sans sourire cette fois, M. Raleinier...^—
 oGéissait à l'abbé d'Aijtrigny, le chef le plus redoutable de cette redoutable
 société... Il emploie son génie au mal; mais, il faut l'avouer, c'est un homme
 de génie;... aussi est-ce surtout sur lui qu'une fois hors d'ici, vous et les
 vôtres devrez concentrer toute votre surveillance, tous vos soupçons ; car,
 croyezmoi, je le connais, il ne regarde pas la partie comme perdue ;... il fant
 vous attendre à de nouvelles attaques, sans doute d'un autre genre, mais, par
 cela même, peut^tre plus dangereuses encore... — lieureusement... vous
 nous prévenez, mon brave, — dit Dagobert, — et vous serez avec nous. —
 Je puis bien peu, mon bon ami ; mais ce peu est au service des honnêtes
 gens, — dit Rodin. — Blaintenant, — dit Adrienne d'un air pensif,
 complètement persuadée par l'air de conviction de Rodin, — je m'explique
 l'inconcevable influenc*e que ma tante exerçait sur le monde ; je l'attribuais
 seulement à ses relations avec des oersonnages puissants; ie croyais bien
 qu'elle était, ainsi que l'abbé d'Aigrign]^*, associée à de ténébreuses
 intrigues dont la religion était le voile, mais j'étais loin de croire à ce que
 vous m'apprenez. — Kt combien de choses vous ignorez encore! — reprit
 Rodin. — Si vous saviez, ma chère demoiselle, avec quel art ces gens-là

vous environnent, à voUre insu, d'agents qui leur sont dévoués ! Lorsqu'ils ont intérêt à en être instruits* aucun de vos pas ne leur échappe. Puis, peu à peu, ils agissent lentement, prudemment et dans l'ombre : ils vous circonviennent par tous les moyens possibles, depuis la flatterie jusqu'à la terreur... vous séduisent ou vous effrayent, pour vous dominer ensuite sans que vous ayez conscience de leur autorité ; tel est leur but, et, il faut l'avouer, ils l'atteignent souvent avec une détestable habileté. » Rodin avait parlé avec tant de sincérité, qu'Adrienne tressaillit; puis, se reprochant cette crainte, elle reprit : « Mais pourtant, non... non, jamais je ne pourrai croire à un pouvoir si infernal : encore une fois, la puissance de ces prêtres ambitieux est d'un autre âge... Dieu soit loué ! ils ont disparu à tout jamais. — Oui, certes, ils ont disparu, car ils savent se disperser et disparaître dans certaines circonstances; mais c'est surtout parce qu'ils sont le plus dangereux ; car la défiance qu'ils inspirent s'évanouit, et ils veillent toujours, eux, dans les ténèbres. Ah ! ma chère demoiselle, si vous connaissiez leur effrayante habileté ! Dans ma haine contre tout ce qui est oppressif, lâche et hypocrite, j'avais étudié l'histoire de cette terrible compagnie avant de savoir que l'abbé d'Aigrigny en faisait partie. Ah ! c'est à épouvanter.... Si vous saviez quels moyens ils emploient!.... quand je vous dirai que, grâce à leurs ruses diaboliques, les apparences les plus pures, les plus dévouées, cachent souvent les pièges les plus horribles... — Mais les regards de Rodin parurent s'arrêter par hasard sur la Mayeux ; mais, voyant qu'Adrienne ne s'apercevait pas de cette insinuation, le jésuite reprit : — En un mot, êtes-vous en butte à leurs poursuites, ont-ils intérêt à vous capter? oh ! de ce moment, défiez-vous de tout ce qui vous entoure, soupçonnez les attachements les plus nobles, les affections les plus tendres, car ces monstres parviennent quelquefois à corrompre vos meilleurs amis, et à s'en faire contre vous des auxiliaires d'autant plus terribles, que voire confiance est plus aveugle. — Ah ! c'est impossible, — s'écria Adrienne révoltée ; — vous exagérez... Non, non, l'enfer n'a jamais rien rêvé de plus horrible que de telles trahisons... — Débâillez ! ... ma chère demoiselle... l'un de vos parents, M. Hardy, le plus loyal, le plus généreux, a été ainsi victime d'une trahison infâme... Enfin, savez-vous ce que vous a appris la lecture du testament de votre aïeul nous a appris? C'est qu'il est mort victime de la haine de ces gens-là, et qu'à cette heure, après cent cinquante ans d'intervalle, ses descendants sont encore en butte à la haine de cette indestructible compagnie. ^ Ah ! monsieur cela épouvante, — dit Adrienne en sentant son cœur se serrer. —

Mais il n'y a donc pas d'armes contre de telles attaques?... — i^ prudenc*e,
ma chère demoiselle, la résene la plus attentive, l'étude la plus
incessamment défiante de tout ce qui vous approche. — Mais c'est une vie
affreuse qu'une telle vie! moniteur; mais c'est une torture que d'être abisi en
proie à des soupçons, à de» doutes, à des craintes continuelles I — Bh !
sans doute ! ils le saveAt bien, l» misérables... C'est ce qui fait leur force
;... souvent ils trompent par l'qxoès w*Hat des précautions que l'on prend
ooo

184 LE JUIF ERRANT. tre eux. Aussi, ma obère domoiselle, et vous, digne et brave suld;it, au nom de ce qui vous est cher, défiez-vous, iie lias;irdez pas légcreineil ▼olre eouOance; prenez bien garde, vous avez lailli être victimes de ces gens-là; vous les aurez toujours ptiur eimemis implacables Et v(ms aussi, pauvre et intéressante enfant, — ajouta le jésuite en s'adressant à la Mayeux, — suivez mes conseils... craignez-les... ne dormez que d'un œil , conmie dit le proverbe. — Moi , monsieur, — dit h Maveux ; — Su'ai-je fciit ? qu'ai-je à craindre? — Ce que vous avez fait? f.h! mon ieu.... N*aimez-vous pas tendrement ujours sur vos gardes, et ^ surtout, ma chère demoiselle, dans tous les cas douteux , ne craignez 'l pas de vous adresser à moi. En trois jours j'ai assez appris par ma proy pre expérience, sur leur manière d'agir, pour pouvoir vous indiquer un ' piège, une ruse, un danger, et vous en défendre. — Dans une pareille circonstance, monsieur, — répondit mademoiselle de Cardoville, — à défaut de reconnaissuice, mon intérêt ne vous désignerail-il pas comme mon meilleur conseiller ! » Selon la tactique habituelle des fils de Loyola, qui tantôt nient euxmêmes leur propre existence afin d'échapper à leurs adversaires, tantôt, au contraire, proclament avec audace la puissance vivace de leur organisation afin d'intimider les faibles, Rodiu avait éclaté de rire au nez du régisseur de la terre de Cardoville, lorsque celui-ci avait parlé de l'existence des jésuites , tandis qu'à ce moment , en retraçant ainsi leurs moyens d'action, il tâchait, et il avait réussi à jeter dans l'esprit de mademoiselle de Cardoville quelques germes de frayeur qui devaient peu à peu se développer par la réflexion, et servir plus tard les projets suiistn's qu'il méditiit. La Mayeux ressentait toujours une grande frayeur à l'endroit de Rodiu; pourtant, depuis qu'elle l'avait entendu dévoiler à Adrienne la sinistre puissance de Tordre qu'il dis;ut si redoutable, la jeune ouvrière, loin de soupçonner le jésuite d'avoir l'audace de parliT ainsi d'une association dont il était membre, lui savait gré, pri^que malgré elle, des imporUints conseils qu'il venait de donner à mademoiselle de ('ardoville. Le nouveau regard qu'elle jeta sur lui à la dérobé*; (et que Rodin surprit aussi, car il observait la jeune fille avec une attention soutenue) fut empreint d'une gratitude pour aiusi dire étonnée. Dt^vinant cette impression, voulant l'améliorer encore, tâcher de détruire les fâcheuses préventions de la Mayeux, et aller surtout au-devant d'une révélation qui devait être faite tôt ou tard, le jésuite eut l'air d'avoir oublié quelque chose de fort important , et s'écria en se frappant le

front : a A quoi pensais-je donc ? — Puis, s'adressant à la Mayeux : — Savez-vous, ma chère fille, où est votre sœur ? » Aussi interdite qu'attristée de cette question inattendue, la Mayeux répondit en rougissant beaucoup, car elle se rappelait sa dernière entrevue avec la brillante reine Bacclianal : a Il y a quelques jours que je n'ai vu ma sœur, monsieur. — Eh bien ! ma chère fille, elle n'est pas heureuse, — dit Rodin, — j'ai promis à une de ses amies de lui envoyer un petit secours ; je me suis adressé à une personne charitable ; voici ce que l'on m'a donné pour elle... — Et il tira de sa poche un rouleau cacheté qu'il remit à la Mayeux, aussi surprise qu'attendrie. — Vous avez une sœur malheureuse... et je n'en sais rien, — dit vivement Adrienne à l'ouvrière ; — ah ! mon enfant, c'est mal ! — Ne la blâmez pas.... — dit Rodin. — D'abord elle ignorait que sa sœur fût malheureuse, et puis elle ne pouvait pas vous demander, à vous, ma chère demoiselle, de vous y intéresser. » Et comme mademoiselle de Cardoville regardait Rodin avec étonnement, il ajouta en s'adressant à la Mayeux : a N'est-il pas vrai, ma chère fille ? — (»oui, monsieur, — dit l'ouvrière en baissant les yeux et rougissant de nouveau : puis elle ajouta vivement et avec anxiété : — .Mais ma sœur, monsieur, où l'avez-vous vue ? où est-elle ? comment est-elle malheureuse ? — Tout ceci serait trop long à vous dire, ma chère fille ; allez le plus tôt possible chez Clovis, maison de la fruitière, demandez à parler à votre sœur de la part de M. Charlemagne ou de M. Rodin, comme vous voudrez, car je suis également connu dans ce pied-à-terre sous mon nom de baptême comme sous mon nom de famille, et vous saurez le reste... Dites seulement à votre sœur que, si elle est sage, que si elle persiste dans ses bonnes résolutions, l'on continuera de s'occuper d'elle, y » La Mayeux, de plus en plus surprise, allait répondre à Rodin, lorsque la porte s'ouvrit, et M. de Fernande entra. La figure du magistrat était grave et triste. « Et les filles du maréchal Simon ? — s'écria mademoiselle de Cardoville. — Malheureusement je ne vous les amène pas, — répondit le juge. — Et où sont-elles, monsieur ? qu'en a-t-on fait ? Avant-hier encore elles étaient dans ce couvent ! » s'écria Dagobert bouleversé de ce complet retournement de ses espérances. A peine le soldat eut-il prononcé ces mots, que, profitant du mouvement qui groupait les acteurs de cette scène autour du magistrat, Rodin se recula quelques pas, gagna discrètement la porte, et disparut sans laisser aucune trace de ces jeunes filles... — Ils les auront envoyées dans un autre endroit, — s'écria Dagobert, — et qui sait ?... bien malades peut-être... Us les tueront, mon Dieu ! ils les tueront ! — s'écria-t-il avec effroi.

accent déchirant. — Après un tel refus, que faire, mon Dieu ! quel parti prendre ? Ah ! de grâce éclairez-nous, monsieur, vous notre coofteil. Ton notre providence, — dit Adrienne en se retournant pour parler à Iodin. qu'elle croyait derrière elle. — Quel serait votre... » Puis, s'apercevant que le jésuite avait tout à coup disparu, elle dit à li Mayeux avec inquiétude : « Et N. Rodin, où est-Û donc ? — Je Besù pas, mademoiselle, — répondit la Mayeux en regardant autour d*ele ; — il n'est plus là. — Cela est étrange, — dit Adrienne, — disparaître si bn » quement... — Quand je vous disais que c'était un traître ! — s'écria liigobert en frappant du pied avec rage ; — ils s'entendent tous... — Ifoa, non, — dit mademoiselle de Cardoville, — ne croyez pas cela ; mil l'absence de M. Rodin n'en est pas moins très-reffrettable, car, dan celte circonstance difficile, grâce à la position que M. Rodin a occupée auprès de M. d'Aigrigny, il aurait pu peut-être donner d'utiles renseignements. — Je vous avouerai, mademoiselle, que j'y comptais presque, — dit M. de Gernande, — et j'étais revenu ici autant pour vousappresdre le fâcheux résultat de m

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

LE JCJIF ERRANT. 485 ieii\ di' Pierre Simon euvre l'empereur n'avait jamais été aveugle ; auant Sdu dévouement, son ardent amour pour son idole fut insuiictifet kour ainsi dire Ctta... autant son admiration Tut grave et raisonnée. ur la bataille , non-seulement le maréchal Simon admirait son héros : ofnme le plus grand capitaine du monde, mais il Tadminiit surtout piirce ru'U savait que TËmpercur avait fait ou accepté la guerre dans rcs\joir l'imposer un jour la paix au monde, car si la paix consentie par la gloire a par la force est grande, féconde et masnifique, la paix consentie par la UMesse et par la lâcheté est stérile, d&istreuse et déshonorante. Fils rartisfin, Pierre Simon admirait encore l'Empereur , parce que cet imlérîal parvenu avait toujours su hhe noblement vibrer la fibre popusiîre, et que, se souvenant du peuple dont il était sorti, il l'avait fratorleDeinent convié k Jouir de toutes les pompes de l'aristocratie et de la «faiaté , l-orsque le maréchal Simon entra dans la chambre, ses traits étaient illérés; i la vne de Dagobert, un éclair de joie illumina son visage; il le précipita vers le soldat en lui tendant les bras, et s'écria : « Mon li!! mon vieil aDtt!... » Ikigbbert réptindUavec une muette effusion k cette affectueuse étreinte; is le maréchal, se dégageant de ses bras, et attachant sur lui des yeux tamides, lu! dit d'une voix si palpitante d'émotion que ses lèvres tremÉbient : « th bien ! tu es arrivé a temps pour le 15 février? — Oui, mon général.... mais tout est remis k quatie mois.... — Et... Bi iemme?... mon enfont?... » A cette question, Dagobert tressaillit, baissa la tête et resta muet « Ils ne sont donc pas ici ? — demanda Pierre Simon avec plus de nrprise que d'inquiétude. ^ On m'a dit chez toi que ni ma femme ni Doo enCsint n'y étaient ; mais que je te trouverais... dans cette maison... je sois accouru... ils n'y sont donc pas? — Mon général... — dit Dagobert en devenant d'une grande pâleur, — mon général... » Puis, essupnt les gouttes de sueur froide qui perlaient sur son front, I ne put articuler une parole de plus, sa voix s'arrêtait ilans son gosier « Ta me bis... peur 1 » s'écria Pierre Simon en devenant pâle comme wn soldat et en le saisissant par le bras. A ce moment Adricnne s'avança, les traits empreints de tristesse et d'attendrissement ; voyant le cruel embarras de Dag(»bert, ellt^ voulut tenir k son aide, et dit à I ierre Shnon d'une voix douce et émue : c Monsieur le maréchal .. je suis mademoiselle de Gardovillc... une parente... de vos chères enfant^.. .» Pierre Simon se retourna iWii^mcnt , aussi frappé de

l'éblouissante beauté d'Adrienne que des paroles qu'elle venait de prononcer... 11 balbutia dans sa surprise : c'est vous, mademoiselle.... parente.... de metef^ Et il appuya sur ces mots en regardant Dagobert avec stupeur.

Oui, monsieur le maréchal.... vos enfants.... — se hâta de dire Adrienne, — et Tamour de ces deux charmantes sœurs jumelles.... — Sœurs jumelles ! — s'écria Pierre Simon en interrompant mademoiselle de Cardoville avec une explosion de joie impossible à rendre. — Deux filles au lieu d'une ! Ah ! combien leur mère doit être heureuse... — Puis il ajouta en s'adressant à Adrienne : — Pardon, mademoiselle, d'être si peu poli, de vous remercier si mal de ce que vous n'apprenez ;... mais vous concevez, il y a dix-sept ans que je n'ai vu ma lennie. J'arrive... et au lieu de trouver deux êtres à chérir... j'en trouve trois... De grâce, mademoiselle, je désirerais savoir toute la reconnaissance que je vous dois. Vous êtes notre parente ; je suis sans doute ici chez vous... Ma femme, mes enfants sont là. .. n'est-ce pas?... Craignez-vous que ma brusque apparition ne leur soit mauvaise ? j'attendrai ;... mais tenez, mademoiselle, j'en suis certain, vous êtes aussi bonne que celle... ayez pitié de mon impatience... Préparez-les bien vite toutes les trois... à me revoir. » Dagobert, de plus en plus ému, évitait les regards du maréchal et tremblait comme la feuille. Adrienne baissait les yeux sans répondre ; son cœur se brisait à la pensée de porter un coup terrible au maréchal Simon. Celui-ci s'étonna bientôt de ce silence : regardant tour à tour Adrienne et le soldat d'abord d'un air inquiet et bientôt alarmé, il s'écria : « Dagobert ! tu me caches quelque chose... — Mon général... — répondit-il en balbutiant, — Je vous assure.... je.... je.... — Mademoiselle, s'écria Pierre Simon, — par pitié, je vous en conjure, parlez-moi franchement, non l'anxiété est horrible... Mes premières craintes reviennent... (Tu'y a-t-il ?.. Mes filles... ma femme, sont-elles malades ? sont-elles en danger ? Oh ! parlez ! parlez ! — Vos filles, monsieur le maréchal, — dit Adrienne, — ont été un peu souffrantes... par suite de leur long voyage ; mais il n'y a rien d'inquiétant dans leur état. — Mon Dieu !... c'est ma femme... Mrs... c'est ma femme qui est en danger. — Du courage, monsieur, — dit tristement mademoiselle de Cardoville. — Hélas ! il vous faut chercher de la consolation dans la pensée des deux anges qui vous restent. — Mon général, — dit Dagobert d'une voix ferme et grave, — je suis venu de Sibérie... seul... avec vos deux filles. — Et leur mère ! leur père ! — s'écria Pierre Simon d'une voix déchirante. — Le lendemain de la mort, je me suis mis en route avec les deux orphelins. — répondit le soldat.

— Morte!... — s'écria Pierre Simon avec accablement, — morte .. » Un silence lui répondit. A ce coup inattendu, le maréchal chancela, s'appuya au dossier d'une chaise et tomba assis en cachant son visage dans ses mains. Pendant quelques minutes on n'entendit que des sanglots étouffés; car non-seulement Pierre Simon aimait sa femme avec idolâtrie, pour toutes les raisons que nous avons dites au commencement de cette histoire ; mais par un de ces singuliers compromis que l'homme longtempse et cruellement éprouvé Élit, pour ainsi dire, avec la destinée, Pierre Simon, fataliste comme toutes les âmes tendres, se croyant en droit de compter enfin sur du bonheur après tant d'années de souffrances, n'avait pas un moment douté qu'il retrouverait sa femme et son enfant, double consolation que la destinée lui devait, après de si grandes traverses. Au contraire de certaines gens que l'habitude de malheur rend moins exigeants, Pierre Simon avait compté sur un bonheur aussi complet que l'avait été son malheur... Sa femme et son enfant, telles étaient les seules conditions uniques, indispensables de la félicité qu'il attendait : sa femme eût survécu à ses filles, qu'elle ne les eût pas plus remplacées pour lui qu'elles ne remplaçaient leur mère à ses yeux : faiblesse ou cupidité de cœur, cela était ainsi ; nous insistons sur cette singularité, parce que les suites de cet incessant et douloureux chagrin exerceront une grande influence sur l'avenir du maréchal Simon. Adrienne et Dagobert avaient respecté la douleur accablante de ce malheureux homme. Lorsqu'il eut donné un libre cours à ses larmes, il redressa son mâle visage, alors d'une pâleur marbrée, passa la main sur ses yeux rougis, se leva et dit à Adrienne ; c Pardonnez-moi, mademoiselle... je n'ai pu vaincre ma première émotion... Permettez-moi de me retirer.... J'ai de cruels détails à demander au digne ami qui n'a quitté ma femme qu'à son dernier moment.. . Veuillez avoir la bonté de me faire conduire auprès de mes enfants... de mes pauvres orphelines !... » Et la voix du maréchal s'altéra de nouveau. c Monsieur le maréchal, dit mademoiselle de Gardoville, ~ tout à l'heure encore nous attendions ici vos chères enfants.... malheureusement notre espérance a été trompée... » Pierre Simon regarda d'abord Adrienne sans lui répondre, et comme s'il ne l'avait pas entendue ou comprise. « Mais rassurez-vous, — reprit la jeune fille, — il ne faut pas en venir à désespérer... — Désespérer? — répéta machinalement le maréchal en regardant tour à tour mademoiselle de Gardoville et Dagobert, — désespérer! et de quoi? mon Dieu ! — De revoir vos enfants, m

486 LE JUIF ERRANT. de Rodin, qui, n^é dans Tembrasure de la porUS où il s'appuyait, semblait cou lempler cette scène avec un profond atlendrissement. Dagobert, à la vue de Rodin ramcuaul les eulautb. d'abord frappé de Btupeur, n'avait pu faire un mouvement ; mais, enleodant les paroles d'Adrienne, et cédant à un élan de reconnaissance pour ainsi aire inscui^{ée}, il se jeta à deux senoux devant le jésuite, eu joignant ses mains comme s'il eAt prié, et s'écria d'une voix entrecoupée : a Vous m'avez s;mvé eu rameuanl ces enfants... — Ab I monsieur, sovez béni... — dit la Mayeux en cédant à rentrainementl général. — Mes bons amis, c'est trop*. — dit Rodiu, comme si tint d'émotions eussent été au-dessus de ses forces; — c'est en vérité trop pour moi ; excusez-moi auprès du maréchal.. . et dites-lui que je suis assez payé par la vue de son bonheur. — Monsieur... de grâce... — dit Adrienne, — que le maréchal vous connaisse, qu'il vous voie au moins. — Oh! restez... vous qui nous sauvez tous, — s'écria Dagobert en tâchant de retenir Rodin de son côté. — La Providence, ma chère demoiselle, ne s'inquiète plus du bien qui est fait, mais du bien qui resle à faire... — dit Fiodin avec un accent rempli de linesse et de bonté. — Ne faut-il pas à cette heure songer au prince Djalma ? Ma tâche n'est pas finie, et les moments sont précieux. — Allons, — ajouta-t-il en se déçageantl doucement de l'étielute de Dagobert, — allons, la journée a ete aussi bonne que je l'espéiais : Tabbe d'Aigrigny est démasqué; vous êtes libre, ma chère demoiselle; vous avez retrouvé votre croix, mon brave soldat; la Mayeux est assurée d'une protectrice, et M. le maréchal embrasse ses enfants... Je suis pour un peu dans toutes ces joies- là... ma part est belle... mon cœur content... Au revoir, mes amis, au revoir. » Ce disant, Rodiu fit de la main un salut alTectueux à Adrienne, à la Mayeux et à Dagobert, et disparut après leur avoir montré d'un regard ravi le maréchal Simon, qui, assis et couvrant ses deux filles de larmes et de baisers, les tenaif étroitement embrassées et restait étranger à ce qui se passait autour de lui Une heure après cette scène, mademoiselle de Cardoville et la Mayeux, le maréchal Siins du clergé, échappent à la surveillance du pouvoir civil ! N'est-il pas déplorable que ces demeures ne soient pas soumises aussi à une inspection périodique, composéf^é, si I on veut d'un aumônier, d'un magistrat ou de quelque délégué de l'autorité municipale? S'il ne se passe rien que de licite, que d'bumain, que de cliaritable, dans ces établissements qui ont tout le caractère et par conséquent encourent toute la responsabilité des

établissements publics, pourquoi cette révolte, pourquoi cette indignation courroucée du parti prêtre, lorsqu'il s'agit de toucher à ce qu'il appelle ses franchises? Il y a quelque chose au-dessus des constitutions délibérées et promulguées à Rome : — c'est la loi. Vançaise, la loi commune à tous, qui accorde à tous protection, mais qui, en retour, impose à tous respect et obéissance. CHAPITRE V. L'Indien à Parit Depuis trois Jours, mademoiselle de Cardoville était sortie de chez le docteur Baleinier. La scène suivante se passait dans une petite maison de la rue Blanche, où Djalma avait été conduit au nom d'un propriétaire inconnu. (Que l'on se figure un joli salon rond, tendu d'un taffetas de fond gris-perle à dessins pourpre, sobrement rehaussés de quelques fleurons d'or ; le plafond, vers son milieu, disparaît sous de pareilles dentelles nouées et réunies par un gros cordon de soie ; à chacun des deux bouts de ce cordon, retombant inégalement, est suspendue, en guise de lustre, une petite lampe indienne de filigrane d'or d'un merveilleux travail. Une de ces ingénieuses combinaisons si communes dans les pays barbares, ces lampes servent aussi de brûle-parfums ; de petites boîtes de cristal bleu enchâssées au milieu de chaque vide laissé par la feuillure des arabesques, et éclairées par une lumière intérieure, brillent d'un azur si limpide, que ces lampes d'or semblent constellées de saphirs transparents ; de légers nuages de vapeur blanchâtre s'élevaient de ces deux lampes et rendent dans l'espace leur solive embaumée. Le jour n'arrive dans ce salon (il est environ deux heures de relevée) qu'en traversant une petite serre chaude que l'on voit à travers une grille sans barreaux, formant porte-fenêtre, et pouvant disparaître dans une niche de la muraille, en glissant le long d'une rainure pratiquée au plancher. L'entre-deux de la porte peut, en s'abaissant, cacher ou remplacer cette grille (quelques palmiers nains, des muscadiers et autres végétaux de l'Inde, au feuillage épaisses et d'un vert métallique, disposés en bosquets dans cette serre chaude, servent de perspective et, pour ainsi dire, de fond à de larges massifs diaprés de fleurs exotiques, séparés par un petit carreau dallé en faïence japonaise jaune et bleue, qui vient aboutir au pied de la glace. Le jour, déjà considérablement affaibli par le réseau de l'entre-deux qu'il traverse, prend une nuance d'une douceur singulière, en se combinant avec la lueur azurée des lampes à parfums, et les clartés faibles de l'ardent foyer d'une haute cheminée de porphyre orientale. Dans cette pièce un jeune homme, tout imprégné de suaves senteurs mêlées à l'odeur aromatique du tabac persan, un homme à cheveux bruns et pendante, portant une longue robe d'un vert sombre, fermée autour des reins par une ceinture blanche, est

agenouillé sur un magnifique lapis de Turquie ; il attise avec soin le fourneau d'or d'un àMte; le flexible et long tuyau de cette pipe, après avoir déroulé ses nœud» nr le tipis, comme un serpent d'écaihite écaillé d'argent, aboutit entre b doigts ronds et efilés de Djalma, mollement étendu sur le divan. Ltĩ jeune prince a la tête nue ; ses cheveux de jais à reflets bleuâtres, séparés au milieu de son front, flottent onduleux et doux autour de soi visage et de son cou d'une beauté antique et d'une couleur chanfe, transparente, dorée comme l'ambre ou la topaze; accoudé sur un coussin, il appuie son menton sur la paume de sa main droite : la large maiche de sa robe, retombant presque jusqu'à h\ saignée, laisse voir nutiM bras, rond comme celui d'une femme, les signes mystérieux autrefitf tatoués dans Tlndc par l'aiguille de l'EtrangUĩur. Le fils de Kha^ja-SioC tient de sa main gau(!he le bouquin d'ambre de sa pipe. Sa robe de m* gnilique cachemire blanc, dont la bordure palmée de mille ctnikan monte jusqu'à ses genoux, est serrée à sa taille mince et cambrée par ks larges plis d'un chèle orange ; le galbe élégant et pur de Tune des jambes de cet Antinous asiatique, à demi découverte par un pli de sa robe, se dessine sous une espèce de guêtre, très-juste, en velours cramoia, brodée d'argent, échancrée sur le coude-pied d'une petite mule de mroqiiin blanc à talon rouge. A la fois douce et mâle, la physionomie de l)jalma exprimait ce calme mélancoli(||ue et contemplatif habitoel au Indiens et aux Arabes, heureux privilégiés qui, par un rare mâaoge, unissent l'indolence méditative ou rêveur à la fougueuse énergie de l'homme d'action ; Uintôt délicats, nerveux, impressionnables ooamie des femmes, tantôt déterminés, forouches et sanguinaires comme dei bandits. Kt cette comparaison semi-féminine, appliquée au moral des Anbei et des Indiens, tant qu'ils ne sont pas entrachies par Télan de la bstaiHe ou l'ardeur du carnage, peut aussi leur être appliquée presque physiquement ; car, si de même que les femmes de race pure in ont les extrémités mignonnes, les attaches déliées, les formes.aussi fines que souples, Ci*lte enveloppe délicate et souvent charmante cache toujours des muar des d'acier, d'un'ressort et d'une vigueur toute virile. Les longs yen de Djalma, semblables à des diamants noirs enchâssés dans une nacre bleuâtre, errent machinalement des fleurs exotiques au plafond : de teop à autre il approche de sa bouche le bout d*ambre du houka : puis, après une lente aspiration, entr'ouvrant ses lèvres rouges, femieroent dessinées sur l'éblouissant émail de ses dents, il expire une petite spirale de fumée fraîchement aromatisée par l'eau de roses qu'elle traverse. c Faut-il remettre du tabac dans le houka

* » dit l'houune ageocoôlé en se tournant vers Dialma et montrant les traits accentués et sioiaireB de Fariugbea l'Eti'angfeur.

LE JUIF ERKANT. 187 une prince resta muet, soit que, dans son mépris oriental pour es races, il dédaignât de répondre au métis, soit qu'aiMMirité dans crier il ne Peut pas entendu. I/Etrangicur se tut, s'accroupit sur », puis, les jambes croisées, les coudes appuyés sur ses genoux, ïnton dans ses deux mains, et les yeux incess:imment fixés sur . il attendit la réponse ou les ordres de celui dont le père était imé le Père du (iénéreux. Comment Faringhea, ce sanglant tecde Rohwanie, divinité du meurtre, avait il accepté ou recherché ctions si humbles? Gomment cet homme, d'une portée d'esprit ilgaire, cet homme dont réloquenjalma, se redressant brusquement et attachant sur Faringhea un regard farouche qui étinceb tout à «oup d'un feu sombre. — Cm la tue, monseigneur... loujfturs connue chez nous : femme surprise, femme morte. — Despotes comme nous, pourouoi les civilisés n'enfcmient-ils pas, comme nous, leurs femmes, |M)ur les forcer à une fidélité qu'ils ne (^rdent p;is? — Parce qu'ils sont civilisés comme des barb:ia»s... et barbares C(»mine des civilisés, monseigneur. — Tout cela est trf>te, si tu dis vrai, » reprit Djalma d'un air pensif. Puis il ajouta avec une certaine exaltation eC en employant, selon son habitude, le langage quelque peu mystique et figuré, familier â ceux de son pays : « Oui, ce que tu dis m'aflôise, e»ciave... car deux gouttes de rosée du ciel ^e fondant ensemble dans le calice d'une fleur... ce sont deux cœurs confondus dans un virfinal et pur amour... deux ravonsde feu s'nnissant en une seule flamme inextinguible, ce sont les brûlantes et étemelles délices de deux amants devenus époux. » Si Djalma parla des pudiques jouissances de l'âme avec un charme mexpnmable, lorsqu'il peignit un bonheur moms idéal ses yeux brillèrent comme des étoiles ; il frisM)niia légèrement, ses narines se gonflèrent ; l'or pâle de son teint devbt vermeil, et le jeune prince retomba dans une rêverie profonde. Fariuffhea, ayant remarqué cette dernière émotion, reprit : « Et si, comme le fier et brillant fUrau'r«n (\) de notre pays, le sultan de nos bois, vous préféreriez à des amours uniques et solitaires des plaisirs nombreux et variés; be:iu, jeune, riche comme vous l'êtes, monseigneur, si vous recherchiez ces séduisantes Pari>iennes, vous savez... ces voluptueux fantômes de v

188 LE JUIF ERRANT. Elaisir, d*ainour et de frayeur... et vous ne serez plus pour elles un onime... mais un dieu. — Tu crois? — s'écria Dblma emporté malgré lui par la s:iuvage éloquence de TEtrangleur. — Vous savez... vous sentez que je dis vrai, — sVcria celni-ci eu étendant le bras vers le jeune Indien. — Eh bien, oui ! — s'éc; iu Djahna le regard étincelant, les narines gonflées, en parcourant le salon pour ainsi dire par soubresauts et par bonds sauvages, — je ne sais si j'ai ma raison ou si je suis ivre, mais il me semble que tu dis vrai... Oui, je le sens, on m*aimera avec délire, avec furie... parce qu^ j aimerai avec délire, avec furie : on frissonnera de plaisir, de frayeur, parce que moi-même... en pensant à cela, je frissonne de bonheur et d'épouvante... Esclave, tu dis vrai, ce sera quelque chose d'enivrant et de terrible que cet amour. » En prononçant ces mots, Djalma était superbe d'impétueuse sensualité ; c'était chose belle Tt rare, l'homme arrivé pur et contenu jusqu'à rage où doivent se développer dans leur toute-puissante énergie les admirables instincts d'amour que Dieu a mis dans la créature ; instincts qui, comprimés, faussés ou pervertis, peuvent altérer la raison ou s'égarer en débordements effrénés, en crimes effroyables, mais qui, diriflés vers une ^nde et noble passion, (Meuvent et doivent, par leur violence même, élever l'homme, par le dévouement et par la tendresse, jusqu'aux limites de l'idéal. « Oh ! cette femme... cette femme... devant qui je tremblerai et qui tremblera devant moi... où est-elle est donc? s'écria Djalma dans un redoubliement d'ivresse. — La trouverai-je jamais ? — Une, c'est beaucoup, monseigneur, — reprit Faringhea avec sa froideur sardonique: — qui cherche une femme la trouve rarement dans ce pays ; qui clierche de« femmes est embarrassé du choix. B Au moment où le métis fiiisait cette impertinente réponse à Djalma, on put voir à la petite porte du jardin de cette maison, porte qui s'ouvrait sur une ruelle déserte, s'arrêter une voiture coupée, d'une extrême élégance, à caisse bleue lapis et à train blanc aussi rechampi de bleu : cette voiture était admirablement attelée de deux beaux chevaux de sang bai-doré à crins noirs ; les écussons des kirnais étaient d'argent ainsi que les boutons de la livrée des gens, livrée bleu-clair à collet blanc; sur la housse, aussi bleue et galonnée de blanc, ainsi que sur les panneaux des portières, on voyait de^s armoiries en los:inge Siins cimier ni couronne, ainsi que cela est d'usage pour les jeunes filles. Deux femmes étaient dans cette voiture : mademoiselle de Cardo ville et Florine. CHAPITRE VI. Le réTcil. Pour expliquer la venue de

mademoiselle de Cardoville à la porte du jardin de la maison occupé^e par Djalma, il faut jeter un coup d'oeil rétrospectif sur les événements.

Mademoiselle de Cardoville, en quittant la maison du docteur Baleinier, était allée s'établir dans son hôtel de la rue d'Anjou. Pendant les derniers mois de son séjour chez sa tante, Adrienne avait fait secrètement restaurer et meubler cette belle habitation, dont le luxe et l'élégance venaient d'être encore augmentés de toutes les merveilles du pavillon de Vhôtel de Saini-Dizier. Le monde trouvait fort extraordinaire qu'une jeune fille de l'âge et de la condition de mademoiselle de Cardoville eût pris la résolution de vivre complètement seule, libre, et de tenir sa maison ni plus ni moins qu'un garçon majeur, une toute jeune veuve ou un mineur émancipé. Le monde faisait semblant d'ignorer que mademoiselle de Cardoville possédait ce que ne possèdent pas tous les hommes majeurs et deux fois majeurs : un caractère ferme, un esprit élevé, un cœur généreux, un sens très-droit et très-juste. Jugeant qu'il lui fallait, pour la direction subalterne et pour la surveillance intérieure de sa maison, des personnes fidèles, Adrienne avait écrit au régisseur de la terre de Cardoville et à sa femme, anciens serviteurs de la famille, de venir immédiatement à Paris, M. Dupont devant ainsi remplir les fonctions d'intendant, et madame Dupont celles de femme de charge ; un ancien ami du père de mademoiselle de Cardoville, le comte de Montbron, vieillard des plus spirituels, jadis homme fait à la mode, mais toujours très-connaisseur en toutes sortes d'élégances, avait conseillé à Adrienne d'agir en princesse et de prendre un écuyer, lui indiquant, pour remplir ces fonctions, un homme fort bien élevé, d'un âge plus que mûr, qui, grand amateur de chevaux, après s'être ruiné en Angleterre, à Newmarket, au derby, et chez Tattersall(1), avait été réduit, ainsi que cela arrive souvent à des gentlemen de ce pays, à conduire les diligences à grandes guides, trouvant dans ces fonctions un gagne-pain honorable et un moyen de satisfaire son goût pour les chevaux. Tel était M. de Bonneville, le protégé du comte de Montbron. Par son âge et par ses habitudes de savoir-vivre, cet écuyer pouvait accompagner mademoiselle de Cardoville à cheval, et, mieux que personne, surveiller l'écurie et la tenue des voitures. Il accepta donc cet (1) Célèbre marchand et entreposeur de chevaux, de meute, etc., etc., à Londret. emploi avec reconnaissance, et, grâce à ses soins éclairés, les att^e de mademoiselle de Cardoville purent rivaliser avec ce qu'il y avait de mieux de plus élégant à Paris. Mademoiselle de Cardoville avait repris ses Ibères, Bébé, Georgie et Florine. Celle-ci avait dû d'abord

entrer chez la princesse de Saiot-IKzier, pour y continuer son rôle de surveillante au profit de la sapéieuse du coivent de Sainte-Marie; mais, ensuite de la nouvelle direction domiée à l'affiliée Rennepont par Rodin, il fut décidé que Florioe, si la chose le pouvait, reprendrait son service auprès de niademniselle de Cardoville. Cette place de confiance, mettant cette malheureuse créature à même de rendre d'importants et lénébreux services aux gens qui tenaient soit entre leurs mains, la contraignait à une trahison infâme. Malheureusement tout avait favorisé cette machination. On le sait : Florine, dans une entrevue avec la Mayeux, peu de jours après que mademoiselle de Csn doville ait renfermée chez le docteur Baleinier, Florine', cédant à un mouvement de repentir, avait donné à l'ouvrière des conseils tout à l'opposé des intérêts d'Adrienne, en faisant dire à Agricole de ne pas remettre à madame de Saint-Dizier les papiers qu'il avait trouvés dans la cachette du pavillon, mais de ne les confier qu'à mademoiselle de Gardorille elle-même. Celle-ci, instruite plus tard de ce détail par la Mayeux, reprit un redoublement de confiance et d'intérêt pour Florine, la confia à son service presque avec reconnaissance, et la chargea aussitôt d'une mission toute confidentielle; c'est-à-dire de surveiller les arrangements de la maison louée pour l'habitation de Djalma. Quant à la Mayeux, cédant aux sollicitations de mademoiselle de Csn doville, et ne se voyant plus utile à la femme de Dagobert, dont on parlera plus tard, elle avait consenti à demeurer à l'hôtel de la rue d'Anjou, auprès d'Adrienne, qui, avec cette rare sagacité de cœur qui la caractérisait, avait confié à la jeune ouvrière, qui lui servait aussi de secrétaire, le développement des secours et aumônes. Mademoiselle de Cardoville avait d'abord songé à aller auprès de la Mayeux, simplement à titre d'amie, voulant ainsi honorer et glorifier en elle la probité dans le travail, la résignation dans la douleur, l'effort et l'intelligence dans la pauvreté: mais, connaissant la dignité naturelle de la jeune fille, elle craignait avec raison que, malgré la circonspection officielle avec laquelle cette hospitalité toute fraternelle serait présentée à la Mayeux, celle-ci n'y vît une aumône déguisée; Adrienne préféra donc toujours en la traitant en amie, lui donner un emploi tout intime. De cette façon, la juste susceptibilité de l'ouvrière serait ménagée, par laquelle elle guignait sa vie en remplissant des fonctions qui satisferaient ses instincts si adorablement charitables. En effet, la Mayeux pouvait, à ce que personne ne soupçonnerait, accepter la sainte mission que lui donnait Adrienne: la cruelle expérience du malheur, la bonté de son âme angélique, l'excellente créature seconderait les généreuses intentions

de oia dénoiselle de Cardoville . avai e f l j a r d l o Je Parlons maintenant des divers événements qui, ce jour-là, E récéd é l'arrivée de miidemoiselle de Cardoville à la porte du j i maison de la rue Blanche. Vers les dix heures du matin, les volets de la chambre â coucher d' \drienne, hermétiquement fermés, ne laissaient pénétrer aucun rayon 4 jour dans cette pièce, seulement éclairée par la lueur d'une lampe sphé* rique eu albâtre oriental suspendue au plafond par trois louffues ckain^ d'argent. Cette pièce, terminée en dôme , avait la forme aune tente â huit pans coupé» ; depuis la voûte jusqu'au sol, elle était tendue de soie blanche, recouverte de longues draperies de mousseline blanche aon, largement bouillonnée , et retenues le long des murs par des embrassa ûnées de distance en distance à de larges patères d'ivoire. Deux pona aussi d'ivoire merveilleusement incrnstié de nacre conduisaient, nme à la salle de baius, l'autre à la chambre de toilette, sorte de petit tenple élevé au culte de la beauté, meublé comme i l'était au pavuon tterM> tel Saint-Dizier. Deux autres nans étaient occupés par dies fenêtres coah plètement cachées sous des araperics; en fice du lit, on voyait, eoe^ drani de sph^ndides chenets en argent ciselé , une cheminée de marim peutélique , véritable neige cristallisée , dans laquelle on avait scitolé deux ravissantes cariatides et une frise représentant des oiseaux etdês Heurs ; au-dessus de cette frise , et fouQlée à jour dans le marbre avec une délicatesse extrême, était une sorte de coii>eille ovale, d*un cooloqr gracieux , qui remplaçait la table de la chenunée, et était garnie d^i l B masse de camélias roses; leurs feuilles, d'un vert éclatant, leurs fleun. d'une nuance h'gèrement carminée, étaient les seules couleurs qui rinssent accident! ri harmonieuse blancheur de ce réduit virginal. Enfin, à demi entouré de flots de mousseline blanche qm descendaieat de b voûte comme de légers nuages, on apercevait le lit très-bas el à pieds d'ivoire richement sculptés, reposant sur le tapis d'hermine qui ga^ nissait la plancher. Sauf une plinthe aussi d'ivoire adnih^blement trade uuvire, car il réguait sans cesse dans cet appartement une température égale et \$Mf^ comme celle d'un beau jour de printemps.

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

LE JUIF ERRANT. 189 Par UD scrapolc singulier provenant de ce mt*mc sentiment t[n\ avait Fait iiis4'rirc à Adrienm* , sur un clirf-d'cruvre d'orfévrtM'ic , le uoni de sou auteur au lieu de son vtndiur^ elle avait voulu que tous ces «liijcls, d'une somptuosité si rerhenliée, fussent conree.tionn«"s p;ir des ariis^uis choisis parmi les plus intelligents, les plus hiborieux et les plus probts, à qui «-lie avait Ciit fournir It's nialiM-es premières; de la sorte, ou avait pu ajouter, au pri\ de leur main-d'œuvre, ce dont auraient iH^nélicié It's mleniii' !i.iiri*s eu spéculant sur leur travail; celte augmentation dt; s:)bire uun>idênible avait répandu quelque bonheur et qii't'hprii* ais;inaternel, 6 divin làéatenr ! donnera jamais une plus adorable idée de ttui harmonîeustî et iueflahKi pui>s:ii]ce, tpi'une J^ime vierge gui, s éveillant ainsi dans loute l'ellloresceuce de la beautts dans toute la grâce de la pudeur dont tu l'as d(»uée, cherche dans s;i rêveuse innoœuce le secret de ce céleste instinct d'amour que tu as mis en elle, comme en toutes tes créatures, 6 Loi qui n'es qu'amour éternel, que bonté inCnieï Les pensées confuses qui , depuis son réveil , semblaient doucement agiter Adrienne, l'absorbaient de plus en plus ; sa tt/te se pencha sur sa poitrine ; son beau bras retomba sur sa couche ; puis ses traits, sans s'attrister, prirent cependant une expression de mélancolie touchante. Son plus vifdésir était accompli : elle allait vivre indépendante et seide. Hais cette nature alTectueuse, délicate, expansivo et merveilleusement complète, senLiit que Dieu ne l'avait pas coudilée des nlms rares trésors pour les enfouir dans une froide et «'goiste solitude ; elle sentait tout ce qœ l'amour pourrait inspirer de grand , de beau, et à elle-même, et à celui qui saurait être digne d'elle. Confiante dans la vaillance , dans la noblesse de son caractère, fière de l'exemple qu'elle voulait donner aux Eemms, sachant que tous les yeux seraient fixés sur elle avec envie, die ne se sentait pour ainsi d'ire que trop sArc d'elle-même ; loin de craindre de mal choisir, elle craignait de ne pas trouver parmi qui cliioiir, tant son goût s'était épuré ; puis, eût-elle même rencontré son idéal. rile avait une manière de voir à la fois si étrange et pourtant si juste, si estraordinaire et pourtant si sensée, sur rindépt*ndance et sur la dignité qne la lemme devait, selon elle, conserver à l'é^sard de l'homme, qu'inexoraUement décidée à ne faire aucune concession ^ ce sujet , elle sjalma. Tout en st* r«;li'ila!il de n^nplir envers re]».ihmi! th\ nn^ rov.d If» tlfxtjîrs d'une hosjiiîjliié r(»y;i|i*, la jt-u'ie fill»'

«■? i^» ln«i tli» 6îr»' du pi îtM V \ ' ('•» > i'.' < w :r ■' r. I*.i orl « l!i- ■•' .
il . " ■ -i ni-rn. «j'ii* ' ' i ' v.\ iî a d m\ -.." .':■ ; :!ii^ y • inî-, -::i. • ■'" " ■
•• • ' ' , 4i UHÛns encore uidouiptées, transporte tout à ct»up au miiieti il
une civiis:ition rafTuiée, était inévitablement destiné à de * iolen tes
épreuves, à de i'iugueuse^ Iraust'oriPatiois.Or, niadi Muoinelle il*'
Canlovillr. n'ayant daiis le caractiTc rien de viril, rien di-di>miiia!eur, ne se
souciait pa'^ du civiliser ce jeune s;uivage. Aussi, uial};ré l'iulésiè ou plutôt
à cauM* de l'inténH qu'elle portail au jfuue Imlicn, elle s'était feiuient
rendue à ne pas se faire ciuailre à lui a\ant tiux ou trois mois; bien dét
iilée en outn\ si le hasard at>prenait à I j.ilnia tju'elle était >a parente, à ne
pas le recevoir. Klle dédirait donc, sinon l'epriuer, du moins le laisser
assez libn; dt» ses actes, tle ses volontés, pour cpi'il \\\i\ jeier le premier feu
de ses passions, bonnes ou mauvaises. .Ni^ voul.mt pas, cejMMidant,
l'abandonner sans tléit^mse à tons les périls de la \ii> pari«>ic le plus grand
plaisir, Sf f.iis:iut, dis:iit-il, une joie de lancer son jeuie Itgrt^ ro}al dans
lme, l'elTetqt^lva pnHliire dans le montle « Tapparition du prince hjaliua,
un Indieu de di\neul'ans, d*iNu> beauté « surprenante, fier et s.-iu\agt*
connue un jeune lion arrivant de s;i forêt; « c'est nouveau, c'est
extraordinaire, ave7-vut « pas me convenir r d'avis. D'ailleurs le bon vieux
philosophe , mon nouvel ami , a m'a doimé, à propos de notre Indieu, un
ctuiseil que vous avez ap«proulé, vous qui n'êtes p;is philosophe, mon clut
comte : c'est, « pentlanl (luclpie temps , de recevoir chez moi , mais di*
n'aller chez «pers à lui avant tpit>ltpies mois .\diienne, aprt^ avtur ce matin-
là ainsi l(uiglenq>s' stuigé aux chances que l'avenir pouvait ofl'rir aux
U^oins tle sou cuMir, ttniba dans une nouvelle et profonde rêverie, t'ette
raviss:mle créature, pleine de vie, de sévc et de jeunesse, poussa un légiT
stinpir, tUendit si*s deux bnis charmants au-tit^sus de sa tête, touriée de
profil sur son oreiller, et resta quelqu(vs moments comme
;H'cablée...ctiiume aiuiantie... Ainsi immobile sous les blau: s tissus qui
renveloppaient, on eût dit une atlmirable statut* tit* marbre se dessinant à
demi stius une l(gt*rc couche de neige. Ttiut à c(»up, Atlrieune se tiressa
brus(ument sur son séant, passa la main sur son frttnt et sonna ses
f(>ninu*s. Au premier bruit aigeulin dt* la sontitîlte, les deux pt>rk's
d'ivture s'ouvrirent. fît»orgette parut sur le seuil tle la chandiit* tlf ttulelte,
dtuit lauiut*, la pfitt* cliiennt* ntiir et feu à collier tl'tir, s'tH-happa avec
des } :ip|K^menls tle jtiie. llébé parut sur le scnil dt* la cliambre de bain. Au
fiiiid dt* cette pièce, éclairée par le haut, (»n voyait, bur un t;ipis de cuir

vert de rortltme à ros;iccs d'or, unt^ vaste b:tignoire de cristal, en ft)rme tle
ctuique aMongée. Usintisseulcs soutlures tii? ce hardi cheld'uMivre de
verrerie disparaissaient st)ns l'êlt-^'inte ctmi bute tic plosicurs grantls
ros«*:iux trar.L'enr qui s'élançaient thi laige socle de ki baigutdre, aussi
d'argent C!S, et représtMitaut des enfants et th's dauphins se jfuiait au
milieu de br.iuches de ct)rail natuiel et tle cotpiilles azuiées. Rien n'était
d'un plus runt eflei que rincrustatit>n tle cts rameaux pourpres et tle ct^s
cotpiîllt^s tltiulremer sur le ituid mat tlescisibues d'argeii? ; la vaf)cur
b.i!^:'iiiiipieipii s't'Ie\ail tle l'eau tiètle, limpide et parfuni, tltal. s'rp.tnilait
tiaus l.i salle il ' ' ' . ' • • ■ ' ;!'i !•■ ' r l'.n'tî! ' .!'l d.iîS l:« i'ia:Ml»rc à
CMMclier. "v* ' . jî I- nu I .1 N l't ji.li co^tunie. lui apporter sur un de ses
\y\.:< uns t'i ptiL-ltîs un li»ng peignf»ir, Adrienne lui dit : « Où est donc

190 LE JUIF ERRANT. Florine, mon enfant? — Blademoiselle, il y a di'ux heures qu'elle est descendue ; on l'a Tait demander pour quel(|ue chose de très-pressé. — Et qui Ta fiiil demander? — La jeune p(>rsonne qui sert de secrétaire à mademoiselle... Elle était sortie ce matin de très-honne heure : aussitôt son retour elle a fait demander Florine, qui depuis n'est pas revenue. — Cette absence est sans doute relative à quelque aûaire importante de mon angélique miniitre dt-s secours et aumônes, » — dit Adrienne en souriant et eu songeant à la Mayeux. l^is elle fit signe à liébé de s'approcher de son lit Environ deux heures après son lever, Adrienne s'étant fait, comme de coutume, hat)iller avec une rare élégance, renvoya ses fenmies et d- manda la Mayeun, qu'elle traitait avec une déférence marquée, la recevant toujoui s seule. La Jeune ouvrière entra précipitamment, le visage pâle, énm, et lui dit d'une voix tremblante : « Ah! mademoiselle... mes pres>4nitiments étaient fondés : on vous trahit. — De quels pressentiments parlez-vous, ma chère enfant?— dit Adrienne surprise, —et qui me trahit? — M. Rodin,... » répondit la Mayeux, CHAPITRE VII Lm doutes. En entendant l'accusation portée par la Mayeux contre Rodiu, mademoiselle de (iardoville regarda la jeune lille avec un nouvel éti)nuenient. Avant de poursuivre cette scène, disons que la Mayeux avait quitté ses pauvres vieux vôiomeuts, et était habillée de noir avec autant de simplicité que de goQt. Cette triste couleur semblait dire sou renoncement a toute vanité humaine, le deuil éternel de son cœur et les austères devoirs que lui iuiposait son dévouement à toutes les infortunes. Avec cette robe noire, la Mayeux portait un larçe col rabattu, blanc et net comme sou p qu'ici, ce n'esl pas par ignorance de ce voiu dois ; car euflu qui vous a dit, mademoiseile, que le seul moyeu qucW

The text on this page is estimated to be only 24.56% accurate

LE JUIP RRRANT. 401 ■»«^ me faire accepter vos bitMifails sans rougir serait d'y attacher de< roiectiinniblcset secrètes ausc-cpiibilités d'une position exceptionnelle connue la mienne? Qui tous le» a révélées? Dieu, sans doute, lui çui, dans sa grandeur infinle« pouiv voit a la création des mondes, et qui sait aussi paternellement l'occuper du pauvre petit insecte caché dans Therbe... F.t vous ne Toulet pu que Li renmiiiaissance d'un cœur que vous devinez si bien s'élèTe à son tour Jusqu'à In divination de ce qui peut vous nuire? Non« non, mademolaelh*, les uns ont l'instiuet de leur propre coniervation, d'autrest plus hrnrcuK, ont Tinstinct de la conservation de cens qu'Os chérissent... Cet lasiincl, Dieu me l'a donné... On vous trahit» vous dit-je... on tous trahit I » tt kl Mayeux, le regard animé, les joues légèrement colorées par l*6* motion, nci^enttia si énergiquement ces derniers mots, les accompagna d'un gcsic si afllrmatif, que mademoiselle de CardOTille, déjà ébranlée par les chnleurenses paroles de la jeune fdlc, en vint à partager ses ap* |tr honsions. Tuis, quoiqu'elle eût dêi.i été à même d'apprécier rintelufi*ni*e su|)érienre, respnt remarquable de cette paUTre enfant du peuple, januii« mademoiselle de Cnruoville n'avait entendu hi Maveux s'ex* primer avec autant d'éloquence, toucliante éloquence d'ailleurs, qui prennii sa source dans le plus noble des sentiments. Cette circonstmce ajouta encore à l'impression que ressentait Adrienne. Au moment où elle ■Ikiit répondre à la Mayeux, on frappa à la porte du salon où se passait colle scène, et Floriuc entra. En voyant la physionomie alarmée de sa eamériste, mademoiseUe de (!ardovilic lui dit vivement : c Eh bien • Florinel... qu*T a-t-il de nouTp.iu ? d'où vicns-tu , mon enfant? — De l'hôtel Saint-Uiiicr, mademoiselle. — El pourquoi y aller? — demanda mademoiselle de Gardo ville avec surprise. —Ce malin, mademoiselle (et Floriue désigna la Blayeux) m'a confié ses soupçons, ses inquiétudiis... Je les ai partagés. La visite de M. l'nbM d'Aigrigny chez M. Rodin me paraissait di^à fort graTe; J ai pen-é que, si 31. Iknlin s'était rendu depuis quelques jours à l'hôtel SSalut-Dizicr, il n'y aumit plus de doutes sur la trahison... •^ En elTet, — dit Adrienne (ic phis en plus inquiète. — Eh bien? — Mademoiselle -■l'ayant chargée de surveiller le déménagement du pavillon» il y restait dîflen^uis objets; pour me faire ouvrir rapp;u-temenl , il fiillait m'adres^ ser à madame (Grivois; j'avais donc prétexte de retourner à l hôtel. — Ensuite... Florine... ensuite? — Je tachai de (aire parler

madame GriTOÎB sur M. Hodin, mais ce fut en vain. — Elle se dcitait de vous, mademoiselle,— dit la Mavcux.— On devait s'y attendre. — Je lui demandai, » continua Florine, ^ si l'on avait vu M. Rodin à 1 hotel depuis quelque temfM. Elle répondit évasivement. Aldrs, descq^rant de rien savoir, — reprit Florine, — je quittai madanu: Grivoii, et, pour que ma visite ii'inspir«it aucun soupçon , ie me rendais au pavillon, lorsqu'en détournant une allée , que vois-je r à quel(lucs pas oe mol , m dingeant vers la petite por:c du jardin... M. Ronin, qui croyait sans doute sortir pins secrètement ainsi. — 31 ademoiselle ! vous l'enlendez, — s'écria la Mayeux enjoignant les ntiins d'un air suppliant; — rendez-vous à l'évidence... ' — Lui !... chez b princesse de Saiiit-Dizior, — s'écria mademoiselle de Cardovilie , dont le resard , ordinairement si doux , brilla tout à coup d'une iiidignation véhémente ; puis elle ajouLi d'une voix kigèi ement alférer : — Continue, Florine. — A la vue de M. Rodin, je m'arrêtai, — re|)rit Florine, — et, reculant aussitôt , je sagnai le pavillon sans être Tue , j'entrai vite dans le petit vestibule de la rue. Ses fenêtres donnent anprc^ de Li porte du jaruin ; Je les ouvre , laissant les persiennes fermées, je Tois un fiacre; il attendait M. Rodin, cnr, quelques minutes après, il y monta en disant au cocher : « Rue Rlanclie, n** SÔ. » — Chez le prince! — s'écria mademoiselle de Cardovillc. — Oin, mademoiselle. — En cCTet , M. RoJin deyait le voir aujourd'hui , — dit Adrienne en réfléchissant.—Nul doute que s'il vous trahit, mademoiselle, H trahit aussi I* prinrc, qui, bien plus ibcilement que vous, de^iendra sa victime.— Infiniê! infamie! in&mle! — s'écria tout h coup mademoiselle de Cardorfflc en se levant, les traits contracti^ par une douloureuse colère. ^ Une trahison pareille ! Ah ! ce serait ii dout< r de tout, ce serait à douter de soi-mt^me. — f)h ! mademr»ià«llc , c'eât effrayant! n'est-ce pas? ^ dit la Mayeux in fri:s alors, potrqnoi m'avoir s;iiiv(ks moi et les miens, avoir dénomé l'aulté d'.M^.ri^isy? — reprit niadenioi relie de Cardoville. — En vérité, la mison s*y |)erd. C'est uu stbime. oh ; i*V:,t quelipir chos(^ d'aîTiciix que le doute! ^ En revenant, — dit Klitiine en jefanl un n^gard attendri cl dévoué sur ^a maMresse, — j':iy:iis songé à un nioven qui permettrait à mademoistdle de s'assurer de ce qui est... mais if n'y aurait pas une minute à pei-dre... — Que veux-tu dire / reprit Adrienne en regard^mt Florine avec surprise. -^ M. Rodin va être bientôt seul avec le prince, — ii^si humides de larmes. — Oui, je consens, — réi>ondii Adrienne d'une voix émue, — si c'est une guerre, une guerre a(^ric à ne pas sii mettre sur ses gardes. Sans doute, cette déuiian-he me

répugne, me coûte ; mais c'est le seul moyen d'en finir avec fies scMipÇona qui seraient p4)ur moi un tourmeiit continuel, et de prévenir peut-être de pands maux. Puis, pour di-s raisons fort importantes , cet entretien de M. Rodin et du prince Djalnia... peut être pour moi doiiSMement décisif, quant à la conliance ou à l'inexorable naine que j'aurai pour M. Rodin. Ainsi, vite, Floriue, un manteau, un chapeau et ma voiture:, tu nraccoinita^iieras. Vous, mon amie, attendez-moi ici , je vous prie, V ajouta-l-elle en s'adn'ss.'\n(à la Mayeux Une dcmi-b«'ure après cet entretien, la voilure d'Adriennnc s'arr'tait, ainsi qn'cn l'a vu, à la petite porte du jardin de la rue Rlanche. Florine entra dans la serre, et revint bientôt dire à sn maîtresse : « Le store est baissé, mademoiselle; M. Rodin vient d'entrer dans le salun où est le prince... » Mademoiselle fie ('ardoville assista donc, invisible, à la scène suivanlCt qui se passa entre Rodin et Djalma. CIIAPITBB VIII. Illettré. Quelqurs Instants avant rentrée de nindeii:ois(*f!f de Tardovillp dans la serre chaude, Rodin avait été introduit par Farinj^lnM auprès du

The text on this page is estimated to be only 16.52% accurate

LE iUIF ERRANT. prince, qui> encoïc sons l'empire de
rcxaluion passiunuée où l'avaient ^ODgii les paroles du mëiis . nu
paraissait pas s'apercevoir de l'airivée Lcliii-ci, surpris de l'animation des
traits de Djatnu, de son air presque ^ré, lit un signe interrogatilà F;iringheu,
qui répondit aus^i à la déi'obce et lie la manière symbolique que voiti :
nprcs avoir posé son iudei sur son cœur ei sur son froui, il montra du doigt
l'ardent lirusier qui brûlait dans la cliemiuéc : cette pantomime sigoin^il que
la lèle et le cœur de Djidma étaient en feu. Itodiii comprit saus doute, car un
imperceptible sourire de salisraction elleiira ses Icvres bbrardes ; puis il dit
tout baul à Pariughea : < Je désire titre seul avec le prince ; baissez le store,
et Teillez à ce que nous ue soyons pas interrompus... • Le métis s'inclina.
tOà. toucher no ressort placé auprès de la glace sans L-iin, et elle rentra
dans l'épaisseur de la Riuraille a mesure q.ne le Store s'almissa: s'iuclinntde
nouveau, le métis quitta le salon. Ce fiit donc peu de temps après sa sortie
que ma démo iiclle de Cardovilleet Florine arrivèrent àsm h serre cli;iudc,
qui n'était plus sé{iurce de lu pièca où se trouvait Dplma
quepnrrépaisscUTtransparentlc ilu store de soie blimchi: Il rodée de grands
oiseau \ de couleur. U: liiuit de \a porte que Fariigitea ferma en sortant
sembla r3|i))r1er le ji'unc Indien a luinii'ine ses traits , crn cure légèrenicnl
animés, avaient repris leur e\prciun de calme et de douci-ur : il tressaillit,
Ïiassa la main sur son ront. regarda anlou,- de lui, oiumic s'il sor::iit d'une
rêverie profonde ; Kiis , s'avauçint vers idin [l'un air à h fois respeelucux et
confus, il lui dit I n emplojani une appellaliiin nabiluelle à ceu\ de son pays
envers tes vieillards : a Pardon, mon perc... > fi toujours selon la coulme
pleine de di-fércnre des jeunes gens envers les vieillards, il voulut prendre
la main de Itudiii pour lu porter à sc« lèvres, hommage auquel le jésuite se
refu» en se reculant d'un pas. < Et de quoi me demandez-vous pardon, mon
cher prince 7 — ditil à Iljalma. — Quand vous êtes entré je rêvais; je ue sais
pas tout de suite venu i vous... Encore pardon, mon père. — El je vous
pardonne de nouveau, mon cher prince; mais causons, si vous le voulez birn
; reprenez voire pbce sur votre pme, m le cœur vous eu dit. s Hais Dijnlma,
au lieu de se rendre à l'invitation de Hodin et de s'étendre sur le divan selon
son habitude, s'assit sur un lauteuil, maigre les instances du vititlurd i^n mur
bo" , ainsi ({u'il appelait le jésuite. a En vérité vos formalités nie désolent,
mon clier prince, — lui dit Rodin, — Vous êtes ici cliei vous, au bud de

l'Inde, ou du moins nous désirons que vous croyiez y être. — Bien des choses me rappellent ici mon pays, — dit Ujahna d'une voix douce et grave. — Vos bontés me rappellent mon père, et celui qui l'a remplacé auprès de moi, ■ ajouta l'Indien en se frottant le front. Simon, il n'en lui avait jusqu'au moment et ■ pour cause laissée à l'arrivée. Après l'indignation de ■ l'Indien. Il prit d'un ton rempli d'abandon, en tendant sa main à Bodin : c'est Vont vailait, je suis honteux ! — Je comprends votre joie, mon digne prince, car je viens vous désenfermer... ouvrir votre cage... Je vous ai prié de ne vous soumettre à cette petite réclusion volontaire, « mais l'usage de votre liberté. — Demain je pourrai sortir ? — A l'heure même, mon cher prince. » Le jeune Indien répondit à un instant, et reprit : « J'ai des amis, mais que je suis ici dans ce palais qui ne m'appartient pas ? — Evidemment... vous avez des amis... d'anciens amis, » répondit Rodin. A ces mots la figure de Ujahna se dérida et s'embellit encore. Les nobles se penchèrent tous à l'écouter sur cette mobile et curieuse physionomie ; mais les yeux noirs d'AnnaU légèrement baissés ; après un bref moment. Il se leva, dit à Bécassine : « Vous êtes : « Venez... — 0* éda. cher prince ?... — A l'heure même fort surpris. — Récemment met-à-jour. l'ancien d'aujourd'hui ;... (à long. — Pensez-vous à l'heure même prince. ... à ce sujet l'esprit de vous à l'heure même, veuillez vous rasseoir. ■ Djalma se rassit tranquillement sur son banc. Rodin reprit : ■ Il est vrai... . Tom avait des amis... ou plutôt vous » avec un ami intime sont rares. — Xais vous ? — C'est juste... Vous êtes : des amis, au cher prince : moi... que vous connaissez... mais 'autre que vous ne connaissez pas... et vous désirez vous rester isolé ? — Pourquoi ? — Pourquoi ? — répondit l'Indien un peu embarrassé, parce que le bonté qui éprouve à vous donner (les preuves de son dévouement, parce que sa confiance a lui sont en ce moment. — Pourquoi ? — se cacher quand on est libre ? — Pourquoi (bis pour calmer le bien qu'on a, mon digne prince. — Je propose à cette amitié ; pour que se cacher de vous ? Les premiers mots de l'Indien ■ ■ bien à l'heure même Rodin, qui reprit en souriant : ■ Je vous l'ai dit. cher prince, votre ami secret vous fera sa tranquillité personnelle, s'il était possible — SU était un bon pour mon ami ? — J'y tiens, cher prince. « Les traits de l'Indien prirent — ••* — "canapé... et même la figure, et dit d'une voix hautaine et sévère : l'usage de cet anneau teca ^ ' c'est qu'il rougit de moi ou que je dois rougir de lui... Je n'aurais d'hospitalité que des gens dont je suis digne : je quitte cette maison. > Et ce disant, l'Indien se leva si rapidement que Rodin s'écria : ■ l'Indien écoutez-moi donc, mon cher prince... Vous êtes, permettez-moi de le dire, d'une

pétulance, d'une siii^ceplibililé incroyables... Qikuqoenoil oyons lâché de vous rappeler votre beau pays, nous sommes icienfUn Europe, en pleine France, eu pli in Paris ; celte consid^lôn doit ■ peu modifier votre manière de voir; je vous en ooqfure, écoalca-moi.» Djalma, milfré l:i rnniplpic jpuarancftdr cartafaiet eonTentioassodi



BEST, LELOIR

The text on this page is estimated to be only 15.27% accurate

LE JtJIF ERRANT. les. avait trop j;il1 d'un ton bref el :ioll lIWU
! a'B s'a^i!,sait il' une u poussé i iiout et mut A lut, car il iguit f«dkment de r
Uiabna quitter la ' — .et renverser ■ derniers roots '-', u, l'LtHËen s'ur- ' >
lrm»queiDent. |.«UDc(i3nimef-ditnlrcsEaiUani et demi vemieil ; — il tt
d'âne femme ? — jil s'ils'^ w femme... ■ r«|mt llodin, — ~lpKDdrici-vuu\$
sa . !rv«), le secret dimt B en obligée d'en^Tr iMpreuvesd'at-ï qu'elle désire
'—narî — Une - répéta Ujalina d'une voit tremhbnte, enjoignant les mains B
tdonlion. Et ci- ravissant visage otpriuia un suiaissement tncrial. ^foud. —
Une liHimie? — dil-il encore, — une l'arisienne?... — \ non cber piitice :
pniMine vous me forces à cette indlacré^a, il t Km vous l'atouer : U g agit
d'une... véritable l',elonsvos menus plaisirs, vous mu Indirci, on
l'augmenlera. » A un mouvement de lljalmn, llodin se liiktn d'jjontr : € Je
dois vous dire tout de i.uiie, mon eber prince, que votre delicaICMe doit
être parlailemeui en repos. D's:' bord on accepte tout d'une mère
I>ui«cumnie dans Irois mois cotirOD voui scrci mis en possc.sion d'un
énorme héritage. Il vous sera Cécile, si cette obligation vous pèse (et c'est 1
peine si b somme, au pis-aller, s'élovera à quatre ou cinq mille louis), il
vouK sera facile de rembourser ces avances. Ne ménagci donc rien,
satisfaites i toutes vos fantaisies... on désire auc vous paraissieux (Lus le plus
grand moude de Paris, <:ommc doit="" para="" le="" fils="" d="" roi=""
sumomiuc="" p="" du="" il="" .="" cncbre="" une="" fois="" jtt=""
vous="" eu="" conjure="" ne="" unei="" pas="" retenu="" par="" fausse=""
cette="" somme="" sulill="" pas...="" je="" demanderai.="" davantasc=""
ma="" m="" a="" ration...="" on="" de="" vivre="" en="" roi.="" telle=""
tilt="" b="" r="" que="" lit="" lIndiou.="" avec="" siinpiicji="" parfaite=""
sans="" moins="" monde="" ces="" ollrea="" bstueuses="" et="" cela=""
devait="" :=="" lii="" e="" ce="" qn="" faisait="" pour="" ini="" car="" l=""
sait="" qielle="" sont="" les="" tradiinns="" procfigure=""
magnuioeoce="" splendide="" bospitulil="" imi="" des="" princes=""

indieu="" tfjbiu="" ivail="" uufii="" g="" recunnaissaul="" hmmmilh="">



The text on this page is estimated to be only 25.42% accurate

104 LK JUIF EURANT. dont die voulait l'enjouer, il Kacceptait sans étonnement et sans surprise. Cette résignation fut une autre déconvenue pour Rodin, qui avait préparé plusieurs excellents arguments pour engager le duc à accepter. « Voici donc ce qui est bien convenu, mon cher prince, — reprit le jésuite ; — maintenant, comme il faut que vous voyiez le monde, et que vous y entriez par la meilleure porte, ainsi que nous disions... un des amis de votre maternelle protectrice, M. le comte de Montbrun, vieillard rempli d'expérience et appartenant à la plus haute société, vous présentera dans l'élite des maisons de Paris... — Pourquoi ne m'y présentez-vous pas, vous, mon père? — Hélas ! mon cher prince, regardez, moi donc... dites-moi si ce serait là mon rôle... Non, non, je vis seul et à l'écart. Et puis, — ajouta le duc après un silence, en allant sur le — jeune prince un regard pénétrant, attentif et curieux, comme s'il eût voulu le soumettre à une sorte d'expérimentation par les paroles suivantes; — et puis, voyez-vous... M. de Montbrun sera mieux à même de vous guider sur les pièges que l'on pourrait vous tendre. Car si vous avez des amis... vous avez, au moins des ennemis... vous le savez, de farouches ennemis, qui ont abusé d'une manière infâme de votre confiance, qui se sont moqués de vous. Et comme malheureusement leur puissance égale leur inébranlabilité, il serait peut-être plus prudent à vous de tâcher de les éviter... de les fuir... au lieu de leur résister en face. » Au souvenir de ses ennemis, à la pensée de les fuir, le duc frissonna de tout son corps, ses traits déformèrent tout à coup d'une pâleur livide ses yeux, démesurément ouverts, et dont la prunelle se cercla ainsi de blanc, étincelèrent d'un feu sombre; jamais le mépris, la haine, la soif de la vengeance n'éclatèrent plus terribles sur une face humaine... Sa lèvre supérieure, d'un rouge de sang, laissant voir ses petites dents blanches et serrées, se retroussait mobile, convulsive, et donnait à sa physionomie, naturellement si charmante, une expression de férocité tellement animale, que Rodin se leva de son fauteuil et s'écria : « Qu'avez-vous... prince?... vous m'écoutez ! » Le duc ne répondit pas ; à demi penché sur son siège, ses deux mains, crispées par la rage, appuyées l'une sur l'autre, il semblait se camoufler à l'un des bras du fauteuil, de peur de céder à un accès de fureur épouvantable. À ce moment, le hasard voulut que le bout d'oreille du tuyau de houka eût roulé sous son pied ; la tension violente qui

contractait tous les nerfs de l'Indien était si puissante, il éuait, malgré sa jeunesse et sa svelte apparence, d'une telle vigueur, que, d'un briis (Jue mouvement, il pulvérisa le bout d'ambre, malgré son extrême dureté. « Mais, au nom du ciel! qu'avez-vous, nrinee? - s'écria Rodin. — Ainsi j'écraserai mes lâches ennemis ! » s'écria Djalma, le regard menaçant et enflammé. Puis, comme si ces paroles eussent mis le comble à sa m&e, il bondit de son siège, et alors, les yeux hagards, il parcourut le salon pendant quelques secondes, allant et venant dans tous les sens, comme s'il eût cherché une arme autour de lui, poussant de teUipb à aut^^ une sorte de cri rauque, qu'il tâchait d'étouffer en portant ses deux poiiigs crispés à sa bouche... tandis que ses mâchoires tressaillaient couvulsiMiiient... C'était la rage impuissante de la bête féroce altérée de carnage. Le jeune Indien était ainsi d'une beauté grande et sauvage; on sentait que ces divins instincts d'une ardeur s:inguinalre et d'une nveucle iutiépuidité, alors exaltés À ce point par l'horreur de la trahison et de la lârheié. dès qu'ils s'appliquaient à la guerre ou à ces chasses gigantesques de l'Inde, plus meurtrières encore que la bataille, devaient faire de lijahnu ce qu'il était : un héros. Rodin admirait avec une joie sinistre et profonde la fougueuse impétuosité des passions de ce jeune Indien, qui, (lansd«-s cirons! a mes don.iées, devaient faire des ex|)lo>ions terribles. Tout à coup, à la grande surprise du jésuite, cette tempête se calma. I.a inieiir de Hjafma s*apais;i presque subitement, parce que la réllexi(«n lui en démontra bienlôî la vanité. Alors, honteux de cet emportement puéril, il baiss;i les yeux. Sa figure resta pâle et sombre ; puis avec une Iranquillilé froide,' plus re- doutable encore que la violence à lafpuHe il venait de se laisser entraîner, il dit à Rodin : « Mon père, vous me conduirez aujourd'hui en face de mes ennenn's. — Et dans quel but. mon cher prince .'... (Jue voulez-vous? — Tuer ces lâches! — Les tuer!!! Vous n'y pensez j)as. — Farûuj^hea m'aidera. — Encore une fois, stmgez donc que vous n'êtes pas ici sur les hords du Gange, où Pcm tue son ennemi comme on tue le tign; à la chasr>e. — On se Ixit avec un ennemi loyal, on tue un traître comme un chien maudit, reprit Djalma avec autant de convictitm (pic de trançpiillilé. — Ah ! prince... vous dont le père a été appelé le Père du (iénéreux, — dit Rodin d'une voix grave, — quelle joie trouvercz-vous à frapper^di's êtres aussi lâches que méchants? — Détruire ce oui est dangereux est un devoir. — Ainsi... nrinee... la vengeance? — Je ne me venge p;is d'un serpent... — dit l'Indien d'une hauteur amcre, — je l'écrase. — Mais, mon cher prince, ici on ne se débarrasse pas de ses

ennemis de cette façon; si Ton a à se plaindre... — Les femmes et les «'ufanls se plaignent, — dit Djalnm en interrompant Uodin, — les hommes fi-apnen!. — Toujours au bord du Gange, mon cher prince; mais pas ici... Ici la société prend en main votn; causi», l'exa ruine, la juge, ci, s'il v a lieu, punit... — Dans mon offense, je suis juge et bourreau... — fie grâce écoutez-moi : vous avez échappé aux pièges odieui de vos n'est-ce pas? Kh bien, snjtposez que cela ait été grâce au dévouemtti âe la vénérable fenune (pii a pour vous la tendresse d'uue mère; maii' tenant si elle vous demandait l'^ur grâce, elle qui vous a aaavé «Teax... que feriez-vous ? » L'in.lien baissa la tête, resta quelques moments sabs répondre. Profitant de son hésitation, Rodin continua : « Je poarrais vont dift: Prince, je conmiis vos eimemis ; mais, dans la crainte de vous voir ceamettre quelque terrible imprudence, je vous cacherais leurs noms i loM jamais. £h bien ! non, je vous jure çlue, si la respectable personne qn vous aime comme un fils trouve juste et utile que Je vous dise ni noms, je vous les dirai: mais, jusqu'à ce qu'elle ait prononcé, je m tairai. » Djalma regarda Rodin d'un air >ond)re et courroucé. A ce moment, Faringiica entra, et dit â P.odin : « Un bonmie, portnr d*unc Icttrei est allé chez vous... On lui a dit que vous ëtiei ici... Il CM verni... Pout-ll recevoir cette lettre? Il dit que c'est de b part de M. l'abbé d^Agrigny... — Cert;;inement,— dit Uodin ; puis il igoala:— S le prince le permet ! » Iljahna lit UU signe de tête Fariiighea sortit... « Vous pardonnez, cher prince ; j'attendais ce matin nne leltrc Cort !■porlatted ; cotnme elle tardait à venir, ne voulant pas manqtier de voir, Tai recommandé chez moi de m'envoyer cette lettre ici. » Quelques instants après, Faringhea revint avec une lettre qull à Sodin ; après quoi, le métis sortit. CHAPITRE IX. Adrionnc et Djalma. Lorsque Farûighca eut qnitlé le salon, Rodin prit la lettre de Fa liltéd'Aigrignya'une main, et de Faulre parut cherrhrr qnehpïc clnisso, daJMird dans la |K)che de côté de sa redingnt(!, puis dans sa poche de derrier^ puis dans le gousset de son .panlahm; puis enfin, ne trouvant rien, il poa la lettre sur le g« non râpé de sou pantalon noir, et se tÂla partout, des deux mains, d'un air de re{;ret et d'inquiétude. Les divers mouvements de cette paulomime, jouée avec une boahomie parfaite. Rirent couronnés par cette exckmiatiun : « Ah!BMB Dieu!! c'est désolant I — Ou'avez-vous? — lui demanda Djalma sor tant du sombre silence où il était plonge depuis quchp^es instants. — Hélas! mouher prince, — reprit Roiliu, — H m'arrive la chose da moadc la plus vulgaire, la plus puérile, ce qui ne l'empêche pas d'être pour moi inliniment fâchi use...

j'ai oublié ou perdu mes lunettes: or, par ce demi-jour, et surtout à cause de la détestable vue que le Inval et les années m'ont faite, il m'est absolument impossible de lire cette lettre, fort importante, et si on attend de moi une réponse très-brève, très-simple et très-catégorique voulez-vous que je lise pour vous? La lecture finie, j'aurai oublié ce que j'aurai lu. — Vous? — s'écria Rodin, connue si la proposition de Rodin lui eût semblé à la fois* exorbitante et dangereuse, — c'est impossible, prince... vous... lire cette lettre... — Alors excusez ma demande, — dit doucement Djahna. — Mais, au fait, — Reprit Rodin après un moment de réflexion et se parlant à lui-même, — pourquoi non? • Et il s'adressa à Djahna : « Vraiment, vous auriez cette complaisance, mon cher prince? Je n'aurais pas osé vous demander ce service. » Ce disant, Rodin remit la lettre à Djahna, qui la lut à voix haute. Cette lettre était ainsi conçue : « Votre visite de ce matin à l'hôtel de Saint-Dizier, d'après ce que m'a été rapporté, doit être considérée comme une nouvelle agression de votre part. Voici la dernière proposition que l'on vous a annoncée ; peut-être sera-t-elle aussi infructueuse que la démarche que j'ai bien voulu faire hier en me rendant rue de la Harpe. » Après cette longue et pénible explication, je vous ai dit que je tiens ma pionnière, voici donc mon ultimatum. Il

LE IDLEH' ERRANT. 105 « Mon fVieii, oui ! H s*:igii de moi... de moi-même. Tel que vous me voyez, moi cliez pitié, — ajouta-t-il en disant allusion à ses vêtements lordkks, — on m'accuse de cupidité. — Et quels sont ces gens que vous protégez ? — * Mes protégés?... — dit Rodin en feignant quelque hésitation, comme s'il eût été embarrassé pour répondre, — qui sont mes protégés?... l'un... l'autre, je vais vous dire. Ce sont... ce sont de pauvres diables sans aucune ressource, gens de rien, mais gens de bien, n'ayant que leur bon droit dans... un procès qu'ils soutiennent ; Us sont menacés d'être écrasés par des gens puissants, très-puissants... Ceux-là, hélas, ne sont pas assez connus pour que je puisse les démasquer au profit de mes protégés... Que voulez-vous?... pauvre et bête, je me tiens naturellement du côté des pauvres et des bêtes... Mais continuez, je vous prie... » ISalma reprit : « Vous avez donc tout à redouter en continuant de nous être hostile, « eC rien à gagner en embrassant le parti de ceux que vous appelez vos « amis ; ils seraient plus justement nommés vos dupes, car s'il était sin« ère, votre désintéressement serait inexplicable. Il doit donc cacher, « et il cache, je le répète, des arrière-pensées de cupidité. « Eh bien ! sous ce rapport même, on peut vous offrir un ample dé« dommagement, avec cette différence que vos espérances sont unique« ment fondées sur la reconnaissance probable de vos amis, éventualité « fort chanceuse, tandis que nos offres seront réalisées à l'instant même ; « pour parler nettement, voici ce que l'on exi[e de vous : ce soir même, « avant minuit pour tout délai, vous aurez quitté Paris, et vous vous en« merez à n'y pas revenir avant six mois. » Djahna ne put retenir un mouvement de surprise, et regarda Rodin. « C'est tout simple, — reprit-il ; — le procès de mes pauvres protégés sera jugé avant cette époque, et, en m'éloignant, on m'empêche de ▼eider sur eux ; vous comprenez, mon cher prince, ~ dit Bodin avec mie indignation amère. — veuillez continuer et m'excuser de vous avoir interrompu ; mais tant d'impudence me révolte. » OJalma continua : « Pour que nous ayons la certitude de votre éloignement de Paris du« rant six mois, vous vous rendrez chez un de nos amis en Allemagne ; « vous recevrez chez lui une généreuse hospitalité ; mais vous y demeu« rerez forcément jusqu'il l'expiration du délai. » « Oui... une prison volontaire, » dit Rodin. « A ces conditions, vous recevrez une pension de 1,000 fr. par mois, « à dater de votre départ de Paris, 10,000 fr. comptant et 20,000 francs « après les six mois écoulés. Le tout vous sera suffisamment garanti. « Enfin, au bout de

six mois, on vous assurera une position aussi honorable qu'indépendante.

» Djabna s'étant arrêté par un mouvement d'indignation involontaire, Bodin lui dit : « Continuez, je vous prie, cher prince ; il faut lire jusqu'au bout, oehi vous donnera une idée de ce qui se passe au milieu de notre civilisation. » fljahna reprit : « Vous connaissez assez la marche des choses et ce que nous sommes capables pour savoir qu'en vous éloignant nous voulons seulement nous débarrasser d'un ennemi peu dangereux, mais très important : ne soyez pas aveuglé par votre premier succès. Les suites de votre dénonciation seront étouffées, parce qu'elle est calomnieuse ; le juge qui l'a accueillie se repentira cruellement de son odieuse partialité. Vous pouvez faire de cette lettre tel usage que vous voudrez. Nous savons ce que nous écrivons, à qui nous écrivons et comment nous écrivons. Vous recevrez cette lettre à trois heures. Si, à quatre heures, nous n'avons pas de votre acceptation de votre main, pleine et entière, au bas de cette feuille... la guerre recommence... non pas demain, mais ce soir. » Cette lecture finie, Djabna regarda Rodin, qui lui dit : « Permettez-moi d'appeler Faringhea. » Et ce disant, il frappa sur un timbre. Le métis parut. Rodin reçut la lettre des mains de Djalma, la déchira en deux morceaux, la froissa entre ses mains, de manière à en faire une espèce de boule, et (lui) au métis en la lui remettant : « Vous donnerez ce chiffon de papier à la personne qui attend, et vous lui direz que telle est ma réponse à cette lettre indigne et insolente : vous entendez bien, à cette réponse indigne et insolente. — J'entends bien, dit le métis, et il sortit. — J'estime que la guerre dangereuse pour vous, mon père, — dit Indien avec intérêt. — Oui, cher prince, dangereuse peut-être... Biais je ne fais pas comme vous... moi ; je ne veux pas tuer mes ennemis parce qu'ils sont lâches et méchants... je les combats... sous l'égide de la loi ; —-iiiioi donc. .. Puis, voyant les traits de Djalma se rembrunir, Roaïouta : J'ai tort... je ne veux plus vous conseiller sur ce sujet. Seulement convenons de remettre cette question au seul jugement de votre mère et maternelle protectrice. Demain je la verrai ; si elle y consent, elle dira le nom de vos ennemis. Sinon, non. — Et cette femme... 90 l'écrit lecoode mère... — dit Djabna, est d'un caractère tel que je pourrai me soumettre à son jugement? — Ello, — s'écria Rodin en joignant les mains et en levant le front avec une exaltation croissante ; — elle, mais ce qu'il y a de plus noble, de plus généreux, de plus vaillant sur la terre !... elle... votre protectrice ! mais vous seriez trahison son fils... vous aimerais de toute violence de l'amour maternel, ou s'il s'agit pour vous de choisir entre une lâcheté ou la

mort, eUe vous dn Brift: — Meurt ! miittt à mourir avec vous. ^ Oh I
 mMêkamtU.. Ma mère était ainsi ; ^ s'écrb Djalma avec entraînement. —
 Elle. .. — reprit Rodin dans un enthousiasme croissant , et se rapprochant
 de b reuete cachée par le store , sur lequel il jeu un reaard oblique et
 inquiet. — Votre protectrice! mais figurez^vous donc le courage, b droiture,
 b loyauté en personne. Oh ! loyale surtout !... Oui, c'est b franchise che»
 ▼ aleresque de l'homme de grand coeur Jointe à l'altièr dignité d'une
 femme qui , de sa vie... entendez- vous bien, de sa vb, non-seulement n'a
 jamais menti , non-seulement n'a jamau caché une de ses pensées , mab qui
 mourrait plutôt que de céder au moindre de ces petits sentiments d'astuce,
 de dissimubtion ou de ruse presque forcés chez les femmes ordinaires par
 leur situation même. » Il est difficile d'exprimer l'admiration qui écbtait sur
 la figure de Djalma en entendant le portrait tracé par Rodin ; ses yeux
 brillbient, ses joues se coloraient, son cœur palpitait d'entbousbsme. « Bien,
 bien , nobb cceur, — lui dit Rodin en bisant un nouveau pas vers le store,
 — j'aime i voir votre belle àme resplendir sur vos beaux traits... en
 m'entendant ainsi parler de votre protectrice inconnue. Abl c'est qu'elle est
 digne de cette adoration sainte qu'inspirent les nobles cœurs, les jpaods
 caractères. *— Oh ! je vous crois, — s'écrb Djalma avec exaltation ; —
 mon cœur est pénétré d'admiration et aittsi d étonnement ; car ma mère n'est
 plus, et une telle femme existe ! — Oh ! oui, pour b consolation des affligés
 cDe existe : oui , pour lorgueil de son sexe elle existe ; oui , pour faire
 adorer b vérité , exécrer le mensonge , elle existe... Le mensonge, b feinte
 surtout, n'ont iamab terni celte !'...: que J'ai un soupçon sur quelqi que
 j'aime ou que j'estime.. . » Rodin n'acheva pas. Le store, si violemment
 secoué au dehors, que son ressort se brisa , se rebva brusquement à b grande
 stupeur de Djalma, qui vit apparaître i ses yeux mademolseUe de Cardovilb.
 Le manteau d'Adrienne avait glissé de ses épaules, et au violent mouvement
 qu'elle fit en s'approchant du store, son chapeau , dont les rubans étaient
 dénoués, eût UmM. SorUe précipitamment, n'ayant eu b temps que de |eter
 une pelisse sur le costume pittoresque et charmant dont par capnoe eUe
 s'habilbit souvent dans sa maison, eUe apparaissait si rayonnante de beauté
 aux yeux éblouis de Djalma , panni ces feuilles et ces fleurs , que l'Indien se
 croyait sous l'empire d'un songe. .. Les mains jointes, les srande yeux
 ouverts, b corps légèrement penché en avant , comme s'u l'eût fléchi pour
 prier, il restait pétrifié d'admiration. Mademoiselb de Gardovilb, émue, b
 visage légèrement coloré par rémotion , sans entrer dans le sahm, se tenait

debout sur le seuil de la porte de la serre chaude. Tout ceci s'était passé en
moms de temps qu'il n'en fallait pour l'écarter : aussi, à peine le store eut-il été
relevé, une Rodin, feignant la surprise, s'écria : « Vous ici... mademoiselle ?
— Oui, monsieur, — dit Adrienne d'une voix altérée, — le viens terminer la
phrase que vous avez commencée; je vous avais dit que, lorsqu'un soupçon
me venait à l'esprit. Je le disais hautement à la personne qui me l'inspirait.
Eh bien ! Je l'avoue, à cette loyauté j'ai bien : j'étais venue pour vous épier,
au moment même où votre repense à l'abbé d'Atgri^v me donnait un
nouveau gage de votre dévouement et de votre sincérité ; je doutais de votre
droiture au moment même où vous rendiez témoignage de ma franchise...
Pour la première fois de ma vie, je me suis abaissée jusqu'à la ruse... cette
faiblesse mérite une punition, je la subis ; une réparation, je vous la fais : des
excuses, je vous les offre.— Puis, s'adressant à Djahna, elle ajouta : —
Maintenant, prince, le secret n'est plus permis... je suis votre parente,
mademoiselle de Cardoville, et j'espère que vous accepterez d'une sœur une
hospitalité que vous acceptiez d'une mère. » Djahna ne répondit pas. Plongé
dans une contemplation extatique devant cette soudaine apparition, qui
surpassait les plus folles, les plus éblouissantes visions de ses rêves, il
éprouvait une sorte d'ivresse qui, paralysant en lui la pensée, la réflexion,
concentrait toute la puissance de son être dans la vue... et, de même que l'on
cherche en vain à étancher une soif inextinguible... le regard enflammé de
l'indien aspirait pour ainsi dire avec une avidité dévorante toutes les rares
perfections de cette jeune fille. En effet, jamais deux êtres plus divins
n'avaient été mis en présence. Adrienne et Djahna offraient l'idéal de la
beauté de l'homme et de la beauté de la femme. Il semblait y avoir quelque
chose de fatal, de providentiel dans le rapprochement de ces deux natures si
jeunes et si vivaces... si généreuses et si passionnées, si héroïques et si
fières, qui, chose singulière, avant de se voir connaissaient déjà toute leur
valeur mutuelle : car si, aux paroles de Rodin, Djahna avait senti s'éveiller
dans son cœur une admiration aussi subite que vive et pénétrante pour les
variées et fécondes qualités de cette bienfaitrice inconnue, qu'il
retrouvait dans mademoiselle de Cardoville, celle-ci avait été tour à tour
émue, attendrie ou effrayée de l'entretien qu'elle venait de surprendre entre
Rodin et Djahna, selon que celui-ci avait témoigné de la noblesse de son
âme, de la délicate bonté de son cœur ou du terrible emportement de son
caractère : puis elle n'avait pu retenir un mouvement d'étonnement, presque
d'admiration, à la vue de la surprenante beauté du prince, et bientôt après, on

sentiment étrange, douloureux, une espère de commotion électrique avait ébranlé tout son être lorsque ses yeux It.

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

190 LK JCIF ERRANT. s'éUieDt rencontres avec ceux de Djalma . Alors, cnielleipenl troublée, et souiTranl de ce trouble qu*elle maudissait, elle avait tâché de dissimuler celte impression profonde eu s adressant à Rodiu pour s'excuser de l'avoir soupçonné... 5iais le silence obstiné que gardait riodien venait de redoubler renibanas mortel de la jeune lille. Levant de nouve^iu les yeux vers le prince , afiu de rengager à répondre à son ofTre fraternelle, Adriene, rencontrant encore son resard d'une fixité sauvage et ardente, baissa les yeux avec un mélange d'effroi, de tristesse et de fierié blessée : alors elle se félicita «jl'avoir deviné l'inexorable nécessité où elle se voyait désormais de tenir Djalma éloigné d'elle, tant cette nature ardente et emportée lui causait déjà de craintes. Voulant mettre im terme à celte position pénible, elle dit à Rodhi d'une voix basse et tremblante : « De grâce , monsieur... parles au prince; ré|iélcz-lui mes offres.... Je ne puis rester ici plus longtemps. » i\ e disant, Adrienne fit un pas pour rejoindre Florine. Djahna, au premier mouvement d' Adrienne, s'ékinça vers elle d'un bond comme un tigre sur la proie qu'on veut lui ravir, la jeune fille, épouvantée de l'expression d'ardeur farouche qui enflammait les traits de l'Indien, se rejeta en arrière en poussant un grand cri. A ce cri, Djalma revint à luinnème, et se rappela tout ce qui venait de se passer; alors, pâle do regrets et de honte , tremblant , éperdu , les yeux noyés de larmes , les traits bouleversés et empreints du plus profond dcses|>oir , il tomba aux genoux d' Adrienne, et, élevant vers elle ses mains jointes, il lui dit d'une voix adorablement douce, suppliante et timide : n Oh! restez... restez... ne me quittez pas... depuis si longtemps... je vous attends... » A cette prière faite avec la craintive mgénuilé d'un enfant, avec une résignation qui contrastait si étrangement avec l'emportement farouche dont Adi'ienne venait d'être si fort efirayée, elle répondit, en faisant signe à Florine de se disposer à partir : « Prince... il m'est impossible de rester plus longtemps ici... — Mais vous reviendrez? — dit Ujalma en contraipanl ses lamies, — je vous reverrai?... — Oh ! non, clamaïs!.... jamais!.... » dit mademoiselle de Cardoville d'une voix étemte : puis, profitant du sai.sissement où sa réponse avait jeté Djalma , Adrienne disparut rapidement derrière un des massifs de la serre chaude. Au moment où Florine, se hâtant de rejoindre sa maîtresse , passait devant Rodin, il lui dit d'une voix basse et rapide : « Il faut en finir demain avec la Mayeux. »

Florine frissonna de tout son corps , et , sans répondre à Rodin, disparut comme Adrienne derrière un di'S massifs. Djalma, brâé, anéanti, éUilt resté à genoux, la ti^te baissée sur sa poitrine ; sa ravissante physionomie n'exprimait ni colère ni emportement, mais une stupeur navrante ; il pleurait silencieusement. Voyant Rodin s'approcher de lui, il se releva; m;iiis il tremblait si fort, qu'il put à peine d'un pas chancclaot regagner le divan, où il tomba en cachant sa figure dans ses mains. Alors Ro Djalma , sans répondre , laissa tomber ses imiins sur ses genoux , et tourna vers Rodin son visage encore inondé de larmes. « Je savais que mademoiselle de Cardoville était cbannante, je savais qu'à votre âge l'on devient facilement amoureux , — poursuivit Rodin , — et je voulais vous épargner ce mallieureux inconvéniént, mon cher f>riuce, car votre belle protectrice ahiie éperdument un beau jeune lomme de cette ville... » A ces mots, Djalma porta vivement ses deux mains sur son cœur, coiiiiiiiie s'il venait d'y recevoir un coup aigu , fMiussa un cri de douleur iéroce, sa tête se renversa en arrière, et il retomba évanoui sur le divan. Rodin l'examina froidement pendant quel(lues secondes, et dit en s'en allant et en brossant du coude son vieux chapeau : « Allons... ça mord... ça mord... » GUAPITBR X. Liei conteili. Il ebt nuit. Neuf heures viennent de sonner, (^est le soir du jour où iiiiad»noi>cl)c de (^anloville s'est, pour la première fois, trouvée en présence de Djalma*. Florine, pâle, émue, tremblante, vient d'entrer, un bougeoir à la main , dans une chambre à coucher meublée avec simplicité, mais très-conforiable. Cette pièce fait nartie de l'appariement occupé par la Mayeux chez Adrienne; il est silue au rez-de-chaussée et a deux entrées : l'une s'ouvre sur le jardin, l'autre sur la cour : c'est de ce côté que se présentent les personnes qui viennent s'adresser à la Mayeux pour obtenir des sccoui^; une antidiambreoù l'on attend, un salon où elle reçoit les demandes, telles sont les pièces occupées par la l^layeux, et complétées parla chambre à coucher dans laquelle Florine vient d'entrer d'un air inquiet, presque alarmée, effleurant à neine le tapis du boiil de \$hîs pieds chaussés de salin . suspendant sa respiration et prêtant rorellle ao moindre brait. PbçMt son bougeoir sur la cheminée, la caméritte, après un rapide coop d'onl dans la chambre, alla vers un bureau d'acajou sormonte d'une jolie bU bliothèque bien garnie ; ia clef était aux tiroirs de ce nieable; fh fomt tous les trois visités par Florine. Us contenaient différentes demandei de secours, quelques notes écrites de la main de la Mayeux. Ce n'eiA pas là ce que clierchait Florine. Un casier, contenant trots cartow, ié> parait la table du

petit corps de bibliothèque; ces cartons firent son vainement explorer ; Florine fit un geste de dépit chagrin» reglamlstt d'elle, écouta encore avec anxiété, puis, avisant une commode, de} fit de nouvelles et inutiles recherches. Au pied du lit était une porte conduisant à un grand cabinet de toilette : Florine y pénétra, comme d'habitude, sans succès, dans une vaste armoire où étaient suspendues plusieurs robes noires nouvellement faites pour la M^{lle} Teui * |iar lesoi^ ares de mademoiselle de Cardoville. Apercevant au bas et au fond de cette armoire, et à demi cachée sous un manteau, une mauvaise petite malle, Florine l'ouvrit précipitamment; elle y trouva goignusement pliées les pauvres vieilles bardes dont la Mayeux était vêtue loraïa'fllli était entrée dans cette opulente maison. Florine tressaillit, une émotion involontaire contracta ses traits; rtv géant qu'il ne s'agissait pas de s'attendrir, mais d'obéir aux ordres de Rodin, elle referma brusquement la malle et l'armoire» sortit du cabinet de toilette, et revêtit dans la chambre à coucher. Après avoir examiné le bureau, une idée subite lui vint. Ne se contenant pas de fouiller de nouveau les cartons* elle retira tout à fait le grand casier, espérant peut-être trouver ce qu'elle cherchait entre le dessus de ce carton et le fond de ce meuble ; mais elle ne vit rien. Sa seconde tentative fut plus heureuse : elle trouva caché, où elle l'espérait, un cahier de papier assez épais. Elle fit un mouvement de surprise, car elle s'attendait à autre chose: pourtant elle prit ce manuscrit* l'ouvrit et le feuilleta rapidement. Après avoir parcouru plusieurs pages, elle manifesta son contentement et fit un mouvement pour mettre ce cahier dans sa poche ; mais, après un moment de réflexion, elle le replaça où il était d'abord, l'établit tout en ordre, reprit son bougeoir, et quitta l'appartement sans avoir été surprise, ainsi qu'elle y avait compté, sachant bien la Mayeux auprès de mademoiselle de Cardoville pour quelques heures. Le lendemain des recherches de Florine, la Mayeux» seule dans sa chambre à coucher, était assise dans un fauteuil, au coin d'une cheminée, où brûlait un bon feu : un épais tapis couvrait le plancher: à travers les rideaux des fenêtres, on apercevait la verdure d'un grand Jardin ; le silence profond n'était interrompu que par le bruit régulier du balancier d'une pendule et par le pétilllement du foyer. La Mayeux, les deux mains appuyées aux bras du fauteuil, se bécotait avec un intime bonheur qu'elle n'avait jamais aussi complètement goûté depuis qu'elle habitait cet hôtel. Pour elle, habituée depuis si longtemps à de cruelles privations, il y avait un charme inexprimable dans la chaleur de cette retraite, dans la vue riante du jardin, et

surtout dans la conscience de devoir le bien-être dont elle jouissait à faire résignation et à l'énergie qu'elle avait montrées au milieu de tant de rudes épreuves h«> reusement terminées. jeune homme qui Earlier tout de suite pour une affaire très-pressée... il se nomme Agricool audoin. » A ce nom, la Mayeux poussa un léger cri de joie et de surprise, _._ git légèrement, se leva, et courut à la porte qui conduisait au salon où se trouvait Agricool. « Bonjour, ma bonne Mayeux ! — dit le forgeron en embrassant cordialement la jeune fille, dont les joues devinrent brûlantes et cramoisies sous ces baisers fraternels.— Ah ! mon Dieu ! — s'écria tout à coup l'ouvrière en regardant Agricool avec angoisse,— et ce muideau noir

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

LE JUIF KRRAN'r. 197 iireî4 pas norsoniël. — Purle vile. — Depuis que ma iin>rc csl partie a\er Uahitel pour se rendre ilans la pelile cure de campagne qu*il a obtonne, «'i depuis rpie nnui piTe Itige avec M. le maréchal Simon et ses demoiselles, j'ai été, lu le sais, demeurer à la ûïbriquc de BI. Hardy, avec mes camarades, d.ïm la maison commune. Or... ce malin... ali ! il faut te dire que M. liardy, de retour d'un long voyage qu'il a fait deruieicmiiii, s*est de nouveau absenté depuis quelques jours, pour affaires. Ce malin donc, à Theure du déjeuner, j'étais resté à travailler un peu apri'S le deniier coup de cloche ; je quittais les bâtiments de la fabrique pour aller à noire réfectoire, hirsipic je vois entrer dans Li cour une lînimic qui vouait de descendre d'un liacre: elle s'avance vivement vers nioi; je remarque qu'elle est bl(mi, monsieur,... vous dites bien vrai, M. Hardy n'est pas arrivé, n'est pas bles>é? — reprit la jolie dame en essuyant ses yeux. — Je vous dis b vérité, maSiuice d'un air si lieureux, si touché que j'en fus ému. Mais tout à coup, <>i mine si alors elle avait honte de la diMuarche qu'elle venait de faire, elle rabaissa son voile, me quitta précipitamment, sortit de la cour et remonta d;ms le fiacre qui l'avait amenée. Je me dis : c'est une dame qui s'inlérresse à M. ilaray, et qui aura été alarmée par un faux bruit. — kile l'aime sans doute, —dit la Mayeux attendrie, — et, dans son inquiétude, elle aura commis peut-être une imprudence en venant s'informer de ses nouvelles.— Tu ne dis que trop vrai. Je la rrgante remonter dans son tiacre avec intérêt, car sse me consteller. En admettant que .M. llardy revienne demain, doise lui dire ce qui s'est passé, ou bien... — Auends donc... — s'éé de Paris, un grand bel bttmme, — dit-on, — est dcjâ venu prêcher dans le petit villajge de Villiers, qui n'est qu'à un quart de lieue de nos ateliers. Cet abbo a trouvé moyen, dans son prêche, de calomnier et d'attaquer M. Hjirdv. — Comment cela? — M. Hardy a l.iit une sorte de règlement imprime, relatif à notre travail et aux droits dans les bénéfices qu'il nous accorde ; ce règlement est suivi de plusieurs maximes aussi nobles que simples, de quelques préceptes de fraternité à la portée de tout le monde, extraits de dillérents philosophes et de diiiëren les religions... De ce que M. Hardy a choisi ce qu'il y avait de plus uur parmi les diOérents préceptes religieux, BL l'abbé a conclu que M. Hardy n'avait aucune religion, et il est jiarti de ce thème, non-seulement pour l'attaquer en chaire, mais pour désigner notre fabrique comme un loyer de pcndithm, de

damnation et de corruption. parce que le dimanche, au lieu d'aller écouter
 ses sermons ou d'aller au cabaret, des camarades, leurs femmes et leurs
 enfants passent la journée à cultiver leurs petits jardins, à faire des
 lectures, à chanter en chœur ou à danser en famille dans notre maison
 commune ; l'abbé a même été jusqu'à dire que le voisinage d'un tel amas
 d'athées, c'est ainsi qu'il nous appelle, pouvait attirer la colère du ciel sur un
 pays... qu'on pariait beaucoup au choléra, qui s'avancail, et qu'il serait
 possible que, grâce à notre voisinage impie, tous les environs fussent
 frappés de ce fléau vengeur. — Mais, dire de telles choses à des gens
 ignorants, — s'écria la Mayeux, — c'est risquer de les exciter à de mauvaises
 actions. — C'est justement ce que voulait l'abbé. — Que dis-tu ? — Les
 habitants des environs, encore excités, sans doute, par quelques meneurs, se
 montrent hostiles aux ouvriers de la fabrique ; on a exploité, sinon leur
 haine, du moins leur envie... En effet, nous voyant vivre en commun, bien
 logés, bien nourris, bien chauffés, bien vêtus, actifs, gais et laborieux, leur
 jalousie s'est encore aigrie par les prédications de l'abbé et par les sourdes
 menées de quelques mauvais sujets que j'ai reconnus pour être les plus
 mauvais ouvriers de M. Triévaud... notre concurrent. Toutes ces excitations
 commencent à porter leurs fruits ; il y a déjà eu deux ou trois rixes entre
 nous et aux « moyens de les émanciper ; le bien-être matériel vous énerve. »
 — Mon bleu, Agricoi, quelle effrayante persistance dans la nichée-eie ! —
 Diii... et malheureusement, ces menées ont commencé à avoir quelque
 influence sur plusieurs de nos plus jeunes camarades ; comme, après tout,
 on s'adressait à des sentiments humains et fiévreux, il y a eu de l'écho... Déjà
 quelques faibles divisions se sont développées dans nos ateliers, jusqu'à
 alors si fraternellement unis ; on sent qu'il y règne une sourde
 fermentation... une froide défiance remplace, chez quelques-uns, la
 cordialité accoutumée... Maintenant, si je te dis que je suis presque certain
 que ces fanprimés, jetés par-dessus les murs de la fabrique. et qui ont fait
 éclater entre nous quelques incidents de discorde, ont été répandus par des
 émissaires de l'abbé prêcheur... ne trouves-tu pas que tout cela, coïncidant
 avec ce qui est arrivé ce matin à cette jeune dame, prouve que M. Hardy a,
 depuis peu, de nombreux ennemis ? — t'en souviens-tu, je trouve cela étonnant,
 Agirol, — dit la Mayeux, et cela te crains-tu pas que je paraisse ainsi
 vouloir entrer dans ses secrets ? — Si cette jeune dame n'avait pas été suivie,
 j'aurais partagé tes scrupules... Mais on l'a épée : elle court un danger... selon
 moi, il est de ton devoir de prévenir M. Hardy... Suppose, comme cela est

probable, que cette dame soit mariée... "Ne vaut-il pas mieux, pour mille raisons, que M. Hardy soit instruit de l'oti ! ? — C'est juste, ma bonne Mayeux... je suivrai ton conseil : M. Hardy saurait tout... Maintenant, nous avons parlé des autres... parlons de moi... (Uii, de moi... car il s'agit d'une chose dont peut dépendre le bonheur de ma vie, ~ ») ; il le force d'un ton grave qui frappa la Mayeux. — Tu

The text on this page is estimated to be only 20.68% accurate

LE JUIF ERRANT. Mb(— reprit Agricol après on moment de »!lence, — qoe, depuis mon eoEiDce, je ne l'ai rien caché... que je t'ai toitl dit... tout absolument? — Je le sais. Agrirol. je le sais, — dit U Mayeui en tendaDi sa main blanche et lluelte au rorgeron, aiii la serra curaiiilcment et qui continua : — Quand je dis que je ne t ai rien caché... je me trompe... je t'ai ouJMirs caché mes amourelles... et ceia, parce que, bien que l'on puisse tout dire à un* sœur... il y a pourtant des choses iloal on ne doit pas parier i une digne et l1 ouaâ te fille comme loi... — Je te remercie, Agricol... j'avais... remarqué celte réserve de ta part... — répondit la Uaycux en baissant les yeux et contraignant héroïquement la douleur qu elle ressentait, — je t'en remercie. — Hais, par cela même ^ue je m'étais Imposé de ne jamais te parler de mes amourettes, je m'étais dil: S'il m'amve quelque chose de sérieux... enHn un amour qui me Casse songer au mariage... oh ! alors, comme l'on cuoHe d'abord à sa sœur ce que l'on soumet ensuite i son père et à sa mère, ma bonne Haycux sera la première instruite. — Tu es bien bon, Agricol... — Eh bien! le quelque chose de sérieui est arrivé... Je suis amoureux comme un iou, Kl je songe au mariage. > A ces mots d' Agricol, la pauvre Maveui se sentit pendant un instant paralysée: il lui sembla que son sang s arrêtait et se glaçait dans ses veines; poidaiu quelques secondes.... elle crut mourir.... son cœur cessa de battre... elle le sentit, non pas se briser, mais se fondre, mab s'annihÛer... Puis, cette foudroyante éoioction passée, ainsi qne les martyrs, qui trouvaient dans la surexcitation mâme d'une douleur atroce celte puissance terrible qui les faisait sourire au milieu des tortures, h malheureuse fille trouva, dans la crainte de laisser pénétrer le secret de son lilicule et bla\ amour, une force incroyable ; elle rdeva la lèle, reg;irda le forgeron avec calme, presque avec sérénité, et lui dit d'une voit assurée : « Ab! tu aimes quelqu'un... sérieusement... —C'est-à-dire, ma bonne May eux, que, depuis quatre jours.... je ne vis pas.,, ou plutôt je ne vb que de cet amour.... — Il y a seulement.... quatre jours. ..que ta eaamoureux?... — Pas davantage... mais le (empsny lailrieD... — Et... •Orest bien jolie? — Brune... une taille de nymphe, blanche comme un lis... des yeux bleus... grands comme ça, et aussi doux... aussi bons... que les tiens.... — Tu me flattes, Agricol. — Kon, non c'est Angèle que je Ratte.... car elle s'appelle ainsi.... Quel joli nom!.... n'est-ce p;is, ma boniw Hayeux? — C'est un nom cbannam... ■ dil la pauvre Gtle eu comparant avec une

douleur amère le contraste de ce gracieux nom avec le sobriquet de la
 Maynx, que le braTe Agrkol lui donnait sans y ■onger. Elle reprit avec un
 calme effra^ant : « Angcle... ouï, c'est un nom charmant!...— Eh bien!
 (Igre-tui que ce nom semble être l'image nooMulement de sa figure, mais
 de son cœur... Knun mot... c'est un cceur. Je le crois du moins, presque au
 niveau du lien. — Elle a mes yeux.... elle a mon cœur, — dit la Hayeux en
 souriant, — c'est singulier comme nous Dous ressemblons... > Agricol ne
 s'aperçut pas de l'ironie désespérée que cachaient les p>roka de la Haveux,
 el il reprit avec une tendresse aus« sincère quloexorable : « Est-ce que tu
 crois, ma bonne Hayeux, que je me serais laissé prendre ji un amour
 sérieux, s'il n'^ avait pas eu luns le caractère, dans le cœur, dans l'esprit de
 celle que j'aime beaucoup de loi? — Atloas, frère... — dit la Hayeui en
 souriant... oui, l'inforlun^ cul le courage, eut la force de sourire... — allons,
 frère, tu es en veine de galanterie aujourd'hui... Et oi) as-)u connu cette jolie
 personne? — C'est loul bonnement la sŒur d'un de mes camarades; sa mère
 est à la tête de la lingerie commune des ouvriers ; elle a eu besoin d'une aide
 à l'année, et mon camarade, a fait venir sa fille de Lille, où elle était auprès
 d'une de ■es tantes, et depuis cinq jours elle est à la lingerie Le premier soir
 que je l'ai vue... j'ai j>assé trois heures à la veillée, à causer avec elle, sa
 mère el son frère... je me suis senti saisi dans le vif du cœur: le leoifemalfl,
 le surlendemain, ça n'a fait qu'augmenier.... cl maintenant j'en sais fou...
 bien réaohi i me marier... selon ce que lu diras... Cependanl... oui... cela
 l'élonne... mais tout dépend de toi; je ne demanderai la permission i mon
 père el à ma mère qu'après que lu auras parié. — Je ne le coniprends pas,
 Agricol. —Tu sais la confiance absolue que j'ai dans l'incroyable instinct de
 ton cœur; bien des fois tu m'as dil : Agricol, défiMoi de celui-ci, aune celui-
 U, aie confiance dans cet autre. Jamais tune l'es trompée. Eh Men! il
 ftiutque lu me rendes le même service.... Tu demanderas l mademoiselle de
 Cardoville la permîsdon de t'abseaier ; je te mènerai à b labrique ; j'ai parié
 de toi Ji madame Bertin et iaa fdlec A ea nomeal on tnpf» discrËiemeDi i la
 porte. ■ Entres, > dit la Ittjtnt. Florine pamt. « Mademoiselle vous prie de
 vonMr bien passer chei elle, si tous n'fr les pas occupée, ■ dit Florine i la
 Hayeux. Celle-ci se leva, et s'adressant an forgeron : « Venx-iu attendre ■
 momeol, Agricol? je demanderai i madeamselle Je Cardoville de qid jour je
 pourrai disposer, et Je viendrai te le redire, a Ce dis;itit, h jeune fille soriti,
 laissant Agricol avec Florine. ■ J'aurais bien désiré remercier at^ourdln d
 mademoisdle de ûrdiv ville, — dil Agricol, mais j'ai craint d'être Indiscret.

— Hademoisde est un peu soulEbnie, — dit Florine, — et die n'a r«ça peraoone, nnsieur; maisje suis sûre que, dès qu'elle ira mieax, die se fera on pbiv de vous voir. ■ La Mayeux rentra et dil i Agricol ; c Si tu veux renir me praidre demain sur les trois heures, afin de ne pas perte ta knimée eniUre, dow irons i la bbrique, et tu a>e ramènera* dans la atÀrée. — Alod à dôata, trois beureSi ma bonne Hayenx. —A demain, tn^beores, Anîcol.-.a Le soir de ce même jonr, bnqneUiut fut eiÉne dans Ili6ld,lal(a;en, qui était realée jusqu'à dix heures Mprêt de mademoisene de CarémK rentra dans sa chambre è coucher, lenna la porte i def, piâa, le Iroevanl enfin libre et sans cootninie, die se Jela i genoux oevant m b^ teui) et fondit en larmes. La Jmne fiDe iJenra hwgtonpB, bîeo bmftenfâ. Lorsque ses larmes Ihrenl laries, elle essuya ses jeux, l'approcha de tsa bureau, &ta le carton du casier, prit dans cette cachette le manaeril que Florine avait rapidement fealllcté la veille, cl écrivil une paidedeli nuit sur ce cahier. Le jonnul de la Hiyeu. Nous l'avons dit, la Mayeux avait écrit, une partie de la miR, sur k cahier découvert et parcouru la veille par Florine, qui n'avait pas ok le dérober avant d'avoir instruit de son contenu les personnes qai h Usaientagir, et sans avoir pris leurs derniers ordres ace Biijet.BipliqiNW l'existence de ce manusciiii avant de l'ouvrir au lecteur. Dn jov oi la Hayeux s'était aperçue de son amuur pour Agricol, le ' ^ ce manuscrit avait été écrit. Duucc d'un caractère esae pansif. el pourtant se sentant toujours comprimée par la cule, terreur dont la douloureuse exagération était la se la Hayeux, à qui celte infortunée eût-elle confié le secret de aa pasHon, si te n est au papier... à ce muet confident des Imea geuses ou blessées, à cet ami patient, ùlencieui et froid. quI^aH ne rtpond pas à des plaintes déchirantes, du moins toujours ëcMle. toqoBS se souvient? Lorsque son cœur déborda d'émotions, laniAl tristes et dooees, tamti araères et déchirantes, la pauvre outTière, trouvant un charme nâancolique dans ces épanchements muets et solitaires, lant&t revêtus d'uge forme poétique, simple et touchante, taoï&t écrils en prose iMdi habituée peu k peu a ne pas borner ces confldeiKes a ce qui Agricol ; bien qu'il fût au fond de loutes ses pcDiées, cerltines r _ que f^iisail naître en elle la vue de la béante, de l'unoor heonus, deta ma terni lé, de la richesse et de l'infortune, étaient, poor^nddifei np intimement empreintes de su personnalié si malheureoieBeBl exceptionnelle pour qu'elle osâl même les communiquer à Agrieirf. Td clh donc ce journal d'une pauvre Glle du peuple, cbetive, diDbrflae et «livrable, mais douée d'une âme angélique et d'uiK befiis iall "' loppée par la lecture, par la tnéditatioo, par la solitude ; |

qui cependant contenaient des aperçus saisissants et ttiMoiiai sur as êtres et sur les choses, pris du point de vue parlienlm où b blafilc avait placé cette infortunée. Les lignes suivantes, d et li brmqumfll interrompues ou tachées de larmes, selon le cours des énoioQS qse b Hayeux avait ressenties la veille en apprenant le proCoad anmvr d'Agricol pour Angèle, formaient les dernières pages de ce Jonmal. tVeBdradiSn • isn. me suis levée sans aucun triste pressentimMit. J'ébû calme, tranqni lorsque Agricol est arrivé. Il ne m'a pat pan ëran: il a élé.CfIOHK toujours , simple , aHectueux ; il m'a d'abonl parlé d'un ëvéaemtm itbtii i M. Bardy, et puis, sans hésitation U m'a dit ; « — Depuis quatre jours, je suis éperdnment amoareux. Ce MBiñanii est si sérieux, que je pense ii me marier... ie viens te consulter. « Voilii comme cette révélation « accabbnie poor taxn m'a iti tàtt ■■ nalurellemenl, cordialement , moi d'un côté de b diemiaée , Agrinl ..>OhiMilliei,H mon IHea... ma lêle se perd • . ■ •

LE JUIF KRRANT. 199 mtt « Je me sens plus calme... AUoi»,
courage, iMuvre cœur... Couraue ; si un; — •'=-'— ^--^ ^ -^ .■::=,,. ,, - .,
^,,?... sous Ur Douleur teuse gente

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

900 LE JUIF errâht. On Ta dit, tout boa sentiment n'était pas éteint dans le cœur de Florine ; cUe obéissait fatalement aux ordres queUe recevait, mais elie ressentait douloureusement tout ce quMI y avait d'horrible et d'infSime dans sa conduite.... S'il ne se fût agi absolument que d'elle, sans doute elle aurait eu le courage de tout braver plutôt que de subir une odieuse domin;Uion ;.... mais il n'en était pas malheureusement ainsi , et sa perte eût causé un désces^ir mortel à une personne qu'elle chérissjilt plus one la vie... Elle se résignait donc... non sans de cruelles angoisses, à d abominables trahisons. Quoiqu'elle Ignorâf profane toi^ours dans miei but on la faisait agir, et notamment à propos de la soustraction du journal de la Mayeux, elle pressentait va^ement que la substitution de cette lettre cachetée au manuscrit devait avoir pour la Mayeux de funestes conséquences; car elle se rappelait ces mots sinistres prononcés h veille pnr Hodin : « Il faut en finir demain... avec la Mayeux. » Ou*cntendait-n par ces mots ? Comment la lettre qu'il lui av^it ordonné de mettre à la place du journal concourrait-elle à ce résultat? Klle l'ignorait, mais elle comprenait que le dévouement si clairvoyant de la Mayeux causait un juste ouibraf;e au ennemis dç mademoi^lle «le Oardoville» et qu'elle-même, Flonne, roquait d'un jour à l'autre de voir ses perHdics découvertes par b jeune ouvrière. Cette dernière crainte fit cesser les hésitations de Flonne ; elle posa la lettre derrière le carton, le remit à sa place, et, cachant le manuscrit sous son tablier, elle sortit furtivement qe)a chambre de (a Mayeux.

GHAPITBB Xn. Florine, de plus en phis émue k la lectnre de cette page d*ODe dn» plicitë si douloureuse, tourna quelques feulDels et continua : Soite da jonrntl dé la Miyeuï. Florine, revenue dans sa chambre quelques heures après y avoir caché le manuscrit soustrait dans Tappartement de la Mayeux, cédant à sa curiosité, vouhit le parcourir. Bientôt elle ressentit un intérêt croissant, une émotion involontaire en lisant ces confidences Intiines de la jeune ouvrière. Parmi plusieurs nièces de vers, qui tontes respiration un amour passionné pour Agricol, anieur si profond, si naïf, si sincère, qiie Florine en fut touchée et oublia la difformité ridicule de la Mayeux ; parmi plusieurs pièces de vers, disons-nous, se trouvaient diflf^rents fragments, pensées ou récits, relatifs à des laits divers. Nous en citerons quelques-uns, afin de justifier Fimpression profonde que cette lecture causait à Florine.

PIA6HI!IT8 W JOUWAI. SI Lk MATIUX «... C'était aujourd'hui ma fête.

Jusqu'il ce soir J'ai conservé une folle espérance, uier j'étais descendue chex madame Baudoin pour panser une plaie légère qu'elle avait à la jambe. Quand je suis entrée, Agricol était là. Sans doute il parlait de moi avec sa mère, car ils se sont tus tout à coup en échangeant un sourire d'intelli^once ! et puis j'ai aperçu, en passant auprès de la commode, une jolie boîte en carton, avec une pelote sur le couvercle. Je me suis sentie rougir de bonheur... J'ai cru que ce petit présent m'était destiné, mais j'at lait semblant de fte rien voir. Pendant que j'étais h genoux devant sa mère, Agricol est sorti ; j'ai remarqué qu'il emportait la jolie boîte. Jamais madame Baudoin n'a été plus tendre, plus maternelle pour moi que ce soir-là. Il m'a semblé qu'elle se couchait de meilleure heure que d'habitude. — C'est pour me renvoyer plus vite, ai-je pensé, alin que je jouisse plus tôt de la surpri:ie qu' Agricol m'a préparée. Aussi, comme le cœur nie battait en remontant vite, vite à mon cabinet ! je sois resiée un moment sans ouvrir la porte pour faire durer mon honneur plus longtemps. « Enfin je suis entrée, les yeux voilés de larmes de joie ; j'ai regardé sur ma table, sur ma chaise, sur mon lit, rien ; la petite boîte n'y était pas. Mon conir s'est serré, puis je me suis dit : Ce sera pour demain, car ce n'est aujourd'hui que la veille de ma fête. La journée s'est passée... Ce soir est venu... rien. La jolie boîte n'était pas pour moi. Il y avait une pelote sur son couvercle... cela ne pouvait convenir qu'à une femme... A qui Agricol l'a-t-il donnée? « En ce moment je souffre bien. L'idée que j'attachais à ce qu* Agricol me souhaitât ma fête est puérile ; j'ai honte de me l'avouer ; mais cela m'eût prouvé qu'il n'avait pas oublié que j'avds un autre nom que celui de la Mayeux, que l'on me donne toofours. Ma susceptibilité à ce siyet est si malheureuse, si opiniâtre, qu'il m'est impossible de ne pas ressentir un moment de honte et de chagrin toutes les fois qu'on m'appelle ainsi . la Mayeux... Et pourtant depuis mon enfonce Je n'ai pas en d'autre nom... C'est pour cela que j'aurais été bien beurease qu jAgricol profitât de l'occ^on de ma fête pour m'appeler une seule fois de %^on modeste nom : Madelehie « Heureusement il ignorera toujours ee vœu et ce regret, a « • . Je viens d'asdster à i'eotemmentde cette paqvre petite Vi^ toire Herbin, notre voisine. Son père, ouvrier tapissier, est allé travul 1er au mois, loin de Paris... Elle est morte à dix-neuf ans, sans parents autour d'elle... Son agonie n'a pas élé douloureuse ; la brave femme qui fa veUlée jusqu'au dernier moment nous a dit qu'elle n'avait pai prononcé d'autres mots que ceux-ci : Enfin... enfin... « Et oeb comme avec contentement, ^joutait la veilleuse. « Chère enfant ! elle était devenue bien

cbéiive ; mais à qninie ans c'était un bouton de rose... et si joUe, si fralcbe... des clieveaux blonds, doux comme de la soie ! mais elle a peu à peu dépéri; son étal de csrdeuse de matelas l'a tuée... Elle a été, pour aii^ dire, emnoïsonoée à la longue par les émanations des laines (I)... son métier etait d'autant plus malsain et plus dangereux ou'elle travaillait fiour de pauvres ménages dont la literie est tiioiours oe rebul. Bile avait un coara^ de lioa et une résignation d'ange ; elle me disait toi^nrs de sa petite voix douce, entrecoupée ça et là par une toux sèche et Mqiiente : — Je n'en ai pas pour longtemps, va, a aspirer de la poudre de vitriol et de chaux toute la ioumee; je vomis le sang, et J'ai quelquefois des crampes d'estooM qui me font évanouir. c ^ Mais change d'état, lui disais-Je. « — Et le temps de foire un autre apprentissage?— me rëpondiille. — Et puis maintenant il est trop tard, je suis prise, je le sens bien. — Il n'y a pas de ma foute, ajoutait la pauvre créature, — car je n'ai pas choisi mon état ; c'est mon père qui l'a voulu ; beureusement il n'a pas besoin de moi. Et puis quana on est mort... on n'a plus à s'iuquiéier de rien, et ou ne craint pas le chôpage. « Victoire disait cette triste vulgarité très-sincèrement et avec une sorte de satisfaction. Aussi elle est morte en disant : Knfin... enfin... « Cela est bien pénible à penser, pourtant, que le travail auquel le pauvre est obligé de demander son pain devient souvent un long suicide ! Je disa'is cela l'autre iour à Agricol : il me répondait qu'il v avait bien d'autres métiers mortels : les ouvriers dans les eaux-fortes, dans la cérusc et dans le minium entre autres, gagnent des maladies prévues a incurables dont ils meurent. « — Sais-tu, — ajoutait Agricol, — sais-tu ce qu'ils disent lorsqu'ils partent pour ces ateliers meurtriers? — Kous allons à l'abattoir!... « Ce mot, d'une épouvantable vérité, m'a fait frémir. « — Et cela se passe de nos jours ! ... lui ai-je dit le cœur navré ; et on sait cela ? Et parmi tant de gens puissants, aucun ne songe à cette mortalité qui décime ses frères, forces de manger ainsi un pain boniicide? « — Que veux-tu, ma pauvre Mayeux ? — me répondait Agricol, — tant qu'à s'agit d'enré^tiuenter le peuple pour le faire tuer à u guerre, on ne s'en occupe que trop : s'agit-il de l'organiser pour le folie vivre... personne n'y songe, sauf M. Hardy, mon miurgeois. Et on dU : Bah ! la faim, la misère ou la souffrance des travailleurs, qu'est-ce que ça foit? Ce n'est pas de la politique... On se trompe, — ^joutait Agricol* — c'est plus que de la politique ! « . . . (iOnime Victoire n'avait pas laissé de quoi payer on service à l'église, il n'v a eu que la présentation du corps sous le porche ; car il n'y a pas même une simple messe des morts pour le pauvre. .. Et pois,

comme on n'a pas pu donner 1H francs au curé, aucun prêtre n'accompaané le char des pauvres à la fosse commune. « Si les funérailles ainsi abrégées, ainsi restreintes, ainsi tronquées, suffisent au point de vue religieux, pourquoi en imaginer d'auCresT Est-ce donc par cupidité?... Si elles sont, au contraire, msuffisantest pourqooi rendre l'indiquent seul victime de cette iusuftisance ! « Mais à quoi bon s'inquiéter de ces pompes, de cet encens, de ces chants dont ou se montre plus ou moins prodigue ou avare?... à quoi bon ? à quoi bon ? Ce sont encore là des choses vaines el terrestres, et (1| On lit les détails suivants dans U Buch^ populain, excellent recoafI rédiçj par des ouvriers, dont nous STons d^à parlé : c Caroïcuses de vatkus.— La poussière qni s'échappe de la laine fait da csnb^e an état nuisible à la sant^, mais dont le danger est encore augmenté par kt fiasifications commerciales. Quand un mouton eat toé, la laine da ooa es* teiote de sang ; il faut la décolorer, aîîn de pouvoir h Tendre. A cet effet, on la trempe Cl le plus souTcnt lui occasionno des crampes d estomac et des Tomissements oui la mettent dans un état déplorable ; la plupart d'entre eUea y renoncent ; wtèt qui s'y obstiuent gragnent pour le moins un catarrlie ou on aithme qoi ae lei quitte qu'i la mort. m Vient ensuite le crin, dont le plus cher, celui que l'on appelle écbaaliUon. Test même pas pur. On peut juger par là ce que doit être le oommun, que les et même les morceaux de peau, qu'on ne prend paa la peine d*Ater, et ^b'^^b reconnaît encore souvent quand on travailla le cnn, duquel sort une poosnèn qui fait autant de ravagea que celle de la lame à la chaux. »

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

LE JLIF ERRANT. SOI de ccUes-là non plus l'âme n*a de souci lorsque» radieuse, elle remonle Terii le Créateur. « Hier, Agricol m'a fait lire un article de journal, dans lequel on empl< y: iit tour à tour le blànie violent ou l'ironie amère et dédaigneuse pour atlaquer ce qu'où appelle la funeste tendance de quelques gens du peuple à s'instruire* à écru^, à lire les poètes, et quelquefois à dire s vers. « Lea jouissances matériellet nous sont interdites par la pauvreté. Est-il humain de nous reprocher de rechercher les jouissances do Tes« Quel mal peut-il résulter de ce que chaque soir, après une journée hborteuM, sevrée de tout plaiair, de toute distraction, je me plaise, à l'insu de tous, à assembler quelques vers... ou à écrire sur ce journal les impressions bonnes ou mauvaises que j'ai ressenties ? « Acrinol est-il moins bon ouvrier, parce que, de retour cheX sa mère, îi emploie sa jtMimée du dinuinche à composer quelques-uns de ces chants impulaires qui glorilient les labeurs nourriciers de Tartisan, qui disent à tous : tspéitinceet fraternité! Ne fait-il pas un plus digne usage de son temi» que s'il le passait au cabaret ? « Ah! ceux-là qui nous blâment de ces innocentes et nobles diversions à nos pénibles travaux et â nos maux se trompent, lorsqu'ils cn> ieni qu'à mesure que l'intelligence s'élève et se rafline, on supporte plus impatiemment les privations et la misère, ei que l'irritation s'en accroît contre les heureux du monde!... « En admettant que cela soit, et cela n'est pas, ne vaudrait-il pas mieux avoir un ennemi intelligent, éclairé, à la raison et au cœur duquel on puisse s'adresser, qu à un ennemi stupide, farouche et implacable? ^ y y m Hais non, au contraire, les inimitiés s'eïiaceut à mesure que l'e>prît se développe, l'horizon de la compassion s'élargit; Ton arrive ainsi à comprendre les douleurs morales ; l'on reconnaît alors que souvent les rirlics ont de terribles peines, et c'est déjà une communion sympathique que la fraternité d'infortune. « ilclas! eux aussi pcnlent et pleurent amèremment des enfants idolâtrés, des maltresses chéries, des mères adorables ; chez eux aussi, parmi les fenunes surtout, il y a, au milieu du luxe et de la grandeur, bien des cœurs brisés, bien des âmes souffrantes, bien des larmes dévorées en secrel... « Qu'ils ne s'effrayent donc pas... « En s'éciairant... en devenant leur ésal en intelligence, le peuple apprend à plaindre les riches s'ils sont in^iliieureux et bons... à les plaindre davantage encore s'ils sont heunux et méchants. « . . . Quel bonheur !... quel beau jour! Je ne me possède pas de joie. Oh ! oui, l'iioniuiie est bon, est Inniiaian,

est ch;mtable. Oh! oui, le tlréatcur a mis en lui tous les instincts généreux... et, à moins d'être une exception monstrueuse, ce n est jamais volontairement qu'il fait le mai. € Voilà ce que j'ai vu tout a l'htMire, je n'attends pas à ce soir pour l'écrire; cela, pour ainsi dire, rt^l'roidirait dans mon cœur. « J'étais allée porter de l'ouvrage pressé ; je passais sur la place du Temple; à quelques pas devant moi, un enfant de douze ans au plus, k>ie et pieds nus, malgré le froid, vêtu d'un pantalon et d'un mauvais bourgeron en lambeaux , conduisait par la bride un grand et gros cheval de charrette, dételé, mais portant son harnais... De temps à autre, le cheval s'arrêtait court, rerusant d'avancer... l/enfant, n'ayant pas de fouet pour le forcer à marcher, le tirait en vain par sa bride : le cheval restait immobile... .Mors le pauvre petit s'écriait : 0 mon Dieu!... mou hieii ! — et pleurait à chaudes larmes... en regardant autour de lui pour implorer quelques secours des passants. « Sa chère yetlie ligure était empnMnte d'une douleur si navrante, que, sans rétieehir, l'entrepris une chose dont je ne puis maiuteiuiut m'empêchr de sourire, car ie devais offrir un spectacle bien grotesque. « J'ai une peur horrible des chevaux, et j'ai encore plus pi>ur de me mettre en év'idenre. Il n'hnpote, je m'armai de courage, j'avais un parapluie à la main... je in'approehai du cheval, et, avec l'iuip'tuosité d'une fourmi qui voudrait ébranler une grosse pierre avec un brin de paille, je donnai de toute ma force un grand coup de parapluie sur la croupe du récalcitrant animal. « Ah ! merci, ma bonne dame ! — s'écria l'enfant en essuyant ses broies, — frappez-le encore une fois, s'il vous plaît : il avancera peut^ ^ire. « Je redoublai liéroîqucment ; mais, hélas ! le cheval, soit méchanceté, soit p:iressc, fléchit les genoux, se coucha, se vautra mt le pavé: puis, s embarrassant dans son harnais, il le brisa et rompit serent de raccouiinoder le harnais, puis une marchande fournit une casquette , l'autre une paire de b.is , celle-ci des souliers, celle-là une lM)nne veste ; en un quart d'heure, l'enfaut fut bien ehaudeiiient vêtu, le harnais réparé, et nu (iraiid pirçun de dixhuit ans, brandiss;ii)t un fouet qu'il fit claquer aux oreilles du rlieval en manière d'avertissement, dit à l'enfant, qui, regardant tour â tour et m's bons vêtements et les marchandes, se croyait le héros d'un coule de lées : « — Où demeure ton maître, mon garçim? «Quai du tianal-Saiut-Martin , monsieur, — répondil-il d'une voix émue et tremblante de joie. « — Hou ! — dit le jeune homme, — je vais t'aider à reconduire ton cheval, qui, avec moi, marchera droit, et je dirai à ton maître que ton retard vient de sa faute. Un ne confie pas un cheval rétif à un enfant de ton âge. « Au moment de partir,

le pauvre petit dit timidement à la marchande en ôtant sa casquette : « — Madame, voulez-vous (*ra, s'aigira Puis viendra l'Âge des passions puis les excitations mauvaises... « .Ah !... chez le pauvre déshérité, la vertu est doublement sainte et respectable. « ...Ce matin, après m'avoir, comme toujours, doucement grondé de ce que je n'allais pas à la messe, U mère d'Agricol m'a dit ce mot si trichant dans sa bouche in^iément croyante : — Heureusement, je prie plus pour toi que pour moi, ma pauvre Mayeux ; le bon Dieu m'entendra, et tu n'iras, je l'espère, qu'en purgatoire. « Bonne mère... à me anglic(|ue, elle m'a dit ces paroles avec une douceur si grave et >i pénétrée, avec une foi si m'rieuse dans l'heureux résultat de sa pieu>e intercession, que j'ai senti mes yeux devenir humides, et je me suis jetée à son cou aussi sérieu^euient", aussi sincèrenient reconnaissante, que si j'avais cru au purgatoire. c ... Ce jour a été heureux pour moi ; j'aurai, je l'espère, trouvé du travail, et je devrai ce bonheur à une jeune pers«mme remuée de cœur et de bonté ; elle d'ait me conduire demain au couvent de Sainte-Marie, où elle croit que l'on pourra m'employer. » Florine, déjà profondément émue par la lecture de ce journal, tressaillit à ce passage où la Mayeux parlait d'elle, et 4-ontmua : c Jani:ii> je n'oublierai avec quel touchant intérêt, avec quelle délicate bienveillance cette jeune fille m'a accueillie, moi, si pauvre et si malheureuse, cela ne m'étonne pas, d'ailleurs; elle était auprès de mademoiselle de (^inloville. Elle devait être illogique d'approcher de la bienfaitrice d'.\gricol. Il me sera toujours cher et précieux de me rap|N'ler ^oii nom; il est jp^deux et joli comme son visage; elle se nomme Fhine. Je ne suis rien, je ne possède rien, mais si les vœux fervents d'un c

The text on this page is estimated to be only 19.44% accurate

903 LE JtJir ERRANT. porlirent te Ce disant, la Hayeux retira le carton du casier... N'y trouvant pas son manuscrit, cDe jeta d'abord un cri de surprise. Hais quel fut son elTroï lorsqu'eUe aperçut une lettre h son adresse remplaçant son journal \ La jeune fille devint d'âne pUcur mortelle ; ses genoux tremblèrent; elle Ciclicc, die eut la force de rompre le cachet de txUa lettre. Un bi . _ de 500 francs, qu'elle contenait, tomba sur b table, M b Hayeux tut ce qui suit : € Hademoiselkk a C'est quelque chose de A oripnal et de tifdi t lire dane vos m^ ■ nxMres, que rhlsioire de votre amonr pmir Agricol, ipe l'oo M peut « résister au plaisir de lui bire connaître celle grande pasiloa dont 9 ■ ne se doute guère, et à laquelle l1 ne peut manquer de aentoDlrerscB«sible. ■ On profitera de cette occasion pour procurer à une foule d'aiCrtt (personnes, qui en auraient été malhecnevuseotent privées, FaiinsiMe (lecture de votre journal. Si les copies et les extraus ne soffiMM pu, I on le fera impriâier ; on ne saurait trop répawbe les bellet choses ; . _ . ^ _ — gipijg à oan m œ qn'fl y (les uns pleureront, les autres riront ; ce qui partkn lopëriM I eonI ci ftra édaier de rire ceux-là : ainsi n le monde ; nwb œ qn'fl y a < de ceruin, c'est que votre joomil tiem du bruit, on von la gmoïK. ■ Comme vous êtes opaMe de Tonldr vous soustraire à TOtn trio» « phe, et que yo«s n'tvia que des giwniUes sur voue lonqoe voit eus ■ entrée, psr charité, dans celle muson oA vous voriei donineret biie ■ la damt, ce qm ne vt pu i votre ImU« pour pta» d'âne nison, on « vous bit tenir 000 francs par b présente lettre, povvowpnervMe < ps|ner, et aOn que vous ne soyei pas sans ressources dam k cas oè * vous séries asseï modeste poor craindre ks li^itatknnt qnit dès ét■ main, vous acodileront. car, ii 1 heure qu'il estt votre Journal etf d\$ k a en circubtion. < Un de vos coQ&ères, « Uu vrai Hatidi. > Le ton grossièrement railleur et insolent de celle lettre, qm, à dessein, sembbit écrite par un laquais jalout de la venue de b malienreue créature dans la maison, avait été calculé avec une infernale habSelé, et devait immanquablement produire l'eflet que l'on en eapérui. « Oh ! mon Dieu !... > Telles furent les seules parties qoe put prononcer b jeune RUe dans sa stupeur et dans son épouvante. Maintenant, «l'on se rappelle en qnds tenues passionnés était exprimé l'amour de cette lufortuôée pour son b-ère adoptif, n l'on a remarqué plusieurs passages de ce manuscrit, où ^ révélait k blessures qn'Agr^l lui avait souvent biles sans le savtir. ai Ton se npelle enfin queïle était sa terreur du ridicule, on comprëidn son d^eipoir

insensé, après la lecture de cette lettre infime. La Mayeux ne songea pas un moment à toutes les nobles paroles, il tons les réeitt Unchants que renfermait son journal; la seule et horrible Uée qui fooftoya l'esprit égaré de cette malheureuse, fui que, le lendemain. Agricol, msdemoiselte de Cardoville et une foule insolente et railleuse, auraini connaissance et seraient iustruils de cet amour d'un ridicule «iroccqoi devait, croyait-elle, l'écraser de conliision et de fattite. Ce onnveai coup fiit SI étourdissant, que b Hayeux plb un rooment sons ce choc imiffévu. Durant quelques minutes, elle resta complètement I anéantie: puis, avec b rôleiion, lui vint tout i coop b c d'une nécessité terrible... Celte maison si hospitalière, où elle avait trouvé un refti^B anse après but de malheurs, il lui fallait b quitter i toutjamtia. La ântté craintive, l'ombrageux dâlcatesse de b pauvre créature, ne fan powttlaieut pas de rester une minute de plus oaiis cette demeure.

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

LE JUIF ERRANT. sor> btcc presque avtH' luxt*, e!le frémit
iiiivolontain'nient en soijjâtMnl à la miii'rt' fljii ratrciidiiit de iiiuvcaii,
iiisèn.' plus aiïreiisf' eiicorr que relk'! duiit jii- qu'alors elle avait été
virtuio, car la mèn^ d'Agricol était partie avec (îahi'ii'l, et la iiaalhcareuse
curanl ne devait niéiie plus, comme autri'fois, c(re coiisoléo dans sa
délrei>t>c par raflu(tiun presque niatorncUo de la feuune de Dagobert.
Vivre seule... absolument seule... avec la pensée que sa fatale passion
psaillil, et l'expression d'une joie amère contracta ses traits. Résolue à partir,
elle fit quelques pas pour gagner la porte, et, en passant devant la cbeminée
elle se vit involontairement dans Li (^lace» pâle comme une morte et vêtue
de noir;... alors elle songea qu'elle portait un habilleoien qui ne lui
appartenait pas,... et se souvint du passage de la lellrc où on lui reprochait
les guenilles qu'elle portait avant d'entrer dan-^ cette maison. fi li'csl Juste!
— dit-«lle avec un sourire dééhiraot, en regardant sa robe uoire,— ils
m'appelleraient voleuse... » Ft la Jeune tille, prenant son bougeoir, entra
dans le cabinet de toilletti*, et là reprit les pauvret vieux vêtements qu'elle
avait voulu conserver connue une sorte de pieux souvenir de so.: infortune.
A cet iiiiLinl seulement les larmes delà Mayeux coulèrent avec abondant'...
Elle pleuniit, non de désespoir de vêtir de nouveau la livrée de la ini^nr ;
mais elle pleurait de reconnaissance, car cet enlourage de bien-êlitr auquirl
elle disait un étemel adieu lui rappelait à cbaque pas les délic.itesscs elles
Itontés de mademoiselle de L'ardoxîlle: aussi, cédant à un mouvement
presque involontaire, aph's avoir repris ses panvn*s vit (i\ Iribitâ, elle tomba
h genoux an milieu do la cliamhre, et, s adressant par la |MMisée à
mademoiselle de Cardoville, elle s'écria d*une voix eiKu:conpée par des
sanglots convulsifi» : « .\ dieu... et pour toujours adieu!... vous qui m
appeliei votre amie.. . votre sa*ur... » Tout à coup la Mayeux se releva avec
terreur: elle avait entendu marcher doiuemeit dans le corridor qui
conduisait du jardin à l'une des porte> de son appartement, l'autre porte
s'ou\rant sur le s:don. C'était Floiine, qui, Ifop tard, hélas! rapportait le
mainscnt. l-.perdue, époi:vantée du bruit de ces pas, se voyant déjà le jouet
de la maison, l.i Mayeux, quittant sa cliambre, se précipita dans le salon, le
travers:i en courant, ainsi que l'anticbambre, gagna la cour, frapita aux
carreaux dn portier. Li porte s'ouviit et se referma sur elle. Et la Mayeux
avait quitté riiôlel de ('ard(»ville ^ Adrieime était ainsi privée d'un gardien

dévoilé, l'id4'le et vigilant. Hodin s'était débarrassé «l'une antagoni>te active et pénéiiante. qu'il avait toujours et avec raison redoutée. Ayant, on l'a vu, deviné l'amour de la Ifaveuv pour Agricol, la sa(liant poêle, le jésuite suppo>^i logionement quelle devait avoir écrit stH'rctement quehpies vers empreints de cette passion fatde et cachée. De là l'ordre donné à Florine de tâclier de découvrir quelques prcMives écrites de cet aimun* : de là contentée de parcoui ir sans le soustraire Nous l'avons dit, Florine, cédant trop lard à un géuéieux repentir, était arrivée chez la Mayeux au moment où celle-ci. épou vantée, quittait rbôtel. La canitTi^te, apercevant une lumière dans le cabinet tic toilette, y courut ; elle vit sur nue ebaia: le départ de la Mayeux Lf^ surlendemain de ces évéuenients, Adrienne reçut ce billet de Lodiii. en réj ousc à une lettre qu'elle lui avait écrite pour lui apprendre le départ inexplicable de la Mayeux. a Ma chère demoiselle, « Obligé de partir re n)alin même pour la fabri(pie de rexcelle>iit « M. l'aidy où m'appelle une aflaire for! grave, il m'est imposMMe d'elle 1er vous présenter mes très-hmubles devoirs. Vous UMMlmi nul/. : One « peuMT (l> fait^. Celle c pau're. tille m'a accusé, et je suis, vous le s;ive/, le {ilus tulrle dt' v(vs « ser\itcurs... a Elle ne possédait rien... et l'on a trouvé ."SCO fr. dans son bureau. « Vous l'avez comblée... et elle al):indoune votre maison sans oâer « expliquer la caus(* de sa fuite inqualifiable. « Je ne conclus luis, ma cbere demoiselle... il me répugne touj(iix lioimnes eausiiient, attablés dans l'un des cabarets tbi petit \ilnantes. \\l n de plus rude, de plus pénible et de moins rétribué que les travaux de ces artisans; aussi, Agricol l'avait dit à la Mayeux, établissaient-ils une comparaison |>éuible pour eux entre leur sort toujours inisé'l'alll(^ et le bien-iHre, l'aisance presque incroyable dont jouiNsaient les ou\rlicrs de M. Hardy, grâce à sa gàiérenseet iuielligenle direction, ainsi qu'aux principi;s d'association et de conmiunauté qu'il avait mis en pratique parmi eux. Le malheur et l'ignorance causent toujours de grands maux. Le malheur s*:«iffrit faeileuH-nt et l'ignorance cède parfois aux conseils perlsdt^. Pendant longtemps le bonluMirde^ ouvriers (kt M. Hardy av;iit été naturellement envié, mais non jaloué avec haine. Dès que K'S ténébreux ennemis du nibricant, ralliés à M. Tripeaud, son concurrent, eurent intérêt à Cl- que ce paisible étal de choses cltmgeAt, i/ changea. Avec une adresse et une persistance diaboliipies, on parvint à allumer les plus tnauvaises passions; on s'adressa par des émissiiaires choisis à quelipii^s ouvriers carriers ou tailleurs de pierre du voisinage dont rinconduite avait encore aggravé la misère. S'otoirementl connus pou: leur turbuUnce,

audacieux et énergiques, ces hommes pouvaient exercer une dangereuse influence sur la majorité de* b-urs compagnons paisibles, laborieux, humbles et crédules en leur montrant la labricieuse de M. Hardy comme un foyer de corruption, de inflammation, capable d'attirer la vengeance du ciel et conséquemment le l'au vengim sur le canton. Les bonnes, déjà profondément irrités par l'envie, furent encore incessamment excités par leurs femmes, qui, exaltées par le prêche de l'ablm*, maudissaient ce ramassis d'athées qui pouvaient attirer tant de malheurs sur le pays. Quelques mauvais sujets appartenant aux ateliers du baron Tripeaud et soudoyés par lui (nous avévorant8, tandis que plusieurs tailleurs de pierre carriers des environs appartenaient à la société dite des Loiqis : or, de tout temps des rivalités souvent inqularables ont existé entre les Loups et les l'évorants et amené des luttes meurtrières, d'autant plus à déplorer que sous beaucoup de points de vue l'union du l'unpaignoimage est excellente, en ce lieu qu'elle est basée sur le principe si fécond, si Puissant, de l'association. Malheureusement, au lieu d'embrasser tous les corps d'état dans une seule coiffe

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

806 LE JUIF ÈRRA1N1; tient la vAtre, n'est plus un homme... dans roccasion il manque (l*ënerSîe. — Dans quelle occasion ? — Cuvons... — Vous me faites boire trop 'cau-de-vie. — Bah!... tenez! voyez, moi. — C'est ça qui m*effrayc.... et me paraît diabolique... Une bouteille d'eau-de-vie ne vous Htlt pas sourciller. Vous avez donc une poitrine de fer et une tête de mar)»re? — J'ai longttiups voyagé en Hussie ; là on boit pour se réchaufler... — Ici pour s'écbauteTer... Allons... buvons... mais du vin. — Allons donc! le vin est bon pour les enfauts , Teau-de-vie pour les hommes connue nous... — Va pour l'eaunde-vie... ça brûle, mais la tête flambe, et l'on voit alors toutes les flammes de renfer. — G'e.^t aiu^i que je vous aime, mordieu ! — Tout à l'heure... en me dis;int que j'étais trop épris de ma maîtresse , et que dans l'occasion j'aurais manqué d'énergie, de quelle occasion voulicz-vous parler? — Duvons... — Un instant. Voyez-vous, mou camarade , je ne 6ub pas plus bcte qu'un autre. A vos demi-mots, j'ai deviiu; une chose. — ^ Voyons. — r Vous savez que j'ai été otivrier, que je connais beaucoup de camarades, que je suis bon garçou, qu'on m'aime assez , et vous voulei vous servir de moi comme d'un appeau pour en amorcer d'autres. — Ensuite ?*-^Vous devez être quelque courtier d'émeute, quelque pomiPis^onnsgr en révolte. — Après? — Et vous voyagez Jour luie sociëië anonyme qui travaille dans les coups de fusil ? — Est-ce que vous êtes poltron? ??- Moi?... j'ai brûlé de la poudre en Juillet... cl ferme ! — Vous en brAleriez bien encore? — Autant vaut ce feu d'ariifice-rlà qu'ua autre... Par exemple, c'est pltis pour l'agréable que pour l'utile... les révolutiops; csir tout ce que j'ai retiré des barricades des trois joiirs, ça été de brûler ma culotte et de perdre ma veste- Voilà ce que le peuple a gagné dans ma personue. Ah ça ! voyons : En avant , marchoml! de quoi retoprue4-ll ? — Vous connaissez plusieurs des ouvriers de M. Hardy? — Ah ! c'est pour ut' Nu d'un air menaçant, — on comptait nous compromettre at mes canuradt'S étaient venus : — Un piège... moi?... Olivier... ~ ditÇonche-toutNu en balbutiant, —jamais ! — Bataille au Dévorants 1 ou oii'ik vieunent avec les Loups ! — cria tout d'une voii la foule inîteet q'i Paraissait envahir la maison. — Venez... — s'écria le eabareller : et, saus donner à Olivier le temps de lui répondre, il le saisit puar le bras, et, ouvrant une fenêtre qui donnait sur le toit d'un apprentis pbu éleré, iliid dit : — Sauvez-vous par cette Ijpnêtre, laissezirfois glisser, et gagnes les champs ; il

est temps... i Ht comme le jeune ouvrier hésitait, le cabaretier-ajouta avec effroi : « Seul contre deux cents, que voulez-vous faire ? Une minute de plus et vous êtes perdu... les entendez-vous ? ils sont entrés dans la cour, ils montent. » En effet, à ce moment les buées, les sifflets, les cris, redoublèrent et violence ; l'escalier de bois qui conduisait au premier étage s'ébranla sous les pas précipités de plusieurs personnes ; et ce qu'il arriva par et proche : « Bataille aux buveurs ! » « Sauve-toi, Olivier, — s'écria Couche-tout-Nu presque dégrisé par le danger. A peine avait-il prononcé ces mots, que la porte de la grande salle qui précédait ce cabinet s'ouvrit avec un fracas épouvantable. par la fenêtre : « les voilà !... » dit le cabaretier en joignant les mains avec effroi. Puis, courant à Olivier, il le poussa pour ainsi dire car une jambe sur l'appui, l'ouvrier hésitait encore, La croisée refermée, le tavernier revint auprès de Morok à l'instant où celui-ci quittait le cabinet pour la grande salle où les chefs des Lurons venaient de faire l'irruption, pendant que leurs compagnons vociféraient dans la cour et dans l'escalier. Il y eut dix de ces insensés, que l'on poussait à leur insu à ces endroits de désordre, s'étaient des premiers précipités dans la salle, les troupes animées par le vin et par la colère, la plupart étaient armées de longs bâtons. Un carrier d'une taille et d'une force herculéennes, coiffé d'un bonnet rouge dont les lambeaux l'otaient sur ses épaules. remarquablement vêtu d'une peau de lion (une amulette usée, brandissait une pince de fer, et paraissait diriger le mouvement : les yeux injectés de sang, la physionomie menaçante et féroce, il s'avant sur le combat, la mine de vouloir repousser Morok, et s'écriait d'une voix minante : « Où sont les Dévorateurs?... les Loups en veulent niangor. » Le cabaretier se hâta d'ouvrir la porte du cabinet en disant : « il n'y a personne, mes amis... il n'y a personne;... voyez vous-mêmes. C'est vrai, — dit le carrier surpris, après avoir jeté un coup d'oeil dans le cabinet; — où sont-ils donc ? on nous avait dit qu'il y en avait une (quinzaine. Ou ils auraient marché avec nous sur la fabrique, ou ils auraient en bataille, et les loups auraient mordu l'un — S'ils ne sont pas nus, >- dit un autre, — ils viendront : il faut les attendre. — Oui...

LE JUIF ERRANT. iOT huilemeDls des Loups,... ils sortiraient et il y aurait bauille... — Il y aurait... bataille,' — ré)éta madiinulcmnt Couche-tout-Nu. — A moins que lei Loups n'aient |>eur des Dévorants 1 — ajouta Morok. — Puisque to parles de peur. . toi ! tu vas marcher avec nous,... ei tu nous verras aux prises! » s'écria le fbrmidable carrier d'une voix tonnante en s'avan^At vers Morok. Et nombre de voix se jounirent à la voix du carrier. « Les Loups avoir peur des Dévorants ! — Ce serait la première fois. — La bataille... h bataille ! et que ça finisse ! — Ça nous assomme à la fin...PoiDrquoi tant de misère pour nous et tant de bonheur pour eux? — Ib ont oit que les carriers étaient des bêtes brutes, bonnes à monter dans les roues de carrière comme des chiens de toumebrocbe, ~ dit un éoi«alre du baron Tripeaud. — Et qu'eux autres Dévorants se feraient des casquettes avec b peau des Loups... ^ sjouta un autre. — Ni eux ni lairs fcmmes ne vont jamais à la messe. C'est des païens... des vrais chiens? — cria un émissaire de l'abbé prêcheur. — Eux, à b bonne beive... fimt bien qu'ito bssent le dimancne à leur manière ! mais leurs leoimet, ne pas aller à b messe !... ça crie vengeance. — Aussi le curé a dk que cette fabrique-b, à cause de ses abominations, serait capable d'attirer le chok^ra sur le pays... — C'est vrai... Il l'a dit au prêche. — nos femmes Font entendu !... — Oui, oui, à bas les Dévorants, qui veulent attirer le choléra sur le pays! — Bataille!... bataille!... — cria-t-on en chœur. — A b &brique, donc! mes braves IxNips! cria Morok d'une Toîx de Stentor, — à b fabrique ! — Oui ! i b labrique ! à b fabrique ! » répéta b foule avec des trépignements furieux, car peu à peu tous ceux S II avaient pu monter et tenir dans b grande salle ou sur l'escalier s'y lient entassés. Ces cris furieux rappebnt un instant Couche^tout^Nu à lui-même, il dit ^at bas à Morox : c Mais c'est donc un carnage aue vous voulex? Je n'en suis plus. — Nous aurons le temps d'avertir a b bbrique... Noos les quitterons en roule, — lui dit Morok. Puis il cria tout haut en g'adrcssant à l'hôte, eflrayé de ce désordre : —De l'eau-de-vie! que l'on poisse boire à b santé des braves Loups! C'est mol qui régale.» Et il jeta de l'araent au cabaretier, qui disparut et revint bientôt avec plusieurs bouteille d'eaun-de-vie et quelques verres. « Alloos donc ! des verres ! — s'écrb Morok ; — est-ce que des camarades comme nous boivent dans des verres ?... » Et, frisant sauter le bouchon d'une bouteille, il porta le goulot à ses lèvres et b passa au gigantesoue carrier après avoir bu. « A h bonne heure, — dit le caiTîler, — à la régabde ! capon qui s'en Jôdit ! ça va

aiguïser les dents des Loups ! — A vous autres, camarades ! • - dit Morok en distribuant les bouteilles. — H y aura du sang à la fin de tout ça, » murmura Cooche-tout-Nu, qui, malgré son état d'ivresse, rompreiait tout le danger de ces funestes excitations En ellél, bientôt le nombreux rassemblement quitta b cour du cabaret pour courir en masse à b fabrique de M. Uaray. Ceux des ouvriers rt faâbitanCs du vilbge qui n'avaient pas voulu prendre part à ce mou^eneot d'hostilité (et ils étaient en majorité ne parurent pas au moment où b troupe menaçante traversa b rue principale ; mais un assez grand mnmbrt de femmes, fanatisées par les prédications de l'abbé, encouraRèreot par leurs cris b troupe militante. A sa tûle s'avancait le gigantesque carrier, bmndissant sa formidable pince de fier : puis, derrière Kdt péie-mêle, armés les uns de bâtons, les autres de pierres, suivait le KToa de b troupe. Les têtes, encore exaltées par de récentes libations reao-de-vie, étaient arrivées à un état d'effervescence effrayant. Les rfaysioDomies étaient farouches, enflammées, terribles. Ce décbalneiaicol des phn mauvaises passions faisait pressentir de déplorables conlèqueDces. 8e leoanl par le bras et marchant quatre ou cinq de front, les Loups •'excitaient encore par leurs chants de guerre répétés avec une excitalàoo croissante, et dont voici fe dernier couplet : Klasçont-iioui, pleins d'assurance, Eierçons nos bns TÎgoureux. Ib ont lassé notre prudence, Eh bienl nous voili devant eux. (Im.) Lnlants d'un roi brillant de gloire. C'est aiquard'hui qae sans pâlir Il faut savoir vaincre ou mourir ; La mort, la mort ou la victoire ! Du grand roi Salomon (i) intrépides entants, Fai«ons, faisons un noble eflbrt, Noos serons triomphants 1 Morok ei Cooche-tout-Nu avalent dbparu pendant que b troupe en luile sortait du cabaret pour se rendre à la fabrique. (I) Les Loupe et les Gavots, entre autres, font remonter l'in^titution de leur —pagoontge jinqu'au roi Sdomon. (Voir, pour plus de détails, le curieux uupr «le M Apicol Perdiguier, que nous avons d^ cité, et d'oà ce ch mt de rff extrait.) CHAPITRE il. La maison commune. Pendant que les Loups, amsi qu'on vient de le vohr, se préparaient à une sauvage agression contre le« Dévorants, b bbrique de M. Uanly avait, cette matinée-b, un air de fête parfaitement d'accord avec b sérénité du ciel ; car fe vent était nord et fe froki asseï piquant pour une belle journée de mars. Neuf heures du matin venaient de sonner à l'horioge de b maison commune des ouvriers, séparée des ateliers par une brgc route plantée d'arbres. Le soleil levant inondadt de ses rayons cette imposante masse de bâtiments situés à une lieue de Paris, dans une position aussi rbnte

oue salubre, d'où l'on apercevait les coteaux boisés et pittoresques qui, de ce côté, dominant la grande ville. Rien n'était d'un aspect plus simple et plus gai que la maison commune des ouvriers. Son toit de chalet en tuiles rouges s'avancait au-dessus des murailles blanches, coupées çà et là par des bandes assises de briques qui contrastaient agréablement avec la couleur verte des planches du premier et du second étage. Ces bâtiments, exposés au midi et au levant, étaient entourés d'un vaste Jardin de dix arpents, ici planté d'arbres en quinconce, là distribué en potager et en verger. Avant de continuer cette description, qui peut-être semblera quelque peu féerique, établissons d'abord que les merveilles dont nous allons esquisser le tableau ne doivent pas être considérées comme des utopies, comme des rêves : rien, au contraire, n'était plus positif et même, bâtons-nous de le dire et surtout de le prouver (de ce temps-ci, une telle affirmation donnera singulièrement de poids et d'intérêt à la chose), ces merveilles étaient le résultat d'une excellente spéculation, et, au résumé, représentaient un placement aussi lucratif qu'assuré. Entreprendre une chose belle, utile et grande ; donner à un nombre considérable de créatures humaines d'un bien-être idéal, si on le compare au sort affreux, presque homicide, auquel elles sont presque toujours condamnées ; leur apprendre à instruire, les relever à leurs propres yeux : leur faire préférer aux grossiers plaisirs du cabaret, ou plutôt à ces étourdissements funestes que ces malheureux y cherchent habituellement pour s'arracher à la conscience de leur déplorable destinée ; leur faire préférer à ces vains plaisirs de l'intelligence, le développement de leurs arts ; moraliser, en un mot, l'homme par le bonheur ; enfin, grâce à une généreuse initiative, à l'exemple d'une pratique saine, prendre place parmi les bienfaiteurs de l'humanité, et faire en même temps, pour ainsi dire forcément, une excellente affaire... ceci paraît bien bleu. Tel était cependant le secret des merveilles dont nous parlons. Entrons dans l'intérieur de la fabrique. Agricola, ignorant la cruelle disparition de son Mayeux, se livrait aux plus heureuses pensées en songeant à Angèle, et achevait sa toilette avec une certaine coquetterie, afin d'aller trouver sa fiancée. Disons deux mots du logement que le forgeron occupait dans la maison commune, à raison du prix incroyablement minime de soixante-quinze francs par an, comme les autres célibataires. Ce logement, situé au deuxième étage, se composait d'une belle chambre et d'un cabinet exposé en plein midi et donnant sur le jardin : le parquet, de sapin, était d'une blancheur parfaite ; le lit de fer, garni d'une paillasse de feuilles de maïs, d'un excellent matelas et de moelleuses

couvertures ; un bec de gaz et b bouche d'un calorifère donnaient, selon le besoin, de b lumière el une douce chaleur dans cette pièce, tap'issée d'un j(»li papier perse et ornée de rideaux pareils. Une commode, une table eu noyer, quelques chaises, une petite bibliotlièque, composaient l'ameublonent d'Agricol ; enfin dans le cabinet, fort grand et fort cbir, se trouvaient un pbeard pour serrer les habits, une table pour les objets de toilette, et une large cuvette de zinc au-dessous d'un robinet donnant de l'eau à volonté. Si l'on compare ce logement agréable, salubre, commode, à b mansarde obscure, glaeble et débbrée que le brave garçon pavait «inatrevingt-dix francs par an dans b maison de sa mère, et qu'il Ici blbit aller gagner chaque soir en bisant plus d'une lieue et demie, on comprendra le sacrifice qu'A faisait à son affection pour cette excellente ieiiiiie. Agricol, après avoir jeté un dernier coup d'œil assez satisfifit sur son miroir en peignant sa moustache et sa brge impériale, quitta ta cliiimbrc pour aller rejoindre Angèle à b lingerie commime ; le corridor qu'il traversa était larce, écbiré par le haut, et pbnchéié de sapin d'une extrême propreté. Malgré les quelques ferments de discorde jetés depub peu par les ennemis de M. llardv au milieu de l'assocbtion d'ouvriers jusqu'alors si fraternellement unis, on entendait de joyeux chants dans presque toutes les chambres qui bordaient le corridor, et Agricol, en passant devant plusieurs portes ouvertes, échangea cordialement un bonjour matinal avec plusieurs de ses camarades. Le forgeron d^cendit |»re8teroent l'escalier, traversa b cour en boulhigrin, pbntée d'arbrre nu milieu desqueb jaillissait une fonube d'eau vive, et gaana l'auiro itilo «h: li.itiment. Là se trouvait l'atelier où une partie d» femmes et des fille» des

308 LE JUIF ERRANT. ouvriers associés, qui n'étaient pas employées à la fabrique, confectionnaient les effets de lingerie. Cette niuin-d'œuvre, jointe à l'enorinc économie provenant de l'achat de toiles en gros fait directement dans les fabriques par l'association, réduisait Incroyablement le prix de revient de chaque objet. Après avoir traversé l'atelier de lingerie, vastit salle donnant sur le jaidiu, bien aéré pendant l'été (1), bien chaufle pendant l'hiver, Agricol alla frapper à la porte de la mère d'Angèle. Si nous disons quelques mots de ce lugis. situé au premier étage, exposé au levant et donnant sur le jardin, c'est qu'il oflrait pour ainsi dire le spécimen de l'habitatloD du ménage dans l'association , au prix toujours incroyablementDl minime de cent vingt-cinq francs par an. Une sorte de petite eolréc donnant sur le corridor conduisait à une très-grande chambre, de chaque côté de laquelle se trouvait une

The text on this page is estimated to be only 28.40% accurate

LE JUIF ERUA^r. 209 n'a pas v^é sans peine : il a fallu vaincre les préjugés, la routine... Mais tou«/>. nMiL-^{uii}>iselle Angrle... nous voiri Jcvaul la cuiMnc comiiiiiiK*, ^ ajtiuta le forgiTun eu souriaul, — voyez si cela n'est pas aussi imposant «pie la cuisine d'une caserne ou d'une graudc]><. tu="" ei="" l="" culinaire="" de="" la="" maison="" commune="" immense="" tous="" ses="" ustensiles="" propre="" puis="" gr="" aux="" proc="" anssi="" iier="" eilleux="" qu="" science="" moderne="" toujours="" inabordables="" classes="" jiauvrcs="" auxquelles="" ils="" seraient="" iiiiispens="" parce="" ne="" peuvent="" se="" pratiquer="" que="" sur="" une="" grande="" mm-simibmment="" le="" foyer="" et="" les="" fourne="" aliment="" avec="" quantit="" combustible="" denx="" fois="" moindre="" celle="" chaque="" m="" e="" individuelle="" uient="" dtipens="" mais="" texc="" calorique="" sutllsait="" au="" moyen="" d="" cahirifere="" parfaitement="" organis="" r="" chaleur="" dans="" toutes="" chambres="" commune.=="" encore="" des="" enfants="" sous="" li="" direction="" deux="" rendaient="" nombreux="" services.=="" rien="" plus="" comique="" s="" mettaient="" remplir="" leurs="" fonctions="" culinaires="" il="" eu="" je="" apnort="" boulaugeriiso="" un="" rabais="" extraordinaire="" achet="" farine="" gros="" cet="" excellent="" pain="" sidubre="" nourrissant="" pur="" froment="" seiele="" si="" pr="" ce="" blanc="" qui="" n="" obtient="" souvent="" ces="" qualit="" ta="" substances="" malfaisantes.=="" bonjour="" madame="" bertrand="" dit="" gaiejuent="" agricol="" digne="" matrone="" oui="" contemplait="" gravementles="" lentes="" plusieurs="" tournebroches="" dignes="" noces="" gamache="" tant="" glorieusement="" charg="" morceaux="" b="" mouton="" veau="" commeu="" prendre="" belle="" couleur="" brun="" dor="" app="" rej="" selon="" pas="" seuil="" cuisine="" veux="" faire="" admirer="" mademoiselle="" est="" arriv="" ici="" depuis="" peu="" jours.=="" adm="" mou="" gar="" admirez="" surtout="" voyez="" conune="" cette="" niarmaille="" sage="" travaille="" bien="" disant="" indiqua="" du="" bout="" cuiller="" lui="" servait="" sceptre="" marmots="" sexes="" assis="" autour="" table="" profondement="" absorb="" texercice="" consistaient="" pelurer="" pommes="" terre="" herbes.=="" nous="" aunms="" donc="" vrai="" festin="" kalthazar="" nudaine="" berirand="" deiimuda="" en="" rbnt.=="" ma="" loi="" i=""

comme="" garvou...="" voil="" carte="" dhier="" :="" bonne="" soupe=""
 bouillon="" salade="" fruits="" fromage="" pour="" extra="" dimanche=""
 tourtes="" raisin="" tienis="" a="" ki="" boulangerie="" c="" cas=""
 dire="" heure="" four="" cbaufte.="" vous="" me="" dites="" met=""
 furieusement="" gaiement="" agricol.="" reste="" on="" quand="" votre=""
 tour="" ajoutaUIL="" air="" flatteur.="" allez="" grand="" moqueur=""
 cordtm="" bleu="" senice.="" cela="" monsieur="" aug="" continuant=""
 marcher="" comparer="" nourriture="" insuffisante="" malsaine=""
 ouvriers="" notre="" pays="" ici="" pourtant="" vingt="" par="" jour=""
 nourris="" beaik="" oup="" mieux="" qur="" serions="" trois="" francs=""
 paris.="" biais="" u="" y="" croire="" comment="" est-ce="" possible.=""
 test="" toiyours="" baguette="" m.="" hardy.="" expliquerai="" tout=""
 ah="" j="" aussi="" voir="" h.="" hardy="" verrez="" bient="" peut=""
 aujourd="" car="" onmit="" tenez="" voici="" connaissiez="" puisque=""
 famille="" in="" fiire="" apporter="" manger="" chez="" elle...=""
 quelle="" dcqe="" pi="">i gaie, sur le jardin, en face de la fontaine! Eu
 effet, c'était une va^te Siille bâtie en forme de galerie et éclairée par dix
 fenêtres ouvnmnt sur un jardin; des tables recouvertes de toile cirée bien
 luisante étaient rangcH's près des mur^ : de sorte que, pendant l'hiver, cette
 pièce servait le soir, après \cs travaux, de salie de réunion et de veillée, pour
 les ouvriers oui prêteraient passer la soirée eu commun au lieu tie la passer
 seuls cnez eux ou en lamille. Alors, daus cette immense ^alle, bien
 chaulTée par le calorifère, briibmment éclairée au gaz, les uns lisaient,
 d'autres jouaient aux cartes, ceux-là causaient ou s*occu|kaient de menus
 travaux. ^ < Ce n'est pas tout, — dit Agricol à Li jeune fdlc, — vous
 trouverez, ei >uis siV, cette pièce encore plus belle lorsque vous saurez que
 le di et le dimanche elh se transforme en s:ille de bal, et le mardi et le
 samedi soir en salle de concert! — Vraiment !... — Cerlainenienl, répondit
 fièrement le forgeron. Nous avons pamii nous des musiciens exéiuiants.
 tres-capabies de faire danser ; de plus, deux fois la semaine nous chantons
 presque tous en chœur, hommes, femnu'S, enfants (I). Mallieureo^'iuent,
 cette semaine, quelques tn>ubles survenus dans la Cibriiue uni empêché
 nos concerts. — Autant de voix ! cela doit être superue. — C'est très-beau,
 je vous assure... M. Hardy a loi^ours beaucoup encoaragé chez nous celle
 distraction d'un effet si puiss^ant, dit-il, et H a raïsou, sur l'esprit et sur
 lesniœur». Pendant un hiver, il a fait venir ici, (1^ Nous serons compiiis de
 ceux qui ont ontondu \os admirAlilcs concerts de rOq)h^ii. où plus de iiiiidlc

ouvrirent, hommes, femmes et curants, chantent avec ■ Il Dicrveilleui
 enacmblii. ! à SCS Irais, climix «-levés du célèbre M. Wilhem , et, depuis,
 notre école a f.iii ûo g! iids pni;rêi«. \rinicnl, j«* vou'^ :ts-ure,
 niadniioiM'lie Anpèle, que, !iais nous ll.ilttT, rVst qoelipie ehos*: d'assez
 éui>iuvaul que d entendre env iroii deux os;int. — Oh ! je le crois: mais
 quel bonheur d'habiter ici ! Il n*y a qui de> joies, car le tiavail ainsi
 mélangé de plaisirs devient un beau largement bordé d'or était garni de
 plume blanche, distinction réMM'vée aux maréchaux de France. On ne
 pouvait voir un hoiiime de guerre d'une toumun; plus martiale, plus
 chevaleresque, et plus fièrement campé sur son cheval de bataille. Au
 moment où le maréchal Simon, car c'était lui, arrivait devant Aigcl et
 Agricol, il arrêta brusquement sa monture sur ses jarrets, en descendit
 lestement, et jeta ses renés d'or à un domestique en livrée, qui le suivait à
 cheval. « Où faudra-t-il attendre monsieur le due? — demanda le
 palefrenier. — Au bout de l'allée, » dit le maréchal. Et, se déi ouvrant avec
 respect, il s'avança vivement, le cha)eau à la main, au-devant d'une
 personne qu'Angèle et Agricol ne voyaient pas encore. Cette personne parut
 bientôt au détour de l'allée : c'était un vieillard à la figure énergique et
 intelligente; il portait une blouse fort propre, uuc casuette de drap sur si^s
 longs cheveux blancs, et les mains dans ses pocnes il fumait paisiblement
 mie vieille pipe d'écme de mer. « Bonjour, mon bon père, — dit
 respectiusement le maréchal en embrassant avec effusion un vieil ouvrier,
 qui, après lui avoir rendu tendrement son étreinte, lui dit, voyant qu'il
 coiiMTvait son cha)eau à la main : n Couvre-toi donc, mon garçon... niaib
 comme te voilà lieau! — ajouta-t-il en souriant. — Mon père, c'est qui.' je
 viens d'assister à une revue tout près d'ici... et j'ai profilé de celte oagnera.
 — Mais qu'as» tu donc? Tu me S4*mbles soucieux. — C'est qu'en eflel,
 mon pi're, — dit le maréchal d'un air pénibleiient ému, — j'ai de graves
 choses à vous apprendre. — Viens chez moi alors, — dit le vieillard assez
 inquiet. Et le maréchal et son père disparurent au touniait de l'allée. Angèle
 était retttée si .slu|>éfait4; de ce que ce brilha ofllcier général, qu'on
 appelait M. le duc, avait pour père un vieil ouvrier en blouse» que,
 regardant Agricol d'un air interdit, elle lui dit : « Comment ! monsieur
 Agricol... ce vieil ouvrier?... — Est le |>èredc M. lemaréclial tinc de
 Ligny.... l'ami.... oui, je peux le dire, — ajouta Agricol d'une udx émue, -^
 l'ami de mon père, à moi, qui a fait la guerre pendant vingt ans sous ses
 ordres. — Etre si haut placé, et se montrer si rcs|>ectueux, si tendre pour

son père ! — dit Angèle. — Le maréchal doit avoir un bien noble cœur; mais comment laisse-t-il son père ouvrier? — Parce que le père ;&inon ne quitterait son état et la fi brique pour rien au monde; il est né ouvrier, il veut mourir ouvrier, quoiqu'il aille pour fils un duc, un maréchal de France. »

CHAPITRE 111. 1^{er} secret. Après que l'éloignement fort naturel qu'Angèle avait éprouvé à l'arrivée du maréchal Simon fut dissipé, Agricul lui dit souriant :

SIO LR JUIF ERRANT. « Je ne voudrais pas, mademoiselle Angèle, profiter de cette circonstance pour m'épargner de vous dire le secret de toutes les merveilles de notre maison commune,.. — Oh ! je ne vous aurais pas non plus laissé manquer à votre promesse, monsieur Agricol,— répondit Angèle ; — ce Sue vous m'avez déjà dit m'intéresse trop pour cela. — Ecoutez-moi onc, mademoiselle. M. Hardy, en véritable magicien, a prononcé trois mots cabalistiques : — iissociATioii, — coMiiimAUTB. — fraternité. Nous avons compris le sens de ces paroles, et les merveilles que vous voyez ont été créées, à notre grand avantage, et aussi, je vous le répète, au grand avantage de M. Uardy. — C'est toujours cela qui me paraît extraordinaire, mousiew Agricol . — Supposez, mademoiselle, que M. Hardy, au lieu d'être ce qu'U est, eût été seulement un spéculateur au cœur sec, ne connaissant que le produit, se disant : Pour que ma fabrique me rapporte beaucoup, que faut-il? — Mainayer douze ou quinze sous un breuvage empouonné. Chaque semaine l'association achèterait sur pied un bœuf et quelques moulons, les ménagères feraient le pain, comme à la campagne : eoGn, avec en ressources, de l'ordre et de l'économie, mes ouvriers auraient, pour vingt à vlnfft-cinq sous par jour, une nourriture salulire, asréableetta^ Usante. — An ! tout s'explique maintenant, monsieur Agricol ! — Gen'ea pas tout, mademoiselle ; continuant le rôle du spéculateur an cœur sec. il se dit : •— Voici mes ouvriers bien logés, bien chauffes, bien nonmi avec une économie de moitié : qu'ils soient aussi bien diaudemment vélnr, leur santé a toutes chances d'être parfaite, et la santé, c'est le travail L'association achètera donc en gros et au prix de fabrique (loujoars soos ma garantie que le sabire m'assure), de chaudes et soliaes étoffes, de bonnes et fortes toiles, qu'une partie des femmes d*ouvriers confedloih neront en vêtements aussi bien que des tailleurs. Enfln, la fbnndlare des chaussures et des coiffures étant considérable, Fassociation obtiendra un nadMiis notable de l'entrepreneur... Eh bien! mademoiselle Angèle, que dites-vous de notre spéculateur? — Je db, monsieur Afrieol, — - répondit b jeune fille avec une admiration naïve, — que c'est à n'y pas croire; et ceb est si simple cependant! — Sans doute, rien de plu simple que le bien... que le beau, et ordinairement on n'y songe guère... Remarquez aussi que notre homme ne parle abMlument qu'au point de vue de son intérêt privé... Ne considérant que le oarité qui naît inévitablement de b vie commune, ne réfléchissant pas que le bien-être moralise et adoucit le

caractère de l'homme, ne se disant pas que les forts doivent appui et enseignement aux faibles, ne songeant pas qu'après tout « l'homme honnête, actif et laborieux a droit, « positivement droit à exiger de la société du travail et un salaire proportionné aux besoins de sa condition;... » non, notre spéculateur ne pense qu'au produit brut ; eh bien ! vous le voyez, non-seulement il place sûrement son argent en maisons à cinq pour cent, mais il trouve de grands avantages au bien-être matériel de ses ouvriers. — C'est juste, monsieur Agricol. — Et que direz-vous donc, mademoiselle, quand je vous aurai prouvé que notre spéculateur a aussi un grand avantage à donner à ses ouvriers, en outre de leur salaire régulier, une part proportionnelle dans ses bénéfices — Cela me paraît plus difficile, monsieur Agricol. — Écoutez-moi quelques minutes encore, et vous sera convaincue. » En conversant ainsi, Angèle et Agricol étaient arrivés près de la porte du jardin de la maison commune. Une femme à [ée, vêtue très-simplement, mais avec soin, s'approcha d'Agricol et lui dit : « M. Uardy est-il de retour à sa fabrique, monsieur ? » — Non, madame, mais on l'attend d'un moment à l'autre. — Aujourd'hui peut-être ? — Aujourd'hui ou demain, madame. — On ne sait pas à quelle heure il sera ici, monsieur ? — Je ne crois pas qu'on le sache, madame ; mais le portier de la fabrique, qui est aussi le portier de la maison de M. Uardy, pourra peut-être vous en instruire. — Je vous remercie, monsieur. — À votre service, madame. — Monsieur Agricol, — dit Angèle, lorsque la femme qui venait d'interroger le forgeron fut évanouie, ne trouvez-vous pas que cette dame était bien pâle et avait l'air bien émue ? — Je l'ai remarqué comme vous, mademoiselle ; il m'a semblé voir couler une larme dans ses yeux. — Oui, elle avait l'air d'avoir pleuré. Pauvre femme ! peut-être vient-elle demander quelques secours à M. Uardy. Mais qu'avez-vous, monsieur Agricol ? vous semblez en être pensif. » Agricol pressentait vaguement que la visite de cette femme infirme, à la figure si triste, devait avoir quelque rapport avec l'aventure de la jeune et jolie dame blonde qui trois jours auparavant était venue si éplorée, émue, demander des nouvelles de M. Uardy, et qui avait si promptement disparu trop tard qu'elle avait été suivie et espionnée. « Pardonnez-moi, mademoiselle, — dit Agricol à Angèle ; — mais la présence de cette femme me rappelait une circonstance dont je ne puis malheureusement pas vous parler, car ce n'est pas mon secret à moi seul. — Oh ! rassurez-vous, monsieur Agricol, — répondit la jeune fille en souriant, — je ne suis pas curieuse, et ce que vous m'apprenez m'intéresse tant que je ne désire pas vous entendre parler d'autre chose. — Eh bien donc !

mademoiselle, quelques mots encore, et vous sera, comme moi, au courant de tous les secrets de notre association... — Je vous écoute, monsieur Agricole. — Parlons toujours au point de vue du spéculateur intéressé, il se dit : ^ « Voici mes ouvriers dans les meilleures conditions possibles pour travailler beaucoup; maintenant, pouvez-vous obtenir de gros bénéfices, que dire ? — Fabriquer à bon marché, - n'est-ce pas ? — Mais pas de bon marché sans l'économie des matières » I (\) Nous avons dit que la voie de bois en fabriques ou cottages revenait à un pauvre à quatre-vingt-dix francs; il en est de même de tous les objets de consommation, pris au détail, le fractionnement et le déchet étant à son désavantage ^^ I

LK JIK KRRANT. 211 premières, — sans la perfection des procédés de fabrication, — sans la célérité du travail. — Or, maigre ma surveillance, comment empêcher mes ouvriers de prodiguer la matière première ? comment les engager, chacun dans sa spécialité, à chercher des procédés plus simples, moins coûteux ? — C'est vrai, monsieur Agricol, comment faire ? — Et ce n'est pas tout, dira notre homme : pour vendre très-cher mes produits, il faut qu'ils soient irréprochables, excellents. Mes ouvriers font suffisamment bien : ce n'est pas assez : il faut qu'ils fassent des chefs-d'œuvre. — Mais, monsieur Agricol, une fois leur tâche suffisamment accomplie, quel intérêt auraient les ouvriers à se donner beaucoup de mal pour fabriquer des chefs-d'œuvre ? — C'est le mot, mademoiselle Anselme, quel intérêt ont-ils ? Notre spéculateur aussi se dit bientôt : — Que mes ouvriers aient intérêt à économiser la matière première, intérêt à bien employer leur temps, intérêt à trouver des procédés de fabrication meilleurs, il y a intérêt à ce que ce qui sort de leurs mains soit un chef-d'œuvre... alors, mon but est atteint. Eh bien ! intéressons mes ouvriers dans les bénéfices que me procureront leur économie, leur activité, leur zèle, leur habileté : mieux ils fabriqueront, mieux je vendrai ; meilleure sera leur part et la mienne aussi. — Ah ! maintenant je comprends, monsieur Agricol. — Et notre spéculateur spéculait bien ; avant d'être intéressé, l'ouvrier se disait : — Peu m'importe, à moi, qu'à la journée je fasse plus, qu'à la tâche je fasse mieux. Que m'en revient-il ? Rien ! Eh bien ! à strict salaire, strict devoir. Maintenant, au contraire, j'ai intérêt à avoir du nous souffrons tous plus ou moins de ta fainéantise ou du tort que tu fais à la chose commune. » — Et alors comme l'on doit travailler avec ardeur, avec courage, avec espérance, monsieur Agricol ! — C'est bien là-dessus qu'a compté notre spéculateur ; et il se dira encore : Des trésors d'expérience, de savoir pratique, sont souvent enfouis dans les ateliers, faute de bon vouloir, d'occasion ou d'encouragement : d'excellents ouvriers, au lieu de perfectionner, d'innover comme ils le pourraient, suivent indifféremment la routine... Quel dommage ! car un homme intelligent, occupé toute sa vie d'un travail spécial, doit découvrir à la fois mille moyens de faire mieux ou plus vite ; je fonderai donc une sorte de comité consultatif, j'y appellerai mes chefs d'ateliers et mes ouvriers les plus habiles ; notre intérêt est maintenant commun, il jaillira nécessairement de vives lumières de ce foyer d'intelligences pratiques... Le spéculateur ne se trompe pas ; bientôt

frappé des ressources incroyables, des mille procédés nouveaux, ingénieux, parfaits, tout à coup révèle par les travailleurs : « Mais, malheureux ! — s'écrie-t-il, — > vous iftviei ceb, et vous ne me le disiez pas? Ce qui me coûte depuis dix ans cent francs à Cibriquer, ne m'en aurait coûté que cinçiiiante sans compter une énorme économie de temps. — Mou bourgeois, — répond l'ouvrier, qui n'est pas plus bête qu'un autre, — quel intérêt avais-je, moi, à ce que vous bssiez ou non une économie de cinquante pour cent sur ceci ou sur ceb? Aucun; à cette heure, c'est autre chose : vous me doonei, outre mon sabire, une part dans vos bénéfices, vous me relevez à mes propres yeux en consultant mon expérience, mon savoir ; au lieu de me traiter comme une espèce inférieure, vous entrez en communioii avec moi ; il est de mon intérêt, il est de mon devoir de vous dire lool ce que je sais et de tâcher d'acquérir encore. » c Et voilà, mademoiselle Angèle, comment le spéculateur organiserait des ateliers à faire honte et envie à ses concurrents. « Maintenant , si , au lieu de ce calcubteur au cœur sec, il s'agissait d'un homme qui, joignant à b science des chiffres les tendres et généreuses sympaUiies d'un cœur évaugélique et l'élévation d'un esprit éminent, Rendrait son ardente si»llcitude non-seulement sur le bien-être matériel, mais sur l'émancipation morale des ouvriers, cherchant par tous les moyens possibles à ('évelopper leur intelligence, à rehausser leur coeur, et qui , fort de l'autorité que lui donneraient ses bienfaits , sentant surtout que celui-là de qui dépend le bonheur ou le malheur de trois cents créatures humaines a aussi charge d'âmei, guiderait ceux qu'il n'appellerait plus ses ouvriers, mais ses frères, dans les voies les F lus droites, les plus nobles, tâcherait de bire naître en eux le goût de Instruction, des arts, qui les rendrait enfin heureux et fiers d'une condition qui n'est souvent acceptée par d'autres qu'avec des brmes de malédiction et de désespoir... en bien ! mademoiselle Angèle, cet homme... c*Mt... Nais tenez, mon Dieu!... il ne pouvait arriver parmi nous qu'au aailiea d'une bénédiction... Le voilà I... C'est M. Hardy ! — Ah ! monsieur Agrteol, dit Angèle émue en essujrant ses brmes, — c'est les mains jointes de reconnaissance qu'il faudrait le recevoir. — Tenez... vovez si cette noble et douce figure n'est pas l'image de cette âme admirable. » En cflet, une voiture de poste, où se trouvait M. Hardy avec M. de neosac, Tindigiie ami qui le trahissait d'une manière si infâme , entra à œ moment dans b cour de b bbrique Quelques mots seulement sur les faits que nous venons d'essayer d'exposer dramatiquement , et qui se rattachent à l'organisation du travail ;

«wstioo capitale, dont nous nous occuperons encore avant b fin de ce Hvre. Mabré les discours plus ou moins ofTiciels des gens plus ou moins sÉanax (u nous sonble que l'on abuse un peu de cette lourde épithète) sur la rao!iriim cioisuirrz du rivs, il est un fait hors de toute discusaion: A savoir, que jamab les dasses laborieuses de b société n'ont élé plus misérables ; car jamais les salaires n'ont été moins en rappo i a\ee les besoins pourtant plus que modestes des travailleurs. » Une preuve irrécusable de ce que nous avançons , c'est b tendance progressive des cbsses riches à venir en aide à ceux qui souffrent »i cruellement. Les crèches, les maisons de refuge pour m enbuts pauvres , les fondations philanthropiques , etc. , démontrent assez que les heureux du monde pressentent que , malgré les assurances officielles à l'endroit de b prospérité générale, des maux terribles, menaçants, fermentent au fond de b société. Si généreuses que soient ces tentatives isolées, individuelles, elles sont, elles doivent être plus qu'insufiis:)ntes. \a^ puvernants seuls pourniient prendre une initbtive efficace.... mais ils s en gardent bien. Les gens sérieux discutent sérieusement l'importance de nos relations diplomatiques avec le Bfonomotapa, on toute autre affaire sérieuse, et ils abandonnent aux cliances de b commisération privée, aux hasards du bon ou du mauvais vouloir des capitalistes et des fabricants, le sort de plus en plus déplorable de tout un peuple immense, intelligent, bborieux, s'éclairant de plus en plus sur ses droits et sur sa force , mais si affamé par les désastres d'une impitopble concurrence, qu'il maiioue même souvent du travail dont il a peme à vivre ! Soit.... les gens sérieux ne daignent pas songer à ces formidables misères... Les honmies d'Etat sourient de pitié à b seule pensée d'attacher leur nom à une initiative qui les entourerait d'une i)opularité bienfaisante et féconde. — Soit... tous préfèrent attendre le moment où la question s(vciule écbtera comme b foudre;... alors... au milieu de cette effrayante commotion, c|ui ébranlera le monde, on verra ce que deviendront les questions sérieuses et les hommes sâieux de ce temps-ci. Pour conjurer , ou du moins pour reculer peut-être ce sinistre avenir, c'est donc encore aux sympathies privées qu'il faut s'adresser, au nom du bonheur, au nom de la tranquillité, au nom du salut de tous... Nous l'avons dit il y a longtemps : ki lis iicbis savaiitit !!! Eh b'ien ! répétons-le, à b louange de l'humanité ; lorsque les riches savent, ib font souvent le bien avec intelligence et générosité. Tâchons de leur démontrer, à eux et à ceux-là aussi de qui dépend le sort d'une foule innombrable de travailleurs, qu'As peuvent être

bénis, adorés, pour ainsi dire, sans bourse délier. Nous avons parlé des maisons communes où les ouvriers trouveraient à des prix minimes des logements salubres et bien chauffés. Cette excellente institution était sur le point de se réaliser en 1848, grâce aux charitables intentions de mademoiselle Amélie de Vitrolles (I). A cette heure, en Angleterre, lord Ashiey s'est mis à la tête d'une compagnie qui se propose le même but, et qui offrira aux actionnaires un minimum de 4 pour 100 d'intérêt garanti. Pourquoi ne suivrait-on pas en France un pareil exemple, exemple qui aurait de plus l'avantage de donner aux classes pauvres les premiers rudiments et les premiers moyens d'association ? Les immenses avantages de la vie commune sont évidents : ils frappent tous les esprits ; mais le peuple est hors d'état de fonder les établissements indispensables à ces communautés. Quels immenses services rendrait donc le riche en mettant les travailleurs à même de jouir de ces précieux avantages ! Que lui importerait à lui de faire construire une maison de rapport qui offrirait un logement salubre à cinquante ménages, pourvu que son revenu fût assuré ! et il serait très-bien de le lui garantir. Pourquoi l'Institut, qui donne annuellement pour sujets de concours aux jeunes architectes des plans de palais, d'églises, de salles de spectacles, etc., ne demanderait-il pas quelquefois le plan d'un grand établissement destiné au logement des classes laborieuses, qui devrait réunir toutes les conditions d'économie et de salubrité désirables ? Pourquoi le conseil municipal de Paris, dont l'excellent vouloir, dont la paternelle sollicitude pour les classes souffrantes se sont tant de fois admirablement manifestés, n'établirait-il pas dans les arrondissements populeux des maisons communes modèles où l'on ferait les premières applications de la vie en commun ? Le désir d'être admis dans ces établissements serait un puissant levier d'éducation, de moralisation, et aussi une consolante espérance... pour les travailleurs... Or, c'est quelque chose que l'espérance. La ville de Paris ferait ainsi un bon placement, une bonne action, et son exemple déciderait peut-être les gouvernants à sortir de leur impitoyable indifférence. Pourquoi enfin les capitalistes qui fondent des manufactures ne profiteraient-ils pas de cet enseignement pour joindre des maisons communes d'ouvriers à leurs usines ou à leurs fabriques ? Il s'ensuivrait pour les bourgeois eux-mêmes un avantage très-considérable dans ces temps de concurrence désespérée. Voici comment : — La réduction du salaire est d'autant plus funeste, d'autant plus intolérable pour l'ouvrier, qu'elle l'oblige à se priver souvent des objets de première

nécessité ; or, si en vivant isolément trois francs hii Isiiflisent à peine pour vivre, et que le bbricant lui facilite le moyen de vivre avec trente sous grâce à l'assocbtion , le sabire de l'artisan pourra , dans un moment (k crise commerciale, être réduit de moitié, sans qu'il ait trop à soullirir de cette diminution , encore préférable au ch6mage, et le fabricant ne sera pas obligé de suspendre ses travaux. Noos espérons avoir d'anoniré l'avanuge, l'utilité, b bcilité d'une fondation de maisons communes d'ouvriers. Nous avons ensuite po«é ceci : Qu'il serait non-seulement de h ptas (i) Voir la Wmoemiii paei/lqm Au 17 octobre f84i.

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

343 LK JUIF EKRANT. rigoureuse cqnitt^ que le travailleur participât aux bënéliccs, fruit de son labeur el de sou iiiiirlligence, mais ciie colle juste répartition profilerait même au labricaut. Ici il ne s'agit plus dMiypollièsts, de iinûcls pai laiteuient lëalisablcs d'ailleurs, il s'agit de faits aecoinplis. Un de nos meilleurs aiuis , très-gi-and industriel, dont le ca^ur vaut l'esprit, a créé un comité consultatif d'ouvriers et les a appelés (en outre de leur salaire) à jouir d'une part proportionnelle dans les bénéfices de son exploitation; déjà les résultats ont dépassé ^rs espérances. Min d'entourer cet exemple excellent de toutes les facilités possibles d'exécution dans le cas où auelques esprits à la fois sages et généreux voudraient l'imiter, nous onnons en note les bases de cette organis:ition (i|. Nous ferons remarquer seulement que les conditions actuelles de l'industrie et d^autres considérations n'ont pas pennis de faire jouir tout d'abord la totalité dc*s ouvriers de ce lienéficce, qui leur e>t octroyé d'ailleurs v(»Iont;iiremcut, et auquel tous participeront un jour. IHous pouvons afTirmer que, dès la quatrième séance de ce comité consultatif, l'iunorable industriel dont nous parlons avait obtenu de tels résultats de l'appel fait aux connaissances pratiques de ses ouvriers, qu'il pouvait déjà évaluer à trente mille francs environ pour Tannée les bënëhccs qui résulteraient soit de l'économie, soit du perfectionnement de la fabrication. Résumons-nous : Il y a dans loute industrie trois forces, trois agents, trois moteurs, dont les droits sont également respectables : « Le capitaliste qm fournit l*arf;enl ; — L'bonune intelligent qui dirige l'eiploitation ; — Le travailleur qui exécute. » (t) Le riglement qui traite des fonctions du comité est précédé des contidéralionc nuïTanles, aussi honorables pour le fabricant que pour ses ouvriers : < Nous aimons à le reconnaître, chaque contre-nu ilns chaque chef de partie et chaque ouvrier contribue, dans la sphère de son traTail, aux qualités qui recomniandeni les produits de notre m:inuraclure. Us doivent donc participer aux bénéfices qu'elle rapporte, et continuer à se vout r aux progr^» qui restent i faire ; il est évident qu'il résultera un '.^rand bien du la réunion des lumières et des idées de chacun. Nous avons, à cet effet, institué le comité dont la composition et les attributions sont réglées ci-après. € Nous avons eu aussi pour but, dans cette institution, d'augmenter, par un fréauent échange d'idées entre les ouvriers, qui justpi'à présent vivaient el travaillaient presque tous isolément, la somme de connaissances de chacun,

et de les initier aux principes généraux d'une saine et bonne administration. De cette réunion de fonctionnaires de métier autour du chef de rétablissement, résultera le double bénéfice de l'amélioration intellectuelle et matérielle de l'ouvrier et accroissement de la prospérité de la manufacture. c Admettant d'ailleurs, comme juste, que la part d'efforts de chacun soit récompensée, nous avons décidé que, sur les bénéfices nets de l'usine, tous frais et allocations déduits, il sera prélevé une prime de cinq pour cent, laquelle sera partagée par portions égales entre tous les membres du comité, à l'exclusion des président, vice-président et secrétaires, et leur sera remise chaque année le 1^{er} décembre. Cette prime sera augmentée d'un pour cent chaque fois que le comité aura admis trois membres nouveaux. c La moralité, la bonne conduite, l'habileté et les diverses aptitudes au travail ont déterminé nos choix dans la désignation des ouvriers que nous appelons à la formation du comité. En accordant à ses membres la faculté de proposer l'adjonction de nouveaux membres, dont l'admission aura pour base les mêmes qualifications, et qui seront élus par le comité lui-même, nous voulons présenter à tous les ouvriers de nos ateliers un but qu'il dépendra d'eux d'atteindre un peu plus tôt ou un peu plus tard. L'application à remplir tous leurs devoirs dans l'accomplissement le plus parfait de leurs travaux et dans leur conduite hors du travail leur ouvrira successivement la porte du comité. Ils seront aussi appelés à jouir d'une participation juste et raisonnable aux avantages résultant des succès qu'obtiendront les produits de notre manufacture, succès auxquels ils auront concouru, et qui ne pourront qu'augmenter par la bonne intelligence et par la féconde émulation qui régneront, nous n'en doutons pas, parmi les membres du comité.

SmtraU eu dupotUion rtuivei au comité eomulUUif eompoëi d'un preutUnt (ektf iê la fabriquant, — d'un vice-président, — d'un secrétaire — et de quinze membres, — dont quatre-vingt d'ouvriers, — Si de dix ouvriers du plus intelligente dans chaque spécialité. c Art. 6. Trois membres réunis auront le droit de proposer l'adjonction d'un nouveau membre, dont le nom sera inscrit pour qu'il soit délibéré sur son admission dans la séance suivante. Cette admission sera prononcée lorsque, au scrutin secret, le membre proposé aura obtenu les deux tiers des suffrages des membres présents. c Art. 7. Le comité s'occupera, dans ses séances mensuelles : c 1^{re} De trouver les moyens de remédier aux inconvénients qui se présentent chaque jour dans la fabrication ; c 2^e De proposer les meilleurs moyens et les moins dispendieux d'établir une fabrication spéciale destinée aux pays

d'outre-mer, et de combattre ainsi efficacement, par la supériorité de notre construction, la concurrence étrangère; c 3* Des moyens d'arriver à la plus grande économie dans l'emploi des matériaux, sans nuire à la solidité ni à la qualité des objets fabriqués ; c 4* D'élaborer et de discuter les propositions qui seront présentées par le président ou les divers membres du comité, ayant trait aux améliorations et aux perfectionnements de la fabrication ; c 5* Enfin, de mettre le prix de la nuance cravre en rapport avec la valeur réelle des objets fabriqués. > Nous «goûtons, nous, que, d'après les renseignements que M. a bien voulu nous donner, la part du bénéfice de chacun de ses ouvriers (en outre de son salaire habituel) sera au moins de trois cent à trois cent cinquante francs par année. Nous regrettons cruellement que de modestes susceptibilités ne nous permettent pas de révéler ici le mérite aussi honorable qu'honoré de l'homme de bien qui a pris cette généreuse initiative. Jusque'à présent le travailleur n'a eu qu'une part minime « Insuffisante à ses besoins ; ne serait-il pas juste, humain, de le rétribuer mieux, et cela directement ou indirectement, soit en lui facilitant le bien-être qu'il procure à l'association, soit en lui donnant une part dans les bénéfices jusque en partie à ses Libres? — En admettant même, au pis-aller et ?« les détestables efforts de la concurrence anarchique, que cette augmentation de salaire dût diminuer quelque peu la part du capitaliste et de l'exploitant, ceux-ci ne feraient-ils pas encore, non-seulement une chose généreuse et équitable, mais une chose avantageuse, en mettant à leur industrie à l'abri de tout bouleversement, puisqu'ils auraient été aux travailleurs tout légitime proie de trouble, de douleurs et justes récriminations ? En un mot, ceux-là nous paraissent toujours singulièrement sages... qui assurent leurs biens contre l'incendie » ,...••• •• Nous Pavons dit : M. Hardy et M. de Plessac étaient arrivés à la fabrique. Peu de temps après, on vit de loin, du côté de Paris, s'avancer un modeste petit fiacre se dirigeant aussi vers la fabrique. Dans ce fiacre se trouvait Rodin.

CHAPITRE IV. Révélation. Pendant la visite d'Angèle et d'Agricol à la maison commune, la bande des Lotis, se recrutant sur la route d'un assez grand nombre d'habituel de cabaret, avait continué de marcher sur la fabrique, vers laquelle elle se dirigeait lentement le fiacre; qui amenait Rodin de Paris. M. Hardy, en descendant de voiture avec son ami, M. de Blessac, était entré dans le salon de la maison qu'il occupait auprès de la manufacture. M. Hardy était d'une taille moyenne, élégante et frêle, qui annonçait une nature essentiellement nerveuse et impressionnable. Son front

était brfc et ouvert, son teint pâle, ses yeux noirs, à la fois remplis de douceur et de pénétration, sa physionomie loyale, spiiituelle et attrayante. Un seul mol pt'indra le caractère de M. Hardy : sa mère rappelait fa Senai^rf; c'était en effet une de ces organisations d'une finesse, d'une délicatsiiC exquise, aussi expansives, aussi aimantes que nobles et généreuses, mais d'une idk susceptibilité, qu'au moindre fh)issement elles se replient et se coona^ trent en elles-mrmes. Si Ton joint à cette excessive sensibUité un amour passionné pour les arts, mie intelligence d'élite, des goûts essentieDemeirt choisis, ratlinés , et que l'on songe aux mille déceptions ou déloyaoléi sans nombre dont M. Hardy avait dû être victime dans la carrière mdustrieile, on se demande comment ce cœur si délicat, si tendre, n'avait pas été mille fois brisé dans cett(ï lutte Incesï^ihte contre les inlérêts lei plus ûnpitoyables. M. llardv avait en effet lieaucoup soullert : Ibrcède suivre la carrière industrielle pour faire honneur à des alTalres qoe son père, modèle de droiture et de probité , avait laissées un peu embarrassées par suite des événements de 1S15, il était parvenu, à force de travail, de capacité, à atteindre une des positions les plus honorables de l'industrie; mais, pour arriver à ce but, que d'ignobles tracasseries i subir, que de perfides concurrences à combattre, que de rivalité haineuses à la>'>er ! Impressionnable comme il l'était, M. Hardy eût mille fols soceooriiei ses fréquents accès d'indignation douloureuse contre la bassesse, de r^ volte amère contre l'iinpiobité, sans le sage ot ferme apnui de sa mère; de retour auprès d'elle, après une journée de lutte pénuHe on de déceptions odieuses, il se trouvait tout à coup transporté dans nne atiwh sphère d'une pureté si bienfaisante, d'une sérénité si radieuse, qn'il pcr* dait presque a l'instant le souvenir des choses honteuses dont il avait été si cruellement froissé pendant le jour ; les déchirements de son cch^ s'apaisaient au seul contact de la grande et belle âme de sa mère; as» son amour pour elle était-il une véritable idolâtrie. l.orsqn'U la perA il éprouva un de ces chagrins calmes, profonds, comme le sont l» cfei' grins qui ne finissent jamais, el qui, fhisant pour aûnsi dire partie fe notre vie, ont même parfois leurs jours de mélancolique doocentr. Pn é temps après cet affreux malheur, M. Hardv se rapprf)cha davantage de ses ouvners ; il avait toujours été juste et bon pour cui ; mais, t|iiOM|* la place que sa mère laissait dans son cœur dut à jamais rester vHeil se sentit pour ainsi dire un redoublement d'affectuosité» éprouvant dru but plus le besoin de v(»ir autour de lui des gens henrenx qn'l woéÊté davantage ; bientôt ll^s merveilleuses améliorations qu'il apporta

anwK être physique et moral de tout ce qui l'entourait, servirent non de ëar
tractionii, mais d'occupation à sa douleur. Peu à peu anssi 3 s'âoi|;aia monde
et concentra sa vie dans trois affections : — nne adiitift lenÉi dévouée, qui
sembLiit résumer toutes ses amitiés passées* — on anv ardent et sincère
comme un dernier amour, — et un attachement fi* tcrnel pour ses
ouvriers... Ses jours se passaient donc an miliea delDI petit monde rempti
de reconnaissance, de respect pour lui, monde oil avait pour ainsi dire créé à
son image à hit, afin ay trouver un ren|B contre les douloureuses réalités
dont il avait horreur, et de ite s'cntosrcr ainsi que d'êtres bons, intelligents,
heureux et capables de répodAt à toutes les nobles pensées qui lin
«levenaient povr ainsi do pHâ eh pta I r s a i e

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

LR JllF ERRANT. SIS TiiriW. Ainsi, apH»» l>îcn dw rhagiiis, M. Hardy, arrivé à la maturité de l'âge, pos!«(!«l;inl un ami sincè-e, une maîtresse digne de son hôte, et se sachant certain de l'être, dit M. Hardy. « Ali ! mon cher Marcel, je commence décidément à vieillir, — dit M. Hardy en souriant et s'adressant à M. de Bressac, — j'éprouve de plus en plus le besoin de revenir chez moi... Quitter mes habitudes me devient vraiment pénible, et je maudis tout ce qui m'oblige à sortir de cet humble petit coin de terre. ~ Et quand je pense, — répondit M. de Bressac, en ne pouvant s'empêcher de rougir légèrement, — quand je pense, mon ami, que pour moi vous avez entrepris il y a (quelque temps) un long voyage! — En bien!... mon cher Marcel, ne venez-vous pas de m'arrêter, à votre tour, dans une excursion qui, sans vous, eût été si ennuyeuse qu'elle a été épuisante? — Mon ami, quelle déception! J'ai contracté envers vous une dette que je ne pourrai jamais acquitter dignement. — Allons donc! mon bon Marcel... est-ce qu'entre nous il y a une distinction du bien et du mal ? En fait de dévouement, est-ce qu'il n'est pas aussi bon de donner que de recevoir? — noble cœur!... — Dites-moi, de quel côté... Oh! oui, bien heureux des dernières afflictions pour lesquelles il bat... — Et qui, grand Dieu! mériterait le bonheur ici-bas... si ce n'est vous, mon ami? — Ce bonheur, à qui le dois-je? à ces afflictions que j'ai trouvées là, prêtes à me soutenir, lorsque, privé de l'appui de ma mère, qui était toute ma vie, je me serais senti, j'avoue ma faiblesse, presque incapable de supporter l'adversité. — Vous, mon ami, d'un caractère si ferme, si résolu pour faire le bien ? vous, que j'ai vu lutter avec autant d'énergie que de courage pour amener le triomphe d'une idée honnête et équitable? — (Hélas, mais plus j'avance dans ma carrière, plus les choses banales, banales, me causent d'aversion, et moins je me sens la force de les affronter. — S'il le fallait, vous auriez plus de courage, mon ami. — Mon bon Marcel, — reprit M. Hardy avec une émotion contenue, — bien souvent je vous l'ai dit... mon courage, c'était ma mère... Voyez-vous, ami, lorsque j'irais auprès d'elle, le cœur déchiré par quelque ingratitude, ou révolté par quelque folie, elle me disait de sa voix tendre et douce : « Mon cher enfant, c'est aux ingrats et aux fous qu'il faut être navré; plaignons les méchants, oublions le mal, ne songeons qu'au bien... » alors, ami, mon

cipur, douloutensemeni contracté, s'épanoulss.iit à la sainte inlliance de
 cette parole maternelle, et chaque iour je trouvais auprès d'elle la force
 nécessaire pour recommencer le lendemain une itilte cruelle contre les
 tristes nécessités de ma condiliarlous pas de moi, mon ami, — reprit M. de
 Blcss;ic en dissimulant soo Moban-as. — Parlons d'un autre aflection
 presque aussi douce et aussi tMIM que celle d'une mère. — Je vous
 comprends, mon bon Marcel, — rèMtM. Hardy, — je n'ai « en pu vous
 cacher, puisque, dans une circonsluice bieu f^ve, J'ai en recours aux
 conseils de votre amitié... Eh bien, oii l !...]0çcrols que l'haque jour de ma
 vie augmente encore mon adoration pov cette fenmie, la seule que j'aie
 passionnément aimée, la seule que maintenant j'aimerai jamais... Et puis,
 enfin... faut-il vous tout dire?... ma mère, ignor.mt ce que Marguerite était
 pour moi, m'a fait si souvent son éloge, floe ceb rend cet amour presque
 sacré à mes yeux. — Kt pub, il y a des rapports si étranges entre le caractère
 de madante de floisy et le ▼ Mre, mon ami... son idolâtrie pour sa mère
 surtout! — C'est vrai, H:ircei, cette abnégation de MargwTile a souvent fait
 mon admiration et mon tourment... Ijue de fois elle m'a dit, avec sa
 franchise habituelle : ■ Je vous ai tout sacrifié... mais je vous sacrifierais k
 ma mère ! » — INeii merci ! mon aun, vous n'aurez, jamais à craindre de
 voir madame et NoisT exposée à celte lutte cruelle... Sa mère a depuis
 longtemps renoncé, m'avez- vous dit, à l'idée de retourner en Amérique, où
 M. de linisy. parraitementnl insoncûint de sa femme, paraît fixé pour
 toujours... Grtce au discret dévouement de cette excellente femme tique
 sortit et rentra aussitôt, Introduisant Rodin, que M. de RIessar ne coiniabsail
 pas, sa trahison ayant été négociée jiar un autre intermédiaire. « Monsieur
 Hardy? — dit Rodin en saluant respectueusement et en inlorrogiMUt lotir à
 Iour du regard les deux amis.— C'est moi, monsieur. aue voulez-vous? —
 ré|M)iidit le fabricant avec bienveillance; h ras)>ecl e ce vieux homme,
 hinnblo et mal vêtu. H s'attendait à une demande de secours. —Monsieur...
 François Hardy? — répéta Rodin. comme s'il efit voulu encore s'al. de
 Hlcssac allait se retirer, lorsque M. Hardy d'un coup d'œU le retint et dit à
 RtMlin avinr l)ontc, cniignant que la présence d'un tiers le bless;U, s'il avait
 une aumône à implorer : « Monsieur, permettezmoi de vous demander si
 c'est pour vous on pour mol que vous désirez le secret de cet entretien. —
 C'est pour vous... monsieur;... absolument pour vous, — répondit Rodin. —
 Alors, monsieur, — dit M. Hardy assez étonné, — vous pouvez parler... Je
 n'ai pas de secrets pour monsieur. » Après un moment de silence, Rodin

reprit en s'adressant à M. Hardy : « Monsieur... vous êtes digne, je le sais, du grand bien que l'on dit de vous... et, comme tel... vous méritiez la sympathie de tout honnête homme — Je le crois... monsieur. — Or, en tout homme, je viens vous rendre un service. — Et ce service... monsieur? — Je viens vous dévoiler une infâme trahison... dont vous avez été victime. — Je crois que vous vous trompez, monsieur. — J'ai les preuves de ce que j'avance. — Les preuves? — Les preuves écrites... de la trahison que je viens dévoiler... je les ai là, » répondit Rodin; — en un mot, un homme que vous avez cru votre ami vous a indignement trompé, monsieur. — Et le nom de cet homme? — M. Marcel de Blessac, » dit Rodin. A ces mots, M. de Blessac tressaillit, devint pâle et resta foudroyé. A peine put-il murmurer d'une voix altérée : « Monsieur... M. Hardy, s'il me regarde son ami, sans s'apercevoir de son trouble effrayant, le saisit par la main et lui dit vivement : « Silence! mon ami. » Puis, l'œil étincelant d'indignation, et s'adressant à Rodin, (qu'il n'avait pas cessé de regarder en face), il lui dit d'un air de mépris éperdu : « !... vous accusez M. de Blessac? — Je l'accuse, — répondit nettement Rodin. — Le connaissez-vous? — Je ne l'ai jamais vu... — Et que lui reprochez-vous?... Et comment osez-vous dire qu'il m'a trahi? — Monsieur, deux mots, — dit Rodin avec une émotion qu'il semblait contenir difficilement : — un homme d'honneur qui voit un autre homme d'honneur sur le point d'être égorgé par un scélérat doit-il, oui ou non, crier au meurtre? — Oui, monsieur; mais quel rapport?... — A mes yeux, monsieur, certaines trahisons sont aussi criminelles que des meurtres... et je viens me mettre entre le bourreau et la victime... — Le bourreau? la victime? — dit M. Hardy, de plus en plus étonné. — Vous connaissez sans doute l'écriture de M. de Blessac? — dit Rodin. — Oui, » monsieur... — Lisez donc ceci... » Et Rodin tira de sa poche une lettre qu'il remit à M. Hardy. Jetant alors seulement et pour la première fois les yeux sur M. de Blessac, le fabricant recula d'un pas... épouvanté de la pâleur livide de cet homme, qui, pétrifié de honte, ne trouvait pas une parole, car il était loin d'avoir l'audacieuse ironie de la trahison. « Marcel! » s'écria M. Hardy avec effroi et les traits bouleversés par ce coup imprévu, — Marcel!... comme vous êtes pâle!... vous ne répondez pas. — Marcel !. .. vous êtes M. de Blessac? — s'écria Rodin en faisant un étonnement douloureux ; — ah! monsieur... si j'avais su... — alors vous n'entendez donc pas cet homme, Marcel? — s'écria M. Hardy; — il dit que vous m'avez trahi d'une manière infâme... » Et il saisit la main de M. de

Blessac. Cette main ébdt glacée. « t)h ! mon Dieu !... mon Dieu!... — dit M. Hardy en se reculant avec horreur, — H ne répond rien...— Puisque je me trouve en fa

214 LR JUIF EKRANT. « Misérable !! » s'écria-i-U en fatsanl un |;este menaçant. Puis, s'arréunt au moment de frapper, il dit avec un calme effrayant : c Non... ce serait souiller ma main... » Kt il ajouta en se tournant vers Bodin. qui s'était avancé vivement pour s'interposer : « Ce n'est pas la joue d'un infime... que je dois sounleler... c'est votre loyale mam que îc dois serrer, monsieur. .. car vous avez eu le courage de démasquer un traître et un lâche. - Monsieur l — s'écria M. de Blessac éperdu de honte, — je suis à vos ordres... et... » Il ne put achever. Un bruit de voix retentit dernère la porte, qui s'ouvrit violemment, et uue femme àffée entra malgré les efforts d'un domestique, en disant d'une voix altérée : « Je vous dis qu'il faut qu a l msunt je parle à votre maître., i» ., ^ ^, . . , ^ o n - ^ A cette voix, à la vue de cette femme, p&le, défaite, éplorée, M. Hardy, oubliant M. de Blessac, Rodin, la trahison ihfiltme, recula d'un pas, en s'écriant : « Madame Duparc ! vous ici !... qu'y a-t-il?— Ah ! monsieur... un grand malheur... — Marguerite!... - s'^écia M. Hardy d'une voix dédiirante. — Elle est partiel... monsieur... — Partie!... — reprit M. Hardy aussi terrifié que si h foudre eût éclaté à ses pieds. — Mai^ guérite est partie! — répéla-t-il. — Tout est découvert. Sa mère l'a emmenée... H y a trois jours! — dit la malheureuse femme d'une voix défaillante. — Partie... Marguerite... ça n'est pas vrai! On me trompe... » s'écria M. Hardy. ^ . . . j Et sans rien entendre, éperdu, épouvanté, il se précipiu hors de sa maison, courut à la remise, et sautant dans sa voiture, qui, attelée de 2bevaux de poste, attendait M. de Blessac, il dit au postillon : tf A Paris ventre ^ terre !)i.*•***** Au moment où la voiture s'élançait rapide comme l'éclair sur la route ie Paris, le vent, assez violent, apporta le bruit lointain du chant de ^«rre des Loups, qui s'avançaient en hâte vers la fabrique. CHAPITRE V. L'ttlaque. Lorsque M. Hardy eut quitté la fabrique, Rodin, qui ne s'attendait pas d'ailleurs à ce brusque départ, regagna lentement son flacre ; mais tout à coup W s'arrêta un moment et tressaillit d'aise et de surprise en voyant à quelque distance le maréchal Sûnon et son père se diri|;er vers une des ailes de la maison commune, car une circonstance fortuite avait Jusqu'alors retardé l'entretien du père et du fils. c Trèfr-bien, — dit Rodin,— de mieux en mieux ; maintenant, pourvu que mon homme ait déniché et décidé cette petite Rose-Pompon. 9 Et Rodin se hâta d'aller rejoindre son fiacre. A cet instant, le vent, qui contmuait à s'élever, apporta jusqu'à l'oreille du Jésuite le bruit plus rapproché du chant de guerre des Loups. Après avoir un instant écoufé

attentivement cette rumeur lointaine, le pied sur le marchepied, Rodin dit, en s'asseyant dans la voiture : « A l'heure qu'il est, le digne Josué Van Daël de Java ne se doute guère qu'en ce moment ses créances sur le baron Tripeaud sont en train de devenir excellentes. » Et le fiacre reprit le chemin de la barrière. Plusieurs ouvriers, au moment de se rendre à Paris pour porter la réponse de leurs camarades à d'autres propositions relatives aux sociétés secrètes, avaient même de conférer à l'écart avec le père du maréchal Simon; de là le retard de sa conversation avec son fils. Le vieux ouvrier, contremaître de la fabrique, occupait deux belles chambres situées au rez-de-chaussée, à l'extrémité de l'une des ailes de la maison : commune; un petit Jardin d'une quarantaine de toises, qu'il s'amusait à cultiver, s'étendait au-dessous des fenêtres: la porte vitrée qui conduirait à ce parterre, étant restée ouverte, laissait pénétrer les rayons déjà chauds du soleil de mars dans le modeste appartement où venaient d'entrer l'ouvrier en blouse et le maréchal de France en grand uniforme. Alors le maréchal, prenant les mains de son père entre les siennes, lui dit d'une voix si profondément émue que le vieillard en tressaillit : « Mon père... Je suis bien malheureux ! » Et une expression pénible, jusqu'alors contenue, assombrit soudain la noble physionomie du maréchal. « Toi... malheureux ! — s'écria le père Simon avec inquiétude en se rapprochant. — Je vous dirai tout, mon père... — répondit le maréchal d'une voix altérée, — car j'ai besoin des conseils de votre inflexible droiture. — En fait d'honneur, de loyauté, tu n'as de conseils à demander à personne ! — Si, mon père... vous seul pouvez me tirer d'une incertitude qui est pour moi une torture atroce. — Explique-moi... je t'en supplie. — Depuis quelques jours mes filles semblent contraintes, absorbées. Pendant les premiers moments de notre réunion, elles étaient folles de joie et de bonheur... Tout à coup cela a changé; elles s'attristent de plus en plus... Hier encore j'ai surpris une larme dans leurs yeux ; alors, tout ému, je les ai serrées contre ma poitrine, les suppliant de me dire leur chagrin... Elles me répondirent, elles ont jeté leurs bras autour de mon cou, et ont couvert mon visage de pleurs. — Cela est étrange !... mais à quoi attribuer ce changement ? — Quelquefois je crains même de ne pas leur avoir caché la douleur que me cause la mort de leur mère... et ces pauvres anges se désolent même de se voir insensibilisées à mon boxeur. Pourtant, chose inexplicable ! Elles semblent non-seulement comprendre, mais partager ma douleur... Hier encore Blanche me disait : Combien nous serions tous plus heureux encore si notre mère était avec nous ! ... — Elles partagent U

douleur ; elles ne peuvent te la r^rocher. La cause de leur chagrin n'est pas là. — C'est ce que Je me dit, mon père ; mais quelle est-elle? Ma raison s'épuise en vain à la diercher. Que vous dirai-je? Quelquefois Je vais Jusqu'à imafl^ncr qu'un nDécham démon s'est glissé entre mes enfants et moi... Cette idée est stopide, absurde, je le sais; mais que voulez-vous?... lorsque de saines raisons voos manquent, on finit par se Hvrer aux suppositions les plus insensées. — Qui peut vouloir se mettre entre tes filles et toi? — Personne Je le sais. — Allons, — dit paternellement le vieil ouvrier, — attends. .. prends patience, surveillance, épie ces pauvres Jeunes cœurs avec la sonkdtodeqoe je te sais, et tu découvriras, j'en suis sûr, quelque secret sans dôme bien innocent. — Oui, — dit le maréchal en regardant fixement son père, — oui, mais pour pénétrer ce secret... il faut ne pas les quitter... — Poivquoi les quitterais-tu? — dit le vieillard, surpris de l'air sombre de son fils, — n es-tu pas maintenant pour toujours auprès d'elles... auprès ds moi? — Qui sait? — répondit le maréchal avec un soupir. — Que distu?... — Sachet d'abord, mon père, tous les devoirs qui me redeonenC ici... vous saurez ensuite ceux qui pourraient m'éloigner de vous, de mes filles et de mon autre enfant... — Quel enflant? — Le Ūls de mm vieil ami le prince indien... ^ DJahna? que lui arrive-t-Q? — Mon pire, U m'épouvante... — Lui? » Tout à coup une rumeur formidable, apportée par une violeote nùk de vent, retentit au loin ; ce bruit était si imposant, que le mnréchal slaterrompit et dit à son père : « Qu'estp-ce que cela? » Après avoir un instûint prêté l'oreille aux sourdes clameurs qni s'aP faiblirent et passèrent avec la bouffée de vent, le vieiUard répondit : « Quelques chanteurs de barrières avinés qui courent la campagne. — Cela ressemblait aux cris d'une foule nombreuse, » reprit le maréchal Lui et son père écoutèrent de nouveau, le bruit avait cessé. « Que me disais-tu? — reprit le vieil ouvrier; — ^e ce jeune fndioi t'épouvantait ? et pourquoi? — Je vous ai dit, mon père, sa folle et malheureuse passion pour mademoiselle de Cardo ville . — Et c'est œh qoi t'efraye, mon fiUf— dit le vieillard en regardant son fils avec surprise; — Diahna n'a que dix-huit ans... et à cet âge un amour chasse l'antre. ^ S il s'agit d'un amour vulgaire, oui, mon père... Mais songea donc qu'à une beauté idéale, mademoiselle de CardovHle, vous le savez, Jont le caractère le plus noble, le plus séuéreux, et que, par une soîie de circonstances étales, oh ! bien malheureusement fatales, Djalma a pa a|H précier la rare valeur de cette belle ànie. — Tu as niison, ceci est |iw grave que je ne pensais. — Vous n'avez pas idée des

ravages que ûdl cette passion chez cet enfiamt ardent et indompuble ; quelquefois, à sot abattement douloureux succèdent des eutralnements d'une fiBrodié saavage. Hier je l'ai surpris à l'improviste, l'œil sanglant, les traits contractés par (à rage ; cédant à un accès de folle fureur, Q criblait de oops de poignard un coussin de drap rouge en s'écriant d'une voix haletante : — « Ah!.... du sang.... j'ai son sang. — Malheureux ! — lui dis-je, — quel est cet emportement insensé? — Je tue l'homme, » nie répondit-! d'une voix sourde et d'un air égaré. — C'est ainsi qu'il désigne le rini qu'il croit avoir. — C'est en efie! quelque chose de terrible qu'une tdk passion... dans un pareil cœur, — dit le vieillard. — D'autres fois,— reprit le maréchalt ^ c'est contre mademoiselle de CardovHle que a rage éclate; d'antres fois enfin contre lui-même. Tai été obligé de bSn disparaître ses wmes, car un homme venu de Java avec lui,

The text on this page is estimated to be only 19.20% accurate

LK JilF RRhAîNT. 315 n'esl plus nii... Napiiléiin ! non, il ne s'apfR'llo p!us Napoléon ; ils I .i ont donné je no iiai& qiivl nom autirhii'n...Citr Fanlre nom liMir rais:iii jhmip. lnnl Ifur fait peur... Aussi... s;ivez-vous eu qn'ii-t «mi tout, du tils do I Eni|»erfur?... ~ reprit le luarérhal avec uuc eiïialiatiou doidoiireuse. . - is» le iurlurenC... ils le tuent lentement.... — (Jui l'a dit?... — Hh ! i|uelqn'un qui le sait... et qui a dit vrai, trop vrai... Oui, le fils de rKnipcreur lutte de toutes ses l'oroës contre une mort précoce; lei yeux tournés vers la Iranco... il attend... il attend... el personne ne vient... |»erSMUUE... ntin... Parmi tmis ct^s liouunesquesou père a Ciilsau^isi grands qu'ils étaient petits... pas un, non, pas un iv: st)nge à cet enfant sacré iln*on étoud'e et qui meurt... — Et toi... tu y songes... ^ Oui; inai> |)Our y Boni:er il m*a lallu savoir... oh! à n'en pas douter, ear ce n'est pas à la nii'uié ^)urci* que j'ai pris Ions mes renseignements, il m'a fallu s;ivoir ipi«* le soit cnirl de «et enfant... à qui j'ai aussi prêté serment, moi... car nnjmir, je vnus lai dit, riàupereur, lier et tendre père, mêle montrant dans son hencau, m'a dit : « — Mon vieil ami, tu siTas au lils comme tu as été au pt-re; car ipii nous aime... aiuu^ notre France. » — Uni... je le s;iiis... bien des foi** lu m'as rappelé ces paroles, et comme loi... j'ai été ému... *~ Dli lueii ! mou père, si, in>truil de ee que stmlfre k* lils de* l'Empereur, j'avais vu... et vu avec ceililiide, les preuves les* plus évidentes qu'on ne m*al)us:iit pas; si j'avais vu une lettie d'un haut [lersoiin.ige de la cour de N ieniie, (pii oITrait à un homme lidele au culte le n jii[ereur les moyens d'entrer eu relation avec le roi de Kome... et HüuC-étie de renle\erà ses bourreaux. — Et ensuite, — dit rartisiiu en t*g:ii(I.int lixement son fils, — une lois Napoléon II libre?— Ensuite!!... - »*ét une conspiration- .. oulrr le gfmvernemenl actuel... avec Napolétm l l pour drapeau, — refit l'ouvrier; — c'est jrrave. — Mon père, je vous ai dit que Fétiis bien lullieieux ; eh bien ! jugez-en... — s'écria le maréchal. — n-n-seulcleiil je meilemande si je U?r dans les ha>ardsd'uiieenlrepïi>c aussi audacieuse ; mais Je demande je ne suis pas engagé envers \v gouvernement actueK qui. en rcroDaUjkiiit mon titre et mon grade, ne m'a pas accordé de faveur... niab iitm m'a rendu justice... ijue dois-je faïie? AlKindonner tout ce que aime, ou rester iasensible aux tortures du tils de l'ijiipcur... de VEmrcnr à qu> je dois tout... à qui j'ai juré |M:r>ounellement lidcllté, et Dur lui et pour sou enf.mt? Dois-je perdre cete unique occasion tic le luvor

|N.-iU-ètre, ou bien dois-je conspirer pour lui?... dite>-iuoi si je iVxagere ce
 que je dois à la mémoire de FEmpereur? Dites, mon père, é< uU*7. :
 pendant toute une nuit d'insomnie, j'ai tâché de démêler au lik'U lie ci^
 chaos la lipne prescrite par Flixumeur... je n'allait que marlier d'indécisions
 en indécistmts... Vous seul» mon pcrei Je te répètCi ous seid... vous pouvez
 me guidin*. » Après être reste (pielqiies moments pensif, le vieillail allait
 répondre Bttñ fils, l()rsi enlemlu loil à 1 heuie. — d:t le maréchal n SI'
 levant a son tour. — IN sont plus de deux cents, monsieur Simon, U tMî'ier
 : ils sont armés de pierres, de hàlon'ous ne sommes pas «piaaiit s. « Fst-ce
 (pie cette a{ta(pie serait sérieiis*.'? — dit le maréchal à son cro, (|ni
 paiaissaitde plus en plii^ inipiict. — 1 re>->érieuse, — dit le îoiiLod.— il
 n'y a rien de plus terrible (|ue les rixes de couipagiKumage, I, «Jsante, les
 cris sau\ a^e'i de : « Bataille et mort aux Dcvor.iuls ! 9 CUAFITIE VI. Les
 Loup* cl li'i Iv'vm.inl^. C'était chosj' clTrayanle à voir *pie celii- foule dént
 les jiremières hosliile, ten:r!ent leuisbalous entre leurs dents, d'autres les
 av.iient di'posés le hnig du mur; K'a cl là aiisM pliisiinii-s groupes se
 formaient tumuUueUement ;;ntourdes prin(ipaiix meneurs de la bande ;
 les mieux vêtus de ces lu Munies porl;iieiii des lihmses ou des boiirgerois
 el des c;»s(pieltes , d'autres étaient prescpi couverts de haillons, car, nous
 l'avons dit , un assez grand nombre de r(>deiirs de barrieivs et de g(Mis
 s;ins aveu, à ligiii(*s sinistres el patibulaires, s étaient joints, b(Mi g-é iud
 gré, à la troupe des L4aips; (pii-hpies femmes hideuses, (h'^^uenillées, (pii
 semblent toujours sur^'ir sur hv- pas de ces misi'rables, les acompagn;ient,
 et p.n- kurs cris, pir leir^ |>rovocalions, excitaient encore \r> esprits en
 l.uumés: l'une d'« utre elles, grande, robuste, au teint empourpré, à l'oii
 axiné, à Li bon lie édenl(fe, était coillée d'une manmtte, d'où séi h;ipp;ienl
 des che\ eux jaunâtres en broiiss:tilles; elle portait oi\ ntucpie : « Je veux
 me mordre avec les lemnes de la fiibrique: j en veux faire s.iiiiner... » Ces
 mots féroces é:aieil accueillis par les appLiudi--eim*nls de ses
 compagnons et pr les crin snuviiges de : Vive (itlioile! ipii I exi itaient
 jusqu'au délire. I*armi les autres nii-neurs était un prl'.t lionvue mv, ' pâle, à
 mine de furet, ;'i la barbe noire en collier^ il port :i il une caltiie Srecque
 écarlate, et sa longue blousi' neuve laissait voir un pantalon l'e rap très-
 propre et des bottes fines. L'idcnnienl, cet boni i c éiait d'une condition
 dilTérenle de c(lie des autres gens dt^ la troupe : c'était surtout lui qui
 prêlall les propos les plus Irritanls et les plus inscliaills Dux ouvrière de la
 fabiitpie c(mtre les habitants des environs; il «liait beaucoup, mais il ne

portait ni pierre ni bâton. Un hoiime à ligure pleine, coloiée. et dont la formidable b;isse-4uille sembl.iit jpp;irtcnii â un chantre d i^lisc* lui dit : t Tu ne veux dmic pas fiire feii sur ces chiens d'impies , «pii sont capables d'attirer le choli ra diu* le pays, comme a dit iiiiotiMenr le curé? — Je fcr..l feu... mieux que toi. — te|Mmdit le petit homme à mine de ihrett avec un sourire siiiii^ulier et sinistre. — l.t .ivec (|uoi feras-tu feu? — Arec cette pierre, probablement, dit le petit homme en rainassiiut un gros caillou: mais, an uKunentoù il S4* b:iissait, un sac a-sez conllé, mais Iri^léger, (pi'il parai^siit tenir atlaihé sons sa bl(»u-e, toinlia. — Tleus, tu pei-ds ton sac < t tes quilles ! — dit l'antré. — IJa ne |:arail guère lourd... — C'est des échantillons de laine, — lèpondii Fhfunme à mine lie Airel, en nim:)ssant précipit:unment le s:ic et eu le pLic^mt sons sa blouse; puis il ajouta : — .Mais, attention , je crois que vo:l.i le carrier (fui parle. » Lu efiet, (clui qui exerçait sur celte foule iiritée l'ascendant le plus complet était le terrible carrier: sa t lille gi^iutesipie dominait tellement la mnililiide que Vou apercevait louiuurs si grosse tête (oilt'ée d'un nioiM hoir rouge en I imbeaux , et S(*s épaules d llercuh' couvertes d'une |ie:iu (le bi(pi(* fauve, s'g(*, redoul.inl les suites de la lutte, ess^iyerent, mais trop l.ird, d'id). lies ou dêtie en butte aux mauvais trailemeiils du plus gr.iiid nombre, ils se résignèrent a attendre un moment plus fa\orable pour s'échapitiT. Aux cri*» sonagos (lui av:iiient aicompagi* la pn'iiiière décharge (le pienis, Mic(édait un profond hilence réclamé par la voix de stenlor du carrier. « Les LtMips ont hurlé, — s*écrit-il , — laut attendre el voir ((immeut les |)ë\orants vont répondre et engager la bat^uille. — 11 laiil b^s attirer tous hors de leur fabrique et li\rer le «(mibat d«ns un cbanip

The text on this page is estimated to be only 17.49% accurate

Si6 LE JUIF ERRANT. neutre , — dit le peiit homnw à mine de Turet, cnii semblait être le Ksisiede la bande; — Rans cda... il y aurait Tiulaliitn de domicile. — Violer!... Et qu'est-ce que ça nous tilt, à nous, de violer? — crin l'hor^ rible ini!gère suruominiic Ciboule : — dehors ou dedans , il Taul que je m'arrache avec les roiiincuses du b Eibrique. — Oui, oui, ci'icrenl d'outrés hideuses créutiïres aussi dégucnilK-cs gobi-rt ■ecneille Itodin. — net 179. cassées, seinignirenl dea cris féroces < poutsét i la fuii, et coam chœur lormulable , par cette foule enivrée de set propre excès : ■ taille, et mort aux luvorauls ! ■ Hais bienl&t ces eris devinrent frénétique*, lorsqu'à Iraven les ft Ab! voib lesfounnisquldéinéDagent!— s'écria GIKMle ai tekiisant pour ramasser une pierre, — faut Ict aider à coups de caOkm! i Et la pierre, lancée par la main virile et atsnrée do b mégère, ab frapper une malheureuse femme qd , penchée lor la pliiltbe de b enisée, tentait d'attirer un volet li ni. ■ Touché... j'ai mis dans le blanc, — cria h hidenie créature.— T'a bien nomméet Ciboule... to loucbe* i b boule, — dit une vtdx. — The Ciboule! — Sonti donc ! hé , la Utoranti, Bivonsl'owi! — Eus qui OBl A cent fois que les I» des environa ëbm trop liches pour T^ ntr seolemenl rcpider leur maiMB,— dit)e petit bounx i mine de furet. — Et à celle heure ib nunent!- Il ueTeuleiii .pas sortir ! — cria k carrier d'une toii de tonnerre , — alloai les filmer ! ! — Oni, oui. — AHoDScnfoDcer b porte. — Fandra bien que nom ks trouvions. — AUmu, alkins. > bt b foule, kearrier en léle, non hiâ duquel marché Ciboule , iHSniSMMI an biion, s'avaiKaii en tumulte ven uot grande porte a'sci peH[i éloignée. Le trrrain sonore Irenibb sous le iwéiiiMoni Erécipiïé du ratscDleiMDt, qui alors u criait plus: ce bntJI confus, mais p«v ainsi dire sonterran, tembbit peut -eut plus sinistre enrn; que les cri» foreeiKs. Los Loups arriverai bientôt eu bce k celle prnte en cbJM massii. Au nonMM où le carrier lenjl un formidable auleau de taillew it pierres sur l'm dts battants , ce batlial s'ouvrit brasqwment. QndcinefrV des aisaillanb In plus détennioés aimais le carrier se recula en étendant les bras. L siens: ceui-o se latent se par cette ~ entrée ; pour cette ardeur et imposer silence s'entassèrent autour de lui. La porte, eulr'ouvcrte, laissait apercevoir an gros d'ouvriers, ndlms la benreuscmcnl {icu nombreux, mais dont la conienancc annonçait b rcEoluliou ; ils s'étaient armés à la liâte de fourches, de pinces de 1er, di ik'itemolionflitaccucillieavecdes hurlements d'une ardeur faroucste, bâtons;

Agricol, placé à leur tête, tenait à sa main son lourd marteau et le carrier, dont la voix dominait le tumulte, cria de tous ses poumons de forgeron. Le jeune ouvrier était ires-pâle ; on voyait, au feu de ses herculéens : « Attention!... k-s Loups... pierre en main, et ensemble, prunelles, à sa physionomie provocante, à son assurance intrépide, qu'y êtes-vous?— Oui! oui! nous y sommes. — Joue!... fuy! » le sang de son père bouillait dans ses veines, et qu'il pouvait, dans une seconde fois, une nuée de pierres et de cailloux énormes lutte pareille, devenir terrible. Pourtant il parvint à se contenir, et alla s'abattre sur la façade de la maison commune qui donnait sur les carrières d'une vieille ferme : ■ Que voulez-vous?— Bataille ! — cria le carrier ; une partie de ces projectiles brisa les carreaux qui avaient été brisés d'une voix tonnante. — Oui... oui... bataille! —répéta le carrier. épargnés lors de la première volée: au bruit sonore et aigu des vitres —Silence! n'écoutez pas!> le carrier se retourna et en écarta les



The text on this page is estimated to be only 10.94% accurate

LE JUIF KRHANT. u large nuln rtn la multitude. Puis, s'adressaiil h A^ico) : n I.m Lciujjs «trotiGiit demander batiille. — Contre «jui ? — Coolrc les DévoranU. — U u'jr a pas ici de Di^vorants, — rêitoodil Agiico^: — il y a des ouvriers Iranquilles... retirei-iious. — Eh bien ! ¥oùi les Loup« i|ui mingeronl le» ouvriers tranquilk-s. — Let Loups ne mangeront penonne, — dit Afiicol en regaroatil en face le carrier, qui se rapprrwliiit de lui d'un air menaçani, — et \ei Loups ne tcruil peur qu'aux pi'tits euCiiils. — Ah ! M cruiss? ■ dit le carrier avec un ricauenieni léroce. Puis, souleviintl soci burd marteau de tailleur de pierres, il le mil pour aiiui dire sous le nei d'AgricoI on disant : ■ Et ça, c'est pour rire 7 — Et ça ? — reprit Agricol, qui d'un mouvemeul rapide beurta et n-pnussa vigoureaKcment de sou marteau de forgeron le marteau du tailleur de piorres.— Fer contre fer. . nurteau contre marteau, ca me va. — dit le canier. — Il ne a'agit pas de ce qui vous va, — répondit Agricol en se coMauinl l peiue, — vous avci brisé nos feaélres, épouvanté nos fcmrii;. qui en cet in. i[iii i-il entre lei liras iiin ne vou lotis {.Il de bataille. — r<. ava="" le="" m:ill="">-ur ataJlle: les Loups vcuteni manger teb HévanaU ! Tiens, vuiLï ton slUqui-! > s'écria le Hurage carrier en li> raDI son marteau sur Anicol. Hais celui-ci, se jeUDI de côté par une Iraaque Telraitc de eoras, évita le coup Cl boca son marteau émit dans la puitriou dn carrier, qui irébiw clu un miniicnl, mais foi. bient^ raHenni r, se préecipilH par celte parle avec une irré T Êiins pas de mal t n mère! — Je l'étreanrx d'abord, et p I Hm ^n* It bltc fut eng,igéc entre Aurlcu «tal lerrihle. xnleJite. lii I jambe, il demeura inébraulaUe cûmnie une tour. De ^ main qu'il avait de libre O'autre était serrée par Agrirol comme dans ■ éuu) Il tichnit, par des coups de poing portés en dessous, de brii la roictaire du forgeron qd. la létc Wissée. appuyait son tninl crrux de ta puitriue de son adversaire. ■ U- Loup va casser le» dents au fVeuraiu, qui ue dévorera plus ri_ — dit te carrier. — Tu n'es pas un irai Loup, — répondit le forger en relnni irefforts: — les

vrais loupi «ont de braves compagne 3ui ncs



Adrienne apparaissant à Djalma. — PAGE 195.

The text on this page is estimated to be only 22.97% accurate

LE JUIF ERRANT, Ce disant, le forgeron imprima un mouvement d'écart si violent à la jambe du carrier, que celui-ci poussa un cri de douleur, et, avec la rage d'une bête l'orose, allongeant brusquement la tête, il parvint à mordre Agricole sur le côté du cou. À cette morsure aiguë, le forgeron fit un mouvement qui permit au carrier de dégager sa jambe ; alors, par un saut surhumain, il se précipita de tout son poids sur Agricole, le fit chanceler, trébucher et tomber sous lui. À ce moment, la mère d'Angèle, penchée à une des fenêtres de la maison commune, s'écria d'une voix déchirante : « Au secours ! monsieur Agricole on tue ma fille ! — Laisse-moi... et foi d'homme, nous nous battons demain... quand tu voudras, — dit Agricole d'une voix haletante. — Pas de réchauffé... je mange chaud, — répondit le carrier ; et saisissant le forgeron à la gorge d'une de ses mains formidables, il lâcha de lui mettre le genou sur la poitrine. — Au secours ! on tue ma fille ! — criait la mère d'Angèle d'une voix éperdue. — Grâce !... je te demande grâce ! laissez-moi aller... — dit Agricole en faisant des efforts inouïs pour échapper à son adversaire. — J'ai trop faim, » répondit le carrier. Agricole, exaspéré par la terreur que lui causait le danger d'Angèle, redoublait d'efforts, lorsque le carrier se sentit saisir à la cuisse par des crocs aigus, et, au même instant, il revut trois ou quatre coups de bâton sur la tête, assénés d'une main vigoureuse. Il lâcha prise et il tomba étourdi sur un genou et sur une main, tâchant de parer de sa tête les coups qu'on lui portait, et qui cessèrent dès qu'Agricole fut délivré. « Mon père... vous me sauvez... Pourvu que pour Angèle il ne soit pas trop tard ! — s'écria le forgeron en se relevant. — Cours... va... ne t'occupe pas de moi, » réjournit Dagobert. Agricole précipita vers la maison commune. Dagobert accompagné de Kabat-Joie, était venu, ainsi qu'on l'a dit, conduire les filles du maréchal Simon auprès de leur grand-père. Arrivant au milieu du tumulte, le soldat avait rallié quelques ouvriers afin de défendre l'entrée de la chambre où le père du maréchal avait été porté expirant : c'est de ce poste que le soldat avait vu le danger d'Agricole. Bientôt, Un autre flot de la mêlée sépara Dagobert du carrier resté pendant quelques instants sans connaissance. Agricole, arrivé en deux bonds à la maison commune, était parvenu à renverser les hommes qui défilaient, et à se précipiter dans le corridor sur lequel ouvrait la chambre d'Angèle. Au moment où il arriva, la malheureuse enfant défendait

machinalement son visage de ses deux mains contre Ciboule, qui, acharnée sur elle connue une hère sur sa proie, lâchait de la dévisagée Se précipiter sur l'horrible mégère, la saisir par sa crinière jaunâtre avec une vigueur irrésistible, la renverser en arrière et retendra ensuite sur le dos d'un violent coup de talon de botte dans la nuque, tout ceci (ui fait par Agricol avec la rapidité de la pensée. Clootilde rudement atteinte, mais exaspérée par la rage, se releva aussitôt. A cet Instant quelques ouvriers accourus sur les pas d' Agricol purent lutter avec avantage, et pendant que le forgeron relevait Angèle à moitié évanouie et la portait dans la chambre voisine. Ciboule et sa bande Aient chassées de cette partie de la maison. Après le premier feu de rattaque, le très-petit nombre des véritables Loups, comme disait Agricol, qui, honnêtes ouvriers d'ailleurs avaient eu la faiblesse de se laisser entraîner dans cette entreprise sous prétexte d'une querelle de compagnonnage, voyant les excès que commençaient à commettre les gens sans aveu dont ils avaient été accomplis presque malgré eux, ces braves Koupis, disons-nous, se rangèrent brusquement du côté des Dévorants Si il n'y a plus ici de Loups et de Dévorants! — avait dit un des Lups les plus déterminés à Olivier, avec lequel il venait de se battre rudement et loyalement, — il n'y a maintenant que d'honnêtes ouvriers qui du vent s'unir pour taper sur un tas de brigands qui ne sont venus ici que pour briser et piller. — Oui..^ «- reprit un autre, — C'est malgré nous qu'on a commencé par casser les carreaux de votre maison. — ti'est le carrier qui a mis tout en branle, ^ dit un autre, — les vrais Loups le renient; il aura son compte. -«Tous les Jours on se peigne (lui... mais on s'estime (1). 9 Cette défection d'une partie des Amillots, malheureusement partie bien minime, donna cependant une nouvelle élan aux ouvriers de la fabrique, et tous, Loups «a Dévorants, quoique bien inférieurs en nombre, s'unirent contre les rôdeurs de barrières et autres vngniHms qui présidaient à des scènes déplorables. Une bande de ces misérables, surexcitée et entraînée par le petit homme à mine de furet, secret émissaire du bail) Nous désirons qu'il soit bien entendu par le lecteur que la seule nécessité de notre libelle a donné aux Loups le rôle accessoire. Tout en essayant de montrer un des abus du compagnonnage, nous qui, d'ailleurs, tendant à s'en débarrasser de jour en jour, nous ne voudrions pas paraître attribuer un caractère d'hostilité farouche à une société plutôt qu'à une autre, aux Loups plutôt qu'aux Décurions. Les tioupa, compagnons tailleurs de pierres, sont généralement des ouvriers très-laborieux, très-intelligents, et dont la position est d'autant plus difficile

d'inlérèt, aue non-seulement leurs travaux, d'une précision preslus impnr
dans ce rassemblement, nommes et femmes, sordides , déguenillés,
sinistres, qui s'étaient pris par la main et tournoyaient en poussant
d*hoiTibles clameurs. Conlruste étrange et douloureux ! Au bruit
étourdi8s:int de ces Itorribles scènes de tumulte et de dévastation , une
scène dun calme lm|Kh saut et lugubre se pass;iit dans la chambre du père
du maréchal Simoo, à lauuelle veillaient quelques hommes dévoués. \je
vîe4l unvrircr était étendu sur son lit, la tête enveloppée d'un b:iudeau nui
laîsaail voh* ^ cheveux blancs ensanglantés t set traits étaient livides, sa
reipmitioo oppressée, ses yeux iixcs, prrâque uns regard. I.e maréchal
Simon, det>out au clieviet du lit,-courbé lur son père, épiait avec une
angoisse dé\$un peu plus loin, à demi caché dant Tombre de la chambro, car
les lieares s'étiienl écoulées et la nuit arrivait, se tenait Dagobert , les lins
croisés sur sa poitrine, les traits doulounnisi ment C(mtracté:«. Il régn.iil
dans cette pièce im silence profond , solennel, interrompu ça et la psr les
sanglots étouffés de Rose et Blanche, ou par les aspiralioiis pénibles du père
Sunon. Les yeux du maréchal étaient secs, sombres et ardents; il ne les
détachait de la flgiiro de son père que pour interrogiY le médecin du regard.
Il y a des fatalités élrangcs.... (fo médecin Mi y\ L^aleinier. La malmn do
Siinté du docteur se trouvant asser. pnichede la barrière la plus voisine de la
fabrhpie , et étant renommée dius les environs, c'était chci lui que Ton avait
d abord couru pour cberelier des secours. Tout à coup* le docteur Uiileinier
(il un mouvement: le nuH rdrhal Simon, qui ne le miilfait pas des yeux,
sécria : « De rcvpoir!... — Du moins, monsieur le duc* le pouls se ranime
un peu *^ Il est sauvé! — dit le maréchal. — Pas défausses espérances,
nionsienrle dnCi répondit gravement le docteur, —le pouls se ranime... c'est
l'effet de violents topiques que j'ai fait applimier aux pieds: mais je ne sais
Ijliclle sera l'issue de cette crise.... — Non pète ! mon |)ère!
m'cnleotiet*Vous?» s'écia le maréchal en voyant le vieillard faire un l^er
mouvement de tête et agiter faiblement ses paupières. Bn effet» bientôt il
ouvrit les yeux :•.. cette fois rintelliscncc v brjihit. o . ^ «Mon^ère.... tu vis...
tu me reconnais! — s'écria le m:inVh»l krc de joie et d'espérance. —
rierre... tu es là?... — dit le vieil ani il'nut vnix Aiiblo ; — ta main...
donne*.. » Et Il fit un léger mouvement. s La voilà!... mon père... » s'écria
le maréchal en serrant la ni.iir du vieillard dans la sienne. Puis, cédant à un
mouvement d'ivresse involontaire, il se pnv \m sur son père, et couvrit ses
mahis, sa !i;:iire, ses clievoux, deKji-:.< en s'écrlant : « Il vit '....mon

Dieu!... il vil :... il est sauvé!... j» A cet instant, les cris de la lutte qui s'enpaj.'eait de nouveau entre H vagabonds, les Loups et les Dévorants, arrivèrent aux oreilles du lumibund. « Ce bruit!... ce bruit!... —dit-il, — on se bat donc? — O la paix... je crois... — dit le maréchal pour ne pas inquiéter son père. — Pierre... — dit le vieillard d'une voix faible et entrecoupée, —je ne suis...pour longtemps... — Mon père... — Mon enfant... laissez parler... pourvu que... je puisse te... dire... tout... — Monsieur, - dit le docteur au jeune ouvrier avec un air d'importance

î JUIP ERRANT. SI 9 PkIs le vieil ouu'icr ugita eucore
 machioalemeDI les lèvres... et ce fûiiuui... Au momeol où il expirail, b nait
 était tout à lait venue, et ces cris terribles retentissaient tout à coup au
 dehors : ... « Au feu ! ... au ku !... » L'iuceudie éclatait au milieu de Tuu des
 bâtiments des ateliers, rempli d'objets inflammables, et dans lequel s*é(ait
 glisbé le petit homme à mine de furet. I^n même temps on entendait au loin
 le roulement des tambours qui anuooçaleut l'arrivée d*un détachement de
 troupes venant 4e la barrière Depuis une heure, el malgré tous les efforts, le
 feu dévore la fabrique. Li nuit est cbire, froide, étoilée; le vent du nord est
 violent, il souille, il mugît. Un homme, marchant à travers champs, et à
 l'abri d'uu pli de Cerraiu assez élevé qui lui cache Tinceiidie, un hoiune
 s'avance à pas lents et inégaux. Cet homme est M. Hardy. Il a voulu revenir
 chez lui à pied, par la campagne, espérant que la marche apaiserait sa
 fièvre... fièvre fboée comme le frisson d*un mourant. On ne l'avait pas
 trompé, cette maltresse adorée, cette noble femme auprès de laquelle il
 aurait pu trouver un reAiffe ensuite de l épouvantable déception qui venait
 de le frapper... celle femme a quitté la France. U ne peut en douter :
 Marguerite est partie pour rAmerique ; sa mère a exigé d'elle, pour
 expiation de sa faute* qu'elle ne lui écrirait pas un seul mot d adieu, à lui
 pour qui elle avait sacrifié ses devoirs d'épouse. Marguerite a obéi... EDe hn
 avait dit, d ailleurs, souvent: c — Entre ma mère et vous. Je n'hésiterais pas.
 a kOe n'a pas hé»ité... Il n*y a donc plus aucun espoir ; i*OcM&in ne le
 séparerait pas de Mar^erite, qu'il la sait assez aveuglement MHUiiae à sa
 mère pour être certain que, de même, tout serait rompu... à tout jamab
 rompu. C'est bien... il ne compte plus sur ce cœur... ce cœur... son dernier
 refhge. Voilà donc les deux racines les plus vivantes à a vie, arrachées,
 brisées du même coup, le mém! jour, presque à la fois. Que te reste-t-il
 donc, pauvre Sensitive? ainsi que t'appelait ta tendre mère ; Que te reste-t-il
 pour te coussoler de ce dernier amour perds... de cette amitié que rûiiamie a
 tuée dans ton cœur? Oh ! il te reste ce com de inonde créé k ton miage, cette
 petite colonie si paisible, si florissante, où, grâce à toi, le travail porte avec
 soi sa joie et sa récompense; ces dignes artisans que tu as faits si heureux, si
 bons, si reconnaissants... ne te manaueront pas,... « ux... C'e^t là aussi une
 afièction saime et grande: ... qu'elle soit tou abri au milieu de cet affreux
 boulevenoent de tes croyances les plus sacrées... Le cahoe de cette riante
 et douce retraite, l'aspect du bonheur sans pareO que te» créatures y

goûtent, reposeront ta pauvre âme si eudolorie* si saignante qu'elle ne vit plus que par la souffrance. Allons!... te voilà lientôt au Cimetière de la colline, d'où tu peux apercevoir au loin, dans la plaine, ce paradis des travailleurs dont tu es le dieu béni et adoré. M. Hardy était arrivé au sommet de la colline. A ce moment, l'incendie, contenu pendant quelque temps, éclatait avec une fureur nouvelle dans sa maison commune, qu'il avait gagnée. Une vive lueur, d'abord bémolâtre puis rousse, puis cuivrée, illumina au loin l'horizon. M. Hardy regardait cela... avec une sorte de stupeur incrédule, presque hébété. Tout à coup une immense gerbe de flamme jaillit au milieu d'un tourbillon de fumée accompagnée d'une pluie d'étincelles, s'élança vers le ciel en jetant sur toute la campagne, et jusqu'aux pieds de M. Hardy, des reflets ardents... La violence du vent du nord, chassait et couchait les flammes qui ondoyaient sous la bise, apporta bientôt aux oreilles de M. Hardy les sons pressés de la cloche d'alarme de sa fabrique voisine.

QUINZIÈME PANTIL RODIN DÉMASQUÉ. CHAPITRE PREMIER. Le 15 août. Les jours se sont écoulés depuis l'incendie de la fabrique de M. Hardy. La scène suivante se passe rue Clovis, dans la maison où Rodin avait couché à terre, abandonnée, mais aussi habitée par Rose Poupou, qui sans le moindre scrupule, usait du ménage de son ami Philéas. Il était environ midi; Rose-Pompon, seule dans la chambre de l'étudiant, toujours absent, dormait fort gaîment au coin de son feu. Mais quel déjeuner singulier, «quel feu éraillé, quelle chambre bizarre! Il y avait une assez vaste pièce, éclairée par deux fenêtres sans rideaux; car ces croisées donnant sur des terrains vagues, le maître logé n'avait à craindre aucun regard indiscret. L'un des côtés de la chambre servait de vestiaire: l'on y voyait appendu à un portemanteau le gilet de velours de Kose-Poupou, une robe de chambre de velours de Philéas et de ses deux culottes de grosse toile grise, aussi goudronnées, mille sabords! mille requins! mille baleines! que si cet hérétique avait habité la grande hune d'une frégate, pendant un voyage de circumnavigation. Les robes de chambre aux murs, témoignaient de la curiosité du philosophe de Philéas à l'endroit de la science phrénologique, études patientes et réfléchies, dont il avait tiré cette conclusion rigoureuse; (Il avait à un point extraordinaire la bosse de la dette, il devait se livrer à la fatigante de son organisation, qui lui imposait le créancier comme une nécessité vitale. Sur la cheminée se dressait, intact et dans sa majesté, le gigantesque verre de grande tenue du canotier, avec à côté d'une théière de

porcelaine veuve du aoulot, et d'un encrier de bois noir à l'oriice à demi caché sous une couche de végétation verdète et moi;ssue. De temps à autre, le silence de cette retraite' était interrompu par le roucoulement des pigeons auxquels Rose-Pompon a\ait donné une hospitalité cordiale dans le cabiuct de travail de Philémon. Frileuse comme une caille, Rose-Pompon se tenait au coin de cette cheminée, sémillant aussi h'épanouir à la douce chaleur d'un vif rayon de soleil qui I intmdait d'une lumière dorée. Cette drôle de petite créalun* avait uu co^ tume des plus baroques, et qui, (murtaut, lai>ait siiiguliereiuent valoir b fraîcheur fleurie (le ses dix-sept ans, sa physionomie piquante et sou ravissant minois couronué de jolis cheveux blôuds, toujours dts le matin soigneusement lissés el peignés. En manière de robe de chambre, Rose-Ponuiou avait ingénument pas^-é par-dessus sa chemine b grande chemise die laine écarlate de Philémon, distraite de son costume (»fBciel de canotier ; le collet, ouveit et rabattu, bissait voir b blancheur de b toile du \ remier vêtement de la jeune flile, ainsi que son cou, b nai^ sauce de son sein arrondi et ses épaules à fossette^, doux trésor d'uu satin si terme et si poli, une b chemise écarlate semblait se rdléter sur b peau eu uue teinte rosée ; les bras frais et potelés de b grisette sortaiours avons prétendu que le feu auquel se chauffait Rote-Pompon était étrange... qu'ou en juge : l'effiontée, la prodigue, se trouvant a court de bois, se chau.lait économiquement avec les embauchoirs de Philémon, qui, du reste, offraient à l'œil un combustible d'une admirable réffuiarité. Nous avons prétendu que le déjeuner de Rose-Pompon était singulier: qu'on en jii^. Sur une petite table pbcée devant elle était une cuvette où elle avait récemment plongé son frais minois daus une eau non moins fraîche que lui. Au fond de cette cuvette, ctmipbisamment changée en saladier, Rose-Pompon prenait, il but bien l'avouer, du bout de ses doigts, de graudtîs feuilles de salade verte comme un pré, vinaigrée à étrangler : pub elle croquait cet verdure de toutes les forces de ses petites dentt bbnclies, d'un émail trop inaltérable pour s'agacer. Pour boisson a.*Ile avait préparé uu verre d'eau et de sirop de groseilles, dont efle activait le roébi^ a^-ec une petite cuiller de moutardier en bois. Enfin, comme bors-d oeuvre, ou voyait une douzaine d'olives dans un de ces baguiers de verre bleu et oim'que à \mgt-ciiiq sous. Son dessert se composait de noix qu'elle s'apnrêtait à faire griller sur une pelle roiigie au leu des embauchons de Phitéinon. Vfue Rose-Pompon, avec uue nourriture d'mi choix si incniyable et si sauvage, fût digne de son mmu par b fraîcheur de son teint, c'est un de ces divins miracles qui révèlent b toute-puissance de

b jeunesse et de b santé. Rose-Pompon, après avoir croqué sa salade, allait croquer se» olives, lonM(iie l'on frappa discrètement à sa porte modestement vei rouillée à l'intérieur. « yui est b ? — dit Rose-Pompon. — Un ami... un vieux de b vieille, — répondit une voix sonore et joyeuse. — Vous vous eufermex ilooc ? — Tiens! .. c'est vous, Niui-Mouliu? — Oui, ma pupille chérie... Ouvrez-moi donc tout de suite... Ça presse. — Vous ouvrir?... Ah bienpar exemple !... faite comme je suis, ça serait gentil! ^ Je croûs bien., que faite comme vous l'êtes ça serait gentil et Irèa-gentil encore, 6 le

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

2â0 LK JUIF* KKRANT. plus ro e de Unis les poinpoiis dont I
amour a'i jamais orné sou carquois ! 1 1 >- Allez donc piô her le cir^me e.i
»a morale dans votre journal... gros apôlrel — dit Rose-Poinpnn t^o allant
rcbtiluer la rhemiie éGarlatt^ au coutume de Phi lé hou. — Ali ça t eni-ce
que nous allons converser lon}iemp ainsi a travers la porte, pour la plus
grande édilicalion des voisins/ - dit Niui-Moulin — Songez que j'ai des
choses trèsgraves à vous apprendre, des choses qui vont vous renverser... —
Duiinez-uioi donc le tos tourment!— Si c est à ciuse de mu pudeur, ne
vous exagerez pas la susceptibilité ; je ue suis pas bégueule, je vous
accepterai très-hieo comme vous êtes. — Et dire qu'un Mioiistre pareil «-st
le chéri de toutes les ^acrislies ! di> Rose-Fompou en ouvrant la porte et en
tinissaut d^tgraf* r une robe à sa taille de nymphe. — Ah ! vous voilà donc
euûu revenu au colomhier, gentil oiseau voyageur! — dit Niui-Moulin en
croisant les bras et en toisant Rose-Pi^mimn avec un >éneux comique. —
El d'où sort z-vous, s'il TOUS platl? Voilà trois jours que vous n'avez pas
niché i<:i vilaine="" pe="" colombe="" c="" esl="" vrai...="" je="" suib=""
de="" retour="" seulement="" depuis="" hier="" soir="" vous="" donc=""
venu="" pendant="" mon="" absence="" suis="" tous="" les="" jours...=""
et="" plut="" deux="" qu="" mademoiselle="" car="" j="" di="" cliaoes=""
tr="" dire="" des="" choses="" graves="" alors="" nous="" ulhm=""
jolinient="" rijc="" pas="" du="" tout="" dit="" nini="" en="" s=""
mais="" d="">ord qu'est-ce que vous avez fait pendant ces trois jours que
vous avez dé>erté le doiuieile... conjugal et pbilémonique ?... U faut que je
sache cela avant de vous eu apprendie davantage. — Voulez-vous des
olives? — dit Rose-Pompon en grignotant une de ces o'éagiueuscs. — Voilà
votre réponse... je comprends... Malheureux Philémou ! — Il n'y a pas de
malheureux Philéuion là-dedans, inauvj3e langue. Clara a eu un mort dans
sa maison ; et pendant les premiers jours qui ont sui\i l'enteiTemment, elle a
eu peur dfe passer les nuits toute seule. — Je croyais Clara tres-siiffisamment
pourvue... contre ces craintes-là... — C'est ce qui vous trompe, énorme
vipère! puisque je suis allé chez cette pcmvre fille pour lui tenir compagnie.
» A cette aflinnatiou, l'écrivain religieux chantonna entre set dents d'un air
parfaitement incrédule et narquois. « C'est-à-dire que j'.>i itaid(^s traits à
Philémon ! — s'écria Rose-Pompon en cassant une noix avec l'iudigation
de la vertu injustement soupçonnée. — Je ne dis pas des traits, mais un seul

petit trait mignon et couleur de rose... Pompon. — Je vous dis que ce n'était point pour mon plaisir que je me suis absentée d'ici... au contraire, car pendant ce temps-là... cette pauvre Céphyse a disparu... — Oui, la reine itacchanal est en voyage, la mère .Xrstme m'a dit cela ; mais quand je vous prie Philémon, vous me répondez Cé|hysc... v^ n'est ps chiir. — Que Ui sois mangée par la panthère noire que l'on montre a la Porte-Saintllartin, si je ne dis pas vrai!... Et à propos de ça il laudra que vous louiez deux stalles |H)ur me mener voir ces animaux, mon petit NiniMouiin. On dit que c'est des amours de bêtes féroces. — Ah ça! êtesvous toile? — Conmieiit ? — Que je guide votre jeunesse comme un aïeul cliicard au milieu des tuli|»es plus ou moins orageuses, à la boime heure, je ne risque pas d'y trouver mes religieux bourgeois: mais vous mener justement à un spectai-le de carême, puisqu'il n y a que la reprét>entation des bêtes... je n'aurais qu'à rencontrer là mes sacristains, je serais gentil avec vous sons le bras. — Vous mettrez un êiux uez... etdes sous-pieds à votre pantakm, mon gros Mni, on ne vous reconnaîtra pas. — Il ne s'agit pas de faux nez, mais de ce que j'ai à vous apprendre, puisque vous m'assuitsz que vous n'avez aucune intrigue. — Je le jure, — dit solennellement Rose-Pompon en étendaiU horizontalement sa main gam^be pendant que de U droite elle portait une noix à ses dents ; i)uis elle i^uta d'im air sur|>ris en cofisidérant le paletot-sac de Mniiloulin : — Ah ! mon Dieul comme vous avez de grosses poches... Qu'eslHse qu'il y a donc là-dedans?— l l y a des choses qui vous concernent, Hose-Pompou, — dit gravement Dumoulin.— Moi? •— Rose-Pompon, — dit tout à coup Nini-Moulin d'un air majestueux, voulez- vous avoir équipage ? voulez-vous, au lieu d'habiter eet alTreux taudis, avoir un chaimaui appartement? voulez- vous entin être mise conune une duchesse ?. — Allons... encore des bêtises. Voyons, prenez-vous des olives? sinon je inauge tout... il n*en reste qu'une. » Nmi-Moulin fouilla, sans répondre à celte offre gnstronomilonlin plongea de nouveau sa main datis m poche et en tira cette fois une ravissante chaîne châtelaine qu'il passa au cou de RosePpro|M»o. t Oh ! la belle chaîne! — s'écra la jeune fille en regardant toiir à tour l'étimeekint bijou et l'écrivain religieux. — Si c'est encore vons qni avez choisi ceb, vous avez joliment bui goût; mais avouez que je suii bonne lîlte de v(ms ser\'ir ainsi de monlre à bijoux. — Rose-Pooipoo, — reprit Nini-Houlin de pkis en plus majestueux, —ces bagatelles ne sont rien du tout auprès de ce que vous pouvez prétendre ai voua écoutez les conseils de votre vieil ami. a Rose- Pompon conunença de regarder DumouRo avec surprise el hi dit : «

Qu'est-ce que cela signifie, Nini-Houlin? Expliquez-moi donc ; quels sont ces conseils?» Dumoulin ne répondit rien, replongea sa main dans ses poches, en tira celle fois un paquet au'il développa : c'était une magnifique mantille de dentelle noire. Rose-Pompon s'était levée, pleine d'une admiration nouvelle. Mme Mih — dit Rose-Pompon — curiosité naïve «t, il faut le dire» parfaitement désintéressée ; puis elle ajouta : — Mais c'est donc la boutique que votre robe? Comment avez-vous tant de belles choses?... — Puis, partant avec éclat de rire qui rendit vermeil son joli visage, elle s'écria : — J'y sois... j'y suis ; c'est la corbeille de nocces de madame Saitte ! Je vous en fais mon compliment ! c'est choisi ! — Et où diable voulez-vous les épaules. — Il ne s'agit pas de mariage? — dit Rose-Pompon en retombant dans sa première surprise. — Plon. — Et vantage. — Rose Pompon resta confondue ; puis elle reprit : — Ab ci ! voyons, ne plaisantons pas. Je ne suis pas assez sot pour me figurer que tout me... — Non. — (vous modestie. Enfin, — dit Rose-Pompon de plus en pins intriguée, — qu'est-ce qui faudra que je donne en retour? — Rien du tout. — Rien. — Pas seulement ça. — Mui-Moulin mordit le bout de son ongle. — Mais qu'est-ce qu'il faudra que je fasse alors? — U faudra vous faire aussi gentille que possible, vous divertir, vous amuser, vous promener en voiture. Vous voyez, ça n'est pas bien fatigant... sans compter que vous contribuerez à une bonne action. — En vivant en duchesse? — Oui... ainsi décidez-vous; ne me déniaudiez pas plus de détails, je ne pourrais vous les donner. Du reste, vous ne serez pas retenue malgré vous. Essayez de la vie que je vous propose : si elle vous convient, vous la continuerez ; sinon vous reviendrez dans votre philémonique ménage. — Au fait... — Essayez toujours, que risquez-vous? — Rien; mais je ne puis croire que tout cela soit vrai. Et puis — hésitant, — je ne sais si je dois... » Mui-Moulin alla à la fenêtre, l'ouvrit et dit à Rose-Pompon, qui accourut : « Regardez... à la porte de la maison. — Une très-jolie petite voiture, m'a-t-elle dit ! Dieu ! qu'on doit être bien là-dedans ! — Cette voiture est la vôtre. Elle vous attend. — Comment! elle m'attend ? — dit Rose-Pompon, — il faudrait me décider aussitôt que ça ? — Ou pas du tout. — Aujourd'hui? — A l'instant. — Mais où me conduisez-vous? — Est-ce que je le sais? — Vous ne savez pas où vous me conduisez? — Non... (et Dumoulin disait encore vrai) le cocher a des ordres. — Savez-vous que c'est joliment drôle, tout cela, Mui-Moulin! Je l'espère bien. — Si ce n'était pas drôle, on s'en rait

le plaisir ? — Vous avez raison. — Ainsi vous acceptez. A la bonne heure ;
j'en suis ravi pour vous et pour moi. — Pour vous ? — Oui, parce qu'en
acceptant vous ne remplacez un grand service. — A vous ? et comment ? — Peu
vous importe, pourvu que je suis votre obligé — C'est juste. — Allons ..
peut-être tous-nous ? — Bah !... après tout « on M'en mangera aussi, » dit
résolument Rotte-Pompoo. Il est allé prendre en Sûr utilisant un à la fois
comme sa jolie Huguette et, s'avancant devant nue glacieuse fée N le poète
extrêmement à l'air sur ses bandeaux de cheveux blonds : ce qui, en
découvrant au COB Maie ainsi que la soyeuse racine de wu épineux
chiguun, donnait à même (temps la plume) immanquablement la pins liu Wt oia ne
voudrait pas être la plus libertine, à si jolie petite mince

The text on this page is estimated to be only 11.96% accurate

LE JUIF EimAivr. Ml ■ MiM nuili'au! — dil-i'lli' 1 Miii llinliii.
qiii sniitiLii •tic IUlivié d'une graiHlc nt>|ui. liuh- tti'jiiîs 1)11 dlf aiuil ntt-
fplt;. — H i>n. — *Un rxheniire!* — *s'écria li jeune (ilk* touic luipiaaite*
d■;li^e el de juyensu snipriMC. Pub elle aJDUU, itcc une cunleuauce
tidioique : — *C est Uni, je me tt elle de»cendh I^éremeni. suivie de Bini-*
Moulln. La brave Irullicrcdiurbuniiiére él.iil i sii boullqne. c Hoiijnur,
^liidcmnitille ; \ ous êtes nutiwde ainnnrd'Iiui ! — dît-elle) l:i jiiinelille.—
Oui, mère Arwne... viiilà ma M. —Merci, iudemoiieDe.— Ah ! innn Hii-
u!... nuis J'y pcnise, — dît soudain ltuse-IN)mpon i von basse, eu n? —
Philémon? — S'il arrive!...— .Mil diable I dil IMui-Moulin en »■ gnltani
l'oriitle. — Oui. si l'hitémon arrive, que li dini-t un 'l nr je m "ni peul-^tre
luipemps altsente. — Truis ou quatre mois Je suppose. — T'as duvaiiUge?
— Je ne " ' " nière, après un miitucnt ne r^fle^tiMi elle Ini dil : — Hère
ArsciK, si Pliilémon arrÎTail, vous lui diriei: que... je suis sortie... pour
aDiiln-s... — Uni, mideinuisellc. — Et qu il n'oublie pas de donner à
manger i mes pi|eoa\$, qui sont daussoncabÎMel.- Oui, madenxitMînc. —
Adieu, mère Arsène. — .^dieii, iiiiadi'iiMiia^lle. > Et Rose-Punipon moula
irioiujihalentent en vottiire avec Tiioi-Hontin. ■ Que le diïbte m'cmporie si
je s»is tuut ce que cela va devniir ! — M dit Jaemies Unnwulin pendant que
la voiture s'éloignail rapideiueul de la rue Clovb — J'ai réparé ma sottise ;
ina'inleDaut, je me moque du Id Kèoe loiniite le puuh pra de jours après
renlèvenwnt de ItoiePomiMMi par Nbit-HiHUin. Madeiii«lsi-lle de
Cardoville était assise, rtveuM. daus kiD eabiu et de travail, teiulu de
lantpas vert et meublé d'une bibKoiheqae d'ébeiiie rehauvAi de grandes
cariatides de brunie duré. \ queli|ue> iudicefi stgnilkaJls, on devinait que
mart!i)Ccupatiuna. Après d'un piano ouvert, était u:ic harpe pUrée devant
un pupitre de miuilqtM.' ; plus hiiii, suriine taltle eharpH- du biitlc> de
piislds et d aquarellet, uu voyait phisicvn (euîUes de vélin couvertes d'i'-
lkiuelies iré^vivenent tolorm. Ij plupart repréM^atiieeil des esquii»es de
sites asiatiques, eunammèi de tous les (eux du soleil d drient. Fidèle il sa
fantaisie de s'habiller clici elle d une naiiitière pittoresque,
inadetuoiselledcKmbtailcejonr-là à l'un de ces ners portraits de Velaiiqiiet
I la loiiniare ti noble et ^ ^éve^e... Sa robe et.iil de maire noire à jupe
lar^'inent étoPée. ii taille irrs-Inngiie el à ni:incbec ganuea de cre\és de
aattn rose liscivs de pas«i)utlles de jais. IJne (nise à l'espagnole, bien

Gin}>eM.'e, muuiuit presque jii>qtrà son menton, et él«il comme assijeliio
 aumur du cou |iar uu laige rubiio ruse. Cette cuimpe. doucement agitée, s'èi
 hancrait sur les étéeunies rondeurs d'un i levant de corsage eu salin rose
 lacé de lii» de miH's de jnix, et m ler^ uinam ea pniute à la ceiiloi-e. Il est
 impusûldc de dire conilrien ce vêtement nob-, i plis amples el bistrés, Hevé
 de rose etdej;iis biilliini, •'lurniunisail avec l'ébluissiinitî blaiielieir de la
 |>f:iu d'Adricne et les flots d'or de sa belle ehevchtre, dont les sufetiv cl
 longs annuai» lomiHÎTDt jitM|He sur KHI selu. Ui jemie IHle ctsiil i demi
 ((itictéc el ai-coudée sur une cauiense recouverte en hiinpait vert ; le
 dossier, asseï élevé du cAié de la chcmiiiée, s'abaistiilt in>en-lhlenieit
 jusqu'au pù-d de ce meuble. Une sortf de li'gitr treill^ige de bronze duré,
 demi-ciri-ulaire, élevé de chwi pieds environ, t:ipl>sé de li:iiies (leuiies
 (jdnirabb-s | autour d'elle, les nus sur la cau^us*', les au~ tri-s inr un |iei(l
 guéiidim, au\~^ii enlln, au u'iiitbre desqm^s se lruu> vaieiit plusieurs
 grande nibR avec gnivures, gisaient Mir le somplueni tapb de martre qui
 ^cIl'nblil an pii-d du divan. Chose |iliis étrange encore, ces livres, de
 formats et d auteurs diOéreuls, traitaient tous du iR^ie sujet, La pose
 d'Adrieniw nWd^ul une sorte d'alinnllemenl melaocolique ; ses jMes étaient
 p.iles : mur légère aunwL' bleuâtre, cernant se» grands |m «on à dcMf
 ToiMs, ieo- donnait une esprewion de ti' Ibiile. Ilii n ■s la il>p;irisaiis lui
 auresser une paioie ue nt-uwiaiva s euH cii eiiei gaulé de montrer les
 qnelqnes lignes écrites t la bile l sa bleiiti t\iT la jiauvre ouvrière au
 nioiicul de partir : l'on n'avait |KiTlé qi illet de St'O irancs trouvé sur sou
 bureau, et cetli> ileriuére tii'i ilif'i r;iu«Hient o-tle tri-4eitce, enlre au
 tiooiJe hi.tl.iyeoi. S.iiiseriiiiepi>silivifi)iHtaH\ |m-i liili-> Kodin, qui
 ilôimail il enliiidiv qu-, dath- sa rrainie d*i>lie dri(ia>qiiéa par lui, Lvlk^
 i'l ii'atail pas osé rester dans b iiaUun, Ailrienie éiU-uuvaii un cinel
 serninenl di^ cii-ur en Miiigeant que celti; jeuut' tiUe, en qui elli* avait eu
 tant de fol, avait liii smi huspiLilUé |in!M|oe frati-rueDe sans lui adresser
 une parole de iiTuniaiiv que lui avait ret'oilinKindée Roilin ; ce senlimvnt
 de déllaue, de lé-crve, lendaK à devenir d'autant plus puissant, que. pnur
 la preinî're fois du sa vie, madeniiiiscllu du Cuirdot itic, jusqu alors
 élRineêre au iiH^ii£uiige, avait un weret à cacher... nu secret qui faisait ii
 la fiùs son Iwiiiieur. sa honte et sam toimient. A demi cuui'iiéc sur son
 divan, pensive, accablée, Adrienne parcourait, souvent dislrailc. un dri ces
 ouvrages récemuieulaebciéN; tuiiti coup elle jeta un léger cri de sur^irise :
 sa main nui luiait le livre trembb comme la fi-uille, et de ce iioiueul elle

parut lire avec *iiiu: utii-iiliua* passionnée, une curiosité dévorante. *Blttutôl*
 ses yeux brilléi eut d*enlllou^pc^iitenteil et le chagrin. Alors elle
reeoiimicnca cette *kihin^* qui lui avaK laisé un ri doux enivrement ; mais
 cette lois ce fut avec une *leiilcnr ealcniée* qu'elle teint chaque *pagelaiit*
 pour ainsi dire chaque *ligiw, cliai)uu* mut ; puis, de *tem|is* en *b-mps.* elle
 s'iutei rompait; et alors. *peuMve, ^nljom iwnclié* el appuyé »ir sa *U-Ile*
uialn. elle *saiiibbil conitnenler*, dans une rêverie *prufotide*, les *passagi'S*
 qu'elle venait de lire avec un *leudre* et *n-llginix* amour. Arrivant *iLiiciilfii* à
 un *pass;ige* qui *riiupre>sionna* titlenient qu'une larme brilla *ibns* ses yeux,
 elle *rctimrua bnM|w-m«nt* li volume pour voir sur sa couverture *te uoiu* de
 son auteur. l'*euLiit* quelques *secmides*, elle *coutnn|ib rc* nom avec une
ex^ires^inn de *aitigiili* l're *rceoimaissance*, el ne pal s'empêcher de
portervivi-nH>iil â *m-s kvres vemii-ilb-s* la *iKigi-* où *A* se *Iroiivall*
bn|iriiié. *Apri>s* avoir relu *|ilie>ieais ■oU le»* *liync»* dont elle avait élé si
 trappée, *iHibli;* (ul sans doute la *Irilre |M>ur Y'fpri,* *elb** se prit à réfléchir
 m profondément, que *te litre* glissa de sa *iiMin* et *loniha* sur le *laiiis...*
 Durant le cours de *ii-lle retciie.* le regard di> la jeune (ille s'éliil arl'iSlé d
alxird maebiualeineut sur uu *admiraldi'* ba^h'llersuiiporié par un *rtievalcl*
d'ébme, et *tilacé* aupn-s de l'u.*ie îles eriiin-V-.* *I.c* *magitique tiroiiM',*
n^'emmeiit nitidu dapn« un *[ilatrc nioiilé* siv l'*aiilium-*, *lupi-*
éM'ulaitleirionipbedu Baeibnsliid'h'U. Jamais l'art grec n'irait ueut-i-trc
 arrivé à une si rare *perA^liou.* *I.e* Jeune *eouiiuéniiil.* à demi velu d'une
)ieau de lion *qiiibissaîl* admirer ta pureté *Juxéiile* et *cluintiaîilc* de ses
 formes, rayonnait d'une *be-.iuié* divine. Debout daus un *cliar Iraiué* pat
df)ix tigres, *liiir* doux cl *lier* à la fols, il s'*apimyail* d'une *nuiin* sur un *liyrse*,
 et de l'autre il guidait avec une majesté *iraïupiiile* sou *farouchB* *atielase...* *A*
 ce *nirenùiangc* *degràee,* de *vit;ikiireldc* *M-iéiilé<* ou *nconuaViail* le *liéros*
 qui avait livré de si rudes *coaitms* aux *boniines* «l aux *moustn-s* de^ *forêts.*
 'Iràee au *Khi* fauve du *ndicf,* *b bmiicie,* en *rraimam* celle si *nlplnre* de côté,
 disait *adniirabicmcut* ressortir *U li)* *iire* du *liiiiie* dieu, qui, fouillée *pi^uc*
 eu *i-omln tK>st«,* *i4* ainsi *ccLmée,* *rpMilendissall* *cmnnie* une *iiiagiillique*
 statue d'or pâle sur le fond obscur et *bHiTmenic* *tht brmne...* Lorsque
Adr'n-ime avait d'abord arrêté son regard sur ce rare assemblage de
pi'rfi'i'iiousdiviuch, ses traits étaieul *caliueii,* *rêteurs:* *niab* cette
couteuipalation d'abord *prcs* b *ti'te* de b jeune *IMe* se renversa quelque *|ieu*
n arrière, se» genoux *fléibin-nt* *iMeiKibleini-iit,* ses *h-vres* *vevnHiliess'en*
tr'otivrimil pour laisser é< *kippiT* son baleine embrasée, car son sein se

*soulevait avec force, comme m la sève de la jeunesse et de la vie eAI aux-
élèrc ht battements de son cœur el fait ItoiliomuT «ou sang; bientôt enfin
le brObni vitage d'Adrieuie trahit malgré elle une sorte d'extase*

2âa LE JUIF ERMONT. il la fois timide et passionné, chaste et sensuelle, dont l'expression était on ne peut pins ineffable et touchante. Ineffable et touchant spectacle, en effet, que celui d'une jeune vierge dont le front pudique rougit au premier feu d'un secret désir... Le créateur de toutes choses n'a-t-il pas le corps ainsi que l'âme de sa divine étincelle? Ne doit-il pas être religieusement gbrifié dans l'intelligence comme dans les sens, dont il a bien par excellence doué ses créations? Impies, blasphémateurs sont ceux-là qui cherchent à étouffer ces sens célestes, au lieu de guider, d'harmoniser leur divin essor. Soudain mademoiselle de Cardoville tressaillit, redressa la tête, ouvrit les yeux comme si elle sortait d'un rêve, se recula brusquement, s'éloigna du bas-relief, et lit quelques pas dans la chambre avec agitation en portant ses mains brûlantes à son front. Fuis, retombant pour ainsi dire anéantie sur un siège, ses larmes coulèrent avec abondance : la plus amère douleur éckita sur ses traits, qui révélèrent alors les profonds déchirements de la fureste lutte qu'il se livrait en elle-même. Puis ses larmes tarirent peu à peu. Et à cette crise d'accablement si pénible succéda une sorte de dépit violent, d'indignation courroucée contre elle-même qui se traduisit par ces mots qui lui échappèrent : « Pour la première fois de ma vie, je me sens faible et lâche oh ! oui.... Uctie!... bien lâche! » Le bruit d'une porte qui s'ouvrit et se referma tira mademoiselle de Cardoville de ses réflexions amères.

Georgette entra et dit à sa maîtresse : f Mademoiselle peut-elle recevoir H. le comte de Montbron? » Adrienne, sachant trop vivre pour témoigner devant ses femmes l'espèce d'impatience que lui causait une venue alors inopportune, dit à Georgette : Vous avez dit à M. de Montbron que j'étais chez moi? — Oui, mademoiselle. — Priez-le d'entrer. » Quoique mademoiselle de Cardoville ressentit à ce moment une assez vive contrariété de l'arrivée de M. de Montbron, hâtons-nous de dire qu'elle avait pour lui une affection i^resque filiale, une estime profonde, et pourtant, par un contraste assez fréquent d'ailleurs, elle se trouvait presque toujours d'un avis opposé au sien, et il en résultait, lorsqu'elle se trouvait avec Cardoville avait toute sa liberté d'expression, les discussions les plus follement gaies et les plu^ animées, discussions dans lesquelles, malgré sa verve moqueuse et sceptique, sa vieille expérience, sa rare connaissance des hommes et des choses, disons enfin le mot, malgré sa rouille de bonne conip-ignie, M. de Montbron n'avait pas l'avantage, et il s'annonçait d'instinct

défaile. Ainsi, pour ne donner qu'une idée des dissentiments du comte et d'Adrienne, il avait, avant de le faire, ainsi qu'il disait païement, son comjah'ce, il avait toujours combattu (pour d'autres motifs que ceux allégués par madame de Saint-Émilie) sa volonté de vivre seule et à sa guise, tandis qu'au contraire Rodin, en donnant aux résolutions de la jeune fille à ce sujet un but rempli de grandeur, avait acquis sur elle une sorte d'influence. Alors âgé de soixante ans passés, le comte de Montbron avait été l'un des hommes les plus brillants du directoire, du Consulat et de l'Empire; ses prodigalités, ses bons mots, ses impertinences, ses duels, ses amours, ses pertes au jeu, avaient presque toujours défrayé les besoins de la société de son temps. Quanta son caractère, à son cœur et à son commerce, nous dirons qu'il était resté dans les termes de la plus sincère amitié presque avec toutes ses anciennes maîtresses. A l'heure où nous le présentons au lecteur, il était encore fort gros joueur et fort beau joueur ; il avait, comme on disait autrefois, une très-grande mine, l'air décidé, fin et moqueur; ses façons étaient « celles du meilleur monde, avec une pointe d'impertinence agressive lorsqu'il n'aimait pas les gens; il était grand, très-mince et d'une tournure encore svelte, presque juvénile; il avait le front haut et chauve, les cheveux blancs et courts, des favoris gris taillés en croissant, la figure longue, le nez aquilin, les yeux bleus très-pénétrants et des dents encore fort belles. « Monsieur le comte de Montbron ! » dit Georgette en ouvrant la porte. Le comte entra, et alla baiser la main d'Adrienne avec une sorte de familiarité paternelle. « Allons! — se dit M. de Montbron, — tâchons de savoir la vérité. Je viens chercher, afin d'éviter peut-être un grand malheur. »

CHAPITRE III. Letavoué. Mademoiselle de Cardoville* ne voulant pas laisser pénétrer la cause des violents souffrants qui l'agitaient, accueillit M. de Montbron avec une gaieté feinte et forcée; de son côté, celui-ci, enaiffé sa grande habitude du monde, se trouvant fort embarrassé d'aborder le sujet dont il désirait conférer avec Adrienne, résolut, comme on dit vulgairement, de tacher d'certains avant d'engager sérieusement la conversation. Après avoir regardé la jeune fille pendant quelques secondes, M. de Montbron secoua la tête, et dit avec un soupire de regret : « Ma chère amie... je ne suis pas content... — Quelque peine de cœur... ou de honneur? mon cher comte. — dit Adrienne en souriant. — Une peine de cœur, — dit M. de Montbron. — Comment, vous n'êtes pas beau Joueur, vous auriez plus de souci d'un coup de tête féminin... que d'un coup de dé? — J'ai une peine de cœur, et c'est vous qui la causez, ma chère amie. —

Monsieur de Montbron, vous allez me rendre très-orgueilleux, — éii Adrienne en souriant. — Et vous auriez grand tort.... car ma peine ds cœur vient justement. Je vous le dis brutalement, de ce que vous négligez votre beauté... Oui, voyez vos traits pâles, abattus. Êtigués... depds quelques jours, vous êtes triste... vous avez quelque cbagnn...fen suis sûr. — Mon cher monsieur de Montbron, vous avez tant de pénécratioa qu'il vous est permis d'en manquer une fois... et cela vous arrive... aujourd'hui... Je ne suis pas triste, je n'ai aucun chagrin... et je Tais vou dire une bien énorme, une bien or^eilleuse hnpertinence : jamaU Je os me suis trouvée si jolie.— Il n'y a nen de plus modeste, an contraire, qoe cette prétention... Et qui vous a dit ce mensooge-lâ? une fenune? ~ Non... c'est mon cœur, et il a dit vrai, — reprit Adrieime avec une lé* gère émotion; puis elle ajouta : — Comprenez si vous pouvoL — Prétendez- vous par là que vous êtes fière de raltérailon de vos traits, Siarce que vous êtes itère des souffrances de votre cœur? — dit H. de lontbron en examinant Adrienne avec attention. — Soit, J*avais dinc raison, vous avez un chagrin... J'insiste... — ajouta le comte d un loi vraiment pénétré, — parce que cela m*est pénible... — Rassurci-voas; je suis on ne peut plus heureuse, car à chamie instant je me conphis dans cette pensée : qu'à mon âge Je suis liore... absoiumeni libre. — Oui... libre... de vous tourmenter... libre... d'être malheuretne toutâ votre aise. — Allons, allons, mon cher comte, — dit Adrienne, — veid notre vieille querelle oui se ranime... je retrouve en vous l'aliie de ma tante... et del'ablié d'A'grigny. — lu>i? oui... â peu près comme les républicains sont les alliés dos légitim'istes ; ils s'entendent pour se dévorer plus lard... A propos de votre abominable tante, on dit que depuis quelques jours il se tient chez elle une manieie de concile qui s'agite fort, véritable émeute mitiée. Votre tante est en bonne voie. — Pourquoi pas? Yods l'eussiez vue autrefois ambitionner le rMe de la dresse liaison.... Aujourd'hui nous la verrons peut-être canonisée N'a-t^ pas déjà accompli la première partie de la vie de s;iinte Bladeleine? — \ous ne direz jamais d'elle autant de mal qu'elle eu liit, ma chère enfant... Néanmoins, quoique pour des raisons bien o\posées... je pensais comme elle au sujet de votre n de surprise profonde... Depuis quelques moments, tout en caussVavec Adrienne, le comie avait pris machmalrment deux ou trois des volinnes çà et là épars sur h causeuse, et machinalement encore il avait jeté les yeux sur ces ouvrages. Le premier portait pour titre : HiHoirê moderne de l'inde; le second : Voyage dam tlnde; le troisième : Lrltres sur VInde. De phK en plus surpris, M. de Montbron avait continué son

investigation et avait vu se compléter cette nomenclature indienne par la quatrième v

LE JUIF ERRANT. Loi.. Prùfmimiéeê imu VInde; le cinquième, des Souvenir \$ de VInd^mtlon; le shièiie : Nota d'un w*yngeur aux Indet orimlalti. De là uoe nrorite que, pour plusieurs moUfs fort craves, M. de Monlbroo D*a> ail pu caoïer plus longtemps et que ses rcffards ténoignèrèutàAdrienne. Celleci ayant complément oublié la pr&ence des volumes accusateurs dont de était entourée, cédant à un muuvanent de dépit involontaire, rougit léffèfement : puis son caractère ferme et résolu reprenant le dessus, «He <t à M. de Montbron en le re^rdaut en face: « Eb bien!... mon cber comte... de quoi vous étonnez-vous? » Au lieu de répoudre, M. de Montbron semblait de plus en plus absorbé* pensif, en contemplant b ieune lille, et il ne put s'empêcner de dire co te parlant à soi-même : « Non... non... c'est impossible... et pourtuil..«— n serait peut-être indiscret a moi... d'assister à votre monolomon cher comte, — dit Adrienne. — Excuses-moi, ma chère en.. mais ce que je vois me surprend à un point... — Et que voyei, je vous pne? — Les traces dune préoccupation aussi vive... aussi grande... que nouvelle... pour tout ce qui a rapport à TInde, — dit M. de ■ontbron en accentuant lentement ses paroles et attachant un regard pénétrant sur la jeune fille. — Eh bien I — dit bravement Adrienne. — Wtk bien! ie cherche la cause de cette soudaine passion... — Géogniphîqw ? — dit mademoiselle de Cardoville en interrompant M. de Montbron.— Vous trouvez cette passion peut-être un peu sérieuse pour mon âge... mon cher comte;... mais il (aut bien occuper ses loisirs,, et pnis enfin, ayant pour cousin un Indien quelque pài prince, il m'a pris «arie d'avoir une idée du fortuné pays... d'où m est arrivée cette saume parenté. » Ces derniers mots furent prononcés avec une amertume dont M. de Montbron fut firappé; aussi, observant attentivement Adrienne, il reprit: m Il me semble que vous parlez du prince... avec un peu d'aigreur. — ^loo... j'en parle avec infhfiérence... — Il mériterait pourtant... un senliment tout autre... — D'une tout autre personne peut-être, — répondit sèchement Adrienne. — Il est si malheureux!... — dit M. de Montbron dtma ton sincèrement pénétré.— Il y a deux jours encore, je l'ai vu ..il ■'a déchiré le cœur. — Et que me font, à moi... ces déehireniesiits ? — s'écria Adrienne avec une impatience douloiu*eu8e, presque eourn>iicée. — Je désirerais que de si cruels tourments vous fissent au moiu.spîtié... — ré|>ondit ffravement le comte. — A moi... pitié! — s'écria Adrienne dtwà air de fierté révoltée. Puis, se contenant, elle ajouta froidement : Il y eut un dédain si glacial dans ces

derniers mots d* Adrienne, ses traits pak» et péniblement contractes trahirent une hauteur si amère, ^fn^ M. de Montbron dit tristement : « Ainsi... cela est vrai... ou ne m'avait pas trompé... Moi qui, par ma vieille et constante amitié, avais, je crois, quelques droits à votre confiance, je n'ai rien su... tandis que vous avez tout dit à un autre... Cela m'est pénible... très-pénible. — Je se vous comprends pas, monsieur de Montbron. — Eh! mon Dieu!... ■aiwtcnintje n'ai plus de ménage ments à garder... — s'écria le comte. — Il n'y a plus, je le vois, aucun espoir pour ce malheureux enfant :... TOUS aimez quelqu'un. — Et comme Adrienne fit un mouvement : — Oh ! i D'y a pas à le nier, reprit le comte, — votre pâleur... votre tristesse depuis quelques jours... votre implacable indifférence pour le prince, tout me le dit... tout me le prouve... vous aimez... » Mademoiselle de Cardoville, blessée de la façon dont le comte parlait du sentiment qu'il lui supposait, reprit avec une dignité hautaine : « Vous devez savoir, monsieur de Montbron, qu'un secret surpris... n'est pas une confidence, et votre langage m'étonne... — Eh ! ma chère amie, si j'use du triste privilège de l'expérience,... si je devine, si je vous dis que «tNB aimez,... si je vais même presque jusqu'à vous reprocher cet amour,... c'est qu'il s'agit pour ainsi dire de la vie ou de la mort de ce pauvre jeune prince, qui, vous le savez, m'intéresse maintenant autant que s'il était mon fils, car il est impossible de le connaître sans lui porter le plus tendre intérêt ! — Il serait singulier, — reprit Adrienne avec «o reitoublement de fétidité et d'ironie amère, — que mon amour,... en admettant (que J'eusse un amour dans le cœur,... eût une si étrange influence sur le prince Djalma... Que lui importe que j'aime? — ajouta-t-elle avec un dédain presque douloureux.— Que lui importe ! Mais, en vérité, ma chère amie, permettez-moi de vous le dire, c'est vous qui persuadez cruellement... (Comment!... ce malheureux enfant vous aime avec toute l'ardeur aveugle d'un premier amour : deux fois déjà il a «Mis» par le suicide, mettre fin à l'horrible torture que lui cause sa passion pour vous,... et vous trouvez étrange que votre amour pour un homme soit une question de vie ou de mort pour lui !... — Mais il m'aime-t-il? — s'écria la jeune fille avec un accent impossible à rendre. — A-t-il pu mourir,... vous dis-je. je l'ai vu... » Adrienne fit un mouvement de stupeur : de pâle qu'elle était elle devint pourpre, puis cette rougeur disparut, ses lèvres blanchirent et tremblèrent : son émotion fut si vive qu'elle resta quelques moments sans pouvoir parler, et mit la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements. M. de Montbron, presque effrayé* du changement subit de la

physionomie d'Adrienne, de l'altération croissante de ses traits, se rapprocha vivement d'elle et s'écria : c Mon Dieu! ma pauvre enfant, qu'avez-vous? » Au lieu de lui répondre, Adrienne lui fit un signe de la main comme pour le rassurer : le comte, en effet, se rassura, car le beau v{

The text on this page is estimated to be only 21.25% accurate

fiM LE JUIF ERRANT. -^^"^^-^p^^w qu*un demi-dieu, qu'on idéal de beauté ressemble à Djalma?... — Cornbien vous Taiiuci !... — dil M. de Moulbrou proloiidciuent ému et preaîue ébloui de la télacité oui resplendiss.iil sur le visage d\\drieuue. — e devais bien soulTrir, u est-ce pas? — lui dit-elle après uu moiueut de sileuce. — Mais si je ne m'étais pas décidé à venir ii-i aifjourd'hui, eu désespoir de cause, que serait-il arrivé ? — Je n*en sais riou ;. .. je senûs murte peut-être... car je suis frap|>ée là... d*une nuutère incurable (et elle mit la main sur sun cœur). Mais ce qui eût été lUk mort... sera ma vie... — C'est horrible ! — dil le comte en (ressaiUaiit , — uiie pasbiou pareille conceD(:ée en vous-même , Hère comme vous l'êtes... — Oui , uère!... mais non orgueiUea^e... Aubsî, en apprenant sou amour pour une autre... en ap|treuant que Timpressiou que i*avais cru kii causer lors de notre première entrevue s*eiait aussitôt euacce... j'ai renoncé à tout espoir, sans pouvoir reuoncer à mon amour ; au lieu de fuir son souvenir, je me suis entourée de ce qui pouvait me le rappeler... A début de bonheur, il y a encore une amcre jfiuissance i soutlirir par ce qu'on aime. — Je comprends maintenant votre bibliothèque iudieuue...B Adrienuc« saos répondre au comte, alla prendre sur le aucriduo un des livres ûraii-IMmient coupés, et, rajiportant à M. de Monturon, lui dit en souriant, avec uue ei pression de joie et de bonheur cékste : « J'avais tort de nier ; je suis orgueilleuse. Tenez... lisez cela... tout haut... je vous en prie ;... je vous dis que je puis attendre à demain. » Et du bout de son doigt charmant, elle indiqua au comte le passage en lui présentant le livre. Puis elle alla, pour ainsi dire, se blottir au fond de la causeuse , et U» dans une altitude profondément attentive, recueiUie« le corps penché eu avant» ses mains croisées sur le coussiu, son menton appuyé sur ses mains, ses grande yeux attachés, avec une sorte d'adoration, sur le Bacchus indien qui lui faisait face, elle sembla, dans cette couiemplation passionnée, se préparer à entendre la lecture de M. de Muntbrou. Oelui-ci, trèsétouno, conuuença après avoir regardé Adrienne, qui lui dit de sa voix la plus caressauie : « £l bien doncément... je vous m coujure... » M. de Moutbron lut le passage suivant, du journal d'un voyageur dans l'hnde: « ...Lorsque je me trouvais à Bombay , en 1829, on ne parlait, dans € toute la société anglaise, que d un jeune héros, tils de... » Le comte s*étaiit iuterroinpu une seconde, à cause de la proooocia* tîon barbare du nom du père de li^Ahoa , Adrienue lui dit

vivement de sa douce voix : « Fils de kai^a-Siag... — Quelle Uieuioire 1 a dit le comte en souriant. Et il reprit : « „,\\}i\ jeune héros, le fils de Kadja-Siog, roi de Mundi. Au retour € d'une expédition lointaine et sanglante dans les m(»ntagues, contre ce « roi indien, le colonel Orake était revenu rempli d'enthousiasme pour « le fils de fLidja-Stug, nommé Djahia. Sortant à peine de l'adolescence, € ce jeune prince a, dans cette guerre inouïable, fait preuve d'une in« trépidité si chevaleresque, d'un caractère si noble, que l'on a sur« nommé sou pīTC le Père du Généreux, » et Celle coutume est touchante... — dit le comte. — Récompenser pour ainsi dire le père en lui donnant un surnom glorieux pke, l'un des plus valeureux et des meilleurs officiers « de raniice anglaise, dis:it hier devant moi que , blessé grièvement et « fait prisonnier par le prince Ijalma , après une résistance énergique, « il avait été amené au camp établi dans le village de... » Ici, même hésitation de la part du comte, à l'endroit du Kom bien autrement siuvage que le premier ; aussi, ne voulut pas tenter l'aventure, il s'interrompit et dit à Adi ieime : « 0*iant à celui-ci... j'y renonce. — G*e>t pour:uit si facile ! ^ reprit Adrienne, et elle prononça avec une inexprimable douceur le nom >uivant, d'ailleurs si doux : — Dans le village de SliuuiNliabad. — Voilà un procédé infaillible pour retenir les noms géographiques, dit le comte, et il continua : « Une fois arrivé au ranip, le colonel Orake reçut Hitispitilé b plus « touchante, et le prince Ijalma eut pour lui les si>ins d'un (ils. Ce fut « là que le colonel eut connaissance de quelques faits (lui portèrent à « son (ombre son enth(>usiasmepour le prince Ijalma. U a raconté de« vant moi k^ deux suivants : « A l'un des combats, le prince était accompagné d'un jeune Indien « d'environ dou/e aiLs, qu'il aimait tendreM'Ut et qui lui servait de page, a le suivant à cheval pour porter ses armes de rei'liange. Cet enfant était idolâtré par sa mère : au moment de rex|>édition, elle avait confié son « fils au prince Ijabua en lui disant avec un stoïcisme digne de l'antiquité : — (Ju'U soit votre frère. — Il s^ra mon frère, — avait répondu le prince. — Au milieu d'une sanglante déroute , le prince est grièvement blessé, son cheval tué: le prince, au dé\\évi\ de sa vie, malgré la précipitation d'une retraite forcée, ie. dégage, le prend en croupe et « fuit ; ou les (koursuit ; un coup de feu atteint leur cheval : mais il peut « atteindre un massif de jungles, au milieu duquel, après quelques vains « efforts, il lombe* épuisé. L'enfant était incapable de marcher : le prince le ramporte, se cache avec lui au plus épais du taillis, les Anglais arrivent, fouillent les

jungles: les deux victimes échappent. Après une nuit et un jour de marches, de contre-marches de ruses, de fatigue St c de iirik inouïs, le prince, portant toujours l'enfant, dourviète c jambes était à demi brisée, parvint à gagner le camp de son père, d c dit simplement : — J'avais promis à sa mère qu'il en eût non tati s j'ai agi en Irère. w c C'est admirable ! i-s'écrls le comte. -^ Continée^.. oh l coiukigsi, s dit Adrienne en essuyant une larme, sans détourner ses yeux du relief qu'elle admirait de contempler avec une admiration. Le comte poursuivit : « Une autre fois, le prince Diahna, suivi de deux esdaves c rend, avant le lever du soleil, dans un endroit très aisé, pour « s'emparer d'une portée de deux petits tigres âgés de quelque mois. c Le repaire avait été signalé. Le tigre et sa femelle étaient en « dehoi » à la curée. L'un des noirs s'introduit dans la petite pnr « M « étroite ouverture; l'autre, aidé de Djalma, abat à l'entrée de Mchem « assez gros tronçon d'arbre afin de déposer un piège pour pondre le tigre ou sa femelle. Du côté de l'ouverture » la caverne était fermée par le piège, avec raidi c pic. le prince y monte avec agilité afin de « de l'autre noir : tout à coup un nifimemerit c d'roij able c quelques bonds te fient, revenant de crier, alient To^vofflnra ds « la lanier. Le noir qui tendait le piège avec le prince a tencranoi s vert d'un coup de dût, l'arbre tencr en InversderelriMie eolrde é\$ « repaire et empêche la femelle d' pénétrer, et barre en même temps « le passage au noir qui accourait avec les petits tigres. « A 9-d^sus, à vingt pieds environ, sur une petite fîmmie de fôche, h « prince, couché à plat-ventre, considérait avec intérêt le spectacle. Là il « gresse, rendue furieuse par les cris de ses petits, dévorait la natee « du noir, qui, de l'intérieur du repaire, tâchait de maintenir le tronc « d'arbre, seul remuant, et poussait des cris lamentables. » « C'est horrible • ^ dit le comte. -^ i>b ! continuez, ... continuez... -^ s'écria Adrienne avec exaltation ; vous allez voir ce que peut le diabolisme de bonté. » Le comte poursuivit : « Tout à coup le prince met son poignard entre les épaules, et l'india « ceinture à un bloc de roc, prend la hache d'une main, de l'autre c se laisse glisser le long de ce cord. ^e improvisé, tombe à quelques « pas de la bête féroce, bondit sur elle, et, rapide comme l'éclair, c lui porte coup sur coup deux atterantes mortelles, au moment où la « noir, perdant ses forces, abandonnant le tronc d'arbre » allait être ab c en pièces, a « Lt vous vous étonnez de sa ressemblance avec ce diabolisme, i fâ la Fable même ne prête pas un dévouement aussi général ! — s'écrit la jeune fille avec une exaltation croissante. — Je ne m'étonne plus, j'admire » — dit le comte d'une voix

^ue, — et, à ces deux ooiries traH, mou cœur bat d'enthousiasme conuite si j'avais vingt ans. — kt te nobb cœur de ce voyageur a battu comme te vôtre à ce locit, — dil Adrienaë, — vous altez vmr. » « Ce qui rend admû'able l'intrépidité du prince, c'est que, selon ki c principes des castes indiennes, b vie d'un escbve n*a aucune imporc tance ; aussi un (ils de roi, en risquant sa vte pimr le salut d'une paiH « vre créature si iidhne, obéissait à un hénûaue instinct de charité vé« ritablement chrétienne, jusqu'alors imiue dans ce iKiys. « De

The text on this page is estimated to be only 22.75% accurate

LE JUIF RHRANT. aas riaal. — * Vous?— Moi. »- Et roiument?
— Voyez b puttsauco de ma bagut*tlc ; je veux vous dibiraïA* d'uue partie
& vos peu^ées eu vous les riudiâut matérielleweol viables. — Expliquurz-
vous. degracc. — Et de plu8« oiOQ prqjet aura eucore pour voua uu autre
avaut:igc. Ecoulozm moi : vous êtes si heureuse, que vous pouvez tout
euteudre.... votre odieuse taute et ses odieux amis lëpandrot le bruit que
votra uljuur chez M. Baleioier... — A été nécessite par la faiblesse de nK>n
esprit,' — dit Adrieuue eu souriaut. — Jenrv atteudais. — C'est stupide;
uuiis» comme voire rësolutiou de vivre seule vous fait des euvieux et des
eiH oemis, vous sentez pourquoi il ue niauweni pas de geus par&itciueut
disposes à douuer créance à toutes les stupid lés pos!»ibles. — Je lespère
bien... Passer pour folle aux yeux des sots... c*cst très-flatteur. — Oui, niaW
prouver aux sots qu'ils simt des sots, et cela à b lace de tout Paris, c'est
assez amusant : or, on connicuce î s'iuc^uiéter de votre disparition : vous
avez interrompu vos promenades habituelles eu voiture ; ma nièce paraît
seule depuis loiigtem|iS d;ias notre lo^e aux Italiens; vous voulez tuer,
brûler le temps jusqu'à demain... Vouï uue occasion exccUenle : il est deux
hc4ïres... a lioi» heurta et demie ma lûèire est ici en voiture; la jouruée est
spleiidide; ... il y aura uu monde fou au buis de Boulogne : vous fuîtes une
charmante promenade ; on vous voit déjà là : «• puis, le grand air, W
mouvement calmeront votre fièvre de bonheur... || ce soir, c'est là que
ciuumence ma m:igie. je vous conduis danail|i|.«- [kuis 1 Inde? — Au
milieu de lune de ces forêts sauvages où CJHMMCnd rugir les lions, k»
pani hères et les tigres... Ce combat béroifw qui vous a tant énuie umi à
rhi'ure... nous 1 aurons, sous noa yeux, réel et terrible. — Franchement,
mou cher comte, cVst uue plaisanterie. — Pas du tout, je vous promets de
vous faire voir de vëiittblés bèles bronches, r«doi>&ables notes du pays de
notre deininlieu,... tigres grondants,... lions rugissante... Ceb ne vaudra-t-il
pas vos livres? — Nais encore... — Allons» il but vous dimner le secret de
mon pouvoir surnaturel ; au retour de v(>tre pntmcnade, vous dhies chez ma
uièi'C, et nitus alhins ensuite à un spectacle fort curieux qui se dnune à b
PorteSaini-Nartm...Un dompteur de bèles des plus extraordinaires y montre
des animaux larbiti'ment féroces au milieu d'une forêt (ici seulement
conuiieuce l'iliusiiin) et simule avec eux, tigres, lions et panthères, de»
combats formidables. Tout Paris cimrt à ces repiésentations, et tout Paris

vous y verra plus belle et plus charmante que jamais. — J'accepte, j'accepte, — dit Adrienne avec une joie d'enfant. — Oui... vous avez raison... j'éprouverai un plaisir étrange à voir ces monstres farouches, qui me rapiéculeront ceux que mon oncle-dieu a si héroïquement combattus. J'accepte encore, parce que, pour la première fois de ma vie, je brûle du désir d'être trouvée belle... même par tout le monde.... J'accepte... enfin... parce que... » Mademoiselle de Cardoville fut interrompue, d'abord par un léger coup frappé à la porte ; puis par Florine, qui entra en annonçant M. Hodiou. GHAniHB V. Exécution, l'indien entra. D'un coup d'œil rapide jeté sur mademoiselle de Cardoville et sur M. de Monlbron, il devina qu'il allait se trouver dans une position difficile*. En effet, rien ne semblait moins rassurant pour lui que la cuillemade d'Adrienne et du comte. (Ici, lorsqu'il n'aimait pas les fous, manifestait, nous l'avons dit, son antipathie par des bouffonneries d'une impertinence agressive, d'ailleurs soutenue par un grand nombre de duels : aussi, à la vue de Rodin, ses traits prirent soudain une expression insolente et dure. Accoudé à la cheminée et causant avec Adrien, il tourna dédaigneusement la tête par-dessus son épaule sans répondre au profond silence du jésuite. A la vue de cet homme, mademoiselle de Cardoville se sentit presque surprise de n'éprouver aucun mouvement d'irritation ou de haine. La brillante (bien qu'elle brûlait dans son cœur le purifiant de tout sentiment vindicatif). Elle sourit au contraire, car, jetant un fier et dur regard sur le Racchus indien, puis sur elle-même, elle se demandait ce que deux êtres si jeunes, si beaux, si libres, si amoureux, pouvaient avoir à cette heure à discuter de ce vieux homme crasseux*, à la mine ignoble et basse, qui s'avancait tortueusement avec ses circonvolutions de reptile. En un mot, loin de ressentir de la colère « même de Taversiou contre Rodin, la jeune fille n'éprouva qu'un accès de gaieté moqueuse, et ses grands yeux, dépourvus de félicité, pétillèrent bientôt de malice et d'ironie. Rodin se sentit mal à l'aise. Les gens de sa robe préférèrent de beaucoup les ennemis vicieux aux ennemis moqueurs ; tantôt ils échoient aux colères débaluées contre eux en se jettant à genoux en vainement, gémissant, en se frappant la poitrine tantôt, au contraire, ils les bravent en se narrant au-dessus et- impudiquement : mais devant la raillerie mordante ils se débattaient aisément. Ainsi fut-il de Rodin : il pressentit que, placé entre Adrienne de Cardoville et M. de Mofitbrocq, il allait avoir, ainsi qu'on dit vulgairement « un fort mauvais quart d'heure à passer. Le cuniculus ». Ici le comte. Tournant la tête par-dessus son épaule, il dit à l'indien : « Ah !..

ah !.. vous voici, monsieur l'homme de bien ? -* Ah procbez. . monsieur, apiiroi hez donc, ~ reprit Adrienne avec un S4>rire moqueur ; — vous, la perle des amis, vous, le modèle di*s philosophes... vous, reuncini déclaré de toute fnurl)erie, de tout mensonge, j'ai mille complimen's à vous tiire. — J'accepte tout de vous, ma chère demoiselle,... même (k% coiuplimentls iiiuneriés,— dit le jé-uite en s'elTorçanl de simrire, et découvrant ainsi ses vibiucs dents jaunes et déchaussées: — nuis puis-je savoir ce nui me mérite vos compliments? — Votre péuélr.ttion, monsieur... car elle est rare, — dit Adrienne. — Et moi, monsieur, — dit le comte, — je rends houuaige à votre véracité... non moins rare,... Inip rure...puta-t-ii en se tournant ensuite vers M. de Munlbron. — En quoi... monsieur ? -- dit Adrienne, — mais vous avez deuné un secret entouré de difliculiés, de mystères sans mmibre. En mi mot, vous avez su lire au i lus profond du co^ur d'uue femme... — Moi» ma chère demoiselle? — Vous-même, monsieur: et n^oiii»sez-vous,... votre péiuStration a eu les plus hi'ureux résultats. — Et votre véracité a fait merveille,... — ajouta le comte. — Il est doux au cœur de bien agir, même s;ins le savoir, — dit Rodin se tenant toujours sur b défensive et épiant tour à tour d'un œil oblique h^ comte et Adrienne : — mais poui^ rai-je savoir ce dont ou me loue ? — La reconnaissance m'oblige à vous en instruire, monsieur, — dit Adrienne avec malice : — vous avez découvert et dû au prince llphna que j'aimais passionnément... ^uelqu'im. — Eh bien !... gloriliez votre pénétration... c'était vrai. — Sous avez découvert et dit à mademoist^lle que le p»ince Oljalma aimait passionné* ment... quelqu'un, — reprit le comte ; — eh bienl glorifiez votre pénétration, mon cher monsieur... c'est vrai, a Rodin resta cimtoudu, interdit. « Ce quelqu'un que j'aimais si passionnément, — dit Adrienne, •— c'était b prince... — Cette pei-sonne que W prince aimait passionnément, — reprit le comte, — c'êkiit madenioisclb. » Ces révébtions, gravement im|uiclantes et bites coup sur coup, abasourdirent Rodin ; il resta muet, elTrayé, songeant à l'avenir. « Conipreiez-vous maintenant, monsieur, notre gratitude envers vous? — reprit Adrienne d'un ton de plus en plus railleur. — Grâce à votre sur nos sentiments mutuels, a Le jésuite reprit p**u à peu son saog-froid, et son caUne apparam irrita fort .M. de M4iutbroii, qui, sans b présence d' Adrienne, eût donné un tout autre tour au ptM^tbge. ft 11 y a eiTeur, — dit i'odiii, — dans ce (||uc vous me faites l'honneur de m'apprendie, ma chère demoiselb. Je u ai de ma vie parlé du sentiment on ue |ieut plus convenable et respectaldc, d'ailleurs, que voua auriez pu aviur pour le ^rinc*e hjahna...

— Il est vrai, — reprit AÂIrieune, — par un scrupule de discrétion exquise, lorsque vous me pailiei du profond amour que le priiu^e Ujaliiia ressentait... vous poussiez b n^ serve* b délicattuisse, jusqu'à me dire «lue... ce n'était pas moi qu'il a^ ittiil... — Kl le mèm*. scnipiile vous (aidait dire au prince (liie mademoiselle de Cjirdoville aimait passi^tenuément quelqu'un... qui n'ctah pas lui... — Monsieur le comte, — reprit sèchement Rodin, — • je ne devrais pas avoir besoin de vous dire que j'éprouve assez peu le besoin de me mêler d'iutrigues amoureuses. — Allons doue ! c'est iiiod(*stie ou amour-propre, — dit insoloiiiment le cointi'. — Dans votre intérêt, de grâce, pas de maladresse pareille... Si on vous prcnaH au mot?... Si ça se répan* dait?... Soyez mmc meilleur ména((er des honnêtes petits métiers que vous faites sans doute... — U en est un, du moins, — dit Rodin en se redressant aussi agressif que M. de N(»utbron, — dont je vous devrai b rude appreniissaae, monsieur le comte, c'est le pesant métier d'être votre auditeur. — Ah ça ! cher monsieur, — reprit le comte avec dédain, — est-ce que vous ignorex qu'il y a truites sortes de moyens de châtier les impertinents et 1^ fmirbes?... — Non cher comle!... a dit \dricenne à M. de Montbron d'un ton de reproche. Rodin reprit avec un flegme parfait : a Je ne vob pas trop, monsieur le comte, 1** ce c^u'il y a de courageux à menacer et à apfiiïer imiter tinent un pauvre vieux bonhomme comme moi; V... — Monsieur Rodin, — dit b comte en interrompant b jésuite, — V un pauvre vieux bonhoimne coiimie vous, qui bit b bmI en se retranchant derrière sa vieillesse qu'il déshonore est à b fois bche et méchant : il mérite un doubb cliâtiment ; 2** qiuint à l'âge, je ne sache pas oue les louvetiers et les gendaiwes s'inclinent avec respect devant le fielage gris dtib sur b comte, et lui bnça un regard rapide, froid et aigu comme un dard... puis b paupière livide retomba sur b HMHme prune Ib de cet homme a fiice de cadavre. « M'ayaot pas ï'incoavéueiit d'être un vievx loup, et encore moUia in vieux eoquki,— reprit pa*sibleinentRodm,— tons me permeitrz, monsieur b comte, dM ne pas tiup m'inquieter des poursuites des louvetiers l'ei ei des pfBdarmet; quand aux reprochet quo ren me flaiît. J'ai une nière bien simple de réiNwdre., Je ne du pas de ma ■ usiifier.... Je ne me justiie j mab. — Vraiment I -^ dit le comte. — Jamais, — reiirit firoidement Rodin; ^- mes actes se chargent de eala; je répondrai itone aîm|Jemai»A qii^, voyant l'impreasioB prafonée, violenio, presque 6^

936 LE JUIF ERRANT. frayante, cansde par mademoiselle sur le prince. .. — Que mie assurance que vous me donnez de l'amour du prince, — dil Adricimc avec un sourire enchanteur en interrompant Rodin, — vous absolve du mal que vous avez voulu me Giire U vue de notre prochain bonheur sera votre seule punition... — Peut-être ii*ai-je pas besoin d'absolution ou de ptmition, car, ainsi que j*ai eu Thonneur de le Êiire observer à monsieur le comte, ma chère demoiselle, l'avenir justifiera mes actes... Oui, j'ai dû dire au prince que vous aimiez une autre personne que hii, de même que j*ai dû vous dire qu'il aimait une autre (tersoniie que vous... et cela dans votre intérêt mutuel... Que mou attachement pour vousm*aît égaré... cela se peut, je ne suis pas infailible.... mais, après ma conduite passée envers vous, ma chère demoiselle, j'ai peut-être le droit de m'étonner d'être traité ainsi... Ceci n'est pas une plainte... Si je ne me justifie jamais... je ne me plains jamais non plus... — Voilà parbien quelque chose d'héroïque, mon cher monsieur, — dit le comte, — vous daignez ne pas vous plaindre ou vous justifier du mal que vous laites. — Du mal que je fais? — Et Kodin reg-arda fixement le comte. — Jooons-nous aut éni^es? — Et qu'est-ce donc, monsieur, — s'écria le comte avec indignation, — qiie d avoir, par vos mensonges, plongé le prince dans un désespoir si anreui, qu'il a voulu deux fois attenter a ses joufs? qu'est-ce donc d'avoir aussi, p:tr vos mensonges, jeté maderaoiselfe dans une erreur si cruelle et si complète, que, sans la résolution que j'ai prise aujourd'hui, cette erreur durerait encore et aurait eu les ^^ites les plus funestes? •— Et pourriez-vous me faire l'honneur de me dire, nionsienr le comte, quel intérêt j'ai, moi, à ces désespoirs, à ces nreurs, en admettant même que j'aie voulu les causer? — Un grand intérêt sans doute, — dit durement le comte, — et d'autant plus dau|;eraix, qu'il est plus caché ; car vous êtes de ceux, ie le vois, à ipii le malheur d'autrui doit nipporter plaisir et profit. — C'est trop, monsieur le comte, je me cont4'nterais du profit, - dit Rodin en s'incluant. — Votre impudent sang-froid ne me donnera pas le change, tout ceci est grave, — reprit le comte. — Il est impossible qu'une si perfide fourb^*rie soit un acte isolé Qui sait si ee n'est pas là encore un des efllets de la liaine que madame de Saiut-Dizier porte à mademoiselle de Cardo* ile? » Adrienne avait écouté la discussion préi'édente avec une attention proUnnât. Tout à coup, elle tressaillit comme éclairée par une révélation soudatae. Après un moment de sUence, elle dit à Rodin, sans amertume, sans edm, mais avec

un calme rempli de douceur et de sérénité : « On dit, monsieur, que l'amour heureux fait des prodiges... Je serais tentée de le croire certaines circonstances, voici que votre conduite m'apparaît sous un jour tout nouveau. — Quelle serait donc cette nouvelle perspective, ma chère demoiselle? — Pour que vous soyez à mon point de vue, monsieur, permettez-moi d'insister sur quelques faits : la Mayeux m'était généreusement dévouée ; elle m'avait donné des preuves irrécusables d'attachement ; son esprit valait son noble caractère... mais elle ressentait pour vous un éloignement invincible; tout à coup elle disparaît mystérieusement de chez moi... et il n'a pas tenu à vous que j'aie sur elle les odieux soupçons. M. de Montbron a pour moi une affection permanente, mais, je dois vous l'avouer, j'en ai de sa part : une pour vous-, aussi, vous avez voulu de jeter la défiance entre lui et moi... Enfin, le prince Djalma éprouve un sentiment profond pour moi et vous employez la fourberie la plus perfide pour tuer ce sentiment : dans quel but agissez- vous ainsi?... je l'ignore... mais, à coup sûr, il m'est hostile. — Il me semble, mademoiselle, — dit sévèrement Rodin, — qu'à votre ignorance se joint l'oubli des services rendus... Sur ce, ma chère demoiselle, je suis, nonobstant, votre très-dévoué serviteur... — Et il s'en va. — Maintenant le comte .. à vous rendre mes respectueux devoirs, » ajouta-t-il en s'inclinant devant M. de Montbron plus humblement encore, et il sortit. A peine Rodin fut-il sorti, qu'Adrienne courut à son bureau et écrivit «

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

LE JUIF EKRANT. 997 qveft mots à la b&te, cacheta son billet, cl dit & M. de Nontbron : « Je ne verrai pas le prince avant demain,-., autant par superstition de cœur que parce qu'if est uécossalre fiour mes projets que cette entrevue soie entoirét' de quelque solennité... Vous saurez tout;... mais le veux lui écrire à l'instant :... car, avec un ennemi tri que M. Rodin, il faut tout prévoir...— Vous avci raison, ma chère enfant,... cette lettre, Titc... » Adrienne la lui donna. c Je lui en dis assez pour calmer sa douleur... et pas assez pour in*6tor le dêlieiouv bonheur de la surprise que je lui ménage demain.— Toul cela est rempli de rai^son cl de cœur ; je cours chez le prince lui faire remrUre voire l>illol... Je no W. verrai pas; jo ne pourrais répondre de moi... Ah v^i î noire pronien;je à s;i droite; M. de Monîbron occupait en face d'elles deux le devant ées pour voir et pour être vue, eoniprendronl que la pré>enre de nutilemoiselle il' tlardnvill • *^i\r code brilbnte promenade dut être un élenentent extraoïdinaiiii'. qiieiqiie chose d'inouï . Ce que l'on appellt» le nmndr ne pouvait eneroiivses ytiix en voyant cette jeune fille de dix-huit ans, riche à millions, appartenant à la plus haute noblesse, venir pour ainsi dire constater aux yeux de tous, en se montrant dans sa voilure, q^uen clf(*t elle viv. il entièrement libre et indépendante, conlrairementl a tous les us:ii;e aiijouixi'hni, — et Adrienne appuya sur ce mot en regardant M. de Monthron d'un air d'intelligence, — nuila au|ourd'biil vous devez comprendic.que c'tst prescpiie un devoir. — Oui, Je le comprends, bon et noble cuMir, » dit le comle d'un air ému pendant que maonme de Morinval, qui iciiomil com|ilélemeijl l'amour de madenmiaelle de Cardovilks pour fvjalma, regardait avec autsint de ■urprise due de curiosité le eomle et la jeune lille. H, de Honthran • s'avan^ant alon^ au dehors de la portière et tendant scadeuamaInsA rmfant, lui dit : « Donne-moi les deux main^, petite. » Oufilqua Mon étonnée, l'enfant obéit machinalement et tendit ses deux pellis brait alors K: comte la prit par les poignets et renlo\'a très-adroilernenC, avec d'autant plus de facilité que h voiture étiil fort basMi et, nou^ l'avons dit . allait an pas. l/vnf ml , plus slupéCiICe encore qu'effrayée, ne dit mot. \drienne et madame de Morinval laissèn^nt un >ido eiiire elle>; on v bluttit la petite lille, qui disparut aussitôt sons les p:ins des châles des deux j

The text on this page is estimated to be only 17.68% accurate

LE JUIF ERHANT. II j ■ souvent des rapprochements étranges...
 Au moment où cette bonne pensée pour la Mayeux venait à l'esprit
 d'Adrienne, un grand mouvement se manifesta dans l'assemblée
 des quatre-vingt-cinq personnes présentes, bien d'autres personnes
 coururent se joindre au groupe. ■ Voyez donc, mon oncle, — dit l'indigne
 Horioval, — comme tout se rassemble là-bas. Qu'est-ce que cela peut être
 ? Si l'on disait arrêter la voiture pour envoyer savoir la cause de ce
 rassemblement ? — Ha chère, j'en suis désolée, mais votre curiosité ne sera
 pas satisfaite, — dit le comte en tirant sa montre; — il est bientôt huit heures;
 la représentation des bêtes Krocos commencera à huit heures; nous avons
 juste le temps de rentrer et de dîner... Est-ce votre avis, ma chère ? —
 dit-il à Adrienne. — Est-ce le vôtre, Julie ? — dit mademoiselle de
 Cardoville à la marquise. — Sans doute, répondit la jeune femme. — Je
 vous saurai ailleurs d'autant plus de gré de ne pas nous attarder, reprit le
 comte. — qu'après vous avoir conduites à la Porte-Saint-Martin je serai
 obligé d'aller au club pour une demi-heure. Je vais y voler pour lord
 Campbell, que je présente. — Nous resterons donc seules, Adrienne et moi.
 au spectacle, mon oncle ? — Mis votre nuage vient avec vous, je suppose.
 — Vous avez raison, mon oncle; ne nous abandonnez pas trop pour cela. —
 Comptez-y, car je suis au moins aussi curieux que vous de
 voir ces terribles animaux, et le Tameux Morok, l'incompréhensible dompteur de
 quelques minutes après, la voiture de mademoiselle de Cardoville avait
 quitté les Champs-Élysées, emportant la petite Julie et se dirigeant vers la
 rue d'Anjou. Au moment où le brillant attelage disparaissait, l'attouche-
 ment dont on a parlé avait encore augmenté. Une foule compacte se
 pressait autour de l'un des grands arbres des Champs-Élysées, et l'on
 entendait sortir de ce groupe des exclamations de pitié. Un
 promeneur, s'approchant d'un jeune homme placé aux derniers rangs de
 l'assemblée, lui dit : ■ Qu'est-ce qu'il y a donc là ? — On dit que c'est
 une pauvre femme, une jeune fille bossue qui vient de tomber d'un balcon... —
 Une bossue, beau dom-icq ! I mage ! ... il y en a toujours : il y a des
 bossues... — dit l'indigne le promeneur avec un rire glosier. — Bossue
 ou non... si elle meurt de faim, — répondit le jeune homme en contenant à
 peine son indignation, — ça n'en est pas moins triste : et il n'y a pas là de
 quoi rire, monsieur ! — Mourir de faim, bah ! — dit le promeneur en
 haussant les épaules. — Il n'y a que la canaille qui ne veut pas travailler qui
 meurt de faim... et c'est bien l'histoire. — Et moi, je parle, monsieur, qu'il y a une

mort dont vous ne mourrez jamais, vous ! — s'écria le jeune homme indigné de la cruelle insolence du promeneur. — Que voulez-vous dire ? — reprit le promeneur avec hauteur. — Je veux dire, monsieur, que ce n'est jamais le cœur qui vous étouffait. — Alors le promeneur d'un ton courroucé. — Eh bien ! (mais non, prit le jeune homme en regardant soudainement en face. — Rien... il dit le promeneur : et, brusquement les talons, il prit tout gain » dans le coin d'un cabriolet à caisse orange sur laquelle on voyait un énorme blason surmonté d'un tortil de baron. Va domestique, évidemment galonné d'or sur vert et orné d'une énorme aiguille d'acier qui lui hantait les mouvements, était à l'attelage du cheval, et n'aperçut pas « son maître. (Tu bayes donc aux comédies, animal ! — lui dit le promeneur en le poussant du bout de sa canne. Le domestique le retourna sur le dos. — Monsieur... c'est que... — Tu ne sauras donc jamais dire monsieur le baron, gredin ! — s'écria le promeneur courroucé. — Allons, ouvre la porte. » Le promeneur était ■■ Tripeaud, biron bordelais, huppé, apoteux. Un pauvre homme » HM était à Bayeux, qui venait en effet de tomber épuisée de misère et de besoin au moment où elle se rendait chez mademoiselle de Cardville. La malheureuse créature avait trouvé le courage de braver la honte et les atroces railleries qu'elle redoutait en venant dans cette maison dont elle s'était volontairement exilée ; cette fois il ne s'agissait pas d'elle, mais de sa sœur Célestine.... Un reine Baccanal. de retour à Paris depuis la veille. et que la Haye voulait, grâce à Adrienne, arracher au sort le plus Deux heures après ces différentes scènes, une foule énorme se pressait aux abords de la Porte-Saint-Martin afin d'assister aux exercices de Hérok, qui devait simuler un combat avec la féroce panthère noire de Java, nommée la Mort. Bientôt Adrienne. M. et madame de Morinval descendirent de voiture devant l'entrée du Théâtre. ils devaient être rejoints par le comte de Hoolkron, qu'ils avaient rencontré au club. Derrière la toile. La salle immense de la Porte-Saint-Harlier était remplie d'une foule bondissante palpitante. Ainsi que M. de Uonlbi-on l'avait dit à l'adieu de Cardville, tout Paris se picotait avec une vive et ardente curiosité aux représentations de Morok : il est inutile de dire que le dompteur de bêtes avait complètement abandonné le petit commerce de bimbeloterie dévotieuse auquel il se livrait si irrécusablement à l'auberge du Faucon blanc, près de Leipzig ; il en était de même des grandes enseignes sur lesquelles les effets stupéfiants de la soudaine conversion de Hérok étaient traduits en peintures si bizarres ; ces roueries

soranoées n'eu»scent pas éui de mise à Paris. Hoi-ok Unissait de s'babÛter
dans une des loges d'acteiM



The text on this page is estimated to be only 11.82% accurate

LE JI'IP F.linA»IT. amhards cl &cs brassards, il portiil uu ani|>le
p;iiiiiliuu ruugv que cri.'k'fl de cuivre dore alUchaifiit i m-s clievIUes. Son
long lafeun iRe brO(^lié« ooir, or el pourpre, éult serré h sa laille et à ses
pois par d'nutres larges cercles oe métal aussi dorés. Ce sonihre co»■
donnait ail dorapleur de b^tcs uiuu [ihysiiummic plus stai&tie e». Sa barbe
épuisse el jaunâtre lonibuit à grands Rut- snr sa pnitriue, enronlHit
gravement une longue pièce de mouueline libucliu >iii sa calotte rouge.
Dévot prophète en Alleiiiingne. comédien à fa^^^ savait, comme ses
protecteurs, parOîteuicnl s'accommoder l ilr- la lut;!', L'i le coilcuiitl-iiii
»»»«! mil' s* I stupidi', était Juctiues lleuncponl, dit (JjucLe-tuul-Nu Depuis
le ■Il liDcenilie avait dévore la rabriuMt de M. Hardy, Jacques n'aviiU uitté
Uoruk, pN&sant chaque nuit dans des orgie» dont l'orguuiMie fer du 4ki
>ines d'un air sombre. — Li rdne Bacchanal encore'/ — dit Morok avec
déilain. — Toujours. ..un |>eu; quand je n'j penserai plus du tout, c'est que
je Bcr^ii mort... ou tout à ffiil abruti... Démou! — Tune l'es jamais mieui
porté... et tu n'as jamais eu plus d'esprit... niais' > répondit Morok eu
attachant son turban. h^l^f t IJu'as-iu j . rnhath enin pn'r I pi t» minent
dans la Il llrciilr avilit enciirt- jiiigiiienlé de caril- ; ses lucmbres èuornies ,
siltonnés de \ M- gunllaienl sont un maillot conteur de ..' ...n t.jii(c; - lui dit
Monik. — Il y roinmencent i s'bnpatienter iii>:tii.|>it t(uc avec inquiétude.
« rourquol «-da ? — s'éci u-i-il, — Je viens de h vo'ir : elle se tient rasée
tout au fond de s.i loge ; ses orcilln sont si couchées sur ta tf t*', qu'on di^il
qu'on les lui a cou|iéM... \oin savet ce que ç« veut dire. _ Est-ce U tout? —
du Mnml i en m retiiurnaul vers la gl.icc pour

morok savant, comme ses protecteurs, parfaitement accommodés
circonstances.



930 LE JUIF ERRANT. achever sa coiffure. — C'est bien assez, puisqu'elle est dans un de ses accès de rugc. Depuis cotte nuit où, en Allemagne, elle a éveutrii cette rosse de cheval blanc, je ne lui ai pas vu Tair si féroce ; ses yeux luisent comme deux chandelles. — Alors on lui mettra sa belle collerette, — dit •implement Morok. — Sa belle collerette? — Oui, son collier à ressort. — Et il foudra que je vous aide comme femme de chambre, -^ dit le géant ; — jolie toilette à faire... — Tais-toi... — Ce n'est pas tout... — reprit Goliath d'un air embarrassé. — Quoi encore?... — J'aime autant vous le dire... tout de suite... — Parleras-tu? — bh bien!... il est ici. -*yui, bute brute ? — L'Anglais! » Alorok tressaillit, ses bras tombèrent le long de son corps. Jacques fut frappé de la pâleur et de la contraction des traits du uompteur de bêtes. « L'Anglais... tu l'as vu ! — s'écria Morok en s'adressant à Goliath ; • — tu en es sûr? — Très-sâr. Je regardais par le trou de la toile, je lai vu dans une petite loge presque sur le théâtre; il veut voir les choses de près ; il est bien facile à reconnaître à son front pointu, à son grand nez et à ses yeux ronds. » Morok tressaillit encore. Cet homme, ordinairement d'une impassibilité farouche, parut de plus en plus troublé et si cHrayé, que Jacques lui dit : « Qu'est-ce donc que cet Anglais ? — 11 me suivait depuis Strasbourg, où il m'avait rencontré, — réfondit Morok sans pouvoir cacher son abattement ; — il voyageait à petites journées, comme moi, avec ses chevaux, s'arrêtant où je m'arrêtais, afin de ne jamais manquer une de mes représentations. Mais, deux jours avant que d'arriver à Paris, il m'avait abandonné... je m'en croyais délivré, — ajouta ^'or({k en soupirant. — Délivré !... comme tu dis cela ! — reprit Jacques surpris ; — une si bonne pratique, un admirateur pareil! — Oui, — dit Morok de plus en plus morne et accablé, ce miserable-là a parié une somme énorme que je serais dévoré devant lui ptuidaiit un de mes exercices; il espère gagner son pari... voilà pourquoi il ne nie quille pas. d Couche-tout-Nu trouva l'idée de l'Anglais d'une excentricité si réjouissante, que pour la première fois depuis longtemps il partit d'un éclat de rire des plus francs. — Morok, devenant blême de rage, se précipita sur lui d'un air si menaçant, que Goliath fut obligé de s'interposer. « Allons... allons... — dit Jacques, — ne te fâche pas ; puisque c'est sérieux, je ne ris plus. » Morok se calma et dit à Couche-tout-Nu d'une voix sourde : a Me crois-tu làclio ? — Non, pardiou ! — Èh bien ! pourtant , cet Anglais à figure c[iotesque m'épouvante plus que mon tigre ou ma panthère. — Tu me le dis,

ie te crois, répoiuilil Jacques ; mais Je na comprends pas en quoi la présence de cet nomme t'épouvante. — Mais songe donc, misérable. — s'écria Morok, — qu'obligé d'épier sans cesse le moindre mouvement de la bête féroce que je tient domptée sous mon geste et sous mon regard, il y a pour moi quelque chose d'efirayant à savoir que deux yeux sont là... toujours là... fixes, attendant que la moindre distraction me livre aux deuts des animaux ! — &laintenantje comprends, — reprit Jacques, et il (roasaillit à sontour. — Ça fait peur. — Oui; car... une fois là, j'ai beau ne pas l'apercevoir, cet Anglais de malheur, il me semble voir toujours devant moi ses deux yeux ronds, fixes et grands ouverts. Mon tigre Caïn a déjà failli une fois me dévorer le bras, pendant une distrsiction que me causait cet Anglais que l'eufor confonde l Tonnerre et sang I — s'écria Morok, — cet homme me sera fatal ! » Et Morok marcha dans la loge avec agitation. « Sans compter que la Mort a ce soir ses oreilles aplaties sur son crâne, — reprit brutalement Goliath. — SI vous vous obstinez... c'est moi qui vous le dis, l'Anglais gagnera son pnri ce soir. — Sors d'ici, brute ; ne me romps pas la tête do les prédi(7liois de malheur, — s'écria Morok, — et va préparer le collier de la Mort. — Allons, chacun son goût. Vous voulez que la panthère vous goûte, — dit le géant en sortant pesamment après cette plaisanterie. — Mais, puisque tu as ces craintes, — dit Couche-tout- Nu, pourquoi ne dis-tu pas que la panthère est malade ? » Morok haussa les épaules, et répondit avec une sorte d'exaltation farouche : a As-tu entendu parler de l'âpre plaisir du joueur qui met son honneur, sa vie, sur une carie? Eh bien, moi aussi... dans ces exercices de chaque jour où ma vie est en jeu, je trouve un sauvage et âpre plaisir à braver la mort devant une loule frémissante, épouvantée de mon audace... Enfin, jusque dans l'effroi que m'inspire cet Anglais je trouve quelquefois malgré moi je ne sais quel terrible excitant que j'abhorre et que je sid)is. d Le régisseur, entrant dans la loge du dompteur de bêtes , l'interrompt. « Veut-on frapi)er les trois coups , monsieur Morok ?— lui dit-il. — L'ouverture ne durera que dix minutes. — Frappez, — dit Morok. — M. le commissjiire de police vient de faire examiner de nouveau la double chaîne di^iinéeà la panthère et le pilon rivé au plancher du théâtre, .lu fond de la caverne du premier plan, — ajouta le régisseur. — Tout a été trouvé d'une solidité très-rassurante. — Oui, rassurante... excepté pour moi,— inunniira le dompteur de bête-i. — Ainsi, monsieur Morok, on peut frapper ? — On peut frapper, » répondit Morok. Et le régisseur sortit. CUAPITRE VU. Lo lever du rideaa. Les trois coups d*usage retentirent solennellancnC

derrière k lA l'ouverture commença, et, il faut l'avouer, fut peu écoutée. A riutérténr, la salle offrait un coup d'œil très-animé. Sauf deux avantf-scènes des premières, l'une à droite, l'autre à gauche du spectateur, toutes ki places étaient occupées. Un grand nombre de femmes très-élcgantes, attirées comme toujours par l'étrangeté 9MVii|e du spectacle, gamissaient les loges. Aux stalles se pressaient b plupirl des jeunes gens oui, le matin, avaient parcouru les Champs-ElviM M jpas de leors coevaux. Quelques mots échangés d'une stalle à l'iiiMdlNincroiiit une idée de leur entretien. « Savez-vous, mon cher, qu'il n'y aurait pas une foule pareille et une salle si bien composée pour voir Àlhalie? — Certainement. Que sont les pauvres hurlements d'un comédien auprès du rusisscment du Goo? — Moi, je ne comprends pas qu'on permette â ee Morok d'attacher n panthère dans un coin du théâtre avec une chaîne à un anneau de fer... Si la chaîne cassait ?— A propos de chaîne brisée, voilà la petite nubelle duchesse de Saint-Prix... Hais tout ce qu'il y a d'élégant est ki ce soir... je ne dis pas ça pour nous.** C'est une véritable salle des Italiens... Quel air de joie et de fête ! — Après tout, on (ait bien de s'amuser, on ne s'amusera jseulr-ôlre pas longtemps.— Pourquoi donc? — Et si le choléra vient h Paris 1 — Ah 1 bah ! — Est-ce que vous croyei au choléra, vous 7 «—Parbleu! il arrive du Nord en se promenant h canne à la main. — Que le diable l'eninorte en chemin, et que nous ne voyions pas ici sa fifpxtt verte!— On dit qu'il est à Londres.— Bon voyage !

LE JUIF ERRANT. S31 i coios arroodis, qoi lUeigiiaU presque le lobe de roreille. Le teiui de selle Ggure extréniement maigre et ossinise était pourtant fort coloré, presque pouri)re, ce qui faisait encore valoir le vert étincelant des prunelles et le blanc du globe de l'œil. La bouche, fort grande, tantôt %\U Botail imperceptiblcnicnt un air de gigue écossaise (loujourt le ménie air), tantôt se relevait léjEèremcnt vers ses coins, contractée par un sourire sardoniquie. L'Anglais était d'ailleurs mis avec une extjuise recberclie : son habit bleo à boutons de niét;il laissait voir son gilet de piqué bhoc, d*uiie blancheur aussi irréprochable que son ample cravate : deux ■agnifiques rubk formaieut les btHitons de sa chemise, et il appuyait sur le bord de la loge des mains patriciennes soigneusement gantée de gaoïs glacés. Lorsque Ton savait le bizarre et cruel désir qui amenait ce parieur à toutes ces représentations, sa grotesque figure, au lieu d'exciler on rire moqueur, devenait presque effrayante. L'on comprenait alors r«spèee d'épouvantable cauchemar causé à Morok par ces deux gros yeiix ronds et fixes qui semblaient patiemment attendre la mort du iloinprectateur, l'avantp-scène des premières qui faisait face a la oge d' Adrienuie était restée jusqu alors coinpkkemciit vide, le théâtre "Cprésentait uue gigantesque forêt de l'Inde ; au fond, de grands arbres noliqes se découpaient en ombrelles ou en flèches sur des masses auprieoses de rochers à pic, laissant à peine voir quelques coins d'un ciel tMigeâtre. Chaque coulisse formait un massi d'arbres, entrecoupé de rocs: enfin, à gauche du spectateur, et absolument au-dessous de la oge d*Adrienoe, on voyait rechancrure irrégulière d'une noire et probnde caverne, qui semblait à demi écrasée sous un amas de blocs de nuit jetés là par quelque éruption volcanique. Ce site, d'une àprelé, ruiie grandeur sauvages, était inerveilleusetneot coinpo>é* Tilliisiou aussi ioniplele que possibfe; la ram|>e bai!>s»ée, garnie d un réflecteur pournéf jetait sur ce siuistre paysage des tous ardents et voilés qui en Higiiientaient encore l'aspect lugubre et saishant. Adriëniie, un peu |>encbée en dehors de sa loge, les joues légèrement loiiDées, les yeux brillants, le cœur palpitait, cherchait à retrouver bas ce tableau la forêt solitaire dépeiute dans le récit de ce voyageur |<i racoutait avec quelle intrépidité généreux Ojalina s'était pre«i)ité nr tne tigresse en furie pour sauver la vie d'un pauvre esclave noir réhlgé dans uue caverne. Et de Ciit, le hasard servait merveilleuseiiu^ le HNiveiir de b jeune fille. Tout absorbée par la contemplitiou de ce iite, M par les idées qu'il évcilbit eu

son cœur, elle ne sougeait nullement à n qoi se passait dans b salle. 11 se passait pourtant quelque chose d'a:*m curieux à l'avant-scène qui, restée vide jusqu'alors, faisait face à b loge d'.Xdrtenne. La porte de cette loge s*était ouverte. Un homme Ib qoaraute ans environ, au teint bistré, y ékiit entré ; vêtu à l'indienne l*ufie longue robe d'éiolfe de soie onuge, serrée à sa taille par une eeiiiture verte, il portait un petit turban bbnc ; après avoir disfiósé deux chaises sur le devant de la loge et reg:irdé un mstant de c6lé et i'aotre dans b salle, il tressaillit, ses yeux noirs étiucelèrent, et il resMMtit vivement. Cet homme était Fariiighea. Cette apparition causait déjà dans b salle une surprise mêlée de curioailë : b majorité des spectateurs n'avait pas, comme Adrienne, mille niftMis d'être absorbée par b seule contemplation d'un décor pittoresque. L'attention pobleue augmenta en voyant entrer dins b loge d'où venait de sortir Fariiighea un leune homme d'une rare beauté, aussi vêtu h rindieoie, d*uiie longue robe de cactiemire bbnc à manchts flottantes, et ciùflé d'un turban écarbte rayé d'or comme sa ceinture, où brillbîl on loof[poigoïrd étincebut de pierreries... Ce jeune homme ét;iit l'YpIma. Un instant il se tint debout à la porte, jetant, du fond de la loge, nu rcpd presque iudiflèrent sur cette salhi immense, où se pressait une baie umnense... Bientôt, (aisaiit quelques pas avec une sorte de majesté incêtise et tranquille, le prince s'assit noncbabmment sur une des chaises, puis, timruant b tête vers la porte au bout de quelques seconlet, il parut s'étonner de ne pas voir entrer une personne qu'il attenlait Siins doute. Celle-ci parut eufin ; l'ouvreuse fmissait de b déb;irrasirr de son inauteau... Cette personne était uue charmante jeune fille MiMMie. vêtue, avec plus d'écbt que de goût, d'une robe de soie bbnche i farges raies ceriseUtes mines. Oa a déjà rconiiu Rose-Pompon, gaulée de ^auls blancs, longs, riiCvteiBeut surchargés de bracelets, mai? qui du moins ne caehaieut qu'à demi ses jolis bras: elle tenait à b main un énorme booquet de roses. Loin d'imiter b cahne démarche de Djalina, Rose-Pompon eutra en saotilbnt dans la loge, remua bruyammient les chaises, se trémoussa quelque temps sur son sié^e avant de s'asseoh', afin d'étaler sa belle nibe : puis, sans être le moins du monde inthnidée par cette brillbnte assemolée, elle fit d'un petit geste agaçant respirer l odeur de son bouquet de roses à Djahna, et elle parut délinitivement s'équilibrer sur b chaise qu'elle occupait. Farin^hea rentra, ferma b porte de b loge et s'assit derrière le prince. Adnenne, toiijoors profondément absorbée dans b contemplation de b forêt indienne et dans ses d répéta machinalement Adrienne. Et, après s'être retouiiiéc vers madame

de Morinval d'un air surpris, elle jeta les yeux du côté qu'on lui indiquait. Elle regarda... Que vit-elle!... Djalina assise à côté d'une jeune femme qui lui faisait l'air si telle... Par instinct, elle baissa les yeux pendant une seconde, afin de ne pas voir... de même que Ton tâcha de détourner le poignard qui, vous ayant déjà frappé, vous menace encore... Puis tout à coup, à cette sensation de douleur, pour ainsi dire matérielle, succéda une pensée terrible pour son amour et pour sa juste fierté. « Djahua est ici avec cette femme... et il a reçu ma lettre, » se disait-elle, — ma lettre... où il a pu lire le bonheur qui l'attendait ! » A l'idée de ce sanglant tourment, la rougeur de la honte, de l'indignation, n'empêcha la fièvre d'Adrienne, qui, anéantie devant la réalité, se disait encore : « Rodin ne m'avait pas trompée... Il but renoncer à rendre la fougue et la rapidité de ces émotions qui vous torturent, ou vous tuent dans l'espace d'une minute.... Ainsi Adrienne avait été précipitée du plus radieux bonheur au fond d'un abîme de douleurs atroces en moins d'une seconde. .. car elle n'eut à peine une seconde avant de répondre à madame de Morinval : « (ju'y a-t-il d'assez curieux en tout de nous ma chère JuHe? » Cette réponse évasive permettait à Adrienne de reprendre son sang-froid. Heureusement, grâce à ses longues boucles de cheveux, qui, de profil, cachaient presque entièrement ses yeux, sa pâleur et sa rougeur subite échappèrent à l'indignation de Morinval, qui reprit salement : « Comment, ma chère, vous ne voyez pas ces Indiens qui viennent d'entrer dans cette loge d'avant-scène... tenez... là... justement en face de la nièce — Ah! oui... très-bien... je les vois, » répondit Adrienne d'une voix ferme. — « Vous ne les trouvez pas très-curieux ? — reprit l'Union manivale. — Allons, mesdames, — dit en riant M. de Morinval — on peut d'indulgence pour de pauvres étrangers : Us ignorent nos usages »

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

131 LE JUIF ERRANT. Sans cela s'afflcbraicnf-ils en si mauvaise compiiiiiie à la face de iuul Paris ? — En eilet, — dit Adrieiine aver un sourire amer, — leur infëiuiiié eu si louchante !... Il faut les plaindre. — Mais c'est qu'elle est iDalheureiisem< ut eharniante, cette petite, avec sa n)be décolletée et ses bras nus, — dit la marquise; — cela doit avoir seize ou di\sept ans au plus. Regardez-la donc, ma chère Adrienne; quel dommage!... — Vous êtes dans un jour de charité, vous et voire mari, ma chère Julie, — ré|M>ndil Adrienne ; — il faut plahidre ces Indiens... plahidro cette créature... Voyons, qui phiindrons-nous encore? — Nous ne plaindrons pas ce bel Indieu au turban rouge et or, — dit le mar(|uis en riant, — car, si ct-la dure, h petite aux rubans cerise va l'embrasser... Par ma foi ! voyez donc comme elle se penche vers son sultan... — Ils sont très-amusants, — dit la marquise en partageant Thilarité de son mari et en lorgnant Ro^e-Pompon ; puis elle reprit au boni d une minute, en s'adrcssaut à Adrienne : — Je suis certaine d'une chose, moi... c'est que, malgré ses mines évaporées, cette petite est folle de cet Indien... Je viens de sui-prendre un regard.... qui dit beaucoup de choses. — A quoi bon tiiut de pénétration, ma boime Julie? — dit doucement Adrienne; — quel intérêt avons-nous à lire dans le cœur de celte jeune fille?... — Si elle aime son sultan... elle a bi(*n raison, — dit le marquis en lorgnant à son tour, — car, de ma vie, ie n*ai rencontré quelqu un de plus admirablement beau que cet Indien! je ne le vois que de pmfil, mais ce profil e>tpur et fin comme un camée aïiti(iue... Ne trouvez-vous pas. mademoiselle? — aj Kt. on Ta dit, elle frappa légèrementl iieur l'épaule de Djaloia, qui. à ces mots, tressaillit, toiirua la tête, et, pour la première fois, aperçut mademoiselle de Cardoville. Quoiqu'on l'eût presque préparé à cette rencontre, le prince éprouva un saisissement si violent, qu'éperdu, il allait uivoloutairement se lever; mais il sentit peser vifluenceuscment sur Sf>n é|iaulc la main de fer de Faringhea, nui, placé derrière lui, s'écria rapidement à voix basse et en lauffuc hindoue : « Du courage... et demain cette femme sera à vos pieds. » Et , comme Djalma faisait un nouvel effort, le métis ajouta , pour le contenir : « Tout à lheure elle a pâli, rougi de jalousie... Pas de faiblesse, ou tout est perdu. — Ah ça ! \ous voilà encore à parler voire affreux patois, — dit Rose-Pompon à Faringhea en se retournant. — D'abord, c'est pas poli; et puis ce laugae est si baroque, qu'on dirait, quand vous le parlez, que vous

cassez ces noix. — le parle de vous à monsieur, — dit le nié. — Il s'agit d'une surprise qu'il vous ménage. — une surprise.... c'est différent. Alors, dépêchez, entendez -vous, Prince-iharmant?... — ajouta-t-elle en regardant tendrement Djalma. — Mon cœur se brise, — dit Djalma d'une voix sourde à Faringhea en emph>vant toujours la langue hindoue. — Et demain il bondira de joie et d'amour, — reprit le li élis. — Ce n'est au*à force de mépris qu'on réduit une femme fière. Demain... vous dis-je, tiemblante et confuse, elle sera suppliante à vos pieds. — Demain... elle me haïra... à la mort! — ré^Mudit le prince avec accablement. — Oui... si maintenant elle vous voit faible et laide. A cette heure il n'y a plus à reculer... regardez-la donc bien en face, et ensuite prenez le bouquet de cette petite pour le porter à vos lèvres... Aussitôt vous verrez cette femme si fière rougir et palir comme tout à l'heure : alors me croirez- vous? » Djalma, réduit par le dr^scspolr à tout tenter, subissant malgré lui la fascination des conseils diaboliques de Fariig liea , regarda une seconde mademoiselle de Gaidoville bien en face, prit d'une main tremblante le bouquet de Rose-Pompon, puis, jetant de nouveau les yeux sur Adrienne, il effleura le bouquet de ses lè\res. A cette outrageante bravade, mademoiselle de Cardoville ne put retenir un tre&saiUement si brusque » si douloureux, que le prince en fut frappé. « Elle est vous... — lui dit le métis; — voyez-vous, monseigneur, comme elle a frémi... de jalousie; elle est à vous ; courage! et bientôt elle vous préférera à ce beau jeune homme qui est derrière elle... car c'est lui.,, qu'elle croyait aimer jusqu'ici. » Et comme si le métis eût deviné le soulèvement de rage et de haine que cette révélation devait exciter dans le cœur du prince, il ajouta rapidement : « Du calme... du dédain l... N'est-ce pas cet homme qui maintenant doit vous barrer? » Le prince se cootiot e(passa la main sur son front, que la colère avait rendu brûlant. « Mou Dieu! qu'eslu>sa l'outrage juMu'à la re» der en faci^, jusqu'à la braver en portant à ses lèvres le Di»mjuet de la créature qui l'accomuagnait, Adrienne, saïje d'une noble indignité, se sentit le courage de rester. Loin de fermer les yeux à révi^kauce, èk éprouva une sorte de plaisir barbare à assister à l'ag^Hiie, à la mort de son pur et divin amour. Le front haut, l'œil fier et brillant , b jouet tû* lorée, la lèvre dédaigneuse, à son tour elle reg-irda le priuee avec un méprisante fermeté: un sourire sardonique dilleura «^e^ lèvres, etele dit à la marquise, tout occupée, ainsi que bon nombre de spectateurs, de ce qui m; passait à ravant-scène : c Cette révoltante exhibition de mœ^irs sauvages est du mnini parfaitement d'accord avec le rôle du

programme. — Certes, èa fa mrquise, — et mon cher oncle aura p ment vers la caverne située à gauche du théâtre, au-dessous de la loge de mademoiselle de ('ardoville : un frisson de curiosité ardente parcoirut loute la Sidie... Un second ni^issement encore plus sonore, phi profond, et qui semblait plus irrité que le pnnnier, sortit cette fois di souterrain, dont l'ouverture disparaissait à demi sous des brouaaaillai attiricielles, faciles à écarter. A ce nigissement. l'Anglais se leva debnrt dans sa petite loge, en sortit presque à mi-corps et se frotta vivement les mains ; puis, coinpiéteinent imin(»bile , ses grf»s yeux verts • Hxei et brillants, ne quittèrent plus l'entrée de la caverne. A ces hurlements féroces, Djalma avait aussi tressailli, malgré tootei les cxcitati<.ds d="" de="" jalousie="" haine="" auxquelles="" il="" proie.="" la="" vue="" cette="" forth="" les="" ni="" panth="" lui="" cass="" une="" profonde="" en="" reveillant="" nouveau="" le="" souvenir="" son="" pays="" et="" ces="" chasses="" meurtri="" qui="" comme="" guerre="" ont="" des="" enivri="" terribles="" e="" tout="" coup="" entendu="" clainms="" g="" rarim="" p="" sonner="" l="" qu="" n="" pas="" traqi=""> porté d'une ardeur plus sauvage! BientM les gr(»ndeniesats sonnb, comme un tonnerre lointain, couvrirent presque les ràlements stridents de la pautliere ; le litm et le tigre, Judas et t'aîn, lui répondaient du fond du tliéàti-e, où étaient leurs cages... A cet effrayant concert, doot ses oreilles avaient éié tant de fois frippées au millen des solitudes de rindo, lorsqu'il y cam(>ait pour la chasse ou pour la guerre, le sans et Djalma bouillonna d;ins ses veines, ses yeux étincelèrent d'une ardeur farouche : la tête un peu pencliée en avant, les deux mains crispées nv le rebord de la loge, tout son cor|)S frénissait d'un treinblcinent oon* vulsif. I es s|)ectateurs, le théâtre, Adrienne, n'existaient phn pour hé: il était dans une fbrét de sou pays... et il sentait le tl|re... Il se mêlait alors à sa beauté une expression si intrépide, s! Êimaeiie»

The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate

LE JUIF ERRANT. km de l'akna, el lui dit : • Ne regardez doue pas ainsi celle caverne, vous iver bkiies peur... » Le prîDi e oc l'euteiidil pas. € Ah! le voilà le voilà! » murmura la foule presque tout d'une WQÎX. Morok paraissait au fond du diéalre... Morok, costumé comme nous fLYviiiis déueint, poruit de plus un arc et nu long carquois rempli de lèches. Il descenail leiittMnonl lu rampe de rochers simules qui allait en s*absiissant jusque vers le milieu du théâtre ; de temps à autre il s'arrêtait eoartt feignant de prêter loreille, et de ne s'avancer qu'avec circousDectitm ; el jriant ses regards de côté et d'autre, involoutaircmenl sans BOUle, il rencontra les deux gros yeux ^crts de l'Anelais dont la loge ivcûsûuait justement la caverne. Aussitôt les traits du dompteur de bétcs le aiutracterent d'une manière si eflhiyanc, que madame de Morinval, qal resaminalt curieusement à l'aide d'une excellente lorgnette, dit rîvenient à Adrienne : « Ma chère, cet homme a ptmr... il lui arrivera Balheur... ^ Est-ce qu'il arrive des maltieurs? — répondit Adrienne avec un sourire sardouique, — des malheurs au milieu de cette foule Éi brillante, si parée, si aminée... des malheurs... ici, ce soir? Allons te, ma chère Julie.. ■ vous n'y songez pas;... c'est dans l'ombre, c'est la solitude, qu'un malheur arrive, ianuiis au milieu d'une jbole joyeuse, à l'érlat des lumières. — * id ! Adrieime... prenez garde ! — t'ecria U marquise, ne p4)uvantl retenir un cri d eCP* oi et saisissant le bras de mademuisclle de CardovOle comme pour l'attirer à cUe; ~ la mez-vous? » El la niar Une grande rumeur de curiosité palpitante courut alors dans la salle, m hrà recirds élaieut invinciblement attachés sur la caverne, butre ■ broussailles artificielles quelle écarta biasneoi ey montnàut deux rangées de crocs formidabh». Une dituble hsiliie de fer et un collier aussi de fer |>eiut en ntiir se confondant avec m pelage d'él>eiie et l'ombre de Li caverne, l'illusion él;it complète ; i terrible animal srs accoudé sur le bord de la loge, était aussi en pro'ie à c ëiiiotiun pmfoude, causée par un haait-il, — que je vois ici, à l*aris, ur un tlk'âtre, doit être celle que le Malais (le ih>ig ou étrangleur [ui avait talouê Djahiia à Java pondant son souimeil) a enlevée toute lelUe dios son repaire, et vendue à un capitaine européen... Le pouiNr de Bohwanle est partout, — ajoutait le thng dans sa siiperslition anguiiiiire. — Ne tniuvez-vous p;is, — reprit le marquis sadretraal à «drienne, — que ces Indiens sont Miperlies h voir ainsi?... — Vat-éire... ils auront assisté à une chasse pareille d;ins leur pays,

— lit Adrienne «'omiiii si elleeU voulu trvotpicr et braver ce qu'il y avait le plus cnul dans ses souvenirs. — \drienue... — dil t(»ut à coup ui inar|ui|i« k mademoiselle de ()ardo\iJU: d'une voix alu*rée, — niaint4*nant roiià le dompteur de b^te% assez près de nous... sa ligure n'est-^lle p;is iffra vante à voir?... Je vous dis que cet houime a peur... — Le fait est, — ajouta le ni.-ir|iiis trcs-scricusure m'il s'approche de ce côté... i^n dit que s'il nerilait sou sang-froid nue niante il courrait le plus grand péril. — An!... ce serait htirrible, — Téi'ria b nuirquise en s'adrosant à Adrienne, — là, sous nos yeux... ill était blesse... — Eslr-ce qu'tui meurt d'une lilessi;re... — répondit Idrienne à la nurquîM; avec un accent d'une si froide iudîflerence que a ieune femme regarda mademo!sar arriver jusqu'à l'entrée de la caverne. l s'arrt'ta un moment, ajusta une lleche sur Isi corde de sim arc, se mit i genoux derrière un bloc de n»clier, visa longtemps : le trait siffla et lia se perdre iians la profondeur de la caveiie, où la panthère s'était lelMe après >voir un instant montre sa tête menaçante. A pelue la lèrlie eut-elle ifsparu, que La Mort, irritée à dess4*in par Utdbth, alors ■vMblet pooM uo nigissi*nicot de colère couine si elle eùl élé fra^ pée... la pantftmime de Morok devint si expressive, il exprima si na» tun*llemeut sa joie d'avoir atteint la bête féroce, que des bravos frénétiques écLiUTout dans toute la salle. Jckmt alors son arc loin de lui, il tira un i^oigmird de sa ceinture, le prit entre ses dents, et se mil à ramper sur ses mains et sur ses genoux, comme s'il eût voulu surprendre dans son repaire la panthère blessée, l'our rendre l'illusion plus parfaite, La 5lort, irritée de nouveau nar (oliath, qui la fiappait avec une Itarre de fer, La Mort poussa du fouo du souterrain des rugissements eflroyables. le sombre aspect de la for^t, k peine éclairée de reflets roiiffeàtres, était d'un eHèt- si saisiss:mt, les Ivirlemenls de la panthère si furieux, les gestes, l'attitude, la physionomie de Morok si empreints de tiTreur... que kl salle, attentive, f'éuiissaute, restait dans un silence profond ; toutes les respiRititms étaient suspendues : ou eût dit qu'un rrissemi d épou< vante gaffiait tous les s|)eclatcurs, comme s'ils se fussent attendus k auelque ÏM>rrible événement . Ce qui nnidaii la pantomime de Morok 'une vérité si effrayanle, c'est qu'en s'approchani ainsi pas à pas de la caverne, il s'approchait aussi de la loge de l'Anglais... Malgré lui, le dompteur de bèles, fasciné par la iieur, ne pouvait déficher ses yeux des deux gros yeux verts de cet homme ; on eût dit que chacun des brusques mouvements qu'il l;is:iit en rampant rëpimdait a une secousse d'attraction magnétique, cau>^epar le ngard fixe du sinistre par'ieur... Aussi, phis

Morok se rapprochait de lui, plus sa figure se décomposait et devenait Uvide. Une fois encore, à la vue de cette pantomime, qui n'était plus un jeu, mais l'expression vraie de l'épouvante, le silence profond, palpable, qui régnait dans la salle, fut interrompu par des acclamations et des transports auxquels

The text on this page is estimated to be only 15.91% accurate

LE JUIF ERRANT. SEIZIÈME PARTIE. CHAPrniB PRKUIBIL
n al nuit. U lune brille, les ëlollles scinlillent lu milieu d'un ciel d'une
mélancolique sérceuilë : ka aigres »ifUt:uKiits J'ud vent du nord , bràe fitiii-
ste, Kche, glacée, m croisent, serpentent, éclatent en riuleole> nriik-s; de
leursouRle ipre et strident... elles t»byenl lesbauE>ur> de Montmartre. Au
sommet Te plui élevé de celte tulliuë, uu homme est fcbout. Sa grande
otnbic se projeiie sur le lemin pierreui éclairé par h lune... Ce voyageur
regarde la ville immense qui s étend à ses pieds... Pimg... duDi la nuire
silnuuctte découpe ses tours, ses ciuuuoies, ses dômes, ces clochers sur la
limpidité bleuâtre de lliirizon, taudis que du milieu de c< t ocûin de pierre
s'cleie une Tapeur lumineuse i)ui rougit l'azur étoile du zéuilh. C'est b leur
lointaine des mille feux qui, te soir, à l'beure des plaisin, éclaireul
joyeusementl lu bnifaute capitale. a Non , — disait le voyageur, — cela ne
sera pas , le Seignseot pas, les silllements aigus de ce veni siuisire qui. m
'enveloppant de son tourbillou, sembbbit de son souille cnipoi-^ouiiiS
propngcrle llé.iu. Sans doiile b colère du Seigneur s'apaise. Peui-éire mn
ÏrésTuce ici est uue menace, dont il donnera cmiscience i ceui qu'il oit
intimider. Oui, car s.-ins ceb il voudrait dune, au contraire, fnpper nn rotip
d'un reteutisBemenl plus épouvantable , en jclaoi tout d'ab ni b terreur cl b
mort au cœur du p:iys , au sein de celte ville immense ! Oh non I non '■ le
Seigneur auni pitié. Non , il ne me condamnera pas à ce nouveau supplice.
Hélas ! dans celle ville , mes frères sonl plus nombreux et plttts misérables
qu'ailleurs, tl c'est mot qui Irur apporierais la mort!... rion, le Seigneur aura
pitié: car, hélas lles sept descndauls de ma so-ur sont enlin rénois d:ins
celle ville. Et c'est moi qui leur apporterais la moi 1 1 La mort... su lieu du
secours pressant qu'ils réclameiitl Car cette lemii»qui comme moi erre d'un
bout du mondf k l'unlre, après avmr une fuis cncnre brisé lus trames de
leurs ennntiis... cette femme a poursuivi sa marche étemelle. En vain elle a
presseult que de grands malheurs menaçaient de nouveau ceut4i qui me tien
oeni par le sang de ma sœur. . La niuin invisible qui m'amèue... chasse
devant moi la femme errante... Comme toujours eniporlée par l'irrè^iible
lourbilluu, en vain elle s'est écriée, suppliante, au momcnl d'abandonner les
miens : ■ (Ju'au moins, Seigneur, je Unisse m lAdwl — UtkCBllU Mepinl
— Unelquet tom. pw pMë! rfaii qw qnriqoe* Joml — H»»r.Bl!t! , .. ^^ —
Je laisse ceux que je protège au bord de l antaoe. — II*(CM... II*SCK.,,» .

j. -. Et l'Mtre «Tant s'est dancé de noarau dans SI route éUrMlle...B SI voix
> traversé l'espace, m'appdani au secoun des mioia. Quand ■ voii est irrivée
jusqu^i moi, je le lentais,... les nieioM de nu m éuieni encore exposé» i
d'efl^janto péril. Ces périls suinMoiei rw«. Oh! dites, dilcs. Seigneur! les
«acendanU de ma soewéduinipn»t-ils à b fatalité qui d èiredans les liisiesdn
bonheur de Ihumaniié. UiaseE-iDoi, 'elpn, Ips réunir, puisqu'on tes divue ;
les défendre , pulsqu oo les sUsqM ,, laissei-mui bire espérer ceux-U qui
n'espèrenl |ihis. donner du eoonp 1 ceux qui sont abaiius, relever ceux dont
la cbuie neascei iuM^ ceux qut persévèrent dans le bien. Kl peut-être leur
lutte, leur dévouement, leur Tcrtn. leurs dorian expieront ma bute... à moi
que le malheur, oh ! qne le maftMrM avait rendu iitjuBie et méchant.
Seigneur! puisque votre mùa M^ puissante m'a conduit ici.... dans un but
que j'ignore, désamei an voirc colitre; qtiejenesob plus I instrument de vos
vciyeances!... *ieei di- deuil sur la terre! Depuis deux années, vos créatures
looibrBl par milliers..... sur mes pas I.c monde est ilérimé, un voife dede:!!
s'étend par toul le ^olie... Depuis l'.^sie jusqu'aux gbces du pMe.-Ji
marché... el l'un est mort... NeniCDdei-vouspasceloof S--i!flol^di ti ter
remonte vers TOUS. Seigneur?. ..IHisérieordepouriOMS et pour «ni. Qn'un
jour, qu'un seul Jour... je puisse réunir les deaccadaUs de M sueur... et ils
sont sauves... » Kn disant ces parole-:, le voyageur tombai geuous... U
iCTaftTCTsb ciel ses mains supplijules. Tout i coup le vent rugit avec un
redoublement de Ticrienoe; ses

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

LE JUIF RRRANT. S35 |Q6 1« choléra t'est d'abord déclaré à Paria, en interrompait, ai eeli e, M marrhf pniftr^esive, |)ar uq bond énorme et iiiexnlicaMe. — On auuai que le rent du nord-eat a conataounent aouTné pendant lea I rafagea dn eboléra. cflAPmtB n. La collttioB. Bmin du joar oà le sinistre royageur, descendant des hauteurs lartre, était entré dans Paris, une assez grande activité régnait îamt-Dizier. Quoiqu'il fût à peine midi, la princesse, sans être e avait trop bon ([oût pour cela, était cependant mise avec plus L'Ile qu'à rordiuiaire ; ses cheveux blonds, au lieu d'être simpletls eu bandeaux, formaient deux toufTes crêpées, qui seyaient à ses joues grasses et fleuries. Son bonnet était garni de frais wes; enfin, eu voyaul madame de Sainfr-Dizier se cambrer, iveltr, dans sa roM de moire grise, on devinait que madame 'ait dû requérir Tassistance el les eflbrts d'une autre des feropriuccsse pour eutreprenre et pour obtenir ce remarquable ment de la taille replète de leur maîtresse. Nous dirons bienle édifiante de cette légère recrudescente de coquetterie moncesse, suivie de madame Grivois, sa femme de charge, donnait ts ordres relativement à quelques préparatifs qui se Lisaient ra>te salon. Au milieu de cette pièce était une grande table ouverte d'un tapis de velours cramoisi et entourée de plusieurs n milieu de!>quelcs ou remarquait, à la place d*hoimeur, un e bois doré. Haus un des angles du nlon, non loin de la cbeI brûlait un excellent feu, se dressait une sorte de buffet Imron y voyait les éléments variés (te la plus friande, de la plus oHalmu. Ainsi, sur des plats d'argent, là s'élevaient en pyralaiMlwich de laitances de carpe au beurre d'anchois, émincées lariné et de truffes de Pérījijioni (on était en carême) ; plus loin, échauds d'araenl à l'esprit-de-vin, afin de les conserver bien es bmtckiei de queues d'écrevisses de la Meuse à la crème cuite dans leur pâte feuilletée, croustillante et dorée, et semblaient excelluce, en succulence, d . * petits pâtés aux huftres de Maivées dans du viu de M:)dère et aiguuéet d'un bachis d'esturquatre épices. A côté de ces œu\Ti;s térieH\$€§ venaient des os lé[[ères, de petiu biscuits souillés à Tananas, des fond tnitê ss, pnmeor alors fort rare ; des ([elées d'oranges servies dans Btière de ces firuits, artistement vidée à cet mei ; rubis et tovins de Bordeaux, de Madère et d*Alicante étincelaient dans flacons de cristal, tandis qoe le vin de Champanic et deux aie porcelaine de Sèvres, remplies, l'une de cafc à la crème et) chocolat à la vanille ambrée, arrivaient presque à Tétat de ilongés qu'ils étaient dans un

grand rafndcniison' d'argent ci|»fi de glace.) qui donnait à cette friande collation un caractère singulièreitolifue et romain , c'étaient certains produits de Vofflce reliit élaborés. Ainsi on remarquait de charmants petits calvaires Fabricot, des mitres sacer>»tales prallnées, dtt crosses épisD massepain auxquelles h priuçesse avait ioint, par une attent pleiue de délicatesse, un petit chapeau de cardinal en sucre », orné de cordelières en fil de caramel : la pièce la ulus împorces sucreries catholiques, le chef-d'œuvre du clief d'office le de Saint • Dizier, était un superbe crucifix en angélique avec me d'épine-viiietle candie (I). Ce sont là d'étranges profanat s'indignent avec raison les gens même peu dévots, liais, deodente jouglerie de la tunique de Trêves Jusqu'à la plaisanlotée de pa châsse d'Argenteull, lm gens pieux à b façon de la de Saint-Dizier semblent prendre à tâche de ridioiliser à force iS traditions respectables, ivoir jeté un coup d'œil des plus satisfaits sur la collation ahisl niadauie de Saint-Dizier dit a madame Grivois en lui montrant I doré qui semblait desl'mé au président de cette réunion : c Ama chancelière sous la table, pour que Son Eminence puisse y es pieds ? il se plaint toujours du froid... — Oui, maome, — ne Cri vois après avou* regaidé sous la taMe, — la chancelière — Dites aussi que l'on remplisse d'eau bouillante une boide ans le cas où Son Eminence n'aurait pas assez de b chance' réchauffer ses pieds... ^ Oui, madame. — Mettez eocore du personne parfaitement dîne de foi noua a affirmé avoir aaauté à an Mrat cliei uo prélat fort cminent et avoir ?u au denaert one pareille ce qui fit d in* par cette personne an prélat en question : c Je erojaia, «ir, quf l'on mangeait le corpa du Sauvenr a dinal Malipieri, qui avait toujours nroid, et l'évêque belge de HaUagen, 3 ni avait toujours chaod ; le père d'Aigrigny les accompagnait. Le carinal romain était un grand nomme plus osseux que maim et à la phy* sionomie hauuine et rusée, à la figure jaunâtre et bouiDe : il lourhait beaucoup , et ses yeux noirs étaient profondement cernes d'un ccrcte brun, l/evêque belge était un petit homme court, gros, trapu, à l'abdomen proéminent, au teint apoplectique, au regard délibère, à la main potelée, molle et dimillette. Bientôt b compagnie fut rassemblée dans le grand salon ; le eariJKnal alla se coDer à b chemmée, tandb que Tévêque, qui commençait à su or et à souffler, lorgnait de temps à autre le chocolat et le calé gbcés qui devaient l'aider à supporter les ardeurs de cette canicule artificielle. Le père d'Aigrigny, s'apurochant de la princesse, lui dit à demi-voix ; c Voulez-vous donner ordre que l'on introduise id Tal^bé (bbrid de Bennepont, oui viendra vous demander ? — Ce jeune prêtre est donc ici ?

— demanda la jprincesse avec une vive surprbe. — Depuis avant-hier. Nous I avons fait mander à Paris par ses supérieurs... Vous saurez tout... Uuant au père Bodin, madame (irivois ira, comme Taotre joor, le tiiro entrer par la petite porte de r escalier dérobé.— Il viendra aujourd'hui ? — n a des émises fort hnportantes à nous apprendre. 11 a d 'siré que monseigneur le cardinal et monseigneur l'évêque soient présents à l'entretien, car ils ont été mis à Borne au fait de tout par le p^ général, en leur qualilé d'affiliés... » v r^ ^ La princesse sonna , donna ses ordres, el, revenant auprès du cardinal, hii dit avec l'accent de b sollicitude b plos empràsée : « Votre Bmlnence commence-trelle à se réchaoffèr on peu? Votre Embonce vent-eDe one boole d'eau chaude sous ses pieds ? Votre EmîDeoe désireIpdle qoe Ton bsse eocore plus de feu?... » A cette proposition, l'évêque belge, qol étaochail ton front roissebnt, poussa un soupir désespéré. c MiOe grâces, madame b princeesae. ^ répondit te cardinal à madame de Samt-Dîzier en fort bon français, mais avec un accent italien imolérabte, — je sub vrafanent confus de tant de bontés. — Moïsei* gnrrar n'acceptera-t-il rien? — dit b princesse à révêqoe en loi indiquant le buffet. — Je prendrai, madame b princeise, si voos vootef. b permettre, on peu de cafè à la glace. » Kt b prébt fit un prudent circuit afin d'approeher de b colblk % nm passer devant la cheminée. c Et Votru Einineore ne prendra4-elb pas oo de ces peths pftfes aui huitret? Ib ioot brAbnU, dit In princesse. - Je bs conoa^ déii, madame b princesse, — dit le eardin.il en ebaftîobnt d'un llr '

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

836 LE JUIF ERnAWT, ^Ê^ «HMMaC — ils sont e\c|uis, el je ne résiste pas. — (jiiel vin aurai je flionuenr d*oiïi ir à Voire tinincuce, — repril graciiruseniciit la piiiureshc. — Uu peu (le vin de Bordeaux, madame, si vous le vuulez bien » Et comme le père d'Aigrigny s*ap|>r était à verser à boire au cardioal» la princesse lui disputa ce plaisir. « Votre Kmiueuce m'approuvera sans doute, — dit le père d*\igrignv au cardinal pendant que celui-ci dégustait gravement les petits pai& au\ huîtres, — je n*ai pas cru devoir convodit la princesse en faisant au cardinal une respectueuse et profonde réTérence. — C'était chose iuste et due, madame la princesse, — répondit le cardinal en s'indinaut après avoir déposé sou verre vide sur la Cable, — nous savons combien l'I glise vous doit pour la direction salutaire que vous Imprimez aux œuvres religieuses dont vous êtes patrouue. •^ Quant à cela , Votre Eminence peut être certaine que ie fais refuser Unit bccours à Tindigout qui ne pt ut pas justifier d'un billet de confession. — Et c'est seulement ainsi, madame , — reprit le cardinal en se laissant tenter cette fois par rap|)éti>sunte tournure d'une bouchée aux çïueues d'éci'Cvisses, — c'est seulement ainsi que l.i cliariié a un sens;... je me soucie peu que l impiété ait faim :... la piété... c'est difléreut, — et le prélat avala prestement la bouchée, — Du reste, — reprit-il, — nous savons aussi avec quel zèle ardent vous poursuivez inexorablement les impies et les rebi*lles à l'autorité de notre saint-père. — Votre i-.miueuce peut être convaincue que je suis Homaine de cœur, d'âme et de conviction; je ne fais aucune dif.ëreuce entre un gallican et un Turc, — dit bravement la princesse. — Madame la princesse a raison , — dit rêvéque belge ; — je dirai plus : un gallican doit être plus odieux à l'Eglise qu'un païen , et je suis à ce sujet de l'avis de Louis XIV. Ou lui demandait une faveur pour un homme de sa cour : « Jamais, dit le grand roi : — cet liomme-là est jan.^éuiste. — Lui , sire ! il est athée. — Alors, c'est di:(érent, j'accorde la faveur, » dit le roi. Cette petite plaisanterie épiscopale fil assez rire. Après quoi le père d*Aigrigny reprit sérieusement en s'adressant au cardinal : a Malheureusement, ainsi (|ue je le dirai tout à l'heure à Votre Eminence, à pnpos de l'abbé Gabriel, si l'on n'y veillait fort, le bascl-rgé s infecterait di*gallicani^me et d'idées de rébellion contre ce qu'ils appclletit le «lespotisiïie des évêques. — Pour obvier à cela, — reprit durenient le cardinal, — il faut que les évêques redoubtent de sévérité et qu'ils se

souviennent toujours qu'ils sont Romains avant d'être Français, car en France ils représentent Home, le saint-père et les intérêts de l'Eglise, comme un ambassadeur représente à l'étranger son pays, son maître et les intérêts de sa nation. — C'est évident, — dit le père d'Aigrigny; — aussi nous espérons que, grâce à l'impulsion vigoureuse que Votre Eminence vient donner à l'épiscopat, nous obtiendrons la liberté d'enseignement. Alors, au lieu de jeunes Français infectés de philosophie et de socialisme, nous aurons de bons catholiques romains, bien obéissants!», bien disciplinés, qui deviendront ainsi les respectueux sujets de notre saint-père. — Et de la sorte, dans un temps donné, — reprit l'évêque belge en souriant, — si notre saint-père voulait, je suppose, délier les catholiques de France de leur obéissance au pouvoir temporel existant, il pourrait, en reconnaissant un autre pouvoir, lui assurer ainsi un parti catholique considérable et tout forme. » Ce disant, l'évêque s'essuya le front et alla chercher un peu de sirop. 'J'ai au fond d'une des armoires remplies de chocolat glacé. « Or, un pouvoir se montre toujours reconnaissant d'un pareil cadeau, — dit la princesse en souriant à son tour, — et il accorde alors de grandes immunités à l'Eglise. — Et ainsi l'Eglise reprend la place qu'elle doit occuper, et qu'elle n'occupe malheureusement pas en France dans ces temps d'impunité et d'anarchie, — dit le cardinal. — Heureusement j'ai vu sur ma route bon nombre de prélats dont j'ai gourmandé la tiédeur et ranimé le zèle... leur enjoignant, au nom du saint père, d'attaquer ouvertement, hardiment, les libéraux de la presse et des cultes, (quoiqu'elle soit reconnue par d'abominables lois révolutionnaires. — Hélas ! Votre Eminence n'a donc pas peur d'être déchirée il qu'il y a abus dans votre mandement... monseigneur. Il y a abus! Votre Eminence comprendra ce qu'il y a d'effrayant pour un prince de l'Eglise qui, assis sur son trône pontifical, entouré de ses dignitaires et de son chapitre, entend au loin quelques douzaines de buveurs athées, à livrée noire et bleue, crier sur tous les tons, depuis le haut Jusqu'à la basse : — Il y a abus ! il y a abus ! En vérité, s'il y a aussi quelque part » c'est abus de ridicule... chez ces gens-là. » Cette plaisanterie de la princesse fut accueillie par une hibridité générale. L'évêque belge reprit : « Moi je trouve que ces fiers défrayent les lois, tout en faisant les fanfares, agissent avec une humilité parfaite ment chrétienne ; un prélat soufflette néanmoins leur impiété, et ils répondent modestement, en faisant la révérence : — Ah ! monseigneur, il y a abus... » De nouveaux rires accueillirent cette plaisanterie. « Il faut bien les laisser s'amuser à ces innocentes querelles

d'éth liers incommodés par la rude fêrûle du ma lire, — dit en souriant le cardinal. — Mous serons toujtmrs chez eux, malgré eux et contre eux.... D'abord, parce que plus qu'eux-mêmes nous tenons à leur salut* cC cisuite parce que les pouvoirs auront toujours besoin de nous pour l« consacrer et pour brider le populaire. Du reste, pendant que les avocats, les |)arleinentaires et les athées universitaires pimssent des crie d'une haine impuissante, les âmes vraiment chrétiennes se nillêni el st liguent contre l'impiété. A mon passade à Lyon... j'ai élé protondéoMil touché... Mais comme c'est une véritable ville romauié : confréries, péiK ttrnts, œuvres de toutes sortes... rien n'y manque... el, qui mieux al, plus de trois cent mille écus de douation au clergé en ime année... Ak! Lyon est la digne capitale de la France catholique. Trois cent miUeécm de donation... voilà de quoi confondre l'impiété ; trois oenl mille écmi Que répondront à cela messieurs les philosophes? — Malheureusenol, monseigneur, — n-prit le père d'Aigngnv. — toires les Tilles de Pruee ne ressemblent pas à Lyon ; je dois même prévenir Voire Emiaenet qu'un fait très-grave se manifeste ; quelques oienil»ret du bas clergé prétendent faire cause commune avec le populaire, dont Os partagent n pauvreté, les privations, et se préparent à réclamer au nom de régaîté évangelique contre ce qu'ils appaiD Ciit eo forme de crosse épiscopale. Invité par l'exemple, le cardinal, soui le prétexte d'aller rcchaulter au feu de la cheminée ses pieds loujoungb* ces, jugea à propos de s'offrir un verre d'excellent vin vieux de Nabgli Su'il huma par gorgées avec un air de méilitatiou profonde; après qioi reprit : « Ainsi, cet abbé se pose en réform;iteur. Ced iit élre un a»* biticiix. Est-il daneereux ? — Sur nos avis, ses supérieurs Tout juféld; on lui a ordonné de se rendre ici : il viendra tout à I heure, ei jedni à Votre Eminence pouruiioi je l'ai mandé mais auparavant voici oai note qui, en quelques lignes, expose les funestes leudanoes de l'abbé Crabriel. On lui a adressé les questions suivantes sur plusieurs de sesae* tes ; il y a répondu de la sorte, et c'est eu suite de ses réponses que ta supérieurs l'ont rappelé. » Ce disant, le pèi-e d'Aigrigny prit dans son portefeuille un papêtr qil! lut en ces termes : Demande : « — Est il vrai que vous ayez rendu les devoirs religieux k m habn « tant de votre paroisse, mort dans I impéuitence finale la plus détsrti « ble, puisqu'il s'était suicidé ? » Héponse de l'abbé (îabriel : c — Je lui ai rendu les derniers devoirs, parée que plus que UMt «« tre, en raison de sa fin coupable, il avait besoin des prières de Vîr « glise : pendint la nuit qui a suivi son euterremeni, j'ai oacoro iinplsri « pour lui la miséricorde divine. » i

Demande : « — Est-il vrai que vous ayez refusé des vases sacrés en vermeilM^ « divers embellissements dont une de vos ouailles, obeissam i un lile^ « pieux, voulait doter votre paroisse? » { Réponse : « — J'ai refusé ces vases de vermeil et ces embellissements, parce « cjue la maison du Seigneur doit touj)urs être humble et sans Ciste., ah « de rappeler sans cesse aux fidèles que le divin Sauveur est né daoi (1) Un eccl^fltatlique auftsi honorable qn'honoré noas • cité le fait d'un (mq▼re jfunf prêtre de panMx.'ie qui, inlernit par son évêque mis aumne nisOB vaLible, nMHimnt de faim et de mrsènï, a M rêddit (en cachant son saint ca> ractèrc, bien entendu) à servir comme garçon de caré à Lille, dans un éUbE^ sèment où son frère exerçait le mime emploi.

The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate

LE JtJIP ERUANT. S37 k une ëUble : J'ai engagé h |»ersoaije qui
voilàil fiire à nia paroUbe ces I liiulUe& piési'uU à employer cti argent en
aiiiMmef judicieuses, Ta»K suranl que cela berait plu^ agréable au
Seigneur. • -» Bbîs ctU une auiere et violente déclaoïation contre /omemeol
les teniplcii ! *- s*écia le cardinal. — Ce jeune prêtre est d«i plus
dangereux. Continuez* mon trèiK:lier père. • Et, dans ton indignation, Son
Euiiience avala coup lur coup plusieurs bodantes aux fraises. Le père
d*Aigrigny couiiuua : Demande : € — Elii-il vrai que vous avez relire dans
votre prcsbytèfe et soigne I pendant plusieurs jiHirs un [labilant du village,
Suisse de naissance cl I apparti-naut i la commiunion protestante? Lst-il vnd
que non-seuleK uient vous n*ayez pas tenté de le convertir à b n*ligfou
catholique, K apostolique et romaine, m;iiii que vous ayez pousse I oubli de
vos deK >oirs Jusqu'à enterrer cet b(*rétique dans le dianip du repos
consacré s k ceui de ooire sainte communion? » Bépoiise : « -* Un de mes
frères était sans asile. Sa vie avait été honnête et laI bareuse. Vieilbrd, les
forces lui ont manqué pour le travail, puis la K maLidie est venue; alors,
prenque OMiunint, il a été rhassé de sa miK semble demeure par un honune
impitoyable auquel il devait une année I de loyers: j'ai recueilli ce vieillard
dans noa maison, j'ai consolé ses I derniers jours. CeUe pauvre créature
a\ait toute sa vie sounerl et traI vaHlé ; au moment de mourir elle n*a pus
prononcé «ne parole d'aI nertume contre son son ; elle s'est reconunandée i
Dieu, elle a pieuifiemeui baisé le crui'iûx. fit son ame, simple ei pure, s'est
exlndée I dam le aein du Créateur. J'ai feiiné ses piiupieres avec respect, je
l'ai . ^.^.^ moi-même, j'ai prié pour kl, et, quoique mort dans la foi I
pftMcsUote, je I ai cru digne d'entrer dans le champ du repos. » " Ile mieux
en mieux, — dit le cardinal, — c'est une tolémnce monIkveiteei c'est une
attaque horrible contre cette maxime qui est le caboficiame tout entier : lion
Tliglise pas de salut. ^ Tout ceci est d'auBQC IUusanive, monseigneur, —
reprit le père d'Aigrigny, — que la louceur, la charité, le dévouement U)ut
chrétien de rabbe Gabriel ont Bcri'é non-senlem(*nt dans sa commune, mais
dans Itt communes cnvimoantest un véritable enthousiasme. Les
desservants d(*s paroisses poiakies ont cédé à reutraluement général, et, il
Tint l avouer , sans sa Budéraïion, un véritable schisme eût commencé. —
Mais qu'espérez-vous ■ l'amenant ici devant nous? — dit le prélat. — La
position de labbé Sibriel est complexe : d'abord comme héritier de la

Camille Rennepont. -> Mais il a fait ces>ion de ses droits? — demanda le
cardinauj. — Oui, MNMeîgiieur, et ceUe cesbion, d*abut prix b pénétrer.
Bar avec Ica influences qu'il s'est ménagées a Rnroe depuis longlinnps et |w
j'ai anrpriaes, il pimrrait être un jour, et dans un temps donné, bien
MduutaMe. — l'.h bien ! — s'écria fe père d'Aigrigny emporté par sa
^loasie contre Rodin , ^ je suis, quant ii eeb , de I avb de Votre BmiMace :
car quelquefois j'ai surpris en lui des écbirs d'ambition au»»i tthiyaBie que
profiNidet d pusqu'il but tout dire i Votre tminence...»)1) te Mit qa'à estle
nsisat encor* à Roms. (ttl) rin^aiiilian, bs rhbibat «a «• poM, i«c.. Le peie
d Aigiigtiy ne put (nntinuer. A ce moment, madame Grivois, après avoir
frafqié, entre4>ailb la porte et fit un sigms i sa maffresse. La princesse
répondit par un mouvement de tête. Ibdjme Grirob sortit. Use aeocode après
Rodin entra dans le aalon. CUAPITREUL Le bilan. A la vue de Rodin les
deax prébu et le père d'Algriffny se bTèrent spontanément , tant b su^riori é
rédiile de cet homme imposait ; leurs visages, naguère contnHtes par b
déliance et par la jalousie, s'ép.tnouireut tout à coup et semblèrent sourire
au révérend |»ere avec une alTec* tueuse déférence : la princesse fit
quelques pas i sa rencontre. Rodin. toujours sordidement vêtu, bissant sur le
moelleux tiipb les traces boueuses de ses gros souliers , mit son parapluie
dans un coin , et s'avança vers kl table, wm plus avec um liiimdiié
accoiitimiée , mais d'un pas délibéré, b téie hauus le regard assuré: noll-
^culenlellt il se sentait au milieu des siens , mais il avait b couscience de les
dominer par l'in* tdligence. «^ous pariions de Votre Révérence, mon très-
cher père, — dit le cardinal avec une afbbililé chnmianu;. — Ah ! ^ lit
Rodin en regardant iement le prélat, — et que disai(-on^ — Mais, — reprit
l'évêque belge en s'essuyant le front, ^ tout b bien que l'on peut dire de
Votre Révérence. — N'accepterei-vois pas quek|ue clMwe , mon très-cher
père? — dit b princesse à Rodin en lui montrant le buffet spbndide —
Merci, madame, j'ai mangé ce matin mes mdis. — Mon secosyion. — ^om
serons toiyours très-heureux de vous entendre, — dit le prélat. — Votre
Révérence a flxé elle-même ce jour pour nous entretenir de (rette grande
afbire Reniiepont, si grande, qu'elle entre pour beaucoup dans mon voyage
en France: car soutenir les inlér«*ts de la très-gforieuse compagnie de
.léMis, à b(|uelle je tiens à honneur d'être affilié, c'est soutenir les inlérêU
de Rome , et j'ai promis au révérend père gt*iiéral que je me metptrais
entièrement à vos ordres. — Je ne puis que rérer ce que vient de dire Son
Eminence, — dit l'évêque. — Paitis dt* Rome ensemble, ii«)S idées sont

les mêmes. — Certes, — dit Rodin en s'ndrt'asant au cardinal, •— Votre Eminence peut servir notre cause, et beaucoup. Je lui dirai tout à l'heure a»miiient. » Puis s'adressant à la princesse : c J'ai fait dire au docteur Baleinier de venir ici, madame, car il sera bon de l'instruire de certaines cUosea. — On le fi'ra entrer, comme d haintude, » dit la princesse. Depuis l'arrivée de Rodin, le père d' ^Igrigny avait gardé le silence; il aerohbit sous le coup d'une aincre préoccupaàoi et subir une lutte intérieure aa^z violente; enfin, se h*vaiit à d^mi, il dit d une voix aigredouce en s'adressant an piébt : « Je ne viens pas prier Votre Eminence d'être jii^ entre Sa Rév- érenoc le père Rodin et moi; notre |!éoéral a parlé : j'ai obéi. Mais ^ otre Lminenre devant bientôt revoir notre supérieur, je désirerais si elle m'accoidait cette grâce, qu'elle pAt lui repe jugée.... à quoi bon ces questions ' -^ Non pas k m'imocenler, ^ reprit le père d'Aigrigny, — mais à bien préciser l'état d(*s choses aux ^eux de Son Eiiiinence. — Alors p^ez... et surtout pas de paroles inulilea. — lliis Rodin, tirant sa grosse nio»* tre d'argent, b consulta et aj

2-S LR JUIF ERRANT. disaïl-il, avec les raœiire du temps... SoU... Nak» d*iib«>rd... je ne pouvais être lé&alement Tobjei d*aucune poursuite, et enfin, sans une circonstance d une fatalilé inouïe, le succès consacrai! la marche ^ut^ j'avais suivie, si bnilale, si grossière au*ellefûl... Maintenant... puis-je demander à Votre Révérence ce qu'elle... — Ce que i*ai Lit de plus que vous? — dit Rodin au père d'Aigrigiiy en cédant à son ini|KTliiiente habitude d'interruption, — ce que j ai fait de mieux que vous? quel pas j'ai lait faire à Taftaire Rennepont, après l'avoir reçue de vous absolument déses|)érée? Est-ce cela que vous voulez savoir? — Positivement, — dit secliement le père d'Aigrigny. — Eh bien ! je l'avoue, — reprit Rodin d'un air sardoniqu't', — autant vous avez Cait de grandes choses, de grosses choses, de turbulentes choses autant, moi, j'en ai fait de petites, de f>uériles, de cachées ! Mon Dieu, oui ! moi qui osais me donner pour un lomnie à larges vues, vous ne sauriez imaginer le sol métier nue je fais depuis six semaines. — Je ne me serais jamais permis d*adre..»er im tel reproche à Votre Révérence... si mérité qu'il parût, — dit le père d'Aigrigny avec un sourire amer. — Un reproche? — dit Rodin en haussant Ks épaiides, — an reproche? vous voila jugé. Savez-vous ce que j'écrivais de vous il Y a six semaiues? le voici : c Le père d'Aigrigny a d'exc ceOentes qualités, il me servira » (ri dès demain je vous emploierai très-activement), — dit Rodin en manière de parenthèse, — mais, ajoutals^je : c il n'est pas assez grand pour savoir à l'occasion se faire |)etlt. » Comprenez-vous?— Pas tres-bieu,— dit le père d Aigrigny en rougissant. — Tant pis pour vous, — reprit Rodin ; — cela prouve que j'avais raison. Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, j'ai eu, moi, assez d'esprit pour faire le plus sot métier du monde pendant six semaines...^ Oui, tel que vous me voyez, j'ai fait la caiiholtc avec une grisette; j'ai parlé : — iHOgrès, humanité, lil>erté, émancipation de la femme... avec une jeune ille à tête folle; j'ai parlé : — grand Napoléon, fétichisme bonapartiste avec on vieux soldat imbécile ; j'ai parlé : — gloire impérble, humiliation de la France, espérance dans le roi de Rome, avec un brave homme de maréchal de France qui, s'il a le cœur plein d'adoration pour ce voleur de trônes qui a tiré le boulet à Sainte-Hélène, a la tête aussi creuse, avssi sonore qu'ime trompette de guerre... aui>si, souHlez dans cette boîte sans Cervelle quelques notes guerrières ou patriotiques, et voilà que ça donne des fan&ires ahuries sans savoir pour ({ui, pour quoi, ni comment. J'ai bien fait plus, sur ma foi!... j'ai parlé amourette avec un jeune

tigre sauvage. Quand je vous le disais, (jjue c'était lamentable de voir un homme un peu intelligent s'amoinrir, comme je l'ai fait, par tous ces petits moyens ; s'abaisser à nouer si Liborieusement les mille (ils de cette trame obscure? Beau spectacle, n'est-ce pas? voir l'araignée tisser opiniâtrement sa toile... comme c'est intéressant, un vilain petit animal noirâtre tendant fil sur fil, renouant ceux-ci, renforçant ceux-là, en allonffcant d'autres; vous haussez les épaules, soit... mais revenez deux heures après; que tiouvez-vous ? le petit animal noirâtre bien gorgé, bien repu, et dans sa toile une douzaine de foUcs mouches si enlacées, si garrottées, que le petit animal noirâtre n'a plus qu'à choisir à son aise l'heure et le moment de sa pâtnre... » En disant ces mots Itodin sourit d'une manière étrange: ses jeux, ordinairement à demi voilés par ses Ūasques paupières, s'ouvrirent tout grands et semblèrent briller plus que de coutume ; le jésuite sentait en lui depuis quelques instants une sorte d'excitation fébrile ; iJ l'attribuait à h lutte qu'il soutenait devant ces éminents personnages, qui subissaient déjà l'inmience de sa parole originale et tranchante. Le père d'Aigrigny commençait à regretter d'avoir engagé cette lutte ; pourtant il reprit avec une ironie mal contenue : « Je ne conteste pas la ténuité de vos moyens. Je suis d'accord avec vous, ils sont très-puérils, ils sont très-vulffaires ; mais cela ne suffit pas absolument pour donner une haute idée de votre mérite... Je me permettrai donc de vous demander... — Ce que ces moyens ont produit? — reprit Rodin avec une exaltation qui ne lui était pas habituelle. — Regardez dans ma toile d'araignée, et vous y verrez cette belle et insolente jeune fille, si fière, il y a six semaines, de sa beauté, de son esprit, de son audace; â cette heure, pâle, défaite, elle est mortellement blessée au cœur.— Mais cet élan d intrépidité chevaleresque du prince indien dont tout Paris s'est ému,— dit b princesse, — mademoiselle de («ardoville en a dû être touchée?... — Oui, mais l'ai paralysé l'effet de ce dévouement stupide et sauvage en démontrant a cette jeune fille qu'il ne suflit pas de tuer des panthères noi» res pour prouver que l'on est un amant sensible, délicat et fidèle. — Soit, — dit le père d'Aicrigny. — Ceci est un fiit acquis; voici mademoiselle de Cardoville blessée au cœur. — 5bis qu'en résulte-l^l pour les intérêts de l'affaire Rennepont? — reprit M. le cardinal avec curiosité en s'accoudant sur la table. — Il en résulte d'abord, — dit Rodin, — que, lorsque le plus dangereux ennemi que l'on puisse avoir est dangereusement blesse, il quitte le champ de bataille: c'est d ja quelque chose, ce me semble? — En effet, — dit la princesse, — l'esprit, l'audace de

mademoiselle de Cardoville pouvaient en faire l'âme de la coalition dirigée contre nous. — Soit, — reprit obstinément le père d'XigriKny ; — sous ce rapport elle n'est plus à craindre, c'est un avautige. Mais cette blessure au cœur ne l'empêchera pas d'hériter? — Oui vous l'a dit? -- denunda froidement Rodin avec a^urance. — Savez-vous pourquoi j'ai tant fait pour la rapprocher, d'abord malgré elle, de Dj ilnia, et ensuite pour l'éloi^ier de lui, encore inalgîé elle' — Je vous le demande, — dit le père d' «igrigny, — en quoi cet orase de passions em* péchn4-il mademoiselle de Cardoville et le prince (Thériter? — EaiHsa d'un ciel serein ou d'un cid d orage que pari h lîNidre qui éclala ei Îx-Viv^i^t — dit RiKlin d'un ton dédai^*ax. — Soyez tranquille, je sa où placer le paratonnerre. Quant a M. Ilardy, cet homnie vivait pm trois choses : — pour ses ouvriers, — pour un ami, — poor une Mitresse! — il a reçu trois traits en plein cœur. Je vise lomcNiri ao tam^ moi ; c'est légal, et c'est sûr. ^ C est légal, c'est sûr el ce* t loaable, dit l'évêque ; — car, si j'ai bien entendu, ce fiibricant avait une con» bine... or, il est bien de Êiire servir une passion mauvaise à la jRioilÎN du méchant — Ceci est évident» — i^iouta le cardinal, — ils ont è mauvaises passions... on s'en sert. . c'est leur fiuile... — IVotresalBii mère Perpâne, — dit la princesse, — a concooni de loos ses mosfm à la découverte de cet abominable adultère. ^ Voici M. Bardy finpfi dans ses plus chères affections, je l'admets, — dit le père d*Aigri^ qui ne cédait le terrain que pi* d â pied, — le voUà frappé dans sa » tune... mab il en sera d autant plus Apre à h curée de eel irnaMM héritage... » Cet argument parut sérieux aux deux prâaU el â la |irliioease: tosi regardèrent Rodin avec une vive curiosité ; au lieu de répondre, edéd alla vers le buffet ; el, contre son habitude de sobriété 6loiqae, d Migré sa répugnance pour le vin, il examina les flacons, et dil : « Qo'csMi 3u'il ^ a là-dedans? — Du vin de Bordeaux el de Xérés... a dii madan e SaintrDiiier, fort étonn/'C de ce guis la mort de son père, il faut l'entendre, fl faut le voir, tiraK déchii e entre d(*u\ pensées contraires ; aujourd'hui ae croyant désbonorf s il fait ceci... demain déshonoré s'il ne le fait pas : ce soldai, ce hëroi de l'empire, est à présent plus faible, plus irrésolu qu'un enfiiat Voyons... qui reste-t-il encore de cetie famille impie?... Jacques Reanepont? Demandez à Morok dans quel état d'hébètement l'orgie a jelée misérable et vers quel abîme il roule!... Voilà mon bilan... voilà éai quel état d'isolement, d'anéantissement, se trouvent aujourdlinitoaslei membres de cette famille qui réunissaient, il y a six semaines, tant (f^ éléments puissants, énergiques, dangereux, s ils eussent été conoeairésf les

voilà donc, ces Rennepont qui, d'après le conseil de leur hérétique aïeul, devaient unir leurs forces pour nous combattre et nous écraser... ' et ils étaient grandement à craindre... Qu'avais-je dit? que j'agiraliflr leurs passions. Qu'ai-je fait? j'ai agi sur leurs passions. Aussi eu vais à cette beuie ils se débattent dans ma toile... qui les enlace de loulei parts... ils sont à moi, vous dis-je... ils sont à moi... » Depuis quelques moments et à mesure qu'il paraissait, la physionomie cl la VOIX de nod^n subissaient une altération singulière : son teint, loajours si cadavéreux, s'était de plus en plus cohiré, mab inégalement tt comme par marbrures : puis, phénomène étrange ! ses yeux, en def^ liant de plus en plus brillants, avaient paru se creuser davauiaue. îi voix vibrat, saccadée, brève, stridente. L'altération des traits de RoéÉ^ ^ dont il ne paraissait |»as avoir conscitmce, était si reman|uable quelv autres acteurs de cette scène le regarda *ient avec une sorte d'elfroi. ^ tHMiipant siu* la cause de cette impression, Rodin, indigné, s'écria d aai voix ça et là entrecou|»ée par des élans d aspinition prol'oude et cmkiN rassée : « Est-i*e do la pitié pour cette race impie, que je lis sur vus visages?... De la pitié... p^mr celte jeune tille qui ne met jainab le piel d.iiis une église, et qui élève chez elle di'S autels paieus?... De la pASé pour ce Uaidy, ce blasphémateur sentimental, cet athée philauthnise qui n'avait pas une «chapelle dans sa fabrique, et qui osait accoler le nom de Socrate, de Mare*Aurèl6 ai da PbUon à celui da noire Saarcas, I

This page contains the following errors:

error on line 10 at column 9740: Double hyphen within comment: <!--.

Below is a rendering of the page up to the first error.

The text on this page is estimated to be only 14.02% accurate

LE JUIF KKHANT. S39 [D'fl sppGlxH Jénit U diviit pMIotopht
?... Oe la pilié (iDiir rt^t lixIieD crbiunir d« Brahmt?... De b piliË pour en
ilei)x tours qui n'ont pas 'vçu le bapt^nn?.. De la pitié pour celle briilc de
Jur^ties Iteiiiiieluiit?... Delà piliép:■• toléon, et pour érangile les l>ulk'iiii!i
de 1* granile :iriiiée?... De la piiiû MHir celle famille de ri^Dégats dont
l'aïeul, relai» iiiTHnie, non ciintGut le nous iToir volé noire bien, exrite
encore du fond de sa tontbo, au Kxtl d'un alècte et demi, m race maudite à
relever In Ule ronire M>U4?... Comment! pour anus défendre de ces
vmtKis nous n'aiiriiins Mt le driHt de les écraser dam te venin
qu'eUesontillrât?... lit je voua Hb, moi, (pie c'est xerrir Dieu, que c'est
donner uit salutaire exemple Iii« (le vouer, i la Tace de Ioni, et p;ir le
déclialnement mt^nie de ses Kissiniis., celle famille impie à la douleur, au
déseipoir, à la inurl!...a Rodin t^lt eiinyant de lérocilé en parlant ainsi ; le
Icu de ses ycnx ■««Tenait plus éclatant encore; ses lièvres t-iaier rcni-e :
trompé par l'apparence des moyens que TDOI avet employi^, lit
cmiKiilëniit laulémeiii, je n'avais pu juger de feur ensnnUB rcdùuiable Bi
Bunoui dc« résuliMs iuu'ils oui, i-n clTet. prodnlla. Hainlanani, je la voia, le
succès, {^ire i vous, n'est)>lus douteux. — Kt ceci eil une eiagéra I ion, —
reprit Hudin avec une impatience UfMHei^touiea CBI paaainiK sont à celte
licure en cbullitioa; mali le iiiofnealeMciiii(iiw,... iHHiuiK l'alrliimiste
penché sur son creoMl, oA boidBonu une mixture qui peut lui donner des
trésors on b mort... mol seul }e puis, à celle Rudin n'acheva pas, il porta
bniMpietlMnt Kt deux malne i ion franl aroc un cri de douleur étiulfc ■
Qu'iiici-v -dit lu : père d'Aîgrigny; — depuis quelquei lununière enrayante
— Je ne tait ce qiie J'ai, 8tiiiL<... vouspaum="" jclk="" tartceqiej="" dit=""
llodin="" d="" une="" voix="" alt="" :="" ma="" duuleur="" de="" iric=""

auimcdlc="" uiio="" aorte="" v="" m="" un="" iisiant="" ctoiirdi=""
 atscycz-vinis="" dll="" la="" iirincpfsi=""> avec inlêrr-l.—
 l'ren('zqnL'h|u<cbnae,—njiiiiila révoque. — Ce ne «Ta rien.— reprit
 Dodin en Tiisiinl uucllbrt sur lui-mt-mc: —îc ne suit pas (loiillcl, Dieu
 merci!... J'ai peu donni cé... Votre iâlcur ilcvieoi liviilt'. — t'erc peuvent
 cire d'un jirand si-<.- vous="" avct="" lie="" li="" m="" do="" charme...=""
 une="" p="" il="" itikl="" s="" iiiiriunipll="" enrnro="" son="" front=""
 ruisselait="" d="" mieur="" froide="" wiitit="" scs="" j:imlict="" se=""
 sous="" lui="" et="" dit="" niilgr="" oplnutre="" je="" l="" ne="" me=""
 sens="" pas="" bihi="" cepciid="" ce="" malin="" jeiite="" pntijs=""
 aussi="" que="" jamais="" i...="" tremble="" nialgi="" moi...="" le=""
 iile="" fl.ii="" rapprocliei-vouf="" du="" feu="" c="" un="" niulii="">e
 aubU, — ail 1'^ v,-qiiit en lui nlïmni le bras avec un dévouenKiit héniiqie,
 — cela u'aun pas du suite. — Si voua prenix quelque boisson cluuJe, une
 tatie de thé.— dit la princesse,— M. IkileiniiT doit venir bienli't
 beareumiwiili Il iioiM rassurera... sur cette indis|osition... — En vèilté...
 c'eatkin* piiciible, » dit le prélat. \ ces mots du cardinal, Rodln, qui s'était
 péniblement appmrhû du feu, tourna les yeux vers le prélat cl le regarda
 Oxcnient d'une Eiçon étrange iiendaul un seconde ; puis, liirt de son
 Indomptniiti; énergie, m-ilgié hiUcrallon de ses traits, qui se
 di.Vom|M»ieut à vue d'nil, Rixliii dit d'une vnix brisi« qu'il lûcba de reniln:
 ferme : ■ (!e feu lu'a n'cb.iufl'é, ce ne sera rien;. ..j'ai bien, par ma lui <.
 le="" u="" de="" uic="" durkiler...="" ijiel="" tomber="" malade="" au=""
 iioineiit="" on="" l="" itenart="" ne="" peut="" nsinlr="" qni="" mni=""
 seul="" ...="" ilcvcnois="" dime="" ni="">tr -et vir,... et veux ans»,
 madame lapriMucBir,car vous avez épousé tvll ! que jeiouïire!.., » Ahir
 l'uis, cédant à un transport fuiieux, Itodin. du bout de ses ongles, labourait
 su poitrine nue. car il avait Ikit taiiter les boutons dti son ghci et à detni
 décliiré sa chemise noire et crasseuse, comme ai la pression de cc:>
 vêlemculs eHl augniciilé la vinlence des douleurs sous k-aipietles il se
 tordait. L'évèqiN-, le cardinal ci le père d'Aigrigny se rapprocliûrciit
 vivement de Rvdin et rciiioiiTêreni pmrle cuuteur: itejirouvait d'hniribka
 convulsions: tant â coup, rassemblant ses force*, il ■edreasiimr •et pieds,
 droit et roide comme un cadavre :alor»,srsv)i[«anentst;n drftonlre, sa's rares
 elictenx fris hérissés autour iV: aa face verte, :itlaebanl SCS veux rouges et
 llainlH>vants sur le eanlinal, qui à ce mmiiCKt ae p«-Hchait ven lui, il le
 saisit s'écria lu prélat aussi stupéfait qu'indigna de celle accusa tii m. Ce

diaant, la cardinal Lii.baii de su diiteirrasser de l'étreinte du jéauIIct dont
 loa llnigis crisiies avuii-iiil la roiileor du fer. 1 On m'a
 onipiiisouné...nniunnura i:«iliii. Ki, l'afTaissiint sur lulDi^Rlc, il retomba
 dims les bras du pcre d'Aisirigiiy. Malgré tan cITroi, le eanlinal eut le temps
 de dire inut bas à relui-cî : a II croit qu'on veut l'empoisonner,... it iiiaciiinc
 donc quelque chose de bicndanieTenx.' h La porte du s,ilon s'ouvrit : c'était
 lu dncleir Italeinier. ■ An ! docteur ! — s'écria In princesse, J)âle, elTniyée,
 en roiraiil à lui, — le pire Kodin vient d'être attaqué subitement de
 convulsions utIbeUict;... venex... venez. — Iles convulsions... ce n'est rii;n,
 catnie/Toiit, madame. — dit le docteur en jetant son i-bapcau sur un meuble
 cl en a'approduot ii la liàle du groupe qui entourait le moribonil. ~~ Vinci la
 docleurl,.. » s'écria la prinei^sc. Tout t'écarl^nt, moins le père d'Aigrigny,
 qui soutenait Rodiu afCilssd snr une chaise. « Clel!...,quelsympt(kme!... —
 s'écria k- docteur Ralcinier en exdiuinnul avec une terreur cniissante la face
 de ItiHlin, qui du verte di-veiuu bleutire, — Ou'j' a-t-il donc? —
 demandèienl les spccLitciirs tout d'une voix. — Ce qu il y aï... — repril le
 docteur eu se n'jetanl eu anieii! comme t'Il eût marclië sur un serpent ;—
 c'est le cbokira; cl c'est cuntagieut. ■ A cemoteiïrayanl, magique, le père
 d'Aigrigny abandonna Itodin, qui roula aur le tapis. € Il est perdu! — s'écria
 le docleir TLilcinier. — irauranl je cours cbercher re qu'il faut pour tenter
 un dernier eriorl. • 8t II se pi-éci|ia vers la porte. Ia princesse de Saint-
 Diiicr, lejière d'Aigrigny, t'évêque cl lu cardinal se précipiltTCUt é|H,f dn»
 à la suitu du doiiMir Itik-inier. Tous ae presialciit à la porte, que persoow!,
 tant k irnnUc élail graiul. uu pouvait ouvrir. Klh; s'vuvril pourtam, niais du
 dehnrt... ei Uabiid parut, (iabriel, le tpe dn vrai iirétre. du suint prMre, du
 prctrc évai^liquo, que l'on ne'saunrii auca euvirou>r d>! mpect. d ardente
 aymualbto, du tendre admiration. Sa figure d'aichaoqe. d'une léréidié il
 dnnce. oITiil un ciminste liugulitT avcL- tous cat Visages
 conlactéi.boaleTeriéi par l'épouvante... te jeime pri'Int falllll être renversé
 par let fkiyards, qui, m; [uûcipitani |>ar liii^it: qu'il nn.ii .!■,... . 'ir,
 s'écrfakini ; a K'eutrez pas... il meurt du diuléia... le s:iloii l'évêque, qui.
 resté lu ilermir révdIM Mt esprits, car il inurinm^il d'une voix ségiulcralc
 «Ih me laissent... ntourir. ., là. .. connue uu chien. ..Ilh lies lâehcs!.,. au
 secours!... personne... » Et le murilMod, s'élaul renversé sur li^ dos par uu
 nwiivcncnt convuliif. tournant vi I angéliip)e' et blonde ligure de (iahriel.
 qui, fl'ajgeuoûUlaut auHèa de lui, loi dit de sa voix douce ei grave : « Me
 voici, mon père... je viens iinis wcourir, si vous j>on>eï 'Ire «■•eouru;...

prier pour vous, si le Semeur veu« rappelle a lui.— iJahri,'! !.. — mumuira
Kodin d'une voix éteinte, —pardon... pour le mal... que |a veut al hh...
Miiél...Mm'abaudaanfiapa»!...ne... ■

The text on this page is estimated to be only 18.97% accurate

uo LE JUIF ERHANT. Rodin ne put aclwver ; il était parvenu à se Bouveler sur bdd séant, il poussa iiD grand cri et retomba sans mouvement Le même jour, dans les journani du soir on lisait : « Le choléra est ù Paris... le premier eus s'est déclaré aujourd'hui, à ■ trois heures et demie, rue de Babylone, à l'bôtel Saiot-Diûer. ■ CHAPITRE IV. Le pirTïi Notre- Dlme. tluit Jours se sont ëroulés depuis que Rodin a été atteint du choléra, dont les ravaf[es vont toujours GroiR&anl. Terrible laDijw que celui-là . ' Va voile de deuil s'est étendu sur Paris, naguère si joyeux. Jamais, pourtant, le ciel d'3 été d'un axur pins pur. plus constant; jamais le soleil n'a — nité de ta nature, duiMiil les ravapcsdu Ilé:iu inoilel. otTrait un étrange et mystérieux contraste. L'insolcnleiiimicred'iin soleil éblnuissaul rendait plus visible encore l'alléraiioQ des truJts causée par les mille angoisses de b peur. Ciir chacun iremMait, celui-ci pour soi, ceui-lil pour les êtres aimés ; les physionomies trahissaient quelque chose d'inquiet, d'étonné, de fébrile. Les pas élaicni précipités, comme si, en marchaut plus vite, on avait chance d'échapper au péril : et puis aussi au se hàliiit de leiilrcr chez soi. On bissait la vie, la saule, le bonheur dans sa maison; deux heures après, on y retrouvait souvent l'açonic, ta mon, le désesDoir. A chaque instant des choses nouvelles et sinistres frappaient votie vue : lanti'ii passaient par les rues des clurrettes remplies de cercueils symétriqutmicnt empilés.bfles s'arrtoienl devant chaque demeure : res : on en clouait tant, et tant, que, par intervalles. lescloueurs s'arrêtaient fatigués. Alors éclataient toutes aortes de cris de douleur, de gémissemeuls plaintifs, d'imprécations désespérées. C'étaient ceux à qui les haïunies gris et noirs avaient pris quelqu'un pour remplir les lucres. On remplissait donc incessamment des bières, et on les clouait jour et nuit, plu6l le jour que la nuit : car, dés le cr^uscul, à défaut des eorblllaras insuffiuiila. anivaii me loaigM file de voituret mortuiiree improvisées : tombereaux, charrettes, Hpisriferes, l*en_ ,__ . _ naient servir an funèbre tnmport; i l'cacoatre des antreti ipi, d«M les nies, entraieul pleines et sorialenl vides, ces demlèn» voiôïKa mIralenl vides el bienièt sortaient pleines. tendant co iemp«-là les vitres des bhïhiu «lUuainaieDt, c(MBrent les lumières brdbient jusqu'au jour. C'était la

salsm det bah:



The text on this page is estimated to be only 16.34% accurate

LE JUIF ERRANT. Ut Sirovickulicllc ! un ou deux petits enbiols
resuient letils dans la chambre rotde et Mkhrée, après que père et mère,
frère et siBur élaientl partis eu cercueil. Souvent aussi on tilt obliaë de
fcnner, faute de locataires, plusieurs de ces maisons, putitres nii:lic& de
laborieux travailleurs, complëleaient d6Jiabitilcs en un junr piir le fl(!au.
depuis la cave, où, selon i tubiludi^Foucbaient sur la paille <5e petits
ramoneurs, jusqu'à tu mansardes, »ti. nives et demi-nus. se roidissaleot sur
le carreuu glacis quelques malheureux sans travail et sans pain. De tous les
quartiers de Taris, celui qui, pendant la période croissante du choléra, offrit
peut-être le spectacle le plus effrayani, fut le quartier il« (a Cild; et, dans la
Cité, le parvis Notre-Dame était presque chaque jnur le Ihéitre de scènes
temoles. la plupart des mabdes dos rues voisines que l'on (raiKportail i
l'Ilfitel-Uieu allluant sur celle place. Le choiera n'avait pas une
phy^ioDOoiic :... Il en avait mÛle. Ainsi, huit jours après que llodia avait
été subitement atteint, plusieurs évènements, où l'horrible le di»putatt i
l'étrange, se Rassaient sur le parvis utre-Oame. Au lieu de la rue d' Aréole,
qui conduit aujourd'hui directement sur celte place, on y arrivait alors d'un
côte par une ruelle sordide comme toutes les mes de la Cité; iwe vudte
sombre ei écrasée U terminait. En entrant dans le parfis on avait a gauche le
portail de l'immeniiie cathédrale, et enlance de soi le» hlliiDeuts de
l'U&telDiev. Un (leu plus loin, une échappcc de vue permettait d apercevoir
le parapet du quai .^Jt^&Sur la muraille noir^ irc et lézardéo de l'arc»de on
pouvait lire un pbcad récemment appliqué : il portail ces mots tracé» au
moyen d'un poncif el de-leltres de cuivre (II: a Vengeance!,,, ven« gcance!...
Lesgensdu ■ peuple qui^ font por• ter dans In hOpïtaux < y sont
empoisonnés. ■ parm qu'on trouve le I nombre des malades a Irvpc Deni
hommes enveloppé* de maoleaut et i àêaù cachés dans l'ombra de Li voûte
écoutaient avec une curio^té inauietà une rumeur qui s'oevait de plus en
nliM menaçante du milieu d'un raisenibleruent dont la Liill* gig-jntcsque
domine toute oetie canaille. Est-ce que ce n'était pas un des plus ennsés
meneur» lor» de b deslruccion de b fabrique de M. Hardy? — Faroico, oui...
Je le reconnais: partout où il y a un mauvais coup i faire, on trouve ce
grcdin-b. — Mainteoant. crois-moi, no restons pas i^nus crUe arcade, — dit
l'autre bonime : — Q y fait un vent gbcë, cl quoique je loU matelassé de
nanellc... — Tu as raison, le choiera est brutal en diable. D'ailleurs, tout

wprt'pare bien do ce c6lé ; on assure aussi que l'émeute républicaine va soulever «a nasse le ÊmlMHirR Saiat-Anioioe. Chaud ! chaud I ca noua tert, el la sainte cause de la religion triomphera de l'inipiélé révolutionnaire... Allons rejoindre le père d'Aigrigny. — Où le trouverons-nous? — Ici près, viens... viens. » Et les dcui hommes disparurent précipitamment. . Lesolcil, commençant à décliner, jetait ses rayons doiVs sur les noires sculptures du portail de Kotre-Damc el sur la masse imposante de ses deux loirs. ()oi se dresKiicnl au milieu d'un ciel parfaitement bleu, car depuis plusieurs jours un vent de nord-est, sec et clacé. Iiabyait les moindres nuagesCn raMembrement assez nombreux, encombrant, comme nous l'avons dit, les "abords de rUùh'l-Diru , se pressait aux grilles dont le périStyle de l'hospice est entouré; derrière b grille on voyait rangé uu piquet d infanterie : car 1c» cris dn : Mort aux médecins ! étaient devenu» de this en plus menaçams. es ^ma qui vociliraient a'inu appartenaient ft une populace oisive, vagaIrande et corronçue... i la lie de Paris : aussi, chose effrayante , les malheureux que l'on tr.insportuil , traversant forcément ces groupe» hideux, entraient à l'IlAtel-l)ieu ait milieu do daroeurs sinistres et do cris de mort. A chaque inidant, des civières, des brancard» neni groupé de l'HAiel-Die ■01 abords de l'ilAiel-Dieu. Bieul&l ces cris : *Uort aux médecins!... Vengeance I ■ arrivèrent jusqu'aux deux hommes embusqués sons l'areadc- — Les pbcards font leur eltet. — dit l'on ; — le feu est aux poudres. Unefois la popubce en délire.... ou la lancera sur qui l'on voudra, — Dk dune, — reprit l'aulre homme, — regarde U-bas... c?l btrcule •. aluàeHn tefrldu 'fini publii} dct . HM leurdiMue quo \e bon Dieu itail i-nvoyj lu cboljn pour pan ir i*4'«faircliu«t *«• reUlieiliuiaolauuiiulû le aille calliuliiua lux luii chaicnl les m-itadeii: mais les brancards n'ajantaucune couverture, quelquefois It'S

mouvements (^uuvulsil'sd'miagonKiDt é



242 LE JUIF ERRANT. ment le vice et le crime. Pour ces sauvages de la civilisation, il n'y avait ni pitié, ni enseignement, ni terreur, dans les cafés et dans les tableaux dont ils étaient entourés à chaque instant; insoucieux d'une vie qu'ils dépensaient chaque jour à la lutte ou aux tentations du crime, ils bravèrent le fléau avec une audace infernale, ou y succombaient le bec en sang à la bouche. La haute stature du carrier dominait les groupes; l'air sanglant, les traits enflammés, il vociférait de toutes ses forces: « Mort aux carabins!... ils empoisonnent le peuple! — C'est plus aisé que de le nourrir, » ajoutait Ciboule. Puis, s'adressant à un vieillard agonisant, il retomba sur le pavé avec un bruit sourd et mat. Cette chute disjoignit les planches de sapin clouées à toute hâte, et au milieu des éclats du cercueil on vit rouler un cadavre blême, à demi enveloppé d'un suaire. A cet horrible spectacle, madame de Morinval, qui avait machinalement avancé la tête à la portière, perdit connaissance en poussant un grand cri. La foule recula avec frayeur; les postillons de la berline, non moins effrayés, profitant de l'espace qui s'était formé devant eux par brusque retraite de la multitude, lors du passage du fourgon, fouettèrent leurs chevaux, et la voiture se dirigea vers le quai. Au moment où la berline disparaissait derrière les derniers bâtiments de l'hôtel-Dieu, on entendit au loin les fanfares retentissantes d'une musique joyeuse, et des cris mêlés de proche en proche: « La mascarade du choléra! a * (les mots annonçaient un de ces épisodes moitié bouffons, moitié terribles, et à peine croyables, qui signalèrent la période épidémique de ce fléau. En vérité, si les témoignages contemporains n'étaient pas complètement d'accord avec les relations des papiers publics au sujet de cette mas

(1). Un flot de peuple prccédiuit la n)a^ca^ade lit brusquement irruption par l'arcade au parvis eu poussaut de grands cris; des enfants soutikiient dans dis cornets à bouquin, d'autres huaient, d'autres sifflaient. Le carrier, Ciboule et leur bande, attirés par ce nouveau spectacle, se précipitèrent en masse du côté de la voilte. Au lieu des d(*ux traiteurs qui existent aujtmrd'liui de chaque côté de la me d'Arcole, il n*y en avait alors (|u*un seul, situé à gauche de l'arcade, et fort renommé dans le Joyeux monde des étudiants pour l'excellence de ses vins et pour sa cuisine provençale. Au premier bruit des fanfares sonnées par des niSueurs en livrée précédant la mascarade, les fenêtres du grand s;ifon u restaurant s'ouvrirent, et phisieurs garçons, la serviette sous le bras, se penchèrent aux croisées, mmatients de voir l'arrivée des singidiers convives qu'ils attendaient. Enno le grotesque cortège parut au milieu d'une clameur immense. Li mascarade se composait d'un quadrigé escorté d'hommes et de femmes à cheval ; cavaliers et amazones portaient des costumes de fantaisie à la fois élégaols et riches. La plupart de ces masques appartenaient à la classe moyenne et aisée. Le bruit avait couru qu'une mascarade s'organisait afin de narguer le choléra, et de remonter, par cette joyeuse démonstration, le moral de la population effrayée; aussitôt artistes, jeunes gens du monde, étudiants, commis, etc., etc., répondirent à cet appel, et, (jjuoitpie jusqu'alors inconnus les uns aux autres, ils fraternisèrent imincdiatemt^nt ; plusieurs, pour compléter la fête, amenèrent leurs maîtresses ; une souscription avait couvert les frais delà fortant à leur chapeau des pleureuses en crêpe rose, et à leur boutonnière de ^os bouquets de roses et dos boufTettes de crêpe, conduisaient le quadrigé. Sur la plate-forme de ce char étaient groupés des personnages allégoriques représentant : Le Vin, la Folie, l'Amour, le Jeu. Ces êtres symboliques avaient pour mission providentielle de rendre, à force de lazzi, de sarcasmes et de nazardes, la vie singulièrement dure au bonhomme Choléra, manière de funèbre et burlesiiue (as^andrê qu'ils tKifouaient, qu'ils tiirlupinaitnt de cent fiïçons. l.a moralité de la cliosi' était celle-ci : «Pour braver sûrement le chohira, il fiut boire, rire, jouer et faire Taniour. » 1^ Vin avait pour repiésiant un gros Silène pansu, ventru, trapu, cornu, portant couronne de lierre au n'ont, peau de panthère à l'ép^iule, et à la main une grande coupe dorée, entourée de fleurs. >ul autre «lue PSiiii-Moulin, l'écrivain moral et relicicux, ne pouvait ufTiir aux >peetateiirs étonnés et ravis une

oreille plus écarlate, un abdomen plus majestueux, une trogne plus triomphale et plus enluminée. A chaque instant, Nini-Moulin Élisait mine de vider sa roupe, après quoi il venait insolemment éclater de rire au nez du bonhomme Choléra, proscrit de ne pas avoir peur du choléra. Les plaisirs de la carême ont été au contraire si linéaires qu'on dirait que ceux du carnaval même; on n'avait pas vu depuis longtemps la pauvre reine Bacchanal, qui n'eût jamais manqué à une fête pareille, elle si vaillante et si gaie, elle qui, naguère encore, avait fait partie d'une mascarade d'une portée peut-être moins philosophique, mais aussi amusante. Une autre jolie créature, mademoiselle Modeste Bornichoux, qui posait le torse sur un peintre en renom (un des cavaliers du corlégal, représentait l'Amour et le représentait à merveille; on ne pouvait prêter à l'Amour un plus charmant visage et des formes plus gracieuses. Vêtue d'une tunique bleue pailletée, portant un bandeau bleu et argent sur ses cheveux châtain, et deux petites ailes transparentes derrière ses épaules, l'Amour, croisant sur son index gauche son index droit, Élisait de temps à autre (qu'on excuse cette trivialité), faisait très-gentiment et très-impertinemment ratisse au bonhomme Choléra. Autour du groupe principal, d'autres masques plus ou moins grotesques agitaient des bannières sur lesquelles on lisait ces inscriptions très-anacréontiques pour la circonstance : ENTERRÉ, LI CHOLÉRA ! C'est bon ! Il faut mourir... hier, et toujours rire ! Lis ri. AMBARDIS L'AMOURERORT LI CUOLÉIA ! Vive l'Amour ! Vive le Vainqueur ! Mais vius-tu doux, mauvais Fléau ! ! Il y avait réellement Isani d'audacieuse gaieté dans cette mascarade. Le plus grand nombre des spectateurs, au moment où elle défila sur le parvis pour se rendre chez le restaurateur où le dîner l'attendait, l'applaudirent à plusieurs reprises; cette sorte d'admiration qu'inspire tout un jour le courage, si fou, si aveugle qu'il soit, parut à d'autres spectateurs (en petit nombre, il est vrai) une sorte de défi jeté au courroux céleste; aussi accueillirent-ils le cortège par des murmures irrités. Ce spectacle extraordinaire et les diverses impressions qu'il causait étaient trop en dehors des faits habituels pour pouvoir être justement appréciés : Ton ne sait en vérité si cette éclipse, leur pâleur malade, le sombre é

944 LE JUIF ERRANT. Mariette; à côté de celle-ci Nini-Moulin se prélassait dans son n^oieslueux embonpoint, et feignait souvent de chercher sa serviette sous la table, afin de serrer les genoux de son autre voisine, mndenmiselle Modeste, qui repr^ontait TAmour. La plupart des convives s'étaient groupés selon leurs goûts, chacun à côté de sa chacune, et les cclibataires où ils avaient pu. On était au second service; rexcelience des vins, la bonne chère, les gais propos, Tétrangeté même de la position, avaient exalté singulièrement les esprits, ainsi que Ton pourra s'en convaincre par les incidents exiraordinairas de la scène suivante.

CHAPITRE VI. Le combit singulier. Deux oa trois fois, un des garçons du restaurant était venu, sans que les convives l'eussent remarqué, parler à voix basse à ses camarades, en leur montrant d'un geste expressif le plafond de la salle du festin; mais ses camarades n'avaient nullement tenu compte de ses observations oa de ses craintes, ne voulant pas sans doute déranger les convives, dont la folle gaieté semblait aller toujours croissante. c Qui doutera maintenant de la supériorité de notre manière de traiter cet impertinent choléra? A-t-il osé atteindre notre bataillon sacré? — dit un magnifique Turc-saltimbanque, l'un des porte-bannière de la mascarade. — Voilà tout le mystère, — reprit un autre. — C'est bien siml>le. Edatez de rire au nez du bonhomme-fléau, et il vous tourne aussitôt es talons. — Il se rend justice, car c'est joliment bête, ce qu'il fiiit, — ajouta une jolie petite Pierrette en vidant lestement son verre. — Tu as raison, Chouchoux, c'est bête, et archibête, — reprit le Pierrot de la Pierrette; — car enfin vous êtes là, bien tranquille, jouissant du bonheur de la vie, et tout d'un coup, après une atroce grimace, vous mourez... Eh bien! après? comme c'est malin! comme c'est drôle! Je vous demande un peu ce que ça prouve. — Ça prouve, — reprit un fllustre peintre romantique, déguisé en Romain de l'école de David, — ça prouve que le choléra est un pitoyable coloriste, car sa palette n'a qu'un ton, un mauvais ton verdâtre. Evidemment le drôle a étudié chez cet assommant Jacobus, le roi des peintres classiques, fléau d'une autre espèce... — Pourtant, maître, — ajouta respectueusement uu élève du grand peintre, — j'ai vu des cholériques ciont les convulsions avaient assez de tournure et dont l'agonie ne manquait pas de chic I — Messieurs, — s'écria un sculpteur non moins célèbre, — résumons la question. Le choléra est un détestable coloriste, mais c'est un crâne dessinateur... il vous anatomisela charpente d'une rude façon. Tудieu !

comme il vous décharné ! Auprès de lui Michel-Ange ne serait qu'un écolier. — Accordé... — cria-t-on toqf d'une voix. — Le choléra peu coloriste mais crâne dessinateur ! — Du reste, messieurs, — reprit r^ini-Moulin avec une gravité comique , U y a dans ce fléau une polissonne de leçon providentielle... comme dirait le grand Bossuet... — U leçon ! la leçon ! — - Oui, messieurs... il me semble entendre une voix d'en haut qui nous crie : fieuvez du meilleur, videz votre bourse et embrassez la femme de votre prochain car vos heures sont peut-être comptées malheureux!!!» Ce disant , le Silène orthodoxe profita d'un moment de distraction de mademoiselle Modeste, sa voisine, pour cueillir sur la joue fleurie de l'Amour un gros et bruyant baiser. L'exemple fut contagieux, un frais cliquetis de baisers vint se mêler aux éclats de rire. « Tubleu , vertubleu, ventredieu ! s'écria le grand peintre en menaçant ffaïement Nini-Moulin , — vous êtes bienheureux que ce soit peutêtre demain la fin du inonde, sans cela je vous chercherais querelle pour avoir embrassé l'Amour qui est mes amours. — C'est ce qui vous démontre, ô Rubens, ô Rapnaël que vous êtes, les miUe avantages du choléra , que je proclame essentiellement sociable et caressant. — Et philanthrope donc ! — dit un convive ; — grâce à lui , les créanciers soignent la santé de leurs débiteurs... Ce matin, un usurier, qui s'intéresse particulièrement à mon existence, m'a apporté toutes sortes de drogues anticholériques en me suppliant de m'en servir. — Et moi donc ! — dit l'élève du grand peintre, — mon tailleur voulait me forcer à porter une ceinture de flanelle sur la peau, parce que je lui dois mille écus; à cela je lui ai répondu : 0 tailleur, donnez-moi quittance , et je m'enflanelie pour vous conserver ma pratique, puisjque vous y tenez tant. — 0 choléra ! je bois à toi ! — reprit Mni-Noulin en manière d'invocation grotesque ; tu n'es pas le désespoir ; au contraire , tu symbolises l'espérance, oui , l'espérance. Combien de maris , combien de iemmes ne comptaient que sur un numéro , hélas trop incertain ! de la loterie du veuvage ! Tu parais, et les voilà ragaillardis ; grâce à toi, ô complaisant fléau , ils voient centupler leurs chances de liberté. — Et les héritiers donc, quelle reconnaissance ! Un refroidissement, un zest... un rien... et crac , en une heure , voilà un oncle ou un collatéral passé à l'état de bienfaiteur vénéré. — Et les gens qui ont le tic d'en vouloir toujours aux places des autres ! quel fameux compère ils vont trouver dans le cho* iéra ! — Et comme ça va rendre vrais bien des serments de constance ! — dit sentimentalement mademoiselle Modeste ; — combien de gredins ont juré à une douce et faible femme de raimo* pour

la Tie« eC # — 11 ne me faut ni vin ni eau-de-vie — répondit brusquement Jacques, fl^il retomba dans une sombre rêverie. — Au fait, tu as raison, — reprtt Morok d'un ton sardonique en élevant de plus en plus la voix, — tu lais bien de te ménager ;... j'étais fou de parler d'eau-de-vie : par le temps qui court... il y aurait autant de témérité à se mettre en face d'une bouteille d'eau-de-vie que devant la gueule d'un pistolet chargé. » En entendant mettre en doute son courage de buveur, Goucbe-tout-Ifo regarda Morok d'un air irrité. a Ainsi c'est par poltronnerie que je n'ose pas boire d'eau-de-vie ?-^ s'écria ce malheureux , dont rintelligcnce, à demi éteinte, se réveillait pour défendre ce qu'il appelait sa r/tV/nit^, — c'est par poltronnerie qae je refuse de boire, hein ? Morok? Réponds donc. — Allons, mon brave, tous tant que nous sommes, nous avons fait aujourd'hui nos preuves, — dit un des convives à Jacques, — et vous surtout, qui, étant un peu naïade, avez eu le courage d'accepter le rôle du bonhomme Choléra. — Messieurs. — reprit Morok, voyant l'attention générale fixée sur lui et sur Couche-tout-Nu, ^je plaisantais, car si le camarade [il montra Ja^ (lues) avait eu rhnprudence d'accepter mon offre, il aurait été, non pas intrépide, ma'is fou... Heureusement il a la sagesse de renoncer à cette fdtfanterie si dangereuse à cette heure, et je... — Garçon! — dîtCw chc-tout-Nu en inteïrompant Morok avec une impatience courroucée) — deux bouteilles d'eau-de-vie... et deux verres. — Que veux-tu bat'i — dit Morok en feignant une surprise inquiète. — Pourquoi ces deox bouteilles d'eau-de-vie? — Pour un duel... — dit Jacques d'un tonfroli et résolu. — Un duel ! — s'écria-t-on avec surprise. — Oui... — reprit Jacques, un duel... au cognac... Tu prétends qu'il y a autant de danger à se mettre devant une boute'ille d'eau-de-vie que devant la gueule d'im pistolet... Prenons chacun une bouteille pleine; l'on verra qui de nous deux reculera.» Cette étrange proposition de Coucbe-tout-Nu fut accueillie par les uns avec des cris de ioic, par d'autres avec une véritable inquiétude. a Bravo ! les champions de la bouteille ! — criaient ceux-ci. — Non! non ! il y aurait Urop de danger dans une pareille lutte, — disaient ceux

LE JUIF ERRANT. 945 i déli, par le icinps qui court... est aussi sérieux qu'un duel... à - ajoutait un autre. — Tu entends, — dit Morok avec un sourire ne, — tu entends, Jacques;... vois maintenant si tu veux reçunt le danger?» mots, qui lui rap|)elaient encore le péril auquel il allait s'expo(]ues tressaillit, comme si une idée soudaine lui lût venue à I esedressa fièrement la ti^te, ses joues se colorèrent légèrement, sou illa d'une sorte de satisfaction sinistre, et il s*écria d'une voix c Monlieu ! garçon, es-(n sourd ? est-ce que je ne t*ai pas deleux bouteilles d'eau-de-vie? — Voilà, monsieur, » dit le garçon mt presque effrayé de ce qui allait se passer pendant cette lutte noins, la folle et périlleuse résolution de Jacques fut applaudie ajorité. Nini-Monlin se démenait sur sa chaise, trépignait et criait e : « Bacchus et ma soif! ! mon verre et ma pinte ! !... les goil ouverts ! cognac à la rescousse !.... Largesse ! largesse!.... i» mbrassa nuidemoiselle Modeste , en vrai champion de tournoi, , pour excuser cette liberté : « L'Amour, vous serez la reine de . j'essaye le bonheur du vainqueur I... — Cognac à la rescousse! a-t-on en chœur, —largesse!.... — Messieurs, » ajouta Mnivec enthousiasme, — resterons-nous indiiiérents au noble exemQous donne le bonhomme Choléra (il montra Jacques)? il a fièlit cognac... répondons-lui glorieusement punch!... — Oui! oui! ..— Punch à la rescousse! — Garçon !— cria l'écrivain rellanc voix de stentor, — garçon ! avcz-vous ici une bassine, un n, une cuve, une immensité quelconque afin d'y confectionuncli monstre...— Un punch babylonien !...— Un punch bc!... jnoh océan!... »| t Fambiiieux crescendo qui suivit la proposition de Nini-Moulin. tsieur, — ré(»undit le garçon d'un air triomphant, nous avons Il une marmite de cuivre tout fraîchement étamée, elle n'a pas le tiendrait au moins trente bouteilles. — Apportez la marmite ! iui-Moulin avec majesté. — Vive la marmite ! — cria-t-on en — Met'ez dedans viugt bouteilles de kirsch, six pains de sui-re, Irons, une livre de canneDe,let feu.... feu partout!.... feu !... — krivain religieux, en poussant des cris inhumains. — Oui, oui, 101 ! » répéta-t-on en chomr. ritiun de Mini-Moulin donnait un nouvel élan à la gaieté gépropos les plus fous se croisaient et se mêlaient au doux i baisers surpris ou donnés sous le prétexte que l'on n'aurait ; pas de lenueinain, qu'il fallait se résigner, etc., etc. in, au milieu de Tun de ces moments de silence qui surviennent parmi tes plus grands tumultes, on entendit plusieurs coups t mesurés retentir au-dessus de la salle du festin. Tout le monde t l'on prêta l'oreille. CnAPITRE VU. Cognac à la reacousse.

•ut de quelques secondes, le bruit singulier dont les convives ité si surpris retentit de nouveau, mais plus fort et plus continu. Con ! — dit un convive, — quel diable de bruit est-ce là? » rçon, écliangeant avec ses camarades des regards inquiets et efpondit en balbutiant : « Monsieur... c'est... c'est.. — Eh parc'est quelque locataire malfaisant et bourru, quehfue animal enla joie, qui cogne à son plancher pour nous dire de chanter lut... — ait Nini-Moulin. — Alors, règle géuérale, — reprit senernent l'élève du grand peintre, — un locataire ou propriétaire |ue demande-t-il du silence, la tradition veut qu'on lui réponde it par un charivari infernal, destiné, s'il se peut, à rendre imméit sourd le réclamant. Telles sont du moins, — ajouta modesterapin, — telles sont du moins les relations étrangères que j'ai vu pratiquer entre puis«^nces plafonitrophes. » >logbme un peu risqué fut. accueilli par des rires et des bravos Is. Pendant ce tumulte, Morok inierrogea un des garçons, reçut ise, et s'écria d'une voix perçante qui domina le tapage : « Je ! la parole. — AccorJé... » cria-t-on gaiement. n(le silence qui sui'i'it l'allocution de Morok, te bruit s'entendit eau : il était cette fois plus précipité. ocataire est innocent, — dit Morok avec un sourire sinistre ; — apable de s'opposer en rien aux élans de notre joie. — Alors, i frappe-t-il là-liaut comme un sourd? dit Nini-Moulin en vidant v. — Comme un sourd qui a perdu son bâton? — ajoubi le raie n'est pas le locataire qui frappe, — dit Morok de sa voix tran-
 * t brève, — c'est sa bière que l'on cloue... » iisque et morne silence suivit ces paroles. % lière... non... je me trompe, — reprit Morok, — c'est teur bière L dire... car, le temps pressant, on a mis l'enfant avec la mère néme cercueil. — Une femme!... — s'écria la Folie en s'adresgarçon .. — c'est une femme qui es' iioric? — Oui, madame. une p.iu\re jruuf femme de viugt ans, — répondit tristement te garçon ; — sa petite fille, qu'elle nourrissait, est morte un peu après cite :... toi:C cela en moins de deux heures Le patron est bien fâché à cause do troubeste que ça peut mettre dans votre repas.... Mais il ne pouvait pas prévoir ce malheur, car hier matin cette jeune femme n'était pas du tout malade ; au contraire, elle chanta'it à pteine voix : il n'y avait personne de plus gai qu'elle. » A ces mots on eût dit qu'un crêpe funèbre s'étendait tout à coup sur cette scène naguère si joyeuse ; toutes ces faces rubicondes et épanouies se contristèrent subitement: personne n'eut te courage de plaisanter sur cette mère et son entant que l'on clouait dans le même cercueil. Le silence devint si profond que l'on entendait quelques respirations oppressées par la terreur ; les derniers coups de marteau lemlèrcent douloureusement retentir dans tous les cœurs ; on eût dit que

tant de sentiments tristes et pénibles, jusqu'alors refoulés, aUaieot remplacer cette animation, cette gaieté plus factice que sincère. Le moment était décimement blanches : celles de Mni-Moulin étaient du nombre. Gouche-tout-Nu, au contraire, redoublait d'audace et d'entrain ; redressant sa taille voûtée par l'épuisement, te visafle légèrement coteré, il s'écria : « Eh bien, garçon ! et ces bouteiltes d'eau-de-vte, mordteu ! et ce punch ? Par le diaote ! est-ce donc aux morts à fisiire trembler les vivants ? — Il a raison ; arrière la tristesse, oui, oui, le punch ! — crièrent plusieurs convives qui sentaient te l>aM>in de se rassurer. — En avant te punch... — Nargue le chagrin... — Vive la jote ! -> Messieurs, voilà le punch ! » dit un garçon en ouvrant la porte. A la vue du flamboyant breuvage qui devait ranimer les esprits affaiblis, des bravos frénétiques se tirent entendre. Le soleil Tenait de se courber, te salon de cent couverts où se donnait le festin était profond, les fenêtres rares, étroites et à demi voilées de rideaux de cotonnade rouge. Et quoi(|u*il ne fît pas encore nuit, la partie la plus reculée de cette vaste salte était pn'sque plongée dans l'obscurité : deux garçons apportèrent le punch-monstre au moyen d'une barre de fer passée dans l'anse d'une immense bassine de cuivre brilbnte connie de l'or, et couronnée de flammes aux conteurs changeantes. Le brûlant breuvage fut placé sur la tabte à la grande joie des convives, qui commençaient à oublier leurs alarmes passées. « Maintenant, — dit Couche* tout-Nu i Morok d'un ton de défi, — en aUeiidant que le punch ait brûlé en avant notre dud ; la galerte jugera. » Puis, montrant i son adversaire les deux bouieilles d'eau-de-vte apportées par te garçon, Jacques ajouta : « Choisis les armes. ^ Choisis t(|i-même, — répondit Morok. — Eh bien !... voilà ta fiole... et ton verre... Nini-Moulin jugera les coups. — Je ne refuse pas d'être juge du champ clos, — répondit l'écrivain religieux ; — seulement je dois vous prévenir que vous jouez gros jeu, mon camarade... et que, dansée temps-ci, comme l'a dit un de ces messieurs, s'introduire te goutet d'une bouteille d'eau-de-vie entre les dents est peut-être encore plus dangereux que de s'y insinuer te canon d'un pistolet chargé, et... — Commandez te feu, mon vtenx, — dit Jacques en interrompant Nini-Moulin ; — ou je te commande moi-même. — Ihisque vous te voulez... soit. — ' Le premier qui renonce est vaincu, — dit Jacques. — C'est convenu, — répondit Morok. — Altens, messieurs, attention, et jugeons les coup\$, c'est le cas de te dire, — reprit Nini-Moulin ; — mais voyons d'abord si les bouteOles sont pareifles :... avant tout, l'égalité des armes. » Pendant ces préparatifs un profond silence régnait dans la salte. Le

moral de la plu[^]rt des assistants, un moment remonté par l'arrivée du punch, retombait de nouveau sous le poids de tristes préoccupations ; on pressentait vaguement le danger du défi porté par Morok à Jacques. Cette impression, jointe aux sinbtres pensées éveillées par l'incident du cercueil, assombrissait plus ou moins les physionomies. Cependant, plusieurs convives faisaient encore bonne contenance ; mais leur gaieté paraissait forcée. Certaines circonstances données, les plus petites choses ont souvent des effets assez puissants. Nous l'avons dit : après le coucher du soteil, l'obscurité avait envahi une partie de cette grande salle ; aussi les convives, placés à son extrémité U plus reculée, ne furent btentAt plus éclairés que par la clarté du punch, qui flambait toujours. Cette flamme spiritueuse, on te sait, jette sur te visage une teinte livUte, bteuître ; c'était donc un spectacle étrange, presque effrayant, eue de voir, selon qu'ils étalent plus éteignes des fenêtres, uo grand Doaire de convives seulement éclairés pr ces reflets fantastiques. Le peintre, plus frappe que personne de cet efiet de coloris, s'écria : « Regardons-nous donc, nous autres du bout de la tabte, on dirait que nous festoyons entre cholériques, tant nous voilà verdelets et bleuets. » Celte plaisanterie fut médiocrement goûtée. Heureusement la voix rc* tentissanie de Nini-Moulin, qui réclamait l'attention, vint un moment distraire l'assemblée. « Le champ clos est ouvert! — cria l'écrivain religieux, plus sincèrement inquiet et effrayé qu'il ne le laissait paraître. — Eles-vous prêts, braves champions? — ajouta-t-il. — Nous sommes prêts, — dirent Morok et Jacques. — Joue... feu... i cria Niul-.Mouiin en frappant dans ses mains. Les deux buveurs vidèrent chacun d'un trait un verre

(mLloalNx[^] x[^]x[^]

946 LE JUIF ERRANT. pli d'eau-de-vie. Morok ne sourcilla pas, sa Êiceide marbre resta impassible; il remplaça d'uQe main fenne son verre sur la table. Mais Jacques, en déposant son verre, ne put cacher un léger tremblement convulsu causé par une souffrance intérieure. « Voici qui est bravement bu... — cria Nini-Moulln, — avaler d'un seul trait le quart d'une bouteille d'eau-d^vie, c'est triomphant!... Personne ici ne serait capable d'une telle prouesse, et si vous m'en croyez, dignes champions , vous en resterez là. — Commandez le feu ! » reprit intrépidement Gouche-tout-Nu. Et de sa main fiévreuse et agitée, il saisit la bouteille;... mais soudain, au lieu de verser dans son verre, il dit à Morok : « Bah! plus de verre; à la régalaade... c'est plus crâne... oseras-tu? » Pour toute réponse, Morok porta le goulot de la bouteille à ses lèvres en haussant Im épaules. Jatîques se hâta de l'imiter. Le verre jaunâtre, mince et transparent des bouteilles, permeUait de parfaitement suivre la diminution orogresaive du liquide. Le visage pétriué de Montk et la pâle et maigre figure de Jacques, déjà sillonnés de grosses gouttes de sueur froide, étaient alors ainsi nue les traits des autres convives éclairés par la lueur bleuâtre du punen : tous les yeux étaient attachés sur Morok et sur Jacques avec cette curiosité barbare qu'inspirent involontairement les spectacles cruels. Jacques buvait en tenant la bouteille de sa main gaucne ; soudain il fernii et serra les doigts de la main droite par un mouvement de crispation involontaire ; ses cheveux se collèrent à son front glacé, et, pendant une seconde, sa physionomie révéla une douleur aiguë : pourtant il continua de bohre ; seulement , ayant toujours ses lèvres attachées au goulot de la bouteille, il l'abaissa un instant comme s'il eût voulu reprendre haleine. Jacques rencontra le regard sardonique de Morok, qui continuait de boire avec son impassibilité accoutumée. Croyant hre l'expression d'un triomphe insultant dans le coup d'œil de Morok, Jacques rdeva brusquement le coude et but encore avidement quelques gorgées... Ses forces étaient â bout, un feu inextinguible lui dévorait la poitrine ; U souffrance était trop atroce... il ne put y résister;... sa tête se renversa... ses mâchoires se serrèrent convulsivement, il brisa le goulot de la bouteille entre ses dents, son cou se roidit... des soubresauts spasmodiques tordirent ses membres, et il perdit presoue connaissance. « Jacôues... mon garçon... ce n'est rien ! » s'écria Morok, dont le regard féroce étincehit d'une joie diabolique. Puis, remettant sa bouteille sur la table, il se leva pour venir en aide à Nini-Moulin, qui tâchait en vain de contenir Couche-tout-Nu. Cette

crise subite n'offrait aucun symptôme de choiera ; cependant, une terreur subite s'emjmra des assistants, une des femmes eut une violente attaque de nerfe, une autre s'évanouit en poussant des cris perçants. NiniMouliiii, laissant Jacques aux mains de Morok , courait a la porte pour denuuKhM-du secours, lorsque cette porte s'ouvrit soudainenient. L'écrivain religieux recula stupéfait à la vue du pei'sonnage inattendu qui s'offrait â ses yeux.

CHAPITRE Vm. SouTenin. La personne devant laquelle Nini-Moulin s'était arrêté avec un si (;iaud éionncinent était h reine Bacclianai. Hâve, le teint pâle, les cheveux en désordre, lesioues creuses, les yeux renfoncés, vrluc presque de haillons, cette brillante et joyeuse héroïne de tant de folles orgies iréuiit plus que l'ombre d'elle-même ; la misère , la douleur, avaient flétri ces traits autrefois charmants. A peine entrée dans la salle, Céplyse s'arrêta : son resard sombre et inquiet tâchait de pénétrer à travers la demi-obscurité de la salle, afin d'y trouver celui qu'elle cherchait. Soudain la jeune fille tressaillit et poussa un grand cri. Elle venait d'apercevoir de l'autre côté de la longue table, à la clarté bleuâtre du punch, Jacques, dont Morok et un des convives pouvaient à peine contenir les mouvements convulsifs. A cette vue, Céphyse, dans un premier mouvement d'effroi, emportée par son affection, fit ce qu'autrefois elle avait si souvent fait dans l'ivresse de la joie et du plaisir. Agile et preste, au lieu de perdre à un long détour un temps précieux, elle sauta sur la table, passa légèrement â travers les bouteilles, les assiettes, et d'im bond lut auprès de Couche-tout^Nu. « Jacques! — s'écria-t-elle sans remarquer encore le dompteur de bêtes et en se jetant au cou de son amant, — Jacques, c'est moi... Céphyse. » Cette voix si connue, ce cri déchirant parti de l'âme parut être entendu de Couche-tout-Nu ; Il tourna machinalement la tête du côié de la reine Bacchanal sans ouvrir les yeux, et poussa un profond soupir. Bientôt ses membres roidis s'assouplirent, un léger tremblement remplaça les convulsions, et au bout de quelques iusUnts ses lourdes paupières, péuibhînent relevées, laissèrent voir son regard vague et éteint. MueLs et surpris, les spectateurs de celte scène éprouvaient une curiosité iiiii|uiôle. Ccplyse. agenouillée devant son amant, couvrait ses mains de larmes, de baisers, el s'écriait d'une voix entrecoupée de sanglots : c Jacques... c'est moi... Céphyse... Je te retrouve... Ce n'est pu ma Êiute si je t'ai abandonné... Pardonne-moi. — Malheureuse ! ~- s'^ cria Morok irrité de cette rencontre peut^-être fttneftte à ses projets, — vous voulez donc le tuer !... dans l'état où il se trouve, ce sainement lui sera fatal... retirei-vous. » Et il prit rudement Céphyse par le bras, pendant que Jacques, semblant sortir

d'un rêve pénible, commençait à distinguer ce qui se passait autour de lui. « Vous... c'est vous! —s'écria la reine Baocbanal avec stupeur en reconnaissant Morok, — vous qui m'avez séparée de Jacques... » Elle s'interrompit, car le regard voilé de Gouche-tout-lfu* s'arrêtant sur elle, avait paru se ranûner. c Céphyse... c'est toi, — murmura Jacques.— Ouip c'est moi. — ajouta-t-elle d'une voix profondément émue, ^ c'est moi.. je viens... je vais te dire... » Efi ne put continuer, joignit ses deux mains avec force, et sur son visage pâle, défait, inondé (de larmes, on put lire l'étonnement désespéré que lui causait l'altération mortelle des traits de Jacques. Il comprit la cause de cette surprise : en contemplant à son tour la figure souffrante et amaigrie de Céphyse, U lui dit : « Pauvre femme... tu as donc eu aussi bien du chagrin... bien de la misère... je ne te reconnais pas non plus... moi. — Oui,— dit Céphyse* — Itaidu chagrin... bien de la misère... et pis que de la misère, — ajouta-t-elle en (réaâ^ sant pendant qu'une vive rougeur contractait ses traits pâles. — Pis que la misère, — dit Jacques étonné. — Nais c'est toi... c'est toi qui as souffert, — se hâta de dire Céphyse sans répondre à son amant. — Moi... tout à l'heure j'étais en train d'en finir... Tu m'as appelé... je suis revenu pour un instant, car... ce que je ressens là, — et il mit sa main à sa poitrine, — ne pardonne pas. Mais c'est égal... maintenant je t'ai vue... je mourrai content. — Tu ne mourras pas, Jacques... me voici... — Ecoute, ma fille... j'aurais là, vois-tu... dans mon estomac, un boisseau de charbons ardissants, que ça ne me brillerait pas davantage... Voilà plus d'un mois que je me sens consumer à petit feu. Du reste c'est monsieur, — et d'un signe de tête il désigna Morok, — c'est ce cher ami... qui s'est toujours chargé d'attiser le feu. Après ça, je ne regrette pas ma vie... J'ai perdu l'habitude du travail et pris ceDe... de l'orgie. Je finirais par être un mauvais gueux ; j'aime mieux laisser mon ami s'amuser à m'allumer un brasier dans la poitrine... Depuis ce que je viens de boire tout à l'heure, je suis sûr que ça y flambe comme le punch que voilà.— Tu es un fou et un ingrat, — dit Morok en haussant les épaules, — tu as tendu ton verre et j'ai versé... Et, pardieu ! nous trinquerons encore longtemps et souvent ensemble. » Depuis quelques moments Céphyse ne quittait pas Morok du regard. « Je dis que depuis longtemps tu souffles le feu où j'aurais brûlé la peau, — reprit Jacques d'une voix faible en s'adressant à Morok,—

p

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

LE JUIF RRRANT. 247 plLinio, que soq front touchait presque les pieils de son aimuii. .lui qncs, slupêfiit du hiltMice et de la conduite de la reiiiie R.i(:rl)aiKiU la riganaait avec une surprise croissante ; suudaiu, les traits de plus en uLun allérés, les lèvres treniblautes, il dit p!es4(ue en balbufkuit : «(k'pn)>e... je te lais... si tu ne prends pas nia main... c*est que... — i'nis, la voix connais. prends pay lui luauauaut, il ajouta sourdement, après un iusUint de silence : — Quai;], il y a six semaines, ou m*a emmené en prison, lu m'as dit : c Jacques, je te le jure sur ma vie, je travaillerai, je vivrai, s'il le liiut. daub une misère horrible, mais je vivTai boniuHe., » N'oiLi ce que tu m'as promis... Maintenant, je le sais, tu n*as jamais menti... di^~nioi que tu as tenu ta piirole... et je te croirai. » Cc|)h>se ne répondit que par un saitslut déchirant en serrant les genoux dé Jacques contre sa poitrine lulelaute. Contradiction bizarre et plu> commune qu'on ne le pense... cet homme abruti par ^iv^(' ^sc et par la dclKiuclic, cet homme nui, depuis sa sortie de prison, avait, d'urcie en orgie, brutalement cédé à toutes les meurtrières incitations de Mon»k, cet homme ressentait pourtant un coup affreux en ap|irenaiit p;ir le muet aveu de Céphyse rinlidélilé de celte créature (pi il avait annéé malgré la dégradation dont elle ne i>*était pas d'ailleurs caclice. l.c premier mouvement de Jacques fut terrible ; malgré son accablement et sa faiblesse, il narvint à se lever debout ; alors, le visage contracté par la rage et par le désespoir, il saisit un couteau avant qu*on eût pu s'y opftoser, et le leva sur lléphvse. Mais, au moment de la frapper, reculant devant un meurtre, il jeta le couteau h >in de lui, et retonib;i drlaillaiit sur son siège, la ligure cacliée entre ses deux mains. .\u cri de Nini-Moulin, qui s'était tardivement préciitiit sur Ja'on... tu ne muniras pas, et ta m'entenuras, — s*écia CéphvAe d'un air égaré, — tu m'entendras,, et tout le monde aussi m'entendra ; on verra si c'est de ma Ciute. N'est-ce pas... messieurs... si je mérite pitié... vous prien:z Jacques de me paraonncr?... car enlin... si, poussée pr la misère, ne trouvant pas de travail, j'ai été forcée de me vendre... non pour du luxe, vous voyez mes haillons... mais pour avoir du pain et procurer un abri à ma pauvre sœur malade... mourante, et enrore plus nn>crable que moi... il y aurait pourtant, à cause de cela, de quoi avoir pitié de moi... car on dirait que c'est pour son plaisir qu'on se vend.— s'écia la malheureuse avec un éclat de rire enrayant ; puis elle ajouta d'une voix basse avec un fréinissi'ment d'horreur : — Oh !

si lu savais... Jacqiies...cela est si inÛme, si horrible, voi»-tn, de se vendre
 ainsi... Îuej'ai mieux aimé la mort que de recommencer une seconde fois,
 'allais me tuer, quand j'ai appris que tu étais ici. — Puis, voyant .lacques
 qui, sans lui répondre, secouait tristement la tête en s'aiïaissiint sur
 luMnéme, quoique soutenu par Nini-Moulin, Céphyse s'écria en joiSnant
 vers lui ses mains suppliantes: — Jacques, un iiiut, un seul mot e pitié... de
 pardon. — Messieurs, de grâce , cliabsez cette lenune, — s'écria Morok, —
 sa vue causi> une émotion trop pénib'e à nuui ami. — Voyons, ma chère
 enfant, soyez raistmnable, —dii eut piuMeurs convives profondément émus
 en tâchant d'entratner^éphyM', — lai>sez-le... venez chez nous, il n'y a pas
 de danger pour lui. — Messieurs» ! ù messieurs! — s'écria la misérable
 créatun; en fondant en larmes et en levant des mains suppliantes, —
 écoutez-moi, laissez-moi vous dire... je ferai ce 3ue vous voudrez, je m'en
 irai ; mais, au mmi du ciel, envoyez chercher es secours, ne le laissez pas
 mourir ainsi. Mais regardez donc... mon Dieu! il souffre des douleurs
 atioces... se^ convulsions sont horribles. ~ Elle a raison, — dit un des
 convives en courant vers b porte, — il faudrait envoyer chercher un
 médecin. — On ne trouvera {ms de médecins maiiitenanl, —dit un autre,
 — ils sont trop occu|)és.— Faisons mieux (pie rein, — reprit un troisième;
 — l'Uotel-iHeu est en face, transpoilons-y ce |»auvre gardon ; on lui
 donnera les pi entiers secours . une ralloii^e de b table servira de brancard,
 et b mippe ser\ira de drap. — Oui, oui, e'est ceb, — dirent ^dusieurs voix,
 — trausportouii-le , et quittons la maison.» J:tcques, corrodé i»ar l'eau-de-
 vic. biMiIeversé par stm entrevue a\»>r /éphysi»nMil iPcmporter. On cêtla
 aux supplications de Céphyse, tpïi avait demandé, comme grâce dernière,
 d'accnnipagner Jacques jusqu'à rho>*pi< e. Lor>qne ce Mni^ire cunvoi
 quitta l.i jirandt* s;dlc du restaurateur, ce fut un s:iuve-(pii-|KMii génér:il
]>:ivmi l« ^ ; lionnncs cl femmes s't^nipres&iienl de s'envelopi»er ilc Imis
 manteaux alin de cacher leurs co-.*uincs. Les voiluies que l'on :i\aii
 ilcitiandccs en assez grand nuinbrc pour le retour de la masca.ridr .se
 trouvaient hcurciisi(*u, précédaient le brancard improvisé. Bientôt un
 vinltn relflux de b foui" les iorva de s'arrêter, et un redoublement de
 clameurs sauvages retentit à l'ii titre extrémité de la place, à l'angle de
 l'église. « Ou'y a-t-il dtmc ? — demanda Nini-Moulin à un homme à ligure
 ignoble qui sautait devant lui. — Uuels sont riHi cris? — tî'est encore un
 empoisonneur que l'on éi'harpe comme celui dont on vient de jeter le corps
 à l'cim... — reprit riiommc. — Si vous voulez jouir , suivezmoi, ajoula-t-il,

— et jouez des coudes... s:tns cela nous arriverons tn)p lard... « .\ peine ce misérable avait-il prononcé ces mots, qu'un cri affreux nrlenlit an-dese, (pii annonçait la mort de Jacquet... un autre cri s'ékva de ren4ln>ii' dn parvis Notn>-Dame où l'on mettait à mort un empoisonneur... lie CM lointain, suppliant, et tout palpitant d'une horrible épouvante, connue h deinier appel d'un homme qui se débat sous les coups de >es ineiirtriers, vint glacer Morok au milieu de sou exécrable trioniidie. a Knfer !!! - s'écrb cet liabile assassin, qui avait pris pour armes hoinicidi*s, mais légales, l'ivresse et l'orgie, -^enierl... c'est b voix de l'abbé d'.Vigrigny que l'on massiicre!!!»

CUAFITRE IX. L'ompoiMoncor. (.nitriques li^'iies rétrospectives sont nécessaires pour arriver au récit des é\t*ncinents relatifs au père d'Aigrigny, dont le cri de détresse avait si >iveinenl impressionné 3iorok, au moment où Jacques Rennepont venait de mourir. Les scènes que nous allons dépeindre sont atroces... S'il noua éUiît permis d'espérer qu'elles eussent jamais leur enseignement, cet effrayant tableau tendrait, par l'horreur même qu'il inspirera peut^tre, à prévenir ces excès d'une monstrueuse barbarie auxquels se |>orta piirfois b multitude ignorante et aveugle, k>rsque, imbue des erreurs les pluN fuuc^stes, elle se bisse égarer par des meneurs d'une férocité stupide. Nous l'avons dit, les bruits les plus absurdes, les plus alarmants, (■ireubieut dans Paris ; non-seulement on parlait de l'empoisonnement d(^ malades et des fontaines publiques, mau on disait eucore que des misérables avaient été surpris jetant de l'arsenic dans l^ brocs que les marcliantls de vin conservent ordinairement tout prêts et tout remplis sur hïurs comptoirs. Goliath devait venir retrouver Morok après avoir rempli un mcss.'ige auprès du père d'Aigrigny, qui l'attendait dans une maison de la place de l' Archevêché. Goliath était entré chez un marchand de vin de b rue de b Calandre, pour se rafraîchir : après avoir bu deux verres de vin, il les |)aya. Pendant que la cabarctière cherchait b monnaie ((u'elle devait lui rendre, Goliatli appuya machinalement et trèsinnoeement sa main sur l'orifice d'un broc placé à sa portée. La grande taille de cet homme, sa ligure repoussante, sa physionomie sauvage a va il nt déjà inquiété b cabaretière, prévenue et alarmée par la rumeur pnlilique au sujet des empoisonneurs; mais, hirsqu'elle vit Goliath |»osef sa main sur l'orilicc de l'un de ses brocs, effravée, elle s'écrb : c Ah ^ m<>n Dieu l vous venez de jeter quelque chose dans ce broc: » A CCS mots prononcé» très-haut avec un accent de frayeur, deux ou trois buveurs attablés dans le cabaret se levèrent brusquement, coururent au eomptoir, et rnn d'eux s'écria

étourdimement : « C'est un empoisonneur !... » Grigand!... — s'écria l'un des buveurs avec tant de violence que plusieurs passants s'arrêtèrent,— on te rendra ta monnaie quand tu auras dit ce que tu as jeté dans ce broc '! — Conunent, il a jeté quelque chose dans un broc? — dit un passant. — C'est peut-être un empoisonneur, — reprit l'autre . — Il faudrait alors l'arrêter... — ajouta un Iroisienne. — Oui , oui , — dirent les buveurs , honnêtes gens peut-être, mais suis-je bête de la panopie générale; — oui, il faut l'arrêter... on l'a pris jetant du poison dans l'un des brocs du comptoir. » Ces mots : c'est un empoisonneur ! circulèrent aussitôt dans le groupe ! qui, d'abord formé de trois ou quatre personnes, grossit à chaque »»_

◆*

ISO LE JUIF ERRANT. reille luue Aait trop inégale pour durer longtemps; mais* le désespoir doublant les forces du géunt, le combat fut un moment terrible. Le malheureux ne tomba pas tout d'abord... Pendant quelques secondes, disparaissant presque entièrement sous un essaim d'assaillants acharnés, on vit tantôt un de ses bras d'Hercule se lever dans le vide et retomber en martelant des crânes et des visages; tantôt sa tt*te énorme, livide et sanglante, était renversée en arrière par un combattant cramponné à sa chevelure crépue. Ça et là les brusques écarts, les violentes oscillations de la foule témoignaient de rincroyaole énergie de la défense de Goliath. Pourtant le carrier étant parvenu à le joindre, Goliath fut renversé. Une longue clameur de joie féroce annonça cette chute, car, en pareille cii^ constance, tomber... c'est mourir. Aussi mille voix haletantes et courroucées répétèrent ce cri : « Mort à Tempoisonneur! » Alors commença une de ces scènes de massacre et de torture digne de cannibales, horribles excès, d'autant plus incroyables qu'ils ont toujours pour témoins passifs, ou même pour complices, des gens souvent honnêtes, humains, mais qui, égarés par des croyances ou par des préjugés stupides, se laissent entraîner à toutes sortes de barbaries, croyant accomplir un acte d'inexorable justice. Ainsi que cela arrive, la vue du sans qui coulait à flots des plaies de Goliath enivra ses assaillants, redoubla leur race. Cent bras s'appesantirent sur ce misérable : on Je foula aux pieds: on lui écrasa le vi>affe; on lui défonça la poitrine. Ça et là, au milieu de ces cris furieux, « A mort l'empoisonneur ! » on entendait de grands coups sourds suivis de gémissements étouffés ; c'était une effroyable curée : chacun, cédant à un vertige sanguinaire, voulait frapper son coup, arracher son lambeau de chair : des femmes... oui, jusqu'à des femmes, jusqu'à des mères... s'acharnèrent avec rage sur ce corps mutilé. 11 y eut un moment de terreur épouvantable. Goliath, le visage meurtri, souillé de boue, ses vêtements en lambeaux, la poitrine nue... rouge... ouverte... Goliath, proGtant d'un mstant de lassitude de ses bour* reaux, qui le croyaient achevé, parvint, par un de ces soubresauts conYulsifs néquents dans l'agonie, à se dresser sur ses jambes pendant quelques secondes ; alors, aveuglé par ses blessures, agitant ses bras dans le vide comme pour parer des coups qu'on ne lui portait pas, il murmura ces mots qui sortirent de sa bouche avec des flots de sang : « (l'racc.... je n*ai pas empoisonné... grâce. » Cette sorte de résurrection produisit un efllet si saisissant sur la foule, qu'un instant elle se recula avec effroi ; les clameurs

cessèrent, on laissa un peu d'espace autour de la victime, quelques cœurs commençaient même à s'apitoyer, lorsque le carrier, voyant Goliath, aveuglé par le sang, étendre devant lui ses mains çà et là, fit une allusion fénice à un jeu connu et s'écria : « Casse-cou ! » Puis, d'un violent coup de pied dans le ventre, il renversa de nouveau la victime, dont la tête rebondit deux fois sur le pavé... Au moment où le géant tomba, une voix, dans la foule, s'écria : « C'est Goliath !... Arrêtez... ce malheureux est innocent. » Et le père d'Aigrigny (c'était lui), cédant à un sentiment généreux, fit de violents efforts pour arriver au premier rang des acteurs de cette scène, y parvint, et alors, pâle, indigné, menaçant, il s'écria : « Vous êtes des lâches, des assassins ! Cet homme est innocent, je le connais... vous répondrez de sa vie. ... » Une grande rumeur accueillit ces paroles véhémentes du père d'Aigrigny. « Tu connais cet empoisonneur ! — s'écria le carrier en saisissant le jésuite au collet; — tu es peut-être aussi un empoisonneur? — Misérable ! — s'écria le père d'Aigrigny en tâchant d'échapper aux étreintes du carrier, — tu oses porter la main sur moi? — Oh j'ose tout! moi... — répondit le carrier. — Il le connaît... ça doit être un empoisonneur... comme l'autre! » cria-t-on déjà dans la foule qui se pressait autour des deux adversaires, pendant que Goliath, qui, dans sa chute, s'était ouvert le crâne, faisait entendre un râle agonisant. A un brusque mouvement du père d'Aigrigny, qui s'était débarrassé du carrier, un assez grand flacon de cristal, très-épais, d'une forme particulière et rempli d'une liqueur verdâtre, tomba de sa poche et roula près du corps de Goliath. A la vue de ce flacon, plusieurs voix s'écrièrent : « C'est du poison... voyez-vous... il a du poison sur lui. » A cette accusation, les cris redoublèrent ; et l'on commença de serrer l'abbé d'Aigrigny de si près, qu'il s'écria : « Ne me touchez pas !... ne m'approchez pas... — Si c'est un empoisonneur, — dit une voix, — pas plus de grâce pour Inique pour l'autre... — Moi... un empoisonneur! » s'écria l'abbé frappé de stupeur. Ciboule s'était précipitée sur le flacon ; le carrier le saisit, le déboucha, et dit au père d'Aigrigny en le lui tendant : « Et ça!... qu'est-ce que c'est? — Gela n'est pas du poison... — s'écria le père d'Aigrigny. — Alors bois-le — repartit le caixier. — Oui oui qu'il le boive ! — cria la foule. — Jamais ! » reprit le père d'Aigrigny avec épouvante. Et il recula en repoussant vivement le flacon de la main. « Voyez-vous!... c'est du poison... il n'ose pas boire! » cria-t-on. Et déjà serré de très-près, le père d'Aigrigny trébuchait sur le corps de Goliath. « Mes amis ! — s'écria le jésuite, qui, sans être empoisonneur, se trouvait dans une terrible

alternative, car son flacon renfermait des sels préservatif d'une grande force, aussi dangereux à boire que du poison. ^ mes braTes amis, tous vot» méprenei; ao nom de RotreiMgiieVi je vous jure que. .. ^ Si ce n'est pas du poison... bols donc» — rqHît te carrier en présentant de nouveau le flacon au jésuite. — Si ta ne boii {}as, à mort ! comme ton camarade, puisque, comme lui, tu enoipoisonoei e jpfeuple ! ^ Oui.... à mort!.... à mort!.... — Nais, malbrareai....— s'&ria le père d'Aiffigny les cheveux hérissés de terreur, —vous Tooki donc m'assassiner ? — Et toos ceux que toi et ton camarade vous aro empoisonnés, brigands? — Mais cela n'est |)as vrai, et... — Dois, alors, — répéta l'inflexible carrier; — une dernière fois.... décide-Col.... ^ Boire... cela... mais c'est la mort (1), ^ s'écria le père d'Aigrigny. — Ah ! voyez-vous, le brigand ! — répondit la foule en se resserrant divanuge, — il avoue... Il avoue... ^ 11 s'est trahi ! — Il Ta dit : Boire ça... c'estla mort !... — Mais... écoutez-moi donc ! — s'écria Fabbé m joignant les mains, — ce flacon, c'est... » Des cris furieux interrompirent le père d'Aigrigny. c Ciboule! achève cdui-la ! — cria le carrier en pouaiiBt do pied Goliath, — moi, je vais commencer celui-ci ! » Et U saisit le père d'Aigrigny à la gorge. A ces mots, deux groupes se formèrent : Vtukf conduit par Ciboule, acheva Goriath à coups de pieds, à coups de pitres, à coups de sabols. Bientôt le corps ne fut plus qu'une ehoe horrible, mutilée, sans non, sans forme, une masse merte, pétrie de boue et de ehain brofées. Ciboule donna son tartan, on le noua à l'un des pieds disloqués da cadavre, et on le traîna ainsi jusqu'au psrapeC du quai. Bt là, au mîSk m dei cris d'une joie féroce, on précipita ces débris sanglante dans b riTièrè.M Maintenant, ne frémit-on pas en songeant que, dans ub tenaps d'éBMtioB populaire, il suffit d'un mot, d'un seul mot dit hnp mdeoinient par no homme honnête, et même sans haine, pour provoquer un si efroyable meurtre ! « C'est peut-être un empoisonneur !... » Voilà ce qu'avait dit le buveur du cabaret de la Calandre... rien de plus. .. et Goliath avait été impitoyablement massacré... Que dîmpérieuses raisons pour faire pénétrer l'instmction, les lumières dans les dernières profondeurs des masses... et mettre ainsi bien des malhearenx à même de se défendre de tant de préjugés stupides, de tant de superstitions funestes, de tant de fiiuatismes unplaceables!... Conauneat demander le calme, la réflexion, l'empire de soi-même, le sentiment de la iustiee, à des êtres abandonnés, que l'ignorance abrutit, que la misère déprave, que les souffrances courroucent, et dont la société ne s'occupe que lorsqu'il s'agit de les enchaîner au bagne ou de les garrotter pour k bourreau Le cri terrible

dont Morok avait été épouvanté était celui yae poussa le père d'Aigrigny lorsque le carrier appesantit sur lui sa mam formidable, disant a Ciboule en lui montrant Goliath expirant : « Achève celui-ci .. je vais commencer celui-là. » GUAPITRB X. Li ctthédrale. La nuit était presjiue entièrement venue lorsque le cadavre mulHède Goliath fut précipité dans la rivière. L^es oscillations de la foule avaient refoulé jusque dans la rue qui longe le côté gauche de la cathédrale le groupe au pouvoir duquel restait le père d'Aigrigny, qui, parvenu à se dégager de la puissante étreinte du carrier, mab toujours pre^ par h multitude qui l'enserrait en criant : « Mort à rempoisonneur! » recâùl pas à pas, tâchant de parer les coups qu'on lui portait. A force de présence d'esprit, d'adresse, de courage, retrouvant dans ce moment criti3 ne son ancienne énergie militaire, il avait pu josqa'alon résister et emeurer debout ; sachant, par l'exemple de Goliath, que tomiber c'était mourir. Quoiqu'il espérât peu d'être utilement enteddii, l'altbé appelait de toutes ses forces : A l'aide, au secours... Cédant le terrain pied à Sied, manœuvrant de laçon à se rapprocher de l'un des mnrs latéraax e l'efflise, il parvint enfin à s'acculer dans une encoignure formée par la saillie d'un pilastre et tf>ut près de la baie d'une petite porte. Cette position était assez favorable : le père d'Aigrisny, adossé aa mor, se trouvait ainsi à l'abri d'une partie des attaques, nais le carrier, vodaut lui ôter cette dernière chance de salut, se précipita sur loi, afin de le saisir et de l'entraîner au milieu du cercle, où il eût étéfoolé an pieds. La terreur de la mort donnant au père d'Aigrigny une force eitraordînaiR\ il put encore repousser rudement le carrier et rester comme incrusié dans l'angle où il s'était réfugié. La résistance de la victime redoubla la rage des assaillants, les cris de mort retentirent avec une no» velle violence. Le carri^ se jeta de nouveau sur le père d'Aigrigny eo disant : « A moi, les amis!... celui-là dure trop, finissons-le... » Le père d'Aigrigny se vit perdu... Ses forces étaient à bout, Ose seatit défaillir... ses jambes tremblèrent... un nuage passa devant sa vue, (1) Le un est historique : un homme a été miftacré parce qu'on a trouvé mt lui un flacon rempli d'ammoninque. Sur son refui de le ooire, li popaUee, persuadée que le flacon était du poison, déchira ce malheureux.

LE JUIF ERRANT. 351 les hurlements de ces furieux conunçaient à amter presauve voilés à son oreille. Le cooire-coup de plusieurs violeotes contusious reçues, pendaut la lutte, à la télé et surtout à la poitrine, se Lisait déjà ressentir... Deux ou trois fois uue écume sanglante vint aux lèvres de l'ubbé, ta position était désespérée... « Mourir assommé par ces brutes, après avoir tant de fois, à la guerre, échappé à la mort ! » Telle était la pensée du père d'Âicriffuy, lorsque le carrier s'élança lui. Soudain, et au moment où ranbe, cédant à l'instinct de sa conservation, appelait une dernière fois au secours d'une voix déchirante, kl porte à laquelle il s*adossait s'ouvrit derrière lui... une main ferme le saisit et l'attira vivement dans l'église. Grâce à ce mouvement exécuté avec la rapidité de l'éclair, le carrier, lancé en avant pour saisir le père d'Aigrigiyy, ne put retenir son élan, et se trouva face à lace avec le personnage qui venait, pour ainsi dire, de se substituer à la victime. Le carrier s'arrêta cle secousse et prête à céder. Tournant alors la tête your s'assurer que le jésuite avait au moins pu quitter l'éflise, Gabriel, à sa grande épouvante, le vit étendu sims mouvement à quelques pas du chœur... Abandonner la porte à demi brisée, courir au père d'Aigrigny, le soulever tC le trafaier en dedans de la grille du chœur, ee fut pour Gabriel une action aussi rapide que la pensée, car Il refiermait la grille à l'instant même où le carrier et sa bande, après avoir défoncé la porte, se précipitaient dans l'église. Debout, et en dehors du chœur, les bras croisés sur sa poitrine, Gabriel attendit, calme et intrépide, cette foile encore exaspérée par une résistance inattendue. La porte enfoncée, les assaillants filant une violente irruption ; mais à peine eurent-ils mis le pied dans l'église, qu'il se l>assa une scène étrange. La nuit était venue... quelques lampes d argent étaient seules une pâle clarté au milieu du sanctuaire, dont les bas-côtés disparaissaient noyés dans l'ombre. A leur brusque entrée dans cette immense cathédrale, sombre, silencieuse et déserte, les plos audacieux restèrent interdits, presque craintifs devant la grandeur imposante de cette solitude de pierre. Les cris, les menaces expièrent aux lèvres de ces furieux. On eût dit qu'ils redoutaient de réveiller les échos de ces voûtes énormes... de ces voûtes noires, d'où suintait une humidité sépulcrale qui glaça leurs fronts enflammés de colère, et tomba sur leurs épaules comme une froide chape de plomb. La tradition religieuse, la routine, les habitudes ou les souvenirs d'enfance ont tant d'action sur certains hommes, qu'à peine entrés, plusieurs com|)agnons du carr'ier se

découvrirent respectueusement, inclinèrent leur tête nue, et marchèrent avec précaution, afin d'amortir le bruit de leurs pas sur les dalles sonores. Puis ils échangèrent quelques mots d'une voix basse et craintive. D'autres, cherchant timidement des yeux, à une hauteur incommensurable, les derniers arceaux de ce vaisseau gigantesque alors perdus dans l'obscurité, se sentaient presque effrayés de se voir si petits au milieu de cette immensité remplie de ténèbres... Mais, à la première plaisanterie du carrier, qui rompit ce respectueux silence, cette émotion passa bientôt. « Ah ça, mille tonnerres ! — s'écria-t-il, — est-ce que nous prenons haleine pour chanter vêpres ! S'il y avait du vin dans le bénitier, à la bonne heure. » Quelques éclats de rire sauvages accueillirent ces paroles. Pendant ce temps-là, le brigand nous échappe, — dit l'un. — Et nous sommes volés, — reprit Ciboule. — On dirait qu'il y a des poltrons ici, et qu'ils ont peur des sacristains, — ajouta le carrier. — Jamais... — cria-t-on en chœur, — jamais ; on ne craint personne. — En avant !... — Oui... oui... en avant ! — cria-t-on de toutes parts. Et soudain, un moment calmée, redoubla au milieu d'un nouveau tumulte. Quelques instants après, les yeux des assistants, habitués à cette pénombre, distinguèrent, au milieu de la pâle auréole de lumière projetée par une lampe d'argent, la figure imposante de Gabriel, debout en dehors de la grille du chœur. « L'empoisonneur est ici caché dans un coin ! — cria le carrier. — Il faut forcer ce curé à nous le rendre, le brigand... — Il en répond. — (C'est lui qui l'a fait se sauver dans l'église. — Il payera pour tous les deux, si on ne trouve pas l'autre. » A mesure que s'effaçait la première impression de respect involontairement ressentie par la foule, les voix s'élevaient davantage, et les visages devenaient de plus en plus farouches, d'autant plus menaçants, que chacun avait honte d'un moment d'hésitation et de faiblesse. « Oui, oui ! — s'écrièrent plusieurs voix tremblantes de colère, — il nous faut la vie de l'un ou la vie de l'autre. — Ou de tous les deux... — Tant pis ! pourquoi ce calotin veut-il nous empêcher d'écharper notre empoisonneur ? — A mort ! à mort ! » A cette explosion de cris féroces, qui retentit d'une façon effrayante au milieu des gigantesques arceaux de la cathédrale, la foule, ivre de rage, se précipita vers la grille du chœur, à la porte duquel se tenait Gabriel. Le jeune missionnaire, qui, mis en croix par les sauvages des pour ne pas risquer mille fois sa vie afin de sauver le père d'Aigrigny, cet homme qui l'avait trompé avec une si lâche et si cruelle hypocrisie. CHAPITRE XI. Le meurtrier. Le carrier, suivi de la bande, courant vers Gabriel, qui avait fait

quelques pas de plus en avant de la grille du chœur, s'écria, les yeux étincelants de rage : « Où est l'empoisonneur? il nous le font. — Et qui vous a dit qu'il fût empoisonneur, mes frères? — reprit Gabriel de sa voix pénétrante et sonore. — Un empoisonneur!... et où sont les preuves... les témoins?... les victimes? — Assez !... nous ne sommes pas ici à confesse... — répondit brutalement le carrier en s'avançant d'un air menaçant. — Rendez-nous notre homme, il faut qu'il y passe... sinon, vous payerez pour lui... — Oui !... oui!... ~ crièrent plusieurs voix. — Ils s'entendent... — Il nous faut l'un ou l'autre ! — En bien ! me voici, — dit Gabriel en relevant la tête et s'avançant avec un air rempli de résignation et de majesté. — Moi ou lui, — ajouta-t-il ; — que vous aimerez-vous ? »

S5a LE JUIF ERRANT. porte ? TOUS voulez du sang : prenez le mien, et je vous pardooooerai, mes frères, car un funeste délire trouble votre raison. » Ces paroles de Gabriel, son courage, la noblesse de son attitude, la beauté de ses traits avaient impressionné quelques assaillants, lorsqu'une soudain une voix s'écria : « Eh! les amis !....! empoisonneur est là !.. derrière la grille... — Où ça ? où ça ?... — cria-t-on. — Tenez... là... voyez-vous... étendu sur le carreau... » A ces mots, les gens de cette bande, qui jusque-là s'étaient à peu près tenus en masse compacte dans l'espace de couloir qui sépare les deux côtés de la nef, où sont rangées les chaises, ces gens se dispersèrent de tous côtés, afin de courir à la grille du chœur, dernière et seule barrière qui défendit le père d'Aigrigny. Pendant cette manœuvre, le carrier, Ciboule et d'autres s'avancèrent droit vers Gabriel en criant avec une joie féroce : « Cette fois, nous le tenons... A mort l'empoisonneur ! » Pour sauver le père d'Aigrigny, Gabriel se fût laissé massacrer à la porte de la grille ; mais plus loin, cette grille, haute de quatre pieds au plus, allait être en un instant abattue ou escaladée. Le missionnaire perdit tout espoir d'arracher le jésuite à une mort atroce... Pourtant, il s'écria : « Arrêtez!... pauvres insensés!... » Et il se jeta au-devant de la foule en étendant les mains vers elle. Son cri, son geste, sa physionomie exprimèrent une autorité à la fois si tendre et si fraternelle, qu'il y eut un moment d'hésitation dans la foule ; mais à cette hésitation succédèrent bientôt ces cris de plus en plus furieux : « A mort ! à mort ! — Vous voulez sa mort?... — dit Gabriel en pâissant encore. — Oui!... oui!... — Eh bien ! qu'il meure... — s'écria le missionnaire saisi d'une inspiration subite, — oui, qu'il meure à l'instant. » Ces mots du jeune prêtre frappèrent la foule de stupeur. Pendant quelques secondes, ces hommes, muets, immobiles, et pour ainsi dire paralysés, regardèrent Gabriel avec une surprise ébahie. « Cet homme est coupable, dites-vous, — reprit le jeune missionnaire d'une voix tremblante d'émotion, — vous l'avez jugé sans preuves, sans témoins; qu'importe?... il mourra... Vous lui reprochez d'être un empoisonneur... et ses victimes, où sont-elles? Vous l'ignorez... Qu'importe? il est condamné... Sa défense, ce droit sacré de tout accusé... vous refusez de l'entendre... qu'importe encore? . Son arrêt est prononcé. Vous êtes à la fois accusateurs, juges et bourreaux... Soit... vous n'avez jamais vu cet infortuné, il ne vous a fait aucun mal, vous ne savez s'il en a fait à quelqu'un... et devant les hommes, vous prenez la terrible responsabilité de sa mort... vous entendez

bien... de sa mort. Qu'il en soit donc ainsi, votre conscience vous absoudra... je le veux croire... le condamné mourra... il va mourir, la sainteté du lieu ne le sauvera même pas... — Non... non... — crièrent plusieurs voix avec acharnement. — Non... — reprit Gabriel avec une chaleur croissante, — non, vous voulez répandre le sang, et vous le répandrez jusque dans le temple du Seigneur... C'est, dites-vous, voire droit... Vous faites acte de terrible justice... Mais alors, pourquoi tant de bras robustes pour achever cet homme expirant ? Pourquoi ces cris, ces fureurs, ces violences ? Est-ce donc ainsi que s'exercent les jugements du peuple, du peuple équitable et fort ? Non, non, lorsque, sûr de son droit, il frappe son ennemi... il le frappe avec le calme du juge qui, en son âme et conscience, rend un arrêt... Non, le peuple équitable et fort ne frappe pas en aveugle, en furieux, en poussant des cris de rage, comme s'il voulait s'étourdir sur quelque lâche et horrible assassinat... Non... ce n'est pas ainsi que doit s'accomplir le redoutable droit que vous voulez exercer à cette heure... car vous le voulez... — Oui, nous le voulons, — s'écrièrent le carrier, Ciboule et plusieurs des plus impitoyables, tandis qu'un grand nombre restaient muets, frappés des paroles de Gabriel, qui venait de leur peindre sous de si vives couleurs l'acte affreux qu'ils voulaient commettre. — Oui, — reprit donc le carrier, — c'est mon droit, nous voulons tuer l'empoisonneur... » Ce disant, le misérable, l'œuf sanelant, la joue enflammée, s'avança à la tête d'un groupe résolu, et, marchant en avant, il fit un geste comme s'il eût voulu repousser et écarter de son passage Gabriel debout et toujours en avant de la grille. Mais, au lieu de résister au bandit, le missionnaire fit vivement deux pas à sa rencontre, le prit par le bras et lui dit d'une voix ferme : « Venez... » Et, entraînant pour ainsi dire à sa suite le carrier stupéfait, que ses compagnons abasourdis par ce nouvel incident n'osèrent suivre tout d'abord... Gabriel parcourut rapidement l'espace qui le séparait du chœur, en ouvrit la grille, et, amenant le carrier, qu'il tenait toujours par le bras, jusqu'au corps du père d'Aigrigny étendu sur les dalles, il s'écria : « Voici la victime... elle est condamnée... frappez-la !... — Moi ! — s'écria le carrier en hésitant, -^ moi... tout seul... — Oh ! — reprit Gabriel avec amertume, — il n'y a aucun danger, vous l'achèverez facilement... il est anéanti par la souffrance... il lui reste à peine un soufile de vie... il ne fera aucune résistance... Ne craignez rien !!! » Le carrier restait immobile, pendant que la foule, étrangement impressionnée par cet incident, se rapprochait peu à peu de la grille, sans oser la franchir. « Frappez donc, — reprit Gabriel en s'adressant au carrier et lui montrant la

foule d'un geste solennel, — voici les juges... et vous êtes le bourreau... — Non, — s'écria le carrier en se reculant et détournant les yeux, ^ je ne suis pas le bourreau... moi !!! » La foule resta muette... Pendant quelques secondes, pas un mot, pas un cri ne troubla le silence de Timposante cathédrale... Dans vn en désespéré, Gabriel avait agi avec une profonde connaissance du cov humain. Lorsque la multitude, égarés par une rage aveugle, se me «r une victime en poussant des dèmeurs féroces» et que chacon frappe son coup, cette espèce d'épouvantable meurtre en commun semble è tous moins horrible, parce oue tous en partagent b solidarité... Pai^ les cris, la vue du sang, la défense désespérée de rhomme que Ton nassacre, finissent par causer une sorte d'ivresse féroce ; mais que, panni ces fous furieux qui ont trempé dans cet homicide, en en prenne dd, qu'on le mette seul en fiice d'une victime incapable de se oéfendre, et qu'on lui dise : Frappe ! presque jamais i! n'osera frapper. Il en àA ainsi du carrier ; ce misérable tremblait à l'idée d'im meurtre couums par lui sM et de sang-froid. La scène précédente s'était passée très-rapidement ; parmi les eoiaignons du carrier les plus rapprochés de la grille, (luelques-uns ne cùoh prirent pas une impression qu'ils eussent ressentie comme cet boniBie indomptable, si, comme à lui, on leur avait dit: Faites Toffice du bourreau, rlusieurs hommes de sa bande murmurèrent donc en le tUâmaot hautement de sa faiblesse. « Il n'ose pas achever l'empoisonneur, — disait l'un. — Le lâche! — Il a peur. — Il recule l » En entendant ces rumeurs, le carrier courut à la grille, ronrrit toute grande, et, montrant du {[este le corps du père d'Aigrigny, il s'écria : « S'il y en a un plus hardi que moi, qu'A aille l'achever... qu'A bsiele bourreau... voyons... » Â cette proposition, les murmures cessèrent. Un silence profond régna de nouveau dans la cathédrale : toutes ces physionomies, naguère irritées, devinrent mornes, confuses, presque effrayées ; cette foule égarée commençait surtout à comprendre la lâcheté féroce de l'acte qu'elle voulait commettre. Personne n'osait plus aller frapper isolément cet homme expirant. Tout à coup, le pcre d'Aigrigny poussa une sorte de râle d'agonie; sa tête et l'un de ses bras se relevèrent par un mouvement coovulsif, puis retombèrent aussitôt sur la dalle comme s'il eût expiré... Gabriel poussa un cri d'angoisse et se jeta à genoux auprès du pefe d'Aigrigny en disant: « Grand Dieu ! il est mort... » Singulière mobilité de la foule si impressionnable pour le mal comme pour le bien. Au cri déchirant de Gabriel, ces gens qui , un instant aaparavant, demandaient à grands cris le massacre de cet homme, se sentirent presque

apitoyés... Ces mots: il est mort ! circulèrent à voix basse dans la foule, avec un léger frémissement, pendant que Gabriel soulevait d'une main la tête appesantie du père d'Aigrigny, et de l'autre cherchait son pouls à travers son épiderme glacé. a Monsieur le curé, — dit le carrier en se penchant vers Gabriel, — vraiment, est-ce qu'il n'y a plus de ressource?... n La réponse de Gabriel fut attendue avec anxiété au milieu d'un silence profond ; à peine si l'on osait échanger quelques paroles à voix basse... % « Soyez béni, mon Dieu ! — s'écria tout à coup Gabriel, — son cœur bat... — Son cœur bat... — répéta le carrier en retournant la tête vers la foule pour lui apprendre cette bonne nouvelle... — Ah! son cœur bat, — redit tout bas la foule. — 11 y a de l'espoir... nous pourrons le sauver... — ajouta Gabriel avec une expression de bonheur indicible. — Nous pourrons le sauver, — répéta machinalement le carrier. — On pourra le sauver... — murmura doucement la foule. — Vite, vite, — reprit Gabriel en s'adressant au carrier, — aidez-moi, mon frère; transportons-le dans une maison voisine;... on lui donnera là les premiers soins... n Le carrier obéit avec empressement. Pendant que le missionnaire soulevait le père d'Aigrigny par-dessous les bras, le carrier prit par les jambes ce corps presque inanimé ; à eux deux ils le transportèrent en dehors du chœur. A la vue du redoutable carrier aidant le jeune prêtre à secourir cet homme qu'elle poursuivait naguère de cris de mort, b multitude éprouva soudain un revirement de pitié. Ces hommes, subissant la pénétrante influence de la parole et de l'exemple de Gabriel, se sentirent attendris; ce fut alors à qui offrirait ses services. « Monsieur le curé, il serait mieux sur une chaise que l'on porterait à bras, — dit Ciboule. — Voulez-vous que j'aille chercher un brancard à l'hôtel-Dieu? — dit un autre. — Monsieur le curé, j'vas vous remplacer, ce corps est trop lourd pour vous. — Ne vous donnez pas la peine, — dit un homme vigoureux en s'approchant respectueusement du missionnaire, — je le porterai bien, moi. — Si je voulais chercher une voiture, monsieur le curé ? — dit un affreux gamin en étendant sa calotte ffrccque. — Tu as raison, — dit le carrier, — cours vite, moutard. — Nais, avant, demande donc à monsieur le curé s'il veut que tu ailles chercher une voiture, — dit Ciboule en arrêtant l'impatient messenger. — C'est juste, — reprit un des assistants, — nous sommes ici dans l'église, c'est monsieur le curé qui commande. Il est chez lui. — Oui! oui ! allez vite, mon enfant, » dit Gabriel à l'obligeant gamin. Pendant que celui-ci perçait la foule, une voix dit : « J'ai une petite bouteille d'osier avec de l'eau-de-vie dedans, ça peut-il servir? — Sans doute, — répondit vivement Gabriel ; —

donnez, donnez... on finit les tempes du malade avec ce spiritueux, et on le lui fera respirer..... — Passez la bouteille... — cria Ciboule, — et surtout ne mettez pas le nez dedans... » La bouteille, passant de mains en mains avec précaution, parvint in

LE JUIF ERRANT 953 jusqu'à Gabriel. En attendant l'arrivée de la voiture, le père d'Air avait été momentanément assis sur une chaise ; pendant que deux hommes de bonne volonté soutenaient soigneusement le rabbin, le sionnaire lui faisait aspirer un peu d'eau-de-vie ; au bout de quelques minutes, ce spiritueux agit assez puissamment sur le jésuite ; il eut quelques légers mouvements, et un profond soupir souleva sa poitrine oppressée. — Il est sauvé... — il vivra, — s'écria Gabriel d'une voix triomphante, vivra... mes frères. — Ah ! tant mieux !... — dirent plusieurs — Oh ! oui, tant mieux ! mes frères, — reprit le rabbin, — car. Il n'est pas accablé par les remords d'un crime, vous vous souvenez d'une action charitable et juste... Remercions Dieu de ce qu'il a déchaîné votre fureur aveugle en un sentiment de compassion ! Invoquons tout ce que vous-mêmes et tous ceux que vous aimez tendrement ne craignent jamais le danger auquel cet infortuné vient d'être exposé. Mes frères ! — ajouta Gabriel en montrant le Christ avec une émotion nichante et rendue plus communicative encore par l'expression de sa figure angélique, ô mes frères, — n'oublions jamais que celui qui est mort sur cette croix pour la défense des opprimés, ces enfants du peuple comme nous, a dit ces tendres paroles si chères au cœur : « Aimons-nous les uns les autres !... » Ne les oublions pas ! aimons-nous, mes frères ! secourons-nous, et nous autres, pauvres, nous en deviendrons meilleurs, plus heureux et plus justes ! Aimons-nous ! aimons-nous, mes frères, et prosternons-nous devant Jésus, ce Dieu de tout ce qui est opprimé, faible et souffrant en ce monde ! » disant, Gabriel s'agenouilla. Tous l'imitèrent respectueusement, une parole simple, convaincue, était puissante. A ce moment, un autre incident vint ajouter à la grandeur de cette scène. Nous l'avons vu, l'homme chargé de l'entretien des orgues, assez bon musicien en jouant : profondément ému du dénouement inespéré de cet événement si tragique, cédant enfin à une inspiration d'artiste, ce homme, au moment où il vit le peuple s'agenouiller comme Gane put s'empêcher de se mettre au clavier... Alors, une sorte nouveau soupir, d'abord presque insensible, sembla s'exhaler du haut de l'immense cathédrale, comme une aspiration divine ;... puis suave, aussi aérienne que la vapeur embaumée de l'encens, elle se leva et s'épandit jusqu'aux voûtes sonores ; peu à peu ces faibles et accords, quoique toujours voilés, se changèrent en une mélodie harmonieuse indéchiffrable, à la fois religieux, mélancolique et tendre, s'élevait au ciel comme un chant ineffable de reconnaissance et d'adoration. Ces accords avaient d'abord été si faibles, si voilés, que le pauvre agenouillé s'était, sans surprise,

peu à peu abandonnée à l'influence de cette harmonie enchantée :...
 les uns bien des vœux, jusque-là secs et farouches, se mouillèrent de sa... bien des
 cœurs endurcis battirent doucement, en se rappelés mots prononcés par
 Gabriel avec un accent si tendre : « Âi-nous les uns les autres. » Ce fut à ce
 moment que le père d'Aisriêvint à lui... et ouvrit les yeux. Il se crut sous
 l'impression d'un... Il avait perdu les sens à la vue d'une populace en furie,
 qui, et le blasphème aux lèvres, le poursuivit de cris de mort jusque au saint
 temple :... le jésuite rouvrait les yeux... Et à la pâle cbrté mpes du sanctuaire,
 aux sons religieux de l'orgue, il voyait cette laguôre si menaçante, si
 implacable, alors agenouillée, silencieuse, recueillie, et courbant
 humblement le front devant la majesté du lieu... quelques minutes après,
 Gabriel, porté presque en triomphe sur les épaules du jésuite, s'arrêta
 devant la porte de la rue de Yaugirard ; il eut la force et le courage d'entrer
 dans cette demeure, où Gabriel ne fut pas introduit et où nous irons le lecteur.

CHAPITRE XII. La promenade.

À l'extrémité de la rue de Yaugirard, on voyait
 alors un mur fort élevé, lent percé dans toute sa longueur par une petite
 porte à guirliet. Ici ouverte, on traversait une cour entourée de grilles
 et de balustrades de persiennes, qui empêchaient de voir à travers l'interles
 barreaux ; l'on entraient ensuite dans un vaste et beau jardin, richement planté,
 au fond duquel s'élevait un bâtiment à deux d'un aspect parfaitement
 confortable, et construit sans luxe, avec une simplicité cossue (que l'on
 excuse cette vulgarité), signe de l'opulence discrète. Peu de jours s'étaient
 passés depuis que le père d'Aigrigny avait été si courageusement arrêté
 par Gabriel à la fureur populaire. Trois ecclésiastiques portant des robes
 noires, des rabats blancs et des bonnets carrés, se promenaient dans le jardin
 d'un pas lent et mesuré ; le plus jeune de ces trois prêtres semblait avoir
 environ trente ans : sa figure était pâle, creuse et empreinte d'une certaine
 rudesse ; ses deux compagnons, âgés de cinquante à soixante
 ans, avaient, au contraire, une physionomie à la fois bête et rusée ; leurs
 joues luisaient au soleil, veinées et rebondies, tandis que leurs trois
 mentons, grassement étages, descendaient mollement jusque sur la fine
 batiste de leurs rabats. Selon les règles de leur ordre (ils appartenaient à la
 société de Jésus), qui leur défendaient de se promener seulement deux
 ensemble, ces trois congréganistes ne se quittèrent pas d'une seconde « Je
 crains bien, disait l'un des deux en continuant une conversation commencée
 et parlant d'une personne absente, — je crains bien que la continuelle
 agitation à laquelle le révérend père a été en proie depuis que le choléra l'a

frappé, n'ait usé ses forces. . . et causé la dangereuse rechute qui aujourd'hui fait craindre pour ses jours. — Jamais, dit-on, — reprit l'autre révérend père, — on n'a vu d'inquiétudes et d'angoisses pareilles aux siennes. — Aussi, — dit amèrement le plus jeune prêtre, est-il pénible de penser que Sa Révérence le père Uodin a été un sujet de scandale en raison de ses reftis obstinés de faire avantrliier une confession publique, lorsque son état parut si désespéré, qu'entre deux accès de son délire on crut devoir lui proposer les derniers sacrements. — Sa Kévérance a prétendu n'être pas aussi mal nu'on le supposait, — reprit un des pères, — et qu'il accomplirait ses oerniers devoirs lorsqu'il en sentirait la nécessité. — Le fait est que depuis dix jours qu'on Ta amené ici mourant... sa vie, n'a été poar ainsi dire, ({u'une lonffue et douloureuse agonie ; et pourtant il vit encore. — Moi ^ l'ai veillé pendant les trois premiers jours de sa maladie, avec H. Rousselet, l'élève du docteur Baleinier, — reprit le plus jeune père, — il n'a presque pas eu un moment de connaissance, et lorsque le Seigneur lui accordait quelques inskints lucides, il les employait en emportements détestables contre le sort qui le clouait sur son lit. — On aflirme, — reprit l'autre révérend père, — que le père Rodin aurait répondu à monseigneur le cardinal de Malipieri, qui était venu l'engaÎ[er à faire une fin exemplaire, digne d'un fils de Loyola, notre s;iiint ondateur (à ces mots, les trois jésuites s'inclinèrent simultanément comme s'ils eussent été mus par un même ressort) ; on aflirme, dis*je, que le père Rodin aurait repondu à Son Eminence : c Je n'ai pas besoin de me confesser publiquement, je veux vivbi, et ji viveai. » — Je n'ai pas été témoin de cela... mais si le père Rodin a osé prononcer de telles paroles... — dit vivement le jeune prêtre d'un air indigné, — c'est un... » Huis la réflexion lui venant sans doute à propos, il jeta un regard oblique sur ses deux compagnons muets, im|)assibles, et il ajouta : « C'est un grand malheur pour son âme;... mais je suis certain qu'on a calomnié Sa Révérence. — C'est aussi seulement comme bruit calomnieux que je rapportais ces paroles, » dit l'autre prêtre en échangeant un regard avec son compagnon. Un assez long silence suivit cet entretien. En conversant ainsi, les trois congréganistes avaie^ parcouru une longue allée aboutissant à un quinconce. Au milieu de ce rond-point, d'où rayonnaient d'autres avenues, on voyait une arande table ronde en pierre; un homme, aussi vêtu du costume ecclésiastique, était agenouillé sur cette table ; on loi avait attaché sur le dos et sur la poitrine deux grands écriteaux. L'un portait ces mots écrits en grosses lettres : ihsoumis. L'autre : chakïibl.

Le révérend père qui subissait, selon la règle, à l'heure de la promenade, cette niaise et humiliante punition d'écolier, était un homme de quarante ans, à la carrure d'Hercule, au cou de taureau, aux cheveux noirs et crépus, au visage basané ; quoique, selon l'usage, il tint constamment et humblement les yeux baissés, on devinait, à la rude et fréquente contraction de ses gros sourcils, que son ressentiment intérieur était peu d'accord avec son apparente résignation, surtout lorsqu'il voyait s'approcher de lui les révérends pères qui, en assez grand nombre et toujours trois par trois ou isolement, se promenaient dans les allées aboutissant au rond-point où il était exposé. Lorsqu'ils passèrent devant ce vigoureux pénitent, les trois révérends pères dont nous avons parlé, obéissant à un mouvement d'habitude, d'un ensemble admissible, levèrent simultanément les yeux au ciel comme pour lui demander pardon de l'abomination et de la désolation dont un des leurs était cause : puis, d'un second regard, non moins mécanique que le premier, ils foudroyèrent, toujours simultanément, le pauvre diable aux écritures, robuste gaillard qui semblait réunir tous les droits possibles à se montrer insoumis et révolté ; après quoi poussant comme on seul homme trois profonds soupirs d'indignation silencieuse, d'une intonation exactement pareille, les révérends pères recommencèrent leur promenade avec une précision automatique. Parmi les autres révérends pères qui se promenaient aussi dans le jardin, on apercevait çà et là plusieurs laïques, et voici pourquoi : • les révérends pères possédaient une maison voisine, séparée seulement de la leur par une charmille ; dans cette maison, bon nombre de dévots venaient, à certaines époques, se mettre en pension afin de faire ce qu'ils appelaient dans leur jargon des retraites, (j'était charmant ; on trouvait ainsi réunis l'agrément d'une succulente cuisine et l'affranchissement

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

9M LE JUIF ERRANT. d^ne cbarmanle petite chapeUe. nouvelle et heureuse combinaison du conressioonal et ou logemeat garni, de La table d'hôte et du seimon. Précieuse imagioalion que cette sainte tiAtellerie où les aliments C(ji'|).iQdé avec tant d'â-propos, la route du paradis si rlrilucls d'une complaisance si t:grillar(Ie? Hélas, mon Dieu! cm se psyv tout benoîtement par l'abandon futur de beaux et bons immciible-^ . Je brillaiils écus bien trébuchants, le tout au détriment des héritiers ilii sang, souvent pauvres, honnâtes, bborienx, et ainsi pieusement ilépoulUés par les révérends pères. On des vieux religieux dont nous avons parié, faisant allusion i la prégeoce des laïques oans le jardin de la maison, et voulant rompre s;ins doute UD silence devenu assez embarrassant, dit au jeune religieux d'une figure sombre et fanatique ; i L'avut-dernier pensionnaire que l'un a aïoené Uesté dans notre maison de retraite continue sans doute de se montrer aussi sanraRe, car je ne le vois pas avec nos autres pensionnaires. — Peut-être, oit l'autre religieux, profere-t-U se promener seul dans le jardin du biliment neuf.— Je ne crois pas que cet homme, depuis qu'il habile notre mabon de retraite, soit même descendu dans le petit parterre contini au pavillon isolé qu'il occupe au fond de l'établissement; le père d'Aigrigny, qui seul communiquait avec lui, so i>l'igoail dernièrement de la sonu>ra ualhie de ce pensionnaire,... qui? i,n\ n'a pas encore vu une seule fois a la chapelle, — aiouta sévèremi'ii le Jeune père. — Peut-être n'est-il pas en étal de s'y rendre, — reprit im des révérends pères.— Sans doute,— ré|ion(^ l'antre, — car j'ai ememlii dire an docteur Baleinier que l'exercice eût elé fon salulaire i ce |iejisionnaire encore convalescent, mais qu'il se refustit (Âstinémcnl à sortir de sa chambre. —On peut loitjours se faire porter à la chapelle, > — ihi le jeune père d'une voix brève et dure: puis, resuint dès Inrs silène ieii\ il contiua de marcher i cblé de ses deux compagnons, qui conlinui'reni l'entretien suivant : « Vous ne connaissez pas le nom de ce pensionnaire ? — Depuis quinze Iours que je k sais ici, je ne l'ai jamais entendu app'ler aulremeni que e monsieur du pavillon. — Un de nos servants, qui est nitaché â s.'i per-, sonne, et qui ne le nomme pas autrement, m'a dit que c'était un homme d'une' extrême douceur, paraissant alTcté d'un profond chagrin ; il ne parle presque jamais, souvent il passe des heures entières te front entre ses deux miiins ; du reste, il parait se plaire assez dans la maison ; m;iiis, , chose étrange, il préR^rc au jour une demv-

obscurité ; et, par une : , Mtv ' singularité, la lueur du feu lui «anse un
 malaise Icllemenl instipr'iiri^ible, que, m^gré le froid des dernières journées
 de mars, il n'a pas si.uf. len que l'on allumlt du feu dans sa chambre. —
 C'est peut-être un n\ a- l nbque. — Non ; le servant me disait au contraire
 que le monsieur du Liavrilon était d'une raison parfaite, mais que b clarté du
 feu lui r^>|i|ieail probablement quelque pénible souvenir. — Le père
 d'Aigrigny ikiit être, mienx que personne, instruit de ce qui regarde le
 monsieur du Liavillon, puisque tel est son nom, car Il nasse presque diaque
 jour en on^ue conférence avec |lui. — Le père o'Algrlgnya, du moins depuis
 | trois jours, interrompu ces conférences; car il n'est pas sorti de s-i
 chambre,... depuis que l'autre soir on l'a ramené en flacre, gravement I
 indisposé, dit-on. ~ C'est juste : mais j'en reviens ii ce que disait t>iut à '
 l'heure notre cher frère,— reorit l'autre en montrant du regarni teieune j père
 qui marchait les yeux t>ais.sés, semblant compter les grains taiues
 circonstances, lorsqu d lui (allait penoader ides simples que rien n'était pins
 rude, plus austère que les Hb de Loyob, et qu'ft force d'ai» tiiKnces et de
 uiortillcaûoiiis ils devenaient osseux et mpanes comBC des anachorètes,
 créanceque les pèresibt^ panses

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

LE JUIF ERRANT. ass . panni les gros lots du tirage de la Vierge. — Que voulez-vous — reprit l'autre avec éloiin(;n)cnt : — quel eht le tirage de la ? — Conimoiic, vous ignorez? — Par&titeiieut. —C'est uue chariuvi'iuiion de la mère Saiute-Perpëtue. Figurez- vous , mon cher que les gros lots seront tirés par une petite figure de la Vierge à l , que Ton montera sous sa robe avec une clef de montre : cela niera un mouvement circulaire de quelques insiants, de sorte que (ëro sur lequel s'arrêtera la sainte mère du Sauveur sera le sa[i]. — Ah! c'est \Taimcnt charmant ! — dit l'autre père, — l'i; remplie d'à-propos ; jignorais ce détail... Mais savez-vous rom)ûtera l'ostensoir dont celle loterie est destinée à payer le« frais? père procureur m'a dit que l'ostensoir, y compris les iicrrerios , lendralt pas à moins de .TS.OOO fr siins compter le vieux , que repris seulement pour le poids de l'or, évalué, je crois, à 0,(K)0 (r. oterie doit rapporter 40,1 KM) francs , nous sommes on mesure, — l'autre révérend père. — Au moins , notre chapelle ne sera pas e par le luxe insolent de celle de messieurs les laziirisles. ~ Ce IX au contraire qui maiiit(*nant nous envieront , car leur bel os' d'or massif, dont ils étaient si fiers, ne vaut pas la moitié de cei notre loterie nous donnera , puisque le nAtre est non-seulement and, mais encore couvert de pierres précieuses. » ? intéressante conversation fut malheureusement interrompue, ait si touchant ! Ces prêtres d'une religion toute de pauvreté et lité, de modestie ta de charité, recourant aux jeux de hasard pro[)]ar la loi , et tendant la main au public pour parer leurs autels l luxe révoltant, pendant nue des milliers de leurs frères meurent I et de misère, à la porte de leurs éblouissantes chapelles; misérivalités de reliques (jiii n'ont pas d'autre cause au'nn vulgaire et Himent d'envie : on ne. lutte pas à qui secourra plus de pauvres, qui étalera plus de rirhess's sur la table de l'autel! le des portes de la grille du jardin s'ouvrit, et l'un des trois révé)ères dit , à la vue d'un nouveau personnage qui entraait : « Ah ! Ion Eminence le cardinal Malipieri'qui vient visiter le ponche en fermant les yeux avec ncticm. (Jes nrécautions sanitaires prises, collant de nouveau son à son nez, le prélat se préparait \ entrer dans la pièce voisine, s, entendant : \ travers la mince cloison qui l'en séparait im bruit iolent. il s'arrêta pour écouter, car tout ce oui se disait dans tement voisin arrivait très-facilement à son oreille, î voici pansé... je veux nie lever, — disait une voix faible mais pt imiierieuse. — Vous n'y songez pas, mon révénu'd pèie, — lit une voix plus forte, — c'est

impossible. — Vous aile/ voir si t impossible, — reprit l'autre voix. — Mais, mon révérend père, ous tuerez, vous êtes hors d'état de vous lever.... c'est vous exk une rechute mortelle... je n'y consentirai pas... » s mots succéda de nouveau le bruit d'une faible lutte mêlée de Mto insi'niriiso piïrodif du procêdi' de la roulitte <>t du birihi. appliquée à jlacre île la Viergp, a eu lieu pour le tiraf!e d'une Ititcrit.* relisii>ii»c, il y mailles, diinn un cou vont de frmnif's. Pour les rrovaiils, ceci doit ôlrc jeusiïieïil sarnU^pe; pour les imlifforents, c'est d'un ridiculf di'pli-rablç: tout'.i le5 traditioni, celle de Marie eit une des plus touchantes et des ipectablet. quelques gémissements plus Irrités que plaintifs, et la voix reprit : « Non, non • mon père , et pour plus de sûreté je ne laisserai pas vos habits î votre portée... Voiei bientôt l'heure de votre potion , je vais aller vous la préparer. » Et presque aus^^itôt, une porte s'ouvrant, le prélat vit entrer un homme de vingt-cinq ans environ, portant sous son bras une vieille reenée . ses chevtMix, presi^w ras sur le devant, tloUaienl derrière son cou : il fit un léger mouvement de surprise à la vue du cardinal , et le s:dua profondément à deux reprises sans lever les yeux sur lui. « Avant toute ch(»se, — dit le prélat avec son accent italien très-prononcé, et en >e tenant sous le nez son flacon de camphre, — les symptômes cholériques sont-ils revenus?— Non, monseigneur, la fièvre' pernieïense qui a siïieïklé à l'attaque de choléra suit son cours — A la bonne heure... Mais le révéïend père ne veut donc pas être raisonnable? Quel est ce bruit que je viens d'entendre? — Sa Révénmce voulait absolument se lever et s'habiller, nion.scMgneur: mais sa faiblesse est si gr.inde, qu'il n'aurait pu faire drux pas hors de son lit. L'impatienc- lé dévore... on craint toujours que eelfe excessive aj^ikition ne cause une rechute mortie-t-il du malade ? — Il le trouve dans un état on ne i>eut plus alarmant, monseigneur... La nuit a été si mauvaise que M. Baleinier avait ee malin de graiïiles inquiétudes : le révère nil père Rodin est dans l'un de ces moments critiques où une crise peut décider en quelmirs heures de la vie ou de la mort du mabde... M. Baleinier est allé «nenbcr ee qu'il lui fallait pour une optîration réartivo très-douloureuse, et il va venir la pratiquer sur le malade. — Kt a-t-on fait prévenir le père d' Mgrigny?— Le {H^re d'Aigrigny est fort 8f)ufTr:mt lui-même, ainsi que Votre Kniïnence k' sait... il n'a pas encore pu quitter son lit depni- trois jours. — Je me suis informé de lui en montant , — reprit le^nréUt, — et je le vernn tout à l'heure. Miis, pour en revenir au père'Kudiii, a-l-t le révérend père Brunet ont déjà voulu faire entendre à \$>a Révérence , monseigneur; mais Votre Kminence sait

avec quelle impatience le père Bodin a reçu ces conseils, et M. Baleinier, de peur de provoquer une crise dangereuse, peut-être mortelle, n'a pas osé insister. — Eh bien ! moi, j'oserais dans ce temps d'impie révolutionnaire ! une fin solennellement chrétienne produira un effet très-sensitif sur le public. Il s'agit même fort à propos, en cas de mort, de se préparer à embaumer le révérend père *. on le laisserait ainsi exposé pendant quelques jours en chapelle ardente, selon la coutume romaine. Mon secrétaire* donnera le dessin du catafalque ; c'est très-splendide, très-imposant. Par sa position dans l'ordre, le père Roi de la chapelle, — cette circonstance me servira à entrer en scène ; enfin, en l'état de cause, j'ai lieu de croire que l'exposition seraient très-nécessaires pour frapper un beau coup sur l'esprit public. Le peuple est déjà très-égaré par le choléra, une pareille œuvre mortuaire produirait un grand effet sur l'imagination de la population. — Je me permettrai de faire observer à Votre Eminence que les lois s'opposent à ces expositions, et que... — Les lois... toujours les lois ! in, le prélat reprit : « Plus tard on s'occupera de ceci. Mais, dites-moi : depuis ma dernière visite, le révérend père a-t-il eu de nouveaux accès de délire ? — Oui, monsieur, (Cela nuit U a déliré pendant une heure et demie au moins. — Avez-vous,

The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate

LE JUIF EHRANT. dasi qu'il vom l'a ëlé recommandé , conUDué de tenir viw noie «acte de toutes les paroles qui ont échappé au niabide pendant ce nunvel accès?— Oui. tiunscigiicnr, voici cette note ainsi que Volre Eminence me l'a commnD(Iti. > Ce disant, M. Angc-MoJestc Ilou«M:iet prit dans le casier une noie qu'il remit au préinl. nous raiipellcnins au lecteur que cette partie de l'euIretien de H. Rousselet et du cardual avant i!'té tenue hnis de portée île la cloison , Hodiu n'av:iil pu rien euteuârc , taudis que la conversation relative â sou einbaumernent présumé avait pu parfaitement paneuir jusqu'à lui. Le cardinal ayant reçu la note de H. Rousselet la prit avec une expression de vive curiosili!. Après l'avoir parcourue , il froissa le papier, et il se dit sans dissimuler son dépit : ■ "loujoiirs des mots iacobérêts, pat deux paroles dont on puisse ^rer une induclkiD raisonnable; on eroirait vraiment que cet homme a le pouvoir de se posséder même pendant son délire, el de n'eitravaguer qu'i propos de choses insignilontcs.— Puis s'adre»saut i N. Housselet : — Vous êtes bien sûr d'avoir rapporté tout ce qui lui échappait durant son délire? — A reiccplion des phrases qu'il répelait sans cesse et que je n'ai écrites qu'une fois. Votre Eminence peut être persuadée que je u'ai pas otnls un seul mot, mi^me si déraisouoalile qu'il me parût... — Vous allez m'introduire auprès du père Rodin, — dit le prélat après un niomeui de silence. — Mais... mousoiD d'iu repos abula... Qoolaue trèHbaUn, n à F^ «Mibn, «■» roucé... Je M ferah pas étonoe "" 1er de te birc embaumer... qu*nedte n Voire Kmiiieaeefw» Le cardinal iaterrompanl H. Roonelel. loi dit . ■ kbui le |»èra loA a eu son dernier accïs de défire celte nuit? — Oui, moniéigoeor, da trois i cinq heareseldemiedumaiin.~De tn^A cino beoretndn satin, — répéta le prébt, comme s'il eût voahi fixer ce dâaîl dant ta ai< mnirCi — et cet accès n'a otkn rien de partîcidierT — Ifoo^ miirl cette note, il est Imponible de raiiemblcr plut de pandas toeaUrenies, a Puis, voyant le prélat se diriger vers b porte de l'anln cbaafai^ H. BogsMlet lùouu : « Hah, moutigoenr, le réràcnd père h TtmA■olamcot mil priii— i. I a betoin d'un r^Md^ MlaavaDtr<9dniioia^a nMUnuMkilSmt, et 11 semil daueicai pWêtre de.-, r^ Sans répondra k tm entra dana la duntmÂ Rodii). Celle ntee, aav mte, Mrirée pw éai feoétrea. «ait aImplaMtf m^ coamodéneM ai^ bUe;deaKteiiHhrtUaC lentement dana lea ct>drea de l'itre, envaU fm one cafetière , m pot di blence el un poëta, oè grésilla mi ëpaii mSbÊst de brioe

de mooltfde: aar fa ebeminécoa vof^^fiB pluuiemv moroeauideiif:e et des bandea de lala. I régnaît daiu celle eka» bre cette odear pbaraH ceotique émaïuDt desaévércnd père est biealaible en ce moment. — Raison de pins, — répondil asseï indiscrettement le çrélal. Puis, se ravisant, il ajouta : — Raison de plus il appréciera davantage les consolations que je lui apporte. S'il s'est «ndurmi, éveillez-le et antionccr.-lui ma visite. — Je n'ai que des ordres à recevoir de Votre Eminence, * dit II. Rousselet en s'iuclînant. Et il entra dans une chambre voisine. Resté seul, le cardinal se dit d'un air pensif : « J'en reviens toujours là... lors de la soudaine attaque de choléra duul il a élé fi^p.pé,... le père Rodin s'est cru empuiy>nné par ordre du saim-sii.'ge-. il machinait donc contre Rome quelque chose de bien redoulalile, pour avoir conçu une crainte ûabominable!Not soupçons seraient-ils donc ^' fondés? Agirait-il soûlerrainemcnl eipuissammenl, comme on le craint, sur une notable partie du sacré coHége?... mais alors duDS quel but? Voilà ce qu'il a été unposûble de pénétrer, tant son secret est Rdèlement gardé par ses complices... J'avais espéré que, pendant son délire, il lui éi'liapponit quelque mol qui me mettrait sur la trace de ce que nous avons tant d'inlérêt à savoir, car presque toujours le délire, el surtout chez un homme d'un esprit sî iiiiquicl, si actif, le délire n'esl que l'eiagération d'une idée ilniniuaute; cependani, voilà cinq accès que l'on m'a pour ainsi dire fldclement sténographiés... el rien, non,... rien, que des phrases vides ou sans suite.» Le retour de H. Rousselet mil un terme aux relerions du prélat. « Je suis désolé d'avoir à vous apprendre, monseigneur, que le lévén4 père reflue opiniàtrémeal de voir personne ; Il prétend avor be> endroits occnpéa par la Balades, mâaHéed'm senteur al fanre, ai pvlrîd^ si nauséabonde, que te CM> dinal s'arrêta un momA auprès de h porte nai avancer. Ainsi que lea lévércndi pères t'avaient piétails dans leur promeûde, B>* dio vivait parce qn'il s'iuît dit : « Il bot qoe il vive, et je vivrai. ■ Car, do même qoe da bibles imaginatiooa, de faciles esprits eoccoadiett souvent à la seule letrear du mal, de mtee «Mi, mlRe bits le prooveaitfa vigueur de candiretr^ Dcrgïe morale peuveot hl* 1er Q^niitréPMM coaua le mal et Iriomriier de ptaitiou qofaiDeRna daca* péréaa. 0 eo ayaUMaiid fermeté de aoacuaelènk M l'oa dinit preaqw fa 00 eti effrayé), < . aide à l'habile médication dn doctev Batànier. Rodin avait ddiappéaa fléau dont il avait élé u rafridemeot aUeint. Hais à celte foodrî^aM perturbation physique avait succédé une Aèvre des plus pemicieaitt. qui mettait en grand péril la vie de Rodin. Ce rcdoubleoieM de daapr avait causé k» plus vives alarmes au père

d'Aigrigny, qm, malgré a rivalité cl sa jalousie, sentait qu'au point où en étaient arrivées les choses, Rodiu, tenant tous les ms de la trame, pouvait seul b cooduin à bien. Les rideaux de la chambre do mahde, étant à demi fermés, ne hissaient arriver qu'un jour douteux autour dn lit oii gisait Rodin. La ke du jésuite avait perdu cette teinte verdâtre particulière aux chulériqiKS mais elle était restée d'une lividité cadavéreuM ; h maigreur étak lA



The text on this page is estimated to be only 15.32% accurate

LF. JUIF ERRANT. Kl .rtcbe, rugneufCi secnllailHUX
inJn'snspérilU! 'u loag ron, pelé. (Inhanif!. comme criiit or. refwemUaii-iil à
un réseiiu dv er de choses pieB, le père d'Ai^ntit jusqu'alors Ife répondre
aux nde nodin sur la Me l'ariaire Ren■doubleineni c»■Or lui. el qu'il K4e
Toir compronerdue par suite Uon forcée 1 lafa maladie le coub Ce silence
du KipigDjr au sujet I bame dont lui. iBÉil les Gis, l'i- . s qui I se passer de-
■"■,jugnien- p^ , * son l'tispé- ^ |léiairétatmo~, c de Rodin. lorsque,
malgré la volonté, le cardinni MaliBefOré dans sa chambre. CHAPITBE
XIV. . r roiciiii comprendre les lonures de Hridin réduit i Tinaction ndie. el
pour cxpliijier l*i)ii|torLince de la vûiie ilii cardinal rappelons en deux
mots les indieienies rwées de Timblion qui se croyait l'émule de Sîxte-
ifuint. en allendanl qu il lu. Maiipie du jésti . , devenu son égal. Amver par
le succès de l'alEiire Reniiepont au génenlal de son "rdri', puis, dans le cas
d'une abdicatitm presque prétoe, s'assurer, par une si>l>-ndide corruption,
la majiirilè du sacré collège. aOo de monter sur le ttttoc pontificul, et alors,
au moyen d'un changement dans les sinluts de la rompagne de Jésns,
inféoilier cette puîsoule siiriélé .était, ainsi qn'on va le voir, arriver par b
ruse i surprendre un scttel jusqu'alors trop bien cadié as sujet des uUrigues
qn'Û lui supposait i Kome. Ceai donc au milieu de circonstances si
iiiiportanie*, u capitales, que Hodin «e voyait en proie i uue maUrie qui
paral;Mil mi forre*, lorsque pin que jamais il aurait eu besob de toute
l'adivité, de toutes les ressources à son esprit Après être resté quelqocs
instants imniibileaDprès de b porte, le cardinal, tenant toujours ton llacon
sous son nea, s'aiy procha tcnient du ul de Rodin. r.elui-ci. IrrM vouUdI

échapper à un entretien



The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

SB»' I.R JI;IF ERRANT. élevée : « Mon révérend vi très-cher pèn*, répi'ndez-moi» je vous en conjure. » Ilodtn ne pii(réprimer un mouvemcnl d'impatience courroucée, mais U conliniia de rester muel Le enrdinal n'était pas lionimc «^ se rebuter de si peu : il secoua de nouveau cl un peu plus fort le bras du jésuite, en répétant avec une toiiac'ité flegmatique qui eOt mis hors des gonds l'homme le nlus patient d:! monde :^ « Mi»n révéreltd et cher père, puisque vous ne dormez paSi ccoiitez-n)oi, je von» eu prie... » Aigri par fa douleur, exaspéré par Topiniàtreté du prélat, Rodin rc* lounni brusquen'.ent la tAtc, attacha sur le Rom.iin ses yeux caves, brillants d un feu sombre, tit, les lèvres contractées par un sourire sardonitpic, il dit avec amertume : « Vous tenez donc bien, monseigneur» à nii' voir ombanmé,... comme ^oiis disiez tout A l'heure, et expMé eo^ chapelle ardente, pour venir ainsi lourmonter mon iigouieet hAlernA?' (!nî — Voi, mon cher père?... Grand lieu!... que di tes- vous là »' Kt le cardinal leva les mains au ciel, conune pour le preD(Uè*à'«(4^ moiti du tondre intérêt qu'il portait au jésuite. a Je dis ce que j'ai entendu tout à l'heure , nionseigneiiiY/«ftf'eette cloi;-on (^t mince, — ajouta Rodin avec un reclonblement d^iAOtumv, — Si, par là, vous voulez dire que de toutes Im forces de mon àme j9» vous ai désiré... je vous désire une fin toute chrétienne et exeoiplâirc... o!i ! vous ne vous trompez pas, mon très-cher père!... vous «-m'aTCT' parfaitement entendu, car il me serait trefr-doux de vous voiff aplès une vie si bien remplie, un sujet d'adoration pour les fidèles. -^ flknflfr, je vous dis, monseigneur, — s écria llodin d'une voix faible eltMMélK — je vous dis qu'il y a de la férocité à émettre de pareils viBenAft^rèb sence d'un malade dans un élu desespéré : oui* — repriUil-afM^udft animation croissante qui contrastait avec son accablemMW -^ qsl'ék y priime garde, entendez-vous, car... si Ton m'oMèdrélat continua : f A voire salut ne se sont pas bornées les vues de la lYovidéce, mon très-cher père; elle a encore mani*' festé sa puissance d'une autre façon... Ce que je vais vous dire est de laplus haute imporbmce; écoutez-moi bien attentivement j a Rodin, sans se retourner, dit d'un ton amèrement courroucé qui tnhissait une souffrance réeDe : «Us veulent ma mort... }'al la poitrine en* len, la tête brisée... et Us sont sans pitié. Oh! je sonCTre comme un danmé. — Déjà ! dit tout bas le Romain en souriant malicieiiisemeoS^le ce sarcasme : puis U reprit tout haut :— Permettez-fli4i dVirister, nihi très-

cher père. Faites on petit effort pour m'écarter de la grette pas. a
 Rodin, toujours étendu sur son lit, leva au ciel et d'un
 geste désespéré, ses deux mains jointes et serrées sorvout choir à
 tabac, puis ses bras retombèrent affaissés lewnf de son corps. Le cardinal
 naussa légèrement les épaules et accenina leitenear les paroles suivantes
 afin que Uodin n'en perdît aucune : « filii » cberpère » a Providence a voulu
 que, pendant votre accès de délire, vous ayez vu des révélations
 très-importantes, a Et le prélat attendit avec une inquiète curiosité le déve-
 nement qui se produirait. Mais celui-ci, toujours tourné vers la rue, ne
 plipai l'avoir en-. ' tendu et resta muet. « Vous réfléchissez sans doute
 à mes paroles ; — reprit le cardinal. — Vous avez raison, car il s'agit
 d'un fait bien grave : oui, je vous le répète, la Providence a permis
 que, pendant votre délire, votre parole trahît vos pensées les plus
 secrètes, en me révélant, beureusemoit à moi seul... des choses qui
 vous compromettent de la manière la plus grave... Bref, pendant
 votre accès de délire de cette nuit, (qui a duré près de deux heures,
 vous avez dévoilé le but caché de vos intrigues à Rome avec plusieurs
 membres du sacré collège, a Et le cardinal, se levant doucement, allait
 se pencher sur le lit afin d'écouter l'expression de la physionomie de
 Rodin. Celui-ci ne lui en donna pas le temps. Ainsi qu'un cadavre soumis
 à la pile voltaïque se meut pas soubresauts brusques et étranges ainsi
 Rodin l'ordonna dans son lit. se retourna et se retourna droit sur son
 séant en entendant les derniers mots du prélat. « Il s'est tenu ! » dit le
 cardinal à voix basse et en italien. Puis, se rasseyant brusquement,
 il attachait sur le jésuite des yeux étincelants d'une joie triomphante.
 Quoiqu'il n'eût pas entendu l'excitation de M. Lipieri, quoiqu'il n'eût
 pas remarqué l'expression glorieuse de sa physionomie, il le considéra
 malgré sa faiblesse, comprit la grave imprudence de son premier
 mouvement trop significatif. Il passa lentement la main sur son front,
 comme s'il eût éprouvé une sorte de vertige ; puis il jeta à tour
 de lui des regards courtois, effarés, en portant à ses lèvres
 son vieux mouchoir à tabac, qu'il mordit machinalement pendant
 quelques secondes. « Votre vive émotion, votre effroi me confirment,
 hélas ! la triste découverte que j'ai faite, — reprit le cardinal de plus
 en plus triomphant du succès de sa ruse, et se voyant sur le point de
 pénétrer enfin un secret si important ; — aussi maintenant, mon
 très-cher père, — ajouta-t-il, — vous comprendrez qu'il est pour
 vous d'un intérêt capital de savoir dans les plus minutieux
 détails sur vos projets et sur vos complices à Berne :

delà sorte, mon cher père, vous pouvez espérer en Findulgaiee da-
 8ahit*4iéGÉ-, surtout si vos aveux sont assez explicites assez
 droea«feRRCM iMNH'létopUr quelques lacunes , d'ailleurs inévitable»
 dans mut révéMcncilte^nim l'ardeur d'un délire fiévreux. RodiMf
 reveml^de sa première émotion, s'aperçut» mais trop tard, qu'il afak
 été'Joai^et qu'il s'était gravement compromis» non par ki* l»T0lei;4Mls p'Ét
 ofe mouvement de surprise et d'effroi dangereusement sùjBfflealif. Bb
 eflBi;le Jésuit > avait craint un instant de Atre trahi pesh ^nufaon défire^en
 s'eoleodant accuser d'infirmitéKS ténéMneuses aise, Rimte; mais» après
 q'Éèli {ues oinutes de réflexionafic jésuite» nia)|g;rérst . fiâblteenient
 deMB^esprit» se dit avec beaucoup de sens : « Si cenif RINiMtaaraic
 oMSK seom, il se prderait bien de n'en avertir;|3aa dMrqiedaB'saiBptMS^
 aggraves par le mouvement Involontaire^ jmlaf perrépito^r toM l lieare. a
 Kt RodtoïssUja to^nedr froide qui coulait de son front brûnli'i'émtdlon
 diKieHKiétte augmentait ses souffrances et empirait eniore m état, dé)jf
 slalMWant. Brisé de fatigue, il ne put rester plus longtemps assis-daoiwfiitiet
 se rejeta en arrière sur son oreiller. « Per'BÊtf0f — se dit tout bas le cardinal
 effrayé de rexpression de IMgaM^MjéMitte, — s'il allait dépasser avant
 d'avoir rien dit, et échapper àMM^iiiofr piège si libUement tendu? » Et,
 sa»penchièrent vivement vers Rodin, le prélat lui dit: s Qn^avea-
 midCM^pflMWtièMher père? — Je me sens affaibli, moaseigneur :....cs
 q&^JQfwMié:.. ne^ietU s'exprimer... — Espérons, mon trèsnclier père» qtte
 ceCii^^is» n'aura rien de fâcheux :... mais le contraire pouvant sr* river, il
 y?Va dit saint de votre âme de me faire k l'instant les aveauxkipto^cofi^iKI^..
 les plus détaillés :... dussent ces aveux puiser v|w farces... la vieënmeUe...
 vaut mieux que cette vie pcnsaâe. — De oôtk afêitx voalSi^oDs parler,
 monseigneur? — dit Rodin d'une voix fiAls et d'mtoii^arionique. —
 Gomment! de quels aveaux? — s'éc^ leca^ dfcmlylnpéiilCl — nais de vos
 aveux sur les dangereuses intriguesMCS qm VOUS' avei fiéMes k Rome. —
 Quelles intrigues? ^ demanda l'odin. — Hais les InftMiSB que vous avez
 révélées pendant votre ^aire» — rqnlt le piéiat avec une impatience de plus
 en plus irritée. — Vos aveux a'oi^ ils pas été asiM'* explicites? Pourquoi
 donc maintenant cette coopsys hésitation à leH:6npléter? — Mes aveux ont
 été... explicites?^.»; vous m'en asÉorec^*-*^ dit Rodin en s'ûiterrompant
 presque aiarès chsqae mot» tant il élrlil^ppressé. Mais l'énergie

LE JUIF ERRANT. édktlon!... cet infernal jésaile m'a deiriné, — se dit le cardinal MDt du pied avec ra^ ; — • il s*e8t aperçu que son premier mouravait compriMnis, u est maintenant sur ses gardes... Je n*en rai rien... A moins de profiter de la faiblesse où le Toilà» et à obsessions... de menaces... d'épouvante... » éhi ne put acbever : la porte s'ouvrit brusquement, et le père uy entra en s'écriant aTec une explosion de Joie indicible : c Eicelluvellt!...» GHAPITRB XV La bonne nouvelle tération des traits du père d'Aigrigny, à sa pâleur, à la Cûblesae Imarche, on voyait que la terrible scène du parvis Notre-Dame sur sa santé une réaction violente. Néanmoins, sa pbysionomie radieuse et triomphante, lorsque, entrant dans la dutmbre de l s'écria : « Excellente nouvelle ! » i mots, Rodin tressaillit; malgré son accablement, il redressa ment lu t^te ; ses yeux brillèrent, curieux, inquiets, pénétrants ; ain décharnée faisant signe au père d*Aigrigny d'approcher de il lui dit d'une voix si entrecoupée, si faible qu'on lentendait à l Je me sens trèsnnal... Le cardinal m'a presque achevé... Mais excellente nouvelle... avait trait à l'albire Rennepont... dont la me dévore... et dont on ne me parle pas... il me semble... que i sauvé. — Sovex donc sauvé ! — s'écria le père d'Aigrigny, oust rtcommandations du docteur Ralemier, oui s'étaitlusqu'alors à ce que Ton entretint Rodin de graves Intérêts. — Oui, — réfèie d'Aigrigny, — soyez sauvé... lisez... et glorifiez-vous : ce • aviez annonce commence à se réaliser. » lant, il tira de sa poche un papier, et le remit k Rodin, qui le ime main avide et tremblante. Quelques minutes auparavant, Roélé réellement incapable de poursuivre son entretien avec le caris même que la prudence lui eôt pemus de le contmuer ; il eût été •i incapable de lire une seule ligne, tant sa vue était troublée, voiKirtant, aux paroles du père cTAigrigny, il ressentit un tel élan, âpoir, que, par un tout-puissant efiort d'énergie et de volonté, «a sur son séant, et, l'esprit libre, le regard miellisent, animé, Sidement le i>apier que le père d'Aigrigny venait de lui remettre, lal, stupé&it de cette transfiguration soudaine, se demandait ait bien le même homme qui, quelques mteutes auparavant, vetomber gisant sur son lit presque sans connaissance. A peine nt-il lu, qu'il poussa un cri de joie étouffée, en disant avec un impossible à reÎMlre : « Et d*uii !... Ça commence... ça va!... » rmant les yeux dans une sorte de ravissement extatique, un sourgneilleux triomphe épanouit ses traits et les rendit plus hideux en découvrant ses dents jaunes et déchaussées. Son émotion fut que le papier qu'il venait de

lire tomba de sa main frémissante. lerd connaissance ! — s'écria le père d'Aigrigny avec inquiétude enchaîné vers Rodin. » C'est ma faute, J'ai oublié que le docteur défend de l'entretenir d'affaires sérieuses. — Non... non... ne parlez rien, — dit Rodin à voix basse, en se relevant à demi s'étant, afin de rassurer le révérend père. — Cette joie si inattendue causera... peut-être... ma guérison : oui... Je ne sais ce que j'ai... mais tenez, regardez mes joues, il me semble que, pour la première fois depuis que je suis cloué sur ce lit de misère, elles se colorent... j'y sens presque de la chaleur. » Il disait vrai : une rougeur et légère rougeur se répandit tout à coup sur ses lèvres et ses joues ; sa voix même, quoique toujours bien un peu moins chevrotante, et il s'écria avec un accent de conviction (xalté que le père d'Aigrigny et le prélat en tressaillirent : « Ce succès répond des autres... je lis dans l'avenir... oui, oui... — Il dit d'un air de plus en plus inspiré, — notre cause triomphera les membres de l'effrayante famille Rennepont seront écrasés, avant peu... vous verrez... vous... » s'interrompant, Rodin se rejeta sur son oreiller en disant : c'est Oh! ne s'attendez pas... la voix me manque. ^ De quoi s'agit-il donc ? » lui dit le cardinal au père d'Aigrigny. -ci répondit d'un ton hypocritement pénétré : des héritiers de la famille Rennepont, un misérable artisan, usé d'excès et par la débauche, est mort, il y a trois jours, à la suite d'une horrible orgie, dans laquelle on avait bravé le choléra avec piété sacrilège... Aujourd'hui seulement, à cause de l'indisposition m'a retenu chez moi, et d'une autre circonstance, j'ai pu avoir l'occasion l'acte de décès bien en règle de cette victime de l'inceste et de l'irraison. Du reste, je le proclame à la louange de l'éternité (il montra Rodin), qui avait dit : c'est Les pires ennemis que nous avons les descendants de cet infâme renégat sont leurs passés... ». Qu'elles soient donc nos auxiliaires contre cette race ...» Il vient d'en être ainsi pour ce Jacques Rennepont. — Vous le voyez, — répondit Rodin d'une voix si épuisée qu'elle devint presque inintelligible, — la punition commence déjà... un... des Rennepont est mort... et... son âme-y bien... cet acte de décès, — ajouta le Jésuite en montrant le papier que le père d'Aigrigny tenait à la main, — vaudra un jour quarante millions à la compagnie de Jésus... et oyez... parce que... je vous... ai... a Les lèvres de Rodin achevèrent seules sa phrase. Depuis quelques instants, le son de sa voix s'était tellement voilé, qu'il finit par n'être plus perceptible et s'éteignit complètement; son larynx, contracté par une émotion violente, ne laissa plus sortir aucun accent. Le Jésuite, loin de s'inquiéter de cet événement, acheva pour ainsi dire sa phrase par une pantomime expressive ; redressant fièrement la tête, la tête haute et fière,

O frappa deux ou trois fois son front du bout de son Index, exprimant ainsi que c'était k son esprit, k sa direction que l'on devait ce premier fésdtat si heureux. Mais bientôt Rodin retomba brisé sur sa couche, épuisé, haletant, affaîsse, en portant son mouchoir à ses lèvres dessécbéei ; cette baireuse nouvelle, amsi que disait le père d'Aigrigny, n'avait pas guéri Rodin; pendant un moment seulement il avait eu le courage d'oublier ses douleurs; aussi la légère rougeur dont ses joues s'étaient quelque peu colorées disparut biàitôt: son visage redevint livide; ses souiDrances, un moment suspendues, redoublèren: tellement de violence, qti'il se tordit convobivement sous ses couvertures, se mit le visage à plat sur son oreiller en étendant au-dessus de m tête ses deux bras crispés, roides comme des barres de fer. Après cette crise aussi intense que rapide, pendant laquelle le père d'Aiffrigny et le prébt %\ pressèrent autour de lui, Rodin, dont u figure était baicnée d'une sueur liroide, leur fit signe qu'il soulÉrait moins, et qui! désirait boire d'une potion qu'il indiqua du ffeite, sur sa table de nuit. Le père d'Ai|(rigny alb la cnerclier, et peuoant que le cardinal, avec un dégoût très^vidoit, soutenait Rodin, le père d'Ai^igny administra au mabde quelques cuillerées de potion, dont l'efTet immédiat fut assez cahnant. ff Voulez-vous que j'appelle M. Roussclet?i ditle pèred'Aigrijpuy à Rodin, lorsque celuiHii fut de nouveau étendu dans son lit. Rodm seeona n^tivement b tête ; puis, faisant un nouvel effort, il souleva sa main droite, l'ouvrit toute grande, y promena son index gauche ; il fit signe au pèm d'Aigrigny, en lui montrant du regard un bureau pbcé dans un coin de b chambre, que, ne pouvant plus parier, il désirait écrire. ff Je comprends f oi^ours Votre Révérence, — lui dit le père d'Aigriffuy ; mais d'abord caknez-vous. Tout k l'heure, si besoin est, je vous donnerai ce qu'il vous f»ut pour écrire. » Deux coups frappés fortement, non pas à b porte de b chambre de Rodin, mab à b porte extérieure de la pièce voisine, interrompireni cette scène ; par prudence, et pour que son entretien avec Rodm fût plus secret, le p^ d'Aigrigny avait prié M. Rousselet de se tenir dans b première des trois chambres. Le père d'Aigrigny, après avoir traversé b seconde pièce, ouvrit b porte de l'antichambre, où U trouva M. Rousselet, qui lui remit une enveloppe assez volumineuse en lui disant : « Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, mon père, mais l'on m'a dit de vous remettre ces papiers à Finstant même. ^ Je vous remercie, monsieur Rousselet, — dit le père d'Aigrigny ; puis il ajouta : — Savez-vous à quelle heure M. Baleinier doit revenir? — Mab il ne tardera pas, mon père... car il veut bire avant b nuit l'opération si

douloureuse qui doit avoir un effet décisif sur l'état du père Rodin, et je prépare ce qu'il faut pour cela — ^oula M. Rousselet en montrant un appareil étrange, formidable, que le père d'Aigrigny considéra avec une sorte d'effroi. — Je ne sais si ce symptôme est grave, — dit le jésuite, mais le révérend père vient d'être subitement frappé d'une extinction de voix. — C'est la troisième fois depuis huit jours que cet accident se renouvelle, — dit M. Rousselet et l'opération de M. Baleinier amènera sur le bryn comme sur les poumons. — Est-ce que cette opération est-elle bien douloureuse? — demanda le père d'Aigrigny. — Je ne crois pas qu'il y en ait de plus cruelle dans la chirurgie, — dit l'élève, — aussi H. Baleinier en a caché l'importance au père Rodin. — Veuillez continuer d'attendre ici M. Baleinier, et nous l'envoyer dès qu'il arrivera, » reprit le père d'Aigrigny; et il retourna dans la chambre du malade. S'asseyant alors sur son chevet, il lui dit en lui montrant la lettre : « Voici plusieurs rapports contradictoires relatifs à différentes personnes de votre famille Rennepont, qui m'ont paru mériter une surveillance spéciale... mon indisposition ne m'ayant pas permis de rien voir par moi-même depuis quelques jours... car je me lève aujourd'hui pour la première fois... mais je ne sais, mon père, — ajouta-t-il en s'adressant à Rodin, — si votre état vous permet d'entendre... » Rodin fit un geste à la fois si suppliant et si désespéré, que le père d'Aigrigny sentit qu'il y aurait au moins autant de danger à se refuser au désir de Rodin qu'à s'y rendre ; se tournant donc vers le cardinal toujours inconsolable de n'avoir pu subtiliser le secret du jésuite, il lui dit avec une respectueuse déférence en lui montrant la lettre : « Votre Eminence permérez-elle ? » Le prêtre inclina la tête et répondit : « Vos affaires sont aussi les nôtres, mon cher père, et l'Eglise doit toujours se réjouir de ce qui renforce votre glorieuse compagnie. » Le père d'Aigrigny ouvrit l'enveloppe; plusieurs notes d'écriture différentes y étaient renfermées. Après avoir lu la première, ses traits se rembrunirent tout à coup, et il dit d'une voix grave et pénétrée : « C'est un malheur... un grand malheur... »

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

16» LR IOIF KRIANT. RoAn lodna TIYenieat la tête ?ers hi!, et le Nftrdâ d'un air Inquiet ei liilerro|(atif... I Florine «l merte du choléra, — reprit le père d'Algriany. — Et ce qn'fl y a de ftèqueui,— ajouta le rēTérènd père en froissant la note entre ses malts, — c'est an'avant de mourir cette misérable créature a avoué à mademolseDe de CardoviUc que depuis longtemps elle Tespionnait d'après les erdi-cs de Votre Révérence... a Sans ddttle b mort de Florine et les aveai mi'elle avait faits à sa mattresse ebnthiriaieM lefe projets de Rodin, car il fit entendre une sorte de ■rarmure hartlcuïé, et, malgré leur abattement, ses traits exprimèrent vMèBle eootrariété. Le père d'Aigrigny, passant à une autre note, la ht et A : c Cette note, relative au maréchal Simon, n'est pas absoluraenl mmivalse ; mais elle est loin d'être satisfaisante, car, somme toute* elle amioDoe quelque amélioration dans sa position. Nous verrons d'ailleurs, par des renseignements d'une autre source, si cette noie mérite toute créance, a Rodid, d'un teste Impatient et brusque, fit siane au père d'Aigrigny de se hâter de nre. Et le révérend père lut ce qui suit : « On assure que, depuis peu de Jours, l'esprit du maréchal paraît « moins ehagrin, moins Inquiet, moms agité; il a passé dernièrement « deui heures avec ses filles, ce qui, depuis assez longtemps, ne lui était « pas arrivé. La dure pliysionomte de son soldat Dagobert se déridant « de phn en plus... on peut regarder ce svmp^tme comme b preuve « certahie d'une amâloraïion 8ens9)le dans l'état du maréchal. « Reconnues à leur écriture, les dernières lettres anonymes ayant été « rendues au bcleur par le soldat Dagobert sans avoir été ouvertes par t le maréchal, on avisera aui moyens de les 6dre parvenir d'une autre «manière.» Puis, retardant Rodfn, le père d'Aigrigny lui dit : « Votre Révérence juge sans eonie comme mol que cette note pourrait être phis satisfaisanté?... » Rodin babsa b tête. On Usait sur sa ph^onomle crispée combien Il souflhiit dene pouvofar parier: par deux fois il porta b main à son gosier en regardant le père d'Aigrigny avec angoisse. « Ah!... — s'écrb d'Aigrigny avec colère et amertume, après avoir Girconru une autre note, — pfih de ne pas interrompre Tenchahiemnt des bits contenus dans celte dernière note, oui devait si terrbDement hnpressionner les acteurs de f ette scène, nous laisserons te lecteur suppléer par son imagination à toHteè les exelamàttens de surprise , de rage, de haine, de cramte du ière d'Aigrigny, et àl'eflirayanfe pantomime de Rodin, pendantla tecUire de ce document

reliouable, résultat des observations d'un agent fidèle et secMt des
révérends pères. CHAPITRE iVi. Lft nota Mcrèla. Le père d'Aigrigny lut
doue ee qui suit : ff 11 y a trois jours, l'abbé Gabriel de Rennepont, qui
n'éuit j aOé chez mademoiselle de Gardoville, est arrivé à lliMel de cette et
moiselte à une heure et donie de l'après-midi ; il y est resté lusquul près de
cinq heures. Presque aussitôt après te départ de l'abbé, den domestiques sont
sortis de rhftel: l'un s eslh rendu chez H. te naïéchil Simon, Vautre chez
Agricol Baudoin, Tiravrier forgeron» et chez te prince DJakna... « Hier, sur
te midi, le maréchal Simon et sesdeui fiDet imt chez inademoiselte
deCardoville; peu de temps après, Tabbé Gidirids'i est aussi rendu,
accompagné d* Agricol Baudom. Une longue eoBftreaei a eu Heu entre ces
dilTérenUi personnages et madeniolseUe de Ganlovile; ib sont restés chez
elle jusqu'à trou neurcs et demte. Le maiéchil \$h mon, qui était venu en
voiture, s'en est allé à pied avec set den Hss; tous trois semblent très-
satisbits, et on a même vu, dans nneds allées écartées «les Champs-Élysées,
te maréchal Simon deux filles avec expansion et attendrissement. L'abbé
Gabriel de pont et agricol Baudoin sont sortis les demters. « L'abbé ualiriel
est rentré chez lui, ainsi qu'on l'a ao pfatt l>é; le forgeron, que l'on avait
plusieurs motifs de surveilier, s'cil rendu chez un marchand de vin de b rue
de b Uarpe. Du y est entré sur ses pas; il a demandé une boutciUe de vin, et
s'est asau dans un coin reculé du cabinet du fond, à main gauche ; fl ne
buvait pas et sembbit vivement préoccupé; on a suppose qu*il i>Mfnda'l
quel* qu'un. En elfet, au bout d'une demi-beure est arrivé on honne di
trente ans environ, brun, de tailte élevée, borgne de l'œil gauche, vêtu d'une
redingote nuirron et d'un pantalon noir; B avak b léle nue. 11 devait venir
d'un endroit voisin. Cet li^nie s'est attablé avm te forgeron. Une convcr>-
alion assez animée, mab doot on n'a M md* heureusement rien entendre,
s'est engagée entre ces deux individv. Au bout d'une demî-lieiirc environ,
Agricol Baudoin a mu daas h mnin de Tbomme borgne un petit paquet^ oui a
paru devoir eonleav de l'or, vu son peu de volume et l'air de profonde
gratitude de l'homM borgue, qui a ensuite reçu d' Agricol Baudoin , avec
beaucoup d'e»pression, une lettre que celui-ci paratt>ait lui recommander
Utiinstamment , et que l'houiroe borgne a mise soigneusement dus • Soche ;
après quoi, tous deux se sont sé|>anb, et le forgeron a dit : à emain. c Après
cette entrevue, on a cru devoir partteulièremet sidvre l*hoBh me norgue; il
a quilté b rue de la Harpe, a traversé le Uixemboori et est eutré dans b
maison de retraite oc b rue de Vauglrard. Le leadcmain, on s'est rendu de

très-bonne heure aux environs du cabaret de la rue de la Harpe, car ou ignorait l'heure du rendez-vous du soir à l'homme borgne par .[^]agricol ; on a attendu jusqu'à une heure et demie, le forgeron est arrivé. Comme l'on s'était rendu à peu près méconnaissable, dans la crainte d'être remarqué, on a pu, ainsi qu'au soir, entrer dans le cabaret et s'attabler assez près du forgeron sans lui donner d'ombrage ; bientôt l'homme borgne est venu, et M. a remis une lettre cachetée en noir. C. A la vue de cette lettre, Agricole Baudouin a paru lui en dire quelque chose. Il a vu distinctement une lettre tomber de sa poche. La lettre était fort courte, car le forgeron n'a pas eu de temps à la lire: mais, néanmoins, il en a paru si content, qu'il a eu de la joie sur son banc, et a dit à l'homme borgne: mais il a pu lui demander quelque chose, que celui-ci ne savait. Enfin il a semblé céder, et M. et eux sont sortis du cabaret. Ou les a suivis de loin ; comme le rhomme borgne est entré dans la rue signalée par le Vaillant. Agricole, après l'avoir accompagné jusqu'à la porte, a longtemps été sur des murs, semblant étudier les localités: en temps il avait écrit quelques mots sur un carnet. Le forgeron s'est enfoncé en toute hâte vers la place de l'écluse, où il a pris un cahier. L'homme l'a imité, on l'a suivi, et il s'est rendu rue d'Anjou, et a vu

The text on this page is estimated to be only 13.31% accurate

LE JUIF ELIRANT. fn ftirqiH'l du i)rociirciir (lu roi ; il Ml mU là ravin» une detiire, âpre* quui il est rev«ua rue d'Anjou, à t'htilel de Girdnville. n ■ Ml, par une vole païTuileRienl sûre, oue le même)our, «ir lei heure» du snir, MM. d'Orniowon et de Valbellei avorats Irèt-disliés, et le juge d'iu9[riirlii)n qui a reçu la pLinie en ié>)uesirali(Hi ludemoiille de llardciiille, lorsqu'elle était rettime chez H. le docBileinier. ont en avec cette demoiselle, i \hble\ de Cardovitl^-, coiffét«iice qui s'est prolonge ju»qu'ii près de miauil, el i laik auislaient Ap'icol Bauduia H deux 3utrrd. ■WU ceci il résulte évidemment que depuis peu de jours l'hAtd Merville est le fuyer où abnuissenl et d'où rajoonenl les démarlles plus actives, les plus multipliées, qui scmbleul toujours grar autour de H. le maréchal Simcii, de ses lilli-s et de Ht. Prauçob il;r. démanbei dont raademots«lle de Carilotille , l'abbé Gabriel , icol Baudoin, soiiL les agents les plus infatigables et, on le craint, plus dingcreux. > np|irocbanl cette note des antre* renseignements et en se rappe9 pa^, il en résnlLill des décauverles accablantes pour les revépercs. Aiasi, Gsbiiet avait eu de fréquentes et longues conréreuces ndricne, qui jusqn'aloi-s lui était iuconaue. Agricol Baudoin s'cis en rapport avec H . François Hard^, et la jnstice ét^t sur ki trace uuan et iucitatcurs de lémeule qui aiait ruiné M ittceodié la Ta'a coftcuiTent du barnn Tripcaud. 11 puraUsait presque certain 'dwîsdle de Cardoi iltc avait eu une entrevne avec le priiir« !l ensemble de faits prouvait éridctninent que, fidèle à [a mêle avait laite i Hodin. lorsque la double perfidie du réiérend ^élé démasquée, rrademuiselle de CardoviUe s'occutuit active[lévnir autour d'elle les membres dispersés de sa Ciniille. aRo pger i se liguier contre l'cnoemi dangereux dont les détestaitB ■ élaot ainsi dévoilés et hardiment combattus , ne devaient f ancitnc chance de réussite. On comprend mainienitnt quel dut ""drojam effei de celte note sur le père d'AigrJgnji et sur Ron agoaisant, cloué sur un lit de duulvur et réduit i l'hiipui»n^ii'il voyait tomber pièce i pièce son laborieux échatadS' 1 peindre la ph](ùonomie, l'atiitude, le gecte de Ml la lecture de b noie qui semblait ruiner ses râpénnces ingtcmpB carcsi^s : tout alUit lui nunquiT à la Tiiiâ, «t au oue confiance presque surliumatnc dans le succès de la trame iiseï d'énergie pour dompter encore la mabilie. Sortant 1 ~ ~ \ak douloureuse , uik seule pensée, fixe , dévorunte, l'a'au délire. (Jud progrès en mal ou en bîcji avait Ciil pea__ cette alTaïre si immense pour lui? Un lui annonçait tout nouvelle heureuse,

la mort de Jacquea : mais bicnlùl les de ce décès , qui féduisait de sept i six le nombre des héepont. étaient anéantis. A quoi bon celte mort, puistiue cette «née, b^ppée isolément avec une persévéraute si luferuile. 1, connaissant enfin les ennemis qui depuis si longtemps I alun l'ombre? Si tous ces cœun blessés, meurtris, brit^, se Dti se consubienl . s'éclairaient en se prêtant no frnie M il, lêai cause était gagnée, l'émirme héritage écliappait aux ^0» dire? que Ciire? Èlratige poissance de la tulonté a encore un pied dins la tombe . il est presque agoni'~]i lui manque, et piuirant, cet esprit opiniâtre et plein de ■te décepére pas encore ; qu'un miracle lui rraile ai^juurité. et cette inébranlable cnniiance dans L réussite dr ses proI a donné le pouvoir de résbler à une maladie à Uquelle tant mal iuecoml»é . cette confiance lui dit qu'il pourra encore Igttt;... mais il lui Eiul la saule. U vie... i... U vleltl et son médecin ignore s'il wrvivra nunon à ^-onsbcï... s'il pourra supporter uue opération terrible La vie... et tout ï l'heure encom Rodin i-ntciid^it prier dca acjenmlles qu'on idlait loi ^irc- Bb bien! la santé, U vie, - i ((le dit. Oui, B a voulu vivre iat^ue-b... tl U a >éra. y^HkiA. venons d'étrire, RiHlin.hti. l'avait peusd ' pour ainsi dire va une seconde. Il Mlail que ses traita, bnuleversen ptt celte espèce de tourmente inorale, révélassent quelque diose de biql étrange, rar le père d'Aigrignjr cl le cardinal le r(«»rdairot sllBact>a£ et mterdiu. Une lois résolu de vivre afin de soiitriir une lutté dAmpé* rée cuulre la laotllle Renncpuut, Rodin «Bit ta cun^qmaice: tusd, pendant quelques instanlK, le père d'Aigrigoy et te prélat se Cmma sous l'obsession d'un rêve. Tar un ctTon de volonté d'une énofté inouïe e(comme s'il eût été nid par un rcsMirt. Rodin se précipib bera de son lit, emportant avec lui un dran qtii iralnuit, comme un suaie, derrière ce corp» livide et déchanté... \a cbanibte était froïile: la sueur inondait le vinge du jéMiiiie ; ses pieds nus et osseux laissaient lènr moite empreinte sur le carreau. ■ Malheurcui... que ralles-von*? c'est la mort! > s'écria lepèred'Afr Stigny en se orécipitant vers Rodin pour le forc^ i se recout-her, aïs celui-ci. «eitdant un de ses bras oc st|uctleue. dur comme du ler, repoussa au loh) le pfere dAîgrignv avec une vigueur inconcevable, d l'on souRp à l'état d'épuisement où il était depuis loneli'mps. « Il a lit force d'un épilcplique pendant son arcs T... • dit au prélat le père d'.tigrignj en te rafTemiissant sur ses jambes. rindin. d'un pas grave, se dirigea vers le burcuu où se trouvait ce ^nl était joumelteoienl nécessaire au docteur Raleinier pour normulèr tes ordonnances: puis, s'aHejrani devant cetie table, le fésuite prildu papier, nne plume, et commença d'écrire d une mam lerne.

Snnwuv»menls calmes, lents et sùn avaient quelque chose de b mesure
 rAHéchle que Ton remarque chez les somnambules. Huels. immobiles, ne
 sachant s'ils rêvaient ou non. i b vue de ce prudiKe, le cardinal et le père
 d'Aigrignv restèrent béants devant l'incroyable sang-rniil de Rodin, qui.
 deinl-mi, écrivait avec tme tranquillité ^rfait. Pourtant te père iTAigrigny
 s'avança vers hii et lui dît : c H^is, mon père... cela est insensé... » Rodin
 haussa les épaule!', tourna la Soudain la porte s'ouvrit ; M. Baleinier entra
 vivement. A b voe de Rodin. assis i son bureau et demi-nu, les pieds sur k%
 carreaux, le doC' teurs'érrib d'un ton de reprochée! d'effroî : (Mais,
 monseigneur... mais, mon père... c'est un meurtre qne de bisser ce
 multiCuren'iU daiu cet état; s'il est possédé d'un accès de fièvre chaude, il
 ãiul l'attacher diins son lit, et lui mettre b camisole de force. * Ce disant le
 docteur Baleinier s'upitrocha vivement de Rodio et lui saÎHt k bru : il
 s'attemlait à trouver l'épidcrme sec et glacé, au contraire, b peau était
 Dexibte, prMque nKiite... Le docleur, an comble de b siiriirise, voulut lui
 tller le pouls île la nisin gaurbe, que Rodia lui abandonna trat en coainuaut
 d'écrire di- b droite. « Quel prodige ! — s'écrb le docteur Baleinier, qui
 romplail Its pnll satious du pouls de Rodin : — depuis huit jours, et ce
 nrjlm encore, le , ponh était bniMpie, btertnitteni, pm*re, d'nlMii-d frappéd
 uneeituicliiitide voix, a éprouvé rn«ml>.' un aet-ts de dé'.eupith' ri vi'-leut,
 si Turieut, causé par de ik'plorjbh-s nouvelles, — dit lé père ' d'AifrîlBy, —
 qa'uo moineBi doos avons craiM punr aa *ie... laodb

ses LE JUIF ERRANT. ■^M»4dh qtfio eoatrailre le rëTérend
 père a eu la force d*aller Jusqu'à ce bureau où D écrit depuis dix minutes
 avec une clarté de raisonnement, une netteté d'expression dont vous nous
 voyez confondus, monseigneur et moi. — Plus de doute, — s'écria le docteur,
 — le violent accès de désespoir qu'U a éprouvé a causé chez lui une
 oerturKution violente qui prépare admirablement bien la crise réactive que
 je suis maintenant presque sAr d'obtenir par Topération.— Persistez-vous
 donc à la faire? — du tout bas le père d'Aigngny au docteur Baleinier
 pendant que Rodin continuait d'écrire. — J'aurais pu hésiter ce matin
 encore; mais, disposé coDune le voilà, je vais profiter à l'instant de cette
 surexcitation, qui, je le prévois» sera suivie d*un grand abattement. —
 Ainsi, — dit le earainal, — sans Tol^ration?... — GeUe crise si heureuse, si
 inespérée, avorte... et sa réaction peut le tuer, monseigneur. — Et l'avez-
 vous prévenu de la gravité de l'opération?... — A peu près... monseigneur.
 — Ifais il serait temps... de le décider. — C'est ce que je vais dire,
 monseigneur, n dit le docteur Baleinier. Et, s'approchant de Rodin, qui,
 continuant d'écrire et de songer, était resté étranger à cet entretien tenu à
 voix basse : « Mon révérend père, — lui dit le docteur d'une voix ferme, —
 voulez-vous dans huit jours être sur pieds ?» Rodin fit un geste rempli de
 confiance qui* signifiait : c Mais j'y suis sur pieds. — Ne vous méprenez
 pas, — r^ondit le docteur, — cette crise est excellente, mais eUe durera peu
 ; et, si nous n*en profitons pas... à l'instant... pour procéder à 1 opération
 dont je vous ai touché deux mots, ma foi!... je vous le dis brutalement...
 après une telle secousse... je ne réponds de rien. » Rodin fit d'autant plus
 frappé de ces paroles, qu'il avait, une demiheure auparavant, expérimenté le
 peu de durée du mieux épliémère que lui avait causé la bonne nouvelle du
 père d'Aigrigny, et qu'il coiumençait à sentir un redoublement d'oppression
 à la poitrine. M. Baleinier, voulant décider son malade et le croyant irrésolu,
 ajouta : « En un mot, mon révérend père, voulez-vous vivre, oui ou nonZ »
 Rodin écrivit rapidement ces mots, qu'il donna au docteur : c Pour vivre... je
 me ferais couper les quatre membres. Je suis prêt à tout.» Et il fit un
 mouvement pour se lever. € Je dois vous déclarer, non pour vous faire
 hésiter, mon révérend père, mais pour que votre courage ne soit pas surpris,
 — ajouta N. Baleinier, — que cette opération est cruellement douloureuse...
 » Rodin haussa k» épaules et d'une main ferme écrivit : < Laissez-moi la
 tête... prenez le reste... » Le docteur avait lu ces mots à voix haute : le

cardinal et le père d'Aigrigny se regardèrent, frappés de ce courage indomptable. « Non révérend père, — dit le docteur Baleinier, — il faudrait vous recoucher.... » Rodin écrivit : « Préparez-vous... j'ai à écrire des ordres très-pressés ; vous m'avertirez au moment. • Puis, ployant un papier qu'U cacheta avec uœ oubliée, Rodin fit signe au père d'Aigrigny de lire les mots qu'il allait tracer et qui furent ceux-ci : « Envoyez à l'instant cette note à l'agent qui a adressé les lettres anonymes au marchand Simon. — A l'heure même, mon révérend p^{ère}, — dit le père d'Aigrigny, — je vais charger de ce soin une personne sûre. — non révérend père, — dit Baleinier à Rodin, — puisque vous tenez à écrire,... recouchez-vous; vous écrirez sur votre lit pendant nos petits préparatifs. » Rodin fit un geste approbatif, et se leva. Biais déjà le pronostic du docteur se réalisait : le jésuite put à peine rester une seconde debout, et retomba sur sa chaise... Alors le docteur Baleinier avec angoisse, et sa respiration s'embarrassa de plus en plus. Le docteur, voulant le rassurer, lui dit : « Ne vous inquiétez pas... Mais il faut nous hâter... Appuyez-vous sur moi et sur le père d'Aigrigny. » Aidé de ses deux soutiens, Rodin put regagner son lit; s'y étant assis sur son séant, il montra du geste l'écritoire et le papier au-dessus duquel on les avait apportés ; un buvard lui servit de pupitre, et il continua d'écrire sur ses genoux, s'interrogeant de temps en temps pour aspirer à grand-peine comme s'il était étouffé » mais restant étranger à tout ce qui se passait autour de lui. \ « Mon révérend père, — dit M. Baleinier au père d'Aigrigny, — êtes-vous capable de l'être un de mes aides et de m'assister dans l'opération que je vais faire? Avez-vous cette sorte de courage-là? — Si on, — dit le révérend père, — à l'armée, je n'ai, de ma vie, pu assister à une amputation ; à la vue du sang ainsi répandu, le cœur me manque. — Il n'y a pas de sang, — dit le docteur Baleinier ; mais, du reste, c'est pis encore... Veuillez donc m'envoyer trois de nos révérends pères, ils me serviront d'aides; avez aussi l'obligeance de prier M. Rousselet de venir avec ses appareils. » Le père d'Aigrigny sortit. Le prélat s'approcha du docteur Baleinier et lui dit à voix basse en lui montrant Rodin : « Il est hors de danger? — S'il résiste à l'opération, oui, monseigneur. — Et... êtes-vous sûr qu'il y résiste? — A lui, je dirais : Oui ; à vous, monseigneur, je dis : On ne peut l'espérer. — Et s'il succombe, aura-t-on le temps de lui administrer les sacrements en public avec une certaine pompe, ce qui entraîne toujours quelques petites lenteurs? — Il est probable que son agonie durera au moins un quart d'heure, monseigneur. — C'est court... mais enfin on finira s'en contenter, » dit le prélat. Bill se racra auprès d'une

des cnséesi sur les vitres de laquelle U se mît à tambouriDer innocemment du bout des doigU en songeaUatt dieu de lumière du catafalque quH désfavit tant de voir élefer à ftodin. A ce moment, M. Rousadet entra tenant une graude boiie cutétmm le bras, il s'approcha d'une commode, et sur le marbre de In UUelleÉ disposa ses appareils. c Combien en avcz-voos préparé ? — lui dit le docteur.^- Sa , mansieur. — Quatre suffiront, mais il est bon de se précaolionDer. Le eai« n'est pas trop foulé ? — Voyei, moDsiear. — Trèa^MeD ! — Il eau* meut va le révérend père? deoModa l'èièveà son mallre. — Un... hum... — répondit tout bas le docteur, — la pokrloe esl Venùàmm embarrassée, la respiration sMante... la voix toiqourt ëlelnle^ mais enfin il y a une chance... — Tom ce

The text on this page is estimated to be only 19.62% accurate

w ^F i LE roiF ERBANT. ses l I I I (fil s'approclivr de Rodiii.
dont te lit ivail été roulé au milieu de nbre. Deui uides se pUcèreni d'ua
cMÉ, deux de l'autre, iblenaut. meuieun, — Itur dit le docteur Baleinier,
atlnmei du .. pbcet la partie allurnée uir la peau de &i Rëvrreoce au moyen
liedqui coulieat U meclie... recouvrez le trépied avec la partie de vm luyau,
puis souIDei par l'eniboucfaure ifiu d'aviver le l'ett très-simple, eomme
voos le vojrei. ■ Il en ellel d une ingénuité patriarcale et primitive. Quatre
mèches)a etilbinmé, mais disposé de (aïon à ne brûler 0 avait fermé les
yeui; vaincu par cette première surprise de la r, n les rouvrit, et regarda le
docteur d'un air prévue coilus de montré si Giible. Et pourtant, i droite et i
gauclic de sa poitrine, ail dcjï quatre larges cschares d'un roui saignant ..
tant les linlvalent été aiguës et profondes... Au moraeut où il allait se replale
lit de douleur, Rodin GI signe , en montrant l'eDcner. qu'il écrire. On
pouvait lui passer ce caprice. Le docteur Cadil le bui llodin écrivit ce qui
suit, comme par réminiscence : nut mieux ne pas pndre de temps... Faites
tout de suil«^:réve' ! baron Tripeaud du mandat d'ameiter lancé contre son
faelotum ard, afin qu'il avise. ■ : note écrite, le jésuite la donna au docteur
Baleinier, en lui disant e la remettre au père dUigrigoy : celui-ci, aussi
Trappe aue le doclc cardinal d'une pareille présence d'esprit au milieu de si
atr»ileurs, resta un moment stupérait. Rodin, les yeux impatleaiment ■ le
révérend père, semblait attendre avec impatience qu'il sortit tiambre pour
aller exécuter ses ordres. Le oocteur, devinant la de Rodin, dit un mot au
père d'.Kigriguy, oui sortit, ions, mon ré^ érend père, — dît le docteur \
Rodin, — c'est i nucer; cette Tois ne bougez pas. vous êtes au ttil-, ■ n ne
répondit pas, joignît ses nuins sur su tête , olTril sa poitrine ui les yeux.
%l>e de faire un moment suspendre l'opératiin. b «n» avertir, mon
révérend père. — répondit le docteur, ■est pluf d'i moitié teniinee, et que,
si on l'iolerrompi. la rc^ paraîtra plus douloureuse... encore... > H signe que
peu lui importait et qu'il voulait écrire. "m,, suspendci un moment, — dit le
docteur Baleinier. — Ma hi moxas. .. mais n'avivez plus le (eu. ■ krc que le
feu allait briller doucement sur la peau du patient, Ebrdlcr vif. Malgré cette
douleur, moins atroce, mais toujours NMle, Rodin. restant couché sur le
dos, se mit en devoir d'ém iMMllioa, Il fut forcé de preudrt le buvard do la
muin gauJwrfchfcaiMwirdeie» yeuK, tt tffcrini 4c h main JWiM 5= * ^jp-
prinr ainsi dire en ptafonnaoï. fur un pr-mirr fenillct, Il traça quelques

signes alpliahijtiqtic* ' >*oii cliiffc qu'il s'éiaii composé pour lui wul atin itenotercertainescliDies secrètes Peu d'imlaots auparavant, au milieu de ses tortures, une idée himioeuae lui était soudain venue ; H la croyait boDoe, et il la notait, craignant de l'oublier an milieu de ses souffrances. quoiqu'il se fat interrompu deux ou trois fois: car si la pean ne brûlait pins qu'i petit feu, elle n'en brAlail pas moins ; Rodin continua d'écrire; sur un autre feuillet il tnça lrs mots suivants, qui, sur un signe de lui. furent lunitftt remis au père d Âif^rigay. Le patient se remit en place. Au moment où le père d'Aigrigny rentra. Rodin l'interrogea du regard : le révérend père lui ré|>ondil [lar un signe anirmalif. Au sigue du aucieur, les quatre aides approchèrent leurs lèvres des tubes, et recommencèrent i aviver le feu d'un soiTle précipité. Cette recrudescence de torture fut si féroce, que, malgré son empire sur lui-même, Rodin grinça des dents i se les briser, lit un soubn» tant convuLsif et gonfla si fort sa poitrine, qui palpitait sous le brasier, qu'ensuite d'im spasme violent il s'échappa enliii de ses poumons ua cri de douleur terrible... mais libre... mais sonore, mais retea lissa ni . est revenue... Soufflez, messieurs, soufOez... et vous, mon révérend père, — dit-il joyousement i Rodin. — si vous le pouvez, criez..., hurlei.... ne vous gênet pas ;... je serai ravi de vous entendre, et ceb vota soulagera... Courage, maintenant..., je réponds de vous. C'est une car« merveilleuse.... je Ta publieni. je la crierai à sonde trompe!... — Termeltei , docteur, — dit tout bas le père d'.Vigrigny en se rapprochant vivement de H. Baleinier, — monseigneur est témoin que j'ai retenu d'avance la publication de ce bit , qui passera... comme il le peut véritablement... pour un miracle. — Êfa bien I ce sera une cure miraculeuse, > répondit sèchement le docteur Baleinier, qui tenait à tes œuvres. En entendant dire ^l'il était sauvé, nodin, quoique ses souffrances it peut ■ " , rivait à la dernière couche de I cpiderroe , Rodin tut réellement beau. dissent peut-être les plu il eût encore ressenties, car le feu ard'une beauté infernale. A travers Li pénible contraction de ses traits étUlail l'orgueil d'un farouche triomphe; on voyait que ce monstre se sentait redevenir fort et puissant, et qu'il avait conscience des maux terribles que sa funeste résurrectmn allait causer. . Aussi, tout en se tordant sous la fournaise qui le dévorait, il prononça cetmots. les premien Jui sortirent de sa poitrine, de plus en plus libre et dégagée ; « Je le Isais. .bien...mai. quejc vivrais!.,— Et vous disiez vrai! — l'écrit le docteur en tit:inl le pouls de Rodin. — Voici maintenant votre pouls plein, ferme . réglé, les poumons libres. U réaction est i-omplèie : vous êtes sauvé... ■ A ce moment, les derniers brins de coton

avaient brflé : on retira le> tré|neds. et l'on vit sur la poitrine osseuse el
 décharnée de Rodin onaIre larges escharcs arrondies. U peau, carbonisée.
 Rmunte encore, Uissait voir la chair rongée et vive... hir suite de t'un des
 brusques sonbresauts de Rodin, qui avait dérangé le trépied, une de ces
 brflur«s t'était plus éteodiK que les autres el oITrail pour ainsi dire un
 double cei^ de noirltre et brnié. Rodin bnissa les yeux sur ses plaies : après
 quelques secondes de couiemplalion tilencieasc, un étrange sourire brida
 SCS lèvres. Alois. sans changer de position, mais jebnt de c6lé sur hi père d
 Aigrigny un regard d'iiitetligence impossible i peindre, il lui dit, en
 comptant leiiiicmt une ii nnc ses pbies du bout oc son doigt à onale plat et
 sordide: < Père d'Aigrigny... ifuel présage!... voyei donc!... Un (Icnnepont...
 deux tteoneponi.... trois Rennepont..., oualre Renne* pont;... puis,
 s*ioterrompant: — llù (Si donc le cinquième^ Ah!... ici. . celte plaie compte
 pour deux... elle est jumelle (I)-.. i El il lit entendre an petit rire sec et aigu.
 Le père d'AigrIgny, le cardinal et le docteur Baleinier comprirent le sens do
 ces myMérieuscs et sinistres paroles, que Rodin compléta bientôt par une
 allusion terrible en s'écriant d'une voix prophétique et d'un air inspiré : •
 Oui, je le dis, la race de l'irapie sera réduite en poussière, comme les
 lambeaux de ma chair viennent d'être réduits en cendres... Je le dis... cela
 sera... car j'ai voulu vivre... je vb.a (1) Jaopipi ncnncponl^tintm H donilion
 r^guliriii:e, il ne reil M Blincfae, — U}ilau, — Adrian elt^briel éUnl en
 del]or> de* intérêt* par que cinq ptrionnct de 11 fkmilla > — RoM
 -•tM.lliHv.

The text on this page is estimated to be only 16.46% accurate

M4 LE JUIF ERHAIST. Oeos lonn k Mnt pnsét depoi que Rodin ■ ité niraaidnnMBeit nappelé a l> vie. L« lecteur n'a peul-éire pu oublie b mauon de la nie Clovis, où le révérend père avuii un pktU-lerre, ei où m (rouviil aissi le togemeiit île Phibinion, habile par Ruu-PonipOD. Il est cnviroo iroM heures de l'aprcs-oïidi ; ud vij rayou de lumière, pén^Crant i Iraver sa troo rond pratiqué au balUot de li purle de b bouliqoe demMOUierniue occupée p:ir la mère Arsène, là rniilière-cbarbuilnière. fomie un brusque contraste avec les léoèbres de celte espèce de cava. Ce njon tonde sur uu objet sinistre... Au milieu des blounles, des léfumes Béais, (ont i côté d'uQ grand tas de charbon, esl un mauvais grabat; mu le drap qui le recouvre se dessine b furnie anguletiK et ruide d'in cadavre. C esl le corps de la mère Arsène : atteinte du choléra, elle a succombé depuis U surveillance : les enierreoKDts élani très-nombreux, ica restes n'ont encore pu être enlevés. La rae Ckivis est alors presqui déserte : il règne an dehors un silence morne, souvent interroïDpu par les aigres ùflenieal^ du vent du Dordeat; entre deui rafales, on entend parfuï un peti irourniillementsee ei b fusque;... ce sont des rais énormes qui vont et tiennent sur te nioiiceau de cbaiWi. itoudain, un léger bruit se bit entendre: ausùtAt cet anioiaui immondes se sauvent et se cachent dans leurs Irons, tin lAchaii de forcer la porte qui de l'allée eommuniquaii dans b boutique; oetie ^Hirle offrait d'ailleurs peu de résistance : au bout d'un iustant, sa mauvaise serrure céda, une femme entra et resta quelques monient« Immobile au milieu de l'ubscurité de cette cave bumide et glacée. Après une minute d'hésitation, cette femme s'avanfa ; le rayon lumuieui écuiira lea traits deb relue llacbaiaial; elle s'approcha peu i peu de la couche fijoèbre. Depuis la mort de Jacques, l'altéraiou des traits de Céphyse avait encore augmenté ; d une ôaleur effrayante, ses beaux cheveux noirs en désordre, les jambes et les pieds nus , elle était à peine vém d'uu mauvais jupon npiéié et d'un mouchoir de cou en lambeaux. Arrivée auprès du lit. la reine Bacchanal Jeta on regard d'une assurance presque urouclie sur le linceul... Tout à coup t& se recuh en pou»sant un cri Je frayeur iovuhititaire. Une ondulation rapide avait couru et agité le drap mort uu ire, en retiMUtant dt-puis les pieds jusqu'i la tête de b morte... otciitfit. la vue d'un rat qui s'enfuyait le long des als vermoulus du graliat expliqua l'aiiitalion du suaie. Cépyse, rassurée, se mit à chercher et i rassembler précipitamment divers objets, comtne si elle

eOt cr.iiat d't'lre surprise dans cette misérable boutique. Elle s'empara
 d'abord d'un panier, et le n^inplitde diarbou: après avoir encore regardé de
 côté et d'uuire, elle découvrit dans uu com on foumean de terre, dont elle se
 saisit avec un él;in de joie sinistre. f Ce n'est pas tout... ce n'estpas liiut, ■
 disait Céphyse eo cberchanl de nouveau autour d'elle d'un air inquiet. Enfin
 elle avisa auprès du petit pofle de fonte une boîte de tinM>bne ronteuani mi
 briquet et des allunii-ltea. Elle plaça ces objets sur le pauier, le souleva d
 >iue main, et dft l'autre em| orta le fourneau. En passant auprès du curns de
 la pauvre cbarbounicre, répbyse dit avec un wurire étrange :■ Je vous
 vole... pauvre mère Arsène;... mais mon vut ne me proliu^ra guère. >
 Céplyse soriil de la boutique, rajusta la porte du mieux qu'elle jiut, suivit I
 allée cl Inversa la petite cour qui séparait ce corps de logis de celui dans
 lequel Rodin avait eu son pied-a-terrc. Sjnfn les fenêtres de l'appartement de
 Philémon, sur l'apiiui desquelles Rose-fonipon, perchée comme an oiseau,
 ava'rt tant de fois gaiouillé «on Déranger, tea autres croisées de cette
 maison étaient ouvertes : au premier et au se* coud étage il * avait des
 nions; comme tant d'autres, ils attendaient b charrette où I pu entassait les
 cercueils. La ruine Bacchanal gagna l'escalier qui conduisait aux chambres
 lugiière occupées par Rotun : arrivée i leur palier, elle monta un petit
 escalier délabré, roide comme nue échelle, auquel une vieille corde servait
 de rampe, et atteignit enfin la porte à draii pourrie d'une mansarde siinée
 sons les combles. r«tte malson ébil tellement délabrée, qu'en plusieurs
 endroits, h tirftnre, percée à jour, laissait, lorsqu'il pleuvait, pénétrer la pfuie
 dans ce rédaîl i peûie large de dix pieds carrés, et éclairé par me ienèli«
 mansardée. Pour tout mobilier, on voyait, au long du mur dégradé, aor le
 carreav, nne vieille paillasse éveiiirée. d'où sortaient quelques brins de
 paille ; 1 côté de celle couche, uuo petite cafetière de faïence éguculée,
 contenant un peu d'eau. La llayeux, vêtue de haillons, était assise au bord de
 h paillasse, «es coudes sur ses gt-uoni, son visage caché entre ses mains
 fluettes et bbnchcs. lAirqqueCéiiljrse rentra, la saur adt^dve d'Agrieol
 releva la tête ; son pâle et doux visage semblait encore aniaigri, encore
 creusé pur la soutTranie. par le chagrin, par la misère ; ses yeux caves,
 rougis par les laniies, s'attacfaèreni sur sa sœur avec une expression de
 mélaneolique tendresse. « Sœur,... j'ai ce qu'il nous but, — dit Céftbyse
 d'une voix sovrdr« et brfeve.— Du» es panier, I y a b fti de nos Bditrei.—
 Pnii, moalnai i b Hayen lei oUeta aa'eUe veuA de d^Mser sir le carreao, db
 Aobr. — Pw» hprendèn fois de nn vie... J'ai... volé... eleda in't Ut boaie

etpov... lMcidfaient,]eneBalihiMil narémtfileoie nlponrétoi pli eocwe. C'en
donnfe, • ^jowi * ew en te prenail k •oarlicf ta air aardonlqne. Après un
moment de rikace, la HaTeax db ii ■ Miir titlt mit
aiptcMonBafnnleiaCéphjse,... ma bonne Cépfayae,... ta vent donc
absoiamem noorirl— Qorament béaUerT — répondit Cécjbjté fnt voix
ferme.— VejoM, tmr, al M le ven, fittoont encore me bii bm compte : quand
même Je ponrA ooMiev m boute et le néprli de Jtfr* qndtqnes Jovs, et
quand H M man«nén pu 9 ne quatre 9u cinq Iranes par BemalDe. Vhre.. *'
— ' ' I k prendn ; le prinUr, r» la». Mitpé tM bMK usine u lonn maiN|Be
depdb (eu à km de printôois. uns, le aenll c'cii44Hrt moarir k petit ^ ...
J'akne mien inooifr JMïiy (te eoMlnaer, poor fivK. le néyér Urne
dou^J|a[^aBayéÛDeliitU... etje nerveux pas,... c'ett plu (bhjpié Mi..
«xTn^MWdS.» r 7- --^7Nx, CéfAyie tJoBla d'une voix brèvsetMntr
Iwndlscilerf... Je sols décidée; liënaiwrl m'empéclierait d'en Snir, pniMne
toi... Uri.... tœsr cbiMe, fiitei sans labser Mcler la Mayeni, dée : ■ D'ailmirs,
i «mh bon i ne m'empéclierait d en Snir, que tn al pn obtenir... de môl... c'est
un relard de quelqaét. espérant que le choléra nous épargnerait la peine...
Poor te bln m\$| j'y consens; le choléra vient... tue tout dans la maison... et
bbwlâtei TU vols bien, il vaut mieux birê ses affaires soi-même, — ajoata-
trcb en souriant de nouveau d un air sardonlque. Puis elle reprit :~ Kl
d'uleura, toi qui parles, pnnvre scenr... tu en as aussi envie que rool.-.d'oi
finir... avec la vie. — Ceb esl vrai, Céphyse, — répondit u Ibyenx, â
semblait accablée. — Hab...senie... on n'est resjionable que denC. et il me
semble que mourir avec toi, — ajoota-i-êlle en frïssmmaBtt— c'est être
complice de la mort. — Aimes-tu mieux en finir. .. moi de m^ côté,...loi du
lien!... Ça sera gai....— dit Céphyse, moBtrant dam ce montent terrible cette
espèce d'ironie imère, desespérée, pins ftéqooM qu'on ne le croit au milieu
des préuccupaiiobs moilelles. — Oh ! nea... non...— dit ta llayeux avec
efEràl. pas seule... Oh! Je ne rem paia»rir seule .—Tu le vols donc bien,
s«iir chérie... nom avons rahonilBBl pas nous quitter, et pourlant, — ajouta
C(

The text on this page is estimated to be only 12.22% accurate

LE ÀVIF ERRANT. Klcrge : mais, iOn silence me le pruuire. elle est justemcnl blc»muD Drtisi)ie déport de cbei die... Je le coaçtiis... elle a dû l'alk une uuireitiKuiiuiile:...oui:... car. pour qu'elle u'ail pu d.iin-puuJro... il faut qu'elle to'iX bleu bk-tM.'e,... ei die a k ilroit a... Au&si u'ai-jr |ta> k» \e courage d'o^r lui écrire une Miuiide cela edi été iuiiile, j'en suis ulre.-. Konne et équitable coiuiiie |t... ses refuï i)iiU iui-toritUes lorsqu'uUc les crou mériiéi.... ei lilleurt, i quoi bou?... il étail irop Urd... tu éui» décidée à eo — Ub! bica ilëi:idiie... car mou infiuiie me rongeait le co-ur., "n était mort diiis me» brai eu me nii^prisani:... et)e l'aimais, JN- ajoiia Céiihyse avec nue exitUatiou pa«slonDâe, — 'ys l'ainaii &. -'-leautie fuis dans la vie!... — (Ji^ notre tort s'accom— dit !a MayeuK («Dsive... — Et la cause de lou déinrt ideuioisell) de Cardovdie, sœur, m ne me l'as iamaiR dite... . ^Iiyse aprKS ud inomeol de sileùce. — Ce sen le Keul &ecrei oriemi avec moi. ma boniie Cépyse, ■ dit h Hayeus en bals?s«ngeait avec uie joie amère flue hien!At elle serait délivrée d« rainte qui ivail euipuisonné les aéroiers jours de sa triste vie... retrouver en Tare d Apricol... instruit do tuuette et ridicule r qu't'lle resiieniaii pour lui... > il faut le dire, cet amuur Citai, dése^ré. ^lait une des comes ide de cette iiiiTorluiéc.... depuis la disparition de toujouroDl, yail que te Torgeron coanolssait le triste seci'i de ces p-igi-s iia: quoiqu'elle ue diiutât pasde la géuêrosité. du bon cœurdA^rie se détiail tant d'elleHii'^inc, elle ressentait une telle honte de tssion, puurtaol bien nobte, bien pure, que, dans l'esirâiiiié où léphyse s'étaient trouvées réduites, nianquani luiiles deut de irade tuin, aucune puissance buminc ue l'aurait torcée d'aiïronlrr ■d d'Agricol... ptiur lui demander aide e cette f^ilaliléqui m'a cliassée da k n'avoir pas tiit d'auiics viclitues que nous: puisse mon dent, si nbsrur, si inlime qu'il eût élé, ne jamais maoquer à celle 'ido U noble mam k la yauvrc ouvrière et l'a appelée sa sieur i *% être Itetireuse, oh! a tout jamais heureuse- — dit liMayens ■t les mains avec l'ardeur d'une invocation sincère. — Cela est ..uu tel vu'u dans ce luiimeul! — dit Céphf se.— Ob! c'est __, — reprit viveineil t.i M.iyeut, —j'aimais, j'admirais cette U'ft>|uii> de cn:ur ei de besuu idéale, avec un pieui respect, ^ la poitsance di' Dieu ne s'est révélée dans une œuvre plus V plus pure;,, une de mes demicres pensées aura du moins e. — Uni... tu auras aimé cl respecté la généreuse proieck la fia... — Jus()U*il3lin.. — dit la Mayciu après un moment — c'est vrai;... (u as raison i... c'est b Tu:... . bicnlAl.,dsns

bat sera terminé... Vois donc avec quel calme nous parions I qui u épounntc
tant d'autres I — ^•ait, nous sommes chl: que nous sumrnvs décidées,—
Bi.ii décidées, (^piyse? — dit M Jetant de uuuvcau un regard protbnd et
pénéinnt Mr sa li:oui... ^uitsev4n l'ittie anianl que niui!... — Sois tranje
retarda» de jour en juar le mimient d'en Bnir,— répondit , — c'est que je
voulais lutfjuuis te laisser le teiaps de réll^ rpour moi... l ttx n'acheva pas;
mais elle G(uu signe de tête d'uue trlj>iesse it... sœur... embrassons-nous,
— dit Céphyse.- eiduouji, sa leTsnl, se jeu djns les bras de sa scenr...
Toutes dcui loôgieuips embrassées... Il y eut quelques secondes d'un sîjâd.
solciuiel, srulemeiu interrompu par les sangtutsdcscdeus ' alors seuleuient
elles se uiircul à pleurer. IM Diea! s'aimer ainsi... et se quitter... pour jamais.
— dit ^irc'ast bien cruel l...pourboi. - Se n>riits, Céphyse ajouta ■ pis
dune,... sœur, des bourrelets aus uortes elauu hui^lres pour emt>éclier l'air...
qiuH luxe... noii« sommes douillettes comme des persouucs riches.— A
cette l>eure. nous pouvons bien prendre un pt-u nos aises, > dit b Uayeui a
tâchant de plaisanter comme la reine Hacdi.inal. Éi les ileiii sirurs, xvec un
incroyable sang-li I toiture. Tant que dura cete sinistre rétignaiioo da ces
deui iaforluuieea M sa itioa, le ealmn M la imma b Ha^euK eonthmaient
avec cabne les préNratib de leur J ainsi nue les d ont élé et seront encore
laUleneni poussées k chercW dans b suicide mibien de pauvres jeunes Ilibs.
ainsi nue les dent »rurg. _ refuge contre le désespoir, contrn I Intamle on
contre une vie iMo miscraliie ! El cela doit être... et sur b société pèsen
aitscl b terrible respoïKabililé de ces morta déstspérées, tint que des millirr>
de enbtiies humaines, ne pouvant maiéiielement vivre du salaire dérisoire
qu'on leur accorde, -teroni fi>rté«s de choisir entre ces trois abîmes de
manu, de hontes et de douleurs : ■ Une vb de travail énervant et de
privatloaa nw«nrierta . caasea « d une murl précun;... a l.a prostkutiuu qui
bie aussi, mais leniemeatt par Ih méprb, par • les brutalités, par les maladies
Immondes... < Le suicide... qui tue tout de suite... • l^épliyse el h Mayeus
tymboliaeni morabmcst deui (rscioas de b classe ouvrière chn las bnifflica.
Ainsi que la Mayeui, les nnes, ssge., laborieuses InfiitiBablca, huieat
éaergiquismeit avec une admirable |k^i^ scvér.ince contre ks tentatiou»
mauvaises, contre ba mondl» falignes d'un Lilivuf au-dessus de leurs forces,
contre une affreuse misère : humbles, douces, résignéM. Hba vwu...
beboBoes el vaillboteactatures, elle* vont... tant qu'elles peuvent aller,
qowqae bien frêles, qaot que bien étiolées, quoique bien endobvles... car
elles «ot preiqua 10^ joun fiim et fniid, et presque jamais de rnios, dair et

de sotsH. Rfen voiUeulin bravement jusqu'à la lin... jutqu'l ce qn'aSalklisa
par an inrvail esagéré. minées par nue pauvreté iJotrdeUe, ba forcaa bar
■»•qtKut loot i (ait:.... ahin, pte«|ue toujours sUeiMes

see LE JUIF ERIUIrr. p rtodkroement les classes ouvrières, la
 misère, en un temps dynn , tue comme l'asphyxie. D'autres femmes, an
 contraire, douées, ainsi que Céphyse, d'une orgai^sation vivace et ardente,
 d'un sang riche et chaud, d'app tiii5 exigeants, ne peuvent se résigner à
 vivre seulement d'un salaire qui ne leur permet pas même de manger ii leur
 blm. Quant à quelques distractions, si modestes qu'elles soient, quant ii des
 vêtements , non pas coquets, mais propres , besoin aussi impérieux que la
 faim ches la majorité de l'espèce, il n'y faut pas songer... Qu'anive-t-il? Un
 amant se présente; il parle de fêtes, de bals, de promenades aux champs, à
 une mallieureuse fille toute palpitante de jeunesse, et clouée sur sa chaise
 dix-huit heures par jour... dans quelque tandis sombre et infect; le tenuteur
 parle de vêtements élégants et frak, et la mauvaise robe qui couvre
 l'ouvrière ne la défend mui même du froid ; le tentateur parle de mets
 délicats... et le pain qu'aie dévore est loin de rassasier chaque soir son
 appétit de dix-sept ans... Alors elle cède à ces offres pour die irrésistibles.
 Bt bientôt vient le délaissement, l'abandon de l'amant; mais l'habitude de
 Toisivet  est prise, la crainte de la misère a grandi ii mesure que la vie l'est
 un peu raflfa e ; le travail , même incessant , ne suffinit plus aux d pww?!
 accoutumées;... alors, par (iiiblesse , par peur.... par insouciance... on
 descend d'un dq;r  de plus dans le vice ; puis enfin l'on tombe au plus
 profond de l'infamie... et, ainsi que le disait Géphyse, les unes vivent de
 llnfimiie... d'autres en meurent. Meurem^eDes comme Géphyse, on doit les
 plaindre phis encore que les bl mer. La société ne pord-elle pas ce droit de
 bl me d s oue toute créature humaine, d'abora laborieuse et honnête, n'a pas
 trouve, disonsle toujours, en retour de son travail assidu, un logement
 salubre, un vêtement chaud, des aliments suffisants, quelques jours de repos
 et toute facilité d' udier, de s'instrube, parce que le pain de l me est dA à
 tous comme le pain du corps, en échange de leur travail et de leur probité !
 Oui, une société ^oiste et mar tre est responsable de tant de vices, de tant
 d'actions mauvaises, qui ont eu pour seule cause première : «
 L'impossibilité matérielle de vivre sans faillir, v Oui , nous le répétons , un
 nombre efiGrayant de femmes n'ont que le choix entre : « Une misère
 homicide, b prostitution, le suicide. » Et ceh, disons-le encore, l'on nous
 entendra peut-être, et cela parce que le salaire de ces infortunées est
 insuffisant, dérisoire ;... non que leurs patrons soient généralement durs ou
 hijustes , mais parce que , soirffrant cruellement eux-mêmes des

continuelles réactions d'une concurrence anarchique, parce que, écrasés sous le poids d'une implacable féodalité industrielle (état de choses maintenu, imposé par l'inertie, l'intérêt ou le mauvais vouloir des gouvernants), ils sont forcés d'amoindrir chaque jour les saires pour éviter une ruine complète. Et tant de déplorables infortunes sont-elles au moins quelquefois allégées par une lointaine espérance d'un avenir meilleur? Hélas! on n'ose s'en croire... Supposons qu'un homme sincère, sans aigreur, sans passion, sans amertume, sans violence, mais le cœur douloureusement navré de tant de misères, vienne simplement poser cette question à nos législateurs: « Il résulte de faits évidents, prouvés, irrécusables, que des milliers de femmes sont obligées de vivre à Paris avec de très faibles ressources au plus par semaine... en savez-vous bien: comment elles ne peuvent pas se loger, se vêtir, se chauffer, se nourrir. Et beaucoup de ces femmes sont des veuves et ont de petits enfants; je ne ferai pas, comme on dit, de phrases! Je vous conjure seulement de penser à vos filles, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères... Comme elles, pourtant, ces milliers de pauvres créatures, vouées à un sort affreux et forcément démoralisateur, sont mères, filles, sœurs, épouses. Je vous le demande au nom de la charité, au nom du bon sens, au nom de la dignité humaine, un tel état de choses, qui va d'ailleurs toujours s'aggravant, est-il tolérable? est-il possible? Le souffrirez-vous, surtout si vous songez aux maux effroyables, aux vices sans nombre qu'engendre une telle misère? » Que se passerait-il parmi nos législateurs? Sans doute ils répondraient... douloureusement, navrés (il faut le croire) de leur impuissance: « Hélas! c'est désolant, nous gémissons de si grandes misères; mais nous ne pouvons rien. — Nous ne pouvons rien!! » De tout ceci la morale est simple, elle se conclut facilement et à la portée de tous... de ceux qui souffrent surtout;... et ceux-là, en nombre immense, concluent souvent... concluent beaucoup, à leur manière... et ils attendent. Aussi un jour viendra peut-être où la société regrettera bien amèrement sa déplorable insouciance; alors les heureux de ce monde auront de terribles comptes à demander aux gens qui, à cette heure, nous gouvernent, car ils auraient pu, sans cruauté, sans violence, assurer le bien-être du travailleur et la tranquillité du riche. Et, en attendant une solution qu'on ne connaît pas, ces questions si douloureuses, qui intéressent l'avenir de la société... du monde peut-être, bien des pauvres créatures, comme la Mayeux, comme Géphyse, mourront de misère et de désespoir. En quelques minutes les deux sœurs eurent achevé de confectionner avec la paille de

leur couche les bourrelets et les tambours destinés à intercepter l'air et à rendre l'asphyxie plus rapide et plus sûre. La Mayeik (fit à sa sœur : « Toi qui es-khphit grande, C[^]yse, tu te diart geras du plafond, moi delà l'auvent de la porte. — M^ê lianfifc, sœur... J'aurai fini avant toi, » répondit Géphyse. Et les deux Jeunes filles commencèrent à intercepter l'air qui jusque-là sifflait dans cette mansarde délaquée. Géphyse, grâce à sa taille élevée, atteignit aux crevasses du loit, mais fitrent hermétiquement boocbét. Celle triste besogne accoofitBe, les deux sœurs revinrent l'une auprès de l'autre et elles regardèrent mutuellement l'une l'autre. Le moment filial approchait; leurs physionomies, quoique toujours calmes, semblaient légèrement animées par cette torréfaction étrange qui accompagne toujours les doublets soicidai. c HaiolaB[^] dit la Mayeux, — vite le fourneau, s Et elle s'agenouilla devant le petit réchaud rempli de cliavlinNi:aiii Géphyse, prenant sa sœur par-dessous les bras, obligea de le redresser lui disant : c Laisse-moi absorber le Cm... cela me rendra. — Hais» GÉBse...— Ta sais, pauvre sœur, combien l'odeur du charbon le fiût à la tête. » A cette naïveté, car la reine Bacchanal paraissait aéréusement» kaden sœurs ne purent s'empêcher de sourire instement. « C'est ça, — reprit Géphyse.— A quoi bon le donner «ne awdhsic de phis... et plus tôt? » Puis, montrant à sa sœur la paille encore un peu gande, Céphyie i[^]jouta : c Tu vas te coucher là, bonne petite sœur; lorsque le feu sera allumé. Je viendrai m'asseoir à côté de toi. — Ne t'attends pas longtemps, Géphyse. — Dans cinq minutes c'est fini. » Le bâtonnet élevé sur la rue émit un sifflement par une contrée étroite de corps de logis où se trouvait le réchaud des deux sœurs, et le donutBait tellement qu'une fois le soleil disparu derrière de hautes pignons, la mansarde devint assez obscure ; le jour voilé de la fenêtre aux carreaux presque opaques, tant ils étaient sordides, éclairait faiblement la vieille paille à carreaux bleus et blancs sur laquelle la Mayeux, vêtue d'une robe en lambeaux, se tenait à demi couchée. S'accoudant alors sur son bras gauche, le menton appuyé dans la paume de sa main, elle se mit à regarder sa sœur avec une expression étonnante. Géphyse, agenouillée devant le réchaud, le visage penché vers le noir chanMm an-oeasoï daquel voltigeait déjà ça et là une petite flamme bleuâtre... Géphyse souffla avec force sur un peu de braise à Dumée, qui jetait sur la partie inférieure de la jeune fille des reflets ardents. Le silence était profond... L'on n'entendait pas d'autre bruit que celui du souffle haletant de Géphyse, et, par intervalles, la légère crépitation du charbon, qui, commençant à s'embraser, exhalait déjà une odeur fade à soulever le

cœur. Géphyse, voyant le réchaud complètement allumé, et se sentant d[^] un peu étouffée, se releva et dit à sa sœur en s'approchant d'elle : c'est fait... — Ma sœur, — reprit la Mayeux en se mettant à genoux sur la paille pendant que Géphyse était encore debout, — comme allons-nous nous placer? Je voudrais bien être tout près de toi jusqu'à la fin. — Attends, — dit Géphyse en exécutant à mesure les mouvements dont elle parlait, je vais m'asseoir au chevet de la paille, adossée au mur. Maintenant, petite sœur, viens, couche-toi là... Bon... appuie la tête sur mes genoux... et donne-moi ta main... Es-tu bien assise? — Oui, mais je ne peux pas le voir. — Ça va mieux. Il paraît qu'il y a un moment, bien court... il est vrai, où l'on souffre beaucoup... Mais — « je ne m'aperçois que de l'odeur du charbon. — Tu ne prévoyais pas à quel point on nous mènera? — dit la Mayeux après un moment d'hésitation. — Non; pourquoi cette question? — Parce que j'ai préféré le Père-Lachaise. J'y ai été une fois avec Agricole et sa mère... Quel beau coup d'œil!... partout des arbres, des fleurs, du marbre. Surtout que les morts... sont mieux logés que les vivants, etc. — Qu'est-ce que ça signifie, — dit Géphyse à la Mayeux, qui s'était interrompue après avoir parlé d'usage VOIX plus lente. — J'ai comme des vertiges, les tentes me boardonnent, — répondit la Mayeux. — Et toi, comment te sens-tu? — Je suis seulement à être un peu étourdie : c'est singulier, chez moi... mais c'est plus tardif que chez toi. — Oh! c'est que moi, — dit la Mayeux entendant de sourire, — j'ai toujours été si précoce... Te souviens-tu? » à l'école des sœurs, on disait que j'étais toujours plus avancée « que tes sœurs. Ça m'arrive encore, comme tu vois. — Oui, mais j'ai bien l'impression de tout à l'heure, » dit Géphyse. Ce qui étonnait les deux sœurs était naturel; quoiqu'il en soit, par les chagrins et par la misère, la Mayeux était fragile et délicate, devait ressentir beaucoup moins promptement que sa sœur les effets de l'asphyxie. Après un instant de silence, Géphyse reprit en posant sa main sur le front de la Mayeux, dont elle supportait toujours la tête sur ses épaules : c'est Tu ne me dis rien, sœur !... tu souffres, n'est-ce pas ? — « Ouais » — dit la Mayeux d'une voix affaiblie; — mes paupières sont pesantes comme du plomb... l'engourdissement me gagne, je m'aperçois... et tu parles plus batement, mais je ne sens encore la douleur de la tête. — Toi, sœur? — Pendant que tu me parlais » j'ai éprouvé une véritable

The text on this page is estimated to be only 17.81% accurate

.tKillUIF BRRIAKT. !fia7 4a9^Q(ciM^tJ9^s tciniMis baticit
avoc force. — Conuic olles iic iKilUient lôit àmicirc ; ou croirail que c
est |>lus douluuruux ul plus d'.fiiciic que ceb, Uc luuurir.,» Puis , après lui
inonïcnl de silence, la Maycux dit soudain à sa sœur : « Crois-tu mfA^ricol
nie regrrUe bcnuoup et pense loi^ienips k inoi ? — Peux-tu demander
cela? — dit Céphyse d'un ton de ri!)r4>die. — Tu J9S rai^ou, — r^prît
doucecut la Mayeui, — ilv.a un,nwuvais senliipeut dans ce doute ^nais si
tu savais?... -^ Quoi, sœur ? » l^ Aa^Ci)! héiiiu un iusiaut et dit avec
accabkmtvut : ^ lUcu.— I^ elle ajuu^ : — Ilcureusiuent, je meurs bien
coDVjiiicHCfiuil .n'aira j^inaUiKSi^iu.de moi il est marié k une jeune iiUe
ctommle : ils s'aiilicut.jp ^ijs sûre, qu'elle fiTa son bonheur. » presque tes
bras; oh! j'ai peur : je vois tout d'un bleu sombre, et les objets tourbillonui'ut
autour de moi. » L't la malheureuse créaiuns se relevant un |)eu, t^acha son
visage dans le sein de sa sonir, toujours assise, et l'entoura de ses deux bras
et je souffre moins qu'elle... Oh ! mais cela ne durera pas ; si jo pcnstis
qu'elle dût mourir avant moii j'irais me mettre le visage aunlessus du
réchaud; oui... et j'y vais.^ Au mouvement que fitiO^y^ pour se relever, une
faible clroiue d(^ s:i sœur la retint. « Tu gouffres, pauvre p^t0?-*4U
Céphyse en Iremblanl.— Ah !... oi.i... à ct'tte heure, beaucoup... Ne uie
quitte pas, je t'en prie — Kl moi, rien, presque rien euçQte, — se dit
Céphyse eu jotaiii un coup dVril farouche sur le réchaud — Ah ! si...
pourtant... — ajuiti-t-cllo avec une sorte de joie sinistre, — je commence à
étouffer, et il... me semble... que ma tête va |c A^fidi:^. v En eflct, le gaz
déMtâce reiniifissaU idorg la petite chain!irc dont il avait peu à peu chassé
|u|it l'air fesplraUe : le jour s'avinvii't, la mansarde, deveime assez obscure,
jtuk édairét^ par la rôvei b/*raion du fourneau, qui jetait ses reflets
roHoeAU'ai -sur le groupe dis doux sœurs étroitement embrassées.
Soudaïaii Mî^yeux lit quokjues légers mouvements convulsife, en
prononçant ces Aiots d'une voix etcinte : « Agricol... mademoiselle de
CardoviUe...ObT adieu, Agricol... je te... » Puis elle murmura (quelques
autres parles inintelligibles : s:ria Cépiyse d'une voix déchirante en
couvrant de baisers les joues de la Maycux, 4|ui se refroidirent sous ses
lèvres. — Ma sœur, attend>-moi... aûtMuls-uioi.» La .Mayeux ne répondit
pas ; sa UHe, que (>é(diyse abaudonua un DHmiont, retomba doucement
sur la paillasse. « Mon Dieu ! je te le jure, ce n'est pas m;) faute si nous ne

mourons pas ensemble... — s'écria avec débcsespoir Céphyse agenouillée
 devant la couche où était étendue la Mayeux. -^ Blorle!... — murmura
 Céphyse F épouvantée, la voilà morte... avant moi ; c'e»t peut-^lrc que je
 suis la lus forte... Ah! heureusement, j*' commence... coimne elle tout à
 heure... à voir d'un bleu sombre. Oh! je souffre... quoi bouheur!... Oh ! l'air
 me manque... Sœur, — ajouu-t-elle en jetant ses bras autour du cou de b
 Blayeux,— me voilà, je viens, m Soudain un bruit 4ie pas et de voix se fit
 entendre dans l'escalier. Céphyse avait encore assez de présence d'esprit
 pour que ces sons ar* odei^f ^e cbarbon I » Et au mi^ie iustant les ais do la
 porte Airent ébranlés, tandis qu'une yoix s'écrivit : % Ouvrez, ouvrez. —
 On va entrer, me sauver, moi., et ÇUMpûr morlè.- Oh! pon, je n'aurai pas h
 làchclé de lui survivra. » Ta|,e fpt la defoijbre pommée de Céphyse. Usant
 de tout ce qui Lii icl^t flé forcer |Hiur courir à b fenêtre, elle rouvrit.... et, au
 nionicnt franc 0^ la pqrt/e, k demi brisée, cédait sous un vigoureux eïïort...
 la ' ^uDcpreq^ F réa^re se précipita dans la cour, du haut de ce troisième
 raut, il mit sa main devant ises yeux et se retourna i)àk\ terrifié, vers
 mademoiselle deCanloville. Mais, se mét»rtMiaut sur la cause de
 répouvault! d'AgrIcol, Adrirnnc, qui venait d'apercevoir la M;iyt>ux à
 travers l'obscuriié, rcp-Jiulit : «Non, la voici... » Kt elle montra au forgeron
 la p;de figure de la Mayeux étendue sur la paillasse, aiipics de laquelle
 Adrirnne se jt l.i à genoux :... saisissant les mains de la pauvre oiivrit^rc,
 elle les trouva (placées., lui posant vite la main sur le cœur, elle ne le S(*ntil
 plus l>altic... dépendant, au bout d'une seconde, l'air frais entrant à Ilots par
 la porte et par kl fenêtre, Adriennc cnit remarquer une pnkition |Tt liuips
 encon!» dit le for{;eron descspéiv «n ^e piécijuliintwsrsri ^raticr. I i^viul
 inach»moiselle de Cardo ville ageuouillae devant bipuill i!>!>e où ctail
 étendue la Mayeux . ciivri«tMii. XGf««t.US. Pendant la scène
 pMMeiqueiiois veu^ms de yinuiut azur reniait ses ^ohMIs yom*unirs,
 t[j]»teaH, et les Ilots soyeux dene cheveluEe fi» cadiaieut presque Mm
 visage baist^ vers la paillasse, auprès de latpdle elle se teiiait agenouillée,
 serrant entre ses mains d'ivoire les mains Ūueiles de la imnvre ouvrière,
 complètement ra|ii)eléc à la vii* depuis uuel^utrs minutes, et par la salubre
 fraie heur de l'air, et par l'activité oes sels dont Adienne portait sur elle un
 lla: heureusement, révanouissement de la Mayeux avak^ causé plus con .
 par son émotion et par sa faiblesse q«e 4>ar l'action et l'aflphyxie, le gaz
 délétère du charbon n'ayiutpas«ucore.alleint son danieru^ré d intensité
 lorsque l'infortunée avait perdu oouiattsance. Avant de fMHirsuivre le cécii

de celle scène enM rewrière et la patricienne, quelques mois rétfypeciils sont nécemaiiei. f^epuis l'étniige aventure du théilre de la Forte - Saiuu4brtln, aluiv ^«e Djalina, au | éril de sa vie, s'était précipiui sur b panllièK noire sous les yeux de nindemoiselle de Cai^oviUe, la jeune fiue avaliste diversement et profondi*meut affectée. OuUiaolct sa jalousie el s«u humiliation à la vue de Djalapparences, Djalma m'aime awes pour masser mon bouquet. » •IvraVé la mort afin de râla ttjlimp9 — S'pci ia AgiicoK car il avait vu, au momi-nt où l\ porte se Grj^ilf ŪÛC fijrnte luiq)alnii di.'-paraître par l.i croisée, où il coui ul.— f R Ir • P M af|r<2>ilft • - l'é(Ti:H-U bii:nti'>t, et. poiL^s^nl nu cr\ diVliîreux bientôt démontrer b'vanité deaerelllci à guérir les crudles blessures 4a soa amour el de sa digui:é si cruelle ment aUeinla. c (jue defoîs, -^se disait Adriewieavec ritaeD, —le prime a affronté à la chafese, par pur caprice d sans raison, un danger pareil à celui qu*il a bra^'ë pour ramasscx P^^^ bouquetl et enrore.... qui me dit que ce n'était pas pour l'oWr à la iinme dont N était areoinpag::é / » Etranges peulp-4*tre aux vausÂi moné^ mais justes et g andes aux yeux de Dion, les idée-» qu' Adrienne avait sur Paneur, joint* s à sa légitime fierté, étaient un obstacle invineiblo à ecmi'dL' pût jamais socg^r à succéder à cette femme (quelle qu'elle fût d'ailleurd) que le piiiire avait aflichée en public comme sa maîtres*^. Ht pourtant, Adrienne o>.iit à peine se l'avouer, elle ressentait une jalousie d'autant {ilu^ pénible, d'autant plus humiliante, contre sa riv.ili*, que celle-ci bcmlilait moins digne de lui être comparée. D'autres fois, au lontraire, nialprô la conscience nn'elle avait de s;i propre valeur, inadenmiM lie de îiariioville, se rappelant les traits charmants de Hoic-rouipon, m; demandail :i le mauvais gi»ût, %\ les manières lib!-e> et iM(:ou\euables de cete jolie eré.iturc étaient l'effet d'une efrnmtrcîo précoce et dépravée» « u de Tiçurance complète des us^tges; dans ce dernier canne hésitait sturenl à voir dans Itosc-Pompim, malgré tant de faciicustos apparonees, un • ciéiture p'-nhie, c'est que, se souvenant do ce ipie tant de voyageurs raronlaieil tic l'élévation d'anie de Djalm.i.

The text on this page is estimated to be only 11.38% accurate

LE JfJIF ERRANT. M tonoi ml nrUoi de b coDTemttoD qa'eUe
aitll do jour rarpriie (sUe hii et Ihxnu, elle se TeAiuit à croire qu'uD bonHM
ami d'un npril tl reminnnble, d'un cceur si teudre, d une Ime si poéliquet >i
réveaH, û enUioiidute de l'Uéal, Tùl capable d'aimer une creamre MpraTée,
Ttdgain, et de te rnoaUtt andaaeuMineiit ta pidiUc arec ele... U Adt Hi
mystère qu'Adrienne s'etTorçaii eu vain de pëoélrer. Cea donlM MTrants,
cette curioailé cnielie alimentaieiU encore le liineste «DOW d'Adrteime. et
l'oa doit comprendre sod iocnraUe désespoir en wonoalmiUque
riodilliéreace, que lea mépris mente de Djaliua ne ponnient lmt cet amour
^iiu Milani, pins pasdoniié qne jamais ; umtôt, H nMut dua dca idées de
IktaÛté de cœur, elle se (Usai qu'elle devait MTOinrer cet umw, que Pîalma
le méritait, ei qu'un jour ce qu'il y avait dlocoopréhenaible dans b conduiie
du prince E'eipli(]ui-ralt k ■M avaalB|B k m ; tanKU, au contraire,
honteuse d'eicuser ll^loia, la emwMnni de aelta fclhliasa ntaii pniir
Adriflana nn rtmards. m» torture de





Philémon.



The text on this page is estimated to be only 12.78% accurate

LE JUIF EHRMn'. parW, HDC dbtnciion passagère an foneste
amuur qui la miDail souTd&tacDt, et t|u'elle x reprochait avec lam d'amer
lu me. Le matin même de ce jour od AdrieuDe. apprenant eofiu la demeure
de la Mayeui, venait l'arracber û miraculeusement à la mort, Agricut
Baudoiu. u irouvaut à ce momenl i l'hôtel de Cardoville peur y conférer au
Hijel de M. François Hardy, avait supplié Adrieane de lui per~ mettre de
l'accompagner rue OloTis, et tous deu\ s'y éUieoi rendus en bile. Ainsi, cette
fois encore, noble spectacle, toucinnt symbole :... maderooiïelle de
Cardoville et la Mayeux, les deux eitrénies de h chaîne ■ociale, se
touchaient et su confondaient dans une aiteodrllssante égaillé.. car l'ouvrière
et la patricienne se valaient par l'inleltieence, par rime el par le coeur....
elles se valaient encore, parce que cdie-ci était ~- id^ de richesse, de p-ice et
de beauté,... celle-U un idéal de rési'IOQ et de malhenr inimérilé : bëlaS ! le
malheur soufTert avec coo, et dignité n'a-l-il pas aussi son auréole? La
Mayeui, étendue sur paillaSK, paraissait si faible, que, lors même
qn'Agricol o'eAt pas été ■Menu an rrà-de-cbausséc de la mabon, auprès de
(.ëphyse, alor» «ipinote d'une morl horrible, mademoiselle de Cardoville
eOt encore al* leodu quelque temps avant d'engager ta Mayeui à se lever et
k descendre ■E^ill ^E^mtcuu (jrlcè i b présence d'esprit et au pieui
mensonge d'Adrienne, l'oihvrière était persuadée que Céplyse avait pu être
iraiisporlée dans une ambulance voisine, où on lui donnait les soins
nécessaires, el qui sembbient devoir être couronnés du succis. Les facultés
de Li Hayevi ne M réveillanl pour ainsi dire qui! peu à peu de leur
engourdissement, "e avait d'aliord accepta rctic Libir sans le moindre
soupçon, igaoi\ qu'Agricol eût accuinpagné madenioLselle de Cardoville. S
u n'cil pli du poïion... boii donct — nw Ĩ50. fl Kl c'est k vous,
mademoiselle, que Céphyse et mol devons te vie! ~- disait U Mayeui son
mélauculique et luurhaut visMgc tourné vers AdricDOe. -- vous a^euouillée
duus cette mansarde... aujires de ce lit de misère, uù ma sœur cl moi uuus
toulimis mourir!... car CJfpybsc... vous me l'assures, n'est-ce pas,
niadcmuiï«lle-.. a été, cuoune moit trtfuurue à temps! — Ihii,
ra\$surei~vuu8, tout à l'heure on est venu m' annoncer qu'elle avait repris ses
sens. — bl on lui a dit i|ue je vir vaib... u'etti^t! pas. mademoiselle?... Sans
ceU eDe regretterait peutêtre de m'avuirsurvécii.— Sovet tranquille, cliérc
enfant, dit Adrien ne en serrant les mains de la Maycui entre les sicaues et

atiacbanl sur »nwM. — Oae dli lot «H»ll Mrit dire. Ne vous inquiétei pas,
 ne son^{ci} qu'à revenir l b vie... cl,... je réopère,... au bonheur... que, ju-qu'à
 présent, vous avez si i>ea nmDu. panvre petite! — (Jue de bontés,
 mademoiselle ! après ma lutte de cbei vous... quand vous devei me croire si
 iniralel — Tout A l'heure... lorsque vous serei moins faible... je vous dirai
 bien des choses... qui maintenant titigueraient peut^{^^}e votre attention mais
 comment vous Ironvet-voos ? — Mieux... mademoiselle,... ce bon air,... et
 puis la pensée que, puisque vous voilà... ma pauvre s[^]ur ite sera plus
 réduite BU désespoir: car moi aussi, je vihis ûaai tout, et, j'eu suis sdrc.
 vous aurei pitié de Céphyse, n'esi-ce pas, mademoiselle ?— Gompb»
 tuimiurs sur moi, mon ciUiaDt, — répondit Adricne en dissimalani sou
 iiénible embonu ; vous le tavei, je m'intéresse i tout c« qui vous
 iiiièreese>HiduuG de SiuiuUitiw. Hais, diies-iDoi, — ajouta mailemoiselle
 de Cardoville d'une voit émue, avant de prendre cette ré[^]lutuu désespérée
 voicæ m'avei écrit, u'eil-n pas? - Oui, mademoiselle. — Ilélas! reiiril
 trisieateut Adrieiinc, — eo ne recevau pas de réponse de moi, comLlcn
 vous avez dd me trouver oublieuse,, cmeMement itgrgic:,,, — Oti!
 ûmûsjeiM vou* >i a< lél[^]is ! reiiril ■f, — Oti! uBuisjeiMTou* >i accu



Si ce n'est pas du poison... bois donc ? — PAGE 250.



The text on this page is estimated to be only 11.85% accurate

»tO __ nai.'^anleju'qu'à.la.li». — Ji! vouscr(jii,...j.,' com^»
v»Hrc.r(Bi)r ^iiHiii cnjiii,... iionstIcii(.e.'.. coinnient iioicpou»lei-
ïoifs,l.i}5pl|(iiicr? — ^c vous ni cnic jiiik-iiiciil l/Icisëcflc moii lfrfis(|iic
ié\ aH, nûf^oniHscIlc... — 'llui...lTcsité!...l:iiis! voira leHrc...le lie l'ai
|<lsn:îue!-El^ll(lI^ i^iui vxus savci que je tous t'ai adressée, maa {iiuivre
aiùfc : 'ie siis euciri; que vousl'avci éerile chci nf ()n jifrljur : iii.illii-
iin:ii^iiieit jl a remis votre IcUte à une de nies.Teimi)ps,iuui(nu!i: rior-m-,
ai liiljlisant que cçlte Içllre vcnall de vous. — Ikr^piijWiselle il'U'ii'ie !
celle jeuue' pt-rsonne si honue pour moi ! — ,Rprtiic me iTtfipÀ:ul
ludisucriu-Dl ; vendue à nioscuiicnùs.çlli; Itur sçnail d'^piçu. — K(|.!.. mon
Uieii! — s'éérîa la .Mujçuï. — Est-ir possible? — Eflerii'tjie, — répouiii
amèTemcal' Adneniic; — inais il ûiul, apùs |i{pi. 1.1 |)t.iiiidre ^uhnt que la
bUnicr-.i'llé'ëdiil forcée d'obéir i unëneee^tc (errilile. et ses ni eux. son
repentir lui ont assuré mon iardi (^ofond atiendrissçWrairc iuu'unT^bl
npprodit (fient &Mti nos posi— "'- •■' ■ -^liéie... Wlâ.i>ré: ^Ee encnrc;
«elle i tant besoin n du l'amitié Adrienne irressioii ^y ^i)}ia-r u.wr.iule, —a
-Éidi! lic^unèp oui je pourrais, n.E^rd.int la Iiiewplus — .--^ ^ — â oui
j'oserais eoif^ fis t^j^ias... fava nijiers. Kl lcsjOHesdeOTtdfniiii.-
ij(lejJc,Cardovy]efceQld (Et qui me "mifi: "rio pareille marque (It'IroufUi
demanda la Majin/ ilo |iliif ciij.tui iurpiise. """"- ' Cosur, lasûroiv il" vu.it
rirai.leti'. — rt'^j fîT«hifiit;ili'>ll:.. |njis, ' mi-. rk- !■ iinii.',., " one persoim',
■■■■ms . .■n.prni-J. .■/, ' Siê affffuv! faut. — ajiuLi majepiofedfc de ■—
•■■ h Mjjeux,— si vous riH&ai cjh rougit, De sériez-vous pas tieiinil^Ûeil.
îiiiiie sœur de la vôtre, où vous pourriez épancher vos chagrins et les alléger
de nioîtlé par une confiance entière et méritée? ■ Pour la premi'ere fob de sa
vie, la .Mayeui regarda mademoiselle de Cardovillc avec un sentiment de
dénauce et de tristesse. I.es dernières paroles de la jeune Qlle lui semblaient
signilicalives. • Sans doute elle siit mon secret, — se disait la Maycui ; —
sans doule mon joiirnat est tombé entre ses mains; elle co.mali mon amour
pour Agrîi'ol, ou elle le soupçonne; ce qu'elle m'a dit jusqu'ici a eu puur but
de p' ovuquer des conlidcnccs alin de s'assurr si elle est bien iifonii-^ . •
l'.eA pensées ne soulevaient dans l'imc de l» Maycux aucim sentiment amer
ou ingrat eonlru fa bwnlj i triée i mais lu çtiurilc l'iii lui lunée était d'une si
oml rgeusc diiliatessi-, d'une si doùlouruuv siiscugilibilité k TeiHirail de
sS|rti(l{C de son aiunur pour .«{[ricol, ne .iransTunna ibiciilât.diM)e

jÇfeorde.lpHayciix, grâce luix géuérciu iiiii|i|ctsdcceilcnfe ei.8i,cplli^l)te.
 enflure, en uii icgreLluui Uaiit, qui montrait .tout son tUaù»;ip^i,,l^filcsa
 vénération iM>urA4riciue. ■ l'eut^trc, ~ se Ji.ra s:tns le savoir, car les mau
 frères |ieuvent seuls se consoler.. l!éljs : pourquoi ne m'u-l^lle pas lai^sée
 mourir? » Ces réllexions s'étaient préMitlées à l'esprit de la Maycux aussi
 rapides que la pLiisée. Adrieniic l'observait atteutivement : elle reniarnua
 soudain que les traits de la jeune ouvrière, jusqu'alors de plus en plus
 rassérènes, s'attristaient de uouveau, et eipiini;ient un senliiieal
 d'humiliaiioQ douloureuse. Ef|r4ytve de coUf rechute de somlve
 acca)>lcmcn[, doul les cun^é(iuculu^ crucj,... le ■alléEé... l l i'épamher
 dans un - mâts le cœur;- aui souffre, à «y silice, devrait être icVd'uusl
 péit^uc aveu... ^usi|uc-làit sciait plus businl juge du moment d'uu s] péu^
 aveu... ^usi|uc-lf jl si ... main peut-être de K^peelcr eon doulqur'écia-t-ale
 cp InuliHJfianf, — >:'esl vous, mademoiselle, qui venei... — C'est tfm aui
 vleiv vousdirii ; fg touTTre... et j'ai bonté de ce que je suulTre... Oa- —
 ajouta la jeifOiR flUe avec uoeepression déchirante, — oui... ^c loua les
 aveux, ig pifis vouî Êiiri k plus pénible... j'aime!... et je rougis... démon
 amour. — Coraiiicnuri, — s'écria bvtdontairemenl b Mayeui enjoignant les
 maia». — J'aiiur... — reprit Adrieime avec une expmsion de douleur
 longtemps coiilentk: ; — oui. J'aime... étonne m'aime pas... et mon amour
 est roiséraMc, est impossible... Q me dévore .. il me tue... et je n'o:« cooQer
 à personne... ce tuaï secret. — Comme moi... — répéta la Hayeux le regard
 fur. — Elle... reine... parla beauté, parte rang, parla ricliease, par l'esprit...
 die souITre comme moi, — rqirit-elle. — Et comme moi, pauvre
 nulbeureuse créature... elle aime.... et on ne l'aime pas... — Eh bien!-, oui...
 comme vous... j'aime... et l'on ne m'aime pas. — s'écria nudi> moiselle de
 CardovUie; — avais-jc donc tort de vous dire qn'àvoitt seule Je pouvais me
 confier... parce qu'ayant souffert des mêmes maux, vous seule piiuviei y
 compatir? — Mnsi... mademoiselle, — dit la JJayiui en baissant les yeux et
 revenau de sa profonde surprise, — vous saviei... — Je savais tout, pauvre
 enfant... mais jamais je ne vons aurais parlé de votre secret, aimoi-m&me...
 jen'avaispaseui vous en confier nn plu pénible encore... le vôtre est cruel, le
 mien est humiliant... Ubion aniur, vous le voyez, — ajouta mndeniotsetie de
 Carduville avec no accent impossible à tendre. — le mallieur edaie,
 rapiiroclie, confond ce que l'on appelle. . les ili.^anen... El souvent ces
 benreux du rr 3ue l'on envie taU, l' ers.ius des |Jus hnn: deiiiand.ut puê...

con-o l'ut*, cksiiyanl »rf biincR, qui coibii't des l'.lus mi.-éraliles, puisque
à ceux-là ib

The text on this page is estimated to be only 16.87% accurate

LK JUIF EHKANT ni f coure|c, coimysièreiiii lien moi. Unis, mainfcin eu tMi&suDt «m Me que je ae parce que vous nais alors il faii,. pour me E et sanglant areur elle... Aussi, i, dites... eti-ce ' Que femme \ale pub le croire ! le puis le croire, lul tnoD coeur... iule de quoi Ukipour elle. — Ab! ^.. si de fausses Qde ! — Oui. ma laiutenaut, grlce liassioD fuDe^ie ; que TOUS saurez yeuK... tous, la lourage. la réa— Ah ! madenioi. à rougir de ma ! tsl-ll, au conquenieol dévoué avuirmomré la ex appris i aîpour sa mère la taos jamais vous i puignantes que is con&cieDce du orsi]u'au lieu de us, on vous doDet if^urieui? tt s dévorés en sfr— Ce que ¥oos •M ! sachez doue ail eu r indigo ilé B odieux par les . El comme lout se révélaiçnl voceue lecture l'a: a pu m'ext citer e dispartlioD su. que trop «r.ii, me. — ceux oui it le COU))... Ils espoir .. ils vous ée? Pourquoi les les, et leur puisI épouvante, maoyez, les armes ncnloiki'aiiïiu h incore. Dès lors, :B de longues déchargée du soin tus habitiez celte lé â m'accompamais : — il est je vous donnais } le Terrei bicni-ec effroi: — il -vous, oe songea yal frère. — Ah! lit Ont de honle sait rien — tseï i ce di^ne tus épargHLT t'es Oh ! je ne tdos que possède la pi pesanlc... . Je parce que ceun esoinde vous... était marié A la uuhenr .. A qnl I . El puis, qui DUS 7 qui TOUS dit JUBM» DU . auraient dd être i tout jamais beurcui, leur bonheur etail-il ooo»' Blet sans voits? Et votre mort, qu'ils H seraient peui-ôtre rejirochée, M aurait-elle pasUissi'dcfi regrets sans lin? — Cela est frai, n ' n'avions pas pu trouver de travail depub nuelques jours:... _ . vioDB de u charité d'une pauvre frmme que le choléra a enlevée... D^ main ou après, Il nous aurait LUu mourir de bim. ~- Hourir de bîiD... et vous saviei nu demeure... — Je vous avais écrit, mademoiselle ; ne recevant pas de réponse , je vous ai crue blessée de mon brusque déF^irt. — Pauvre chère enfant, vans étiez, ainsi que vous ledites, sou» inilience d'une sorte de veriige dans ce moment affreux. Auui n'aMa E3S le courage de vous reprocher d'avoir un seul ioslau douté de mm. omment vous blimerai»-je ? N'ai-je p^s aussi eu h pensée d'en Unir avec ta vie? — Vous, mademoiselle? —s'écria U Hayeui. — Oui... j'j songeais... lorsqu'on est venu me dire que Plorine. agoniMiUe, voounl me parler... je l'ai écoutée: ses révélations ont l4Mit i coup changé mes projets; celte vie sombre, morne, qui m'était iosupportable, s'est éclairée tout à coup; la conscience du devoir s'est éveillée en moi; vous étiez sans doute en proie à la plus horrible misère, mon devoir était de TOUS chercher et de vous

sauver : les aveux de Florine me dévoilaient de nouvelles trames des
ennemis de ma fiuBÎlle isolée, dispersée par des chagrins navrants, par des
pertes cradles, mon devoir éuil d'avertir les mifns du danger qu'ils inuiraient
peut-être, de les rallier contre l'euouenti commun. J'avab été victime
d'odieuses maoceovresi mon devoir était d'en poursuivre les auteurs, de
penr qu'encouragées par l'impunité, ces robes noires ne fissent de nouvelles
victimes... Alors, la peiûée du de- • vuir m'a donné des forces, j'ai pu sortir
de mon anéantissement : avec ,1 l'aide de l'abbé (iabr ici, prêtre sublime,
oh! sublime... l'idéal du vrai I chrétien... le digne frère adoptif de H,
Agricol, j'ai entrepris conrageu- | sèment la lutte. Que tous aîrai-je. mon
enfant! l'ace omplis-ement do ' ces devoirs, l'espérance incessante de vous
retrouver, onlaponné quel3UC adoucissement i ma peine : si je n'en ai pas
été consolée, j'en ai été îstraie... votre tendre amiiié, l'ciemple de voire
résigiuiion, feront le reste, je le crois... j'en suis sûre... et j'oublierai ce btal
amour, s Au moment où Adrienne dl'^ii ces mots, on entendit des pas
rapldca dans l'esralier, et une voix jeune et fraîche qui disait : i Ah ! mon
Dieu ! cette pauvre Hayeux ! comme j'arrive i propos ! Si je pouvait au
moins lui être bonne i quelque chose! ■ Et pres4^ue aneutAt Rose-Pompon
entra précipitamment dans b mansarde- Agncol suivit bientfil la grisette, et,
mentranl t Adrienne b fenêtrte ouverte, ticha par un signe de lui faire
comprendre qu'il ne btbit pas parler à ta jeune fille de la (In déplorable de la
reine Baechanal. Celle pantomime fut perdue pour mademoiselle de
Cardovllle. Le cœur d'A- ■ drienne bondissait de douleur, d'indignation, de
Oerlé, en reconnaissant la jeune flile qu'elle avait vue i b l'orte-&i ni -
Martin, acCOMptenant Djahna, et qui seule ét:it la cause des aa\n affreux
qu'elle endurait depuis cette funeste soirée. Puis , sanflanle raillerie ds la
destinée ! c'était su moment même où Adricniie venait de faire l'humiliant et
cruel aveu de son amour dédaigné, qu'apparaissait à ses yeux b femme à qui
elle se croyait sacrifiée. Si la surprise de mademoiselle de Cardovllle avait
été profonde , celle de Rose-Pompon ne fut pas moins grande. Kon-
seulrineat elle reconnaissait dans Aitrienne la belle jeune fille aux cbeveu\
d'or qui se troiv- % Tait en lace d'elle au théâtre tors de l'aiealnre de la
pnnthère Doire, mab elle avait de graves raisons de dés'rrer ardemment
cette rencontre, si imprévue, si improbable: aussi est-il impossible de
peindre le regard de joie maligne et triomph;inie qu'elle aflecta de jeter sur
Adrienne. I>e premier mouvement do madpmoisdle de Cardoville fut de
quitter b mansarde: mais non-seulement il hii coûtait d'abandonner la

Haycux d;ina ce moment , et de donner, devant Agricol . une raison i ce brusque départ, mais une inex|dicable et btale curiosité b retint malgré s.-i ficrlé révoltée. Bile resta donc. Elle allait enRn voir, ù cela se peut ilire. de près, enicudre et juger celle rivale pour

9n LE JUIF ERRANT. BAiODcmeot fennée , et pas assez jalouse des rondeurs charmautes q«*eile accusait avec trop de probité , pzait suffisaromeot rêchaDcnire effrunide de son corsage. La grisette, s étant hâtée de mouler l'escalier, leoait les deux coins de sou graud châte bleu à paliues, qui, ayant quitté ses épaules, avait glissé jusqu'au kis de sa taille de guêpe, où il s était enfin trouvé arrête par uu obstacle naturel. Si nous insistons sur ces détails, c'est qu'à la vue de cette gentille créature » mise d*iue Êiçon très-Impertiueute et très-débraillée , mademoisene de Cardoville, retrouvant en elle une rivale qu'elle croyait heureuse, sentît redoubler sou indignation , sa douleur et sa honte... Mais que l oc juge de la surprise et de b confusion d'Adrienne, lorsque made■Mteelle Rose-Pooipon lui dit d'un air kste et dégagé : « Je suis ravie de vous trouver ici , madame : nous aurons il causer ensemble... Seulement, je veux auparavant embrasser cette pauvre Uayeux, si vous le permettez!... madame. » Pour s'imaginer le ton et l'accent dont hit articulé le mot niad;une, il but avoir SdSMsté à des discussions plus ou moins orageuses entre deux Bosca-Pompons, jalouses et rivales; alors on comprendra tout ce que ce mot madame, prononcé dans ces grandes circonstances, renferme de provocante hostilité. Mademoiselle de Cardoville, stupéfaite de l'impudence de mademoiselle Rose-Fompon , restait muette, pendant qu'Agricol, distrait par l'attention qai\ portait à la Mayeux, dont les regards ne 3uit(aient pas les siens depuis son arrivée, distrait aussi par le souvenir e la scène douloureuse à laouclle il venait d'assisier, disait Unit bas ii Adrienne, sans remarquer lelfronterie de la grisette : « ilélas! mademoiselle,... c'est lini,... Céphyse vient de rendre le dernier soupir, sans avoir repris connaissance. — Malheureuse lille ! — dit Adrieune avec émotion, oubliant nn instant Rose-Fompon. — ll &udra cacher cette triste nouvelle k la Mayeux , et la lui apprendre plus tard avec les plus crands ménagements,^ re|>rit Agricol.— lleureuseinent, la petite RosePompon n'en sait rien, a Et du regard il montra à mademoiselle de Cardoville la grisette qui s'était accroupie auprès de la Mayeux. En entendant Agricol traiter si foniilièrement Rose-Fompm , la stupeur d'Adrienne redoubla ; ce qu'elle ressentit est impossible a rendre , car» chose qui semblera fort éiniuge, il lui sembla qu'elle souffrait moins... et que ses angoisses diminuaient , à mesure qu'elle entendait dans (luels termes s'exprimait la grlsète. « Ah l ma bonne Mayeux, disait celle-ci avec autant de volubilité que d'émotion, car ses jolis yeux bleus se mouillèrent de

larmes, — c'est-y donc possible de faire une bêtise pareille ! Est-ce qu'entre pauvres gens on ne s'aide pas ? Vous ne pouviez donc pas vous adresser à moi ?.. Vous saviez bien que ce qui est à moi est aux autres. J'aurais fait une dernière rafle sur le bazar de Philémon, — ajouta cette singulière lille avec un redoublement d'attendrissement, sincère, à la fois, touchant et grotesque ; — j'aurais vendu ses trois bottes, ses pipes culottées, son costume de canotier ilambard, son lit et jusqu'à son verre de grande tenue, et au moins vous n'auriez pas été réduite... à une si vilaine extrémité.

Philémon ne m'en aurait pas voulu, car il est un enfant ; après ça il m'en aurait voulu, que ça aurait été tout de même : Dieu merci ! nous ne sommes pas mariés... C'est seulement pour vous dire qu'il fallait penser à la petite Kose-Pompon. — Je sais que vous êtes obligeante et bonne, inattendue, — dit la Mayeux, car elle avait appris par sa sœur que Rose-Pompon, comme tant de ses pareilles, avait le cœur généreux. — Après ça, — reprit la grisette en essuyant du revers de sa main le bout de son petit nez rose, où une larme avait roulé, — vous me direz que vous ignoriez où je perchais depuis quelque temps. Drôle d'histoire, allez : quand je dis drôle... au contraire. — Et Rose-Pompon refusa un gros soupir. — Enfin, c'est égal, — reprit-elle, — je n'ai pas voulu parler de ça : ce qui est sûr, c'est que vous allez mieux.... Vous ne recommencerez pas, ni Céphyse non plus, une pareille chose. On dit qu'elle est bien faible, et qu'on ne peut pas encore la voir, n'est-ce pas, monsieur Agricol ? — Oui, — dit le fermier avec embarras, car la Mayeux ne détachait pas ses yeux des siens, — il faut prendre patience. — Mais je pourrai la voir aujourd'hui, n'est-ce pas, Agricol ? — reprit la Mayeux. — Nous parlerons de cela ; mais cache-toi, je t'en prie... — Agricol a raison, il faut être raisonnable, ma bonne Mayeux, — reprit Rose-Pompon, — nous attendrons... J'attendrai aussi en causant tout à l'heure avec madame (et Rose-Pompon jeta sur Adrienne un regard méfiant de chatte en colère) ; oui, oui, j'attendrai, car je veux dire à cette pauvre Céphyse qu'elle peut, comme vous, compter sur moi. — Et Rose-Pompon se rengorgea gentiment. — Soyez tranquilles. Tiens, c'est bien le moins, quand on se trouve dans une heureuse passe, que vos amies qui ne sont pas heureuses s'en ressentent ; ça serait encore gracieux de garder le bonheur pour soi toute sa vie ! C'est ça... Empaillez-le donc tout de suite, votre bonheur ; mettez-le sous verre ou dans un bocal, pour que personne n'y touche !.... Après ça... quand je dis mon bonheur... c'est encore une manière de parler ; il est vrai que, sous un rapport... Ah bien oui ! mais

aussi sous l'autre, voyez-vous ! ma bonne Mayeux, voilà la chose... Mais, bahl... après tout, je n'ai que dix-sept ans. EnOn, c'est égal... je me tais, car je vuus parierais comme ça jusqu'à demain que vous n'en sauriez pas davantage l'aissez-moi donc encore une fois vuus embrasser de bon cœur,... et ne soyez plus eliagrine... ni Céphyse non plus;... entendez-vous?... car maintenant je ■uis là... » Et Rose-f ompoa , assise sur ses talons, embrasba cordialement la Mayeux. U faut renoncer à exprimer ce qu'éprowra mademoiselle di Cardoville pendant l'entretien... ou plutôt pendant le anonologue de li grisette, à propos de la tentative de suicide de la Mayeoi ; le Jarjgonei; oentrique oe mademoiselle Ros^Pompim, sa libérale &c lllbd à l endroit du batar de Philémon, avec qui, disaitrcelle, elle n'était bmcuseneet pas mariée ; la btmté de son cœur, qui se révéait ci et li aana ces oFtres de service à h Mayeux ; ces contrastes, ces ifnpertinenceif œt dr^leries , tout cela était si nouveau, si Incompréhpttslble.ppur ^r^a^^f^n^^ selle de Cardoville, qu'elle resta d'abord muette èl ifânbbîle de soffime. Telle était donc la créature à nul f^tma l'avait sacrifiée? M le premier mouvement d Adrienae avait été liorriblemeiit pénihle à la vue de Rose-Fompon, la réflexion ne tarda pas à éveiller cnêi clii que, cacnee dans la serre cnaude, eue venau s asaurer ne n jésuite , Adriene ue se demandait plus s'il était possible ei [de croire que le prince, dont les icfées sur l'amour semblenc ai ques, si élevées, si pures, eût pu trouver le moindre charme an impudent et saugrenu de cette petite fille... Adrienne, cette fois* ■' tait plus; elle regardait avec raison la cho^e comme impoeaiblê, i qu'elle voyait pour ainsi dire de près cette étnqie rivale, afoçi flp'çlê l entendait s'exprimer en termes si ^ulgabw* Ccoos et langage dn^ sans nuireà la gentillesse de ses jolis trails* leur donnaient on caractha trivial et peu attrayant. Les doutes d'Adrienne an stijet du profond amour du prinoe pov ne Rose-Fompon se changèrent donc bientôt en une inéréoulité complêie : douée de trop d'es|)rit , de trop de pénétration pour ne pas pressentir que cette apparente liaison, si inconcevable de (a part du pripoe« devait cacher quelque mystère, mademoiselle de Cardoville se sentit renaître à l'espoir. A mesure que cette consolante pensée se développait dam l'esprit d'Adrienne, son cœur, jusqu'alors si douloureusement oppreiséb se dilauit ; de vagues aspirations vers un meilleur avenir s'épanouissaieiit en elle ; et pourtant, cruellement avertie par le nasse, craignaat de céder à une illusion trop facile, elle se rappelait les mits malbenreâsement avérés : le prince s'aflTichant en public avec cette jeune 61lê; mais par cela même que mademoiselle de Cardoville

pouvait alors complètement apprécier cette création, elle trouvait la conduite du prince de plus en plus incompréhensible. Or, comment juser sainement, sagement, ce qui est environné de mystères? et puis, elle se rassurait; quoiqu'elle, un secret pressentiment lui disait que ce serait peut-être au chevet de la pauvre ouvrière qu'elle venait arracher à la mort que, par un hasard providentiel, elle apprendrait une révélation d'où dépendait le bonheur de sa vie. Les émotions dont était agité le cœur d'Adrienne devenaient si vives, que son beau visage se colora d'un rose vif, son sein battit violemment, et ses grands yeux noirs, jusqu'alors tristement voilés, brillèrent doux et radieux à la fois; elle attendait avec une impatience inexprimable. Dans l'entretien dont Rose-Pompon l'avait menacée, dans cette conversation que, quelques instants auparavant, Adrienne eût repoussée de toute la hauteur de sa lièvre et légitime indignation, elle espérait trouver enfin l'explication d'un mystère qu'il lui était si important de pénétrer. Rose-Pompon, après avoir encore tendrement embrassé la Majeux, se releva, et se releva vers Adrienne, qu'elle toisa d'un air des plus dégagés, lui dit d'un petit ton impertinent: « A nous deux maintenant, madame (le mot madame, toujours prononcé avec respect * que l'on sait); nous avons quelque chose à débrouiller ensemble. — Je suis à vos ordres, mademoiselle, » répondit Adrienne avec beaucoup de douceur et de simplicité. A la vue du minois conquérant et décidé de Rose-Pompon, en entendant sa provocation à mademoiselle de Cardoville, le digne Agricola, après quelques mots échangés avec la Majeux, ouvrit des oreilles énormes et resta un moment interdit de l'effronterie de la grisette; puis, s'avançant vers elle, il lui dit tout bas en la tirant par la main: « Ah ça! est-ce que vous êtes folle? Savez-vous à qui vous parlez? Eh bien! après?... est-ce qu'une jolie femme n'en vaut pas une autre?.. » Je dis cela pour madame... On ne me mangera pas, je suppose, — répondit tout haut et crânement Rose-Pompon; — j'ai à causer avec... madame;... je suis sûre qu'elle sait de quoi et pourquoi... Sinon, je vais le lui dire: ça ne sera pas long. » Adrienne, craignant quelque explosion ridicule au sujet de Djalma en présence d'Agricola, fit un signe à ce dernier, et répondit à la grisette: « Je suis prête à vous entendre, mademoiselle* mais pas ici... Vous comprenez pourquoi... — C'est juste, madame;... j'ai ma clef... si vous voulez... allons chez moi... » Ce mot lui fut dit d'un air glorieux. « Allons donc chez vous, mademoiselle, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'y recevoir... — répondit mademoiselle de Cardo*

ville, de sa voix douce et perlée, en s'inclinant l[^]èremment avec on sir de politesse si exquise» que Rose-Pompon, mal^e son etTrpoterie, demeura tout interoite. — - Gominciit, mademoiselle, — dit Acricol i Adrienne, — vous êtes assez bonne pour... — Honslenr Agried* — dl mⁱdemoiselle de Cardoville en l'interrompant» — veuilleza rester a^rès de ma pauvre amie ;... ie reviens bientôt. » Puis, se rapprochant de la Mayeux, qui partageait l'étonnement d'Agricol, elle lui dit : c Excusez-moi» si je vous bisse pendant quelquei

974 UB JUIF ERRANT. eomme on cabri sur le tlidâlrc... je lue
serais dil : Bab! ces Indiens, ça a des politesses k oui ; ici... une femme
laisse tomber son bouaue, uo monsieur bien appris le ramasse el le rend ;
mais dans Tlnde c est pas ça : rhomme ramasse le bouquet • ne le rend pas à
la femme et lui tue une panthère siius les yeui. Voilà le bon genre du pays, à
ce qu'il parait ; ... mais ce qui n'est bon cenre nulle part, c'est de traiter une
femme comme ou m'a traitée... et cela, j'en suis sûre, grAce ii vous,
madame.» Ces plaintes de Rose-Pompon, à la fois amères et plaisantes, se
concfiaient peu avec ce qu*elle avait dit précédemment du fol amour de
DJalma pour elfe , mais Adrienne se garda bien de lui (aire remarquer ces
conlradietions , et lui dit doucement : « Mademoiselle , vous vous trompez,
je crois, en prétendant que je suis pour quelque cbose dans vos cnaffrms ;
mais , en tout cas, je regretterais sincèrement que vous ayez été maltraitée
par qui que ce fût. — Si vous croyez ou on m*a !>aUue, vous laites erreur,
— s'écria Rose Pompon ! — Ah bien ! par exemple !... Non, ce n'est pas
cela;... mais enfin... je suis bien sûre que suus vous le Prince Charmant
aurait fini par m'aimer un peu;... j'en vaux bien la peine, apr^ tout. Et puis
enfin... il y a aimer.... et aimer;... je ne suis pas cxiffeante, moi ; mais pas
seulement ça !... — et Rose-Pompon mordit l'onze rose de son pousse. — Ab
! quand Nini-Moulin est venu me chercher ici, en m'apportant des bijoux et
des dentelles pour me décider i fe suivre, il avait bien raison de me dire qu'il
ne m'exposerait à rien... que de très-honnête — Niui-Moulin? — demanda
mademoiseUe de CardoviUe de plus en plus Intër^nsée ; — qu'est-ce que
Ifini-Moulin, mademoiselle ? — Un écrivain religieux, — répondit Rose-
Pompon d'un ton boudeur, — l'âme damm'e d'un tas de vieux sacristains
dont il empoche l'argt^nt, soi-disant pour écrire sur la morale et sur la
religion. Eue est geniilfe, sa morale ! » A ces mots d'écrivain reliffieux, de
sacristains, Adrienne se vit sur la voie d'une nouveUe trame de Rodin ou du
père d'Aigrigny, trame dont elle et DJalma avaient encore fiUli être les
victimes; elle commença d'entrevoir vaguement la vérité, et reprit : « Mais,
mademoiselle, sous quel prétexte cet homme vous a-t-il emmenée d'ici ? —
Il est venu me cherdier en me disant qu'il n'y avait rien à craindre pour ma
vertu, ou'il ne s'agissait que de me faire nien gentille ; alors, moi, je me suis
dit : Philémon est a son pays, je m'ennuie toute seule, ça m'a l'air drôle, S
'est-ce que je risque?... Oh ! non, je ne savais pas ce que je risquais, >uta
Rose-Pompon en soupirant.— Enfin, Nini-Mouliu m'emmène dans mie

jolfe voiture; nous nous arrêtons sur la place du Palais-Royal; un homme ii l'air surnois et au teint jaune monte avec moi à la place de Nini-Moulin, et me conduit chez le rrmce Charmant, où l'on m'établit. Quand je l'ai vu, dame! il est si beau, mais si beau, que j'en suis d'abord restée tout éblouie : avec ça l'air si doux, si bon... Aussi, je me suis dit tout de suite : C'est pour le coup que ça serait joliment bfen à moi de rester sage Je ne croyais pas si bien dire.... Je suis restée sage.... hélas ! plus que sage... — Comment , mademoiselle, vous regrettez de vous être montrée si vertueuse?... — Tiens... je regrette de n'avoir pas eu au moins lagrément de refuser quelque chose.... Mab refusez donc quand on ne vous demande rien ; mais rien de rien ; quand on vous méËrise assez pour ne pas vous dire un pauvre petit mot d'amour! — bis, mademoiselle... permettez-moi de vous (aire observer que l'indifférence rni'on vous a témoignée ne vous a pas empêchée de foire, ce me semble, un assez long séjour dans la maison dont vous me parlez. — Est-ce que je sais pourquoi le Prince Charmant me gardait auprès de lui, moi, pourquoi il me promenait en voiture et au spectacle? Que voulez-vous ! c'est peut-être aussi bon ton, dans son pays de sauvages, d'avoir auprès de soi une petite fille bien gentille, à cette fin de n'y pas fïdre attention du tout, du tout... — Mais alors pourquoi restiez-vous dans cette maison, mademoiselle? — Eh ! mon Dieu ! je restais, — dit RosePompon en frappant du pied avec dépit, — je restais parce que sans savoir comment cela s'est lait, malgré moi, je me suis mise à aimer le Prince Charmant ; et, ce qu'il y a de drMe, c'est que, moi qui suis gafe comme un pinson... je l'aimais prce qu'il était triste, preuve que je f aimais séneusement. Enfin, un jour je n'y ai pas tenu ;. .. j'ai dit : Tant pis! il arrivera ce qui pourra ; Philémon doit me fïire éis traits dans son pays, j'en suis sûre; ça m'encourage : et un matin je m'arrange à dans l'élprit ; je ris , je pleure : enfin je lui déclare que je l'adore... Qu'est-ce qu'il me répond à cela de sa voix douce et pas plus ému qu'un marbre : « Pauvre enfant!... » Pauvre enfant, — reprit Rose-Pompon avec indignation... — ni plus ni moins que si j'étais venue me plaindre à lui d'un mal de dents, parce qu'il me poussait une dent de sagesse Mais ce qu'il y a d'affreux, c'est que je suis sûre que s'il n'^t pas malheureux d'autre part en amour, ce serait un vrai salpêtre ; mais il est si triste, si abattu ! » Puis, s'interrompant un moment, Rose-Pompon ajouta : « Au fiût,...« non... je ne veux pas vous dire cela... vous seriez trop contente... » Enfin, après une pause d'une autre seconde : « Ah bien ! ma foi ! tant pis! je vous fe dis, — reprit cette drôfe de petite filfe en regardant

mademoiselle de Cardoville avec attendrissement et déférence ;— pourquoi me taire, après tout? Tai commencé par vous dire, en faisant la déce, que le Prince Charmant voulait m'épouser, et j'ai fini, malgré moi, par vous avouer qu'il m'avait environ mise à la nort. Dame! ce n'est pas ma bute» quand je vetx nentir Je m'aoïbrodlle Umiomn. Auad, leoa, mdame, voUà la vérité pure : quand je vous ai reoeootrée chez celle pas vre Mayeux, Je me suis d'abord sentie colère contre vous comme un petit dindon; mais quand Je vous al eu entendue, vous, si bdle, û graBdi dame, tndter cette pauvre ouvrière comme voire iCNir, J*ni eu ben faire, ma colère s'en est allée. Une Ms ici... j'ai bit ce que i'al pu pov la rattraper ; Impossible : plus je voyais h dUKârence qui! y a entre nous drax, plus Je comprenais que fe Prince Ctormant avait raison de ne songer qu'il vous; car c'eu de vous, pour fe coup, madame, qaHos fou... lufez, et bfen km... Ce n'est pas seulement à cause de Hiistoire 4\ tigre qu'il a tué pour vous à la Purle-Saiot-Ilanin que je dis eda; mau depuis, si vous saviez, mon Dfeu ! toutes les folies quill Citsait avec voire bouquet. Et puis, vous ne savez pas? tontes les nuita 11 les paisailsaDiie coudier,et bien souvent à pleurer dans un salon «oè, nra-l-oodiC,l vous a vue pour la première fols, vous savez, près de la serre. Bl voir^ portrait donc, qu'il a fisiit de souvenir sur h daoe , à la mode de sm pays ! et tant d'autres dioses ! Enfin, moi qui l'atmab eC qui voyais cda, ça commençait d'abord par me mettre hors de mol; eljpiris ça devenit si touchant, si attendrissant, que je finissais par en avoir lea iarmesan yeux. Non Dieu!... oui, madame, tenez... comme mafaienant rien fi'm y pensant, à ce pauvre prince. Ah ! madame, — a^jouU Rose-Ptam ses jolis yeux bleus baianés de pleurs, et avec une expreaaioo dlmérél si sincère ou' Adrienne lut profondément émue, — ah f madaïf ... vom avez l'air SI doux, si bon! ne fe rendez donc pas malheireox , alma-b donc un peu, ce pauvre prlnee. Voyons, qn'esl^ee que cela voos bitds l'aimer? » Et Rose-Pompon, d'un geste sans doute trop CunOier, mais raqA ds naïveté, prit avec effusion la main d' Adrienne , comme pour accentoer davantage sa prière. Il avait fallu il mademoiselle de Cardoville un grand empire sur eflemême pour contenir, pour refoufer l'élan de sa jofe , qui do cœur fad montait aui lèvres , pour arrêter le torrent de questions qu'eBe brûfait d'adresser il Rose-Pompon, pour retenir enfin les douces larmet de boaheur qui depuis quelques instants tremblaient sous ses paupières ; etpOB, chose bizarre ! lorsque Rose-Pompon lui avait pris la main, Adrienne, ai Ifeu de fe retirer, avait affectueusement serré ceOe de la mseile; pdi, par un mouvement machmal,

l'avait attirée assez de près de la fenêtre, comme si elle eût voulu examiner plus attentivement encore la façade de Rose-Pompon. La grisette, en entrant, avait jeté son voile sur le lit, de sorte qu'Adrienne put admirer les fines et soyeuses nattes de beaux cheveux blond-cendré qui encadraient le visage de la fraîche minois de cette charmante fille, aux joues roses et fermes, à la lèvre vermeille comme une cerise, aux grands yeux d'un bleu si gai; Adrienne put enfin remarquer, grâce au décoût un peu risqué de Rose-Pompon, les trésors de sa taille de nymphe. M'étrange que cela paraisse, Adrienne était ravie de trouver cette jeune fille encore plus jolie qu'elle ne lui avait paru d'abord... L'indifférence stoïque de Djalma pour cette ravissante créature disait assez toute la sincérité de l'amour dont il était dominé. Rose-Pompon, après avoir pris congé d'Adrienne, fut aussi confuse que surprise de la bonté avec laquelle la demoiselle de Cardoville accueillit sa familiarité. Encouragée par cette indulgence et par la simplicité d'Adrienne, qui depuis quelques instants elle considérait avec une bienveillance presque reconnaissante, la grisette reprit : « Oh ! n'est-ce pas, madame, que vous aurez pitié de ce pauvre prince ? » Nous ne savons ce qu'Adrienne allait répondre à la demande indiscrette de Rose-Pompon, lorsque soudain une sorte de gémissement saavae, aigu, strident, criard, mais qui semblait évidemment prétendre à imiter le chant du coq, se fit entendre derrière la porte. Adrienne tressaillit, effrayée; mais tout à coup la physionomie de Rose-Pompon, d'une expression naguère si touchante, se épanouit joyeusement; et, reconnaissant ce sifflement, elle s'écria en frappant dans ses mains : « C'est Philémon!! — Comment, Philémon? — dit vivement Adrienne. — Oui, mon amour. Ah ! quel monstre ! il sera monté à pas de loup... pour faire le coq... c'est bien lui ! » Un second co-co-ri-co des plus retentissants se fit entendre de nouveau derrière la porte. « Mon Dieu, cet être-là est-il bête et drôle ! il fait toujours la même plaisanterie, et elle m'amuse toujours ! » dit Rose-Pompon. Et elle essuya ses dernières larmes du revers de sa main, en regardant comme une folle de la plaisanterie de Philémon, qui lui semblait si fraîche et réjouissante, quoiqu'elle le connût déjà. « N'ouvrez pas, — dit tout bas Adrienne de plus en plus embarrassée ; — ne répondez pas, je vous en supplie. — La clef est sur la porte et le verrou est mis ; Philémon voit bien qu'il y a quelqu'un. — Il n'importe. — Mais c'est ici sa chambre, madame ; nous sommes ici, dit Rose-Pompon. En effet, Philémon, se lassant probablement du peu d'effet de ses déclarations oratoires, tourna la clef dans la serrure,

el, ne poovaa; rouvrir, dit à travers, d'une voix de formidable basse-taille : t
Gommait, chat chéri... de mon cœur, nous sommes enfermés.... KsI-ce que
nom prions saint Fbmbard pour le retour de Mon-mon (Ifeez Philémon). i
Adrienne, ne voubnt pas augmenter l'embarras et fe ridicule de cetts
situation en b prolongeant davantage, alla droit ii b porte, el rouvrit aux
regards ébahis de Philémon , qui rerida de deux pas. MndemoiseJie

The text on this page is estimated to be only 19.57% accurate

de CardociDe, malgré s* vive coomriëlë, ne pul s'empêcher de sourire i la vue de l'am^iii de nose-PompilD et de» objets qu'il leniit i la mua et tout son bns, l'hllànoo, grand gaillard trèfrbnin et haut en couleur, courte rediugote de vclouri oliie et un immcasc pantalon i carreaux écosais d'une grandeur eilrava^ante complétaieul le costume de Philémon. Quant aux accessoires qui avaient Tait tourire Adr'ienne. lia se «mpouient : 1° d'une «alise d'où sortaieul h tête et les pattes d'une oie, valise que Philémon portait sous le bras: 2* d'tin énorme la|ûn blanc, bieu vivant, reolenné dans une cage que l'étudiant tenait à la main, f Afa ! l'amour de lapin blanc ! a-l-il de benui veux rouges 1 • Il but l'avouer, telles Turent les preniicres paroles de Kose- Pompon , et Philéoon, à qui elles ne s'adressaient pas, revenait pourtant après uue longue absence; mais l'éludiaot, loin d'Être choqué de se voir compléieuKut sncrilié ù son compagnon aux longues oreilles et aui yeux rubis , sourit compluisanuneut, heureux de voir la surpris qu'il niéiiaeeait i sa maîtresse si bien accueillie. Ceci s'était pas^ très-rapidement. Pendant que Rose-Pompon, agenouillée devant la cage, s'extasiait d admiration pour le lapin . Philéinon , Trappe du grand air de mademoiselle de CardovDic. portant la main k son bérei, avait respectueusement salué eo s'eflatani le loos de 1^ muraille. Adricne lui rendit md salut avec nne grâce remplie de politesse et d^ dignité , descendit légèrement l'es* calier et disparut. Pbilémon, aussi ébloui de sa beauté que frappé de son air notle et distingué, et surtout très-curieux de savoir comment diable Rose-Pompon avait de p4reitles connaissances , lui dit vivement dans son argot amoureux et b^ndre : ■ Chat chéri à son Hon-mon (FliillL'mon). qu'est-ce 3 ne cette belle dame? — Tue de mes amies de peuMon, grand satyre, * il Rose-Pomp»n en agaçant le lapin. Puis, jeiait un coup d'a'il de c&lé sur une caisse que Pbilémon avait posée près de la cage et de la valise : n Je parie que c'est encore du raisiné de Eimille que tu m'apportes li-dedans? — Mon-mon apporte mieux que ça i son chat chéri, — dit j'étudiaui, et il appuya deux vk goureui baliwrs sur les joues fraîches de Ruse-Pompon, qui s'était enfin relevée. — Mon-mon lui apporte son coeur. — Conuu... > dit h grisette ea posant délicatement le piuce de sa main gauche sur le bout de son nez rose et ouvrant sa petite main, qu'elle agita légèrement. Phflémon riposta à celte agacerie de Kose-l'ompon en lui prenant uiKmr«usameui la taille, et lu joyeux ménage ferma sa porte.

CHAFITRB XIV. C«ntalitiaiu. Pendant l'entretien d'Adrrennc et de ttose-Pompon , une scène touchante s'était passée entre Agricol et la Mayeut restés fort surpris de la cmKlesceudance de mademoiselle de Carduville à Tégard du la grisette. Ausstlùt après le départ d'Adrienne, Agi icul s'agenouilla devant la couche de la Hayeui , et lui dit avec une éniotioD proroode : f Nous suâmes seuti; je puis enfm le dire ce que j'ai sur le cœur. Tiens Tois-lu! c'est aifri'ux, ce que lu as fait -. mourir de misère,... dedéaj^ poir,... et ne pas m'appeler auprès de loi! — Agricol,... éroule-mo^ — Non... tu n'as pas d'eieuse... A quoi sert donc, mon Dieu ! du uims élrc appelés frère et soeur, de nous être donné pendant quinze ans les preuve* de la plus sincère atkcliun, pour qu'au jour du malheur tu te «édde ainsi i quitter la vie, sans l'inquiéter de ceux que lu Laisses.... "is songer que te tuer, c'est leur dire: Vous n'êtes rien pour moi! — Pardon, Agricul, c'est vrai ; je n'avais pas pensé i cela, — dit la Haycu CD baissant les yeut ; — mais... la m'tsère,... le uianque de travail!... - 1j misère,... le manque de travail! et moi donc, est-ce que je n'^ lai* p3sU7 — Le désespoir!... — Kt pourquoi te désespoir? Celte généreuse demorielle le recueille cbei elle; appréciant ce uue tu vaux , elle le traite comme son amie , et c'est au moment où tu n as jamaii eu plus de garanties de bonheur... pour l'avenir, i)auvre euEtut ,... que lu ■baodooucs brusquement la maison de mademoiselle de Cardoville , nous bissant tous dans une horrible anxiété sur Ion sort! — Je... je... craignais d'élre i charge... t ma bienbitrice... — dit la Hayeux en Wbuliaut. — Toi à charge... i mademoiselle de Cardoville, elle si riche, H bonne?... — J'avais peur d'être iudiscrète,... i dit la Hayeux de plus CO ptoa embarrassée... Au Heu de répondre h sa sœur adoptive , Agricol garda le silence , ta cooteiupla pendant quelques instants avec une expression indefinissable: puis s'écria tout i coup, comme s'il eût répondu à une question qu'il se posait !t lui-même : < Elle me pardonnera de lui avoir iKsobéi : oui. j'en suis sûr. — Alors s'adressent ï la Hayeux , qui le regardait de ph» en plus étonnée, il lui dii d'une voix brève et émue ; — Je suis trop franc: cette po<4tlon n'est pas teuable; ie te bis des reproches, je te Utme.. et je ne suis pas à ce que je le db, .. ie pensée autre chose... — A quoi donc, Agricni4Kctpart.-igée, une mutuelle, une aveugle conHance? Eh bien! t"Mae. ce dévouement, celle tendresse, cette confiance, nous les ii l'un pour l'autre, oui, plus encore que par le passé. Dam mille u . sions. ton secret l'inspirait de la crainte, de b diéOancc. . i l'avenir, ■ contraire, tu me verras si radieux de remplir ainsi ton bon et tailla cœur, que tu seras heureuse de

tout le bonheur que tu me donnes. (que je le dis U est égoïste... c'est possible ; tant pb!... je n'ose pas mentir. > Plus le forgeron parlait, plus b Hayeux s'efforçait). Ce qu'il avait redouté dans la révélation de son secret, c'était de le voir accueilli par b raillerie, le dédain, ou une compassion humiliante : de b, b joie et le bonheur se peignaient véritablement sur b belle figure d'Agricol. La Hayeui le savait incapable de fautes à l'égard de celle fois sans confusion, et au contraire, elle aussi, d'une sorte d'orgueil : • Toute passion sincère est pure et donc belle, de bien, de coexistence. mon Dieu! qu'elle finit toujours par nous : 1er un touchant intérêt lorsqu'on a pu résister à ses premiers orages! Elle honorera donc toujours et le cœur qui l'inspire et le cœur qui l'a prouvé. L'écrit à toi, Agricol ; grâce à tes bonnes paroles, qui me relèvent à mes propres vœux, je sens qu'au lieu de rougir de cet amour, je dois m'en glorifier. Ma bienfaitrice a raison... Tu as raison pourquoi donc aurais-je honte? N'est-elle pas sainte et vraie, mon amour? Enfin toujours dans U vie, l'aimer, te le dire, le prouver par une action digne de tous les biens, qu'ai-je espéré de plus? Et pourtant la haine, la crainte, la joie ou le malheur arrivé! son cœur m'ont poussé jusqu'au suicide ! C'est qu'au fond, vois-tu, mon ami. Il y a quelque chose de chagrin aux mille défiances d'une pauvre (réelle) «ouée au ridicule depuis son enfance. . Ensuite, enfin, ce cœur m'a fait Biouri' avec moi. à moins qu'un hasard impossible à prévoir m'

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

m LE JUIF ERRANT) J) révélut;... alors, dans ce cas, tu as raison : sâre de moi-même, sâre e toit jo a*»urais rien dû redouter ; mais il faut m*è(re indulgent : la méfiance, la pruelle méfiance de soi... fait malheureusement douter des autres... Oublions tout cela. Tiens, Agricol, mon généreux frère, je te dirai ce que tu me disais tout à l'heure. Regarde-moi bien; jamais non plus, tu le sais, mon visage n'a menti ; eh bien! regarde... fois si mes yeux fuient les tiens... tois si de ma vie j'ai eu l'air ajssi heureux. .. eh pourtant tout i Theore][allais mourir. » La Mayeux disait vrai... Agricol lui-même n'eût pas espéré un effet si prompt de ses paroles: malgré les traces profondes que la misère, que le chagrin, que la maladie avaient imprimées sur le visage de la jeune fille, il rayonnait alors d'un bonheur rempli d'élévation, de sérénité, tandis que ses yeux bleus, doux et purs comme son âme, s'attachaient sans embarras sur ceux d'Agricol. « Oh ! merci, merci ! — s'écria le forgeron avec ivresse. — En te voyant si calme, si heureuse, Bladelauc... c'est de la reconnaissance que j'éprouve. — Oui, calme, oui, heureuse, — reprit la Mayeux, — oui, à tout jamais heureuse, car maintenant... mes plus secrètes pensées, tu les sauras... Oui, heureuse, car ce jour, commencé d'une manière si funeste, finit par un songe divin ; loin d'avoir peur, je te regarde avec espoir, avec ivresse ; j'ai retrouvé ma généreuse bienfaitrice, et je suis tranquille sur l'avenir de ma pauvre sœur. Oh ! tout à l'heure, D'est-ce pas? nous la verrons; car, cette joie, il faut qu'elle la partage.» La Mayeux était si heureuse, que le forgeron n'osa ni ne voulut lui apprendre encore la mort de Céphyse, dont il se réservait de l'instruire avec ménagements ; il répondit : « Céphyse, par cela même qu'elle est plus robuste que toi, a été si rudement ébranlée, qu'il sera prudent, n'a-t-on dit M>ut ii l'heure, de la laisser pendant toute cette journée dans le (si grand calme. — J'attendrai donc ; j'ai de quoi distraire mon impatience, j'ai tant à le dire... — Chère et douce Madeleine... — Tiens, mon ami, — s'écria la Mayeux en interrompant Agricol et en pleurant de joie, — je ne puis te dire, vois-tu, ce que j'éprouve quand tu m'apelles Madeleine... C'est quelque chose de si suave^ de si doux, de si satisfaisant, ^ue j'en ai le cœur tout épanoui... — Malheureuse enfant, elle a donc bien souffert, mon Dieu! — s'écria le forgeron avec un attendrissement inexprimable, — qu'elle montre tant de bonheur, tant de reconnaissance, en s'entendait appeler de son modeste nom... — Mais, pense donc, mon ami,

que ce mot dans ta bouche résume pour moi toute une vie nouvelle I Si tu savais les espérances, les délices qu'en un instant j'entrevois pour l'avenir ! si tu savais toutes les chères ambitions 3c ma tendresse... Ta feuune, cette charmante Angèle... avec sa figure 'a»ge et son âme d'ange... Oh 1 ii mon tour, le te w : Regarde-moi, et to verras que ce doux nom m'est doux aux lèvres et au cœur. Oui, ta alarmante et bonne Angèle m'appellera aussi Madeleine... et tes eufanls... Agricol... tes enfants!! chers petits êtres adorés 1 pour eux aussi... je serai Madeleine.. . leur bonne Madeidne ; par l'amour que j'aurai prononcés. — Voilà un bignï rAltemand ifAmt tourner en bourrique, — se dit le rocher courroucé : pub II ^sula ?

The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate

LE JUIP ERnANT. 877 Ihîs, mille tODoerrei! puiique Je tous dit qu'on ii*3r voit pas, comment dialike voulez-vous que je l'aperçoive, moi, votre petite porte? — Vous n'avei donc pas b moiudre ioielligeoce? Longes le mur à droîle, de (a* fon il le raser ; h limiière de vos lanternes vi^us aidera, et vous reconnaîtrez fiicileroent cette petite porte ; elle se trouve après le n* 50. Si vous ne la trouvez pas, c*est que vous êtes Ivre, » répondit avec une aigreur croissante la voix àTaccent italien. Xe cocher, pour toute réponse, jura comme un païen, fooetta ses cbe* vaux épuisés , puis, longeant le mur de très-près, il écarquilla ses yeux, afin de lire les numéros de la rue à Taide de la lueur de s* s lanternes. Au bout de quelques moments de marche , la voiture s'arrêta de nouveau. c J'ai dépassé le n* 90, et voili une petite porte & auvent, — dit le cocher ; — est-ce celle-14?— Oui, —dit la voix. — Maintenant avancez une vingtaine de pas, puis vous arrêterez. — Allons, bon encore. — Ensuite vous desceiMirez de votre siège, et vous irez frapper deux fbb trois coups à h petite porte que nous allons dépasser. Vous comprenez bien ? deux fois trois coups. — C'est donc ça que vous me donnez comme pourboire? — s'écria le coclier exaspère. — Quand vous m'aurez reconduit au faubourg Saint-liermain, oh je demeinv, votis aurez un bon pourboire si vous êtes intellicent.— Bon, maintenant an faubourg S:iiutGermain. Tlus que cela de ruban de queue, merci ! — dit le cocher avec ■ne colère contenue. — Moi qui avais époufTé mes chevaux pour être sur le boulevard à la sortie du spectacle, non... de nom... —Puis, fiiitant contre pourboi coupa... Comprenez-vous ?— Et après ! — Vous direz à la personne qui Toos ouvrira : — On vous attend, — et vous b conduirez ici à la voilure. — Que le diable te brdle ! — dit le cocher en se retournant sur aoo aîéjie, et il ajouta en fouettant ses chevaux : — Ce gredin d'Aile* Band-la a des manigances avec des Ihincs-maçons ou |>eu(-être bien avec des contrebandiers, vu que nous sommes près de la barrière. Il mériterait bien que je le dénonce, pour me faire venir de la me de Vangirard ici. » A une vingtaine de pas au delà de la petite porte la voiture s'arrêta de nouveau, le cocher descendit de son siéae pour exécuter les onlres qu'il avait reçus. Arrivant bientôt auprès de la petite porte, il y lieurta, ainsi qu'il lui avait été commandé, d'abord trots coups, puis, après une pause, trois autres coups. Quelques nuages mo'ms opamies, moins foncés que ceux qui avaient jusqu'alors obH'urci le disoue de la lune, formèrent alors une

éclaircie, et, lorsqu'au signal donné la porte s'ouvrit, le cocher vit sortir un homme de petite taille, enveloppé d'un manteau et coiffé d'un bonnet de couleur. Cet homme fit deux pas dans la rue après avoir fermé la porte à clef. « On vous attend, — dit le cocher, — je vas vous conduire à la voiture. » Et, marchant devant l'homme au manteau qui lui avait répondu par un signe de tête, il le mena jusqu'au liacre. Il se préparait à ouvrir la portière et à baisser le marchepied, lorsque la voix de l'intérieur s'éleva : c C'est inutile... monsieur ne montera pas... je causerai avec lui dans la portière; on vous avertira lorsqu'il faudra partir. — Ça bien j'aurai le temps de t'envoyer à tous les diables, — murmura l'écuyer: mais ça ne m'empêchera pas de me promener pour me dégourdir les jambes, et Et il se mit à marcher de long en large le long du mur où était la petite porte. ^ Au bout de quelques secondes il entendit le roulement lointain et & plus en plus rapproché d'une voiture qui, gravissant rapidement la montée, s'arrêta à quelque distance et en deçà de la porte du jardin. « Tiens! une voiture normande, — dit le cocher, — quatre chevaux, tout de même, pour monter à ce trot-là ce sera gentil de me l'offrir. » Le cocher terminait cette réflexion, lorsqu'à la faveur de l'éclaircie momentanée il vit un homme descendre de cette voiture, s'avancer rapidement, s'arrêter un instant à la petite porte, l'ouvrir, entrer, et disparaître après l'avoir refermée sur lui. « Tiens, tiens, ça se complique, — dit le cocher ; — l'un est sorti, en voilà un autre qui rentre, et Ce disant, il se dirigea vers la voiture ; celle-ci était brillamment attelée et deux beaux et vigoureux chevaux ; le cocher, immobile dans son carrosse à dix colts, tenait son fouet dressé, le manche appuyé sur son genou droit, ainsi qu'il convient. « Voilà un chien de temps pour faire le pied de grue à de si bons chevaux comme les vôtres, camarade, — dit l'humble cocher à l'écuyer bourgeois, qui resta muet et impassible sans pouvoir le lui en dire un mot. — Il n'entend pas le français » c'en est un Anghis, celui-ci se reconnaît tout de suite à ses chevaux, » dit le cocher, interprétant ainsi le silence; puis, avisant à quel point pas ■ M. Aoste de valet de pied géant debout contre la portière, vêtu d'une tenue si ample redingote de livrée d'un gris jaunâtre, à l'écuyer bleu clair barrant d'argent, le cocher se adressant à lui en manière de compensation, et sans varier de beaucoup son thème : 9 Voilà un chien de temps pour faire le pied de grue, camarade, et Même l'importunable selonc* de la part du valet de pied. c C'est deux Anglais, » reprit l'écuyer l'écuyer le cocher: et, quoique assez étonné de l'incident de la petite porte, il recommença sa promenade en se rapprochant

de son fiacre. Pendant que se passaient les laits dense ! je l'ai déjà, monseigneur. — Comment? — Je m'ent'nds. — A la bonne heure. Quant au se<:ret... vous="" avez="" des="" garanties="" monf="" suflisantes.="" et="" d="" l="" de="" la="" cause="" que="" je="" sers="" r="" mon="" z="" ma="" discr="" monseigneur.="" c="" vrai="" un="" homme="" ferme="" ardente="" conviction.="" j="" t="" apr="" tout="" fort="" religieut="" votre="" point="" vue.="" or="" tr="" vue="" quelconque="" en="" ces="" mati="" par="" qui="" court="" surtout="" kirsqo="" pouvez="" m="" assurer="" aide.="" voui="" monseigneur="" cthte="" raison="" qu="" chasseur="" intr="" pr=""> fere un chacal à dix renards, un tigre à dix rhacals, un lion à dix tigret, et l'cmelmis à dix lions. — Qu'est-ce, i'onelmis? — C'est ce que l'esprit est à b matière, b lame au fourreau, le parfum à b fleur, la tête au rps. — .1(* f'omprends ; jamais comparaison n'a été plus juste. Vous êtes homme de bon jugement. Bappelez-vous toujours ce mie vons veme dire b, et rendez-vous de plus en plus digne de la confiance s idole, de votre dieu. — Sera-t-il bientôt en état de m'entoidre, jneur? — I>:m\$ deux on trois jor.rs an plus. Hier une crise proitlêlle l'a sauvé, et U est doué d'une volonté si énergique, que sa [son sera très-rap'idc. — Le reverrez- vous demain, monseigneur ? *ii, avant mon départ, pour lui faire mes adieux. — Alors, dites-lui ceci, qui est étrange, et dont je n'ai pu l'instruire, car œla s'est nasté hier. — Parlez. — J'étais allé au j:irdin des morts... partout des funérailles, des torches enflammées au milieu de b nuit noire, écbirant des tombes. Rohwanie sourldt dans son ciel d'ébène. En songeant à cette sainte diviniîé du néant, je regardais avec jnje vider une voiture remplie de cercueils. La fosse immense Itéait i onmie une IxHiche de l'enfer ; on lui jetait nHirts sur morts, elle béait toujours. Tout à coup je vois à c6lé de moi, a la lueur d'une torche, un vieilbrd. Il pleurait : ce vieilbrd... je l'avais déjà vu, c'est un juif : il est gardien de cette maison... de b... rue Saint- Irançois... que vous savez. » Et l'homme au manteau tressaillit et s'arrêta. c Oui... je s:ds.... mais qu'avez-vois.... à vous interrompre ainsi? — C'est que, dans cette maison... se trouve d«*iHiîs cinquante ans... le portrait d'un homme... d'un homme.... que j'ai rencontré jadb au fonu da rinde, sur les bords dn Gange... » Et l'homme au manteau ne put s'empêcher de tressaflir et de s'arré* ter encore. c Une ressemblance singulière, sans doute? — Oui, monseigneur une ressembbnre... singulière... pas autre chose... — Ibis ce vieui juif?... ce vieux juif? — M'y voici, monseigneur: toujours pleurant il a dit à un ft>ssoyeur : — «Eh bien ! le cercueil? — Vous

aviez raison; je c l'ai trouvé dans b seconde rangée de l'autre fosse, — a
répondu le c fossoyeur ; — Il portait bien, pour signe, nue croix formée de
sept c points noirs. Mais comment ave^-vous pu savoir cl b place et la
Okir«que deee cercueil? — Hébal peu vous hunorie, — a dit b vieux fuif

The text on this page is estimated to be only 17.53% accurate

aï6 I£ JUIF ERHANT. ■ IVM BM askra iriMeiH. — Von votci mw je ne sub goe trop bien c Imtncl ; oA nt le cercueil? — Derrière li grande tombe de maibre I noir que to» lavei bien; il eM cicbél Oenr de terre; mab dépëdwi« voai vite. A tn*en le tumultre, oo oe l'apercevra de rien, — a reprit c le foKOjenr. — Vous m'avet tHeo paré, je d&ire que vous rëussissiei ■ dans ee que vont vonlei (aire. ■ — Et ce vieux juil, qu'a-t-U Etil de ce cercueil mùqué de lepl poinu noln7— Deuihommea l'accoinufiiaieni, mometimort poittnt une civière garnie de rideaux ; il a alliunë une hnlerue, et, nhrl de txt deux bonnes, il s'est dirigé vers l'endroi dé■%né pu le foHojeur... Un eodutns de voilures de morts m'a fait perdra le iie«s h^. wr lei traces duquel Je m'étais mis i travers les ton^ beaux ; U m'a été hnpohible de le retrouver... — Cela est étranse, en dfet.-cejidr, goe voalait-H biredece cereudll— Ondlt qn'iu (. ploient dn cMUvns pour composer des charmes magîqnes, mooseigoenr. — Cet mécréants sont capables de tout... même du commerce avec reoncmi des kommn... Du reste, on avisera... cette découverte est pem-être importante... ■ Hbuii sonna a cet instant dans le lointain. « Hintùtl ... défk!.... — Oui, monseigneur. — Il but que je parle.... MSeu... Ain^ une dernière Ibis, vous me le jnret : la circonstance conTenne arrivant, dfei nue vous recevri l'autre moitié dn cmciOx d'ivoire que Je von ai donné tout à l'heure, voua liendtes voire promesse? — m Bofawanle, je vous l'ai Juré, monseigneur. — H'onltliei pas non ^Im r, pour plus M lOrelé, a personne qui vou remettra l'autre moitié crociBx devra vous dire... voyon que devra-t-oo von dire? Vous souvenex-voM? On devra me dire, mcHisùgneur : ■ De h coupe aux lèvres,!!; a lofai. —Très-bien... Adieu. Secret et fidélité. — Secret et fidélilé, DMOsdgnenr, » r^xmdit l'honimc au manteau. Quelques lecoodes après, le Dacre se remeUait en marche, emmenant le cardinal Halipieri. Tel était l'inteHocutenr de l'hunnie au manteau. C« denier (on a tans doute reconnu Faringbea) regagna la petite porte du Jardin de h maimn occupée par Djalma. Au momeni où il allait mettre la def dans la serrure: à sa profonde surprise, il vit la porte s'ouvrir devant lui et un huimne en sortir. Faringbea, se précipitant sur cet incoiuu, le saisit violemonent an collet, en s écriant : t Uni éies-vousi ? d'où venes-^vousT » Ssndontel'tnconnn trouva le ton dont cette question était bite trèspeu rasBorant, car, au lieu d'y répondre, D lit ton ses eObrts pour te o^ager de l'étreute de Faringbea, en criant d'une voix

retentissante : ■ nerre... imoi!... ■ AnaïiAt b voiture, qoi stationnait i
 (pidqnes pas, arrivant au mnd trot, Pierre, le valet de pied géant, saisit le
 mélb par les épaules, le rejets qadqnei pu ea attière, et opéra ainsi nne
 divetiion fort utile i l'in« Maintenant, monsieur, — dit ce dernier i
 Faringbea, en se nqnstant, toujmirs protégé par le géant, — Je luis en
 mesure de répondre i ras (pestions... quoiipie vous trailin fort brutalement
 une ancienne connaissance... Oui. Je sois H. Dupont, ex-régisseur de b tore
 de Cardoville; i leDe enseigne qne c'est moi qui ai aidé i vous repêcher, Im
 du naufrage du bltimeni où von étict embarqué.» Bn etTel, à la vive lueur
 des deux Unièmes, le métis reconnut la bonne et loyale figure de H.
 Dupont, jadis régissenr et alors, ainsi qu'on l'a dt, ùieodant de la maison de
 mademoiselle de CardoviUe. ' de O^lou, releuu au cbltean de CardoviUe
 par une blessure daotlenauh^ . • Hais, mowienr... qne venei-von hire ici?
 Pourquoi touil dnire alnd clandestinement dam cette maison? — dit
 Faringbea d^i _ bmqne et soupçonneui. — Je vou ferai observer qu'il o'y a
 rien loot de daudeUin dans ma conduite : Je viens ici dans une voilure aux
 livrëndemadenio^Ue dcCardovJDe,macbèreet digne maliresse, chargé par
 cèe, m^-uiceosibiemeot... très-évidemment, de remettre une lettre de sa part
 an prince Djalma, son cousin, » répondit H. Dupont avec dlgté. A ces
 mol*. Farlngliea frémit de rage mnelte, et reprit : < Pourquoi, monskur ..
 vetdr i celle heure tardive? pourquoi vous introduire par celte petite porte?
 — Je *ien i celte heure, mon cher monsieur, parce qiw c'est l'ordre de
 mademolKlle de CardoviUe, et ie suis entré par celte petite porte parce qu'il
 y a tout lieu de croire au en m'ailressanl k la grande porte... il m'eût été
 ûnpossible de parvenir jusqu'au prince... — Von vous trompes; monsienr, —
 répondit le n>étit. — C'est possible... mais comme on savait que te prince
 passait presque haUtuellement une grande parUe de la nuit dans le petit
 salon... qui communique ib serre chaude dont voici la porte, et dont
 mademtHseUe de CardoviUe a coole je ne eomptsis pn plus von I) von
 attendez à m'y voir. > Ce dlasu, H. Dupont 6t un isint paMabientat nuqnoit
 u métt, et ' s b Toitm, «ds'éloiiDsrapiideHaeM, WBSnnt Rufaghe) qM
 conmwé. serve une double cleT depuis qu'elle a loué celle ti m, j'éiais à
 peu Srès certain, en prenant ce chemin, de pouvoir rcmciire entre tes mains
 n prince la lettre de marlemoîselte de CardoviUe, sa cousine..- et c'est
 ceqoej'aieu rhonoeur de Taire, moucher rooDsitur, elj'ai
 étéprofondémeotlondtédeb bieavf illanceavec laquelle le prince :l daigne
 me recevoir, et même se souvenir de moi. — Et qui TOUS a si bien insiruïl,

■MHuiear.Ves habitudrg d» prince T — dit Farioghea ne pouvant nialiri ler
 fOD dépit courroucé. — Si J'ai été eiactcroent renseigné sur ses liabiludes,
 mon cher monsienr, je n'ai pas été aussi bien inslruit sur los v6trei, —
 r>^pondit Dupont d'un air aster narquois, — car je vous assure CHApmiB
 xxvn. la lendemain de b mit«on rempUe pu- DupoM auprès da Qjdw. cdd-
 ci se proroenait i pas hnpaiients et précipités dan le petit ■!■ iodicB de b
 rue Blanche ; cette pièce commudoBait, oa le sait, avec b terre ehande ob
 Adrienne hii avait appani pour b pronlète liiîs. 0 tnk vontu, en locneoir de
 ce Jour, sliabukr connte U l'étdt Ion àt ceui entrevue : U portait donc mw
 tnotqne de cachenira bbac, arac a ■■ban cerise et une cchitore de
 mèmecouleirr;ngiir«. nuit m avancée, il eipédu en toute hâte nne note i
 ttodin. —, - , qoeOe U lui aonontail et la visite de H. Dt^oet, et le bat
 probdrieÂ cette visite. Djalma avait en effet passé b nidt dans des
 onportemenU de botiem ' cl d'c^lr, dans une fièvre d'impatience Inqxwsible
 i rendre. An PBliB seulement, renbant dan ta chambre i cumer, il avait pris
 quelqM moments de repos et s'était habillé seul. Pluùeorsfois, mab en vain,
 fe métb avait dltrëiemeot frappé Iti porte de l'appartement de Qjalma; vers
 bs midi et demi seulemcnl, csInl-d avait sonné pour demander que '■ ••■---
 — ■ -> fltl pr^ie a deux li lit Joiidécct . . de ses strA Etait-ce oéflance,
 âoignement on distraction de la part du pT. tefiet étaient les qoestimis ||m se
 posait b métis avec nne ù| et dende. Faringbea t'étaai présenté, b prince irder
 et comme D edt parlé i ton! sUirona qoolqneli ,lbmVj robdrie» eboiAe«fl .
 ADPBliBB . quelaaf rappéltil mcnl,ce- ■ „. I. - - ^

The text on this page is estimated to be only 13.65% accurate

LR Jt!!!* KJiRANT. »9 cr.ii«!iiti>, r.ir l.'i ilissi'in' 'I -ji î! t:l:iil
l'iiijtr:iT-it> *!•■' l'j^iliia. ■ lit'... Ici iic'.ri»-... 1m licLm-s... (tiulli-
ssouUMiU'S'.... — s'éirh ir>iii3C?jri:ui«t iiBipUiulc. — Lc> liCi'.rci' sitnt
I)in) tiin^ura, dis,.v-ïoiis :l\ :iiil-hîcr encore. iiioiiiK'isricur... ■ Hii pnmiik.-
jnl 'f s nuits. pTiiighiM s'apjirwh» ilc Ij):il[n3, ulln d'atlirrrsonntlriliuri.
V.ir'iil(Jirili>' idiisViss:iit]ms, il Tit nm-liiics »ns dli' plit*. et ri-|iril : ■
VoiK' joii; sciiilile bina grundc, iniiii'-t^iciir ; fuîtési-n connatire k* sii]il ;ï
votre priuvre et iideli' icrvUeur, atiii qu'il pillsse" s'en rL'jiiiiir avi'c vous, s
Sll urart eiili-ndii lis p:troles da métis, Dj;ilnia n'en avait £coalé ailcnnc: il
ne i-époiilit pn^ ; sirs priiid* yctix iviin nageaient dans le viilU; il'semlilait
souire avec adoration à une vl^un enchanteresse, k-sd>ii.écâ sur u poitrine,
ainsi qoe les placent, puur prier, ki g^nl d^ son pays. Apres quelques
luttants du celte sorte de eonlempiaifoD, il dit : ■ ■ CfueRe heure est-il ? •
Ibts il semblait plutôt se Cilre eetlG demande i lul-^nfmc r^u'l'tm tieh. > Il
eu bientfit ilcux heuKs, irlonsetenear, — dit Faringhea. ■ l)i«lina, après
avoir entendu cette rt-Minse, s'aisit et cacha sa fiEiio di»M ses nKiins,
connoe pmir se rceneillir cl s'ubsurber complijleiiicnt d^ns une incfliible
méditiim. l'iirliighea, pous>ë à bout par gc« inquiëliidea cmtssanles et
vonhnt à [nul pi il atliier l'atleniîin du Il|iliia, s'appioelia du lui : et,
prcsiiw leri.iin de l'^ITet des panilus qu'il allait prononcer, il lui dit d'unie
voix lente et pùuëraiile ; < MnDscigucur... ce boubcur lîjalinaDe'r^ondil
pas, mais sou regard brillait de tant de bonlicur, de titnf^fnMnié. que Iç
njSis se sentit cotnplleinenl rassure: aui;tni niia^ ae débttee ou itc àfSHKti
léger qu'il fût, u'obscureissait les traits radieux du j rince. Ci' lui JUf après i-
Je tui^oun dit? "Se vous itfinleï im... (cnnei uirS>ioh:nt anMiur pdtar une
autre.' . ef cette orNéWiiseJeune fine... . .AcesMNs, D)almajetBUD
coup'Mft sFlwrÇHifWlelBétia. que celv^*|b(Ku court ; mais lu prince lui
dît arec la pM^Metubuie bontûT »yiMmff,ijin'éranit...» PuiSt amib^nt Sun
Tnenimi dans sa main ei IOD coM^Vii'tOD genou, ii utlacb»anr Fariiigliaa
un regard profond, mais d'une douceur telleuiin[1 aéfible,'lc)lement
Tiénétraute, que faringhea, celle Ime ^sc sentit ûo insUnf troublé par un
léger remords. ■ Je disais, monseigneur, — repritd, — qu'en ini*anl les coi
toire lidcle esclave.... qui vous eugageuil à Teiadre un afflourfti! pour une
autre femme, vous avez amené mademoiselle de ilardo' i.ere, si
oi«ucilleuse, à venir j vous... Ne vous ravaï=-je pas pré< Oui.. ..lu Lavais

prédil, ■ répondit Ifjilma toujours accouda, examinant le mélis avec ta
 même aUeutioii, avec la mcinc eipri di' Miave bunié. La surprise de
 Faringhea augmentait ; ordinairement le prince, sans l'— traiter avec moins
 de douceur, conservant du moins avec lui les iratili 'US ifucT que peu
 hautaines et impérieuses de leur langage commun, ne lui avait jamais parlé
 avec cette douceur; sachant bien le vuil qu'il avait fait au prince, déliant
 comme tous les mécontents, le ténis crni un municipal inc la hiérarchie de
 son maître cicliait un piège; e, aussi calmement. — Oh! bien sûr, wucur; jugea
 donc ea vous voyant au ihéâtre avec une autre 1) 'elle a dû resMotir... Si
 etb vous aimait ruiblement, elle a "liée dait", son amour-propre... si elle
 vus aimait à frapper au cœur... Aussi, bien sûr de souffrir, elle fit que, de
 toutes façons, tu es certain qu'elle a l'air. Kt rrla Ae l'apitoie pas? — dit
 Djalina ■>n^...ais toujours avec un accent rempli de douceur. 'n i é i i p nr
 Te fiasM-,... qui-)ienses-ladu l'aveinr! — DeraMuir, nioiiiiii^ieu^ . ' Oij dans
 une heure je vais être auprès de ni.id ni'iiM'Jr do Cardoville. — Cela est
 grave, monseigneur; t'aveiiii dépense de cette première entrevue. — C'est à
 quoi je pensais Imil à t'Inirr, — Croyez-moi, monseigneur les femmes ne
 su pas MoniH-nt jamais qu'il pour l'bomue hardi qui leur éparue rvinkirr.is
 A.> refu^ . — l'Âplique-oi mieux. — Eh bien-o! monseigneur, elles
 n'appréhendent ramant timide et langoureux mii, d'une voix liumile, d'inde le
 qu'il doit ravir. — Slat^ je vols aujourd'hui mademoiselle de narduvilU-
 pour la première fois. — Vous l'avez tu mille fois daUi vn^ raves, inoo
 uigneur. et elle auâtVous a' vu dans ses rêves, puisiiu'elle vous aime... Il n'y
 a pas une do vo< penÉÉ^ d'amour qui n'ait cm de l'éili» dait^ son cœur...
 Tontes vos ardentes adoration» pour elle, dlu lu- a revMtcirs pour vous...
 L';îmour n'a' pès deu^lingages, et. sans vous voir, lotis vims tm dit... tout ce
 que vims ajneî à vous dire... Ihiul-'iaait... aujourd'hui même, agisses en
 niallré... et elle est à vims. — Ci l.iesléinmge.. étrange, ■ dit Djulma une
 scronjefois. eu ne quait pas d— yeui Faringhea. , Se mé,rcuaDl sur le
 sens que Uoniicc atLieh:>it à ces inuls le métier ri'pait ; tilnjycz-moi,
 ni^UbcignoK :■! étrange que cil.i vms wi;tl !.■, eelacsl-.)Re...lbfpc1i^
 vâ«nejaâc..^s(-ceenjoo:iutli;rôteij'un :t^ l'iuniiMl niifirnlir ainsi?
 pourquoiV me cànsliller ainsi :. éciaiMinenl deinploieMa violence, l.i
 terreuri Li snriirise... envers un angrf de pnn'lé, ... (jne je respectif ronne
 ma nière'f N'est-ce Joue pas as ez pour lui de l'être dévoué à mes ennemis, à
 ceux qui m'ont poursuivi jusqu'à Java?* Ujalina, l'iril s:niglanl, le front
 terrible, le poignard levé, se lût pnSciidlé sur le inélis, que celui-ci eQt élë

moins surpris, peil-éiru moins clirayé qu'en eDlendanl Djahua lui parier de sa traison avec cet accent de doux reproche. Fariughea recula vivement d'ua pas, comme s'il cdt cherché à u mcilre eu défense. l'jabna rejiril avec ta même manuélude : ■ 7!e crains rien;,, hier. Je t aurais tué;. ..je le l'assure mais aujourd'hui, l'aniourheurensme rend équilaiiîc et elcmeni ; j'ai pour toi de la pillé sans (Ici -, je te plains. Tu dois avoir été bien malheureux... pour être devenu li méihani. — Moi, nioiisegueuri — dit le inélis avec une stupeur croissante. — Mais tu as donc bien souffert, on a donc bieu ëlé impitoyable envers toi, que tu es impitoyable dans ta haine, ci que la vue d'un le micnDC te désarme pas '^.. Vrai... en l'écoutant tout . j'éprouvais pour toi une eommiséraiiou sincère, en voyant la :rsévérance de ta haine. — Honsdgneur, je ne tais;... > balbutiant, ne trouvait uas une parole i répondre. [ns. quel mal lai-iefail? —Hais... aucun, monsei[[neur! — rémélis, — Alors pourquoi mt liaïralusi? pourquoi me vouloir avec tant d'acharncuienl ?,, IS'étaU-ce pas assez de nie donner conseil de feindre un hAtcus amour pour cette jeilnc lille tuasamcfiéeici,,. eiqui, lasse au misérable rble qu'elle jouait prés ^liitlé 'cUe maison? — Votre lieiiU amuu^ pour cette jeu — Mgneur^l — reprit FariMr* ~ * Tcu la froideur q douceur en l'iiii eompa" _i rcprendaDt pes à peu ton - 5e ais pas cela, — nptil le — sijejuidado cette m'ficve au-desstn de _ÇardovII|| tait maintenaol que je comme eDe duil être aimée,,. j contraire, en me conseitbat de l'ékHgoer de dhh à Jamds; (j| vous pensez cela de moit... van ^nurtel eoneni. --Ne tt^mj^, le 4roil de iB^làmer... Dana Is délire diTcbafrlot âvi les avitt... je n'ai psi été ta dupe, mais loa -- ■ _^^,,.^ avbue-le, me voyant i ta merci, abattu, désespéré, n'étalPw pal cmel à ttd de me conseiller ce qui pouvait m'êlre le plus funeste au mondeT •— L'ardeur de mon zèle m'aura ^aré, monseigneur. — Je veux le croire.. Hais pourtant aujourd'hui?,, encore des excitations nuiuvaleia \..lu as Âc tass pillé pour mon bonheur comme tu avais été tans pitié pour mon malheur ;... cet délices du ccrur où lu me vois plongé ne t'inspirent (^u'un désir,. ..celui de changer cette ivresse en désespoir. — Hui, motist-igneur?— Oui, to);... tu as pensé qu'en suivant lea codmiK, je me pôdrais, je me déslnnorerais pnur loujjjouraui veuidenadéinolscUe de Cardoville...Tuyoïu? dis? celle haine acharuM... pourquoi? Encore une fois,. ..que t'at-je bit? — Moncomme tu as failli réussir' devez me regarder conime'Vot le dis-je;. ..&■"" " " " je t'ai écuDC'.'

The text on this page is estimated to be only 11.45% accurate

aso LE JUIF ERRANT. ■dgiirar->Toni ^jue ta wii méclianl jugcc mal. el je...— bcoateniKÙ, Je oe ' el (rattre ; Je veox le reodce boD.MlMMili iG InnquiJliU pirfiile. — m m clunne les serpents les plus dangereux, on ippiiivoise tes tigres : A WeD ! je «eut aussi te dompter à Toree de doacenr, toi qui es un bomme.. . vcui-tu .' ilu iurl... Tu urH de l'or... Veni-ta pha que de TcrL. veni-tD ua mù, dont l'amitié tendre le coowlen, cL le bintf oéÊm lei chigrfaiB qni l'ont rendn mfchuil, te i—df» honT...Qgaiana fcdi roi. Tcm-tt que JeedicetuniT Jeleierd,a^...BMWékari;.. non,... t came ddOMl que tniirMliU:...]eMn]powiM«i|^d^ être, heoRux de ne dira :«liaJoBroàrane«Bi'adt qn'denfeMfc ■M iHMbeir I Aé bien iriDd : le Dulln j'snie gn (ODeMi knbolbf le loir, «a tuine s'éuit onuwde en amitié... Va, crob-moi, Parâghi^ le malbcDr Ut les méchanU ; le bonheur bii les bOBB : sois benrent». ■ A ee moment, deux heures aonnèreiit. La prince tresuUIti c'éuit le momeoi de partir pour aon leidBTOH iinc Adrienne. L'admirable flgoïc de Djalma. «>core imàtkpt la donee M ioeffiible expreuion dmt die sét^l animée i niai l l ■ oéua, sembla s'illinniDer d'un rayon dITbi. S'q>prod»iit de nrii|hia, il hn tendit la main arec im geste rempli demaiisiiétadeetdepte,M hudmni : «Ta main... ■ Le métis, dont le front était baigné d'une sueur froide, dont les Ink étaient pftlea, abfyéa, presque dL^compo^, hésita un instant ; poih Uminé, Talncn, bscinë, 3 tendit ai frissomiant sa main an prince, ipili serra et lui dit à la mode de son pays : « Tn mets toyalement la sak dans la main d'un ami loyal... Ceue main sera toajoars ouverte pMf toi Adieu. F3riogbea...Je mesensmainienaut plosdigoe de aif^ nouiller devant l'ange. » Et Djalma sortit, afin de se rendre cliez Adrimiie. ** de Cardotille igenooillic dennt li Hiymi. — *i Malgré sa (èrocité, malgré la baioe impitoyable qu'il poTtail à l'espèce humaine bouleversé par les nobles et clémeuies paroles de Djalnu, k SI mbre sectateur de Bolmanie se dit avet terreur ; ■ J'ai tooché m n a n il esl maintenant sacré pour moi... » luis après un moment de silence, et la réllcxion lui venaDl sant doute il s écria « Oui ; mais il n'est pas sacré pour celui qui, selon ce qu on m a répondu cette nuit, doit l'ailendre à la porte de celte maiCe disant le métis courut dans une chambre voisine qui donnait a la rue souleva un coin du rideau, et dit ave anxiété : « Sa v«F sort l homme s'approche.... Enfer !... la voilure a marctié, je ne fl plus nen » loIqvïaBUn espriipoir le guider et un cceur pour aimer;. -ce joui ' ~ le un bonheur divin,

lu bénirai ce jour...Oie puis-je pour toi 7 que Par une singulière
coincidence de pensée, Adrik. < .i que Djalma. t^tre vt^tuc comme elle
l'était lors de M piimii^ c lui dans la maison de la rue Blanche.





Oh ! je ne veux pas mourir seule. — PAGE 264.

Malgré
humaine,
sombre s
main,... i
Puis, s
doute, il
qu'on m'
son... »
Ce disa
la rue, s
sort..., l'
plus rien.

Par un
ainsi que
toi qui as un esprit pour te guider et un cœur pour aimer :... ce jour me



The text on this page is estimated to be only 13.73% accurate

LE JUIF RRRANT. S81 le liea de cette enlre*ae si soleiuielle an point de *ne de soo r, niu(trmi))Mlle de Cardovite, itcc son lact natiird, avait rhoisi d salon de réception de i'hôtel de Cardoville, où se voyaient plurartnits de lamllle. I«s plus aionrciils étaient ri-iix de son père I mère. Ce salon, fort vasie el d uue grande élévation, éLiil. ainsi m qui le pn!i édaient, meublé avec le luxe imposant du siècli^ de IIV : le pufund, peini par Lebrun, ayant pour sujet le triomphe M), élaljlil l'ampleur de son dessin, la vigueur de son coloris, au d'one hrn cornicbe mî^ifiquemcnl sculptée et dorée, suppor13 ses angles |Ar quitre pendcnliTs composés de grandes figures)rées, représenta m les quatre Saisons ; despaniieaux recouverls de nramoisi, entourés d'encadrements, servaient de fond aux grands is de faniille qui ornaient celte pièce. 1 plus facillr lie concevoir que de peindre les mille émotions dipriei Ilébé de vous donner un Oacon que j'ai oubl'ié sur la chemina dt ma chambre et upportcx-k-moi. * André s'inclinii ; au moment oit il allait sortir du salon pour e'écii~ icr l'ordre d'Adrieime, ordre qu'elle n'atsit donné que pour pouvoir faire une autre qui-stion dont elle voulait dîsi^imuler I impnrianre au\ yeui de ses gens instruits du h prochaine venue du prince, mndenmiselie de Cardoville ajouta d'un air iodillërenl en montranl la pendule : va-t-die bienTi ■ Cette pcoiltJ André lu-a sa montre, y jeta h» yeux et répondit . « Oui, mademoiselle ; je me buh réglé sur tes Tuileries : il est aus^ Irois heures et demie passées à ma montre. — C'est bien 1 je vous remercie > dit Adrienne avec bonté. André s'inclina, et avant de sortir il dit il Adi i«iue : c J'oubliais de prévenir selle M. le maréchal ^imon est venu Il y a une heure : comme b porte de madrmolulle était fermée pour tout le monde, excepté pour monsieur le prince, on a dit que niademoUetle — C'e« bien, . dh Adrien ue. André s'bcltmi de nouveau, quitta le aInn, cl tout rctomla dans le silence. Tar cela m^ine qne jusqu'à la demièrr thîmlede l'heure de 'on eiilTwvur avec nidiiaa)es(»éraDce d'Adrieuue n'avait pas été troublée par le pli's léger doute, la déception dont clic cninmeucalt i soulTrlr éuH d'aulaul |j|uE altreuse; Ji^mi Dlun un regard uBvré sur l'un des punnltft phoib audeauu d'elle ci Intérihtinentibclwmiiiée. arecnt plaintif cl déi^de queleiHliie i ses loMi cils Sa malu tremblait comme la Icuille. Le bruit asseï relcuti^saul de plusicun jiorles duut on ouvrait succssivemeui les baiianis, prouva bieoUK i la jeune fille la cerlitude de sesurévisious. fetdeux ventant dorés de la porte du

aalon roulèrent sur kora |aoat el te prime |iarut. fendant qu'un second valet
de chambre relenntU la poru, André, entrant quelques Kcondes après
Djalinn, ueiidunt que eeliil-ci l'appri»ehiil d'Adrii^une, alla dépoter sur une

laole dorée k portée de h jeune Bile un)

dont était agi-
demoiselle de
ille à mesure
rochait le mo-
e son entretien
alma. Leur réu-
ait été jusqu'a-
péchée partant
loueux obsta-
drienne savait
nemis si vigi-
i actifs, si per-
qu'elle doutait
de son bon-
A chaque in-
resque malgré
n regard inter-
la pendule :
es minutes en-
et l'heure du
vous allait son-
fin cette heure
Chaque coup
re retentit lon-
t au fond du
'Adricune. Elle
ue Djalma, sans
ar réserve, ne
pas permis de
er l'instant fixé
e ; loin de le
de cette dis-
elle lui en sut
ais, de ce mo-
au moindre
r'elle entendait
es salons voi-
uspendant sa
ion, elle pré-
reille avec es-
e. Pendant les
res minutes qui
at l'heure où
endait Djalma,
oiselle de Car-
ne conçut au-
ainte sérieuse,
na son impa-
m peu inquiète
calcul, très-
très-niais, au-
s gens qui n'ont
connu la fié-
gitation d'une
heureuse, en
t que la pen-
la maison de
lanche pouvait

r de quelque peu sur la pendule de la rue d'Anjou. Mais à me-
cette différence supposée, d'ailleurs fort concevable, se chan-
un retard d'un quart d'heure, ... de vingt minutes... et plus,
e ressentit une angoisse croissante : deux ou trois fois, la jeune
palpitant, alla sur la pointe du pied écouter à la
entendit rien... La demie de trois heures sonna.
sa frayeur naissante, et se rattachant à un der-
auprès de la cheminée, puis sonna, après avoir,



La promenade des jésuites. — PAGE 253.

main tremblait comme la feuille. Le bruit as-
portes dont on ouvrait successivement les b
jeune fille la certitude de ses prévisions.

Les deux vantaux dorés de la porte du salo
et le prince parut.

Pendant qu'un second valet de chambre
entrant quelques secondes après Djalma, pei-
chait d'Adrienne, alla déposer sur une table

The text on this page is estimated to be only 12.65% accurate

%%% LK JI'IF ERRA?iT. CilAl'llilK XXIX.

l.ei>iiprcsVlaill i:n(ciiKiilnpprochédc midraioiscelle de Tardoville. MiiurJ
l'iiiiiiétniiûié dc-s- ims-ions du joune ludien, ia dûin.irclic mal asiirtH.-,
tiiiijc, mais d'uix^ ('inidité charmanle, trahissait sa proronde i-iniitia. Il
u'aviiii pa^ (.iicnre O'é lever les ycut sur Adienne; îl^latt Eubitcmi'Ui
dcvt^nu tiès pâle, et ses Ik'Iicb mains, rcligieuscment cot croîl't-s snr »:i
jii'itriic, Selon les habitudes d'adoration de kd pays, neoibLik'ni hi-aucuiip ;
11 rrsiait it quelques pas d'Adricnoe, la lâie li^Kcre* m'it inclinée. Cot
embarras, i idirulc chez tout autre, fftait touchant chez ce prince de viu^
ans, d'uoce iilrépidîté presque Tabuleiise, U'ua caracti^re li hdroïque, si
gdûercui, çue les voyageurs u partaient da filii du nn lbdja-;iâg qu'arec
adniîraUoa el respect. Doux émoi, charte rûsvrc plus iutéressante encore,
si l'on sooge que hs brdlautes passions de cet adolescent éuienl d'auUnt plus
inliautii:ibles qu'elles avaient i. *Par une pcni^éo d'une rare délicatesse,*
Adrienne btsait ainsi, pour ainsi dire, assister sa mère i sou entretien avec
r>ialnu.C'éiaii se gauveg.irilcr, elle et le prince, contre les séductions d'une
premlén.' rencontre d'aillant plus entraînante que ton; deux se savalm
éperdumcnl aimés : que tous deux étaient libres... et n'avaient à répondre
qu'à Dieu dus trésors de bonheur cl de vnlupté dont il les avait ri
magnilliruemcnt doiK^. Le prince comprit la pcuséc d'Adricnne ; aussi,
lorsque la jeune Tille lui eut indiqué le portrail de sa mère, Djalma , par un
iiiouvemcni Spontané, rempli de charme el de simplicité, s'inclina, eu pliant
un genou d^:vant le portrail, ci dil d'une viûx douce et mile, en s'adres^imi
à celle pelulune : ■ Je vous nimerai, je vous bénirai conmic ma nu-ie. Cl
ma niûre ausd, dans ma pensée, sera là, comme tou», I cttié de votre
eufaitUi On ne J)ouvaîl mieux répondre au seiiUmeot qui avait engagé
madeiWi^Cille du Cardoville à se metlre pour ainsi dh'e snis la proiecion
de s^ in*rë ; aussi, de ce momenl, nssnrée sur Hjalma, rassurée sur
clie»ii':iic, la jeiiiie lillc si^ irnuvant pour iinsi dire à son aise, le ilélicieut
eij'xienteni du bonheur vint remplacer peu à peu les cmuimis et le lri
réchal Simon «t en grand péril ;... mail, pour loi venir en aié^ I fani me
suivre à l'inHanl ■ — Celait un irfégel — «'écna vivena Adrienne. — le
maréchal Simon, U j a une beare l peine — est nt ici... — Lui... —s'écria
Dialma avec joie, el comme s'il tût éléiMdi^ " m pénible poids. — ah f du
moins, ce bdiu jour ne sera pas atiriM. Hais, mon coosiu. — reprit

Adrienne, — comment m voaa élea w pas délié de cet éndsiairet —
 Quelques mots qm fail tont écbffîés |ln tard m'out ahirs inspiré dea doutes,
 — répondit Itjalma; — ««uijcree d'abord suivi, crânant que le maréchal ne
 (Dten danger... car jeai qu'il a aussi des ennemis. — Haintenant que je
 réfléchi», voaaanaa raison , mon cwtin . qudque nouvdie inme contre le
 naiéiAil élill vraisemblable. An n^cdâdre doute , vous dévies courir à M. —
 JeTe ^1... cependant vowB'atlcndiei. — C'est tt un générnx aMrîBccil mon
 estime pour vous s'accrnttrait encore si die pouvait adgmeutff— dil
 .\drienue avec émotion. — Mais qu'esl-il adveuo de cet huuna^ — Sur mon
 ordre, il Cî't monté dans la v(riture. \ b fois tuqniet et desespéré de voir ainn
 s'écouler le icmps que je devais passer auprêi it vous ma cousine, je
 pressais cet hurame de {piestiona. tl jJuBeuH Hi il me répondu avec
 embarras. L'idée me vint alorv beaux traits, et pendant une seconde ils
 prirent une --——!-- -• — ■ d'eir- r l Veuillez app'ler ainsi, «ar je cl, qiiiinl
 à vous, : (/ein»it(/ff iJ'op gnv cher l'ousin., et laissez-nn lin peu Itop
 d'éliquelb' dans le iniil f)i(inei iiiire louhie, rarje frinivc ati*M ^.■■^l],■.
 .■aîi...iL.^ il-ah-nl en l.iow :mii.s.çaalo, qu'AJienne en fut elTrayée. Mais
 bleoldl celte violente wUlloo s'apnisa coninte par réflexion ; le front de
 Qialma redevint cdmc cl serein. * ■ J'ai été plus dément que je ne le
 pensais , — dil b piiacc à Adrienne, r|ui le contemplait avec élonnement. —
 J'ai vo^ venir f m dévoua, digue de vous, ma cousine. J'ai pardonné â ' ' '
 servir mes eunemb, m'avait donné, me donnai! encore d seils. Cet homme,
 j'en suis certain, m'a dérobé ^ rticiiri', en iicnsanl à tous les maux qu'l
 BVaul regretté ma clémence. Hais j'ai pgl^^otrcle colère sest éi'auouie.—
 C'en est donc^ craintes, de ces déiiauces. de ces soupflongtemps, qui ont
 ûit que j'ai douté de vo'as el de moi. Uh ! oui, loin de nous ce passé funesini
 j de Cardoville avec une joie profonde. • El, comme si elle eût délivré son
 ccpur des de raient pu l'allrisier, clic reprit : ■ A nous l'aveuj tout entier,
 l'avenir radieux, sans nuages, sans oit. bcau,bj pur dans son immeusilé, que
 seslhnî'.es écha^iH,. Il CM Impossible de rendre l'cxaliatinn iuelTable,
 l'accnni u eiiiraiii.i[ite qui airomna&iia ces parolc!> d'Adrienne : tout à
 Lrailset|rriiii;ieiH uui-^prlaiieitii ' ' leilie luielisiile. cl dlc ajouta d'uni >

The text on this page is estimated to be only 17.63% accurate

LE JUIF ERRANT. Hmeni (Il iSmue : a El dire qu'à celte heure il ^ a pourliint des tnal\ qui saulTreni. » îlour (le CDinmisé ration naïve envers rinror'.UDe au momeni mf me « noble jeutic lille alicignuit le comble d un bonheur idd^l imrnita u vivement Itjalma, qu'iovotonf^iiremenl il lombn uui gel'Adriennc, joignit les maïus et tourna vers elle son visage cour, où se lisait noe adoniioa presque divine. , cachant sa figure enire ses mains it baissa la lête sans dire un M. ml nn moment de silence profond. Adrienne rinlerrompît la pre^n voyatil une lannc rouler à travers les doigts elTilés de Djalma. r»ïet-vims, mon ami 7 s g'iicria-t-elle. Et, par un mouvement i|Hdc que sa pensée, elle se pencha vers le prince et abaissa ses qu'il tenait toujours sur son visage. Son visage était luigné de ma pleurei l— s'écria mademoiselle de Cardnville, si émue qu'elle les mains de Djalma entre les siennes ; ausa, ne pouvant essujer mes. le jeune Indien les laissa comme autant de gnnlleR de cristal I pile lie ses joues. — Il n'est pas en ce momeni nn bonheur • le mien, — dit le prince de sa voix suave et vtbranie, avec une 'accablement indicible, — et je ressens une grande tristesse, cela P. vous nie donnez le ciel... moi je vous donnerais û terre... lis encore ïngral envers vous. Hélas ! que peut l'homme pour 7 La bénir. I adorer, mais jnmais Ini rendre les trésors dont mble; il n'en soullre pas dans son orgueil, mais dans son m n'etagérail pus ; it disait ce qu'il éprouvait réeltemeni, et b un peu hyperbolique, Tamilière aux Orientaux, pouvait seule renpensée. ceni de son regret fiitsi sincère, son humilité si naire, si douce, ienne, aussi louchi^e jusqu'aux larmes, lui répondit avec une exm de sérieuse tendresse : a Mon ami, nous sommes tous dcres les plus infiuenis du parti prêtre. élaleM attirées, choyées, pnis insensiblement isolées, séquestrées, et flûleOMal dépouiOées ibns ce religieui repaire, le tout le plus benoîtement du monde, et ad mojom Dri gloiiam, selon b devise de l'honorable société. En argot jésuitique , ainsi qu'on peut le voir dans d'hypocrites prospectus destinés aux bonnes gens, dupes de ces piperies. ci-s pieux coupegorge s'appulhnt généralement ■- ■ Av saints asiles ouverts aux Imcs &■ liguées des vains bruissements du monde. » Uu bien encore ils s'intitulent ; < de calmes retraites où le fidHe, hi'urcusenient délivré des attachements périssables d ici-bas. et des tiens terrestres de b famille, peut entin, seul i seul avec Dieu. Iravaillër dllcacemeul i son salut, elc.a l'eci posé . et malheureusement prouvé par mille exemples de captations

indignes, opérées dans un grand nombre de maisons religieuses, au
préjudice de la famille de plusieurs pensionnaires ; ceci , dis-je, posé,
admis, prouvé... qu'un esprit droit vienne reprocher à l'Etat de ne pas
surveiller suffisamment ces endroits hasardeux , il faut entendre les cris du
parti prêtre, les invocations à la liberté individuelle la désolation!., les
lamentations, à propos de la tyrannie

The text on this page is estimated to be only 14.45% accurate

384 LE JWP ERRANT HalDteiliDl. que ron voile ce uUeau d'un
iriste demi-jour, que i'ua ■onge que ccue Mililiide l'tiil incttsuniim^ut
iilimjiéu diiu un uiurae ûlentCt seuliïienl iïilerrompu à riïoure des ultites
par le lugubre tinle~ meot diift dudies de la cliapelle des révcreuils pères, et
l'ïïïï recouïï»!Ira riolbmale habileté avec laquelle ces d:inKercui prêtres
saveui itrer parïï des objets extérieurs, selon qu'ils désirent inïpres.tiuiïaer,
d'une bi;on ou d'une autre, l'esprit de ceux ou'ïli veulent cupter. El ce n'éliïit
pas tout. Apri-s sV^tre adressé soi yeux, il (allait s'adre»ter aussi à
liuttUigeuce. Voici de quelle manière avaient procédé les révérends nères.
l'n seul livre... an seul... fui laissa comme par hasard à b dispAsition de M.
tiardy. Ce livre était Vlm'-atim, Nais cfliiuiïo 11 se |ïoiïvuit que SI. Hardy
n'eAt pas le courage ou l'entlc de le lire, des pensées des relïerions
emprunté» i eeite œuvre d'ïïïïpitoyuljlo désotatiua, et écrites eu (rËs-gros
caractères, étaient placées (Ihus des cadres noirs , accrochés , suit dans
l'iutérieur de l'alcûve de M, Hardy, soit aux panueau\ les plus k portée de sa
vue, de sorte qu'iuvolonïai renient, et dans les tristes loisirs de son
accablante oisiveïé, ■es yens devaient presiguc forcément s'y attaclicr.
Uuelquei Huiïui» |taniïï les luaiïïïïïes dont les révéreiïds pères eiH tonraïenl
ainsi lctn* vicilmc sont nécessaires ; l'on verra dans quel cercle bta) et
désespérjnt ils euferm^ïïeot l'esprit aflàïbli de cet infortuné, depuis qw'lqïïe
tcu)ps brisé par des i hasrios atroces [I). Voici ce au'tl lisait nncïtiïoalement a
chaque inslaal du jour on de la nuit , lorsqu'un sommeil bienlaisant fuyait
ses paupières rougies par ses larmes: — CiLin^^ I3T iïrF vjuh gm kit ton
isriïuici dus lis homds on DAN IJIIILQUE CRikTUni QUI CI SOIT |2).
— Cl SIM ilSNTÛT FAIT m vous ICI-U8.... voïu n qduli diuoiïtiïh voDi
tris. — L'aoMn on vit inJoDiD'nn n ruulT rLcs dixaoï.... it QDum il a
DisrjtRii A nos YMI, IL s'ïrrAci ■[Ihti'it ds hotbi riKsïï. — iïttusn TOUS
tris AU utdi, nvtn qui tocs n'uni riur-tïu tu rasflo'in son. — (JuAKD VOUS
tris AU «0». ni todi; rLATTïï ru » von u iutdi. — Qui m souviïkdra di tous
atUs votu HOïTt — Qui raiïM rouï vous? — Von vous noHPïï si vous
ucniciu» autu chor qui dis sonnuïcia. — Toim ciTTï m koutills ist ntmi us
Hiïtits st iïmiïiniï ■■ caoïï : roKTsi ces croïï, chatisi it assehvissïï totsi
coïrs. HÉnuai-voïï TODS-MïMI IT SOUHAITIZ d'^TBI NÉPIïISS PAS
LIS AUTRIS. — Soni riRsvADï gui votsi vu ton Itm uni moiït coïmnoïui.
— Plus un bowïï uedit a lh-mïïïï, plus n commikci a vivïï a Uïïd. nçonner i

l'obéissance railavérique de la société de Jésus; aussi les révérends pères avaient-ils judicieusement cliori quelques autres pasKiges de V Imilaliim, car on trouve dans ce hvre elTravant mille terreurs pour épouvanter les e«prits Riit>les, mille maximes d'esclave pour enchaîner et asservir l'homme pusillanime. Ainsi un lisait encore ; — C'isT m nAKD AVAiTAGi Di TiTRi DAKi l'obIissjUCi , d'avois VU wttii■nui... IT Di n'tTii PAS Li kaItri di sis actions. — Il iST iiccfiui PLUS SUR d'oiéfr gui ni coaiiAFeiR. — Ok ist muRiïi Di m oirniiH qui di Ditu DANS LA PERSONfE DES SUPEHIËUHS QV\ TIENNENT SA PLACE. Et ce n'était pas asseï: après avoir désespéré, teniflé la victime, après l'avoir déshabitoée de toute liberté , après l'.l^oi^ rompue i une obéissance aveugle , abnilissanle , après l'avoir persuadée, avec un Incroyable cynisme d'ur^ueil clérical, que se soumettre passivement au premier prOtre venu, c'était te loumeltre à Dieu mtmt, il fallait retenir b victime dans la m»ison où l'on voulait à tout jamais river sa cbalœ. On lisait aussi parmi ces maximes : — CoDRii B'nn cbri ou d'ur autri, tous ni nounui di iifoï Qu'n TOUS loniTTAnT RUiiLimnT a la cdhduiti d'dii suriuiica. — Plusiidu oht tH naMrfs pu l'ispiiaicci d'Itu uint Anxitru, it Al Ll DiSiI DI CBAnCIR. Maintenant, que l'on se figure H. Dardy transporté blessé dans ceUe maison, lui, dont le cœur meurtri, déchiré par d'affreux chagrins, par une trahison horrit)le, soignait bien plus que les plaies de son corps. D'abord entouré de soins empressés, pnévenants, et gr^ce k l'habileté connue du docteur Baleinier, H. Uardy fut bientôt guéri des blessures (1) On lu ce qui taïl >fan* le Dirutoriimi, 1 propoi dei mojen* 1 employer iGa d'illirir din> h cuinpijrnïe dr Jùui [ei pertonnesque l'on TEUt j exploiter : ■ Pour ■tlïnr quchgu'ua diaa 11 nKiclf, iJ ne liiul pis igir bruxiiicmeal, il t tiut Hllenilrp quelque bonne occasion, par eiemple que la ptroims iprouri n» I nolml cAwfnii. ou «ncort qa'elle fiijc de mouiHisea iiriire; uns eiCFllente I conmntlii^ K trouve iljni les vii-ei méniei. 1 1 Voir k ee nijel lei eicellenti COMiiiiil.iirci lie H. Uoinaijr lur lo Con.lilulioni Hei Jfsnilci diu San oom^t Ll IfuUiat raine» par b Hoeialùmt. Pirii, 1S45.J 1% 11 0)1 inalils de dire que cea pasuite* uat leitaeilemeot axtnili da l'hwMwn (Iradncti»» et prffKC par la révérand père Gonnellen). qu'a avait reçues en se prédplunt au ndllen de Itnceadia MfNl m ^ '-riqufl était en — ■■ (.ependant, i brique était en proie. (.ependant, aGn de favoriser les proleu des rdrémida yen», m» w taine médication, ataei innocente d'allleurtt mais ciwtfcKio î agir wm It moral, souvent employée, aiiui qu'on l'a ^, nr le réTémM do . . _ dans d'autres circonsUDces

ImpoiiuUei. inU bi apnUqiiée k H. Ibrty et l'avait maiolenu astat looglemps dans oat soiw g angqilwcBiW • la pensée. Pnur une Ame brisée par d'atroces déccptIoM, c'ert eo apuican « bfen&it Inestimable que d'élre plonge dans celle lorâenr 40! da ostai vous empftche de songer à nii piissë désespérant; M. HardTi t'absodoouani k cette apathie profonde, arriva imeadUemeiit i iMarder r«»giiurditsemeot ite l'esprit comme nu bien sopréoe... Abûlle» nulktureux que torturent des mabdiés cruelles >cce)ilout avec reconnaînHM le breuvage opiacd qui les tue lentement, mab qui du mm» eadofl leur souffrance. En esquissant précédemment le portrait de H. Btrdj, nom mas 1^ cbé de Mire co:imrendre b délicatesse eiqmw de cette ime (i Madre^ libilUé ooidonreuse à l'endroit de » igi était bas on nickail. perséveniniedansle bien, raction de cet ,^ traute, IrrésisUble, mais elle ne s'imposait pas: ce n'était pasâvocli rude énergie , b volonté un peu Apre, paniculiire à d'autres homaes de grand et noble cœur, que 9, Sardj avait réaTisé les prodlsee da m naiiim commun*; c'était à force d atfecluense persuasioa : cbci U l'onction remplaçait b force. A la vue d'une basaeswt d'oie loice. Il ne se révoltait pas irrité , menaçant : ii soolfraill- Il n'attaquill pat II méchant corps k corps, it déloumait la vue de lui avec amertUDie M tristesse. Et puis surwut, ce cœur aimant, d'une délicatesse toute féminine, avait un irrésistible besoin du blenfai&ant coalact des plus cbercs afli:ctlons de l'âme : seules, elles le vlvifbient. Aioai un frêle «t puvrs oiseau meurt glacé de froid lorsqu'il ne peut pins se presser coatre Mt frères et recevoir d'eux, comme ils la recevaient de lui, cette d~^ '*"leur qui les récliaufTait tous dans le nid maternel. El voilà que cette oi^jnisaïion toute sensitive, d'une Si , extrême, est frappée coup sur coup par des déceptions, par des à^ Srins dont un seul suDlrall, sinon à abattre tout à Ciit, du moiiU i pniinéuient ébranler le caractère le plus fermement trempé. Le plus Odcle ami de H. Uardy le trahit d'une manière in&nw. Une maîtresse adorée l'abandonne. Id maison qu'il avait fondée pour le bonheur de ses oanfers, qa'B aimait en frères, n'est plus que ruines et cendres! Alors qu'arrive-t-ilî Tous les ressorts de cette tme se brisent. lYop bible pour se roiïfir contre tant d'alTreuses alteiutes , trop cruellement désabusé par U Ir^ bison pour chercher d'autres affeciions. trop découragé pour songer l reposter la première pierre d'une nouvelle maison commune, ce pasm cœur, isolé d'ailleurs de tout contactsnhitare, cbercheronbli oebM et de soi-mfme dans une torpeur accablante. Si pourtant queloues ■§tincts de vie et d'afTecfion cherchent k se réveiller en lui i de vaap intervalles , et qu'ouvrant à demi tes

yeux de l'esprit qu'il tient Ènnéi pour ne voir ni le présent, ni le pa^, ni l'avenir, H. Hari^ regaïdeaalour de lui, que tronve-t-il, ces sentences empreiïues du pins bnmiïe désespoir; — Tu n'es que cendre et poussière. — Tu es né pour b douleur et pour les larmes. — Ne crois i rien sur la terre. — [l n'y a ni parents ni amis. — Toutes les affections sont menteuses. — Meurs ce malin... on t'oubliera ce soir. — Humilie-toi, méprise-loi, sob méprisé des autres. — Ne pense pas, ne raisonne pas, ne vu pas, remets le* libias distlnées aux mains d'un supérieur : il peners, il raisonnera poor i^ — Toi... pleure, soufire, penses la mort. — Oui, b mort... toujours b mort, voili ouel doit être la terme, b but de toutes tes pensées... si tu penses;... mi«ii est de ne pas [iciir — Aie seulement le sentiment d'une dooleor incessante, voDl tout et qu'il faut pour gagner le cid. ~ On n'est bien venu Jn Dieu terrible, faqiheable que noos mImom. qu'i force de misères et de tortures. Telles éta'ieut les consolations oftertea i cet iitfortVDd... A vanté, il rclennait les yeux et retombait dans sa moraa MhL de retti- sombre nLiiMiu de retraite, il ne le pouvait pMITvâjl le désirait pas; b volonté lui manquait; elpiii8,il, r Gui par s'accoutumer k cette demeure et même p) ■ on avait pour lui tant de soins discrets : on ie bismt k.«i»i douleur : il régnait dnns cette maison un silence de tombe ri Un aa^ j cord avec le silence de son cœur, qui n'était plus qu'une tonibe où daf>L ' maient ensevelis son dernier amour, sa dernière amitié, ses demlèrei cs>\ J pà^nces d'avenir pour les travailleurs! Tonte énergie était moneca ' Aion il commença de sabir une transformation leitte, nais ioéTitabbi

The text on this page is estimated to be only 13.77% accurate

IcieaMmeat prévue par Hotlio, qui dirigeait cette imchiiiulioa tUte •es ntolDdiM dëuiK. H. Iljnty. d'il>nnl tfpouvaDtd des ^ni>trou i pi-u habilité i los lire presqnit nivliùialcmeDt, de •nfinofue le |>ri!ii>uai«r compte durant m triste oisiveté lea rlom de la parle de m prison, ou Ins carreaux de sa cellule. C'étaill déjA nn gnnid rt'sulut d'obteou par In révéreods pères. BientAt mid esprit nlTsitiU Tut lTapp il «ivait ibos la déiolatinn. « —■ Il D'y a de repos qiK d»as l'abw-gitlun de la pensée. ■ fcl l» sotomeil de sou esprit apportait seul quelque irtve Ji ses dou«ars. (Viit oii«i>r1ur«* liabilement méiiaf;ée« sous les letituri'S et dans les iHHsrrie* des i-hatiibras de cHUi maison penneitaient à toute bMirc de iMr ou it'eutendre lrs ptmânnairei, et surtout d'observer leur*ii>iKHilr. (eur« habitudes, toutes choses si révélatrices lorsque l'homme H rmK «uil. l'iebjuai exrlmiiiaiioDs douloureuses échappées k H. Hardy dans sa •nnibre ooliuile fiirent rapportées au père d'Aigri^ny par un mystérirai uirvesilant. Le révérend père, suivant scrtipuleusement les iustractinns de Rndin, c'avait d'abord visité que très-rarement son pen^inonaire. On ■ dit qae le pfere d'Al^fcny. lorsqu'il le voulait, déployait un charme ée séduction presque irrésistible ; meiaul dans ses entrevues un tact, «ne réserve remplis d'adresse, il se présenta seulesfecit de temps à autre pour s'iDromier de la santé de H. Hardy. BientAt le révérend père, CDMigné par son espion, et aidé de sa sagacité naturelle, vît tout le pniii qu'on pouvait tirer de l'afaissefflent pbyisique et morA du pensionnais : eestaia d'année que celui-ci nu se rendrait pas à ses insinuaiiont, il lui parla plusÎMirs fois de la Iristeiw de Li maison, l'engageant affectueu•cmmi, toit I la quitter ai la monotonie de l'enatence qu'on y menait lui pesait, soit à cherdier du moins an dehors quelques distractions, quelques plaisirs. Daiis l'élal où se trouvait cet infortuné, lui parler de disiraciinns, de plaisirs, c'était sdrement provoquer un refus : ainsi en arriva-t-il ; le Ecra d'Aigrigny n'essaya pas d'aburd de surprendre la confiance de I. iardy, il ne lui dit pat un mut de ses rhagrini ; mais chaque fois qu'il le vit. il parut lui témoigner un tendre intérêt par quelques mots simples, profondémnil sentis. Peu k peu ces entrdieits, d'abord assez r>rt>s. devinreiiit plus fiéquents. plus longs : d'une élitqueDce miclleuve, insiniiantc. persuasive, le père d'Aigrigny prit naturellement pour thème tes déiolantea piaimet sur lesquelles se Qtait souvent la pensée de M. Hardy. Sniiplê, prudent, habile, sachant que

*jusi||u'alora ce dentier avait professé relit' généreuse religioa naturelle qui
 précebe une reconnaiswnio ■diiraliDU tiour Uien. l'amonr de l'hununilé, le
 culte du Jusle el dn bien, « qui, dédaigneuse du dogme, professe la m^me
 vénération pour HarcAvrclé que pour Confucius, pour Platon que pour le
 l^ritl, pour Moïse que pour Lvcurgue, leperu d Aigrigny ne lenlapas tout
 d'abord de rnn«rrltr M. Hardy : il commcuca par rappeler fans Ksse i (a
 pensée de c« malheumii, chei qui il voulait tuer toute espérinre. les
 abominables déc^gliont dont il avait soullert : au lieu de lui montrer ces
 trahisons rrnnniK drs eiceptions dans la vie. an lieu de Ucher de calmer,
 d'eni-uurafer, de ranimer cUte Ime aballue, au lieu d'engager U. Hardy i
 chercliT l'oubli, lu consoblion de ses ctagrios dins I acenmplitseinent de
 ses devoirs envers l'humanité, envers ses frères, qu'il avait déjà tint aiiiés
 cl secourus, le père d'Aigriguy aviva ks plaies saignantes de cet ufortiroé.
 lui peignit les hommes toue les plus atroces couleurs, les tui ■uiutra
 BMirbeo, jngrals, méchants, et pariini à rendre son déiié. il avait reçu
 d'Agricid Raudoin mte Le jour de celle entrevue éla'U m.. -. I Reus ou Irois
 heures avaut le moaaeu usé pour la vi«lc d'AgnCN I le père d'Aisr^ny entra
 dans la chaiuLre de H. lardjr. Qtde ; sou] "M V0»^H '•Dti- [CHAr iTttB
 XXU. Lorsque le père d'Aigrigny entra dans ta cliRinlire de M. Hardy,
 eehitd était assis aans un grand fauteuil; son attitude simontail un
 aceaMemeni ineiprimable ; Ji cMé de lui, sur une peliie uiMe. se irAnvah
 une notion ordonnée par le docteur Baleinier, «tr b frêle constitution de H.
 (iurdy avait été ndemeoi alleinie par tant de crudies (■causses - U
 semblait n'être plus que rombn> de lui-mAnie i sou visage, ires-ptk, Irèft-
 omaigri, eiprlneii é ce moment une wirté de tranquillité morne. En peu de
 temps. se< cheveux étaient devenus cmniMtentnl grk ; ton regard voilé
 errall fii et là languissant. prvu]M étetiil ; H amiiyait su tl^le au dossier de
 son uége, et ses nwias eflllées, sortant des targ«s manches de ta robe de
 chambre brune, regiosaient sur les brat de sou fauteuN. Le père d'Aigrigiiy
 avait donné i sa phTsionomie, en s'a|ipro(-liant di sou pensionnaire,
 l'ïpparence la plus bniigne, la plus allectaeniv; regard était rei]||>ii de
 douceur et d'amétiilé: januls l'inllexii ' VOIX n'avati été plus cares>aDle. •
 f.h bien I mon cher fils, — dil-ll A H. Hardy en l'embrassant une hypocrite
 elTusitm (le Jéauie embrisse bf»ncoiip), trouvec-vous aujouid'hoi? —
 Comme d'hibiide. mno père. — l^intinuei-vous À être sali^falt du service
 des gens qui vous eiiiourent, eber fil» ? — Oui, mon père. — Ce silence que
 vou> aimn taut. mon cher filt. n'a pas été IroiiMé. je l'espère. — Non... je*

vous remercie. — Voire appartement vou^ p bil loq)nursT — Toujours... — Il
 ne vous m:inqiie rien l — llen, mon pcr. — Nous sommes si heureui de
 voir que vous vous plaiet dans notre pauvre maison, niuD cher lUs. que
 nous voudiions aller »u-dev*ut de vis déslrt. — ie ne délire ricTi... mon
 père... rien que le sommeil... C'est si bienb'Mant, le sommiil ' — ajouta M.
 Hardy avec accablement. — Le sommeil... c'est l'ouljH. Ri ici-bat, mieux
 vaut oublier que te souvenir, ear In hommes sont si ingrats, il méchants, nue
 presque tout souvenir esl amer, n'esl-re pns, mon cher fils ? — Héus ! il
 n'esl que trop vmi, mon père. — J'admtrc toujours votre pieuse résignailoo,
 mon cher fils. Ah ! combien cette constante douceur dans latOiction est
 igré^ble k Dieu l Croyet-mof. mon tendre fils, vos larmes el votre
 intarissable dmiceur sont une «tttande qni, auprès du Seigtteur, mériten
 pour vous et pmir vos frèrn... Oui, car l'homme n'étant né que pour tniiiiir
 iw ce monde, tnuffnr avec recomutesance eav«n Ihou qui nous envoie nos
 peines... c'est prier... et qui prie ne prie pas pour soi teol... mais pour
 l'humanité tout entière. — Patte du moins le ciel... qtic mes donlcirrs ne
 «oient pas stéHumiuablementmhia-t-il pu ntécnnnoaltre un c

S86 LE JUIF ERRANT. voici le voyez... le seul souvenir de ces attachements terrestres vous cause encore, à cette heure, un ébranlement douloureux... Cela ne vous prouve-t-il pas que c'est au-dessus de ce monde corrompé et corrompu qu'il faut chercher des consolations toujours assurées ? — Oh ! mon Dieu !... les trouverai-je jamais ? — s'écria le malheureux avec un abattement désespéré. — Si, vous les trouverez, mon bon et tendre fils ! — s'écria le père d'Aigrigny avec une émotion admirablement jouée ; — pouvez-vous en douter?... Oh ! quel beau jour pour moi que celui où, ayant fait de nouveaux pas dans cette religieuse voie du salut que vous creusez par vos larmes, tout ce qui, à cette heure, vous semble encore entouré de quelques ténèbres, s'éclairera d'une lumière inextinguible et divine!... Oh ! le saint jour ! Theureux jour ! où, les derniers liens qui vous attachent à cette terre immonde et fangeuse étant détruits, vous deviendrez l'un des nôtres, et, comme nous, vous n'aspirerez plus qu'aux délices éternelles !... — Oui... à la mort !... — Dites donc à la vie immortelle ! au paradis, mon tendre fils... et vous y aurez une glorieuse place, non loin du Tout-Puissant... mon cœur paternel le désire autant qu'il l'espère... car votre nom se trouve chaque jour dans toutes mes prières et dans celles de nos bons pères. — Je finis du moins ce que je peux pour arriver à cette éternité aveugle, à ce détachement de toutes choses où je dois, m'assurer-vous, mon père, trouver enfin le repos. — Mon pauvre cher fils, si votre modestie chrétienne vous permettait de comparer ce que vous étiez lors des premiers jours de votre arrivée ici à ce « que vous êtes à cette heure... et cela seulement grâce à votre sincère désir d'avoir la foi, vous seriez confondu... Quelle différence, mon Dieu ! À votre agitation, à vos gémissements désespérés a succédé un calme religieux... Kst-ce vrai?... — Oui... c'est vrai : par moments, quand j'ai bien souffert, mon cœur ne bat plus... je suis calme... les morts aussi sont calmes... — dit M. Hardy en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. — Ah ! mon cher fils... mon cher fils... vous me brisez le cœur lorsque quelquefois je vous entends parler ainsi. Je crains toujours que vous ne regrettiez cette vie mondaine, si fertile en abominables déceptions... Du reste, aujourd'hui même, vous subirez heureusement à ce sujet une épreuve décisive. — Comment cela, mon père ? — Ce brave artisan, un des meilleurs ouvriers de votre fabrique, doit venir vous voir. — Ah ! oui, — dit M. Hardy après une minute de réflexion, car sa mémoire, ainsi que son esprit, s'était considérablement affaibli ; — en

«... Agricola va venir ; il me semble que je le verrai avec plaisir. — Eh bien ! mon cher fils, votre entrevue avec lui sera répreuve dont je parle... La présence de ce digne garçon vous rappellera cette vie si active, si occupée que vous meniez naguère ; peut-être ces souvenirs vous feront prendre en grande pitié le pieux repos dont vous jouissez maintenant ; peut-être voudrez-vous de nouveau vous lancer dans une carrière pleine d'émotions de toutes sortes, renouer d'autres amitiés, chercher d'autres affections, revivre enfin, comme par le passé, d'une existence bruyante, agitée. Si ces désirs s'éveillent en vous, c'est que vous ne serez pas encore mûr pour la retraite .. Alors, obéissez-leur, mon cher fils ; recherchez de nouveau les plaisirs, les joies, les fêtes ; mes vœux vous suivront toujours, même au milieu du tumulte mondain ; mais rappelez-vous toujours, mon fils, que si un jour votre âme était déchirée par de nouvelles trahisons, ce paisible asile vous sera encore ouvert, et que vous m'y trouverez toujours prêt à pleurer avec vous sur la douloureuse vanité des choses terrestres... » A mesure que le père d'Aigrigny avait parlé, M. Hardy l'avait écouté, presque avec émoi. A la seule pensée de se rejeter encore au milieu des tourmentes d'une vie si douloureusement exaspérée, cette pauvre âme se repliait sur elle-même, tremblante et énervée ; aussi, le malheureux s'écria-t-il d'un ton presque suppliant : « Moi, mon père, retourner dans ce monde où j'ai tant souffert, ... où j'ai laissé mes dernières illusions !... moi, ... me mêler à ses fêtes, à ses plaisirs !... ah !... c'est une raillerie cruelle... — Ce n'est pas une raillerie, mon cher fils, ... il faut vous attendre à ce que la vue, les paroles de ce loyal artisan, réveillent en vous des idées qu'à cette heure même vous croyez éternellement anéanties. Dans ce cas, mon cher fils, essayez encore une fois de la vie mondaine. Cette retraite ne vous sera-t-elle pas toujours ouverte après de nouveaux chagrins, de nouvelles déceptions ? — Et à quoi bon, grand Dieu !... aller m'exposer à de nouvelles souffrances ? — s'écria M. Hardy avec une expression déchirante ; — c'est à peine si je puis supporter celles que j'endure. Oh ! jamais, jamais ! l'oubli de tout, de moi-même, le néant de la tombe, jusqu'à la tombe... voilà tout ce que je veux désormais... — Cela vous paraît ainsi, mon cher fils, parce qu'aucune voix du dehors n'est jusqu'ici venue troubler votre calme solitude, ou affaiblir vos saintes espérances, qui vous disent qu'au delà de la tombe vous serez avec le Seigneur ; mais cet ouvrier, pensant moins à votre salut qu'à son intérêt et à celui des siens, va venir... — Hélas ! mon père, — dit M. Hardy en interrompant le jésuite, — j'ai été assez heureux pour pouvoir faire pour

mes ouvriers tout ce qu'humainement un homme de bien peut faire ; la destinée ne m'a pas permis de continuer plus longtemps. J'ai payé ma dette à l'humanité, mes forces sont à bout; je ne demande maintenant que l'oubli, que le repos. Est-ce donc trop exiger, mon Dieu ? — s'écria le malheureux avec une indicible expression de lassitude et de désespoir. — Sans doute, mon cher et bon fils, votre générosité a été sans égale;... mais c'est au nom même de cette générosité que cet artisan va venir vous imposer de nouveaux agriflces ; oui , car, pour des cœun» comme le vôtre, le passé oblige, et l^ous sera presque impossible de vous refuser lox instancet de vos oovrien; vous allei être kmé de retrouver une activité incessante, afin de relever un édifice de mi ruines, de recommencer à fonder auîoiird'hai ce qo'H y a vingt ans ?oai avez fondé dans toute la force, dans toute l'ardeur de votre JeuncMe; de renouer ces relations commerciales dans lesqneDea votre scropnieoK loyauté a été si souvent blessée, de reprendre cet cbalnet de Umi« sortes qui enclialnent le grand industriel à une vie d'inquiétude cl de travail... Mais aussi, quelles compensations ! dans quelques années vo« arriverez, à force de labeurs, au même point où vous aies lors de celle horrii^ie catastrophe... Et puis enfin, ce qui doit vous encourager eacore, c'est que, du moins» pendant ces rodes travaux, vous ne sera plus, comme |Mir le passé, inipe d'un ami indigne, dont la feinte anitie vous semblait si douce et charmait votre vie... Vous n'aurei plut à vo« reprocher une liaison adultère , où vous croyiei puiser chaque Jour de nouveUes forces, de nouveaux encouragements pour fidre le mm: comme si, hélas ! ce qui est coupable pouvait Jamais avoir une heurene fin. Non ! non ! arrivé au déclin de votre carrière, désenchanté de ranitié, reconnaissant le néant des passions coupables , seul, lonfours seol, vous allez courageusement aOronter encore les orages de la vie. &bs doute, en quittant ce calme et pieux asile, où aucun bnrit ne trouble votre recueiUement, votre repos, le contraste sera srand d'abcffd; mais ce contraste même... — Assez! oh! de grâce! asses! — s'écria M. Btrdy en interrompant d'une voix faible le révérend père; — rien qu'à voai entendre parler des agitations d'une {Mireille vie , mon père , f éproufe de cruels vertiges : ma tête peut à peine y résnter. On! non, non, le calme. Oh ! avant tout le cabne, je vous le répète, quand ce sAait edoi du tombeau... — Mais alors. comment résisterez-vous aux li^tances de cet artisan? Les obligés ont des droits sur leurs bienfaiteurs... Vous ne saurez échapper à ses prières. — Eh bien ! mon père, s'il le laut, je ne le verrai pas. Je me faisais une sorte de plaisir de cette entrevue; maistenant, je le sens, il

est plus sage d'y renoncer. — Mais il n'y renoncera pas, lui ; il insistera pour vous voir. — Vous aurez la honte, mon père, de lui (aire dire... que je suis souffrant, qu'il m'est impossible de le recevoir. — Ecoutez , mon fils , de nos jours il règne de grands , de malheureux préjugés sur les pauvres serviteurs du Christ. Par ce même que vous êtes volontairement resté au milieu de nous , après avoir été par hasard apporté mourant dans cette maison , en vous voyant refuser un entretien que vous avez d'abord accordé, on pourrait croire que vous subissez une influence étrangère; quoique ce soupçon soit absurde, il peut naître , et nous ne voulons pas le laisser s'accréditer. Il vaut donc mieux recevoir ce jeune artisan... — Mon père, ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces. A cette heure, je me sens anéanti;... cette conversation m'a épuisé. — Mais, mon cher fils, cet ouvrier va venir ; je lui dirai que vous ne voulez pas le voir, soit: il ne me nuira pas... — Hélas ! mon père, ayez pitié de moi ; je vous assure qu'il m'est impossible de voir personne; je souffre trop. — Eh bien!... voyons,... cherchons un moyen : si vous lui écriviez, on lui remettrait votre lettre tout à l'heure ; vous lui assigneriez un autre rendez-vous, demain,... je suppose. — Ni demain, ni jamais , — s'écria le malheureux , poussé à bout; — je ne veux voir qui que ce soit,... je veux être seul, toujours seul ; cela ne nuit à personne pourtant ; n'aurai-je pas du moins cette liberté? — Calmez-vous, mon fils; suivez mes conseils, ne voyez pas ce digne garçon aujourd'hui, puisque vous redoutez cet entretien; mais n'engagez pas pour cela l'avenir : demain vous pouvez changer d'avis; que votre refus de le recevoir soit vague. — Comme vous le voudrez, mon père. — Mais quoique l'heure à laquelle doit venir cet ouvrier soit encore éloignée , — dit le révérend , — autant vaut lui écrire tout de suite. — Je n'en aurais pas la force, mon père. — Essayez. — Impossible : je me sens trop faible — Voyons,... un peu de courage, » dit le révérend père. Et il alla prendre sur un bureau ce qu'il fallait pour écrire; puis, en revenant , il plaça un buvard et une feuille de papier sur les genoux de M. Hardy, tenant l'encrier et la plume qu'il lui présentait. « Je vous assure, mon père,... que je ne pourrai pas écrire, » dit M. Hardy d'une voix épuisée. — Quelques mots seulement, — dit le père d'Aigrigny avec une persistance importable, et il mit la plume entre les doigts presque inertes de M. Hardy. — Hélas! mon père, ma vue est si troublée que je n'y vois plus. » Et l'infortuné disait vrai . il avait les yeux remplis de larmes , tant les émotions que le jésuite venait de réveiller en lui étaient douloureuses. « Soyez tranquille, mon fils, je guiderai votre chère

main;... dictes seulement. — Mon père, je vous en prie, écrivez vous-même; je àanerais. — Non, mon clier fils, pour mille raisons; il faut que tout soit écrit de votre main ; quelques lienes suffiront, — Mais, mon père... — AHons, il le faut , ou sans cela je laisse entrer cet ouvrier, » dit sèchement le F ère d'Aigrigny, voyant , à l'affaïssement de plus en phis nian|Di de esprit de M. Hardy, qu'il pouvait , dans cette grave curconstancOt essayer de la fermeté, quitte à revenir ensuite à des moyens plua dwix. Et de ses ktrges prunelles ffrises , rondes et brillantes comme ceBes d'un oiseau de proie , il fixa M. Hardy d'un air sévère. L'infortuné tressaillit sous ce regard presque fascinateur , et répondit en soupirant : c J'écrirai,... mon père , J'écrirai , mais, je vous en supplie, dictez, m tête est trop faible,... » dit M. Hardy en essuyant des ptrars dt sa mait brrtlanlo et fiévreuse. » I^ père d'Aigrigny dicta les ligues suivantes :

The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate

« Hier, dit AgriarvcDU, j'ai utiblier avec l'aide de Dieu, et des douces coosolationi que • m'offre Li religion. .. o Le révérend père s'interrompit un momcal: M. Hardy pili5s;tit d»vButaffe, et %» nuin dé&illantc pouvait à peine tenir la plume; son Iront éliiit Daigné d'une sueur (roide. Le père d'Aigrigav tint un mouchoir de M TN>cbe , cl , essuyant le TJsuge de sa victime , il lui dit avec un retour d'aSectueuse sollicitude : a Allons, mon cher et tendre Gis... un peu de CAurage, ce n'est pas raoi qui vous ai engagé il refuser cet entretien,... n'est-ce pas?... au contraire; m.iis, pu'isque, pourToIre repos, vous le voulez ajourner, lâchez de terminer celte lettre ; car, enfin , qu'est-ce que je désire , moi? vous voir di.'sormals jouir d'un calme inedabte et rcligieuï uprès latit de pénibles agitations, — Oui, mou père, je le sais, vous êtes bon, — répondit M. Hardy d'uae voii reconnaissante, — pardonuei uia faiblesse... — Pouvei-vous continuer cette lettre, mon ctier Cls? — Oui... mon père. — Ecrivez donc. » Et le révérend père contiua de dicter. a Je jouis d'une paix profonde, je suis entouré de soins; et, ^ce à ■ b miséricorde divine, j'espère Eure une Qn toute chrétienne loin d'un ■ monde JoQt je reconnais la vanité. Je ne vous dis pas adiea, niais au « revoir, mon cher Agricol. car je tiens à vous dire à vous-m^me les vœai ■ que je tai^ et que je ferai toujours pnur vous et pour vos dignes cama■ radn- Soyez mon interprète auprès d'eux ; dès que je jugerai à propos ■ do vous recevoir, je voua l'écrirai; jusque-là croyez-moi toujours vo« trc bien atteciionné... ■ Puis le révérend père s'adressant à M. Hardy : « Trouvez-vous cette lettre convenable, mon cher (ils? — Oui, mon père... — Veuillez donc la signer. — Uni, mon père. ■ Et le malhiureui , après avoir signé, sentant ses forces épuisées, se rejeta eu arrière avec lassitude. ■ Ce n'est pas tout, mon cher (ils, — ajouta le père d'Al^igny en tirant un papier de sa poche , — il dut que tous ayez la bouté de signer ce uouveau pouvoir accordé par vous à notre réiërend père procuniar four terminer les allbires en question. — Oh ! mon Dieu ! mou Dieu !... ncore! ! — s'écria U. Hardy avec iïue sorte d'impatience fiëvreuse et maladive. — Mais , vous le voyez bien , mon père . mes forces sont i bout... — H s'agit seutemenl de signer après avoir lu , mon cher lils. ■ Et le père d Aîgiigny présenta à M. Hardy un grand papier timbré rem|)li d une écriture presque indéchin'rsible. ■ Hou père, je oc pourrai pas lire cela aujourd'hui. — H le faut pourUni, mon cher tils; pardoDiiei-moi celle iïidiM:réllon, mais nous sommes bien pauvres...

et. .. — Je vais signer, mon père. — Hais il faut lire ce que vous ugnez. mon lils. — A quoi bon? lionnei, donnez, — dit M. Hardy, pour ainsi dire harassé de l'indexible opini[^]lreie du révérend père. — Puisque vous le voulez absolument, mon cher lils... Bdltselui.ci en lui prsentant le papier. H. iLiRly signa ci retomba dans son accablement. A e Ce lanl, il sortit. M. Hardv, resté seul, joignit les mains avec désespoir, et, fondant en brilles, s'ifcra en se laissaui glisser de »on fauteuil i gi'noux ; ■ 0 mon Dieu!... mon Dieu!... relirez-moi de ce monde,... je suis trop malheiiI>uis , courbant te front sur le siège de son fauteuil , il cacha u figure dons ses mains, et continua de pli'urer amèrement. {■oudain on entendit uu bruit de voix qui allait toujours croissant, pois celui d'une espèce de lutie ; bieniAl la porte de l'appartement s'ouvrit avec violence sous le choc du père d'A'igriguy. qui lit quelques pis k rculons en tréhuehanl. Agricol venait de Te pousser d'un bras vigourn». t Monsieur... osez-vous lùen rinnli>ycr lu force et la violciicel — s'écria le révérend père d'Aigriirny, bfènie de colère. — J'oscrjî tout pour voir H. Hardy, • tliil le Itirgron Kt H se précipita vers son ai ' ^rroi, qu'il vil .->geuouillé .-rat de H. Hardy, habitué qu'était l'ariisan à trouver autant d'élévation d'cspi il que de bonté de cœur chez cet excellent homme. Le père d'Aigriguy rompit le premier te silence, et dit i son peunounaire en pesant cliacue lie ses paroles : • Je can[^]ui>. mon clier liU, qu'après la volonté si poative, si spontanée, que vous m'avez inani(i!). Agricol ne réjiondit pas au père d'Aigrigny, lui tourna le dos, et, s'-.) dressant i M. Hardy, qu'il cnntentpLii depuis quelques moments avec une profonde émotion, pendani que de grosses Lirmes rouLiir[^]nt d;ijf> ses yeux : « Ah! monsieur .. comme c'est bon de vous voir, qiiuiipii! vous ayez encore l'air bien souiiranti Comme le cœur se calme, >e m»Bure... se réjouit. Mes camarades seraient si heureux d'être à ma place! ... SI vous saviez loulcequ'ilsm'ont dit pour vnua;,... car. pour TOUS chérir, vous vénérer, nous n'avons à nous tous... qu'une seule àme... ■ Le père d'Aisrigoy. jeta sur M. Hardy un coup d'ceU qui sigiili-iil ; {hir. vous avais-je dit ? Puis s'adressant ik Agricol avec impatience, ci m: >.ij>. prochant de lui : ■ Je vous ai déjà fait observer que votre présence iii était dcpbcée. ■ Hab Agricol. sans lui répondre et sans se relourner vers lui : ■ .Monsieur Hardy, ayez donc la bonté de dire à cet homme de s'en aller Mon père et moi nous te connaissons; il le sail bien. • Puis, se retoumaui seulement alors vers Ui révérend père, le forgeron ajouta durement , en le toisant avec uoe indignation mêlée de dégoAt : « Si vous tenez i entendre ce que j'ai i dire à

M. Hardy, sur un monsieur, revenez tout à l'heure, mais à présent j'ai à
parler à mon ancien patron de choses particulières, et à lui remettre une li-
vre tfo niudenio' Belle de Cardoville, qui vous connaît aussi...
malheureuseinent pour elle. ■ Le jésuite resta impassible et répondit : ■ Je
me permets, minuit, de vous dire que vous interverriez un peu le*
Arles... Je suis ici chez moi, j'ai l'honneur de recevoir M. Hardy. C'est
donc moi qui ai le droit et le pouvoir de vous faire sortir d'ici et
— Mon père, de grâce, — dit M. Hardy avec déférence, — excuses Agni-
ni. ^o^ aimablement pour moi l'eniraine trop loin ; mais, puisque le voit et
et qu'il a des choses particulières à me confier, permettez-moi, mon
m'entretenir quelques instants avec lui. — Que je vous le tci'mette ! mon
cher fils. — dit le père d'Aigrigny en feignant la surprise. — Et pourquoi
me demander cette permission ? N'êtes-vous donc pas parfaitement libre de
faire ce que bon vous semble ! N'est-ce pas ? qui tout à l'heure, et malgré
moi, qui vous engageais à recevoir monsieur, vous êtes formellement
refusé à cette entrevue ? — Il est vrai, mon père. ■ Après ces mots, le père
d'Aigrigny ne pouvait il insister davantage lui-même ; il se leva donc
et alla serrer la main de M. Hardy en lui disant avec un geste expressif : ■ A
bientôt, mon cher fils... Mais si l'avez-vous... de notre entretien de tout à
l'heure et de ce que je vous en ai prédit. — A bientôt, mon père... Soyez
tranquille, • répondit-il. Le révérend père sortit. Agricola, étonné,
confondu, se demandait si c'était bien son ancien patron qu'il entendait
appeler le père d'Aigrigny, mon père avec lui-même et d'instinct.
Il mesure que le forgeron examinait plus attentivement les traits de M.
Hardy, il remarquait dans sa physionomie une expression
d'altération, de lassitude, qui le lutrait et l'ennuyait parfois : aussi lui dit-
il, es-tu de cachier son pénible étonnement ; ■ Enfin, mon cher... vous
avez nous être rendu ;... nous allons bien à l'ou voir au milieu de nous... Ab-
son retour va faire bien des infortunés, apaisera bien des inquiétudes...
car, si cela était possible, nous vous flatterions davantage encore depuis que
nous avons vu si malade craint de vous perdre. — Brave et digne, —
dit M. Hardy, en souriant de bonté mélancolique en tendant sa main à
Agricola^^^

S88 LE JUIF ERRAIT. Je n'ai jamais douté un moment ni de vous ni de vos camarades ; leur reconnaissance m'a toujours récompensé du bien que j'ai pu leur faire... r~ Et que vous leur ferez encore» monsieur... car vous... » M. Uardy interrompit Agricola et lui dit : c Ecoutez-moi, mon ami, avant de continuer cet entretien, je dois vous parler franchement, afin de ne laisser ni à vous ni à vos camarades des espérances qui ne peuvent plus se réaliser... Je suis décidé à vivre désormais, sinon dans le cloître, du moins dans la plus profonde retraite ; car je suis las, voyezvous, mon ami!.... oh ! bien las.... — Bfais nous ne sommes pas las de vous aimer , nous , monsieur, — s'écria le forgeron de plus en plus é^ irayé des paroles et de l'aveu de M. Hardy. — G*est à notre tour niaiiiieuvant de nous dévouer pour vous, de venir à votre aide i force de iruvail, de zèle , de désintéressement, afin de relever la fabrique , votre noble et généreux ouvrage. » M. Hardy secoua tristement la tête. c Je vous le répète, mon ami, — reprit-il, — la vie active est finie pour moi : en peu de temps, voyezvous, j'ai vieilli de vingt ans ; je n'ai plus ni la force, ni la volonté, ni le courage de recommencer k travailler comme par le passé ; j'ai fait , et je m'en félicite , ce que j'ai pu pour le bien de l'humanité... j'ai payé ma dette... Mais à cette heure je n'ai plus qu'un désir, le repos;.. .au'une espérance... les consolations et la paix que procure la religion. —Comment, monsieur, — dit l'agricola au comble de la stupeur, — vous aimez mieux vivre ici dans ce lugubre isolement , que de vivre au milieu de nous qui vous aimons tant l... vous croyez que vous serez plus heureux ici , parmi ces prêtres, que dans votre fabrique relevée de ses ruines, et redevenue plus florissante que jamais? — A n'est plus pour moi de bonheur possible ichbas, » dit M. Uardy avec amertume. Après un moment d'hésitation, Agricola reprit vivement d'une voix altérée : « Monsieur... on vous trompe, on vous abuse d'une manière infâme.— Que voulez-vous dire, mon ami?-- Je vous dis, monsieur l'iridy, que ces prêtres qui vous entourent ont de sinistres desseins*.. Nais, mon ieu ! monsieur, vous ne savez donc pas où vous ôte4*s Ici? — Chez de)K>ns religieux de la compagnie de Jésus. — Oui , vos plus mortels ennemis. — Des ennemis!... — et M. Hardy sourit avec une douloureuse indifférence. — Je n'ai plus à craindre d'ennemis :... où pourraient-ils me frapper, mon Dieu ? il n'y a plus de place... — ils veulent vous déposséder de votre part à un immense héritage, monsieur, — s'écria le lorgenin, — c'est un plan conçu avec une infernale habileté: les

filles du maréchal Simon , mademoiselle de Gardoville, vous, Gabriel, mon frère adoptif... tout ce qui appartient à votre famille enfin, ont déjà pu être victimes de leurs machinations ; je vous dis que ces prêtres n'ont pas d'autre but que d'abuser de votre confiance;... c'est pour cela qu'après l'incendie de la fabrique, ils sont parvenus à vous faire transporter blessé, presque mourant, dans cette maison et à vous y soustraire à tous les yeux... C'est pour cela... que... » M. Hardy Interrompt Agricola. « Vous vous trompez sur le compte de ces religieux, mon ami; ils ont eu pour moi de grands soins..* et quant à ce prétendu héritage... — ajouta M. Hardy avec une morne insouciance, — que me font à cette heure les biens de ce monde, mon ami?... Les choses, les affections de cette vallée de misères et de larmes.... ne sont plus rien pour moi.... J'offre mes souffrances au Seigneur, et j'attends qu'il m'appelle à lui dans sa miséricorde... — Non... non... monsieur..* il est impossible que vous soyez changé à ce point, — dit Agricola, qui ne pouvait se résoudre à croire ce qu'il entendait. — Vous, monsieur, vous... croire à ces maximes désolantes ! vous qui nous faisiez toujours admirer, aimer l'inépuisable bonté d'un Dieu paternel... Et nous vous croyions, car il vous avait envoyé parmi nous... — Je dois me soumettre à sa volonté, puisqu'il m'a retiré d'au milieu de vous, mes amis, sans doute parce que, malgré mes bonnes intentions, je ne le servais pas comme il voulait être servi... j'avais toujours en vue la créature plus que le Créateur. — Et comment pouvez-vous mieux servir « mieux honorer Dieu, monsieur? — s'écria le torse de plus en plus désolé ; — encourager et récompenser le travail , la probité, rendre les hommes meilleurs en assurant leur bonheur, traiter vos ouvriers en frères, développer leur intelligence, leur donner le goût du beau, du bien , augmenter leur bien-être, propager chez eux, par votre exemple, les sentiments d'égalité , de fraternité, de communauté évangélique... Ah! monsieur, pour vous rassurer, rappelez-vous donc seulement le bien que vous avez fait, les bénédictions quotidiennes de tout un petit peuple qui vous devait le bonheur inespéré dont il jouissait. — Mon ami, à quoi bon rappeler le passé? — reprit doucement M. Hardy. — Si j'ai bien agi aux yeux du Seigneur, peut-être il m'en assurera gre... Loin de me glorifier.. . je dois m'humilier dans la poussière, car j'ai été, je le crains, dans une voie mauvaise et en de travers de son usage:... peut-être l'orgueil m'a égaré , moi , infime , obscur, tandis que tant de grands génies se sont soumis humblement à cette église ; c'est dans les larmes, dans l'isolement, dans la mortification, que je dois expier mes fautes, oui... dans l'espoir que ce Dieu vengeur me

les panionnera un jour... et que mes souffrances ne seront pas du moins perdues pour ceux qui sont encore plus coupables que moi. » Agricol ne trouva pas un mot à réprocher et fit par ces paroles, en employant les chagrins et l'affaiblissement de ce malade, étaient parvenues à isoler de lui et de lui-même. à itériliser, à annihiler ainsi même des plus sénéreotes intelligentes « mes esprits les plus bienfaisants, les plus éclairés qui se fussent jamais vus au bonheur de l'espèce humaine. La stupeur du forgeron eût pu fonder qu'il ne sçût ni le courage ni la volonté de son oncle lui qui nous aimait en ami celui qui prêchait généreusement par exemple d'autres bons cœurs auraient suivi tôt ou tard... de sorte que, peu à peu, de proche en proche, et grâce à vous, républicains des prolétaires aurait commencé... Enfin, n'importe. pour nos amis. enfants du peuple. votre mémoire sera toujours sacrée... oh ! oui... si nous ne prononcerons jamais votre nom qu'avec respect, qu'avec une teudressement... car nous ne pourrions nous empêcher de vous plaindre. » Depuis quelques moments, Agricol parlait d'une voix entrecoupée ; il ne put achever ; son émotion atteignit son comble ; malgré la même énergie de son caractère, il ne put retenir ses larmes et s'écria. c'est pourquoi, pardon, si je pleure : mais ce n'est pas pour moi seul, allez ; car. voyez-vous, j'ai le cœur brisé en pensant à toutes les larmes qui seront longtemps versées par bien des braves gens qui se diront : « Nous ne verrons plus M. Hardy... plus jamais, à l'émotion, l'accent d'Agricol, étaient si sincères, sa noble et franche figure, baignée de larmes, avait une expression de dévouement si touchante, que M. Hardy, [N]ous la première fois depuis son séjour chez les révérends pères, se sentit pour ainsi dire le cœur un peu réchauffé, ranimé ; il lui sembla qu'un vivifiant rayon de soleil perçait enfin les ténuebres glacées au milieu desquelles il végétait depuis si longtemps. M. Hardy tendit la main à Agricol, et lui dit d'une voix altérée : « Mon ami... merci !... Cette nouvelle preuve de votre dévouement... mes regrets... tout cela m'émue... mais d'une émotion douce... et sans amertume ; cela me fait du bien. — Ah !... monsieur, — s'écria le forgeron avec une lueur d'espoir, — ne vous contraindez pas ; écoutez la voix de votre cœur... et vous me direz de faire le honneur de ceux qui vous chérissent ; et, pour vous.... voir des gens heureux.... c'est être heureux. Tenez... lisez cette lettre de cette généreuse demoiselle... Elle achève peut-être ce que j'ai commencé ;... et si cela ne suffit pas.... nous verrons... j' » [E]n disant, Agricol s'interrompit en jetant un regard d'espoir vers la porte, puis il ajouta, en présentant de nouveau la

lettre à M. Uaitly : c Uh ! je vous en supplie, monsieur, lisez...
 Mademoiselle de Gardoville m'a dit de vous confirmer tout ce qu'il y a
 dans cette lettre... — >uu... non... je ne dois pas... je ne devrais pas la lire,
 — dit M. Hardy avec hésitation. — A quoi bon... me donner des regrets?...
 car, hélas ! c'est vrai., je vous aimais bien tous, j'avais bien fait des projets
 pour tous dans l'avenir.... — ajouta M. Hardy avec un attendrissement
 involontaire, l'uis il reprit, luttant contre le mouvement de son cœur : —
 Mais quoi bon songer à cela?... le passé ne peut revenir. — Qui sait, inoosité
 M. Hardy, qui sait ? — reprit Agricola, de plus en plus honteux de l'hésitation
 de son ancien patron. — lisez d'abord la lettre de mademoiselle
 de Canioville. » M. Hardy, cédant aux instances d'Agricola, prit cette lettre
 presque malgré lui, la décacheta et la lut : peu à peu sa physionomie
 exprima tour à tour l'attendrissement, la reconnaissance et l'admiration.
 Plusieurs fois il s'interrompit pour dire à Agricola avec une expression dont
 Hésidore lui-même étonné : « Oh ! c'est bien !... c'est beau !... » Puis, la
 lecture terminée, M. Hardy, s'adressant au Bergeron avec un soupir
 mélancolique : c (Juel cœur que celui de mademoiselle de Carda* viUe !
 (Jiie de bonté ! que d'esprit!... que d'élévation dans la pensée!... Je
 n'oublierai jamais la noblesse de sentiments qui lui dicte ses offres à §
 encreuses.... envers moi.... Du moins, puisse-t-elle être heureuse.... ans ce
 triste monde ! — Ah ! croyez-moi, monsieur, — reprit Agricola avec
 entraînement, — un monde qui refuse de telles créatures, ti tant d'autres
 encore qui, sans avoir l'inappréciable valeur de cette excellente demoiselle,
 sont dignes de l'attachement des honnêtes gens, ua

LE JFUIP ERRANT. St(9 londe D*Cftt pas que l'ange, corruption et méchanceté;... il prouve, mire, en (a)Teur de rburaaDilé... C'est ce monde qui tous attend, s'appelle. Allons, monsieur Hardy, écoutez les avis de mademoiselle Cardoville, acceptez les offres qu'elle vous fait, revenez à nous, à la vie... car c'est la mort que cette maison ! — Rentrer dans de où j'ai tant souffert... quitter le calme de cette retraite, — dit M. Hardy en hésitant; — non, non... je ne pourrais... je ne le fais pas. — On ! je n'ai pas compté sur moi seul pour vous décider, il le faut, avec une espérance croissante.... — J'ai là un tuteur (Il montra la porte) que j'ai engagé pour faire appeler le digne... et qui paraîtra quand vous le voudrez. — Que voulez-vous, mon ami? — demanda M. Hardy — Oh! c'est encore une bonne de mademoiselle de Cardoville; elle n'en a pas d'autres. Sachant quelles dangereuses mains vous étiez tombée, connaissant aussi la réputation des gens qui veulent s'enrichir de vous, elle m'a dit : ce Monpricot, le canotier de M. Hardy est si loyal et si bon, qu'il ne peut-être facilement abuser... car les cœurs droits répugnent à croire aux indignités :... puis tu pourras penser que vous êtes obligé à le voir accepter les offres que je lui fais;... mais il est un dont le caractère sacré devra, dans cette circonstance, inspirer confiance à M. Hardy... car ce prêtre admirable est notre parent, il n'est pas aussi victime des implacables ennemis de notre famille. » dit le prêtre... quel est-il? — demanda M. Hardy. — L'abbé (Gabriel imont, mon frère adoptif, — s'écria le forgeron avec orgueil, la noble prêtre... An ! monsieur... si vous l'aviez connu plus tôt de désespérer... vous auriez espéré. Votre chagrin n'aurait servi que ses consolations. — Et ce prêtre... où est-il? — demanda-t-il, avec autant de surprise que de curiosité. — Là, dans votre chambre. Quand le père d'Aigrigny l'a vu avec moi, tu es devenu, tu nous a ordonné de sortir; mais mon brave Gabriel lui a répondu qu'il n'aurait pas à s'entretenir avec vous de graves intérêts; nous lui resterait... Moi, moins patient, j'ai donné une bourrade à l'Aigrigny, qui voulait me faire passer le passage, et je suis accouru, dans la hâte de vous voir... Maintenant, monsieur... vous avez vu Gabriel... n'est-ce pas ? Il n'aurait pas voulu entrer sans vous. Je vais aller le chercher... Vous parlez de la religion;... c'est la foi est la vraie, car elle fait du bien; elle encourage, elle vous soutient... Enfin, grâce à mademoiselle de Cardoville et à » allez nous être rendu ! — s'écria le forgeron, ne pouvant plus tenir son joyeux espoir. — Mon ami, non; ... je ne sais... je crains... » dit Hardy avec une confiance croissante, mais se sentant malgré lui, réconforté par les paroles

connaître du forgeron. — d, profitant de sa timide hésitation de son ancien patron, couvrit, l'ouvrit et s'écria : « Gabriel, mon frère, mon bon, viens, viens... M. Hardy désire te voir... — Mon ami, — reprit-il encore hésitant, mais néanmoins semblant assez satisfait de l'assentiment un peu forcé, — mon ami, que faites-vous?... » — « votre serviteur et le nôtre, » répondit l'agriculteur, ivre de bonheur par le bon succès de l'intervention de Gabriel auprès de l'industriel du forgeron, Gabriel entra aussitôt dans la chambre de M. Uray. CHAPITRE XXXIX. L'abbé dit : aux abords de plusieurs des chambres occupées par les religieux des révérends pères, certaines petites cachettes étaient faites, dans le but de donner toute facilité à l'espionnage incessant entourait tout ce que la compagnie voulait surveiller. M. Hardy se trouva parmi ceux-là, on avait ménagé auprès de son appartement un lieu secret où pouvaient tenir deux personnes ; une sorte de large cheminée aérée et éclairait ce cabinet, où aboutissait l'acoustique disposée avec tant d'art, que les moindres paroles arrivaient de la pièce voisine dans cette cachette aussi distinctes que les sons ; enfin plusieurs trous ronds, adroitement ménagés et inaccessibles endroits, permettaient de voir tout ce qui se passait dans la chambre. Les d'Aigrigny et Rodin occupaient alors le réduit, tout après la brusque entrée d'Agricol et la ferme réponse de l'abbé déclara vouloir parler à M. Hardy si celui-ci le faisait mander, d'Aigrigny, ne voulant faire aucun éclat pour conjurer les suites de la venue de M. Hardy avec le forgeron et le jeune missionnaire, les suites pouvaient être si funestes aux projets de la comble père d'Aigrigny était allé consulter Rodin. — Ici, pendant sa heureuse et rapide convalescence, habitait la voisine réservée aux religieux révérends : il comprit l'extrême gravité de la situation ; tout en reconnaissant que le père d'Aigrigny avait lentement suivi ses instructions relatives au nouveau d'empêchement de l'Agricol et de M. Hardy, l'œuvre de tout succès était assurée sans l'arrivée trop hâtée du forgeron, Rodin, voulant voir, entendre, juger et aviser par lui-même, alla aussitôt s'embusquer dans la cachette en question avec le père d'Aigrigny, après avoir dépêché immédiatement un émissaire à l'archevêque de Paris ; on verra plus tard dans quel but. Les deux révérends pères y étaient arrivés vers le milieu de l'entretien d'Agricol et de M. Hardy. D'abord assez assuré par la morne apathie dans laquelle Q était plongé et dont les étonnantes citations du forgeron n'avaient pu le tirer, les révérends pères virent le danger s'accroître peu à peu et devenir des plus menaçants, du moment où M. Hardy, ébranlé par les instances de l'artisan, consentit à prendre connaissance de la lettre de

mademoiselle de Cardoville, jusqu'au moment où Agricol amena Gabriel afin de porter le dernier coup aux hésitations de son ancien patron. Rodin, grâce à l'indomptable énergie de son caractère, qui lui avait donné la force de supporter la terrible et douloureuse médication du docteur Raleinier, ne courait plus aucun danger ; sa convalescence touchait à son terme ; néanmoins il était encore d'une maigreur effrayante. Le jour, venant d'en haut et tombant d'aplomb sur son crâne jaune et luisant, sur ses ponnettes osseuses et sur son nez anguleux, accusait ces saillies par des touches de vive lumière, tandis que le reste du visage était sillonné d'ombres dures et sans transparence. On eût dit le modèle vivant d'un de ces moines ascétiques de l'école espagnole, sombres peintures, où l'on aperçoit, sous quelque capuchon brun à demi rabattu, un crâne de couleur de vieil ivoire, une pommette livide, un oeil éteint au fond de son orbite, tandis que le reste du visage disparaît dans une pénombre obscure, à travers laquelle l'on distingue à peine une forme humaine, agenouillée et enveloppée d'un froc à ceinture de corde. Cette ressemblance paraissait d'autant plus frappante que Rodin, descendant de chez lui à la hâte, n'avait pas quitté sa longue robe de chambre de laine noire ; de plus, étant encore très-sensible au froid, il avait jeté sur ses épaules un camail de drap noir à capuchon, afin de se préserver de la bise du nord. Le père d'Algry, ne se trouvant pas placé verticalement sous la lumière qui éclairait la cachette, restait dans la demi-teinte. Au moment où nous présentons les deux jésuites au lecteur, Agricol venait de sortir de la chambre pour aller chercher Gabriel et l'emmener auprès de son ancien patron. Le père d'Aigrigny, regardant Rodin avec une angoisse à la fois profonde et courroucée, lui dit à voix basse : « Sans la lettre de mademoiselle de Cardoville, les instances du forgeron restaient vaines, (icette inaudite ! jeune fille sera donc toujours et partout l'obstacle contre lequel viendront échouer nos projets. » Quoi ou quoi ait pu faire, la voici réunie à cet Indien ; si maintenant l'abbé Gabriel vient combler la mesure, et que, grâce à lui, M. Hardy nous échappe, que faire?... que faire?... Ah ! mon père,... c'est à désespérer de l'avenir ! — Non, ^ dit sèchement Rodin, — > si à l'archevêché on ne met aucune lenteur à exécuter mes ordres. — Et dans ce cas ? — Je répète encore de tout ;... non, il faut qu'avant une demi-heure j'aie les papiers en question. — Cela doit être prêt et signé depuis deux ou trois jours, car, d'après votre ordre, j'ai écrit le jour même des notes... et... » à Rodin, au lieu de continuer cet entretien à voix basse, colla son œil à l'une des ouvertures qui permettaient de voir ce qui se passait dans la chambre

voisine, puis de la main il fit signe au père d'Aigrigny de garder le silence.
» CHAPITRE XXXIV. On prêtre «elon le Christ A cet instant Rodin voyait
Agricol rentrer dans la chambre. Jo M. Bardy, tenant Gabriel par la main. La
présence de ces deux jeunes gens, l'un «l'une figure si mâle, si ouverte,
l'autre d'une beauté mâle anglique, offrait un contraste tellement frappant
avec les physiognomies hypocrites des gens dont M. Hardy était
habituellement entouré, que, d'émue par la douloureuse pensée «l'artisan, U
lui sembla que son cœur, comprimé depuis si longtemps, maintenant dilatait toute
une salutaire influence. Gabriel, quoiqu'il n'eût jamais vu M. Hardy, fut
frappé de l'altération de ses traits: il reconnaissait sur cette figure
soudainement, abattue, cette fatalité cachet de soumission énervante,
d'anéantissement moral dont restait rendu. Ecoutez-le, vous verrez comment U
déchiffra les paroles «lui vous «butent par de fausses apparences
religieuses; oui» oui, U les

290 LE JUIF ERRANT. démasquer» car il a été aussi Tictime de ces misérables, n'est-ce pas, Gabriel?» Le jeune missionnaire lit un mouvement de la main pour modérer l'exaltation du forgeron, et dit à M. Hardy, de sa Voix douce et vibrante : « Si, dans les pénibles circonstances où vous vous trouvez, monsieur, les conseils d'un de vos frères en Jésus-Christ peuvent vous être utiles, disposez de moi... D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, je vous suis déjà bien respectueusement attaché. — A moi, monsieur Tabbé ? — dit M. Uardy. — Je sais, monsieur, — reprit Gabriel, — vos bontés pour mon Père adoptif ; je sais votre admirable générosité envers vos ouvriers ; Us vous chérissent, ils vous vénèrent, monsieur : que la conscience de leur gratitude, avec la conviction d'avoir été agréable à Dieu, dont l'éternelle Bonté se répand dans tout ce qui est bon, soient votre récompense pour le bien que vous avez fait, soient votre encouragement pour le bien que vous ferez encore... — Je vous remercie, monsieur l'abbé, — répondait M. Uardy touché de ce langage si différent de celui du père d'Aigrigny ; — dans la tristesse où je suis plongé, il est doux au cœur d'entendre parler d'une manière si consolante, et, je l'avoue,** ajouta M. Hardy d'un air pensif, l'élévation, la gravité de votre caractère donnent un grand poids à vos paroles. -> Voilà ce qu'il y avait à craindre, — dit tout bas le père d'Aigrigny à Rodin, qui restait toujours à son trou, l'œil pénétrant, l'oreille au guet, — ce Gabriel va tout faire pour arracher M. Hardy à son apathie, et le rejeter dans la vie active. — - Je ne crains pas cela, — répondit Rodin de sa voix brève et tranchante ; — 51. Hardy s'oubliera peut-être un moment ; mais, s'il essaye de marcher, il verra bien qu'il a les jambes cassées... — Que craint donc Votre Révérence ? — La lenteur de notre révérend père de l'archevêché. — Mais qu'espérez-vous de... » Mais Rodin, dont l'attention était de nouveau excitée, interrompit d'un signe le père d'Aigrigny, qui resta muet. Un silence de quelques secondes avait succédé au commencement de l'entretien de Gabriel et de M. Hardy, celui-ci étant resté un instant absorbé par des réflexions que faisait naître le langage de Gabriel. Pendant ce moment de silence, Agricola avait machinalement jeté les yeux sur quelques-unes des lugubres sentences dont étaient, pour ainsi dire, tapissés les murs de la chambre de M. Hardy ; tout à coup, prenant Gabriel par le bras, il s'écria avec un geste expressif : « An 1 mon frère,... lis ces maximes;... tu comprendras tout ! Quel homme, mon Dieu, restant dans la solitude seul à seul avec d'aussi désolantes pensées, ne tomberait pas dans

le plus affreux désespoir... n'irait pas jusqu'au suicide peut-être?... Ah! c'est horrible! c'est inlâme! — ajouta larti* San avec indignation; — mais c'est un assassinat moral !!! — Vous êtes >rane, mon ami, — reprit M. Hardy en secouant tristement la tête, — vous avez toujours été heureux, vous n'avez éprouvé aucune décep* tion;... ces maximes peuvent vous sembler trompeuses; mais, hélas! pour moi... et le plus grand nombre des hommes, elles ne sont que trop vraies ; ici-bas, tout est néant, misère, douleur, car l'homme est né pour souffrir I... N'est-il pas vrai , monsieur l'abbé? » ajouta-t-il en s'adressant à Gabriel. Celui-ci avait aussi jeté les yeux sur différentes maximes que le forgeron venait de lui indiquer; le jeune prêtre ne put s'empêcher de sourire avec amertume en songeant au calcul odieux qui avait dicté le choix de ces réflexions. Aussi répondit-il à M. Hardy aune voix émue . « Non, non, monsieur, tout n'est pas néant, mensonge, misères, déceptions, vanité ici-bas... Non, Tboinme n'est pas dé pour souffrir; non. Dieu, dont la suprême essence est une bontié paterneUe, ne se complaît pas aux douleurs de ses créatures qu'U a faites pour être aimantes et neureusesen ce monde... — Oh! l'entendez-vous, monsieur Hardy, l'entendez-vous? — s'écria le forgeron, — c'est aussi un prêtre, lui,... mais un vrai, un sublime prêtre, et il ne parle pas comme les autres... — Hélas! pourtant, monsieur l'abbé, — dit M. Hardy, ces maximes si tristes sont extraites d'un livre que l'on met presque à l'égal d'un livre divin. — De ce livre, monsieur, — dit Gabriel, — on peut abuser comme de toute œuvre humaine ! Ecrit pour enchahier de pauvres moines dans le renoncement, dans l'isolement, dans l'obéissance aveugle d'une vie oisive, stérile, ce livre, en prêchant le détachement de tout, le mépris de soi, la défiance de ses frères, un servilisme écrasant , avait pour but de persuader ces malheureux moines que les tortures de cette vie qu'on leur imposait, de cette vie en tout opposée aux vues étemelles de Dieu sur l'humanité, seraient douces au Seigneur. .. — Ah ! ce livre me paraît, ainsi expliqué, plus effrayant encore, — dit M. Hard^. — Blasphème! impiété !... — poursuivit uabriel, qui ne pouvait contenu* son indignation; oser sanctifier l'oisiveté, l'isolement, la déGance de tous, lorsqu'il n'y a de divin au monde que le saint travail, que le saint amour de ses frères. Sue la sainte communion avec eux! Sacrilège!!! oser dire qu'un père 'une bonté immense, infinie, se rejouit dans les douleurs de ses enfants... lui ! lui ! juste ciel! lui qui n'a de soulfranccs que celles de ses enfants, lui qui n'a qu'un vœu, leur bonheur, lui qui les a magnifiquement doués de tous les trésors de la création, lui enfln qui les a

reliés à son immortalité par l'immortalité de leur âme. — Oh ! vos paroles sont belles, sont consolantes, — s'écria M. Hardy de plus en plus ébranlé ; — mais, hélas ! pourquoi tant de malheureux sur la terre malgré la bonté providentielle du Seigneur? — Oui... oh! oui,... il y a dans ce monde de bien horribles misères, — reprit Gabriel avec attendrissement et tristesse. — Oui, bien des pauvres, déshérités de toute joie, de toute espérance, on les voit frissonner de froid, manœuvrer de Téfemenls eC d'abri» m des richesses immenses que le Créateur a dispensées, on voit pour h îSh cité de quelques hommes, mais |M>Dr la S&idié de tous; car il a forii que le inrtage fttt fait avec équité (1);... mais quelquefois le SM emparés du commun héritage ^ l'astuce, par la force,... es c'ettde cela que Dieu s'afDige. Oh.' oui, s'U souffre, c'est de Toir que, psv satisfaire au cruel égoïsme de quelques-uns, des masses innombrables de créatures sont vouées à un sort déplorable. Aussi les opprimés de tous les temps, de tous les pays, osant prendre Dieu pour eux se sont unis pour proclamer en son nom cette épouvantable ma: — « L'homme est né pour souffrir;... ses humiliations, ses souffrances ces sont agréables à Dieu... » — Oui, ils ont proclamé cela: de sorte que plus le sort de la créature qu'ils exploitaient était rude, humiliant, douloureux, plus la créature versait de sueurs, de larmes, de sang, plus, selon ces homicides, le Seigneur était satisfait et glorifié... — Ah ! je vous comprends... je revis... je me souviens, — s'écria tout à coup M. Hardy, comme s'il sortait d'un songe, comme si la lumière cit tout à coup brillé à sa pensée obscurcie. — Oh ! oui... TcOà ce que fai toujours cru... voilà ce que je croyais... avant que d'af&imx chaniH eussent affaibli mon intelligence.— Oui, vous avez eu cela, nue et ffrand cœur! — s'écria Gabriel,— et alors vous ne pensiez ^ que tout était misère ici-bas, puisque, grâce à vous, vos ouvriers vivaient heureux ; tout n'était donc pas déception, vanité, puisque chaque jour votre cœur jouissait de la reconnaissance de vos frères ; tout n'était donc pas larmes, désolation, puisque vous voyiez sans cesse autour de vous «i visages souriants... La créature n'était donc pas inexorablement vouée au malheur, puisque vous la combliez de félicité... Ah ! croyez-moi, lorsque l'on entre plein de cœur, d'amour et de foi dans les véritables tues de Dieu... du Dieu sauveur, qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres,i on voit, on sent, on sait que la fin de l'humanité est le bonheur de ioib, et que l'homme est né pour être heureux... Ah! mon frère, — aïoota Gabriel ému jusqu'aux larmes en montrant les maximes dont la chaicbre était entourée,— ce livre terrible vous a fait bien du mal,... ce livre qu'ils ont eu l'audace d'appeler

YlmHatUm de Jésus-Christ.» — ajoala Gabriel avec indignation, — ce livre!! limitation de la parole du Qiria!! ce livre désolant, qui ne contient que des pensées de vengeance, de mépris, de mort, de désespoir, lorsque le Christ n'a eu que des paroles de paix, de pardon, d'espérance et d'amour... — Oh! je vooscrob... — s'écria M. Hardy dans un doux ravissement, — je vous crois, j'ai besoia de vous croire. — O mon frère !... — reprit Gabriel de plus en plus ^u, — mon frère!... croyez à un Dieu toujours bon, toujours miséricordieux, toujours aimant ; croyez à un Dieu qui bénit le travail, à un Diei qui souffrirait cruellement pour ses en£ints, si, au lieu d'employer, pour le bien de tous, les dons qu'il vous a prodigués, vous vous isoliez à jamais dans un désespoir éuervant et stérile !... Non, non. Dieu ne le veut pas!... Debout, mon frère... — ajouta Gabriel en prenant conbalement la main de M. Hardy, qui se leva comme s'il eût obéi à un généreux magnétisme, — debout,... mon frère ! tout un monde de travailleurs vous bénit et vous appeUe; quittez cette tombe,... venez,... venes au grand au*,... au grand soleil, au milieu de cœurs chaleureux, sympathiques; quittez cet air étouffant pour l'air salubre et vivifiant de la Kboté; quittez cette morne retraite pour l'asile animé par les chants des travailleurs; venez, venez retrouver ce peuple d'artisans laborieux dont vous êtes la Providence; soulevé par leurs bras robustes, pressé sur leurs cœurs gâaéreux, entouré de femmes, d'enfants, de viMihrdi pleurant de joie à votre retour, vous serez régénéré; vous sentirez que la volonté, que la puissance de Dieu est en vous,... puisque tgob pouvez tant pour le bonheur de vos frèrrs. — Gabriel,... tu dis vrai:... c'est à toi,... c'est à Dieu... c^ue notre puivre petit peuple de travaflleurs devra le retour de son bienfaiteur, — s'écria Agricol en se jetant dans les bras de Gabriel et le serrant avec attendrissement contre son cœur. — Ah ! je ne crains plus rien maintenant. M. Hardy nous sera reodo! — Oui, vous avez raison, ce sera à lui, à cet admirable prêtre seloo le Christ, que je devrai ma résurrection,... car ici j'étais enseveli virant dans un sépulcre, — dit M. Hardy, qui s'était levé, droit, ferme, les joues légèrement colorées, l'œO brillant, lui jusqu'alors si pâle, si abaUn, si courbe ! — Enfin, vous êtes à nous ! — s'écria le forgeron ; — je n'ea doute plus à cette heure. — Je l'espère, mon ami, — dit M. Hardy. — Vous acceptez les offres de mademoiseUe de CardoviHe ? — Tantôt je lui écrirai a ce sujet;... mais avant, — ajouta- t-U d'un air grave et st rieux, — je désire m'entrctenir seul avec mon frère; — et u oflnt avec' (1) La doctrine, non du partage, maïs de la commanauté, non de U dirijioB, mais de rassoriation, est

toat entière en substance dans ce passage da iVoii fMi Teitament : c Tous ceux qui se convertissent à la foi mettent leurs biens, lein c travaux, leur vie eu commun ; ils n'ont tous qu'un cœur, qu'une âme; îlt m c forment tous ensemble qu'un seul corps ; nul ne possède rieu en parti^afio', c mais toutes choses sont communes entre eux : c'est pourquoi U n y a pis dl c pnuvres parmi eux. » (Àctet des A^ret^ cbap. ly, 32, &.] rlous empruntons cette citation a un excellent article ae N. F.TuiAL^ni !■ Juttice distrbtUive. — Bevu\$ indépendante), qui renferme la remarquable et pn>fonde analj^Ke de difTérents systèmes socialistes, et de plusieurs écrits sur il même matière, par MM. l^uis Blanc, Villegardelle, Pecqueur, inteUiffences d'élite, penseurs généreux dont s'honore le socialisme. Citons encore 1 Aceorrf dv intériti d

The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate

LE JUIF KRIL¹T. SO^èrc d'Aigrigny k r.nrfiii avec stupeur. — Je pense mic l'on a trop tardé à revenir de Fai[^] cIk^vû lié, et que ce missionnaire hérétique va tout perdre, » dit Rodin ea se rmgeant les ongles jusqu'au sang. CHAPITRE XXXV. Ia confes«^ôioD. Lorsque Agricool eol qoM la rlianibrc, Bf . Hardy, s\ip])ro(liaut de Gabriel, lui dit : c Monsieur fabbé... — Non, dites votre frère, vous m'a ▼ ex donné ce nom... et J'y Haut, reprit afiertueusement le jeune missionnaire en tendant sa maw à .M. Hardy. Celui-ci la serra cordialement et reprit : c Eh bien ! mon frère, vos paroles m'out ranimé» m'ont rappelé à des devoirs que, dans mon chagrin, j'avais méconnus ; mainlCBanl, puisse la force ne pas nie manqu(r dans la nouvelle éprenve que Je vuis (enter... car, lielas! vous ne savez pas tout. — Qoe vnolet-fons dire ?... — reprit Gabriel avec intérêt. — J'ai de péiiiMes aveux à nmⁿ faire... — reprit M. Hardy après un moment de âilenoe el de tēflialaa : — voulez-vous entcnare ma confession?... — Je vow en prie... dkis votre confidence... mon frère. — répondit Gabriel. — ?ie nuuvez-vott donc pas m'enlendre comme confesseur?... — Autant que je le poiVt — reprit Gabriel, — i'évitr la coiife&siou... oniciclle, si cela se peal Ai: ciea, adon mol, de tristes Inconvénients ; mais je suis heuren, obTMeB bcMrm ! quand j'inspire cette confunce grâce à laquelle un airi[^]tat ouvrir son ccpur à s, | our I que le Christ la vonBien nuilheureut èle et sAr pour se con, comme je sui> soumis ent prononr es, — dit , — j'obéis aux lois de ce sera le confesKeur qui cendle frère Je qui util détruit votre fiibriqiie aimt dêtoitrsl4ea... — .Vh! innu I. — dit M. Hardy en inleîToin|<:uh gabriel.= "" qu="" e="" t="" gniud="" pieu="" moncourace="" ne="" faillirait="" pas="" on="" pr="" d="" hiui="" que="" l="" seul="" reparc="" mais="" h="" il="" des="" pertes="" rifli="" n:="" pare...="" u="" est="" ruines="" dans="" le="" c="" rien="" rel="" ntmi="" oc="" yn="" tant="" tout="" theure="" do="" votre="" g="" pamk="" favenir="" si="" soaibre="" jusqu="" pour="" moi="" s="" ni="" encouragement="" ranim="" eu="" me="" raiifn4a="" la="" mission="" j="" enenrea="" en="" ce="" moude...="" bichi="" maii="" fr="" de="" nihiv4-ll="" craintes="" viennent="" m="" quanl="" je="" enoge="" rentrer="" celle="" sia="" agit="" ammde="" oi="" taat="" ces="" craiucs.="" qui="" les="" fak="" na="" dit="" gabriel="" avec="" un="" ifil="" tcouu-a="" iinh="" mon="" reprit="" m.="" hardy="" ouuceiitr="" hm="" restait="" tendresse="" diivonei=""

lient="" aw="" dea="" rjn="" .="" sur="" an="" croyais="" simvre="" et=""
 une="" affection="" pln="" tromp="" mani="" atmce="" femme....=""
 nprc="" o="" r="" sacrifi="" ses="" devoirs="" a="" coura="" puis="" i=""
 himm="" davantage="" courage="" sactifier="" notre="" amour="" re=""
 sa="" elle="" quitt="" jamais="" france...="" ilclas="" jc="" ccs=""
 chagrins="" soient="" imuraliles="" au="" milieu="" nouvelle="" voie=""
 vous="" parcourir.="" .rav="" faiblesse="">t grande,... et ell * m'effraye
 d'aatant plus, ty e je n'ai pas le droit de rester oisif, isolé, tant que' je puis
 encore ([iif'l!|ii(> chtise pour l'humanité; vous m'avez éclairé sur ce devoir,
 mon fn'i c . . seulement toute ma crainte, malgré ma bmioe résoKition....
 c«(.]r vous le répète, de seniir les forces m'abandonner, kiTMiue je vjis me
 retrouver dans ce m:indc h tout jamais, poor moi, froid et dé«u*tt. — Mais
 ces braves artisans qui vous attendent, ^l vous bénissent, ne le peupleroni-
 ilspas, ce monoe? — Oui... mon frère. — dit M. Ilanly avere, quoi que
 rexpriencc nous apprenne, quoiqu'elle nous déve,... j'o!)éirai à >a
 disripline, si pesante nue soit quelquefois pour rious cette discipline. —
 Tour vous, mon ftèie? — Oui, pour nous prêtres de cami)i^;iie ou
 des.seivasts des villes, pour nous tous, humbles prolétaires fin clergé,
 simples ouvriers de la vigne du SiMgneur : oui, l'aristocratie qui b'cst peu à
 } en introduite daus l'I'glisc est souvent envers nous d'ime li^'nenr un l'Oii
 léodalc : mais telle c^t la dix lue essence du chri*^tiani>me. tpi il tvî%tc
 aux abus qui tendent ft le dénaturer, et c'est encoieibn? les rmgs obsnrs du
 tes clergé que je ptds servir mieux que partout ailIdnrs h sainte cause des
 dériiérItés, et prêcher leur ém:fnriptith)D avec une eertafne Indépendance...
 r(*st poor cela, mon fri'^rr, qnn Je reste dans l'EgTise, cl, y restant» ie me
 soumets h sa disdpline ; je voas dis eelSit tnnn frire — ajouta fiabriel avec
 expansion, — parce que, vous et' moi, nous firèdions la mf>me cause; les
 artisans que vous avez con\lê^ !i partaser arec vous te fruit de vos travaux
 ne sont pirs riésliérilés... Mu'^i donc, pins ellica cément que moi, par le bien
 qrir ^ous faileç, vous servez le Chrisl... — El je continuerai de le si-rvir,
 pourvu, je vous IpTtfpôte, tjor j'en aîo îa force. — l*(»nrq!:oî relie Ibrce
 vous îtvanqncrtrtt-elle? — Si votis saviez combien Je suis nulheuri îi^ î... si
 \. «s saviez tous les coups qui m'ont fr.ipiié!... ~ S\$ans doi:te, la ruine et
 Vin* la fm de l'humanité: il vent rhaBflVàanNM, parce «pli le vent juste et
 bon. — Ob ! si j'avalala eflMèi|kalla eaa paroles d'espérance! — reprit M.
 Hardy,— mes blessureaflasaraluit giérie«, an lien de devenir incurabiea:
 J'avrak recommencé phitOi l'tfuivre et bte que vow m'engagez à pomnlvre,

l'y aurais trouvé la coBSêbiM, ronbli de mes maux peni élre: tandis qu'& présent... ohl teMl»^cela est horrible à avouer... an m'a rendu la douleur si famDièi^^*! aoe semble qu'elle doit à Jaaris paralyser ma vie... » rois, ajanl honte de celte rechute d'abatteaaaift ■• Im^ ajouta d'une wh navrante, en cachant son \is3ge tes aesMaiBa: « Oh ! pardon... pardon de ma faiblesse... Mais si vuuaaaviei ee qne e'eat qn une pauvre créatare qui ne vivait mie pr)c ccnv, et à ani tout a manqué a la fois! Qne voulez-vous... elle encrcle deaomeèlesà se rattacher à qn(Ique clioae, et ses hésiliitious, ses craintesyacs impuissances mêmes . sont, croyez-m U plus dignes de compasslnfe que de dédain. » Il v avait. quelque elio^e de si déchirant dans l'humilité de cet aveu, que ôabriel en bit ttrnché jusqu'aux larmes. A ces accès d'accablenient presque maladifs, le jeune nn^sionnaire reeormaisait a\ee elfroi le^ terribles effets des manœuvres des révérends pères, si hahiles à eii\ (nimer, à rendre moi telles, les blessures dcN âmes tend n*s et délicates (qu'ils \enlenl i-oler et capter), en distill.int longtemps, gontle .i goule, l'àere poison des maximes les plus dés< liantes, ^achant cm ure qu> l'.ibhne du dési'Spoir exerce nue sorte d'attraction vertigineuse, ces prêtres creuH'nt, creusent cet abîme autour de leur victime, jus(|U à ce qn'épt^rdue... fasdnée... elle plonge iiicesi«Rs?*Riissiii^PX-vom, mon fn*re. v»s bica» survs ne ^uut pjas ineundiles- ... une fois hors de cette maison... cfoytamoi, ellfs guériront rapidemeivi. — Hélas ! r oinffnr«are»|iéer ?— Ci oire/-» moi, mon frère,... elles se guérh-oiii dn mnauuil «ni v^n rlKiffriiift jiMsé*. , loin d'éveiller en vous Aïs pcnst^s de descijMïir, .. éveilW«iiiit des E*nséi*s eownlîwite^, presque dimce*. — Ile |areiUns |ien.ci>-... «cnsontes, pre';qne douces!... — s'éeria M. Hardy, ne ponvniil cnire ei» qu'il infetnl lit. — t^M, — npril îirl». i»'l en «miri.fi»? awc nue iM'Hté aiipéliiii'e ; — car il e>l, voyer-voi s. ili" i:rii!iil> doiMfuis. de g-^wnlrs con-obliions dans la pilié,...' d.iw; le | anion l'ilcs** dites, ni

The text on this page is estimated to be only 13.97% accurate

999 LE JUIF ERAAIT. L qtri ravalenl trahi it-eOe jurais Inplrri n
Chriai des me, de dé9etiM>lr. de Teo|enwoT... Nod. non... ils in cœur des
pirolm reenpHes de muMétude el de poi^ wii dan tes urnet avec um
bdiili[«>ce toefTable. puia ses ennemis. Eh bienl an ileo desmflHrHecUnt
d'«I trahison d'an ami,... plaignei-)e, mon Ikère.... pries paspdncet . _
BesonflrepuT IKiêtT dans votre généreuse amitié... qtd trésor __ infidèle
amlT.. qai tons dit qu'il ne se repnt pas, qu'il ' Hâas I H est vrai, si vovs
penseï lo^ouit an mal que a trahison, votre cœnr se inâera dans me
désclatioa nscK, aneoDiraire, auclMrniedapardon,àla doocear votre coBw
s'aD^en, et votre tme sera heureuse, car ■. Budj.— »ua sn. Owrtrsoodabii
eâte naUirs si généreuse, d dâicate, ai aimante, les voies adorables et
m&Dîes du pwdoa ei de b prière, c'était répondre i ses Instincts, c'était
sauver ce malieareuz; tandis reprit ilodn sans répondre è II (h révérend père.





The text on this page is estimated to be only 13.70% accurate

-dit . , , »*breu7 V a^-il ici une voilure dr voyage? EM-ce clair?
— Sao«dotilc,.. J "ai ici bi mlciue, — dit k révérend pén. — Alors,
envnypi chercher des chevsm de poste à rin»tRnt miïme. —
ElpourqurnCiira?... — Pour emmener M. Itard^. — EnuiKherM. Hardy! —
reprit le père d'Aigri^y. croy»nl que Itndin ■Mirait. — Oui, — reprit celui-
ci. vous l'eoimenerëi ce snir à Saintllnyifn — Dans rpite triste et profonde
snlliude... lui... H. iUrdy. ■ Et le père d'Aigrigiyy croyait rêvur. t^ X « Ld.
H. Hardy. — répondit Ktfâifi aiUrmali ventent en haussant le» qwD)^. —
Emmener M. ll.rdy,.. mulnU'uiut... lorsque ce Gabriel !... — Avant une demi-
-heure M. Hardy me suppliera i (eiimix w leauneoer hors de Paris, ;iu hout
du moïidi>. dans un désert, si je piiK. — Et Gahrier.'... — Et l.i lettre qu'on
vient de m'apportr de l'archevêché, il n'y a qu'un iïislant ? — Mais vous
disici tout n ll.cure qu'il ctil trop Urd — ToM à l'heure je n'avais pas lv;onil
;... uwiiiteMn(je l'ai, • ré|nni)ii Itodin de sa voix brève. Ce disant, le* cleu\
révércuds jiêres quitléri'ot pr^ipitaniim-ui k myUdnmx réduit. I
CUAPITBB XXXVI. ■l>fès «voir serré Gabriel mire ses bns. — Av«c ces
trois mot*, vous ro'avei rendu i b vie, t l'etpénoce... > Il venait de prononcer
ces paroles, lorsque ta porte t'ouvrit: un domestique entra et remit
sllenceusenienl au jeune prClre une large envclippc, p is «orlii.
Asmétnnp. Gabriel prit l'enveloppe ci la rt^nrd d'abiinl machioatement
puis, aïiercevani a l'un de ses angles un timbra particulier, il ta d^5irucheta
pr^i-iuiumment. eu lira H lut un papier plié en forme de dépêche
miuîstéricilo. à taq«e)le pendait un sceau de cire rouge. • CHi! mon
Dieu!...! «écria iovolonnairement Gabriel d'uue voit douloureusement
émue. Puis, s'sdn«aait à M.llard?: «Pardon... monsieur... —Qu'y a4-UT api
ireiMt- vous quelque rocheuse nouvelle? dli M. Hardy avec imér^t. — Oui.,
tneo Irisle... ■ reprit Uabriol avec accablement. . fuis H ;ijoala en se parlant
i lui-niéiïie : ■ Ainsi... c'était pour ceb qu'on m'avait mandé i Paris: l'on n'a
[ia tf. Hardy, regardant le jeuoe prêtre avec autant de Mtrprise que
d'ioquiétiide, lui dit aiïectwusemeni : ■ Quoique mon »niilié, ma reconnais'
sauce vous soient bien récemment acquises. . ne ptiis-^ vous i>tre tmn i
quelque chose'/ Je vous dois lanl... que je serais ttenreui de pouvoir
n'acquitter un peu... — Vous aurci ^il beaucoup pour moi. mon rrên-, en me
laissaui un bon souvenir de ce jour:... vous me rendci plu» facile la
ri^guatiou à un chagrin cni.'l. — Vous avei un ehitgrin?... — dil vivement

M. Hardy — Ou plu iAt, noo... une surprise péuiblct > dit Après 0 boife ' 1 1
Itagithcrl «Uni I«i a|iiiilei de puUdeti. — rtM W8 - ?,*î ""l'i'e de Diire*
niii.iii[ucr que, par une réserve remplie de diinilé, Gabriel s'était cnnienié
de n-courir aux moyens les plus généreux pour amichcr M. Hardy a I
inHueucc meurtrière des révéfeods père» : il répugiiall k b grande cl belle
ùme du jeune miasiomtaire de descendre jusqu'à b révélalioa des odieiffic»
macliinalions de ces préim. Il o aurait eu recours à ce moyen cxirrme que si
sa par«)le pénciraoïe et sympathique eOI échoué contre l'aveuglemenl de
M. Hardy • Travail, prii-rt- H |>arrion' —disait «vpc ravtwemei El,
délnumant b tête, il essuya oae brme qui rodait sur sa Joue. 1 1 Il reprit : ■
Mais en m'adrcssani an Dieu bon, au tHea juste, les cnnsoblions ue roc
mauquenmt pas:.,, Hh commencent déjà, puisque je vous laisse dans une*

bonne et généreuse vote... Adieu diioc. mon Ileri'. ibicniAl... — Vousine



The text on this page is estimated to be only 13.96% accurate

B»t LE JUIF ERRANT. MiMiiioi»raie>Toitt?BUBdcoHiQ, car Je quille «tiourd'hui celte iDniEiin. — A (li'iiialii duac, luou cher frère, > dit (îabriel en sornuiot la lUiiu d« H. Uurdy. lÀ-lui-ûi, pur uD mouvement involonUini peut4tr« buiaclir, au moiDCiil »û tiabi ici retinil u maio, la sem, et)• garda entre les «csnes coiiinie Kl. craignant de le voir partift il eût vonlu le retenir auprèi de lyi. Le K-ûiie prêtre, tarprisi recarda H. Oardy ; celui-ci lui dit en eo«>riaiil UiuciniiDDl, et en abandonuanl u main, qu'il tenait : ■Pardon, mon Trère, niaiB,TouileTO]«i, gT)iccàcequej'ai(ou(Iert ici... je suis duvi'iiii un peu cointte les entiuts qui ont peur... lorsqu'on les laisse seuls... ~ Li mui. Je vât ranord «ir voua... Je voutlâisse avec des l> (.itsûcs Gontalanlea, avec 4es espénnces certaine. iiJlea sulTu-oni it Dciniwr vulre solitude iosqn'l l'arrivée de mon bon Agncol... qui ne peut taillera WTenir...ED<: adieu="" et="" demain="" own="" fr="" ut="" :i="" mod="" cher="" hurevr.="" oh="" nemanqoeipndevenir="" carj="" riii="" grand="" bewrin="" de="" votre="" bienhisaiu="" appui="" poor="" ma="" premi="" pai="" an="" irandsom="" moi="" qui="" suit="" real="" u="" longtemps="" iinnioliile="" dans="" tes="" tcn="" k="" donc="" dit="" gabriel="" cl="" iusnue-l="" l="" pri="" courage="" eapoir="" el="" u.="" llardy="" avec="" eea="" uiuts="" on="" eat="" bien="" il="" resta="" seul.="" chose="" crainte="" involontaire="" qn="" avait="" ressentie="" au="" niorocut="" t="" diqras="" sortir="" se="" reproduisait="" dem.="" tous="" une="" antre="" brme:="" aussit="" apr="" le="" d="" du="" jeune="" pr="" peusionnaie="" dea="" r="" p="" crut="" voir="" uuc="" ombre="" sinistre="" en="" succ="" su="" pur="" doux="" rayonnement="" rabriei...="" cette="" sorte="" rmcuou="" concevable="" oiie="" j="" profondes="" surtout="" si="" songii="" i="" physique="" moral="" oii="" trouvait="" h.="" bardy="" drpuis="" loialeiiips.="" un="" quart="" environ="" s="" pass="" depuis="" lorsque="" doniesliriue="" altect="" serricc="" pensionnaire="" des="" pt="" entra="" lui="" niniit="" lettre.="">e qui culte lettre? — demanda H. Hardy. — D'un peuiionnaire de la maison, monsieur, ■ répondit le domestique en s'inchoanl. Cil hoiiime avait ime flgnre surnoise et btlate, des cheveut |ilats, parlait tout bas et tenait loiijoim les jeux baissés ; en allendiinl la ré[>i>nse de M. Uardy, U cnriaa ses mains, et Bt tourner beiiottcinciil ses M. llardy décacheta la kltre qu'on venait de lui remettre, et lui ce qui suit : « Monsieur, ■ J'apprends

seulement aujourd'hui, i l'iuMM el par hasard, que je « inc trouve aver vous dans cette lespectaMl Maison; une langue ma• ladic que j'ai ^ile, la profonde retraite dans laqndle je vis, vous e\• pliquiTotil assez jnou ignorance de nuire voisinage. Hen que nous ne ■ nous soyous rencontra au'une rois, monueur, ta CfrcotisLinet qui « m'a réceinuHinl procuré l'nonni'ur de vous voir a M pour vous lèl« l(>ii I grave, que je ne puis croire ^m vous l'ayez «ofiliée... > M. llardy Gl un mouvement île surpris^ rassembla Ms souvenirs, et, lie irouvuut rkn qui pdl le mutirc sur la «^e, continua de lire : ■ Celle |jc(-iueus«' SYtn|iaUiie pour vous, iwnsiear, que)e ne puis résister « à :iiOU vif «lésif de vous pri-scaier mes bomotaeês, surtout en appren n»nt que vous quittez aiMMinl'I.ui celle maisan, ainsi i|uc vinii de me B 11' dire à rinslant même l'excellent et digne abbé li.ibriel, un des humH niesijiic j'aiuur, qiiicj'admir«etquc]evdkèrelc|ilusau monde, a l'lii^-je croire, loousieur, qu'au moUMit de quitter nuire (laisible H retraite p-mr rentrer dans le monde, vom d^iigncre/ acrueilli lavora■ l'leiiietit relie prière, pifut-êire liufiscrète, d'un [lauvre vieillard voué ■ ilé'Oi'iiiniit à uuupriilbndesolilude, ctqui ne peut i^pi-rer de vou\rena ciiiiiii'er au milieu du tiuurhillim de la société, qu'il a quittée pour luun 1 11 :ii(bnirbuiiiK-urdevotréré|ionM'tnre de cvlle lettre a IcuiHU ih; i eliii qui la aiguuii, -M-llardy ru~si'iiiliLi sUquu : < C'est U. Itodin q; i \o»- a ii*iiii:i eetle lettre? — Oui, iiitotisieur. — l^t... qu'e&tee qiic ;: i:iiiiiii? — l'u liitu \\nt\ monsii'ur. qui iclévc d'une hin};uu ui:>lailic .i.i .i .. IUilirciiipuliT. fii-pnisqut'lqiu-sjiuisâpeine il esi L(iin;!li;M>iit; ^.:> s i! f.:| ■■in;.^nrt.siii';M>MH i\ fLiibU:, qu'îliiil piUiO ùvoir:eei|ui e.-l gTiiiHl uioiii:ii.i|se, ear il n'y a pas de plus digue, de plus brave Immiiu; dausia maison... si ce n'est monsieur, qui vaut bien H. Bodin. — aiouti le doincati> Bientftt le douieslique rentra et dit ft V. Har^ : « M. Bodfai est a, monsieur. — Priizle d'entrer. » Rodin entra, vêlu de sa robe de ebaïAia flt%«l MBanl i la main ton vieux bonnet de soie. Le domestique disparut. I.e jour commençait à baiiaer. H. llardy se leva pour aller i la renconlrV Aa llodB, 48M D ne distîn- ' giiMii pas encore bien les traits; mais, lor^ue te révdread père fut arrivé dans la zone plus lumineuse qtû avtrfsinail la pon»-lienélR, M. Rardy, ayant un instant contemplé le jésuite, ue put retenir un léger cri armhé par la surpri.c et par un aouveur cruel. Ce premier mouveiRCot d'éloaneiUL'nt et de douleur passé, H. llardy, revenant à loi, dit i lodin d'une voix altérée: i VousKi... monsieur?... Ab? vous avez ralsoB... la circonstance dans laquelle je voua ai vu pour la première lois était bien grave... — Ah! mon eber monsieur, — dit

Rodin d'une voix palcmeei satisfaite, — l'étais sdr que vous ne m'avkl pas oublié. ■ CHAPITRE XXXVII. Onscsuueiit sans doute que IludinéuiL allé (quni'iii'il fût al.irs inconnu à U. Ihirdv] le trouve)' à sa fahique pour lui d.:viiler liiiiigie lrahisundcM.de lUessac, coup aRreux qui u'uvail prêédé que de quelques momeiils mi second nuilhenr non moijs Imri ibk-, >-ar c'est en pa'sencede RudiuqnuM. Hardy avait appris le départ iuaiii'iidu de tafiuiiie 3u'il adorait. |t après hssi'ènespieoldpiites, l'eu cu>!:|jrend e>iuibên evait lui être cruelle b présence iuopiuée tk Rodin. l'onrlaul. gree à la sahUaire iiiRuetue des conseils de Gabriel, il se rassci-éna pcfl i peu. k !a CdUlraoliou de ses traits sucrcda mi calme triste, cl il dil à Romu , « Je ne m'attendais pas, en iDel, tiinriiieir, à vous rencontrer danun de H. de Lilessae... — Vous avez été accallé par une nouvelle lil u il>iuloiireu!>e pour vuns,— dil Rodin eu iuturronipant M.Iiardt; je ii'i.u!'ii"i M jamais l» lirusque arrivée de cette fauvre dame pâle, eflàrée, q:ii, i^jns h'inquJétir de ma piésence, est venue vous apprendre (m'inif ji^i'crume dont l'a rect'iun vous'étiit bien clière venait tout à coup Je quitter laris. — Oui. mou^iur, et, saii» songer à vous reiik-nier, ^ suis parti piéeipitammeul, — reprit M. tiaidy avec luélaiicotie. — Savvivi>u>, mon:ûeur, — dit RiHliii après un niomeut de silence, — qu'il j a i|Uelt)Uut'ois des rappn,(.hemenis étranges? — Que voulez-vous ère, mun-iieur? — Fendant que je venais vous avertir qu'on vous Inthcsail d'une iuuuiie inlame... moi-mtHiic... je... » Rt>Jin sliilenuupil comme s il edi clé vaincu par une vive cmoiinn, sa phvsiciuomie exprima une dnuleur si accablante que M. llardy bii dit a-.ee'iJiéiêt : « (juavez-vous, monsieur? — Pardon, -reprit liüdiu eu soitri.iiil ;ivec aiuerliiine. - Cràcc aux religieux conseils de l'au^i^W abbé Cdbriel, je suis parvenu à comprendre h ré:>ignation : pourlail,

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

LE JUIF ERKACST. 395 or, espère parTdis enrorc, à de corljîus sonvcoifs, }'éproave une douleur aiguë... Je vous disais doue, — reprit Rodin d'uue voix a^turéC) — que l« lendemain du jour où j'ëuis allé vous dire : Ou viiQs trvnijie... jetais moH même riclinie d'une horrible déception... Un iilsadoptii, un malheureui enbut abandonné que j'ai-ais recueilli...— pnii, s'inierrompant eiiror, il iMissa sa nuin Iremblante sur ses yeux et dit : — Pardon, monsieur... de vont parler de peines qui tous sont indilKrentCB... Excuc&cz l'indisrrcie douleur d'un pauvre vieillard bien abattu... — Honueur, j'ai trop Hultertpourqu'aucuncli.igriuniesoiliudin'ërent, — répondit H. IlniHy. — D'ailleurs, vous n'êtes pas un étranger pour moi... vous m'avei rendu un véritable service... et nous ressemons tous dcui une véoérulion commune pour un }eune prêtre... — L'abbé Gabriel ! — s'écria Rodia enininrompanlH.llardy : —ah! monsieur! c'est mon sauveur... mon bieulititcnr... Si vous saviez ses soins, son dévouement pour moi |«nddUt ma longue maladie, qu'une aDreuse douleur avait causée... n vous savicsla douceur ineflâlile des conseils qu'il me donnait!... — Si je le sais!... monsieur, — s'écria H. Hardy. — oh ! oui, je sais combien son itinoence est salulaire. — n'est-ce pas monsieur, que, dans sa bouclie. les nrécentcs de la religion sont remplis de mansuétude, — reprit Itodin , — n'est-ce pas qu'ils consolent? u'est-ce pas qu'ils Tout , au lieu de laire craindre et trembler? — Uélas! mon£ maiaoa même, — dit M. ilardv. — j'ai pu faire celle companison... — Hui, — dit Rodin, — j'ai été asseï ncureux pour avoir tout de suite l'angélique abbé (ïabriel pour mon conresseur... ou Êu(6l pour confident., — Oui... — reprit H. Hardy, — car il préfère cuntiance... à la coalession... — Comme vous le cunnaissci bien I — dit llodiu avec un accent de bonhomie et de luivelé inciprimables ; et il re|>rit : — Ce n'est pas un homme... c'est un auge; sa parole péuélrante convertirait les plus endurcb. Tenez, moi, par exemple, je vous l'avoue, sanï être impie, j'avais vécu dans des sentiments de religion prétendue naturelle : mais l'angélique abbé Uabriel a peu à peu liié mes vagues croyances, leur a donué un corps, uue àme... entm... il m'a donné ta fui. — Ali ! ... c'est que c'est un prêtre selon le Cbrist, lui, un prêtre tout amour et pardon, — s'écria H. Hardy. — Ce que vous me dites là est si vrai, " reprit Rodin, — que j'étais arrive ici presque lurieux de chagrin ; tantôt, pensant à ce malheureux qui avait payé mes bontés paternelles par b plus monstrueuse iueraiitude. je me livrais à

tous les emportements du désespoir; tout je tombais dans un anéantissement morne, glacé comme celui d'un tombeau... mais tout à coup l'abbé Gabriel paraît... les ténèbres disparaissent et le jour luit pour moi. — Vous avez raison, monsieur, il y a des rapprochements étranges. — dit H. Hardy, cédant de plus en plus à la confiance et à la sympathie que faisait naître nécessairement en lui tant de rapports entre sa position et la prétendue position de Rodin. — Et, tenez, franchement, — ajouta-t-il, — je me félicite maintenant de vous avoir vu avant de quitter cette maison. Si j'avais été capable encore de retomber dans des accès de lâche faiblesse, votre exemple seul m'en empêcherait... Depuis que je vous entends, je me sens plus affermi dans ta noble voie que m'a ouverte l'antique abbé, comme vous le dites si bien. — Le pauvre vieillard n'aura pas à regretter d'avoir écoulé le premier mouvement de son cœur qui l'attirait vers tous, — dit Bodin avec une expression touchante. — Soyez-en sûr, — soyez-en certain, monsieur mais permettez-moi une question : Vous restez, m'a-t-on dit, dans cette maison ? — Que voulez-vous ? on s'y jouit d'un calme si profond, on y est si parfaitement distrait dans ses prières ! n'est-ce pas, voyez-vous, — ajouta Rodin d'un ton rempli de confiance, on m'a eu tant de lui... on m'a vu... tant souffrir... la conduite de l'infortuné qui m'a trompé a été si horrible. Il s'est jeté dans de si graves désordres, que Dieu doit être bien irrité... contre lui ; je suis si vieux, que c'est à peine si, en passant dans de ferventes prières le peu de jours qui me restent, je puis espérer de désarmer le juste courroux du Seigneur. Oh ! la prière, la prière... c'est l'abbé Gabriel qui m'en a redonné la puissance, toute la douceur... mais aussi les redoutables devoirs qu'elle impose. — En effet... ces devoirs sont grands et sacrés... — répondit H. Hardy d'un air pensif. — Connaissez-vous la vie de Hancé ? — tout à coup Rodin eu jetant sur lui un regard d'une expression... — Le fondateur de l'abbaye de la Trappe ?... — dit M. Hardy, à la question de Rodin ; — j'ai très-vaguement, Et il y a bien entendu parlé des motifs de sa conversion. — C'est qu'il y a, voyez-vous, d'exemple plus saisissant de la puissance de la prière et de l'état d'extase presque dit in où elle peut conduire les hommes. ■■■■■ En quelques mots, voici cette instructive et intéressante histoire : 1. de Rancé... Mais pardon... je crains d'abuser de vos moments... — Non... non... — reprit vivement M. Hardy. — vous ne sauriez croire, au contraire, combien tout ce que vous me dites m'intéresse... Mon entretien avec l'abbé Gabriel a été brusquement interrompu, et en vous écoutant il me semble entendre

cuuilnuer le dévi»loppement de ses pensées... Kirlez donc, je vous en
 conjure. - De tout Diou l'Untr: car je voudrais que renseignement que j'ai
 puisé, grlce i notre angélique abbé, dans la conversion de H , (te Hancé,
 vous Rit aussi profitable qu'il me l'a été. — C'est aussi l'abbé Gabi id ?.. —
 (Jui, k l'appui de ses exhortations, m'a cité cette e^p^e de parabole,—
 répondit Bodln.— Kh! mon Dieu, monsieur, tout ce qui a retrempé,
 rafTermi. nMiiré mon pauvre vieux cnur k moil'ié brisé... n'est-ce pa» k b
 countatpwftle de ce jeune prêtre quete^^T — Âtori, je tomfcowte B mie^^I
 — ^orajew avec no double intérêt. — H. de Ibneé était un homme du
 inondi', .— reprit llodtn en observant attentivement M. Ihirdy, — un homme
 .l'épée, jeune, ardent et beau : il aimait une jeune lUe de haute cou>lilioii.
 Uueb empêchements s'opouftaient t leur union, je l'ignore; mais en amour
 était demeuré caché, et il était heureux : chaque soir, par nn escarier déi'obd,
 H. de Rancé se rmdail auprès do sa maitresse. C'était, dh-om un de ces
 amours passionnés que l'on éprouve uno seule fui» dans It vie. Le mystère,
 le sacrilice même nue taisait la malheureuse Jeune illts en oubliant tous ses
 devoirs, semblaient donner k cette passion emipable un cbanne de plus.
 Ainsi, tapis dans Tombre et le iilence dv «.-cret, les deux amants passèrent
 deux années dans un délire de cmnr, dans une ivresse de volupté qui tenait
 de l'extase. ■ A ces mots, U. llardy tressaillit:... pour b première fois depuis
 bien longtemps, son front se couvrit d'une rougeur brdlante; son cteur battit
 avec force malgré lui ; il se souvenait que naguère encore il avait connu
 l'ardente ivres^ie d'un amour coupable et mystérieux. Quoique le jour
 baissll de plus en plus, Rodin, jetant un covp d'mil oblique et pénétrant sur
 M. Hardy, s'apertut de l fn)prcs&ion qu'il lui causait, et continua : a
 Quelquefois pourtant, songeant aux dangen que courait sa maltresse, si leur
 liaison était découverte, H. de Rancé voolail rompre ces liens si cfaers :
 mab la jetme llllc, enivrée d'amonr, m jetait au cou de son amant, le
 menaçait, dans le langage le pluspatsiouné, de fout rétéler, de tout braver,
 s'il pensait encore i b quitter:., trop faiUe, trop amoureux pour résister aux
 prières de sa maRresse.... H. de Rancé codait encore, et tous deux,
 s'abandonnanl au torrent de délices qui les entraînait, enivres d'amour,
 oubliaient te monde et jusqu'il Dieu même. ■ H. Hardy écoutait Itodin avec
 une avidité lièvreuse, dévorante. L'insistance du jésuite i s'appesantir à
 dessein sur la peinture presque sensuelle d'un amour ardent et caché,
 ravivait de plus en plus l'Ame de H. Hardy de brûbntg souvenirs jusqu'alors
 noyés dans les hrmea : au calme bienfaisant où les suaves paroles île

Gabriel avaient laissé H. Hardy, succédait une agitation aourtto, profonde, qui, se combinant avec b réaction des secousses de cette journée, coaunençait l }eter son esprit dans un trouble étrange. Rodin, ayant atteint le but qu'il poursuivait, continua de b sorts : c Un jour fatal arriva : H. de Rancé, obligé d'aller ii ta guerre, quitte cette Kune Clle ; mais , après une courte campagne, il revient plus]>a^ sionné que jamais. Il avait écrit se(;rètement qu'H arriverait presque eo même temps que sa lettre: il arrive en effet :c était b nuit; il monte, selon l'babilude, l'esc^ilier dérotw qui conduisait k b chambre de sa nultresse; entie, le cœur palpitant de désir et d'espoir:... sa maîtresse... était morte depuis le matm. — Ah ! — s'écrb H. llardy en cachant son visage dans ses mains avec terreur. — Elle était morte. — reprit Rodin ; — deux cierges brdbient auprès de sa couche funclire : H. de Raneé ne croit pas, ne veut pas croire, hii, qu'elle est morte; il se jette à genoux auprès du Ut; dans son délire, U prend celte jeune lère a belle, si chérie, si adorée, pour b couvrir de oaisers. Cette tēie charmante se détache du cou, et lui reste entre lrs mains... Oui, reprit Rodin eo voyant H. Hardy reculer pêle et muet de terreur,... — oui, b jeune flUe avait succomlié k un mal si rapide, si extraordinaire, qu'elle n'avait pu recevoir les derniers sacfemens. Après sa mort, ks médecins, pour ticber de découvrir b cause de ce mol inconnu, avaient dêpei^ ce beau corps... > A ce moment du récit de Rodin, le jour tirait i sa du i il ne régnait plus, dans celte citambre silencieuse, qu'une faible cbrté crépusculaire, an milieu de laquelle se détachait vaguement ta sinistre et pile figure de Rodin, vi'iude sa longue robe noire: ses yeux sembl^icut élincler d'un feu diatwlique. H. Uardy, sous te coup des violentes émotions dont le frappait ce récit, si étrangement mébugc de pensēi.s de mort, de volupié, d'amour et d'horreur, restait atterré, immobile, atleudant b parole de Rndiu avec un ioesprimable mébngc de curiosité, d'ai^oisse cl d'effroi. « Et monsieur de Rancé? — dii-4I eniin d'une voix altérée on essuu^ son front litondé d'une sueur lh>iJe.— Après deux jours d'un di^ lir^Kensé. — reprit Rodin,— il renonçait au monde, U s'enfermait duos une stilitnde bnpéuétrablo... Les premiers temps de sa retraite furent aA freux :... dans son désespoir il pwrasait des cris de douleur et de rage r'on entendait au loin;... dcax fois il tenta de se tuer pour échapper i lerriUesTisioiu...— llavBitdcs visiousl — dit M. llardy avec unreJi)nt)l {inent de cmiosilé plciik d'angoisse. — Oui, — reprit Rodin d'une voix sokunellc. — it avait des visions effrayante*... (iétie jeune IHlc, morte p

«9« LE JUIF EHRANT. l'oubli de ses devoirs pouvait» selon la religion des catholiques, condainBer aux flamiies éieriellles, ou comprendra lefiel terriliaut de cette fautasmagorie évoquée dans eette silencieuse solitude, à la tombée du jour, par ce prêtre à figure sinistre. Aussi cet efiet ful-il pour M. Hardy saifiissant, profond, et d'uuiant plus dangereux que le jésuite, avec une astuce diubolique, ne fais;ût que développer pour ainsi dire, quoiqu'à un autre point de vue, les idées de Gabriel. Le jeune prêtre n'avait-il pas convaincu M. Hardy que rien n'était plus doux, plus inefiable que de demander à Dieu le pardon de ceux nui nous ont fait du mal ou que nous avons égarés?... Or» le pardon implique ridée du châtiment, et c'est ce châtiment que Rodin s'efforçait de peindre à sa victime sous de si terribles couleurs. M. ilardy, les mains jointes» la prunelle 6xe et dilatée par l'effroi, tressaillant de tous ses membres, semblait écouter encore Rodin, quoique celui-ci eût cessé de parler... et répétait machinalement : Maudit!... maudit!... maudit!... Puis» tout à coup il s'écria dans une sorte d'égarement : « Et moi aussi... je serai maudit! Cette femme à qui j'ai fiiit oublier des devoirs saciésaux yeux des hommes, que j'ai rendue mortellement coupable aux yeux de Dieu,... cette femme, un jour aussi plongée dans les Uammes éternelles, les bras tordus par le désespoir»... pleurant du sang... me criera du fond de l'abîme... Maudit!... maudit!... maudit!... Un jour» — sjouta-t-il avec un redoublement de terreur, — un^our... et qui sait? à cette heure peut-être, elle me maudit ;... car ce voyage à travers rOcéan... s'il lui avait été fatal! si un naufrage! ()b! mon Dieu... Elle aussi,... morte,... morte en péché mortrl,... à jamais damnée! Ob! pitié... pour elle,... mon Dieu!... accablez-moi de votre courroux; mais pitié pour elle ;... je suis le feul coupable. » Et le malheureux » presque en délire , tomba à genoux les mains Jointes. « Monsieur, — s'écria Rodin d'une voix affectueuse a pénétrée, en l'empressant de le relever; — mon dier monsieur, mon cher ami... calmez-vous... Rassurez-vous;... je ferais désolé de vousedés{iéer... bêlas! mon intention est toute contraire... — Maudit!.. .maudit!.. .Elle me maudira aussi... elle que j'ai tant aimée... livrée aux flammes de l'enfer, — murmura M. Hardy en frémissant et ne paraissant pas entendre Rodin. — Mais, mon cher monsieur, écoutez-moi donc, je vous en supplie, — reprit celui-ci ; — laissez-moi finir cette iiarbole, et alors vous la trouverez aussi consolante qu'elle vous paraît effmyante... Au nom du ciel» rappelez-vous donc les

adorables paroles de notre angélique abbé Gabriel sur la douceur de la prière... » Au doux nom de Gabriel, M. Hardy revint à lui et s'écria navré : « Ah ! ses paroles étaient douces et bienfaisantes !... où sont-elles ? Oh ! à pitié... répétez-les-moi » ces saintes paroles. — Notre angélique abbé Gabriel, — reprit Rodin, — parlait de la douceur de la prière... — Oh ! oui... la prière... — Eh bien ! mon bon monsieur, écoutez -moi, et vous allez voir que c'est la prière qui a sauvé M. de Rancé... qui en a fait un saint. Oui, ces tourments affreux que je viens de vous dépeindre, ces visions menaçantes... c'est la prière qui les a conjurés, qui les a changés en célestes délices. — Je vous en supplie, — dit M. Hardy d'une voix accablée — parlez-moi de Gabriel... parlez-moi du ciel... Oh !... mais non de ces flammes... de cet enfer... où les femmes coupables pleurent du sang !... — Non, non, — ajouta Rodin ; — et autant dans la peinture de renier son accent avait été dur et menaçant, autant il devint tendre et chaleureux en prononçant les paroles suivantes : — Non... plus de ces images de désespoir, car, je vous l'ai dit » après avoir souffert les tourments infernaux, grâce à la prière, comme vous disait l'abbé Gabriel, M. de Rancé a goûté les joies du paradis. — Les joies du paradis ! — répéta M. Hardy en écoutant avec avidité. — Un jour, au plus fort de sa douleur, un prêtre... un bon prêtre... un abbé Gabriel, parvint jusqu'à M. de Rancé. O bonheur ! O Providence !... en peu de jours, l'union de cet infortuné aux saints mystères de la prière... de cette pieuse intercession de la créature vers le Créateur en faveur d'une âme exposée au courroux céleste. Alors M. de Rancé semble transformé ;... ses douleurs s'apaisent : il prie, et plus il prie » plus sa ferveur » plus son jouir augmentent :... il sent que Dieu l'écoute... Au lieu d'oublier cette femme si chérie, il passe les heures à songer à elle, en priant pour son salut à elle... Oui, renfermé avec bonheur au fond de sa cellule obscure, seul à seul avec ce souvenir adoré, il passe les jours » les nuits, à prier pour elle... dans une extase ineffable » brûlante » je dirais presque... amour » use. » Il est impossible de rendre l'accent d'une énergie presque surnaturelle avec lequel Rodin prononça ce mot : amoureux, M. Hardy tressaillit d'un frisson à la fois ardent et glacé : pour la première fois, son esprit affaibli fut frappé de l'idée des funestes voluptés de l'ascétisme, de l'extase » cette déplorable catalepsie, souvent erotique, desséchante, d'une sainte Aubierge, etc. Rodin, pénétrant la pensée de M. Hardy » continua : « Oh ! ce n'est pas M. de Rancé qui se serait contenté » lui, d'une prière vague, distraite » ça et là » au milieu des agitations mondaines qui l'absorbent et l'empêchent

d'arriver à l'oreille du Seigneur... Non... non... aia plus profond même de sa solitude, il cherche encore à rendre sa prière plus ^^icacc, tant il désire ardeiiiment le salut éliTOfl de retle inaîrresM* d'au session du iésuite. ^

D'abord, dit Rodin en aoeentnânt laManénl its paroles» — il se fait.. . religieux... — Religieux I... -^ répéH M. Hardy d'un air pensif. — Oui» — reprit Rodin» — U m dit relifieai, puee qu'ainsi sa prière est bien plus bvorablemenl aecneiUie do dd ; H puis, comme au milieu de la plus profonde solitude sa pensée tu eneore quelquefois distraite par la matière» il jeûne» il se mortifie» il donple» il macère tout ce qu'il y a de charnel en lui, afin de devenir loot capn, et que la prière sorte de son sein» brillante» pore conme one llaaiaK. et monte vers le Seigneur ainsi que le parfum de l'eDCCDi... — - Oh ! qod rêve enivrant > — s'écria M. Hardy de phu ea plut soos le channe» — afin de prier plus efficacement pour one femme adorée... doTeoir esprit, parfum» lumière !... — Oui» esprit» parAun» lumière» — dit Rodin en appuyant sur ces mots; mais ce n'est pas on rère. Que de reKgien» qoe de moines redoa sont» comme M. de Rancé» arrivés à one divine extase k force de prières» d'austérités» de macérations l al si voos corniaaisitt les célestes voluptés de cesextasea ! Ainsi» aux visions terribles de M. de Rancé succédèrent, lorsqu'fl se Art fiut reUgieox» des visîona enchanieresses. Qoe de fois» après one joomée de jâne et one nuit pnaaée en prières et en macérations, U tombait épuisé, évanooi, inr las dalles et sa cellule! Alors» à l'anéantiseemeot de la matière succédait l'ciaor des esprits... On bien-être Inexprimable s'emparait de set sens ;... de dMos concerta arrivaient k son oreUe ravie ;... one loeor à la fols éblomasinle et douce» qui n'eat |Mtt de ce monde, pénétrait à travers ses pnopièics fermées ; puis aux vibrations harmonieuses des harpes d'or des séraphins» au milieu d'one auréole de lumière auprès de laquelle le soleil est pâle, le reUgieox voyait apparaître cette lemme si adorée. — Cette remme que, par ses prières» il avait enfin arrachée aux flammes éternelles,— dit M. Ilardjr d'une voix palpitante.^ Oui» dle-même, — repri: Rodin avec une véritable et suave éloquence; car ce monstre parbit tous les langages. — Et alors» grâce aux prières de son amant» qoe le Seigneur avait exaucées, cette femme ne pleurait plus de sang, die se tordait plus ses beaux bras dans des convulsions infernales. Non» non... toujours belle,... ob! mille fois plus beUe encore qu'elle ne l'était sur h terre,... beUe de l'éternelle beauté des anges,... eUe Boarîak à sod amant avec une ardeur ineffable; et ses yeux rayonnants d'une fbnne humide, die lui disait d'une voix tendre et

passionnée : « Gloire au Seigneur, gloire à toi, mon amour bien-aimé...
Tes prières ineffables, les austérités m'ont sauvée; le Seigneur m'a placée
parmi ses élus... Gloire à toi, mon amour bien-aimé... » Alors, radieuse dans
sa ferveur, elle se baissait, et courrait de ses lèvres parfumées
d'immortalité ses lèvres du religieux en extase;...et bientôt leur Ame
s'exhalait dans un bato d'une volupté brûlante comme l'amour, chaste
comme la grâce, immense comme l'éternité (1). — Oh !... — s'écria M.
Hardy en proie à un complet égarement... — oh ! toute une vie de prières, de
jeûnes, de sacrifices, pour un pareil moment avec celle que je pleure » avec
celle que j'ai damnée peut-être... — Que dites-vous, un pareil moment ! —
s'écria Rodin, dont le crâne jaune était baigné de sueur comme celui d'un
magnétiseur: et, prenant M. Hardy par la main afin de lui parler de plus près
encore, comme s'il eût voulu lui insuffler le délire brûlant où il voulait le
plonger : — Ce n'est pas une fois dans sa vie religieuse mis presque chaque
jour » que M. de Rancé, plongé dans l'extase d'un dur ascétisme, goûtait
ces voluptés profondes, inépuisables, inouïes » surnaturelles » qui sont, aux
voluptés terrestres » ce que l'éternité est à la semaine. » Voyant sans doute
M. Hardy au point où il le voulait » et il n'en fut élu d'ailleurs presque
entièrement vaincu » le révérend père toussa deux ou trois fois d'une manière
significative en regardant du côté de la porte. A ce moment » M. Hardy » au
comble de rareté, s'écria d'une voix suppliante » insensée : « Une
celle »... une tombe »... et l'extase avec elle... à la porte de la chambre
s'ouvrit » et le père d'Aigrigny entra portant un manteau sur son bras. Un
domestique le suivait » portant une loque à la main. Environ dix minutes
après cette scène, une douzaine d'hommes robustes, à figure franche et
ouverte, et conduits par Agricol, entraient dans la rue de Vaugirard et se
dirigeaient, d'un pas joyeux » vers la porte des révérends pères. C'était une
députation des anciens ouvriers de B1. Hardy : ils venaient le chercher et le
remercier de son prochain retour parmi eux. Agricol marchait à leur tête.
Tout à coup il vit de loin une voiture de poste sortir de la maison de retraite:
les chevaux, lancés et vivement fouettés par le postillon » arrivaient au
grand trot. Hasard ou instinct, plus cette voiture s'approchait du groupe dont
Hardy faisait partie, plus le cœur d'Agricol se serrait. Cette impression devint si
vive » qu'elle se changea bientôt en une prévision terrible; et au moment où
elle coopé, dont tous les stores étaient baissés, allait passer devant la
forge

LE JUIF ERRANT. 907 lopt... ëcrese-lB fioiis tos roues ! » cria» derrière le btore* U voii militaire du père d*. \igriguy. Oo ëCiiit eu plein choléra ; le poetilloo avait entendu parler des ma»lacles des empoisonneurs ; déjà fort effrayé de la brusque agression d* Agricol, il lui SMéna sur la tête un vigoureux coup de manche de fouet, qui ét4Mirdit et renversa le forgeron ; puis, planant son porteur à Téventrer, le postillon mit ses trois chevaux au triple salop, et la voiture disparut rapidement, pendant que les compagnons oAgricol, qui n'avalent compris ni son action, ni le sens de ses paroles* s'empressaient autour du forgeron et tâchaient de le ranimer.

CHAPITHE XXXVm. Les touveniri. D'autres événements se passèrent quelques Jours après la ffineste soirée où M. Hardy, fasciné, égaré Jusqu'à la folie j[Kir la déplorable exaltation mystique que Bodin était parvenu à lui mspirer, avait supplié à mains jointes le père d'Aigrigiyy de le conduire lob de Paris, dans une profonde solitude, aGn de pouvoir s'y livrer, loiu du monde, à une vie de |>rières et d'austérités ascétiques. Le maréchal Simon, depuis son arrivée à Paris, occupait avec ses deux filles ime maison de la rue des Trois-Frères. Avant aue d'introduire le lecteur dans cette modeste dein^ure, note tommes obligé de rappeler sommairement quelques faits 4 la mémoire do lecteur. Le jour de l'incendie de la fabrique de M. Hardv, le maréchal Simon était venu consulter son père sur une question de la plus haute gravité, et lui confier les pénibles appréhensions que lui causait la tristesse croissante de ses deux tilles, tristesse dont il ne pouvait pénétrer les causes. L*on se souvient que le maréchal Simon j^rofessatl pour la niéinoiie de rEm|>6r6ur un culte religieux: sa recoimaissance envers son héros avait été sans bornes, son dévouement aveugle, son enthousiasme appuyé sur te raisonnement, son affection aussi profonde que Tamitié la plus sincère, la plus passionnée. Ce n't'tait pas tout. Un jour l'Empereur, dans une efTuion de joie et de t4'ndre>se paternelle, conduisant le uiaréchal auprès du berceau du roi de Rome endormi, lui avait dit eu lui faisant orgueilleusement admirer la suave bi*auté do. Tcnfaut : « Mon vieil ami, jure-moi de te dévouer au (ils comme tu t'es dévoué au père. » 1^ maréchal Simon avait fait et tenu ce serment. Pendant la restauration, chef d'une conspiration militaire tentée au nom de Napoléon U, Il avait essayé, mais en vain, d'enlever un régiment de cavalerie alore commandé par le marquis d'Aigri^ny; trahi, dénoncé, le marédial, après un duel acharné avec le futur jé:»uile. éiait parvenu à se réfuflier en Pologne, et à écliapper ain.^i à une

coudanmaliun a mort. Il est moli de rappeler les événements qui de la Pologne conduisirent le maréchal dans l'Inde et le ramenèrent à Paris »pres fa l'évolution de juillet, éfiHfoe à bqueOe plusieurs de ses anciens compagnon^ d'armes sollicitèrent et obtinrent à son hisu la confirmation du titre et du grade que TEmpereur lui avait décernés avant Waterloo. De retour à Paris après son exil, le maréchal Simon, malgré tout le bonheur qu'il éprouvait d'embrasser enfin ses filles, avait été profondément frappé en apprenant h mort de leur mère, qu'il adorait ; jusqu'au ilernier moment, il avait espéré la retrouver à Paris ; sa déception fut a/freuse, et il la ressentit cniellenient, (^uoii^u'il cherchât de douces consobtions dans la tendresse de ses enfants. Bientôt un ferment de trouble, d'agitation, fut jeté dans sa vie parles machinations de Rodin. Grâce aux secrètes menées du rêvé: end père à la cour de Rome et à Vienne, un de ses émissaires, capable d'inspirer toute confiance par ses antécédents, et appuyant d'ailleurs ses paroles et ses propositions de témnignaccs, de preuves, de faits irrécusables, alla trouver le maréchal Simon et lui dit : « Le fils de l'Empereur se meurt victime de la cnhite que le nom de napoléon inspire encore à l'Europe. « A cette lente agonie, vous, maréchal Simon, vous, un desphis fidèles amis de l'Empereur, vous pouvez peut-être arracher ce malheureux prince. « La correspondance que voici prouve que l'on pourra sûrement et secrètement nouer à Vienne des intelligences avec une personne des plus influentes parmi celles qui entourent le roi de Rome, et cette personne serait disposée à favoriser l'évasion du prince. r Il est doue possible, grâce à une tentative imprévue, hardie, d'enlever Napoléon II à l'Autriche, qui le laisse peu à peu s'éteindre dans une atmosphère mortelle pour lui. « L entreprise est téméraire, mais elle a des chances de réussite, que TOUS, plus que tout autre, maréchal Simon, pouvez assurer ; car votre dévouement à l'tmpereur est connu, et l'on sait avec quelle aventureuse audace, en 1815, vous avez déjà conspiré au nom de Na|K>léonll.» L'état de langueur, de dépérissement du roi de Rome était alors en France de notoriété publique : on allait même jusqu'à affirmer que le fils du liôros éi.iii soi

S98 LE JUIF ERRANT. danl soD Ions séiour dans l'Inde, était devenu très-sensible au froid ; un assez grand feu brûlait dans la cheniiiée. Une porte dissimulée dans la tenture, et donnant sur le palier d'un escalier de service, s'ouvrit lentement ; un homme parut ; il portait un panier de bois à brûler, et s'avança lentement jusqu'auprès de la cheminée, devant laquelle il s'agenouilla, commençant de ranger symétriquement des bûches dans une caisse placée près du foyer ; après quelques mmutes occu[)]ées de la sorte, ce domestique, touiours agenouillé, s'approchant insensiblement d'une autre porte, placée à peu de distance de la cheminée, parut prêter l'oreille avec une profonde attention, comme sll eût voulu tàcncr d'entendre si l'on parlait dans la-pièce voisine. Cet homme, employé comme domestique subalterne dans la maison, avait l'air le plus ridiculement stupide que l'on puisse imaginer ; ses fonctions consistaient à porter le bois, à faire les commissions, etc. ; il servait du reste de jouet et de risée aux autres domestiques. Dans un moment de bonne humeur, Dagobert, qui remplissait à peu près les fonctions de majordome, avait baptisé cet imbécile du nom de Jocrisse ; ce surnom lui était resté» surnom mérité, d'ailleurs, de tous points, par la maladresse, par la sottise de ce personnage, et par sa plate figure au nez ffrotesquement épaté, au menton fuyant, aux yeux nêtes et écarquillfô; que l'on joigne à ce signalement une veste de serge rouge sur laquelle se découpait le triangle d'un tablier blanc, et Yom conviendra que ce niais était parfaitement digne de son sobriquet. Néanmoins, au moment où Jocrisse prêtait une si curieuse attention à ce qui pouvait se dire dans la pièce voisine, une étincelle de vive intelligence vint animer ce regard ordinairement terne et stupide. Après avoir ainsi écouté un mstant àp4a porte. Jocrisse revint auprès de la cheminée, toujours en se traînant sur ses genoux ; puis, se relevant, U prit son panier à demi rempli de bois , s'approcha» de nouveau de la porte à travers laqueUe il venait d'écouter, et frappa discrètement. Personne ne lui répondit. Il frappa une seconde fois, et plu^fort ; même silence. Alors û dit d'une voix enrouée, aigre, glapissante et grotesque au possible : « Mesdemoiselles, avez-vous besoin de bois, s'U vous plaît, dans la cheminée ? » Ne recevant aucune réponse. Jocrisse posa son panier à terre, ouvrit doucement la porte, entra dans la pièce voisiite après y avoir jeté un coup d'œil rapide, et en ressortit au bout de quelque secondes, en regardant de côté et d'autre avec anxiété, comme un homme qui viendrait d'accomplir quelque chose d'important et de mystérieux.

Reprenant alors son panier, il se disposait à sortir de la chambre du maréchal Simon, lorsque la porte de l'escalier dérobé s'ouvrit de nouveau lentement et avec précaution. Dagobert parut. Le soldat, évidemment surpris de la présence de Jocrisse, fronça les sourcils, et s'écria brusquement : « Que fais-tu là ? » A cette soudaine interpellation, accompagnée d'un grognement hargneux, dû à la mauvaise humeur de Rabat-Joie, qui s'avancant sur les talons de son maître. Jocrisse poussa un cri de frayeur réelle ou feinte; ce dernier cas échéant, afin de donner sans doute plus de vraisemblance à son émoi, le niais supposé laissa tomber sur le plancher son panier à demi rempli de bois, comme si l'étonnement et la peur le lui eussent arraché des mains. « Que fais-tu là... imbécile ? — reprit Dagobert, dont la physionomie était alors profondément triste, et qui paraissait peu disposé à rire de la Koltronnene de Jocrisse. — Ah ! monsieur Dagobert... quelle peur !... ion Dieu !... quel dommage que je n'aie pas eu entre les bras une pile d'assiettes pour prouver que ça n'aurait pas été de ma faute si je les avais cassées !... — Je te demande ce que tu fais là, — reprit Dagobert. — Vous voyez bien, monsieur Dagobert, — répondit Jocrisse en montrant son panier, — je venais d'apporter du bois dans la chambre de monsieur le duc, pour le brûler, s'il avait froid... parce qu'il le fait... — C'est bOB, ramasse ton panier et file. — Ah ! monsieur Dagobert, j'en ai encmre'ks jambes toutes bistoumées... Quelle peur ! quelle peur ! quelle peur !;.. — T'en iras-tu, brute que tu es ? » reprit le vétéran. ^ Ett prenant Jocrisse par le bras, il le poussa vers la porte, tariffl que Rabat-J(rfe, couchant ses oreilles pointues, et se hérissant comme un porc-épic, paraissait disposé à accélérer la retraite de Jocrisse. c On y va, monsieur Dagobert, on v va, — répondit le niais en ramassant son panier à la hâte, dites seulement à M. Rabat-Joie de... — Va-t'en donc au diable, imbécile bavard ! » s'écria Dagobert en mettant Jocrisse dehors. Alors Dagobert poussa le verrou de la porte de l'escalier dérobé, alla vers celle qui communiquait à l'appartement des deux sœurs, et donna un tour de clef à sa serrure. Ceci fait, le soldat, s'approchant rapidement de l'alcôve, passa dans la ruelle, décrocha de la panoplie une paire de pistolets de guerre, désarmés, mais chargés, ôta soigneusement les capsules des batteries, et, ne pouvant retenir un profond soupir, il remit ces armes à la place qu'elles occupaient ; il allait quitter la ruelle, lorsj[ue, par réflexion sans doute, il prit encore dans la panoplie un kanjiar indien, à lame très-aiguë, le tira de son fourreau de vermeil, et cassa la pointe de cette arme meurtrière en l'introduisant sous une des roulettes en fer qui supportaient le

lit. Dagobert alla ensuite rouvrir les deux portes, et revint lentement auprès de la cheminée, sur le marbre de laquelle il s'accouda d'un air sonobre, pensif. Babat-Joie, accroupi devant le foyer, foînait d'un ensées intérieures : c Qu'est-ce que ça peut être?... Ce ne sont pas ces ettres... c'est trop infâme... il les méprise... et pourtant... mais non, non... il est au-dessus de cela. » Et Dagobert recommençait sa promenade d'un pas précipité. Soudain Rabat-Joie dressa les oreilles, tourna la tête du côté de la porte de Fescalier et grogna sourdement. Quelques instants après, on frappait à celle porte. « Qui est là ? » dit Dagobert. On ne répondit pas, mais on frappa de nouveau. Impatenté, le soldat alla rapidement ouvrir ; il vit la uigure stupide de Jocrisse. « Pourquoi ne réponds -tu pas quand je demande qui frappe? — dit le soldat irrité. — Monsieur Dagobert, comme vous m aviez renvoyé tout à l'heure, je ne me nommais pas de peur de vous fâcher en voui disant que c'était encore moi. — Que veux-tu ? parle donc. Hais avance donc, animal ! — s'écria Dagobert exaspéré, en attirant dans la chambre Jocrisse, qui restait sur le seuil. — Monsieur Dagobert, voUà... m'y voilà tout de suite... ne vous fâchez pas... je vas vous dire... c'est on jeune homme... — Après?... — U dit qu'U veut vous parler fout ds suite, monsieur Dagobert. — Son nom ? — Son nom ? monsienr Dagobert... — reprit Jocrisse en se dandinant et en ricanant d'un air niais. — Oui, son nom, imbécile ; parle donc ! — Ah ! par exemiiÂe... monsieur Dagobert, c'est pour de rire que vous me le demandez, son nom !^ Hais, misérable, tu as donc juré de me mettre hors de moi, — s'écria le soldat en saisissant Jocrisse au collet ; — le nom de ce jeune homme? — Monsieur Dagobert, ne vous Dâchez pas, écoutez-moi donc; ce n'est pas la peine de vous dire le nom de ce jeune honmie, puisque vous le savez. — Ohl la triple brute ! — dit Daaobert en serrant les poings. — Mais oui, vous le savez, monsieur Dagobert, puisque ce jeune hoome, c'est votre fils. . . il est en bas qui veut vous parler tout de suite. > La stupidité de Jocrisse était si parEaiitemenl jouée, que Dasobert en fut dupe; plus apitoyé que courroucé d'une imbécillité pareule, il regarda le domestique fixement ; pu'L

The text on this page is estimated to be only 18.57% accurate

tfoat dirons tout i l'heure ce qu'il adviul di^ la lettre que Itatiat-
luie leiuit eatre ses dents, et pourquoi il quitta »oo maître lorsque celui-ci
courut au-devani d'AgricoI. DagDbert n'avait pas vu sou Hls depuis
plusieurs joun; l'embrassant d'abord cordialement, il le conduisit ensuite
dans une des pièces du reide-chauss^ qui composait son appartement ■ Et u
femme, comment va-t-elle? — dit le soldat i ton Tils. — Elle Ta bien, mon
père, je le remercie. ■ S'apercevant alors de l'altération des traits d'AgricoI,
Dagobert reprit : « Tu as l'air chagrin ! Tesl-il arrivé quelque chose depuis
que je ne t'ai vu? — Mou père... tout est fini., il est jterdu pour uous, — dit
le forgeron avec un accent désespéré. — De qui parle»-tu ? — De M.
Hardy. — Lui 7... mais il y » trois jours, tu devais, m'as-tu dit, aller le
voir?... — Oui, mon père, je l'ai vu; mon digne frère liabricl aussi l'x vu... et
lui a parlé, comme il parle... avec la voix du ccrur; aussi l'avait -il si
bravement ranimé, encouragé, que M. Hardy s'était décidé à revenir au
milieu de nous ; alors, moi, fou de bonheur, je cours apprendre cette bonne
nouvelle à quelques camarade* qui m '.i [tendaient pour savoir le résultat de
o)on entrevue : j'accours avec eut pour le reotercier. Nous étions à cent pas
de la porte d* la maison des robes noires... — Les rol>es nuires? — dit
Dagoberl d'un air sombre. — Alors, quelque maUienr doit arriver... je les
connais. — Tu ne te trompes pas, nion pcre, — répondit Agricol avec un
sourir ; — j'accourab dune avec mes camarades, lorsque le vois de loin
arriver une voiture; je ne sais quel pressentiment me dit que c'était M.
Uardy qu'on emmenait... ~ De force ? — dit vivement Dagobert. — Non,
— répondît amcremeni Agi'icol, — non ; ces prêtres sont trop adroits pour
ca-- ils savent toujours vous rendre complices du mat qu'ils vous font; ne
sais-Je pas oKoment ils s'y sont pris avec ma bonne mcre ? — Oui .. digne
femme, encore aoe pauvre créature qu'ils ont enlacée dans leur toile.-, mais
O Ile vuitorc dunt tu parles? — En la voyant sortir de la maison des filies
noires, — reprit A^eol, — mon cœur se serre, et, par un mouTcraenl plus
fort que moi, je me jciie à la tête des cbevaui en appelaul i l'aide ; mais le
poslillon me renverse d'un coup de fouet qui m étourdit, je tombe... Quand
je revins à moi, la voilure était loin. — Tu n'as Ktt été blessé? — s'écria
vivement Dagobert en examinant son lils. — non, mon père... une
égiatiguure. — IJu'as-lu fait alors, mon garçon? •- J'ai couru cbei le bon
ange, chez mademoiselle de Cardoviile ; je lui ai mut coulé. « 11 laut, —

m'a-t-elle dit, — suivre à l'instant la trace de ■ M. Hardy. Vous aller prendre une voiture à moi, des chevaux de ■ poste: M. Dupont vous accompagnera : vous suivrez M. Hardy de re■ laissez en rebis, et, si vous parvenez à le revoir, peut-être voire pr[^] ■ once, vos prières, vaincront la funeste influence que ces pri[^]ères ont ■ prise sur lui. ■ — C'était ce qu'il y avait de mieux à faire; celle-ci s[^] demiselle avait raison. — Une heure après, nous étions sur la [^], de H. Hardy, car nous avions suivi par les postillons de retour qu'il [tenait la route d'Orléans ; nous le suivons jusqu'à Eampes : là, on nous dit qu'il avait pris la traversée pour gagner une maison isolée dans une TBUée, à quatre lieues de toute grande route ; que cette maison, appelée le Val-de-Saint-Hérem, appartenait à des prêtres ; mais comme la nuit est si noire, les chemins si mauvais, que nous ferions mieux de coucher à l'auberge et de repartir le grand matin : nous suivons ce conseil. Au point du jour, nous montons en voiture ; un quart d'heure après, nous quittons la grande route pour une traverse montueuse et déserte; ce n'était partout que des rocs de grès avec quelques bouleaux. A mesure que nous avançons, le site devenait de plus en plus « sauvage ; on se sentait cru à cent lieues de Paris. Enfin, nous nous arrêtons devant une fraiche et vieille maison noire, à peine percée de quelques petites fenêtres, et bâtie au pied d'une haute montagne toute couverte de ces fuchsias de grès. De ma vie je n'ai rien vu de plus désert, de plus triste. Puis descendons de voiture, je sonne à une porte: un homme vient nous ouvrir. * L'abbé d'Aigrigny est arrivé ici, cette nuit, avec un ménéleur, — dis-je à cet homme d'un air d'insouciance, — prévenez tout de suite ce monsieur que je viens pour quelque chose de (très-important), et qu'il faut que je le voie à l'instant, ■ Cet homme, me croyant d'accord avec l'abbé, nous fait entrer : au bout d'un instant, l'abbé d'Aigrigny ouvre la porte, me voit, recule et disparaît; mais, cinq minutes après, l'abbé est en présence de M. Hardy. — bon bien ! ■ dit Dagobert avec l'air d'un agriculteur. serons tristement la tête et reprit : ■ Rien qu'à la physionomie de M. Hardy, j'ai vu que tout était fini. H. Hardy, s'adressant à moi d'un ton doux, mais ferme, me dit : * Je conçois, j'excuse même le ■ motif qui vous amène ici : mais je suis décidé à vivre déshonoré dans « la retraite et dans la prière; je prends cette résolution librement, volontairement, parce que je songe au salut de mon âme ; du reste, dites « quelques paroles que vous voulez » di: ^KMJlim ^l ^lMa | ^ii « MgTtfMide ■ moi un bon souvenir. > Et comme j'allais parler, H. Hardy m'a interrompu en me disant : « C'est inutile, mon ami, ma détermination est irrévocable : ne m'écrivez pas, vos lettres

resteraient sans réponse... • La prière m'absorbera désormais tout entier : adieu, eicusez-inoi si ■ je vous quitte, mais le voyage m'a btigué. ■ Il disait vi^i, car 11 éult plie comme un spectre, il avait même, ce me semble, quelque dtote d'égaré dans les yeux, et, depuis b veille, il était i peine reconnaistable; sa main qu'3 m'a donnée en nous quittant était sèche et brillante. L'ablté d'Aigrigny est rentré. « Mon père. — lui a dit H. Hardy, — voulez-vous < avoir la bonté de reconduire H. Agricol Baudoin' ■ En disant ces mots, il m'a fait de b maiu un signe d'adieu, et il est rentré dans la chambre voisine. Tout était Uni, et il était ijamaïs per>hi pour nous. — Oui, — dit Dasoberl, — ces robes noires rnut ensorcelé connue tant d'autres... — Alors, — reprit Agricol, — désespéré, je suis revenu ici avec H. Dupont. Voilà dune ce que les prêtres sont parvenus à faire de H, Hardy... de cet homme générèui qui faisait vivre près de trois cents ouvriers laborieux dans l'ordre et dans le bonheur, développant leur btelliseuce, aniétiorant leur cœur, se bisani enfln bénir par ce petit peuple dont il était la providence... Au lieu de cela. H. Hardy est maintenant à janHis voué i nue vie contempla tive, sinistre et sîérile. — Oh ! les robes noires... — dit Dagobert en frissoimant sans pouvoir cacher uneffroiâdélлуissabte, — plusje vab... plus j'en ai peur... Tuas vu e« nue ces seuft-U ont lait de ta pauvre mère... tu vois ce qu'ils viennent de Elire de M. Hardy : tu sais leurs complots contre mes deux pauvres orphelines, contre celle généreuse demoiselle ..Oh ! ces gens-lik sont bien puissants... j'aimerais mieux alTroncter un carré de grenadiers russes qu'une douzaine de ces soutanes. Mais ne parlons ptu-> de ça. j'ai bien d autres sujets de chagrin et de crainte. * Fub, voyant l'air surpris d' A ericol, le soldat, ne pouvant contenir son émotion, se iela dans les bras de son lils en t'éciani d'une voix oppressée : ■ Je n y tiens plus, mon CŒur déborde ; il Aiut que je parle... ei i qui me coulicr. sinon à loî— IHon père, vom m'c'ffrayczl— dit Agricol, — que S4)pasBe-(-4l donc? — Tiens, vois-tu. sans mi et ces deux pauvres petites, je me serais vingt fois brOlé b cencllc plut6l quelle voir ce que je vois, et surtout de craindre ce que je crains. — (Juc crains-tu donc, mon père? — Depuis quelques jours, je ne sais pas ce qu'a le maréchal, mais il m'épiiuvanie. — Cependant , ses derniers entretiens arce mademoispIledeCanloville... — Oui. il y avait un |ieu de mieux. Tarses bonDes paroles cette généreuse demoiselle avait répandu comme un baume sursesliesses; ta présciKC du jeune Indien l'avait nmti disuait: H ne paraissait presque plus soucieux, et ses pauvres petites fillis s'en éuuent ressenties. Mais, depuis quelque jours, je ne sais

quel démon s'est de nouveau déchaîné contre b bniitle. C'est i en perdre b tête. Je suis sdr d'abord que lès IcUres anonymes, oui avaient cessé, ont recommencé (I). — Qui'lles lettres, mon père? — Wsleilrv^anunvmes. — Et ces lettres. ï quel propos? — Tu sais la haine que le maréchal avait déjà contre ce rem-gal d'aibé d'Aigrigny: quand U a eu que ce traître était ici, et qu'il avait poursuivi les deux orpliehoes, comme il avail poursuivi leur mère, Jusqu'i b mort ; mais qn'd s'était bit prêtre, j'ai cru que le maréchal allait dcveair fou d'Indignation et de ftireur. H voulait aller trouver le renégat; d'un mot je l'ai calmé. ■ Il est prêtre, € — lui ai-jc dit ; — vous aurez beau birc : l'injurier, le crosser, H m € se balira bas. 11 a commencé par servir conln: son pays, N liniipar • Mrcim mauvais prêtre; c'est tout simple; ça ne vaut pas ta peliM de « cracher dessus. — Mais 11 faut bien pourtant que le le punisse du mal cqu'ila tiil i mes enbuts, elquoje venge b mort de ma femme. — se• criait le man-chal exaspéré. — Vous savez tnen qu'on dit qu'il n'y a c que les tribunaux qui peuvent vous venger, — lui ai-je dit. — iHademoic Selle de Cardoviile a déposé uim plainte contre le renégat pour avoir ■ voulu séquestrer vos enlauts dans un couvent. Il but ronger son frein, (attendre. > — Oui, — dit tristement Agricol : — et malheureuscmint les preuves manquent contre l'abbé d'Ai^ignj. L'autre jour,, lorsque j'ai été interrogé par l'avocat de mademoiselle de Cardoviile sur notre escalade du couvent. Il m'a dit que l'on reneoulrail des obstacles a eliaque instant bule de preuves matérielles , et que cet prl^tres avaient si liien pris leurs mesures, que la pt.iiiile n'aboutirait peut-être pas. — C'est ce que croit aussi te maréelial, mon cnbnt, et son irritation contre une telle injustice augmente encore. — Il devrait mépriser ces misérables. — Et les lelires anouymesT — Comment cela, mon père? — A^>preods donc tout ; brave et loyal comme l'est le maréchal, son premu'r mouvement d'indignation passé , il a reconnu qu'insulter te reuegai d namhmw* nimacet snoiirmra qui l'ont 4Miilli, parce qu'il rcTuaaik d'adlifi.-r waa eninna au maadnnciit de M. de BuniM eonlrs le Manuel de U. tluHn. qui, oialgié le parti prêtre, rotcn loigaur* un ^Unuel de niion, de droit «t d'irnUpndincs. Nooi aiunsrn mu> leiyeui U-t pitai d'un prar^i en opUlnD, idaeHenanl défilrê au comcil d'EElat. d*ni \ctquplln se trauwieol on grtai noml>ra dr Mtrtt anonyme! ia'ilt* au vieillard]ue les prftra Touliienl capter, et tontenanl loîl dea mriuoeci eolre lui a'il na JihJrilail pas sea neveni. aoît d'atramiiblei déiunicialian* contre ran honorable limille: il reMon de* biu du procti mime ijua iM kllrea aoul da U nain de dcDi religieux et d'une religieiiH' qui

ne quiUieot pai 1c vieillard 1 sm dsrniewMi— *■ ■ «I qui mt cnHa ipolU
l* hmaSe d* (doa de 000,000 fr. _^^^

soo LE JUIF ERRAPIT. puis que ce lâche s'était déguise en prêtre, ce serait comme s'il insultait une femme ou un vieillard ; il a donc méprise, oublié autant qu'il Ta pu ; mais alors, presque chaque jour, par la poste sont venues des lettres anonymes, et dans ces lettres on tâchait, par tous les moyens possibles, de réveiller, d*exciter la colère du maréchal contre le renégat, en rappelant tout le mal que Tahbé d*Aigrigny lui avait fait, â lui ou aux siens. Enfin, on reprochait au maréchal a être assez lâche pour ne pas tirer vengeance de ce prêtre , le persécuteur de sa femme et de ses enfants , qui , chaque jour, se raillait insolemment de lui. — Et ces lettres... de qui les soupçonnas-tu, mon père? — Je n*en sais rien , c'est â en devenir fou. Elles viennent sans doute des ennemis du maréchal, et il n'a d*ennemis que ces robes noires. — Mais, mon père, ces lettres excitant la colère du maréchal contre l'abbé d'Aigrigny, elles ne peuvent être écrites par ces prêtres. — C'est ce que je me suis dit... — Mais quel peut être le but de ces anonymes? — Le but! mais il n'est que trop clair ! — s'écria Dagobert , — le maréchal est vif, ardent , il a mille fois raison de vouloir se venger du renégat. Mais il ne veut pas se faire justice lui-même, et l'autre justice lui manque ; alors il prend sur lui, il tâche d'oublier, il oublie. Mais voilà que, chaque jour, des lettres insolemment provocantes viennent ranimer, exaspérer cette haine si légitime, par des moqueries, par des injures. Mille tonnerres ! je n'ai pas la tête plus faible qu'un autre; mais, à ce jeu-là . je deviendrais fou... — Ah ! mon père, cette combinaison serait horrible et digne de l'enfer ! — Et ce n'est pas tout. — Que dites- vous? — Le maréchal a encore reçu d'autres lettres; mais celles-là, il ne me les a pas montrées; seulement, lorsqu'il a lu la première, il est resté comme atterré sous le coup, et il a dit â voix basse : — c Ils ne respectent pas même cela. Oh ! c'est trop, c'est trop. » — Et, cachant son visage entre ses mains, il a pleuré. — Lui , le maréchal pleurer ! ! — s'écria le forgeron ne pouvant croire ce qu'il entendait. — Oui, — reprit Dagobert, — lui, il a pleuré, comme un enfant. — Et que pouvaient contenir ces lettres, mon père? — Je n'ai pas osé le lui demander, tant il a paru malheureux et accablé. — Mais, ainsi harcelé, tourmenté sans cesse, le maréchal doit mener une vie atroce... — Et ses pauvres petites filles donc ! qu'il voit de plus en plus tristes, abattues, sans qu'il soit possible de deviner la cause de leurs chagrins ! et la mort de son père , qu'il a vu expirer dans ses bras ! tu croirais que c'est assez comme ça, n'est-ce pas? Eh bien! non ,... j'en suis sûr... le maréchal

éprouve quelque chose de plus pénible encore : depuis quelque temps il n'est plus reconnaissable; maintenant, pour un rien, il s'irrite, il s'emporte, il entre dans des accès de colère tels que... — Après un moment d'hésitation, le soldat reprit : — Après tout, je puis bien te dire ceci à toi... mon pauvre enfant ; eh bien! tout à l'heure j'ai été chez le maréchal... et j'ai tué les capsules de ses pistolets. — Ah!... mon père... — s'écria Agricol, — tu craindrais!... — Dans et digue homme ; j'ai remarqué que l'agitation, que la tristesse du maréchal redoublent toujours après ces visites ; deux ou trois fois je lui ai parlé là-dessus; j'ai vu à son air que cela lui déplaisait, je n'ai pas insisté. Hier, ce monsieur est revenu le soir; il est resté ici jusqu'à près de huit heures, et sa femme est venue le chercher et l'attendre dans un fiacre ; après son départ , je suis monté pour voir si le maréchal avait besoin de quelque chose ; il était très-pâle , mais calme ; il m'a remercié; je suis redescendu. Tu sais que ma chambre, qui est à côté, se trouve juste au-dessous de la sienne ; une fois chez moi , j'entends d'abord le maréchal aller et venir, comme s'il avait marché avec agitation; mais bientôt il me semble qu'il pousse et renverse des meubles avec fracas. Effrayé, je monte ; il me demande d'un air irrité ce que je veux, et m'ordonne de sortir. Alors, le voyant dans cet état, je reste; j'ai vu qu'il s'agitait ; je reste toujours; mais, apercevant une chaise et une table renversées, je les lui montre d'un air si triste, qu'il me comprend ; et comme il est aussi bon que ce qu'il y a de meilleur au monde , il me prend la main, et me dit : « — Pardon de t'inquiéter ainsi, mon bon Dagobert; » mais tout à l'heure j'ai eu un moment d'emportement absurde ; je n'ai pas la tête à moi; je crois que je me serais jeté par la fenêtre, si elle eût été ouverte. Pourvu que mes pauvres chères petites ne m'aient pas entendu... » — ajouta-t-il en allant sur la pointe du pied ouvrir la porte de la pièce qui communique à la chambre à coucher de ses filles. Après avoir écouté un instant à leur porte avec angoisse, n'entendant rien, il est revenu près de moi : ah — Heureusement elles dorment, » — m'a-t-il dit ; alors je lui ai dit

The text on this page is estimated to be only 15.78% accurate

LE JUIF ERRANT. 5(H Jour leur père 1 Alorï quel (rouble ch-tsle et eocbaïucur pour les orpliciïnes. dont kcu'ur, pur cnnuDe le cristal, n'avait jamais rénécâ que tu c^ltsle image de Uabriej, archange envoyé du ciel par leur mère pour In prûtdser ' t'ou comprendra dooc l'i^molioD pénible de Blanche lorïqii'elic entendu sa sœur dire avec une triste^ amère ces mots, qui résuinaieul leur position cummune : ■ Je pcusc... i la ville d'or de nos rêves... — Qui sait? — reprit Blaocbc eu essuyant les larmes de sa seeur, pent-fire le bôtilieïir nous viendre-l-il plus tard. — Qélas ! puisque, maigri! la frékeucc de notre père, nous ne sommes pas heureuses,... le serions•mais? — Oui... quand nous fierons réunis i noire mère. — dit Htancbe en levant tes yeat vers le ciel. — Alors, ma sœur .. c'est peut <>tre au uvrtissenicnl. que ce rfive >- ce rêve que nous avonj eu comme auIrelbis... en .Mkmagne, — La dilTérence.... c'est qu'alors l'ange (l^ibriel desceulall du ciel pour veur vers nous, et que celte fois H nous eiuntenail de celte terre pour nous conduire li-haut... i notre mère. — Ce rêvc l'accoiuplira peul-âtrc comme l'autre, ma sœur:... nous avons rêvé que l'auge Gabriel nous prolègerait... et il nous a sauvées pendant le naufrage... — Cette fois... nous avons rêvé qu'il nous conduirait au ciel ;... pourquoi cela a'arriverait-il pas aussi ? — Hais pour ccU... ma s^eur... il laudra donc qu'il meure aussi, noire Gabriel qui nous a sautées peud.iut la tempête?... Alors, non, non, cela n'arrivera pas: prions que pour lui cela n'arrive pas. — !^ud, cela n'arrivera va^ ; vots-tu, c'est seulement le bon ange de Gabriel, qui lui ressemble, que nous avois vu en rêve. — Ma sœur, ce rêvc... comme il est singulier '. Cette fois encore, ainsi qu'en Allemagne, nous avons eu le m^e songe. .. et trois fois le même songe. — C'est vrai. L'ange Gabriel s'e&t penché vers nous en nous regardant d'un air doux et triste, en nous disant : a Venez, mes enfams... venez, mes sceurs, votre mère vous attend... Pauvres enfants venues de si loin . — a-t-il ajouté de sa voU pleine de tendresse, vous aurei traversé cette terre , innocentes et douces comme deux colombes, pour aller vous reposer à jamais dans le nid maternel... — Gui, c« sont bien les paroles de l'archange, — dit l'autre orpheline d'un air pensif, '- nous n'avons [ait de mat i personne, nous avons aimé ceux qui uous [Mil aimées... pourquni craindre de mourir? — Aussi, ma sœur, nuus avons plutôt souri que pleuré, lorsque, dous prenant par la muin, il a déployé ses belles aile» blanches, et nous a emmenées avec lui dans le bleu du ciel...— Au ciel, où notr«bonoc mère

nous tendait les bras... b figure loute baignée de larmes. — Oh ! vois-tu , m
 sœur, on n'a pas des rêves comme cela pour rien... El puis,— ajoula-l'Cileen
 regardant Hiisi! avec un sourire navrant el d'un air d'incligence, — cela
 ferait peut-être cesser un grand chagrin dont nous sommes cause... tu sais...
 — Ici. is ' mon Dieu ! ce n'est pas notre faute : nous l'aimons tant- Hais
 DOUS kfiiincs devant lui si craintives, si tristes, qu'il croit peut-être que
 'NU ne l'aimons pas... i Sa disaut ces mots . Rose . voulant essuyer ses
 larmes prit son mou~lr dans son panier à ouvrage : on papier plié en foniie
 de lettre en H cette vue, les deux sœurs tressaillirent, se serrèrent l'uuc
 contre . « lire. ti Rose dit à Planche d'une voix tremblante : ■ Écoute une de
 c« lettres!..., Ob!... j'ai peur... bile est connue les autres... bien sAr... — n
 faut vite la ramasser:,, qu'on ne voie pas: tu tais bien. — dit Blanche en se
 hukaot et prenant le papier avec précipitation , — sans eehi ces pi-rsonnes
 qui s'intéressent tant A nous courraient peut-être de grands djugers. — Mais
 uimment cette lettre se trouve - l - elle là ? — Comment les autres se sout-
 i^lles trouvées toujours sous notre main en rabsencce de notre gouvernante? —
 C'est vrai:.. . i quoi l>i>n chercher rnplicai'ioR de ce mystère ? nous ne la
 trouverions pas... Voyons la Uitm , peut-être sera-t-elle pour nous meilleure
 que les autres. ■ El les deux sceurs lurent ce qui suit : ■ Continuel i adorer
 votre père , chères enfants, car il est bien mat• bcureus. et c'est vous qui.
 involontairement, causez tous ses cbagrius: ~ root m SMirei jamais les
 terribles sacrilices q^ue votre présence lui iBpOse ; ma'ts. betus ! D est
 victime de son devoir paternel : ses peines mal pVis crues que jamais ;
 épargnez-lui surtout les dâmonUraisons 'de tûdresse qui lui causent encore
 plus de chagrin que de buuhciir : ehacniK de vos caresses est un coup de
 poignard pour lui, car U voit CD vous b cause innocente de ses aoulets. «
 Chères enbnts , il ne faut cependant pas désespérer, si vous avez l d'onpire
 sur vous pour ne pas le incUrc i b douloureuse èt ntae pour le brave et bon
 Uacolierl, oui vous aime laul : sans b, bu vous, votre père et [l'ami qui vous
 éirrit, courriez de grands JOfcrs, puisque vous avez des ennemis terri: les. F
 « Uragage et espoir, car ou diMrc rendi-e bicufit |>ure de tout cba'^B b
 tendiessc de votre iierc pour vmis, el alors quel beau jour!... ~n-ttn o'esl-il
 pas loin... BnUei ce billet comme les autres. • Cde lettre était écrite avec
 laiti d'adresse, qu'en sujinosant même o)lques, les deux sœurs t'a|l b Un que
 se proposait tlo4ia> cl celte liu ne niait quait ni de logique ni de possibilité.
 Après avoir lu cette lettre. Ue deux jeunes flQes restèrent un lutant
 «Incckuses, accablées: puis ttose, qui tenait le papier, se leva vivement,

s'approcha de V\ clii-minéc. et jeta la lettre au feu en disant d'un air craintif:
■ Il faut bien vite brûler cette lettre, ssns cela il arriveait peul-èdre de
grands nulbeurs .— Pas de plus gaud que celui qui uutis arrive, — dit
Uancbe avec abattement : — causer de grands cbagrim b notre père, quel
peut en être b cause T — Pcul'ètre, vois-4u , Blanche, — dit Rose, doul tes
lanncs coulèrent lentement, —peut-être qu'il ne nous trouve pas telles qu'il
noua aurait désirées l il nous aime bien comme les Tiltcs de noire pauvre
mère qu'il adorail : mais pour lui notis Dc sommes pas les tilles qu'il avait
rêvées. He comprends- lu, ma sonur? — Oui, oui ; c'ea peul-èire cela qui k;
chagrine tant, Nous somme* ti peu Instruites, si sauvages, si gauches, qu'il a
sans doute honte de nnos; et, comme il nous aime malgré ceU, il souffre.—
Bébs! ce it'esi JUS noire faute; notrebnne mère nous a âevéesdant ce
désert de Sibérie oomme elles pu.— Ob! notre père eu lut-mëBM ne nous le
reproche pas, *.ins doute, maiscommctudis, il en souffre. —Surtout s'il a
dcsinisd ?u'il nous a nenéct ehei notre cousine, uudemoiselte Adrieuim. qui
a tè si tendre, si bonne pour nous, comme il nous disait avec admrlrnion : 9
Avct'vous vu. mes enbnis'l' Qu'elle est belle, madfniowclle ■ Adrienne l
qiM esprit , qud noble cvur, cl avec ccb quelle grtn-, « quel charme! a —
Oh l c'est bien vrai . Hadejnoisch' de Canloville était si belle, sa \oh était si
douce, qu'en la regardant, .^l'un l'ticonuni, it nous serobtaii que nous
n'avions phis dc chagrin. — Kl c'eU à cause dc ceb, vois-tu. Rose, que notre
père, en nous comparant ik nntni eoutine cl l tant d'autres bi?lict
demnisHlcs, no doit pas éJrr Si-r de iinus. Et lui, û aimé, si honoré, U aurait
tout aimé être lier de ses Allés! • Tout à coup Bose, mettant sa main sur le
bras de ta sœur, lut dit avec anxiété: ■ Ecoute, écoute... on parle bien haut
dans b chamlnr de notre père. — Oui. — dit Blanche en prêtant l'oreille i
son lour, " et puis on marche... c'est son pas. — Ah ! mon l4ea, dunou; il
àr^tn b voix ! il a l'air bien en colire... il va pent-être venir, t Bl. à b pensée
île l'arrivée de leur père, de leur père qui poiirtnitt les adorait, bs deux
malheureuses enfants te reiarderenl avec rraluie. Les è4'lats de voix
devenant de plus en phis uialincu, |>his couri uii> r«s, Rose, toute
bvmbbute, dit i sa sœur : ■ Ne restons pas ici : vicvs -, .. , l^ (Uns noifq
cbambrci — foi si! — HnHn '^itJ'iiHrintu ntaigré l

803 LR JUIF ERRANT* Tu at nUoD, viens, viens,— répondit Blanche en se levant précipitamment. ~Oh ! j'ai peur... je ne l'ai jamais entendu parler d'un ton si Irrité'^ Ah! mou Dieu,— dit Blanche en pâlisant et eu s*arrétant fnvoloDtAlrement, —c'est à Dagobert qu'il parle ainsi. — Que se passeMl doue alors pour qu'il lui parle de la sorte?— Hélas ! c'est quelque malheur —Oh! ma sœur, ne restons pas ici; cela fait trop de peine d'entendre parler ainsi à Dagobert. » Le bruit retentissant d'un objet lancé ou brisé avec (breur dans la pièce voisine épouvanta tellement les orphelines, que, pâles, tremblantes d'émotion, elles se précipitèrent dans leur chambre, dont elles fermèrent b porte. Expliquons maintenant la cause du violent courroux du maréchal Simon. CHAPITRE XUI. Le lion blessé. Telle était la scène dont le retentissement avait si fort effrayé Rose et Blanche. D'abord, seul chez lui, le maréchal Simon, alors dans un état d'exaspération difficile à rendre, s'était mis à marcher précipitamment, sa belle et mâle flgure enilammée de colère, ses yeux éiincelants d'indignation, tandis que sur son large front couronné de cheveux grisonnants, coupés très-court, quelques veines, dont on aurait pu comj^r les battements, semblaient gonflées â se rompre; parfois son épaisse moustache noire s'agitait par un mouvement convulsif, assez semblable à celui qui tord la face du lion en fureur. Et de même aussi qu'un lion blessé, harcelé, torturé par mille piqûres invisibles, va ei vient avec un courroux sauvage dans fa loge où il est retenu, le maréchal Simon, haletant, courroucé, allait et venait dans sa chambre, pour ainsi dire par bonds ; tantôt il marchait un peu courbé comnie s'il eût fléchi sous le poids de sa colère tantôt au contraire, s'arrêtant brusquement, se redressant ferme sur se ireins, croisant ses bras sur sa robuste poitrine, le front haut, menaçant, le regard terrible, il semblait défier un ennemi invisible en murmurant quelques exclamations confuses; c'était alors l'homme de guerre et de bataille dans toute sa fougue intrépide. Bientôt le maréchal s'arrêta, frappa du pied avec colère, s'approcha de la cheminée, et sonna si violemment que le cordon lui resta entre les mains. Un domestique accourut à ce tintement précipité. « Vous n'avez donc pas dit à Dagobert que je voulais lui parler? — s'écria le maréchal. — J ai exécuté les ordres de M. le duc ; mais M. Dagobert accompagnait son fils jusqu'à la porte de la cour, et... — C'est on, » dit le maréchal Simon en faisant de la main un geste impérieux et brusque. Le domestique sortit, et son maître continua de marcher à grands pas, en froissant avec rage une lettre qu'il

tenait dans sa main gauche. Cette lettre lui avait été innocemment remise par Rabat-Joie, qui, le voyant rentrer, était accouru lui faire fête. Enfin la porte s'ouvrit, Dagobert parut. « Voilà bien longtemps que ie vous ai fait demander, monsieur, » s'écria le maréchal d'un ton irrité. Dagobert, plus peiné que surpris de ce nouvel accès d'emportement, qu'il attribuait avec raison à l'état de surexcitation presque continuelle où se trouvait le maréchal, répondit doucement : « Mon général, excusez-moi, mais je reconduisais mon fils, et... — Lisez cela, monsieur, » dit brusquement le maréchal en l'interrompant et lui tendant la lettre. Puis, pendant que Dagobert lisait, le maréchal reprit avec une colère croissante, en renversant du pied une chaise qui se trouvait sur son passage : « Ainsi jusque chez moi, jusque dans ma maison, il est des misérables sans doute agnés par ceux -qui me harcèlent avec un incroyable acharnement. Eh bien ! avez-vous lu, monsieur ? — C'est une nouvelle >(amie à ajouter aux autres, dit froidement Dagobert. Et il jeta la lettre dans la cheminée. « Cette lettre est infâme, mais elle dit vrai, » reprit le maréchal. Dagobert le regarda sans le comprendre. Le maréchal continua : « Et cette lettre infâme, savez-vous où l'a remise entre mes mains ? car on dirait que le démon s'en mêle. C'est votre chien. — Rabat-Joie ? dit Dagobert au comble de la surprise. — Oui, — reprit amèrement le maréchal ; c'est sans doute une plaisanterie de votre invention ? — Je n'ai guère le cœur à la plaisanterie, mon général, — reprit Dagobert de plus en plus attristé de l'état d'irritation où il voyait le maréchal ; — je ne m'explique pas comment cela est arrivé... Rabat-Joie rapporte très-bien, il aura sans doute trouvé la lettre dans la maison, et alors... — Et cette lettre, qui l'avait laissée ici ? Je suis donc entouré de traîtres ? vous ne surveillez donc rien, vous en qui j'ai toute confiance ? — Mon général, écoutez-moi. » Mais là tout ; connaissant les attaques, je me défendrai hautement, loyalement, a -* Et bien, mon général ? — D'Uavrincourt est resté impassible ; à mes questions, il m'a répondu froidement : Je ne sais pas, monsieur le maréchal, qu'aucun bruit calomnieux ait été répandu sur vous. — Il ne s'agit pas de m'appeler monsieur le maréchal, mon cher d'Uavrincourt ; nous sommes de vieux soldats, de vieux amis ; j'ai l'âme inquiète, je l'avoue, car je trouve que vous et nos camarades ne m'accueillez plus cordialement comme par le passé. Ce n'est pas à nier, je le vois, je le sais, je le sens... » A cela, d'Uavrincourt me vint au cœur avec la même froideur : Jamais je n'ai vu qu'on ait manqué d'égards envers vous. — Je ne vous parle pas d'égards, — me dit-il en serrant affectueusement

sa main, qui a faiblement répondu à son étreinte, je l'ai bien remarqué ; — je vous parle de la cordialité, de la confiance qu'on me témoignait, tandis que maintenant Ton me traite de plus en plus en étranger. Pourquoi ça, pourquoi ce changement ? Toujours froid et réservé, il me répond : « Ce sont là des nuances si délicates, monsieur le maréchal, qu'il m'est impossible de vous donner un avis à ce sujet. » Mon cœur a bondi de colère, de douleur. Que faire ? Provoquer d'Havrincourt, c'était fou ; par dignité* j'ai refusé cette entretien, qui n'a que trop confirmé mes craintes. — ajouta le maréchal en s'animant de plus en plus « — ainsi je suis sans doute déchu de l'estime à laquelle j'ai droit, méprisé peut-être, sans en savoir seulement la cause ! Cela n'est-il pas odieux ? Si du moins on articulait un fait, un bruit quelconque. J'aurais pris au moins pour me défendre, pour me venger ou pour répondre. Mais rien, rien, pas un mot ; une froideur polie aussi blessante qu'une insulte... Oh ! encore une fois, c'est trop... c'est trop... car tout ceci se joint encore à d'autres soucis. Quelle vie est la mienne depuis la mort de mon père?... Trouvé-je du moins quelque repos, quelque bonheur dans ma maison ? Non. J'y rentre, c'est pour y lire des lettres fâcheuses, et de plus, — ajouta le maréchal d'un ton déchirant après un instant d'hésitation, — etée

The text on this page is estimated to be only 23.63% accurate

LE JUIF ERRAW. nouve mes enfants de plus en plut iodirTërenU pour nioi... Oui, I !c mnrcclul en voyant la slupeur de Dugubert, — et elles ue ourlant pas combien elles me sont chères. — Vos filles... indif! — reprit Dagobert avec stupeur, — vous leur fiites ce repro> Kh 1 mon Ineu ! |c ne les blum' pas ; à peine si elles ont eu le i me counsiître. — KUes n'ont pas eu le temps de tous conua^ frit le soldat d'un ton de ref^che, en s'anunsnt à son tour.— e quoi leur mère leur parlait-elle, si ce n'est de tous? Ft moi il-ce qu*& chaque instant vous u'ëtiex pas en tiers avec nous? rions-nous donc aupi is à vos enlants, sinon à vous connaître, à ler? — Vous les détendez... c'est justice... elles vous aiment lie moi, » dit le marét bal avec une amertume croissante, ert se sentit si péuible neal ému, qu'U regarda le maréchal sans idre. lien, oui ! — s'écria le Maréchal avec uue douloureuse expauoui» cela est lâclie el Ingrat, soll ; mais il n'importe!... \ingt été jaloux, oui, ctveHement Jaloux de raflectueuse confiance enfiinls vous téinoigmûent, tandis qu'auprès de moi elles semjours craintives. Si leurs ilgures méUncoliqiies s'animent quelrune expression un peu plus gaie que d'habitude, c'est on vous c'est en vous voyant tandis que pour moi 11 n'y a que re»ntrainte, froideur... ift cifeiiM toe.... Sûr de raflection de nts, j'aurais tout bnvé...mt svrmonté... » royant DagobcH^éhpeer vm la porte qui commnniquait dans ment de Ros« il èiihBche, le maréchal hil dit : ras-tu? — r.hercher vea fiDes, bmw général.— Pourquoi faire? les mettro ea ftee de vom, fov leur dire : < Mes enfants, tire croit qna vont ae l'alneB pu... » 4e ne leur dirai que ; vous venei... «- Dagobert ! Je toos te défends, — s'écria vie père de Rasa et da Bhoebe. — Il ■> a pas de Dagobert qui Vous n'avai pu te droit d'èlra h^aila «Bvert ces pauvres I ioldat fit de Movcas «i pas varate porta. >bert, je vous ordoMi de lastar fci, — a'derte te auréchal. — mon général : je swa aalre soldat, toMlnfiMaar. votre servirons voulex,— dit raiwieiU l'ex-granadter à cheval : ^ mais il rang ni giada qal tiaaM quand il s'agit de défendre vos filles... s'expUqoet ;... naîtra ha hravea goa m fiice... je ne connais » la marédial M FeAt arrêté par te braa»Bagoben eotrait dans sent des oraMinea. ei, — dit si impériaosament te maréchal, que te soldat, habitué lance, baissa la ^te et ne bougea pu. — Qu*alles-vous lalre? te DUirécbal : — dira à mes filles que Je crois qu'elles ne m aîl? provoquer ainsi des affectIoM de tendresse que ces pauvres le reatentent pas; ce n*eat pu leur fente... c'est la mienne sans - Ah I BMm gâeral, — dit

Dagobert avec un accent navré, — ce I de h cc^Jm que J'éprouve... ea vous
 entendant parler ainsi ofenla...: c'est de h douleur... vou ase brisei le cœur... »
 réchal, touché de l'expresaloD da h physionomie du soldat, MDS bmq—
 lient ; oa, soit, J'aà encore tort ; et pourtant... voyons, je vous le detum
 amerlUM... sans Jalousie... mu enfiints ne sont-elles pas iantes, pAu
 feaillière avec vous qu'avec moi? — Eh! ni.Tm génénV^t'écia Dagobert,—
 si vous te prenez par là, elles ire lUus femnères avec BalKki--Joie qu'avec
 moi ; vous ftt s leur si bon que soit un père Il impose toujours. Elles sont
 faniiBC DM>i7 pardien ! la beHe histoke ! Quel diable de respect vsi' z. —
 Mais, mon -^ s'écia Dagobert, — ponnpioi ne voulez-vous pas que j'o^He •
 vos enfants? — Mais vous ne voyez donc pas que celte M'* »îc '. me tue?
 — s'écia le maréchnl exaspéré. — Vous ne rompez^* nez donc pas uue je ne
 veux pu rendre nu anhnti témoins de ce que J'endure? le ebagnn d'an ptre a
 m dialté, asonitenr; wus devriez le sentir et te respecter. — Le respecter?
 non» car c'est mt itijustice qui te causa.— Assez, monsieur, assei.^ Bt, non
 content de nou tourmenter ainsi, voua? et ce n'est pas pour cda que Je voua
 lu ai amené dn fond de la Sibéna. — Etes reproché! — Oui ; car h
 véritable iagntilada cuvera moi, c'est da rendre vu filka malheureuse. ---
 Sortez à finataut, sortez, monsieur ! — s'écia te asaréchal coB|mlétenieBt
 hors de lui, et si el^ frayant de colère et de douleur, oue Dagobarl,
 regrettaiat d'avoir été trop loip, reprit : --- Mon ^nérai, j'ai tort, le vous ai
 pent*être manqué de respect, pardonnez-nKM, mate...— Soit, Je vous
 pardnae. et je vous prie de me laisser scnL ~ répondit te maréchal en se
 contenant avec peim^ — Non général, un mot.— Je vous deoMude ea grâce
 de me laisser seul, je vous le demande comme un service, est-ce assez? s dit
 lo maréchal en redoublant d'eflbrls panr se contraindre. Et une grande
 (Mllcur succédait à la vive rougeur qui, i^eiMiaut cette scène péuible, avait
 enOimme les traits du nmr&hal. Dagobert, efi'rayé de ce syropt6n!e,
 redoiiibla d'Instances. « Je vous en supplie, mon général,— dit-il d'une voix
 altén'e, — permettez-moi... pour un moment de... — Puisque vous l'exigrz,
 ce serj donc moi qui sortirai, monsieur, • dit le maréchal en faisant un p:i!>
 vers la porte. Ces mots furent dits de telle sorte que Dagobert n'osa pns
 iiiMsier; il baissa la tête, accablé, désespéré, rcgariia encore nn instriit l.
 maréchal en silence et d'un air suppliant ; mais à un nouve^iu mouvement
 d'emportement que ne put retenir te père de Rose et de hlanrlie, le so^ dat
 sortit à pas lents. Quelques minutes s'éuient è petaia écoiriées depuis le
 dépn de Dagobert, lorsuue te maréchal, qui, après un long el sombre

silence, s'était plusieurs mis approché de la porte de rattachement de ses lilli
>, avec une hésitation rempue d'angoisse, Hun violent eflbrl sur lui-niihuc,
essuya la sueur froide qui baignait son llîont, lâcha de dissimuler son
agitation, et entra dans la cbamlpe où Maient réfugiées Rose et Blanche.
CËAPITiBXIJt. L'épreov6. Dagobert avait eu raison de défendre m infanti,
ainsi au'll appelait paternellement Rose et Blanche ; et celiendant les
appréhension» du maréchal au sii\jet de la tiédeur d'affection qu'il
reprociiait 4 sse. ~~On saura plus ura et le sens et le but de ces bruits odieux,~~
~~qui, jjoîuts à tant d'autres btessures vivea àilei I sdta ceBur, coodUatent~~
~~Tetaspération du maréchal. Kniporté par te colère, par te SBfaxdlation qpa~~
~~tel eamaient eea coups d'épingle incessants, comme H disait, chomie de~~
~~quelquea paroles de Dagobert, il l'avait rudoyé; mais, après le départ du~~
~~soldat, dans te si^ tence de te réflexion, te maréchal, sarappebnt l'expresiion~~
~~convaineue, chatenreuse, du défenseur de ses filles, avait senti s'éveiller~~
~~dans son caprit quelque doute sur h froideur qu'M leur reprochait; et, après~~
~~avoir pris une résolution terrible, dans le cas où cette épreuve conflimerait~~
~~ses doutes désobnts, il entra, nous l'avons dit, chez ses filles. Le brait de sa~~
~~diseussion avec Dagobert avait été td, que l'éclat de sa voix, traversant te~~
~~salon, était confisément arrivé jusqu'aux orriDes, des deux sœurs,~~
~~réfiigiées dans leur chambre à coucher. Aussi, à l'arrivée fie leur père, towa~~
~~figures pfties trahissaient te crainte et l'iiixlété.~~

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

306 LE JUIF ERRANT. Llicureux groupe se ddsuuit, regarda, et vil la slupidc face d, teuaiu à la niai u sou éternel panier de bois, et sous son bras un plumeau. Rien ne met plus en gaiolë que le bonheur : aussi, quoique son arrivée fût assez inopnorlune, un éclat de rire frais et ctiariniint, sortant dos lèvres fleuries ne Rose et de Blanche, accueillit cette apparition grotesque. Jocrisse faisant rire les filles du maréchal, depuis si longtemps attristées, Jocrisse eut droit, à rin*»tant, à Tindulgence du maréchal, qui lui dit avec bonne humeur :« (.hie veux -tu, mon garçim? — Monsieur le duc, ce n*cst pas moi! répondit Jocrisse en mettant la main sur sa poitrine, comme s*il eât fait un serment. De sorte que son plumeau s'échappa de dessous st nas moi, — reprit Jocrissi», — c'est le valet de chambre qui m'a dit de dire à M. Oagobcrt, en montant du bois, de dire à monteur le duc, puisque j'en moulais dans un panier, que M. Rse en s'inclinant jusqu'à terre. la; niais sorti, le maréchal dit à ses filles d'une voix enjouée : « Vous sentez bien qu'en un jour, qu'en un moment comme celui-ci, on ne quitte pas ses enlants...mi>me pour M. Robert. — Oh ! tant mieux, mon père!... — s'écria gaiement Rlanche, — car M. Robert me dris. Le soldat baissa la tête aflirmalivenient , et ajouta : « Dieu merci!.... c'est fini de ces idées-là... » Pour luute réponse, le maréchal lui montra S(ïs filles d'un regard humide de tendresse, étincelant de bonheur ; puis, cachetant le bille d»». quelques lignes qui! venait d écrire, il le donna au soldat, et lui dit : tt Remets cela à l^1. Robert,... je le verrai demain. » Dagohert prit la lettre et sor(il. Le maréchal, revenant auprès de ses filles, leur dit joveusdiade. U silence est solennel. De temps à autre on entend seulement le sourd bruissement du branchage dl» pins énormes que la brise agile. Des nuaffcs cuivrés, rougis par le couchant, voguent lentement siïdessus de ki ff>rèt, et se reflètent dans le courant d'un petit ruisseau d'eau vive, qui, traversant les ruines de l'abbaye, prend sa source |^u loin, au milieu d'une masse de roches. L'onde coule, les nuages passent, les arbres séculaires frénûsseat, h brise murmure... Soudain, à travers la pénombre formée par la cime épaisse de celle futaie, dont les innombrables troncs se peruent dans des profondeis infinies,... apparaît une forme humaine... C'est une femme. Elle s'avance lentement vers les mines ;... elle les atteint : ... elle foule ce sol autrefois béni... Cette femme est pâle, son regard est triste, »i longue rol)e lloLinte, et ses pieds sont poudreux ; sa démarche est pcnibie, chancelante. Un bl(M-

de pierre est placé au bord de la source, presque au-dessous de la statue de saint Jean le décapité. Sur cette pierre cette femme toute épuisée, haletante de fatigue. Elle est pourtant, depuis bien des jours, bien des ans, bien des siècles, elle marche, elle marche, elle marche... Mais, pour la première fois, elle ressent une lassitude invincible... Pour la première fois... ses pieds sont endoloris... Pour la première fois, celle-là qui traverse d'un pas égal, indifférent et fier, la lave mouvante des déserts torrides. tandis que des caravanes entières sont gelées sous ces vagues de sable incandescent... celle-là qui dans les fermes et dans les villages foulaient la neige contre les solitudes du glacier où nul être humain ne peut vivre... celle-là qui les flammes l'ont ou les eaux impétueuses du torrent... enfin depuis tant de siècles si elle n'est plus rien de commun avec elle pour le premier des douleurs... ses pieds saignent... ses membres sont brisés par la fatigue... une soif brûlante elle ressent l'infirmité souffrir de la soif... elle croit... sa joie serait trop immense... mais son gosier desséché se contracte... la gorge est brûlée... feu... elle aperçoit la source... le genou... le cou... cristallin... transparent... comme un miroir... passe-t-il donc... elle est enflammée... les outils... l'écriture... celle-là... l'eau... la fraicheur... pure... toujours... agenouillée au bord du ruisseau...> au, et appuyée sur ses deux mains, cette femme cesse brusquement de boire et se regarde avidement dans la glace limpide... Tout à coup, oubliant la soif qui la dévore encore, elle pousse un grand cri, un cri de joie profonde, immense, religieuse, comme une action de grâces infinie envers toi Seigneur. Dans ce miroir profond, elle vient de s'apercevoir qu'elle a vieilli... In quelques jours, en quelques heures, en quelques minutes, à l'instinct peut-être... elle a atteint la maturité de l'âge... Elle oui, depuis [de dix-huit siècles, avait vingt ans, et trainait à travers les mondes et les générations cette impérissable jeunesse... Elle avait vieilli... elle pouvait enfin aspirer à la mort... Chaque minute de sa vie la rapprochait de la tombe... Transportée de cet espoir ineffable, elle se redresse, lève la tête vers le ciel et joint ses mains dans une attitude de prière fervente... Mors ses yeux se dirigent sur la grande statue de pierre qui rejaillit sur Jean le décapité... La tête (que le martyr porte entre ses mains... semble, à travers sa paupière grêle, à demi chassée par la mort, jeter sur la juive errante un regard de courtoisie et

de pitié... Il r'esi elle. i!«re enfin... La main du Seigneur meraniiMK « aux
|»ieds de ce sainl martyr... c'e^t à ses pieds que je ciHnmenceàêtfv « une
crt'ature humaine... et c'est pour venger sa mort que k Sei^oev c m'avait
condamnée à un

The text on this page is estimated to be only 14.14% accurate

LE JUIF EUUAIN. 307 cO tnonDieu.Tsilpsqite
jeneçiiispaslaseute [lanlonncc.Otui-U, « l'artisan « clés: cehiMâ, comme
moi , peat-il espérer d'alleiiidre le icniic de si € course éiemelle? ■ 0(ial-il.
ligueur... oâ esl-U?... Celte potssaure que tous m'aviez ■ (lotin^ de te %«ir,
de l'enieodru à travers K-s espaces, me l'avci-votii « roiiiréeTOIildau^ ce
moinenl suprf me, ce doD divin, rendez-le moi... ■ Seigneur., car. i mesure
que je ressens ces iDftrmîlë& humiiiDes, qiw « je Wiib comme la On de
mou élcrnilë de maux, ma vue perd le piUH ■ voir de traverser
l'immeDsitê, moD oreille le pouvoir d'euleudre • l'homme errant d'un bout
ilu moiHle i l'autre. » La tiuil ét-iiit vetme... obscure... orageuse... Le veut
s'était élevé au milteo des gninds sapins.Perrière leur cime noire,
cominençiril k mi>nicT lentement, a travers do tooibre nuées, le disque
argenlë de U lune.. . L'iavocalion de la juivi- errante fut peut-être
entendue... Tool & coup ses yeiïï se fermèrent, ses mains se joignirent, ei
elle Mata agi-n>iiillëu au milieu des niiites... immobile comme une statue
dM tomboinx. K(elle eut alors nnè vision étrange ! ! ! CUAPITnK XLV.
Trile est la iïision d'Hérndiade : Au sommet d'une hauli: inoulugne, nue,
rocaillage, escarpée, s'dlève n.) calvaire. Le soleil décline ainsi qu'il
dérlinall lorsque la juive s'est (rainée, éiuisée de Cili^ue, au n>ilieu des
ruiues du Saiitt-Jean-le-l)éciipité. tefraad clirist en croix qui domine le
calvaire, la muntugue ei U pkioe «ride, solriuie, iulinie: le grand cbrist en
cnux se détache blane et pdfé sur les mmges d'nr noir bleu qui couvrent
purluut le cid, et dcriconcDt d'un violet sombre en h dégradant i l'borium.
Al'hnriiun... oùlcEoleil coucliant a laissé d« lugubres traînées d'une lueur
sinistre... d'nn range de sHng. .ushi loin que la vue peut s'éieodre, aucune
végétatinn n'a[ipnratl sur ce miirne d^rl, couvert de wWe et de cailloux
comme e lit «Scitbire de quelque océan desséi^lté. Un silence de mort plane
sur cette contrée désolée. (Juelqui'Ms de gigantesiues vautours noirs, au
cou rouge et pelé , i \ai\ jjiune et lumineux, abittnt leur gr.md vid au
milieu de ces sre i-iii)iiiurpi ées, conuiientent k s'obscurcir lenlement, ainsi
que des burrcïdefer,.. rougies au (eu, dont riocanileKcncc s'éteiutpea a peu.
^ludain l'on entend, derrière l'un des versants itu calvaire opposé au
cuurluinl, le hiiit de quelaues pierres qui se détarlifut oi loinbeul en
boailisuni iusqn'au bas de la moulagne. Le pied d'un voyngi'ur, qui, aprt's
avoir traversé la plaine, gravli depuis ma Iteure celle pente escarpée, u fait

rouler ces rHilInni an Iniu. Cm voyageur ne paraît pas encore, mais l'on
riisiingue son pas lent, t-g^il et remic. Enliu... il atteint le summel de b
montagne, et sa haute t;>(ien l'explication de ce mystère qui le ravissait
d'espēmnce. Alors, pour la pniuiere Tuis, ses yeux s'arrélèreni sur le Christ
en croix i|ui domiuaii le calvaire, de même iiue la juive errante avait Sx6
son rcRurd sur la paupière de granit du s:mit marivr. Le re. dans une
attitude d'épouvanle et de priire , tendait vert loi ses mains suppliâmes. >e
écotite les panites de Rodin avec U phis profonile attention. Le révérvtid
*père est. xelon son liihlioile, delHini cl :rdf>ssé i ta chrunm^'. leiiaiii u-**
mitins pfotrgéo; d,in» l.'S poclM-i ik d>^r:icre de sa vieille ruiiiigolu bniai

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

M LE JUIF ERRANT. {freinte sur le tapis (Thermine qui j^arnt le devant de la cheiniuée du sa- ; on. Une satisraclioo profonde se lil sur la lace cadavéreuse du jésuite, i illadauie de Saiut-Liizier, mise avec cette sorte de coquetterie di!>crète | qui convenait à une mère d'Velise de sa sorte, ne quittait pas Rodin des yeux, car celui-ci avait complètement supplanté le père d'Aigrignv dans resprit de la dévote. Le flegme, l'audace , la haute intelligence, le caractère rude et dominateur de Vex^sodui, imposaient à cette femme al* tière, h subjuguèrent et lui inspiraient une admiration sincère, presque de Tattrait; il n'était pas même jusqu'à la saleté cynique, jusqu'à la repartie souvent brutale de ce prêtre, qui ne lui a^ieit, et qui ne fût pour eUe une sorte de ragoût dépravé, qu'elle préférait alors de beaucoup aux formes exquises, à l'élépnce musquée du beau révérend père d'Aigrigny. « Oui, madame, — disait Rodin d'un ton convaincu et pénétré, car ces sens-là ne se démasquent pas, même entre complices, - oui, madame, les nouvelles de notre maison de retraite de Saiut-Uérem sont excellen-tes. M. flardy.«. l'esprit fort... le libre penseur, est enliu entré dans le giron de notre sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. » Rodin ayant hypocritement nasillé ces derniers mots, la dévote inclina la tête avec respect. t La grâce a touché cet impie... — reprit Rodin, — et Ta touché si fort , que, dans son enthousiasme ascétique, il a voulu déjà prononcer les vœux qui l'attachent à notre sainte compasie. — Si t6t, mon père? — dit la priu-cesse étonnée. — Nos instituts s opposent à cette précipitati«n, à moins cependant qu'il ne s'agisse d*uu pénitent qui, se voyant tu articulo morlit (à rarticle de la mort), considère comme souverainement efficace pour son salut de mourir dans notre habit , et de nous abandonner ses biens... pour la plus grande gloire du Seigneur.— Kst-ce que M. Uardy se trouve dau> une position aussi désespérée, mon père? — La fièvre le dévore: après tant de coups successifs qui l'ont miraculeusement poussé dans la voie du salut, — reprit Rodin avec componction, — cet homme d'une nature si fnMe et si délicate est à cette heure presque entièrement anéanti, moridcinent et physii|uement. Aussi les austérités, les macérations, les joies divines de l'extase vont-elles lui frayer on ne peut plus prompteuient le chemin de la vie éternelle, et il est probable qu'avant quel({ues jours... » Kt le prêtre secoua la tête d'un air sinistre. « Si tôt que cela, mon père ? — C'est presque certain ; j'ai donc pu, osant de mes dispenses, laîre recevoir ce clier

pénitent, m'arrêmo murlu, membre de notre sainte compagnie, à laquelle, selon la règle, il a abandonné toutes biens, présents et futurs... de sorte qu'à cette heure il n'a plus à songer qu'au salut de son âme... Encore une victime du philosophisme arrachée aux griffes de Satan. — Ah ! mon père, — s'écria la dévote avec admiration, — c'est une miraculeuse conversion ; le père d'Aigrigny m'a dit combien vous aviez eu à lutter contre l'influence de l'abbé Gabriel. — L'abbé Gabriel, — reprit Rodin, — a été puni de s'être mêlé de ce qui ne le regardait point et d'autres choses encore. J'ai exigé son interdiction et il a été interdit par son évêque et révoqué de sa cure... On dit qu'au lieu de passer le temps il court les ambulances de cholériques pour y distribuer des consolations chrétiennes ; on ne peut s'opposer à cela... Mais ce consolateur ambulant sent son hérétique d'une façon... — C'est un esprit dangereux, — reprit la princesse, — car il a une assez grande action sur ces hommes ; aussi n'a-t-il pas fallu moins que votre éloquence admirable, irrésistible, pour ruiner les détestables conseils de cet abbé Gabriel, qui s'était imaginé de vouloir ramener M. Hardy à la vie mondaine. En vérité, mon père, vous êtes un saint Chrysostome. — Bon, bon, madame, — dit brusquement Rodin, très-peu sensible aux flatteries, — gardez cela pour d'autres. — Je vous dis que vous êtes un saint Chrysostome, mon père, — répéta la princesse avec feu ; — car, comme lui, vous méritez le surnom de saint Jean Bouché d'Or. — Alors donc, madame ! — dit Rodin avec brutalité en haussant les épaules, — moi, une bouche d'or !... j'ai les lèvres trop livides et les dents trop noires... Vous plaisantez avec votre bouche d'or. — Mais, mon père — Mais, madame, on ne me prend pas avec cette glu-là, moi, — reprit durement Rodin ; — je hais les compliments, je n'en fais point. — Que votre modestie me pardonne, mon père, — dit humblement la dévote, — je n'ai pu résister au bonheur de vous témoigner mon admiration ; car, ainsi que vous l'aviez presque présumé... ou prévu il y a peu de mois, voici déjà deux membres de la famille Rennepont désintéressés dans la question de l'héritage... » Rodin regarda madame de Saint-Dizier d'un air radouci et approbatif en l'entendant formuler ainsi la position des deux défunts héritiers. Car, selon Rodin, M. Hardy, par sa donation et son ascétisme homicide, n'appartenait plus au monde. La dévote continua : « L'un de ces hommes, misérable artisan, a été conduit à sa perte par l'exaltation de ses vices : vous avez conduit l'autre dans la voie du salut en exaltant ses qualités aimantes et tendres. Soyez donc glorifié dans vos prévisions, mon père, car, vous l'avez dit : S. E. C'est aux passions que je

m'adresserai pour arriver à mon but. p — Ne glorifiez Jonc point si vite, je vous prie, — dit im|>atiemment Rodin. — Éit votre nièce : et l'Indien? et les deux filles du maréchal Simon ? Ces personnes-là ont-elles fait aussi une fin chrétienne, ou sont-elles désintéressées dans la question de l'héritage pour nous glorifier sitôt ? — Non, sans doute. — Eh bien ! donc, vous le voyez, madame, ne perdons point le temps à nous congratuler du passé; songeons à l'avenir... le grand jour approche, le r' juin n'est pas loin : fasse le ciel que nous ne voyions pas les quatre membres de la fiuuiOe qui mrvîTeot couliiài de vivre dans rimpéniteuce jusqu'à cette époque et posséder eel immm héritage, objet de nouvelles perditions entre leurs mains, olijuel de fUra pour le Seigneur et pour soa Eglise entre les mains de nocie eonpagnie. — Il est vrai, mon père... — A propos de ceb, vous deviei voir vos gens d'aiïaires au sujet de votre oièce.— Je les ai tus. mon peies et, si incertaine ldat? — Non, — dit le père d'Aigrigny, — malheureusement non; mis eu défiance et îustniit par le passé, il va re

The text on this page is estimated to be only 12.52% accurate

LK -II'IK RllïiAT. FLOO rencuulrer. — Eb biuii t aprè»? — Tit lluiJiu, — bh bu^u ' il [luuvnii oublier nue je tuiï prèirc, el... — Ah l vous >«« peur /> dit tledaigucwemeot nodiu en JaterroDipiiiil lu père d'Atgi iguT. A ces uiuls Je [tudin : Vous NVeï peur, le r^iirend père buudil sur sj chaite ; |iin. repreoai sdh uug-iroid, il ajaiKa : « Votre nêvérence ne w IroiDpe paii i otu, j'aurais peur, oui. I>aiu une circonstance pareille, ^'auraU pvur d'uublicr que je suis prétre, et de trup me souvenir our, en prononçaid quelques luots cnaRiquespour ces batailleur* slupiilea. ■Ilonnriir UHliuire... Seruien t.. napoléon 11,* aio^ ce satafiir, -•il ar. Ml pnrië contre vous l quelque acte de violence, il vous edt fallu • Il est inutile, je crob, i \oire hévcrence, de faire des suppouiiious M-mblables, — dit le père d Aigrigu; eu contenant difGcilpoteal sou ugiLitidU. — Comme votre supérieur, — reprit séverentent Hudin, — j'ai)t^ droit de vous demander ce que vous eussiez fait si le nnréclial Simon avait levé b maiu sur vous. — Moniiieur! — s'écria le révérend père. U n'f a pas de mtuitiâri ici, il 7 a do prêtres, t dit durement Rudin. Le père d'Aigrigny bat»a la (aie, conlenanl diOicilenient sa colère ■ Je vous demaude , — reprit obstinément Hodio, — quelle serait votre iDuduile si le maréchal Simon vous edt frappé. Ks(-ce clair? — Assez, de grâce, — dit te père d'Aigri^ny, — aweï ! — Un, si voua l'aïinez mieui, s'il tous eOt souUleté sur Ica deux jouea? > — reprit Ho'lin avec uu Qegme ofiiniâtre. Le père d'Aigrignjr, Wme, les dénis serrées, les poings crispés, éuil en proie it une sorte de vertige à la seule pensée d'uu seniblabl%4intrage, tandis que HudiD, qui u avait pas sans doute fait en vmIii cette question, soulevant ses dasque» paupières, semblait profondément alteutifauï symptômes significaiiët qui se trabissatent sur la physionomie Iwuleversée del'ancieu culouel. La dévole, de plus en plus sous le charoio de IVv-ioeïix, trouvant la poiitlun du pérea'Aigrigny aussi pénible que busse, seutait s'augmeulir eDcui« sou admiration pour Rodin. Enfiu, le père d'Aîgrigny, reprenant peu à peu son sang-fToid. répondit à lloclin d'uu Ion calme et contraint : • iù j'avais i subir do pârf il outr-jge, je priei ' ' ' ' ' — -- ' ' ' niiliie. — Kr " denienl Woà'i dit friiide leoter sur le père impkl ajouta-t-U avec uu Miurire aiïreui, — que k maréchal Simon revienne ici aHn d'éprouver si rvdemeul votre liuiiilié... M»i» sil revenait, — et Rodiu atlacha de nouveau uu regard long et perçant sur le révérend perv. — s'il revenait. . vous saurieï, je n'en doute pas, montrer i ce brittnl

l'air de subre, malgré ses violences, tout ce qu'il y a de féaignation M
 d'humilité dans une amc vraiment chrétienne. ■ Deux coups, discrètement
 frappé* a la porte de l'apparirment, inieronipirent tm moment la
 conversation. Un valet de chambre entra portaul sur un plateau une large
 enveloppe cachetée, qu'il remii à b princeMe ; après quoi il sortit
 Had:iiuede Saiut-Diiier, ayant d'uu regard demandé i Rodiu b permission de
 décacheter cette lettre, la parcourut, et bientôt uoe tatisbrtion cruelle écbita
 sur son visage. • Il y a de l'espoir, — s'cria-l'elle eu a'adressani à Rodin ; —
 la demande est rigourcusement légale, eUe se renlorce de l'instance en
 int>Tdii'tioni les conséquences peuieutéti« celles qw nutis souhaitons Kn
 uu itwt, OM oièce peut, du jour au lendemain, ^tre menacée dr b plus '
 emitère... IUe si prodigue... ijui-l binilevenenientilaus toute , , — H y aurait
 sans doute alors quelque p'i-* sur ce caractère iiMjoiupiahle.-. — dit Rodin
 d'im sir méditatif; — car jusqu'ici tout a éciitiuc. On dirait que certains
 twiiehrs reutleut invahierabW, — murDura le jésuite en rongant ses
 ougles pbts et uoirs. — M.iis, pour obtenir le réMiltat que je désire . il faut
 eiaspérer l'oi^ucil de ma ulrre ; il est donc absolument indispeusable que je
 la voie et que je cause avec die, — dit maibuie de ^ini^Diiirr en
 rélléchlssant. — ^ladeoiuiselle de CarduviDc refusera celte entretue, — dit
 le perc d'Aigrigny. — Peiiiétre, — dit b priucesae. -> Elle est si heureuse l
 ... que son audace dmt t^tre à sot) comble oui... oui... je b connais... ie lui
 écrirai de telie sorte., qu'elle tiendra — Vous croyet? — demanda Rodiu
 d'un airdisbitatif. — N'en doutei pu , mon père, — reprit b princesse, — elle
 vieiidrn. Et oik luis aa fierté en jeu... ou peut beaucoup espérer. — Il faut
 donc agir, inaibme, — reprit Rodin, — agir promptement : le moiMMt
 approche ; les haiues. les déUaues sont éveillées... il n'y a pas un moment i
 perdre. — (Juanl au^ liaiues , — repiit la princesse , — nudemoiselle
 cirrnustanel-S. — lepnt Riandcela7— dilb dévote. — Hemuin matin, —
 répondit Rodin. — Grand Dieu! mon cher père, — s'écrb madame de Saiut-
 Diiier avec craintet — si te soldat voit en vous mi ennemi? Prenei garde...
 — ie prends toujours garde, madame:... j'ai en raison de compagnons plus
 terribles que lui., du choléra par exemple. — El le jésuite sourit en montrant
 ses dents noires... — Unis s'il vous traite en ennemi... il rcAisenide vous
 recevoir: de qwlle manière parvleudre t- vous jusqu'aux lillcs du maréchal
 Simon! — dit le père d'Aigrignv. — Je n'en sais rien du tout, — dit Itodin:
 — mais, comme je veux j parvenir... j'y parviendrai . — Mon père, — dit
 tovt i coup b princesse en réHé'; hissant , — ces jeunes HHes ne m'ont

jamais «-iic;... si, sans me nommer... je pouvais m'introduire auprès d'elles!
— Cela serait, madame . par conséquent inutile , n'est-ce pas ? d'abord lue je sache
à quoi me résoudre à l'égard de ces urphéennes... A tout prix, je veux donc les
voir. En entretenir longtemps ;... alors seulement, une fois mon piteux bien
arrangé, votre concours pourra m'être utile .. En tout cas... veuillez être prête
demain matin, il lui de m'accompagner, madame. — Où cela, mon père ? —
Chez le maréchal Simon, — Chetiville — Précisément chez lui: vous
m'emmènerez dans votre voiture: moi. je prendrai un fiacre : le tenterai de
m'introduire auprès des jeunes filles ; peut-être ce soir même vous m'attendrez
à quelques pas de la maison d'ici au réfectoire : si je réussis, si j'ai besoin de votre
aide, j'irai vous trouver dans votre voiture: vous recevrez mes instructions, et
rien n'aura été concerté entre nous. — Soit, mon révérend père, en
vérité, je tremble en songeant à votre entretien avec ce tohu-fu brutal , — dit la
princesse. — Un seigneur vient d'arriver sur votre serviteur, infortuné, — répétait-il
aujourd'hui. — Quant à vous, mon père. — ajouta-t-il en s'adressant au père
d'Aigrigny, — faites-le l'instant partir pour Vienne à la recherche de la grande) pr
aillions sur la rivière du piteux, afin que ne puisse ériger le parmentier. tenez-vous
en là. — <>, HUISSIER ! ■ . ^ J'ai pais qu'elles savent l'amour de leur père
père < Ir- ^ vement supporté son départ... Anssi, pour moi , • hui,
n'est-ce pas ? We. le tordait-il ? . *. 1,....., ,nii... rien.... EHrs tenez-
vous ! tenez de si bonne lueur c'est ici |K'uir-^(re le L«a réfléchissez du Ougolail
tenez-vous par devant vous de rite

SIO LE JUIF ERRANT. « I*une fructeur charmante, qui retonnèrent tout à coup dans l'intérieur de la chambre à coucher des jeunes filles. « Allons ! elles ne sont pas si tristes que je croyais, — dit Dagobert respirant plus à l'aise ; — probablement elles ne savent rien. » Bientôt les éclats de rire redoublèrent tellement, que le soldat, ravi de cet accès de gaieté si rare chez ses enfants, se sentit d'abord tout attendri ; un instant ses yeux devinrent humides en pensant que les orphelines avaient enfin retrouvé l'heureuse sérénité de leur âge ; puis, passant de l'attendrissement à la joie, l'oreille toujours au guet contre la porte, le corps à demi penché, les mains appuyées sur ses genoux, Dagobert, épanoui, rayonnant, les lèvres relevées par une expression de bonté muette, hochant un peu la tête, accompagna de son rire muet éclats d'hilarité croissante des jeunes filles... Enfin, comme rien n'est plus contagieux que la gaieté, et que le digne soldat se pâmait d'aise, il mit par rire tout haut, et de toutes ses forces, sans savoir pourquoi, et seulement parce que Rose et Blanche riaient de tout leur cœur. Rabat-Joie n'avait jamais vu son maître dans un tel accès de jovialité ; il le regarda d'abord avec un profond et silencieux étonnement, puis il se mit à japper d'un air interrogatif. A cet accent bien connu, le rire des jeunes filles cessa tout à coup, et une voix fraîche, encore un peu tremblante de joyeuse émotion, s'éleva : « C'est donc toi, Rabat-Joie, qui viens nous éveiller ? » Rabat-Joie comprit, remua la queue, coucha ses oreilles, et, rasant près de la porte comme un chien couchant, répondit par un léger bégaiement à rappel de sa jeune maîtresse. « Monsieur Rabat-Joie, — dit la voix de Rose, qui commençait à peine un nouvel accès d'hilarité, — vous êtes bien matinal ? — Alors pourriez-vous nous dire l'heure, s'il vous plaît, monsieur Rabat-Joie ? — ajouta Blanche. — Oui, mesdemoiselles : il est huit heures passées, » dit tout à coup la grosse voix de Dagobert, qui accompagna cette boutade d'un immense éclat de rire. Un léger cri de gaie surprise se fit entendre, puis Rose reprit : « Bonjour, Dagobert. — Bonjour, mes enfants.... Vous êtes bien paresseuses aujourd'hui, sans reproche. — Ce n'est pas notre faute, notre chère Augustine n'est pas encore entrée chez nous, — dit Rose ; — nous l'attendons. — Nous y voilà, — se dit Dagobert, dont les traits redevinrent soucieux. Puis il reprit tout haut avec un accent assez embarrassé, car le digne homme savait mal mentir : — Mes enfants, votre gouvernante est sortie ce matin de très-bonne heure ; elle est allée à la campagne pour... pour affaires; elle ne reviendra que dans quelques jours;

ainsi, pour aujourd'hui, vous ferez bien de vous lever toutes seules. — Cette bonne madame Augustine, — reprit la voisine de Blanche avec intérêt. — Ce n'est pas quelque chose de fâcheux pour elle qui t'a fait eu aller si vite, n'est-ce pas, Dagobert? — Non, non, pas du tout, c'est pour affaires, — répondit le soldat, — pour voir... un de ses parents... — Ah ! tant mieux, — dit Rose. — Eh bien ! Dagobert, quand nous t'appellerons, tu pourras entrer. — Je reviens dans un quart d'heure, — dit le soldat en s'éloignant ; puis il pensa : — Il faut que je chapitre cet animal de Jocrisse, car il est bien bête et si bavard, qu'il peut tout éventer. » Le nom du niais supposé servira de transition naturelle pour faire connaître la cause de la folle gaieté des deux sœurs; elles avaient des nombreuses jolies de ce lourdaud. Les deux jeunes filles s'étaient levées et habillées, se servant mutuellement de femme de chambre; Rose avait coiffé et peigné Blanche; c'était au tour de Blanche de coiffer Rose : les deux jeunes filles, ainsi groupées, offraient un tableau rempli de grâce. Rose était assise devant une toilette; sa sœur, debout derrière elle, lissait ses beaux cheveux noirs. Age heureux et charmant, encore si voisin de l'enfance, que la joie présente fait vite oublier les chagrins passés. Et puis, les orphelines éprouvaient plus que de la joie, c'était du bonheur, oui, un Bonheur profond, désormais inaltérable; leur père les ad

The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate

Lr: JLiK HRIursi'. tnon père l'a bien rlioisie, — reprit Bo»e ; — elle est veuic à'ua ancien ■nillLiire qui a Tait la guerre avec lui — Dii lutips que [iou!t élioDS tristes, — dit Blanche , — il Tallait voir t>es inquiétudes, sod i-hagrin et tout ce qu'elle leiitail bien tknidemcal pour nous consoler. — Viugt Tois j'ai vu rouler de erosses larmes dans ses yeux en nous rc^rdanl, — Kprit RoM! , — oh ! elle dous airae teodreinent , t^t uous le lui ri^ndnns bii-n... eli à ce sujet, lu ne sais pas. Uagoberl? nous avons un projet dès ïue aaire père «en de retour... — Tais-loi donc, ma sœur... — reprit laiiclie en rlaul; — DaKobert ne nous gardera pas le setrel. — 1 iiiî — N'est-ce piis, lu nous le gardu-ras, Dagobert? — Tenez, — dit le soldat, de plus en plus embarrassé.— vous Ibrei bien de ne rien dire.. .. — Tu ne peux donc rien cacher i madame Aagasiine? — Ab ! monsieur D.igubvrt , nionsienr Dagobert , — dit Blanche gaietnenl en menaçant te •ulilal du boui du iliigi . — je vous soupçonne d'avoir fiiit le coquet auprès de notre bonne gouvernante. — Moi, coquet? > dit le soldat. Le ton, l'expression de Dagobert en prononçant ces mois furent si tnissanls, qite les deux soturs partirent d un grand eiudre la surprise des deux sœurs et la colère du suldat, k celle visite imprévue. Courant k Jocrisse, Hagohert le prit au collet, et s'écria : ■ Qui t'a permis d'introduire Quelqu'un ici,... sans me prévenir? — Grâce, monsieur Dagobert! — dit Jocrisse en se jetant i genoux, et joignant les mains d un air aussi niais que suppliant. — Va-t'eu,... sors d'ici, et viHis aussi... et vous surtout! — ajouta le soldat d'un air menaçant en te fetoumant vers Rodin, qui déjà B'approchail des jeunes filles eu souriant d'un air paterne. ~ Je suis à vos ordres, mon cher monsieur — dit humblement le prêtre en s'inclinanl, mais sans bouger de place. — T'en iras-tu ! — criait le suldat à Jocrisse, toujours agenouillé, car, grlre à l'avankige de cette poûlion, cet homnie savait pouvoir dire un certain nombre de paroles, avimi que ffa^oben jidi h mellre à ta porte- — Monsieur Dagobert, — disait Jocrisse d'une voix dolente. — pardon d'avoir conduit ici monsieur sans vous prévenir; mais, hélas ! j'ai la lélc perdue à cause du malheur qui est arrivé à madame Aagiislinel... — Quel malheur? — s'écrièrent aus^itùt Rose et Blanche, en s'approchant vivemeol de Jocrisse avec inquiéiude. — Ten iras-tu ! — reprit Dagobert en secouant Jurrisse par le collet pour le forcer à se relever. — Pitriez... pariez... — reprit Blanche en s interposant entre le fioldul et Jocrisse, — ([u'est-il donc arrivée madame Augiistine? —

Madenioiselle, — se hita de dire Jocrisse, malgré les bourrades du soldat, — madame Augustine a été attaquée cette nuit du choléra, et ou Jocrisse ne put achever, Dagobert lui asséna dans la nuque le plus glorieux coup du poing qu'il eût donné depuis longtemps; et puis, usant de sa force encore redoublée pour son âme, l'ancien grenadier à cheval, d'un vigoureux, renversa Jocrisse sur ses jambes, et d'un violent coup de pied au bas des reins l'evoja rouler dans la pièce voisine. Se retournant alors vers (tadin, les joues animées, l'œil éblouissant de colère, Dagobert lui montra la porte d'un geste expressif en lui disant «l'une voix courroucée : ■ A votre tour... Si vous ne le faites pas clément... — A vous redonne mes devoirs, mon cher monsieur, ■ dit Ikidin en se dirigeant à reculons vers la porte, tout en silence les jeunes. k CHAPITRE XLVIII, l'indin. opérant lentement sa retraite sous le feu des regards courroucés de Dagobert, g. g. g. g. g. la porte à reculons en jetant des regards obliques pénétrants sur les orphelines visiblement ébahies par l'indiscrétion calculée de Jocrisse. Dagobert lui avait ordonné de ne pas paraître le devint les jeunes filles ne la maladie de leur gouvernante: le niais supposé avait, à tout hasard, fait le contraire de l'ordre «qu'il lui avait donné (Hélène). Huse. se rapprochant vivement du soldat, lui dit : • Est-il vrai, mon Dieu! que cette [autre madame Augustine] soit attaquée du choléra? — Hun,... je ne sais pas... je ne crois pas... — répondit le saint un à ««Itte scène imprévue, qui se tut le (aire profondément révochir. Vous ne sortirez pas d'ici, — dit sévèrement, le uildal en s'adressant aux deux sœurs. — Dagobert, — dit Blanche avec Ecroulement, — D'a-t d'un devoir sacré, il y aurait Uclier t y manquer. — Je vous dis que vous ne sortirez pas... — reprit le solilat en fraipant du pied avec impatience. — Mon ami, — reprit Blanche d'un air non moins résolu qu'elle sa sœur, et avec une sorte d'exaspération qui colora aimablement sa face d'un vif incarnat. — notre père, en nous quittant, nous a donné un admirable exemple de dévouement au devoir;... il ne nous pardonne, mais pas d'avoir oublié sa leçon. — l'ami ! — s'écria Dagobert bon do lui et s'avançant vers les deux sœurs pour les empêcher de sortir,— vous croyez que, si votre gouvernante avait le choléra, je vous laisserais aller sans délai sans le devoir?... Votre devoir est de vivre et de vivre heureuses pour votre père... et pour moi, par-dessus le marché... Ainsi, n'oubliez pas un mot de cette leçon.— nous ne courons aucun danger il aller auprès de notre gouvernante dans sa chambre, dit Rose. — Kl. y a-t-il du danger. — ajouta Blanche, — nous ne devrions pas n

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

SIS LE JUIF Biuirr. # cher monsieur. .. Ah I mais c'est que c'est ainsi que j'ai l*boM)eiir de vous le dire, mâsdemuiseUcs, — ajouta Rodin en souriant, — ce iMrave soldat commençait à m'étrangler ; car, soit dit sans ie fâclier, ii a, malsTë son âge, wi poignet de fer. Eh 1 eh 1 eb i les Pmasienaet les Cosaques doivent \b savoir encore mieux que moi... » Ce peu de mots rappelaient à Dagobert et aux jeunet filles le^ services que Rodin leur avait véritablement rendus ; quoique le maréchal eût entendu parler dç Bodin par mademoiseUe de Cardoville comme d*un homme fort dangereux, aont elle avai| été dupe, le père de Rose et de Blanchç, sans cesse tourmenté, harce^ n'avait pas (ait |nrt de cette cir^ constance & Dagobert; mais celui-ci, instruit par l'expérience, et malgré tam d'apparences favorable au jésuite, éprouvait k son endroit un éloigûement msurmontable; aussi repritrii brusquement : « Il ne s'agit pas 09 savoir si j'ai le poignet rude ou non, mais... — Si je Csiis allusion à cette mnocrate vivacité de votre part, mon cher monsieur, -^ dit Bpdin d'un ton douxereux en interrompant Dagobert (4 se rapprochant davantage des deux sœurs par une sorte de circonvolutton de reptile qp lui était particulière, — si j'y ûis allusion, c'est ea me souvenant uvolontairement 4» petits services que j*al été trop heureux de vous rendre. » Dagobert regarda fixement Rodin» qui ausaltèl abaissa sor sa prunelle fauve sa flasque paupière. € Dabord, — dit le soldat après un moment de sileq^, — un homme de cœur ne parle jamais des services qu'il a rendus... ^t iroilà trois fois que vous revenez ià-d&isus... -r- Mais, Dagobert, — hil dit tout baf Rose, — s'il s'agit de nouvelles de notre père... a Le soldat fit un geste de la main comme poqr prier la jeune fille de le laisser parler, et reprit en re^rdant toujours Rodin entre les dei» youx : « Vous éles malin... mais je ne suis pas un conscrit. — Je suis malin, moi? — dit Rodin d'un air béat. — R^ucoup.... Vous croyea m'entortiller avec vos belles phrases, mais ça ne prend pas. Ecou|é^-moi bien : Quelqu'un de votre bande de robes noires m'avait volé ma croix... vous me l'aval restituée... soit... quelou'uu de votre bande avait enlevé ces enfants... vous les avez été cberdier... soit... Vous avez dénoncé le renégat d'Aigrigny... c'est encore vrai... mai# tout cela ne prouve que deux choses : la première, c'est que vous avez été assez misîérable pour être le complice de ces gu^x-lii... la seconde, c'est que vous avez été assez miséri^ble pour les dénoncer; or, ces deux choses-là sont ignobles... vous m'êtes suspect.

FOcz et filea(vite, votre vue n'est pas saine pour ces cnCints. — Mais, mon cher monsieur... — Il n'y ^ pas de mais, — reprit Dagpbert d'une voix irritée, — quand un boBOiae bi^M eonune TOUS lait le bien, ça cache quelque chose de mauvais... Il Ciut se défier... H je me défie. — Je conçois, — dit froidement Rodin en cachant son désappointement croissant, car fl avait cru (iacilement amadouer le soldat; — on n'est pas maître de cela :... pourtant... si voifs rélléchissez... quel intérêt puis-je avoir à vous tromper» et sur quoi vous tromperaisys? — Vous avez un intérêt quelconque k vous entêter à rester là malgré mol... quand je vous dis de vous en aller. — J'ai eu l'honneur de vous dire le but de ma visite, mon cher monsieur. — Des nouvelles dp marérhal Simon, n'est-ce pas? — C'est cda même; je suis assez heureux pour avoir des nouvelles de M. le maréchal, — répondit Rodin en se rapprochant de nouveau des jeunes filk» comme pour r^agoer le ler^ rain qu'il avait perdu, et n leur dit : — Oui, mes chères demoiseUes, j'ai des nouvelles de votre glorieux père. — Alors, venez tout de suite chez moi, vous me lea direZt reprit Dagobert. -r- Comment !•.. voua ave^ la cruauté de priver ces chères demoiadlea... d'entendre... k» nou ▼ elles que... — Mordieu I monsieur, — s'écria Dagobert d'une voix tonnante, — vous ne voyez donc pas qu'A me répugne de jeter un homme de votre &ge à la porte? Ça finira-t-tl? — Allons, aRoos, — dit doucement Rodin, — ne vous emportez pas contre un vieui^ bonhomme comme moi.... Est-ce que j'en vaux la pelnel.... Allons chez vous«.. soit... je vous conterai ce que j'ai à vous conter... et vous vous repentirez de ne m'a von* pas laisse parler devant ces ebèret demoiseUea, ce sera votre punition, méchant nomme. » Ce disaiit» Rodin, après s'être d^ nouveau încfiné, cachant son dâ4t et ta colère, passa devant Dagobert, qui ferpia U porte aprèp avoir nil nn signe d'Intelligence aux deux sœurs qui matèrent seules. c Dagobert* quelles nouvelles de notre père? — di^ vivqpiet Roae au fioldat en le voyant rentrer environ un quart d'heure après j}|rff sortf en accompagnant Rodin. — Eh bien !... ce vieux sorder «|i|, en cf|^ que le maréchal est parti, et qu'R est parti joyeux ; fl conn;iltY m'a4-l| dit, ^ M . Robert. Comment est-il instruit de tout cela ? . . . je TigQorm -r Ijûuta - le soldat d'un air pensif ; — mais c'est une raison de plus {Mm me défier de lui. — Et les nouvelles de notre père, quelles sout-elles f — demanda ' r.ose. — Un des amis de ce vieux misérable (je ne m*en dédis pas !) connaît, m'a-t^ll dit, votre père, et l'a rencontré à vingtp-cinq lieues d'ici; . sachant que cet homme revenait è Paris, le maréchal l'aurait charpé de vous dire on de vous faire dire qu'il éuit

en parfaite santé , et qu'il es[^] pérail bientôt vous rcoir.... — Ah! quel bonheur! — s'écria Rose. — Tu vois bien, tu avais tort de le soupçonner... ce pauvre vieillard, Dagobert, — ajouta Rlanche, — tu Tas traité si durement! — C'est possible... mais je ne m'en repens pas.... — Pourquoi cela? — J'ai mes raïFons... et une des meilleures, c'est que lorsque je l'ai vu entrer, tourner, virer autour de vous, je me suis senti froid jqsquc dans la moelle des os, sauasavour pourquoi... j'aurais vu mi aerpeifit s'avaqcer vers vous en rampant, que Je n'aurait pas été phiseifirayé... Je tais bkm que» détail moi, il ne poi|vaî4 pas vous faire de mal; oaaist que voule[^]vo» que je vous dise, mes eoauital... malgré Ita aewicea qn'aprèalootilaova rendus» je me tenais à quatre pour ne paa le Jiier par la teUrt.. . ûr, cette maniera de lui prouver ma rurminniaiaBra n'eal paa nMwda.- Il laut donc ae défier des gêna qui voua inniraBl cet idéêfr-là. -[^]loBtiigDherlvç'eaitonaflfection powMNiaqnilaiandsiaoapçoiïMBEt—dk ose d'un ton careaaani ; — oeto prouve conihien tu nom ainet. — ûmbien tu almea tes enftnia» » ijoula Blanche en t'approolnat m Bigahéi et en jetant un ooup d'oeil d*inleUI|ence à aa aæor coome ai SouHi den alhiient réaliser aïialque aomploc nit en rihaanca da soldat..* Gehik-d, qui em daaa un de aea foort de ddiinfn, ruavii um i lour ka orpbelinea» paiSf aaeouant la tête» il icpilt r c Banal— vaasme clWnei bMB... Tooaa avea quefque chose à osa demander... — Bhblaal... oui,, ta sais que naaaae mentons jamais ..— disBaaa. — VoyoaBili[^] gohen. sab juala... voOè loiil, » ajooia HanciM. fit [^]*Amii> d'aïtt s'aonrodiaDi du aoMaL aoi dialt asMé ëahaali Jat ffuit et appuya aea malna sar êom épaule en la lugmdant as W âamat de l'air lî plus sddaeiaur. € Allons, parlez, voyons, — dit Dagobert en laa nfaadaal hna aaris l'autre» •- je n'ai qu'à me biea tanlr. 0 a'agil de fBd(m €IMMa de tt01e à arraetar» J'en anla sAr... -[^]Icoata» lai ful as al [^]aa. ■ haa, m juste» toi atii nous aa louées qaelaafais d'éltra coawfaaaaa awima d» ttfls de soldat... — Aa Ml... aa Ait... a dit Dajahaia, qpi riwmrapM à slnquiéter de ces précautions oratoh«s. La jeune fiRe allait parler, lorsmi'oa frappa discrèlCBBeot à b porte (b leçon que Dagobert avait dmmée a Jocrisse avait été d'an aiaaaplesalataire, il venait de le chasser à l'instant mtea de h maison). € Qui est-lè? [^] dit Dagobert. •?- Mol, JuaUn» monaionr Dagobert, * dit une voix. — Entrez. » Un domestique de h maison, bonma honnéla et idèla, parai i k porte. « Qu'est-ce? — hii dit le soldat. — Nonsiaur Dagobert, — répondit Justin, — il y a en bas une dame en voiture. \sM a envoyé aoo valet de pied s'informer si l'on pouvait parler i M. h» doc et à maademoitelirt... On lui a dit que M. le

duc n'y était pas, mais qœ mesdemoisettea y étaient; alors elle a demandé k les voir... diaant que c'était pour nue quéia. — Et cette dame... l'avez-voos vue... a-tpeUe dit son nom? — BHe aa Ta pas dit, monsieur Dagobert : mais ça a l'air d'une arande dame... aae voiture superbe... des domestiques en grande livrés... — Gitie dam vient pour une quête, — dit Rose à Dagobert, — aana doute pour dei pauvres : on lui a dit que nous y étions : nous ne pouvons bous empêcher de la recevoir... il me seoable? — Qu'en peirâes-tu, Dagobert? — dit RIanche. — Une dame à la bonne heure. ... ce n'eat pas comme ce vieux sorcier de tout à l'heure, — dit le soldat, — et aafleurs je ne vous quitte pas. — hiis s'adressant à Jualia : — Faia Baonier eeiie d;ime. » Le domestique sortit. « Comment, Dagobert, tu le défies aussi d^ oelte dame que lu ne coa>nais pas? — Eci>utez, mes eiif:iuts, je n'avais aucune raÎAOn de me défier de ma brave et digne, leinme, u'e^t-ce pas ? ça n'empèeiia pas que c'est elle qui vous a livrées entre les mains des robeik noires, et cab, sans savoir taire mal, et seulement pour obéir à son gredin de confesseur.' Pauvre femme i c'est vi*ai. Elle nous aimait bien pourunt, — dit Rose pensive. — Quand aa-tu eu de ses nouvelles? — dit Blauche. — AvaB^ nier. Elle va de mieux en mieux ; l'air du petit paya oà est la cure de &|bri?l lui est favorable, et elle garde le presbytère an TattendanL a A ce moment les deux ballants de la porte du salon a'oovrirent, et h princesse de Saint-Dizier entra après une respectueuse révérence. KUe tenait à la main une de ces bourses de velours rouge employéiis daoales églises par les quêteuses. GBAPITRË XLIX. [iïqvdt. Nous l'avons dit, la princesse de Saint-Dizier savait pnodre, lorsqu'il le fallait, les dehors lés plus attrayants, le masque le ploa afiecuieot; ayant d'ailleurs conservé, des habitudes gahmles de sa jeanasa^c, aae coquetterie câline slnaulièremeat insiniumta, elle l'appliquait à la réussite de ses intrigues dévotes, comme elle l'avait autrefois appliquée au bon succès de ses intrigues amoureuses. Un air de grande dame, temi>éré, nuancé ça et là de retours de sîmpKcilé cordiale, pendant lesÎiueis madame de ^lint-Dizier jouait merveilleusement bien la bouoe emme, se joignait à ces séduisantes apparences. Telle était la princesse lorsqu'elle se présenta devant les filles du maréchal Simon et devant Dagobert. Bien corsée dans sa robe de moire grise, qui dissimulait autant qu(' p()ssible sa taille trop replète, un chaperon de velours noir et de nombreuses bondes de cheveux blfind\$ encadraient son visage à trois mentons grassouillets, encore fart agréable

The text on this page is estimated to be only 13.51% accurate

p)iu>i rcKïrd (l'uue imcnii^ rbamiiinie. on grar-îcnx Miarire qui valmr det u:iiiiie de ' it-Diiier; u!llt^-ci.£'avulcallt vers les jeunes rdics. leur fit une demtJrt9ic« du mdlleur air. et leur dit de sa voix omiiiieuse et pënëtranle : "«si i meideinoiaellcs de Ufojr auc j'ai l'honnetir de parler? ■ How n Blanche, peu babiluëcs a s'entendre doaoer le non bonorin^ne de leur père, rougirent, et *e regardèrent avec embarras sans répondre. Hagcibert, routant venir â leur secours, dit à la priDcesse : ■ Oui. mad»me, ces demoiselles i«nl les fdies du maréchal Simon. Mais d'bahîluilo les appelle tout bonnement mesdeiiitoiselles Simon.— Ji; ne méloune ~ mnnsieur.— ^ répoudil la princesse, — de ce tpie la plits aimable musoil nne des qualités babiiueltes ani Tillei de nKiusîenr le maréelles voudront donc bien m'excuser de les avoir n<iid00i niais j ai vu naître ces enfants. — Si, après mon père, tujus n'avons pas d'ami meilleur, plus tendre, fts dévoilé que Itagolicrl. madame. — ajoitla Blanchie en s'adressant i princesse. — Jele crois sans peine, mademoiselle, — répondit la dévole. — car vous et votre charmante sceur paraissit bien dignes d'un pareil dévouement... dévouement, — ajouta la princesse en se tournant vers Dagobert. — aussi lionorable pour ceni qiii l'inspirent que |>out celui qui le ressent...— Mil foi! oui. m^aine.— dit Oagoben, — je m'en honore et je m'en flalle, car il y a dé quoi... Mais. lenei, voilà Rose avec son magot. ■ Kn efTet, la jeune fille sortit de la chambre tenant i la main ime bourse de soie verte apaiience. comme si elle eOt attendu la venue d'une penionoe qui n'arrivait ns. Ce n)ouvemefll ne fut pas remarqué par Dagolier. • nous vondrinus. madame. — dit Rose i madame de aainl-IHiiier. — vous offrir davanbge ; mais c'est Ui tout ce que nous possédons. — Cont■Dent ! de l'or ? — dit la dévoie en voyant plusieurs louis briller i travers les mailles de la bonne. — Hais votre modeste < ITrande. mesdemoiselles, eMd'unegénéroûlénre.— Puis hi princesse ;.ji>uta eu regaritant les jeunes fïUet avec attendrissement : — Cette sonmw était sans doute destinée à vos plaisirs, i votre loîltie? Ce don n'en est que plus touchant. Ab! je n'avais pas trop présumé de votre cwur. Vous Imposer de eus privations souvent si péiiildes pour les jeunes filles I — Maaame, — dit Dose avec embarras. — cru](e7 que cette oiTrande n'est nullement ■ne privation pour nous. — Oh! (c vous crois, — reprit srncicuwiucul Ja priBcesse, — vous ^tes trop joliPS pour avoir besoin oes resstfurci» iqu^uesdêlaurileite. et votre tmi- est trop belle nouroe pas prêt-

rer H Jouissances de la charité i tout autre pLiisir — nadame... — Allons.
 ^jHtlemoiselles.— (tii madame de Saint-Diiier en souriant cl en prenant
 KêBO air de bonne femme.— ac soyez pas confuses i ces liMianges. \ nuiD
 ftice on ne Halle giiirr. et je vous (une en mère ; que dis-)e '. en grand'ini-re
 : je >iiis bien jssez vieille pour ceb . — [Sous serions bien heureuses SI
 notre aumAne pouvait alléger quelques-uns des maux pour le soubeemoni
 desquels vous qu^tei, madame,— dit Rose; — car ces maux loiil ^^""eui
 sau dnuie. — mil, bien affreux,— reprit trtsicmct ta dévote: — ^ ce qui
 consule uu peu de tels malheirs. c'est de voir Uniért^i, U qîrent dans Inuim
 les das<4.'s de la société En ma aualilé je suis plus k même que persanoe
 d'apprécier uni de iiooucmmis. qui imt aussi, poirr ainsi dire, leur
 coutagion. car... :ulei-vois. mi^f^lemoiselle». — s écria l'agnbert
 Iriomphani. eten npani la princesse afin d'interpréter lrs paroles de («Ic-ci
 dans m)iVI*bk A l'upposUion qu'il apjmrtil au désir des onMines, qui
 voulaient aDer visiici lenr gouvcrn-uite matadc; — Micodci-vous ce que dit
 si bien iiiadamef llans certaius cas, le dévoucmni devient une espèce de
 contagion: nr, il n'y a rien de pire que la conlagioo. et.-. » Le soldai ne nul
 continuer : un domnsiû]uc entra et l'avertit que qadqii'uD voulait k Vinstaoi
 lui |iarler. La princesse dissimula parlaîtement le conleulemeni que lut
 causait cet incident, auquel elle n'étail pas étrangère, et qui étoigiiail
 momeotauéinent Daguhért des deux jeunes mics. Uagobert. asset contrarié
 d'éire obligé de sortir, se leva, el dit t la princesse, en la regardant d'un air
 d'intelligence : « Merci, madame, do vos bons avis sur la contagion du
 dévouement ! aussi, avant de vous aller, dites encore, je vous prie, qiu^lques
 otots comme ceuxJi i cet Puis, passant auprès des deux so-iirs, Dagnbert
 leur dit tout bat : (Bcoutca bien celle brave dame, mc« entants, vous ne
 pouvez mieux bire. I fl il sortît en saluant respectueuacjment la princesse.
 Le Buldiil sorti, la dévote dit aiii jeune» lilles d une vuui calme et d'nn air
 parfaïenienl dégagé, quoiqu'elle bi^lîl du désir de protller de l'ab» sence
 momeutanée de Dagobert, afin d'exécuter les insiniciiont qu'elle venait de
 recevoir i riustaiil de Rodin : • ie n'ai pas bien compris
 Icsdernii^respamleadevulre vieil ami.. .ou plutAt il a, je crois, mal
 hiloriiréld les miennes... (jnaqd ^ vous pariais to>Jti l'heure de la généreuse
 coulagon du dévonenteai, j'étais loin de jeter le Marne sur ce seutimeai,
 pour téquel j'éprouve, au contraire, b plus profoude admiration. — Oh !
 n'est* ce pas madame i — dit vivement Rose. — et c'est ainsi que nmmt
 avions compris vos paroles. — Puis, si vous tavier, madame, comttien ces

paroles viennent 1 prapos pour nous!... — ajonbi Bkinrbe eu regardant sa
 sopur d'un lir d'unelligenceoie. — J'étais tère que des l'œure coniii« les vôtres
 ine comprendraieot, — reprit la dévoie : — sans doute le dévouement a sa
 contagion, mais c'est une généreuse, une bernique contagion 1... a vous
 saviez, de comliieo de traits Imicbanls, adorables. Je SUIS ciaque jour
 témoin, combien d'actes de courage ui'onl fait tressitâl* lir d'enlhoutiastne !
 Oui. oui. gloire et grfli-« eu soient rendues au Seisneuri — ajouta madame
 de Saial-Iliier avec componction. — Toute* les clatws de la société, toutes
 les conditions rivalisent de icle, de rharité cbrétienDe. Ab ! si vous voyiei,
 dans ces ambulances établies pour donner H nrmùers soins aux personaes
 atteintes de b eontaginn. quelle émulation de dévouement ' Pauvres et
 riclies, jeuques gens et vieillards, femmes de tout Age, s'empressent amour
 des m.ilheurent malades, et regardent comme une &veur d'être admis au
 pieux honneur de so^5 UCT... d'enconrnger,.. decoiksoler tant d
 Infortimcs.., — Etc'rs! i dcf Iraugers pour elles que tant de personnes
 courageuses témoignent un si vif intérêt ! — dit llose eu s'adressent k sa
 sa'iir d'un tim pénétré d'admhation. -Sans doute, — repril la dévoie. -Tenet,
 hier encore tai élé émue jusqu'aux larmes : je visitais l'ambulance provismre
 élalie... justement a deux pas d'ici, tout près de votre nvtison. Une de* salles
 etail cnltcrucM-ul remplie de |>anvrrs rréaiitrcK du peuple appur- | lées U
 miHjrautes ; tout A coup je roLs entrer une ftwine de mes amîrs
 accompagnée de set deux liltcs. jeuneH, charaiantos et rliaritaMiM comme
 voos, et bientM loules trois, la mère cl ms deux lilles. se mettent, ainsi que
 d'humbles servantes du Seigneur, aux ordres de< médecins, pour soigiMT
 cet inforUikées. • (.es deux suatn échangèrent un regard impossible A
 rendre en untcudant CCS paroles de la princesse, paroles perlidementi
 calculées pour exalter jusqu'à l'héroïsme les peiictûnts génèrent des Jeunes
 Hilles ; car Rodio n avait pas oublié leur émotum praibnde en apprenant la
 UMIadia subite de leurgnavcmante; la pi-nsee rapide, pénétraule du jésuite,
 avait au.'fil6ttiré parti de cet incident, et aussilM il avait enjoint A madame
 de Saint-Uiiier d'agir en conséquence. La dévote continua donc en jetant sur
 les orphelines un regard nfienlif, afin de juger de l'effet de ses paroles : «
 Vous pensa bien qu'au premier nuig de ceux qui accomplissent cette mission
 de charité. I on compte lrs ministres du SHgneur. Ce nuim même, dans cet
 établhiv meiii de secours dont je vous parle.-, et qui est situé |iri^s d'ici...
 j'ai été, comme bien d'aulres, (rapuée d'admiration A ta vue d'un jeune pr^
 Ire... flue dis.jeî... d'un ange! qui semblait deseen'lu du rir] pnnr a^^ porter a

mutes ces pauvre* femmes lot inefll-*!!!*^ ...t-ir:i..u a- \, ^e[tgioa. Itfa !
 oui, ce jeune prêtre est un être ^i'> 'mine moi, dansées trismuircoDslanoes.
 vous ta> il 'l... — L abbé Gabriel I s'écrièrent le» jeune» ii ' n re» gard de
 surprise et de joie — Vous le «mu i ■ l > dévote en (■.■igiunt la turpriae —
 SI nous le conn^ii-.Miiis. lu idum-? i il nous :i s^iuvé b vie... — Lors do
 nant^nge où nont périnions sans son mcours — l'abbé Gabriel vous a sauvé
 b vie 7 - dit madame de SunlDiner en par^ltsaulde pfn* en idii* étonnée; —
 mais mr vous trompeitvoRs pas' — Ôli! non. uou, mad.ime. vous parlez de
 dévoiiemenl courageux, admirable: ce doit Aire lui,. — D'ailleurs. — ajwtu
 ^t»** ii^ténumont. — Gabriel est bien reconnaissaMe. il est beau connne
 on arrhange... — U a de longs ctievctii blonds, — ajouta Blanche. — Kt j
 de* yeux bleus si doux. *i iHins. fiu'nn tv smi loni aticnitric en le rv^
 ganlaoi, — ajuiilJi Row- — Plus dr doute, c'est bien hu. — rrpril U dévote:
 — alon> vous CMupreiidm rwlontioD qu'on hii lémoigiu! et l'ifr • tuyabk
 ardeur du chiirité que ton exemple inspire à tous. Ahl it «uM

su LE JUIF ERRANT. aviez entendu, ce matin encore, avec
 auelle tendre admiration il parlait de ces femmes généreuses qui avaient le
 noble courage, disait-il, de venir soigner, consoler d'autres femmes, leurs
 sœurs, dans cet asile de souffrance!... Uélas! je Tavoue, le Seigneur nous
 commande Thumilité, la modestie ; pourtant, je le confesse, en écoutant ce
 matin Tabbé Gabriel, je ne pouvais me défondre d'une sorte de pieuse fierté
 ; oui, mnigré moi, je prenais ma faible part des louanges qu'il adressait à ces
 feunes, qui, selon sa touchante expression, semblaient reconnaître une
 sœur bien-aimée dans chaque pauvre malade auprès de laquelle elles
 s'agenouillaient pour lui prodiguer leurs soins. — Eutends-tu, ma sœur? —
 dit Planche à Rose avec exaltation, — comme Ton doit être fière de mériter
 de pareilles louanges! — Oui, oui, — s'écria la princesse avec un
 entraînement calculé, — on peut en être fière ; car c'est au nom de 'l
 humanité, c'est au nom du Seigneur qu'il les accorde, ces louanges, et Von
 dirait que Dieu parle par sa bouche inspirée. — Madame, — dit vivement
 Rose, dont le cœur battait d'enthousiasme aux paroles de la dévote, —
 nous n'avons plus notre mère; notre père est absent... vous avez une si belle
 âme, un si noble cœur, que nous ne oouvons mieux nous adresser qu'à
 vous... pour demander conseil... — Quel conseil, ma chère enfant? — dit
 madame de Saint-Dizier d'une voix insinuante; — oui, ma chère enfant,
 laissez-moi vous doimer ce nom, plus en rapport avec votre âge et le mien.
 — Il nous sera doux aussi de recevoir ce nom de vous, madame, — reprit
 Blanche. Puis elle ajouta : — Nous avons ime gouvernante; elle nous a
 toujours témoigné le plus vif attachement, ('«ette nuit, elle a été frappée du
 choléra... — Oh ! mon Dieu! dit la dévote, feignant le plus touchant intérêt,
 — et comment va-t-elle? — Uélas! madame, nous l'ignorons. — Comment
 l vous ne l'avez pas encore vue ! ~ Ne nous accusez pas d'indifférence ou
 d'ingratitude, madame, — dit tristement Planche : — ce n'est pas notre faute
 si nous ne sommes pas déjà auprès de notre gouvernante. — Et qui vous
 empêche de vous y rendre? — Dagobert, notre vieil ami, que vous avez vu
 ici tout à l'heure. — Lui! pourquoi s'oppose-t-il à ce que vous accomplissiez
 un devoir de reconnaissance? — Il est donc vrai, madame, que notre devoir
 est de nous rendre auprès d'elle ? » Madame de Saint-Dizier regarda tour à
 tour les jeunes filles comme si elle eût été au comble de Tétonnement, et dit
 : € Vous me demandez si c'est votre devoir! c'est vous... vous dont l'âme est
 si généreuse, qui me faites nue pareille question ! — Notre première pensée

a été de courir auprès de notre gouvernante, madame, je vous rassure; mais Dagobert nous aime tant qu'il tremble toujours pour nous. — Et puis, — ajouta Rose, — mon père nous a confiées à lui. Aussi, dans sa tendre sollicitude pour nous, il s'exagère le danger auquel nous nous exposerions point- tout vivement les prières des filles qui prient pour leur waext^ el qui, pour obtenir sa grâce, offrent au cid de nobles et saintes adieux. — An I ce n'est plus seulement de notre gouvernante qu'il s'agit maintenant, — s'écria Blanche. — Voilà Dagobert» — dit tout à coup Bok en prêtant l'oreille et en entendant à travers la cloison le pas du soldat, (lui montait l'escalier. — Remettez-vous... calmez-vous... Ne doutez rien de tout ceci à cet excellent homme, — dit vivement la princesse; — Il s'inquiéterait à tort, et mettrait peut-être des obstacles à Tolréjante résolution. — Mais comment faire, madame, pour déconfréter est notre gouvernante? — dit Rose. — Nous saurons tout cela, ferez-vous à moi, — dit tout bas la dévote, — je reviendrai vous voir, et nous jurons ensemble... oui, nous conspirerons pour te prodier l'âme de votre pauvre mère. » A peine la dévote avait-elle prononcé ces derniers mots, avec conviction, que le soldat rentra, l'air épanoui, rayonnant. Dans son contentement, il ne s'aperçut pas de l'émotion que les deux sœurs ne parvinrent pas à dissimuler tout d'abord. Madame de Saint-Dizier, voulant distraire l'attention du soldat, lui dit en se levant et en allant vers lui • « Je n'ai pas voulu prendre congé de ces demoiselles, monsieur, sans vous adresser, sur leurs rares qualités, toutes les louanges qu'elles méritent. — Ce que vous me dites là, madame, ne m'étonne pas : mais je n'en suis pas moins heureux. Ah ça, vous avez, je l'espère, chapitré ces mauvaises petites têtes sur le coûtage du dévouement? — Soyez tranquille, monsieur, — dit la dévote en échangeant un regard d'intelligence avec les deux jeunes filles, — je leur ai dit tout ce qu'il fallait leur dire : nous nous entendons maintenant. » Ces mots satisfirent complètement Dagobert : et madame de Saint-Dizier, après avoir pris affectueusement congé des orphelines, regagna sa voiture et alla retrouver Rodin, qui l'attendait à quelques pas de là dans un fiacre, afin de savoir l'issue de l'entretien. GHAPIÈRE L. L'ambulance. Parmi un grand nombre d'ambulances provisoires ouvertes à l'époque du choléra dans tous les quartiers de Paris, on en avait établi une dans un vaste rez-de-chauffée d'une maison de la rue du Mont-Blanc ; et cet appartement, alors vacant, avait été généreusement mis, par son propriétaire, à la disposition de l'autorité. Dans cet endroit l'on transportait les malades indigents qui,

subitement atteints de la contagion, étaient juchés dans un état trop alarmant pour pouvoir être immédiatement conduits aux hôpitaux. Il faut le dire à la louange de la population paristenne, non-seule* ment les dons volontaires de toute nature affinaient dans ces succursales, mais des personnes de toutes conditions, gens du monde, ouvriers, industriels, artistes, s'y organisaient en service de jour et de nuit, afin de pouvoir établir l'ordre, exercer une active surveillance dans ces hôpitaux improvisés, et venir en aide aux médecins pour exécuter leurs prescriptions à l'égard des cholériques. Des femmes de toute condition partageaient cet élan de généreuse fraternité pour le malheur, et si rien n'était plus respectable que les susceptibilités de la modestie, nous pourrions citer, entre mille, ceux jeunes et charmantes femmes dont l'une appartenait à l'aristocratie et l'autre à la riche bourgeoisie, qui, pendant les cinq ou six jours durant lesquels l'épidémie sévit avec le plus de violence, vinrent chaque matin partager, avec d'admirables sœurs de charité, les périlleux et humbles soins que celles-ci donnaient aux malades indigents que l'on amenait dans l'ambulance provisoire de l'un des quartiers de Paris. Ces faits de charité fraternelle, et tant d'autres qui se passent de nos jours, montrent combien sont vaines et intéressées les prétentions effrontées de certains ultramontains. À les entendre, eux ou leurs mœurs, en vertu de leur détachement de toutes les affections terrestres, sont seuls capables de donner au monde ces merveilleux exemples d'abnégation

The text on this page is estimated to be only 21.21% accurate

LE JUIF ÈRAANT. 315 «atioD, , ces millions do cullivatcuis. de prolétaires des campagnos, qui dérrichent et an osent de leurs sueurs des terres «qui ne sont pas les leurs, » et cela pour un salaire insuffisant aux preniiei-s bcsom^ de leurs enfants? ■ Enfin (ceii paraîtra peut-être puéril, mais nous le tenons pour incontestable). sont-ils moines, clercs ou prêtres, ces hommes intiépidos, qui, à tonte heure du jnur ou de la nuit, s'élancent avec une falmleusi; intrépidité au miliou des ilammes et de la fournaise, escaladnnt des poutres en)bras4>es , des iléooombres brûlants, pour préserver des bleus qui , ne sont pns à eux, pour sauver - I rifique que Thabit de soldat qu'ils poi lent, et cela surtout sans prétendre '• le miiins du monde Â monopoliser le courage, le dévouement , et à être un jour quelque peu canonisés et JenchAssés? Et pourtant, nous])enons que tant de hardis sapeurs qui ont risqué leur vie dans >iugt ineeiidios, qui ont arraciié aux flammes des vieillards, des femmes, des enfants, qui ont préservé des vIIIIm entières des ravaps du feu, ont nu nmns autant mérité de Dieu et de l'humanité que s:nnt Tolyearpe, siiiiiit Irurlueux, s:iint Privé, et autres plus ou moins sanctifiés. >'(>!)i, non, grâce aux doctrines morales de tous les siècles, do tous les peuples , d(^ toutes les philosophies, grâce à l'ëniancipation progressive de riinnianiié, les sentiments de charité, de dévouement, de fr.iiieruité, sont presque devenus des instincts naturels, et ic développent nir-rveilh'U'^eiiK'nt chez rhominc lorsqu'il se trouve dans la condition de l>onheur relatif pour loipiel lUeu l'a doué et crëe. >on, non, certains nitnmontains uitrigants et tipageurs ne conservent pas seuls, connue ils le voudraient faire croire, la tradition du dévouement de l'homme à l'iionune. de l'abnégation de kl cràitnie pour la créature : ou théorie et en pratique, Marc Aui*èle vaut bii*n s;iint Jean ; Platon, s;i:nl Augustin; flonlueius, saint Chrysostome ; depiii- l'aniiquiié jiNqu'à nos jours, la maternité, l'amitié, l'amour, la science, la gloie, la liberté, ont, en dehors de toute orthodoxie, une année de glo) ienx nnnw, d'aduiirabUs martyrs à opposer aux saints et aux martyrs du raliMidrier; oui, non- le répétons, janiai> les ordres uiofia'^liquis qui se ^ont le plus pique' ilévoneinenl à Thmoanilé n'(MiI i: it, [Minr leurs frères, plus que n'on! t'ait, pendant les terribles jonrnées d . eliuliVa, tant déjeunes gens libertins, tant di- tVimues coquitleset rhar:nanti% tant d'ai tintes païens, tant de leilrés panlhéi>tes, tant de médeeln^ matéiialistes Penv jouis s'ét:«ienî pa>sés depuis la visilo

de madame de Sainl-Mzier au\ orptieltnes: il était environ dix heures du matin Los personnes qid avaient volontairement fait h' service de unit auprès de^ ntalades à l'am-' bulaire établie rno du Monl-Diane, allaient être relevées par d'autres 5erv:in's volontaires. « Eli bien ! messieurs, — dit l'un dei nouveaux arrivant*, — aU en 6oniii)es-nous ? y a-l>il eu déiToi^sance celle nuit diiUS le noinbrt> des nialadesY — Mallieu:eu>eiient, non :... mais les niédeen> croient que la cuiiltgi'iu a atteint son pins h.iul drgré d'inieusité. — Il reste du moins re>{éi'anee de la voir dé« roitri-. — Kt |*ainii ces Uicssicurs i(iie nous reniplacoiis, aïKiiu n'a-t-il élé atteint? — NousNOinmos \enus on/t^ hier; ce matin nous no M)inine> phi> que nv.'uf. — C'est triste... Et ces deux ĩiêrxmnes ont été rapidement ti'jppts? — Une des viutinns... jeune i louime de vingt-cinq ans, oflicier (K: eavaleiieen (ougé... a é!é, pour j ainsi dire , foudioyé;... en moins d'un quart d'heure il e>l m'»it ; ipioiqu de pareils faits soient fréquents , nous sommes tous re>! é^ dans la stupeur. — Vau^TO jeune homme*... — Il avait un mttt d'encouragement cordial et d'espoir pour diacun; il était)arvenu à remonter tellement le moral de plusieurs malatles, tpie plusieurs d'entre eux, qui avaient moins le choléra que la peur du cboîéra, sont soris ;i neii pi-es }:ucr:s de l'ambulance...—Quel dommage !.. . un si brave jeune homme ! Enfin il est mort filorieusement ; Il y a autant de courage à mourir ainsi qu'à la bataille. — n'y avait pour rivaliser de zèle, de courage avec lui, qu'un jeune prêtre d'une figure augélique ; on le nomme l'ablw fiahriel; il est infatigable , à peine prend-il quelque^ heures de repos, courant de l'un à l'autre, se taisant tout à tous ; il n'oublie^ |»er!-onne ; ses constdations, qu'il donne partout du plus profond de son < œur, ne sont pas des banalités ipfil débile par méfier; non, non, je l'ai vu pleurer la mort d'une paiivie femme à ani il avait fermé les yeux après une décliiranle agonie. Ah ! si tous les prêtres lui ressemblaient !... — Sans doute , c'est si vénérable, un bon prêtre!... Et quelle est Ta utre victime de cette nuit parmi vous? ^ Oh! cette miut-là a été atTreiise... N'en parlons pas: j'ai encore cei horrible tableau devant It^s yeux. — Une attaque de choléra foudro}ante? — Si ce malheureux n'était mort nue de la contagion, \ous ne me verriez pas si effrayé à ce souvc«'iir. — lie quoi est-il donc mort? ^ C'est toute une histoire suiistre... Il y a trois jours, on a amené Ici un homme que l'on crevait seulement atteint du choléra;... vous avez sans doute entendu paritT de ce personiiat ce dompteur de bêtes fénx'os qui a fait courir tout rari> à la Porto- "ainl-Martln. — Je aab de qui vous voulez parler... un nomn>é

Morok : il jouait une espèce de scène avec une panthère n^{nt})in[^] approvisée ?
— l' : écisémeol, l'otais même à une re|iréseunr le théâtre et a tué la
panthèio... I.h bien! figiirez-vous (pie chez Morok... amené d'abord ici
comme elioléiique, et en eflet il o liait les simplôinei de la contagion, ime
mal.'die aÂreuse s'est tout à coup détlàrée. — El cette maladie? —
l/hydropliobîe. — Il est devenu enraLié? — Oui... il a avoué avoir été
nio'dii, il y a |hmi 'ses oui gardent sa ménagerie; malheineu-i'mi'nt il n'a
l'ail eet aveu qu'après fe terrible accès qui a coAté I.i vie an malhenroux
que nous regrettons. — Comment cela s'est il donc passé? — Morok
oecupait une chambre avec trois autres malades. Tout à coup, s:iisi d'une
espèce de délire ftiricns, il se lève en poussant des cris féroces... et se
précipite comme un fou dans le corriuor... Le nialiienreiix que nous
regrettons se présente k lui et vent l'arrêter. Oettt; espèce de lutte exalte
encore la frenéïie de Morok, et il se Jette sur celui qui s'opposait à son
pas*iage, le mord, le déchire... et tombe enfiu dans d'horribles convulsions.
— Ah! vous avez raison, c'est affreux... Et in:ilgré tons les secours, la
victime de Uorok?... — Est morte cette nuit au inilieii (te sonlVraiices
atroces; car rémotïon avait été si violente, qu'une fièvre célébrale s'est
an\$^sit6t déclarée. ~- Et Morok, s jeunes filles, s'avança \ers elles, et leur
dit d'un ton de iNtlites-^e prévenante : a l>é>ircz-vous quelque chose ,
mewlemolselles? -^ N'est-ce pas ici, mouNieïr, — reprit l.ose, —
l'ambulance de la riK» du Monîi;|juc? ^ Oui, mademoisclo. — Une dame
nommée madame AugustiiK* du Tremblay a été, nous a-t-nn dit, aineiïée ici
il y a deux jour-^, monsieur, l'oiiiiions-nons la voir? — Je dois vous faire
obstTver, iindemoiS4^lle, ipi'il y a qneh|iie dangrr .. à pénétier dans la salh'
des i:ialades. — Ce i une amie bien cheie que nous dé-irons voir. -- rèponou
niéjnis du dan'^ir. — .le lie pr.is, daillenrs, vi us ;i«isuier. niademoiM'lle, —
reprit m)n interloenti'i:., — que la j ers(mne qin* voiselierehez soit i«'i:
uiiai^, si vous \onlez \oi's donner la peiue d'entrer dans cete pit^e, à main
ginclie, \ous irovirez la b«»»ne so'ur Marlhe dans son cabinet : elle e>t
char^ée de la s:ille de> femmes, et vous domuTa tons les riiseignenients
que vous pourrez désirer. — Merci, numsieur, — dît rianchc en s'inrlmant
gnicîeiiscniel : cl elle entra avec sa sœur dans l'appartement que Vuxi
venait de lui indiquer. — Kn vérité, elli-s sont chai manies, — dit l'homme
eu suivant du regard les deux sœurs, qui disi>:nurent b'ientôl. — Ce serait
bien doiiiiii; gi' si... Il ne put achever.

The text on this page is estimated to be only 11.95% accurate

316 LE JUIF ERRANT.

loweblÉhKlItMeMrtriéUltDaahMlyietwiwlM^Mlwr^riiilii M TOTiiCDt
«neora 1m dOrie des lien qill Teatit de briHT ; Ma ejptiM " ^nâorelBaafttrei
~ ■ "" *"" - ' - ' • - ' ■ - ' • ler par U mâne is leur orbite, tn ToDl i coup uu
lumuite efTroyaUe, mêlé de cris d'Iiorreur el d'épo* » vaDie, releDiit dans
les pièces votuoes : presque auanlU deus du portes qui commuuqiiaieiii à
l'3DticiiaiDl»e t'ouvrirent vlcrienuneot, et ira gniid uombre de m^ihdes, ta
plupart draii-iius, Uvea, déchani^ . In traits altérés par la terreur, se
précipiièreiU dans celle pièce en crial . « Au aeecoorsl «a secours ! l'enragé
!... » dMvélorel i riwr par U m&ne lMrripilaaop;BBii mu, raolant
dgarda.uarinfe dans leur oriiite, tnUrienl nomioéi am éclat viMn; l'érane
toi». dak tea terres : de lemp à antre U ponaaail des cria lanquet, pMiiraox ;
les veinei de se* meaibrca de fer étaient teodnea à se ranpic: il iModlaBait
par aKCsdee eouue me bélé barc, en étendant dcnatU ■ ea dcrigU oiieax et
criâtes. An momeU oA llcmk alldt atteindre risane par iaqwfc een «rt
ponoifait Tenaient de s'dcbamer, des peraonnei TaKdês, aiiimiMiM Droit,
fiarf tarent à fenner m dehors et c«Ue parle et oale* qdea^wHorok se lit
prisonnier. IlconnttalorsTCnlalenèlmpMrliMNr et te wéclpller dan la eosr;
nais, •arrêtait toit à eom, ■ racali deTant l'éclat miroliaot dea carreaux, aaisi
de rboctw ■rhrlin ^ Wm les b^drophobes éprouTent i te TM
deaoli}eiaWaaM>,fltHÉlM' des glaces. BleotM lea malades qu'il anit
pooiauiTis, amaaia dans h eov, k virent, à travers la fenfître, s'^ber en
eflbrts (àfiex ponr ocnir ks portes que l'on venait de renner sur lui. Pois,
recMttisaani nâalWe ses tentatives, B poussa des cri* sawagea et se mit l
tonma' n|ie>naii autour de cette salle, cmuom un aiunitl Hroee qui cherche
es nh l'Issue de ta cage. n est bnpossible de peindre la mêlée déaespiîrrfe ,
Ibrieuse , qui suivit cetlepanique de gens effarés se ruant Bur l'uuique porte
de l'antichambre atln d échapper au |>éril qu'ils redoutaient , et là, lultani, se
battant se roulant aux pieds, alin de fuir par celte étroie issue. Au monienl
où le dernier de ces malheureux parvenait i aiimcr la porle. se iralnam
épuisé sur ses mains ensanglantées . car il avail été renvoisé et presque
écrasé durant la inèlec, Horok, l objet de tant déUe... Uorok appanit. uie
Gcigiiail ses rriix ; son ioriililé (le DiiobcK. — mbi 310. Mais oenx des
spectateurs de cette seine qd collaient leura vhBW aux vitres de la tenêtre
poussèrent une grande damenr d'aiMoiMetf d'^wuvanie. Horok venait

d'apercevoir la petite porte qui conduisait au cabinet occupé par la
sœur Haïbe, et dans lequel Rose et Blanche venaient d'entrer quelques
minutes auparavant. Morok, espérant sortir par celle issue, tira violemment
à lui le battant de cette porte, et parvint à l'enlever, malgré la résistance
qu'il éprouvait à l'intérieur. En même temps, la foule et Trajée, de la cour, les
bousculèrent de tous côtés et des coups de pied furent portés à la porte et te
retenant de leur pouvoir.



The text on this page is estimated to be only 10.81% accurate

r LE JUIF RRRRAOT. s rassemblés dHOs la rour vireat
l'acli3rnemeDI<. xtur="" torcer="" la="" porte="" de="" ta="" chumbr=""
o="" reih="" ut="" le="" or="" b="" terreur="" redoubla="" due="" s=""
avec="" horreur="" cette="" kt="" n="" pas="" d="" issuel="" il="" y=""
a="" deai="" jeuuea="" on="" ne="" peut="" iwurtant="" laisser="" du=""
pauvres="" femmes="" lieux="" nioi="" mes="" ainiii="" dit="" g="" tu=""
couritdl="" vers="" perron="" pour="" reulrer="" dans="" l="">p lard, c'est
vous exposer eu vain, ■ dirent plue l'Cleuanl malgré lui. dirigeiil en tiàle
ven l'anticliaibre. Au momi-nt où Il s'en Rppro '■' des malades lui dit
d'une vtiiv lamentable : K «tui sont dau» la ci 'lu- Marthe est oerdue...
Gabriel ne répondit rien, mil vivwneui Li main sur la riW de U pi mais,
avant de pén^r dans cette pièce ofl était renlermâ Morok. I retourna vers l
inûrmier et lui dit d'une voix ferme : « Vos fer» i cbauffe â Wanc 7 — Oui.
monsieur l'ablHi.— Alteudoï-rooi ti, et h TOUS prfl. Uuani à vous, mes
amis. — ajoula-t-îl en s'adrcuanl i nm que» malades Mssounant d'effroi, —
de» gue je serai entré, fermei ■ porle sur moi. Je réponds de tout ; et vous,
iollnnicr, ne veuei qr lorsque j'appellerai. I jiremier: il accourt au bruit. fue
c'est. ■e? » Dcciipé près d'im mourant dans nue salle voisine, ue Horok,
brisant ses liens, ébil parvenu k s'édiaplucarne, de la chambre ou on l'avait
enternté priant tes terribles dangers qui pouvaient résulter de UT de béics, le
jeune missionnaire, ne consult.int ccourut dans l'espoir de conjurer de plus
gnnds s ordres, un inTirmier le suivait tenant a la main un npti d'une braise
ardente, au mifieu de laquelle rkisieus fers à cauiëriser. dont les médecins
se surcas de cbotéra désespérés. : de liabriel était pâle ; mais une caUne
iutrëiidié lie front. Traversant préciitammenl le vestibule, «te podteb bde
pnMde an MO pamie, Am Puis le jeune niissioonalre Ot jouer le p'^nc de U
serrure. A Ci ment nn eii de terreur, do pitié, d'adni. -iiiiiii. wirttr du tiutes
le triaes. et Irs ^perbirurs de eciln M:cnf-, rdiwmljlés autour de la p s'en
élwgu^rcnl eu bAle par mi muuvement d'épouvante ii" ' '~ ' '-T>«tqiHgr

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

318 LE JUIF ERRANT. stant terrible, riabriel poussa la porte et h referma aussitôt sur lui. Il se trouva st'ul avec Morok. Le dompicur de bêtes, par un dernier effort de fureur, était panenu à ouvrir presque enlicrcnient la porte h b quel le la sœur BLirtlie et les orplieiines se cramponnaient, agonisantes de frayeur, en poussant des cris désespérés. Au bruit des pas de Gabrit^l, Morok se retourna brusquement. Alors, loin de persister à entrer dans le cabinet, d'un bond il s'élança en rugissant sur le jeune missionnaire. Pendant ce temps, la sœur Marthe et les orphelines, ignorant la cause de la retraite subite de leur agresseur, et profitant de ce moment de ré* pit, poussèrent intérieurement un verrou et se mirent ainsi à l'abri d'une nouvelle attaaue. Morok, l'œil hagard, les dents convulsivement serrées, s'était rué sur Gabriel, les mains étendues en avant afin de le saisir à la gorge; le missionnaire reçut vaillamment le choc : ayant, d'un coup d*œil rapide, deviné le mouvement de son adversaire', à Tinslant où celui-ci s ehança sur lui, il le sjiisit rar les deux poignets, et, le contenant ainsi, les abaissa violemment (l'une main vigoureuse. Pt^iidant une seconde, Morok et Gabriel restèrent muets, haletants, immolûles, se mesurant du regard; puis le missionnaire, arc- bouté sur ses reins. le haut du corps renversé en arrière, lâcha de vaincre les efforts de l'hydrophobe, qui, par de violents soubresauts, tentait de lui échapper et de se jeter sur lui, la télé en avant, pour le déchirer. Tout a coup le dompteur de bêtes sembla défaillir, ses genoux ilécliirent; sa tête, livide, violacée, se pencha sur son épaule; ses yeux se fermèrent. Le missionnaire, pensant qu*une faibles, e passagère suce édaît à l'accès de rage de ce misérable, et qu'il allait tomber, cessa de le maiiilenir pour lui prêter secours. Se sentant libre, grâce à sa ruse, Morok se releva tout ù coup pour se jeter avec rage sut (îabi ici. Surpris par cette brusque attaque, celui-ci chancela et se seiilil. saisir et enlacer dans l(^ bras de fer de ce furieux. Hedouhlant pourtant d'énergie et d'efforts, luttant poitrine cDulre poitrine, pied contre pied, le missionnaire fit à son tour tréi-u(her son adversaire, d'un élan vigoureux parvint à le renverser, à lui saisir de nouveau les mains, et à le tenir presque immobile sous son genou. L'ayant ainsi complètement maîtrisé, Gabriel touraait la tête pour appeler à l'aide, lorsque Morok, par un effort désespëié, panint à se rcdres>er sur son séant et à saisir eutre ses dents le bras gauche du missionnaire. A cette morsure aiguë, profonde, horrible, qui entama les chairs, le missionnaire ne

put retenir un cri de douleur et d'effroi : il voulut en vain se dégager : son bras restait serré comme dans un étau entre les mâchoires convulsives de Morok, qui ne lâchait pas prise. Cette scène effrayante avait duré moins de temps qu'il n'en dut même se récrire, lorsque tout à coup la porte donnant sur le vestibule s'ouvrit violemment ; plusieurs hommes de cœur, ayant appris par les malades terrifiés le danger que courait le Jeune prêtre, accoururent à son secours, malgré la recommandation qu'il « avait faite de n'attendre que lorsqu'il appellerait. L'infirmier portant son réchaud et ses fers rougis à blanc était au nombre des nouveaux arrivants : Gabriel, l'apercevant, lui cria d'une voix altérée : « Vite, vite, mon ami, vos fers ; J'y avais pensé, grâce à Dieu... »

1/ un des hommes qui Tenaient d'entrer s'était heureusement précipité d'une couverture de laine ; au moment où le missionnaire parvenait à arracher son bras d'entre les doigts de Morok, qu'il tenait toujours sous son genou, on jeta la couverture sur la tête de l'hydrophobe, (qui fut aussitôt enveloppé et garrotté sans danger, malgré sa résistance désespérée. Gabriel alors se releva, déchira la manche de sa soutane, et, mettant à nu son bras gauche, où l'on voyait une profonde morsure, saignante et bleuâtre, il fit signe à l'infirmier d'approcher, saisit un des fers rougis à blanc, et, par deux fois, d'une main ferme et sûre, il appliqua l'acier incandescent sur sa plaie avec un calme héroïque qui inspira tous les assistants d'admiration. Mais bientôt tant d'émotions diverses, si intrépidement combattues, eurent une réaction inévitable : le front de Gabriel se perla de grosses gouttes de sueur ; ses longs cheveux blonds se collèrent à ses tempes ; il pâlit... chancela... perdit connaissance... et fut transporté dans une pièce voisine, pour y recevoir les premiers secours. Un hasard, concevable d'ailleurs, avait fait, à l'insu de madame de Saint-Dizier, une vérité de l'un de ses mensonges. Afin d'engager encore davantage les orphelines à se rendre à Rambouillet provisoire, elle avait imaginé de leur dire que Gabriel s'y trouvait : ce qu'elle eût loin de croire ; car elle eût, au contraire, tenté d'empêcher cette rencontre, qui pouvait nuire à ses projets, l'attachement du jeune missionnaire pour les jeunes filles lui étant connu. Peu de temps après la scène terrible que l'on a racontée, Pose et Elanthe entrèrent, accompagnées de sœur Marthe, dans une vaste salle, d'un aspect étrange, sinistre, où l'on avait transporté un grand nombre de femmes subitement frappées du choléra. (Un immense appartement, généreusement prêté pour établir une ambulance temporaire, était décoré avec un luxe excessif ; la pièce alors occupée par les femmes malades dont nous parlons avait servi de salon de

réception : les boiseries blanches étincelaient de somptueuses dorures ; des glaces magnifiquement encadrées séparaient les tromeaux de fenêtres à travers lesquelles on apercevait les fraîches poudres d'un riant jardin que les premières pousses de mai verdissaient déjà. Au milieu de ce luxe, de ces lambris dorés, sur un parquet de bois précieux, richement incrusté, l'on voyait symétriquement disposés aussi de dons volontaires, depuis l'humble lit de sangle jusqu'à la riche couchette d'acajou sculptée. par ainsi ménagé s'arrêtait à quelque distance des amx extrémités de ce salon ; à cet endroit, il conservait toute sa largeur; dans cet espace réservé l'on ne voyait point de lits; là se tenaient les servantes voionuies, lorsque les malades n'avaient pas besoin de leurs soins; à l'une de ces extrémités était une hante et magnifique cheminée de marbre, ornée de bronze doré; là, chauffaient divers breuvages; enfin, comme à l'ancien traita ce tableau d'un si singulier aspect, des femmes, appartenant aux conditions les plus diverses, se chargeaient volontairement de soigner tour à tour ces malades, dont les sanglots, les gémissements étaient toujours accueillis par elles avec de consolantes paroles de commisération et d'espérance. Tel était l'endroit à la fois bizarre et lugubre dans lequel Rose et l'enlance, se tenant par la main, entrèrent quelque temps après que G[^] bricl eut déployé un courage si héroïque dans sa lutte contre Morok. La sœur Marthe accompagnait les filles du maréchal Simon : après leur avènement (lit celui de Dagobert, avait tour à tour abusé, exalté, fanatisé ces pauvres âmes confiantes, naïves et généreuses, en poussant jusqu'à révolution la plus funeste tout ce qu'il y avait en elles de sentiments élevés et courageux ? Les orphelines, ayant demandé à la sœur Marthe si madame Am[^]utine du Tremblay avait été amenée dans cet asile de secours de trois jours, la sœur leur avait répondu qu'elle l'ignorait ; mais qu'en parcourant les salles des femmes il leur serait très-facile de s'assurer si la personne qu'elles cherchaient s'y trouvait. Car l'abominable dévot, qui, complice de Rodin, jetait ces deux enfants au milieu d'un péril imminent. avait menti effrontément en leur affirmant qu'elle venait d'arriver que leur gouvernante avait été transportée dans cette ambulance. Les filles du maréchal Simon avaient, et pendant l'exil et durant leur pénible voyage avec Dagobert, été exposées à de bien rudes épreuves; mais jamais un spectacle aussi désolant que celui qui s'offrait tout à coup à leurs yeux n'avait frappé leurs regards... Cette longue file de lits, où tant de créatures étaient gisantes, où celles-ci se tordaient en poussant des gémissements de douleur, où celles-là faisaient entendre les

sourds râlements de l'agonie; où dans enfin, dans le délire de la lièvre, éclataient en sanglots ou ap|ic|;iit ni a grand.-, cris les étsis dont la inorl allait les séparer ; ce spi'cLu li' iffrayant, même pour des lioinmes aguerris, devait, presque inévitable* ment, selon l'exéf nble piévision de Rodin et de ses complices, eau-or une impres-ion fatale à ces deux jeunes filles, qu'une exaltation de ocrur aussi généreuse (pi'irréliéi hie poussait à celle funeste visite. l*uis, circoust.ince fune>te, qui pour ainsi dire ne se révéla dans toi:le la poignante et profondle amertume de leur souvenir qu'au chevet des premières malades qu'elles vir(*nt, c'était aussi du choléra,... de cette mort affreuse, qu'était morte la mère des orphelines... (Jue l'on se figure donc les deux sœurs arrivant dans ces vastes salles dun a^pî'it bi elfrayanf, déjà affreusement émues par la terreur que leur avait inspirée Sionfk,

The text on this page is estimated to be only 15.13% accurate

LE JUTF KRRANT. Gabrirl, traosporlii dao^ Ij chaulH« dm
Diéducûis de «errice, ïvhU bientôt repris ses seus. (îriœ k sa {irësence
d'esprit cl i son couragt!, u UeSMire, cicalrisife i tuniits. ne pouvait plus
avoir de suites daiigi-reiiscs; sa plaie iud-m^, îl voulut leiounierdaDs lu
uUe des leumteit: car c'était (a qu'il doouait de pieuses coiisut;itions k une
inuuraDtit qu.iud Too iu\t vcQU te [irevcoir dus affreui duugers qui
pouvaieul résulter de l'cvasioQ de HoruL. Peu d'iustauls avant que le
missiDDnairt! entrât djus celte salle, Hose et Blauche arrivJleut presque
eusement au tenne de leur rcclierelic, l'une aytal parcouru la ligue gawbe
des lits, l'iulre la ligue droite, sêuariics pur la cloison qui traversait toute U
salle... Xes deux sœurs ne s'éiaieui pas encore rejointes. Leurs pas
devenaient de plus en plus chaDcelanis: à mesure qu'dles s'avançaient, elles
étiienl exigées de s'appuyer de temps k autre sur les lits auprès desÉcurui
elles jetèrent les yeux l'une sur l'autre, il se passa une seènc hiraue. A h
fraîcheur cliarmailu de Rose et de BlaDche avait succédé une liàleur livide:
leurs grands yeux lilcus, devenus caves, commençant â se retira an finit] de
leurs orbites, paraissaient énormes: leurs lèvres, unifere si vermeilles, su
couvraient Jcjà dune teinte violette, coinmo crac oui remplafait peu à peu lu
transparence carininée de leurs joues et (le leurs doigts edilés. Un eilll dit
que tout ce qu'il y avait de rose et de pourpre dans leur ravissani vjsago se
lernitsalt ainsi peu i peu sous le souOle Ueuiire cl glace de la mon. Lorsque
les orpheliuus se trouvèrent bec à face, défaillantes, se soutenant a priœ, un
cri de mutuel effroi sortit de leur soin: chacune, ik la «ue de l'épouvantable
alléi'alïon des trails de sa sœur, s'écria : « Ha Htur,... lui aussi, lu souffres? ■
El tuules deux se précijîtorcent dans les liras l'une do l'autre en fondant eu
laniuts; puin, s'interrogcaul du r^;ird : ■ Hou Dieu, Rose... lu Ci bien paie!
— Comme toi, ni.i sŒur... — iu ressens aussi un frisson glac^? — Oui, }o
suis brisée:... ma vue se trouble... — Idoi, j'aila imtiriuc eofeu». —Ma
sœur. nous allons [teit-iHrc mourir?.,. — l'ourvu H^M Ce Mit ensemble...
— Et nuire |i;.iivrc père?... — El Dagoberl? CfT \h sœur,... noire rêve était
vrai ! — s'écria tout à coup Rose presKÎK délirante, en jetant ses brus
autour du cou de sa steur. — Regarde, P ngarde :... l'ange Gabriel vient nous
chi-relier... » A ce momL'iU, en cITcl, Uabriel entrait dans l'espèce
d'béiucyclu réservé à chaque extrêmilé du s.-ilun. ■ Ciel\ . que vois-Je!...
les filles du maréchal Simon, * s'écria le jeune prJ're, ft. «'élantanl, il reçut

Ici orphelines entre ses bras; dles n'avaient |ilu> la force de se soutenir :
 déjà leurs ictes atan^iics, leurs ycui mourunls, leur touille péniblement
 o|ipreB>« anuouïaieni les approches de la luorl... |jt viiur Hartlie u'cljîl qn'-
 'i quelques pas, elle accounit k l'appel de ' ; >br.c'> aidé lit: culU' s^iUit<
 Iciime, M put transporter les orptielines Mir l>^ lit rétertéau iietleilii do g.-
 irdc. De peur que le spectacle de celle (Jécbîmile aaonic n'iuipi t'-.M>iiiiat
 trop vtvcmnt les nuladcs vnisitics, mr Harilie tira un ^rjud rideau, el les
 deux s:s étaient plongées, ouvrirent a demi leurs grands yeux d^ troublés,
 éteints: et puis toutes deux, de plus en plus délirantes, attachèrent un regard
 fixe et eiialique sur l'augélique flgure de (iabriel. • Ha sueur, — dit Rose
 d'uoc voix affaiblie, — vois-tu l'archange, comme dans notre révc en
 Allemt^ne? — Oui, il y a trois jours il nous est encore apparu.— U vient
 nous chercher.— Hëias î notre mort suuvera-i-clle notre pauvre mère du
 Purgatoire? — Archange, sjint Archange, priei Dieu i>our noire mère et
 pour nnus.a Jusqu'alors Gabrid, stiqiétiil d'éli>nneinent et de douleur,
 presque ifioqué par les sanglots, n avait pu trouver une paruli- , mais â ces
 mots des orphelines il s'écria : ■ Chères enfants, pourquoi Jouter du salul de
 votre mère ? Ab ! jamais Âme plus pure, plus sainte, n'est nversle Créateur.
 VoircmÈre!... niai^ je lésais par mon père adoptif, ses vertus, sou courage,
 ont fail l'aduiiration de ceux qui la connaissaient. Ausù, croyei-moi.Dieu t'a
 bénie. — Oh! tu l'entends, ma siFur, — s'écrutosc: et un éclair de joie
 céleste Dluniina un iusiaot la ligure livide des orplidines, — noire mère est
 bénie de Liieu. — Oui, oui, —reprit Gabriel: — écarlMces idées (iiDCStea,
 pauvri'S euliints ; rcpreuei courage, vous ne mourrez pas, songei a votre
 père. — Notre pcre!— dil Blanche eu tressaillant: el elle reprit avec un
 métanao de raison et d'exaltation ddiranie qui eOl déchiré l'âme la plus
 indiiïérenle : — lléLis ! il ne nous retrouvera plus il sou retour...
 Parlunueuuus, mon père... nous n'avons pas cru mal agir : nous avons,
 couiraa toi, voulu (aire qudque chose de géuéreui. en t^diant d'aller secourir
 nuire gouvcroante. — Et puis nous ne savions pas mourir si vite ot silAl...
 llicr encore nous clious gaies, heureuses... — (I boa archange, vous
 apparalirej; en révc k notre pcre, comme vous nous êtes apparu ; vous lui
 direz qu'en mour.inl la dernière pensée de ses eufints a été pour lui. — C'est
 sans eu a>erlir Daijobert que nous s'immcs venues ici ; que notre père ne le
 gronde pas. — Saint arcliangc, — reprit l'autre orpheline de plus en plus
 atHiible, — â Dagobert aussi vous api>araitrez... pour lui dire que nous lui
 demandons pardon du chagrin que uolre mort lui aura causé... — Que uotre

vieil ami donne une buiiun caresse pour nous au pauvre Rabat-Joie, notre gardien fidèle, ajouta Blaucbe en tâchant de sourire. — Et puis... enfin... — reprit Rose n'uuo voix plus bible, — proinetlet-moi d'apparaître aussi à Jeux personnes qui ont été si alfectucuses pour nous... nortei^ur notre dernier souvenir... à cette bonne Slajrenx et ^ celle DdlenudeoiuselleAdrieune... — Nous n'oublions personne de ceux qui nous ont aimées. — dit 61aiH:be avec un suprême effort. — maintenant que le bon Dieu bssc que nous allions rejonidre notre uiere pour ne plus jamais la quitter. — Vous nous l'avei promis, vous savet, bon archauge. dau> k rêve... vous nous avez dit; a Pauvres onfanls... venues de si kdn. vous aurcilr:ivcné colle « terre pour aller vous reposer à jamais dans le sein malemd. • — Ub ! c'esi affreux, alfreux! si ienues.. et aucun espoir... de les sauier... — miirtiiuni Gabriel en cauiant dans ses mains sa Hgure altérée. — Sch f nour, Seigni!ur, tes vues sont irnpénëirabln... Uelas I pourquoi fnip pcr ces Qoiaiiiii d'une mon si cmcllu? n Rose poussa nu grand soupir et dil d'une voix expirante : ■ Que ninu soyons ensevelies ensenililc... afin d'être, après notre mort comme p«udaut i)ulnivic...ensetnlih:. > Bt les deux Mtun tournèrent leurs regards cypirsols et tendirent leurs niailu suppliantes vers Gabriel. ■ 0 saintes martyres du plus généreux dévnuemcut! — s'écria le niissionoairo en levant au dd ses yeux hjigiiiés de bimies, — tmcs augéliques, tri'sors d'innocence et de oudcur, rc moulei, remontez au ciel I puisque, hélas! Hien vous rappelle à lui, comme si b tene n'était pas digne de vous possi'der. — Ma sce.ur !.,. mon père!> Tels fiirent les mots suprêmes que les orphelines prononcèrent d'uiM v(HX mourante. Piùs les deux sceors, par uu ikniier mouvement^^

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

«[^] LE JUIF ERRANT. slÎDCtif, semblèrent vouloir se serrer Fune contre Tante, le nrs panpières appesanties se soulevèrent à demi, < omine [^]ur échanger encore on regard ; alors elles frissonnèrent deux ou trois fois, leurs membres l'affaissèrent, et un profond soupir s'exhala de leurs lèvres violettes faiblement entr'ouvertes. I[^]ose et Blanche étaient mortes. Gabriel et la sœur Marthe, après avoir fermé la paupière des orphelines, s'agenouillèrent pour prier auprès de la couche funèbre. Tout à coup un grand tumulte se nt entendre dans la salle. Bientôt des pas précipités, mêlés d'imprécations, retentirent ; le rideau qui environnait cette scène lugubre s'ouvrit, et Dagobert entra précipitamment, p&le, égaré, les habits en désordre. A la vue de CaDriel et de la sœur de charité agenouillés auprès du corps de ses enfants, le soldat, pétrifié, poussa un cri terrible, essaya de fiiire un pas, mais en vain : car, avant que Gabriel eût pu courir a lui, Dagobert tomba à la renverse, et sa tête grise rebondit sur le parquet. Il fait nuit, une nuit sombre, orageuse. Une heure du matin vif qt de sonner à Tëglise de Montmartre. C'est au cimetière de Montmartre que, le même jour, on a transporté le cercueil qui, selon le vœu de Bose et de Blanche, les contenait toutes deux. A travers l'ombre épaisse qui enveloppe le champ des morts, on voit errer une pâle lumière. C'[^]t le fossoyeur. n marche avA précaution, une lanterne sourde à b main. Un homme env[^]lonpé d*un manteau Taccompa[^]e ; sa tête est baissée, il pleure. C'est Samuel. Saipuel, vieux jnif, le gardien de la maison de la rue Sain[^]-François. La nuit des funérailles de Jacques Bennepont, le premier mort des sept héritiers, enterré dans un autre cimetière, Samuel est aussi venu s'entretenir mystérieusement avec le fc[^]ssoyeur, pour en obtenhr i prix d'or une faveur. Etrange et effrayante faveur ! ! ! Après avoir traversé bien des sentiers bordés de cyprès, côtoyé bien s tombes, le juif et le fossoyeur arrivèrent à une petite clairière située CHAPITBE un. La raine. des près de la muraille occidentale du cimetière. La nuit était toujours si noire que l'on y voyait à pçine. Après avoir promené ça et là sa lanterne a terre et ao|our de lui, le fossoyeur, montrant à Samuel, au pied d'un graud if aux longs rameaux noirs, une éininance de terre fraîchement remuée, lui dit : « ('est là.— Vous en êtes s(ir ? — Oui, oui.., deux corps dans une même biere... ça ne se rencontre pas tous les jours. — Ilélas ! toutes deux dans le môme cercueil, — dit le juif en gémissant. — Maintenant que vous savez l'endroit, que voulez-vous de

plus? » demanda le fossoyeur. Samuel ne répondit pas. H tomba à genoux, baisa pieusement la terre qui recouvrait la fosse, puis, se relevant, les joues baignées de larmes, il s'approcha du fossoyeur et lui parla quelques instants tout bas, à l'oreille, tout bas, quoiqu'ils fussent seuls au fond de ce cimetière désert. Alors entre ces deux hommes commença un mystérieux entretien que la nuit enveloppait de son ombre, de son silence. Le fossoyeur, épouvanté de ce que Samuel lui demandait, refusa d'abord. Mais le juif employant tour à tour la persuasion, les instances, les prières, les larmes, et enfin la séduction de l'or, que l'on (entendit tinter, le fossoyeur, après une longue résistance, parut vaincu. Quoique frémissant à la pensée de ce qu'il promettait à Samuel, il lui dit d'une voix altérée. « Dans la nuit de demain... à deux heures. — Je serai derrière ce mur, — dit Samuel en montrant, à l'aide de la lanterne, la clôture peu élevée; — je jeterai trois pierres dans le cimetière. — Oui, pour signal trois pierres, » répondit le fossoyeur en frissonnant et en essuyant la sueur froide qui coulait de son front. Retrouvant un reste de vigueur, Samuel, malgré son grand âge, s'aidant des anfractuosités des pierres, escalada le mur peu élevé à cet endroit, et disparut. Le fossoyeur regagna sa maison à grands pas, regardant de temps à autre avec effroi derrière lui, comme s'il eût été poursuivi par quelque sinistre vision. Le soir des funérailles de Bose et Blanche Bodin écrivit deux billets. Le premier, adressé à son mystérieux correspondant de Rome, faisait allusion à la mort de Jacques Bennepon, à la mort de Bose et Blanche Simon, à la captation de M. Hardy et à la donation de Gabriel, événements qui réduisaient le nombre des héritiers à deux, à mademoiselle de Caraoville et à l'ahna. Ce premier billet, écrit par Bodin et adressé à Rome, contenait ces seuls mots : « Qui de vous ôte le reste DEUX. — Faites connaître ce résultat au « cardinal-prince, et qu'il marche ; car moi j'avance, j'avance, j'avance. » Le second billet, d'une écriture contrefaite, fut adressé et devait parvenir sûrement au maréchal Simon. Il contenait ce peu de mots : « S'il en est temps encore, revenez en hâte, vos filles sont mortes. « On vous dira qui les a tuées. » C'est le lendemain de la mort des filles du Quidelai Sunoo. Mademoiselle de Coudoville ignore encore la funeste (infortunée) parente; sa figure est rayonnante de bonheur. Mais elle n'a été plus jolie ; mais ses yeux n'ont été plus brillants, ni teints d'un rouge Wacbev plus éblouissant, ses lèvres d'un corail plus vermeil. Selon son habitude un peu excentrique de se vêtir d'une robe d'oie maigre, Adrienne porte, quoiqu'il soit environné de trois

hearea (fe l'wkh midi, une robe de moire d'un ^|cn pâle, à iqpo UèMmpfe, doil les maqches et le corsage, largeoMut tailladés ds rose, sont rebaurtée passementeries de iais bbnc d'ime exquisite dâicitease ; un léger léssM de perles, aussi de pis Uanc, cachant la natle épaisie qui ae lord dprière la tête d'Adrienne, forme une sorte de coUnre oriaatide d'ime sriginalité charmante, accompajpant k merveille les longues bondes de» cheveux de la Jeune fiDe qui encadrenl son visage et tombenl pfcIvaK Jusque sur son sein arrondi. A l'expression de bonheur hicffable qui épanouit les traits de mademoiselle de Cardoville se joint certain air rôlu , raiDeur, indsif, md ne lui est pas habituel; sa ravissante tête semble se redresser plus vaubaie encore sur son cou gracieux et blanc comme celui d'un cygne : on itrail qu'une ardeur mal contenue dilate ses petites narines rases et sensuelles, et qu'elle attend avec une impatience hautaiiKe le moaMOt d'oat lutte agressive et ironique... FVon loin d' Adrienne est la Mayeux; elle a repris dans la maisoB b 8 lace qu'eUe y avait d'abord occupée ; la jeune ouvrière porte le deoi e sa sœur; son visage exprime une tristesse douce et cahne. EOe r^ garde mademoiselle oe CaniovUle avec surprise, car jamais jnsou'akus elle n'a vu la physionomie de b belle patricienne empreinte de eeue expression d'audace et d'ironie. Mademoiselle de Cardoville n'avait pas la moindre coquetterie, àu& le sens étroit et vitlgnire de ce mot ; pourtant elle jetait un regard inlerrogatif sur la glace devant laquelle elle se tenait debout ; puis , aprr^ avoir rendu sa souplesse élastique à une boucle de ses loncs cbeveux d'or, en l'enroulant un moment sur son dowl d'ivoire, elle effaça du pbt de sa innin quelques plis imperceptibles formés par le froncement de l'épaisse étoiie autour de son élégant corsage. Ce mouvement et celui qu'elle lit en tournant à demi le dos à la gbcf pour voir si s» robe s'ajustait parfaitement de tout point, révélèrent, pr une ondulation ser|euline, tout le charme voluptueux, tous les (Uvid< trésors de celte taille souple, fine et cambrée; car, inaleré la riches^ sculpturale du contour de ses hanches et de ses épaules «blanches, lermes et lustrées comme un beau marbre pentélique, Adrienne était aos*^ l'une de ces heureuses privilégiées du Seigneur.. ... qui peuvent se bin* une ceinture de leur jarretière. Ces charmantes évolutions de coquetterie féminine accomplies a>tc une grâce indicible, Adrienne, se tournant vers la Maveiix* dont b surprise allait croissant, lui dit en souriant : € Ma douce Madeleine, ne voit» moelle? — dit Adrienne d'un ion de doux rfproche. — Mais, Âdrieuno, — reprit la Mayeux, — je dirais que je vul< un charmant tableau , et (|ue , comme toujours , vous êtes

mise avec n goût parfait... — Vous ne me trouves pas mieux aujourd'hui...
goele» autres jours? — Cher poète,... je commence par vous déclarer çpie
ce n'est pas pour mol que je vous demande cela, — ajouta gaieaKDi
Adrienne. — Je m'en doute, — répondit la Mayeux en souriaia un pec — eh
bien ! à vrai dire , il est impossible d'imaginer une toildle plv à votre
avantage. Cette robe d'un vert tendre et d'un rose pâle, rrievée par le doux
éclat de ces garnitures de jais blanc qui s'harmonîssot >i merveilleusement
avec l'or de vos cheveux, tout cela fait que de ma vii\ je vous le répète, je
n'ai vu un plus gracieux ubieau. * Ce que la Mayeux disait , eue le sentait;
et elle se trourait heami aviez tout à l'heure C'était comme un air
d'imjfiatient défi. — Ces(cela même, ma douce petite Madeleine, — dit
Adrienne en se jcuot lu cou de la Mayeux avec une joyeuse tendresse; — Il
faut que je voo> embrasse pour m'avoir si Dieu devinée ; car si j'ai, voyeit-
vous, o*t air un peu agressif, c'est que j'auends ma chère tante. — Madame
b princesse de Sainl-Dizier, — s'écria la Ibyenx avec crainte, — cette gnnà

The text on this page is estimated to be only 13.60% accurate

Ui mii' RÎ\ RANT. aïï 4tn>« fi mdrhaiii|^)iii viiii> a bil lant de
niai? — Ju'-if.nienl: e!lc nî'i

• lé II» lijuiiiuiii (l'eitreiicii. t'i joiïie Ois une jul«. ci^lte sainte femme!...
t>l elle va nie \uir belle, anii^c, Riiïourfiint, et. . aÛQca... oui, turlout
uiïnce... —ajouta luadcmoiselle de Cuiiluville en riant comme une Toile i
puis elle reprit : — Ur, vous ne liuuei ruuB iiauginer, mon unie,
l'euvieiorceoeé, le désespoir atroce era pcul-élre le but caché de sa visite ;
les pressentiments de votre aflectioa ne m'oiit-ils pas éclairée sur les trames
de cet odieui flodiu? » Devant une teDe prière, la Hajreui ne pouvait
hésiter; elle resta, mais fit (guelqiies pas pour se reculer de la cbemiueé;
idricne la prit par la Ruiu, la lit rasseoir dans le Ctuteuil qu'elle occupait au
coin du toyer et lui dit : • Ma chère Hjdeleinei gardez votre pUce: vous ne
devez rien i madame de ^int-DizicT-, moi, c'est diCTcroit : elle vient rhei
moi. ■ A peiuc Adriene avait-elle prononcé a-M mots, oue la princesse
entra, la léle haute , l'air impo&iDl (et elle aVMil , on I a dit, le plus grand
air du mundi'), le pas Tenue, la démarche alijère. Les caractères les plus
culiers, les esprit» tes plus réUécbis cèdent presque toujours par quelque
endroit à de puériles f;ililesses une envie (éooliment du soCi où elle était
assise, flt uih- dâmi-révérence remplie Ityriceei dcdimiilé, pidsellese rassit:
moulraat alors du geste a la ~lpcciM un lauteuil i^cé en hce de U cheminée
dont la fHayeui oc^ u_kiu angle, et elk, Adrienne. un autre cAté, elle dit : ■
nimnet-vous ■ peine de vous asseoir, madama. ■ la princesse dtivini
très.r(iuge, resta dehoui, et ^eta un regard de déduigDêiise et insotenie
surprise sur la Hafeui , qui , Adèle i^ la recoinpiatMtoliou d'.Vdriejiue,
s'était légèrement inclinée i l'entrée de mailritih^ rie Sain^Diiier sans hii
offrir sa place. I>a jeiute ouvrière avait afi île la • et-{>ar réflexion de
dignitt'. et en éconlaolansti la voit de sa con~~ti qui lui disait que u
véritable supérinrili' de |HuIli(ui n'apuarln^a i cMle princesse lAdie,
hypocrite et niéchanie . mais i elle, la yWX, ii admirablement bonne el
dévouée. I Ayei donc la bonté de vous BbsriHr, madame , — reprit
Adriejine de SI voix douce eu désignant i s» tante lu sit^gi' varant. —
L'cnirclien que je vous (i demaniUi. mademoiselle. — dit b |irincesse . —
doit Mrn secret. - Je u'ai pas de secret. nudanK. pour ma meilliurr amie ;
vous pouv d donc parler devant mademoiselle. — Je sais depiiij» loogtrjnps .

~ reprit madame de Saiul-Dîxier avec une ironie an>6re, — qu'en Ionics
 choses voua vous soucier Ton peu du \$i^rei et que vous êtes facile sitr le
 cboi» de ce que vou^ uppeli-z vos am>S Hais vous me iienneiin-i! d'agir
 autrement que vous. Si vou« n'avet us . j'en ai moi et je n'entends pas en
 (aire confidence 1 la première Kt la dévole jeta un nouveau ':oup d'œil de
 n>é|>ris sur b Mayeur. Celle-ci, blessée du ton insuleni de bi princesçe,
 répimdri doocemeni et simplement : f Jo ne vois pas jusqu'ici, madame, b
 diflL-rence si humiliante qui peut exister entre la première... et la dernière
 venue cbei mademoiselle de Cardnville. — Comment'^ ça parleT — s'écria
 b princesse d'un Ion de pitié superbe et insolente. — I)u moins, madame, (n
 répond. — reprit la Mayeux de sa voix calme. — Je veux vous entretenir
 seule , est-ce cbir, mademoiselle ? — dit ioytatiemment la dévote k sa
 nièce. — Pardon, j" ne vous comprends pas, nudame, — fit Mrlennc d'un
 air élonné ; — mademoiselle, qui m'hoii'in* de ton amitié, veut bien
 consentir i assister i l'eiitrelien que vous m'avex demandé. Je dis qn'Hte le
 veut bien, parce qu'il lui faut, en effet, une irJ^s-aOïM- tueuse cundes>
 cendance pour se résigner i entendre... pour l'amour de mol... toutes les
 choses oracieuses, bien veilbntei, charmantes, doni vous venei sans doute
 me (aire part... — Hais, madenioisrllle... — dit vivement la princesse. —
 ferme tlei-moi de vous iiterroni|ire . madame. — reprit Adrienoë avec
 l'acceni d'oue aménité [larbile, et comme si elle edi adressé i b dévote les
 eomplimeiiis les pinx (latteuA. — Afin de voik mettre tout de suite en
 conltanee avec mademoiselle , je m'empresse de viiiiis apprendre qu'elle est
 insinilte de toutes les saintes perfidies... de toutes les pieuses noirceurs, de
 (ouïes les dévotes indignités dont vous avez voulu el failli me rendre
 vîctnne; elle sait enTm que vous êtes uw mère de l'Bglise... comme on en
 voit peu .. Puis^ espérer mainienanl. madame , voir cesser votre délicate et
 intéressante reservcT — Kn vérité. — dit la princessi' avec une sorte d'éhabi
 «sèment courroucé, — je ne sais si je veille ou si je rêve... — Ah ! mon
 Dieu 1 — dit Adrienne duo air alarme. — ce doute que vous munifeslei sur
 l'état de vos bculiés est inqiiiélnnl, madame. Le aang vous monte sans duuie
 à la lête, car votre vi^age est très-coloré: vous semblez oppressée,
 comprimée, déprimée, peui-^irc tl'on peut se dire ceb entre femmes), peut-
 être éles-vous un peu serrée, maa:ime7 ■ Ces mots, diis par Adrientw avec
 un adorable scmblani d'iniérèl et de naïveté, manquerez de (aire suffoquer b
 prioccsu!. qui. malgré elle, devint cr.imoisie. et s'écriiis'assi-jaiit
 bni«4|uen>eiit:*Ebbieut»oil. mademoiselle,... je préfère cet accueil â tout

autre, il ne me| à l'aise... en confiance, ruuinw vous dites.— ,N'e^t-cv pas,
 uutbnie ?— (fil Adrii^nv en souriant;— au moins ton peut fraucbemeni dire
 innl ce que l'un a sur le ciEur...,ee qui doit avoir pour vous le cbannc de b
 nouveauté. . Voyons, entre nous, avouci que vous me savex gré de vous
 mettre ainsi i m^me de déposer nn tn'-lanl ce Hihcux masque de dévotion,
 do duuet^ur et du Iwuié qui doit tant vous (lestir.. . • ta eoiendaui les
 sarcasmes d' Adrienne, iimoceole vengeance, bien excusable si l'on «onge à
 tout le mal que la princesse avail f>î(ou voulu Ciirc i sa nièce, la Hayeui
 sciiuil ton cteur se serrer, car. plus qu' vdrii'une, et avec r.iisnn. elle
 redoutait b priucesse, ipil reprit avec plus de saug-frnid : < Mille gntecs.
 mademoiselle, dr vos evcellenies iuieu(iont et de vos seotimeou pour moi je
 les apprécie tels qu'ils snpt. el comme)a dob. j'espère, uns plus stiMidre,
 vous le proaver. — Vnyoos , voyons . madame,— ré|)otKlii Adrienne avec
 enjouement.— Coûtez.aou* donc cela tout de suite.. .Je suisd'une
 impatience... d'une curiosité... — El jiourtant. — dit b priueusseen feignant
 à suu tour un enjouement irouîqae et amer. — vous éies à mille lieues de
 vous douter de ce que je vais vous annonrer. — Vraiment!... Moi je crains,
 madame, que votre eandror, que votre modestie no vous abusent, — reprit
 Adrienne av«e b mi^e aSibililé railleuse : — car il e»l bien peu de choses
 qui. de votre |>art. puissent me surprendre, madame; ne savtovous pas...
 que. de vous. ..je m'alleod» h tout? — Peut-être, mademoiseQo... — dit ta
 dévote en articulant lentement ses paroles: d. par exemple.... je von« disais
 .-qu'en vir^t-iiuatrc lieues, d'ici Ji demain... iefUppose,...voti> allei être
 réduite... a la misrrc...* rrii était si imprévu, que mademoiselle de
 Cardoville lit malitré rllo im vil iiiuuvtneut de sur^rnse, et que b Hayeui
 lre«Millil. ■ Ah I ... mademolsello, — dit b princesse avec mie joie
 iriompbaoïe et d'un ton doucereusement cruri en voyant la surprise
 croissante de ki aièoc. — avouet nuiiitenant que je vons étonue. . quoique
 peudeclio^e de ma part, disiex-vous. dût aiuir le dr"it de vous surprendre.
 étia b dévote : c Bh bieji I Je vuus l'avoue frandieforiii. madame, mii, j'ai
 été surprise.... car je m'aitembis. an volr<< pari. * -'-' : de ce» noires
 méchancetés nù voKVT •" - -' - ii.rourdie, liien cnx-llr., Hai.jH)uvais-i. i
 si grand état d'une pan-ille iii^iguiliiuice " — - l-rocTtt minée... — s'écria b
 dévote, — miné^ li ■■udirii-i|srjncnt prodigm: voir non-settictneut biui.
 .^^:^^.^^ . i...~\i. iM qietnu'u lidic Wi

329 LE JUIF ERRANT. hôtel, mais vos meubles, vos chevaux, vos bijoux, voir tout enfin, jusqu'à ces ridicules parures dont vous êtes si vaine,... mis sous le séquestre, vous appelez cela une insignifiance? Vous qui dépensez indifféremment des milliers de louis, vous voir réduite à une pension alimentaire bien inférieure aux gages que vous donnez à une de vos femmes, vous appelez cela une insignifiance? \ Au cruel désappointement de sa tante, Adrienne, qui paraissait de joyeuse tendresse resplendir à la vue du prince, et il est impossible de rendre le regard de bonheur triomphant et dédaigneux qu'elle jeta sur madame de Saint-Dizier. Jamais non plus Djalma n'avait été plus idéalement beau, jamais non plus l'honneur plus ineffable n'avait rayonné sur un visage humain. L'Indien portait une longue robe de cachemire blanc à mille raies de pourpre et d'or ; son turban était de même couleur et de même étoffe ; un magnifique châle à palmes lui servait de ceinture. A la vue de l'Indien, qu'elle n'avait pas espéré rencontrer chez mademoiselle de Cardoville, la princesse de Saint-Dizier ne put cacher d'abord son profond étonnement. Ce fut donc entre madame de Saint-Dizier, Adrienne, la Mayeux et Djalma, que se passa la scène suivante. CHAPITRE LIV. Souvenirs. Djalma, n'ayant jamais jusqu'alors rencontré chez Adrienne madame de Saint-Dizier, avait d'abord paru assez surpris de sa présence. La princesse, gardant un moment le silence, contenait tour à tour, avec une haine sourde et une envie implacable, ces deux êtres si beaux, si jeunes, si amoureux, si heureux ; tout à coup elle tressaillit comme si un souvenir d'une grande importance s'offrait brusquement à son esprit, et, durant quelques secondes, elle resta profondément absorbée. Adrienne et Djalma profitaient de ce moment pour se lever des yeux, avec une sorte d'idolâtrie ardente qui remplissait leurs yeux d'une flamme humide ; puis, à un mouvement de madame de Saint-Dizier, qui parut sortir de sa préoccupation momentanée, mademoiselle de Cardoville dit en souriant au jeune Indien : « Mon cher cousin, je vais réparer un oubli, je vous l'avoue, involontaire (vous en saurez la cause), en vous parlant pour la première fois d'une de mes parentes à laquelle j'ai l'honneur de vous présenter... madame la princesse de Saint-Dizier. » Djalma s'inclina, mademoiselle de Cardoville reprit vivement, au moment où sa tante allait répondre : « Madame de Saint-Dizier venait me faire très-gracieusement part d'un événement on ne peut plus heureux pour moi... et dont je vous instruirai plus tard, mon cousin, à moins que cette bonne

princesse ne veuille me priver du plaisir de vous faire cette confidence.»
L'arrivée inattendue de Djahna, les souvenirs qui venaient subitement frapper l'esprit de la princesse, modifièrent sans doute beaucoup ses premiers projets; car, au lieu de poursuivre l'entretien au sujet de la ruine d'Âarienne, madame de Saint-Dizier répondit en souriant d'un air douceretix, qui cachait une odieuse arrière-pensée : « Je serais désolée, prince, de priver mon aimable et chère nièce du plaisir de vous annoncer bientôt l'heureuse noi^yelle dont elle parle, et dont, en bonne parente,... je me suis hâtée de venir l'instruire... Voici à ce sujet quelc[^]ues notes, — et la princesse remit un papier à Adrienne, ~ auⁱ« je l'espère, lui déinontreront jus

The text on this page is estimated to be only 18.01% accurate

LE JUIF ERRANT. 393 Inrs(|iie l'homme d'honneur se sent
trxfipé la viuge... Si, pendant ce inaii>eni terrible , rapide comme la clarle
de h Tondre sillonnant h nue, i'aciioD ivail remplacé la |>ensée de lijaltna, b
princesse. Adrienne, la Mayeiii et lui-nir-me eussent ilc anénnlii par une
explosion aus&i elTroyabli^'. aussi soudaine que celle d'une mine qui
éclate. Il eAt tué la priiicesse, parce qii'elle accusait Adrienne d'une trahison
inâmc-, AJrienne, parce qu'on pouvait la soupçonner de cette tnfamie : \a
Muyciii, parce qu'elle était lémoin de cette accusation : luim^me enlin s Tilt
tue, pour ne pas survivre i une si horrible déccpMais. 6 prodige!... son
rcftard a.inglaot, insensé, a rpnrontré le regard d'Adrieniic, regard rempli de
dguiié calme et de sereine assurance, et Toili que l'eipression de rage léroce
qui transportait l'Indien » passif. .. logiiivc comme l'éclair. Bien plus, i> la
profonde stnpeur de la {||rinfesse et de la jeune ouvrière. l mesure que les
reftardb que Djalma jetait »ur Adrienne devcnalcni plus profonds, plus
péntilranu, et. pour ainsi dire, plut inlcelligenlit de erduB de raoe ei de
désespoir, quitta cette maison, oit elle avait espéné apporter le trouble et le
malheur. Adnemie et Djalma rclslèreul seuls, Avaul àe poursuivie la scène
qui se passa entre eux, quelques mol» ivUxfqieciils sont indiipcnaablos.
L'un croira 4:i,i> peine que, du momciit ni) mademoiselle de Cardoville et
l'Indien furent rapprochés l'un de l'autre après tant de t^ave^• ses, leurs
jours s'éconlèrent dans un bonheur indicible . \drlcunc s'appliqua surtout i
bire naïtre l'occasion de mettre en l'nicre et pour ainsi dire une à une toutes
lei fénércuses ijualites de Djalma, dont elle avait lu, dans les livies d»
voyageurs, de si brillants récits. La jeune Glle s'était imRiié cette tendre et
patientc étude du caractère ne Djalma, noo-seuKment pour justilter l'amour
exalté qu'elle éprouvait, mais encore parce que cette espèce de temps
d'épreuve, au|nel elle avait assigné un terme, t'aidait à tempérer, i distraire
les cmporiements de l'amuur de Djalma. licbe d'autant plus méritoire pour
Adrienne, qu'elle ressentait les mêmes impatients enivremcnts, les mêmes
ardeurs passionnées;... chei ces deux êtres, les briibnts désirs dos sens et les
aspirat'ious de l'ame les plus élevées s'équilibraient , se soutenaient
merveilleusement dans leur mutuel essor. Dieu ayant doué ces deux amants
de b plus rare beauté du corps et de b plus adorable beauté du cœur, comme
pour léiiitimer l'irrésistible attrait qui les atlochail l'un A l'autre. Qncl devait
i-lre le terme de celle épreuvi- s pénible on' Adrienne Imposait h Dj.iltua et

it elle-même? i;est ce que mademoiselle de Canloville projette d'apprendre
 i* Djalma dans l'entretien qu'elle va avoir avec Hii. après le brusque départ
 de madame de Saint-Dizier. M. idemoiselle de Carduville et Djalma restent
 seuls. Telle était la noble conduite qu'il avait su créer dans l'esprit de l'iiw
 dieu i son premier mouvement de l'urcur irrégulier: l'iiie, en onL'odant fiaftme
 Calomnie de madame de Saint-Dizier, qu'une fois seul avec Adrienne, il ne
 lui dit pas un mot de cette accusation indigne. De son côté, touchante et
 admirable entente de ces deux cœurs! la jeune fille était trop fière, elle avait
 trop la conscience de la pureté de son amour, pour descendre à une
 justification envers Djalma. Elle aurait cru l'offenser et s'offenser elle-
 même. Les deux amants commencent donc leur entretien, comme si
 l'incident soulevé par la dévote n'avait pas eu lieu. Le même dédain s'étendit
 aux notes qui, selon la princesse, devaient prouver l'irréversibilité de la ruine
 d'Adrienne. La jeune fille avait posé, sous le livre ce papier sur un
 guéridon placé à sa portée. D'un geste rempli de grâce, elle (il s'agit de
 Djalma de venir s'asseoir auprès d'elle : celui-ci . »belle. Elle! i^ ! M\ yeui des
 créatures» humaines, l'avenir est impénétrable : au contraire. lorsqu'on ne peut
 répondre sûrement que de la sincérité d'un sentiment présent, accepter des
 liens indissolubles, n'est-ce pas commettre une action folle, égoïste. Impie *
 — C'est là est triste à penser. — dit Djalma après un moment de réflexion, —
 mais cela est juste. * Puis il regarda la jeune fille avec une expression de surprise
 (Toulouane. ^d'ennemi m: Uita d'ijunUr tendirent d'un Ion pénétré : « toi»
 voua M

4 LE JUIF ÊttAr. ,*im tfié^enez paÀ tor ma puisée, uiou
 ami ; Tamour de deux êtres qui, comme nous, après mille paliciites
 (îxpérit;nc(*8 de cœur, d ame et d esprit, OQl trouvé Tun daus rautre touios
 les assurances de bouheur désirables ; uu amour comme le uôlre eufm est si
 noble, si grand, si divin, qu'il ne saurait se pâsstîr de consécration divine...
 Je n'ai pas la relhgion de la messe, comme ma vénérable taAe, mais j'ai la
 religion de ieu; de lui nous est vcnu-uo^re brûlant amour, iJ doit eu être
 pieusement glorilié : c'est donc en l'invoquant avec une profonde
 reconnaissance que nous devons, non pasjurer de nous aimer toujours, non
 pas d'être à jamais Fuu à l'autre... — Que dites-vous? — s'écria Djalma. —
 Non,— reprit Adrienne, — car personne ne peut prononcer un tel serment
 sans mensotige ou s«d« folie ;...mais nous pouvons, dans la sincérité de
 notre âme, jurer de faire Tim et l'autre loyalement tout ce qui est
 humainement possible pour que notre amour dure toujours et que nous
 soyons ainsi run à l'autre : nous ne devons pas accepter des liens
 indissolubles ; car, si nous nous aimons toujours, a quoi bon ces liens? Si
 notre amour cesse, à quoi bon ces chaînes, qui ne seront plus alors qu'une
 horrible tyrannie?... Je tous le demande, mon ami? > Djalma ne répondit
 pas, mais d'un geste presque respectueux il fit signe à la Jeune mie de
 continuer. c Et puis, enfin, — reprit-elle avec un mélange de tendresse et de
 fierté, — par resj^cl pour votre dignité et pour la mienne, mon ami, îamaï
 je ne ferai serment d'observer une loi Êiite par l'bomme contre la femme
 avec un égolsme dédaigneux et brutal, une loi qui semble nier r&me,
 l'esprit, le cœur de la femme, une loi qu'elle ne saurait accepter sans être
 esclave ou païjure, uhe lui qui, fille, lui retire son nom ; épouse, la déclare à
 l'état d'imbécillité incurable, en lui imposant une dégradante tutelle ; mère,
 lui refuse tout droit, tout pouvoir sur ses enfants ; et, créature humaine
 enfin, l'asservit» l'enchaîne à jamais au bon plaisir d'une autre créature
 humaine, sa pareiUect sou égale devant Dieu. Vous savez, mon ami, —
 ajouta la jeune nile avec une exaltation passionnée, — vous savez combien
 je vous honore, vous dont le père a été nommé le père du Généreux ; je ne
 crains donc pas, noble et valeureux cœur, de touj} voir user contre moi de
 ces droits tyranniques ; ... mais de ma vie je n'ai menti, et notre amour est
 trop saint, trop céleste, pour être soumis à une consécration achetée par un
 double parjure;... non, jamais je ne ferai serment d'observer une loi que ma
 dignité, que ma raison repoussent; demain le divorce serait rétabli,... demain

les droits de la femme seraient reconnus, j'observerais ces usages, parce qu'ils seraient d'accord avec mon esprit, avec mon cœur, avec ce qui est juste, avec ce qui est possible, avec ce qui est humain;... — puis, s'interrompant, Adrienne ajouta, avec une émotion si profonde, si douce, qu'une larme d'attendrissement voila ses beaux yeux : — Oh ! si vous saviez, mon ami, ... ce que votre amour est pour moi; si vous saviez combien votre félicité m'est précieuse, sacrée, vous excuseriez, vous comprendriez ces superstitions généreuses d'un cœur aimant et loyal, qui verrait un présage funeste dans une consécration mensongère et parjure ; ce que je veux, ... c'est vous fixer par l'attrait, vous enchaîner par le bonheur, et vous laisser libre pour ne vous devoir qu'à vous-même. » Djalma avait écouté la jeune fille avec une attention passionnée. Fier et généreux, Ugo idolâtrait ce caractère fier et généreux. Après un moment de silence méditatif, il lui dit de sa voix suave et sonore, et d'une tonalité presque solennel : « Comme vous, le mensonge, le parjure, l'iniquité me révoltent;... comme vous, je pense qu'un homme s'abaisse en acceptant le droit d'être tyrannique et infâme. Quoique résolu de ne pas user de ce droit, ... comme vous il me serait impossible de penser que ce n'est pas à votre cœur seulement, mais à l'éternelle contrainte d'un lien indissoluble que je dois tout ce que je ne veux que de vous; comme vous, je pense qu'il n'y a de dignité que dans la liberté... Mais, vous l'avez dit, à cet amour si grand, si saint, vous voulez une consécration divine, ... et si vous repoussez des serments que vous ne sauriez faire sans folie, sans parjure, il en est d'autres que votre raison, que votre cœur accepterait. Cette consécration divine... qui nous la donnera? Ces serments, entre les mains de qui les prononcerons-nous? — Dans bien peu de jours, mon ami.. Je pourrai, je crois, vous le dire;... chaque soir... après votre départ... je n'avais pas d'autre pensée que celle-là : trouver le moyen de nous engager, vous et moi, aux yeux de Dieu, mais en dehors des lois, et dans les seules limites que la raison approuve, ceci sans heurter les exigences, les habitudes d'un monde dans lequel il peut nous convenir de vivre plus tard... et dont il ne faut pas blesser les susceptibilités apparentes; oui, mon ami, lorsque vous saurez entre quelles (d)les mains je vous offrirai de joindre les nôtres... quel est celui qui récompensera et glorifiera Dieu de cette union, ... union sacrée qui pourtant nous laissera libres pour nous laisser dignes... vous direz comme moi. J'en suis certaine, que jamais mains plus pures n'auraient pu nous être imposées... Pardonnez, mon ami.... tout ceci est grave, ... grave comme le bonheur, ... grave comme

notre amour... Si mes paroles vous semblaient étranges, mes pensées déraisonnables,... dites,... dites, mon ami, nous chercherons, nous trouverons m\ meilleur moyen de concilier ce que nous devons à Dieu, ce que nous devons au monde, avec ce que nous nous devons à nous-mêmes... On prétend que les amoureux sont (bus, — ajouta la jeune fille en souriant, — je prétends, moi, qu'il n'y a rien de plus sensé que les vrais amoureux. — Quand je vous entends parler ainsi de notre bonheur, — dit Diahna profondément ému, ^ en t>arier avec cette sérieuse et catane tendresse, U me semble voir une mère sans cesse occupée de l'avenir de son enfant adoré.... L'instinct de l'entourer de tout ce qui peut le rendre vaillant, robuste et glorieux, l'empêche d'écarter de sa route tout ce qui n'est pas noble et digne... Vous me demandez de vous contredire si vos pensées me semblent & iégcs, Adrienne. Mais vous oubliez donc que ce qui fait ma loi, ma conscience dans notre amour, c'est que je l'épouse avec les mêmes motifs que vous? Ce qui vous blesse me blesse ; ce qui vous révolte,... me révolte; tout à rire, quand vous me citez les lois de ce pays, qui, dans la femme, ne respectent pas même la mère,... je pensais avec orgueil que dans nos contrées barbares, où la femme est esclave, du moins elle est libre quand elle devient mère... Non, non, ces lois ne sont faites ni pour vous ni pour moi. Faut-il est-ce pas prouver le saint respect que vous portez à notre amour que de vouloir l'élever au-dessus de tous ces indignes servages qui l'auraient souillé? Et,... voyez-vous, Adrienne, Je n'aurais pas dit aux nôtres de mon pays qu'il y avait des êtres inférieurs aux divinités, il y en a de supérieurs aux autres créatures;... je ne croyais pas ces prêtres ici, je les crois. > Ces derniers mots furent prononcés, non pas avec une flatteuse flatterie, mais avec l'accent de la conviction la plus sincère, avec cette sorte de Vénération passionnée, de ferveur presque intimidée qui distingue le sublime de l'impossible de peindre, c'est l'expression d'une noble et noble Mélancolie qui donnait un charme irrésistible à ses traits enchanteresses. Adrienne avait écouté l'homme avec un indicible mélange de joie, de reconnaissance et d'orgueil. Bientôt, posant sa tête sur son sein, elle se livra pour en calmer les violentes pulsations, elle reprit en regardant le prince avec enivrement : c'est le vôtre à bien... toujours bon, toujours juste, toujours grand !... O mon cœur !... mon cœur, comme il bat!... il est radieux... Soyez béni, mon Dieu ! de m'avoir réservé pour cet amant adoré. Vous veniez donc étonner le monde par les prodiges de tendresse et de clarté qu'un pareil amour peut enfanter ! L'on ne sait pas encore la toute-puissance souveraine de l'amour heureux, ardent et libre!...

Oh ! grâce à nous deux, n'est-ce pas, Djalma, le jour où nos mains seroient jointes, que d'hymnes de bonheur, de reconnaissance, monteront de toutes parts vers le ciel !... l'on, non, l'on ne sait pas de quelinHiense, de quel insatiable besoin de joie et d'allégresse deux amants comme nous sont possédés... L'on ne sait pas tout ce qui rayonne d'inépuisable bonté de la céleste auréole de leur cœur embrasé?... Oh ! oui, oui, je le sens, bien des larmes seront séchées ! bien des cœurs glacés par le chagrin seront ravivés par le feu divin de notre amour!... Et c'est aux bénédictions de ceux que nous aurons sauvés que Ton connaîtra la sainte ivresse de nos voluptés. »

Aux regards éblouis de Djahia, Adrienne devenait de plus en plus un être idéal, participant de la divinité par les inépuisables trésors de sa bonté... de la créature sensuelle par l'ardeur,... car Adrienne, cédant à l'entraînement de sa passion, attachait sur Djalma ses regards étincelants d'amour. Alors égaré, insensé, l'Indien, se jetant aux pieds de sa jeune fille, s'écria d'une voix suppliante : « Grâce !... je n'ai plus de courage!... pitié! ne parle plus ainsi... Ok! ce jour, ... que d'années de ma vie. .. je donnerais pour le hâter ! — Tais-toi,... tais-toi, ... pas de blasphème,... tes années... m'appartiennent.— Adrienne ! ... tu m'aimes ? » La jeune fille ne répondit pas :... mais son regard profond, brûlant, à demi voilé,... porta le dernier coup à sa raison de Djalma. Saisissant les deux mains d'Adrienne dans ses siennes, il s'écria d'une voix palpitante : « Ce jour... ce jour suprême,... ce jour, où nous toucherons sans obstacle,... ce jour* qui nous fera dieux par le bonheur et par sa bonté,... ce jour, pourquoi l'éloigner encore? — Parce que notre amour, pour être sans réserve, doit être consacré par sa bénédiction de Dieu. — Re sommes-nous pas libres?— Oui, oui, mon amour, mon idole, nous sommes libres; mais soyons dignes de notre liberté. — Adrienne... grâce! — Et à toi aussi je demande grâce et pitié;... oui, pitié pour sa sainteté de notre amour;... ne la profane pas dans sa fleur... Crois mon cœur, crois mes pressentiments ; ce serait la flétrir, ... ce serait la tuer que l'avilir. » Courage, mon ami, amour adoré, quelques jours encore,... et là-bas,... sans remords, sans regrets !... — Mais jusque-là, l'enfer... des tortures sans nom : car tu ne sais pas, toi, non, tu ne sais pas quand, après chaque journée, je quitte ta maison,... tu ne sais pas que ton souvenir me suit, qu'il m'entoure, qu'il me brûle ; il me semble que c'est ton souffle qui m'embrase; tu ne sais pas ce que sont mes insomnies... je ne te disais pas cela,... mais, vois-tu, dans mon égarement, chaque nuit je t'

The text on this page is estimated to be only 13.16% accurate

^!^ wm LF. JUlt' KRRAIebei M ûc s» redîguie. la tête baissée
sar ta poiiritii!, le jes bras avec une iudii ibie expression de triompiic, ': f Qb
! c'est quelque chose de beiu, d'admirable, de merveltI tes ibvslcrteuses
évolutions de l'esprit,. ..que les iucoupréinclulnmeuls(Iela|ionséi'liufuaiue.-
iiuijiartt.'iitsoiiveiidiid'ua de pour aboutir à uue idée splndidc, luininetse,
immense.... Btnilél Esl.ce grandeur'.' Etrange... étnuigc...élraugc...Voiù pâ«
cette rousse Ji une colombe; .. cette comparaison me ctIC m^Ère qui u
trariquë du corps et de l'ioie de laia de ,. De viUgaires dictons me viennent à
l'esprit. . uue bague à m collier a un poisson. Et tout i coup de ce mot couiia
b jaillit i ma vue, et éclaire les l&tebres ob je m'agitais ea [tuBtRihps eu
Bongeaut à ces amoureux invuluénbies.... Oui, ce seul uio(, collim, a été la
ciel d'or (jui viout d'ouvrir de mon cerveau, biHemeut bouchée depuis je k
ank qnaiul... * Et apréaavoir marclté avec une nouvelle préripitatiun Ikidln
reprit : ■ Oiii,... c'est i tenter:... plus j'y réiléchis. phu ce projet me armUe
posuble... Seulement cette mégère do Sa m te -Colombie... . par ^uei
mturmédiaireT.. Mais c^rvs dr6le,... ce Jacques Dumoulm.- . bieni»
l'autre?... l'autre.... où la trouver?.., piis coiuiiK-nl la décider?... là est la
pierre d'achoppement:... allons, je m'étais trop bité de crier victoire. ■ El
ItcHliu se remit i se promener ci et l*. eu rongeant m* ongles d'n air
vioicmiiient préoccu|>é ; giendant quelque moments, la tiusion du sou etpril
fut telle, que du grossi» gouttes de sueur perlèrent son IVoul jauue et
sordide; et le jésuite allait l venait, s'arri^ail. tr.ippaii ihi pied :.. . tantôt
lovant les yeux au ciel pour y chercher une inspirattoni tatilOl, pendant ^ll
rongeant les ongles de sa main droite, gntlani sou crâne de sa niam gaiiclu;;
aifiu, de temps i autre, il laisiaiil échapper des etclamaions du dépit, de
colère, ou d'espoir tour à tour naiMMil cl décu. SI U cause de la
préoccupation de ce monstre n'avait pas été borriblc, c'edt été un spêrlacle
curieux, tnléressanl. que d'assister invisiMe à reiittiitctnent de eu puissant
cerveau en travail., que de suivre pour ainsi din> uue i uue loulcj les
péripéties buam-s ou mauvaises et léclu»iun du prujcl sur kqiwl il
concentrait toutes les ressources, toute U puissance de sa furie iuielligence.
tullii. l'œuvre parut avancer et devoir bientôt s'accomplir, car Rndin reprit :
0 Oui... oui... c'est risqué, c'eal bardi, c'est aveulureat: mais c'est prompt... et
les couséqjices peuvent être incalcula blos... Oui pcitl prévoir les suites
de l'eiuDsiioo *Puis, cédani i un mouvement d euilionsiatme qm lui était peu*

naturel, le jésuite s'écria, le regard rayonnant : a On ! les passiiiiMl... les
 passiuusl. . quel magique ilavieir.., pour qui sait pronieoer sur tes louchee
 une main légère, habile et vigoorcuse '■ Mais que c'est beau, h pouvoir de
 la pensée! mon Dieu! i]uc c'etX donc beau!.- IJue l'on vicuue. après cela,
 narlcr des merveilles (lu glatid qui devicai ch'ne, • du grain de nié qui
 ilevient épi ; unis, au grain de ble, il faut des mois pour se développer ;
 mais, au gland, d faut des siècles pour acquérir si splcfidi'ur ; taufis que ck
 uavl mot, composé de sept lettres, couia oui, ce seul mol, ce seul germe est
 tombé il j a quelques minutes dans mou cerveau, el grandissant,
 grandissant lout à coup, il ci durenn, à cette Ueure. quelque chose J'aussi
 nnmeuse qu'un enène : uui, M ml moi a été le geniH; d'une iilée qui, comme
 le cbéoe, a niUle rameaiss souterrains, .. qui, comme le chêne, s'élance vers
 le ciel,... carc'cU pour ht plus grande gloire da Seigneur qus j'xgis... oui, du
 Selmitr... tel quiiis le liDot, tel qu'ils le dosnenl, IH que je le mainliendraf...
 si j'arrive... et j'arriverai... car ces misérables (têuueiHiiii auront pass4
 comme des ombres. Ht que lût, après tout, h l'ordre moral, doni je serai lu
 mesuc. que ces gens-là vivent ou mcnreul? qu'est-ce on'anrakrul pesé de
 pareHles vies dans h balauee di« grandes drstinecs àm moiule?.. Tandis
 qtK cet bârilngi! qUe je vais y Juter, mol, dans la ha-* biuce, d'une uuii
 audacieuse, me kn mouler jus((u'ii une sphèft! d'oA l'on duiutnc encore bien
 des rois, bien des peuples, quoi qu'on disse, quoi qu'un crie... Les niis... les
 doubles ci'élius !... non, non, au coiitraiie, les bous, les «ai nu. les
 ndnraUrti-réiiusI... Ils croient Rlm^ écraser, nous autres gens d't.gtite. eu
 nous disant,. .. d'une grossa voit :... \om anrei le spirituel;... mais nous,
 moitlcnl noBsgardom le temporel... Oh l nue lear conscience et leur
 modestie les inspirent bien en leur disant de ne rien revendiquer du
 spirilud, d'alKiodimner ta spirituel, de inépriser le spirituel ! (« se voit, du
 reste, qu'il» ne doivent avnr^ni de commun avec le spirhud... Oh! les
 vénénMes Anes t ils ne voient pal que, de même qu'ils vont, eux, tant droit
 au moollii. c'est |tar le spiriliml qu'on va toni droit au temporH ; comme si
 ce n'était pas par l'esprit qu'on domine le corps... Ib nous laissent le spiil
 luçl... ils dédai^ui'Dl le spirituel...- c'e»l-a-dirc la duninatioa da
 cunscience.^, des imes.desesprils, des coeurs, des jugements; le s(»irituel...
 c'esi-à4ire le pouvoir de dispenser au uom du ciel le vUtinienl. le pardon, la
 récompense et la rémission... et reb uns contrôle. M cela dans t'ombre e(le
 secret du ennlsslnnal, et rch sans que ee lourdaud delcmoporcl ail rien à y
 voir.... i lui tout ce qui est cDip^ ilmalttlr; et de joie le boihrmime s'en

frotte la pnse. ^l'ulcm'iii. it>' temps i anire, il s'apervoll, un peu lard, nue.
 Ol prétend avOlt les eorpî, nous avons les lines, et que, les âmes airigcinl
 les corps, lib corns îliîs'iini par venir avec nous: le tout, an naturel
 ht^bélenioni du bonlioinmc tcmi>orel, mri rwiç hfani, tes mains sur sa
 pans>', h« gri» ycu\ éearquillés. en disant : Ah bah!... c'est-y IlienimstNe!...
 ■ l'uis, puii»saut ira éilal du rire de dédmitt sauva^, Rndln rtorH ea
 marchuut i grands pas : «Oh ! uue j'arrive... ooe j'arrive... ils (orlune de
 Siste-fjuim... cl le monde verra... un jour A s«n réveil,... ce que c'est uue le
 pouvoir spirilaet entre des ms'ns comme les inienura, enliv les mains d'un
 prêtre qni, jnm(u'l clnquanle am, est resté eraw- ' seul, frugal et vier^fc. et
 qui mi-nte. s'il devient |>ape, mnitrre crasseux, frupi cl vierge ! • Rodin
 devenait eiliayaut en partant ainsi. Tout n qu'il y a eu d'am Ulion
 sanctùnaire, werilégc, exécration, dam quelques papm irofî r&i^ bm. M-
 niblait éclater en inits sanglants sur le front de te Ûh d'ignae I I I un
 éiéihisiue de domin.itiim dévorante \»a I le sang iuqiur du ji^

The text on this page is estimated to be only 19.81% accurate

896 LE JUIF ERRAT
T. milr, nncfnirarhrAInnlc l'inondait, M
aocBOiie de vapeur nauséabonde l'^indail autour de. lui. Tout i coup, le
hruil d'une voilure de poste qui entraît dans la cour de l^ maison de b rue de
Vaugirard attira l'atteution de Dudin; regretbnt de s't-lre lai^sd empurler à
tant d'exaltation, il lin de sa poche son talc mouclioîr à caircaut blani^ et
rougeL le trempa dans uq verre dVau et s'en imbiliu le front, li-s joues it
l^lem pes, tout en s'approcliMiil de sa fem'ire p-iur regarder i travers la
persienne enlr' ouverte quel voyageur venait d'arriver. La proje'f tiniJ d'un
auvent dominant la porte près de laquelle la voiture ciait iirrèiéc iulcnept;!
le regard de Roditi. ■ Peu iuipurle... — dît-il en repienant son sang-froid
pen ù peu, lont i riieure je saurai qui vient d'arriver... Ecrivons d'abord à re
drôle de Jacques UutnoulJn di: si^ rendre ici immédiatement ; il m'a déjà
bien et fidelemenl servi à propos de relie misérable petite frlle, qui, nie
Clovis, km Ëiisait horripiler avec ses refrains de cet iufcinal Déranger...
Celte fois Ihimoulin peut me servir encore. Je le liens dans ma main... il
obéira.» Rodin se mit à son bureau et écrivit. Au bout de quelques secondes
on frappa à sa porte, fermée à double tour, contre b rêgte: mai» de temps il
autre, sûr de sou inllucrice el de son importance, Itodin. qui avait obtenu de
son i/inérat d'être diibarrasse, pendant uu certain temps, de l'incomoiode
compagnie d'un winut, sous prétexte des intérêts de la société, Rodin
s'échappait souTent jusqu'i d'assez nombreuses infractions aux ordonnances
de l'ordre. Dn servant entra et remît une lettre i Rodin. Celui-ci la prit, ei,
avant de l'ouvrir, dh i cei homme : ■ Quelle est cette voiture qui vient
d'arriver? — Cette voiture vient de Home, mon père, — réjiondillc servant
en s'Inclinant. — De Rome l . . . dit vivement Rodiu : et, malgré lui, uae
vague inquiétude se peignit sur ses traits : puis, plus calme, il ajouta, en
tenant lonjours, sans l'ouvrir, b lettre (fu'il avait entre les mains : ' — Et qui
est dans celte voiture? — Un révérend père de nuire saiule cnmpagnii-, mon
père... ■ Hulgré son anienle euriosilé, car il savait qu'un révérend père
voyaéeanl en poste est toujours cburgé d'une mission inoportinlc et haiéi-,
odin ne til pas une question de plus à ce sme(. el dit en nioolrant la lettre
qu'il tenait : « l)'où vient celte lettre? — I)e notre maison de SainMIérem,
mon père. > Rodin regarda plus attentivement l'écriture et reconnut celle du
père d'Aigrigny, qui avait été chargé d'assister H. Uardy i ses derniers
moments. Celle lettre routenail ces mots : a Je dépêche un exprès à Votre

flé»érence pour lai apprendre un « fait peul-élre pins elrange qu'important. Après les runérailles de « M. François Ilai'talcr le • décès ; b mort est donc parfaitement et rcgulicremeni établie, el ■ conséquemmeni b substitution des droits à nous accordés par b du■ nation et l'abandon des biens, valable et irrécusable de tous points. ■ V.D tout élat de cause, j'ai cru devoir vous envoyer im exprès pour « instruire Votre Révérence de cet évéoomenl, alln qu'elle avise, etc.* i le servant occini, jésuite romain, qui entra dm Budia, était un petit homme de trente «ns au plus, grassonill^, ntuddet, cl dont l'abdomen gonOait b noire soulaDcUe. Ce bon petk père étâ borgne; mais l'œl qui hd restait brilbh de vivadlé; aa 6giHe fteorie nnriait, avenante, joyeuse, splendidement couronnée d'une dpune cbercture châtaine, fhsée counne celle d'un cnGinl Jénn de cire : m ge«e cwdial îosqu'i b bmibrild, des manières expartsiT M pétabiites t'hËima nisalent i merveiUe «tcc b physionomie de ce penoànaie. En une seconde, Rodin eut dici\$agi réodstâire iulitâ ; et. «ombw I connaissait aa comp^ni« M lea habitudes de Rome sur le boot dn doiri, il àirouva tout d'abord une sorte de presaintimeni sinistre fc b ne « ce bon petit père aux façons si accnrtes-. il eût moins redouté qndqiM révérend père long et osseux, i, la lace austère et sépulcrale, car il savait que la compagnie lâchait autant que possible de dérouter les curieoi par b physionomie et les dehors de ses ageuts. Or. si Rodin preaaentill juste, a eu juger par les cordiales apparences de cet émissaire, celui-d devait être chargé de b plus funeste mission. Défiant, alti'ntif, l'oeil el lesprlt au guet, comme nu viens loup mi évente et flaire une attaque ou une surprise, Rodin, selon son babiutie, s'était lentement et tortueusement avancé vers le petit borgne, afin d'avoir le iciinps de bien examiner et de pénétrer sûrement sous cette joviale ccnrce ; mais le Romain ne lui en bissa pas le temps ; dans l'âai de son impétueuse affecluosité. il s'ébnça presque de b porte au coi de riodin , eu le serrant entre ses bras avec eil'nsion , l'embrassant, k réembrassant encore , el toujours sur les deux joues, et si planturenMmcnt, et si bruyamment, que ses baisers monstres retentissaient d'ai bout de la chambre à r;mir. De sa vie Rodin ne s'était trouvé jk pareille fête ; déplus en phisinquid de b fimirbe que devaient cacher de si cliaudes embrassades, sourdement irrité d'ailleurs par ses mauvais pressentiments, le jésuite français btuit tous ses eR'orts pour se soustr.tire aux marques de la tendresse asseï exagérée du jésuite romain ; ni;ïis ce dernier lenair bon et ferme : ses bras, quoique courts, étaient vigoureux, et Rodin fui babé et rebaisé par le gros petit borgne jusqu'à ce

que celui-ci manquât d'haleine. Il est inutile de dire que ces accolades enragées étaient accompagnées des exclamations les plus amicales, les plus affectueuses, les plus (nicnelles; le tuut en assez bon français. mais avec un accent iblieo des plus prononcés, dont nous ferons grâce au lecteur, en le priant de suppléer par sa pensée cette espèce de patois assez comique, après que nous en aurons donné une phrase comme spécimen. On se fouviendrait peut-être que, comprenant les dangers que pouvaient attirer ses machinations ambitieuses, et sachant par l'histoire que l'empoisonnement du poison avait été souvent considéré à Rome comme nécessaire d'état et de politique, Rodin mis en danger par l'arrivée du caniche Halicorne, et brusquement attaqué du choléra, était ignorant encore que les douleurs atroces qu'il ressentait étaient les symptômes de la dysenterie, s'écria en lançant un regard furieux sur le prêtre : ■ Je «uê ernpoltuntii!... x Les mêmes appréhensions vinrent involontairement à l'esprit quand il tâchait. par d'inutiles efforts, d'échapper aux embrassades de Téméraire de son général, et il se disait à part soi : ■ Ce borgne mepi■ ratt bien tendre;.... pourvu qu'il n'y ait pas de poison sous ces télescopes de Judas ! ■ Enfin, le bon petit père Cabocchini, souffrant d'ahan, fut obligé d'être racheté du cou de Rodin, qui, rajustant son collet grasseyé, sa cravate et son vieux gilet, de plus incommodé par cet ourlet de caresses, lui dit Ion bourru : ■ Serviteur, mon père, serviteur ; d n'est point besoin de comparaison illogiquement employée par le père Cabuccini : c Ron, bon, mon père: dV ^ bord on ne serre point une lumière contre son cœur; puis JenesinspM

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

LE JUIF ERRANT. 8» ière... je suis un humble et obscur (raviiHleur de la vigne du '.)» inaiiii reprit avec exaltation (nous traduiron» désormais le patois, is ferons grâce au leoteur après réchantillon ci-dessus), le IU>H'it donc avec emphase : « \ous avez raison, mon père, on ne s une luuicre contre son cœur, mais on se prosterne devant ' admirer son érhit resplendissant, éblouissant. » lôre Caboi-rini allnii jomdrç Taction à la parole, et s'agenouiller odiu, si celui-ci u'cûl prévenu ce mouvement d'adulation, en re) Romain par le liras , et lui disant avec impatience : « Voici qui Je l'idiihitiie, mon père; passons, passons siu* mes qualités, et au but do votre voyage : quel est*il? — Ce but, mon cher but me remplit do joie, de bonheur, de tendresse ; j*ai târhé de loiguer celte tendresse par mes caresses et mes embrassements, cœur dêbinde; c'est tout ce que j*ai pu faire que de le retenir toute la route, car il b'êhuK'ait toujours ici vers vous, mon cher ! but, il me lr:uis|>orte, il me ravit: ce but... il... — Mais ce but < ra\il, — s*éeria Rtuiiu, exaspéré par ces exagénUiious méridioiutei rompant le Romain, — ce but, quel est-il? — Ce rescrit révéreudisMuic et excellentissimc géuéral vous en instruira, mou r pore... »)ere lluboocini lira de sou portereuille un pli cachelé de trois «lu'il baisa ^especlueu^cmenl avant (ie le remettre à Rodin, qui et , après l'avoir baisé de même, le décacheta avec une vive ut qu'il lut, les traits du jésuite demeurèrent impassibh^; le seul lit précipité des artères de ses temues annonçait son agitation 'c. Néanmoins, mettant froidement la lettre dans sa poche, Rorda le Romain et lui dit : « Il en sera fait ainsi que Tordoime ^celleulissime géuéral. — Ainsi, mon père, — s'écria le père n avec une recrudescence d'eiïusion et d'admiration de toute est n)oi qui vais être l'ombre de votre lumière, votre second 'me ; j'aurai le bonheur de ne vous quitter ni le jour ni la nuit, itrc «ociifjt, en un mot, puisque, après vous avoir accordé la fau*eu point avoir pendant quelque temps, selon votre dé:>ir, et meilleur intérêt des affaires de notre sainte compagnie, notre tissime géuéral juse à propos de m*envover de Rome auprès de ur remplir cette fonctmn; faveur inespérée, immense, qui me ie reconnaissance pour notre général et de tendresse pour vous, sr et digne perc. — C'est bien joué, — pensa Rodin , — mais, ne me prend pas «oiw veri^ et ce n'est que dans le royaume des que les borgnes sont rois. » r même du jour où cette scène s'était passée entre le jésuite et veau sociuê, Niui-Moulin, après avoir reçu en présence de

Cacs instructions de Rodiu, s'était rendu cbex madame de la
 SainteCHAPITRE LYIII. Madame de U Sainte-Colombe. le de la
 SaiuUMlolojiubc, qui, an commeucenieur de ce récit, ne visil'T la terre et le
 «rliâtcau de (lardovilio dans rinli-ntion r cette i)ro;iriélé, avait fondé sa
 lortune en tenant un niapiviu s sous les galeries de bois du Palais-Royal,
 lors de l'enln-e des *aris. Singulier magasin, dans li'quel les ouvrières
 étaient liuis jolies et beaucoup plus fraîches que les cliape.iux qu'elles
 aeaieut. iit assez diflicilc de dire par auels moyens cette créature était i; à se
 créer une fortune considérable, sur laquelle les rcvêicnds arfaillaient
 insourii nx de l'origine des bien^, pourvu qn il> les eniporlier [Ufi tnajurem
 Uei Qiofiam\ avaient de sérieuses viavuii'iit proré lé selon l'A R C de leur
 métier, luette fenmic était rit faillie, voltaire, gntssier. Les révéreuls pèris,
 parvenant à lire auprès d'elle, ne l'avaient pas trop blainéti de ses
 abomina:cés:iiient dans l'inipénitnce, et que, rroissaul avtn* li \ieiiles
 ruii>siicnl par atteindre les proportions de pé>'iié- énortn(*s; connut'
 punition red lUtable de ces p)enn.int valeur mobilière ou immobilière, une
 bonne |dace ■ !* éhis. ' I l'eflicacité ordinaire de ces iiMiyens, cette
 conversion avait ! présenté de nombreuses dilGcultés. La Sainte-Colombe,
 sujette de temps a autre a de terribles retours de jcunessi*, avait U!»é deux
 ou trois dircc* teurs. Enfin, brochant sur le tout, Nini-Mouliu, qui convoitait
 sérieusement la fortune et forcément la main de cette créature, avait quelque
 peu nui aux projets des révérends pères. Au moment où l'é^Tiva'm religieux
 se rendait auprès de la Sainte-Colombe comme mandataire de Rodin, elle
 occupait un appartement au {premier, rue de Richelieu ; car, malgré ses
 vellétés de retraite, cette èuune trouvait un plaisir iufmi au Lipage
 assourdissant, à l'aspect tumultueux d'une rue passante et populeuse. Ce
 logis était richement meublé, mais presque toujouis sordide et en désordre,
 malgré les soins, ou à cause des soins de deux ou trois domestiques, avec
 qui la Saiute-Colombe fraternisait tour à tour de la façon la plus touchante
 ou se querellait avec furie. Nous introduirons le lecteur dans le sanctuaire
 où cette créature était denuis c|uelqne temps en conrénce seercte avec
 Nini-Moulin. La néopli) te ambitionnée des révérends père trouait sur un
 canapé d'acajou recouvert de soie cramoisie. Elle avait deux cluits sur ses
 genoux et un ciui(i\ caniche à ses pieds, tandis qu'uu gros vitiux perroquet
 gris allait et venait, perché sur le dossier du cauaj é. Une perruche verte,
 nuiins privée ou moins bvoriée, glapissait de temps à antre, enchaînée à
 son bj Ion, près de l'emlsure dune fenêtre; le perroquet ne criait pas, mais

parfois il intervenait brutalement dans la conversation en faisant entendre d'une voix retentissante les Jurements les plus effroyables, ou en grasseyant le plus distinctement du monde un vocabulaire dig[^]([^] de» halles ou des lieux désbonnêtes où s'était nasséî sou enfance : pour tout dire, cet ancien commeuwl de la Sahite-(!oloiube, avant sa conversion, avait reçu de sa maîtresse cette éducation peu édifiante, et avait même été baptisé par elle d'un nom des plus nialsounants, auquel la Sakite-Colour. e, abjurant ses premières erreurs, avait depuis substitué le nom modeste de Barnabe. Quant au portrait de la Sainte-Colombe, c'était une robuste fenmic de cinquante ans environ, an visa^{^^}e large, coloré, quelque peu b:irbu, et à la voix viiile: elle portait ce soir-là une manière de turban orange et une robe de velours violâtre, quoiqu'on fût à la An de mai ; elle avait eu outre des bagues à tous les doigts, et sur le front une ferrounièie de diamants. Niirt-.Moulin avait abandonné le paletot-sac quelque peu sans façon qu'il portait habituellement, pour un habillement noir complet et un large gilet blanc à la Robespierre ; ses cheveux étaient aplatis autour de son crâne bourgeonné, et il avait prb une physionomie des plus béates, dehors qui lui semblaient devoir mieux servir ses projets matrimoniaux et contre-balancer Tmlluence de l'abbé Corbinet, que les allures de Roger-Bantempt qu'il avait d'abord affectées. Dans ce moment l'écrivain religieux, laissant de côté ses intérêts, ne s'occupait que de réussir dans la délicate mission dont il avait été chargé par Rodin, mission qui, d'ailleurs, lui avait été adroitement présentée Kar le jésuite sous des apparences parfaitement acceptables, et dont le ut, à tout prendre, honorable, faisait excuser les moyens quelque peu hasardeux. « Ainsi, — disait Nini-Moulin en continuant un entretien commencé depuis quelque temps, — elle a vingt ans ? — Tout au plus, — répondit la Sainte-Colombe, oui paraissait en proie k une vive curiosité; — mais c'est tout de nu>ine bien farce, ce que vous me dites la... mon gros bibi (la Sainte-Colombe était, on le voit, déjà sur un pied de douce familiarité avec l'écrivain religieux). — Farce... nest peut-être pas le mot tout à fait propre, ma digne amie, — lit Niui-Moulin d'un air conlit : — c'est touchant... intéressant, que vous voulez dire... car si vous pouvez refrouver d*i< i à demain la personne en question... -' Diable... d'ici à dennin, mon fiston ,•» s'écria cavalièrement la Sahilc-Colombe, — comme vous y allez ! voilà plus d'un an que je n'ai entendu parler d*ell4>. Ah ! si... pourtant; \ntonia, que j'ai rencontrée il y a un mois, m'a dit où elle était. -- Alors... par le moyeu auquel vous aviez d'aboni pensé, ne pourrait-on pas la découvrir? -^ Oui...

gios bibi; mais c'est joliment sciant, ces diinarclu^{s-l.i}, quand on n'en a plus
ITkabitnde... — Comment, ma belle amie ! vous si bonne, vous qui
travaillez si fort à votre salut... vous hésitez devant qnchpics démarches... é
lit enti'idre deux effroyables jurons admirablement bien articulés. en D.ins
son premier mouvement d'indignation, la Sainte-Colombe s'écria se
retournant vers Barnabe d'un air coiirnmé et révolté: «Ce... { un mot aiiNsi
gros que celui prononcé par Barnnlié) ne se corrigera lamais... Veux-tu te
taire?... (Ici une kvrielle d'autres mots du vocabnla^{Vc} de Barnabé.) C'e>l
cotnme un f.ilt exprès... Hier encore il a Àiîi rougir l'abbé Corbinet
jusqu'aux oreilles... Te tairas-tu?... — Si vous repiene/. toujiuirs Rarnalié de
S4^s écarts avec cette sévérité-là, — dit Nini-Moulin conservant un
iniperturb;ible sérieux, ^ vous finin*z |>ar le corriger. Mai-, pour eu revenir
à notre alTaire, voyons, soyez ce que vous êtiN natui -'eineit, ma
resi>ectable amie, obligeante au possible ; concourez à imio double bonne
action : d'abord à arrailuT, je von:» le dis;iis,... une jeune fille à Satan et à
ses pompes, en lui a-surant un sort honuêtc, c'est-à-dire, le moyen de
re^{eni} à la vertu; et ensuite chose nnu moins capitale, le moyen de rendre
ainsi peut-être à la raison une